

LE JOURNAL DU PÈRE ANTOINE GARIN, 1844-1846

UNE ÉDITION CRITIQUE PRÉSENTÉE AVEC COMMENTAIRE, TRANSCRIPTION ET ANNOTATIONS

A thesis

submitted in partial fulfilment

of the requirements for the Degree

of

Doctor of Philosophy in French

in the

University of Canterbury

by

Hélène Serabian

University of Canterbury

2005

ABSTRACT

Antoine Marie Garin (1810-1889) was a French Marist priest in charge of a mission station among the Maori people in Mangakahia (Northland) from 1843 to 1847. His personal diary, his 'Notes de mission' for the 1844-6 period, is a testimony to his years spent with the Maori and gives a day-to-day account of his evangelisation work. The individual reactions of the people he relates to, especially the Maori people, are reproduced with great care.

The value of the document stems mainly from the careful record of the words and thoughts of the persons who Garin meets or the persons he lives with during his work. The quotations, often written in the original language, show the author's desire to keep and reproduce the point of view of the Other. The sacred task of Garin was to convert the Maori people to Catholic Christianity, but his attitude towards evangelisation was relatively open for a nineteenth-century religious man. Although Garin did not exploit these 'Notes' for any published work about his mission, they were the documentary basis for a lecture he gave in 1876 in Nelson about the events of the Hone Heke war which Garin observed in 1845-6.

Antoine Garin's diary is also very interesting for its picture of the mission life of a French Catholic priest living in a Maori world shortly after the Treaty of Waitangi was signed in 1840, at a time when some Maori people were beginning to realise what the Treaty actually meant in their lives. The missionary work of these early French pioneers in the Maori mission is barely known.

Finally, the 'Notes de mission' are an incredible testimony to Maori life and thought-processes at a time when Maori people were facing a flow of new ideas, new ways of living and new behaviours brought by the Europeans.

This document, far from reproducing a culture from the outside, is an attempt to understand in depth and express the thinking of the Other. It will be analysed in the context of a modern post-colonial reading. A careful reading shows that cultural contact

between European and Indigenous people was not a one-way process, but involved a two-way relationship in which the two sides of the contact were each involved in transformation and re-interpretation.

This thesis presents a transcription of the 'Notes de mission' from the original manuscript for the years 1844 to 1846, along with explanatory notes on the text and its variations. Analytical chapters aim to place the document in the context of Garin's life, the Catholic mission in New Zealand, the Maori reaction to Christianity in the nineteenth century, the events of 1845-6 and the methodology of writing a private journal.

RÉSUMÉ

Antoine Marie Garin (1810-1889) était un prêtre missionnaire mariste chargé de la mission maorie de Mangakahia (Northland) de 1843 à 1847. Son journal personnel, intitulé « Notes de mission », pour la période 1844-6, est le témoin de ces années passées parmi les Maoris et retrace au jour le jour son travail d'évangélisation. Les réactions individuelles de ses interlocuteurs, surtout des personnes maories, y sont notées avec soin.

L'intérêt du document réside principalement dans l'enregistrement minutieux des paroles des individus que Garin rencontre ou avec lesquelles il vit. Les citations, souvent faites dans la langue d'origine de l'interlocuteur, reflètent la volonté de l'auteur de conserver et de reproduire le point de vue de l'Autre. La mission sacrée de Garin était la conversion des Maoris, mais son attitude vis-à-vis de l'évangélisation était relativement ouverte pour un homme de religion du dix-neuvième siècle. Alors que Garin n'a pas utilisé ces Notes pour la publication d'un ouvrage sur son travail de mission, elles ont servi de source documentaire à une conférence qu'il a donné en 1876 à Nelson sur les événements de la guerre de Hone Heke et Kawiti dont Garin fut en partie le témoin.

Le journal de Garin est intéressant aussi pour le rapport de la vie de mission d'un prêtre catholique français immergé dans le monde maori, peu après le Traité de Waitangi de 1840 et lors de la première prise de conscience, par une partie de la population maorie, de ses conséquences. Le travail missionnaire de ces pionniers de la mission maorie est peu ou mal connu.

Enfin, ces Notes sont un témoignage exemplaire de la vie et de la pensée maories à une période où elle était confrontée à un afflux d'idées, de manières et d'attitudes nouvelles apportées par la présence européenne.

Ce document, loin de dépeindre une autre culture de l'extérieur, est une tentative de comprendre en profondeur et d'exprimer la pensée de l'Autre. Il sera interprété dans le contexte d'une lecture post-colonialiste moderne. Une lecture attentive révèle que le contact entre Européen et peuple indigène n'est nullement un processus à sens unique,

mais qu'il implique une relation à double sens, dans lequel les deux côtés des contacts sont eux-mêmes invariablement transformés.

Cette thèse présente une transcription du texte manuscrit des « Notes de mission » pour les années 1844 à 1846, accompagnée de notes explicatives sur le texte et ses variations. Des chapitres analytiques visent à replacer le document dans le contexte de la vie de Garin, la mission catholique en Nouvelle-Zélande, la réaction maorie au christianisme au dix-neuvième siècle, les événements de 1845-6 et la méthodologie d'écriture d'un journal personnel.

TABLE DES MATIÈRES

Abstract	iii
Résumé	v
Liste des illustrations	viii
Sigles et abréviations	ix
<i>Première partie : analyse</i>	1
Introduction	3
1. La vie d'Antoine Garin	15
1810-1840 : l'Ain	22
1840-1841 : la traversée	40
1841-1843 : Kororareka	44
1843-1848 : Mangakahia	70
1848-1889 : curé de paroisse	111
2. Le « Journal » de Garin	135
3. Rencontre entre la pensée religieuse maorie et la pensée chrétienne	165
4. Le travail d'évangélisation	261
5. Colonisation : les événements de 1844-1846	345
Conclusion	379
<i>Deuxième partie : textes</i>	383
Notes sur l'établissement du texte	383
« Notes de mission »	
janvier-mai 1844	401
mai-octobre 1844	495
janvier-octobre 1845	607
janvier-septembre 1846	753
Annexes	
Résumés / traductions des lettres en maori	845
Index des personnes	849
Index géographique	861
Sources et bibliographie	865

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Photo de Garin (archives St Mary, Nelson)	23
Carte-lettre de Garin à ses parents, 1841 (O.G. 031, APM, Rome)	42
Kaperiere Te Hoaera (APM, Rome)	47
Carte des missions du nord	53
Garwood, Sketch of the Wairoa River, c.1852	94
Cahiers portant des titres différents	132
‘Remise des clefs à St Pierre’ (dans l’ <i>Ako Marama</i>)	191
L’arbre de la vie de l’évêque Pompallier (ACDA)	199
Les sentiers maoris au XIXe siècle	261
Deux pages des Notes de mission	377
<i>Croquis de Garin</i>	
Kumi	404
Morceaux de bois	426
L’arbre de l’église	461
Couteau en bois	506
Le wai (raie à queue)	704
Une torche de kahikatoa	797

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

AAL	Archives de l'Archevêché de Lyon
AAW	Archives de l'Archidiocèse de Wellington
ACDA	Archives Catholiques du Diocèse d'Auckland
ACPF	Archivio della Congregazione di Propaganda Fide, Rome
ADA	Archives départementales de l'Ain, Bourg-en Bresse
AFM	Archivio dei Fratri Maristi (Archives générales des frères maristes), Rome
AIML	Auckland Institute and Museum Library
AJHR	<i>Appendices to the Journals of the House of Representatives</i>
AM	Archives Municipales de la commune de St Rambert
AMO	<i>Annales des Missions d'Océanie</i>
AN	Archives Nationales, Paris
ANM	Archives Nationales, Paris : série Marine
APF	<i>Annales de la Propagation de la Foi</i>
APL	Auckland Public Library (Bibliothèque Publique d'Auckland)
APM	Archives des Pères Maristes, Rome (Archivio Padri Maristi)
APMW	Archives des Pères Maristes, Wellington
ATL	Alexander Turnbull Library, Wellington
CMS	Church Missionary Society (société missionnaire anglicane)
DNZB	<i>Dictionary of New Zealand Biography</i>
DOSLI	Department of Survey and Land Information
éd(s).	directeur(s) de publication
fasc.	fascicule
FSM	Frère de la Société de Marie
GBPP	Great Britain <i>British Parliamentary Papers: Colonies New Zealand</i>
JHR	<i>Journal of the House of the Representatives</i>
JPS	<i>Journal of the Polynesian Society</i>
MAW	Archives Méthodistes Wesleyennes, Christchurch
ms	manuscrit
nd.	Non daté
NZJH	<i>New Zealand Journal of History</i>
NZPD	<i>New Zealand Parliamentary Debates</i>
OG	Océanie Générale
OPM	Œuvres Pontificales Missionnaires (Œuvres de la Propagation de la Foi). Lyon
p.	page(s)
POM	Archives Pompallier, ACDA
SM	Société de Marie
t.	tome
vol.	volume(s)
WMS	Wesleyan Methodist Missionary Society (société missionnaire wesleyenne)

Hélène Serabian: Le journal du Père Garin, 1844-1846

Première partie

Analyse

INTRODUCTION

Lorsqu'en 1836 les autorités de Rome cherchèrent à poursuivre l'évangélisation des peuples païens dans le Pacifique, elles se dirigèrent vers la France dans l'espoir de trouver un personnel pour cette mission. Elles trouvèrent dans la petite Société de Marie, alors en quête de reconnaissance officielle, une congrégation prête à endosser ce rôle. Rome nomma rapidement un évêque responsable, attaché aux Maristes (le nom auquel ils étaient identifiés dans les campagnes de Lyon et du Bugey), et créa de ce fait le premier Vicariat de l'Océanie Occidentale.¹ Les premiers missionnaires débarquèrent en Nouvelle-Zélande en janvier 1838, suivant d'une vingtaine d'années l'installation des missionnaires protestants. Entre 1838 et 1843, plus d'une trentaine de Maristes touchèrent le sol de la Nouvelle-Zélande. Certains d'entre eux n'y firent qu'un arrêt temporaire avant d'être redirigés dans d'autres stations de mission du Pacifique, d'autres comme Antoine Marie Garin y passèrent le restant de leur vie.

En juin 1841, Antoine Garin arrive en Nouvelle-Zélande avec pour mission la conversion des Maoris. Il faisait partie du cinquième convoi de missionnaires maristes envoyés par J.-C. Colin pour fournir un support humain, matériel et financier à la mission de l'évêque Jean-Baptiste Pompallier. Leur projet était de prendre en charge le travail de mission parmi les Maoris, amorcé en 1838 par les premiers missionnaires catholiques français. Dès son arrivée et jusqu'à la fin de l'année 1847, Garin se trouve immergé dans un environnement où la population maorie domine. Il vécut tout d'abord plus de deux années dans la mission procure de Kororareka, dans la Baie des Iles, peu après l'annexion coloniale britannique du pays. À cette période, les Maoris étaient toujours la race dominante et ils contrôlaient la plus grande partie des activités commerciales du pays.² À partir de 1843, Garin est envoyé dans la station de mission de Mangakahia, sur les rives de la rivière Wairoa (aux environs du village actuel de Tangiteroria) dans le Northland. À Mangakahia, il devient le seul prêtre catholique résident en charge d'une station de mission auprès des Maoris. Il passe quatre années à leurs côtés, s'occupant diligemment de sa station du nord Wairoa. Lors de ces années,

¹ R. Wiltgen, *The Founding of the Roman Catholic Church in Oceania*, p. 116

² James Belich, 'The Governors and the Maori (1840-1872)' dans *The Oxford Illustrated History of New Zealand*. Keith Sinclair (sous la direction de), p. 86.

Garin s'assujettit à une prise de notes régulière sur de petits carnets journaliers qui l'accompagnent dans ses tournées de mission et dans lesquels il enregistre les événements détaillés du travail de mission et surtout les paroles de ses interlocuteurs.

L'activité missionnaire de Garin se déroule lors de ce que l'historiographie contemporaine considère comme la seconde phase de développement du christianisme chez la population maorie après une période où les Maoris s'intéressaient peu à l'évangile. Cette phase, qui s'amorce dans les années 1830, est marquée par un développement du phénomène de christianisation à travers le pays avec l'accroissement des forces missionnaires et l'appropriation du nouveau message par les autochtones. Les années 1840 présentent un certain nombre d'aspects intéressants : outre le développement du christianisme parmi les Maoris, elles annoncent le rôle changeant des missionnaires qui se virent les représentants de l'Évangile mais aussi des médiateurs entre la société européenne et maorie.

Antoine Garin est un homme versatile, polyvalent, doué de nombreux talents pour la vie de mission. Né dans un milieu aisé d'une bourgade de la campagne du Bugey, il reçut une éducation à la fois générale et religieuse dans les Petits et Grands Séminaires de la paroisse de Belley. Élève brillant au collège de Belley, il poursuit ses études ecclésiastiques au grand séminaire de Brou. Après avoir été nommé prêtre des paroisses de Salavre puis de Chalamont, Garin ressent l'appel pour les missions. Afin d'être plus libre de partir, il devient professeur de lettres et de musique au collège-séminaire de Meximieux, pendant la durée de son noviciat auprès de la Société de Marie. Lors de cette formation pour la vie de congrégation, il eut pour mentors et maîtres spirituels les pères J.-C. Colin et Maîtreperrière, les deux supérieurs de la Société de Marie. En Nouvelle-Zélande, Garin est employé à des postes divers, provincial puis économe à Kororareka, missionnaire auprès des Maoris, puis auprès de vétérans irlandais. Il devient enfin pendant près de quarante ans un prêtre de paroisse dans la colonie européenne de Nelson. Dans chacun de ses postes, Garin fait preuve d'adaptabilité et d'invention. Il pouvait être tour à tour vigneron, économe, gestionnaire, et orateur. Il pouvait aussi partager la vie locale et les sujets de conversation spécifiques de ses interlocuteurs. Ses multiples dons, liés à une certaine ouverture d'esprit et une grande curiosité pour le monde qui l'entoure, en firent un homme qui fut aimé et respecté par ses contemporains au-delà des différences de race, croyance ou nationalité. Garin

ressent lui-même une grande sympathie pour la vie et la culture maories. Les premières lettres qu'il envoie à ses proches ou collègues en France témoignent d'une grande curiosité et d'un profond intérêt pour l'observation de la manière dont la société maorie était en train d'évoluer au contact avec le monde européen.

Garin est représentatif des premiers missionnaires catholiques français qui apportèrent le message chrétien aux Maoris. L'influence de ces premiers missionnaires est souvent sous-estimée par l'historiographie contemporaine et peu sujette aux études historiographiques. Cependant, si leur mode d'évangélisation était plus discret que celui des missionnaires protestants, il n'en était pas moins efficace. En présentant une version du christianisme alternative, ils contribuèrent autant que leurs homonymes britanniques à la diffusion des idées chrétiennes.³ Héritiers d'un passé missionnaire vieux de plusieurs siècles, leur présentation du christianisme favorisait une forme d'inculturation dont les missionnaires anglicans et wesleyens n'étaient pas habitués. L'approche de Garin, tournée vers l'assimilation et l'adaptation, est singulièrement représentative de l'adaptation spécifique adoptée par la mission catholique dans le contexte de la mission maorie.

C'est vraisemblablement à cette époque que Garin entreprend l'écriture du premier tome de ses 'Notes de mission'. Kagle, dans son analyse des journaux américains au dix-neuvième siècle, observe que c'est souvent un incident spécial dans la vie normale du diariste qui déclenche l'écriture d'un journal. Le motif primaire de la production du journal d'exploration est une perte d'équilibre, un désordre ou un changement dans le monde de son auteur.⁴ Alors que, dans le cas qui nous concerne, le premier et le troisième tome des écrits de Garin manquent, les volumes qui ont survécu indiquent que pour Garin, la prise de Notes faisait partie intégrale de sa carrière en Nouvelle-Zélande. Même si les cahiers nous manquent pour la période 1846-1849, l'écriture des carnets continue jusqu'en 1875, puis s'arrête à l'époque d'une grave maladie. Ce besoin d'enregistrer, même s'il perd un peu son rôle lors des années plus mûres de la vie de Garin, reste une constante dans la vie de l'auteur. Dans le cadre de cette thèse,

³ Il faut signaler, dès le départ, que pour Garin le mot « missionnaire » peut avoir, selon le contexte, deux sens très différents : (1) « missionnaire » dans le sens courant de celui qui apporte l'Évangile à un peuple non-chrétien, et (2) « protestant », car les Maoris se servaient du mot « mihinare » (translittération de « missionary ») pour décrire les Anglicans et Wesleyens qui sont arrivés les premiers en Nouvelle-Zélande et de « epikopo » (episcopus) pour désigner les Catholiques.

⁴ S. Kagle, *Early Nineteenth-Century American Diary Literature*, 1986.

cependant, nous nous sommes concentrés sur la transcription des carnets couvrant les années 1844 à 1846. Il est nécessaire de rappeler toutefois que seule l'année 1845 est complète. Le premier volume du tome 2 débute le 19 janvier 1844 et les trois derniers mois de l'année 1846 manquent.

Les variantes du paratexte 'Notes de mission', sa richesse en signes hybrides qui présentent, encadrent, isolent, introduisent, tels que titre, sous-titre, intertitres, notes, illustrations, énoncent un projet de lecture clair. Le texte a une fonction précise pour son auteur. À la fois support de réflexion et enregistrement régulier des événements et des voix, l'écriture participe au travail d'évangélisation et au travail de mission. Enregistrement pour le moi-lecteur futur autant que pour le moi présent, l'écriture apporte certitude, repères et ancrage dans un monde aux contours incertains. Nous nous proposons donc d'interroger le texte afin de définir la manière dont celui-ci participe à la réflexion sur le travail de mission. Nous verrons par exemple comment le 'moi' de Garin est impliqué dans une situation dialoguiste avec le 'moi' des Autres dont Garin cherche à saisir l'essence. Ce dialogue participe à sa recherche de la nature de l'expérience religieuse des personnes qui l'entourent, un intérêt partagé avec un autre missionnaire français du Pacifique, Maurice Leenhardt. Ses deux hommes partagent une certaine ressemblance dans leurs approches et leurs méthodes puisque tous deux cherchent dans un phénomène dialoguiste à saisir la nature et la portée de l'expérience religieuse des personnes à convertir, mélanésiennes dans le cas de Leenhardt, maories dans le cas de Garin. Ces deux hommes accordèrent un intérêt commun à l'exploration de la pensée religieuse des peuples à convertir, et unifièrent dans leur travail, l'oral et l'écrit.

À la différence de la plupart des journaux de missionnaires publiés en Nouvelle-Zélande, les 'Notes de mission' n'ont pas un caractère public. Alors que la plupart des missionnaires britanniques tenaient régulièrement un journal de mission destiné à être lu par les autorités supérieures à Londres, les 'Notes de mission' ne sont pas destinées à ce type de lectorat. En France, les pères Monfat et Chouvet publièrent des comptes-rendus de l'évangélisation en Nouvelle-Zélande, l'un établi d'après les lettres de missionnaires en Océanie, l'autre faisant suite à des observations sur place. Mais aucun de ces textes n'est aussi dégagé des préconceptions personnelles et religieuses de leurs auteurs que celui de Garin. Le journal est l'un des rares documents qui réussissent, avec autant de

simplicité et si peu d'artifices, à rendre la voix unique et le portrait vivant d'individus du passé.

Afin de saisir la profondeur du texte et de décrire par l'analyse l'impressionnant mélange entre les voix différentes données dans le texte, nous nous proposons également d'apposer une analyse textuelle empruntée à la narratologie de Gérard Genette. Cela afin de faire surgir et mettre à jour les procédés subtils que Garin emploie dans le rapport des voix de ses interlocuteurs. La multiplicité des voix, qui forme ce que l'on pourrait nommer une sorte de 'bariolage linguistique', donne au texte une grande originalité rarement observée chez des rapporteurs du dix-neuvième siècle.

D'un autre point de vue, ce journal appartient aussi à la littérature de la révélation personnelle. Son auteur ne se borne pas à observer et prendre des notes ; il réfléchit, pense, s'interroge, rumine et se parle. Les mondes publics et privés convergent : il y a extrospection autant qu'introspection. L'écrivain trouve dans l'écrit un espace pour libérer des émotions, des obsessions intenses, et des convictions sérieuses. Des sensibilités déjà formées, dans une certaine mesure, par un environnement culturel reçoivent, dans un environnement exotique et étranger, des impressions plus profondes. Le lecteur peut déchiffrer à travers ces écrits l'expression de prises de conscience progressives et critiques pour le moi de l'auteur. Ces méandres du moi nous ont semblé dignes d'étude. Les travaux de Béatrice Didier, Girard et Lourau nous aideront à démêler et explorer le moi profond de Garin.

Depuis les années 1950, l'approche largement « eurocentrique » qui dominait jusque-là l'écriture de l'histoire en Nouvelle-Zélande (en ce qui concerne les relations entre Européens et Maoris) a été révisée et remise en question par les historiens universitaires modernes. C'est ainsi que Keith Sinclair dans *A Short History of New Zealand* a été l'un des premiers historiens à mettre en cause l'interprétation dominante britannique de l'histoire coloniale. Dans les années 1980, des historiens « révisionnistes », tels que Ranginui Walker, Claudia Orange ou James Belich, ont cherché à redonner une place aux perceptions, expériences et motivations des Maoris lors des premières années de contact avec le monde européen. Leurs recherches ont compris dès lors des sources primaires maories et ont donné une plus grande place aux témoignages personnels, et à l'histoire orale des Maoris. Dans ce contexte, les 'Notes de mission' sont un texte

précieux, car ils nous offrent des éléments capitaux qui nous permettent de discuter et réinterpréter notre vision du passé.

En matière de réactions maories au christianisme, l'historiographie contemporaine néo-zélandaise a tendance à concevoir les Maoris comme des « victimes passives » de la colonisation. Récemment, des auteurs comme K. R. Howe ont cependant rappelé la diversité des réactions et des situations de contact. L'historien James Belich, dans *The Oxford Illustrated History of New Zealand*, écrit « The Maori did convert to Christianity, but they also converted it ».⁵ Cette affirmation prometteuse n'est pas soutenue cependant par une démonstration probante. Le témoignage de Garin donne des éléments qui nous permettent de participer à cette recherche et d'approfondir le postulat envisagé par J. Belich. Les Maoris réagissent de manière active et interactive avec Garin et la manière dont ils s'approprient les idées et concepts nouveaux indique que le message au cœur du christianisme était perçu comme pertinent. De plus, les idées nouvelles étaient intégrées et réinterprétées dans le contexte de l'univers socio-culturel et cosmogonique des personnes converties. Le processus dynamique de conversion sera ainsi discuté par le biais des données du journal de Garin.

Les années 1844-6 sont aussi une période où des événements majeurs se déroulent dans l'histoire de la Nouvelle-Zélande et des relations entre les races. Garin fait partie des rares témoins oculaires qui se rendent à Kororareka juste avant et après la destruction de la ville par les forces armées maories et l'engagement entre les forces des chefs Hone Heke et Kawiti et britanniques. La position neutre des chefs principaux de Mangakahia joue un rôle majeur empêchant la destruction de la ville d'Auckland. De même, le rôle et la place de la mission catholique lors de cette période de confusion seront réinterprétés grâce au texte de Garin. Les informations du journal permettent de réévaluer et interpréter le rôle et la dimension politique de la mission catholique pendant ces événements. Plus qu'un jeu de force, la mission catholique devint une monnaie dans les rapports de force entre les différentes factions et alliances de l'époque. L'expérience de Garin s'inscrit également dans le premier conflit de taille entre les forces gouvernementales coloniales et la résistance maorie à la présence britannique. Il se trouve à Whangarei après le départ des habitants de la petite colonie et devient le seul

⁵ James Belich, 'The Governors and the Maori (1840-1872)' dans *The Oxford Illustrated History of New Zealand*. Keith Sinclair (sous la direction de), 1990, p. 78.

Européen à visiter la région en 1845-6 en compagnie d'un groupe maori. Garin fait aussi partie des Européens qui visitèrent le site de Te Ruapekapeka, le pa militaire de Kawiti, surnommé 'The Bat Nest' (le nid de chauve-souris) peu après son abandon par les forces armées. En 1846, il est visité personnellement par le grand chef guerrier Kawiti. Garin est donc un témoin privilégié des événements historiques importants de cette époque.

De 1841 à 1847, Garin est presque totalement immergé dans un monde et une culture différents. Pendant ses quatre années à Tangiteroria (de septembre 1843 à décembre 1847), Garin visite activement les régions avoisinantes de Whangarei et Ngunguru, ainsi que Kaipara. Lors de ses visites, il est hébergé par les familles des chefs des villages associés à la religion catholique. À Kaipara, il séjourne plus de trois semaines dans le même village. Au lieu d'avoir à son service un frère mariste pour l'aider dans les divers travaux de la mission, Garin est accompagné de deux jeunes serviteurs maoris, Kaperiere et Matiu, qui lui sont très utiles pour comprendre les us et coutumes de la région. Il est souvent invité à participer à la vie locale. Les principes évangéliques de la Société de Marie et les 'Instructions aux missionnaires' données par l'évêque Pompallier recommandaient de vivre au plus près avec les néophytes, de partager leur vie et d'apprendre à les connaître en profondeur. Tout en lui apportant une grande connaissance du monde qu'il est venu changer, cette immersion rend Garin plus conscient des limites de son influence et va radicalement transformer sa perception du monde qui l'entoure.

Ces années sont pour Garin des années d'apprentissage, mais aussi de luttes qui modifièrent profondément sa perception du monde et son approche générale de la mission. Les difficultés vécues par Garin pour affirmer son identité dans un monde étranger, linguistiquement, culturellement et socialement, et l'influence que cet environnement imprime sur sa perception vont radicalement transformer ses perceptions initiales. Même si malgré tout, son idéologie coloniale et européenne est une entrave dans son approfondissement de la pensée de l'Autre. Aveuglé par ses propres assomptions, Garin développe après plusieurs années un sentiment de défaite, une déception et une certaine aigreur car il doit faire face à un grand nombre de difficultés : s'imposer dans un monde contrôlé par des autorités locales, s'affirmer dans les luttes de pouvoir. Garin développe également la conviction que l'expérience religieuse maorie

n'était qu'une illusion et que ces derniers n'étaient peut-être pas encore prêts à rencontrer Dieu et à avoir une véritable expérience religieuse. Garin écrit et observe avec ses propres préconceptions et perceptions religieuses. Tout en étant relativement ouvert et réceptif aux autres façons de faire et de penser, il trouve difficile d'abandonner le rôle du prêtre, guide et serviteur de Dieu. Incombé d'une fonction divine, Garin se voit 'supérieur' au commun des mortels et surtout à ceux qui n'ont pas épousé sa religion. Adhérant à une conception strictement hiérarchisée de l'Église, il est incapable de déléguer et de créer une église locale et de reconnaître que, même si le christianisme commençait à être adopté par un nombre grandissant de Maoris, cela ne se faisait pas aux dépens des conceptions et représentations de la culture initiale. Cet aveuglement crée en lui une grande déception au sujet du travail d'évangélisation.

Le texte de Garin peut être perçu comme une histoire « transparente » ou une source documentaire dans laquelle on peut lire le caractère autoritaire du discours colonial. À cet égard, J. Lamb assume, par exemple, que « no metaphorical division [exists] between the European self and its so-called other. There is not on one side an "I" capable of writing a history into which the subaltern "I" on the other side is speechlessly incorporated as its predicate. » Lamb continue: « [Europeans] were engaged as exigently as the Polynesian in the struggle to preserve the self. »⁶ Les postulats de Lamb nous seront utiles pour illustrer et analyser les sentiments d'échec et le sentiment presque désabusé qui naît chez Garin à partir de 1845.

Dans cette optique également, il nous a semblé important de replacer les 'Notes de mission' dans le contexte littéraire des études post-coloniales. Depuis les analyses majeures d'Edouard Saïd comme *l'Orientalisme* et *Culture et impérialisme*, tout chercheur manipulant ce genre de texte ne peut ignorer la dimension insidieuse du discours colonial. Dans la présente étude, tout en reconnaissant la notion constructive de Saïd au sujet de l'orientalisme, dans la mesure où les voix et descriptions des peuples indigènes rapportées par Garin sont lues comme des miroirs de sa propre culture, il nous faut reconnaître le caractère atypique des 'Notes de mission' dans la manière originale dont est retranscrite la voix de l'Autre. Nous aborderons ainsi le sujet de la place de

⁶ J. Lamb, *Preserving the Self in the South Seas, 1680-1840*, p. 5.

l'Autre dans de tels écrits et nous poserons avec Gayatri Spivak la question : « Can the subaltern speak ? »

Le plan

Cette thèse sera abordée en différents volets distincts, puisque ce texte pluriel touche une grande variété de domaines à explorer. Il nous a semblé nécessaire dans un premier temps d'exposer et de reconstruire la vie de Garin, en France et en Nouvelle-Zélande. Sa jeunesse et son milieu familial ont été évoqués à partir de documents d'archives conservés à Saint-Rambert et aux archives de l'Ain. Sa vie en Nouvelle-Zélande, dans la mission maorie, avec les Fencibles et à Nelson, repose en grande partie sur l'analyse de ses lettres, livres de comptes, et articles de journaux, réunis au fil de notre étude. Les recherches entreprises par Peter Tremewan et Giselle Larcombe fournirent des sources inestimables, dont nous n'avons exploité qu'une partie permettant d'éclairer la vie de Garin. Cette biographie s'articule autour de deux grands volets de la vie de Garin : la mission maorie et la mission pakeha (européenne).

Dans un second temps, une analyse textuelle exploitant les travaux littéraires de Béatrice Didier, René Lourau, et mêmes les outils narratologiques de Genette va tenter de mettre à jour les modalités de l'écriture. Ces 'Notes de mission' sont certes plus qu'un simple rapport scientifique, puisque tout rapporteur ne peut s'empêcher de laisser sa subjectivité s'exprimer dans des écrits. Toutefois, l'originalité du texte réside en grande partie dans la manière dont les voix expressives se tissent dans le discours du narrateur. Le résultat donne un effet étrange qui nous permettra de parler de texte polyphonique.

La mission catholique, son approche et son influence sur la scène missionnaire du dix-neuvième siècle a été peu étudiée par les historiens néo-zélandais. L'étude de l'expérience de Garin apporte en ce sens un regard nouveau sur la mission catholique et les relations avec le monde maori. Dans ce chapitre, l'approche particulière de Garin sera analysée, ainsi que ses succès et échecs en matière d'évangélisation. Nous nous attacherons ensuite à étudier les changements que cette expérience apporte à Garin. Nous verrons comment il réussit à allier sa profonde sympathie pour le monde maori avec le travail de conversion et la réaction de ceux qu'il est venu convertir. Identifié

dans une certaine mesure avec le monde qu'il représente, Garin est confronté à une série de paradoxes cruciaux.

Enfin, nous ébaucherons une analyse détaillée de la pensée et réaction maories lors du phénomène de conversion. Les facteurs impliqués dans la conversion, ainsi que des aperçus sur la rencontre cosmologique entre la pensée traditionnelle et la pensée chrétienne, seront explorés. Les diverses réactions au message et aux efforts de Garin seront aussi exposées. C'est dans le dialogue mis en place avec Garin que se révèle la pensée profonde et exceptionnelle de ses interlocuteurs. Cette étude sera suivie par une analyse de la réaction maorie lors de la guerre de Hone Heke.

Nous espérons que l'analyse critique et systématique, mais non exhaustive, fournie dans notre commentaire apportera au lecteur une meilleure compréhension du texte et lui permettra de l'apprécier et de l'évaluer avec un plus grand plaisir. La richesse des niveaux de lecture signifie qu'une grande variété d'interprétations s'offre pour le lecteur moderne, dont la portée dépasse largement le cadre de cette thèse. Les notes de fin de pages et de section, aussi limitées soit-elles et parfois peu pratiques à l'emploi, permettront néanmoins, de doter nos lecteurs d'un outil critique suffisant pour permettre d'accéder à et d'approfondir un premier niveau de lecture d'un texte difficile à aborder autrement.

Texte, établissement du texte, transcription

Le texte du manuscrit a été établi à partir des photocopies du texte original manuscrit conservé aux archives maristes à Rome. Cependant, certains passages obscurs dans notre transcription ont pu être vérifiés auprès des carnets originaux. La bibliothèque Alexander Turnbull à Wellington possède des microfilms (Micro MS 669, bobines 1 et 2) des carnets, mais ceux-ci s'avèrent souvent difficiles, voire même impossibles à lire. Le journal n'a jamais été publié, mais des extraits ont été préalablement transcrits et traduits par des étudiants du Département de Français de l'Université de Canterbury (Nouvelle-Zélande), sur la base de ce support. Cette thèse complète et enrichit un travail de transcription précédent et s'inscrit dans le prolongement de mon mémoire de 'Masters of Arts' soumis lors de l'année 2001. Ce mémoire fut consacré à la transcription de l'année 1845 du manuscrit. Giselle Larcombe travaille actuellement sur une biographie critique d'Antoine Garin d'après ses lettres et les volumes consécutifs

existants du journal, dans le cadre d'une thèse de Doctorat. Peter Tremewan a entrepris également une traduction anglaise complète de la totalité des carnets conservés à Rome. Les conventions suivies pour l'établissement du texte sont indiquées dans la présentation du texte des 'Notes de mission'.

En avril 2004, la vie missionnaire d'Antoine Garin fut l'objet d'une communication donnée en coopération avec Peter Tremewan et Giselle Larcombe à l'occasion d'une conférence organisée à Russell sur le sujet de la place des Français dans la Baie des Iles. Un article de P. Tremewan consacré à Garin, intitulé 'La pensée maorie d'après le journal du père Garin' fut publié dans *Religion et sacré en Océanie*, d'après le colloque C.O.R.A.I.L. tenu en Nouvelle-Calédonie en 1999.⁷

La majeure partie de la documentation consacrée à la vie de Garin en France fut récoltée lors d'un voyage de recherches entrepris en Europe en 2003. Ce voyage fut entrepris grâce au soutien financier du 'Centre of Research for Europe' de l'Université de Canterbury. La vie de Garin en France et sa généalogie ont été retracées à partir des registres de naissance, décès et mariages conservés aux archives de Bourg-en-Bresse et de Saint-Rambert-en-Bugey, le village natal de Garin. À Rome, le dossier personnel de Garin recèle un grand nombre de lettres et documents annexes, qui nous ont permis de reconstituer sa vie avant son départ pour l'Océanie.

Les recherches sur la vie de Garin à Nelson se basent principalement sur la vaste documentation amassée aux archives St Mary de Nelson et aux archives maristes de Wellington. Une note inédite, écrite en maori sur une page détachée du journal, a été mise à jour dans les dossiers des archives catholiques d'Auckland. Cette thèse a pour but, par le moyen d'une analyse critique, de fournir le résultat de ces recherches.

Remerciements

Merci à Te Ihi Tito, Richard et Margaret Drake, pour nous avoir permis de visiter le site de 'Hatoi', la parcelle de terrain sur laquelle se dressait la mission de Garin au dix-neuvième siècle. Te Ihi Tito est le représentant des descendants de Tirarau et un 'Trustee' de 'Hatoi', l'ancien site de la mission catholique à Tangiteroria. Richard

⁷ P. Tremewan, 'La pensée maorie d'après le journal du père Antoine Garin', dans *Religion et sacré en Océanie*, édité par F. Angleviel, p. 177-90.

Drake, fermier de Tangiteroria, est un conseiller municipal et ami personnel de Te Ihi. Richard et Te Ihi ont arrangé le retour des restes de l'évêque Pompallier à Hatoï et leur réception au marae de Te Ihi en 2001.

En France, merci à Jacqueline Di Carlo et sœur Marie Bénédicte, RNDM, pour leur chaleureux accueil à St-Rambert et leur contribution apportée à la généalogie de la famille Garin. Jacqueline Di Carlo a beaucoup travaillé sur l'histoire de St-Rambert et c'est grâce à elle que j'ai pu visiter la demeure familiale d'Antoine Garin qui se dresse toujours dans son village natal. Sœur Marie Bénédicte est l'archiviste et membre des Religieuses de Notre Dame des Missions, la congrégation religieuse qui rejoignit le père Garin à Nelson dans les années 1860. Je remercie pareillement les nombreuses personnes qui m'ont aidé dans mes recherches lors de mes visites aux multiples archives d'Italie, France et Nouvelle-Zélande. Merci à tous.

Et bien sûr, merci Peter Tremewan pour votre grande patience et votre chaleureux soutien et conseils pendant toutes ces années de recherche, pour m'avoir aussi replongé dans le domaine de l'étude, un monde que j'avais depuis longtemps quitté mais grâce à qui j'ai pu découvrir et aborder une culture totalement nouvelle et inconnue. Un grand merci également à Christine Tremewan pour l'aide linguistique précieuse apportée dans la traduction et l'explication du vocabulaire et des expressions dans le maori archaïque du dix-neuvième siècle. Merci enfin à Peter Low pour ses encouragements et son aide précieuse lors des relectures finales.

1. LA VIE D'ANTOINE GARIN

Antoine Marie Garin est né le 23 juillet 1810 dans une famille bourgeoise de St-Rambert-en-Bugey, dans l'Ain. Fils du notaire Joseph Marie Garin et de Françoise Marguerite Auger (ou Augerd), il était le cadet de Numa Raymond, le futur témoin privilégié de sa vie en Nouvelle-Zélande. Après trois années d'études théologiques au séminaire ecclésiastique de Brou, Garin est ordonné prêtre *extra-tempore* par Monseigneur Devie, évêque de Belley, le 19 octobre 1834. De novembre 1834 à 1837, Garin a la charge des paroisses de Salavre et de Chalamont, deux villages de l'Ain. En 1837, il exprime le désir de partir dans les missions extérieures et rejoint la Société de Marie, une congrégation missionnaire à laquelle avait été confiée l'évangélisation du Pacifique. Pendant la durée de son noviciat, Garin est professeur au petit séminaire de Meximieux dans l'arrondissement de Trévoux. En 1840, son désir est exaucé, il est choisi pour faire partie du cinquième groupe de missionnaires à destination du Pacifique. Il s'embarque le 8 décembre 1840 pour la Nouvelle-Zélande sur le *Mary-Gray* en compagnie de treize autres missionnaires, pour ne jamais revenir en France. C'est donc dans ce pays que Garin laisse une empreinte la plus marquée. Il est particulièrement renommé à Nelson pour son rôle dans l'histoire de la ville.

Garin devient un missionnaire le 21 novembre 1840, le jour où il prononce ses vœux, et la veille de son départ pour Londres où il s'embarque pour le Pacifique. Destiné à la mission de la Nouvelle-Zélande, il atteint Kororareka (de nos jours Russell) le 14 juin 1841 en compagnie de douze confrères. Provincial à la mission-procure de 1841 à 1843, il est ensuite chargé d'une station de mission située à Tangiteroria. Sa carrière missionnaire prend un tour nouveau lorsqu'il est nommé aumônier de la colonie militaire d'Howick en 1848. À partir des années 1850, il devient le curé de la paroisse de Nelson dans l'Ile du sud. À Nelson, il contribua activement au développement du système d'éducation de la ville, grâce à l'ouverture d'écoles et d'un petit pensionnat. Garin y aura ouvert le premier orphelinat de Nelson qu'il fait entretenir par des Sœurs de Notre Dame des Missions. C'est également sous son mandat que seront construites les églises principales de la paroisse. Garin meurt le 14 avril 1889 sur sa terre d'élection. Ses funérailles furent considérées comme la plus grande manifestation

publique qui ait jamais eu lieu à Nelson à cette époque. De nos jours, la mémoire de Garin est toujours vivante : outre l'imposante chapelle mortuaire érigée en son honneur au cimetière Wakapuaka, un collège Garin fut inauguré en 2002 et un quartier de la banlieue de Nelson porte son nom : 'Garindale'.

La période concernant la vie publique et privée de Garin à Nelson est assez bien documentée. Les archives de la paroisse St Mary de Nelson possèdent des registres de ses lettres envoyées pendant près de quarante années. Parce que Garin a grandement contribué au système éducatif de la province de Nelson, il est le sujet d'un certain nombre d'études universitaires dont : Durning, Francis, (SM). 'Education in Nelson 1850-1880 : From the Standpoint of the Garin Schools'. Mémoire de M. A., Victoria University College, 1941 ; Gill, Elizabeth M. 'On the Life and Work of Reverend Antoine M. Garin'. Mémoire de M. A. en histoire, Université de Nouvelle-Zélande, 1945 ; Street, Isabel, E. 'The History of Education in Nelson Province, 1842-1877'. Mémoire d'histoire, 1931. Le livre d'Anthony Harris, *The Beauty of Your House. The Nelson Catholic Parish, 1844 –1994*, publié en 1994, sans avoir la rigueur des études mentionnées précédemment, n'en offre pas moins un regard étendu sur les accomplissements de Garin à Nelson. Antoine Garin est lui-même l'auteur de nombreux rapports sur la paroisse de Nelson, et sa correspondance, qu'elle soit privée ou formelle, est une ressource documentaire inestimable sur sa vie.¹

Certaines périodes et aspects de la vie de Garin peuvent être reconstitués grâce aux nombreuses lettres qu'il a laissées. Dès qu'il quitte le pays, Garin commence à retracer son expérience par écrit pour des correspondants variés en France. Entre le 23 novembre 1840 et avril 1885, il écrit au moins quatre-vingt-sept lettres à sa famille. Après la mort de ses parents, elles seront particulièrement destinées à son frère Numa. Les lettres qu'il envoyait étaient soigneusement numérotées afin de conserver un suivi dans l'ordre chronologique des nouvelles. Garin était un épistolier infatigable. En plus de la correspondance avec sa famille, entre 1841 et 1845, il fit parvenir régulièrement des lettres destinées à entretenir les publications mensuelles des *Annales de la Propagation de la Foi*, l'organe principal de financement des missions extérieures en France. Il était recommandé aux prêtres partant pour les missions extérieures d'envoyer régulièrement des lettres décrivant leur travail de mission pour un lectorat des fidèles et

¹ Les archives St Mary de la paroisse de Nelson possèdent la plus grande partie des sources documentaires sur la vie de Nelson à partir des années 1850.

des donateurs. La règle des missionnaires statue : « Tous les 3 ou 4 mois préparer une lettre pour alimenter les annales de la propagation de la foi [...] exciter de plus en plus les vocations et à intéresser la piété, la science, et le zèle des fidèles pour cette mission. »² De plus, les lettres étaient encouragées si elles avaient un but spirituel. Il était conseillé d'écrire à son supérieur tous les six mois. Un conseil que Garin, qui aimait écrire, se fit une joie de suivre.

Une carte-lettre de grande envergure, destinée probablement à être affichée sur un mur, retrace en détails les événements liés à son départ d'Europe, la vie à bord pendant les sept mois de la traversée en mer (en comptant l'arrêt d'un mois à Sydney), et son arrivée en Nouvelle-Zélande.³ Les premiers mois passés dans la mission procure de Kororareka et sa rencontre avec les Maoris sont spécifiquement évoqués dans sa première correspondance avec la France. La totalité de ces documents furent consultés d'après son dossier personnel conservé dans les Archives des Pères maristes à Rome. Le poste de Provincial, auquel il fut nommé peu après son arrivée, lui imposait de faire des comptes-rendus détaillés sur ses compagnons maristes, son propre état spirituel et celui de ses confrères. Une grande partie des lettres qu'il envoie au père J.-C. Colin, le supérieur de l'ordre mariste, figurent dans le dossier consacré à la mission du Pacifique conservé à Rome. Celles-ci, qui traitent surtout de sujets spirituels, n'en offrent pas moins un portrait intéressant des dynamiques, des conflits personnels et des problèmes de la mission à cette époque.⁴ Elles donnent aussi un aperçu des difficultés rencontrées par les prêtres français menant le travail d'évangélisation à une période où les finances étaient maigres et les demandes des Maoris grandissantes. En tant que représentant du supérieur général Colin, Garin devait entretenir une relation étroite avec ses confrères dispersés dans différents postes de mission. Ce contact était essentiellement maintenu par lettres, dont un grand nombre est préservé aux archives maristes à Rome dans les dossiers 'Océanie Occidentale'.⁵ En 1999, Charles Girard se lance dans une transcription exhaustive de cette correspondance missionnaire accompagnée d'une édition critique. Elle sera publiée sous le titre de *Lettres reçues d'Océanie*, en cinq tomes, et couvrant les années 1836-1854. Malheureusement, l'édition des lettres pour la période qui nous intéresse, 1844-7, a dû être interrompue et la publication du dernier

² J. Coste et G. Lessard (éds.), *Autour de la règle*, vol. 1, doc. 6, p. 35.

³ Journal de bord. Carte de la traversée en Nouvelle-Zélande, 1840-1. Dossier Garin, APM Rome.

⁴ Lettres de la mission de l'Océanie, différents volumes par dates (1840-1880) APMZ 208, Rome.

⁵ Voir particulièrement entre 1841 et 1843, les lettres des pères Comte, Bâty, Pezant, Borjon, Servant, Rozet, Séon, Forest et les lettres de Garin à Tripe, Florentin, Épalle, Petit (APMZ 208 et APM OOC).

volume est incomplète. Particulièrement révélatrices des problèmes vécus par certains missionnaires dans le contexte de leur station de mission, elles offrent un compte-rendu précis des relations des missionnaires français avec les Maoris et les colons, révèlent les incompatibilités d'humeur entre certains membres du personnel mariste et l'évêque Pompallier, et les griefs exprimés au sujet des directions prises par l'évêque Pompallier en matière de gestion de la mission catholique. Elles dévoilent aussi des hommes confrontés à de nombreux dilemmes : comment allier avancement spirituel et personnel avec la réalité du travail missionnaire ? Comment respecter des codes et obligations de la vie de congrégation telle qu'elle était définie par la Société de Marie avec les conditions de vie dans une station de mission auprès des Maoris ? Comment mener à bien l'évangélisation quand on manque de tout ? Ce sont des questions pour lesquelles Garin n'avait pas de réponses mais qu'il était déterminé à étudier lorsque l'occasion de juger par lui-même la situation sur le terrain se présenterait. À défaut d'aide matérielle, c'est en termes spirituels que Garin répondait, en offrant aux uns et aux autres des encouragements et en rappelant à tous qu'en fonction de la mission divine pour laquelle ils avaient été choisis, ils devaient respecter la volonté de Dieu, respecter la hiérarchie et 'faire ce qu'ils avaient à faire'. Garin était souvent compatissant dans ses réponses, mais dans une lettre collective datée du 28 octobre 1842, c'est un rappel à l'ordre qu'il lance. Il recommande un plus grand respect dû à la hiérarchie et tente de faire taire les critiques. Pour Garin, le prêtre a été choisi par Dieu pour commander les hommes, mais ce commandement dans le monde des hommes dépend étroitement d'un respect aveugle pour la hiérarchie humaine (représentée par la hiérarchie ecclésiastique). Des années plus tard, dans une lettre à Francis Redwood, son jeune protégé de Nelson dont il avait encouragé la vocation à la prêtrise, il évoque la manière dont lui-même s'est donné à la vocation ministérielle : c'est par obéissance à une autorité humaine supérieure. Les obstacles et les difficultés font partie de la vie de celui qui s'est donné à Dieu :

Je me souviens toujours des combats que j'eus à soutenir jusqu'à la veille même du jour où je fus fait Sous-Diacre. Ce soir là j'allai voir encore mon Directeur pour mieux l'éclairer, comme je le croyais, sur mes raisons contre ; lui, alors, avec un sourire de confiance me fit une réponse, qui n'en paraîtrait pas une aux gens du monde mais qui pour moi, fut victorieuse ; il avait une petite verge entre les mains ; voyez-vous, me dit-il, comme je fais ce que je veux de cette petite verge, je la plie en tous sens sans qu'elle se casse, mais si elle refusait de se plier elle serait à l'instant cassée et jetée de

côté. Je compris donc que je devais aussi me plier à ses avis, je fus satisfait ; le lendemain je fis le pas, et j'en rends encore grâces à Dieu.⁶

Les détails biographiques concernant les dix premières années de sa vie en Nouvelle-Zélande sont fournis par le 'Résumé de la correspondance de l'abbé Garin missionnaire de 1840 à [1885]' compilé par son frère Numa Raymond Garin et conservé aux archives maristes à Rome.⁷ Ce texte manuscrit résume la plupart des lettres envoyées par Garin à sa famille en France, et chaque résumé reproduit la numérotation originale des lettres. Cette compilation minutieuse est à peu près la seule source d'information complémentaire sur la vie de Garin à Mangakahia (outre bien sûr, les volumes de ses Notes de mission). En effet, sur les deux lettres complètes que nous possédons pour cette période, seulement l'une d'entre elle peut être lue dans sa forme autographe originale. Celle-ci était destinée à J.-C. Colin et fut rédigée entre le 25 avril et le 2 juin 1844. La seconde, adressée à sa famille, fut publiée dans le premier volume des *Annales des Missions d'Océanie*, une publication mariste de lettres de missionnaires maristes envoyés par la Société dans les missions extérieures.⁸ Des lettres existaient pour la période 1843-7 mais aucune (exceptées celles mentionnées précédemment) ne figure ni dans les dossiers Garin à Rome, ni dans les documents des archives maristes en France.⁹ Elles ont pourtant servi comme sources primaires à Antoine Monfat, l'éditeur d'un volume édifiant sur les missions maristes en Nouvelle-Zélande publié en 1896.¹⁰ Mais ces lettres n'apparaissent plus après cette date.

Les conditions de vie dans la mission maorie de Mangakahia sont illustrées par le journal inédit du missionnaire wesleyen James Buller qui résidait dans le voisinage de la station de Garin. Ses lettres au bureau missionnaire d'Angleterre et des extraits de son journal apportent un éclairage non négligeable au témoignage de Garin et sont un complément essentiel aux 'Notes de mission.' Nous avons consulté James Buller, A

⁶ Garin à Redwood, Waimea West, 25 février 1863, WAA 211.

⁷ 'Résumé de la correspondance de l'abbé Garin missionnaire de 1840 à [1885]', dossier personnel de Garin, APM, Rome.

⁸ Lettre de Garin à Colin, 25 avril-2 juin 1844, APMZ 208 et , *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, p. 669 et 17 avril -15 juillet 1846, AMO, p. 179-201.

⁹ À noter cependant l'existence du duplicata d'une correspondance entre James Buller et Garin en date du 27 novembre 1843, Katiwa, dans le dossier manuscrit de J. Buller, 'A Continuation of a Journal 1838-1844', ATL, MS Copy, Micro 0364.

¹⁰ A. Monfat, *Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande. Les Maoris: étude historique, avec vues, portraits et cartes*, 1896. Voir par exemple les extraits de lettres citées aux pages 39-43 aux petits élèves de Meximieux 8bis, 23 octobre 1843 ; p. 317, aux élèves de Meximieux, 19 mars 1845 ; p. 295, à ses parents, 25 juillet 1845 ; p. 382-3, à ses parents, 17 avril/15 juillet 1846 ; p. 215-315, à Numa, 7 mars 1843.

Continuation of a Journal 1838-1844 et extraits de lettres intitulées ‘Letters to Secretaries’, 1839-1847.¹¹

Jusqu’à ce jour, il n’a pas été possible de localiser deux volumes des ‘Notes de mission’ qui nous permettraient d’approfondir notre compréhension de la vie de Garin et l’écriture de ce journal : le premier tome qui concerne l’année 1843 et le début de l’année 1844 et le volume 6 et peut-être 7 du Tome 3 consacré à l’année 1846 (de septembre à décembre). Le volume ultérieur que nous avons consulté est le Tome 5, volume 7, pour l’année 1849 à janvier 1851. La disparition de ces carnets signifie que nous ne connaissons pas le lecteur que Garin avait à l’esprit lorsqu’il a commencé à entreprendre l’écriture du journal. Tandis qu’il est clair que Garin écrivait pour lui-même et son ‘moi’ futur, il est bien possible qu’il ait eu un second lecteur à l’esprit. Son testament rédigé en 1881 indique en clause 5 :

5° I give to my brother Numa Garin, at Pont-de-Vaux, France (Dept Ain) my manuscripts (Notes sur la Mission) in small volumes tied together, unless the Society of Mary prefer to have them.¹²

Mais son frère aîné Numa décède en France le 22 mars 1889,¹³ un mois après Antoine. Différentes hypothèses sont donc possibles : les manuscrits ont effectivement été envoyés en France et seraient devenus la possession de la veuve de Numa, Marie Louise Camille de Grippiere de Moncroc — puisque les époux étaient mariés sous le régime de la communauté et selon cet accord, Marie Louise était l’héritière des biens de son mari. Elle décède à son tour en 1894 et cette fois, c’est Ernest (receveur d’enregistrement à Villeurbanne), le fils aîné de Numa, qui devient l’héritier principal des biens de ses parents. Numa avait cependant une fille cadette Marguerite, épouse Groussot Antony, qui aurait pu aussi hériter des manuscrits de la famille Garin.¹⁴ Dans tous les cas, que cela soit Ernest ou Marguerite, c’est par leur entremise que les carnets auraient été transmis aux responsables de la Société de Marie. Il est vraisemblable qu’Ernest fut le dépositaire des objets ou documents concernant son oncle des antipodes, puisque Garin envoya, de Nelson, un certain nombre de curiosités locales à Ernest aussi bien qu’à Numa : bijoux maoris en jade, photos de chefs et cheftaines maoris, objets tressés

¹¹ MS Copy, Micro 0364, ATL et Dossier James Buller, MAW, Christchurch.

¹² Testament de Garin, fait le 4 mai 1881, Nelson, DNM9, Archives Maristes, Wellington.

¹³ Tables décennales, Pont-de-Vaux, Archives départementales de Bourg-en-Bresse, Ain.

¹⁴ Mutation des mutations par décès, Archives départementales de l’Ain, Bourg-en-Bresse.

en lin (ou phormium tenax, appelé communément « flax » de Nouvelle-Zélande).¹⁵ Ernest, qui avait quarante-neuf ans aux décès de son père et de son oncle, était sans doute familier avec les aventures épistolaires de son oncle missionnaire.

La seconde série d'hypothèses implique que les carnets aient été envoyés directement à la maison mariste à Puylata, et furent perdus lors du transfert des archives à Rome au siècle suivant ou à une tout autre occasion. Ce qui est arrivé à ces volumes après la mort des deux frères n'est donc malheureusement pas connu, mais retrouver ces textes fournirait une meilleure compréhension de la vie de Garin et le contexte de l'écriture des Notes. Identifier les descendants d'Ernest permettrait aussi de mettre à jour les lettres manquantes au puzzle fascinant que forme la correspondance d'Antoine Garin.

De nos jours, les manuscrits connus sont conservés aux archives maristes de Rome, sous les soins attentifs du père archiviste Carlo Maria Schianchi.

Un aperçu sur l'enfance d'Antoine Garin a été reconstitué dans un document manuscrit de trois pages intitulé : 'Notes sur l'enfance et la jeunesse de l'abbé Garin missionnaire dans la N. Zélande'.¹⁶ Ce texte, vraisemblablement rédigé et mis en place en France par le personnel mariste du vivant de Garin, donne un aperçu sur la scolarité suivie par le jeune Antoine à St-Rambert et à Belley. Cet aperçu biographique est répété, à quelques détails près, dans la notice nécrologique qui lui est consacrée en 1890, publiée par la maison mariste.¹⁷ Ces textes sont les sources principales qui permettent de reconstruire sa jeunesse et complètent les références personnelles de Garin contenues dans sa correspondance ou ses notes personnelles.

Deux notices nécrologiques importantes apparurent en France et en Nouvelle-Zélande après la mort de Garin à Nelson. La première apparut dans les *Annales des Missions de l'Océanie*,¹⁸ et la seconde fut publiée par le journal local de Nelson, *The Colonist*, le lendemain de ses funérailles.¹⁹ Les sources secondaires qui offrent de courtes biographies de la vie de Garin figurent dans le *Dictionary of New Zealand*

¹⁵ On trouve les références à ces objets dans les lettres de Garin à Numa du 20 février 1862, 27 janvier 1867 et 2 juin 1868, APMZ 208, Rome.

¹⁶ Dossier Garin, APMZ 208, Rome.

¹⁷ Notice nécrologique sur le Révérend Père Antoine Garin, S.M, *Annales des Missions de l'Océanie*, Tome VII, 1888, p. 358.

¹⁸ Notice nécrologique sur le Révérend Père Antoine Garin, S.M, *Annales des Missions de l'Océanie*, Tome VII, 1888, p. 355-389.

¹⁹ *The Colonist*, Nelson, mercredi, 17 April 1889, archives St Mary, Nelson.

Biography avec l'excellent article de John Broadbent, très bien documenté,²⁰ et le site internet du collègue Garin à Nelson, page 'Garin', conçue d'après les recherches entreprises par madame Jacqueline Di Carlo et Sœur Marie Bénédictine des Sœurs Notre-Dame des Missions aux archives locales de St Rambert et de Bourg-en-Bresse. Une biographie colorée de la vie de Garin d'après ses lettres publiées a été éditée dans *Sons of France*, le livre de Mary Goulter consacré aux premiers missionnaires français en Nouvelle-Zélande.²¹

Un certain nombre de photographies de Garin prises durant sa vie à Nelson figurent dans les archives catholiques d'Auckland, les archives maristes de Wellington et de Rome, et celles du presbytère St Mary à Nelson. Le portrait peint par Gottfried Lindauer 'Father Antoine Marie Garin', 1875, huile sur toile, 1100 x 860 mm., conservé à la 'Bishop Suter Art Gallery' à Nelson, montre un homme un peu sévère mais au regard intense. La position de trois-quarts adoptée pour la pose ne révèle pas un caractère particulier de ses traits : un nez proéminent et crochu que les photos de 1889 exposent. Garin se dépeignait comme un homme grand et mince et un peu frêle, des particularités physiques que l'on peut deviner dans diverses photographies de l'époque de Nelson, même si l'indétrônable soutane ne permet guère d'évaluer tous les détails physiques de sa corpulence. Les portraits noirs et blancs montrent un homme à l'air décidé et volontaire, mais dont les yeux révèlent aussi une certaine compassion et affection.

1810 – 1840 : l'Ain

Antoine Marie Garin est né le 23 juillet 1810 à St-Rambert-en-Bugey (Ain). Il était le fils du notaire Joseph Marie Garin et de Françoise Marguerite Auger (ou Augerd), qui vivaient au 227 Grand Rue de St Rambert, une maison bourgeoise et cossue dans une rue connue aussi sous le nom de la Halle au Marché car elle était bordée de petites échoppes commerçantes. Même de nos jours la façade de la maison, haute et étroite, se dresse toujours dans le centre de St Rambert, mais l'intérieur du bâtiment a subi quelques modifications au fil des siècles. La courbe intérieure typique de l'architecture de la région a été comblée et à l'heure actuelle, les étages supérieurs ne sont plus accessibles. Néanmoins, les étages inférieurs sont encore habités. La maison dans laquelle grandit le

²⁰ J. Broadbent, 'Garin, Antoine Marie', *The Dictionary of New Zealand Biography*, vol. 1, 1769-1869, 1990, p. 149.

²¹ M. Goulter, *Sons of France*, p. 72-95.

jeune Antoine est maintenant en 2005, la propriété de Monsieur Belœuf, peintre et historien amateur de St-Rambert.

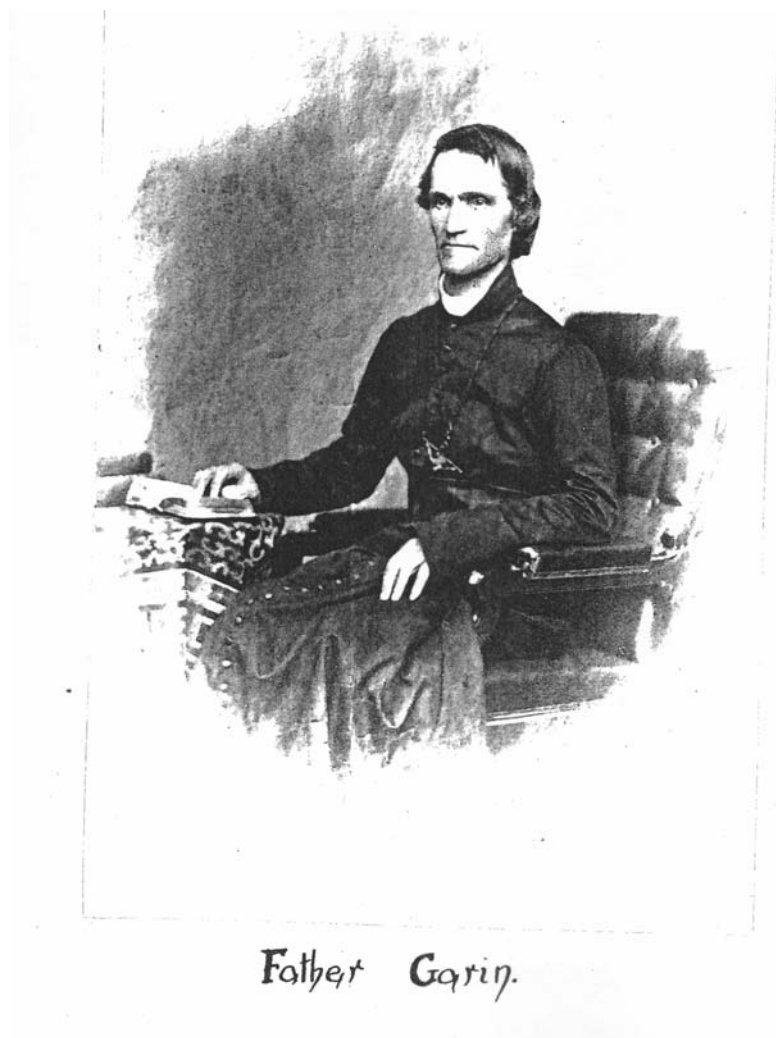


Photo de Garin (archives St Mary, Nelson)

Garin était le fils cadet de la famille, le frère de Numa Raymond Garin, son aîné de deux ans. Garin était très attaché à sa famille : il note dans l'une de ses lettres que, pour poursuivre sa carrière missionnaire, il a « quitté ce qui lui était le plus cher au monde ». Ce qui expliquerait l'anecdote qui veut que Garin soit parti un peu en secret et rapidement sans en avoir averti ni ses parents, ni ses élèves ou ses confrères de Meximieux : « Il quitta le petit séminaire de Meximieux le [20 novembre 1840] sans en avoir prévenu ses parents, parce que disait-il, s'il faisait part de ses projets à sa mère,

elle ne le laisserait jamais s'éloigner du toit paternel. »²² Garin fut probablement un enfant choyé soumis à l'attention et aux soins de ses parents. En effet, Garin et Numa furent les seuls enfants du couple qui ont survécus sur les neuf enfants qui naissent entre 1796 et 1810,²³ une mortalité qui s'explique peut-être par la consanguinité des parents. Joseph Marie et Françoise Marguerite étaient en effet des cousins germains.²⁴

Garin s'excuse fréquemment dans ses lettres de la douleur qu'il a causée à sa famille par son départ. Raconter ses aventures de mission sera peut-être un désir inconscient d'alléger la peine causée par son absence et un élan naïf pour se faire pardonner. Quoiqu'il en soit des véritables motifs de Garin, sa famille a un grand rôle dans sa vie comme le témoin privilégié de son expérience en Nouvelle-Zélande. Père, mère et frère sont pour lui des lecteurs affectifs et attentifs auxquels Garin livre un portrait ingénu de lui-même mais, dans le journal, les élans affectifs sont limités et contrôlés. Ses lettres donnent des portraits de lui-même adaptés à son lecteur et contraste avec l'image du missionnaire qu'il donne de lui-même dans le journal. En 1844, c'est le missionnaire solitaire et sans famille qu'il se plaît à transcrire lorsqu'il écrit que la découverte d'une marguerite, comme la fleur de Proust, le plonge dans un tendre et pieux souvenir pour sa mère nommée Marguerite.²⁵ À bord du navire *Clara*, Garin se replonge dans le rôle du fils aimé lorsqu'il s'adresse à « ma très-chère Maman », exprimant avec franchise la tendresse qu'il éprouve pour sa mère au-delà de l'absence. Dans ses lettres, c'est plus souvent l'enfant qui s'exprime. Il signe du petit nom d'Antonin, certainement le surnom affectif qui lui avait été donné dans son enfance. Après le décès de ses parents, son frère Numa poursuit la correspondance familiale. Numa Raymond (qui par la suite inversera l'ordre de ses prénoms) reprend également la tradition familiale en matière juridique. Mais s'il est notaire en 1845, il devient « arpenteur forestier » (géomètre) à Nantua en 1846 (situé à cinquante kilomètres au nord de St Rambert). Numa demeure à Pont-de-Vaux de 1871 à 1889, où habite la famille de sa femme, Marie Louise Camille de Gripière de Moncroc.²⁶ Le parallèle entre les études d'Antoine et de Numa et la similarité du parcours scolaire indique que non seulement ils partageaient des intérêts

²² 'Notes sur l'enfance et la jeunesse de l'abbé Garin', APM, Rome.

²³ Numa Raymond Garin est né le 28 juin 1808 à St Rambert, Registres de la Mairie de St Rambert.

²⁴ Registres de l'État civil, mairie de St-Rambert.

²⁵ Notes de mission, p. 2, vendredi 19 janvier 1844, APM, Rome.

²⁶ Selon les Tables décennales et tables notariales des archives du département de l'Ain, Bourg-en-Bresse.

communs (comme la musique ou la science), mais surtout qu'ils devaient être très proches l'un de l'autre.

Garin admire sans doute aussi les talents de son père. La carte-lettre qu'il écrit à bord du *Mary Gray* fait écho à une autre carte familiale composée par son père, ce qui laisse présager que Garin a entretenu dans sa jeunesse une certaine forme d'admiration pour les exploits de son père en France. C'est avec un brin de fierté qu'il écrit en 1841 :

C'est avec bien du plaisir que je puis vous offrir ce petit plan de mon grand voyage. J'ai pensé qu'il vous amuserait, et surtout qu'il intéresserait mon père, qui a, lui-même fait le plan de ses voyages d'Allemagne. Puisqu'il y avait chez nous la carte d'un voyage sur terre, il fallait bien que je fisse un voyage sur eau pour satisfaire pleinement les amateurs.²⁷

Il y a de grandes probabilités pour que les voyages en Allemagne du père de Garin aient une relation avec leur grand-oncle qui, à la fin du dix-huitième siècle avait laissé un testament adressé aux membres français de sa famille.²⁸ Un autre indice des liens entre Garin et son père est cet extrait des 'Notes sur l'enfance et la jeunesse de l'abbé Garin' : « Il aimait les arts et surtout la musique, qu'il aimait beaucoup à exécuter en famille avec son frère Numa et son père. »²⁹ L'année 1845, son père écrit à plusieurs reprises aux Maristes en France pour témoigner de son inquiétude de n'avoir pas reçu de nouvelles d'Antoine depuis une longue période. Joseph Marie Garin était notaire.³⁰ Il figure dans l'*Annuaire-Almanach du Commerce et de l'Industrie* de 1838 et 1841 en compagnie d'autres noms importants de la ville comme les Junon ou les Martin. Joseph Marie succède à son père aux fonctions notariales en 1801,³¹ et sa mère Françoise Marguerite Auger était la fille de Gaspard Jérôme Victor Daniel Auger, « commissaire du pouvoir exécutif près le canton d'Ambronay » en 1795 et châtelain d'Ambronay³² en

²⁷ 'Carte du monde, lettre d'Antoine Garin à ses parents', 1841, APM, dossier Garin.

²⁸ Résultat de recherches généalogiques communiquées par Madame Jacqueline Di Carlo.

²⁹ 'Notes sur l'enfance et la jeunesse de l'abbé Garin', APM, Rome, dossier Garin. Un document vraisemblablement créé au centre principal par la Société de Marie en France dans la fin des années 1880, alors que Garin était proche de la fin de sa vie.

³⁰ Tables notariales, Archives du département de l'Ain.

³¹ Le père de Garin apparaît dans l'annuaire comme notaire de St-Rambert, *Annuaire-Almanach du Commerce et de l'Industrie, ou Almanach des 1,500,000 adresses*, années 1838 et 1841.

³² Ambronay, à 6 kilomètres d'Ambérieu, est le site d'une ancienne abbaye gothique. Fondée vers l'an 800, et soumise à la règle bénédictine, elle prendra une importance au XII-XIIIe siècles avec apogée au XVe sous la direction de l'abbé Louis de la Palud qui deviendra cardinal. En 1789, l'abbaye se trouvera aux mains des révolutionnaires et sera vendue hormis l'église, mais sera réouverte au culte en 1799 sous le Consulat.

1771. Raphaël, le grand-père paternel d'Antoine, outre sa fonction de notaire royal et procureur fiscal, faisait partie des administrateurs de la ville en tant que conseiller municipal jusqu'à sa mort en octobre 1801. Cette descendance montre que les Garin/Auger faisaient partie des élites et des notables de la ville. À sa mort, Joseph Garin laisse un héritage conséquent : en sus de la maison familiale, des terrains fonciers, des terres de louage à Oncieu, des meubles et d'autres objets. La famille Garin était donc une famille aisée, et c'est presque une petite fortune en propriété et argent comptant que Numa laisse en héritage à ses enfants.

L'éducation primaire de Garin fut prise en charge dès son plus jeune âge. En l'absence d'école publique, il est formé par des précepteurs privés. L'un d'entre eux, M. Rocheray, un jeune séminariste, était hébergé par la famille Garin. Dès l'âge de huit ans, Garin apprend la grammaire et le latin. De 1823 à 1826, Antoine continue ses études à la suite de son frère Numa, sous la direction de M. Dufour, l'ancien précepteur du fils du Comte d'Arloz (ou Arlod).³³ Puis Garin poursuit son éducation secondaire au collège de Belley, où il retrouve Numa, qui est en classe de troisième à la rentrée scolaire 1825-6. Les deux frères terminèrent leurs études secondaires en classe de philosophie après avoir fait humanité et rhétorique.³⁴ La qualité stylistique et syntaxique des écrits de Garin et les capacités argumentatives déployées dans certaines de ses lettres laissent suggérer une scolarité réussie. Bien qu'on ne connaisse pas ses résultats scolaires, il est vraisemblable que Garin était un élève brillant, doué pour les lettres et les études classiques. Garin est un homme lettré, un intellectuel habitué aux discussions et à la philosophie.

C'est probablement au petit séminaire/collège de Belley, où Garin étudie de 1825 à 1831, que naît la vocation pastorale de Garin. Belley est la capitale historique du Bugey et possède un riche passé religieux. Dans sa cathédrale reposent les reliques de saint Anthelme et son palais épiscopal fut construit par Soufflot en 1779. Les années 1830 étaient aussi une période de restauration religieuse et de recrutement pour la prêtrise

³³ 'Notes sur l'enfance de l'abbé Garin', APM, Rome. Il s'agit peut-être de Claude Dufour, né à Lyon, qui épouse le 14 janvier 1828 à St-Rambert à l'âge de 23 ans, Françoise Bibet, fille de Joseph et Hélène Bibet (informations fournies par Mme Di Carlo, d'après les archives de la mairie de St-Rambert). Un certain Dufour figure également comme médecin de St Rambert en 1841, selon l'Annuaire Didot/Bottin.

³⁴ Informations recueillies auprès de Georges Homassel, ancien président et archiviste de l'Association de l'Amicale des Anciens Elèves de l'Institution Lamartine (AAEL), et transmises par Monsieur D. Bouillet. Ceci a été établi d'après un fichier reprenant les noms et prénoms de tous les élèves ayant séjourné dans les murs de l'institution depuis 1824. Numa Garin est entré au début de l'année scolaire 1824-5 en classe de quatrième.

après les heurts de la Révolution. En 1835 on compte en France 13825 petits séminaristes et, en 1837, 16619 élèves dans cent vingt et un séminaires autorisés, dont trois à Lyon. Les petits séminaires diocésains étaient le vivier naturel des grands séminaires, établissements dont la résurrection ou l'instauration fut l'un des premiers soucis des évêques concordataires comme Mgr Devie. Dans ces établissements, lorsque des vocations pour la prêtrise naissaient, elles étaient, selon l'expression de l'historien Pierre Pierrard, « surveillées dès leur naissance, cultivées dans leur fleur. »³⁵ Bien des années plus tard, Garin encourage la vocation du jeune Francis Redwood, qui deviendra évêque et archevêque de Wellington, et le métropolitain de la Nouvelle-Zélande.

L'éducation de Garin à Belley fut prise en charge par des prêtres. Le collège-séminaire de Belley était en effet une école secondaire ecclésiastique (petit séminaire) issu d'une longue tradition à la fois scolaire et séminariste. Fondé en 1751, tenu successivement par les Antonins et les Joséphistes, et fermé durant la Révolution, il fut repris par les Pères de la Foi en 1803 qui en gardèrent la direction jusqu'en 1808. C'est durant cette période qu'y étudia, de 1803 à 1807, Alphonse de Lamartine, dont le collège porte aujourd'hui le nom. Le collège devint ensuite communal mais bénéficia d'un régime spécial car, en 1808, Napoléon avait par décret organisé l'université impériale, lui attribuant le monopole de l'enseignement public. Aucun établissement d'éducation ne pouvait être formé hors de l'université et sans son consentement. En 1823, le collège allait être fermé quand Mgr Devie obtint qu'il fût cédé au diocèse comme petit séminaire. Il conserva l'abbé Guigard qui dirigeait la maison depuis 1819, et l'on continua de parler couramment du collège. L'établissement gardait un caractère mixte, à la fois collège et séminaire. La maison recevait des externes de la ville et les élèves d'une école cléricale de la cathédrale, ainsi que les élèves du petit séminaire de Meximieux, qui venaient faire leur dernière année à Belley. Le collège recrutait donc des élèves normaux et des élèves à vocation ecclésiastique. Puisque la vocation première du petit séminaire de Belley était la formation d'enseignants, c'était là où viendront les futurs missionnaires, par la suite, pour achever leurs études ecclésiastiques.³⁶

³⁵ P. Pierrard, *Histoire des curés de campagne*, p. 22.

³⁶ Caroline Duriez-Toutain, *Présence et perceptions Maristes à Tonga 1840-1900*, p. 23.

Lors des dernières années de scolarité de Garin, l'abbé Jean-Claude Colin (le futur directeur de l'ordre mariste) devient directeur du collège de Belley en avril 1829.³⁷ Cependant, devenu supérieur (officieux) mariste dès 1830, Colin laissera la direction du collège à des vice supérieurs. Lors de la dernière année de la scolarité de Garin à Belley, c'est Pierre Convers qui en a pris la direction.³⁸ Le passage de Colin à la direction laisse une trace, notamment des directions pour l'établissement tirant vers un projet de fermeté et de rigueur en ce qui concerne l'instruction du collège.³⁹ Une rigueur dont Garin hérite lorsqu'il est lui-même, des années plus tard, à la tête du collège de Nelson et qui fait sa réputation, tempérée toutefois par une grande bonté pour les jeunes élèves. L'enseignement dans les petits séminaires comporte : l'étude de la religion, latin et grec, écrivains ecclésiastiques, français, histoire et géographie, mathématiques et sciences naturelles, étude des classiques mais non pas des auteurs français.⁴⁰ La scolarité d'Antoine au collège de Belley s'achève en 1831, un peu avant la prise en charge totale de l'instruction par les Maristes. La formation classique et ascétique que reçoit Garin au collège le prépare admirablement à la poursuite des études dans le grand séminaire ecclésiastique de Brou (Bourg-en-Bresse).

Depuis le décret *Adolescentium* du Concile de Trente (ch.XVIII sess.XXIII) la formation spirituelle et intellectuelle du clergé séculier est en principe assurée par les séminaires qui furent progressivement rouverts après le Concordat de 1801.⁴¹ Les années de Garin au collège sont donc suivies par son entrée au grand séminaire (ou séminaire diocésain) pour la poursuite de la formation à la prêtrise. Garin va se consacrer aux études théologiques de 1831 à 1834 dans l'environnement très religieux du Monastère Royal de Brou (de nos jours monument historique de Bourg-en-Bresse). C'est là, dans le cadre de ce lieu sacré qui inspire la religiosité, que va mûrir et se développer la foi de Garin, qui acquiert une nouvelle profondeur. L'histoire très religieuse de l'endroit où habitèrent les moines Augustins le marque intimement. Garin éprouve de l'admiration pour ce joyau de l'art gothique, un exemple remarquable de la sculpture flamande du seizième siècle comme le reporte *The Colonist*, bien des années plus tard :

³⁷ Il en reprendra la direction en 1836, puis en 1838-45.

³⁸ J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie (pères maristes)*, 1965, p. 78.

³⁹ J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie (pères maristes)*, 1965, p. 82-3.

⁴⁰ M. Launay, *Le Bon prêtre*, p. 25-6.

⁴¹ M. Launay, *Le Bon prêtre*, p. 13.

One of the finest sanctuaries existent was that of Walcombe [sic pour Brou], its architectural beauties were remarkable, and its tracery and carvings most beautiful. It took years indeed to realise their beauties, and Father Garin many a time has told me that he used to admire this work every day, but he continued finding new beauties. He was there three years, but he never exhausted them all. In that sanctuary he was appointed manager of ceremonies and deacon sacristan of the sanctuary, so that he enjoyed all opportunities and scope for his piety under those lovely surroundings, and it was there he acquired that truly priestly spirit.⁴²

Le monastère comporte trois cloîtres à étages avec des galeries hautes et une église dans laquelle Garin fut ordonné. Il fut édifié par Marguerite d'Autriche par les architectes les plus renommés de l'époque. C'est à Brou que Garin parfait une formation austère et fermée et qu'il acquiert un rythme pour les exercices quotidiens. C'est aussi en ce lieu que Garin consolide sa foi malgré ses hésitations de départ. Le 2 mars 1833, Antoine reçoit tonsure et ordres mineurs. L'austérité et la méditation se pratiquent dans le cadre du monastère et de l'église de Brou, qui sont de magnifiques exemples de l'art gothique flamand qui furent élevés au XVI^e siècle sous la domination savoyarde,⁴³ et sauvés de justesse pendant la période révolutionnaire par Thomas Riboud, procureur du Roi depuis 1790. Le règlement est une école d'ascétisme dont les éléments sont l'obéissance, le silence, la mortification, le respect d'autrui et de soi-même, et l'esprit de charité. Le 21 juillet 1833, il devient sous-diacre, puis diacre à Brou le 15 mars 1834 avant d'être enfin ordonné prêtre *extra-tempore* le 19 octobre 1834 par Mgr Devie, évêque de Belley, dans la chapelle de l'ancien monastère.⁴⁴

Au grand séminaire, Garin fait l'expérience d'un monde clos. L'abstraction et l'intériorisation marquent les années de préparation à l'ordination, dans la grande tradition de l'école française du dix-septième siècle. Garin conserve de cette formation une grande rigueur, précision et discipline, une application pour les méditations et l'observation intérieure qui formeront la routine de sa vie missionnaire.

La vie de Garin dans le séminaire est réglée à la lettre, enfermée dans des prescriptions détaillées et méticuleuses. C'est une démarche que Garin poursuivra dans le suivi et l'habitude de la discipline qu'il appliquera lors de l'écriture du journal et dans

⁴² *The Colonist*, Nelson, mercredi 17 April 1889.

⁴³ Anne et Fabian Da Costa, *Promenade dans l'Ain*, p. 10.

⁴⁴ Dossier Garin, APM, Rome et information réunies par Jacqueline Di Carlo.

l'observation attentive et détaillée de ses contemporains. Les écrits édifiants du père Monfat, qui retracent la biographie de certains missionnaires, mettent en exergue ce point particulier d'éducation ascétique.⁴⁵ L'ascèse nécessaire aux études rejoint celle de la vie spirituelle et morale : c'est là l'originalité propre de la formation en séminaire.⁴⁶ La piété est encouragée et vise à entretenir une atmosphère religieuse. Elle donne aux séminaristes des habitudes qui leur permettront de résister aux tentations du monde. Exigences et sublimation, telles sont les caractères qui résument cette formation. Antoine Garin partage ainsi avec ses confrères missionnaires cette formation classique, complément à la compréhension des textes religieux et de l'Écriture Sainte, qui leur permettra de répondre et d'argumenter lors des 'controverses'. Les études de séminaire se composent de deux ans de philosophie et de trois ans de théologie, qui sont sanctionnés par des examens.⁴⁷

Peu après son ordination, Garin est envoyé à Salavre, puis à Chalamont, par Mgr Devie ; deux petits villages de campagne, l'un situé dans les contreforts du Jura,⁴⁸ l'autre près des forêts et étangs de la Dombes. On connaît peu la vie de Garin pendant ces années, il y fait rarement référence dans sa correspondance ou ses notes. Garin occupe ces deux postes en tant que vicaire. Il est nommé à Salavre le 1^{er} novembre 1834, puis à Chalamont le 16 décembre 1835.⁴⁹ Garin devait être à cette époque représentatif de ce clergé jeune qui s'installe dans les paroisses rurales dans les années 1830.⁵⁰ Mais en tant que vicaire, Garin n'était toujours qu'un simple assistant. Sa nomination à Mangakahia en 1843 sera en fait le premier poste de Garin en tant que prêtre apostolique.

Les années d'apprentissage à la prêtrise se déroulent dans la campagne du Bugey, dans le climat de Restauration religieuse de l'époque. Le catholicisme français sort, en 1815, matériellement et spirituellement éprouvé de vingt-cinq années de crises et de bouleversement. Dès cette période, les efforts des responsables religieux se portent en priorité sur la restauration religieuse du pays. C'est dans ce contexte que l'on assiste, après un long déclin, au réveil de l'idée missionnaire en France, qui prépare la grande

⁴⁵ A. Monfat, (père), *Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande*, 1896, p. 214.

⁴⁶ M. Launay, *Le Bon prêtre*, p. 28.

⁴⁷ P. Pierrard, *Histoire des curés de campagne*, p. 22.

⁴⁸ Dossier Garin, APM, Rome.

⁴⁹ Dossier Garin, APM Rome et selon les informations récoltées aux archives du diocèse de l'Ain, Bourg-en-Bresse.

⁵⁰ P. Pierrard, *Histoire des curés de campagne de 1789 à nos jours*, p. 122.

expansion de mission de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. De 1808 à 1814, par exemple, il n'y a plus de Congrégation de la Propagande, mais l'idée missionnaire survit néanmoins sous des formes nouvelles qui expliquent son essor ultérieur.⁵¹

Garin a grandi dans une région et un climat où l'idée missionnaire a toujours été très présente. L'idée missionnaire a été en France largement popularisée grâce à la Propagation de la Foi, qui demandait chez tous les fidèles une contribution modeste par année qui permettait en retour de bénéficier des indulgences. Curés et desservants contribuaient, de plus en plus nombreux à partir de 1830-5, au succès de l'Œuvre, dans les campagnes notamment où ils en assuraient généralement la direction.⁵² Beaucoup comme Claude Duplay, curé de Marllhes dans la Loire depuis 1822, lisent en chaire les récits des missionnaires tirés des *Annales de la Propagation de la Foi* : « Impuissant à exprimer l'admiration qui remplissait son cœur [...] il savait que cette lecture porterait ses fruits de salut, éveillerait et susciterait des vocations sacerdotales ».⁵³ Il faut noter aussi le grand nombre de professeurs de séminaires et de collège. Baumont observe que l'est de la France avec le diocèse de Lyon fait partie des zones où les souscriptions religieuses par habitant sont les plus généreuses, révélant une forte vitalité religieuse. Et cela dès le début de l'introduction de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. À lui seul, le diocèse de Lyon, qui est aussi un centre remarquable de recrutement pour les missions,⁵⁴ fournit vers 1840 environ 10% des recettes de l'Œuvre en France. À cette date il n'y a pratiquement plus de paroisses qui ignorent la Propagation de la Foi.⁵⁵ Le fort impact des écrits missionnaires joue certainement un rôle sur la naissance de la vocation missionnaire. Quand il arrive en Nouvelle-Zélande, en 1842, Garin s'attend à rencontrer cette Océanie des « sauvages » ; au contraire ce sont des Maoris à l'apparence pieuse et gaie qui l'accueillent à Kororareka.

La Propagation de la Foi contribue largement, selon Baumont, au rayonnement de l'idée missionnaire, due à la volonté de diffuser largement les nouvelles des missions. Dès la fin de l'année 1822, apparaît un premier cahier d'environ 45 pages de *Nouvelles reçues*

⁵¹ J.-C. Baumont, «La Renaissance de l'idée missionnaire en France au début du XIXe siècle» dans *Les Réveils missionnaires en France*, p. 201.

⁵² Ibid., p. 216-7.

⁵³ J. M. Chausse, *Vie de M. l'abbé J. L. Duplay*, Lyon, 1837, cité par J.-C. Baumont, p. 217.

⁵⁴ De 1819 à 1859, le Séminaire de Saint-Irénée de Lyon a donné 106 missionnaires (dont 13 évêques) : y compris 15 pour l'Océanie, sources *Vie de Mgr Retord*, Lyon, 1859 citée par J.-C. Baumont, p. 218.

⁵⁵ J.-C. Baumont, 'La Renaissance de l'idée missionnaire en France au début du XIXe siècle', dans *Les Réveils missionnaires en France*, p. 218.

des Missions, consacré aux missions de la Louisiane et de l'Extrême-Orient. En 1825, les premiers numéros doivent être réédités ; la publication est dès lors connue sous son titre définitif, *Annales de la Propagation de la Foi*. Elles paraissent quatre puis six fois par an. Elles sont composées de lettres récentes de missionnaires avec une fois par an le compte-rendu des recettes (par diocèse), suivies d'un tableau de la répartition des secours entre les différentes zones d'évangélisation.⁵⁶ À partir de 1835, alors que Garin connaît son premier sacerdoce, le tirage des *Annales* s'accroît considérablement, il passe de 30 000 exemplaires en 1830 à environ 50 000 en 1835. Chaque cahier est envoyé gratuitement au chef de dizaine et devait circuler dans cette dizaine avant de rester la propriété du responsable.⁵⁷ Il ne fait pas de doute que, dans un univers sans radio ni télévision où les voyages sont rares, ces lectures des nouvelles des missions ont apporté un souffle d'aventure et de merveilleux dans le foyer de Garin. L'information sur les missions connaissait une diffusion sans commune mesure avec celle des siècles précédents.

C'est à cette période qu'il est attiré par les missions extérieures, insatisfait peut-être d'évoluer parmi des paroissiens peu réceptifs au message du catholicisme. La campagne française était à cette période encore sous le coup de l'anticléricalisme qui, apporté par la Révolution, avait eu un grand impact sur la ferveur religieuse française. De plus, au début du dix-neuvième siècle, de nombreux paysans étaient incultes et analphabètes. Entre 1830-40, seulement la moitié de la population des campagnes savait lire et écrire. Les églises, en grande partie détruites sous la Révolution, n'étaient pas encore reconstruites. :

Dans nos pays civilisés, [...] combien on a le cœur serré de voir un si grand nombre de personnes qui veulent porter le nom de chrétien et qui se traînent plutôt qu'elles ne marchent dans les sentiers de la vie chrétienne; l'indifférence dans laquelle elles sont pour tout ce qui regarde le salut de leurs âmes, cette froideur, cette insouciance qu'elles manifestent quand on leur parle des choses du ciel qui doit être un jour leur véritable demeure, plongent l'âme du prêtre dans l'abattement et la tristesse.⁵⁸

⁵⁶ Ibid., p. 220.

⁵⁷ Ibid., p. 220-1.

⁵⁸ Garin à Mr Darnand, curé de St Rambert, Kororareka, 1^{er} février 1843, APMZ 208.

Garin se sent vraisemblablement attiré vers des horizons plus prometteurs, où, s'il devait affronter des « sauvages cannibales », au moins son action ne serait pas baignée dans « l'indifférence » ou « la tiédeur ».

Garin est également familier avec la Société de Marie, une congrégation de prêtres missionnaires qui venait alors de recevoir sa reconnaissance officielle par le Pape Grégoire XVI, suite à son acceptation d'entreprendre l'évangélisation d'une partie du Pacifique. Les premiers départs des missionnaires maristes accompagnés de l'évêque Pompallier avaient eu lieu du Havre le 24 décembre 1836.⁵⁹ Le petit séminaire de son enfance était le point d'attache des missionnaires maristes, et l'abbé Jean-Claude Colin, devenu le supérieur de l'ordre mariste, était le directeur du collège.⁶⁰

Garin est un enfant du réveil religieux de l'époque. La France était en pleine période de restauration religieuse, entamée sous Napoléon mais qui prit son essor sous le règne de Charles X (1824-1830), aussi nommé le roi dévot, après qu'il succède à Louis XVIII. Le renouveau religieux dans l'Ain fut suscité principalement par l'action apostolique et l'énergie de Mgr Devie, nommé dans le nouvellement créé département de l'Ain. Pour mettre fin à une situation complexe résultant d'un vain effort pour substituer au concordat de Napoléon un nouveau concordat, le pape VII, par la bulle *Paternae charitatis* du 6 octobre 1822, avait établi une nouvelle circonscription des diocèses de France. Le vaste archidiocèse de Lyon, qui était placé depuis 1802 sous l'autorité de Joseph Fesch (cardinal en 1803),⁶¹ perdait le département de l'Ain, lequel formait un nouveau diocèse, celui de Belley, à la tête duquel fut placé Mgr Alexandre Raymond Devie (il prend son poste le 23 juillet 1823).⁶² C'est lui d'ailleurs qui ordonne Garin prêtre en 1834.

Peu après sa prise de fonction, Mgr Devie relance les séminaires, les projets enseignants, et participe activement à la reconstitution des ordres et le renouveau des congrégations. Devie s'est donné pour mission de favoriser la création des ordres et l'esprit religieux et diocésain.⁶³ En effet la Révolution avait supprimé les ordres religieux par la loi du 28 octobre 1793. Depuis le décret du 18 août 1792 de

⁵⁹ J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie (pères maristes), 1786-1854*, 1965, p. 104.

⁶⁰ Ibid., p. 61. Colin reprendra la direction du collège en 1836, puis en 1838-45.

⁶¹ Informations récoltées aux Archives Départementales de Bourg-en-Bresse.

⁶² J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie (pères maristes), 1786-1854*, 1965, p. 53 et 55.

⁶³ Selon les informations sur Mgr Devie récoltées aux Archives Départementales de Bourg-en-Bresse.

l'Assemblée législative qui avait déclaré : « éteintes et supprimées toutes les corporations religieuses et congrégations séculières d'hommes et de femmes », leur nombre avait été bien restreint.⁶⁴ Devie avait accordé la priorité de son action pastorale à la formation des prêtres par l'établissement des petits et grands séminaires. Il le fit avec grand succès : dès la première rentrée au grand séminaire de Brou, à l'automne 1823, on compte soixante-quinze séminaristes. De quoi combler en quelques années le vide créé dans les paroisses par la Révolution. Parallèlement, l'évêque s'occupe du renouveau de la vie consacrée. Il encourage également les congrégations féminines implantées dans le diocèse qui toutes connaissent un large développement et un essor sous son épiscopat. Dès 1823, il s'entend avec les supérieures des Sœurs de St-Joseph de Lyon – et avec Mgr de Pins, administrateur de l'évêché de Lyon – pour que les quatorze maisons de ces religieuses (plus d'une centaine de religieuses) implantées dans l'Ain, constituent une congrégation diocésaine autonome. Il la réimplante à Bourg.⁶⁵ Il fait reconnaître la congrégation des religieuses par le gouvernement en 1828. La Société de Marie avait l'espoir de suivre un sort identique.

Sous l'impulsion de l'évêque Devie, l'Ain devient un département doté d'une vie riche en communautés religieuses qu'il soutient résolument. Dans l'esprit de Mgr Devie, les communautés religieuses devaient participer d'une façon privilégiée à la bonne éducation de la jeunesse dans les classes peu fortunées, sans réduire toutefois leurs activités qui s'étendaient également au soin des malades et à la vie quotidienne des paroisses. Les communautés florissaient à cette époque et étaient nombreuses dans le diocèse.⁶⁶ Il soutient activement le projet de la Société de Marie, ayant pour optique de l'utiliser pour les missions intérieures du Bugey. Encouragée par l'évêque Devie, la société naissante avait entrepris de ranimer la foi chrétienne dans les campagnes du haut et du bas Bugey. En France, interrompues par la Révolution, les missions intérieures reprirent discrètement au début de l'empire mais furent interdites par Napoléon en 1809. Dès sa chute, les missions reprennent en 1814 avec la création de la société des missions de France, puis la société de la Croix de Jésus à Lyon, les missionnaires de Provence (actuels Oblats de Marie Immaculée), missionnaires de Valence réunis par le

⁶⁴ Le Goff et René Rémond (sous la direction de), *Histoire de la France religieuse*, 1991, p. 82.

⁶⁵ 'Petite histoire des évêques de Belley', *Eglise des Pays de l'Ain*, no. 10, le 30 mai 2003, p. 521.

⁶⁶ Informations récoltées aux Archives Départementales de Bourg-en-Bresse et dans la 'Petite histoire des évêques de Belley', *Eglise des Pays de l'Ain*, no. 10, le 30 mai 2003, p. 521.

futur Mgr Devie. Les missions étaient destinées à réveiller la foi dans la population encore marquée par les contrecoups de la Révolution.

De 1825 à 1829 pendant une partie de la scolarité de Garin, les Maristes (qui étaient à la fois prêtres du diocèse de Belley et aspirants à la Société de Marie) étaient missionnaires intérieurs dans les montagnes du Bugey. Ils travaillaient sous le patronage de l'évêque Devie, qui entendait, depuis sa nomination en 1823, encourager les missions intérieures et les formations enseignantes. Pour cela, il avait pris sous son aile les pères maristes et avait encouragé l'idée de leur congrégation. Quand l'évêque prit possession du siège de Belley, les frères Colin étaient curé et vicaire de la paroisse de Cerdon. Ceux-ci, vers 1815, avaient conçu le projet avec quelques condisciples de former une nouvelle société de religieux missionnaires placés sous la protection de Marie. Mgr Devie, qui avait le dessein d'en faire des missionnaires diocésains, accueillit favorablement leur projet. Il acheta pour eux et pour trente-cinq mille francs l'ancien couvent des Capucins à Belley, et leur confia la direction du Petit Séminaire. Mais l'évêque dut s'incliner devant la décision du Souverain Pontife qui, en constituant la Société de Marie, lui confia, en 1836, les missions de l'Océanie occidentale.⁶⁷

L'idée de rejoindre la Société n'était pas nouvelle, comme le laisse entendre Garin à monsieur Darnand, le curé de St Rambert, dans une lettre qu'il lui écrit en 1843. L'idée avait probablement traversé brièvement l'esprit de Garin avant même la décision de s'engager pour les missions :

Lorsque vous aviez la bonté, Monsieur et bien cher Curé, de me faire comprendre l'excellence et les consolations du ministère sacré, dans un moment où je pensais à entrer dans la Société de Marie, vous ne vous attendiez pas que le bon Dieu me ferait la faveur qu'il m'a faite. Je ne m'y attendais pas non plus, à cause de mon indignité; mais le Seigneur, qui se sert des *hommes de néant* pour confondre ce qui paraît être quelque chose, a voulu se servir de moi pour venir annoncer l'Évangile à ceux qui depuis si longtemps restaient privés de cette Bonne Nouvelle.⁶⁸

Mgr Devie fait partie des hommes que Garin admire et qui seront une source d'inspiration dans sa vocation pastorale et apostolique. L'action de Devie a en effet marqué le diocèse de Belley en développant l'action paroissiale et congrégationaliste.

⁶⁷ 'Petite histoire des évêques de Belley', *Église des Pays de l'Ain*, no. 10, le 30 mai 2003, p. 523.

⁶⁸ Garin à Mr Darnand, curé de St Rambert, Kororareka, 1^{er} février 1843, APMZ 208.

Le mouvement d'extériorisation de la religion prôné et soutenu par Devie : processions, autodafé, reconstruction des lieux saints imposent leur marque sur la pastorale de Garin, qui, lui aussi, va attacher beaucoup d'importance à une extériorisation de la foi : processions, églises, musique religieuse (avec harmonium), statues des saints, célébrations et manifestations.

Afin d'être plus libre pour partir pour les missions, Garin accepte un poste de professeur de français et de musique⁶⁹ au collège/séminaire de Meximieux qui accueillait des jeunes qui se destinaient à la prêtrise. Garin avait fait ce choix parce que, selon les auteurs maristes de sa biographie : « La vie régulière de piété et d'études qu'y mènent les prêtres chargés de l'éducation lui paraissait une bonne imitation à celle de religieux. »⁷⁰ En 1838, le petit séminaire avait pour directeur l'abbé Chartignier⁷¹ et pour supérieur, le père mariste Denis Maîtrepierre (ou Maître-Pierre), proche collaborateur de J.-C. Colin et provincial de la Société de Marie.⁷² Le père Maîtrepierre, semble avoir eu une haute opinion de son jeune novice, puisqu'on peut lire une note consignée de sa main sur une lettre de Garin reçue en France :

Il veille avec zèle au maintien de la bonne conduite avis, conseils, écrits, réprimandes, encouragements retraite en règle de 12 retraits, 5 prêtres, 5 frères et 2 novices fruits consolants. Il est un peu minutieux, mais il produit un bien solide, c'est le gardien de l'esprit ecclésiastique et religieux.⁷³

Plus que Colin, c'est vraisemblablement Maîtrepierre qui forme Garin dans l'esprit de la Société de Marie. En 1839, c'est sous sa direction que Garin suit une retraite à la Capucinière (qui est à la fois noviciat et scolastique) de Belley.⁷⁴ Créée formellement mais à titre privé le 23 juillet 1816 par un groupe de prêtres, dont les frères Colin, la conception spirituelle de la Société reposait sur la dévotion et l'imitation de Marie.

⁶⁹ Garin note dans une lettre à Mr Lapierre, professeur de Meximieux : « Je pense que vous m'avez déjà remplacé et pour la classe et pour la musique, » Lettre de Garin à Mr Lapierre, Londres, le 4 décembre 1840, correspondance, 5ème départ, Londres, APM, Rome OG (Océanie Générale) 031.

⁷⁰ Notice nécrologique sur le Révérend Père Antoine Garin, S.M., *Annales des Missions de l'Océanie*, Tome VII, 1888, p. 359.

⁷¹ *Annuaire-Almanach du Commerce et de l'Industrie, ou Almanach des 1,500,000 adresses*. Didot-Bottin. Archives de Paris (microfilm): 2 MI 3/1 (1838), année 1838.

⁷² Lettre d'Antoine Garin aux petits élèves de Meximieux, 12 juin-17 juillet 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 91. Selon Ronzon, le père Denis Maîtrepierre prit la direction d'une école cléricale établie à Marboz en 1799, puis celle du séminaire de Meximieux de 1833 à 1844 (Frère J. Ronzon, *Frères Maristes en Océanie*, 1997, p. 11).

⁷³ Fin 1841, Garin à Colin, doc. 113, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, p. 821.

⁷⁴ Lettre de Garin fin 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, p. 825.

La Société de Marie est définie depuis son origine par une double référence mystique et apostolique : appartenance à Marie et mission de travailler, sous son nom et à son exemple, au salut des âmes par tous les moyens.⁷⁵ Sa mission propre est d'exercer son ministère, quel qu'il soit, avec une manière de faire, un esprit puisés dans la méditation à Marie et à l'Église naissante et caractérisés par la formule *Ignoti et quasi occulti* (inconnus et presque secrets), une direction que Garin va devoir tester dans le contexte de sa vie missionnaire. Selon Claude Langlois, la figure de Marie domine le dix-neuvième siècle, faisant émerger un catholicisme féminin qui se répercute dans la piété. Dans le diocèse de Belley, elle se manifeste par la renaissance des cultes de la Vierge et une exhibition des reliques saintes.⁷⁶ La Société de Marie voit la mission comme le moyen le plus fiable d'atteindre ses objectifs de reconquête et de conversion. Ceux-ci non seulement dirigés vers un apostolat de proximité mais aussi dans de lointaines contrées à conquérir. C'est cette seconde dimension qui attire particulièrement le jeune Garin.

Une lettre écrite par Maître Pierre mais signée par J.-C. Colin à un prêtre irlandais en 1840, pendant la période du noviciat de Garin, donne une idée des conseils et des directions spirituelles qui lui furent certainement donnés à cette période :

Le but de cette petite Société est donc de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes sous les auspices de Marie ; ses moyens sont les missions dans les contrées infidèles et dans les pays catholiques, et l'éducation de la jeunesse dans les collèges. [...] Comme Marie est la première supérieure et le modèle des Maristes, la Société désire avec ardeur que les membres s'efforcent d'imiter la belle modestie qui cache aux yeux du monde la plus édifiante des vies.⁷⁷

En adhérant à la Société, une dimension spirituelle nouvelle est apportée à la théologie de Garin, c'est la douceur de la mère, la protection de la Vierge, l'humilité, qui équilibrent le rigorisme des années d'études en séminaire. Cependant, c'est moins une spiritualité féminine telle qu'elle était conçue par Colin qui intéresse Garin, que la chance de s'assurer un appui supplémentaire. Garin voit dans la protection accordée par

⁷⁵ J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie (pères maristes), 1786-1854*, 1965, p. 205.

⁷⁶ Le Goff, et René Rémond (sous la direction de), *Histoire de la France religieuse*, 1991, p. 296 et p. 298.

⁷⁷ Extrait d'une lettre de Maître Pierre à un prêtre irlandais. D'après CGC, dans Coste et Lessard, *Autour de la règle*, p. 24-5.

Marie une aide non négligeable dans le service des missions. Avec la dévotion à Marie, c'est ainsi toute une série de nouvelles dévotions dédiées à Marie pendant l'année qui sont offertes au missionnaire, qui apportent une sécurité et une confiance en soi à celui qui les consacre. Marie sera également une figure utile lors de l'évangélisation, puisqu'elle permet d'attirer des femmes qui s'identifient avec la figure féminine présentée par les prêtres catholiques. Mais il est difficile pour des hommes voués au célibat d'entretenir et de cultiver ces élans puisqu'ils n'ont pas de modèle à offrir dans la vie quotidienne. De plus, les concepts de la Conception Immaculée et de la virginité sont difficiles à transmettre ou peu attirants dans une société où la sexualité est relativement libre avant la reconnaissance d'une union par le groupe.

Lorsque Garin est nommé à son nouveau poste le 6 octobre 1838,⁷⁸ Meximieux était un petit village de l'arrondissement de Trévoux (Ain), qui comptait alors environ deux mille habitants. Maltraitées sous la Révolution, les églises et chapelles de la ville étaient à cette époque en pleine reconstruction. En 1828 avait commencé la reconstruction de la sacristie de l'Église St Apollinaire, ainsi que la chapelle du Saint-Sacrement.⁷⁹ Meximieux était en train de vivre une phase de restauration religieuse qui se poursuivra jusqu'à la fin du siècle. La chapelle de l'ancien séminaire fut réaménagée à notre époque, pour accueillir la bibliothèque municipale. Garin y occupe les fonctions de professeur de français et de musique. Dans une lettre adressée à Mr Lapierre, l'ancien professeur de philosophie du père Borjon, un confrère de Garin, on apprend : « Je pense que vous m'avez déjà remplacé et pour la classe et pour la musique ».⁸⁰ Sans préparer directement Garin à la mission, cet emploi de professeur signifie que Garin est mieux équipé que certains de ses confrères pour la vie séculière et pastorale. Ce savoir-faire supplémentaire lui sera utile lors du développement de la station de Nelson. C'est en grande partie par sa réussite dans le domaine scolaire que Garin va acquérir une reconnaissance et une réputation auprès des membres de toutes les dénominations de cette petite colonie.

⁷⁸ Les informations réunies par Jacqueline Di Carlo, d'après les documents fournis par l'évêché de Belley, donnent la date de 1837. La liste de dates du dossier Garin, Rome, donne 1838 ainsi que le registre du diocèse de Belley, archives diocésaines, Bourg.

⁷⁹ Site officiel de la Mairie de Meximieux : www.mairie-meximieux.fr

⁸⁰ Lettre de Garin à Mr Lapierre, Londres, le 4 décembre 1840, APM correspondance, 5ème départ, Londres, Rome OG 031 (Océanie Générale).

Après ses années de noviciat, Garin fait sa profession religieuse le samedi 21 novembre 1840, à Puylata, la veille de son départ de Lyon.⁸¹ Il avait manifesté un vif désir et une grande détermination pour partir en mission. Un mois auparavant, Garin s'était mis à la disposition de la Société pour la mission étrangère et avait pris ses dispositions pour partir. La Société de Marie n'envoyait que ceux qui le demandaient :

Puisque Vous et Mr Maître pierre trouvez que je suis propre à faire quelque bien dans les missions étrangères [...] Puisque mes supérieurs me trouvent les qualités suffisantes pour pouvoir faire quelque bien dans les missions [...] ainsi, Monsieur le Supérieur, appelez-moi quand vous voudrez et je partirai, j'ai parlé à mon frère de faire un arrangement, j'ai de suite écrit à Mr Maître pierre au sujet de cet arrangement, j'attends sa réponse pour le conclure.⁸²

Dans une lettre de réponse à deux séminaristes anonymes désirant devenir membres de la Société, Poupinel, le secrétaire de J.-C. Colin avait bien assuré : « On n'envoie personne aux missions étrangères, s'il ne demande cette grâce instamment. »⁸³ Garin était très reconnaissant d'avoir été accepté pour la mission, qu'il considérait comme une chance autant qu'un devoir : « Recevez, mon très-révérend père et très-respectable supérieur, mes respects et ma reconnaissance d'avoir bien voulu me recevoir pour venir ici partager des travaux si utiles à ce peuple si long-temps plongé dans l'ignorance la plus crasse et la plus superstitieuse. »⁸⁴

Le départ semble avoir été précipité. Parti de Meximieux le vendredi soir à minuit, il dit la messe à Fourvière le samedi 21 et quitte Lyon à midi le dimanche 22 novembre.⁸⁵ Après Paris, Boulogne, puis Londres, Garin s'embarque sur le *Mary Gray* à Gravesend le 7 décembre 1840 pour entreprendre la grande traversée qui va le conduire en Nouvelle-Zélande. C'était le cinquième convoi de missionnaires maristes envoyés dans le Pacifique et le premier grand voyage de Garin qui, pour la première fois, quittait sa région natale.

⁸¹ Lettre de Garin à J.-C. Colin, fin 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 113, p. 826 ; 'Notes de mission', jeudi 21 novembre 1844.

⁸² Lettre de Garin à J.-C. Colin, St-Rambert, 1^{er} octobre 1840, dossier Garin, APM, Rome.

⁸³ Lettre de Poupinel à deux séminaristes anonymes, 24 mai 1840, publiée dans *Autour de la règle*, p. 20.

⁸⁴ Lettre de Garin à Colin, 22 septembre 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 103, p. 738-748.

⁸⁵ Journal de bord, carte-lettre à ses parents, carte du voyage vers la Nouvelle-Zélande, 1840-1, APM, Rome.

Avec le départ pour la mission naît le besoin de raconter, qui va se traduire dans la vie de Garin par une longue et riche correspondance avec la France. Dès son arrivée à Londres, Garin écrit sa première lettre à son frère, elle porte le numéro 1 ; la dernière lettre du résumé de Numa porte le numéro 87, elle est datée de 1885. Garin ne cessera jamais d'écrire pendant toute la durée de sa vie de mission. Garin était déterminé non seulement à vivre quelque chose d'exceptionnel mais aussi à faire partager son expérience. Décrire sa vie, faire part de ses observations, raconter avaient une fonction au même titre que l'évangélisation. Pour Garin, si annoncer l'Évangile était sa priorité, raconter son expérience et faire connaître l'Autre à travers son propre regard étaient tout aussi importants.

La traversée, 1840-1841

Symbole de la séparation, de l'éloignement tant physique qu'émotionnel, la traversée est la première des adversités que ces hommes qui ont choisi les missions étrangères doivent affronter. À cette époque, même si la durée était considérablement réduite par le trajet par l'Afrique au lieu du Cap Horn, il fallait tout de même compter de six à dix mois en mer. Il faut dix-huit mois à Garin et ses compagnons pour atteindre leur destination. Lourde de sens pour chacun des voyageurs, la traversée marque Garin d'un premier éveil au monde qu'il transmue en créativité. Garin, est représentatif de ces personnes qui transforment et commutent leur expérience en énergie créative.

Les journées pendant la traversée sont rythmées par les repas, les dévotions et l'observation de la vie et des règles de la Société. La durée du voyage est l'opportunité pour Garin de se familiariser avec les habitudes de la vie en communauté et d'adapter le règlement mariste (retraites, vie religieuse) au contexte de la vie sur un navire. C'est sur le navire qu'est offerte la dernière opportunité de respecter avec exactitude la règle mariste telle qu'elle avait été conçue par Colin. En effet, celle-ci était mal adaptée pour le travail de mission et sera, dès l'arrivée de Garin en Nouvelle-Zélande, entièrement refaite. Garin fait partie d'une troupe imposante menée par le père Antoine Séon, supérieur, et le père Borjon, directeur spirituel.⁸⁶

Tableau des compagnons missionnaires de Garin au départ de Gravesend, navire

Mary Gray

⁸⁶ Monfat, *Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande*, 1896, p. 225.

5^e départ : 8 décembre 1840, Londres, *Mary Gray* — 15 juin 1841, Baie des îles

Père Antoine Garin

Père Michel Borjon (noyé, fait naufrage avec le frère Déodat) – Belley

Père Antoine Séon (6.8.1807 – 31.7.1878) – Lyon

Père Louis Rozet, prêtre de paroisse, profès mariste le 10 septembre 1854 (NZ) – Lyon

Joseph-François Roulleaux-Dubignon, acolyte-novice, ordonné prêtre à Kororareka le 2 juillet 1841 – Sééz

Frère Emery (né Pierre Roudet)

Frère Colomb (né Pierre Poncet)

Frère Basile (né Michel Monchanin)

Frère Euloge (né Antoine Chabany)

Frère Justin (né Etienne Perret)

Frère Pierre-Marie (né Pierre Pérénon), abandonne la vocation.

Dausse, Benjamin, laïc (retourne du Cap en France, malade; ne va pas jusqu'à la NZ)

M. Jean-François Yvert, laïc (NZ) (imprimeur).

Louis Perret, laïc, (architecte) membre des frères tertiaires de Marie arrive séparément le 13 septembre 1841.

Ils amènent avec eux une presse Gaveau achetée à Paris, des cloches et du matériel pour la mission.

Escales et arrivées

22-27 février 1841 : au Cap de Bonne-Espérance, où restent Benjamin Dausse (qui de là rentre en France) et Louis Perret.⁸⁷

7 mai - 1^{er} juin 1841 : tous (sauf L. Perret) à Sydney, d'où ils prennent le voilier anglais *Earl Durham* pour la Nouvelle-Zélande.

15 juin 1841 : Kororareka, Nouvelle-Zélande.

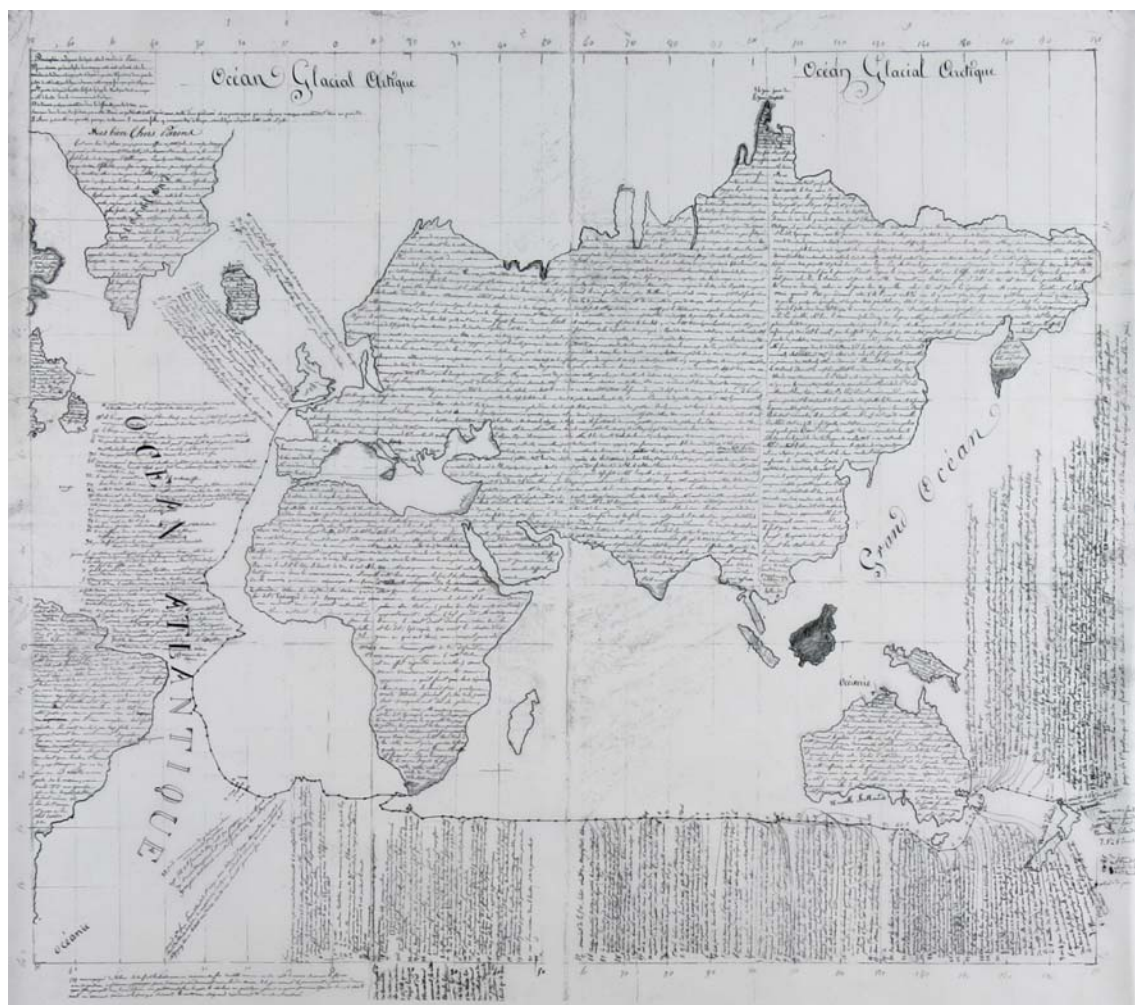
Tout comme les premiers missionnaires maristes, accompagnés par Pompallier, qui quittèrent le Havre pour l'Océanie à bord de la *Delphine* le 24 décembre 1836,⁸⁸ aucun

⁸⁷ Louis Perret part le 6 mai 1841 du Cap pour Sydney sur le vaisseau américain *Hannibal*. Il fait escale à Sydney du 25 juin à août 1841 et arrive finalement en Nouvelle-Zélande le 13 septembre 1841.

⁸⁸ Jean Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie (pères maristes), 1786-1854*, 1965, p. 104.

n'était préparé pour la vie qui les attendait et peu d'entre eux avaient une idée précise de leur lieu de destination, à l'exception sans doute d'Antoine Garin, qui avait avec lui son atlas scolaire et, au fil de la route, traçait une carte de leur trajet en mer.

Entre les exercices spirituels, les messes et les dévotions, Garin est tout occupé à observer et à noter ses observations sur une lettre-carte destinée à être lue par sa famille et ses amis en France. Ce document, conservé de nos jours aux archives maristes de Rome, est remarquable pour la précision des détails et en particulier les longitudes et latitudes notées par des points et retraçant toute la traversée. Chaque point est associé avec une date et un commentaire dans le style d'un journal de bord. Le texte de la lettre est écrit à l'intérieur des pays du monde.



Carte-lettre de Garin à ses parents, 1841 (O.G. 031, APM, Rome)

Cette carte montre combien Garin était soucieux de précision scientifique et de véracité, puisque les degrés des longitudes et latitudes furent notés d'après les informations prises sur le carnet de bord du capitaine du navire *Mary Gray*, Alex. McKenzie. Le dessin de la carte du monde fut établi d'après l'atlas géographique que Garin avait emporté avec lui.⁸⁹ La carte s'accompagne également d'explications techniques telles qu'une référence aux méridiens de Londres (Greenwich) et de Paris :

Planisphère indiquant les degrés selon le Méridien de Paris. Il faut observer que dans le plan de ce voyage notre route est tracée selon le méridien de Londres, c.a.d. à peu près 2 degrés à gauche. Il faudrait donc, pour la justesse de cette carte, que la ligne indiquant notre voyage fût à-peu-près 2 lignes un peu plus à gauche des degrés de longitude. Il est facile d'y suppl[é]er. Une ligne tracée au crayon à côté de l'autre dans le commencement l'indique.

L'intérêt et la curiosité scientifiques que Garin porte pour ce qui l'entoure, surtout les choses nouvelles ou les phénomènes insolites se retrouveront particulièrement lors de l'écriture des 'Notes de mission'. C'est le même regard précis et presque scientifique qu'il porte lorsqu'il note et rapporte les paroles de ses interlocuteurs ou les phénomènes liés à la vie maorie.

Garin occupe ce long voyage d'études à bord d'observations météorologiques et zoologiques, et il trouve le voyage en définitive plutôt agréable. Sur sa carte qui suit l'itinéraire du navire en se basant sur les observations du capitaine, il indique jour par jour par des points précis les latitudes et longitudes exactes ainsi que les incidents du voyage. Alors que Garin crée cette carte pour ses parents, elle avait aussi pour fonction de susciter et d'encourager la vocation missionnaire auprès de ses confrères de Meximieux. À la fin d'une lettre pour son supérieur J.-C. Colin, il demande que sa carte soit transmise aux professeurs de Meximieux :

Je désirerais, s'il était possible, que vous fissiez passer ma carte au séminaire de Meximieux. Comme je n'écris pas à mes confrères de Meximieux (mess(ieurs) les professeurs), cela pourrait tenir lieu de lettre et les intéresser, et connoissant ensuite la

⁸⁹ Cet atlas est de nos jours conservé à la bibliothèque du collège Garin à Richmond, Nelson.

route que j'ai tenue pour venir ici, ils ne craindront plus tant de me suivre; vous les prieriez en même temps de la faire passer à mes parents.⁹⁰

Les journées à bord sont occupées à la formation des novices et à apprendre l'anglais. Des leçons sont échangées contre des cours de français avec d'autres passagers. Séon résume ainsi le voyage et dit de la *Mary Gray* : « plus qu'un navire c'était une université flottante ». Le voyage est décrit comme plaisant par Garin, sentiment confirmé par Antoine Séon.⁹¹ Rappelons que les missionnaires français n'ont pas reçu de formation spécifique pour la mission. Les programmes d'études sont les mêmes dans les séminaires diocésains et dans les scolastiques missionnaires. Les manuels de théologie sont identiques. Il n'y a pas d'initiation à la connaissance des terres à évangéliser sinon par les correspondances des confrères qui sont déjà au loin, ou par la lecture au réfectoire de quelques ouvrages tels les *Lettres édifiantes et curieuses* et les *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet* par les Lazaristes Huc et Gabet. Il n'y a pas, sauf de rares exceptions, de préparation linguistique : la langue sera apprise sur le terrain.⁹²

Après six mois en mer, les missionnaires arrivent en Australie le 7 mai 1841. Les passagers débarquent le 8 à Sydney, ils séjournent trois semaines chez Mgr Polding (évêque de la Nouvelle Hollande et de Van Diemen's Land). En l'absence de l'évêque, ils servent l'office dans l'église principale de la paroisse catholique.⁹³ Ils s'embarquent ensuite pour la dernière étape du voyage pour leur nouvelle « terre d'élection » : la Nouvelle-Zélande. Garin et ses compagnons quittent Sydney le mardi 1^{er} juin sur le navire *Earl Durham*.⁹⁴

Garin arrive à la Baie des îles (Northland) le 14 juin 1841 à 7 heures et demi du soir, et débarque avec ses compagnons le 15 juin, le matin tôt. Pour ces missionnaires, le voyage vers le pays de mission était l'une des étapes les plus importantes de leur vie de mission. Les mois passés en mer marquent une cassure avec le monde d'avant, la métropole, les amis, la famille. C'est une figure symbolique de l'éloignement physique

⁹⁰ Lettre de Garin à J.-C. Colin, 7 juillet 1841, Kororareka, APMZ 208, Rome et aussi C. Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 93, p. 669-70.

⁹¹ A. Monfat, (père), *Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande*, 1896, p. 212-3.

⁹² Xavier de Montclos, 'La vie spirituelle en France au XIX^e siècle et l'élan missionnaire', dans *Les Réveils missionnaires en France*, p. 323.

⁹³ Résumé des lettres de Garin, Numa, dossier Garin, APM Rome.

⁹⁴ Lettre de Garin, 12 juin-17 juillet 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 91, p. 624-5.

mais aussi de la fracture psychologique qui s'ensuit. C'est l'entrée dans le monde de l'inconnu.

1841 – 1843 : Kororareka

Quand il débarqua à Kororareka, le 14 juin 1841 en compagnie de ses confrères maristes, Antoine Marie Garin était encore proche du jeune séminariste qu'il était trois ans auparavant. Ces missionnaires avaient été envoyés par J.-C. Colin afin de rejoindre la mission-procure du vicariat de l'Océanie Occidentale, installée en Nouvelle-Zélande par l'évêque Pompallier, et pour continuer le travail d'évangélisation. La mission sur place dépendait de ces envois pour consolider et mener à bien l'évangélisation. J.-C. Colin, le supérieur de la Société de Marie avait pour tâche de fournir l'infrastructure nécessaire à la réalisation de ce projet en envoyant des missionnaires et les fonds alloués par l'association de la Propagation de la Foi. Outre les cinq pères dont un ecclésiastique sur le point d'être ordonné prêtre, et six frères, le groupe comportait trois laïques, l'imprimeur Jean-François Yvert, l'architecte Louis Perret, membre des frères tertiaires de Marie, et son assistant Benjamin Dausse. Ces hommes avaient été commandités pour la mise en place d'une imprimerie et la construction de bâtiments devant l'accueillir à Kororareka. Ces travaux, dont Garin sera le témoin pendant la durée de son provincialat, seront longs et fastidieux en l'absence de fonds suffisants. La construction se fit en l'absence de l'évêque qui ne rencontra jamais l'architecte puisque ce dernier repartit en Europe sitôt la fin de son travail. De nos jours, c'est le seul bâtiment témoin de la présence de la mission catholique au dix-neuvième siècle qui reste toujours sur le site. Il est connu sous le nom de 'Pompallier House'.⁹⁵

Jean-François Yvert, originaire de Normandie, était un professeur d'école qui venait d'entreprendre trois semaines de formation accélérée à l'imprimerie-reliure Poisson à Caen.⁹⁶ Sa tâche était de prendre en charge l'impression des livres religieux nécessaires à l'évangélisation. Ce travail ne put commencer qu'à la fin de l'année 1842, puisqu'on attendait que soient bâtis les bâtiments qui devaient loger l'imprimerie, et le texte ne sera finalisé qu'après le retour du père Bâty et de Pompallier. Les premiers livres de la mission en maori furent distribués en 1840 mais étaient insuffisants. Ils consistaient en

⁹⁵ En dépit de son nom, ce ne fut jamais la maison de l'évêque puisqu'elle était destinée en 1842 à accueillir l'imprimerie de la mission, son matériel et servir d'entrepôt.

⁹⁶ Fergus Clunie, 'Mission Printery', *Historic Places*, Novembre 1993, p. 14-6.

livres de prières recopiés à la main par les pères maristes, certains imprimés sur une presse de fortune, ou publiés par une maison d'édition de Kororareka qui demandait à ses clients de lui fournir le papier et l'encre. L'historien Fergus Clunie évalue le nombre de ces catéchismes publiés à 625 exemplaires. Ils contenaient huit pages de présentation de la foi catholique, des prières, un hymne et une méthode d'enseignement de la lecture. Mais ils étaient insuffisants à pourvoir à la grande demande en matériel imprimé en maori.

L'équipe missionnaire était complétée par six frères coadjuteurs : Basile, Emery, Euloge, Justin, Colomb et Pierre-Marie. Les frères avaient fait leur profession, non à Belley, mais à l'Hermitage, près de St Chamond.⁹⁷ Alors que les missionnaires avaient pour fonction l'évangélisation des indigènes de Nouvelle-Zélande, les frères qui les accompagnaient étaient destinés à les épauler mais surtout à les servir. Leurs talents personnels aux métiers de tailleur, menuisier, forgeron, cordonnier, ouvrier, étaient censés être utilisés dans la mission, cependant très peu d'entre eux furent amenés à exploiter leurs talents initiaux dans le contexte de la mission. En plus de la presse et de son matériel, la troupe apportait également des cloches, des marchandises diverses comme du tabac, des produits de pharmacie, des vêtements fournis par les bonnes œuvres de France, les instruments de musique de Garin, et surtout l'allocation bi-annuelle allouée par la Propagation de la Foi pour la mission de l'Océanie. Ces fonds qui étaient versés en juin et octobre de chaque année déterminaient le rythme des envois de missionnaires dans le Pacifique.

À la différence d'autres congrégations (comme les pères Picpus), la Société de Marie n'avait pas pour but principal l'exercice du ministère des missions étrangères. L'évangélisation et la mission de l'Océanie étaient jusqu'en 1950 deux directions vers lesquelles les Maristes travaillèrent au même titre que les missions dans les campagnes françaises et l'éducation des jeunes dans les collèges.⁹⁸ Mais Garin fait partie de ces hommes appelés par la mission étrangère et qui avaient choisi de donner leur vie à cette mission. Entre 1838 et 1845 plus d'une trentaine de missionnaires vont débarquer en Nouvelle-Zélande. Membres de la Société de Marie jusqu'en 1850, ils seront remplacés

⁹⁷ Notes du père Vibaud d'après les *Annales des Missions d'Océanie*, vol. 7, HD6 Historical Documents, dossier Garin, Archives Maristes, Wellington.

⁹⁸ *Guide pour l'histoire des ordres et des congrégations religieuses. France, XVI-XX^e siècles*. Sous la direction de Daniel-Odon Huriel, vol. 111, p. 321-2.

peu à peu par des missionnaires Anglophones, membres du clergé séculier. Au lieu d'être envoyé dans une station de mission afin d'évangéliser les Maoris, Garin se voit attribuer le poste de provincial, puis celui d'économe de la procure, où il passe trois années avant de prendre la station de mission de Mangakahia. Quand Garin sera envoyé à Howick, puis à Nelson, il aura près de quarante ans et aura passé une dizaine d'années dans un monde de frontière coloniale où les Maoris formaient la majorité de la population. Non seulement ils surpassaient en nombre les Européens mais ils contrôlaient également la vie économique, politique et les lois du pays. La région du Northland et de la Baie des Iles étaient des régions traditionnellement très peuplées pour différentes raisons : climat, premières zones de peuplement historique, migration, abondance de nourriture. Ces années sont importantes dans la vie de Garin. Lorsqu'il regardera cette période rétrospectivement, il notera qu'elle représente dix ans de sa vie, et que, au cours de ces années, il vit une expérience d'immersion totale dans la culture maorie qui lui donne une étonnante appréciation de la pensée des indigènes du pays. Garin conservera également un certain nombre d'amitiés, particulièrement parmi les Maoris qui lui étaient proches à cette période, comme Kaperiere Te Hoeroa ou Maria Te Hoia Waiata avec qui il continue à entretenir une relation épistolaire après son départ pour Nelson.



Kaperiere Te Hoaera et Hiperiana

(dessin du père Léopold Verguet, APM, Rome)

Lorsque son frère lui demande des informations sur la vie maorie, c'est en se plongeant dans les souvenirs de son expérience passée que Garin fait appel. Même si ce n'est pas la période qu'il considère la plus satisfaisante du point de vue de la réussite missionnaire, elle lui a apporté une ouverture remarquable sur la culture et la pensée maorie, muée en une grande sympathie et estime pour certains aspects du monde maori. Cette expérience a façonné sa pensée en matière d'évangélisation, et elle n'a pas ternie l'attrait et l'intérêt de Garin pour la culture, les traditions et la pensée maories.

Garin passe les trois premières années de sa vie en Nouvelle-Zélande à Kororareka dans la Baie des Iles. C'était le centre de la mission catholique depuis juillet 1839, date du transfert d'Hokianga à Kororareka.⁹⁹ La procure était un peu en retrait des boutiques et des commerces du centre et se dressait à l'extrême droite de la plage principale. Cette

⁹⁹ Le premier site de la mission catholique était situé à Totara Point, au côté nord-est de l'estuaire d'Hokianga, en face du village actuel de Rawene. Une seconde mission à l'accès plus commode sera établie ensuite à Purakau.

situation frontale sur la plage permettait l'accès par navire aux autres localités de la Baie des Iles et le débarquement des pirogues maories. De l'autre côté de la baie étaient installées les missions anglicanes du CMS (Church Missionary Society) à Paihia, Kerikeri ou Waimate. Une brève description de W. B. Ullathorne, le vicaire général de l'évêque de Sydney, venu rendre visite à Pompallier en décembre 1840, donne une idée de l'aspect de Kororareka et de la mission dans les années 1840 : « The town at that time consisted of a native pah, a small British settlement, and the French Mission [...] [The priests'] residence was [built] of wood, and their little wooden church, bright with green paint, stood adjoining: small as it was, it had its font, confessional and all appointments complete. Soon after our arrival, the evening service began for the native tribe. »¹⁰⁰ La mission consistait de trois quarts d'un acre de terre en ville, de trois maisons en bois, d'un dépôt, d'une chapelle, d'une remise et de trois autres lots de terre proches.¹⁰¹ C'est vraisemblablement ces bâtiments qui accueillent Garin à son arrivée en 1841. La mission avait de nombreux contacts avec les Maoris de la Baie et elle était principalement associée avec le hapu (tribu) du chef Rewa, le chef principal de Kororareka. C'est en sa compagnie que Pompallier se rend aux discussions préliminaires à la signature du Traité de Waitangi, et les membres de son hapu participaient aux offices catholiques et suivaient la prière. En 1845, lors des événements initiés par le chef Hone Heke, les possessions de la mission sont envoyés à Rawiti, un village de Rewa situé à l'extrême est de la Baie, et c'est sous sa protection que la mission est placée après le sac de la ville.

Les arrivées de nouveaux missionnaires étaient l'occasion pour l'évêque d'entreprendre une tournée de ses missions et de placer le nouveau personnel dans des stations nouvelles. Alors que Garin s'imaginait accompagner l'évêque dans ce voyage, il fut au contraire décidé qu'il restât à Kororareka. L'évêque Pompallier le nomma en effet au poste de provincial de la mission afin qu'il puisse veiller au bien-être spirituel des missionnaires et procéder à l'enseignement religieux des novices.¹⁰² Garin note en septembre 1841 qu'il était occupé à faire des tâches spirituelles et à dispenser des leçons

¹⁰⁰ W. B. Ullathorne, *The Autobiography of Archbishop Ullathorne*, p. 177.

¹⁰¹ L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 173.

¹⁰² Selon J. Coste, en février 1843, après l'arrivée en France du père Épalle, venu rendre compte de la situation en Nouvelle-Zélande, le père Colin décide de retirer l'autorité de Pompallier en tant que provincial et supérieur mariste en Océanie. Cela explique pourquoi, à partir de 1842, Garin demande instamment à Colin de le démettre de cette fonction.

de philosophie et de théologie (à la place du père André Bâty)¹⁰³ aux frères et novices (qui se préparaient à leur ordination) : « Tous les jours je donne une heure de leçon de philosophie au frère Pierre Marie et à m(onsieur) Hyver, de plus une leçon de théologie une fois par semaine. Le dimanche soir à la nuit je fais un catéchisme aux frères, et une classe de chant vers les 3 heures, puis je donne vers les 9 heures du soir une explication de la règle, ce qui est la conférence spirituelle. »¹⁰⁴ Le jeune Roulleaux-Duvignon, compagnon de Garin sur la *Mary Gray* est nommé sous-diacre, puis diacre le 25 juin 1841 (jour de la Fête de St Paul et St Pierre, patrons de la procure de Kororareka) lors d'une grande cérémonie dans la petite chapelle de la mission.¹⁰⁵ Peu après son arrivée, il retouche le règlement. C'est probablement en raison de ses expériences précédentes dans le professorat que Garin fut perçu par l'évêque comme un candidat de choix. Garin note : « Monseigneur est parti avec sa goélette le 23 juillet emmenant avec lui le p(ère) Séon pour Akaroa au sud de l'île; le p(ère) Borjon et le frère Justin pour Maketu, le p(ère) Roset pour Opotiki, le frère Euloge pour la cuisine dans le navire. M(onsei)g(neu)r voulait m'emmener avec lui aussi pour visiter les différens établissemens, mais comme le p(ère) Rouleau [sic] et le frère Pierre Marie se trouvaient dans une grande difficulté de recevoir des leçons de théologie et de philosophie à cause des grandes occupations du p(ère) Épalle, provicaire et économe, il m'a laissé ». ¹⁰⁶ Garin remplaçait à ce poste le père Épalle, nommé alors provicaire avec les pères Bâty et Viard. Ces nominations eurent lieu avant le départ de Pompallier le 23 juillet 1841 en compagnie des pères et frères nouvellement arrivés qu'il destinait aux missions du sud.

Le provincial avait pour fonction de veiller au bien-être spirituel des prêtres.¹⁰⁷ Pompallier note : « J'ai nommé aussi un provincial qui est le p(ère) Garin ; il réside à la Baie des îles, sans avoir charge d'âmes, pour qu'il vague mieux à l'importante affaire de la vie religieuse pour tous. »¹⁰⁸ Le travail de Garin pendant cette période est jugé

¹⁰³ En fait, le père Bâty sera envoyé peu de mois après par Pompallier à la péninsule de Mahia. Il se rendra ensuite à Auckland par voie terrestre, E. R. Simmons, *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, p. 18.

¹⁰⁴ Garin à Colin, 22 septembre 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1 doc. 103, p. 746. Voir aussi p. 747, référence à Pierre Marie.

¹⁰⁵ Lettre d'Antoine Garin aux élèves de Meximieux, 12 juin - 17 juillet 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 91, p. 665.

¹⁰⁶ Garin à Colin, 22 septembre 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 103, p. 738-748.

¹⁰⁷ Entre 1838 et 1848, la mission connaît cinq provinciaux : J.-B. Pompallier, le père Maxime Petit (en l'absence de Pompallier) (jusqu'en 1840), J.-B. Épalle (1840-1), Antoine Garin (juin 1841-septembre 1843) et J.-C. Forest jusqu'en 1848.

¹⁰⁸ Lettre de Pompallier à Colin, 10 septembre 1841, Girard, *Lettre reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 102, p. 734.

positivement par ses supérieurs en France et ses collègues en Nouvelle-Zélande. Le rôle de provincial commandait de veiller au bien-être spirituel des maristes composant principalement le personnel missionnaire en Nouvelle-Zélande. Selon l'historien catholique J. Coste, la charge de provincial équivalait à cette époque à celle de vicaire général ou de substitut du père Colin.¹⁰⁹ Alors que le règlement initial envoyé de Nouvelle-Zélande en 1841 ne faisait aucune mention du rôle et fonction du provincial, le sujet est longuement développé dans le règlement refondé par J.-C. Colin et admis en 1845. Lorsque ce dernier met fin à l'autorité du provincial dans son règlement pour la mission en 1845, il note que le provincial représente le supérieur général auprès des prêtres et des frères de la Société et qu'il jouit des droits du supérieur : « [article 7] Il veille avec une constante activité sur le gouvernement intérieur de la Société dans sa province, sur la conservation de l'esprit de la congrégation et de la discipline religieuse. »¹¹⁰ Colin voit le provincial comme un homme de prières qui devait servir de modèle pour les missionnaires. Dans le texte du règlement pour les missions étrangères établies en 1845, il indique :

Le provincial doit être un homme de Dieu, de prière et d'oraison. Il est à la tête de ses confrères dans la province, pour leur servir de bon exemple. Il est nécessaire qu'il soit intelligent, et rompu aux affaires, instruit dans la connaissance du cœur humain, de la vie religieuse, et de l'art bien difficile de gouverner les hommes. Il doit être tout-à-la-fois suave et ferme, prudent mais courageux dans les difficultés, modeste dans les succès, défiant de lui-même et plein de confiance en Dieu. Il doit se distinguer par sa dévotion envers la sainte Vierge.¹¹¹

En Nouvelle-Zélande, les confrères de Garin ont apprécié de le voir nommé à cette fonction. Petit-Jean écrit à J.-C. Colin : « Je vous remercie bien sincèrement, mon t(rès) r(évérend) père, de nous avoir envoyé le r(évérend) p(ère) Garin. Le voilà devenu notre père provincial, et je crois bien que c'étoit l'homme qui nous falloir pour conserver, pour nous accroître dans l'esprit de la Société, dans le véritable esprit de l'apostolat. »¹¹² En effet, Garin, en dépit de ce changement à son projet missionnaire et de sa déception, s'acquitte de sa tâche et ses responsabilités grâce à une capacité

¹⁰⁹ J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie*, 1965, p. 203.

¹¹⁰ Règles du provincial dans les missions étrangères, 2 novembre 1845, J. Coste et G. Lessard (éds.), *Autour de la règle*, vol. 1, doc. 12, p. 80.

¹¹¹ Ibid., p. 79-80.

¹¹² Lettre de Petit-Jean à Colin, 5 septembre 1841, Girard, *Lettre reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 101, p. 726.

étonnante à se plier à la volonté de ses supérieurs. C'est un trait particulier de sa conception de l'apostolat :

Quoiqu'il en soit, grâce à la facilité que le bon Dieu m'a donnée de me plier avec sécurité à la volonté de mes supérieurs, je me plais dans ma position¹¹³

Garin est donc stationné à Kororareka pendant trois années dont un an passé en l'absence de l'évêque et quelques mois où il dit être seul « en compagnie de Mr Yvert ». Ces années sont difficiles pour les missionnaires. C'est une période où la mission est minée par les dissensions internes. La relation entre les Maristes et l'évêque s'aggrave et ternit à jamais la crédibilité de Pompallier qui quitte Kororareka le 23 juillet 1841, pour revenir un an plus tard, en août 1842. Cette absence plonge ses missionnaires dans une grande détresse. En effet, l'évêque n'avait pas seulement la Nouvelle-Zélande comme terre de mission mais toute une partie du Pacifique sud, y compris Wallis et Futuna. Les dissensions entre Pompallier et les pères maristes nuisent surtout, selon Garin, au travail d'évangélisation. En 1841, deux pères partent chercher de l'aide hors du pays : Épalle¹¹⁴ en France, puis le père Petit-Jean à Sydney. En l'absence prolongée de l'évêque, les missionnaires ne peuvent obtenir de prêts leur permettant de subvenir à leurs besoins pendant cette période. Garin se retrouve attribué le poste d'économe après le départ du père Épalle pour la France et à une période de grande pénurie financière pour la procure. La situation l'oblige même d'aller chercher des vivres auprès des tribus maories de la Baie des Iles. La correspondance des missionnaires reflète cette détresse, mais quoique la vie reprenne son cours normal après le retour de Pompallier en 1842, cette période affaiblit sérieusement la mission et ternit sa réputation auprès des autorités ecclésiastiques en France.

De 1841 à 1843, Garin est confiné principalement à la procure de Kororareka, occupé à remplir différentes tâches spirituelles et administratives, mais cela ne l'empêche pas d'avoir des contacts avec les Maoris à l'extérieur et à l'intérieur de l'enceinte de la mission ou de la petite colonie. Pour différentes raisons, il entreprend deux grands voyages dans l'intérieur du pays, dont l'un à Hokianga et l'autre à Whangaroa. Il a d'ailleurs l'opportunité de visiter des villages des alentours de la Baie des Iles. C'est lors de cette période que Garin a un premier contact avec les Maoris de la Baie, et un

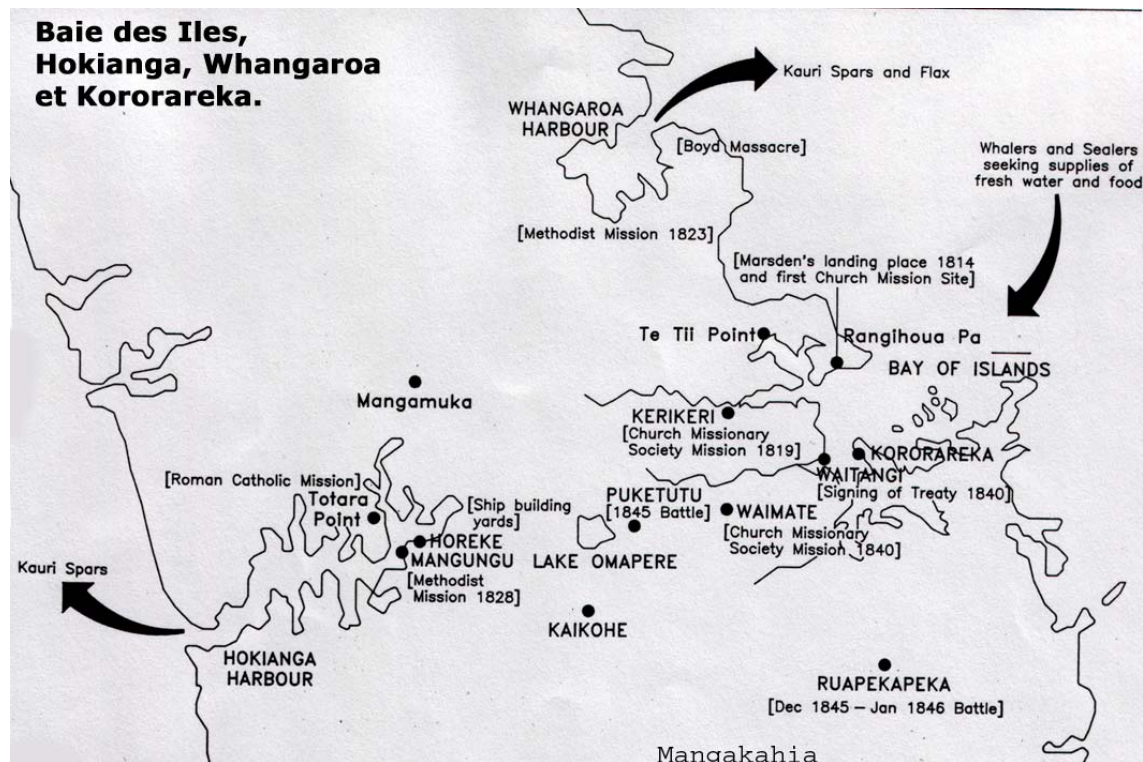
¹¹³ Lettre de Garin à J.-C. Colin, 22 septembre 1841, Girard, *Lettre reçues d'Océanie*, vol. 1, p. 738.

¹¹⁴ Le père Épalle était à cette période, le responsable de la gestion de la mission.

premier aperçu de la vie de la petite colonie de Kororareka. Même si la vie dans la procure se voulait être basée sur un rythme monacal, les contacts avec l'extérieur étaient fréquents, puisque la mission servait d'école et d'hôpital, et assurait des services religieux auxquels assistaient Maoris comme Européens. Pendant cette période, Garin s'adonne aussi à apprendre le maori.

Kororareka, le site de la mission procure dans la Baie des Iles, était une station mixte, habitée par des commerçants, des hôteliers et quelques propriétaires de boutiques d'alcool alignées en cercle semi-concentrique sur la plage, et placé sous le patronage du chef Ngapuhi principal Rewa, dont le pa (village fortifié) se dressait au centre de la plage. La station avait d'ailleurs pour surnom « the beach ». Station baleinière florissante dans les années 1830, elle était en perte de vitesse et d'influence. Avec le déplacement des autorités et la capitale à Auckland par ordre du nouveau Gouverneur Hobson, Kororareka perd considérablement de son statut. Ce sont en partie ces changements, qui se répercuteront sur la vie économique et politique des Maoris de la région, qui déclencheront les événements de 1845 dont Garin sera le témoin.

Même si Garin n'est pas envoyé dans une mission maorie, il a tout de même d'amples opportunités d'être en contact avec les tribus et les chefs locaux au sein de la mission procure et à Kororareka. La Baie des Iles était l'une des plus anciennes régions de contacts Maori-Européens, et dans les années 1840, la population dominante était toujours maorie. Depuis la guerre des Filles, 'the Girls' War' opposant différentes tribus Ngapuhi dans les années 1830, la Baie était placée sous la domination de chefs maoris tels que Rewa, son frère Moka ou Pomare, qui se partageaient la région et entretenaient, chacun sur leurs territoires respectifs, des relations de commerce et d'échange avec les Européens. Pomare gérait un commerce prolifique (alcool, prostitution, vivres) avec les navires en rade à la Baie des Iles depuis son pa de Otuihu sur l'embouchure de la rivière Kawakawa. Rewa et Moka contrôlaient la présence européenne et géraient un commerce similaire (mais plus discret dans les années 1840) à Kororareka.



Carte des missions du nord

Les années 1840 étaient une période d'expérimentation pour les Maoris qui étaient eux-mêmes fascinés et curieux de ce que le monde des Pakeha avait à apporter. Ils s'intéressaient aux marchandises, à la religion, mais aussi à certains savoir-faire des Européens comme l'alphabétisme. Ils avaient réagi rapidement aux influences étrangères. Nombreux étaient ceux qui avaient adopté les nouvelles coutumes des Pakeha (Européens), leurs styles vestimentaires, leurs marchandises, leurs armes, leur tabac, et beaucoup avaient accepté leur Dieu et le message du christianisme. Les missionnaires qui avaient acquis du mana depuis leur association avec le grand chef des Pakeha (le Gouverneur) étaient activement sollicités - leur présence était acceptée parmi les tribus du Northland.

L'association avec un missionnaire était un moyen commode d'accéder à ces éléments du monde pakeha. Les missionnaires, qui désiraient que les Maori lisent dans leurs livres de prière, enseignaient la lecture et l'écriture. Les missionnaires anglicans diffusaient également des savoir-faire comme les méthodes d'agriculture ou de construction européennes. Tous ces nouveaux savoirs étaient utiles pour évoluer dans le monde des Pakeha. Les secrets de la religion du Pakeha étaient aussi recherchés. En échange de l'acquisition de tels savoirs, nombreux étaient les Maoris qui adoptaient les

prières et les rituels des missionnaires. La relation allait dans les deux sens et les relations missionnaires-Maori étaient généralement bonnes dans la région de la Baie des Iles dans cette première moitié des années 1840. Le père Petit note depuis sa mission d'Hokianga, à la fin d'une lettre au père Épalle, alors économiste et provicaire de la mission de Kororareka, que les livres sont très recherchés :

On réclame ici à grands cris des livres de beaux livres et de gros livres.¹¹⁵

Dans la région du Northland et de la Baie des Iles, la réputation des missionnaires britanniques avait été accrue de manière significative depuis leur rôle lors de la signature du Traité de Waitangi entre des chefs influents du nord et les représentants de la Reine d'Angleterre. Leur association avec les autorités britanniques et leur position comme représentants et garants du pacte du Traité leur avait donné, auprès d'une portion de la communauté maorie, un certain prestige. Le renom des missionnaires français, quant à lui, reposait sur l'image et la stature imposante de l'évêque Pompallier comme figure de chef et homme de mana (prestige, influence), ou sur le support des forces navales françaises qui visitaient la mission catholique à la Baie des Iles. Les catholiques étaient identifiés avec la nation française, perçue comme une nation guerrière et puissante. Des chefs de Whangaroa et de la Baie avaient encore en mémoire les actes de représailles des forces françaises suite au meurtre du capitaine Marion du Fresne en juin 1772 dans la région. Ces représailles consistèrent en l'extermination des 250 habitants d'un village maori de Whangaroa.¹¹⁶

Pour certains, le choix d'être associé à la religion des Catholiques plutôt que celle des autres missionnaires était guidé par des raisons politiques. L'adhésion se faisait par opposition à un autre groupe tribal rival. Les rivalités religieuses entre les missionnaires européens se trouvaient répercutées et reproduites dans le contexte de l'évangélisation. Par exemple, les 26-27 octobre 1841, un grand débat public a lieu sur la plage de Kororareka. Il oppose les missionnaires anglicans de la mission CMS et les prêtres catholiques maristes. Il est vraisemblable que Garin y assiste, plus en tant qu'observateur que participant puisque celle-ci se tint quelques mois après son arrivée et il n'a sans doute pas encore maîtrisé les langues maorie ou anglaise. Mr Fitzgerald, le

¹¹⁵ Lettre du père Petit à Épalle, Mangakahia, 7 novembre 1841, MS669, bobine 5, ATL.

¹¹⁶ John Dunmore, 'Marion du Fresne', dans *DNZB*, vol. 1.

nouveau ‘police magistrate’ y préside. Lors de ces débats qui durent deux jours, le père Petit-Jean, selon ses confrères, s’y distingue comme un grand polémiste.¹¹⁷

Les raisons d’association avec les membres de l’une ou l’autre des sociétés missionnaires étaient donc complexes et variées. Même si la mission catholique profitait de cet enthousiasme des Maoris pour la religion des Pakeha, elle avait en revanche des difficultés à contenter les demandes qui lui étaient faites. Le nombre de prêtres était insuffisant pour permettre à tous les hapu (tribus) qui le désiraient de recevoir leur propre prêtre, et la mission n’avait pas suffisamment de livres disponibles pour assouvir la soif de savoir manifestée par les Maoris de cette période.

À cette époque également, les missionnaires commençaient à être de plus en plus sollicités pour intervenir dans les conflits entre hapu (tribus). Ils servaient d’intermédiaires lorsqu’un conflit n’était pas désiré ou lorsqu’il n’y avait aucune délégation maorie adéquate pour intervenir.

La présence de la mission catholique avait de grands avantages pour les Maoris de la Baie comme Rewa : elle accroissait son prestige personnel tout en permettant l’accès à des marchandises et des savoirs nouveaux. En échange, son influence permit la diffusion du catholicisme auprès des tribus avec lesquelles il était lié dans le sud, comme le chef d’Opotiki.

La mission catholique était bien représentée dans le nord, elle avait l’appui de chefs ayant une grande influence et elle s’était bien développée malgré la présence considérable des missions concurrentes. Sur les douze stations de mission enregistrées en septembre 1841 par Pompallier, cinq d’entre elles se trouvaient dans les régions du nord d’Auckland (Auckland inclus). La mission de Kororareka comptait onze stations annexes dans la Baie des Iles. Un tableau basé sur les documents de la mission et établi au début des années 1840 donne une idée de la répartition de ces stations dans le nord.¹¹⁸

Tableau des stations de mission en septembre 1841 (nord d’Auckland)

¹¹⁷ Mary Goulter, *Sons of France*, p. 21.

¹¹⁸ ‘Mission catholique de la N[ouve]lle Zélande’, [n.d.], MS669, bobine 3, ATL.

1. Kororareka (Baie des Iles)	St Pierre et St Paul (procure)
2. Purakau (Hokianga, Ahipara)	St Joseph
3. Wangaroa	Épiphanie
4. Auckland	St Patrick et St Joseph
5. Kaipara et Mangakahia	N. D. Rosaire [Hato Rohario]

Nous connaissons le nom de quatre des onze stations annexes dans la Baie des Iles : Kawakawa, Waikare, Mangonui, Rawiti. Ces informations suggèrent que la mission catholique exerçait donc une influence dans la région du nord et participait au mouvement général d'évangélisation amorcé par les missionnaires britanniques au début du siècle dans cette région.

L'enthousiasme de Garin, à son arrivée à Kororareka en juin 1841, est en partie justifié par la situation qu'il découvre et à laquelle il ne s'attendait guère. Il observe des Maoris qui ont accepté la prière des Catholiques, des chefs maoris venus solliciter Pompallier pour avoir des pères pour leurs villages et un esprit général d'enthousiasme pour les prêtres de la mission nouvellement débarqués parmi les Maoris. Les premières observations de Garin sur les Maoris sont décrites dans une longue lettre destinée à être lue à ses élèves du petit séminaire de Meximieux.¹¹⁹ Si elles comportent un certain préjugé religieux, elles n'en révèlent pas moins la grande surprise de Garin à découvrir la démarche active des Maoris vis-à-vis de la religion et des missionnaires catholiques et leur présence envahissante sur le site de la mission. Nombreux Maoris vivaient sur le site de la mission, certains travaillaient comme hommes de main, payeurs, catéchistes, serviteurs. D'autres venaient assister aux offices et aux classes données par les pères. Certains venaient à la mission pour vendre leurs provisions et fournir des vivres nécessaires pour l'alimentation des pères. Des malades venaient se procurer des médicaments et des soins auprès des missionnaires. La présence des Maoris sur le site même de la mission était diverse : visiteurs, serviteurs, Maoris employés à différentes tâches manuelles avec les frères, catéchistes, fidèles des offices, élèves de la petite

¹¹⁹ Garin aux petits élèves de Meximieux, 12 juin – 17 juillet 1841, Kororareka, APMZ 208 (et aussi Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 91).

école, malades. Selon le frère Emery, la mission était toujours emplie de néophytes qui parfois envahissaient même l'imprimerie et les résidences des prêtres.¹²⁰

Par exemple, l'arrivée des nouveaux missionnaires est suivie par la présence des chefs Maoris très influents comme Rewa, Moka et un chef renommé Hori Kingi. Rewa Maanu appartient au hapu Ngati Tawake des Ngapuhi, c'est le chef principal de Te Rawhiti et il occupe Kororareka depuis 1828. Il avait pris la succession de Hongi après sa mort en 1828 et était considéré comme un chef puissant de cette génération.¹²¹ En 1845, il est l'un des protecteurs des missionnaires catholiques pendant les événements de la Baie des Iles.¹²² Selon Pompallier, son frère Moka joua un rôle majeur dans la diffusion du message catholique à Opotiki dans la Baie de Plenty.¹²³ Garin raconte comment un chef maori, probablement un chef d'Opotiki, choisit même Garin en le prenant par la main pour qu'il vienne dans son village. À cette date on a sans doute traduit pour Garin ces paroles bien surprenantes que Garin reprend dans une version romancée et édulcorée :

Vois-tu, disait-il à M(onsei)g(neu)r, tu m'avais promis un Ariki. Où est-il maintenant? Tu es un faux. J'avais élevé des porcs. J'avais bâti une maison pour lui et voilà qu'elle tombe en ruine et tu ne m'en envoi[e]s pas. Je passe pour un imposteur au milieu de mes tribus, mon cœur est rempli de douleur et d'affliction, je suis dans les ténèbres. Où est ton epicopo, me disent mes sujets en se moquant de moi. Où est ton ariki. Ce chef, ce soir en parlant à Monseigneur, nous considérait tous, et là il faisait son choix; un moment après il a quitté M(onsei)g(neu)r et en s'en allant il est venu me prendre la main en disant au p(ère) Épal: Voilà celui qu'il me faut. Le p(ère) Épal[le] lui dit: Mais l'epicopo a-t-il dit oui? Il ne l'a pas dit, répond le chef, mais moi je le dis. Il m'a choisi parce que je suis grand et que tous les naturels dans ses tribus sont grands; cependant il y en a qui ont choisi m(onsieu)r Roset quoiqu'il soit petit. Il paraît que je suis destiné à aller chez ce chef à 130 lieues d'ici.¹²⁴

L'approche de l'évêque Pompallier lors du processus d'évangélisation était en effet de faire des promesses aux chefs de hapu de fournir des prêtres en échange de l'adoption

¹²⁰ Frère Emery à Frère Francois, 1^{er} novembre 1843, LO38, AFM.

¹²¹ Rewa était aussi le frère de deux puissants chefs de la Baie des Iles : Wharerahi (ou Wharenui) et Moka (J. Sissons, Patrick W. Hohepa, et Wiremu Wi Hongi, *Nga Puriri o Taiamai*, p. 37-8).

¹²² H. Williams, *Early Journals of H. Williams*, p. 40 ; L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 221-2.

¹²³ J.-B. Pompallier, *Notice Historique*, p. 144.

¹²⁴ Garin aux petits élèves de Meximieux, 12 juin – 17 juillet 1841, Kororareka, APMZ 208 (et aussi Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 91).

de la prière catholique. Lorsque Garin était à Kororareka, nombreux étaient ceux qui étaient venus demander que ces promesses soient satisfaites.

Garin est aussi touché par les démonstrations de foi qu'il observe. À Kororareka, la mission catholique était placée sous des patrons puissants, Rewa et Moka, mais aussi sous celle de Hoke, baptisée par Pompallier sous le nom de Peata. Cette femme de chef est souvent citée par les observateurs catholiques de l'époque comme l'exemple édifiant d'une Maorie très pieuse. Ullathorne, en visite à la mission en 1840 pendant deux semaines, note que : « A daughter of one of the principal chiefs [of the Bay of Islands] had been a follower of certain Dissenting missionaries, and her name was Hoke. But, coming under the influence of the Bishop, she became a zealous Catholic. She was intelligent and well instructed. »¹²⁵ Hoki (ou Hoke), selon l'historienne L. Keys, était la nièce de Rewa, elle accepta le baptême après avoir retrouvé la santé grâce aux soins des missionnaires français ; sa fille fut aussi baptisée et elle prit le nom de Emeretiana.¹²⁶

Après ces premières observations, Garin est convaincu que les Maoris ont de grandes dispositions pour la religion qu'il est venu leur apporter. Ils sont capables d'être instruits, ils sont curieux, intelligents, très désireux d'adopter la civilisation de l'Européen et d'aller « vers le bien ». C'est donc de manière très positive que Garin voit la réponse maorie à l'évangélisation amorcée par les missionnaires avant lui, une réponse devant faciliter un rôle qui consiste, selon lui, à : « Instruire un peuple, l'éclairer sur ce qu'il ignore, le diriger vers le bien et lui faire quitter ses habitudes invétérées ». ¹²⁷

Garin est particulièrement impressionné par l'attitude proactive des Maoris vis-à-vis du christianisme. En effet, dans la période des années 1840, les Maoris avaient commencé à participer activement dans le processus de christianisation. Nombreux étaient ceux qui s'intéressaient à la religion des Pakeha et expérimentaient avec les nouvelles pratiques et savoir-faire qui y étaient associés. Garin est fasciné par les démonstrations extérieures de la foi qu'il remarque chez certains Maoris de la mission : présence régulière aux offices, curiosité pour la nouvelle religion, récitation et connaissance exacte des prières requises, ferveur religieuse.

¹²⁵ W. B. Ullathorne (évêque), *The Autobiography of Archbishop Ullathorne*, p. 188.

¹²⁶ L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 115.

¹²⁷ Lettre de Garin à J.-C. Colin, 22 septembre 1841, Girard, *Lettre reçues d'Océanie*, vol. 1, p. 738.

Garin pense que les Maoris avaient de grandes prédispositions à accepter le christianisme, puisque tout d'abord ils adoptaient avec enthousiasme la civilisation des Européens. Il décrit longuement la manière dont les couvertures étaient portées au lieu des anciennes capes de phormium tenax tressées, la nouvelle habitude du tabac, ou la manière dont certains objets européens prenaient place aux côtés des ornements traditionnels maoris. Garin est très intéressé à noter et témoigner de la réaction des Maoris qu'il observait confrontés aux différentes formes de la civilisation européenne. Sur le navire *Earl Durham* qui amène Garin de Sydney à Kororareka, il rencontre un Maori, « ex-capitaine de vaisseau », de retour en Nouvelle-Zélande et à qui le père Borjon apprend le français.

Garin avait quitté une France rurale et arriérée. Selon Pierrard, la campagne française de cette époque présente un visage archaïque étonnant : surpopulation rurale et conditions de vie misérables, psychologie paysanne où l'autoconsommation domine largement ; le but de l'existence est d'acquérir une terre, maintenir ou arrondir le patrimoine ; le paysan est un isolé dont les conditions matérielles sont déplorables.¹²⁸ Les conseils de révision de l'époque font état de nombreuses inaptitudes physiques et de graves infirmités chez les conscrits paysans. Comparés à ces Français habitués aux carences alimentaires, pour qui l'alcool remplace souvent le pain ou le lait et dont l'absence d'hygiène et la consanguinité font des ravages, les Maoris sont pour Garin des êtres forts et en bonne santé.¹²⁹ Garin reconnaît en même temps l'intelligence naturelle des indigènes et conclut qu'une telle intelligence indique que le Néo-Zélandais pouvait être élevé dans le giron de Dieu. Garin écrit dans une des lettres aux petits élèves de Meximieux : « Je les trouve bien au-dessus des gens de nos campagnes. »¹³⁰ Le révérend Richard Taylor éprouvait aussi cette admiration pour la race maorie : « Naturally a noble race, bodily and mentally superior to most of the Polynesians, their fine intelligent countenances present the exterior of a fair-built house, which only requires to be suitably furnished, and we may hope that they have already passed through the worst part of that transition state of degradation.¹³¹

¹²⁸ P. Pierrard, *Histoire des curés de campagne de 1789 à nos jours*, p. 118.

¹²⁹ P. Pierrard, *Histoire des curés de campagne de 1789 à nos jours*, p. 116.

¹³⁰ Garin aux petits élèves de Meximieux, 12 juin – 17 juillet 1841, Kororareka, APMZ 208.

¹³¹ Richard Taylor, *Te Ika a Maui*, p. 11.

Garin pense que l'évangélisation des Maoris allait être facilitée parce qu'ils déployaient un grand nombre de caractéristiques positives : intelligence, rapidité d'esprit, mémoire, mais aussi reconnaissance pour les nouveaux savoirs que les Européens leur apportent. Il les compare positivement avec les paysans de sa campagne, notant à ce sujet que les Maoris ont de meilleures dispositions pour devenir chrétiens que les habitants de la campagne française. Dans les années 1840, apprendre à lire et écrire était un nouveau savoir-faire activement recherché par les Maoris. De plus, il leur était facile d'apprendre par cœur les prières ou les hymnes des catéchistes, ayant été dès leur plus jeune âge habitués à pratiquer et utiliser leur mémoire dans le contexte d'une société orale. L'instruction reçue était, de plus, diffusée entre les membres d'une tribu : « Un grand nombre, même qui n'a jamais vu de prêtre, est déjà bien instruit. Ils s'instruisent les uns les autres. »¹³² Il note : « je puis dire vrai en avançant en général que ce peuple est plus susceptible d'instruction et de civilisation que les gens de campagne de France. » Nouveau venu, Garin nourrit de grands espoirs en matière d'évangélisation des Maoris.

Le pays est lui-même perçu comme offrant des conditions favorables à l'évangélisation. Malgré les difficultés des conditions de voyage dans le Northland des années 1840, Garin voit comme rassurant l'absence de prédateurs, d'animaux sauvages, et autres dangers. Il se sent plus en sécurité dans ce pays qu'en France :

On peut donc voyager au milieu de leurs tribus sans craindre le moindre danger et avec plus de sécurité qu'en France même. Je me souviens avoir voyagé en France pendant la nuit. Vous devez vous en souvenir aussi, étant au séminaire de Meximieux. Je ramenaient un soir à 11 heures m(onsieu)r Gaudet et un autre soir à peu près à la même heure m(onsieu)r Braconnier et compagnie, quelqu'un me disait : Mais vous ne craignez pas, ce n'est pas prudent de voyager pendant la nuit. Il y a tant de mauvais monde, il y a des loups, etc. etc. Tandis qu'ici nous n'avons rien à redouter de semblable. On sait bien que nous ne sommes pas riches, on ne veut pas nous attaquer. Quant aux animaux sauvages, nous n'avons rien à craindre, il n'y en a pas qui puissent nous nuire. On peut se coucher et dormir au milieu des plus vastes forêts sans le moindre danger.¹³³

¹³² Garin aux petits élèves de Meximieux, 12 juin – 17 juillet 1841, Kororareka, APMZ 208 (qu'on trouve aussi dans Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 91).

¹³³ Garin aux petits élèves de Meximieux, 12 juin – 17 juillet 1841, Kororareka, APMZ 208 (et aussi Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 91).

Même si Garin voit les Maoris à travers certaines valeurs chrétiennes comme la douceur, la patience ou la reconnaissance, il reconnaît qu'ils ont développé des aptitudes manuelles certaines et loue aussi leur sens esthétique et leur dextérité :

S'ils sont ignorants sur beaucoup de points, ils sont très intelligents sur d'autres. Ainsi ils ont trouvé le moyen de se faire des couvertures avec le formium des naxes [phormium tenax] (espèce d'herbe très forte). Ces couvertures ressemblent à des couvertures de coton de France. On dirait qu'elles en sont et l'on est tout étonné d'apprendre qu'elles sont faites avec des filons de cette plante. Ce sont surtout les chefs et les femmes qui en portent. Ils se tatouent le visage et le corps et font des desseins [sic] de tatouages dans la figure, dans les contours si symétriques qu'on dirait qu'ils ont reçu des leçons de dessin. Pour tout dire en un mot, ils sont bien au dessus des gens de nos campagnes.¹³⁴

L'adoption du christianisme doit aussi, selon Garin, être facilitée par la structure de la société maorie. Il voit l'organisation hiérarchique de la société et la structure des chefs de tribus comme une sorte de parallèle avec la société étatique française et la constitution en deux classes sociales distinctes : celle des nobles et celle du peuple. En convertissant le chef, on peut convertir plus facilement son peuple.

Garin est très intéressé par les Maoris et leur culture, et ses descriptions comportent peu des préjugés habituels contenus dans d'autres récits. Il décrit simplement ce qu'il voit, tentant de rendre avec justesse une attitude, une parole ou un caractère. Un point de vue qui est plus proche de la description scientifique que l'écrit édifiant. Il est fasciné par le physique et la beauté des Maoris.

Le résultat de ces prédispositions, dont certaines sont attribuées à des qualités chrétiennes, doit selon les conclusions de Garin mener à une évangélisation rapide et complète des Maoris. Mais si les Maoris peuvent s'élever dans le monde chrétien, Garin est conscient, dès cette période, que ce n'est pas toujours dans le catholicisme que cette foi va se développer. Il admet que les Catholiques sont arrivés trop tard et qu'une grande partie des Maoris a déjà choisi en faveur des 'hérétiques'. Il voit la présence des missionnaires britanniques comme obstacle principal à l'évangélisation : « Mais il est affligeant de voir qu'avec de si bonnes dispositions ces pauvres naturels sont si disposés

¹³⁴ Garin aux petits élèves de Meximieux, 12 juin – 17 juillet 1841, Kororareka, APMZ 208 (et aussi Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 91).

à tomber entre les mains des hérétiques. Pour un missionnaire catholique, il y en a au moins 4 ou 5 anglicans ou méthodistes. »¹³⁵

Tout comme d'autres missionnaires, britanniques comme français, de cette époque, Garin interprète les signes extérieurs de la foi comme un signe certain de la religiosité des Maoris. Son enthousiasme pour la situation de l'évangélisation l'aveugle : « Nous voyons parmi les naturels qui ne savent pas ce que c'est le respect humain, la foi telle qu'elle doit l'être ». ¹³⁶ Il reconnaît que les Maoris peuvent devenir chrétiens mais il est incapable de voir que le christianisme maori diffère du christianisme tel qu'il le perçoit et le vit. Alors qu'une telle perception est compréhensible en juin 1842, puisque Garin se base en partie sur ses propres observations dans le contexte de la mission et sur les récits qu'ils lui sont faits, en 1845-6, sa déception vis-à-vis du travail d'évangélisation est en grande partie issue d'une incapacité à interpréter la position et le point de vue de ses paroissiens. Tout en reconnaissant que ceux-ci vivent une expérience religieuse nouvelle, il ne peut tolérer une expression religieuse chrétienne divergente du standard chrétien auquel il est habitué. À Nelson, alors qu'il est approché par des Maoris instruits dans la religion protestante, il refuse de croire que leur intérêt pour le catholicisme puisse être issu de motifs désintéressés et réels. Il conçoit que la foi manifestée par les Maoris n'est qu'une façade creuse qui cache des désirs matériels et terrestres, et il doute que la plupart d'entre eux soient capables d'avoir une véritable expérience religieuse chrétienne.

Les rapports que Garin nous laisse de cette période sont représentatifs d'un homme curieux et intelligent qui prenait beaucoup de plaisir à observer et rapporter ses observations. Garin était un spectateur attentif et objectif qui a gardé toute sa vie un intérêt pour la vie et la culture maorie. Dans les lettres qu'il destine à la France, il cherche à décrire avec des mots simples ce qu'il observe, ce qui l'étonne ou le surprend. Ces rapports sont organisés et cohérents et reflètent la formation académique que Garin a reçue :

Le vêtement le plus commun à ce peuple avant l'arrivée des Blancs était un petit manteau fait d'herbes sèches. Il prenait à la ceinture et descendait jusqu'au genou de la jambe. Ils ont encore à présent le même manteau, mais ils en ont un second qu'ils

¹³⁵ Garin aux petits élèves de Meximieux, 12 juin – 17 juillet 1841, Kororareka, APMZ 208 (et aussi Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 91).

¹³⁶ Ibid.

s'attachent au cou et qui descend jusqu'aux hanches et qui leur sert plutôt pour les garantir de la pluie que du froid.¹³⁷

Il est très intéressé à témoigner de la réaction d'un peuple « indigène » ou « sauvage » face à l'eupéanisation, ces termes étant plus une habitude rhétorique de l'époque qu'une connotation dépréciative :

L'habit que tous portent maintenant est la couverture [de] laine qu'ils passent sur le cou laissant pendre les b[outs] jusqu'à terre. Ils ont de plus quelques fois plusieurs blouses sous leurs couvertures. — D'autres ont des pantalons puis une blouse et sur cette blouse une veste noire; et quelquefois une chemise blanche par-dessus et un mouchoir pour ceinture. — Leurs jambes sont ordinairement nues, c-à-d. qu'ils n'ont ni bas ni souliers.¹³⁸

Sa curiosité est sans a-priori et souvent teintée d'humour comme le montre sa description de la façon avec laquelle les Maoris partagent un poulet en morceaux :

Si tu n'es pas bien expert dans l'art de découper... je vais t'indiquer la manière de découper un poulet rôti (à la façon des Maoris) et de la distribuer en moins d'une minute à tous les convives. Lorsque donc tu voudras découper un poulet, voilà comment tu t'y prendras.

Tu saisis le poulet avec la main droite par les 2 pattes que tu rejoindras contre le corps, puis mettras le pouce de la gauche sous l'os du ventre, puis tu tireras avec effort pour enlever le dessous du ventre que tu jetteras à ton voisin pour sa portion; venant ensuite aux cuisses, tu arracheras d'abord la droite que tu jetteras à la personne l'une des plus distinguées, puis la gauche à son suivant. Après cela prendre le poulet des deux mains (comme l'on prend quelquefois un morceau de bois pour voir s'il a un pied de longueur) alors tes deux pouces se rencontreront sur l'épine dorsale que tu chercheras à casser en deux; tu auras pour toi la partie qui s'étend jusqu'à la queue. Maintenant regarde ceux qui ne sont pas servis; arrache la tête et le cou que tu jettes au premier venu, et divisant ce qui reste en deux parts c-à-d. les deux ailes, fais-les passer à ceux qui restent. Que toute cette manœuvre se fasse en une minute, et tu auras découpé un poulet à la Maori.¹³⁹

¹³⁷ Résumé Numa, dossier Garin, APM, Rome.

¹³⁸ Résumé Numa, dossier Garin, APM, Rome.

¹³⁹ Résumé Numa, dossier Garin, APM, Rome.

Sa description, tout en étant très originale, est aussi étonnément détaillée et riche. Son intérêt se porte aux aspects de la vie maorie les plus divers, allant même jusqu'aux coutumes de mariage, un sujet d'intérêt peut-être inhabituel pour un prêtre célibataire :

Les mariages se font de plusieurs manières. La première est que les parents se rassemblent, font les propositions ou les demandes, et les consentements des parents donnés de part et d'autre, les époux sont mariés par le fait. L'on pourrait ajouter que les parties ne regardent ordinairement les deux époux mariés que lorsqu'ils ont dormi ensemble, une ou 2 nuits. La deuxième manière est, quand le jeune homme désespère d'obtenir le consentement des parents, il cherchera à dormir avec la fille qu'il a en vue une ou deux nuits à l'insu des parents; cela fait, la jeune fille lui est cédée par cela même qu'il a dormi avec elle. Une 3^e manière est d'enlever de force la fille. Le prétendu ou les parents vont eux-mêmes la demander. Si on refuse, on la prend de force et la lutte s'engage jusqu'à ce que le ravisseur soit vainqueur ou vaincu; s'il succombe, un autre lui succède puis un 3^e jusqu'à ce qu'enfin l'un des deux partis cède. C'est ce qui occasionne la plus grande partie de leurs guerres d'extermination.¹⁴⁰

Une référence de ce genre indique également une connaissance qui ne fut pas seulement glanée au fil de l'observation extérieure mais qui fut récoltée à ses sources et après que Garin aient posé des questions. Garin a non seulement observé, mais s'est renseigné aussi auprès des Maoris. C'est le résultat de ces sortes d'enquêtes qu'il donne à ses lecteurs. La démarche de Garin lors de l'écriture du journal procède d'une approche identique. Garin ne se contente pas seulement d'observer et de rapporter, mais il cherche à comprendre en profondeur et en détail les attitudes et la pensée de l'autre.

Malgré le fait que Garin était très occupé pendant ces trois premières années, et que les difficultés financières vécues par la mission catholique pendant l'année 1841-2 entravaient le travail d'évangélisation depuis la procure de Kororareka, Garin eut au moins deux opportunités de faire l'expérience des conditions du travail d'évangélisation. Il est vrai que ses multiples occupations signifiaient qu'il avait peu de temps à consacrer aux Maoris à l'extérieur de la mission lors de sa première année en Nouvelle-Zélande. Il note avec regret à J.-C. Colin : « Je me trouve chargé de la procure avec m[onsieu]r Yvert. Je dirige les affaires manuelles, les travaux dans la maison, ce qui me prend à peu près tout mon temps. »¹⁴¹ Plus tard, il note à Mr Darnand, curé de la

¹⁴⁰ Garin à Numa, lettre no. 18, Kororareka, le 23 août 1847, dossier Garin, APMZ 208, Rome.

¹⁴¹ Garin à Colin, 29 octobre – 4 novembre 1842, Kororareka, APMZ 208, Rome.

paroisse de St Rambert, village natal de Garin : « J'ai eu l'occasion de faire de temps en temps quelques courses parmi les naturels. J'ai eu la consolation de donner le saint baptême à plusieurs enfants et même à quelques adultes. J'ai administré les derniers sacrements à quelques autres et j'ai pu leur annoncer quelques paroles de salut. »¹⁴²

En plus de quelques courtes visites aux tribus avoisinantes, les lettres de Garin nous apprennent qu'il entreprit deux voyages notables qui lui donnèrent l'occasion d'observer et de participer à l'évangélisation hors du contexte de la procure. Lors du premier voyage, il se rend à Whangaroa en compagnie du père Petit-Jean et le second voyage le conduit à Purakau, la mission d'Hokianga.¹⁴³ Garin n'avait pas encore une grande maîtrise de la langue maorie mais les pères qu'il accompagnait comme Petit-Jean (arrivé en 1839) avaient une grande expérience du travail missionnaire. Pour sa première expédition, Garin et ses compagnons se mirent en route le lundi 4 avril 1842, avec un jeune Maori âgé de quinze ou seize ans, leur guide et porteur, pour aller rendre visite au frère Elie-Régis, seul occupant de la station de Whangaroa.¹⁴⁴ Ils furent absents dix jours.¹⁴⁵

Ensuite, en 1843, Garin se rend à Hokianga, accompagné de douze personnes, dont quatre filles du chef Papahia baptisées par Pompallier.¹⁴⁶ Papahia était un chef prestigieux de Whirinaki à Hokianga. Il était associé à la mission catholique depuis 1838. Selon le résumé d'une des lettres de Garin envoyées à sa famille à ce sujet, on sait qu'il visite « Thaimāi » pour voir un malade, qu'il se rend chez le chef « Manuwiki » et qu'il couche chez le chef « Kerenaro ». Au retour, il passe par Waimate, l'une des stations des missionnaires anglicans de la 'Church Missionary Society'. Garin célèbre une messe dans le kainga à Tuiamui [?].¹⁴⁷ Ces visites indiquent que Garin avait eu une première expérience du travail de l'évangélisation sur le terrain et qu'il était familier de l'approche adoptée par les missionnaires catholiques. Il était aussi conscient des conditions dans lesquelles ces missionnaires devaient travailler : coucher dans les huttes maories, vivre avec leurs hôtes, voyager dans des conditions parfois difficiles. Mais

¹⁴² Garin à Mr Darnand, curé de St Rambert, Kororareka, 1^{er} février 1843, APMZ 208.

¹⁴³ Résumé Numa (dossier Garin, APM, Rome), et Garin à Épalle, 12 mai 1843, Kororareka (Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 2, doc. 244).

¹⁴⁴ A. Monfat, *Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande*, p. 292-3.

¹⁴⁵ Résumé Numa, 25 mars 1842, dossier Garin, APM, Rome.

¹⁴⁶ Lettre de Garin à Épalle, 12 mai 1843, dans Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 2, doc. 244.

¹⁴⁷ Résumé Numa, fragment d'une lettre du 6 janvier 1843 aux élèves de Meximieux.

pour Garin ces premières expériences dans le domaine de l'évangélisation sont la vraie récompense au sacrifice du don de soi pour les missions :

La joie qu'on éprouve dans ces nobles fonctions dédommage bien amplement des sacrifices qu'on a faits en quittant son pays et des petites privations qu'on est obligé de temps en temps de supporter.¹⁴⁸

Les « petites privations » sont un euphémisme qui décrit mal les difficultés et les demandes physiques et psychologiques impliquées dans le travail de mission. Mais c'est avec courage, entrain, et bonne humeur que Garin endure les conditions de la vie en Nouvelle-Zélande — attitude qui est représentative de son approche de la mission maorie et du travail d'évangélisation.

Garin perçoit le travail de mission comme un travail bien plus noble que la simple fonction de prêtre s'occupant du bien-être spirituel de paroissiens avancés dans la religion catholique. Il accepte l'inconfort du voyage, et les risques et périls liés à des conditions difficiles. Se déplacer dans le Northland du dix-neuvième siècle était physiquement dur et exigeait une bonne constitution. Il fallait cheminer dans des forêts épaisses, traverser des torrents en crue parfois à la nage ou sur les épaules d'un porteur maori, marcher de longues journées avec peu de nourriture (dans certains cas) et subir les affres d'un climat imprévisible. Ces conditions faisaient partie de la vie de tout voyageur se déplaçant dans l'intérieur du pays à cette époque.

L'habitude de la prise de notes est probablement née pendant ces années à Kororareka. Dans une lettre datée de mai 1843 et adressée au père Épalle, Garin fait une référence explicite à l'existence d'un petit carnet : « je tire de ma poche un[e] espèce de livre dans lequel je prends mes notes et dans lequel j'avais écrit du maori. »¹⁴⁹ La prise de notes, outre le fait qu'elle soit une occasion de témoigner et de raconter, a également une fonction très pratique et immédiate. Elle est un compagnon du missionnaire, aide-mémoire mais aussi instrument de travail. Les carnets peuvent aussi être vus comme un support écrit qui aident Garin dans son apprentissage de la langue maorie. Garin est surtout un intellectuel, habitué à écrire, étudier, analyser. La prise de notes correspond à une formation scolaire où le savoir est intellectualisé afin d'être acquis. Pour Garin cette

¹⁴⁸ Garin à Mr Darnand, curé de St Rambert, Kororareka, 1^{er} février 1843, APMZ 208.

¹⁴⁹ Garin à Épalle, 12 mai 1843, APM OOC 418.22 (et dans Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 2, doc. 244).

intellectualisation de l'expérience est importante, et si elle passe par le médium de l'écrit, c'est pour qu'elle soit consolidée et serve de base à une connaissance approfondie dans l'instant présent, mais aussi pour une analyse future. Les notes que prend Garin et qui composent son journal privé se rapportent à ces deux fonctions. Elles lui permettent une intériorisation de l'expérience tout en étant un support pratique dans le quotidien.

Les années de Garin en tant que provincial l'éveillèrent également aux dangers spirituels auxquels ses confrères faisaient face. Les conditions dans lesquelles les missionnaires français menaient leurs travaux évangéliques exigeaient une grande proximité physique avec leurs néophytes. Le frère Claude-Marie craignait son attirance pour de jeunes Maoris d'Hokianga, Garin lui-même confie à Colin : « Je me souviens que je vous écrivis une fois de Kororareka que j'éprouvais de fortes impressions à la vue des nudités des naturels et que je me trouve comme en France sujet à de fortes tentations ; [...] coucher dans les kainga maoris pêle mêle avec les naturels était pour moi un sujet de mauvaises imaginations. »¹⁵⁰ Garin était conscient, après avoir observé ses confrères lorsqu'il était basé à Kororareka, du danger spirituel de se retrouver seul dans une mission. Il note dans une lettre à Colin : « Oh! oui, je trouve qu'il y a bien des dangers de laisser un père seul, il n'a que lui-même pour se stimuler, il n'a point de témoins de sa conduite, il ne reçoit pas des exemples qui puissent le pousser, il aurait besoin d'être encouragé, d'être repris, d'être prévenu et rien ne peut remplacer cela qu'une vertu à l'épreuve. »¹⁵¹ Pour Garin, cette nécessité du regard des autres était important et l'on peut imaginer que le journal, tout en étant le témoin des autres, avait aussi pour fonction d'être un témoin de soi-même. Il offre aussi une opportunité d'être son propre témoin. En transformant sur le papier l'expérience vécue, celle-ci est filtrée par le « moi », elle peut être revécue par la relecture, analysée, percée à jour.

Le journal a ainsi une double fonction, c'est une sorte de 'réflecteur' sur soi-même, puisque Garin, isolé de ses confrères, a perdu pour la première fois tout modèle de vie religieuse. Cet état est contraire aux stipulations de la règle mariste. Maître-pierre disait : « Il leur [les missionnaires qui partent en Océanie] est spécialement enjoint de ne jamais

¹⁵⁰ Garin à J.-C. Colin, Hato Rohario, 25 avril 1844, APMZ 208, Rome.

¹⁵¹ Garin à J.-C. Colin, 7 mai 1842, APMZ 208, Rome.

se trouver seuls, ou du moins trop éloignés de leurs confrères dans ces pays lointains. »¹⁵²

Après le retour de Pompallier de Wallis le 25 août 1842,¹⁵³ l'envoi de Garin dans une mission maorie est encore différé. Depuis l'arrivée de Jean Forest, Garin avait l'espoir que la fonction de provincial lui soit retirée.¹⁵⁴ Mais loin d'être libéré de ce poste, Garin est assigné à la fonction d'administrateur de la mission, pendant que Bâty s'occupe avec l'évêque de la mise en place du texte final en maori du catéchisme l'*Ako Marama* pour son impression. Les années 1841-2 avaient été consacrées à la construction (après l'arrivée, le 13 septembre 1841, de l'architecte Louis Perret qui avait fait escale en cours de route) d'un bâtiment de deux étages destiné à accueillir la presse et le matériel d'imprimerie requis par Pompallier dans les années précédentes. Garin note que : « Le p(ère) Baty travaille avec M(onsei)g(neu)r et quelques naturels au livre qu'on va imprimer. On commencera à faire gémir la presse sous peu de jours. [...] Il séjourne maintenant à la maison avec M(onsei)g(neu)r jusqu'à ce que l'ouvrage maori soit terminé, ce qui ira probablement au delà d'un an; je parle du second livre car le 1^{er} va être terminé vers Noël. »¹⁵⁵ Pompallier part à nouveau vers la fin de l'année 1842.

Toujours impatient de partir en mission, Garin commence à presager un prochain changement dans sa situation, il note dans l'une de ses lettres pour la France : « Je suis chargé de diriger les travaux dans la maison et de correspondre avec les pères pour les affaires de procure, ce qui prend à peu près tout mon temps. M(onsei)g(neu)r à son retour m'ayant trouvé seul ici dans l'établissement, faisant l'office de missionnaire, de procureur et de provincial n'a pas trop pu encore faire un changement à cet état de

¹⁵² Extrait d'une lettre de Maître Pierre à un prêtre irlandais. D'après CGC, p. 25, dans Coste et Lessard, *Autour de la règle*.

¹⁵³ Garin à J.-C. Colin, 3 octobre 1842, APMZ 208. Garin donne le 25 août, mais les historiens E. R. Simmons dans *Prince of Bishop* et R. Wiltgen, *The Founding of The Roman Catholic Church*, p. 249, donnent la date du 26 août.

¹⁵⁴ Lettre de Garin à Colin, 7 mai 1842, APMZ 208, Rome. Il réitère sa demande dans sa lettre du 5 septembre 1842 adressée à Victor Poupinel. Garin avait été nommé Provincial par Pompallier : « J'ai entendu dire aussi que l'on contestait à M(onsei)g(neu)r le pouvoir de nommer un provincial; ceci est assez de nature à m'inquiéter, mais M(onsei)g(neu)r m'a fait voir des lettres dans lesquels vous lui disiez de nommer un provincial. M(onsei)g(neu)r me dit aussi que ce n'est pas à lui mais à vous à changer le provincial, en conséquence, veuillez ne pas oublier ce que je vous ai dit dans une lettre précédente à ce sujet. Je pense que le p(ère) Forest est plus capable que tout autre à remplir ce poste. » (Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 2, doc. 185).

¹⁵⁵ Garin à Colin, 30 novembre 1842, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 2, doc. 218.

choses; il sent bien que je ne puis pas rester longtemps ainsi, mais il attend la retraite [spirituelle] pour faire de nouvelles dispositions. »¹⁵⁶

Suite aux dissensions entre le supérieur mariste et Pompallier, la confiance qui liait ces deux hommes fut remise en cause et Colin retire à Pompallier le droit de nommer un provincial. Malheureusement, les difficultés entre Pompallier et Colin ont pour conséquence de retarder l'envoi tant attendu de Garin dans une station de mission. En 1843, Pompallier apprend par une lettre de Colin que la qualité de supérieur des Maristes en Océanie lui est retirée et que tous les liens entre la Société de Marie et l'évêque sont dorénavant rompus. En conséquence, Colin n'est plus chargé de lui envoyer des fonds réguliers.¹⁵⁷

Les postes de provincial provisoire et de procureur sont finalement attribués à Forest, et Garin est nommé en septembre 1843 à la mission de Mangakahia. Le père Forest note en novembre 1843 : « Depuis environ deux mois Monseigneur Pompallier ma [sic] chargé de la procure de la mission à la place du r(é)v(érend) père Garin qui est parti dans un poste de la mission où il fait beaucoup de bien. »¹⁵⁸

Or, lors de ses années à Kororareka, Garin assiste à deux grandes étapes de la vie de la mission catholique : la construction de la maison devant accueillir la presse Gaveaux et la publication des premiers livres d'instructions en maori dont l'élaboration fut prise par Pompallier et Bâty. Il est aussi le témoin de la crise entre les pères maristes et l'évêque qui aboutira au retrait des pères maristes de sous la juridiction de Pompallier et au départ en avril 1850 des pères maristes pour le nouveau diocèse de Wellington.

Lorsque Garin arrive à Mangakahia en septembre 1843, il avait donc eu une expérience préalable avec les Maoris. La période de 1841 à 1843 lui a permis de se préparer au travail de mission en lui donnant un aperçu des déplacements en Nouvelle-Zélande, et des types de problèmes auxquels les autres missionnaires doivent faire face, et en lui laissant le temps de s'initier à l'apprentissage des langues anglaises et maories indispensables à tout missionnaire en Nouvelle-Zélande. Garin est ainsi mieux préparé

¹⁵⁶ Garin à Colin, 30 novembre 1842, doc. 218 ; Garin à Colin, 29 octobre-4 novembre 1842 (Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 2, doc. 200, et APMZ 208).

¹⁵⁷ E. R. Simmons, *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, p. 19.

¹⁵⁸ Jean Forest à Victor Poupinel, 4 novembre 1843, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 2, doc. 271.

que certains de ses confrères comme, par exemple, les pères Borjon ou Séon qui furent parachutés dans des stations maories peu après leur arrivée dans le pays.

1843 – 1848 : Mangakahia

Antoine Garin a trente-trois ans quand il prend en charge sa première station de mission auprès des Maoris de Mangakahia. Son but est de reprendre, consolider et développer une station amorcée par le père Petit mais qui n'a pas eu de prêtre résident depuis son ouverture en juin 1840, date de la première visite de Petit. Garin parvient dans sa mission le 14 septembre 1843 et lorsque le père Petit le quitte peu après, Garin se retrouve seul en compagnie de ses deux jeunes serviteurs. Cependant, Garin ne considère pas cette date comme le début de son expérience missionnaire qu'il fait commencer avec son arrivée dans le pays, (sinon avec la date de l'émission de ses vœux dans la Société de Marie.¹⁵⁹ Si, en esprit, Garin endosse le statut de missionnaire le jour de sa consécration dans la Société de Marie et la nomination pour la mission étrangère, les vraies responsabilités de l'évangélisation lui incombent le jour de sa prise de fonction à Mangakahia.

Garin est l'un des nombreux prêtres maristes envoyés par l'évêque Pompallier dans une station de mission à travers la Nouvelle-Zélande pour évangéliser les tribus maories. À Mangakahia, Garin va vivre de manière plus intense l'immersion dans le monde maori amorcée ou entrevue lorsqu'il était à Kororareka. À la différence de certains de ses confrères qui avaient un frère pour les épauler dans leur travail de mission, Garin se retrouve seul en compagnie de ses serviteurs maoris, ses catéchistes, ses informateurs et ses hommes de main. Les deux jeunes maoris qu'on lui avait donnés à Pukeokui sont Kaperiere Te Hoeroa et Matiu Tahunu. Ils furent baptisés par l'évêque Pompallier le 4 février 1844. Il est donc totalement immergé dans le monde et la culture qu'il est venu transformer.

Garin passe quatre années dans cette station et, à son départ, il laisse une mission bien établie, dotée d'un presbytère, probablement d'une chapelle, d'un jardin et d'une infrastructure consolidée lors de son mandat. La station a également à son actif plusieurs missions annexes ouvertes à Whangarei, Ngunguru et Kaipara sous les chefs Mate et Manukau. La plupart des rangatira comme Te Uriheke ou Wetekia qui étaient

¹⁵⁹ Garin à Numa, 21 novembre 1880, Nelson, APMZ 61-8 410, Rome.

associés avec Garin se feront baptiser après son départ, ce qui indique son influence. Il laisse aussi un groupe de fidèles qui participent plus ou moins régulièrement aux offices, et qui s'identifient avec l'Église catholique. Pendant quatre ans, Garin a appris à vivre avec les Maoris, connaître en profondeur un certain nombre de ses paroissiens, partager leur vie et créer des liens avec certains d'entre eux. Ses fonctions sont multiples et vont au-delà de celles strictement religieuses ou évangélisatrices.

Garin a plus de chance que certains de ses collègues, car sa station n'est éloignée que de deux-trois jours de voyage de la mission-procure (ce qui signifiait qu'il pouvait aisément s'y rendre pour s'approvisionner ou suivre une retraite), et son territoire de mission est clairement délimité en grande partie par la géographie du pays : la côte est, et une longue rivière qui facilite les déplacements nord-sud et permet l'accès à une large baie dans le sud. Par contre, la région est peu peuplée, et les tribus disséminées et isolées se déplaçaient beaucoup en fonction des saisons ou des opportunités de contact avec les Européens et d'exploitation de ressources naturelles.

En revanche, Garin doit partager son territoire de mission avec James Buller de l'Église méthodiste wesleyenne qui est installé à Tangiteroria depuis 1839 (succédant à James Wallis, qui avait ouvert la mission en 1836). Et la région avait été préalablement visitée par les missionnaires anglicans de la CMS dont les missions prospères de Waimate, Paihia ou Kerikeri n'étaient guère très éloignées. Lorsque Garin reprend la station du père Petit, une petite communauté catholique a pris forme dans le haut de la rivière Wairoa. Faisant suite à ces visites ou sous l'effort d'un catéchiste, un certain nombre de Maoris de cette région sont familiers avec la présence des missionnaires et leur religion, et sont devenus membres d'une Église. L'existence d'une infrastructure et la présence missionnaire signifient que les conditions de l'évangélisation ont été préparées.

La mission de Hato Rohario que Garin reprend à la suite du père Petit est située sur la rivière Wairoa, au nord de Tangiteroria, mais elle est rapidement déplacée en juillet 1844 sur son site définitif de Hato Irene, sur dix acres de terre, en face de la route actuelle, 'Bob Road'. La nouvelle mission est située à proximité de campements et d'habitations maories : Aotahi, le pa de Tirarau, le chef principal de la région (en aval) et de petits groupes d'habitations éparpillées le long de la rivière Wairoa. Les communications et les déplacements sont facilités grâce à la rivière, qui permet l'accès aux divers campements et villages maoris installés sur ses rives en amont et en aval de

la mission. Kororareka est accessible en deux jours, Whangarei en une longue journée de marche et il faut deux-trois jours pour se rendre à Auckland. La station dessert aussi toute la région de Kaipara, accessible après un ou deux jours de voyage. En 1841, un rapport indique qu'elle sert huit tribus maories ainsi que les postes annexes de Whangarei et Whangaruru.¹⁶⁰ La mission, qui offre de nombreuses possibilités en matière de communication et de contact avec d'autres centres de la mission catholique comme Auckland et Kororareka, possède donc déjà une infrastructure.

La rivière Wairoa détermine non seulement les zones de campement et d'occupation mais aussi la nature des déplacements. La force de la marée qui remonte jusqu'à près de dix kilomètres au-delà de Tangiteroria signifie que tout voyageur doit prévoir son voyage en fonction de ces conditions. Une note de Garwood, auteur d'un croquis-carte de la région dans les années 1840, indique que : « The tide extends 5 miles above Mr Buller's. A boat can ascend 10 miles the current being an obstacle for further progress but from the source it is two days journey in a light canoe. »¹⁶¹ Cela signifie probablement que les villages situés en amont de la rivière sont moins fréquentés par le missionnaire James Buller, car ils lui étaient moins facilement accessibles et demandaient de payer à contre-courant.

Garin arrive à Mangakahia le 14 septembre 1843. En février 1844, après l'achat par Pompallier d'un terrain de 10 acres auprès des chefs Tirarau et Waiata, il fait construire un presbytère et organise le projet de construction d'une église. Garin occupe les nouveaux locaux à partir de juillet 1844.¹⁶² Il est donc obligé de passer plusieurs mois dans une maison temporaire qui, selon les remarques des 'Notes de mission', est précaire et peu solide. La vie de Garin lors de ces premiers mois est caractéristique des conditions de vie de la plupart des missionnaires qui s'installaient auprès de villages maoris : leurs habitations reflétaient le style et l'architecture de la région, et souvent ils étaient très démunis lors des premiers mois suivant leur arrivée. La cuisine était à l'extérieur et l'habitation du prêtre servait aussi de chapelle. Le confort était minimal et l'espace privé restreint. Le missionnaire James Buller note peu après l'arrivée de Garin :

¹⁶⁰ L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 172-5.

¹⁶¹ [Garwood, G.] A Hand Sketch of the Upper Part of the River Wy-Roa from the Mission Station to Tokotoko mountain, the Remainder is Taken from Mr. Forsyth's Sketch with the Exception of the Otemata River, [ca. 1845], ATL.

¹⁶² Un contraste avec la station wesleyenne qui réclame 400 acres à Tangiteroria le 17 novembre 1836 qui sont attribués le 8 novembre 1855, Rangahua Whanui District, p. 164.

« I think the poor priest must be very miserably situated. He lives in a very sorry place in a poor bark hut without furniture or any comfort. »¹⁶³ Les premiers volumes des 'Notes de mission' donnent donc un aperçu de la vie d'un Européen dans de telles conditions. La précarité de ses premiers mois signifie aussi que Garin dépend pour sa survie et son entretien de ses patrons maoris, et que les relations et échanges sont dictés selon les termes des Maoris plutôt que ceux de Garin.

L'histoire de la mission de Mangakahia est conforme au mouvement général du développement des missions maories dans la première moitié du dix-neuvième siècle. L'élan initial dérive des Maoris eux-mêmes, qui manifestèrent le désir d'une présence missionnaire. Pompallier note dans sa *Notice historique* qu'il s'était rendu à Mangakahia car il avait été sollicité par les fils des chefs de cette région.¹⁶⁴ En l'absence d'un nombre suffisant de prêtres à cette époque (Pompallier n'avait alors à sa disposition que le frère Michel et le père Servant, tous deux basés à Hokianga), Pompallier est incapable de satisfaire les désirs des chefs de Mangakahia, mais il autorise James Johnson (ou Johnston), l'Irlandais catholique chez qui il résidait, à faire office de catéchiste. Johnson vivait avec l'une des filles du chef Uriroroï, Waiata.¹⁶⁵ Pompallier les marie et il baptise leurs enfants, lors des quatre ou cinq jours de son séjour dans la région en octobre 1838.¹⁶⁶ C'est Johnson qui entretient le culte catholique, après le départ de Pompallier. En décembre 1839, le Colonel Wakefield, aperçoit dans la région : « a small Catholic chapel, conducted by an Irishman. »¹⁶⁷ E. J. Wakefield, son neveu, était resté à Kaipara lors de cette visite mais il note : « On the 29th [December 1839], the boat returned, having landed Colonel Wakefield about one hundred miles up the river. The party described the river as navigable for shipping up to that point and the banks clothed with the finest kauri timber, from 20 miles above our anchorage. They had passed several sawyers' and lumberers' stations, and also stations of the Wesleyan and Catholic missions. They observed the mosquitoes to be in great numbers and extraordinary vigour in every place where they had stopped. »¹⁶⁸ Le missionnaire wesleyen James Buller rapporte que « the Popish Bishop had authorised an

¹⁶³ James Buller, jeudi 17 novembre 1843, dans 'A Continuation of a Journal', ATL.

¹⁶⁴ J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 111.

¹⁶⁵ N. Pickmere, *The Changing Times of Te Tirarau*, p. 47; Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 94; Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 112-3.

¹⁶⁶ J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 112-3.

¹⁶⁷ *New Zealand Journal*, vol. 1, p. 198.

¹⁶⁸ E. J. Wakefield, *Adventure in New Zealand*, p. 119.

idle man, illiterate Irishman [James Johnston], formerly a convict, to act as a Catechist. »¹⁶⁹ Une lettre de Petit écrite en janvier 1840 confirme la présence de ce catéchiste européen auprès de la tribu de Mangakahia :

Cette tribus [sic] a déjà été visitée il y a longtemps par Sa Grandeur qui y a placé un catholique irlandais qui y fait la fonction de catéchiste en attendant qu'elle pût y envoyer des prêtres.¹⁷⁰

La création officielle de la mission est reportée à fin juin 1840 avec l'envoi du père Petit depuis Kororareka. Le départ de Petit, initialement prévu pour janvier 1840, dut attendre en raison de sa nomination au poste de Provincial. Petit note avec fatalisme qu'il se voit « chargé par Sa Grandeur du temporel de la grande et pauvre mission de l'Océanie Occidentale. »¹⁷¹ Petit arrive à Mangakahia, le 28 juin 1840, date d'ouverture du registre de baptêmes et décès.

Lorsque Garin arrive dans la région, le père Petit avait donc déjà pris en charge l'évangélisation des tribus de Mangakahia, Whangarei et Kaipara et 37 baptêmes maoris avaient été enregistrés sur le registre de baptême pour les années 1840-3. Entre le 28 juin 1840 et septembre 1843, il avait effectué sept visites aux tribus de la région, d'une durée pouvant s'étendre de quelques jours à trois mois, et établi une chapelle-résidence auprès des tribus des chefs Waiata et Wetekia. Petit avait aussi été aidé sur place par des colons irlandais comme par exemple John Dwyer, dont il baptise les enfants. Cependant, lorsque Garin prend en charge Hato Rohario, le nombre de baptêmes augmente considérablement. Avant l'arrivée de Garin, Petit avait baptisé 16 Maoris. De 1843 à 1847, pendant que Garin est stationné dans la région, on en enregistre 147. Le tableau suivant, qui a été établi à partir du registre de la mission auprès des Maoris de Mangakahia,¹⁷² montre le succès relatif de Garin jugé d'après le nombre de baptêmes maoris enregistrés pendant la période où il y était missionnaire.

¹⁶⁹ Cité par Byrne dans *The Unknown Kaipara*, p. 93.

¹⁷⁰ M. Petit à J.-C. Colin, 8 janvier 1840, Kororareka, Baie des îles, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, doc. 43, vol. 1, p. 328.

¹⁷¹ Petit à Poupinel, 21 février 1840, Kororareka, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 44, p. 329.

¹⁷² *Liber baptisatorum*, mission du Nord Wairoa, ACDA: RA11.

Baptêmes, décès				
année	missionnaire	Baptêmes		Décès
		Maoris	Européens	
1840	Petit	2	1	-
1841	Petit	8	4	3
1842	Petit	4	2	-
1843	Petit, Garin	23 (Petit 2)	-	6
1844	Garin	28 (Garin, Petit)	1	3
1845	Garin	21	-	5
1846	Garin	22 (Garin, Viard)	-	5
1847	Garin	53 (Garin, Viard)	1	2
1848	Bâty	21 (Bâty, Viard)	-	-
1849	Bâty	7 (Bâty, Viard)	-	1
1850	Petit	5	-	-
Total sous Garin		147		

Avant son installation sur le site de Hato Irene, Garin avait vécu (de septembre 1843 à juillet 1844) à « Katiwa », dans une demeure simple, édifiée probablement par le chef Waiata dans le style maori, et située sur une terre ayant appartenu à l'Irlandais James Johnson avant d'être repossédée par le chef Waiata.¹⁷³ Bien que Garin ne donne pas de description complète de sa maison, le résumé de Numa évoque une 'whare maori', la demeure traditionnelle des Maori au dix-neuvième siècle. Elle consistait en une maison dont les murs étaient en écorce avec une cuisine extérieure attenante :

Site de la maison d'Antoine à Kaipara. Les murs sont en écorce d'arbres. Il n'y a point de plancher. L'eau entre dans la case. Les chiens entrent dans sa demeure, cassent et brisent tout. La maison lui sert de cuisine dans les temps de pluie. Dans le beau temps

¹⁷³ Il semble que Garin ne s'installe pas sur le site de Ake Ake dont Petit fait référence dans ses lettres à Pompallier datées du 16 juillet 1841, APMZ 208, Rome. Garin fait plusieurs références à Katiwa comme étant la demeure de Waiata (voir le 28 février 1845 : « Je vais en boat jusqu'à la porte de mon ancienne habitation à Katiwa ; Waiata a quitté cette maison, et en a bâtie une autre à la place de celle de Himi plus élevée. »)

la cuisine se fait en dehors. Point de crémalière [sic pour crémaillère] de crochets ni de pelle à feu.¹⁷⁴

Dans le *Rapport sur la mission* de 1841, le bâtiment original de la mission est décrit par Pompallier comme une hutte locale.¹⁷⁵

Le site de cette première mission est incertain. Mais il est probable qu'il se situait à proximité de Ahiturara, le village du chef Waiata dans le haut de la rivière Wairoa près des confluent des rivières Mangakahia et Wairua. Une mission catholique est indiquée sur au moins une carte de l'époque.¹⁷⁶ En 1841, c'est vraisemblablement là que le père Petit résidait. Toutefois, Petit pensait quitter ce site pour se rapprocher du pa de Tirarau, chef principal de la région :

Quelques heures après arrivèrent Tirarau et Waiata dans la maison que ce dernier a bâtie pour M^{gr} et que j'habite ils me dire[nt] que le gouverneur avoit décidé que l'écrit de donation de terre qu'a fait Waiata en faveur de Johnson n'étoit pas un titre légitime et qu'en conséquence je n'avois plus de raison de changer de place et que je ferois mieux de bâtir la maison sur la terre que réclame Johnson vu que près du pa de Tirarau il n'y a pas de bois à brûler.¹⁷⁷

Le site de Katiwa est distinct de « Ake Ake » auquel Petit fait référence en 1841 ; celui-ci est considéré par la plupart des historiens de la région comme le site de la mission catholique de Hato Rohario entre 1840 et 1843, date de l'arrivée de Garin. L'idée admise est que le père Petit était installé dans un lieu nommé Ake Ake à proximité du village du chef Waiata. L'on sait grâce à ses lettres qu'il fit une tentative pour se rapprocher du pa (le village fortifié de Aotahi) en 1842-3, mais ses efforts furent contrecarrés par la forte opposition du missionnaire wesleyen James Buller. Garin fit vraisemblablement de nouvelles tentatives pour ouvrir une mission près du pa en septembre-novembre 1843 puisque James Buller note à ce sujet : « I believe he [Garin] has abandoned the hope of getting a place at the Pa – another spot a few miles up the river has been pointed out to him – a poor place of perhaps two acres in extent for

¹⁷⁴ Résumé Numa (APM, Rome). D'après lettre du 20 février 1844, à ses parents.

¹⁷⁵ L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 174.

¹⁷⁶ Carte de Arrowsmith, 1841, dans *Historic Charts and Maps of New Zealand 1642-1875*, plate 58, p. 138. Carte de James Wyld, ibid., plate 59, p. 140.

¹⁷⁷ Petit à Épalle, 7 novembre 1841, Mangakahia, MS669, bobine 5, ATL.

which Waiata demands of him £ 30 [...] He seems very anxious to reside near Tirarau. »¹⁷⁸

Toutefois, l'hypothèse qui considère « Ake Ake » comme le site de la mission de Hato Rohario ne nous semble pas valide à la lecture des 'Notes de mission'. En effet, en 1844, alors que Garin descend la rivière Wairoa pour effectuer une visite aux tribus de Kaipara, il note être arrivé : « près du pic Te Akeake et de la montagne Maunga Raho [Maungaraho]. Là je vois une maison que le Père Petit avait fait bâtir pour lui lorsque Waiata et Tirarau restaient dans cette place ». ¹⁷⁹ Ce site est vraisemblablement le site auquel Petit fait référence peu après son arrivée en 1840 :

Comme je vous l'avais marqué dans la lettre qu'a du [sic] vous remettre Mr Browr [pour Brewer] j'ai descendu la rivière avec Waiata et la plus grande partie de sa tribus [sic]. La place que nous habitons s'ap[p]elle Ake Ake qui est environ à 65 milles de l'entrée de la rivière et nous avons toutefois mis trois petites journées pour nous y rendre ; c'est à dire trois marées car les naturels ne vont pas contre le courant [sic]. Le 1^{er} soin de Waiata à notre arrivée a été de travailler à me faire une habitation qui servira en même tems de chapelle. Pour ne pas contracter d'obligations envers lui j'ai taché de l'en détourner disant qu'il ne vallait [sic] pas la peine pour un mois ou 2 que nous avions à y passer voyant qu'il vouloit absolument bâtir une chapelle pour sa tribus, je lui ai dit que pour une habitation Joseph m'en feroit une très petite qui me suffira. La chapelle qui a environ 9 pieds sur 15 environ est presque faite.¹⁸⁰

La lettre de Petit, qui fut publiée dans les *AMO*, est équivoque et laisse penser que parce qu'une chapelle a été construite, c'était un lieu fixe : « J'ai fait régulièrement la prière et les instructions, depuis mon arrivée auprès de Waiata [...] après avoir cherché, durant plusieurs jours, la position la plus convenable pour les besoins de la mission, je suis descendu, avec Waiata et une partie de sa tribu, au lieu nommé Ake-Ake. Nous y avons construit une chapelle, et je n'ai pas, pour le moment, d'autre demeure. »¹⁸¹ Cependant, il est très vraisemblable que ce lieu-dit ne fut pas un centre d'occupation permanent. Petit note d'ailleurs que Waiata tenait absolument à avoir une chapelle mais qu'il avait :

¹⁷⁸ J. Buller, Journal, jeudi 17 novembre 1843, *A Continuation of a Journal 1838-1844*, MS 0364, ATL.

¹⁷⁹ Notes de mission, p. 391, 9 octobre 1844.

¹⁸⁰ Maxime Petit à Pompallier, 16 juillet 1840, Kaipara, OOC 418.2, APM, Rome. Cette lettre a également été publiée sous le titre 'Lettre du P. Maxime Petit, missionnaire de la société de Marie, au même [Pompallier]', 16 juillet 1840, Kaipara, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, Tome XIII, 1841, p. 404. Petit a envoyé à Pompallier en date du 16 juillet une deuxième lettre qui fut publiée dans *AMO*, I, p. 37-41.

¹⁸¹ Petit à Pompallier, 16 juillet 1840, *AMO*, I, p. 41.

« taché de l'en détourner disant qu'il ne vallait [sic] pas la peine pour un mois ou 2 que nous avions à y passer ». Juin et juillet sont les mois d'hiver et probablement les hapu de Wairoa étaient descendus dans cette région pour la culture ou la pêche. Dans les années 1840, les Maoris continuaient, parallèlement aux influences et au contact avec le monde européen, à poursuivre les activités traditionnelles liées à une société subsistant essentiellement de cueillette, d'agriculture, de pêche et de chasse. Les lieux d'habitations n'étaient en aucun cas fixes et les hapus se déplaçaient en fonctions de leurs activités annuelles.

La location de la mission de Hato Irene est de nos jours facilement identifiable à Tangiteroria. Le site de la mission de Garin ne figure pas sur les cartes topographiques récentes, mais le terrain est enregistré dans les 'Land Claims' de 1868 sous le titre 'Hatoi'.¹⁸² En 1867 le chef Tirarau sollicita que les 10 acres de terres de la mission soient officiellement attribués à l'évêque. Suite à un arpentage des terres de la mission, celles-ci furent précisément délimitées comme la parcelle 'Hatoi'. La signature de Maraea Te Hoia figure sur ce contrat :

Lettre du chef Tirarau et un témoin adressée aux autorités du gouvernement, sollicitant la reconnaissance de 10 acres de terre à l'évêque Pompallier. Datée du 4 avril 1867. Signée par Tirarau. Contresignée par l'évêque en date du 24 juin 1867.

« He kupu atu tenei na maua ki a koe me tuku te ingoa o Pihopa Pomiparia e koe ki te karauna Karaati mo te whenua mo Hatoi. » / This is a note from two of us to you that the name of Bishop Pompallier be included by you in the Crown Grant in respect of Hatoi. »

[signé par] Te Tirarau [croix] [et] Maraea.

Situé sur la rive opposée de la rivière Wairoa qui fait face à la route actuelle Bobs' Road, le site est inclus de nos jours dans la parcelle Hatoi Block 1, louée comme pâture à un fermier local par un 'Maori Trust'.¹⁸³ Le terrain dénudé et en pente, que Garin décrit par 'terrain inégal', est clairement visible, la partie supérieure du terrain est aussi facilement identifiable, c'est là où devait avoir été construite la nouvelle église et le

¹⁸² L'original du document se trouve aux Archives des Affaires Maories (Maori Affairs Building) (Maori Land Court Offices), à Whangarei. Le document consulté est une photocopie provenant du dossier sur la paroisse de Dargaville/Northern Wairoa 1911-1929, CLE114-3, ACDA, Auckland.

¹⁸³ En septembre 1953, la parcelle est cédée par l'Evêque Liston à trois membres d'un 'Maori Trust Committee' de Tangiteroria, (Documents Archives de la paroisse Nord-Wairoa, LIS73-2, ACDA).

cimetière, tandis que le presbytère devait se trouver près de l'endroit du puits actuel. Le point de débarquement de la mission est toujours visible. Un levé de plans de 1953 indique la présence d'une ancienne croix en bois vers le coin droit au fond du terrain. Il est dit qu'on retrouva dans le bush deux des cloches de la mission, qui furent données au père Hyde qui les rapporta à Mgr Liston à Auckland.¹⁸⁴ De nos jours, un descendant des Maoris de la région, Taipari Munro, possède à Poroti une cloche de beffroi apparemment trouvée sur le site. Deux autres cloches auraient été distribuées par l'évêque Liston en 1937 aux Carmélites d'Auckland.¹⁸⁵

À notre époque, le meilleur accès au site est toujours la rivière, pour une personne qui serait munie d'une embarcation, mais il est possible d'y accéder par une route de graviers qui mène à l'arrière de la propriété. Cependant l'accès se fait à travers champs et traverse des propriétés privées. La parcelle initiale de la mission, connue sous le nom de 'Hatoi', a été rendue à la communauté maorie. Elle est maintenant gérée par un Trust maori représenté par Te Ihi Tito, un arrière-petit-cousin du grand chef Tirarau.

Garin est responsable du développement et de la mise en place des constructions permanentes de la mission. Il s'acquitte rapidement et avec succès de cette charge. Lorsque Garin prend possession de sa nouvelle mission à partir du 13 juillet 1844, il ne s'y dresse que la maison en bois à peine terminée dont il avait lancé la construction. À l'origine constituée d'un seul bâtiment en bois d'une ou deux pièces, la mission est peu à peu aménagée pour permettre au missionnaire de vivre dans des conditions raisonnables.

En 1845, la nouvelle mission se compose d'une maison principale servant de presbytère (dont les dimensions devaient être de 42 pieds de long sur 14 de large)¹⁸⁶ dans laquelle Garin peut héberger des visiteurs européens. Elle est dotée d'une chambre, une cuisine, une chambre pour des serviteurs, une bibliothèque, une horloge, un grenier, une véranda, et d'un réfectoire attendant à sa chambre qui doit servir de dépôt.

Garin fait construire un puits et un poulailler, et des huttes pour loger ses serviteurs maoris et les Maoris venus le visiter. Il installe également un cadran solaire, un beffroi

¹⁸⁴ Dossier de la paroisse de Dargaville, Nord Wairoa, ACDA, Auckland.

¹⁸⁵ Dossier de la paroisse Dargaville/Northern Wairoa NUM01, ACDA et communications personnelles du père Bruce (au sujet du transfert aux Carmélites) et de Taipari Munro, 2003-4.

¹⁸⁶ Notes de mission, vendredi 2 février 1844, p. 15.

(en mai 1845), une croix pour sa maison, une petite chapelle, un hangar pour les embarcations. La mission s'agrandit en 1845-6 d'une maison en nikau pour ses serviteurs européens, le couple Linch (7 juin 1845), et de latrines.

Garin possède également un four (qu'il avait fait venir d'Auckland) et qui est utilisé par les Européens et les Maoris des environs, un moulin à grains installé en juin 1844, un entrepôt pour le bois, un char pour transporter des graviers, un hangar où il entpose son pressoir. Il élève aussi des chèvres, canards, dindes, poules et fréquemment un porc pour la nourriture. Garin fait aussi cultiver un jardin potager. Sans être comparable à la taille et l'envergure de la mission de James Buller, la mission catholique avait tous les signes de l'autogestion. En 1844, Garin plante des vignes de raisin rouge et blanc (dont les pieds furent offerts par M. Gilbert Mair),¹⁸⁷ des figuiers donnés par Waiata en 1844, des pêchers, des choux raves, des pois. Les légumes européens lui permettent d'avoir une nourriture différente du porc, des kumara (patates douces) et surtout des pommes de terre qui formaient l'aliment de base des Maoris et Européens. Garin fait aussi son vin de messe et se construit une presse pour le tirer. Lors de son séjour à Howick, Garin reçut une lettre de Lady Grey lui annonçant qu'il avait gagné un prix de 10 shillings pour une bouteille de vin produite d'après les vignes qu'il avait plantées à Mangakahia. Ce prix s'accompagnait d'une lettre flatteuse de la femme du gouverneur :

I owe you very many thanks for your interesting present of wine made in N[ew] Zealand, which both Sir George Grey and myself thought very good, and which we thought worthy of sending to the Exhibition of the Agricultural and Horticultural Society, where it gained the prize, and I shall have great pleasure in handing over the dividend, ten shillings to anyone, you will mention.¹⁸⁸

Garin exploite intelligemment l'allocation des 70fr. annuels qui étaient versés à chaque station et sa diligence fait qu'il aménagea rapidement sa nouvelle mission de 1844 à 1847.¹⁸⁹ Il est également plutôt content de s'occuper de sa mission. Grâce aux résumés de ses lettres faits par son frère Numa, on apprend qu'il a fait construire un méridien au centre de son jardin sur un tronc d'arbre, et qu'il a plusieurs jardins avec une grande sélection de légumes et de nombreux pieds de vigne :

¹⁸⁷ Notes de mission, mercredi 4 septembre 1844, p. 349.

¹⁸⁸ Lettre de Madame S. L. Grey (femme du gouverneur) à Garin, 31 mars 1849, MS 669, bobine 12, ATL.

¹⁸⁹ Somme allouée à la mission selon le Rapport de Pompallier pour l'année 1844, L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 211-2.

Son jardin a 120 pieds de côté, soit 40 mètres ce qui ferait 16 ares. — Il a un autre petit jardin à 2 ou 3 minutes de son habitation. Il prend à son service 2 Européens mari et femme pour cultiver son jardin. Il le fait agrandir et il a en définitive 5 à 600 pieds de long sur 150 de large (soit 200 mètres sur 50, ce qui fait une surface de un hectare. Il va y semer du blé et pense en récolter suffisamment pour un an. Il y a planté 300 pieds de vigne; c'est la seconde année qu'ils sont plantés. (en 8^{bre} 1844 probablement). Il cultive dans son jardin des laitues, des melons, des scorsonères [salsifi], des petites raves, des haricots, des fèves, des framboises et des pastenades [panais], des figuiers et des pêchers; il cultive aussi avec succès des choux. Il élève aussi des poules, des canards, des dindes et des chèvres.¹⁹⁰

Garin possède également à sa disposition une pirogue maorie et une baleinière acquise par Pompallier en février 1844, qui lui permettent de se déplacer sur la rivière Wairoa et même traverser l'immense baie de Kaipara pour visiter les villages maoris de cette région.

La mission de Garin contraste avec l'image donnée par certains historiens d'une mission catholique pauvre et précaire. L'établissement que Garin mit en place, sans rivaliser avec les 400 acres de la mission wesleyenne de Tangiteroria (acquis le 17 novembre 1836)¹⁹¹ était une exploitation qui possédait toutes les caractéristiques de l'auto-production et de la subsistance. Tout en étant un homme de prière et d'études, Garin n'en était pas moins un homme pratique doté de nombreux savoir-faire nécessaires à la gestion d'une station de mission. Garin prenait aussi plaisir à entreprendre l'organisation et la mise en place de la mission malgré certaines difficultés liées à la délégation des tâches. Son esprit d'invention lui était bien utile dans le contexte de la mission. On sait qu'il créa un char pour faire porter des graviers en 1846 et qu'il fit une presse à vin. Ses talents multiples trouvèrent des applications dans de nombreux domaines dans un contexte de mission où tout était à créer et inventer.

Probablement fin 1846 – 1847, une église en bois fut construite par les charpentiers européens de Mangawhare, mais jusqu'à cette date les offices se déroulaient dans une chapelle en raupo (joncs). Le développement de la mission fut à cette période retardé par l'absence de Pompallier sur qui Garin devait compter pour mener à bien ce projet et surtout pour obtenir les ressources financières nécessaires. Pompallier avait quitté

¹⁹⁰ Résumé Numa, APM, Rome. D'après lettre no 14, 24 février 1846 à ses parents.

¹⁹¹ Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District I. Auckland*, 1996, p. 165.

Auckland en août 1845 pour Sydney, sans laisser apparemment de date de retour fixe. Le père Forest note d'Auckland : « C'est depuis le 8 août [1845] dernier que Monseigneur Pompallier est parti pour Sydney, nous ne savons pas précisément quand il reviendra. »¹⁹² Après avoir consacré Viard le 4 janvier 1846, il retourne avec lui dans le navire de guerre *Le Rhin*, à la fin du mois de janvier 1846.¹⁹³ Enfin Pompallier s'embarque pour la France le 16 avril 1846 sur *Le Rhin* depuis Akaroa pour faire le voyage à Rome.¹⁹⁴ Garin n'eut donc que peu de contacts avec lui.

Les Notes de mission donnent l'image d'un petit centre qui attire Européens comme Maoris. Garin emploie des serviteurs successifs : Mr Raynolds (ou Reynolds), en tant qu'homme de main, cuisinier et jardinier, le Français Pierre comme cuisinier et jardinier, le couple Linch qui le quittèrent avant Pâques 1846, mais aussi des charpentiers et des scieurs tels que messieurs Ross, Wilson et Trueman pour la construction de son presbytère. Il embauche aussi des Maoris comme Rako ou Te Arahi pour faire des travaux généraux dans la mission. À son service, aux fonctions diverses de catéchistes, serviteurs, ou hommes de mains, sont employés Matiu et Kaperiere. En plus de ces deux jeunes serviteurs, Garin eut à son service Ware Penehamini (en juillet 1844) et Te Piko en 1846.

Même si Garin n'a pas de frère pour l'épauler dans son travail, il n'était pas pour autant isolé. D'une certaine manière, parce qu'il doit faire appel à des intervenants extérieurs pour les besoins de sa mission, il a plus de liens et de contacts avec la communauté des colons vivant sur place. Ainsi, aux yeux des Maoris, il n'est pas seulement identifié avec les 'Oui oui' ou Français, mais aussi avec le monde des Européens britanniques.

Outre son travail d'évangélisation, Garin participe à la vie économique et sociale de la région en employant des Européens comme des Maoris pour divers travaux. Il sert aussi d'intermédiaire entre le monde maori et le monde Pakeha, que cela soit pour faciliter une vente de terre, acheter des vivres ou arranger un mariage. Garin est une sorte d'intercesseur entre les deux races, ce qui lui vaut une reconnaissance de la part du monde maori, mais aussi de la part des Européens de la région. Garin est selon l'expression un « Pakeha maori ». Ce terme désignait un Européen vivant dans le

¹⁹² Lettre de Forest à Colin, Auckland, 18 novembre 1845, APMZ 208, Rome.

¹⁹³ E. R. Simmons, *Pompallier, Prince of Bishops*, p. 100.

¹⁹⁴ J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 123.

monde maori et qui connaissait les us de la communauté maorie. Ce terme avait à cette période une connotation positive.

Garin apporte aussi dans la communauté un savoir-faire médical, et il accueille des malades dans l'enceinte de la mission où certains restent pendant la durée de leur maladie. L'origine de l'acquisition de ces connaissances thérapeutiques est incertaine. Dans une lettre écrite en 1840, il fait référence à l'emploi de l'arnica, alors qu'il était encore professeur à Meximieux :

P.S. je vous prie de m'acheter un flacon d'arnica chez Mr Pelletier pharmacien rue Sirène — c'est l'essence d'Arnica et non la plante. J'ai trop vu les effets merveilleux de cette liqueur sur moi et sur beaucoup d'autres pour les contusions, les chutes, les déchirures etc. pour n'être pas convaincu qu'on peut faire un grand [usage] avec et sans danger et facilement. J'ai guéri à Belley presque sur le champ un enfant qui avait [reçu] un coup de pied à l'estomac, un autre qui était tombé sur la glace, j'ai été aussi guéri en 2 heures d'une chute dont je me ressentais depuis 3 semaines.¹⁹⁵

Garin avait pu se familiariser avec la médecine grâce aux contacts avec le docteur Martin, que la famille Garin fréquentait et qui était un ami de la famille. Il habitait à l'ancienne abbaye de St Rambert au-dessus de la ville et son frère était le maire de la bourgade. Garin l'évoque dans sa carte-lettre en 1841 :

Nous voici enfin au terme de notre voyage; la providence nous a bien gardés et conduits jusqu'en ces pays lointains. Quoique Mr Martin par l'intérêt qu'il prenait pour moi, me disait que je n'avais pas un tempérament à passer les mers, et que je succomberais en route, j'ai cependant passé bien portant.¹⁹⁶

Antoine Garin a probablement un intérêt personnel pour la médecine, puisqu'à Mangakahia il n'hésite pas à exploiter ses connaissances médicales pour guérir les Maoris. La liste des médicaments qu'il utilise est impressionnante et témoigne d'au moins un minimum de savoir médical. Sa pharmacie est transportée dans une giberne qui l'accompagne dans ses tournées de mission. Ces médicaments sont utilisés également par ses confrères en Nouvelle-Zélande. Certains sont envoyés directement de France. Alors que Garin est responsable de la mission procure, une liste de remèdes

¹⁹⁵ Lettre de Garin à son supérieur J.-C. Colin, Londres, décembre 1840, OG 031, APM, Rome.

¹⁹⁶ Carte-lettre d'Antoine Garin à ses parents, 1840-1, dossier Garin, APM, Rome.

requis pour la pharmacie de la mission qui fut envoyée à J.-C. Colin donne une idée des produits utilisés :

Eau de Cologne 60 fioles. Arnica, 12 petits flacons. Huile de ricéin [sic], 3 bouteilles.

Pierre bleue [pierre de vitriol] pour 12 stations. 100 petites fioles très-fortes, pour porter les remèdes, et de différentes grandeurs. Plusieurs petites boîtes d'onguent pour les plaies et d'un pouce de diamètre, en tout 200.

Camphre 12 bouteilles. Chlore 3 bouteilles.

Remèdes pour le mal de dents — 6 bouteilles d'elixir de la grande Chartreuse ; remèdes pour les maux d'yeux, remèdes pour les maladies scrupuleuses [sic] avec tumeur, maladie très-répondue. Envoyer des notes exactes sur l'emploi de ces différents remèdes.¹⁹⁷

Parmi les remèdes, envoyez-nous encore de l'onguent de citrin pour la gale.

Une bonne quantité de camphre.

À cette liste s'ajoute les remèdes 'personnels' que Garin utilise le plus fréquemment comme : les pommes de terre râpées sur les brûlures (224, 23 mai 1844), l'eau céleste pour les yeux (225, 23 mai 1844), eau-de-vie, élixir de longue vie (127, 29 mars 1844), essence d'arnica, infusion d'écorce d'ipécacuana (213, jeudi 16 mai 1844), infusion de fleur de sureau (206, 11 mai 1844), infusion de tilleul (93, 7 février 1844), bains de pied à la moutarde et infusion de tilleul, Potion de rhubarbe (96, 11 mai 1845), laudanum (97, 12 mai 1845), gouttes d'éther sulfurique pour les coliques (127, dimanche 15 juin 1845), l'huile de castor (136, 27 juin 1845), sel d'Epsom (273, 29 septembre 1845), gomme arabique (273, 29 septembre 1845), eau vulnéraire (284, 8 septembre 1845), écorce du bois quinquina, magnésie pour les enfants, le piropiro (21, 23 janvier 1846).

Les gestes médicaux que Garin assume confirment un savoir médical assuré : prendre le pouls, percer une tumeur, faire des lavements, faire respirer des sels ou de l'éther (449, nov. 1844), donner des bains de pieds et des fumigations, appliquer des cataplasmes de pain/oignon sur une tumeur (mars 45). Garin est même impliqué dans des opérations

¹⁹⁷ Garin à Épalle, 25 décembre 1842, dans Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 2, doc. 220.

presque chirurgicales en aidant à remettre un os déboîté, ouvrir un abcès. Il décrit un cas où il doit même provoquer une fausse couche :

[À Pukeokui] Je trouve Makarita malade. Elle dit que son enfant est mort dans son sein, elle fait du sang. Je lui fais boire [de l']eau de vie dans de l'eau et peu après elle accouche de son enfant mort, elle est délivrée. (116, vendredi 14 août 1846)

Garin n'était pas médecin mais il est probable qu'il ait bénéficié du savoir médical dispensé par le docteur Louis Arnoux, le chirurgien en chef à bord du navire français le *Rhin*, lors de ses escales en Nouvelle-Zélande. Dans un rapport au capitaine Bérard, commandant de la corvette française, Arnoux indique avoir lors de ses séjours à la Baie des Iles : « laissé des médicamens et ustensiles, donné des instructions médico-chirurgicales au prêtre chargé de la pharmacie. Fait et dédié à M^{gr} Pompallier un petit traité de médecine et chirurgie populaire à l'usage des missionnaires et contenant des notions de matière médicale et un mémorial pharmaceutique. »¹⁹⁸ Il est probable également que Garin ait eu plus d'une occasion de participer ou d'observer l'usage de la médecine par d'autres prêtres, car les missionnaires avaient installé une sorte de petit hôpital sur le site de la procure de Kororareka. D'après *Le Voyage au Pôle Sud* de Dumont d'Urville, ce petit hôpital était, en mai 1840, sous la supervision d'un docteur et était ouvert à tout Maori.¹⁹⁹

Les succès médicaux lui valent une certaine réputation auprès des Maoris de la région. En 1846, il reçoit la visite du chef guerrier Kawiti qui s'arrête à sa station après les événements de Te Ruapekapeka : « Kawiti s'en retourne avec tous ses naturels, il vient me voir chez moi en passant, il me demande un remède pour se frotter le corps et un autre pour ses yeux. » (45, 20 février 1846). Sa renommée est étroitement liée avec l'efficacité de ses remèdes. Garin rapporte : « L'on me dit que la femme de Taurau est guérie. Taurau dit à Te Pura [Buller] : Il n'y a que le p[ère] Garin qui a de bons remèdes. » (19, 14 décembre 1845). Garin est comparé positivement au père Petit en ce domaine, son ami Tiperia lui dit :

¹⁹⁸ Louis Arnoux, 'Copie du rapport adressé à Mr Bérard', Toulon le 31 août 1846, Archives de l'Hôpital Maritime, Toulon, France : Nouvelle-Zélande. Océanie, *Rhin*, 1846. No. 27.

¹⁹⁹ L. K. Gluckman, *Tangiwai : A Medical History of New Zealand prior to 1860*, p. 40.

Quoique tous les prêtres aient la même foi le même enseignement, cependant tous n'ont pas la connoissance [sic] des remèdes. Le père Petit est venu ici mais il n'a guéri aucun de nos malades, pour toi tu en as guéri plusieurs (samedi 27 septembre 1845).

L'historienne Jane Thomson note que la plupart des missionnaires catholiques étaient, à la différence de leurs confrères britanniques, peu équipés en matériel médical. Mais selon elle, Garin semble avoir été une exception dans ce domaine.²⁰⁰ Cependant le rapport du docteur Arnoux prouve que Garin ne devait certes pas être le seul missionnaire mariste à exercer la médecine. Dans une autre île du Pacifique, Tonga, le père Chevron, prêtre mariste français, envisageait même l'usage de la médecine comme moyen de gagner des néophytes. Il dit dans une de ses lettres à J.-C. Colin : « Je vous ai parlé de médecine. C'est, je crois, le seul moyen par lequel nous pourrions renverser les missionnaires [protestants]. »²⁰¹ Les aptitudes médicales étaient plus largement répandues chez les missionnaires anglicans. En Nouvelle-Zélande, les membres de la société missionnaire CMS regardaient la médecine comme une arme évangélique très puissante. Le rôle médical de Garin est un exemple supplémentaire de l'impact des missionnaires français dans le contexte de la Nouvelle-Zélande du dix-neuvième siècle.

L'église et le presbytère construits par Garin servent jusqu'en 1867 pour des prêtres itinérants, mais sont détruits probablement autour de 1900. Après le départ de Garin au début de l'année 1848, la mission est placée sous les soins de différents catéchistes maoris. L'un d'entre eux était nommé Hohepa [Joseph].²⁰² La mission est visitée épisodiquement par le père Bâty depuis la Baie des îles,²⁰³ mais ces visites s'achèvent fin 1849, lorsqu'il quitte Kororareka pour Auckland puis Wellington pour y préparer l'arrivée de Viard.²⁰⁴ Viard y est présent en août-septembre 1849, puis c'est au tour du père Petit de s'y rendre occasionnellement depuis Hokianga jusqu'à son départ pour le diocèse de Wellington.

²⁰⁰ Jane Thomson, 'Some Reasons for The Failure of the Roman Catholic Mission to the Maoris, 1838-1840', *NZJH*, p. 171; 'The Roman Catholic Mission in New Zealand, 1838-1870', p. 117.

²⁰¹ Chevron à Colin, Tonga, 2 février - 24 juillet 1844, dans Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 3, doc. 296, p. 41.

²⁰² T. George, *The Catholic Church in Tangiteroria*, p. 6.

²⁰³ L. Keys, *Philip Viard, Bishop of Wellington*, p. 66. Le Registre des baptêmes de la mission indique des visites fréquentes du père Bâty entre février 1848 et novembre 1849. Viard baptise douze personnes à la fin de l'année 1848 ; Hato Irene est ensuite desservie par le père Petit depuis Hokianga en 1850, *Liber Baptistarum*, ACDA.

²⁰⁴ L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 77.

À partir de 1853, la région est visitée par des prêtres diocésains, puis par les missionnaires Franciscains depuis Hokianga, des prêtres bénédictins, et par des prêtres d'Auckland, comme les pères Walter et James McDonald et le père O'Hara.²⁰⁵ En 1869, Pompallier y fait une visite d'adieu avant son départ pour la France. De 1865 à 1869, elle est entretenue par le père Pierre Bucas dont Kaperiere fait référence dans une lettre à Garin :

Tenei ano tenei korero ki a koe ko to ou whare e tu nei ano, ko te whare karakia kua pakaru i te pirau noa iho, me te parani hoki o toou whare kua pirau te papa o raro. Ko te tuanui, na Pukaha i whakahou. Hoi enei korero. Tenei ano tenei korero, ko nga tupapaku katoa i konei, i te kaari o Hato Irene, kua riro katoa. Kua mauria atu e Ruka, e nga tangata katoa, ki o ratou wahi tapu maori. Hoi ano, ka mutu ena korero ki a koe.

Here is another piece of news for you. Your house is still standing. The church has fallen down from decay, along with the verandah of your house. The floor below has rotted. Pukaha [Bucas] renewed the roof. I have said enough on that matter. I shall also add the following. All the bodies of the dead here in the garden of St Irenaeus have gone. They have been taken away by Ruka and all the people to their Maori burial sites. Again, that is enough.²⁰⁶

En 1885, le père Hackett prend résidence à Te Kopuru, le centre d'une paroisse qui s'étend tout le long de la côte ouest depuis Avondale jusqu'au North Cape. Puis ensuite le père Kehoe et le père Egan. Le père Smiers des Mill Hill Fathers fut nommé en 1896 à la paroisse de Whangarei qui comprend le Northern Wairoa.²⁰⁷

Dans les années 1880, une église, St Linus (Hato Rini), fut construite à Opanaki (Kaihu), sur une terre donnée par Parore. En 1885 la paroisse de Te Kopuru est ouverte, et en 1875 un presbytère est construit à Mangawhare. Une nouvelle église fut reconstruite en 1914 à Avoca. En 1955, l'église St Pius X fut ouverte à Tangiteroria.²⁰⁸

Outre les environs immédiats de sa mission, en amont et en aval de la rivière Wairoa, Garin est chargé des régions de Whangarei et de Kaipara, accessibles depuis sa station

²⁰⁵ Dossier Dargaville/Northern Wairoa, NUM01, ACA.

²⁰⁶ Kaperiere Hoeroa à Garin, 7 août 1869, Round Hill, Original en maori, traduction en anglais par Père Quinn modifiée par Peter et Christine Tremewan, HD2/106-107A, APMW.

²⁰⁷ D'après un article intitulé 'Parish of Northern Wairoa' [sans date, sans référence], dossier Garin, documents réunis par T. George, ACA.

²⁰⁸ Dossier de la paroisse Dargaville/Northern Wairoa NUM01 ACDA.

en un ou deux jours de voyage, pour l'une à pied, pour l'autre en embarcation. À Whangarei, Garin a pris l'habitude de visiter les quelques Européens qui y habitent comme le marchand Gilbert Mair et les frères Carruth. Membres de l'Église presbytérienne, ils étaient rarement visités par les missionnaires anglicans ou wesleyens. À Kaipara les visites concernent uniquement des villages ou des campements maoris. À la différence de certains territoires de mission comme à Tauranga ou Rotorua, l'accès aux villages est relativement aisé et Garin peut être hébergé en chemin dans des familles maories avec lesquelles il est associé ou chez des Européens qui le connaissent. Entre 1844 et 1846, il fait en tout treize visites qui le mènent jusqu'à Whangarei, Kaipara, Auckland et Kororareka.

Malgré l'étendue de sa mission, Garin s'occupe diligemment de sa paroisse et visite les villages les plus éloignés aussi souvent qu'il lui est possible. Ses visites sont planifiées en fonction des saisons pour être sûr qu'il n'impose pas de surcharge supplémentaire en matière de nourriture pour les familles qui l'accueillent. Les tournées s'effectuent à partir de sa mission ou d'une station annexe. Lors de ses tournées de mission, Garin reste dans un village pendant quelques jours, organise un groupe de prières auquel il enseigne les principales prières catholiques du catéchisme *Te Ako Marama*. Ce groupe ou cette personne est ensuite responsable du suivi quotidien des prières du soir ou du matin jusqu'à la prochaine visite du prêtre. Lorsque le prêtre le juge approprié ou lorsqu'une personne qui connaît suffisamment ses prières le désire, le baptême est administré. C'est ce type d'organisation routinière que Garin doit généralement suivre.²⁰⁹ Ces routines n'étaient pas suivies seulement par la mission catholique, elles représentaient le travail d'évangélisation adopté par tous les missionnaires. Garin se déplace constamment avec ses deux jeunes serviteurs et catéchistes, Matiu Tahunu et Kaperiere Te Hoeroa, pour visiter les villages disséminés en amont ou en aval sur les rives de la rivière Wairoa et Wairua. Il se rend chez les Européens pour les offices du dimanche, mais le plus souvent ceux-ci sont donnés dans la chapelle de sa mission à Hatoï. Ces offices sont dits en latin, et les prêches en maori, et en anglais si des Européens sont présents.

Garin voyage à pied ou en waka dans des conditions parfois pénibles, surtout après la pluie ou lorsqu'il doit hâter le pas. Pour se rendre de Tangiteroria à Kororareka, il

²⁰⁹ E. R. Simmons, *Pompallier: Prince of Bishops*, 1984, p. 76.

existait deux sentiers maoris dont la course précise était connue par les seuls habitants de la région. Bien que les missionnaires de Waimate et de Paihia aient commencé à élargir les chemins pour se rendre de la Baie des Iles à leurs stations, de tels travaux ‘routiers’ étaient encore rares. Les sentiers empruntés par Garin ne sont que des voies hasardeuses où l’on chemine en file indienne à travers marais, et forêts épaisses, parfois dans la boue. Pompallier suivit le chemin que Garin empruntait pour se rendre de Tangiteroria à Kororareka. Le sentier commençait au nord de la rivière Wairua, vraisemblablement avant les chutes Wairua, aux alentours de Te Ripo, puis de Pukeokui. Il fallait ensuite traverser un marais, une grande forêt (Purua), puis des espaces dégagés probablement d’anciennes forêts transformées en plaines de kahikatea et de flax, avant d’arriver à la rivière Kawakawa où l’on pouvait se procurer un waka. Le botaniste allemand Ernest Dieffenbach, qui explore la région entre la Baie des Iles et le nord Wairoa dans les années 1840 en vue d’un rapport pour l’Association coloniale ‘New Zealand Company’, commente :

The country consists mostly of low but steep hills, on which here and there are the remains of the former kauri forest, half burnt and rotten ; but now nearly the whole surface of the region is covered with fern and manuka. The hills alternate with valleys, which, from the stagnation of the waters, are swampy, and contain here and there forest of the kahikatea pine (*Dacrydium excelsum*), [...] A swampy plain stretches to the eastward as far as the rugged hills of Wangari Bay.²¹⁰

C’est ce genre de paysage que Garin doit traverser pour se rendre à Kororareka. Les espaces découverts qu’il qualifie de « désert » sont des régions non habitées qu’il traverse. Le journal donne ainsi au lecteur une opportunité de revivre les conditions de voyage à pied mais surtout en pirogue en Nouvelle-Zélande dans les années 1840.

Pour aller de Kororareka à Mangakahia, le premier trajet faisait passer les voyageurs par la tribu de Ruku, à l’est de la rivière Kawakawa, le second faisait passer par la rivière « Kawa-Kawa, qui est au pouvoir des hérétiques » :²¹¹ ainsi parfois, Garin, au lieu de remonter vers le nord aux alentours de Te Ripo, prend un sentier alternatif qui fait passer par Waitomotomo, puis Kawakawa. C’est ce chemin que le missionnaire Colenso suivit pour se rendre de Whangarei à Paihia.²¹² Le trajet par Pukeokui est celui que

²¹⁰ E. Dieffenbach, *Travels in New Zealand*, part. II, p. 260-1.

²¹¹ Lettre de M. Petit à Pompallier, *APF*, vol. 13, p. 404-5.

²¹² Bagnall and Petersen, *William Colenso*.

Garin emprunte généralement et c'est le même chemin qu'il suit en partie pour se rendre à Whangarei. Depuis Wairoa, il passe par Te Ripo, Pukeokui, puis traverse une forêt (Whatitiri) avant d'arriver au kainga de Te Akiriri, à Otaika. Au lieu de revenir chez lui par Pukeokui, Garin passe parfois par Wharekohe. Ces sentiers étaient peu ou mal connus des Européens, et sans guide il était facile de se perdre. Garin note qu'il rencontre un jour un Européen qui avait erré pendant deux jours dans les forêts. Le père Petit, lors de son premier voyage en juin 1840 pour Mangakahia, se perd avec sa troupe, et il lui faut plusieurs jours pour arriver à sa destination. Garin est avantagé par la présence de ses catéchistes Matiu et Kaperiere qui connaissent bien la région et par le fait qu'il est souvent guidé par des Maoris qu'il accompagne lors des visites qu'ils font à leurs parents. En juin 1844, on le fait passer par les kainga de Hemi Peru, puis celui de Hamiora et le père de Mohi Te Houtai. Garin profite souvent des voyages que les Maoris entreprennent pour eux-mêmes en se joignant à eux dans leurs excursions. Le fait qu'il n'est pas l'initiateur direct de tels voyages signifie qu'il a l'occasion d'observer ses compagnons de voyage du point de vue d'un observateur discret et subalterne. Cela suggère aussi qu'il était reçu comme membre de l'équipe ou de la famille qu'il accompagnait (avec qui il était associé) et non pas comme un visiteur étranger. Ceci lui permit d'aborder le monde maori d'un point de vue plus 'intime' et d'intérieur, ce qui donne à son témoignage une perspective unique.

Les difficultés et aléas de tels voyages font qu'il fallait être bien préparé pour affronter les distances à parcourir. Garin est équipé en conséquence. En plus d'une arme maorie qui lui sert de bâton de marche, d'un manteau huilé qu'il porte enroulé sur l'épaule, Garin emporte avec lui une giberne qui contient une sorte de petit nécessaire de survie dont le contenu est détaillé dans l'une de ses lettres à sa famille. Le résumé nous est donné par son frère Numa. Outre sa précieuse pharmacie, son sac contient aussi une sorte de kit de survie :

1° son bréviaire (1^{re} et 2^e case), 2° son portefeuille, 3° un nouveau testament, 4° l'invitation de J.C. et 5° un rituel (3^e case), 6° fiole de laudanum, 7° fiole de magnésie, 8° pillules de rhubarbe, 9° bois de quinquina, 10° sel d'epsom, 11° de l'alum [sic] dans une petite boîte de fer blanc, 12° de la laine du fil blanc, du fil noir, 13° un couteau (double décimètre) garni d'un poinçon, d'un canif, et couteau à papier, (4^e case) 14° encrier de plomb, 15° rasoir, 16° pinceau à barbe, 17° savon, 18° aiguilles, 19° crayons dans un étui, 20° plumes métalliques dans un étui, 21° plumes d'oie dans un autre étui,

22° épingles à une pelotte [sic ?], 23° peigne, 24° colle à bouche, 25° passe-attache, 26° grosse aiguille, le tout dans un étui de fer blanc, 27° briquet, 28° pierre à briquet, 29° amadou de la Nouvelle-Zélande dans un autre étui de fer blanc 30° allumettes phosphoriques, dans une boîte de fer blanc. De plus sous le couvercle 31° livre de prières en langue des naturels, 32° à côté papier à lettre, 33° et derrière un miroir. ²¹³

Il possède aussi un second petit manteau pour la nuit et une couverture pour dormir soit dans une hutte provisoire, soit à la belle étoile. En plus de son attirail, Garin doit être reconnaissable grâce à la soutane noire portée par tous les missionnaires français et que l'évêque Pompallier considère comme l'étendard de ses missionnaires, avec le chapeau tricorne.

La description du père Pezant donnée par un jeune capitaine britannique Ensign Best, dans son journal privé, donne une idée de l'allure vestimentaire des prêtres français voyageant en Nouvelle-Zélande au dix-neuvième siècle :

[we] met a Catholic Priest. I never remember seeing a more miserable figure – Travel worn unshaven & unwashed he wore the tricornered hat of his order, his long coat & a kind of black petticoat were tucked up with the Skirts under the waistband and a pair of Old Wellington boots were drawn over his Trousers. From his neck hung a large crucifix and on his back was a kind of sack containing in every probability all he possessed in the world. He was returning to Tauronga which place he had left 3 weeks before and had left Rotorua for Maketu on Saturday. ²¹⁴

Il est probable que lorsqu'Ensign Best fit ce triste portrait, le père Pezant était le premier prêtre français qu'il ait jamais rencontré. De plus, Pezant revenait de Tauranga à la hâte afin de prévenir une attaque prochaine sur le village de Tauranga, et son apparence physique ou sa présentation devaient être loin de ses priorités. Cette description donne néanmoins à un lecteur contemporain une idée de l'allure générale des pères français et de l'impression que celle-ci pouvait faire sur des Anglophones qui n'avaient jamais rencontré de tels missionnaires.

S'occuper d'une paroisse aussi grande signifie donc voyager dans des conditions souvent difficiles, traverser des forêts, des marais et dormir en plein air. Garin, qui est soucieux de faire bonne figure et honneur à ses hôtes, est conscient de l'importance des

²¹³ Résumé Numa. APM, Rome.

²¹⁴ N. Taylor (éd.), *The Journal of Ensign Best, 1837-1843*, 5 décembre 1842, p. 382.

traditions maories en matière de présentation. Il prend soin avant d'arriver aux villages de présenter une figure honnête à ses hôtes et imite ses compagnons de route qui s'apprêtent avant d'arriver à un village.

Garin, qui ne se considère pas spécialement comme un fin marcheur, est en revanche préparé matériellement pour affronter de tels voyages faits à la manière et dans les conditions difficiles de la Nouvelle-Zélande du dix-neuvième siècle. Les aléas et les difficultés de tels voyages sont cependant rarement mentionnés dans les 'Notes de mission'. Garin parle d'une grande fatigue et d'une douleur dans la cuisse ressenties en 1845, de la faim et de l'absence de nourriture fraîche mais ces conditions telles qu'elles soient n'entachaient pas son plaisir et sa gaîté. Garin partage cet entrain avec ses compagnons de voyage. G. F. Angas, un contemporain de Garin, note la gaieté générale des Maoris lors de leurs voyages : « The Maories are remarkable for their natural gaiety : they are merry fellows ; always laughing and joking, especially during the adventures of a journey, to which they are extremely partial [...] »²¹⁵ Pourtant, ses années de mission, comme pour la plupart de ses collègues, vont porter un lourd tribut à sa santé. Dans les années 1860, Garin attribue les douleurs qui le paralysent à ces années qui l'ont obligé à dormir dehors ou dans des huttes maories peu équipées en matière de confort, comme par exemple la première nuit qu'il passe dans une hutte maorie en compagnie du père Petit-Jean.²¹⁶

Le jeune artiste George French Angas note, au sujet de son séjour en Nouvelle-Zélande effectué au printemps 1844, que la physionomie du pays ne se prêtait guère à de tels voyages par l'intérieur. Dans sa page d'introduction, il compare la Nouvelle-Zélande avec l'Australie plus à son goût pour les déplacements :

Travelling in New Zealand is very different from travelling in Australia, where the open nature of the country enables to ride for hundreds of miles in almost any direction: in New Zealand the traveller must go on foot, and so dense and extensive are many of the mountain forests, that he has to cut or force his way through them; whilst the frequent precipices, swamps, and rivers, offer obstacles to his progress that require some ingenuity to overcome.²¹⁷

²¹⁵ G. F. Angas, *Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand*, p. 11.

²¹⁶ Garin à Numa, Nelson, 21 septembre 1879, APM Z61 8-410, Rome.

²¹⁷ G. F. Angas, *Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand*, p. 1.

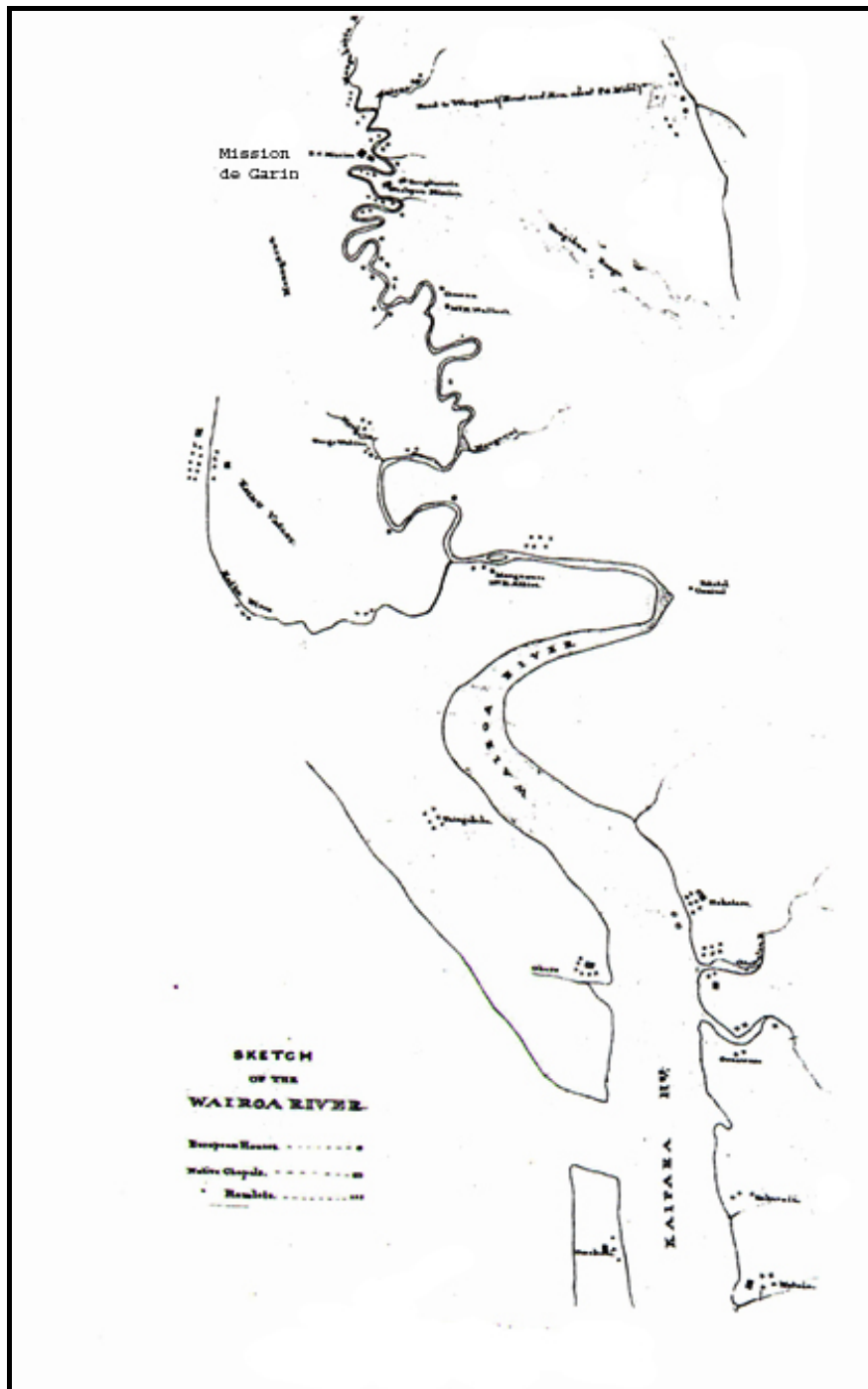
La population maorie autour de la mission de Garin est éparpillée. Nombreux vivent dans de simples campements appelés kainga qui peuvent varier d'une seule case dans laquelle vit une famille à un regroupement de plusieurs familles. Les Maoris se déplaçaient durant l'année en fonction des saisons et des locations de culture. Les chefs Tirarau et Waiata, par exemple, habitent sur les rives de la rivière Wairua à l'époque de plantation et de récoltes mais à Aotahi et dans des villages de la rivière Wairoa à d'autres époques. Cette répartition aléatoire de la population signifie que Garin est toujours en mouvement. Les membres des différents hapu se déplacent beaucoup et certains changent de lieu d'habitation afin de se trouver à proximité et au contact avec les Européens et les lieux d'exploitation de ressources naturelles comme les kauri ou la résine. Garin remarque qu'en 1846 la plupart de ses paroissiens séjournent à « Te Awamutu », un campement provisoire, dans le bas de la rivière Wairoa où ils sont occupés à couper des bois. La rivière n'était pas navigable (sauf en pirogue) en amont du site de la mission wesleyenne de James Buller, mais des navires marchands à destination des ports de Londres ou Sydney pouvaient accéder jusqu'aux stations des frères Walton ou celle de Mr Stevenson (ou Stephenson) dans le bas de la rivière.

Le Northland du milieu du dix-neuvième siècle était encore majoritairement maori, malgré la présence de beaucoup de familles missionnaires britanniques et de marchands attirés par les ressources naturelles de la région. À Mangakahia les Maoris entretiennent des relations d'échange avec les Européens installés le long de la rivière Wairoa et sont impliqués dans des relations économiques avec le monde pakeha. La présence de ce monde pakeha fournit l'infrastructure nécessaire à l'installation et la construction des bâtiments de la station de mission catholique. Alors que Garin a pour projet principal la conversion des Maoris et la création d'une mission maorie, il est également tourné vers l'entretien de la foi des colons catholiques, irlandais ou écossais vivant à Mangakahia.

La plus grande partie de la population maorie de la rivière habitait à Aotahi, dans le pa de Tirarau, et certaines familles avaient résidence dans des villages en haut de la rivière Wairoa. L'esquisse de Garwood indique quatre centres principaux de la population maorie, le pa de Tirarau avec « 100 men » et celui de Parore « numerous tribe [...] 200 men », et puis le village de Paikea et l'habitation de Te Wehinga. Les informations sont moins claires pour la partie sud de la rivière et pour la Baie de Kaipara. Mais un site appelé Omana comporterait 50 hommes, Okaro 60 et Mahipatoa [?] 25 sous le chef

Wiremu Tipene. Meme si l'on ne peut pas se fier totalement à ce qui n'est qu'un simple croquis visant à évaluer la typographie de la région dans un but d'exploitation ou d'occupation, le document permet d'évaluer la répartition des populations mixtes visitées par Garin et offre un très bon complément visuel aux références données dans les Notes de mission.

Un croquis grossier tracé par le capitaine Garwood (du navire *Gypsy*) offre une vue de la région du nord Wairoa à l'époque de Garin et donne un aperçu de la répartition des populations maories (mais aussi européennes) sur le haut de la rivière Wairoa.



Garwood, Sketch of the Wairoa river, c. 1852, ATL.

Voici les descriptions que Garwood écrit sur sa carte :

Aotahi

Tirarau's Pa, he is the head chief of the River has decided influence over the other chiefs has a numerous tribe, is shrewd and intelligent Remains unconverted to the softening influence of Christianity. 100 men. Granary belonging to the natives

Mission de James Buller

Slave, Dwelling house, Native chapel, Wesleyan mission station Rev[eren]d Mr Buller

Kainga de Paikea

Pikah's village

Station de Mr Wilson et Ross et sur la rive opposée celle de Ruff

Isaac Wilson and Alexander Ross sawing station. They have cultivated a small portion of land.
Mr Ruff's sawing station

Terres cultivées par Walton

Mr Walton's cultivation

Station de Mc Gregor

Gregor McGregor's station, a small extent of cultivation

Kainga de Te Wehinga

an old chief and his wife live here by themselves, he is unconverted is very weak in his intellects and has been put forward by Tirarau in his late attack upon Mr Forsyth Waing's [Weinga's] residence

Station de commerce de Mr Stephenson

Mr Stevenson's trading station

Station de Forsyth (mais absent en 1844-6)

Vallée de Kaihu

Native village of Kihu [Kaihu], numerous tribe chief's name is Paroree [Parore] he is married to Tirarau's sister and has embraced Christianity. 200 men. Very rich valley extensively cultivated by the natives of Kihu [Kaihu]

native huts

Omana. 50 men chief Rongiteera

Okoroo 60 men chief Mata [Mate]

Mahypatooa 25 men chief W[illia]m Stevenson [Wiremu Tipene]

Buller estime, en 1847, la présence de 1000 Maoris dans son district.²¹⁸ Les chiffres de la population européenne sont plus difficiles à évaluer, mais ne devaient pas excéder une dizaine de familles qui vivaient dans différentes stations de scieurs ou de commerce : Wilson et Ross, Ruff, Walton, McGregor, Stephenson. La station de mission du révérend James Buller, qui comporte des habitations pour les serviteurs, une résidence et une chapelle maorie, se situe à proximité de Aotahi.

Pour évoluer dans ce monde mixte, Garin devait maîtriser deux langues qui lui étaient étrangères. Buller note qu'il parlait imparfaitement la langue maorie et encore plus difficilement la langue anglaise : « He speaks English imperfectly and the native language not very correctly. »²¹⁹ Cependant, son maori écrit est grammaticalement et syntaxiquement correct. Son anglais est imparfait mais il s'améliore au fil des années. Compte tenu des conversations qu'il rapporte avec ses locuteurs européens et ses interlocuteurs maoris on peut contester les jugements de Buller. Il est possible que Buller soit resté sur une première impression donnée à l'arrivée de Garin, à une période où il lui fallait s'exprimer dans des langues qu'il avait étudié principalement par l'écrit. Buller est d'ailleurs un rival religieux.

Garin prend plaisir à converser avec les Maoris comme avec les Européens, et est à l'aise avec toutes sortes de personnes provenant de milieux sociaux les plus divers. Il note dans une lettre à Épalle, alors qu'il était basé à Kororareka : « j'ai un plaisir

²¹⁸ Lettre de J. Buller aux Secrétares, 20 octobre 1847, dossier Buller, Archives Méthodistes, Christchurch.

²¹⁹ Lettre de J. Buller aux Secrétares, 19 juillet 1847, dossier Buller, Archives Méthodistes, Christchurch.

singulier de causer avec [les Maoris] et de leur adresser de temps en temps quelques paroles d’instruction. »²²⁰ En 1846, il invite les passagers d’un navire échoué et leur sert de guide. Il n’hésite pas à offrir l’hospitalité à des visiteurs de passage ou à d’autres résidents de la rivière comme les frères Walton, les deux colons les plus importants de la région. Il entretient aussi une relation avec Mr Gilbert Mair, le marchand entrepreneur installé à Whangarei et associé avec Busby, ex-Résident Britannique de la Baie des Iles. En 1845-6, Garin fut sollicité pour servir d’intermédiaire avec les chefs maoris et servir d’interprète dans des transactions commerciales.

De la même manière, Garin rend l’hospitalité des chefs qui l’ont accueillis dans leurs villages. Il invite souvent les chefs Tirarau ou Waiata à partager ses repas, et les maintient dans des dispositions favorables à son égard par le moyen de présents en marchandises ou en tabac. Il possède une certaine place dans la communauté de la rivière. En 1845, lors des événements du nord, il est convoqué par Tirarau pour servir de témoin aux décisions prises au sujet de Hone Heke. Garin sert aussi de conseiller auprès de chefs comme Wetekia et Waiata qui viennent s’enquérir auprès de lui sur des sujets qui les concernent : attitude à adopter vis-à-vis des actes des Européens, les transactions avec les marchands européens. Garin est ainsi un intermédiaire entre le monde maori et le monde européen. Son influence et son impact dans la rivière Wairoa vont au-delà de l’influence strictement religieuse.

Garin enregistre avec soin les noms maoris des lieux et villages qu’il rencontre ainsi que ceux de la plupart des individus ou interlocuteurs autour de lui, ce qui indique une familiarité avec son environnement. Le contact régulier et quotidien avec les Maoris dans et hors de sa mission l’aidait à mieux comprendre leur point de vue. Des remarques sur leurs coutumes de voyages, ou leurs habitudes alimentaires ou vestimentaires, sont rares dans le journal mais abondent dans ses lettres à sa famille. Elles révèlent l’intérêt de Garin pour le monde maori, une curiosité qui dépassait le domaine strictement religieux. Garin était intéressé à enregistrer le monde maori du point de vue des acteurs de cette société. Il essayait le mieux possible d’adopter la perspective de ses interlocuteurs et de la reproduire dans son témoignage, comme le montrent les tentatives qu’il fait pour reproduire de leur point de vue, les réactions des Maoris confrontés aux nouveautés de la culture et société pakeha.

²²⁰ Garin à Épalle, 12 mai 1843, Kororareka, APM OOC 418. 22, Rome.

Wetekia

Lorsque Garin arrive à Mangakahia le 14 septembre 1843, il est accueilli par « Rutekia », ²²¹ décrit dans le résumé de Numa comme un « grand chef ». Il pourrait peut-être s'agir de Wetekia, avec qui Garin sera associé pendant son séjour à Hato Irene :

Le père Garin quitte Kororareka le 6 ⁷^{bre} pour aller évangéliser des tribus le long de la rivière de Kaipara. Il chemine accompagné d'un vieillard et d'une femme qui portent ses paquets. Le premier kainga qu'il rencontre est celui d'un grand chef Rutekia [Wetekia ?] que Monseigneur lui avait bien recommandé d'aller voir. ²²²

Wetekia et Waiata sont membres du hapu Urirotoi qui fait partie de la vaste confédération Ngapuhi. ²²³ Wetekia, connu sous le nom de Arama Wetekia après son baptême par Philippe Viard le jour de Noël 1849, était responsable, avec le chef Waiata, de l'installation de la mission catholique à Mangakahia. Selon Pompallier, c'est sur la demande des fils de ces deux chefs, qu'il rend visite à la rivière Wairoa en octobre 1838, et c'est escorté de leur waka qu'il les quitte pour rejoindre Hokianga par Manganui Bluff. ²²⁴ Wetekia est vraisemblablement un rangatira, puisqu'il possède au moins quatre femmes dont Mange, Nikau, Te Huiti et Ware. Cette dernière devait être sa femme principale puisqu'elle se fera baptiser en sa compagnie par Viard. Sept de ses enfants sont baptisés dans l'église catholique entre 1842 et 1849. ²²⁵

L'attitude de Wetekia est représentative d'une tendance vis-à-vis de la religion des Pakeha. Tout d'abord, les chefs ou rangatira acceptaient de faire baptiser leurs enfants, de suivre les prières et de participer aux rituels ou aux offices puis après quelques années, ils choisissaient de se faire baptiser eux-mêmes. C'est ainsi après le départ de Garin qu'un grand nombre de baptêmes de chefs est enregistré, le fruit de son évangélisation. Le registre de baptêmes indique un nombre de baptisés peu élevé comparé par exemple aux chiffres donnés par le missionnaire James Buller, mais une

²²¹ Résumé de la lettre aux élèves de Meximieux, 8, et lettre du 16 septembre 1843. Résumé Numa, dossier Garin, APM, Rome.

²²² Résumé Numa, APM, Rome.

²²³ N. Pickmere, *The Changing Times of Te Tirarau*, p. 46-7.

²²⁴ J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 115.

²²⁵ Wetekia fit baptiser dans l'église catholique plusieurs de ses enfants qu'il eut avec ses différentes épouses.

observation attentive du registre révèle que les personnes baptisées provenaient en grande partie de la classe des rangatira ou chefs.

Tirarau

Les limites de la paroisse de Garin correspondent à peu près aux limites tribales de deux grandes confédérations de Tai Tokerau (Northland) : Ngapuhi et Ngati Whatua. Chacune de ces confédérations était formée de différents hapu associés par un système d'alliances.

Ainsi sans être très peuplée, la région est occupée par des groupes composites liés au nord avec la confédération Ngapuhi et au sud avec les Ngati Whatua. Hato Irene est située sous l'influence du chef principal et dominant du district : le chef Te Tirarau Kukupa dont le pa Te Aotahi se trouve à proximité. La mission catholique est cependant associée particulièrement avec Te Waiata et son hapu, un chef mineur mais non moins influent parmi les Maoris du nord Wairoa.

Le chef dominant de la région est Tirarau Kukupa. Depuis les années 1835, Tirarau vit en paix dans son pa de Aotahi qui n'était pas un pa de guerre. Il était reconnu comme le chef principal de la région comprenant Whangarei et le Nord Wairoa jusqu'à Kaipara. Son mana (prestige) et son influence reposent sur différents facteurs. Tirarau, né aux alentours de 1790, est le second fils du grand chef guerrier Kukupa du hapu Parawhau, contemporain du chef Ngapuhi, Hongi Hika, célèbre pour son utilisation des mousquets, acquis à partir de 1814, dans des guerres intertribales sanglantes. Kukupa partagea avec lui de nombreuses batailles jusque dans les années 1820. Tirarau hérite du double mana de son père Kukupa, mais également de feu son frère aîné Te Ihi. Descendant de Rahiri, l'ancêtre des Ngapuhi, il est lié aussi par alliances aux Te Uri-o-hau des Ngati Whatua et au hapu Te Kuihi de Parore. Le père de Tirarau, Kukupa, épousa trois sœurs. La première Whitiao, a pour fils Te Ihi et Tirarau ; la seconde, Taupaki, a pour fils Taurau ; et enfin Hauhauru a pour enfant Matengaere.

Le statut de Tirarau ne repose pas uniquement sur une descendance longue et prestigieuse, il avait également été acquis par sa bravoure et les batailles menées dans les années 1830. La légende veut qu'il rachète la vie de son jeune demi-frère Taurau en échangeant sa vie contre un mousquet. H. Williams note que Tirarau et deux autres

chefs ont pris un pa dans le Waikato en 1832 avec un taua (force armée) de 3000 +des guerres intertribales avaient toujours lieu à Mangakahia, sur le haut Wairoa, entre les tribus de Kaipara et les Ngati Tawake de la Baie des Iles.²²⁶ À cette période, Tirarau vivait dans la vallée fertile de Mangakahia sur les rives de la rivière qui porte ce nom. Tirarau faisait partie de l'ancienne génération de chefs ayant combattu lors de la 'Guerre des Mousquets'. Les dernières guerres intertribales menées par Tirarau s'achevèrent dans les années 1835-6.

Son territoire fut acquis par conquêtes. Dans les années 1830 eurent lieu de dramatiques guerres de conquêtes inter-tribales menées par les Ngapuhi et principalement par le chef Hongi Hika. Lors de ces guerres, les Ngapuhi pénétrèrent jusqu'en territoire Waikato : jusqu'à Rotorua, Tauranga, le cap Est. Kukupa, le grand chef Ngapuhi de la tribu Te Parawhau, envahit la région de Whangarei, et l'emporte sur les tribus Ngati-Paoa et avance aussi jusqu'à Kaipara pour combattre les Ngati-Whatua dans les années 1820/30. Son fils, Tirarau, acquiert sa renommée de leader et son mana de chef guerrier. À la mort de son père en 1829, il hérite du mana de ce dernier.

Avec l'abandon des guerres, Tirarau a trouvé un nouveau moyen de préserver son statut, en recherchant une association avec ceux qui étaient perçus comme les rangatira des Pakeha. En 1835, il fait partie des chefs du Northland qui signèrent la Déclaration d'Indépendance, une sorte de document anticipant le Traité de Waitangi présenté par Busby, le premier Résident britannique. Ce document assurait la formation d'une 'Confederation of United Tribes' cherchant la protection britannique. Tirarau est considéré par ses biographes comme un chef favorable à la présence européenne. Il est vraisemblable qu'il s'installe à Tangiteroria en 1835 afin d'être plus proche des zones de contact européennes. À partir de 1836, il est le protecteur de la mission wesleyenne et des missionnaires successifs James Wallis et Buller avec qui il apprend à lire et écrire. Sans être lui-même baptisé, il autorisait que les membres de son hapu ou ses esclaves suivent la religion des missionnaires s'ils le désiraient.

Garin est fréquemment confronté avec Tirarau. Nous avons un aperçu sur lui grâce au missionnaire CMS, William Colenso, qui le rencontra dans son pa (village fortifié) de Aotahi. Colenso fut impressionné par son apparence digne et les décorations de son pa désignées, selon son hypothèse, à représenter un homme blanc :

²²⁶ H. Williams, *The Early Journals of Henry Williams*, p. 168-9.

Chief Tirarau, a fine young man, appears to have more of the dignity, ease, power and wealth of a chief, than I have hitherto seen. He behaved exceedingly hospitably to us - he sent me a pig roasted, together with bundles of dried eels, dried shellfish, potatoes, melons, peaches, pumpkins, etc, etc, of which my lads, in spite of my remonstrances took away nearly a canoe load. At 3 pm we left the village in our canoes; he [Tirarau] came out of his house to see me off and sat on the bank of the river. The long house already alluded to, was ornamented with several rude figures, one of which, with a white face and black hat was evidently intended to represent a white man. After paddling an hour and a half up the river we landed at a small village, named Ripo, where we bivouacked for the night.²²⁷

Tirarau était désireux de faciliter la présence européenne dans la région et participa activement à favoriser les contacts avec les colons européens comme les commerçants, missionnaires, scieurs ou charpentiers.

Il fit partie des trois chefs de Mangakahia qui signèrent le Traité de Waitangi, avec Kawiti en mai 1840.²²⁸ Tirarau signe avec son frère Taurau et Te Roha. En tant que chef dominant, il s'occupait également de la vente des terres de la région aux Européens et c'est lui qui, en 1844, cède le terrain de la mission catholique à Pompallier. Conservateur du respect des traditions maories, il est pourtant l'instigateur dans les années 1840 d'une série de 'muru' (pillage) sur des Européens, ayant enfreint le tapu lié à des lieux sacrés. Il était cependant ouvert aux Européens, ayant accueilli les deux missions (catholique et wesleyenne) sur son territoire. En 1846, Kohura, la nièce de Tirarau et fille du chef Toka-Tutahi, épouse Henry Walton.²²⁹ Les autorités gouvernementales virent Tirarau sous un œil positif comme en témoigne l'élogieux commentaire fait à son sujet dans le registre des chefs de 1865. Tirarau était alors un chef âgé qui vivait paisiblement dans sa maison de style européen à Mataiwaka (Mareikura) sur les rives de la rivière Wairoa, accompagné de sa femme Hariata Herekino et d'un esclave Patorapa Waka.²³⁰ Les autorités de l'époque reconnaissent son autorité et rang et le considèrent comme le :

²²⁷ W. Colenso. 'Memorandum of a Journey Made Among the Natives of New Zealand, 1836-1844'. MS0589/90. ATL, cité par Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 41.

²²⁸ Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, p. 59.

²²⁹ S. Oliver, 'Te Tirarau Kukupa', dans *Dictionary of New Zealand Biography*, vol. 2.

²³⁰ Entrée numero 110, 'Kaipara District Tribal Register, compiled by the Runanga o Ngati Whatua between 24th April 1877 - April 1878'. (MS 734 - Kaipara District Tribal Register) MS 734 AIM.

Paramount Chief of Te Wairoa and all Whangarei. This man may be said to be perhaps the greatest chief in this land of New Zealand – by birth and as a warrior formerly, but his influence is now on the decline. [...] Tirarau has been a protector to the settlers in his district since that time.²³¹

Son importance politique dans la région émerge pendant les événements des années 1845. C'est après cette période qu'il fut considéré par les autorités britanniques comme le chef principal de Wairoa et Whangarei. En 1865, Johnson, chargé des Affaires Maories recommande que Tirarau soit consulté, parce que: « his influence is paramount [...] and [...] [he] will materially assist the more firm establishment of the authority of the Government in these newly acquired districts. »²³² Tirarau continue à être perçu par les émissaires du gouvernement comme un chef majeur jusque dans les années 1870.²³³

Parore Te Awha, Te Rore Taoho, Hapakuku Moetara et Tirarau sont, de nos jours, reconnus comme les principaux rangatira responsables de l'expansion du commerce européen, des colonies pakeha et du christianisme dans leurs régions au dix-neuvième siècle.²³⁴

Les chefs de Whangarei

À Whangarei, Garin est hébergé dans les kainga des principaux rangatira qui occupaient l'intérieur de la Baie : Te Iwitahi, le chef principal de Otaika, Te Akiriri (ou Tiakiriri), et Te Uriheke, un rangatira de Tamatarau. Au nord-est, le chef Takahanga Hoane Papita avait pris, sans la présence d'un missionnaire, la religion catholique. Tous ces rangatira étaient affiliés aux hapu de Mangakahia-Wairoa. Garin rencontre la plupart des chefs principaux de Whangarei : Iwitahi à Kauika ; Te Manihera (fils de Iwitahi) à Te Ahipupu ; Wiremu Pohe, dont le hapu d'origine était à Waiomio près de Kawakawa ; Parihoro de Whareora ; Tipene Hoara (Ngapuhi) à Tamatarau ; et Te Moeranga à

²³¹ Tirarau, âge: 70, chef Parawhau, réside à Mataiwaka. 'Register of Chiefs circa 1865, Table 8, Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby. *Rangahaua Whanui District 1*, 1996, p. 173.

²³² Johnson to Colonial Secretary, 20 March 1854, *AJHR*, 1861, C-1, no2, encls 1, 2, p. 49.

²³³ Voir 'Registre des Chefs' circa 1865, cité dans Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, p.173.

²³⁴ New Zealand Waitangi Tribunal, *Te Roroa Report*, 1992, p. 35-6 et 33.

Whananaki.²³⁵ Wiremu Pohe est vraisemblablement Ngati Hine et Tipene Hoara était Ngapuhi : ce sont les deux chefs qui sont initiateurs des événements de Whangarei.

Waiata

La mission catholique est cependant placée sous la protection d'un chef mineur des environs de Tangihua, Te Waiata, du hapu Te Uriroai (Te Uri o Roi). Par mariage, il est dit qu'il s'identifiait avec le hapu Ngati Ngiro de Ngai Tahu. Te Waiata qui accueille la mission catholique à partir de 1838 est mal connu. Il est rarement mentionné dans les études historiques sur la région et son nom ne figure dans aucun contrat de vente des années 1870.²³⁶ Dans les années 1830-40, Te Waiata habite avec sa femme principale Ngahue (Ngau) dans son pa de Te Ahiturara, dans le haut de la rivière Wairoa.²³⁷ Mais il est dit qu'en 1875, Tirarau lui redonne autorité sur ces terres en faisant participer sa fille Maraea Te Hoia Waiata aux ventes de terre.²³⁸ Apparemment, Te Hoia, l'arrière-petite-fille d'un ancien ennemi de Tirarau, le chef Ngati Rangi, Matai-uta, devint dans les années 1860, la protégée de Tirarau. Waiata est un descendant d'une tribu qui occupait originellement la région de Tangihua, conquise par le hapu de Tirarau.

Paikea

À Kaipara, Garin rencontre trois chefs principaux : Te Paikea Te Hekeua, chef Te Uri o Hau de Kaipara, installé à Okaro mais aussi près de Tangiteroria ; Manukau, un rangatira du hapu de Paikea ; et Mate, qui occupe le sud de Kaipara. Tous ces chefs sont désireux d'accueillir un missionnaire pour leur kainga, et tandis que Paikea est déjà associé avec Buller, Manukau et Mate avaient été visités par le père Petit en 1841 et avaient eu des catéchistes maori instruits par la mission catholique dans leurs villages. Cependant, le christianisme était déjà pris en charge par les Maoris eux-mêmes, grâce à l'influence d'un catéchiste maori de la mission wesleyenne, Tomati Taia.²³⁹ En 1844, Garin témoigne de la construction d'une chapelle à Okaro, l'un des kainga de Paikea.

²³⁵ D. Wallace, *The Story of Whangarei*, p. 39.

²³⁶ Selon N. Pickmere, Maraea Te Hoia, la fille de Waiata, fut adoptée par Tirarau.

²³⁷ Informations communiquées par Stephen Fordyce, principal du collège de Ruawai.

²³⁸ N. Pickmere, *The Changing Times of Te Tirarau*, p. 184.

²³⁹ J. Buller, *Forty Years in New Zealand*, p. 65-6 ; Pickmere, *Whangarei The Founding Years*, p.115-6.

Paikea fit partie des rares chefs Ngati Whatua qui restèrent dans la baie de Kaipara (à Oruawharo) après la défaite de cette confédération par les tribus Ngapuhi de Hongi Hika lors de la bataille de Te Ika a Ranganui (de nos jours le site de Kaiwaka) en 1825. Cependant, il est dit que les Ngati Whatua revinrent s'installer dans la région à partir des années 1840. En 1845 la plupart des hapu Uri o Hau étaient revenus sur les rives de la rivière Otamatea afin de réclamer possession de ces terres.²⁴⁰ Paikea était lié aux Parawhau par sa mère Whakahuhu. Son père, Te Hekeua était un chef Uri o Hau (Ngati Whatua). Lorsque sa tribu fut décimée lors de la guerre Te Ika a Ranganui contre Hongi Hika (Ngapuhi) en 1825, il n'abandonna pas Kaipara et résida sous la protection probablement de Tirarau. La mère de Paikea (Whakakuhu) est la sœur de Kukupa, le père de Tirarau.²⁴¹ Alors que dans les années 1860-70, Paikea est considéré par les Européens comme le chef principal de Kaipara, les Notes de Garin indiquent que Paikea avait aussi des intérêts dans la région du nord Wairoa. En mai 1844, Garin passe une nuit dans son village situé sur la rivière Wairoa en amont des habitations des Européens Ruff, Ross, Linch et Raymond.²⁴²

Paikea réclame également un paiement à Garin pour la terre sur laquelle la mission a été construite sous le prétexte que « ce sont les ancêtres de Haki et de Kaha ma femme qui possédaient cette terre et elle a passé à d'autres puis ensuite à moi. »²⁴³ Selon Henry Williams, la tribu Te Uri o Hau occupait le Nord Wairoa dans les années 1830-5 et était unie aux Ngapuhi par alliance.²⁴⁴ Malgré les recommandations de Waiata de ne rien donner, Garin offre à Paikea un paiement sous forme de figues de tabac accompagné d'un écrit signé par Paikea et Garin. Cette note annule tous les droits de Paikea sur la terre occupée dorénavant par la mission catholique, une étape importante dans l'évolution des mentalités maories vis-à-vis de leurs relations et leurs cessions de terre aux Européens.

Cette note, écrite sur une page volante des cahiers de Garin, se compose comme ceci :

Billet concernant mon terrain et un lieu tapu.

²⁴⁰ S. Percy Smith, *The Peopling of the North*, p. 345 et Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 20.

²⁴¹ G. Hooker, *Te Iwi o Te Roroa*, p. 65.

²⁴² Notes de mission, p. 234, vendredi 24 mai 1844 ; 13 octobre 1844, p. 486-7.

²⁴³ Notes de mission, 20 mars 1844 et voir p. 372.

²⁴⁴ H. Williams, *The Early Journals of Henry Williams*, p. 177.

Paikea m'a dit qu'il n'y a plus rien de tapu parce que j'ai payé. Je puis, me dit-il, jeter les ossemens à la rivière si je le veux. Je lui ai dit que je les enterrerai[s]. Il m'a dit, c'est bien. Mais réflexion faite, j'ai préféré les laisser à leurs places sans y rien faire de peur d'éprouver encore avec les naturels des désagréments. Garin

Reçu de Paikea, voir la date dans mes cahiers de notes, 1844 je crois, ou 1845.

Aianeī kua oti te wakarite ki te tupeka mo te karangatanga o Paikea, e rua paona tupeka, ara, kotahi mona kotahi mo Hemo mo nga tupapaku i takoto ki taku wenua i mua. Na, e rua atu mo Paikea, na te mea, nana hoki te wenua.

+ Na Perekara

Ko te tohu o te ingoa o Paikea. X²⁴⁵

En 1844-6, Paikea vit à Hukatere,²⁴⁶ dans le nord de la rivière Wairoa, mais dans les années 1860, son village principal est Tanoa, sur la rivière Otamatea.²⁴⁷ Avec Manukau, il est responsable de la plupart des ventes de terres aux colons européens mais aussi à la Couronne britannique entre 1850 et 1870. En 1860, à l'âge d'environ 80 ans, il est considéré comme un chef dominant, non pas pour ses qualités guerrières mais pour son active participation à la vente des terres à la Couronne et son attitude de loyauté vis-à-vis du Gouverneur lors de la guerre de 1845-6.²⁴⁸

Manukau et Mate sont deux autres chefs principaux de Kaipara visités par Petit et Garin à Kaipara, et liés aux hapu du nord Wairoa. Certains membres de la tribu de Mate faisaient la prière catholique depuis l'époque du père Petit. En 1841, c'est l'une des femmes de Mate, sœur du chef Waiata, qui est responsable de la visite de Petit dans la tribu de Mate. Petit note avoir rencontré la femme de Waiata peu après son arrivée à Mangakahia en février/mars 1841.²⁴⁹ Mate est le père de Waho et du rangatira Te Kairangatira. Dans les documents officiels du gouvernement, un registre établi dans les années 1860, il est considéré avec le chef Karawai comme un chef hostile et il est qualifié de « troublesome », vraisemblablement à cause de son refus de vendre ses terres à la Couronne et de sa position de non-coopération systématique avec ces mêmes

²⁴⁵ Dossier Pompallier, POM-24a-7/1-2, ACDA.

²⁴⁶ Notes de mission, jeudi 10 octobre 1844 et lundi 16 février 1846.

²⁴⁷ *AJHR*, 1861, C1.

²⁴⁸ 'Registre des Chefs (circa 1865)' dans Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District 1*, Juillet 1996, p. 170 et 172.

²⁴⁹ En février/mars 1841, Petit visite la région depuis Hokianga.

autorités.²⁵⁰ Les documents officiels de 1865 le décrivent comme un chef Ngapuhi d'environ 45 ans portant le nom de « Parata Mate » de Puatahi (côté est de Kaipara, près de Tauhoa, selon la carte des colonies maories de 1863).²⁵¹

Le statut de Mate fut acquis probablement lors des batailles et des conquêtes des Ngapuhi aux années 1820-30, puisqu'il aurait été envoyé à Kaipara depuis Mangakahia en 1836 pour conclure la paix avec les tribus de Waikato.²⁵² Dans l'article consacré à Kawiti dans le *Dictionary of New Zealand Biography*, on présente Mate Kairangatira comme un chef Ngati Hune (la tribu de Kawiti) qui se serait installé dans la région de Kaipara vers 1825 (avec les Ngati Whatua) pour sceller la paix entre les Ngapuhi et Ngati Whatua.²⁵³ Polack, lors de sa visite dans la vallée de Mangakahia en 1832, dit qu'il est reçu au pa de Tirarau et en son absence par : « Matté, a relative of Tirarau. »²⁵⁴ En 1845, ses préparatifs de construction d'un pa indiquent qu'il faisait partie de la génération des chefs guerriers qui n'avaient pas abandonné les traditions guerrières comme moyen d'assumer et de renforcer leur statut au profit des nouvelles valeurs européennes. Il est considéré également comme le fils de Rewharewha, un chef Uri o Hau.²⁵⁵ En 1845, il reconstruit un pa à Otakanini en prévision d'attaques contre les tribus de Waikato.

Ayant souhaité créer une alliance avec la mission catholique lors de la présence de Garin, il est porté plus tard, en l'absence de catéchiste ou de retour du prêtre, vers l'adhésion à d'autres dénominations religieuses. Avant l'arrivée du père Petit, le christianisme avait été diffusé dans son kainga par le catéchiste wesleyen de Kaipara, Wiremu Tipene.

Au contraire de Mate, le rangatira Manukau Rewharewha est décrit comme un chef « calme » d'environ 48 ans par les autorités officielles dans les années 1860. Avec Paikea, il participe à de nombreuses ventes de terre après 1850. En 1861, il est installé à

²⁵⁰ 'Registre des Chefs (circa 1865)', dans Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, p. 172.

²⁵¹ 'Registre des Chefs (circa 1865)', dans Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, p. 172.

²⁵² H. Williams, *The Early Journals of Henry Williams*, 15 janvier 1836, p. 439.

²⁵³ Kene Hine Te Uira Martin, 'Kawiti', *DNZB*, vol. 1, p. 163.

²⁵⁴ J. S. Polack, *New Zealand: Being a Narrative*, vol. 1, p. 163.

²⁵⁵ Une note présente Mate comme un chef Uri o Hau des Ngati Whatua dont la tribu occupait le nord Wairoa dans les années 1830-5 et était unie aux Ngapuhi par alliance (*The Early Journals of Henry Williams*, p. 177).

Karakanui sur la rivière Otamatea.²⁵⁶ Membre des hapu Te Uri o Hau et Te Waiaruhe, qui appartiennent à la confédération Ngati Whatua,²⁵⁷ il fut nommé ‘Native Assessor’ par le gouvernement à Arapaoa.²⁵⁸ Sa femme Raumoa est baptisée en 1845 avec ses enfants Toma et Maretina par Garin.

Parore

Entre le Nord Wairoa et Kaipara, résidait un autre chef influent, affilié à Tirarau, le rangatira Parore Te Awha, l’un des rangatira Te Roroa impliqués dans l’expansion du commerce avec les Européens, et avec le christianisme dans sa région.²⁵⁹ Il vend ses terres de Mangawhare à des Européens.²⁶⁰ De nos jours, Parore est plus connu comme marchand que comme guerrier. Lorsque J. S. Polack lui rend visite en 1832, il était engagé dans le commerce du phormium tenax (« flax » ou lin de Nouvelle-Zélande) à Kaihu et des espars à Hokianga. C’est pour profiter des opportunités d’échange avec les Européens qu’il s’installe à Kaihu et dans le Nord Wairoa afin de développer la culture agricole et de participer aux provisions de Kaipara et le commerce du bois de kauri. En 1836, il quitte son pa de Waipoua pour s’installer à Kaihu. J. S. Polack, qui visite son pa Te Kauri en 1832 à Waipoua, dit que sa contenance était caractéristique d’un homme habitué à manifester et à représenter l’autorité :

Parore, who, conformably to the custom of the country, sat in state to receive me, was in the prime of life, possessing a countenance remarkably pleasing ; his stature was tall and commanding, and, although not outwardly distinguished from his companions by any peculiarities in dress, yet he had an air at once noble and dignified, from the habitual exercise of authority. He was immediately to be distinguished, as holding the most elevated rank in the pa.²⁶¹

Dans les années 1870, il reside près de Mangawhare, certainement pour être plus proche des activités de commerce, mais vers la fin de sa vie en 1877-8, il était retourné dans la région de Kaihu avec sa femme Ruta.²⁶² Les autorités officielles le décrivent comme un

²⁵⁶ *AJHR*, 1861, C1.

²⁵⁷ G. Hooker, *Te Iwi o Te Roroa*, p. 146.

²⁵⁸ ‘Registre des Chefs (circa 1865)’, cité dans Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, 1996, p. 172.

²⁵⁹ New Zealand Waitangi Tribunal, *Te Roroa Report. Wai 38*, 1992, p. 35-6 et p. 33.

²⁶⁰ James Buller, *Forty Years in New Zealand*, p. 64.

²⁶¹ J. S. Polack, *New Zealand Being a Narrative*, vol. 1, p. 77-8.

²⁶² Entrée numero 90, ‘Kaipara District Tribal Register’, MS 734, AIM.

chef ayant toujours entretenu de bonnes relations avec le gouvernement, et comme le « chef principal » des Uri o Hau avec Tirarau. Cependant, à la fin du dix-neuvième siècle, son peuple sera presque éteint, suite aux influences et contact avec le monde européen.²⁶³ C'était le fils de Te Awha et de sa femme Pehi Rangi. Il est affilié au hapu Parawhau de Tirarau par son union avec la demi-sœur de Tirarau.

Tout comme les autres rangatira visités par Garin en 1844-6, il n'était pas baptisé mais il entretenait des relations paisibles avec les missionnaires comme Buller ou Garin et son village était doté d'une chapelle entretenue par un catéchiste de la mission wesleyenne, Hohepa Tapapa.

En tant que membre de la confédération Ngapuhi et chef guerrier dans les années 1820, il est sollicité par Hone Heke à participer à la guerre contre les forces armées britanniques en 1845. Mais Parore avait choisi plutôt de soutenir que de rejeter la présence européenne. Tout comme certains rangatira Te Uri o Hau et Parawhau, il était déterminé à maintenir et affirmer son mana et autorité par le commerce et l'association avec le Gouverneur pakeha, et en épousant les façons et le style de vie pakeha. Te Parore Te Awha était un chef Te Kuihi de la confédération Ngapuhi.²⁶⁴ Du côté de son père, il descend de Te Ponaharakeke, des Ngati Rua-Ngaio, hapu de Whanganui, un chef Ngapuhi renommé. Sa mère, Pehi Rangi, était la petite fille de Whakakaaria des Ngai Tawake et Ngati Tautahi, hapu de Kaikohe et Ngapuhi, et seconde cousine de Hongi Hika. Taramainuku, son grand-père, chassé de Waipoua, vivait à Mangakahia et son peuple était connu sous le nom de Te Kuihi. Sa wahine matua (femme principale), Tawera (Parawhau), était la demi-sœur de Tirarau et de Te Ihi et la sœur de Taurau Kukupa.

Les administrateurs britanniques de la colonie étaient tenus de faire des rapports sur la population maorie. L'un de ces rapports, publié en 1870, nous donne une idée des différents chefs et de la répartition de la population.²⁶⁵ Même si ce recensement fut effectué bien des années après la période du journal, il nous donne tout de même une idée des zones de peuplement, des différents rangatira et des hapu du Nord Wairoa et du

²⁶³ 'Registre des Chefs (circa 1865)', cité dans Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, p. 172.

²⁶⁴ G. Hooker, *Te Iwi o te Roroa*, p. 66.

²⁶⁵ 'Return Giving the Names, etc. of the Tribes of the North Island', Wellington 1870, *AJHR*, 1870, vol. 1A.

district de Kaipara. Les Maoris du nord d'Auckland entretenaient des relations administratives avec les autorités coloniales de l'époque, les chefs comme Tirarau ou Paikea qui recherchaient une entente et une association avec le pouvoir britannique figurent donc dans les dossiers coloniaux.

Mangakahia : (150 habitants du hapu Ngatitoki sous le chef Komene), Kaikohe (125 Ngatiwhakaeke sous le chef Hone Piro du hapu Ngatitoki), Rawhiti (19 du hapu Ngatiwai), Paroa (85 membres du hapu Kapotai). Toutes ces populations sont considérées comme appartenant à la confédération Ngapuhi.

Kaipara : Les populations de Oruawharo, Tanoa, Tawhara et Arapawa, Waikeri comprennent 117 membres sous les chefs Manukau, Te Paikea Te Hekeua et Matikikuha. Toutes ces populations sont considérées comme appartenant à la confédération Te Uri o Hau.

Kaihu-Nord Wairoa : (40 habitants du hapu Kuihi sous le chef Parore), Mataiwaka (40 sous le chef Tirarau) et enfin Puatahi (30 personnes du hapu Uringahu). Toutes ces populations sont considérées comme appartenant à la confédération Ngapuhi.

James Buller, missionnaire wesleyen

Le développement de la mission évangélisatrice de Garin fut nécessairement affecté par la présence de la mission wesleyenne, installée depuis 1836 à proximité du pa de Tirarau. Cette mission fut ouverte par James Wallis en 1836, avant toute présence européenne dans la région. Elle fut reprise le 13 février 1839, par James Buller, qui note : « The station was found to consist of some 3 to 400 acres, part of which was leased to a Mr Hawke. No large Maori settlement was near. »²⁶⁶ Avant d'arriver à Tangiteroria, Buller avait vécu trois ans dans la station de Mangungu (Baie de Hokianga). La mission de Buller était représentative des stations de mission britanniques de l'époque et possédait un jardin potager, des arbres fruitiers et du bétail pour faire vivre la famille du missionnaire.²⁶⁷ Buller voyageait aisément, la mission était propriétaire d'une goélette qui lui permettait de visiter son district qui s'étendait jusqu'à Kaipara et Auckland. Cependant, Whangarei n'était pas une région que Buller

²⁶⁶ J. Buller, *Forty Years in New Zealand*, p. 61-6.

²⁶⁷ J. Buller, *Forty Years in New Zealand*, p. 61-6, 67-79.

visitait, ce qui laissait à Garin un certain champ d'action et d'influence auprès des tribus de Pukeokui, Warehoke et Whangarei. Dans la région de Tangiteroria, Buller avait Tangihua comme station annexe et avait fait des efforts pour diffuser le christianisme au pa avec très peu de succès. Même si Tirarau n'avait pas adopté la religion de Buller, c'est avec lui que Tirarau apprit à lire et à écrire.²⁶⁸ William Colenso, le missionnaire CMS qui rencontre Tirarau, note :

Having breakfasted and understanding that the chief [Tirarau] would not come to see me, I, though contrary to native etiquette, went to see him, He received me very courteously, but would receive nothing of Christ, declaring he would live and die as his fathers had done.²⁶⁹

Lorsqu'en mars 1841, le gouverneur Hobson déplace le siège de son gouvernement de Kororareka à Auckland, la mission méthodiste la plus proche devint celle du Révérend James Buller qui acquit ainsi une certaine influence par sa proximité avec le centre du pouvoir britannique. En juillet 1842, la première chapelle méthodiste est ouverte à Auckland.²⁷⁰

Sans être amicales, les relations entre Garin et Buller n'étaient pas hostiles. Garin était soucieux de conserver un accord de bon voisinage avec Buller et vient fréquemment lui demander des médicaments pour administrer aux Maoris de leur paroisse commune. Buller, cependant, considérait Garin comme une menace à son prestige et à son influence personnelle, surtout après son installation dans une mission matériellement prospère.

STATIONS ANNEXES DE LA RÉGION WAIROA

Stations annexes de Garin

Ngunguru – chef : Hoane Papita

Tamaterau – Te Uriheke

²⁶⁸ N. Pickmere, *Whangarei The Founding Years 1820 – 1880*, p. 36.

²⁶⁹ W. Colenso. 'Memorandum of a Journey Made Among the Natives of New Zealand, 1836-1844'. MS0589/90. ATL, cité par Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 40.

²⁷⁰ James Buller quitte Tangiteroria en 1853 pour la station de Mt Wesley (en aval de la rivière Wairoa). Il est remplacé un an plus tard par W. Gittos et le site de la mission est déplacé à Otamatea.

Pukeokui – Tauwhanga et d'autres

Ngawakara – Tiperia

Hukatere – Manukau

Kakaraia/Omaumau – Mate

Stations annexes de James Buller

Vallée de Kaihu – chef Parore, environ 200 personnes, une église et un catéchiste, Hohepa Tapapa, et maison pour le ministre.

Okaro – Paieka, catéchiste Tomati Taia, église et maison pour le ministre

Tangihua

Oruawaro

Omokoiti

Otakanini – chef et catéchiste Wiremu Tipene

Waikeri

Auckland faisait partie du circuit de Buller jusqu'en 1844

1848 – 1889 : curé de paroisse

La vie de Garin dans le monde maori prend fin avec son départ de la station de Mangakahia vers la fin de l'année 1847. Garin s'était engagé dans la mission extérieure pour convertir les peuples indigènes et propager le message de l'Évangile, mais après quatre années passées dans une station de mission, sa vie missionnaire prend un tour nouveau avec sa nomination dans une colonie de vétérans irlandais près d'Auckland. Ce transfert marque la fin de sa carrière parmi les Maoris. Dorénavant c'est dans un environnement dominé par les Pakeha qu'il évolue. Après deux années à Howick, Garin devient le prêtre permanent de la province de Nelson, un poste qu'il occupe jusqu'à sa mort trente-neuf ans plus tard. Ce parcours reflète à la fois la destinée de la mission mariste et les changements vécus par la mission catholique en général : d'une mission vouée aux indigènes du pays, celle-ci est en train de se tourner vers les colons pakeha et l'apostolat auprès des blancs, tandis que la croissance accrue de la colonisation européenne transforme la physionomie de la Nouvelle-Zélande.

Ces changements de poste et de fonction s'accompagnent d'un changement d'identité. À Nelson, Garin ne se perçoit plus comme prêtre-missionnaire mais comme prêtre de paroisse. Ce transfert est significatif pour la façon dont Garin se représente et se perçoit. Les abréviations habituelles de « mis. ap. » pour « missionnaire apostolique », qui

accompagnaient la signature habituelle de Garin, font place au titre de « p. p. » pour « parish priest ». Ces initiales reflètent le transfert qui s'est opéré pour Garin, qui s'identifie désormais avec sa nouvelle fonction.

Howick 1848-1850

Garin prend son nouveau poste le 2 janvier 1848²⁷¹ après avoir reçu une nouvelle nomination probablement vers la fin de l'année 1847. Au début de l'année 1848 il se rend à Auckland où il passe quelques jours en compagnie du père Forest. Viard note l'y trouver à son arrivée le 11 janvier. Garin se rendit ensuite à Paparoa ou Tamaki (Howick), où il avait été nommé pour prendre en charge²⁷² la plus large des quatre colonies militaires nouvellement fondées à Tamaki.

Ces colonies furent créées à partir d'août 1847 pour les 'Royal New Zealand Fencibles', des vétérans de l'armée britannique envoyés avec leurs familles pour former une sorte de barrière défensive autour de la capitale. Les Fencibles furent principalement recrutés en Irlande, et quand ils commencèrent à arriver vers la fin de l'année 1847, la moitié d'entre eux étaient catholiques.

La décision de former ces colonies militaires fut prise par les autorités d'Angleterre suite à une dépêche du Gouverneur FitzRoy au 'Colonial Office' qui avait décrit les démonstrations de force du grand chef de Waikato, Te Wherowhero, autour d'Auckland en 1844. Celles-ci, organisées sur les plaines de Waitemata proches d'Auckland, et suivies d'un festin et d'un haka (chant et gestes guerriers), visaient à affirmer la force et la position de Te Wherowhero comme un chef puissant. Lorsque le gouverneur G. Grey apprit que des navires pour la protection d'Auckland allaient être envoyés avec des membres des Royal New Zealand Fencibles, il entreprit d'organiser leur arrivée et procéda à l'achat des terres de Tamaki, à l'est d'Auckland. Situés à environ 15 km au sud du centre, quatre villages naquirent pour accueillir les Fencibles et leur familles : Onehunga, Otahuhu, Panmure et Howick. Ils devaient fournir une protection contre toute incursion maorie de Waikato, mais aussi, après la guerre de 1845, contre les Maoris du nord.

²⁷¹ Note personnelle, à la suite d'un historique de la paroisse de Nelson par Garin (dossier Garin, Archives de l'Archidiocèse catholique, Wellington).

²⁷² Journal personnel de l'évêque Viard, 1846-1849, boîte 188, Archives de l'Archidiocèse, Wellington.

La nomination de Garin fait suite à un arrangement entre le nouveau Gouverneur George Grey et l'évêque Viard à l'issue duquel il avait été décidé que les prêtres français prennent en charge le bien-être spirituel des familles catholiques des colonies militaires nouvellement formées.²⁷³ Philippe Viard accepta l'offre du Gouverneur d'un terrain pour la construction d'un presbytère, une église et d'une école dans les colonies de Howick, Panmure, et Otahuhu en échange du service d'un chapelain.²⁷⁴ Le gouvernement était aussi prêt à pourvoir au support d'un prêtre et d'un instituteur.²⁷⁵ À la suite de cet arrangement, Garin fut le premier prêtre à être retiré des missions maories pour s'occuper de ces familles irlandaises. Viard note en 1847 : « Il a été décidé qu'on prendrait le Père Garin pour l'envoyer à Auckland s'occuper des blancs, le Père Séon ou bien Bâty doit le remplacer. »²⁷⁶ C'est sans doute afin d'exploiter les qualités de gestionnaire et d'administrateur de mission que Viard choisit Garin. En 1846 et 1847, lors de sa visite dans la station de Hato Irene, Viard fut impressionné par ce que Garin avait réussi à accomplir en quelques années. Il nota que cette mission, pourtant petite par le nombre de ses fidèles, n'en avait pas moins une excellente atmosphère.²⁷⁷

Nommé à Howick, Garin devait s'occuper également de Panmure et d'Otahuhu.²⁷⁸ Dès son arrivée, Garin entreprit un projet centré sur la construction d'églises et l'installation des écoles, qui étaient toujours des priorités dans ses entreprises apostoliques auprès des colons. Au début de l'année 1848, Onehunga et Howick avaient déjà reçu des contributions pour la construction de salles de classe devant servir également de chapelle. Puis deux autres sont construites en 1848 sur les 5 à 6 acres fournies par le gouvernement dans chacune des colonies.²⁷⁹ Elles virent le jour en grande partie grâce aux souscriptions privées des paroissiens catholiques orchestrées par Garin. Il lança également une souscription pour la construction d'une chapelle à Panmure. Lorsque Garin quitte cette colonie le 18 avril 1850 pour retrouver Pompallier à Auckland, il lui remit environ 76 pounds récoltés pour la chapelle. La première église de Otahuhu sera ouverte en 1852, bien après son départ.

²⁷³ L. Keys, *Philip Viard, Bishop of Wellington*, p. 59-60.

²⁷⁴ M. O'Meeghan, *CBRF Journal*, d'après G. Mitchell dans *The Catholic Church in Onehunga*, document personnel, Auckland, 1959, p. 29.

²⁷⁵ E. R. Simmons, *In Cruce Salus*, p. 35.

²⁷⁶ Journal personnel de Mgr Viard 1846-1849, boîte 188, Archives de l'Archidiocèse, Wellington.

²⁷⁷ E. R. Simmons, *In Cruce Salus*, p. 19.

²⁷⁸ E. R. Simmons, *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, p. 30-1.

²⁷⁹ E. R. Simmons, *In Cruce Salus*, p. 35. La construction d'une école à Otahuhu commence le 18 février 1850.

Garin se distingue par la rapidité avec laquelle il est capable d'établir des infrastructures à cette petite communauté, son rôle ne se limitant pas à remplir les besoins spirituels de ses paroissiens mais aussi à leur fournir un soutien moral et matériel. En 1849, on comptait 137 élèves à Howick, 62 à Panmure, 44 à Onehunga et 22 à Otahuhu. En 1850, Garin possède son propre presbytère à Howick et reçoit 12 pounds par an du gouvernement pour son entretien.²⁸⁰ Les écoles ouvertes par Garin à Panmure et à Otahuhu font partie des premières écoles européennes d'Auckland.²⁸¹

Lorsque Garin arrive en janvier 1848, toutes les compagnies militaires d'Howick étaient arrivées. Les autres colonies furent formées au fil des arrivées. Panmure fut fondée lorsque le navire du lieutenant Wynne Grey arrive le 23 janvier 1848, puis Otahuhu à l'arrivée de l'*Anne* en mai de la même année.²⁸²

Ces trois années de la vie de Garin furent très constructives. En plus des églises et des écoles, Garin participa à la vie des colons en organisant des fêtes destinées aux enfants de la colonie. Le 8 décembre, 150 personnes dont 112 enfants sont présentes pour la bénédiction de sa nouvelle maison qu'il nomme « la fête des écoliers ».²⁸³ Garin était confronté à des paroissiens et des conditions bien différents des Maoris des années précédentes. Les Fencibles de Howick, âgés pour la plupart de 35 à 45 ans, étaient surtout des soldats fantassins provenant de tous les régiments et villes d'Angleterre et d'Irlande.²⁸⁴ Les vétérans et leurs familles représentaient une population nombreuses : environ 180 maisons furent construites à Howick, 99 à Panmure, 72 à Otahuhu, pour les accueillir.²⁸⁵

C'est depuis Howick que Garin entame en 1848 une correspondance avec le Gouvernement pour obtenir d'une aide financière, un maître d'école, un serviteur,²⁸⁶ correspondance que Garin reprendra et poursuivra à Nelson pendant de longues années.

²⁸⁰ E. R. Simmons, *In Cruce Salus*, p. 35.

²⁸¹ E. R. Simmons, 'Father Garin of Nelson' dans *Zealandia*, 22 février 1968.

²⁸² N. Blake, 'The Royal New Zealand Fencibles', *Auckland-Waikato Historical Journal*, avril 1978, n. 32, p. 18.

²⁸³ 'Notes de mission', samedi 8 décembre 1849, 1-2, dossier Garin, APM, Rome.

²⁸⁴ N. Blake, 'The Royal New Zealand Fencibles', *Auckland-Waikato Historical Journal*, avril 1978, n. 32, p. 18.

²⁸⁵ Ibid., n. 32, p. 18.

²⁸⁶ Dossier Garin, ACA, Auckland.

Le séjour de Garin à Howick fut toutefois de courte durée. En 1850, le retour de Pompallier à Auckland annonce la séparation de la Nouvelle-Zélande en deux circonscriptions distinctes et la création du diocèse de Wellington. Le Vicariat de l'Océanie Occidentale avait d'ailleurs cessé d'exister officiellement le 20 juillet 1848.²⁸⁷ Antoine Garin quitte Howick le 17 avril 1850, puis fait ses adieux à Panmure le lendemain.²⁸⁸ Il s'embarque le 20 pour Wellington en compagnie de ses confrères maristes, de Mr Yvert et d'une Sœur de la Merci. À l'exception de Petit, Rozet et Moreau qui restent dans le diocèse d'Auckland pour initier les nouveaux prêtres,²⁸⁹ c'est tout le personnel mariste – Forest, Bâty, Petit-Jean, Séon, Garin, Lampila, les frères Justin, Basile, Emery, Florentin, Claude-Marie, Euloge – qui quittent Auckland pour fonder le diocèse de Wellington sous la direction de Viard nommé administrateur de Wellington. Cette séparation annonce une nouvelle époque à la fois pour l'église catholique en Nouvelle-Zélande et pour Garin. Pour lui c'est le début d'une nouvelle carrière apostolique.

Nelson 1850-1889

À Nelson, la conversion des Maoris n'est plus une priorité majeure de la vie apostolique de Garin. On peut s'étonner d'un tel changement chez un homme qui suppliait ses supérieurs de le nommer dans une station de mission quelques années auparavant. Plusieurs facteurs doivent être considérés. L'environnement de Garin est dramatiquement différent de celui dans lequel il évoluait dans le nord. Nelson est peuplé en grande majorité par des colons britanniques, et les Maoris habitent plutôt dans des villages dans la périphérie de la ville ou dans les régions de Wairau qu'il visite lors des tournées de son district une fois l'an. Dans une lettre à Numa, Garin note : « Je ne suis plus-maintenant dans la disposition de communiquer aisément avec les naturels, en sorte que tu m'excuseras... » Son collègue à Nelson, le père Moreau, remarque en 1852 : « Jusqu'à ce moment nous n'avons encore aucun naturel qui fasse la prière, je parle dans mes lettres sur ce sujet. »²⁹⁰ Garin réside principalement à Nelson même, mais il entreprend une fois l'an, jusque dans les années 1860, des visites annuelles de sa

²⁸⁷ Decree issued by Propaganda Fide, Indice dei Decreti della S.C. per ordine di località dal 1800 al 1871, Oceania, 1848, p. 465 (Association pour la Propagation de la Foi, Rome) Archivio Storico di Propaganda Fide.

²⁸⁸ 'Notes de mission', 17-8 avril 1850, dossier Garin, APM, Rome

²⁸⁹ DNM9, notes historiques, Archives Maristes, Wellington.

²⁹⁰ Lettre de Delphin Moreau à Jean-Claude Colin, 3 mars 1852, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, doc. 1062, vol. 4, p. 791.

paroisse où il a plus d'opportunité d'être en contact avec les Maoris. Sans pour autant procéder à une approche spécifique pour les évangéliser. À Wairau il note la présence de villages où résident des femmes maories de baleiniers et il baptise des enfants maoris. Mais son attitude est plutôt réaliste sur les véritables intentions des Maoris désirant devenir catholiques.

Un jour il rencontre à Nelson un groupe de Maoris qui désirent adopter la religion catholique. Garin ne trouve pas leurs motifs suffisants pour leur donner crédit et se méfie plutôt de leurs intentions :

Je leur explique succinctem[en]t les take [doctrines majeures] de la relig[ion] catholiqu[ue] et je leur dis de revenir le soir pour prier. J'ajoute qu'ils aient bien à remarquer que s'ils tournent à la relig[ion] catholiqu[ue] ils n'aient pas à compter sur ce que je leur donne des habits ni du tabac, car si c'était là leur espoir, ils seraient frustrés et leur prière serait une mauvaise prière.²⁹¹

La région de Nelson avait été évangélisée par les missionnaires méthodistes wesleyens comme Samuel Ironside et des anglicans comme Reay qui avaient préalablement donné une image très négative de la religion catholique. La pensée de Garin était que le désir d'instruction religieuse catholique cachait en fait des motifs beaucoup plus terre-à-terre comme l'accès aux livres, au tabac et aux vêtements. Il doute de la profondeur de leur expérience religieuse. Il note dans ses écrits personnels en janvier 1851 :

J'avais dit aux naturels de se réunir vendredi soir pour faire la prière, mais comme j'avais différé un peu, ceux qui étaient venus du pah étaient repartis. J'ai pu remarquer qu'ils n'ont pas un grand désir de la prière, que ceux à qui j'avais donné des livres n'en ont pas fait usage, que s'ils savent quelques prières ce sont des prières qu'ils ont entendu dire autrefois selon l'impression du premier livre, en sorte que ce qu'on m'avait dit : qu'ils travaillaient beaucoup à la prière ne se trouve pas vrai, il n'y en a pas eu un qui ait paru désirer à se faire instruire, qui ait demandé à faire la prière, lorsque je n'en parlais pas, et même à mon invitation ils avaient peine à s'y rendre, j'en conclus que s'ils ont fait paraître quelque désir de recevoir des livres ou de faire la prière, ils l'ont fait pour tâter le terrain, pour savoir si je leur donnerai plus que les missionnaires, ou des habits, ou du tabac, etc.²⁹²

²⁹¹ Notes de mission, Garin, lundi 5 août 1850, p. 66-7, APM, Rome.

²⁹² Notes de mission, Garin, vendredi 24 janvier 1851, p. 121-2, APM, Rome.

L'expérience de Garin avec les Maoris de Nelson tranche radicalement avec celle de Mangakahia, ce qui explique en partie son attitude de retrait et critique vis-à-vis du travail d'évangélisation. Garin attribue l'attitude qu'il considère « intéressée » de la population indigène à l'instruction reçue des ministres protestants. Selon lui, les Maoris ainsi instruits sont incapables d'avoir une vraie expérience religieuse puisqu'ils ont été instruits par la 'fausse église'.

Selon Garin, les Maoris voient les prêtres et la religion pakeha comme un moyen d'accéder à la nourriture, des livres ou du tabac, comme il l'explique à Numa :

Vendredi dernier j'en rencontrai un, tu as un Prêtre avec toi me dit-il, oui, lui répondis-je, viens le voir; j'ai faim fut sa première observation; il voulait savoir si je lui donnerais à manger. Un peu plus loin j'en rencontrai d'autres. As-tu des livres, disent-ils, (voilà aussi un de leurs communs stratagèmes pour en venir à demander à manger) oui, leur répondis-je, nous en avons, [...] ; puis j'ajoutai va trouver les marchands Européens qui vendent de la nourriture pour le corps, puis viens me trouver et je te donnerai de la nourriture pour ton âme. Mais ils ont l'air de ne pas comprendre; tel est l'esprit de tous les naturels Protestants qui environnent Nelson; Toutes les fois que j'ai eu à converser avec eux toujours ils en finissaient par là mais ne me donneras-tu pas des habits? & & et il faut remarquer qu'ils ne sont pas pauvres, ils sont à leur aise et riches, ceux-là sont pauvres qui sont dans l'intérieur des terres, éloignés du commerce des Européens. Les meilleurs des naturels sont ceux des îles qui n'ont eu aucun commerce avec les Européens et qui ont reçu par le ministère des ministres de la religion Catholique la connoissance du vrai Dieu.²⁹³

Dix ans ont passé depuis l'arrivée de Garin en Nouvelle-Zélande. Il est maintenant confronté à des Maoris qui ont eu des contacts prolongés et continus avec des missionnaires protestants. Dans ce contexte il est conscient qu'il n'est souvent pour eux qu'une curiosité et qu'ils ne vont pas quitter les nouvelles pratiques religieuses, aussi superficielles qu'elles soient, pour suivre celles de Garin. En conséquences, Garin semble adopter à leur égard un regard de dépit et presque cynique. Pour lui, la seule civilisation bénéfique pour les Maoris est celle qui est supportée par la religion catholique.

²⁹³ Lettre de Garin à son frère Numa, 4 août 1851, Nelson, no. 24, APMZ 208, Rome.

Garin n'a pas abandonné pour autant tout intérêt ou tout contact avec le monde maori. On sait qu'il continue à entretenir une correspondance avec ses amis maoris de Mangakahia comme Maria Te Hoia ou Kaperiere Te Hoeroa. L'un de ses grands regrets, lors de son départ vers le sud, fut d'avoir été obligé de quitter Kaperiere Hoeroa, son compagnon pendant ses années dans la station maorie et qui l'avait accompagné jusqu'à Howick en 1848 :²⁹⁴ « Pour moi j'éprouvai une grande peine de me séparer du naturel qui avait été mon serviteur pendant 7 années, il aurait voulu me suivre mais ses parents lui avaient écrit d'aller les rejoindre pour qu'il[s] puissent aller ensemble dans le collège nouvellement bâti à Auckland. »²⁹⁵

S'il garde toujours contact avec Maraea Te Hoia et Kaperiere Hoeroa malgré l'éloignement géographique, il semble étonnant de ne pas trouver une plus grande trace de contacts épistoliers avec ses anciens paroissiens. Le 8 octobre 1866, Garin écrit en maori à Maraea Te Hoia Waiata et Kaperiere Hoeroa en réponse à des lettres qu'ils lui avaient envoyées. Cette correspondance est suivie d'une réponse de Kaperiere datée du 7 août 1869 dans laquelle il lui fait un portrait de la situation de la mission de Hato Irene. À Nelson, l'examen de la correspondance de Garin ne révèle que quatre lettres que Garin envoie à un Maori de Nelson, un certain Renata, en 1861-2.²⁹⁶ Mais il lui arrivait d'aller visiter en personne des Maoris qui vivaient près de son presbytère. Le 29 janvier 1851 il visite le village de Whakapuaka (près de Nelson) où il y passe la nuit.²⁹⁷

À Nelson, Garin n'a pas perdu son intérêt pour le monde et la culture maoris et se fait toujours un plaisir de transmettre ses observations à son frère Numa. Cependant, celles-ci sont toutes tirées du temps de sa vie dans le nord. Par exemple, il envoie des objets traditionnels à Numa qu'il avait récoltés lors des années 1840, ce qui indique un désir de collectionner et conserver dans le but de diffusion ou d'exposition. Il lui envoie toutes sortes de documents et objets maoris traditionnels ou usuels. Il envoie en France des bijoux en jade, des sandales tressées en plante de *phormium tenax*, des photos de

²⁹⁴ Son nom figure dans la table des comptes d'Antoine Garin à Auckland–Panmure–Howick–Otahuhu, 1848-1870 (Archives du presbytère de Nelson).

²⁹⁵ Garin à sa mère, à bord du navire *Clara*, 19 avril 1850, Archives Maristes, Wellington, HD5. Cette scène est également décrite dans ses Notes de mission, Tome 2, 7^e volume, vendredi 19 avril 1850, p. 18-9, dossier Garin, APM, Rome.

²⁹⁶ Lettre de Garin à Kaperiere et Maraea, 8 octobre 1866. La lettre envoyée à Kaperiere commence avec ces mots : « Kua tae mai tou reta ki ahau [J'ai reçu ta lettre] » p. 139, DNM2/32. Résumés de lettres écrites par le père Garin, 1852-1875. Archives de la paroisse St Mary, Nelson.

²⁹⁷ Notes de mission, 29 janvier 1851, dossier Garin, APM, Rome.

chefs et cheftaines maoris.²⁹⁸ En 1862, Garin fait parvenir à son frère Numa une lettre écrite dans le style maori sur une feuille de phormium tenax, imitée sur celles qu'il devait fréquemment recevoir lorsqu'il vivait à Mangakahia. Il envoie des photos et des brochures contenant des portraits de chefs ou des photos de Maoris engagés dans certaines de leurs activités comme la course en pirogue ou le haka. Les remarques qui accompagnent ces envois sont prises directement de sa connaissance du monde maori dont il a été témoin dans ses premières années dans le nord. Garin fait également parvenir des objets en jade destinés à ses neveux et nièces : boucles d'oreille maories, pendentifs en jade, sandales tressées en flax. Une description qui accompagne une photo de payeur témoigne de l'admiration conservée par Garin pour certains aspects de la vie maorie. L'intérêt de Garin pour la culture maorie ne s'éteindra pas avec les années passées dans un environnement essentiellement pakeha. Garin enseignait par exemple la langue maorie dans son collège de Nelson et avait ouvert une classe pour les cours du soir.²⁹⁹

Après ses années dans le nord de la Nouvelle-Zélande, le départ vers le sud n'est pas seulement une coupure géographique pour Garin, il marque aussi un changement de priorité dans son travail missionnaire. Rétrospectivement, Garin considèrera ses premières années dans le nord comme une époque définie de sa vie, marquée par un début et une fin.³⁰⁰ Garin doit désormais se tourner vers le développement de l'Église catholique en tant que religion minoritaire d'une colonie pakeha. Le 9 mai 1850, Garin et le frère Claude-Marie sont envoyés à Nelson, alors une petite colonie blanche de l'Ile du sud, où ils résideront jusqu'à la fin de leur vie.³⁰¹ Leurs noms sont associés dans l'historiographie catholique avec la création et le développement de cette paroisse.

La vie de Garin entre 1850 et 1889 fut marquée par une réalisation personnelle et un épanouissement dans la fonction du prêtre de paroisse. Garin s'avère capable d'exceller dans divers domaines, puisant dans son expérience précédente pour réaliser sa mission apostolique.

²⁹⁸ Garin à Numa, 27 janvier 1867, Nelson, APMZ 208.

²⁹⁹ Garin en faisait la publicité dans les journaux locaux comme par exemple le *Nelson Examiner*. Voir les dates : samedi 2, 9, 16 et 23 août 1851.

³⁰⁰ Garin à Numa, 23 juin 1870, Nelson, APMZ 208, Rome.

³⁰¹ Notes historiques, 1837-1882, deuxième partie, DNM9, Archives Maristes, Wellington. Et Notes personnelles, dossier Garin, Archives St Mary, Nelson.

Sa carrière à Nelson est remplie de grandes réalisations qui reflètent un projet à la fois pastoral et missionnaire. La construction d'églises et les manifestations extérieures de la foi expriment une conception pastorale issue du prêtre français du début du dix-neuvième siècle, tandis que la mise en place d'écoles, de pensionnats et d'un couvent rappellent la dimension charitable de l'œuvre missionnaire de la Société de Marie. À cela s'ajoute l'expérience du missionnaire évangélique qui permet à Garin de veiller sur une paroisse comprenant, à sa création, en plus de la ville de Nelson et ses campagnes avoisinantes, les régions de Wairau (Marlborough), Golden Bay (Takaka, Collingwood), et la Côte-Ouest de l'Ile du sud. Ces triples domaines de travail firent de Garin une personnalité marquante de la petite ville, laissant à Nelson un héritage important.

La construction des églises devient une priorité sous le mandat de Garin à Nelson et ses réalisations dans ce domaine furent remarquables pour un prêtre dépendant des seules allocations annuelles de l'église catholique, et dans un contexte où cette religion était supportée par un nombre de colons assez restreint. Garin est adepte des souscriptions publiques, et ce système lui permet de financer un grand nombre de ses projets. Il sait également mettre à profit les allocations pour le culte venues de la 'New Zealand Company', association qui joua un rôle majeur dans le développement colonial à ses débuts. En 1856, il obtient de cet organisme une partie des fonds réservés à l'entretien des cultes. Une première grande église est édifiée grâce à cet argent auquel il ajoute les souscriptions des fidèles de la paroisse. Sur les 571 livres que Garin réussit à réunir, 200 proviennent de la New Zealand Company.³⁰²

En 1855, l'église de Waimea West est construite grâce à des fonds identiques. Le 9 juin 1857, une nouvelle église Sainte Marie est inaugurée et consacrée à Nelson par l'évêque Viard.³⁰³ En plus de la chapelle St Marie actuelle, les principales églises catholiques de la paroisse voient le jour : en 1867 l'église de Takaka, celles de Wakefield en 1869-1870 et de Motueka en 1878.³⁰⁴ Puis, en janvier 1882, après l'incendie de l'église Sainte Marie (qui eut lieu en avril 1881), la reconstruction est entreprise grâce à des fonds de £2000. Sa construction s'achève en 1883. Quatre cents livres sont fournies par le père Garin lui-même, 500 par les Catholiques de Nelson, 500 par une collecte à la

³⁰² DNM9, églises à Nelson, Archives Maristes, Wellington.

³⁰³ Ibid.

³⁰⁴ *Zealandia*, 22 février 1968, p. 7, coupure de presse, Dossier Garin, Nelson.

Côte-Ouest, et 250 ailleurs. Garin n'a aucune fortune personnelle lui permettant de participer à ces réalisations bien qu'étant issu d'une famille aisée. Le testament de son père révèle un legs testamentaire important pour l'époque comportant des biens fonciers et immobiliers.³⁰⁵ Mais, après le décès de son père en 1846 et sur la demande de son frère Numa Raymond, Garin a renoncé à son héritage familial pour que sa mère et son frère bénéficient du legs testamentaire. L'argent dont dispose Garin est principalement obtenu par des souscriptions, par les fonds récoltés par le pensionnat et grâce à une gestion intelligente des subventions de sa paroisse.

Si pour Garin, les Églises ont une place privilégiée au cœur de sa pastorale, c'est peut-être parce qu'elles sont pour lui les signes visibles permettant d'affirmer dans le paysage la foi catholique. Garin est l'enfant d'une époque du catholicisme français qui tente de reproduire le modèle idéal de la communauté religieuse qui vit dans un fort sentiment d'appartenance : les fonts baptismaux, l'église, le cimetière en sont la manifestation concrète.

Ce catholicisme qu'on peut qualifier de « post-révolutionnaire » se célèbre autant dans la construction d'églises que dans les messes, les processions ou les fêtes. La religion qu'il propose aux fidèles de Nelson s'incarne dans une liturgie presque théâtrale où le culte chrétien s'expose dans un spectacle populaire. L'originalité de Garin s'affirme de surcroît par un goût pour les occasions sociales. Garin est réputé pour son organisation de « parties de thé » qui attirent une population nombreuse et qui sont ouvertes à toutes les dénominations. Ces manifestations deviennent très populaires auprès de la bonne société protestante comme catholique de la ville. Une de ces 'tea parties' organisée pour la célébration de la fin de la première année du pensionnat et des écoles attire de 2 à 300 personnes. Le père Moreau note que : « Dans la partie de thé que nous avons eue et où il se trouvait deux ou trois cents personnes, pour la conclusion de la première année du pensionnat et presque de nos écoles, on a trouvé que nos enfants avaient fait de grand[s] progrès surtout pour l'écriture. »³⁰⁶ Il n'hésite pas à organiser des parades pour les enfants de la ville, et les examens oraux des enfants étaient suivis de boissons et de divertissements. Moreau toujours, reconnaît que le succès des écoles de Garin tient

³⁰⁵ Mutation Décès, Archives de Bourg-en-Bresse.

³⁰⁶ Lettre de Delphin Moreau à Jean-Claude Colin, 3 mars 1852, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, doc. 1062, vol. 4, p. 788.

surtout à la qualité de l'enseignement donné, qui attire la population aisée de Nelson³⁰⁷ ainsi que les fils des familles protestantes. Lors de la première visite de son élève prodigue, Francis Redwood (devenu entre-temps évêque en Angleterre), le 14 janvier 1875, Garin organise une grande célébration d'accueil. En l'honneur de l'ouverture de l'église Sainte Marie à Waimea Ouest, un grand pique-nique est prévu pour ses paroissiens.³⁰⁸ Ces manifestations participent, pour Garin, à l'idée que l'Église se doit être un reflet de la puissance et de la bienveillance divines. Quand Garin organise ces 'tea parties', c'est pour donner une grande idée de la religion catholique. Pour lui, les formes de dévotion s'incarnent dans une liturgie qui s'expose, qui se célèbre.

Garin a donc transposé avec succès l'idéal du prêtre catholique dans le contexte de son expatriation et dans un contexte colonial où la religion qu'il prêche n'est pas celle du pouvoir en place. Malgré les difficultés et sans le support financier attribué aux Églises d'état, il a réussi à entretenir sa paroisse et à donner une identité et une reconnaissance à ses écoles.

La carrière de Garin à Nelson dépasse le domaine strictement religieux puisqu'il s'impose à Nelson comme un homme public. Son implication dans le domaine éducatif et sa contribution au système scolaire catholique sont exemplaires.³⁰⁹ Garin participe aussi à la constitution et au façonnement du système éducatif de la petite colonie. Il est responsable de l'ouverture des premières écoles catholiques pour filles et garçons de Nelson et crée un pensionnat dans le loft de son presbytère. Les écoles étaient ouvertes à toutes les dénominations. En 1872, il établit le premier des deux orphelinats de Nelson.³¹⁰ Dès son arrivée, il se consacre au développement d'une école catholique pour garçons et une autre pour filles, ouvertes aux élèves de toutes les professions religieuses. À son arrivée il développe une petite école particulière, dirigée par Miss O'Dowd dans des bâtiments construits par des catholiques en 1848. En 1851 Garin engage un maître d'école (M. McQuaile) pour l'école des garçons qui se tient dans la chapelle. À l'arrivée du père Moreau, le 23 juillet 1851, il lui confie la direction d'une

³⁰⁷ Lettre de Delphin Moreau à Jean-Claude Colin, 3 mars 1852, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, doc. 1062, vol. 4, p. 788.

³⁰⁸ DNM9, églises à Nelson, Archives Maristes, Wellington.

³⁰⁹ Un mémoire de M. A. a été consacré à la seconde partie de la vie de Garin, elle couvre les années de sa vie à Nelson : E. M. Gill, 'The Life and Work of the Rev. A. Garin'.

³¹⁰ Rosemary A. Venner, *The Wakapuaka Cemetery*, sans numéro de page.

école supérieure où l'on enseigne le français, le latin, l'algèbre et les mathématiques.³¹¹ Il offre une éducation religieuse et générale de qualité qui attire les familles de notables de la région. Henry et Mary Redwood, les premiers colons catholiques de Nelson, installés à Waimea West, seront très attachés à Garin.

En 1855, Garin est consulté par la 'Commission of Education' du gouvernement. On lui demande de se prononcer au sujet d'un système d'éducation qui était en train d'être étudié pour la Province. Son propre rapport conseille au gouvernement de subventionner toute école ouverte aux enfants de toutes dénominations et dans laquelle le niveau d'éducation non-religieuse devrait satisfaire les inspecteurs du Gouvernement. Garin se déclare pour la liberté religieuse et le 'Denominational System'.

Il entame à ce sujet une campagne pour faire pression auprès des journaux locaux, par la voie de pétition, au 'Provincial Council', à la 'General Assembly' et au Gouverneur. Ces pétitions seront signées par la majorité des électeurs de Nelson. Cependant ceci n'est pas suivi. Le 7 avril 1856, le Collège de Nelson est établi. Cette école publique sera gratuite et en concurrence directe avec les écoles de Garin. Il ne reçoit pas de subventions car il refuse de placer ses écoles sous le système du gouvernement car il lui ferait perdre la liberté de choisir ses propres livres et professeurs. Selon lui, le Gouvernement devrait soutenir et entretenir toute école bien établie qui serait ouverte aux enfants de toute dénomination et dans laquelle on donnerait une éducation capable de satisfaire l'inspecteur du gouvernement, mais que celui-ci n'eût rien à voir avec le caractère religieux de l'école. En 1856, le Système gouvernemental (Education Ordinances) est inauguré exigeant que chaque famille paie une taxe destinée à l'éducation d'un montant d'une livre, ce qui annonce la sécularisation du système éducatif. Garin doit se plier à cette taxe mais il refuse de suivre le système instauré par le gouvernement et proteste énergiquement contre la mesure. Pendant onze ans, il continue à avoir les écoles à part, soutenues par les Catholiques.

Garin obtient tout de même un amendement à la Clause 38 de l'Education Act, qui l'autorise à avoir sa propre école libre indépendante du gouvernement provincial. En 1867, il obtient une aide du Gouvernement pour ses écoles ; il obtient 180 pounds pour l'entretien de son collège.³¹² Mr Curtis, à la suggestion du père Garin, présente au

³¹¹ DNM9, Archives Maristes, Wellington

³¹² *The Marist Messenger*, mercredi 1^{er} février 1956.

conseil une clause par laquelle le gouvernement aiderait son école, lui laissant le choix des livres et des maîtres, à condition qu'il fournirait les bâtiments et les terrains nécessaires. La clause fut votée et cet état de choses subsiste jusqu'en 1878, époque où le gouvernement national impose à toute la colonie un système d'éducation laïque, où tout enseignement religieux était banni. Ce fut le dernier combat de Garin pour la cause de l'éducation catholique.

L'originalité de ses écoles réside dans la qualité et la diversité de l'enseignement. La musique, par exemple, fait partie de l'enseignement offert à ses élèves et ses pensionnaires. Ces classes de musique lui permettent d'attirer la bonne société de la ville. Musicien chevronné, Garin joue plusieurs instruments dont la clarinette, le trombone et l'accordéon. Le père Moreau remarque en 1850 : « Deux ou trois fois la semaine ils [les pensionnaires] ont une classe de musique donnée par le p(ère) Garin. Cette musique est assez vantée en ville. »³¹³

Même si les écoles de Garin sont touchées par le nouveau système éducatif, elles ne perdent pas de leur réputation auprès des notables de la ville due à la qualité de l'enseignement qui y est donné. Les écoles primaires continuent à prospérer, et aux examens publics obtinrent constamment la prééminence sur toutes les autres écoles. Le latin et le français font partie des matières enseignées.³¹⁴ Viard note dans un rapport qu'il adresse à la Propagation de la Foi : « Les succès [que Garin] a obtenu dans son école font l'admiration de la ville de Nelson. »³¹⁵ Un autre article mentionne que : « The Garin schools were well respected for the quality of their education and though the non-sectarian Nelson school system was established and did well, Father Garin's schools remained well patronised. »³¹⁶ En 1856, même avec l'établissement du Nelson System en matière d'éducation, son école compte 131 garçons et 35 filles et en 1862 a dépassé les 200 élèves.³¹⁷ Garin a été le mentor de Francis Redwood, le futur évêque de Wellington, qui fit partie des premiers pensionnaires du petit pensionnat tenu par Garin. Redwood est élève des écoles de Garin de 1852 à 1854, la date de son départ pour la France pour ses études pour la prêtrise. Francis Redwood reçoit sa formation religieuse

³¹³ Lettre de Delphin Moreau à Jean-Claude Colin, 3 mars 1852, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, doc. 1062, vol. 4, p. 789.

³¹⁴ DNM9, Archives Maristes, Wellington.

³¹⁵ Rapport de Viard, H01159, OPM, Lyon.

³¹⁶ *Nelson Evening Mail*, 7 mai 1994, etc., coupures de presse du dossier Garin, archives de St Mary.

³¹⁷ A. Harris, *The Beauty of Your House*, p. 32.

en France, où il se rend avec le père Comte le 8 décembre 1854. Redwood revient en Nouvelle-Zélande avec le titre d'évêque de Wellington en 1874.

Alors que l'on attribue la plupart de ces succès à Garin, un certain nombre de ses confrères qui travaillent à ses côtés comme le père Moreau ou le frère Claude-Marie contribuèrent grandement au succès de la paroisse. Par exemple, si Garin fut responsable de la vocation du jeune Redwood, c'est surtout le père Moreau et le frère Claude-Marie (avec qui il apprend le français) qui s'occupèrent de son éducation. En 1852 : « Un autre genre d'occupation pour moi est la classe que je suis obligé de faire à l'élève que nous avons ici pour le latin et l'état ecclésiastique [sic]. Quand le p(ère) Garin est à la maison, c'est lui qui corrige ses devoirs, versions et thèmes, mais c'est moi qui lui fais réciter ses leçons [sic] [...] Cet enfant a des talents et de la conduite, peut-être plus tard pourrait-il être mariste. »³¹⁸ Dans ses projets, le frère Claude-Marie est une épaule solide sur laquelle Garin s'appuie. Parmi ces « aides de l'ombre », on peut citer une succession de prêtres dont les principaux furent le père Moreau, jusqu'en 1859, le père Pons qui quitte la soutane peu après son départ de Nelson, et le père Michel qui remplace Moreau en 1860, suivi par le père Martin en 1861.

Toutefois c'est à Garin que Francis Redwood rend hommages dans ses mémoires, attribuant la naissance de sa vocation à la prêtrise à la première communion donnée par le prêtre français, le soir de Noël 1851. Redwood note : « To him, under God, I am indebted for my vocation to the priesthood ».³¹⁹ Comme cité précédemment, Garin deviendra aussi un ami proche de la famille Redwood, chez qui il réside en 1863, à Waimea West, pendant la durée de sa maladie. La naissance de la vocation pastorale du jeune Redwood évoque étrangement celle de Garin, qui est née probablement à Belley trente ans plus tôt. L'auteur mariste de sa nécrologie affirme que « pendant ces cinq années au collège, le jeune Antoine n'aspirait qu'au bonheur d'être prêtre un jour ».

Si, de nos jours, Garin est reconnu pour sa contribution au système éducatif de Nelson, ce n'est pas le seul domaine dans lequel il se distingue, car il est reconnu aussi pour son rôle dans l'ouverture du premier orphelinat de la ville pour garçons et filles. Les revenus obtenus dans ses écoles étaient réinvestis dans des projets comme la construction de

³¹⁸ Lettre de Delphin Moreau à Jean-Claude Colin, 3 mars 1852, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 4, doc. 1062, p. 787.

³¹⁹ Lettre à Favre, 12 août 1854; et F. Redwood, *Reminiscences of Early Days in New Zealand*, vol. 1, [1922], p. 13-4.

l'orphelinat. Pour mener à bien son projet, Garin fait venir des sœurs de la congrégation de Notre-Dame des Missions, congrégation fondée le 25 décembre 1861 à Lyon sur la colline de Fourvière par Euphrase Barbier. Le 9 février 1871, quatre sœurs arrivent à Nelson. Elles enseignent dans un premier temps dans l'école pour filles créée par Garin à Nelson, puis elles s'occupent de l'orphelinat qui est ouvert par Garin en 1872. Les Sœurs arrivées d'Europe avaient aussi pour mission d'ouvrir un couvent. Garin pétitionne auprès de la Propagation de la Foi pour l'obtention d'une aide financière supplémentaire pour faire venir une cinquième sœur.³²⁰

Homme de confiance, Garin est appelé à Wellington par l'évêque Viard, le 19 juillet 1853, pour d'importantes affaires à Auckland. Il est envoyé sous le secret à Auckland pour une enquête commanditée par le St Siège en 1852 sur la moralité de l'évêque Pompallier. Il quitte Nelson le 12 juillet, se rend à Wellington et arrive à Auckland le 24 décembre avant de revenir à Wellington en mai 1854. Il est de retour à Nelson le 16 mai 1854 après avoir envoyé son rapport à Mgr Viard.

En 1863, Garin tombe gravement malade et, à partir de cette date, son activité physique est considérablement réduite. Il est atteint d'une inflammation pulmonaire qui réduit considérablement sa mobilité pendant presque deux ans. Par conséquent, il réduit beaucoup les tournées de sa paroisse et il arrête pendant quelque temps la direction des offices. Garin avait gardé de ses premières années missionnaires une habitude des voyages à pied. On lui attribue d'avoir été le premier prêtre à visiter la région de Marlborough Sounds qu'il visite une fois par an à partir de 1853.³²¹ De 1852 à mai 1860, date de la création de la mission de Christchurch, la paroisse de Nelson était la seule mission catholique de l'Ile du sud. En 1872, atteint d'une sciatique, sa mobilité est encore plus réduite et il développe des rhumatismes, conséquences des premières années de la vie 'à la dure'. Il est malade et invalide pendant les cinq dernières années de sa vie mais reste toujours intellectuellement actif comme en dénote la vaste correspondance qu'il entretient à cette période: correspondances, notes personnelles, répertoires. Garin entretient une correspondance nombreuse, étant un épistolaire infatigable. Il fait parvenir de nombreuses lettres (plus de 350 lettres) aux éditeurs des journaux de l'époque.

³²⁰ Copie de lettre originale, 14 janvier 1870, Nelson, Lyon H34, Wellington, H01158, OPM Lyon.

³²¹ *The Marist Messenger*, jeudi 1^{er} février 1940, coupures de presse, dossier Garin, Nelson.

Les thèmes et images recurrentes de la prose de Garin sont ceux du combattant. Garin se perçoit comme un combattant pour la cause chrétienne (image chère à la rhétorique catholique). Faisant suite à un rapide résumé des grandes dates marquantes de sa vie missionnaire, Garin résume en quelques phrases brèves l'idéal qui lui a donné l'élan, la détermination et l'énergie formidables déployés pendant près de cinquante ans de sa vie missionnaire : « and here I am ! April 26th 1878. Not knowing where I shall die, hoping to die in the battle field !!! »³²² Cette petite phrase résume la volonté et l'énergie d'un homme qui consacra sa vie à la mission. Cela détermine en grande partie son parcours et ses réussites dans un monde a priori défavorable pour un prêtre catholique français. Lorsqu'on lui offre de retourner en France, il refuse afin de ne pas donner un mauvais exemple à ses jeunes collègues.³²³

C'est dans un respect absolu à la hiérarchie et l'autorité religieuse que Garin voit l'accomplissement de la volonté divine. Pour lui, en tant qu'élu de Dieu choisi par les hommes, le prêtre a une responsabilité d'obéissance et de direction :

The Almighty, to condescend to our own weakness, has decreed that man should be governed and ruled by man; had man to do with God alone, or Angels, they would feel overpowered with the majesty and consider the command impracticable. What would soldiers do if, sent to fight by their King, or his ministers, they were left to their own exertions and sagacity? They would have no heart nor courage. But if an officer at the head of a detachment, after having sounded the charge, opens himself the way at the risk of his own life, see how the soldiers will rush after him, under the fire of an enemy even more powerful! Why? Because it is in the nature of man to follow his fellow. It was therefore, to condescend to our own nature that God ordained that man should be ruled by man.

Now, when man is called by God to be a leader of his fellow, God endows him with powers and grace to enable him to do it in a proper manner, and, because he himself is subject to the weakness of human nature, he must endeavour to make a proper use

³²² Note personnelle, à la suite d'un historique de la paroisse de Nelson par Garin (dossier Garin, Archives de l'Archidiocèse catholique, Wellington).

³²³ Notes du père Vibaud d'après les *Annales des Missions d'Océanie*, vol. 7, HD6 Historical Documents, p. 148, dossier Garin, Archives Maristes, Wellington.

of those powers and graces. That he will do by a great humility and the spirit of prayer and meditation.³²⁴

Humilité, esprit de prière et de méditation sont les outils de l'homme choisi par Dieu pour être un directeur. La conception du rôle du prêtre réside donc pour Garin dans un strict respect de la hiérarchie et de l'autorité des hommes. Un idéal peut-être peu compatible par exemple avec l'esprit d'indépendance et d'initiative de l'esprit maori. Lorsque Matiu, son serviteur et catéchiste de la mission à Mangakahia, fait des tentatives pour s'imposer et affirmer son indépendance et individualité, Garin est incapable de reconnaître ces signes de maturité et de les exploiter pour diriger Matiu vers une voie religieuse dont il aurait bénéficié. Après l'avoir quitté, Matiu va se faire tatouer par Te Uriheke, un acte qui marque à la fois l'âge adulte et la maturité.

Selon Coste, la restauration religieuse qui accompagnait en France la restauration royaliste en adoptait souvent ses perspectives et ses préjugés.³²⁵ Dieu devait établir son règne dans la vie publique et sociale grâce à de frappantes cérémonies d'expiation, d'autodafés et surtout par « la plantation solennelle de la croix », symbolisant la reconquête visible de la ville ou du village par le Seigneur tout-puissant. Ce mouvement explique la rhétorique de conquête dont Garin fait souvent état.³²⁶ Pour lui, le travail du prêtre est indissociable de celui du combattant.

Les armes à sa disposition sont la plume et le papier. Garin entretient une correspondance nombreuse, étant un épistolaire féru aux journaux de l'époque. Il soumet des lettres sous une variété de pseudonymes tels que Candidus, Veritas ou Fiat Lux aux journaux tels que *The Colonist*, *Freeman*, ou le *Nelson Examiner*.³²⁷ Il leur écrit sur des sujets très divers, mais c'est surtout pour lutter contre l'éducation laïque et pour défendre le catholicisme contre des attaques protestantes. S'il participe activement à la vie politique, c'est pour avancer l'éducation catholique.

Vers la fin de sa vie, Garin profite enfin d'un peu de repos qui lui permet de considérer une vie missionnaire bien remplie et réussie. Selon Francis Redwood, les dernières années de Garin sont vécues paisiblement, partagées entre l'écriture et le repos. Le

³²⁴ Lettre donnée par Garin au départ de Francis Redwood pour la France, 1854, F. Redwood, *Reminiscences of Early Days in New Zealand*, vol. 1, [1922], p. 20.

³²⁵ J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie*, 1965, p. 67.

³²⁶ J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie*, 1965, p. 68.

³²⁷ Voir en particulier son livre d'index conservé aux Archives St Mary, Nelson, DNM 2/26.

travail de la paroisse était pris en charge par le père Mahoney, mais ses succès étaient attribués toujours à Garin :

Wherefore, I sent him, at an early date, Father Mahon[e]ly, SM, afterwards Dean Mahon[e]ly, whose fine marble monument, rivalling that one erected on his grave in Ireland where he ended his days, stands outside St Joseph's Church, and fitly commemorates the undying affection of his grateful flock in town and country. His cheerful, genial ways, his endless care to take upon himself the chief burdens of the parish, and always ingeniously leave the credit of what was best to Father Garin in the eyes of the people—this was, indeed, a main factor in making the declining years of this venerated pastor placid, sweet and serene like the mildest summer sunset.³²⁸

La réputation de Garin travaillait une fois de plus en sa faveur, comme à l'époque de la mission de Mangakahia où l'on venait de loin le chercher en raison de la popularité et le renom de sa médecine improvisée.

Garin meurt à Nelson le 14 avril 1889. Ses funérailles, qualifiées par les journaux locaux « the biggest funeral ever held in Nelson », ³²⁹ furent célébrées dans toute la ville, qui fut fermée pour l'occasion. Les obsèques attirèrent une foule nombreuse dont faisaient partie le maire de Nelson, les évêques catholiques comme anglicans et un grand nombre de notables de la région.

Sa mort devance d'un mois celle de l'un des témoins *in absentia* de sa vie de mission, son frère aîné Numa qui décède en France le 22 mars 1889.³³⁰ Numa ne lira jamais les Notes de mission que Garin lui lègue, mais si les manuscrits perdent un lecteur intime, ils gagnent au-delà des siècles, un lectorat que Garin aurait sans doute eu du mal à imaginer.

L'épopée de Garin ne s'arrête donc pas à sa mort. En plus de ses écrits, la conservation de sa mémoire a pris différents chemins. Avant son décès, Garin avait émis le désir d'être enterré dans son église Ste Marie, mais parce qu'elle n'était pas construite en matériaux permanents, ceci ne fut pas autorisé. Il fut donc décidé de l'enterrer dans le cimetière et de lancer une collecte de fonds pour la construction d'une chapelle mortuaire dans la crypte de laquelle ses restes seraient placés. Des personnes de toutes

³²⁸ F. Redwood, *Reminiscences of Early Days in New Zealand*, vol. 2, [1922], p. 15.

³²⁹ *Nelson Evening Mail*, 7 mai 1994 ; 16 et 17 avril 1889 et *The Colonist*, 17 avril 1889.

³³⁰ Tables décennales, Pont-de-Vaux, archives de Bourg.

les classes et de toutes les dénominations religieuses contribuèrent au financement de cette chapelle qui fut achevée en 1890.³³¹

L'exhumation du corps et la remise en terre du cercueil dans la crypte située sous la chapelle, qui eurent lieu dix-huit mois après la mort de Garin, le 6 novembre 1890, sont entourés de mystère. Lors de ce transfert, les participants à la levée du corps ont en effet témoigné de l'état non décomposé de la dépouille mortelle et ont fait attester cet état par un magistrat. Selon son rapport, les participants découvrirent le corps « as incorrupted and placid as if he had only just passed away ».³³² Cette découverte crée la possibilité d'une future sanctification et la possible consécration, un jour, de ses saintes reliques par l'Église catholique.³³³

De nos jours, la mémoire de Garin est toujours vivante à Nelson. Outre l'imposante chapelle mortuaire érigée à sa mémoire dans le cimetière Wakapuaka, un collège Garin a ouvert ses portes en 2001³³⁴ et un quartier de la ville de Nelson porte son nom : 'Garindale'. Le mausolée-chapelle St Michael, dans lequel il fut ré-enterré, figure parmi les tombes et monuments historiques de la ville et la crypte est ouverte au public chaque année. La communauté catholique de Nelson préserve toujours sa mémoire. En 1989, le centenaire de sa mort fut célébré au cimetière sur le site même de la chapelle St Michael.³³⁵

Le mausolée construit à la mémoire de Garin se compose d'une crypte au-dessus de laquelle se dresse une chapelle mortuaire décorée de Saints Anges. La chapelle fut ouverte et bénie par l'archevêque Francis Redwood venu à Nelson pour l'occasion, le 14 décembre 1890.³³⁶ Environ 1000 personnes étaient présentes, dont toutes les pensionnaires de l'orphelinat de Ste Marie et un certain nombre de garçons de l'orphelinat de Stoke. Ce monument commémoratif est un témoin immuable de la vie de Garin et bien sûr une preuve remarquable de l'estime portée à Garin par les gens de Nelson.

³³¹ *The Colonist*, 14 octobre 1890. À noter aussi que le frère Claude-Marie Bertrand (22 novembre 1813 France-1893), le compagnon et serviteur de Garin à Nelson, est enterré dans la tombe originale de Garin située à proximité de la chapelle.

³³² *New Zealand Tablet*, juin 1905.

³³³ A. Harris, *The Beauty of Your House The Nelson Catholic Parish 1844-1994*, p. 22-6 et p. 40-1.

³³⁴ Voir le site : www.Garincollege.ac.nz qui offre un portrait et une page biographique sur Garin.

³³⁵ DNM9, deuxième partie, Notes historiques, 1837-1882, Archives Maristes, Wellington.

³³⁶ DNM9, Archives Maristes, Wellington.

Récapitulatif de la vie de Garin en Nouvelle-Zélande, 1841-1889

Kororareka (Russell)	14 juin 1841 – 6 septembre 1843
Kaipara	14 septembre 1843 – décembre ? 1847 (dernier baptême : le 28 novembre 1847)
Howick	2 janvier 1848 – avril 1850
Nelson	9 mai 1850 – 14 avril 1889

2. LE « JOURNAL » DE GARIN

Nombreux sont les explorateurs, marchands, aventuriers, missionnaires qui, au dix-neuvième siècle tiennent un compte-rendu des événements de la journée. En Nouvelle-Zélande, les rapports de missionnaires fourmillent puisque pour la plupart, ils étaient commandités par la mission-mère. L. Rogers spécifie clairement au sujet du journal de H. Williams : « The report was meant for the Church Missionary Society in London to keep the members aware of the progress of the mission ».¹ En revanche, aucun rapport spécifique n'était requis par les autorités catholiques, les lettres étant suffisantes pour satisfaire les besoins de renseignements. Garin fait donc partie des rares prêtres français qui laissent un témoignage détaillé sur son travail de mission.

Les Notes de Garin peuvent être comparés pour leur volume, leur aspect factuel et leur écriture au jour le jour, aux écrits de missionnaires anglicans ou wesleyens tels que Henry Williams ou James Buller.² Mais c'est là leur seule ressemblance. Ces deux derniers documents ont été publiés et ont certainement été écrits dans ce but. Or, cette question reste ouverte en ce qui concerne le journal de Garin.

Exploration attentive de la pensée de l'Autre et du travail d'évangélisation, les Notes de Garin appartiennent autant au journal d'étude qu'au journal privé. Nous nous proposons dans ce chapitre d'étudier cette double identité des écrits de Garin. Dans une première partie nous explorerons les Notes de mission dans l'optique de leur participation au travail de mission et leur rôle en tant qu'instrument du travail de recherche. Nous les replacerons ensuite dans le cadre plus intime du journal personnel et leur rapport au moi. Nous verrons enfin, par l'analyse des cadres narratifs, la prise en charge par le rapporteur des différents discours d'Autrui et leur interaction subséquente.

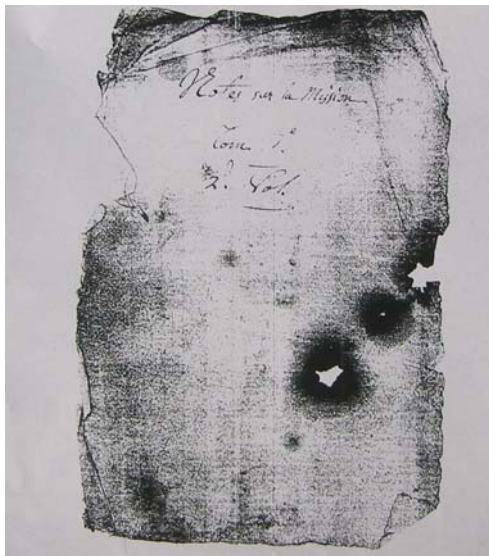
¹ Préface de L. Rogers dans *The Early Journals of Henry Williams*, p. 7.

² H. Williams, *The Early Journals of Henry Williams, 1826-1840* et J. Buller, *Forty Years in New Zealand*.

Forme du journal

Le journal de recherche

L'intitulé du paratexte offre un contrat de lecture clair : 'Notes de mission', 'Notes sur la mission', c'est-à-dire que le projet d'écriture de Garin est étroitement lié avec le travail d'évangélisation. Le volume des écrits est symptomatique de la tâche accomplie par l'auteur. Pour la seule année 1844, on compte environ 500 pages manuscrites, avec une moyenne de 250 à 300 mots par jour, et environ 70 000 mots pour l'année 1845. Puis, peu à peu, les volumes s'amincissent, les sujets se diversifient, sans pour autant perdre ou s'éloigner de sa fonction initiale. Le journal change imperceptiblement de centre d'intérêt avec les ambitions personnelles de son auteur.



Cahiers portant des titres différents

Les supports de la prise de notes sont des carnets. Petits, minces, facilement transportables, ils accompagnent Garin dans ses visites faites aux tribus maories et dans ses tournées de mission. Leur dimension (10x15 cm) surprend car elle engage une écriture serrée, qui ne devait pas être facilitée par le maniement de la plume. Néanmoins, après plus d'un siècle, cette écriture fine est toujours clairement lisible (dans l'ensemble). Elle s'accompagne de dessins, peu nombreux mais qui se veulent compléments et illustrations ponctuels du texte. Si l'appareil photo existait, Garin aurait probablement exploité l'image. Le texte est aussi rigoureusement structuré : en volumes

et tomes, classés par année. Ces repères temporels participent à la volonté de continuité, et à la datation minutieuse des entrées. Garin est très soucieux de préserver cette temporalité, même si elle nécessite la reconstruction à rebours d'événements passés et éloignés dans le temps, comme nous le verrons. Titres et sous-titres, numérotation de pages ou entrées concourent aussi à cet esprit d'organisation et de clarté qui distingue la pensée de Garin. Ils facilitent la lecture, la relecture et les renvois. Les 'Notes' sont un instrument de travail dont l'usage et la consultation doivent profiter au diariste. Ces repères participent à la fonction pratique et pragmatique de la prise de notes et à la relecture. Garin n'hésite pas à avoir recours aux rappels de pages, addenda, notes et renvois par souci de précision, modification ou explication d'un événement ou d'un acte.

Enfin, le journal se distingue par la place qui y est apportée aux « textes extérieurs » : les lettres recopiées, les histoires des autres et une grande attention portée aux éléments linguistiques. Garin reproduit dans ses carnets des lettres qu'il envoie ou reçoit, ou celles que les personnes de son entourage lui demandent d'écrire. Le journal a une grande utilité comme 'double' de ces documents. Cette pratique n'était pas inhabituelle pour l'époque puisque l'écrit était la seule preuve de l'existence d'un document ou d'un contrat. Parfois le support des 'Notes' sert de brouillon à ses lettres. Garin aime préserver, conserver pour lui, pour autrui, pour son futur moi peut-être ? Le texte de Garin fonctionne selon ses propres règles, qui sont celles de son auteur, et selon sa propre autonomie.

Le projet d'écriture du journal ne peut pas être séparé du travail d'évangélisation de Garin. Tout en étant un lieu de réflexion, le texte est un outil de travail, un support de l'évangélisation, à la fois espace de recherche et rapport des résultats de la recherche. Mais selon René Loureau, ce genre de texte ne prend réellement son sens que dans son contexte et doit s'analyser au regard du Hors texte, puisque « tout autant que l'intimité du narrateur, c'est l'intimité des choses, des rapports sociaux, leur « inquiétante étrangeté », que révèle l'écriture diaristique. »³ Les journaux de mission mettent aussi à jour pour l'auteur comme pour le lecteur éventuel « l'inquiétante intimité de la recherche, du travail de création. » Si l'écriture des 'Notes de mission' se concentre sur un projet précis, défini, elle n'en révèle pas moins son auteur, son angoisse, son

³ R. Loureau, *Le journal de recherche*, p. 16.

intimité. C'est ce que nous tenterons de voir et de mettre à jour dans cette analyse. Les 'Notes de mission' ne peuvent s'empêcher de flirter avec le contrat de lecture du journal intime. C'est une relation à-propos, puisqu'elle nous donne ainsi des instruments méthodologiques supplémentaires pour son analyse.

La mission, pour Garin, est à la fois le projet matériel de la construction et de l'installation de la mission, aussi bien que l'Autre et son environnement. Ces deux aspects complémentaires guident l'écriture du journal, l'un prenant parfois le pas sur l'autre. L'année 1844, remarquablement riche en texte (et très détaillé) reflète une période où Garin fut le plus proche du monde maori, puisqu'il passe la première moitié de cette année seul avec Kaperiere et Matiu dans une whare (hutte) à proximité du village du chef Waiata. À partir de 1845, c'est l'installation de sa nouvelle mission qui préoccupe Garin. Le texte est alors moins dense et son centre d'attention différent.

L'écriture des Notes coïncide vraisemblablement avec l'arrivée de Garin dans sa mission. Toutefois, cela n'exclut pas la tenue préalable d'un journal particulier puisque Garin note avoir fait appel, les années précédentes, à « un espèce de livre dans lequel je prends mes notes et dans lequel j'avais écrit du maori. »⁴ Garin avait donc déjà une habitude de la prise de notes centrée sur une fonction, un projet. Garin se rapporte parfois à ses écrits par le terme de « carnets journaliers » mais il n'emploie jamais le terme de « journal » pour les qualifier. On compte onze volumes pour les années 1844-6. Les événements sont perçus à travers l'appareil du moi et décrits à travers le filtre du « je » narrateur, mais pas seulement. Dans les tentatives de Garin d'exprimer la perspective qui n'est pas la sienne, le « je » devient le véhicule par lequel s'exprime l'Autre. Alors que l'on s'attendrait à un strict contrôle du sujet (la réaction maorie et la conversion), on s'aperçoit rapidement que l'auteur s'efface pour laisser s'exprimer ses auditeurs, locuteurs ou intervenants dans leur langue d'origine, voire même pour épouser le cadre de pensée du monde dans lequel il évolue. Le texte renferme un jeu complexe d'ambiguïtés et de rapports entre auditeur, interlocuteur et narrateur.

⁴ Garin à Épalle, 12 mai 1843, APM OOC 418.22, C. Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 3, doc. 244.

Motifs de production

La production du journal a différents motifs. Le premier est directement lié au travail quotidien de Garin. Les 'Notes' permettent aussi un ancrage dans le passé, par la datation des événements sur laquelle Garin peut s'appuyer. C'est un outil de travail au quotidien. Le journal est très important pour sa fonction pratique. Garin le consulte pour vérifier les dates d'emploi de Mr Reynolds, et sa relecture rafraîchit sa mémoire sur des événements passés en relation avec la mission. Le journal a une finalité pratique. Garin, en homme érudit et intelligent, aime les livres de compte et s'appuie beaucoup sur l'autorité de l'écrit auquel il confère une forme d'autorité.

Qu'est-ce qui intéresse Garin ? Le journal s'articule autour de thèmes propres au travail missionnaire. Il est surtout centré sur la religion et les sujets religieux, mais pas uniquement. Garin est aussi très occupé à enregistrer les changements des Maoris au contact avec la vie coloniale. Les rapports sur la pensée religieuse traditionnelle sont plus liés au désir d'exploiter la pensée initiale pour l'évangélisation qu'une démarche ethnologique, mais elles n'en révèlent pas moins la curiosité de Garin pour la pensée traditionnelle maorie. Celle-ci s'étend d'ailleurs à d'autres aspects de la vie maorie comme les traditions liées aux voyages, aux coutumes sociales, aux célébrations, à la pêche et la chasse, et à la pensée maorie en ce qui concerne la maladie.

Les 'Notes de mission' sont un support à l'étude de la réaction maorie au christianisme, permettant à son auteur d'explorer en profondeur la pensée de l'Autre. Le journal est le lieu d'enregistrement du résultat de l'observation. Le titre, comme nous l'avons noté, donne le contrat de lecture. Ce contrat implique aussi une sélection précise des informations enregistrées, puisque le journal a une fonction dans le travail de mission : c'est un support à la recherche, en vue peut-être d'une exploitation plus grande, d'une publication comme les écrits du père Chouvet, publiés en 1855.⁵ Si Garin n'a jamais publié ses 'Notes', elles lui ont cependant servi de base lors d'une conférence donnée en 1876 à Nelson sur les événements de la guerre de 1845-6. Les 'Notes' de Garin diffèrent aussi des rapports presque ethnologiques du père Servant et de ses observations de la vie maorie de la région de Hokiangra vers les années 1838-9. Servant,

⁵ J. A. M. Chouvet (l'abbé), *Un Tour du monde : voyage à la Nouvelle-Zélande et retour en France par l'île Sainte-Hélène*. Tomes 1 et 2, 1855.

nommé ensuite à Futuna, poursuit ce projet observateur, mais le motif de Garin est autre.

Le compte-rendu de Garin a un côté scientifique par la précision des détails, la notation précise et soignée des noms de personnes et de lieux, la cohérence et la continuité du récit, et le fait que les notes sont prises sur le vif, après les événements ou parfois même pendant. Garin fait partie d'une époque où la science se développe. J. Lamb note que : « The focus of this empire of science is the human eye, and its limits are the space and the time of the world. Instruments such as telescopes, sextants and chronometers were improved to increase the accuracy of observation. »⁶ C'est cette curiosité scientifique que Garin déploie dans ses 'Notes de mission'. Mais ses moyens sont autres et signifient une grande implication du chercheur dans son sujet d'étude. À la différence de l'homme de science du dix-neuvième siècle, Garin vit une constante tension entre un « moi scientifique » d'une part, la première personne impartiale et pseudo-objective d'une langue universelle capable d'établir une supériorité cognitive sur tous les autres types de « moi », et d'autre part un « moi intime », pour utiliser une redondance, qui est impliqué dans une grande mesure dans son sujet d'étude. Cette tension entre science et savoir intime forme l'une des principales ambiguïtés du projet de Garin. Quand il acquiert un savoir intime sur son sujet, le projet scientifique perd peu à peu de sa valeur et de sa raison d'être.

Kagle remarque, dans son analyse des journaux américains du dix-neuvième siècle, qu'un grand pourcentage de journaux intimes ou de genres similaires fut commencé afin de permettre à leurs auteurs d'enregistrer leurs explorations, ce qui fait ainsi du journal, aux États-Unis, la forme littéraire la plus ancienne. Kagle observe que c'est souvent un incident spécial dans la vie normale du diariste qui est à l'origine de l'écriture d'un journal. Un voyage, une guerre créent ce qu'il nomme des 'journaux de situation'. Ainsi certains de ces 'life diaries' commencèrent comme journaux de situation mais finissent par assumer un rôle plus permanent et plus général dans la vie de leur auteur.⁷ Dans ce type de journal, abondant pendant l'époque coloniale américaine, les incidents externes se mêlent avec ceux du journal introspectif. Il est aussi signifiant d'un besoin d'enregistrer l'expérience originale que le diariste vivait. L'écriture des 'Notes de mission' est un prolongement de cette nécessité de l'écriture qui naît avec le besoin

⁶ J. Lamb, *Preserving the Self*, p. 77.

⁷ S. Kagle, *Early Nineteenth-Century American Diary Literature*, p. 19.

d'enregistrer par écrit son expérience dans le monde nouveau qu'est pour lui la Nouvelle-Zélande. Dans un élan créateur, Garin transcende par l'écrit l'expérience vécue qu'il mue en une énergie créatrice fabuleuse. On rappelle ici brièvement que, outre les lettres qu'il envoie dès son départ de sa région natale, sa traversée en mer qui le mène en Nouvelle-Zélande est l'objet d'une longue carte-lettre qui combine la lettre, la carte et le journal de bord. Pour Garin, l'expérience nouvelle est indissociable de la narration d'un témoignage, pour lui, mais aussi pour les autres : famille, amis, supérieurs religieux ou confrères.

Kagle découvre également que le motif primaire de la production du journal d'exploration est une perte d'équilibre, un désordre ou une dislocation ou changement dans le monde de son auteur,⁸ hypothèse que l'on peut appliquer pour justifier l'écriture du journal. Garin commence sa prise de notes continue en réponse à un événement particulier : sa nomination dans une station de mission. C'est une nomination attendue avec impatience, mais qui crée un changement dans la vie de Garin. Les journaux de certains diaristes transcendent les limites d'une situation particulière. Commenant comme « journaux de situation », ils deviennent des journaux de toute une vie et assument un rôle plus général dans la vie de leur auteur. Si Garin est moins régulier vers les années futures, il n'en conserve pas moins la tenue de la prise de notes.

Destinataire du journal ?

L'absence du premier volume ne permet pas de savoir si Garin avait un lecteur extérieur à l'esprit autre que son 'moi futur'. Néanmoins, il demande dans son testament que ses carnets soient transmis à son frère Numa et n'exclut pas que les membres de la Société de Marie, la congrégation missionnaire à laquelle il appartient, en fassent la lecture. Au moment où il a entamé la rédaction de ses Notes, il prévoyait peut-être qu'elles pourraient servir à un autre missionnaire suivant son travail de mission. Nous pensons par exemple à son neveu Ernest, fils de Numa et âgé de quelques mois au départ de Garin pour le Pacifique. Ernest aurait pu représenter pour Garin, l'image du futur missionnaire, reprenant et suivant pas à pas le parcours de son oncle aux 'antipodes'. Il n'était pas rare à cette époque parmi les missionnaires anglicans ou wesleyens que les fils suivent leur père dans le ministère. Le fils de James Stack devint un missionnaire

⁸ S. Kagle, *Early Nineteenth-Century American Diary Literature*, p. 20.

dans le sud de la Nouvelle-Zélande, les fils de W. Williams s'engagèrent eux aussi dans la voie de leur père. Garin, s'il était privé d'une progéniture, n'en avait pas moins l'ambition de susciter les vocations. Lorsqu'il est à Nelson, il envoie un grand échantillon d'objets maoris et de photos destinés à mieux faire connaître la Nouvelle-Zélande et son peuple indigène à sa famille en France. Jusqu'en mars 1845, il écrit à ses anciens élèves de Meximieux (il leur a écrit au moins une dizaine de lettres) qu'il encourage à venir le rejoindre un jour. L'emploi d'expressions de sa région natale et les notes laconiques sur les conditions en Nouvelle-Zélande dans les Notes de mission suggèrent que, quel qu'il fût, le lecteur envisagé devait être un confrère de Garin ou une personne habituée aux conditions de vie sur place dans le contexte d'une station de mission.

Vers la fin de sa vie, Garin, fait parvenir ses Notes de mission à des confrères et des gens de l'Église qui sont intéressés par des sujets historiques. Dans sa correspondance de cette période, Garin indique avoir envoyé ses carnets de Notes au père Yardin et au journal catholique *The New Zealand Tablet*.⁹

Grâce à son testament fait à Nelson le 4 mai 1881, on sait que Garin lègue à son frère de Pont-de-Vaux, France, la totalité de ses manuscrits (notes sur la mission) en petits volumes liés, à la condition que la Société de Marie n'en veuille pas prendre possession. Il ne fait guère de doute que Garin souhaite par son journal conserver une trace de son travail de mission : trace dédiée à la postérité (publication, archives, bibliothèque) ou à de futurs missionnaires comme lui.

Si donc Garin écrit pour un lecteur européen, c'est peut-être un lecteur proche de lui ou faisant partie de sa région. Il pourrait par exemple s'agir de son frère, car il note des événements personnels, mais tout aussi bien de futurs jeunes missionnaires se destinant pour le travail d'évangélisation en Nouvelle-Zélande. Certaines phrases sont ambiguës et laissent entendre un lecteur potentiel : « J'avais bien raison de vous dire que je prends des précautions pour ne pas me laisser voler. » (368, jeudi 19 septembre 1844). Mais ce « vous » peut être tout à la fois ses jeunes serviteurs Maoris qu'un potentiel lecteur. Parfois le ton de Garin se fait très docte. Il parle un peu comme le professeur, ce qui laisserait imaginer un lecteur, peut-être seulement imaginaire, à qui il s'adresserait.

⁹ Registres de Lettres de Garin, 25 octobre 1876, p. 31 et 21-4 mars 1882, p. 122, DNM2/33, Nelson.

Garin fait ainsi des conseils sur l'attitude à avoir vis-à-vis des Maoris. Si ceux-ci peuvent être interprétés comme des recommandations pour lui-même, l'hypothèse du lecteur ne peut pas être totalement négligée :

Je crois que le meilleur moyen c'est de tenir bon à ce moyen qui est de bien leur faire comprendre et même de l'écrire, qu'on donnera à l'un d'eux que l'on désigne le nombre de livres convenu, et que cet individu fera le partage aux autres stipulant bien qu'il ne se mêle pas du nombre des naturels, qu'il y en ait peu, qu'il y en ait beaucoup, son ritenga sera le même ; mais bien tenir à ne pas donner avant que tout soit fini.
(378, mardi 1^{er} octobre 1844)

Nous partageons ainsi le postulat de Kagle selon lequel les motifs de l'écriture d'un journal sont indissociables avec le lecteur ou le témoin envisagé par celui qui écrit, que celui-ci soit tout simplement l'auteur lui-même dans le futur ou que le journal agisse comme témoin d'une période vécue. Selon nous, l'écriture de Garin passe par l'étape d'un témoin inconscient pour se muter en ce que nous nommerons un 'rite d'écriture'. C'est grâce à cette étape que le journal transcende sa propre justification.

Si les Notes ne sont pas un témoin pour un lecteur absolument défini et conçu, elles n'en ont pas moins un lecteur plus introspectif : le « moi » du narrateur. Le journal offre un rapport d'une expérience présente pour un moi futur, re-lecteur proche ou éloigné dans le temps. Tout en étant un témoin de l'autre, le texte est un témoin de soi. Le narrateur est aussi le narrataire. Garin s'adresse à lui-même à de nombreuses occasions. Il se parle à lui-même : « mais parlons d'autre chose » (297, juillet 1844). Il est le locuteur et l'interlocuteur dans une même instance/paradigme/condition de l'énonciation : « Ne nous croyez donc pas malheureux » (s'adresse-t-il à un lecteur ou à lui-même ?) (4, janvier 1844). Il se donne des conseils, se représente.

Il faut avoir soin dans ces marchés de bien spécifier pour le nombre ainsi de dire : on donnera 60 livres takitahi [chaque] pour un acre. Si on est 20 au travail il y aura 3 livres takitahi pour chacun. Quelquefois ils viennent dire, mais il y en avait un de plus, il n'a rien &c, &c... (18, vendredi 2 février 1844)

Il est donc certain que Garin a un lecteur à l'esprit que cela soit lui-même ou une autre personne, puisqu'il ponctue son texte de renvois précis, de rappels qui marquent un désir de cohérence : « C'est aujourd'hui que je baptise l'enfant de Manuka dont j'ai

parlé ci-dessus. » (dimanche 9 février 1845). Parfois le récit d'une action est répété (mercredi 22 janvier 1845) à plusieurs reprises dans le texte.

Quel que fut le lecteur imaginé par Garin, le texte trouvera dans le futur un auditoire, puisque le 13 septembre 1876, les 'Notes' servent de support à une conférence publique donnée afin de récolter des fonds pour la construction et intitulée 'Some New Zealand History from Many Years Ago'. Garin note au début de son discours : « In order to be more correct in my statements, I will give them to you according to the notes I took on the spot. »¹⁰

Un ancrage dans une temporalité immanente : l'espace et le temps

Pour Garin, élevé dans un cadre religieux, habitué à la vie en séminaire, la tenue du journal se lie parfaitement avec une discipline de l'intériorité. La tenue du journal est régulière, précise et méthodique, tout la suivie méticuleuse d'un journal scientifique. Pour Garin, l'écriture s'associe aux rites religieux des offices, aux prières et à la rigueur de l'ordre mariste. Cette discipline, acquise, résultat de ses longues années de formation est à la fois motrice et alibi à l'écriture. L'écriture du journal permet un ancrage dans la routine de vie. Garin dit qu'il aime l'exactitude des exercices de règles, exactitude perceptible dans l'écriture des lettres, la précision des détails, les dates et la tenue régulière et répétitive du journal.¹¹ L'écriture du journal s'accorde avec une habitude religieuse formée dans les séminaires. Garin est habitué à une discipline quotidienne très stricte, comme le montre la règle mariste, inspirée de saint Ignace, que les missionnaires sont tenus de suivre : Chaque jour le lever est déterminé entre quatre et cinq heures, suivi de la récitation de 3 *Ave Marie* et du *Sub tuum*, puis d'une prière vocale à l'usage de la mission, puis une méditation d'une demi-heure et une prière. Ensuite messe, petites heures, temps libre, puis après les activités principales *Veni Sancta, Ave Maria* suivi du *Sub tuum*, petit déjeuner, lecture du *novum* (*Nouveau Testament*), examen particulier, vêpres et complies, *benedictus* selon le rit de l'église

¹⁰ Lecture given by Father Antoine Garin at the Provincial Hall, Nelson, on Wednesday 13 September 1876 and published as a supplement to the *Nelson Evening Mail* of Thursday 14 September 1876, The St Mary's Parish Archives, Nelson.

¹¹ Garin à Colin, 22 septembre 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 103, p. 742.

romaine, et les grâces.¹² Ainsi donc, le compte-rendu est régulier et libéré des affres qu'une reconstruction mémorielles d'événements passés peut apporter.

Le temps pour Garin est réglé par les instruments comme sa montre, mais aussi par le temps physique de la succession des jours. Les dates religieuses et les célébrations sont aussi un autre moyen pour lui de conserver un temps occidental. Ses repères temporels sont importants pour Garin car ils témoignent de son ancrage dans le monde familial. C'est une façon d'être lié au temps universel catholique, celui de la métropole. C'est conserver un lien avec ce qu'il quitte, tout comme sa foi et ses prières sont un moyen d'être réuni avec ceux qu'il aime en France. Le rapport de Garin au temps est crucial comme repère auquel il peut s'accrocher et le journal joue pour lui ce rôle d'ancrage dans le présent. Le journal lui rapporte aussi, par la relecture, une vision du passé. Mais plus encore que le temps, c'est son rapport à l'espace qui doit être considéré. Garin est plongé dans un temps qui n'est pas le sien, celui des Maoris dans lequel, par exemple, les rites quotidiens des heures des repas, sont différents.

La fonction du journal dépasse le simple rapport d'événements quotidiens. Il remplit un rôle crucial pour le « moi » du narrateur. Immergé dans un monde sans repères, en intellectualisant son expérience, Garin se donne des repères, un ancrage dans le temps. Nous pouvons voir dans l'écriture du journal une forme de rationalisation des événements de la journée pour un homme immergé dans un monde avec des valeurs différentes. En retranscrivant son expérience, Garin lui donne un sens auquel il peut se raccrocher. Écrire est une façon de donner un cadre compréhensible à des événements vécus et donc de les transcender.

En outre, la systématisation et la rigueur dans la tenue du journal reflètent le caractère de l'auteur. Maître-pierre remarque au sujet d'une des lettres de Garin de fin 1841 : « Il est un peu minutieux, mais il produit un bien solide, c'est le gardien de l'esprit ecclésiastique et religieux ».¹³ Garin célèbre aussi les dates anniversaires, comme par exemple celle de sa première profession le 21 novembre 1840 ou la date de son arrivée dans la mission de Mangakahia. Il note méticuleusement les dates, les fêtes religieuses

¹² Pour le texte dans sa totalité, voir : Règlement spirituel pour les missionnaires en Océanie, édition critique, Coste et Lessard, *Autour de la règle*, doc. 6, p. 28-41.

¹³ Introduction de la main de Maître-pierre, lettre de Garin de fin 1841, dans Charles Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 113, p. 821.

du calendrier. La tenue du journal est une manière supplémentaire de conserver le lien entre l'espace et le temps. Le journal est un type d'écriture qui ne connaît pas de règle, ni de limite véritables. Il a autant une utilité pratique et immédiate qu'un sens plus profond pour son auteur. En plus du rapport des événements, le journal contient d'autres informations qui rempliront une fonction plus pragmatique pour son auteur. Garin intègre à son texte ses brouillons de lettres, des lettres copiées et même des informations chiffrées en référence avec la comptabilité ou la gestion de la mission. Le journal devient parfois une sorte d'aide-mémoire qui, sans être le tissu essentiel du texte, prend pendant l'année 1845 une grande place. Il ne se cantonne pas dans le discours introspectif mais devient le réceptacle de ses lettres, de ses brouillons de lettres. C'est un outil de travail.

Plus qu'un temps nouveau, c'est un espace nouveau auquel Garin est confronté. Un espace qui n'a plus de frontières aussi régulières que celles qu'il connaissait en France où l'espace familial de la maison s'oppose à l'espace du dehors, du village, de la campagne environnante, des forêts, de la ville. Garin vit les premiers jours dans sa mission provisoire, plus un espace public que privé. Il vit dans une pièce qui est à la fois chambre et chapelle. Lorsqu'il visite les villages maoris, Garin dort souvent dans des huttes où toute une famille s'entasse et dort pêle-mêle. Dans une telle proximité, Garin fait appel une fois de plus au journal comme refuge, comme moyen de préserver son intimité. Il est confronté à un monde où l'espace personnel est absent ou est conservé par des structures sociales et religieuses comme le tapu. Ainsi, la tente qu'il dresse pour lui-même, son manteau sous lequel il se couche, ont une place dans le récit car ils sont pour lui des moyens importants de recréer cet espace personnel privé. La mission de Hato Irene fait également partie de ce nouveau refuge, dans lequel il tente de s'isoler. L'espace de la mission est nourricier aussi, car c'est là où un jardin est planté, et où les repères habituels de l'occident sont recréés : le jardin potager, les clôtures, les animaux de ferme, le moulin, les latrines. Garin a enfin un espace, un espace vide. Les signes familiers sont recréés, on a sa place dans le monde. L'espace dans lequel Garin s'isole pour écrire le journal est un espace de liberté, tout en étant un temps de retour sur soi, de réflexion, de pause. Ainsi en toutes situation, voyages, visites prolongées, Garin possède un espace privé dans lequel il peut s'isoler, se séparer du monde pour être seul et réfléchir, cet espace lui appartient en propre, il en est le maître.... Il le contrôle.

Comment les déplacements sont-ils représentés ? L'espace missionnaire s'articule autour des déplacements. Garin dépend de la rivière qui lui permet des déplacements nord-sud, mais aussi qui limite sa mobilité. La rivière est le lieu du danger de l'aventure. Garin mentionne les naufrages, les waka renversés, les chutes d'eau ... La rivière et la forêt font partie des dangers de l'expérience missionnaire. Ils ne sont en aucun cas nourricier ou protecteur.

L'extérieur/intérieur a aussi une influence sur l'expérience de Garin confronté avec un extérieur où l'on s'occupe de tâches d'intérieur, et où l'extérieur est souvent plus confortable que l'intérieur. Il rapporte qu'il doit coucher à l'extérieur à cause de la fumée. L'espace extérieur comme la forêt est aussi un espace incontrôlé. Garin note les chutes d'arbres qui peuvent tomber sur les maisons ou tuer un homme. La nature quand elle est citée est mise en relation avec les dangers, les peurs de Garin.

Garin trouve donc en Nouvelle-Zélande une terre où les frontières n'ont plus autant de netteté, ou les repères habituels s'effacent, se troublent. Ce double visage est aussi ce dont il va faire l'expérience dans sa relation avec les Maoris.

Journal intime ?

La grande diversité de registres pratiquée dans le journal reflète la multiplicité des dimensions du texte dans sa relation avec le diariste. Journal de travail, le texte est aussi journal intime dans la mesure où il apparaît comme une expression nécessaire du concours des propriétés fondamentales du sentimental pur : l'émotivité. Le journal est aussi le confident des peurs intimes de Garin, des anecdotes drôles et des joies, mais aussi des interrogations et des peines. On peut y lire des passages de pure introspection (remords), de méditation religieuse (lorsqu'il se croit proche de la mort), même si ce qui domine toutefois est l'aspect de chronique : chronique des rencontres, des voyages, de la vie de la mission, des événements (comme l'effet de la rébellion d'Hone Heke sur les Maoris de Mangakahia). Il est surprenant de constater que Garin, homme religieux, fait rarement du journal le réceptacle de sa confession, mais on sent l'homme habitué aux actes de contrition et à l'auto-pénitence. Garin s'examine brièvement à diverses occasions en 1845. Par exemple, alors qu'il se sent menacé et peut-être proche de la mort, il se demande quelle est la volonté de Dieu à son sujet. Une autre fois, lors de ses

problèmes avec ses jeunes serviteurs Matiu et Kaperiere, il s'examine et critique son propre comportement à leur rencontre :

Le soir je prends la [*mot illisible*] pour demander à Dieu pardon des fautes que j'ai commises en cela et pardon aussi pour mes enfants ; je passe une nuit agitée je dors peu ; un poids accablant repose sur mon cœur, ils m'étaient chers comme s'ils eussent été mes propres enfants, malgré leurs défauts, enfin je m'humilie devant Dieu, qui a voulu m'humilier en ce que je tirais trop de vanité de mes deux enfants surtout quand ils ne m'avaient pas donné ces derniers mécontent[emen]ts, (mécontentements qui ne venaient que trop de moi) (3, samedi 29 novembre 1845).

Le journal, plus que le confident, devient le confesseur, dans les moments où Garin se sent pécher devant Dieu par un élan de colère. Se confier au journal, c'est faire son auto-pénitence et retrouver le refuge du confessionnal. Dieu est l'ultime témoin :

[ils] m'ont dupé, ils rient de moi, toutes ces circonstances réunies avec d'autres encore m'ont engagé à leur parler vertement, que si j'ai offensé Dieu ou par mon impatience et mon humeur ou par le scandale que j'ai pu donner, je le prie de me pardonner comme je leur pardonne, si j'exige un prix, j'exclue le sentiment de vengeance qui pourrait se trouver en moi (203, vendredi 29 août 1845)

Il s'émane ainsi du journal un sentiment incroyable de sincérité et de franchise, de transparence aussi. Sans toutefois se confesser réellement, Garin parle de ce qui le touche ou lui tient à cœur. Le journal est l'occasion pour lui de s'ouvrir à lui-même, de se questionner, et un lecteur extérieur pourrait être touché par l'extrême franchise que l'auteur y manifeste :

alors Tauwhanga prend la parole, mais au mot d'amour pour mes enfants, la sensibilité s'est emparée de moi, elle va en augmentant, les larmes suivent je me détourne, puis je m'asseois, je n'en puis plus j'en suis aux sanglots, [...] je n'avais peut-être jamais éprouvé cette sensibilité [...] (3, samedi 29 novembre 1845).

Garin est un homme sensible qui n'hésite pas à se livrer par l'écriture qui a pour lui une force et une vérité. En homme de Dieu, il est constamment sous le regard de ce juge ultime à qui il ne peut rien cacher. C'est le journal du prêtre qui fait son auto-pénitence, à lui-même, devant Dieu, avec une espérance consciente ou inconsciente d'absolution. Mais aussi, l'auto-description et la représentation de soi ont un rôle pour le moi. Garin

cherche à donner un portrait de ses propres réactions, et surtout de ses succès car Garin a besoin d'un témoin. Si le journal participe au travail de mission, il participe aussi à la mission divine de Garin qui est son travail accompli pour Dieu.

Le journal est aussi pour le diariste une façon de transformer le temps de sa vie qui s'écoule en une certaine matière : le papier, et en un certain espace : celui de ces feuilles qui s'ajoutent aux feuilles. L'écriture permet de passer du temps à l'espace et de l'espace au temps : elle est le transformateur. Et l'on peut comprendre comment cette écriture devient un rite où tout est important : le choix des carnets, le compte rigoureux des tomes et des volumes. On peut avancer que le choix particulier des sujets d'entrée, le placement rigoureux des dates dans la marge gauche participent au caractère de cette stimulation, ils déclenchent le mécanisme de l'écriture. Mécanisme à quoi est suspendue l'existence du journal et peut-être du 'moi'. Garin à court d'encre continuera à écrire son journal, malheureusement pour nous, puisque cette portion du document est à ce jour illisible (les pages 46 à 52 du mois de mars 1845 sont de nos jours presque impossibles à lire).

Il laisse aussi s'exprimer ses sentiments de solitude qui lui sont évoqués par la découverte d'une marguerite qui lui rappelle sa mère. Une rivière qu'il traverse évoque sa ville natale et la petite rivière qui la traverse : l'Albarine. Le journal est aussi le réceptacle des doutes et des inquiétudes, ses regrets (p. 89, 1845). Refuge matriciel, c'est un recours contre la solitude et un espace privé.

Parce que l'espace du journal est le domaine du moi, c'est aussi un espace de liberté, d'expression rédemptrice et créative qui prend de multiples facettes. Ainsi dans tout écrit personnel, comme le souligne Béatrice Didier, existe un degré de fabulation, de transformation. Le passage à la transcription peut entraîner une déformation du sujet d'origine.

René Lourau rappelle que, dans les journaux de recherche, figurent souvent les inquiétudes et expressions des chercheurs-narrateurs, et souvent une grande place y est accordée au corps. Si le moi s'exprime, la relation avec le corps n'en est pas moins présente. En effet, le corps du chercheur est aussi un instrument de la recherche. Il devient donc un sujet de l'écrit au même titre que ce qui est étudié. Il est vrai que si Garin parle rarement de lui-même, les remarques sur les dangers physiques, les

difficultés et parfois les fatigues sont présentes dans l'écriture. Sans envahir la narration, ce sont des sujets d'importance pour Garin :

Pendant la nuit je m'éveille et je vois qu'une branche qui a tourné est venu[e] tomber contre une autre qui me servait de bord de lit, ce morceau de bois contre lequel mon corps est appuyé est à moitié en feu. Et si je ne m'étais pas éveillé mes habits et peut-être plus que cela allaient en souffrir. (378-9, mardi 1^{er} octobre 1844).

Le texte se fait le rapport des peurs intimes de Garin. Mais la représentation de soi possède aussi sa logique car son origine a ses racines dans l'imagination. Sans parler d'exagération, Garin se complaît à certaines reprises à faire un portrait de lui-même qui tend à représenter comme un aventurier bravant les dangers. Missionnaire idéal, il est l'homme téméraire, qui contre toute attente survit et s'en sort. Un léger défaut de représentation que l'on peut comprendre chez un homme en quête de reconnaissance.

Mais pour Garin, élevé dans un cadre religieux et lui-même homme de foi, la tenue du journal se lie parfaitement avec une discipline de l'intériorité. On peut imaginer que cette discipline est issue d'un certain rythme acquis dès l'enfance et perpétué par le rythme de l'examen et de la prière quotidienne propre à son apostolat. Par exemple, le rythme des offices est lié à l'alternance des jours et des nuits et s'associe parfaitement avec l'écriture régulière du journal. Le journal témoigne ainsi d'une remarquable qualité par sa rigueur, sa tenue régulière et au jour le jour, son attention aux détails.

L'écriture du journal peut être vue également comme une auto-justification inconsciente du travail de mission, la recherche à travers le compte-rendu parfois journalistique d'une justification, une extension de la quête adolescente de liberté personnelle. Garin a quitté le sein familial en secret et ne reverra jamais ses parents. L'écriture du journal est-elle ainsi une façon inconsciente de justifier son désir de partir ou pour le moins de justifier à ses propres yeux son rôle de missionnaire en Nouvelle-Zélande ? Une étude psychanalytique reste à être entreprise sur une plus large portion du document pour nous permettre d'argumenter et de discuter plus longuement de ces questions. Avant de devenir professeur dans le séminaire de Meximieux, Garin était curé dans la campagne de Lyon. Son arrivée en Nouvelle-Zélande opère un changement radical dans sa vie. A trente-cinq ans, Garin a peut-être besoin de trouver une place et une identité aux yeux de ses contemporains comme à ses propres yeux.

Mais ces questions sur la dimension réceptive d'un journal restent secondaires puisqu'elles doivent avant tout être analysées en reconnaissant que, lorsque l'habitude du journal est établie, le journal mène une vie propre : « the diary takes on a life on its own ».¹⁴ Le journal est devenu sa propre audience. Son caractère peut être touché par les attentes d'une audience intérieure/extérieure, mais c'est cette identité perçue du journal qui détermine la nature du travail. La personnalité du journal réside dans la réalité de sa propre justification.

Le moi et l'Autre : un texte polyphonique

Le style de Garin est la plupart du temps rigoureux, mais il est souvent inventif et les figures de style, litotes, symbolisme et images se chevauchent pour donner des effets innovateurs. On sent l'homme habitué aux sermons, aux images et comparaisons édifiantes et l'on perçoit le ton du professeur sous le couvert d'informer. L'enfant perce dans les représentations animalières et métaphoriques : la rivière « enfle et gronde », et lorsque Garin cherche à boire le jus de l'arbre tutu il se compare à une abeille butinant de fleur en fleur (19 janvier 1844). La façon de raconter est souvent imbibée d'images, de métaphores, de comparaisons symboliques. L'emploi de telles images parfois enfantines est une façon d'exprimer l'une des multiples facettes de Garin. Garin en effet donne différentes représentations de lui-même en fonction du lecteur qu'il a à l'esprit, que cela soit lui-même ou un lecteur externe. Ces portraits conscients ou inconscients qui percent à travers la lecture reflètent pour tout dire la complexité et la richesse et parfois les ambiguïtés de Garin.

Le journal de Garin accorde une grande place à l'Autre, il est le lieu où sont consignés les rencontres et les événements de la journée du diariste. Garin se préoccupe donc peu de lui-même, et il y laisse s'exprimer ses interlocuteurs. L'Autre est le sujet d'étude au même titre que le travail de mission quotidien. Il se profile dans le journal de Garin une multitude de personnages, nommés par leurs noms, Maoris et Européens. Garin les fait vivre grâce à un enregistrement méthodique de leurs paroles, de dialogues vécus ou entendus dans la journée. Lorsqu'il laisse parler les individus, il leur donne la parole sans avoir l'air de s'immiscer dans la transcription de leur voix. Cette présence de la

¹⁴ S. Kagle, *Early Nineteenth-Century American Diary Literature*, p. 6.

place d'autrui est l'un des éléments qui distinguent le journal de Garin des journaux intimes traditionnels analysés par Béatrice Didier.¹⁵

Ces personnages ont un nom mais rarement un visage ou un corps, car Garin fait très peu de descriptions physiques. Si quelques indications existent, elles proviennent des paroles d'autrui, comme par exemple M. Trueman :

Vous avez votre gros naturel qui a une trop grande bouche, il n'a fait que parler et crier contre nous, mais vos deux petits naturels sont tout à fait bons et paisibles ; ils sont gentils et agréables (199, vendredi 29 août 1845).

Garin est plus intéressé par la dimension morale que l'aspect physique des personnes qu'il rencontre car celle-ci s'inscrit dans le cadre de son intérêt pour l'évolution 'morale' des personnes (qu'elles soient européennes ou maories) qu'il tente de convertir. L'aspect pittoresque ou descriptif de son environnement est consigné dans les lettres qu'il envoie à ses parents ou à sa famille en France. Certaines des premières lettres adressées aux élèves de Meximieux, riches en descriptions des Maoris, dénotent cependant la fascination qu'exerce pour lui l'homme maori :

Plus je vois des naturels, plus je vois aussi que ces hommes sont des plus beaux, des mieux membrés et des plus forts qu'il y ait. Ils ont une poitrine large, de gros membres, une démarche sûre. Les enfants sont forts, courageux, hardis. Ils sont doués d'une grande intelligence avec leur simplicité d'enfant.¹⁶

L'attrait ressenti par Garin et qui s'exprime à travers sa correspondance touche les qualités morales des Maoris sans dédaigner leurs qualités physiques. Il succombe à la fascination ressentie par d'autres Européens pour le Pacifique.

Le transfert linguistique qui s'opère dans les Notes de mission est le premier signe qui traduit l'immersion de Garin dans le monde maori et colonial. L'utilisation fréquente d'un vocabulaire maori mais aussi anglais en témoigne. Garin est immergé socialement mais aussi linguistiquement dans un nouveau monde. Garin est plongé dans un univers de références multiples, il se trouve au cœur de trois univers : anglophone, maori et le sien propre. L'emprunt de vocabulaire et l'utilisation de concepts dans la langue et la

¹⁵ Béatrice Didier, *Le Journal intime*, p. 178.

¹⁶ Lettre de Garin aux élèves de Meximieux, 12 juin-17 juillet 1841, dans Charles Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 91, p. 640.

culture qui les a créés n'est pas particulier à Garin et s'observe chez la plupart des Européens vivant dans le monde colonial de cette époque : les écrits de James Buller, Jane et William Williams témoignent d'emprunts similaires. Par exemple, Garin emploie spontanément « waka » pour pirogue, « kainga » pour village maori, « boat » pour baleinière, « fence » pour clôture. Alors que des équivalents maoris avaient apparus pour les mots anglais introduits avec le contact avec les Européens, il est bien probable qu'à cette période cette terminologie était utilisée par les Maoris dans sa forme d'origine. « Boat » pour baleinière était différent de « waka », le terme maori désignant une embarcation. Dès l'achat de cette embarcation européenne, Garin y fait référence par « boat ». Garin préfère avoir recours au vocabulaire qui lui vient naturellement à l'esprit, ce qui indique le degré d'immersion dans un nouveau système linguistique et le début d'adoption de la façon de pensée en vigueur par la culture d'adoption. Ces mots lui viennent naturellement à l'esprit, non pas parce qu'ils n'ont pas d'équivalent en français mais parce qu'ils correspondent mieux, pour Garin, à la réalité de sa vie de tous les jours. En revanche, il est clair que des mots maoris comme « tikanga », « utu », « wakarite » sont utilisés lorsque l'équivalent français ne transcrit pas exactement le sens de ces mots. Garin communiquait oralement en maori ou en anglais, et cet usage se reflète tout naturellement dans l'écriture courante du journal. Ce n'est pas une volonté de coder un quelconque message ou le signe d'une rupture comme B. Didier l'avance,¹⁷ mais le reflet d'un processus d'immersion culturelle, dont l'une des étapes est le transfert linguistique. Garin avait d'ailleurs plaisir à expérimenter avec le langage 'adopté' et la culture d'accueil. Il allait même jusqu'à imiter spontanément des pratiques orales qu'il avait observées. Il note :

Je me reproche après cet entretien de lui avoir dit ironiquement tena ra ko koe [forme commune de salutation maorie] : je l'ai dit sans réflexion et parce que je l'avais entendu dire en pareil [sic] occasion à un Européen, cette parole m'est échappée [sic] sans que j'y aie réfléchi (20, mardi 11 février 1845).

L'écriture de Garin reflète ainsi l'univers dans lequel il évolue. Il communique dans trois langues différentes qui influencent singulièrement son expression. Cette facilité à disposer des mots d'autres langues et le passage de l'une à l'autre reflète la richesse de l'expression de Garin et sa capacité à s'intégrer dans un monde étranger. Le 'langage'

¹⁷ Béatrice Didier, *Le Journal intime*, p. 182-3.

de Garin reproduit ce monde double, voire triple, dans lequel il évolue. Garin pioche les concepts qui n'existent pas d'une langue à l'autre, il emprunte ce dont il a besoin pour s'exprimer. La syntaxe même est déformée par cet univers triple et le passage constant d'une langue à l'autre. La construction de la phrase, le placement des adjectifs ou l'utilisation du temps des verbes subissent parfois un traitement singulier.

Parce que Garin accompagne les Maoris dans leurs visites, autant qu'ils l'accompagnent, il se trouve témoin fortuit de leur vie quotidienne. Il les rejoint aux lieux de leurs cultures agricoles, y passe quelques jours avec eux, et part rendre visite à leurs familles. Les activités qu'il partage n'ont pas toujours une relation avec la religion. Il était d'ailleurs recommandé dans le texte des 'Instructions pour les travaux de la mission' que l'évêque Pompallier a écrit pour ses missionnaires :

Exercice de la charité chrétienne dans les services temporels rendus au prochain

Toutefois avoir soin d'entendre assez souvent les conversations des Naturels ; se montrer des amis et des pères à leur égard, ne pas toujours leur parler de choses de Dieu ; mais savoir se recréer avec eux par des entretiens qui les intéressent ; ces procédés à leur égard vous les attachent et vous les font connaître souvent bien mieux que par des conversations sur la religion ; les visites dans leurs tribus leur font encore un plaisir sensible.¹⁸

Mais au-delà de ces recommandations, Garin prend plaisir à participer à la vie locale et va peu à peu adopter un point de vue qui s'identifie avec celui de ses compagnons de tous les jours. Ainsi la relation de Garin à l'espace change imperceptiblement au fil de l'écriture du journal. Garin se met à retranscrire l'espace qui l'entoure non plus de son point de vue personnel mais du point de vue de l'Autre, l'homme maori. Les conditions climatiques, les fatigues et durées des trajets à pied ou en waka, le type et l'abondance de nourriture prend de plus en plus d'importance. Pour un lecteur moderne, il est à regretter que Garin n'ait pas consigné avec plus de détails la vie quotidienne et matérielle d'un village ou certaines traditions spirituelles.

Un tel processus de transfert culturel dans lequel Garin est impliqué est étroitement lié avec l'habitude prise de l'enregistrement des paroles de l'autre. Plus Garin pratique cet usage, plus il s'immerge et épouse la pensée de l'Autre. Toute acquisition nouvelle

¹⁸ J.-B. Pompallier, 'Instructions pour les travaux de la mission', clause 14, POM 14-3, ACDA.

d'une langue s'accompagne inévitablement de l'adoption de la pensée qui la soutient, dans la mesure surtout où Garin éprouve une franche admiration pour certains aspects de la culture maorie. Il note par exemple :

Nous arrivons au haut de la rivière. Lorsque nous entrons dans le waka, mes naturels se revêtent tous à part 3 de leur chemises neuves, et se mettent à ramer avec courage aux accords de leurs chants maoris ; cela présente un joli coup d'œil.¹⁹

Une autre conséquence de l'immersion culturelle de Garin, enfin, est que la voix des autres s'inscrit dans le récit pour dominer sa propre voix personnelle. La narration est prise en charge par la voix des Autres, plus que la sienne. Même si, paradoxalement, comme nous l'avons noté précédemment, toutes ces voix n'ont pas de corps. Les descriptions physiques sont rares et si elles existent, elles ont été médiatisées par la voix de l'autre.

Le sexe, statut, apparence, de ses locuteurs n'est pas important. Ils font partie pour Garin de la dimension universelle des hommes à ramener à Dieu. La conception chrétienne et catholique attache plus d'importance à la dimension morale et spirituelle de l'homme qu'à ses caractéristiques physiques ou sensuels. La chair sous quelque forme qu'elle soit est condamnable, mais l'âme doit être sauvée.

De plus, même si Garin est très vigilant à rapporter la pensée de l'autre, celle-ci peut être sujette à interprétation, modification et adaptation. Comment peut-on être sûr de ce que l'autre pense ? Même si Garin avait une maîtrise acceptable de la langue, comme en témoigne ses rapports écrits, il est peu probable qu'il en saisisse toutes les nuances, les doubles sens ou les ironies.

Nous observons dans les 'Notes' une utilisation originale de la personne narrative. La narration principale est prise en charge par le « je » de Garin. C'est ce « je » qui attribue avec soin à chaque page un numéro, qui date les mois, jours et années, qui structure enfin chaque paragraphe avec des notes de marge et des entrées thématiques. Le récit quotidien prend place dans ce cadre, mais il n'est souvent que le support d'un récit parallèle, celui que contient les multiples voix permises par le « je », ou l'interaction entre le « je » et le locuteur. C'est ainsi une série de boîtes encadrées narratives qui se

¹⁹ Notes de mission, jeudi 20 février 1844, p. 27.

révèlent au lecteur avec chacune leur propre niveau d'interprétation, leur temporalité, leur spatialité, leur cadre et structures narratives dont la structure principale ou « méga-structure » est le support.

Le narrateur Garin est à la fois témoin et héros de son propre récit, c'est le narrateur autodiogétique des analyses de Genette.²⁰ Nous avons parlé précédemment des « facettes » de Garin. En tant que héros de son propre récit, Garin a parfois tendance à se représenter et se laisser aller à une vision idéalisée de lui-même. C'est alors le petit Antonin qui ressurgit, l'enfant qu'il a été et qui vit toujours dans sa mémoire. Antonin est le surnom qu'il s'attribue dans ses lettres à ses parents ou sa famille. Mais Garin est tellement immergé dans la vie maorie qu'il s'identifie avec ceux qui l'entourent et adopte souvent leur perspective : il se rapporte à la flore et la faune, les habitudes de voyage d'après une perspective maorie. (40, 14 mai 1846).

Les citations de noms de lieux, la toponymie géographique que l'on trouve dans les notes reflètent la manière dont les Maoris cartographiaient mentalement leur environnement. Les kainga (villages) traversés et les caractéristiques du paysage ne sont jamais décrits mais leur toponyme est évoquée. Entre Tangiteroria et Kororareka, le voyage s'espace entre une forêt « purua », et des kainga — Te Ripo, Pukokui, Kawakawa — qui définissent le paysage. Pour Garin comme ses compagnons, ce sont des repères spatiaux dont la description est inutile, puisque l'évocation est suffisante pour la représentation mentale. Les 'Notes' reflètent une culture essentiellement orale où la parole est reine. Et à travers Garin ce sont en fait les Maoris qui s'expriment.

L'immersion mentale est si grande qu'elle influe sur la perspective de Garin qui s'associe avec celle de ses compagnons. Dans ce cas le « je » fait place au « nous » collectif. Garin est tellement immergé dans la culture de l'Autre que ceux-ci l'influencent et influencent son moi. Garin épouse les centres d'intérêt des personnes qui l'entourent. Le journal devient un espace où sont enregistrés différents aspects de la culture maorie sans rapport avec la religion mais liés avec le quotidien de Garin et de ceux qui l'entourent. Les observations sur la nourriture reflètent en fait l'importance de celle-ci dans une culture où les sources de protéines étaient rares avant le contact européen et où la nourriture avait un rôle social important. Garin note son accueil chez

²⁰ G. Genette, « Discours du récit », *Figures*, III, 1972, p. 251.

le chef Parore Te Awha de Kaihu et sa réception en termes de variété et abondance de nourriture :

En nous levant, je fais la prière et nous déjeunons. On nous a fait cuire de bon matin des pommes de terre. On nous a servi du poisson, des coquillages et un certain ragoût qui n'est autre chose que la racine du ti qui croît dans les déserts et non celui des forêts, c'est une racine très-douce. On dirait que c'est un met rempli de sucre. (10, jeudi 1^{er} février 1844)

Alors qu'il est, en 1845, le témoin de préparatifs de guerre au pa de Mate, il note et décrit la succession de vivres apportés en paniers et leur redistribution. Ce qu'on lui offre ou n'offre pas à manger est aussi toujours noté ou décrit.

Le texte se fait aussi le rapporteur des 'on-dit', des histoires, des nouvelles, des qu'en dira-t-on, qui se propagent d'une communauté à l'autre : « On m'apprend que Mahiowa poursuit la femme avec laquelle il a commis un adultère. On présume que c'est encore pour se satisfaire. Waiata envoie Huakaiwaka [Hua Kaiwaka ?] pour le saisir, Tirarau paraît très-vexé de cela. » (137, dimanche 7 avril 1844). Il n'y a pas dans de tels rapports la pudeur usuelle du prêtre.

Dans les Notes de mission, l'acte narratif n'est pas l'essentiel de la communication, comme c'est habituellement le cas dans le roman-journal, où la banalité des faits est écartée et justifiée par l'importance que le sujet attache à l'écriture. Le plus souvent on oscille de la narration à l'histoire, mais dans le texte, c'est le récit d'événements (Garin raconte ce qu'il fait, ce qui lui arrive) qui prend le pas sur la narration. De plus, le narrateur-Garin prend pour objet les paroles des personnages qui ont une place identique aux actions. Il choisit de les reproduire littéralement, telles qu'elles ont été prononcées réellement, et le « je » s'efface alors devant le personnage-autre, la narration devient transparente. Parfois, il déforme ces paroles en les intégrant à son propre discours, de sorte que la voix du personnage est plus ou moins brouillée. Les voix multiples sont rapportées de différentes manières employant des techniques narratives que les études, par exemple, de G. Genette permettent de catégoriser.

On trouve dans le texte de Garin différents niveaux de rapport de discours qui correspondent, selon l'analyse de Genette, à trois étapes qui mènent progressivement du discours du narrateur à celui du personnage, soit de la narration à l'histoire.

Le discours narrativisé : Garin intègre directement les paroles de l'Autre locuteur à la narration et elles sont mises au même niveau que les événements :

Ce soir les naturels se réunissent en grand comité. Ils veulent envoyer demain [...] Ils disent qu'ils ont de leur côté deux causes de guerre (52, lundi 17 mars 1845)

Garin dédaigne l'emploi des marques conventionnelles de discours et préfère citer avec liberté la parole d'Autrui. Ceci est peut-être dû à une précipitation de l'écriture. C'est parfois comme s'il était trop pressé de rapporter les paroles de ses interlocuteurs. Selon B. Didier, lorsque le dialogue est rapporté au style indirect, le 'moi' n'est pas privilégié même si la conversation passe par le prisme du 'je' :

Maraea me dit que Tiperia l'a instruite dimanche, et quelle est l'instruction qu'il [t'a] donnée, il m'a dit de ne rien me mettre par la tête qui puisse exciter l'admiration des hommes envers moi, bien mieux de me raser la tête, et de prendre des choses mauvaises qui fassent détourner les yeux de dessus moi. [...] Elle me dit que Merepeka est toute triste parce que Tito veut la prendre, si je ne m'en allais pas, dit-elle, elle ne serait pas triste, mais comme je m'en vais aussi elle sera triste, elle a peur qu'on ne l'enlève, et qu'on ne les enlève toutes deux je lui donne des avis et des conseils relatifs à sa position. (2-3, mardi 7 janvier 1845)

L'utilisation particulière de la ponctuation donne une impression de flottement et de contemporanéité aux paroles rapportées. Elle donne de plus une certaine véracité aux paroles de Maraëa.

Tous ces discours rapportés font du journal de Garin un texte polyphonique. Parfois Garin essaie textuellement de rendre une intonation, une expression difficile à rapporter dans l'écrit. La voix de l'autre 'vibre' dans les mots soulignés qui sont une tentative de traduire l'intonation des interlocuteurs ou le caractère sérieux d'une remarque comme ici : « Karawai dit : kahore, kia manawa nui [non, prenez courage] » (254, mardi 23 septembre 1845) ou encore lorsque Garin rapporte ses propres paroles : « [...] je lui dis qu'il est tenu de me les livrer on the bank and not in the flood [...] » (216, mardi 6 septembre 1845). Le journal sort de la monodie, de la monotonie du discours introspectif, il se charge d'émotion, celle des Autres.

Le discours transposé : qui opère la transposition des paroles de l'Autre au style indirect, c'est selon Genette une variante du style indirect libre. Dans le style indirect

libre, le verbe conserve les modalités personnelles et temporelles du style indirect, mais la formule déclarative (« il m'a dit ») disparaît :

Ce matin Mate arrive [...] il me dit que si je lui avais apporté la cloche (51, dimanche 16 mars 1845)

Pourquoi fait-on ce pa ? lui dis-je. Oh c'est seulement par précaution mais Waikato ne fera que paraître, ils ne sont que 20, et cela sera fini. (51-2, dimanche 16 mars 1845)

Parfois Garin emploie tout simplement le discours rapporté, la citation littérale des paroles du personnage en style direct. Dans ce cas les deux textes sont en équilibre : « Paikea hier soir est venu au moment de la prière s'asseoir auprès de moi en me disant : ki konei tatou karakia ai [nous ferons la prière ici]. (51, dimanche 16 mars 1845)

Mais on trouve encore dans la manière dont sont rapportées les paroles des instances de monologue intérieur que Genette a rebaptisé « discours immédiat » qui est en fait du style direct non rapporté, c'est-à-dire présenté immédiatement, sans introduction déclarative ou de guillemets. Le propre de ce discours immédiat est qu'il efface les dernières marques contextuelles de l'instance narrative qui le cite. Le discours du locuteur « s'émancipe alors de tout patronage narratif. »²¹ C'est ce style narratif que Garin préfère. Ainsi le texte de Garin est un constant va-et-vient entre la narration et l'histoire qui se situe dans les paroles rapportées, dans les intertextes que forment les paroles de ses personnages-locuteurs. Cette domination de la parole d'autrui, tout en reflétant une réalité pour l'auteur (l'immersion physique dans un monde nouveau), a pour résultat et effet l'émergence de la parole maorie (la parole dominante mais pas exclusive, car le texte est l'hôte d'une multitude d'intervenants) et par là l'identité et la pensée comme la matière du texte. C'est cette parole qui forme à la fois le corps de texte et qui fournit le mouvement à la narration qu'elle domine dans une grande majorité de cas :

Parore a des préventions contre l'Epikopo, presque toute sa tribu est missionnaire, lui est neutre, il a plusieurs femmes, autrefois il prêta un waka à M^{gr}. M^{gr} dit à M^r James de lui faire un retour, ce qu'il ne fit pas. C'est pour cela (9, mercredi 31 janvier 1844)

²¹ G. Genette, « Discours du récit », *Figures, III*, 1972, p. 193.

La cohésion du raisonnement de Parore est rendue avec clarté. Garin excelle à retranscrire si ce ne sont pas les mots exacts, au moins l'esprit et le sens du discours entendu. Les voix extérieures interfèrent avec la voix propre du narrateur Garin, jusqu'à envahir le texte et acquérir une autonomie qui leur soit propre.

En donnant ainsi une possibilité à l'Autre de s'exprimer, Garin permet en quelque sorte de donner à ses locuteurs une identité par la parole et par là il s'inscrit dans les études post-coloniales modernes.

Acte et écriture : un témoignage immédiat

Le temps principal du récit est le présent, même lorsque Garin rapporte des événements passés. Mais souvent l'écriture suit immédiatement la scène :

Pendant que le porc cuit, je raccom[m]ode mes guêtres, les naturels lisent dans leurs livres et chantent des waiata. Lorsque j'ai fini mes guêtres, j'écris ces lignes avec mon crayon dans mon cahier de notes. (270, mardi 25 juin 1844)

L'écriture quotidienne signifie qu'il n'y a guère d'espace entre l'instance de narration et la durée de l'événement.

Cela me perce le cœur. Il n'y a que les 2 qui ont été baptisés qui n'ont pas abandonnés [sic]. Cela se passe aujourd'hui samedi, jour où l'on a terminé ma maison et où j'ai eu le plaisir de venir l'habiter, mais le plaisir a d'abord été troublé. (293, samedi 13 juillet 1844)

Cette grande immédiateté fait du récit un témoignage unique de la pensée maorie.

C'est surtout en 1844 qu'il semble écrire quotidiennement les événements de la journée. Il n'est pas rare qu'il écrive aussi en cours de route pendant ses moments de repos ou d'attente, rendant ainsi un aspect très vivant à son récit. En 1846, le journal est plus frugal et moins axé sur les Maoris. Les lettres qu'il écrit sont un compagnon intéressant au journal et éclaire certains aspects tus ou/et absents dans le journal privé.

Lorsqu'il se décrit lui-même en train d'écrire il y a une sorte d'auto-représentation ou abyme de l'écriture. Garin écrit au jour le jour. Il se parle à lui-même : « mais parlons

d'autre chose » (297, dimanche 14 juillet 1844). Il est le locuteur et l'interlocuteur dans une même instance/paradigme/condition de l'énonciation : « Ne nous croyez donc pas malheureux » (4, janvier 1844).

Le journal de Garin comporte des caractéristiques propres à ce que Béatrice Didier nomme le journal de reportage. Il n'est pas strictement introspectif, son caractère au jour le jour est significatif du type d'écriture où l'événement doit être retracé tout de suite. Il fait une large part aux conversations, des dialogues entiers s'y trouvent reproduits parfois sans grande élaboration. Cette façon de retranscrire les dialogues avec une faible intervention de l'auteur donne un caractère de « cinéma-vérité » au journal.

Il écrit presque chaque jour et tout laisse croire qu'il décrit les événements qui se sont déroulés le jour même (ou parfois la veille) :

Depuis midi il pleut assez considérablement mais c'est surtout depuis 10 h[eu]res] du soir qu'il pleut ce qu'on appelle à verse sans discontinuer voilà bientôt une heure et maintenant que je cesse d'écrire la pluie redouble encore (204, vendredi 29 août 1845).

Garin prend le temps d'écrire son journal le soir mais aussi parfois dans la journée. Cette immédiateté de l'écriture donne un côté vivant et une impression de fidélité lorsqu'il rapporte les paroles de ses interlocuteurs. Garin s'attache à donner un caractère linéaire à son récit, ce qui renforce l'aspect journalistique de ses écrits.

Garin écrit afin de compléter les dates passées. Il écrit à reculons certainement dans le but d'offrir au lecteur ou à lui-même une vision linéaire du temps écoulé. Une pratique ou habitude qui convient à son caractère d'homme de foi méthodique et organisé. Il lui arrive, pourtant, d'écrire un ou deux jours après l'événement (424, 27 octobre 1844), mais cela est rare. Les événements du samedi 1^{er} juin 1844 ont pourtant été écrits après les événements, mais donnent l'impression d'avoir été décrits le jour même. Parfois Garin laisse des espaces à remplir plus tard. Cela démontre aussi un besoin de s'ancrer dans un temps à repérage reconnaissable, celui des dates du monde occidental. Quoique la temporalité de l'écriture au regard des événements soit très proche, la manipulation exercée par le narrateur reste une entrave au rapport scientifique. En cherchant à créer un sens linéaire au récit, l'instance narratrice garde un contrôle ferme sur la plupart des événements décrits ou les paroles citées. Cette manipulation, si subtile soit-elle, rappelle

au lecteur que si le texte ressemble au reportage, il n'en est pas moins filtré par les perceptions et sentiments du « je ».

Conclusion

Depuis les analyses majeures d'Edouard Saïd comme *l'Orientalisme* et *Culture et impérialisme*, qui mettent en garde tout chercheur travaillant à partir de textes produits dans un contexte colonial, nous ne pouvons pas ignorer la dimension insidieuse du discours colonial. Mais bien que la notion constructive de Saïd au sujet de l'orientalisme soit importante, dans la mesure où les voix et descriptions des peuples indigènes rapportées par Garin sont lues comme des miroirs de sa propre culture, notre étude cherche à montrer le caractère atypique des 'Notes de mission'. La manière originale dont est retranscrite la voix de l'Autre, les efforts pour rendre la voix, mais aussi le contexte paradigmatique de la production du discours, singularisent le texte parmi les autres productions du dix-neuvième siècle. Le texte des 'Notes de mission', profondément modulé par les voix et les conversations de l'Autre, est caractérisé par une « multivocalité » qui est toute originale. En laissant parler ses locuteurs, en leur donnant non pas un visage mais une voix, en instaurant une sorte de rapport égal entre le narrateur et son sujet, le journal de Garin s'inscrit dans un type de texte qui vise plus à rétablir la place de l'Autre dans l'histoire que de le supprimer. En cela, Garin est comparable avec le père protestant français Maurice Leenhardt, qui, au début du vingtième siècle s'est penché attentivement sur la pensée religieuse canaque. À la fois ethnologue et pasteur, l'attention de Maurice Leenhardt s'est portée sur la parole canaque et les moyens de la rendre, mais aussi de la comprendre. Sa grande originalité réside dans son approche centrée sur la Parole. Pour que celle-ci soit dite et entendue, Leenhardt s'est le plus souvent basé sur le rapport direct des paroles de ceux avec qui il partageait la vie. Ses compilations d'informations, prises depuis la source de ses informateurs, consistent aussi en rapports faits par les intéressés eux-mêmes. Leenhardt encourageait les personnes canaques à enregistrer elles-mêmes leur pensée religieuse, dans la langue dans laquelle ils se sentaient confortables.²² Outre l'intérêt pour la pensée traditionnelle indigène, Garin partage avec Leenhardt de nombreux points communs. Tous deux ont cherché par exemple à retranscrire la pensée étrangère du point de vue de la personne elle-même et ont constamment ouvert le dialogue avec les

²² Voir par exemple le livre de James Clifford qui lui est consacré : *Person and Myth, Maurice Leenhardt in the Melanesian World*, 1982.

personnes extérieures. Cependant, alors que Leenhardt encourageait des formes syncrétiques permettant d'accommoder la pensée chrétienne, Garin n'est pas prêt à accorder une telle liberté à ses propres paroissiens.

3. RENCONTRE ENTRE LA PENSÉE RELIGIEUSE MAORIE ET LA PENSÉE CHRÉTIENNE

Le but de ce chapitre est d'explorer la réaction maorie au christianisme et de donner un portrait détaillé des réactions des personnes individuelles rencontrées par Garin. Tandis que l'historiographie néo-zélandaise porte essentiellement sur la vie de nombreux missionnaires, peu de tentatives ont été faites pour rendre compte de l'expérience religieuse individuelle des personnes converties. Dans un premier temps, nous présenterons le contexte général d'implantation du christianisme en Nouvelle-Zélande et dans la région étudiée, puis nous verrons plus précisément les différents facteurs de conversion et de diffusion du message chrétien que l'on peut déduire de la lecture du texte : outre l'alphabétisme et l'action des catéchistes maoris et des missionnaires itinérants, les institutions traditionnelles comme le *utu* et l'appartenance tribale ou familiale jouent un grand rôle dans les attitudes et réponses maories. Nous verrons également la manière dont certains aspects du dogme et des pratiques chrétiens introduits par les missionnaires comme Garin sont exploités et incorporés dans le système existant. Enfin, nous explorerons la pensée religieuse maorie lors de sa rencontre avec la pensée chrétienne et les formes d'accommodation et d'incorporation qui en résultent.

Trois principaux organismes de mission sont responsables de l'introduction du christianisme en Nouvelle-Zélande : la mission évangéliste anglicane de la 'Church Missionary Society' (CMS), les missionnaires méthodistes de la Wesleyan Missionary Society (WMS), et enfin la mission catholique, composée principalement au départ d'un personnel mariste. La première impulsion, donnée depuis l'Australie par le révérend Samuel Marsden, chapelain anglican de la colonie pénitentiaire de New South Wales, est suivie en 1822 par Samuel Leigh, directeur de l'organisation missionnaire wesleyenne nouvellement formée.¹ À partir de 1838, les catholiques apportèrent en Nouvelle-Zélande une troisième option religieuse avec l'arrivée à Hokianga d'un évêque, Jean-Baptiste Pompallier, accompagné d'un prêtre et d'un frère, appartenant tous à la congrégation de la Société de Marie.² George August Selwyn, le premier

¹ A. Davidson, *Christianity in Aotearoa*, p. 8, 13.

² J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 71.

évêque britannique est dépêché quatre ans plus tard par l'Église d'Angleterre. Il est nommé Évêque de Nouvelle-Zélande en 1842.³ Les membres de la confession presbytérienne arrivent plus tardivement. Leur principal projet était de répondre aux besoins spirituels des colons.⁴ Si les missions CMS et WMS présentent un message et une approche plutôt uniforme, la mission catholique se distingue par une plus grande ouverture sur certains aspects de la vie et des coutumes locales et une approche centrée sur la personnalité et le charisme de son évêque.

L'activité missionnaire de Garin se déroule lors de ce que l'historiographie contemporaine considère comme la seconde phase de développement du christianisme chez la population maorie. Les débuts du christianisme en Nouvelle-Zélande sont généralement associés au sermon prêché par Samuel Marsden à Rangihoua (à Oihi Bay, Whangaroa) le 25 décembre 1814. La première phase d'implantation du christianisme correspond aux années 1814-30 ; les premiers missionnaires n'achèvent aucune conversion et sont paralysés par des problèmes matériels et organisationnels. Elle est suivie, à partir de 1830, d'une phase d'expansion et de développement des missions chrétiennes. Cette seconde phase est marquée par les deux figures complémentaires des frères Henry et William Williams. Ces hommes éduqués et disciplinés gagnent rapidement le respect des Maoris qui voient en eux les équivalents culturels du rangatira (ou chef).⁵ Lorsque William Williams arrive à Tauranga en février 1841, il découvre que 3000 personnes ont déjà été instruites par Putoko, un esclave retourné dans la région. Vers 1841, William mentionne que 8000 personnes suivent une forme de religion chrétienne dans sa région de la Côte Est de l'île du nord.⁶ Les deux frères sont également épaulés par des femmes talentueuses et éduquées qui supportent la vie difficile dans des stations de mission souvent rudimentaires. Tout en faisant vivre leur famille, elles consacrent beaucoup de temps à éduquer des jeunes femmes et veillent au maintien de la mission en l'absence de leurs époux. Dans les années 1830 et 1840, les deux missions s'étendent à l'extérieur de la région de la Baie des Iles, ce qui leur permet de toucher les zones maories les plus peuplées sur les côtes est et ouest. Après les

³ A. Davidson, *Christianity in Aotearoa*, p. 13.

⁴ A. Davidson, *Christianity in Aotearoa*, p. 33.

⁵ Ian Breward, *A History of the Churches in Australasia*, 2001, p. 45.

⁶ W. Williams, *The Turanga Journals*, p. 173. Ces chiffres doivent cependant être replacés dans leur contexte, puisqu'ils étaient destinés à impressionner les autorités missionnaires de Londres. Ils donnent tout de même une idée de l'enthousiasme soudain des Maoris de ces régions pour les nouvelles techniques religieuses des Européens.

années 1840, le développement du christianisme parmi les Maoris s'accompagne du rôle changeant des missionnaires qui se voient les représentants de l'Évangile mais aussi des médiateurs entre la société européenne et maorie — responsabilité qu'Antoine Garin va souvent devoir endosser à Mangakahia.

De nombreux Maoris répondent positivement à l'entreprise missionnaire qui répand rapidement son organisation et ses activités avec l'arrivée de nouveaux contingents. À partir des années 1830, les missions britanniques se développent jusque dans les régions de Waikato, Baie de Plenty, Côte Est et jusqu'à Otaki dans le sud de l'île du nord. Une imprimerie de mission est installée en 1834 par William Colenso, l'imprimeur de la mission CMS, et le Nouveau Testament est traduit en maori en 1837. La demande pour des livres et documents imprimés devient insatiable avec le nouvel enthousiasme suscité par l'alphabétisme. Savoir lire et écrire est pour les Maoris entrepreneurs un outil important qui permet de saisir les opportunités nouvelles apportées par le commerce et d'accéder au savoir de la nouvelle culture. En 1838, il est estimé que la plupart des villages ont au moins une personne pouvant lire et servir de catéchiste pour les missionnaires⁷ ; de telles personnes pouvaient également servir d'agent avec les marchands européens. Le développement de colonies missionnaires comme enclaves dans le monde maori fournit un lieu où les personnes désirant abandonner leur ancienne existence peuvent trouver refuge, hors des demandes de leurs tribus. Le premier baptême a lieu en février 1830 à Paihia (quinze ans après l'arrivée des premiers missionnaires). En 1845, il est estimé que la moitié de la population maorie avait adopté des pratiques chrétiennes.⁸ Comme l'enseignement est principalement effectué par le biais de livres religieux, un nombre de plus en plus croissant de personnes devient familier avec l'enseignement et le message chrétien.⁹

Tandis que la mission catholique profite de cet enthousiasme dès son arrivée en 1838, elle est plus lente à exploiter le message écrit comme moyen de diffusion des idées religieuses. Incapable de produire rapidement et en nombre suffisant des textes imprimés en langue maorie pour satisfaire la demande, la mission manque de saisir une opportunité tentante. La première diffusion de documents religieux catholiques consiste en textes recopiés à la main, suivis par des publications en nombre limité sur une

⁷ E. R. Simmons, *Pompallier, Prince of Bishops*, p. 9.

⁸ H. Wright, *New Zealand 1769-1840 : Early Years of Western Contact*, 1967, p. 141.

⁹ K. Sinclair, *A History of New Zealand*, édition révisée 1984, p. 45.

imprimerie privée. En juillet 1842, l'imprimerie apportée par le cinquième convoi missionnaire n'est pas encore mise en route. Garin déplore ne pouvoir répondre aux demandes des Maoris : « les naturels nous tourmentent, nous harcèlent, nous persécutent pour avoir des livres, et tant que le p(ère) Bâty ne sera pas ici nous ne pouvons pas faire gémir la presse, car lui seul est dans le cas de mettre une dernière main à l'ouvrage que l'on doit imprimer. »¹⁰ C'est seulement vers la fin de l'année 1842, après le retour de l'évêque Pompallier de Wallis et Futuna que commenceront les premières publications qui seront diffusées en 1843. Ces publications consistent essentiellement en différents volumes exposant l'enseignement de la mission catholique, mais n'égale pas en variété et en volume les publications des missionnaires britanniques qui avaient déjà traduit et diffusé tout le Nouveau Testament et une grande partie de l'Ancien.

Les historiens contemporains sont partagés sur l'importance des facteurs de diffusion du christianisme à cette période. J. M. Owens voit le changement dans l'ordre des priorités missionnaires avec l'arrivée sur le terrain de mission des frères Williams de l'organisme anglican et la diffusion de l'alphabétisme comme des facteurs essentiels à la prise de conscience par les Maoris des idées et du message chrétien.¹¹ Harrison Wright, qui se base sur la situation observée dans les régions de la Baie des Iles, considère plutôt que c'est la perte de confiance en soi, provoquée par les séquelles des guerres tribales et un « état général » de dépression qui expliquent les changements d'attitude des Maoris vis-à-vis des missions chrétiennes.¹² J. Binney, enfin, qui s'appuie sur une théorie de l'acculturation en accord avec H. Wright, présente le commerce comme source explicative.¹³ Alors que toutes ces études reposent sur des études faites à partir des données concernant les régions du nord, l'historien K. R. Howe souligne plus récemment la grande diversité de la réponse maorie et l'impossibilité de donner un seul facteur explicatif au phénomène de conversion.¹⁴

Garin se retrouve dans une situation de compétition qui fait écho approximativement au contexte d'arrivée des premiers missionnaires français composés de l'évêque

¹⁰ Lettre d'Antoine Garin à J.-C. Colin, 22-6 juillet 1842, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 2, doc. 169.

¹¹ J. M. R. Owens, 'Christianity and the Maoris to 1840 : A Comment', *NZJH*, avril 1968, p. 37.

¹² H. Wright, *New-Zealand 1769-1840 : Early Years of Western Contact*, 1967, p. 182-3.

¹³ J. Binney, 'Christianity and the Maoris to 1840 : A Comment', *NZJH*, octobre 1969, p. 152.

¹⁴ K. R. Howe, 'The Maori Response to Christianity in the Thames-Waikato Area, 1833-1840', *New Zealand Journal of History*, 7 (1) : avril 1973, p. 28-46.

Pompallier, du père Servant et du frère Michel en Nouvelle Zélande en janvier 1838. Ils avaient été longuement devancés par les missionnaires évangéliques britanniques qui, en 1838, commençaient à s'imposer parmi les populations maories du nord. L'évêque Pompallier, qui ne respectait pas l'accord tacite établi entre les Églises anglicanes et wesleyennes, ne dédaignait pas placer ses missionnaires dans le même territoire de mission que ses compétiteurs. La station de mission de Garin est géographiquement voisine des zones d'expansion et d'influence des premières missions dans la Baie des Iles et le Northland. Mangakahia n'est pas trop loin de trois centres missionnaires principaux de la Church Missionary Society : Te Waimate la mission procure, Kerikeri et Paihia. Plus au nord, à Hokianga, sont installées les missions wesleyennes et catholiques de Mangungu et de Purakau. Sur la dizaine de stations maories catholiques répertoriées en 1846, la moitié d'entre elles se trouvent situées au nord d'Auckland : Hokianga, Kaipara, Baie des Iles, Whangaroa et St Patrick à Auckland.¹⁵ Outre la proximité de ces grands centres missionnaires, deux missions ont été préalablement implantées au site même de sa mission avant l'arrivée de Garin. La mission wesleyenne est établie à Tangiteroria depuis l'année 1836, auprès du pa (village fortifié) du chef Tirarau. En 1844, elle est occupée par James Buller et sa famille. Une mission catholique est ouverte en 1840 par le père Petit.¹⁶ Les missionnaires anglicans y œuvraient aussi depuis plusieurs années, et le nord de Mangakahia faisait partie du circuit du missionnaire Richard Davis. La région était aussi relativement proche des stations anglicanes de Waimate et Paihia et, sans être directement sous leur juridiction, les contacts des Maoris avec les missionnaires de ces Églises étaient fréquents. Henry Williams et son frère William Williams traversaient Whangarei pour s'embarquer pour Tauranga sur la Côte Est. En 1842, William Colenso, l'imprimeur de la mission CMS, séjourne à Aotahi, le pa de Tirarau. Le haut de la région de Mangakahia est fréquemment visité par le missionnaire CMS Richard Davis. L'évêque anglican Selwyn se rend à Kaipara peu avant la visite de Garin dans cette région en 1844.¹⁷ Le missionnaire William White était engagé dans des relations commerciales avec les chefs de Kaipara et Mangakahia.¹⁸ La population de ces régions eut donc de nombreuses opportunités de contact avec le christianisme. En 1840, le père Petit note que les enfants

¹⁵ E. R. Simmons, *In Cruce Salus*, p. 28-9.

¹⁶ Entre 1840 et 1843, le père Petit effectue sept séjours temporaires à Mangakahia.

¹⁷ W. Williams, *The Turanga Journals* ; Richard Davis, *A Memoir of the Reverend Richard Davis, for Thirty-nine years a Missionary in New Zealand*, p. 358 ; Garin 'Notes de mission'.

¹⁸ M. B. Gittos, *Mana at Mangungu*, p. 39.

et la femme de Waiata suivent la prière catholique.¹⁹ Lorsque Garin reprend la mission de Petit, des catéchistes catholiques comme Hone ou Mohi dirigent des groupes de prières dans leurs villages. De plus l'adoption d'une prière chrétienne est étroitement liée avec une identification avec le missionnaire ou son type de christianisme. Des hapu entiers se reconnaissent comme étant « mihinare » [protestants] ou « epikopo » [catholiques], associant les noms des différentes religions avec leur adhésion chrétienne.

Lorsque Garin prend en charge la mission de Mangakahia, la plupart des chefs et les membres des jeunes générations savent déjà lire et écrire et utilisent l'écrit pour communiquer entre eux ou avec les Européens (le gouverneur, les marchands européens, les missionnaires). Dans le nord Wairoa, les Maoris qui savent lire et écrire sont aussi familiers avec les concepts du christianisme et l'enseignement des missionnaires. Nombreux sont ceux qui ont reçu une instruction dans une station de mission. James Buller, par exemple, a, dès son arrivée, ouvert une petite école, et un catéchiste Taiama y enseigne à lire et écrire. Tirarau, le chef principal de la région, a appris à lire et à écrire en compagnie de J. Buller.²⁰ Toutefois, tout en étant associé avec le missionnaire James Buller, et en assistant parfois à ses services,²¹ il n'était nullement converti ni baptisé mais il tolérait la présence missionnaire. Le contexte d'évangélisation est représentatif d'autres communautés du Northland de l'époque où les Maoris entretiennent des relations réciproques avec les Européens.

Le texte de Garin est riche en exemples qui illustrent l'enthousiasme maori pour la communication écrite. Le support utilisé est de nature diverse : ardoises, papier, mais aussi feuilles de lin. Garin mentionne : « une ardoise sur laquelle il [Moihi] a lu que bientôt on aurait à parler » (35, dimanche 11 février 1844) ; « Maraea m'envoie ce soir une ardoise sur laquelle elle m'écrit que les naturels vont partir demain au haut de la rivière » (lundi 30 septembre 1844, 375) ; « Le matin Paratene m'envoie une ardoise par laquelle il me demande une figue » (mercredi 9 octobre 1844, 391) ; « Tito m'envoie un korari [feuille de lin] » (dimanche 9 juin 1844, 258). Des chefs comme Tirarau ont accès aux journaux et aux publications en langue maorie. Tirarau lit le journal et est informé du prix des terres (vendredi 5 avril 1844, p. 135). En 1845 et 1846, les chefs Waiata, Wetekia et Tirarau correspondent par lettres avec le Gouverneur Grey. Dès

¹⁹ Lettre de Louis-Maxime Petit à Pompallier, Kaipara, 16 juillet 1840, OOC. 418.2, APM.

²⁰ Journal de James Buller, 'A Continuation of a Journal', ATL.

²¹ James Buller, 'A Continuation of a Journal', ATL.

1840, l'alphabétisme comme moyen de communication était immensément important pour les Maoris car l'écrit permet et facilite la communication sur de longues distances avec d'autres Maoris ou avec le Gouverneur.²² Les missionnaires diffusèrent l'alphabétisme en publiant les premiers textes religieux en maori et eurent, lors des trente premières années de contact, un monopole sur les publications en langue maorie, mais à partir de 1842, avec la publication d'un journal gouvernemental en maori, *Te Karere/The Maori Messenger*, les publications se diversifièrent et devinrent un outil de savoir indispensable dans le nouvel environnement colonial.

Bien que Garin ne semble pas avoir mis en place d'école spécifique sur le site de sa mission, il enseigne toutefois l'alphabétisme dans les régions éloignées des zones de contact avec les missionnaires comme Whangarei ou la Baie de Kaipara. Au kainga (village) de Te Uriheke, qui vient de se décider à ce que sa famille adopte la prière catholique, Garin enseigne à lire afin que l'on puisse lire les prières en son absence mais, à la différence des missionnaires britanniques qui ouvrent des écoles pour apprendre à leurs paroissiens à lire la Bible et les livres de prière, Garin ne fait pas de cette activité une priorité :

Nous nous rendormons, le matin après la prière, j'apprends à 3 grandes filles à lire comme hier soir, assez longtemps. (355, vendredi 6 septembre 1844)

Dans les régions plus isolées, Garin est très utile comme agent de diffusion de l'alphabétisme, un savoir activement recherché par les jeunes des nouvelles générations. Ces derniers grandissent en apprenant à lire par le biais de l'instruction religieuse qui est le medium principal de l'alphabétisation :

Nous traversons la rivière et nous arrivons à l'habitation de Manuka. Les enfants me demandent à ce que je les fasse lire. Timoti l'un des plus intelligents, que je fais lire pendant la nuit et que je veux envoyer dormir après sa leçon me répond : Encore, encore. Ils font des progrès sensibles. (275, jeudi 2 octobre 1845)

Garin est heureux d'enseigner à des élèves attentifs et note qu'il fait apprendre l'alphabet aux enfants de Mate et à ceux de Manuka : « Ce matin après avoir fait la prière j'apprends à lire aux enfants, [...] » (416, mercredi 23 octobre 1844) ; « Je

²² M. D. Jackson, 'Literacy, Communications and Social Change : A Study of the Meaning and Effect of Literacy in Early Nineteenth Century Maori Society', dans I. H. Kawharu (éd.), *Conflict and Compromise: Essays on the Maori since Colonisation*, p. 38-44.

commence à apprendre à lire aux enfants, ils ont beaucoup de dispositions, ils ont de 6 à 10 ans, ce sont eux qui font la prière aux vieillards. » (275, mercredi 1^{er} octobre 1845) ; « Hohepa jeune enfant me disait : Tu reviendras bien n'est-ce pas ? pour nous apprendre à lire et à faire la prière. Oh oui, réponds-je. Ces enfants sont tout à fait envieux d'apprendre. Je leur ai appris à lire. » (276, lundi 6 octobre 1845). Comme d'autres témoins de l'époque, Garin est sensible au désir et à la capacité d'apprendre manifestés par les jeunes et la rapidité avec laquelle ils apprenaient à lire et écrire.²³

Quoique les missionnaires catholiques soient bien moins organisés que les missionnaires britanniques pour l'enseignement de l'alphabétisme, ils sont tout de même munis d'une méthode. Pour enseigner la lecture, Garin dispose du 'He Kura', une feuille de leçon préparée et imprimée (deux mille copies lors de sa première édition) par la mission catholique sur les presses de la procure à Kororareka vers 1841.²⁴ Cette méthode comportait quatre pages et un alphabet, des syllabes, les nombres, et cinq questions et réponses de catéchisme pour l'enseignement de la lecture. Selon E. R. Simmons, dans les années 1840 la mission catholique avait aussi inclus, dans ses premières publications en langue maorie, une méthode d'enseignement de la lecture.²⁵ Tandis que Garin apprend à lire et écrire en maori seulement, James Buller, le missionnaire wesleyen de Wairoa, commence à enseigner la langue anglaise, jugée indispensable aux Maoris pour le commerce et les transactions avec les colons britanniques.²⁶ Celle-ci était très importante pour le commerce dans lequel les chefs de Mangakahia comme Waiata étaient engagés. Le chef Waiata, par exemple, montre à Garin la liste d'objets promis dans les échanges avec le négociant Webster.

Mr Willson vient réparer mon boat. Le reste des naturels de Ngawakarara vient conduisant des arbres sur la rivière. Ils s'arrêtent tous à Hato Irene, ils continueront dans la nuit par la marée descend[ante]. Plusieurs me montrent le billet qu'ils ont reçu de Mr Webster et me disent qu'il les a trompés. Rawiri me dit : Je lui ai dit : je te demande une pièce d'indienne, il m'a répondu oui ; et il n'a marqué qu'une robe. Et ainsi pour plusieurs naturels. (71, lundi 22 juin 1846)

²³ Pompallier, par exemple, loue cette capacité qu'il observe chez les Maoris (*Etat Succinct et Précis de la Mission en Nouvelle-Zélande*, 1888, p. 47).

²⁴ Phil Parkinson et Penny Griffith, *Books in Maori 1815-1900. An Annotated Bibliography*, p. 88.

²⁵ E. R. Simmons, *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, p. 14.

²⁶ James Buller, Journal, MAW.

Je vais voir les naturels qui travaillent à la maison de M^r Webster. Ils me montrent le billet de M^r Webster, dans lequel il a marqué le prix. 20 paires de couvertures, c.-à-d. 40 couv[ertures], 20 haches, 60 livres de tabac à 10 fig[ues] la livre. Le tout pour une maison de 60 pieds de long (1 kumi) sur 18 de large, et une autre maison de 36 pieds de long p[ou]r son boat. (78, juillet 1846)

Les Maoris virent le système éducatif des missionnaires comme profitable, car il leur permit de prendre dans le monde européen les éléments techniques, les attitudes et croyances non matérielles qui pouvaient améliorer ou changer leur propre style de vie, tandis qu'ils étaient capables de maintenir leur propre système d'organisation sociale de base. L'alphabétisme est aussi une aptitude nécessaire pour évoluer dans le monde colonial des années 1840 et pour comprendre le système pakeha. L'éducation de l'homme blanc était perçue comme un passeport pour le monde européen et, plus important, les marchandises européennes.²⁷ L'historien J. M. R. Owens assume que l'alphabétisme était « the Trojan horse which introduced otherwise unacceptable ideas into the Maori camp ».²⁸ À la période d'évangélisation de Garin, la Bible est aussi considérée comme un objet tapu (sacré) qui avait plus qu'une simple valeur matérielle.

Dans sa discussion de la nature de la réponse maorie au christianisme, l'historien J. M. Owens met l'accent sur l'accès à l'alphabétisme et les tracts religieux en maori. Selon lui, c'est parce que les Maoris ont accès au savoir biblique contenu dans les instructions qu'ils font l'expérience d'une 'cumulative awareness' du christianisme et qu'ils acceptent cette religion. La Bible est un moyen important de diffusion des idées chrétiennes :

Après le souper les naturels sonnent leur[s] prières, j'entre dans la maison où l'on va faire la prière, ils s'appêtent à la faire avant moi. Je les laisse faire. Ils commencent par faire des prières, ils ont tous des livres tous des himene [hymnes], des kawenata, ils sont environ une dizaine ayant des kawenata [testaments] à la main. Ils chantent des hymnes, ils lisent des passages de l'Écriture. (410-1, dimanche 20 octobre 1844)

Owens souligne surtout le grand impact que l'alphabétisme a eu sur la société maorie. L'alphabétisme était perçu comme une nouvelle source de pouvoir attirant de nombreux

²⁷ J. Boutilier, D. Hughes et Sharon W. Tiffany (éds.), *Mission, Church and Sect in Oceania*, 1978, p. 158.

²⁸ J. M. R. Owens, 'Christianity and the Maoris to 1840 : A Comment', *NZJH*, avril 1968, p. 37.

individus au message missionnaire. Waiata, sans être baptisé, n'est pas ignorant des préceptes contenus dans les livres de prières catholiques.

Tandis que les missionnaires européens sont largement responsables de l'introduction du christianisme, la dissémination des nouvelles idées religieuses et la réduction des différences entre les concepts polynésiens et européens et leur insertion dans la culture maorie furent en grande partie la responsabilité des catéchistes maoris.²⁹ Dès les années 1830, le message chrétien est aussi diffusé par d'anciens esclaves libérés retournant auprès de leur hapu d'origine. Ce nouveau savoir leur permit, par exemple, d'acquérir un statut nouveau parmi les membres de leur tribu d'origine. Dans les régions évangélisées par Garin, c'est grâce aux efforts de catéchistes « informels » que le catholicisme est diffusé, en l'absence d'une politique d'instruction systématique comparable à celle des missions britanniques. À Mangakahia, la mission catholique compte trois principaux catéchistes : Hoane Papita, Mohi et Penehamini Ware. Lorsque Garin arrive dans la tribu de Ngunguru, au nord de Whangarei, il est étonné de découvrir que des Maoris ont adopté la prière par l'entremise d'un catéchiste maori (dimanche 8 décembre 1844). Dans la région de Whangarei, Garin réalise que la tribu de Te Uriheke a pris la prière sans l'intervention et la visite d'un prêtre. À Kaipara, dans le kainga du grand chef Mate, certains Maoris ont adopté la prière des missionnaires britanniques, mais en raison de l'influence du prêcheur wesleyen de la région, le chef Wiremu Tipene, ils ne sont pas baptisés.³⁰

Comme dans d'autres régions de la Nouvelle-Zélande, le développement du christianisme et la diffusion de techniques nouvelles sont en grande partie dûs à l'effort de tels catéchistes. Selon R. Lange, ces derniers étaient très efficaces car ils s'exprimaient de manière à ce que les membres de leur communauté puissent en saisir le sens et les implications. Dans un grand nombre de villages de la baie de Kaipara, les Maoris prirent la prière chrétienne sous l'influence du chef catéchiste Wiremu Tipene.³¹ En 1843, le missionnaire wesleyen James Buller, de la station de mission à Tangiteroria, rapporte qu'il compte, pour l'année 1841, les stations annexes de Tangihua, Kaihu, Okaro, Oruawharo, Omokoiti et Otakanini et que trois de ces villages possèdent des

²⁹ R. Lange, 'Indigenous Agents of Religious Change in New Zealand, 1830-1860', *Journal of Religious History*, 24 (3), octobre 2000, p. 279.

³⁰ 'Notes de mission'; Missionary Register, 1843 et Garin 'Notes de mission, 1844, p. 418-9.

³¹ 'Notes de mission'; Missionary Register, 1843.

chapelles. Il note que les populations maories de ces régions étaient, pour la plupart, prêtes à écouter le message chrétien mais qu'elles étaient très largement dispersées.³² Lorsque Garin arrive à Whangarei, il découvre un groupe de personnes ayant adopté la prière catholique. À Ngunguru, c'est le catéchiste Hoane Papita Takahanga qui fut en grande partie responsable de l'adoption de la prière catholique. Dans le nord Wairoa, en septembre 1843, la situation est variée. Dans certains cas tout un village a adopté une prière chrétienne, parfois, seulement une partie de la population s'y est décidée, mais dans d'autres cas, personne n'avait encore fait de choix :

Les missionnaires me disent : Si tu étais venu le premier nous aurions fait ta prière. J'apprends que dimanche dernier les missionnaires se sont rassemblés pour se décider à tourner aux missionnaires. L'Évêque protest[ant] est venu ici avant moi et en a décidé plusieurs à tourner à lui. (395-6, vendredi 11 octobre 1844)

Le mouvement général, cependant, était tourné vers l'adoption d'une forme du christianisme.

L'étude de Raeburn Lange montre le rôle prépondérant des catéchistes dans la diffusion du christianisme. La première impulsion fut donnée dans les années 1830 par les esclaves des Ngapuhi qui, après avoir été libérés sous l'impulsion des missionnaires, diffusèrent leur savoir dans le reste de l'île du nord. Ce phénomène surprend les missionnaires européens. Lorsque Henry Williams se rend dans le sud-ouest de l'île du nord à Kapiti Coast pour établir une station de mission en 1839, il trouve que de nombreuses tribus « call themselves believers, keep the Sabbath, assemble for worship, and use the Liturgy of the Church of England. The schools are numerous. »³³ À partir de cette période de changements religieux rapides, de nombreux Maoris émergent spontanément comme catéchistes et se servent des moyens de diffusion de l'enseignement chrétien. Outre la libération des esclaves des tribus Ngapuhi et leur statut nouveau acquis par la connaissance de rituels et de techniques pakeha, les catéchistes locaux formés par les missions wesleyennes et anglicanes jouent un rôle majeur dans la formation et l'entretien du culte.

Toutefois Garin n'encourage pas le travail des catéchistes et ne s'appuie pas sur eux pour former une Église locale. Quand le missionnaire CMS William Williams évalue le

³² J. Buller, Report of Kaipara Circuit for 1841, 'A Continuation of a Journal 1838-1844', ATL.

³³ H. Williams, journal, 22 novembre 1839, *The Early Journals of Henry Williams*, p. 455.

travail du catéchiste Taumata-a-kura, il décrit l'enseignement donné comme : « a mixture of truth and error, of superstition and of Gospel light. » Pourtant son jugement final est plutôt positif, il interprète cette activité comme une manifestation divine, et affirme enfin que Dieu « had been pleased to make use of this man to prepare the way. »³⁴ Garin est au contraire beaucoup plus circonspect. Tandis qu'il loue l'adoption spontanée du christianisme comme la preuve d'une foi réelle, il condamne l'interprétation de l'Évangile donnée par le catéchiste et il est très sévère sur le suivi des prières. L'Église catholique, en effet, n'était pas adepte d'une interprétation libre de l'Évangile par des laïques. Le prêtre seul possède les vérités divines et lui seul a l'autorité pour les diffuser et les expliquer à des paroissiens ignorants. Garin n'est pas prêt à déléguer un tel rôle à des catéchistes maoris comme par exemple Matiu.

De par sa théologie spécifique, Garin n'est pas enclin à supporter ou encourager de telles initiatives, et par conséquent il est privé d'un appui local sur lequel il aurait pu consolider et mettre à profit une Église locale naissante.

Garin n'est pas non plus le premier ni le seul résident européen dans la région. À son arrivée une communauté européenne est installée sur les bords de la rivière Wairoa et vit en parallèle avec les tribus maories. Les Maoris de Mangakahia entretiennent des relations d'échange avec ces Européens et sont impliqués dans des relations économiques avec le monde pakeha. Le commerce et les échanges avec les Européens sont désormais un élément clef de l'économie maorie, le commerce et le contact social ayant été introduit des pratiques sociales et culturelles européennes dans la vie tribale. Fumer et consommer de l'alcool sont répandus et le port de vêtements européens est devenu commun.

À la différence des années 1830 dans le Northland, où les missionnaires doivent travailler dans un pays où les guerres intertribales font rage, les années 1840 sont une période de calme relatif. Les tribus de Mangakahia, Kaipara et Tangiteroria sont plus impliquées dans le développement économique que la guerre. Les relations avec les Européens sont recherchées et les contacts facilités. Le dogme du christianisme offre un code nouveau qui s'accorde mieux avec les nouvelles aspirations maories. En 1836, le chef Tirarau déplace son pa sur la courbe de la rivière Wairoa pour être plus proche des

³⁴ W. Williams, *Christianity Among the New Zealanders*, p. 254-6.

colons et marchands européens. Cette période est marquée par une relative prospérité. Les guerres intertribales incessantes des années 1820-30 se sont peu à peu éteintes, remplacées par de nouvelles occupations. Le chef Parore considère le commerce comme une activité plus profitable que la guerre : « that his people had nothing to do to employ their thoughts or hands, after planting, but themes of war and renewing old grievances ; but if commerce were instituted amongst his people, they would be employed in working for articles that would prove most serviceable to them, by dressing the flax, felling timber and planting provisions for other markets. »³⁵ Il est possible que le rapport de ces paroles comporte un certain préjugé européen, et que les paroles de Parore soient sujettes à une réinterprétation allant dans le sens commercial par le jeune négociant J. S. Polack, mais elles n'en sont pas moins remarquables comme une expression de désirs nouveaux.

Dans ce contexte, le christianisme est perçu positivement car il véhicule un code de paix qui correspond aux aspirations nouvelles des Maoris de la région. Il peut être aisément exploité comme excuse afin d'introduire un type de comportement qui n'oblige pas au recours à la violence dictée par la loi traditionnelle. Le message de paix ou de pardon coïncide avec ces nouveaux désirs et aspirations. Le christianisme offre par exemple un échappatoire au cercle de *utu* (retour, équilibre, vengeance) et à la brutalité de la société maorie. Par sa nature, le christianisme est opposé aux guerres incessantes, à la violence légale.

Les 'Notes de mission' montre clairement la manière dont certains Maoris de Mangakahia exploitent des outils introduits par les missionnaires. Le « *komiti* », par exemple, implique selon la perception maorie, une résolution non-violente d'un conflit ou le règlement d'une affaire. Ces « *komiti* » (de l'anglais : « *committee* ») se posent en parallèle aux lois séculaires et traditionnelles en cours pour remplacer par exemple, le système traditionnel de « *utu* ». La loi traditionnelle est gouvernée par le concept de *utu*, principe d'équilibre souvent exprimé dans un acte de revanche. *Utu*, selon Anne Salmond, est un moyen sur le plan humain, de protéger le *mana* (pouvoir, prestige). Il fonctionne sur le principe que pour toute atteinte au *mana* d'une personne, un acte de

³⁵ J. S. Polack, *New Zealand : Being a Narrative of Travels and Adventures*, vol. 1, p. 78.

valeur et de force égale doit être appliqué en retour. Généralement, le utu était exigé sur le champ de bataille.³⁶

De plus, un missionnaire comme Garin est invité à intervenir et à participer aux affaires maories. Les Notes de mission montrent comment les chefs Waiata ou Wetekia font appel à des réunions en « komiti » pour résoudre des conflits de manière non-violente entre différentes personnes ou groupes familiaux ou entre Européen et Maoris. Le missionnaire est sollicité pour résoudre des conflits en tant qu'intermédiaire neutre, il est utilisé par les chefs maoris désireux d'accéder à une issue pacifique d'un conflit sans pour autant perdre leur mana ou prestige aux yeux des autres membres de la communauté :

Waiata avait dit : attendons le p[ère] Garin pour faire un comité et terminer cette affaire avec calme. (444, jeudi 7 novembre 1844)

Waiata me dit : Demain au comité, si j'ai tort tu me diras que j'ai tort, si j'ai raison tu me diras que j'ai raison. Je lui dis : Je le veux bien, mais je ne le ferai pas sans que tu me convoques aux yeux de tous les naturels, afin que les autres ne pensent pas que je veuille les condamner. (446, samedi 9 novembre 1844)

Si le fond du « komiti » était européen, la forme n'en était pas moins maorie. Garin ne peut s'empêcher de noter que les participants, couchés par terre, semblent dormir. La parole est prise à tour de rôle. Garin emploie « komiti » comme un nom mais il figure dans les textes en maori comme un verbe avec les sens divers de : discuter, tenir conseil, considérer, prendre en compte, reconnaître. Il apparaît dès 1833 dans des extraits du Nouveau Testament traduits en maori comme : *Ko te tahi wahi o te Kawenata Hou o Ihu Karaiti te Ariki, to tatou kai wakaora, me nga upoko e waru o te pukapuka o Kenehi* dans la phrase : « Mo reira kua wakaritea te rangatiratanga o te rangi ki te tahi kingi i mea, Kia komiti ki ana pononga ».³⁷ « Komiti » paraît également en 1842 dans le journal en maori : *Te Karere o Niu Tireni*, « Ka haere ke 'Te Tekau ma rua' ki waho, ka komiti kia rongo ai ratou i te wakaaro o tetahi o tetahi ».³⁸ C'est une sorte de tribunal.

Ces « komiti » sont une première étape à l'introduction d'un nouveau système de loi qui va commencer à se mettre en place et dont les missionnaires ont préparé la voie. Dans

³⁶ A. Salmond, 'Hui : A Study of Maori Ceremonial Gatherings', p. 13.

³⁷ Sydney: 1833, p.37 (Williams, 8).

³⁸ *Te Karere o Niu Tireni*, 1:4 1842, p. 16.

les années 1860, sera créé le système des ‘Native Assessors’ (magistrats) dans une tentative de reconnaître l’autorité des représentants de la loi traditionnelle à l’intérieur de la loi européenne. Les années 1840 sont une période où les missionnaires, ayant acquis le mana (autorité, pouvoir), fournissent un code alternatif au code de utu traditionnel. C’est une époque où les Maoris cherchent, à travers le christianisme et les missionnaires, des réponses nouvelles et adéquates facilitant les changements de leur société.

Les missionnaires ont un rôle crucial comme agents d’introduction de nouvelles attitudes par rapport aux lois qui annoncent celles du monde colonial et des lois de type européen. La religion est bien sûr le support social et participe à une introduction dans le monde colonial.

Dans les années 1830, la figure dominante du missionnaire Henry Williams contribue à donner un statut à la religion du Pakeha. Ancien officier de dragons de l’armée britannique doté d’une forte personnalité, il s’impose en égal auprès des chefs Ngapuhi de la Baie des Iles. Grâce à ce statut et son identification avec ces tribus belligérantes puissantes, il adopte un rôle de médiateur et se présente comme un interlocuteur privilégié auprès des tribus désirant avoir recours à la paix. En 1832, le chef Wharekawa (de Wakatiwai et Thames) se rend auprès de Henry Williams, pour demander des missionnaires pour maintenir la paix dans sa tribu « as they would never be *ora* [at peace] by the *Pakeha Maori*, they should never obtain peace and quietness by means of the Traders who reside amongst them. » Au refus de H. Williams, « [Wharekawa] replied that all this originated in the Ngapuhi, our own people, who were *he iwi tutu* (a quarrelsome people) ». ³⁹ L’historien Arthur Thomson estime que les guerres intertribales des années 1820-30, connues de nos jours sous le nom de ‘Guerre des Mousquets’ opposant diverses factions des régions du nord, entraînèrent la mort d’environ 20000 personnes. ⁴⁰ L’ampleur des destructions s’explique en partie par l’introduction des armes à feu exploitées par les Ngapuhi pour résoudre d’anciennes rivalités. Après la mort du grand chef Hongi Hika, Henry Williams est considéré comme le messenger de paix de la tribu Ngapuhi. En 1840, l’association des missionnaires avec le gouverneur Hobson lors de la signature du Traité fit qu’ils furent présentés aussi comme les garants de la loi des Pakeha.

³⁹ H. Williams, *The Early Journals of Henry Williams*, dimanche 16 décembre 1832, p. 268.

⁴⁰ Selon les estimations de l’historien Arthur S. Thomson en 1859 dans *The Story of New Zealand*, p. 261.

Médiation du missionnaire

Outre la fonction d'intercesseur et de garant d'une loi nouvelle, les missionnaires comme Garin endossent aussi le rôle de médiateurs entre Maoris et Européens. En 1844, Wetekia cherche auprès de Garin une réponse alternative qui lui permettrait de faire correspondre la loi traditionnelle maorie avec la loi européenne. Lorsqu'un Européen nommé « Papu » a, selon la loi maorie, insulté sa fille Nia, Wetekia vient en fait chercher auprès de Garin une réponse permettant de satisfaire les deux systèmes de justice. Ceci rend la position de Garin délicate, puisque, sans pouvoir faire respecter physiquement la loi européenne, il ne peut pas non plus approuver la loi traditionnelle. Ses réactions montrent toutefois le nouveau rôle endossé par les missionnaires, qui se voient non seulement les représentants d'un nouvel ordre spirituel, mais aussi les garants et les représentants de lois séculières. Le missionnaire endosse ainsi le rôle d'une sorte de « magistrat » en rendant accessible le système légal des Européens mais aussi en informant sur la nature des lois européennes :

Je lui dis de se rappeler que les Européens recherchent les malfaiteurs et qu'ils réfléchissent bien à ce qu'ils vont faire. Je demande s'ils veulent le frapper, mais ils me répondent que non. Je leur conseille de se rassembler en comité, de convoquer cet étranger et de lui demander un prix. Waiata part le même soir pour l'aller chercher.
(29, samedi 10 février 1844)

Grâce à sa proximité avec le monde maori, Garin est un facteur d'introduction des lois nouvelles auxquelles les Maoris peuvent accéder directement s'ils le désirent. La présence de Garin est importante aussi pour communiquer et faire comprendre les lois européennes, dont sont sujets, depuis la signature du Traité de Waitangi en février 1840, les Maoris. Le christianisme est le code des missionnaires et celui des Pakeha et du gouverneur. En 1842 dans la Baie des Iles, le jeune chef Maketu, après le meurtre de deux adultes et de deux enfants européens, est jugé par la Cour Suprême à Auckland et exécuté publiquement. Il fut le premier Maori jugé par la loi européenne en Nouvelle-Zélande.⁴¹

Traditionnellement dans la culture maorie, les lois séculières et les lois religieuses n'étaient pas séparées. Ainsi les missionnaires sont perçus comme les représentants de

⁴¹ A. S. Thomson, *The Story of New Zealand*, vol. 2, p. 51-3.

lois nouvelles qui avaient un sens pour certains Maoris. La Bible est considérée comme le code de loi du Pakeha. Le chef Wiremu Tamehana Te Waharoa écrit au sujet de la guerre de Taranaki : « it is for you to do things deliberately, as you have an example to go by. The word of God is your compass to guide you – the laws of God. That compass is the Ten commandments. »⁴² En conséquence, l'enseignement du christianisme donne accès aux valeurs du monde pakeha.⁴³

Outre les relations entre Européens et Maoris, le missionnaire est sollicité aussi pour empêcher un conflit entre Maoris, lorsque la violence n'est pas nécessairement recherchée. Alors que Garin est présent lors de la préparation d'un pa de défense par le chef Mate à Otakanini, le chef Paikea convie Garin à rester auprès des guerriers : « reste afin que si nos adversaires arrivent tu sois là pour servir de guide afin que tu leur parles et que tu leur annonces la parole de Dieu. S'ils refusent de t'écouter, tu reviendras dans le pa. » (53, mardi 18 mars 1845). Paikea fait probablement référence au message de paix et aux commandements de la loi mosaïque donnés dans la Bible. Alors que Garin s'enquiert au sujet d'un conflit à Tangihua, Te Roha lui assure que : « On ne se battra pas, à se tuer à cause du commandement. De quel commandement ? lui dis-je. À cause du command[emen]t de Dieu qui dit kaua koe e patu [tu ne tueras point]. » (340-1, vendredi 30 août 1844). Te Roha fait référence au principe du sixième commandement de la Bible (Exode, 20 : 13). Ces réactions indiquent l'importance des valeurs de la Bible accordée par ces chefs maoris qui se les approprient pour des fins qui leur sont propres. Pour certains, la Bible est également considérée comme un document tapu possédant le mana ou pouvoir. Respecter les commandements de la Bible c'est aussi préserver une harmonie avec le Dieu des Pakeha, dans le contexte d'un équilibre cosmologique. Wakefield, un observateur contemporain de Garin, remarque dans d'autres régions de la Nouvelle-Zélande que la loi du christianisme est invoquée comme prétexte pour ne pas se battre : « others, again, said that they had turned *mihanere* [Christian], and could not join them, and urged the anger of Ihu Karaite [Jesus Christ] as a reason why they should give up the idea of fighting, and that the white *mihanere* [missionary] said the *puka puka* or book, would be strong against the heathen. »⁴⁴

⁴² *AJHR*, 1861, E-1, B, 16-7.

⁴³ J. W. Stack, *Notes on Maori Christianity*, 1844, p. 6.

⁴⁴ E. J. Wakefield, *Adventures in New Zealand*, p. 330-1.

Les dix commandements ont été parmi les premiers textes de la Bible traduits par les missionnaires évangélistes anglicans et wesleyens. La Bible, considérée comme le garant de la loi des Britanniques, a ainsi acquis une forme de prestige et de valeur qui permet, par son invocation, de conserver le mana des chefs, tout en évitant un conflit non désiré, et par là éviter de satisfaire le utu.

Le concept de utu sous-tendait la plupart des guerres maories. Pour un puremu [adultère] commis par l'un des membres du hapu ou de la famille, le chef responsable se devait de faire le utu et de rendre un châtiment égal à la faute commise. Un passage supprimé par Garin évoque peut-être une volonté d'exploiter le christianisme pour éviter le utu :

Wetekia écrit une lettre au Pa. Je crois qu'il écrit pour faire connaître ses intentions aux personnes qui se sont rendues coupables de puremu et leur dire que si c'était autrefois, il viendrait aussi demander justice, mais qu'à présent il a la foi, il ne veut plus se servir de ce moyen. [passage supprimé] (124, mercredi 27 mars 1844)

S'il est difficile de se fier à ce passage supprimé, il n'en donne pas moins une idée de la pensée et des intentions de Wetekia. Il est probable que, après l'écriture, Garin se soit ravisé pensant qu'un tel prétexte était incompatible avec les préceptes chrétiens ou que Wetekia n'avait peut-être pas vraiment la foi. Pour les rangatira comme Wetekia, il est important de s'adapter au monde nouveau mais aussi de préserver son statut et son rang social. Wetekia est parmi les personnes qui considèrent que le christianisme lui permet d'accomplir cela. Le but des chefs est la préservation de leur mana, essentiel pour leur statut. Les chefs doivent, tout en maintenant leur statut, être capables d'être respectés dans un monde christianisé. L'anthropologue Hefner, qui travaille sur l'influence du christianisme chez les peuples indigènes et les phénomènes de conversion en Indonésie, remarque que le christianisme fournit des outils adéquats pour les personnes qui désiraient déclarer leur autonomie vis-à-vis de l'ordre local sans présenter ouvertement cette attitude comme un challenge social.⁴⁵ En faisant référence à une loi pakeha, l'individu peut conserver son statut tout en adoptant des pratiques et manières de faire nouvelles. L'enseignement missionnaire est un moyen commode pour faciliter ces transitions.

⁴⁵ R. Hefner, *Conversion to Christianity : Historical and Anthropological Perspectives*, 1993, p. 117.

L'invocation de la Bible peut cependant surprendre dans le contexte d'une société guerrière. La guerre était traditionnellement une occupation continue, occupant toutes les idées et énergies des chefs et des hommes libres. Selon l'ethnographe E. Best, la guerre était dans la société traditionnelle une occupation quotidienne et habituelle des Maoris. Il existait une saison pour la guerre après que les récoltes furent plantées et que les hommes étaient libres de se déplacer et de se battre :

Man slaying, says the Maori, is one of man's most important activities, it is the *umanga kapukapu*, or *umanga nui* (the great game); better to die weapon in hand than by lingering sickness or old age.⁴⁶

Faire le utu est nécessaire pour préserver le rang et le mana d'une tribu ou d'un chef. Cependant, les Maoris voient l'enseignement des missionnaires comme un outil utile ayant un sens et une fonction pour régler les comportements dans leur société. La Bible permet de comprendre le « ritenga » des Pakeha, mais elle donne également un « ritenga » ou code de conduite nouveau. L'ancienne loi de utu peut être supplantée par les commandements de la Bible. Cela montre aussi que l'enseignement de la Bible a autorité ou le mana. Les Maoris trouvent de la dignité dans l'invocation des commandements de Dieu permettant d'introduire des attitudes nouvelles. Lorsque, après avoir subi un vol socialisé ou le muru, les possessions du colon britannique Wakefield lui sont rendues, il note : « the natives begged me to think that this restitution had been made, not through fear of punishment but on account of the influence of the commandment : Aua koe e tahae, "thou shalt not steal" which they had lately adopted. »⁴⁷

La guerre et la mort n'étaient pas un problème pour les Maoris de cette période, mais grâce au christianisme, ils avaient accès à des outils supplémentaires leur permettant de faire des choix sciemment et en tout état de cause. Les attitudes décrites par Garin correspondent à la thèse d'Alan Ward qui soutient qu'invoquer la loi chrétienne était

⁴⁶ E. Best, *The Maori*, 1924, vol. II, p. 224-6.

⁴⁷ À cause de la violation d'un interdit par l'un de ses serviteurs maoris, Wakefield, en tant que rangitara ou chef subit le muru. Ses possessions lui sont dérobées et il perd statut et influence, E. J. Wakefield, *Adventures in New Zealand*, p. 189.

pour certains rangatira un moyen approprié de conserver leur mana lorsque la guerre ou les conflits n'étaient pas désirables.⁴⁸

Les dilemmes et les nouveaux paradoxes auxquels les chefs de rang doivent faire face dans ce nouveau monde christianisé sont cristallisés dans les explications que Wetekia donne à Garin lorsque ce dernier condamne des actes de violence dont il fut le témoin. La responsabilité sociale réside toujours dans les décisions des chefs. D'une part, Wetekia doit préserver le rang de son hapu et leur statut social ; d'autre part, il doit se conformer à une société où la guerre a perdu de sa force comme valeur dominante :

Je viens alors, me dit Wetekia, (car c'est une marque d'amour ce ritenga, et si nous ne faisons pas cela on dirait que nous ne sommes pas rangatira. Autrefois selon nos usages on aurait fait une grande guerre.) Je viens avec mes gens et je leur dis de ne pas être trop durs, mais d'aller avec modération, qu'il n'y en ait qu'un qui aille se battre. Dans ces batailles on cherche à mettre à égalité. Ainsi la mère de Rako a reçu un coup qui n'est pas trop fort, il s'agit de rendre la pareille. (43, mardi 13 février 1844).

Traditionnellement la qualité rangatira d'un individu était acquise par sa valeur dans la guerre et sa capacité à s'imposer par la force. Dans un monde en voie de christianisation, cette assurance (sécurité de l'acte social) n'est plus évidente. Le système social traditionnel privilégie la violence comme système de loi. Le utu, le concept qui sous-tend tout le système social maori, est important dans le maintien du statut individuel. Wetekia emploie « ritenga » dans un sens positif apparenté avec celui donné par les missionnaires, ce qui indique qu'il a intégré des concepts avec une signification nouvelle. Wetekia utilise un vocabulaire « missionnaire » pour faire comprendre à Garin ses propres concepts et sa propre pensée. Un transfert de sens se produit. Le christianisme apporte un nouveau « ritenga », qui selon les données du journal correspond à l'expression d'un nouveau code de conduite. Le dictionnaire de W. Williams donne au mot « ritenga » le sens général de « équivalent », « égal » dans un échange, mais aussi avec le sens de « coutume, habitude, pratique ». Dans les 'Notes de mission', Garin donne fréquemment à ce mot le sens de « usage » ou l'emploie pour décrire les mœurs ou les manières de faire maoris. Il rapporte que le missionnaire Buller utilise « ritenga » pour faire référence à l'enseignement chrétien, il parle dans l'office qu'il donne aux Maoris du pa de Tirarau, du « ritenga de Jésus Christ » :

⁴⁸ A. Ward, 'Law and Law-enforcement on the New Zealand Frontier, 1840-1893', *NZJH*, 9(2), p. 128.

Mr Buller commente ce qu'il vient de lire ou plutôt commente un texte de n[otre] S[eigneur] J. C. dans s[ain]t Matthieu. Il commence donc par dire que J. C. est le seul par lequel nous puissions être sauvés, nous serons sauvés par J. C. seul et son ritenga, que c'est lui seul qui est notre Sauveur et que nous ne pouvons pas être sauvés par un autre. (144, vendredi 12 avril 1844)

Dans le contexte de l'enseignement des missionnaires européens, « ritenga » a le sens de code religieux, de code du Dieu des Pakeha. « Ritenga » apparaît de surcroît dans une clause orale du Traité de Waitangi, ajoutée après l'intervention de l'évêque Pompallier qui désirait l'assurance d'une liberté religieuse aux adeptes du catholicisme. À la suite de cette requête, une clause, ajoutée au Traité, approuvée par Pompallier et le gouverneur Hobson, dut être subséquemment ajoutée par le missionnaire W. Colenso. Le premier texte manuscrit des notes de Colenso formule que :

E mea ana te K[awana] ko nga w[h]akapono katoa o Ingarani o nga Weteriana, o Roma, me te ritenga Maori hoki, e tiakina ngatahitia e ia.

Le Gouverneur dit que les différentes fois [croyances] d'Angleterre, des Wesleyens, de Rome, et aussi les coutumes maories, soient toutes placées sous sa protection.⁴⁹

Ce texte, qui ne figure pas dans les versions ultérieures du Traité, ni dans celle reproduite par R. Taylor et signée par les chefs du sud, fait ainsi partie de ce que les historiens modernes ont qualifié « d'appendice oral » du Traité. Le compte-rendu de Colenso note qu'il avait demandé à Williams d'inclure une clause protégeant le « ritenga maori », comme un corrélatif de « ritenga catholique ». Cette optique, selon C. Orange, avait pour but que la foi catholique soit identifiée par son association avec les usages maoris ou coutumes ou pratiques maories et de là même rabaissée au niveau de pratique païenne.⁵⁰ Dans le contexte du Traité, « ritenga » n'a pas de connotation négative mais fait référence aux usages maoris. Cet « appendice oral » au Traité garantit la liberté religieuse.

Les conclusions de Judith Binney, dans son étude sur la réaction maorie au christianisme dans les années 1830 et 1840, corroborent les données du journal. Elle

⁴⁹ W. Colenso, 'Memoranda of the arrival of Lieut. Govr. Hobson in New Zealand, ATL, MS Papers1611, cité par Jane Simpson, 'Honouring Religious Diversity' dans S. et W. Emilsen (éds.), *Mapping the Landscape*, p. 337. Ma traduction en français d'après le texte en anglais de Colenso.

⁵⁰ C. Orange, *The Treaty of Waitangi*, p. 53.

note que les : « [Maoris] were offered the solution of 'peace' and 'love' to the problems of war and death, ideas which are powerfully persuasive in their simplicity. »⁵¹ Wetekia n'est pas confronté seulement à ces alternatives, il est engagé dans un processus beaucoup plus profond dont l'issue touche à la fois son identité et sa reconnaissance dans son monde social. Tout en cherchant à exploiter certains aspects du christianisme (l'intervention missionnaire, l'évocation d'un nouveau code de conduite), il est extrêmement préoccupé par la préservation de l'ordre social initial.

Toutefois, les réactions décrites correspondent avec les thèses de Judith Binney qui soutient que le message de paix et d'amour fut accepté car il permettait de favoriser le commerce avec les Européens.⁵² Le message d'amour et de paix, avec le développement de l'alphabétisme, contribuent à attirer les Maoris vers les missions anglicanes et méthodistes,⁵³ puisqu'ils trouvent les idées du christianisme adéquates pour réglementer leur société.

De plus, avec la diversité des églises chrétiennes, la conversion devient souvent un acte politique. Lorsque la mission catholique arrive en Nouvelle-Zélande en 1838, elle se développe indépendamment à travers le pays, souvent dans un climat de compétition et d'animosité avec les autres confessions n'entrant dans aucun accord avec ces missionnaires. Alors que les missions CMS et WMS avaient conclu dans les années 1840, un accord tacite leur faisant se départager les côtes est et ouest de la Nouvelle-Zélande, la mission catholique était affranchie de telles conventions. La division religieuse de l'Europe, et cet antagonisme mutuel entre missionnaires catholiques et protestants se diffuse inévitablement dans les groupes auxquels ils sont responsables.⁵⁴ À Mangakahia, l'implantation du catholicisme est favorisée par la compétition pour l'influence entre deux chefs importants, Waiata et Tirarau, et les alliances tribales existantes entre les différents hapu.⁵⁵ L'historien P. Turner a démontré que, dès son arrivée en Nouvelle-Zélande, la présence de la mission catholique s'inscrit dans un cadre politique, le christianisme est tribalisé.

⁵¹ J. Binney, 'Christianity and the Maori to 1840. A Comment', *NZJH*, 1969, p.143-65.

⁵² J. Binney, 'Ancestral Voices' dans K. Sinclair (éd.), *Oxford Illustrated History of New Zealand*.

⁵³ J. Binney, 'Review Article', dans *NZJH*, vol. 10(1), p. 78

⁵⁴ A. Davidson, *Christianity in Aotearoa*, p. 7.

⁵⁵ Petit note qu'à son arrivée en 1840, il était logé auprès du chef Waiata, lettre du père Petit à l'évêque Pompallier, 16 juillet 1840, Kaipara, OOC 418.2, APM, Rome.

Ce climat de compétition dans lequel les missions se développent n'est pas seulement restreint à l'animosité ressentie vis-à-vis la mission catholique. En 1842, la présence du premier évêque anglican G. Selwyn excite une nouvelle rivalité entre Anglicans et Wesleyens et fractionne les Églises protestantes sur des sujets divers comme par exemple l'organisation des prêcheurs laïcs et la remise en cause de la validité de l'ordination méthodiste.⁵⁶ Ces différends se reflètent inmanquablement dans la vie religieuse des adhérents de chaque Église, apporte confusion et renforce certaines rivalités préexistantes. Un paiement supérieur est demandé à l'évêque Pompallier sous le prétexte que certains travailleurs appartiennent à une religion différente :

Après cela, nous allons sur le lieu de la terre achetée. Ils ont coupé le bois, comme il y a beaucoup de places où il y avait de la fougère seulement, M^{gr} veut diminuer le prix, mais il n'y a pas moyen de leur faire entendre raison, ils pressent, il faut passer par là. Ils ne savent pas compter promptement, ils veulent savoir combien il revient de tabac à chacun. M^{gr} veut en donner 3 livres, ils en veulent 6 à chacun. On est forcé de conclure à ce prix et la raison qu'ils donnent c'est, disent-ils, qu'il y en a plusieurs qui sont missionnaires [protestants]. (17, vendredi 2 février 1844)

Le terme utilisé devait être « mihinare » ou « mihanere » pour « missionary », un terme en cours depuis 1830 et que l'on trouve dans « Ka oti ano hoki te ho atu te kaha ki ana Mihanere » et « Ho mai he tika ki ou Mihanere »⁵⁷ pour désigner les missionnaires britanniques ou leurs adhérents. Par association, ce mot désigne les Maoris ayant adopté la religion de ces missionnaires.⁵⁸ Se définir par l'appartenance religieuse est le signe d'une forme de transfert de la pensée initiale allant vers la formation d'une identité nouvelle.

À Mangakahia, ces divisions entre les confessions missionnaires se répercutent sur l'adhésion et la conversion. C'est dans le cadre d'une expression de rivalité que les chefs Wetekia et Waiata accueillent et supportent les intérêts de la mission catholique contre les Wesleyens de Tirarau et Parore.⁵⁹ La région est habitée par différentes tribus étroitement liées mais par des connexions familiales et des liens de différentes natures.

⁵⁶ A. Davidson, *Christianity in Aotearoa*, p. 13.

⁵⁷ Sydney: 1830, (2) p.55 et 62.

⁵⁸ Alors que le terme « mihanere witeriana » désignait les missionnaires de l'Église wesleyenne, Garin fait rarement la distinction, ce qui permet difficilement de dire si celle-ci était aussi exprimée par les Maoris eux-mêmes.

⁵⁹ G. Hooker, *Te Iwi o Te Roroa*, p. 71.

Le hapu dominant est le hapu Parawhau qui comprend le Parawhau tuturu descendant de la première sœur de Tirarau, Tokaitawhio, et le hapu Te Uriroroi du premier oncle de Tirarau, Te Waikeri, auquel était lié le rangatira Parore Te Awha. L'autre tribu dominante est celle les Ngai Tahu, représentée par Waiata et sa fille, Maraea Te Hoia alias Waiata.⁶⁰

La présence missionnaire s'accomplit dans le cadre plus large d'une compétition tribale vis-à-vis des hapu rivaux, la conversion est un acte politique. L'historienne Jane Thomson a démontré que souvent la recherche d'un missionnaire catholique est liée au contexte compétitif entre hapu.⁶¹ Wetekia dit à Garin que les enfants de son hapu et celui de Waiata ont pris la prière par utu vis-à-vis du rangatira Parore, le chef de la vallée de Kaihu. Adopter (ou abandonner) la prière du missionnaire n'a donc pas seulement un mobile religieux :

[Wetekia] me raconte chemin faisant que lorsque lui et Waiata tournèrent à l'Évêque, Parore arrêta un naturel de Wetekia pour prix de ce qu'ils avaient tourné à l'Évêque. Ce naturel était allé porter des lettres concernant la mission à Hokianga, il en revenait apportant une cloche pour ceux qui faisaient la prière à Mangaka[h]ia et on l'arrêta. On le prit avec sa cloche qu'on a gardés [sic]. Wetekia dit alors à Waiata : Quel prix réclamerons-nous pour venger cela ? Eh bien le prix qu'il faut en tirer, c'est que tous nos enfants fassent la prière et dès lors ils l'ont faite. (55, lundi 26 février 1844)

L'organisation sociale maorie était flexible, permettant à des hapu qui étaient liés entre eux de former et reformer leurs alliances selon les circonstances. Même un rangatira mineur est capable d'agir indépendamment d'un rangatira plus puissant.⁶²

L'adhésion au christianisme est aussi une question d'affiliation tribale et d'alliance politique. Lorsque Garin visite la tribu de Mate à Kaipara, le chef lui explique que c'est parce qu'il était lié avec le chef Waiata qu'il prit la prière catholique. L'adhésion au catholicisme dans la région de Kaipara se fait principalement en fonction des liens tribaux :

Je remarque encore ce que j'ai remarqué chez d'autres, ils tournent en partie à l'Évêque parce qu'ils sont parents de Waiata dont la femme fait la prière de l'Évêque

⁶⁰ G. Hooker, *Te Iwi o Te Roroa*, p. 63.

⁶¹ J. Thomson, 'The Roman Catholic Mission in New Zealand, 1838-1870', 1966, p. 128.

⁶² R. Firth, *Economics of the New Zealand Maori*, p. 131.

et la femme de Mate ici est la sœur de Waiata. Hier dans une conversation du chef avec un naturel j'ai compris que presque tous les naturels ont leurs idées formées longtemps d'avance pour tourner d'un côté ou d'un autre et que c'est le plus souvent par des raisons de parenté. (409, vendredi 18 octobre 1844)

Dans la société maorie traditionnelle, le sentiment tribal et familial est très développé. Les activités sont organisées en tribu et les alliances déterminées par les relations de parenté. Les alliances importantes lors des périodes de conflit sont déterminées par les relations de parenté entre hapu et whanau. La conception de la famille est complexe. Comme ailleurs en Polynésie, le système social repose sur le principe de parenté.⁶³ Les familles étendues, ou whanau, varient en taille et composition, mais sont menées par un homme, qui est nommé un rangatira, s'il peut retracer sa descendance. Cet homme peut avoir deux femmes ou plus ; plus son rang est élevé, plus sa famille est large. Certains de ses fils ou filles mariés vivent à ses côtés, probablement dans des maisons à proximité de la sienne. En plus, une grande famille possède des esclaves. Un certain nombre de familles étroitement liées forme un groupe plus large partageant la même descendance, c'est ce qui forme le hapu. Ceux-ci sont regroupés en fonction des circonstances, le plus souvent économiques, et servent à créer des liens sociaux.⁶⁴ Toutefois, ces alliances sont très utiles à Garin, car elles lui permettent de répandre le catholicisme dans des régions occupées considérablement par les missions concurrentes. L'identification de ces hapu avec la religion catholique facilite son développement de famille à famille.

Sur une plus grande échelle, l'évangélisation catholique des régions du sud fut facilitée par des alliances avec des chefs puissants des régions du nord. La mission catholique s'était appuyée sur son association avec plusieurs chefs prédominants de la Baie des Iles et d'Hokianga comme par exemple Moka et Rewa à Kororareka et Te Rawiti ; Papahia et les tribus de Hikutu à Hokianga. Le chef Moka eut une grande influence dans l'exportation du catholicisme dans les régions de Opotiki en mars 1840 : « le chef Moka, qui est de la Baie des Iles, et qui est marié avec la fille la plus noble d'Opotiki, nous avait précédé[s] en cette tribu ; il avait déjà fait construire une église en roseaux, et exhorté tous les peuples à bien recevoir l'Église catholique, et à se convertir à l'Église

⁶³ M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 8.

⁶⁴ R. Firth, *Economics of the New Zealand Maori*, p. 131.

mère. »⁶⁵ La mission comptait beaucoup sur ces appuis, qui lui permirent de combler rapidement le handicap de son arrivée tardive.

En revanche, le nombre de personnes dans le groupe a une importance capitale pour la survie et la défense du groupe dans la société pré-européenne et cette pensée se retrouve dans l'attitude vis-à-vis de l'adhésion. On dit souvent à Garin que l'on ne peut adhérer à sa religion car on n'est pas assez nombreux. Lorsque Garin propose le baptême en février 1844, il observe : « il ne s'en présente d'abord que 2 ou 3. La raison qui en retient quelques-uns c'est qu'ils ne sont pas nombreux » (19, samedi 3 février 1844). Alors que les alliances tribales facilitent la diffusion du catholicisme dans la région de la baie de Kaipara, cette expansion est aussi restreinte par ce concept maori d'appartenance. Devenir catholique c'est faire partie d'une minorité, une position peu enviable dans un monde encore peu éloigné d'une époque de guerres tribales saisonnières et dans lequel le nombre représente la force.

P. Turner insiste sur le fait que la mission catholique réussit à s'imposer comme groupe « anti-chrétien » en Nouvelle-Zélande et que la conversion s'exprime comme un acte politique marquant une opposition aux autorités et missionnaires britanniques.⁶⁶ Le fait que les missionnaires catholiques étaient français est, dans les années 1840, un facteur d'adhésion pour les tribus opposées à la domination coloniale anglaise. Lors des événements de 1845, Ruku, un chef de la région de Kawakawa associé avec la mission catholique, reçoit Garin : « avec des signes peu ordinaires d'affection » et ajoute « va à Kororareka, tu trouveras l'Évêque et les siens, nous sommes tous pour vous. » (65, jeudi 10 avril 1845). Garin n'est pas perçu comme représentant les intérêts du gouvernement colonial, à la différence des missionnaires protestants. Selon P. Turner, pour les Maori du Northland, le catholicisme devint « associated with those elements that consciously resisted the disruption of their social structure by the Protestant missionaries and, by an easy extension not discouraged by the Catholics, with opposition to the British overlordship. Rather than a Christian splinter group it was as an anti-Christian movement that Catholicism made its impact on the Maori. »⁶⁷

⁶⁵ J.-B. Pompallier, *Notice historique*, p. 144.

⁶⁶ P. Turner, 'The Politics of Neutrality', p. iv.

⁶⁷ P. Turner, 'The Politics of Neutrality : the Catholic Mission and the Maoris 1838-1870', p. iv.

Ces deux arguments, au regard des 'Notes de mission', semblent exagérés. Bien que la compétition tribale favorise généralement l'implantation du catholicisme, elle est aussi une entrave au travail de Garin. La religion catholique est perçue comme une forme alternative de la religion du Pakeha mais elle est surtout considérée comme une minorité. L'acceptation ou le refus dépend d'une grande variété de raisons en relation souvent avec les politiques locales ou internes des villages. En plus de la compétition avec les autres confessions missionnaires, la cadence du progrès de la mission est aussi influencée par les conditions politiques maories, en particulier, les rivalités et intrigues politiques locales. En s'alliant le support d'un chef particulier, Garin risquait aussi de s'aliéner les opposants politiques de ce chef, qui en retour supportaient une religion pakeha différente. Garin se voit refuser de baptiser des personnes à Whangarei parce que le chef anglican ou wesleyen ne veut pas que l'on dise que son village est devenu catholique ; certaines tribus refusent d'adopter le catholicisme par peur de représailles d'un chef plus puissant concurrent. Garin réalise rapidement qu'il n'est pas maître du processus de conversion et que les Maoris réagissent au christianisme en fonction de leur propre système politique ou social dans lequel le missionnaire joue une maigre part. Mais le champ des intrigues politiques et des rivalités pour le statut fournissent en fait un terrain fertile à la propagation des groupes religieux par la compétition sectaire.

L'identification du groupe avec une Église ou la non-appartenance à une autre Église indique le début d'une autoreprésentation, c'est un premier pas vers l'identité ethnique ou nationale. La situation de la Nouvelle-Zélande est propice à la création d'un fort sentiment d'appartenance auquel s'ajoute l'identité religieuse pour créer un nouveau sens d'ethnicité. La religion a une influence dans la naissance d'un sentiment identitaire, que cela soit une identité ancienne transposée dans une identité nouvelle ou la création d'un nouveau sens de communauté.

Ainsi faire la prière du missionnaire devient un enjeu politique entre différents chefs et une occasion d'exprimer cet enjeu. La prière de Garin au pa est l'occasion d'afficher une compétition tribale par le biais de l'émulation dans la prière. Se distinguer comme étant le meilleur, réciter le catéchisme que tout le monde sait sont des expressions de cette rivalité intrinsèque :

Kaha me dit à voix basse : Fais réciter le catéchisme que tout le monde sait. Te Witu me dit : Que le kauwau [sermon] ne soit pas trop long, Penchamini me dit la même

chose, Wetekia s'approche pour me dire aussi de faire réciter ce que tout le monde sait bien. Je vois qu'ils se piquent de bien faire la prière. (148, vendredi 12 avril 1844)

Pour Wetekia, Kaha, Penehamini, le christianisme est une opportunité de se distinguer vis-à-vis d'autres groupes tribaux. L'office catholique s'inscrit dans un contexte de compétition tribale et permet de faire une démonstration extérieure de leur connaissance des hymnes, prières, etc. La compétition entre hapu trouve un relais dans la compétition selon l'affiliation religieuse. Lorsque Garin fait son office chez Tirarau après celui des missionnaires wesleyens, les chefs Maoris qui y participent s'inscrivent toujours dans une compétition tribale qui se traduit cette fois par une émulation dans la prière et les chants.

Mais plus intéressant encore, l'animosité religieuse et le débat théologique des missionnaires européens du dix-neuvième siècle se reportent sur l'expérience religieuse personnelle des nouveaux convertis. Choisir de devenir catholique, dans un contexte de forte présence protestante, c'est faire preuve de courage si l'on considère le type de préjugés répandus par les missionnaires britanniques. Lors de son passage en Nouvelle-Zélande fin novembre-début décembre 1840, W. Ullathorne, un visiteur de la mission catholique australienne, rapporte ce qu'un catéchiste maori protestant dit au sujet des Catholiques :

He told them that the Catholics – *Picopos* he called them – were a cruel people, who worshipped wooden gods. That they came from a place called Roma ; and that at Roma they tore people to pieces with wild horses if they would not be Catholics; and they took fire and burnt them under their arms and on their bodies, which acts he imitated with his torch. In short, he applied the history of the pagan persecution to the Roman Catholics.⁶⁸

La rencontre de Tiperia avec le missionnaire William Colenso, l'imprimeur de la mission CMS de Paihia dans la Baie des Iles, est l'occasion d'une virulente attaque verbale qui est révélatrice du climat de compétition et d'hostilité dans lequel les Églises chrétiennes se développaient. Colenso était un ferme opposant à la mission catholique. En 1842, il publie même, sous le pseudonyme de « Aroha Pono » [Amour Vrai], un pamphlet de plusieurs pages décrivant l'office utilisé par l'Évêque de Londres pour admettre trois prêtres catholiques dans l'Église d'Angleterre. Cinq cents copies sont

⁶⁸ W. Ullathorne (évêque), *The Autobiography of Archbishop Ullathorne*, 1891, p. 178.

publiées par Colenso en juillet 1842 dans le cadre d'un projet privé de campagne anti-catholique et grâce à ses fonds personnels. Le pamphlet intitulé 'He Kupu wakatupato na te Aroha Pono, ki ona teina, ki nga tangata nei o Nu Tirene'⁶⁹ fut imprimé à ses frais sur les presses de la mission de Paihia.⁷⁰ Les préjugés contre les missionnaires français, diffusés par les missionnaires britanniques, contribuent à singulariser la mission catholique par sa religion et la nationalité des missionnaires. Ullathorne toujours, remarque :

A chief object of our visit was to remove an impression made by the Anglican and Wesleyan missionaries upon the natives, that the Catholic religion was not the religion of Englishmen, but the religion of a people with whom they had nothing to do. This statement they had embellished with fantastic stories of the old anti-Catholic type, seasoned for the New Zealand palate with horrible stories of Foxe's "Book of Martyrs".⁷¹

L'approche de Colenso, telle qu'elle est rapportée par Tiperia, est directe, pour ne pas dire franchement agressive et belliqueuse. Elle donne un aperçu de la dureté du débat idéologique dans lequel les Maoris entrent par la simple conversion dans la religion catholique :

Tiperia nous raconte qu'ils ont rencontré Te Koroneo (Colens[o] l'imprimeur à Pa[i]hia). Celui qui a conseillé hier à Toenga le kohuru [traître] à quitter ma prière pour aller chez eux. Lorsque Colens[o] a rencontré nos voyageurs, la 1^{ère} chose qu'il leur a dite est celle-ci : Ko te kaitari wakapakoko, [voici les porteurs d'images gravées] les porteurs de wakapakoko : allusion insultante. La 2^{de} chose est celle-ci : He Epikopo koe ? [es-tu un Catholique] a-t-il dit en s'adressant au chien des naturels. (40-1, mardi 13 janvier 1844)

Le mot « wakapakoko », qui désigne les sculptures maories servant à représenter les ancêtres et les dieux du panthéon traditionnel, avait été repris par les missionnaires catholiques pour qualifier toute représentation ou image religieuse, les sculptures de la Vierge ou des saints. « Wakapakoko » apparaît à de nombreuses reprises dans le catéchisme maori catholique pour faire références aux statues et représentations des

⁶⁹ Traduction : « Un mot de précaution de la part de Amour Vrai à ses plus jeunes frères, au peuple de Nouvelle-Zélande. »

⁷⁰ P. Parkinson et P. Griffith, *Books in Maori 1815-1900. An Annotated Bibliography*, 2004, doc. 110, p. 110.

⁷¹ W. Ullathorne, (évêque), *The Autobiography of Archbishop Ullathorne*, 1891, p. 177.

saints : « Nana hoki i mea kia hanga nga wakapakoko hei mea wakamahara, na, ko nga Kerupima koura i roto i tona ware karakia tawito. »⁷²

Dans la tradition maorie, aucun culte ne leur est voué, mais ces représentations servent à évoquer la mémoire des ancêtres aux vivants. Les représentations les plus courantes sont celles des ancêtres déifiés les plus célèbres comme Tane, Rongo, Tu, ou Tangaroa. Le missionnaire Richard Taylor emploie le terme « wakapakoko » pour désigner les sculptures gravées sous forme humaine qui décorent les pignons des maisons traditionnelles ou les piliers des palissades, connues aussi sous le nom de « tekoteko ». « Wakapakoko » désigne également des petites formes sculptées en bois dotées d'une figure et d'une tête humaine pouvant servir pendant une cérémonie religieuse. Selon l'ethnologue Best, les « wakapakoko » peuvent parfois servir de réceptacles temporaires à l'un de ces esprits.⁷³ Toutes ces représentations de la religion traditionnelle sont condamnées et sont considérées comme sataniques par les missionnaires protestants. L'exploitation d'un mot qui rappelle le monde traditionnel est pour les protestants un signe évident du caractère hérétique des missionnaires catholiques, accusés de vouer un culte aux représentations religieuses de la Vierge et des saints.

La seconde insulte proférée par Colenso est aussi grave selon la morale maorie. Associer le nom d'une tribu ou d'un individu avec un animal ou une chose c'est commettre un « tapatapa », soit une grave injure pour la personne ainsi nommée. Les actes de Colenso sont donc une double provocation qui dans le contexte traditionnel donne à Tiperia une cause légitime de guerre. Cependant la réaction de Tiperia n'est pas de faire une guerre « physique » à William Colenso mais de provoquer le débat oralement et d'entamer la discussion au niveau des idées, des concepts. La compétition originale, sous-entendue dans le concept de utu, est relayée par le débat et la discussion. Tiperia réagit à la provocation en fonction du nouveau code religieux enseigné par la Bible qui interdit la violence et la guerre. En incitant Colenso à la discussion, à l'échange et la confrontation des idées au nom du nouveau « tikanga », il transpose le conflit sur le plan théologique :

2 naturels commençaient à se fâcher lorsque Tiperia leur conseilla de parler paisiblement ; puis il ajouta, en parlant à Colens[o] : Lorsque je te vis à Wangar[e]i tu

⁷² Catholic Church, *Ako Marama o te Hahi Katorika Romana*, 1842, p. 39.

⁷³ E. Best, *Maori Religion and Mythology*, Part 1, 1995, p. 249, 251.

n'as pas voulu nous parler longtemps, mais aujourd'hui puisque tu as commencé à nous attaquer, il nous faut parler jusqu'à demain, jusqu'après demain. Quel est ce ritenga ? dit le missionnaire. C'est, répond Tiperia, c'est afin de parler à l'aise et de voir avec calme *la justice*, le tikanga. (41, mardi 13 janvier 1844)

« Tikanga », dans son sens traditionnel, exprime l'idée d'une action faite selon ce qui est correct, admis par une loi coutumière ou traditionnelle. Ce mot est un dérivé de « tika » qui signifie ce qui est « approprié » ou « juste ». Dans son emploi chrétien, le sens originel de « tikanga » se transpose pour exprimer la notion de code, de règle spécifiquement attitré au code de la Bible. « Tikanga » devient alors et représente les lois religieuses apportées par le christianisme. Penehamini, le catéchiste catholique de Garin, dans une discussion avec un catéchiste protestant, raconte que ce dernier rapporte : « Prenons la Bible, c'est dans la Bible que nous trouvons le tikanga. » (264, 23 juillet 1844). Le chef Te Uriheke parle aussi du tikanga de la Bible : « Uriheke me dit qu'il est resté longtemps à rechercher le tikanga enfin il a vu qu'il n'était pas chez les missionnaires car, dit-il, si l'on se bat si l'on se tue, s'il y a des troubles, cela vient toujours des missionnaires. » (353, jeudi 5 septembre 1844). C'est bien dans le sens de code de lois chrétiennes que ces personnes emploient « tikanga ». Ainsi, Tiperia, au nom d'un règlement nouveau, ne cherche pas utu avec Colenso, mais cherche par la discussion à régler le conflit. Il a, dans une grande mesure, intégré des concepts et des conduites nouveaux. Le christianisme fait appel à des attitudes qui n'impliquent plus la violence systématique et qui sont acceptées par les néophytes.

Les divergences entre pasteurs et prêtres européens se répercutent sur leurs paroissiens et entraînent des réponses de nature diverse et parfois surprenante. D'une certaine manière, l'énergie des anciennes rivalités tribales est catalysée dans la rivalité religieuse. Garin note deux réactions violentes de la part de Maoris appartenant à des confessions protestantes :

J'apprends qu'un naturel protestant de Wangar[e]i soustrait l'Ako Marama d'Okutine [Okutino] pendant que celui-ci est endormi, qu'il déchire l'hymne à la s[ain]te Vierge : Mo Maria Aianeï — ce naturel s'appelle Hapeta. — Un autre également protest[ant] voyant dans ce même livre l'image de N[otre] S[eigneur] remettant les clefs à s[ain]t Pierre, morcilles [sic pour morsille] avec des dents fanatiques la tête de N[otre] S[eigneur] disant que c'est un wakapakoko. (262, dimanche 16 juin 1844)

Le livre de prière maori *Ako Marama*, imprimé en 1842 et diffusé à partir de 1843, contient entre autres, une représentation de la remise des clefs du paradis par Jésus Christ à Pierre. Cette image fait référence à Mathieu 16 : 19.



‘Remise des clefs à St Pierre’ (dans l’*Ako Marama*)

Cette fois-ci les réactions violentes peuvent s’expliquer dans le contexte d’une société cannibale où le geste de mordre ou manger a une signification religieuse. La tête est considérée comme le lieu de l’esprit vital et représente la partie du corps d’une personne rangatira la plus tapu. Mordre la tête de Jésus-Christ dans le livre *Ako Marama* est un acte de cannibalisme qui vise à porter atteinte au wairua (ou esprit) de l’atua. Ce Maori protestant voit l’image de Jésus Christ comme un « wakapakoko » dans le sens où il pense que l’image est le réceptacle de l’esprit du Pakeha et qu’en mordant sa tête, il porte atteinte au caractère sacré de l’image. Tout en ayant adopté le christianisme, une trace des anciennes croyances subsiste. Cette attitude choque Garin qui peut difficilement admettre que l’ancien système survive dans les esprits des Maoris convertis.

Le journal révèle aussi que nombreux Maoris prennent plaisir aux débats idéologiques introduits par les missionnaires. La compétition ainsi créée est prise avec ardeur et enthousiasme par les nouveaux convertis. Elle donne l’opportunité de discussions qui s’inscrivent tout à fait dans le contexte compétitif de la société traditionnelle.

Le débat théologique propre à l’Europe du dix-neuvième siècle se retrouve dans toute son étendue parmi les nouveaux chrétiens du Pacifique. Les débats et discussions

deviennent des catalyseurs de diffusion et d'assimilation des nouveaux concepts et idées. Les Maoris sont enthousiastes et participent activement à ce débat en manipulant, comparant, soupesant avec attention chaque enseignement, et en s'appropriant des idées nouvelles apportées par les missionnaires.

Outre les textes de la Bible et les publications de la mission CMS comme celles de William Colenso, publiées sur les presses de Paihia, une grande variété d'outils théologiques en langue maorie étaient disponibles pour alimenter ces débats. La mission wesleyenne avait elle aussi imprimé des « outils théologiques » accessibles en maori au sujet des « erreurs de Rome ». En 1838 un tract anti-catholique fut imprimé sur les presses de Mangungu à Hokianga en réaction à l'arrivée de l'évêque Pompallier et de son personnel mariste. Le tract d'une page a été traduit par le missionnaire Robert Maunsell, un fin linguiste de la CMS, et s'intitulait 'Ko Te Anatikaraiti. He Korororero, na te akonga raua ko tona kai wakaako' (l'Antéchrist. Une conversation entre un enseignant et son élève).⁷⁴ Les thèmes abordés concernent le culte des images, l'interdiction de marier des prêtres, les prières aux saints et intercesseurs comme Marie. Lors du passage de Pompallier en février 1844 à Mangakahia, c'est ce tract que fait circuler James Buller.

La discussion est d'ailleurs considérée par Garin et la plupart des missionnaires catholiques comme un moyen efficace de diffuser leur message chrétien. Le père Bâty rapporte à J.-C. Colin que : « ces conversations [avec les catéchistes] sont le meilleur moyen de faire connaître la vérité. »⁷⁵ Les prêtres catholiques aiment ce genre de débat qui fait partie de leur approche à la conversion. Ils ont en effet une bonne chance de gagner leur auditoire grâce à leur grande connaissance théologique. Peu après l'arrivée de Garin à Mangakahia, un débat public, sollicité par les prêtres maristes, s'engage dans le pa du chef principal de la région, avec James Buller :

At the appointed time I repaired to the Pa and found the two Priests with two Europeans of their communion and about fifty natives assembled. I was fully impressed from the spirit manifested first by Tirarau that he was neither prepared nor desirous to attend impartially to any discussion for the Gallio [?] – like he cared for

⁷⁴ P. Parkinson et P. Griffith, *Books in Maori 1815-1900. An Annotated Bibliography*, Auckland, 2004, doc. 46, p. 61.

⁷⁵ Claude-André Bâty à J.-C. Colin, 28 janvier 1844, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 4, doc. 294, p. 33.

none of their things and had it not been that it would be considered a defeat I would have returned.⁷⁶

Ces disputes, tout en étant des combats théologiques, sont aussi pour les missionnaires catholiques des atouts permettant de se démarquer, et de se distinguer auprès de leur auditoire. La mission catholique se place et se présente en rivaux religieux et nationaux devant leur auditoire maori, mais Garin est aussi conscient que cette rivalité n'est pas en harmonie avec les préceptes du message chrétien d'amour et de paix pour tous les hommes et il tente de temporiser certains enthousiasmes. Il recommande par exemple à ses catéchistes : « Quoiqu'ils soient missionnaires [protestants] nous devons les aimer. » (201, vendredi 10 mai 1844) afin d'empêcher d'éventuels débordements.

L'identification avec l'appartenance missionnaire est forte chez les nouveaux baptisés. Garin remarque que les voyageurs portent leur appartenance religieuse sur le front : (mardi 5 mars 1844). Les nouveaux catéchistes veulent savoir répondre aux missionnaires britanniques ou aux Maoris d'une autre dénomination : « Mohi vient me trouver, il me demande un écrit par lequel il puisse répondre aux objections des missionnaires. » (mardi 9 avril 1844). Tiperia dit à Garin qu'il veut « qu'il lui apprenne à répondre aux missionnaires. » Toka, qui s'apprêtait à être baptisé par Garin dans la région de Oruawharo, demande à Garin d'être instruit dans ce sens : « Toka me dit de lui apprendre à répondre aux missionnaires. Je le fais. » (samedi 11 octobre 1845). Puisque, comme nous l'avons noté précédemment, devenir membre de l'Église catholique, c'est faire partie d'une minorité pouvant être facilement attaquée lors des discussions entre néophytes catholiques et membres d'une autre secte religieuse, il fallait pouvoir manier des outils théologiques nécessaires pour participer au débat d'idées entre les membres de chaque affiliation. Les différentes versions du christianisme étaient comparées et étudiées avec attention. En s'appropriant les outils théologiques nouveaux et en manipulant les concepts théologiques donnés par les missionnaires, certains Maoris accèdent à une connaissance profonde des préceptes chrétiens et de la Bible. La compétition religieuse renforce l'acquisition et la compréhension des concepts chrétiens.

Les thèmes majeurs des débats de controverse en Europe se retrouvent dans les discussions entre les catéchistes de chaque dénomination religieuse. Ces débats portent

⁷⁶ James Buller, 'A Continuation of a Journal', samedi 16 septembre 1843, MS0364, ATL.

essentiellement sur les points théologiques qui différencient l'Église catholique des autres dénominations. Les catholiques sont accusés de faire la dévotion aux images (wakapakoko), d'avoir été à l'origine de l'Inquisition, de prier la Vierge Marie sans péché, et d'avoir volé la Bible :

Penehamini me rapporte la discussion qu'il a eue il y a 2 ou 3 jours avec un naturel missionnaire. Ce missionnaire lui disait : Vos wakapakoko sont de tuer, de faire des puremu [adultères], de voler ... &c... Il disait que leur Église venait de Dieu, que Dieu avait envoyé son fils, que son fils avait envoyé les apôtres, que les apôtres avaient envoyé tous les apôtres. (168, dimanche 28 avril 1844)

Le sujet des « wakapakoko » est un sujet récurrent dans ces discussions. Pour les missionnaires protestants, l'idée était d'associer les coutumes et pratiques traditionnelles maories qu'ils condamnaient avec les pratiques catholiques. Ainsi les représentations des esprits ancestraux étaient associées avec les sculptures et images religieuses catholiques. Alors que les représentations traditionnelles maories n'étaient pas adorées⁷⁷ et servaient comme un rappel à la mémoire de l'ancêtre ou membre de la famille disparu, les Catholiques étaient accusés de vouer un culte aux idoles. L'observateur allemand E. Dieffenbach ne reconnaît pas que les Maoris aient des idoles :

Nowhere in New Zealand have I seen anything that could be regarded as an idol, although some persons have said that such exist. This absence of all carved gods among the natives appeared to me a very attractive trait in their national character. They are too much the children of nature, and perhaps too intellectual, to adore wooden images or animals, and I often heard the heathen natives deride the pewter images of the Holy Virgin which the Roman Catholic priests brought into the country.⁷⁸

Richard Taylor décrit le wakapoko comme une représentation faite d'un ami mort, auquel on a donné le nom du mort et à laquelle on s'adresse comme s'il était vivant ou

⁷⁷ E. Best, *Maori Religion and Mythology*, vol. 1, p. 247.

⁷⁸ E. Dieffenbach, *Travels in New Zealand*, cité par E. Best. *Maori Religion and Mythology*, p. 247 et 249.

présent : « These were a kind of memorial idols, similar to the painted windows in Popish Churches ». ⁷⁹ Il compare donc ces statues maories à l'iconographie catholique.

Le père Bâty rapporte lui aussi, que le sujet des wakapakoko ou idoles était un grand sujet de controverse lors des attaques contre les missionnaires catholiques. ⁸⁰ La défense employée par les missionnaires catholiques consiste à citer des passages de l'Ancien Testament, alors non traduit dans sa totalité : « les paroles qui défendent de faire des figures pour les adorer sont de l'ancien testament ; n[otre] S[eigneur] J[esus] C[hrist] et s[aint] Paul, en rapportant les commandements, dans le nouveau testament, ne parlent pas de cette défense de faire des figures. Alors ce naturel me dit : tu es juste, de même lorsque nos maîtres nous disent qu'il ne faut avoir qu'une femme et que nous leur disons que Lamech en avait deux, ils nous disent que cela était dans l'ancien testament. » ⁸¹ Cette entrevue montre l'importance de la Bible comme texte de référence.

La question des sacrements, perçue comme un rituel, est débattue entre les différents néophytes était une question d'actualité en Europe depuis la Réforme du seizième siècle. Le principal mobile des réformateurs portait sur l'excessive concentration de l'Église sur les sacrements au détriment de la « parole de Dieu », ce qui aboutit à n'en retenir que deux principaux : le baptême et la communion et à exclure comme « inventions humaines » les cinq autres (confirmation, onction des malades, pénitence, etc.) dont l'Écriture ne suffit pas à fonder la pratique. ⁸² C'est à Trente que la pratique sacramentelle fut figée, mettant l'accent sur la présence réelle du Christ dans le sacrement et dans la théologie et la catéchèse catholique. Dans le contexte de la rivalité religieuse en Nouvelle-Zélande, les paroissiens indigènes reprennent ces débats à leur niveau :

Chez vous, ajoute [Penhamini], une Église dit qu'il y a 2 sacrements, une Église dit qu'il y en a 3 un[e] autre qu'il y en a 4, &c. Le père Garin nous dit qu'il y a 7 sacrements, je vais à Kororareka, si l'Évêque me dit qu'il y a 6 sacrements, je dis alors, le p[ère] Garin est dans l'erreur, je vais à Tauranga si le prêtre me dit qu'il y a 5

⁷⁹ R. Taylor, *Te Ika a Maui*, p. 62.

⁸⁰ Claude-André Bâty à J.-C. Colin, 28 janvier 1844, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 4, doc. 294, p. 30.

⁸¹ Claude-André Bâty à J.-C. Colin, 28 janvier 1844, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 4, doc. 294, p. 30.

⁸² *Dictionnaire critique de théologie*, p. 1032.

sacrements, je dis que l'Évêque est dans l'erreur. [...] Ce sont les hommes qui ont ajouté des sacrements. Non dit Peneh[amini], ils ont tous été institués par Dieu. (168-9, dimanche 28 avril 1844)

Les discussions que mène Garin avec les catéchistes d'autres dénominations révèlent qu'ils ont acquis une très bonne connaissance des concepts chrétiens. Garin doit présenter ses concepts à des Maoris, catéchistes pour la plupart, ayant une bonne formation des Écritures et un savoir basé sur l'Évangile. Un catéchiste d'une confession protestante se croit capable de réfuter les arguments de Garin au sujet de l'extrême onction :

Je lui apporte le texte de s[ain]t Jacques pour l'extrême onction où le prêtre doit oindre le malade d'huile... L'huile est, dit-il [le catéchiste maori], pris ici dans un sens spirituel, vous prenez [à] la lettre vous autres, mais c'est au sens spirituel. (280, jeudi 27 juin 1844)

Ce catéchiste a saisi une symbolique spirituelle prise littéralement dans l'enseignement catholique. C'est donc un véritable engagement théologique dans lequel Garin est impliqué.

Selwyn, l'évêque anglican, avait mis en place un système de formation des catéchistes maoris. Le père Bâty rapporte dans son entrevue avec un catéchiste maori de la Baie des Iles qu'ils « savent beaucoup de choses qu'on leur explique être contre l'Église catholique et qu'ils ne savent presque que cela avec le nouveau testament et les autres parties de la s[ain]te écriture traduites en leur langue. J'avoue qu'un grand nombre de ces catéchistes surtout savent bien la lettre du nouveau testament. »⁸³

Les sujets de la confession et du pardon sont assimilés par ces catéchistes qui étaient donc capables de diffuser et d'expliquer de tels concepts.

Je lui dis : Notre Seigneur lava les pieds à ses apôtres et leur dit : C'est ainsi que vous devez vous faire les uns aux autres ; à cela il me répond que cela doit s'entendre dans un sens spirituel c.-à-d. qu'ils doivent se pardonner les péchés les uns aux autres. — Et comment doivent-ils accorder ce pardon ? — Il ne me répond pas ad hoc. Je lui dis alors que nous avons ce moyen, c'est la confession. — Nous nous confessons aussi,

⁸³ Claude-André Bâty à J.-C. Colin, 28 janvier 1844, Girard, Lettres reçues d'Océanie, vol. 4, doc. 294, p. 29.

me dit-il, quand nous nous réunissons chez le ministre nous lui disons tous les péchés que nous faisons. (280, jeudi 27 juin 1844)

Un autre point théologique de discorde est la vocation à Marie. Les prières et les hymnes à Marie font partie du catéchisme catholique mais sont absentes des autres catéchèses. L'hymne principal du catéchiste était 'Mo Maria aianeï', consacré à la Vierge Marie. Marie dans la tradition catholique est une figure sainte et possède une importance capitale dans la tradition des ordres mariaux. La tradition catholique a exalté le rôle de Marie comme auxiliaire de l'œuvre de son fils (médiatrice de la grâce) en insistant sur la réception du salut et sur le salut lui-même.⁸⁴ La prière à Marie a pour fonction principale de demander la coopération de Marie au salut. Garin présente Marie aux nouveaux baptisés comme une figure centrale de la foi à qui on pouvait demander de l'aide. La distinction faite par Pene entre prier à Dieu et prier pour que Marie intercède pour les hommes est particulière et se rapporte étrangement au sens traditionnel de *karakia* (incantations). La référence à St Paul était un moyen de légitimer la foi en la sainte Vierge.

Le missionnaire dit : Vous priez Marie. Oui, dit Peneh[amini], et St Paul aussi a prié les fidèles, en disant priez pour nous ; nous ne prions pas Marie comme si elle était notre Dieu, mais nous lui disons d'intercéder pour nous. (168-9, dimanche 28 avril 1844)

Pene conçoit Marie selon la perspective catholique. Marie est une sainte qui peut intervenir pour les hommes dans le monde spirituel, c'est une aide pour les croyants. Pene a ainsi adopté la tradition du culte marial transmise par Garin et qui consiste en une liturgie spécifique et une dévotion à Marie.

La succession des apôtres est un autre thème central qui revient dans les discussions notées par Garin. Penehamini Ware, l'un des catéchistes de la mission catholique, rapporte à Garin la manière dont il s'est servi de l'arbre de vie pour faire une comparaison avec un Maori d'une autre dénomination. Si les missionnaires catholiques n'incitaient pas leurs adeptes de se servir de la Bible comme instrument d'explication, ils encouragent en revanche et proposent des outils d'instruction théologiques différents et facilement reproductibles comme « l'arbre de vie » permettant aux Maoris de s'enseigner les uns les autres. Ce schéma simplifié permet une diffusion facile de la

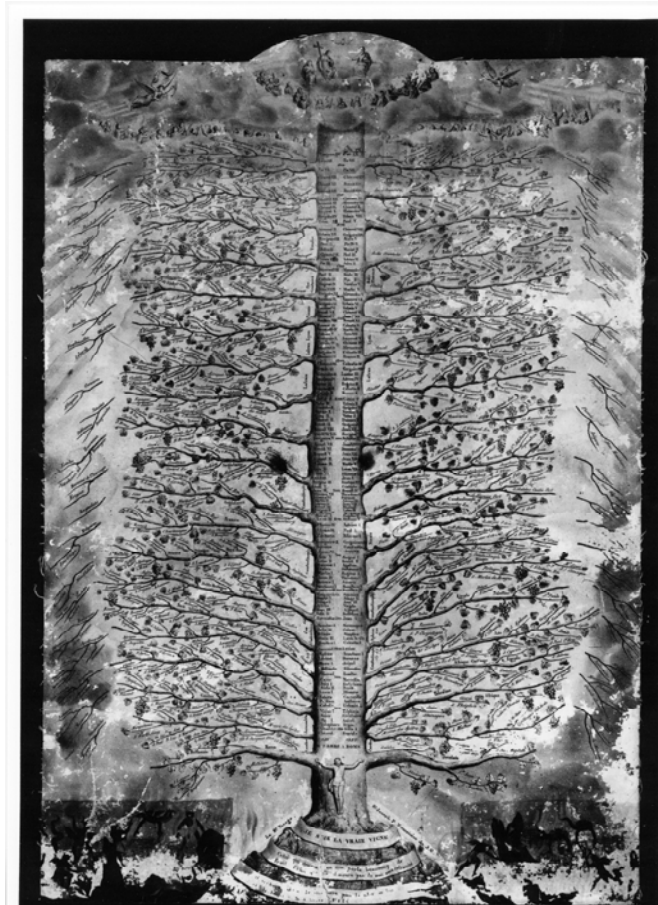
⁸⁴ *Dictionnaire critique de théologie*, p. 709-10.

succession apostolique, telle qu'elle était interprétée par la foi catholique. Penchamini l'exploite pour expliquer la foi chrétienne à d'autres personnes :

L'arbre représente l'Église ou J. C. Il commence son explication par le haut, la branche du milieu est J. C. La 1^{ère} branche en commençant par le haut est St Pierre à qui J. C. donne sa parole, ou ses pouvoirs comme un chef de son Église, les autres branches en descendants [sic] sont les apôtres qui sont unis à J. C. et tous les papes après eux, ils n'ont tous qu'une seule pensée, qu'une seule foi, [...] [les autres confessions] se sont d'abord détachés du tronc en quittant la prière catholique, se disant les uns aux autres, tu es dans l'erreur toi, tu es dans l'erreur toi, tu es dans l'erreur toi, ils n'ont pas la même pensée, le même enseignement, la même foi. Ils se sont rattachés à l'arbre en disant qu'ils sont de J. C. de Dieu, mais ils sont wakapiri noa, [s'accrochent vainement] c.-à-d. ce sont des branches rapportées mais qui ayant été séparées, se sont desséchées et n'ont plus la vie : piri noa. (174-5, lundi 29 avril 1844)

L'arbre de vie est un schéma représentant la succession des apôtres depuis Jésus Christ, et Dieu est symbolisé par les racines de cet arbre et la succession par le tronc.⁸⁵ Les catholiques, en offrant cette version ordonnée et cohérente de leur système, ont un avantage sur les autres dénominations. Leur approche repose sur l'unité et la cohérence du message. Cette symbolique de l'arbre de vie permet d'expliquer de manière cohérente et rationnelle la différence entre la foi catholique et les autres confessions, qui, bien sûr, dévalorise l'autorité des missionnaires protestants et contribue à la remise en cause ou le questionnement de leur légitimité.

⁸⁵ Une copie est conservée aux archives catholiques d'Auckland dans le dossier Pompallier (POM 1-3-8, ACDA).



L'arbre de vie de l'évêque Pompallier, ACDA

Le modèle de l'arbre de vie repose dans la Bible. Dans saint Jean, on trouve que l'unité organique du Christ et de l'Église est exprimée dans une méditation qui est centrée sur le thème : « Je suis la vigne, vous êtes les branches. » Le Corps Mystique est lié à la missiologie. L'approche de Garin se base sur St Paul qui présente l'idée du Corps Mystique : l'Église est un corps dont les hommes sont les membres.⁸⁶ St Jean envisage une identité de vie entre le Christ et les chrétiens.

Pour Pene, le débat porte essentiellement sur la relation des hommes avec un Dieu unique allant au-delà de l'appropriation missionnaire de la parole de Dieu. Le cheminement du christianisme dans les esprits des Maoris aboutit à l'émergence d'un christianisme maori hors du contrôle du missionnaire. La domination du missionnaire du christianisme est questionnée implicitement par les Maoris qui s'attribuent le nouveau dieu.

⁸⁶ Rom XII, 5 ; I Cor. VI 15 ; X, 17 ; XII, 13, 20, 27 ; Eph. IV, 12 ; Col. I, 16 ; I, 24 ; Philip. I, 20, III, 21 ; Gal III, 28.

Garin est aussi confronté à des catéchistes maoris qui s'identifient avec les apôtres et se perçoivent comme des instruments nouveaux devant répandre la parole de la Bible. Dans les confessions protestantes, le missionnaire se représente comme un apôtre du Seigneur attitré de la fonction principale de diffuser la parole de Dieu. Cet enseignement dans la tradition protestante est transmis à tout nouveau membre de l'Église. Garin, cependant, issu d'une théologie catholique qui ne reconnaît pas le transfert de la parole, ne considère pas les protestants comme les apôtres de Dieu.

Je lui observe qu'il s'appelle lui et tous les croyants, apôtres, et que cela n'est pas juste.

Oh c'est vrai, nous sommes seulement *moitié apôtres*, [h]awe apotoro. — Pas même moitié, lui dis-je... (280, jeudi 27 juin 1844)

Parmi toutes les dénominations présentes sur le terrain, ce sont les missionnaires wesleyens qui possèdent des structures et des institutions qui encouragent et préconisent le plus le développement et la formation de catéchistes maoris. Ils emploient et forment des catéchistes de plusieurs types, comme les « Class leader » ou personnes en charge d'un groupe ne comportant pas plus de dix à douze membres et se réunissant dans le but de grandir dans la foi et l'expérience chrétiennes ; les catéchistes et instructeurs maoris (kaiwakaako), et aussi les personnes autorisées à enseigner et diffuser la foi chrétienne.⁸⁷ Leur rôle fut très important dans la diffusion du message chrétien, à partir des années 1830, dans les régions du nord mais également jusque dans l'île du sud. La structure et les institutions de la mission wesleyenne étaient dirigées vers la formation de catéchistes et de laïques enseignants.

Les missionnaires catholiques comme Garin ne sont pas prêts à déléguer la diffusion du message divin, se voyant les seuls capables d'interpréter la Bible et se percevant comme les seuls garants de la transmission de la foi chrétienne. À la différence des Églises protestantes qui ordonnèrent des pasteurs maoris dès les années 1850, la première consécration catholique est tardive : le père Wiremu Te Awhitu, ordonné en 1944.⁸⁸ Cependant, Peata, protégée de Suzanne Aubert et première néophyte de la procure de la Baie des Iles, deviendra la première nonne ordonnée par l'Église catholique en Nouvelle-Zélande.

⁸⁷ W. A. Chambers, 'The Wesleyan Methodist Mission in New Zealand, 1819-1855', *CBRF Journal*, no. 121, avril 1990, p. 27

⁸⁸ Michael King, *God's Farthest Outpost*, p. 73.

Au-delà des discussions d'école et des divisions missionnaires, la Bible est considérée par les néophytes comme un document fondateur ayant une pertinence et une valeur :

C'est Dieu qui comprend toutes choses ; tout ce que je viens de vous lire a été écrit pour nous tous, mais je ne le comprends pas, e kore ahau e mohio; c'est pour nous, apôtres, que cela est écrit afin que nous en tirions notre profit, mais je ne le comprends pas, voilà donc ce que le Christ a voulu nous apprendre par ces paroles, (ici, quoiqu'il vient de dire et de répéter qu'il ne comprend pas, il donne l'explication de la parabole et la commente). (277, mardi 26 juin 1844)

Ces catéchistes trouvent une valorisation personnelle dans l'interprétation de la Bible. En se percevant comme des apôtres de Dieu, c'est une notion universelle qui est introduite dans la pensée maorie. Cette identification avec un élément du monde européen n'était pas un thème nouveau. En 1838, un premier mouvement religieux maori naquit avec le prophète Te Atua Wera, dans la Baie des îles, le centre des premières activités missionnaires. Te Atua Wera exploite un thème typique des nombreux mouvements religieux prophétiques qui vont le suivre : l'identification des Maoris avec les juifs (Hurai), se réclamant comme les descendants des 'tribus perdues' d'Israël et, comme elles, se reconnaissant comme étant un peuple choisi, l'objet de l'attention et de l'amour special de Ihowa (Jehovah).⁸⁹

Les Maoris conçoivent le message du christianisme comme un message important et pertinent. Non seulement ils adoptent un nouveau rituel mais trouvent dans la Bible matière à savoir et interprétation qui ne nécessite pas la présence du missionnaire européen. En conséquent, l'autorité de l'interprétation échappe des mains des missionnaires européens. L'Évangile est alors expliquée et diffusée par les Maoris eux-mêmes qui lui donnent leur propre interprétation. Le texte est considéré comme un texte fondateur dont il faut découvrir les messages.

Cette question du rôle des apôtres revient fréquemment dans les débats. Un groupe catholique imite les discussions entre missionnaires protestants et catholiques sous forme de comité, imitant et reproduisant les débats qui avaient lieu entre prêtres catholiques et pasteurs des autres dénominations. Ces débats fournissent une sorte de nouveau modèle d'attitudes sur lequel les Maoris peuvent se rapporter dans leurs

⁸⁹ Pieter H. de Bres, 'The Maori Contribution. Maori Religious Movements in Aotearoa', dans *Religion in New Zealand*, B. Colless et P. Donovan (éds.), 1980, p. 31.

propres conduites. La compétition religieuse remplace la compétition tribale et favorise la compréhension et l'assimilation des préceptes et idées chrétiennes par les Maoris. La parole est une arme nouvelle :

Le même soir mes naturels imitent un comité ; l'un fait le protestant, l'autre le catholic [sic], un 3^e tient en ses mains une feuille d'arbre et un morceau de bois et il imite le secrétaire. Lorsque le protestant dit quelque proposit[ion] fausse, le secrétaire lui dit : Ecris cela ; signe-toi. Matiu fait le protest[ant]. On lui demande à qui J. C. a-t-il donné son pouvoir aux apôtres [Jean 14 : 15-17] — Les apôtres l'ont donné à qui ? Ko wai hoki ka kite, [et qui peut connaître cela ?] répond Matiu qui se souvient de cette réponse qui fut faite à une pareille question par un ministre au p[è]re Comte. (240, mercredi 29 mai 1844)

En reproduisant les débats et ses formes, les Maoris exploitent et s'approprient des media nouveaux qui ont un sens dans leur société. Les controverses missionnaires, tout en exacerbant dans une certaine mesure des rivalités existantes, fournissent un moyen d'expérimenter avec des formes de lois, et des attitudes nouvelles plus appropriées peut-être à la société de ce milieu du dix-neuvième siècle où co-existent les lois traditionnelles et les lois nouvelles.

Le discours de Tiperia qui diffuse l'enseignement chrétien montre qu'il a intériorisé le principe d'égalité au cœur du message chrétien. L'exemple de Tiperia illustre comment les nouveaux concepts étaient diffusés par un enseignement mutuel :

Il continue de parler : Nous sommes dans un[e] erreur ; lorsque nous voyons une vieille femme, nous nous moquons d'elle, c'est un objet mauvais pour nous, nous disons avec dédain et mépris : oh ! la vieille !! mais Dieu ne dit pas la même chose, cette vieille femme est à ses yeux ce qu'est un jeune homme, nous sommes tous égaux devant lui. (161, samedi 20 avril 1844)

Mais ces interprétations répétées renforcent une intériorisation et une intégration du message chrétien tout en le subvertissant par le détournement et les erreurs d'interprétations faites par les paroissiens maoris.

Le sujet des débats abordés entre les catéchistes de différentes confessions, ou entre Garin et ces catéchistes, montre que les thèmes abordés sont des thèmes pertinents et ayant un sens pour les Maoris dans le contexte de la Nouvelle-Zélande. Ce ne sont pas

la simple reproduction de thèmes théologiques et idéologiques propres à la pensée européenne.

L'unité de l'Église catholique, par exemple, est opposée à la diversité des Églises protestantes. Penehamini, catéchiste catholique, reproche que les protestants divisent les tribus et qu'il y ait différentes interprétations de la Bible tandis que les Catholiques se réclament d'une seule parole, celle du Christ et du Pape. La cohérence et uniformité du message catholique est opposée à la diversité des Églises britanniques :

Penehamini lui objecte qu'ils ont plusieurs Églises. Il répond : Na te reo te tini o nga hahi, he reo ke ki a Paikea, he reo ke ki a Tirarau, he reo ke ki a Waiata. [Maintenant toutes les Églises différentes ont leur façon de parler ; il y a une façon différente de parler pour Paikea et une façon différente pour Tirarau et pour Waiata] (168-9, dimanche 28 avril 1844)

Ces catéchistes sont conscients de la diversité des missionnaires. Pene reconnaît ici l'universalité de l'Église et du christianisme, mais aussi la diversité des Églises et des hommes qui prêchent le message. Le débat sur l'unité de l'Église n'était certes pas nouveau dans l'Europe du dix-neuvième siècle, mais son écho dans le Pacifique est surprenant. Les comparaisons sont tirées de la vie maorie quotidienne, et le monde européen est analysé et comparé au regard de la situation maorie :

De même dit-il, he ritenga ke ki tetahi a he ritenga ke ki tetahi. He hahi kotahi. [Il y a une coutume différente pour chaque personne. Il y a une seule Église] Penehamini lui répond : Ce n'est pas cela. Te Pura ministre wesleyen, dit à l'évêque anglican [Selwyn] : tu te trompes, tu es dans l'erreur, l'évêque anglican dit à Te Pura : tu es dans l'erreur, mais si Tirarau donne ses ordres à son peuple, le peuple lui obéit, si Waiata parle, son peuple obéit, si Paikea parle le peuple lui obéit, de même, J. C. a parlé, les évêques et les prêtres obéissent, ils n'ont tous qu'une même foi, et une même doctrine. (168-9, dimanche 28 avril 1844)

Ces débats et discussions entre catéchistes des différentes dénominations ont plusieurs conséquences. Tout d'abord ils renforcent l'appropriation des concepts chrétiens par les efforts de comparaison et d'émulation, mais ils entérinent également l'utilité de la Bible comme document fondateur au-delà des confessions missionnaires. Les divisions entre les dénominations contribuent à donner une image non homogène du christianisme. Ces débats montrent une vraie compréhension des idées et des concepts chrétiens. Le débat

d'idées participe à l'appropriation des idées du christianisme et l'approfondissement des concepts.

Les missionnaires catholiques, en remettant en cause l'autorité des missionnaires anglicans ou méthodistes, participent à un débat d'idées et encouragent les comparaisons entre les différents messages qui leur étaient présentés. Ils ont également contribué à une remise en cause de l'autorité missionnaire protestante, en disputant l'interprétation de la Bible donnée par les missionnaires britanniques. La présentation unifiée et continue du message catholique était pour certains plus aisément compréhensible :

Il m'interrompt quelquefois pour me dire que c'est la 1^{ère} fois qu'il entend parler d'une manière suivie sur les principes de la religion, que pour les ministres protest[ants], ils ne leur disent pas les choses avec cet ordre suivi, ils passent d'un point à un autre, me dit-il, puis *de celui-ci à un autre encore...* rere kei rereke. Je lui en donne la raison. C'est, lui dis-je, que leurs principes sont faux ou plutôt qu'ils n'en ont point. Il reprend : Ils ne veulent pas tout nous dire. Sans doute, lui répons-je. (30, lundi 4 mai 1846).

Les ministres sont un support de savoir mais ne sont pas des autorités absolues en matière religieuse. La remarque rapportée par Garin reflète le désengagement et la perte de confiance ressentie vis-à-vis de l'autorité religieuse européenne. En présentant une version alternative du christianisme, Garin favorise la remise en question de la présentation du message chrétien par les autres missionnaires. Le missionnaire anglican J. W. Stack, par exemple, était conscient de cette évolution intellectuelle du christianisme maori. Il considère que le mouvement syncrétique du Hauhauisme, développé dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle « reflects the independent religious convictions of the people » et que le sentiment de rejet né dans ce courant reflète surtout un désir de s'approprier le christianisme pour eux-mêmes et une extrême suspicion de l'enseignement des missionnaires pakeha.⁹⁰

Avec la compétition entre les différentes dénominations religieuses et l'adhésion des Maoris à l'une ou l'autre, la domination protestante du christianisme est également questionnée.

⁹⁰ J. W. Stack, 'On Maori Christianity', read before the Church Meeting, 30 octobre 1874.

Après la prière 2 naturels missionnaires me font des questions avec un bon esprit, je les éclaire. Ils croyaient que le jour du sabbat était le dimanche. Ils me disent pourquoi nous ne sommes pas venus les premiers, &c ... Lorsque je leur dis que le grand nombre de ministres protest[ants] vient de ce que tout individu se fait ministre quand bon lui semble, ils me répondent : C'est ainsi que William[s] était, il était mauvais auparavant, il combattait Marion et c'est d'après un songe qu'il a eu qu'il s'est fait ministre. (141, mercredi 10 avril 1844)

Ces dissensions entre confessions ne sont pas seulement vécues entre Catholiques et Protestants. Le missionnaire James Buller regrette, par exemple, que la politique de l'évêque Selwyn promeut la désunion et les conflits au sein des communautés anglicanes et wesleyennes nouvellement formées, plutôt que leur cohésion. Il reproche le refus de l'évêque d'admettre les sacrements aux Maoris de l'Église wesleyenne, de ne pas permettre à ceux de l'Église anglicane de participer aux offices wesleyens, mais surtout d'interdire :

the ordinary exchange of domestic worship among them. Many of our people are connected with some of the church mission natives by family ties and have been in the habit of interchanging brotherly visits when they would mutually engage in prayers to our common Lord; but now, none of our natives must be allowed to engage in prayer even in domestic worship with the native family of the Church Mission. It is greatly to be regretted that a people just emerging from a state of barbarism should be distracted with unprofitable questions of names and parties.⁹¹

James Buller voit cela comme une entrave majeure dans le développement d'un christianisme indigène. Il regrette surtout que des divergences européennes et théologiques entre les membres d'une même confrérie religieuse aient une répercussion sur les Maoris, puisque selon lui : « The natives generally are not sufficiently spiritual to be able, in all cases, to discriminate between the fundamentals and circumstantial of Religion. »⁹²

La controverse entretenue par les Catholiques avec les Wesleyens et Anglicans, dans le cadre d'une rivalité religieuse, cache un enjeu de pouvoir et d'influence. Tandis que les missionnaires s'attaquent les uns les autres sur leurs méthodes de prosélytisme et des points de théologie, les Maoris participent activement à ce débat qu'ils reprennent à leur

⁹¹ J. Buller, Letter to Committee, novembre 1843, no 18, 'A Continuation of a Journal 1838-1844', ATL.

⁹² J. Buller, Letter to Committee, novembre 1843, no 18, 'A Continuation of a Journal 1838-1844', ATL.

niveau. Les conséquences de cette rivalité sont diverses : stimulation du processus d'évangélisation, division des kainga (villages), scepticisme, autorité accrue du chef, réalisation que l'enseignement du missionnaire n'était pas nécessairement supérieur. Certains missionnaires étaient conscients de telles conséquences. Le chef prominent Papahia dit à Buller : « there he said are the Hurai, referring to the followers of Papahurihia, there is the church at the Bay of Islands, here are you, and now there is the hunga wakapakoko (image people) meaning the R. Catholics. You all say you are right and how I am to know who is. Therefore I will not cleave to either of you but keep my old way and be on friendly terms with all. »⁹³ La discussion du père Bâty avec un catéchiste protestant reflète le début d'une prise de position vis-à-vis des missionnaires qui transmettaient le message :

Alors ce catéchiste probablement honteux de se voir seul de son parti avoua tout et dit que ces maîtres se mettaient en colère, que quand ils les appelaient le matin si eux ne se levaient pas à la première parole, ils se fâchaient contre eux, que désormais il ne voulait écouter que son livre et n'avait plus besoin de ses maîtres.⁹⁴

La Bible est son enseignement au détriment du missionnaire et celui-ci est jugé au regard de l'enseignement qu'il a livré. Le texte est lu et étudié avec soin. Le chef Waiata questionne Garin sur l'enseignement de détachement et d'humilité donné dans son instruction :

Vous dites, ajoute-t-il dans vos instructions que l'argent et les biens de ce monde ne sont rien et dans vos actions vous ne le montrez pas. J'ai dit, lui réponds-je, à Rako que ce qui me peinait n'était pas le tabac donné mais la parole violée. Oh non, me dit Waiata, c'est le tabac. C'est toi qui le pense ainsi, lui dis-je, mais pour moi je pense différemment (253, mardi 23 septembre 1845)

C'est une référence au texte du catéchisme catholique : « No reira kia iti te aroha o te tangata ki nga mea o te ao, a kia nui wakaharaha tana aroha ki te Atua, te kai ho mai i nga mea pai katoa : La juste conclusion de ces premiers principes, est que l'homme doit avoir peu d'affection pour les biens de ce monde, et que son amour doit être sans limite

⁹³ Journal de J. Buller, 13 août 1838, cité par O. Wilson, 'Papahurihia, First Maori Prophet'. *JPS*, p. 478.

⁹⁴ Claude-André Bâty à J.-C. Colin, 28 janvier 1844, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 4, doc. 294, p. 32.

pour Dieu, le donateur de tous les biens qui nous viennent ».⁹⁵ Waiata rappelle encore à Garin les principes de sa religion : « Enfin il me répète ce qu’il m’avait dit autrefois, que les choses de ce monde sont grandes pour moi. Je lui réponds peu de mots à ce sujet car je lui en ai parlé longuement autrefois. » (mardi 1^{er} septembre 1846) Cette participation active pousse parfois le missionnaire à se justifier.

Ces exemples de réactions individuelles permettent d’avancer des interprétations variées. Les discussions rapportées par Garin soulignent le fait que les thèmes engagés sont plus de nature à produire une remise en cause de l’enseignement général des missionnaires qu’à un suivi docile de leurs interprétations. Les missionnaires catholiques participent à ce débat d’idées en encourageant les comparaisons entre les différents messages présentés. Mais d’une certaine manière ils n’ont fait qu’anticiper un mouvement déjà engagé depuis le moment où les Maoris ont eu un accès direct au message de la Bible dans leur langue. La remise en cause de l’interprétation de la Bible donnée par les missionnaires britanniques commença en effet dès la traduction du texte dans la langue vernaculaire. Les nouveaux convertis furent alors capables d’observer l’impérialisme occidental à la lumière de ce qu’ils ont appris dans les Écritures au sujet de « God’s unalloyed love and favour towards the oppressed, the lowly and the outcast. »⁹⁶ Pour les races sujettes à l’impérialisme occidental, le christianisme était un mouvement de transit massif vers une nouvelle prise de conscience.

Laminh Sanneh, historien des missions mais aussi théologien, met en exergue le paradoxe inhérent aux efforts missionnaires dans leur établissement d’un processus indigène par lequel la domination étrangère va être questionnée. L’une des conséquences de la traduction vernaculaire à travers l’histoire des missions est la perte pour le missionnaire de la position d’autorité en matière biblique. Il ajoute même que : « armed with a written vernacular Scripture, converts to Christianity invariably called into question the legitimacy of all schemes of foreign domination — cultural, political and religious. » Ici, selon L. Sanneh, réside un paradoxe entier. Les Écritures vernaculaires et l’entreprise plus vaste sur laquelle repose la traduction fournissent les moyens et l’occasion pour la renaissance d’un sens de fierté nationale. Cependant, ce

⁹⁵ Extraits de *l’Ako Marama* : ‘He Ako i te maharatanga’. Instruction sur la sagesse chrétienne, dans J.-B. Pompallier, *Prose et poésie chrétienne en néo-zélandais, avec la traduction française en regard*, 1859, p. 8-9.

⁹⁶ L. Sanneh, ‘Global Christianity and the Re-education of the West’, article consultable sur : www.christiancentury.org.

furent les missionnaires, agents étrangers, qui furent les créateurs de ce processus. « Colonial rule was irreparably damaged by the consequences of vernacular translation — and often by other activities of missionaries. »⁹⁷ L'impact du processus de traduction est, selon L. Sanneh, immense. Il donne à une population illettrée des moyens puissants de contester, discuter et reformuler la nouvelle culture qui leur a été imposée. L'alphabétisme donne aussi les moyens d'expressions libres illimitées.

D'ailleurs, L. Sanneh va plus loin. Ses recherches l'amènent par exemple à reconsidérer la position des missionnaires comme les agents d'un impérialisme implacable. Il dit, par exemple, que l'on ne peut blâmer les missionnaires de croire en ce qu'ils prêchent, et il souligne « this salient, consistent feature of their work — namely, that they confidently adopted the language and culture of others as the irreplaceable vehicle for the transmission of the message. » Les missionnaires ont en Nouvelle-Zélande un impact bien plus large que les historiens le laissent entendre. Leur contribution en matière linguistique par exemple n'est pas négligeable. Les missions contribuèrent à préserver la langue maorie, tout en la standardisant par le moyen de traductions, dictionnaires, grammaires, compilations de coutumes et croyances et observations attentives de la culture et la vie locale fournissant matière à la documentation scientifique.

Les discussions dont les Notes de mission témoignent sont aussi le signe d'une appropriation du christianisme, comme le furent les mouvements prophétiques de Papahurihia et ses tentatives de fournir une religion qui remplisse les besoins maoris. La diversité des Églises contribue à l'émergence du culte de Papahurihia, observé pour la première fois en 1833. Son enseignement combinait l'accent évangélique porté sur la prophétie avec les traditions maories occultes et prophétiques.⁹⁸ Papahurihia, appelé aussi Te Atua Wera, incorporait certains aspects de l'enseignement chrétien dans sa nouvelle religion comme par exemple le sabbat qui est tenu le samedi. Le mouvement se répandit dans la Baie des Iles, puis à Hokianga. Selon Binney, ce mouvement révèle l'impact des missionnaires, étant une tentative de préserver l'ancien système en adoptant des éléments du nouveau système.

⁹⁷ L. Sanneh, 'Christian Missions and the Western Guilt Complex', article consultable sur : www.christiancentury.org.

⁹⁸ J. Binney, Papahuria, 'Papahurihia : Some Thoughts on Interpretation', *Journal of the Polynesian Society*, p. 321-2.

La grande majorité des missionnaires n'était pas consciente d'un tel phénomène mais le missionnaire J. W. Stack note que se développe chez certains Maoris un doute vis-à-vis des missionnaires britanniques qui : « ne disent pas tout ». L'idée était que Jéhovah était le dieu des fils de Shem dont les Maoris font partie et que Jésus était le Dieu des fils de Japhet, la famille à laquelle les Européens appartiennent et que ces derniers ont caché cela aux Maoris pour des raisons politiques.⁹⁹ Selon L. Sanneh, les nouvelles formes de la vie chrétienne qui émergent en conséquence vont fournir aux peuples convertis une nouvelle source de pouvoir et d'indépendance mais aussi de spiritualité. Mais Garin manque de reconnaître cet éveil religieux et le succès de sa mission dans la création d'un christianisme non-européen. Le texte révèle un double paradoxe pour Garin : alors qu'il se laisse lui-même subvertir par la culture maorie, il ne reconnaît pas que sa théologie puisse être adaptée, reformée pour convenir à la pensée de la personne convertie.¹⁰⁰

La réaction de certains Maoris, telle qu'elle est représentée par Garin tend à renforcer la théorie de l'acculturation défendue par Judith Binney. Le désir de recevoir l'instruction des missionnaires fait partie d'une attitude générale de réception positive des idées nouvelles, des marchandises, et des savoirs que possèdent les Européens. Paratene explique à Garin qu'il a adopté la religion des Européens de la même façon qu'il a accepté les objets et les usages des Pakeha. La conversion est un prolongement et un signe de l'abandon des pratiques maories en faveur du nouveau monde des Européens :

Il [Paratene] me raconte ses commencements, comme il a quitté ses 3 femmes, ses mœurs maoris, qu'il s'est fait baptiser, disant que recevant des étrangers les habits, le tabac, etc. il avait aussi voulu recevoir d'eux la prière... (82, vendredi 10 juillet 1846)

Devenir chrétien est une façon d'afficher la séparation entre le monde maori et le monde nouveau apporté par la culture européenne. Garin observe aussi que certaines personnes qui désirent prendre une prière sont indifférentes au type de religion pakeha et prennent la première qui se présente à eux. Les Maoris que Garin rencontre dans la région de la Baie de Kaipara lui disent qu'ils : « avaient le désir de faire une prière et qu'ils ont embrassée [sic] la 1^{ère} qui s'est présentée, que si la nôtre était venue la 1^{ère}, ils l'auraient embrassée. Presque tous croient qu'il est indifférent de prier du côté des catholiqu[ues]

⁹⁹ W. Stack, 'On Maori Christianity', 1874.

¹⁰⁰ L. Sanneh, 'Global Christianity and the re-education of the West', article consultable sur : www.christiancentury.org.

ou du côté des mission[naires]. » (400-1, dimanche 13 octobre 1844) L'arrivée tardive de Garin est un handicap majeur dans son travail d'évangélisation.

Cependant, si ces exemples tendent à supporter la thèse de l'historienne Judith Binney qui soutient que le christianisme, comme le commerce, fait partie du processus plus large d'acculturation,¹⁰¹ les 'Notes de mission' montrent aussi que les Maoris ne sont pas pour la majeure partie des « agents passifs » comme la thèse de l'acculturation a tendance à les dépeindre. Lors de l'adoption du christianisme, les Maoris ne sont pas seulement de passifs récepteurs d'une culture apportée, mais font des choix de manière active, voire même proactive. Les Maoris que Garin rencontrent sont intéressés pour diverses raisons par ce que le missionnaire leur apporte. Paikea, un rangatira Ngati Whatua de la région de Kaipara, se rend aux offices religieux protestants et catholiques afin de juger par lui-même quelle prière adopter, et de voir ce qu'offre chacune d'entre elles :

Ce matin [Paikea] est revenu à la prière ; il va aussi à la prière des missionnaires, il dit à Mr Piter qu'il veut voir les deux, car dit-il, s'il n'en voit qu'une il ne peut pas juger où est la bonne. (51, mardi 16 mars 1845)

De nombreux Maoris comme Paikea sont intéressés par ce que les missionnaires ont à apporter et réalisent leurs choix après avoir écouté avec attention le message qui leur est proposé par les différentes dénominations chrétiennes. Garin doit faire face à des individus faisant acte de discernement et de discrimination, sélectionnant avec soin le message qui leur est présenté. Ce ne sont pas de simples récepteurs passifs de la parole des étrangers. Les différents enseignements sont soupesés et comparés de manière consciente et volontaire. Les Maoris choisissent la religion qui leur convient en fonction de leurs propres critères, et prennent une part entière dans le processus de christianisation.

Lorsque Garin fait ses offices dans un nouveau village, les Maoris anglicans ou wesleyens viennent ainsi y assister et l'écouter, souvent avec attention. On lui demande également de présenter ce qu'il apporte, et sa présence est suivie de longues discussions. Bien que l'acceptation du christianisme soit liée avec la présence du missionnaire, les

¹⁰¹ J. Binney, 'Christianity and the Maoris to 1840: A Comment', *NZJH*, octobre 1969, p. 153.

décisions se font donc hors de son contrôle. Garin remarque avec peine être arrivé trop tard :

J'apprends que dimanche dernier les missionnaires se sont rassemblés pour se décider à tourner aux missionnaires. L'Évêque protest[ant] est venu ici avant moi et en a décidé plusieurs à tourner à lui. (395-6, vendredi 11 octobre 1844)

Même si l'adhésion se fait à titre individuel et si la présence ou la visite d'un missionnaire peut servir de catalyseur, la décision d'adopter la religion du missionnaire est prise en commun, dans le cadre des structures sociales existantes. D'ailleurs comme nous avons vu, la conversion ne se fait pas toujours à titre individuel, mais plutôt au niveau de la famille étendue ou du hapu (groupe tribal).

Dans d'autres cas, sous la pression des missionnaires, le dilemme est résolu en donnant des enfants aux deux factions religieuses des Européens. Garin est confronté à des réactions qui correspondent au système de pensée maori mais qui lui sont difficiles à comprendre. Face aux pressions des missionnaires européens, la tribu de la Baie de Kaipara trouve comme réponse une forme d'accommodation permettant de satisfaire le souci de l'équilibre inhérent à la pensée traditionnelle :

J'espérais baptiser des enfants, car ils m'avaient promis qu'à mon retour, ils me donneraient les autres enfants à baptiser, mais ils me disent qu'ils ont reçu des noms par des missionnaires [protestants] et qu'ils craignent que les missionnaires ne se fâchent c.-à-d. qu'ils ont décidé d'en donner une partie aux missionn[aires] et l'autre à l'Évêque catholiqu[ue]. (41-2, dimanche 9 mars 1845)

Cette réaction dénote une forme de compromis ayant pour but de conserver une harmonie avec l'Européen et ne pas s'attirer la colère de sa divinité.

De nombreux Maoris voient ainsi le christianisme comme faisant partie des avantages apportés par le monde européen. Ils font des choix délibérés dans leur réponse aux opportunités apportées par les Européens, et ces choix se font dans le contexte d'une continuité sous-jacente d'activités économiques, des structures sociales, de croyances et systèmes de valeur. Ces nouvelles croyances leur donnent un aperçu et une compréhension plus profonds sur le monde qui les entoure et sur le monde des Européens.

Dans l'histoire chrétienne, le mot « conversion » a pris une multitude de formes. Il fait référence à un mouvement vers la foi chrétienne, individuellement ou collectivement, de la part de personnes qui y étaient auparavant exclues. Il dénote aussi un changement religieux critique et interne à l'intérieur d'une communauté religieuse. Les exemples de réaction dont le journal de Garin est le témoin permettent de dire qu'il existait non pas une « conversion » mais des « conversions » en fonction de la pensée individuelle et l'interprétation donnée au mot « conversion » par la personne convertie. On ne peut parler de « conversion maorie » sans connaître avec exactitude la signification que donne la personne concernée à son expérience.

Alors que l'historiographie toute récente a tendance à voir le peuple maori comme la victime passive de la colonisation, l'analyse du journal permet de rediscuter la validité de ces thèses. H. Wright, par exemple, attribue l'adhésion au christianisme, dans la région de la Baie des Iles et du nord, à l'état de dépression culturelle, de confusion et d'incertitude vécu par les Maoris. S'appuyant sur la thèse de l'acculturation et les travaux du sociologue Ralph Linton, l'adhésion au christianisme est considérée comme le résultat d'une réaction à la dislocation culturelle et la dépression mentale que vivaient les Maoris, résultant de l'impact des Européens et de leurs attitudes sociales et technologiques.¹⁰² Les réactions proactives des Maoris décrites dans le journal de Garin tendent à contester la validité de la thèse de Wright. Reprenant le cadre explicatif de Wright, Judith Binney soutient une interprétation sociologique similaire, affirmant que « a disruption of tribal society was the precondition for the adoption of the new God ».¹⁰³ Les 'Notes de mission' indiquent clairement que les Maoris n'étaient en aucun cas passifs, et que ce n'est pas par découragement ou déception qu'ils adhèrent au christianisme.

Tandis que Binney et Wright suggèrent que ce modèle de réponse prit place dans des régions au sud de la Baie des Iles, l'historien K. R. Howe a examiné plus récemment la validité de cette interprétation dans d'autres régions de Nouvelle-Zélande. Il a découvert que les Maoris de Thames/Waikato ne se sont pas tournés vers le christianisme à cause d'un mécontentement et d'une dépression résultant d'une dislocation socio-économique causée par l'impact de l'occident ou une adoption du nouveau dieu afin « d'expliquer

¹⁰² H. Wright, *New-Zealand 1769-1840 : Early Years of Western Contact*, 1967, p. 158, 162-3.

¹⁰³ J. Binney, 'Christianity and the Maori to 1840. A Comment', *NZJH*, vol 3 (2), octobre 1969, p. 151.

l'inexplicable ». ¹⁰⁴ Les Maoris trouvèrent dans le christianisme des idées nouvelles, innovantes, pertinentes et excitantes qu'ils adoptèrent et adaptèrent dans le cadre de structures préexistantes. C'est un portrait semblable que donnent les 'Notes de mission'. Nombreuses sont les personnes avec lesquelles Garin discutent qui trouvent dans le christianisme un outil nouveau et qui prennent plaisir et un intérêt à discuter et exploiter les concepts nouveaux leur étant présentés. Le texte révèle que la réponse maorie est hautement intellectuelle, flexible et progressive mais aussi très sélective ayant pour but de tirer des bénéfices du monde européen et de profiter de la richesse matérielle et culturelle nouvelle en vue d'égaliser celles des Européens.

Les discussions engagées avec les catéchistes révèlent également que la Bible était considérée comme un document valide ayant un sens pour les Maoris. En s'identifiant aux apôtres, un sens nouveau était donné à leur rôle. La Bible est considérée comme un document qui leur a été apporté pour qu'ils en fassent un usage et en ce sens nombreux sont ceux qui ont saisi le message au cœur du christianisme. L'engagement à des nouvelles formes religieuses et sociales varie dans sa nature, et il existe des désaccords sur l'interprétation du passé. Certaines solutions sur le problème de « sens » en histoire sont plus aisément perçues par l'investigation des instances de désaccord.

Cette thèse nous permet donc d'apporter une contribution supplémentaire et non négligeable à la question de l'influence du christianisme chez les populations maories du dix-neuvième siècle et de soutenir l'historien K. R. Howe qui écrit dans le très respecté *New Journal History of New Zealand* que le : « role of missionaries and Christianity [...] mainly petered out [in New Zealand history] I suspect, because missionaries are now too readily seen as agents of wicked colonial practice, at least in historical if not theological communities. Yet Christianity has been perhaps the most powerful of all western influences used by Maori and Islanders, and has had profound consequences for all aspects of their respective cultures. » ¹⁰⁵

Christianisme et religion maorie traditionnelle : choix et synthèse

Lors des premières périodes de contact, la réaction maorie au christianisme a été principalement enregistrée par les missionnaires et les observateurs européens

¹⁰⁴ K. R. Howe, 'Missionaries, Maoris and 'Civilization' in the Upper-Waikato, 1833-1863', p. 73-4.

¹⁰⁵ K. R. Howe, 'Two Worlds ?', *New Zealand Journal of History*, 37, no. 1, 2003, p. 52.

contemporains de l'époque. Cependant, la nature exacte de cette réaction est difficile à discerner en raison de la perception eurocentrique des rapporteurs et l'influence des catégories et concepts chrétiens ou théologiques sur cette perception. Les témoignages que ces observateurs laissent aux chercheurs ne sont pas pour autant négligeables car ils permettent de retracer l'évolution et la transformation des systèmes de pensée. En donnant au lecteur un aperçu diachronique, mais aussi synchronique, d'un échantillon de pensée et de réaction, les 'Notes de mission' participent à cette masse d'informations qui offre au lecteur des éléments de reconstruction du passé.

Dans cette fin de chapitre, nous projetons de faire une analyse de la rencontre entre la pensée cosmogonique maorie, telle qu'elle est perçue par Garin, avec la pensée chrétienne. Nous aborderons cette analyse à travers d'une série de thèmes spécifiques. Dans un premier temps nous allons explorer la rencontre entre le monothéisme chrétien et le « polythéisme » maori, puis nous verrons comment la dichotomie sacré/profane se trouve transposée dans les notions religieuses maories. Enfin, nous verrons la réception maorie aux valeurs morales imposées par la nouvelle religion. On voit, à travers le témoignage de Garin, que certains aspects de la nature de la religion traditionnelle, au moment du contact avec le missionnaire, contribuent à faire accepter le christianisme.

La religion maorie partage des éléments communs avec une grande majorité d'expressions religieuses dans le Pacifique où les notions spirituelles et séculières sont étroitement liées. La religion maorie traditionnelle se caractérise par un riche panthéon de déités qui assurent une harmonie sociale, la guérison, des provisions en nourriture et une défense contre les ennemis à l'intérieur d'un monde signifiant cosmique. La religion touche tous les aspects de la vie maorie. Des rituels complexes assurent que les notions de tapu (sacré) et de noa (commun ou profane) sont liées de manière appropriée. Les chefs ou les spécialistes en matière occulte représentent le pouvoir sacré (mana) et des lois strictes assurent que leur pouvoir ne soit pas pollué par le contact avec ce qui est commun ou noa.¹⁰⁶ Violier les frontières du sacré (tapu) met en danger toute la communauté ainsi que l'individu qui transgresse.

Un réseau mythologique complexe est transmis oralement, et célébré dans les chants, les danses, l'art oratoire et les objets sacrés. Les histoires des dieux offrent des

¹⁰⁶ M. Orbell, *The Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 186-7.

perspectives importantes sur la perception du monde des insulaires. La guerre mène souvent au cannibalisme des ennemis afin de les défier et pour absorber leur pouvoir spirituel. L'esclavage signifie la mort puisqu'il réduit l'individu à une non-personne. Dans le monde surnaturel maori existe un grand nombre d'êtres et d'esprits, de toute nature et d'importance différente. Le mot « atua » désigne les esprits qui peuvent être les ancêtres proches ou lointains, les dieux du panthéon mythologique maori, ou la forme que prend les wairua des personnes décédées lorsque ces derniers viennent rendre visite à leur famille. Il n'existe pas de culte aux atua et ils sont considérés comme une catégorie d'êtres au même titre que les humains (tangata).¹⁰⁷ Tous ces atua possèdent un pouvoir, dont celui d'apparaître ou de communiquer avec les vivants. Les hommes de rang (c'est-à-dire les membres de la classe des hommes libres) possèdent en eux le pouvoir de ces atua qualifié par le terme de mana. Ce pouvoir s'accompagne de restrictions, c'est ce qu'on appelle le tapu (ou condition interdite). Toute violation de ce tapu risque de provoquer la colère ou le mécontentement de l'atua.¹⁰⁸ Alors que quiconque pouvait communiquer avec les atua, certaines personnes appelées tohunga karakia (spécialistes en incantations) sont considérées comme ayant un savoir supérieur en matière occulte. Souvent recrutés dans les familles de chefs (mais pas seulement), leur fonction exigeait un long apprentissage. Ces tohunga karakia doivent aussi posséder une connaissance parfaite des généalogies et des mythes.

Les rituels maoris sont avant tout pragmatiques et ont pour fonction de concilier les esprits. Centrés sur une praticabilité immédiate, ils sont utilisés dans un contexte spécifique pour lutter contre la maladie et la mort, s'assurer d'un succès lors d'une activité donnée (guerre, chasse) où lors de toute occasion où une aide surnaturelle est sollicitée. L'accent est placé sur une connaissance précise du rituel dont seule une exécution minutieuse et correcte peut assurer le succès. Toute faute ou écart dans la récitation peut entraîner la colère de l'atua et provoquer échec et catastrophe.

Comme la plupart des peuples de Polynésie, la religion des Maoris forme la personnalité de l'individu et de la communauté mais n'est pas statique. Les contacts avec les Européens démontrent par exemple la capacité des chefs religieux à adapter leur culte en y incorporant certains éléments du christianisme.

¹⁰⁷ M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 31.

¹⁰⁸ E. Shortland, *Maori Religion and Mythology*, 1882, p. 25.

Le christianisme a été présenté au peuple maori sous la forme d'un rituel, d'interdits et d'un ou des esprits supérieurs. À cela s'est ajoutée, pour les nouveaux convertis, la nécessité de suivre un dogme nouveau dont les principes étaient donnés dans la Bible. Grâce à sa traduction vernaculaire, le dogme chrétien fut accessible aux Maoris dès les années 1830. Les premières tentatives de traduction furent initiées par le missionnaire CMS Kendall en 1815, suivies, en 1834, grâce à l'arrivée de l'imprimeur Colenso à Paihia, par de premières publications importantes. À partir de 1836, la mission wesleyenne publie un grand nombre de textes religieux sur l'imprimerie installée à Mangungu à Hokianga.¹⁰⁹ Enfin, les livres de prières et le Nouveau Testament sont accessibles aux Maoris grâce aux traductions des missionnaires britanniques William Williams et Robert Maunsell, des linguistes talentueux.

Lorsque les Maoris eurent accès aux fondements et principes de la nouvelle religion, ils trouvèrent certains aspects du christianisme faciles à comprendre. Le concept d'un esprit supérieur correspondait avec leur conception cosmologique des esprits ancestraux ou des esprits des morts avec lesquels il était possible de communiquer par l'intermédiaire d'un rituel. L'Atua des Pakeha est ainsi considéré comme un esprit supérieur auquel les prières chrétiennes permettent d'accéder. De la même manière la dichotomie chrétienne entre le sacré et profane trouve un équivalent approximatif dans les concepts de tapu et noa, l'une des dualités centrales de la société traditionnelle.

Les thèmes principaux de la société traditionnelle : le mana (prestige), le tapu (sacré) et le utu (revanche) sont aisément transposés dans l'interprétation maorie du système chrétien. Les missionnaires européens choisirent de traduire le mot dieu avec le mot atua, l'associant ainsi avec les esprits, une conception du surnaturel dont les Maoris étaient familiers. Avec la présence européenne, une multitude de nouveaux atua étaient apparus. Le concept d'une divinité unique était difficile à accepter pour des individus qui vivaient dans un environnement où les esprits étaient multiples et interféraient avec le monde des vivants. Les missionnaires, afin de singulariser le Dieu du christianisme, avaient opté de le présenter comme une divinité supérieure en le singularisant par « atua nui », plus puissant que les esprits maoris qui étaient assimilés avec Satan. La violation de son tapu pouvait entraîner la colère de l'Atua. Les rituels chrétiens comme les prières permettaient d'accéder à sa puissance, et de se concilier son bon vouloir.

¹⁰⁹ Herbert W. Williams, *A Bibliography of Printed Maori to 1900*, 1924.

Les états de noa et tapu régissaient les attitudes humaines. Toute chose, personne, état ou lieu pouvait être successivement tapu ou noa. Les interdits de la morale chrétienne furent à leur tour interprétés et transposés selon la compréhension traditionnelle du concept de tapu. Violier le code moral était risquer de provoquer la colère de l'Atua pakeha, ainsi le code de conduite imposé par la nouvelle religion était strictement suivi. C'était le cas même pour l'idée de respecter un jour sacré, qui n'avait pas de lien avec la religion traditionnelle, ainsi que pour les prières quotidiennes pour les bénédictions et assistance. Le livre sacré des missionnaires avait nettement un pouvoir remarquable. Le missionnaire de la CMS, W. Yate, voit en 1833 avec bonheur le respect du sabbat dans un village christianisé qu'il interprète comme un pur signe de la foi chrétienne : « Sabbath Schools, in many of the native villages are established, and regularly carried on ; work, of every description, is laid aside ; Christian worship is punctually attended ; and the day as strictly regarded as in any well-regulated village in England. »¹¹⁰ Le tapu du sabbat était considéré très tôt dans la période de contact comme un interdit dont la violation faisait encourir, pour le transgresseur, la colère de l'Atua pakeha.

Dans les années 1830, émergèrent les premiers efforts de synthèse créative entre le système initial et la religion chrétienne. Te Atua Wera, appelé aussi Papahurihia, est un exemple de ce que les anthropologues appellent communément le syncrétisme mais qui est en fait un exemple d'extension des idées religieuses traditionnelles dans le christianisme. Tout en continuant à pratiquer le rôle et la fonction du tohunga traditionnel (spécialiste en matière occulte), Papahurihia de la tribu Ngapuhi recommande l'observation d'un sabbat au lieu du dimanche et s'identifie avec les Juifs de l'Ancien Testament. Le mouvement se caractérise par un rejet de l'autorité des missionnaires et leur Église mais aussi un respect des services religieux, l'acceptation de la Bible et du baptême.¹¹¹

Mais si l'idée d'interdit et celle de l'existence d'un esprit étaient compréhensibles, certains Maoris trouvèrent d'autres aspects du christianisme difficiles à comprendre. La déité invisible des Pakeha, qui ne pouvait être ni vue ni entendue, ne correspondait simplement pas à leur monde religieux des atua, qui étaient capables d'apparaître, de parler et de se manifester de manière attendue. Présages, divinations, oracles constituaient autant d'expressions de leurs pouvoirs et de leur présence. La moralité

¹¹⁰ W. Yate, *An Account of New Zealand*, p. 212.

¹¹¹ A. K. Davidson, *Christianity in Aotearoa*, 1991, p. 17-8.

chrétienne était suprêmement restrictive, son culte étrange et ses explications du mal et de l'enfer choquantes.

Les missionnaires, de leur côté, trouvèrent difficile de transmettre le concept de spiritualité à des personnes pour lesquelles le monde naturel n'est pas distancié du monde surnaturel. Dans la perception cosmologique maorie, il n'existe pas de séparation foncière entre le monde naturel et le monde surnaturel. Depuis son origine, le monde est vivant, et toutes les entités vivantes qui le peuplent sont apparentées, il n'existe pas de distinction comme celle qui subsiste dans le monde européen entre nature et culture. Le monde naturel et la société humaine étaient, depuis leur origine, inséparables.¹¹² Pour Garin, comme pour la plupart des missionnaires, convertir un peuple d'une religion essentiellement matérialiste au christianisme, qui met l'accent sur les valeurs spirituelles, est un véritable enjeu.

Rapidement, la nouvelle religion éveille la curiosité des Maoris qui prennent plaisir à interroger et questionner les missionnaires. William Yates reconnaît en 1833 que ses interlocuteurs n'étaient pas indifférents à la nouvelle religion mais considéraient sa moralité trop exigeante : « The questions which they asked respecting religion were of a very curious, and sometimes of a very pertinent, character ; and I was occasionally at a loss how to answer them. They object to the Gospel of Jesus Christ, only because they think it is too good for them, and requires them to be better than they imagine it ever possible for them to be. »¹¹³ La question de la moralité devint pour certains Maoris, un obstacle à la conversion, comme nous le verrons dans ce chapitre.

Le journal de Garin montre comment la dichotomie religieuse de tapu et noa, ancrée dans la pensée religieuse maorie, est transposée dans le rapport des individus avec le christianisme. Le tapu est un concept complexe et fondateur de la société maorie. Un état imposé, permanent ou temporaire en fonction des situations, des personnes, des choses, le mot tapu indiquait qu'une personne, lieu ou objet ne pouvait être approché ou touché librement car une restriction avait été placée sur son accès. De cette manière, le mot se réfère non seulement à l'entité tapu mais aussi à ses relations avec les autres. Tapu peut être traduit par interdit, sacré, et noa par ordinaire, profane.

¹¹² M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 11.

¹¹³ W. Yate, *An Account of New Zealand*, p. 223.

Les missionnaires véhiculent dans le monde maori de nouvelles opportunités religieuses avec la présence d'un esprit supérieur aux atua familiers du panthéon traditionnel. Te Arahi voit le Dieu du christianisme comme un esprit plus puissant qui protège les chrétiens qui violent le tapu. Te Arahi explique à Nihi que, s'il avait respecté le rituel chrétien lors de l'enterrement de sa femme, il n'aurait pas eu à subir la sanction du tapu. Tandis que Nihi blâme sa maladie à la nature tapu du feu, Te Arahi pense que le baptême fournit une protection adéquate contre les esprits malfaisants :

Nihi qui est venu dimanche pour se faire guérir s'en retourne toujours souffrant. Voilà son mal. Il a dit aux autres naturels devant moi : Lorsque ma femme a été morte je l'ai enterrée et comme elle avait été baptisée je pensais que je n'avais pas à craindre le tapu. Je me suis donc approché du feu, et voilà que le lendemain mon bras s'est trouvé affligé de cette maladie. Si tu l'avais fait enterrer, lui répond Te Arahi, par ceux qui sont baptisés tu n'aurais pas eu à craindre cela, car le démon n'a pas de pouvoir sur ceux qui sont baptisés. (284-5, mardi 2 juillet 1844)

Dans la pensée traditionnelle, toute maladie, mort ou mésaventure est attribuée à la violation d'un tapu. Selon l'ethnologue E. Best :

The firm belief held by the Maori that all offences against the gods — that is to say all infringements of the law of tapu, etc. — were punished in their world, not in the spirit world, has a highly important effect upon all his actions and behaviour.¹¹⁴

Te Arahi attribue au christianisme un pouvoir supérieur à celui du tapu. Le christianisme apporte une protection plus efficace et protège les personnes converties, une idée d'ailleurs présente dans la Bible¹¹⁵ et qui était exploitée par les missionnaires dans la présentation de leur déité. En adoptant le baptême, la personne est placée sous une nouvelle forme de protection.

La réponse de Te Arahi montre aussi le début d'un ajustement entre les concepts traditionnels maoris et les concepts chrétiens où Satan et Dieu ont une place parmi les esprits des ancêtres. Le Dieu chrétien est un esprit plus puissant pouvant fournir une protection adéquate contre les actions des esprits dangereux et une protection contre le tapu.

¹¹⁴ E. Best, *Maori Religion and Mythology*, vol. 1, p. 38.

¹¹⁵ 1. Corinthiens 11 : 3-2 ; Jean 5 : 15 ou Luc 20 : 35-6.

Garin est très intéressé à explorer la pensée des personnes baptisées sur la question du tapu et n'hésite pas à les interroger au sujet de leur nouvelle expérience. Par le biais du christianisme, Pouri et sa femme Emeretiana vivent une expérience libératrice et inédite puisqu'ils n'observent plus les restrictions tapu :

[Pouri] pour répondre à ma question que je lui fais, me dit : Ma femme avant son baptême craignait de mourir ou d'être malade, si après s'être peignée, elle allait manger de la nourriture avec les doigts, elle devait manger (comme les animaux) en prenant les mets par terre avec la bouche. Eh ! depuis qu'elle est baptisée elle n'observe plus cela, elle se peigne et prend aussitôt après la nourriture avec la main, eh bien, elle n'en est pas morte, elle n'est pas tombée malade. (94, samedi 16 mars 1844)

La tête et le dos d'un chef ou d'une femme de rang sont des parties du corps considérées comme les plus tapu. Tapu, dans ce sens, est considéré selon la définition donnée par Edward Shortland, un observateur contemporain de Garin, comme une loi absolue : « the breach of which [tapu] laws by anyone is a crime displeasing to the *Atua* of his family. Anything *tapu* must not be allowed to come into contact with any vessel or place where food is kept. This law is absolute. Should such contact take place, the food, the vessel, or place, become *tapu*, and only a few very sacred persons, themselves *tapu*, dare to touch these things. »¹¹⁶ Cet état peut se transmettre à tout objet ou personne qui y entre en contact. En s'étant coupé les cheveux, les mains de la femme de Pouri sont devenues alors très tapu. Selon cette loi, il lui est interdit tout contact avec de la nourriture jusqu'à ce que ses mains retournent au statut de noa. Une telle transgression peut entraîner la maladie ou la mort. Selon l'hypothèse de Shortland, son origine provient de la croyance selon laquelle : « the soul, or spiritual essence of man, resided in the brain and spinal marrow, those organs having been necessarily observed to be so essential to life. »¹¹⁷

Pour retrouver l'usage normal de cette partie du corps, il est nécessaire de rendre ses mains « noa » ou « ordinaires » par le recours à différents rituels visant à lever un tapu. L'une de ces cérémonies consistait à se frotter les mains avec des pommes de terre ou des racines de fougères cuites sur un feu sacré. Cette nourriture, appelée « horohoronga », était ensuite apportée au chef de famille pour qu'il la consomme. Par

¹¹⁶ E. Shortland. *Maori Religion and Mythology*, 1882, p. 25.

¹¹⁷ E. Shortland, *Traditions of the New Zealanders*, p. 107.

cet acte, les mains de l'individu étaient immédiatement rendues noa.¹¹⁸ L'ethnologue moderne, Jean Smith, assume que :

The power of tapu derived from the gods. To infringe a tapu was to anger the gods and to expect their displeasure. Inversely, a misfortune such as illness was the work of the gods, and proved that a tapu had been broken. [...] When tapu were ritually removed what was primary was the unwanted condition or state hindering the continuation of life, whether it were that pertaining to illness, war, birth, a lesson, a tree stump or the construction of a house; these tapus, however, manifested the power of the gods as their infringement would too clearly prove.¹¹⁹

Les deux systèmes cosmologiques sont étudiés avec attention par les Maoris et le concept du châtement divin est reconnu comme une part intégrante du monde chrétien. Wetekia considère le système de rétribution du christianisme préférable à celui du tapu maori. Pour Wetekia, le christianisme a plus d'attrait car la sanction divine est donnée dans l'autre monde tandis que, dans le monde maori, la punition se fait dans le monde physique :

Pour vous, me dit Wetekia, votre sort est préférable, car votre dieu prend patience et il ne punira que dans l'autre monde, mais pour nous, nous sommes toujours punis dès ce monde. Je lui réponds qu'il vaut mieux être puni ici-bas plutôt que dans l'autre monde car dans l'autre monde le châtement sera sévère. (11, dimanche 19 avril 1846)

Le christianisme contribue à l'abandon des forces restrictives traditionnelles comme le tapu et apporte aux personnes baptisées une forme de rationalisation de leur expérience religieuse. En étant dégagé du tapu traditionnel, l'individu est libre de vivre sans les restrictions qui y sont liées. La loi traditionnelle, en effet, était très stricte et probablement une grande gêne dans la vie de tous les jours puisque sa violation pouvait engendrer des conséquences dramatiques menaçant la vie ou la santé de l'individu. Shortland note que les lois du tapu : « are felt a hardship to be endured of necessity and not of will. »¹²⁰ Les conséquences de l'affaiblissement du tapu sont cependant dévastatrices pour un concept sur lequel repose l'homogénéité et la cohésion à la fois sociale, culturelle et politique d'une société.

¹¹⁸ E. Shortland, *Traditions of the New Zealanders*, p. 110.

¹¹⁹ Jean Smith, *Tapu Removal in Maori Religion*, p. 25.

¹²⁰ E. Shortland, *Traditions of the New Zealanders*, p. 109.

Le christianisme apporte dans la vie et la pensée maories une dimension novatrice puisqu'il offre la possibilité d'attitudes et de transgressions nouvelles. Les personnes converties, faisant confiance à la force protectrice de la déité chrétienne, peuvent initier des actions totalement défendues par le système d'origine. L'évangélisation de Garin se déroule à une période où les individus sont prêts, pour différentes raisons, à tenter cette expérience. Garin est un instrument crucial dans ces changements en les initiant ou leur fournissant un contexte. Lorsqu'il pousse Kaperiere et Matiu à ne pas respecter le tapu de la casquette du chef Wetekia, il procure en quelque sorte un contexte psychologique favorable à un acte aux conséquences graves dans le système d'origine. Kaperiere est ainsi aidé par un climat de confiance et de rassurance :

[...] à ton baptême je t'ai demandé si tu renonçais à Satan, tu as répondu, j'y renonce, et tu le crains à présent ! tu sais bien que Satan n'a pas de pouvoir sur ceux qui sont baptisés et qui ont la foi. [...] Un instant après il me dit : Eh bien, je vais la toucher. Alors je la prends entre mes mains et il la prend aussi lui-même et la remet sur mon lit ; je le loue de sa détermination et l'encourage à ne rien craindre. [...] C'est bon, lui dis-je, tu m'as obéi ensuite, cela suffit, je ne suis pas en colère contre toi, mais seulement souviens-toi bien que c'est la vérité que je te dis et que je suis sûr que tu ne tomberas pas malade pour avoir touché cette casquette, ni Matiu ni moi. (171, dimanche 28 avril 1844)

Toucher un objet ayant eu contact avec une partie du corps tapu d'une personne est un grand danger. Non seulement il met à risque la personne ayant fait l'offense mais aussi la personne tapu (ici le chef Wetekia), voire même la communauté dans sa totalité. La pression que Garin met sur Kaperiere et Matiu est donc grande et lourde de responsabilité pour ces jeunes Maoris. Cependant, en apportant une conviction avec l'acte, Garin propose d'une certaine manière un environnement favorable à la transformation des croyances initiales et surtout un appui psychologique à Matiu et Kaperiere.

Violer un tapu était le plus souvent un acte involontaire. La violation volontaire était rare. Toutefois, dans la mythologie maorie, le personnage de Maui, l'ancêtre des légendes, est révélateur. La plus grande partie de son pouvoir provient d'actes de violation de tapu, souvent représentés comme des preuves de bravoure. Maui est particulièrement distinctif pour son non-respect des lois du tapu et des conventions en général. L'un des ses exploits les plus célèbres, ou du moins les plus racontés dans l'art

oratoire maori, les chants et les proverbes, est d'avoir créé les îles qui forment la Nouvelle-Zélande. Les légendes lui attribuent d'avoir pêché l'île du nord, qui porte depuis lors son nom : Te Ika a Maui, le poisson de Maui. Un exploit, qu'il accomplit à sa façon. Tout d'abord, en visitant la cave tapu qui contenait les ossements de son grand-père, Murirangawhenua, il s'empara de l'os de sa mâchoire, qu'il transforma en hameçon. C'est un acte doublement transgresseur puisque, tout d'abord, normalement seul un ennemi utiliserait un os humain en ce but, et seulement dans l'intention de provoquer une très grande insulte. Toutefois, Maui fut capable de violer le tapu de cette manière inimaginable sans aucune conséquence. Et par cet acte, il acquit un grand pouvoir.¹²¹ Maui cependant eut une fin tragique, refusant les conseils et essayant une fois de plus de modifier le cours des choses, il est vaincu par Hine-nui-te-po (la grande femme de la nuit) qui personnifie la mort et les ténèbres. Sa défaite apporte la mort dans le monde des humains. La légende de Maui représente deux aspects de la pensée maorie. D'un côté la bravoure et le défi des conventions, d'un autre la mort et le caractère fataliste de la vie. La figure mythologique de Maui laisse cependant entrevoir des possibilités pour l'homme qui est prêt à défier les conventions et à oser. Cet esprit de risque se retrouve d'une certaine manière chez les Maoris qui se lancent dans le christianisme et qui, au-delà des conventions et avec la confiance de la supériorité de l'ordre nouveau, prennent le risque de quitter leurs anciennes certitudes religieuses.

Lorsque Kaperiere et Matiu touchent la casquette de Wetekia, c'est un acte de courage qui n'est pas sans l'acquisition d'un certain degré de prestige personnel lié à l'acte de transgression. Ils ont franchi une étape qui désormais les distingue, les sépare du monde d'origine. C'est aussi une première étape de rationalisation de leur croyance initiale telle que la définit Clifford Geertz :¹²² c'est par l'expérience directe même de l'invalidité de l'ancien système, que les présuppositions initiales peuvent alors être abandonnées ou être réinterprétées. Les changements peuvent procéder ou être initiés du moment où les anciennes croyances sont prouvées comme irrationnelles ou invalides. L'expérience directe est une étape vers le changement d'appartenance religieuse. Selon Geertz, le christianisme apporte une réponse, puissante en soi, en rationalisant le rapport des personnes avec le surnaturel et en affaiblissant les anciens interdits.

¹²¹ M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 115.

¹²² C. Geertz, 'Internal Conversion' in *Contemporary Bali, The Interpretation of Cultures*, p. 170-89.

Pour les nouveaux chrétiens, cependant, il est difficile d'ignorer totalement le tapu et de passer aisément à un nouveau mode de comportement. Devenir catholique, dans un environnement où la nouvelle religion n'est pas suivie par la majorité du groupe, entraîne des risques. Mohi et Emeretiana sont capables de ne pas respecter le tapu hors du visu de la communauté mais pas lorsqu'ils se retrouvent placés sous le regard des autres :

Les naturels avant la prière me disent qu'ils n'ont point de feu ; j'en vois un grand allumé à côté d'eux, je leur fais cette observation. Mais, me disent-ils, il est tapu, et ils me disent hautement : Nous ne craignons pas cela mais c'est pour qu'on ne se fâche pas contre nous. [...] lorsque j'entre dans ma maison, deux néophytes Mohi et Emeretiana me suivent en m'apportant un charbon du feu tapu, et me disent, en riant tant qu'ils peuvent : Tiens, tiens voilà un charbon dépêche-toi afin qu'on ne le voie pas et nous allumons le feu avec ce charbon. (119, dimanche 24 mars 1844)

Dans la société traditionnelle, le tapu n'était pas seulement une loi religieuse, c'était aussi une loi sociale. Outre les conséquences surnaturelles de la violation d'un tapu, les observateurs de l'époque rapportent l'existence de sanctions physiques appliquées au transgresseur. Maning note : « An infringement of [the tapu] subjected the offender to various dreadful imaginary punishments, of which deadly sickness was one, as well as to the operation of the law of muru [...] »¹²³ En cas de violation involontaire d'un tapu, la conséquence surnaturelle pouvait en certains cas être contrée mais : « the civil action, or the robbery by law of muru, would most likely have to take its course, though possibly in a mitigated form. »¹²⁴ Emeretiana et Mohi, tout en n'ayant plus de peur de transgresser le tapu, risquent d'être soumis aux sanctions sociales qui punissent la violation d'un tapu, sanctions qui peuvent prendre la forme du muru, une forme de pillage social, ou un acte de violence. Nous pouvons voir dans les 'Notes de mission', que ces sanctions sont prises en charge par le chef principal qui vient punir ces transgressions des lois sociales. À la différence de certains « villages de mission » des missionnaires anglicans ou wesleyens, Garin ne fournit pas d'espace protégé et séparé permettant aux nouveaux convertis de suivre et d'expérimenter avec les valeurs et les pratiques de la nouvelle religion. Les missions anglicanes, par exemple, offraient la possibilité aux nouveaux convertis de travailler et vivre dans l'enceinte de la station de

¹²³ F. E. Maning, *Old New Zealand*, p. 123.

¹²⁴ F. E. Maning, *Old New Zealand*, p. 123.

mission. Ils étaient encouragés à former un groupe indépendant à l'extérieur de leur société d'origine. Garin, en revanche, n'a pas ni les moyens ni l'infrastructure nécessaire pour fonder et entretenir une telle communauté.

Adopter la religion du Pakeha, c'est aussi abandonner son tapu traditionnel. Himeo interprète le baptême comme une cérémonie qui retire le tapu des enfants :

Himeo répond : Les enfants qui ont été tapus ne perdent-ils pas leur tapu après qu'on les a plongés dans l'eau ? (21, jeudi 22 janvier 1846)

Si le baptême permet d'être libéré du tapu, il retire aussi le mana des esprits des ancêtres et par là le pouvoir et statut spécial d'un individu qui lui donne son rang dans la société. La plupart des chefs rencontrés par Garin lui disent qu'ils ne veulent pas se faire baptiser dans l'immédiat. Certaines personnes viennent participer aux prières chrétiennes mais refusent catégoriquement le baptême. Garin apprend que le chef Wetekia qui désirait se faire baptiser avait proposé à quelqu'un d'autre de lui transmettre ses tapus car il ne voulait pas perdre sa relation avec les esprits de ses ancêtres ou atua :

Wetekia me dit qu'il avait ainsi parlé il y a quelque temps à Himeo avant son baptême : Écoute-moi, je pense à me faire baptiser et en me faisant baptiser c'est à toi que je veux transmettre tous mes tapus, c.-à-d. le mana. Celui-ci a refusé, voulant se faire baptiser, et Wetekia n'a pas pu se faire baptiser parce qu'il n'y a personne à qui il puisse transmettre ses tapus. (11-2, dimanche 19 avril 1846)

J. P. Johansen, s'appuyant sur les textes de la mythologie maorie, interprète le mana comme une sorte de « active fellowship »¹²⁵, une sorte d'association active. Il note cependant que l'on ne peut définir ce concept avec des mots et que « we are without the experience which is expressed by *mana* ». ¹²⁶ Cependant la perte de l'influence du tapu comme interdiction religieuse et sociale a des implications importantes au niveau de l'individu.

Le tapu est le gardien du mana, qui provient des esprits des ancêtres et qui a un rôle central dans la reconnaissance du rangatira. Les hommes ou les femmes possédant le mana l'ont reçu de leurs ancêtres (proches ou lointains) et ce n'est pas non plus quelque

¹²⁵ J. P. Johansen, *The Maori and His Religion*, p. 85.

¹²⁶ J. P. Johansen, *The Maori and His Religion*, p. 98.

chose que les tutua (personnes sans rang particulier) pouvaient posséder.¹²⁷ F. E. Maning remarque que toute personne de rang possédait un tapu permanent qui consistait en un certain caractère sacré attribué à un chef et qui ne le quittait jamais. Cette condition lui était attribuée depuis la naissance. Toute personne se réclamant être un rangatira possédait à un degré plus ou moins important cette qualité surnaturelle. Celle-ci était transmise à toutes leurs possessions, spécialement leurs vêtements, armes, ornements ou outils et toute chose qu'ils touchaient. En ce cas, le tapu servait comme une forme de protection des propriétés du rangatira contre le vol.¹²⁸ Maning attribue l'origine du tapu à une force ayant pour fonction de conserver la propriété et d'empêcher le vol ou l'utilisation par une tierce personne. En retirant le tapu, le christianisme retire à la personne un moyen d'affirmation sociale.

Wetekia est confronté à un paradoxe : tout en désirant se faire baptiser, et par là peut-être profiter de la protection supérieure de la divinité pakeha, il ne veut pas perdre l'essence sacrée qui lui assure son pouvoir personnel et son statut social. Il faut trouver un moyen de s'assurer le pouvoir de la religion du Pakeha, sans que l'adoption du christianisme se fasse au détriment de sa relation avec le monde surnaturel maori, gardien aux yeux des autres membres de leur société de leur rang et de leur statut. L'idée effleurée dans le rapport des 'Notes de mission' laisse entendre qu'un système de transmission du tapu personnel à une autre personne aurait pu être mis en place en réponse à ce dilemme.

Les conséquences pour une personne baptisée vont au-delà d'une simple adhésion religieuse. En effet, en retirant le tapu d'une personne par le baptême, le christianisme affecte profondément le statut individuel de la personne baptisée au regard de sa société d'origine. Le chef Waiata est très inquiet des conséquences du baptême et de la nouvelle condition que celui-ci apporte. Il considère qu'en ayant été baptisée, Emeretiana, la femme de Tiperia, est devenue « noa », c'est-à-dire ordinaire, ce qui la place dans la catégorie la plus basse de la société, celle des esclaves :

Tiperia vient me prévenir de ce qu'on dit parce que j'ai fait coucher sa femme à la cuisine. Il pense que c'est Waiata qui a ainsi parlé. Il a dit : Kua ponongatia tatou [nous sommes devenus des esclaves] c-à-d. qu'ils sont devenus noa [ordinaires] ceux qui ont

¹²⁷ M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 99.

¹²⁸ F. E. Maning, *Old New Zealand*, p. 122.

été baptisés, n'ont plus observé les tapus. Waiata lui-même dit à Emeretiana après son baptême : Eh bien à présent va chez le p[ère] Garin, va souffler le feu, boire de l'eau dans les marmites, coupe tes cheveux et jette-les au feu. Tu es noa à présent. (460, mardi 19 novembre 1844)

Il existait dans la société maorie traditionnelle, deux classes principales d'individus : la classe des chefs qui comprenait des ariki ou des rangatira et la classe des esclaves. Les rangatira étaient les hommes libres, pouvant s'identifier à une descendance plus ou moins prestigieuse. Parmi les rangatira existaient les ariki, les premiers nés d'un rangatira de grande famille. En revanche, par leur condition d'esclaves, les membres de cette classe ne pouvaient se réclamer d'aucune descendance et n'avaient aucun tapu lié à des ancêtres. Le tapu était une force ou mana que seuls les hommes libres, chefs, rangatira ou ariki possédaient, il était hérité de leurs ancêtres.¹²⁹ Le rang d'une personne se reconnaissait par l'importance des interdits qui lui étaient attachés.

Cette conception du baptême chrétien était une raison majeure du refus du christianisme par certains chefs qui refusaient de voir leur rang égalé à celui d'une personne « noa ». Cependant, ces conditions étaient en train de changer avec le développement du christianisme. Certains rangatira refusent le christianisme qu'ils voyaient comme une religion d'esclave, d'autres trouvent dans le christianisme un moyen de se libérer du tapu. A. Begg, dans son étude de la relation des rangatira avec le christianisme, a montré que, pour certaines personnes, la libération du tapu apportée par le christianisme est un grand facteur d'adoption.¹³⁰

Le concept de tapu influence aussi la manière dont les Maoris convertis vivent le christianisme. Des Maoris ayant été à la guerre refusent de faire la prière chrétienne pendant une certaine période pour « neutraliser » un acte interdit par le nouveau code moral. Garin remarque :

Les naturels en revenant de la guerre ont cessé de faire la prière pendant 1 mois et demi pour faire le wakarite du temps qu'ils se sont battus. (113, vendredi 7 août 1846)

La violation du tapu chrétien est équilibrée par l'abandon momentané de la prière. Cet exemple est une preuve supplémentaire d'accommodation et montre comment le

¹²⁹ M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 186.

¹³⁰ A. Begg, 'Early Maori Religious Movement', *Mémoire de M.A.*, p. 14.

concept d'équilibre ou d'harmonie inhérent à la pensée maorie se transpose dans les attitudes chrétiennes.

Le non-respect d'un code religieux chrétien est interprété comme la violation d'un tapu. Le jour du sabbat avait été présenté par les missionnaires comme un tapu chrétien dont le non respect pouvait engendrer la colère du Dieu chrétien. Hakopa attribue son accident à la violation du tapu chrétien tout comme il aurait pu l'attribuer à la violation d'un tapu traditionnel :

On tue donc les porcs, Hakopa se démet l'os de la cuisse en poursuivant un porc, et les naturels disent : C'est aujourd'hui dimanche, c'est pour cela que ce mal lui est arrivé. [...] J'ai vu, lui dis-je, dans mon pays plusieurs personnes qui ont été frappées de maladie ou de mort pour avoir travaillé le dimanche. Jusqu'ici, me répond-il, je n'avais pas travaillé le di[manche] et aujourd'hui voilà... (321, dimanche 28 juillet 1844)

Les Maoris avaient une attitude très fataliste vis-à-vis de la maladie. L'origine surnaturelle signifiait que seule une action surnaturelle devait être entreprise pour y remédier. Ainsi, il existait différents moyens et types de réponse à ce phénomène. La première chose à faire était de trouver l'origine ou la cause de la maladie, soit, en termes maoris, quel événement ou acte avait causé la colère de l'atua responsable de la maladie. Pour ce faire, on pouvait avoir recours à un tohunga karakia ou personne spécialiste en affaires occultes. Son but était de cerner et reconstituer l'acte de transgression. Ensuite, il lui fallait performer les incantations (karakia) appropriées afin de faire partir l'esprit, l'apaiser ou agir généralement sur l'esprit courroucé. Si tous ces actes étaient sans efficacité, le malade ou mourant était alors laissé à son sort. Parfois, le tohunga pouvait découvrir que la maladie n'avait pas été causée par la violation d'un tapu mais par un acte de makutu ou magie noire. Dans ce cas, il devait intervenir et performer un acte magique supérieur pour contrer l'envoûtement initial.

La réponse d'Hakopa à cet accident n'est pas contredite par Garin. Au contraire, Garin profite de cette occasion pour exploiter cette pensée, afin de communiquer la crainte devant être inspirée par la divinité chrétienne. Il récupère la croyance initiale pour montrer la puissance de son propre Dieu et tout en s'incorporant dans ce modèle de croyance traditionnel, il le renforce, l'exploite et le subvertit.

Comme nous l'avons vu précédemment, pour les nouveaux baptisés, le christianisme n'est pas seulement un nouveau rituel apportant une réponse nouvelle à la maladie ou la mort, il représente un nouveau code de loi, perçu par certains comme légitime et ayant un sens dans leur communauté. La Bible représente le code de loi du christianisme et, comme représentant du mana de l'Atua des Pakeha, la 'Parole chrétienne' matérialisée par l'écrit prend elle aussi une valeur nouvelle. En liant l'alphabétisme avec la diffusion du christianisme, le pouvoir du Dieu chrétien est étroitement lié avec le pouvoir de l'écrit. Ainsi pour les Maoris qui étaient devenus chrétiens, violer le code de loi qu'elle représentait était identique à la violation d'un tapu.

La moralité chrétienne de ce fait intégrée dans le système existant devient un outil de régulation des attitudes des membres de la communauté. Hoane Papita qui a eu une relation sexuelle non autorisée selon le code chrétien vient auprès de Garin s'enquérir de la punition qui risque de lui être infligée. Son acte est une affaire publique et est le sujet d'une réunion en « komiti ». Hoane par son puremu a violé un tapu chrétien et sa faute est rendue publique et jugée à cette occasion. Un nouveau code de conduite est exploité en relation avec les lois nouvelles. Les Maoris se sont approprié les outils nécessaires pour vivre leur propre forme de religion et de loi :

Dans la soirée les naturels me disent qu'ils veulent appeler Hoane Papita au comité afin qu'on connaisse bien la chose et qu'on cesse dans la rivière des rapports sans fin sur cet article. J'approuve la chose et le soir on fait ce comité qui dure près de 3 ou 4 heures c.-à-d. jusqu'à 11 h. du soir. [...] À la fin je leur adresse un mot à tous, et leur dis que ce jugement est l'image du jugement dernier où tous les péchés seront révélés et où personne ne s'excusera... (49, dimanche 18 février 1844)

Le comité est un moyen de rétablir l'équilibre, de restaurer une harmonie perturbée par l'acte de Hoane. La communauté chrétienne que Garin avait cherché à former était en train de prendre sa propre indépendance et son autonomie. Les remarques de Garin à cette occasion sont en fait des tentatives pour reprendre le contrôle sur ses paroissiens, mais Garin va être incapable de rétablir ou d'assurer un quelconque contrôle sur le phénomène amorcé. Garin va de plus réaliser peu à peu qu'il a peu de moyens de contrer cette perte de contrôle. La pénitence, par exemple, est un acte peu compris par ses paroissiens. Ses moyens ne s'accordent guère avec la société traditionnelle de violence ou de punition surnaturelle. Garin va ainsi tenter de faire appel à des menaces

qui ont plus de sens pour ses paroissiens : menacer de chasser, refuser de donner un paiement, refuser de donner sa main.

Pour Hoane Papita, enfreindre une loi chrétienne c'est s'exposer à recevoir une sanction sociale administrée par les autres membres de la communauté. La nouvelle religion est conçue comme une loi religieuse et une loi sociale car elle touche à la vie séculière des individus :

As-tu commis le puremu ? Non dit-il, j'ai seulement dormi sous la même couverture. Eh ! bien si tu n'as pas commis le puremu, tu peux continuer à venir à la prière. Moihi m'a dit, continue le coupable, tahioa [pour taihoa], ka toro te ao. Cela veut dire que l'on va me tuer, qu'en penses-tu ? Il t'a dit cela non pas tout à fait sérieusement, c'est seulement pour te faire voir la grandeur de ta faute dont tout le monde va parler. (47, dimanche 18 février 1844)

Garin s'appuie sur les lois traditionnelles pour faire passer son message et présenter Dieu comme l'ultime perpétration des châtiments causés par le non-respect d'un code chrétien. Mais le nouveau code, en s'appuyant sur une pratique originale, a plutôt tendance à renforcer des réactions qui respectent les croyances originales que de transformer radicalement le système existant.

La façon dont certains Maoris perçoivent la notion du péché est proche de la conception de l'Ancien Testament. Pécher consiste avant tout à ne pas garder les commandements de Dieu ou à ne pas l'honorer par ses actions ; le péché peut être commis consciemment ou inconsciemment, mais même dans le cas d'un péché involontaire, un sacrifice de réparation est nécessaire. Ce qui compte c'est le caractère objectif de l'action, et l'idée de culpabilité définit un état dans lequel on entre simplement à cause de ce qui s'est passé. Pour Garin, qui partage la vision paulinienne (Jn 8, 34) du péché, les péchés sont des actes de désobéissance à Dieu. L'homme est sauvé lorsqu'il est capable d'observer les commandements. Mais le prêtre a aussi le pouvoir spécial du pardon et de rémission des péchés, un concept peu compris par ses paroissiens, à l'exception peut-être de son ami Tiperia :

Tiperia me demande s'il faut qu'ils communient demain pour la fête de l'Épiphanie, je lui réponds qu'ils feront bien mais que d'ailleurs je laisse cela à leur choix. Il ajoute : Depuis Noël, je ne suis pas tombé dans le péché, ai-je besoin de venir me confesser ?

et quand on veut communier et que l'on a point de péchés doit-on se confesser ? Je lui dis : Si [on] n'a pas péché on n'est pas obligé de venir se confesser, mais il faut bien chercher dans sa conscience. (1-2, dimanche 5 janvier 1845)

En ce cas, le sacrement de la confession est un rite qui rend noa. Le péché permet l'absolution de la faute. En cas de « faute », il arrive aussi que ses néophytes abandonnent la prière selon leur pensée traditionnelle de utu.

Garin est l'héritier d'une tradition religieuse plus dogmatique et catéchétique qu'apologétique. Une place très grande est faite au sacrement de pénitence, un des buts principaux de la mission étant d'obtenir la conversion des pécheurs par la confession.¹³¹ L'administration du sacrement de pénitence était encore dominée à l'époque par le rigorisme des moralistes français du dix-huitième siècle. Garin hérite de l'attitude de ses supérieurs J.-C. Colin et Mgr Devie dont il avait adopté la morale miséricordieuse basée sur la doctrine de S. Alphonse de Liguori.¹³² Mais dans le contexte de mission, ces instruments sont peu efficaces et l'attitude maorie sur la notion de faute et de pénitence s'oppose à celle de Garin : « En arrivant je ne lui ai pas donné la main, et elle s'est couverte la figure et a un peu pleuré, mais c'est un peu de coutume chez eux. Un naturel me dit : Vois-tu ? elle est trop mauvaise, elle priera, elle tombera, elle priera, elle tombera, elle priera, elle tombera ; elle abandonne donc la prière. » (112, jeudi 21 mars 1844)

Garin exploite également des événements condamnés par la loi maorie pour présenter son Dieu vengeur. Après avoir rendu visite à Wakakohu, une femme de Tirarau ayant commis un adultère avec Mahiowa, Garin exploite l'événement : « je leur dis que si elle meurt avec son péché sans baptême, elle sera punie sévèrement de Dieu, mais que si elle se repent et si elle se fait baptiser, elle ira dans le ciel. » (141, jeudi 11 avril 1844) Il exploite la loi maorie pour présenter le jugement de Dieu et assimile la loi divine avec la loi maorie. Son puritanisme chrétien s'accorde avec le code de loi de la société maorie qui condamne l'acte adultérin pour les femmes de rang.

Dans ce contexte, le baptême est fréquemment refusé car on ne veut pas devoir suivre le code moral et puritain apporté par les missionnaires. La pensée catholique s'oppose à la

¹³¹ J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie*, p. 74.

¹³² J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie*, p. 71.

pensée maorie. Pour les prêtres, c'est une fois baptisé que l'on a la grâce de Dieu qui permet de bons comportements, mais pour Wetekia, par exemple, il faut d'abord avoir un comportement correct en fonction du code tapu pour être baptisé. Wetekia dit à Garin qu'il refuse que ses enfants soient baptisés, parce que :

Ils sont trop étourdis, dit-il, ils s'amuse, ils désobéissent. Il prend pour de grands péchés ce qui n'est qu'étourderie. M^{gr} lui demande : 'Ta fille est-elle voleuse ? Non. Fait-elle des ruri ? Non. A-t-elle fait des puremu ? Non. Mais elle joue, elle s'amuse, elle désobéit. M^{gr} lui dit que c'est sans doute un péché de désobéir, mais que cette fille ayant un grand désir du baptême, il faut espérer qu'elle se repent[e] et qu'elle sera obéissante à l'avenir.

Dans la pensée de Wetekia, le péché est perçu comme la violation d'un tapu, et donc le responsable encoure le châtement d'une puissance surnaturelle.

L'influence du christianisme crée des formes d'accommodation. Pour échapper au système de tapu chrétien, certains Maoris adoptent une forme d'identification nouvelle qui leur permet de profiter de certains aspects de la nouvelle religion sans être nécessairement impliqués dans une relation avec le missionnaire. Garin rencontre des individus qui se disent « noho noa », un terme peu expliqué et peu relevé par les commentateurs de la société maorie du dix-neuvième siècle. « Nous restons noho noa », c'est ainsi que le rangatira Tito (cousin du chef principal Tirarau) répond à Garin lorsque ce dernier le questionne sur l'attitude qu'il a adoptée vis-à-vis de la prière chrétienne :

Je vois Tito en passant à Te Toke ; Panapa l'a trouvé faisant la prière avec sa femme, il me dit qu'il a renoncé à son projet d'aller trouver Hone Heke. Je lui demande s'ils font la prière, il me dit : Non, nous restons noho noa. Tu m'as demandé un livre ? — Oh ! c'est pour rien. (96-7, lundi 12 mai 1845)

« Noa » désigne usuellement un état qui n'est pas sous l'influence du tapu. « Noho noa » peut être traduit par « rester sans restriction du tapu », « sans conséquences », ce qui indique dans le contexte de la réponse de Tito, que celui-ci ne se conçoit pas sous l'influence du tapu chrétien. Dans le journal de Garin, « noho noa » s'applique aux Maoris qui veulent rester ordinaires, c'est-à-dire, sans être baptisés, et qui ne suivent pas les restrictions liées au culte catholique, tout en faisant la prière. Ils n'ont pas adopté

une vie chrétienne, ils sont neutres. Il est possible qu'à cette époque il y ait eu un désir de faire l'expérience de la prière du missionnaire sans pour autant participer au tapu qui y était lié.

« Noho noa » semble aussi qualifier les personnes qui expérimentent avec la prière chrétienne sans toutefois abandonner leur statut ancestral. Le grand chef Tito désire profiter du bénéfice des karakia du missionnaire, mais sans pour autant perdre son statut ancestral et son lien avec ses tapu personnels. C'est ainsi une sorte de compromis qui permet aux rangatira comme Tito, Wetekia ou Himeo de conserver le mana de leurs atua tout en essayant de profiter du pouvoir des forces étrangères nouvelles. L'anthropologue Raymond Firth note que, dans la société traditionnelle pré-européenne, il existait des rites « whakanoa » ou cérémonies « of 'making common' things that were sacred or prohibited in order that they might become available for ordinary use. »¹³³

Le chef Paikea dit à Garin qu'il y a des Maoris qui font une prière « noa », ce qui veut dire probablement dans ce cas aussi, une prière sans une quelconque relation avec un prêtre ou un ministre :

Ne fais-tu pas la prière ? Mais, lui réponds-je, il n'y a personne pour la faire avec moi.
— Oh, il y en a quelques-uns par là qui font une prière noa [informelle]. Eh bien prions. Je fais la prière et 5 ou 6 jeunes gens répondent avec mes 2 naturels, c'est la 1^{ère} fois que je fais la prière. (234, vendredi 24 mai 1844)

Dans un autre cas, les Maoris de la mission sont mécontents que Garin ait refusé de donner sa main à un certain Kaka parce qu'il a eu une liaison sexuelle condamnable. On reproche à Garin d'avoir appliqué une sanction (le refus de donner la main) à un individu « noho noa » qui n'est pas catholique :

Si c'était un de nous autres qui faisons la prière ce serait juste mais un noho noha [pour noa] ce n'est plus la même chose. (365, mercredi 18 septembre 1844)

Ce terme que l'on peut considérer comme une sorte de néologisme, adopté pour qualifier les Maoris n'étant pas sous l'influence du christianisme, n'est pas noté par les observateurs de l'époque. Cependant le père Maxime Petit dans une de ses lettres au supérieur mariste en France, J.-C. Colin fait référence à « noho noa » comme d'un

¹³³ R. Firth, *Economics of the Maoris*, p. 252.

terme utilisé par les Maoris qui se décrivent comme « n'ayant tourné à aucune religion »¹³⁴ ou en d'autres mots, ceux qui ne sont pas sous l'influence d'un tapu pakeha. Il est possible que ce terme serve à décrire une situation intermédiaire, où l'individu, sans avoir perdu ses propres tapu, c'est-à-dire le mana de ses ancêtres, peut faire la prière chrétienne sans avoir pour autant adopté le tapu des Pakeha.

L'influence de la pensée chrétienne contribue à faire naître une série de réactions et d'innovations au sein de la société maorie. La langue et la pensée d'origines sont reformulées pour s'accommoder de réalités nouvelles.

Dans la cosmologie maorie, les atua sont les esprits des morts ou des ancêtres proches ou lointains qui continuent à vivre sous une forme nouvelle et qui peuvent interférer avec le monde des vivants. Cette interaction peut être positive ou négative. Pour éviter une intervention négative (comme la maladie), les rites corrects et des karakia doivent être strictement observés. Parce que les missionnaires ont employé le mot « karakia » pour définir les prières chrétiennes, de nombreux Maoris considèrent le rituel chrétien de la même manière que leur rituel traditionnel. Les prières chrétiennes, appelées karakia des missionnaires, sont interprétées comme des incantations permettant de communiquer avec l'atua pakeha. Les cérémonies du culte chrétien donnent accès au pouvoir du Pakeha.

La prière représente, pour les missionnaires européens, la première étape vers la christianisation. Son enseignement constituait donc la première phase indispensable de l'évangélisation. Il était demandé aux postulants d'apprendre par cœur les prières principales du 'Book of Common Prayer' et des hymnes pour les Anglicans et les Méthodistes, du livre de prière pour les Catholiques. En cela les missionnaires ont une pratique unifiée car, dans toutes les dénominations, l'on demande de se réunir quotidiennement, le matin et le soir pour une récitation en commun. Garin constitue des groupes de prières pouvant prendre en charge les récitation en son absence. Si un néophyte désirait le baptême, il recevait une formation supplémentaire donnée par le prêtre.

Il est aisé pour les Maoris de satisfaire ces étapes, habitués à la récitation de longues litanies, incantations et généalogies. Dans une société où la mémoire collective était

¹³⁴ Petit à Colin, 20 janvier 1844, C. Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 4, doc. 293, p. 22.

transmise oralement, ceci était généralement considéré comme une formalité. Dans son sens général, « karakia » désignait toute forme d'incantation, dite de manière souvent très rapide et saccadée, ayant pour fonction de communiquer directement avec les esprits. Elles faisaient partie des cérémonies de la levée d'un tapu employées dans le cas de maladie, elles pouvaient aussi servir à jeter un sort. Pour garantir leur efficacité, leur diction devait être juste et précise, toute erreur pouvant avoir un effet inverse à l'effet désiré comme par exemple provoquer la colère de l'atua. La mémoire jouait donc un grand rôle dans le rapport avec les karakia.

Garin remarque que l'adoption du rituel de prière des missionnaires se fait en fonction d'un intérêt immédiat.

Ils sont convaincus que mes remèdes ne feront rien car le dieu, disent-ils, est plus fort. Je leur dis : S'il a le démon dans le corps, ou s'il ne l'a pas c'est ce que Dieu seul sait. S'il n'a pas le démon (ou le dieu maori) dans le corps, les remèdes lui seront utiles, mais s'il a le démon dans le corps, ne croyez pas que les remèdes puissent le faire sauver car le démon ne craint pas les remèdes ; le seul remède c'est la prière au dieu vrai. (55-6, dimanche 8 mars 1846).

L'approche de Garin est en effet de prouver la vérité de sa propre divinité. Au lieu de se placer dans une situation de total rejet des pensées traditionnelles, il cherche à exploiter et diriger les Maoris vers son système de pensée. Cependant cette approche n'est pas sans dangers et Garin se retrouve à plusieurs reprises lui-même face à des ambiguïtés et des paradoxes.

Les informations de Shortland correspondent approximativement avec ce que Garin rapporte dans les notes de mission : « Ils n'ont pas de prières proprement dites aux dieux maoris ; leurs prières consistent à conjurer les dieux maoris c.-à-d. les âmes de leurs ancêtres à ne pas leur faire du mal et à se retirer des corps qu'ils ont affligés de quelque mal » (14, mardi 2 décembre 1845). Garin a l'occasion d'observer des tohunga karakia ou spécialistes en incantations dire de telles karakia pour chasser un esprit du corps d'un malade : « Koke prie à ses côtés, avec beaucoup de dévotion, le dieu maori de s'en aller ; mais inutilement. » (dimanche 8 mars 1846). Il est même prêt à voir les karakia comme des formes d'exorcismes. Garin est forcé de reconnaître des pratiques qu'il condamne mais qu'il ne peut refuser :

Au 1^{er} abord je dis : ka he tenei [ceci est une erreur] ; cependant mes naturels me disent : dans cette prière on ne prie pas le démon seulement on lui dit de s'en aller et de ne pas venir faire du mal à celui qui mangera de ce porc ; je réfléchis qu'il y a de la ressemblance avec les exorcismes de l'Église. Je veux bien sûr l'éclairer sur ce point car des naturels baptisés ont aussi mangé du porc karakiotia [sous l'influence du tapu]. Je crois cependant que c'est mauvais (315, vendredi 21 novembre 1845).

En reconnaissant que les Maoris ont leur propre système de prières leur permettant de chasser Satan, Garin peut difficilement condamner les karakia maories faites sur un porc tapu. Garin est d'une certaine manière forcé à approuver des pratiques qu'il est venu condamner.

Tiperia avec qui Garin était proche lui apprend également que « lorsque les naturels plantent les kumaras me dit Tiperia, ils prient l'île des kumara c.-à-d. l'île de laquelle sont venus les kumaras [pour] qu'elle fasse produire beaucoup de kumara, c.-à-d. qu'elle bénisse leurs travaux. » (samedi 20 décembre 1845). Shortland voit également les karakia comme une part importante de tout rituel maori. Il note qu'on leur attribuait un grand pouvoir et que celui-ci était transmis aux hommes qui les prononçaient. Le pouvoir des karakia : « came down from one generation to another ever having power. Formerly their karakia gave men power. »¹³⁵ Apprendre les prières chrétiennes c'est donc s'attribuer le pouvoir spécial que celles-ci contiennent intrinsèquement et leur utilisation s'accompagne d'une attente et d'un résultat pratique.

Les karakia des missionnaires sont testées, puis abandonnées si elles n'apportent pas un résultat probant. Garin rencontre un individu qui a suivi les prières des missionnaires mais qui est retourné à ses pratiques traditionnelles lorsqu'il n'a pas vu de résultat. L'efficacité d'un remède par exemple peut être une preuve, dans certains cas, du pouvoir de l'esprit pakeha. La maladie et la guérison ont toujours eu une relation avec le monde spirituel. Les remèdes et le missionnaire sont perçus en termes équivalents. Le fait que Garin combine la fonction de docteur avec celle d'instructeur religieux ne peut qu'accroître la crédibilité de son système. La médecine est perçue selon une base mystique. La maladie est soignée par les incantations au nouvel Atua et pas seulement par les potions administrées. On dit à Garin que l'on a abandonné les waiata des missionnaires car celles-ci n'ont pas apporté de guérison :

¹³⁵ E. Shortland, *Maori Religion and Mythology*, 1882, p. 38.

Je lui demande ensuite si étant plus malade, il pense à se faire baptiser, il me répond que non, et me dit qu'étant missionnaire autrefois, il ne peut pas changer. Il a, dit-il, abandonné les waiata des missionnaires, car il a eu beau prier selon l'usage des missionnaires, cela ne l'a pas guéri, tandis qu'un peu de waiata maori (long comme le bout de l'ongle) l'a fait vivre. (108, mercredi 28 mai 1845)

Ce malade perçoit le rituel chrétien de prières et d'hymnes comme ses *karakia* traditionnelles. Shortland interprète les *karakia* comme une forme de prière dans certains cas à un atua et que « there are a variety of names or titles to denote *karakia* having special objects. » Il remarque cependant que : « It will be seen that a *karakia* is in some cases very like a prayer, — in other cases for the most part an invocation of spirits of ancestors in genealogical order, — in other cases a combination of prayer and invocation. »¹³⁶ Des *karakia* pouvaient être dites à l'occasion de nombreuses situations. Shortland a enregistré à la fin du dix-neuvième siècle un grand nombre de ces *karakia*. Certaines d'entre elles étaient très anciennes et dataient, d'après l'auteur, d'avant la période de migration des Maoris en Nouvelle-Zélande. Ainsi la *karakia* de Hineteiwaiwa utilisée pour le moment de la naissance était attribuée à Hine pour la naissance de son fils Tuhuruhuru et était toujours utilisée par les tribu Te Arawa à la fin du siècle.¹³⁷ Des *karakia* pouvaient être dites à l'occasion d'un makutu (sorcellerie) ou pour jeter un sort.

Garin, qui reconnaît que les Maoris ont leur propre forme de communiquer avec les esprits surnaturels, essaie de diriger ce qu'il considère comme une forme religieuse vers la divinité chrétienne :

Dans l'instruction que je leur ai fait[e] après la prière, j'ai appuyé fortement sur la nécessité de s'adresser au dieu vrai duquel seul dépendent la vie et la mort, et que si Satan a quelque pouvoir sur certains individus, ce n'est pas Satan qu'il faut prier mais bien celui dont il tient son pouvoir. (55-6, dimanche 8 mars 1846).

Mais les tentatives de Garin pour contrer ces croyances ne sont pas suffisantes puisque les Maoris étaient prêts à intégrer les nouvelles pratiques dans leur système traditionnel.

¹³⁶ E. Shortland, *Maori Religion and Mythology*, 1882, p. 25 et 28.

¹³⁷ E. Shortland, *Maori Religion and Mythology*, 1882, p. 28-30.

Dans les années 1830, certains chefs des tribus Ngapuhi, convaincus de la supériorité du mana du dieu chrétien, adoptèrent le christianisme. La première conséquence de cette adhésion fut la libération des esclaves, vers la fin des années 1830 et leur retour dans leurs tribus d'origine, où ils apportèrent l'enseignement chrétien. Selon Begg, ce retour était perçu comme une preuve de la puissance de l'atua de l'homme blanc, associé à la renommée de ses possessions matérielles, le mana du savoir-faire pakeha qui était très recherché et qui eut un grand rôle dans les premières conversions de cette époque.¹³⁸ Lorsque les missionnaires apportèrent un nouvel atua en Nouvelle-Zélande, il fut considéré comme un atua de grand mana.¹³⁹ Comme nous l'avons vu, devenir chrétien c'est, pour certains, accéder à la puissance du nouveau dieu pakeha qui donne son pouvoir aux Pakeha.

Le christianisme apporte une protection supérieure à celle des esprits locaux qui n'en existent pas moins. Faire le signe de la croix, par exemple, est considéré par Kaperiere comme un geste de protection contre le tapu du feu :

Mon feu est tapu. Kaperiere me dit de faire le signe de la croix pour que Te Piko fume sans crainte sa pipe allumée avec mon feu. (32, mardi 5 mai 1846)

Le feu était une entité qui pouvait être très tapu. Tout contact avec une personne tapu communique son état à la personne ou la chose ayant été en contact. F. E. Maning rappelle que « even to light a pipe at it would subject any inferior person, or in many instances an equal, to a terrible attack of the tapu [...] »¹⁴⁰ Garin, tout comme Shortland, doit constater que les conversions maories ne sont pas telles qu'il les imagine. Tout en ayant adopté le christianisme, de nombreux Maoris avaient toujours : « a lingering dread of [the] power [of the gods of his fathers], which, though weakened, was not totally destroyed. »¹⁴¹

Les Maoris qui avaient accepté le baptême se considèrent être placés sous une protection supérieure contre les esprits maoris ou contre le pouvoir du tapu.

Un soir ils [Matiu et Kaperier] allaient de nuit chercher quelque chose à 3 ou 400 pas de la maison, ils firent le signe de la croix en partant pour que Satan ne leur fit point

¹³⁸ A. Begg, 'Early Maori Religious Movements', 1974, p. 30.

¹³⁹ A. Begg, 'Early Maori Religious Movements', 1974, p. 26-7.

¹⁴⁰ F. E. Maning, *Old New Zealand*, p. 127.

¹⁴¹ E. Shortland, *Traditions of the New Zealanders*, 1856, p. 85.

de mal, car chez eux, ils croient que Satan ou dieu maori fait du mal à ceux qui sortent la nuit. (58, lundi 26 février 1844)

Dans la cosmologie maorie, à son origine le monde était dans les ténèbres. Celles-ci furent ensuite associées avec Papa, la mère-terre qui réside dans le monde d'au-dessous où vont les âmes des morts. Là vit Hine-nui-te-po (la Grande femme de la nuit), la femme qui apporta la mort dans le monde humain. La nuit et le monde souterrain étaient donc inséparablement associés et étaient tous les deux qualifiés par le terme Te Po [la nuit]. Ainsi, les Maoris craignaient-ils les ténèbres et ne sortaient ni ne faisaient d'activité la nuit à cause de la présence des esprits qui pouvaient la hanter.¹⁴² Le signe de la croix est perçu par Matiu et Kaperiere comme un signe magique qui a un pouvoir de les protéger contre les esprits de la nuit. Le christianisme apporte un nouveau rite magique auquel est attribué un pouvoir supérieur. Le missionnaire W. Yate, témoin de la société maorie dans les années 1830, raconte que : « They have a great dread of being out in the night ; and fancy every thing they hear and see is coming to harm or to destroy them [...] »¹⁴³ L'ethnologue E. Best rappelle : « The Maori has the dread of darkness [...] The principal cause of this fear is the dread of the supernatural beings, such as spirits of the dead that, as ghosts, are believed to be hovering about. »¹⁴⁴

Lorsque le pouvoir de la nouvelle religion ne s'est pas manifesté, certains retournent à leurs anciennes pratiques. Un malade qui accepte les remèdes de Garin performe devant lui un acte pour lever le tapu en faisant brûler de la fougère :

Ce matin après la prière, mon malade se fait donner de la fougère, il y met le feu et fait brûler dessus une certaine herbe qu'[il] est allé[e] chercher, il me dit : Vois-tu ? voilà nos anciens usages, [c'est pour que le dieu maori ne nous fasse pas du mal.] C'est pour enlever mon tapu. Ensuite il me demande un remède. (107, mercredi 28 mai 1845)

Ce pragmatisme maori au regard des rituels chrétiens place Garin dans une position ambiguë et le force à des limites qui dépassent ses conceptions religieuses orthodoxes. Poussé par les attitudes maories, il devient un participant à un système de pensée qu'il est venu pourtant condamner et remplacer.

¹⁴² M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 127.

¹⁴³ W. Yate, *An Account of New Zealand*, p. 95.

¹⁴⁴ E. Best, *Maori Religion and Mythology*, vol. 1, p. 36-7.

De la même manière que les esprits traditionnels peuvent punir, on attribue ce pouvoir au Dieu du christianisme. Agir de manière à provoquer le mécontentement de l'Atua pakeha, c'est risquer une rétribution surnaturelle. Le chef Ruku attribue la mort de Aperahama et la blessure de Aterea à l'abandon de la prière catholique :

Ruku, me dit-il [Tīperia], pense que si Aperahama a été tué et Aterea blessé, c'est qu'ils avaient cessé de faire la prière catholique dans le temps de la guerre et qu'ils allaient à la prière des missionnaires... (73-4, samedi 19 avril 1845)

La réaction de Ruku laisse suggérer qu'il reconnaît l'existence d'un esprit catholique distinct de celui des autres missionnaires, une pensée qui correspondrait avec celle de Tito qui accuse Garin d'avoir un dieu particulier. Lorsque Garin refuse de lui apprendre la langue française : « il me répond que notre Dieu est une chose cachée que nous craignons de le faire connaître en notre langue. » (275, mardi 20 juin 1844) Un chef associé à la religion protestante dit à Garin : « Parles-nous, me dit-il, de votre Dieu... » (401, dimanche 13 octobre 1844). Dans la Baie de Kaipara, le chef Mate pense que Garin a un dieu particulier : « [...] il me dit aussi que nous avons un gros livre de prière nous seuls et que nous ne le donnons pas aux Maoris, que nous avons donc un dieu particulier. Je lui montre que les prêtres sont des hommes de prière, qu'ils prient pour ceux qui n'ont pas le temps de prier. » (420, vendredi 25 octobre 1844)

Dans le contexte d'un monde où évoluent dans un même environnement une grande variété d'esprits et où la maladie est perçue comme l'intervention de l'un de ces esprits sur un individu, la divinité des Européens se trouve en compétition avec les esprits du panthéon maori :

Taramainuku trouve que le remède a travaillé. [...] Nous arrivons le soir chez Hamiora. Je vois les malades, sa femme a la tête toute enflée. Je lui fais prendre des bains de pied et des fumigations. Je donne de [sic] laudanum à un autre. (96-7, lundi 12 mai 1845)

Le lendemain il raconte la guerre que le remède a livré à la maladie et sa victoire, il raconte pendant plus de 20 minutes cette guerre. (97, mardi 13 mai 1845)

Taramainuku interprète l'action du remède en fonction de la pensée traditionnelle et il voit son action comme une guerre menée entre les deux atua : celui qui cause sa maladie et celui du remède. Très peu de remèdes sont enregistrés comme étant utilisés par les

Maoris avant le contact avec les Européens. Selon Gluckman, les Maoris n'avaient pas de système de pratique de la médecine avant l'arrivée des Européens, à l'exception de la connaissance de certaines opérations chirurgicales. L'utilisation de plantes et de remèdes à base d'herbes fut une pratique introduite par les Européens. Sous l'influence des missionnaires, ces pratiques furent ensuite imitées par certains Maoris et souvent par les « tohunga makutu » ou adeptes de magie noire.¹⁴⁵

La réussite de Garin en matière médicale l'a beaucoup aidée. Outre qu'elle lui permettait d'être très proche des Maoris, car on l'appelait à tout moment de la journée ou de la nuit pour intervenir auprès d'un malade, en cas de succès elle lui permit de renforcer l'idée d'un pouvoir supérieur. Ainsi donc le christianisme est perçu comme une forme de sorcellerie plus puissante et renforce la croyance en une cause surnaturelle des maladies. Shortland observe que lorsque les Maoris deviennent chrétiens, ils concevaient que le Christ était un esprit plus puissant et de meilleure nature, et donc ne craignaient plus les esprits maoris.¹⁴⁶ Les atua pouvaient être invoqués, apaisés ou contactés fréquemment, grâce à l'entremise des médiums individuels humains. De tels médiums semblent avoir joués un rôle important dans l'expression religieuse de la culture maorie.

Dans ce contexte, le succès de Garin dépend de sa capacité à présenter sa divinité comme une force supérieure aux esprits locaux. Garin a des avantages, car la réponse médicale qu'il apporte grâce à son intervention et ses remèdes avait tendance dans l'esprit maori à assimiler les succès médicaux avec un pouvoir personnel :

Wikitera pendant son sommeil se met à crier de toutes ses forces en faisant des contorsions effrayantes. C'est, je pense, le cochemar [sic] ou une crise de nerfs. Il crie pendant 4 à 5 minutes. J'arrive, il crie, je lui fais le signe de la croix sur le front, il cesse de crier, quelques instants après, je lui fais sentir de l'éther sulphurique. Les naturels disent que c'est le dieu maori qui le possédait et que quand je suis venu, il a eu peur et a laissé cet enfant tranquille. (94-5, samedi 16 mars 1844)

On attribue à Garin le pouvoir d'avoir chassé par sa présence l'esprit maori qui est tenu responsable de la maladie. L'influence de Garin dans la communauté est étroitement liée au pouvoir sur les esprits naturels qui lui est concédé. Garin devient peu à peu

¹⁴⁵ L. K. Gluckman, *Tangiwai, A Medical History of New Zealand Prior to 1860*, p. 148-9.

¹⁴⁶ E. Shortland, *Traditions and Superstitions of the New Zealanders*, p. 85.

conscient qu'il est lui-même placé, ainsi que la divinité qu'il représente, en compétition avec les esprits maoris. Dans ce contexte, il tente d'imposer le Dieu du christianisme comme un esprit supérieur aux autres auquel il est nécessaire d'avoir recours (55-6, 8 mars 1846).

Lorsque Garin propose le baptême, il n'est pas toujours accepté. Dans la société maorie il y avait les rituels qui rendaient tapu et ceux qui levaient un tapu. Le baptême est considéré comme une cérémonie qui rend tapu. Certains Maoris conçoivent qu'en baptisant leurs enfants, ces derniers deviennent placés sous le tapu du christianisme, c'est-à-dire possédant le mana du dieu pakeha qui leur a été transmis. Polack note que les Maoris avaient un rite qui avait lieu quand l'enfant était âgé d'environ huit ans et qui impliquait l'eau, l'enfant étant dédié à un atua.¹⁴⁷ Best observe un rituel après la naissance qui consistait à dédier un enfant à un dieu (comme le dieu de la guerre) en aspergeant de l'eau d'une source tapu accompagné d'une invocation au dieu pour que l'enfant acquière les qualités qui le rendraient fort à la bataille.

Le baptême est accepté ou refusé en fonction de considérations immédiates et pratiques. Dans un contexte où le rapport au monde spirituel est avant tout un rapport pragmatique, la nouvelle religion doit donner les exemples d'une nécessité pratique et immédiate:

Le malade pour laquelle [sic] j'étais venu à Wangar[e]i il y a bientôt 2 mois et qu'on avait porté déjà au lieu près du cimetière est encore en bon appétit, seulement ses jambes se dessèchent. Il reste toujours couché. Je lui propose le baptême, il me répond : Si ton remède m'avait fait guérir, je me ferais baptiser mais tant que je serai dans cet état je ne me ferai pas baptiser, je recevrai tes instructions, je t'écouterai avec plaisir mais attendons comme cela. Il suit la prière avec nous. (347, mardi 3 septembre 1844)

Après de tels propos et voyant que le malade est toujours bien tourmenté, je propose le baptême, mais le malade me répond, que si mon remède ne fait rien, il ne se fera pas baptiser, mais que si mon remède, opère, eh bien c'est bon ! Mais je comprends aisément que ce n'est qu'un prétexte, car si le remède n'opère pas c.-à-d. s'il est toujours ainsi tourmenté il refuse le baptême et si le remède opère c.-à-d. s'il guérit, il

¹⁴⁷ J. S. Polack, *New Zealand: Being a Narrative*, vol. 2, p. 257-8.

ne se fera pas baptiser car lorsqu'il est bien portant il attend la maladie pour le baptême. (56, dimanche 8 mars 1846)

Adopter le baptême signifie aussi devoir suivre un nouveau code et certains ne sont pas prêts à se plier aux nouvelles lois du christianisme. On répond souvent à Garin que l'on acceptera peut-être le baptême avant de mourir. Koke répond à Garin qu'elle acceptera le baptême : « Quand je serai comme morte c.-à-d. que mes yeux tourneront dans leur orbite. — Ce qui est la dernière extrémité. Je les invite à prier, je leur observe que les remèdes sont peu de choses, mais que Dieu est tout. » (jeudi 16 mai 1844). Hoani dit à Garin qu'il ne veut recevoir la communion qu'au moment même de mourir :

Ce soir je vais faire la prière chez Waiata à Katiwa. Lorsque je m'en reviens, Hoani me suit et me dit de l'écouter ; je l'écoute : Je ne veux plus dès à présent aller recevoir la S^{te} communion, me dit-il. Pourquoi cela ? lui répons-je. Pour rien me dit-il. Mais encore, il refuse de me le dire, il me répète toujours pour rien ; quand je serai près de mourir alors je la recevrai. (2, lundi 6 janvier 1845)

L'efficacité du baptême comme une protection contre la maladie est questionnée. Tirarau refuse que le baptême soit donné à Te Ngere : « Je lui parle du baptême, elle me dit de demander à Tirarau. Je vais lui parler, il me répond aussitôt : Non. C'est assez de mon fils que tu as baptisé et qui est mort... » (dimanche 10 novembre 1844). Alors que l'on accepte les remèdes de Garin, le baptême qu'il propose est souvent refusé. Face à la maladie, le missionnaire propose des solutions alternatives qui sont acceptées ou rejetées en fonction de la situation ou de l'interprétation individuelle du pouvoir du missionnaire. Lors de la maladie des enfants de Rako, le baptême proposé par Garin est accepté ainsi qu'une médaille catholique.

Puis je propose le baptême à cette malheureuse fille. Elle me répond de suite avec impatience : De quoi me servira le baptême ? Je la raisonne mais je ne puis avoir d'elle d'autres paroles que celles que je viens de citer. Je lui donne un remède qu'elle accepte ainsi qu'à Wiripo. C'est demain la fête de la Purification, je cherche si je n'ai pas sur moi une médaille, j'en trouve heureusement une, de la S^{te} Vierge d'un côté et S^t Pierre et S^t Paul de l'autre. Je dis au père de la mettre au cou de sa fille et je les engage tous à bien prier la S^{te} Vierge car c'est demain sa fête. Le p[ère] lui dit : Tiens mets cela à ton cou, cela ne te fera point de mal. (13-4, jeudi 1^{er} février 1844)

L'utilité du baptême est questionnée mais les remèdes et les objets ayant une potentialité magique sont acceptés comme moyens de protection mais aussi parfois afin de ne pas offenser le prêtre. La nouvelle religion est intégrée avec dans la vie de tous les jours.

Les ethnologues modernes ont en effet démontré que les anciennes croyances ne sont pas nécessairement abandonnées, surtout si elles ne sont pas perçues en compétition avec les nouvelles équivalentes. Les Maoris sont prêts à incorporer certains aspects du monde européen dans leur propre cadre de pensée et d'idées.

Les missionnaires, pour qualifier l'âme chrétienne, ont utilisé le mot « wairua » qui désignait la forme que l'esprit prenait pour se déplacer. « Wairua tapu » a été utilisé pour désigner également l'esprit saint. Les Maoris n'avaient pas de concept d'âme spirituelle. Le monde après la mort est réel et pas spirituel, on y mange, on y vit, etc. C'est une extension du monde des vivants. Le monde après la mort maori reflète les valeurs et les attitudes de ce monde. Deux sortes d'essences étaient présentes dans chaque personne vivante, un « wairua » et un « hau », qui peuvent tous les deux être qualifiés d'âmes ou esprit. Elles étaient toutes les deux implantées par le père lors de la conception.¹⁴⁸ Alors que le « hau » ne quittait jamais le corps et disparaissait à la mort, le « wairua » qui pouvait voyager pendant le sommeil restait trois jours dans le corps avant de rejoindre le monde des esprits ou des morts. Le « wairua » d'un mort pouvait aussi revenir pour avertir une personne d'un danger ou pour communiquer avec les vivants par l'intermédiaire d'un tohunga.¹⁴⁹

Wetekia voit le christianisme et le respect des offices comme un moyen d'influencer son âme :

La femme de Wetekia fait à celui-ci des reproches de ce qu'ils se sont mal conduits envers moi ; car c'est la cause, dit-elle, pour laquelle je veux demander à m'en aller. Wetekia dit à Te Ara : Nous ne sommes pas exacts à assister à la messe les dimanches. Nous y allons un dimanche et nous [nous] absentons l'autre dimanche, et lorsque nous travaillons pour nos corps ce n'est pas de même nous sommes bien plus exacts. (263, jeudi 25 septembre 1845)

¹⁴⁸ M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 240.

¹⁴⁹ M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 240.

En rapportant les paroles de Wetekia, Garin rend l'idée que les cérémonies chrétiennes sont directement en relation avec le « wairua » des personnes converties ou des néophytes. En admettant qu'il est possible d'influencer le wairua d'une personne, le christianisme offre une possibilité de libération nouvelle du joug des atua.

Les instructions religieuses catholiques mettent l'accent sur la dualité corps/âme pour susciter la prise de conscience de la nécessité du salut de l'âme spirituelle. La troisième leçon des instructions sur la sagesse chrétienne souligne :

Koia kia iti te aroha o te tangata ki tona tinana ; a kia nui tana aroha ki tona wairua. No reira ki te mea e tika ana kia kaha te tangata ki te mahi mo te tinana, na, kia nui atu tana kaha ki te mahi mo te pai o tona wairua. (Que l'amour de l'homme soit donc petit pour son corps, et qu'il soit grand pour son âme. Que s'il est juste et bon de travailler pour le bien du corps, combien n'est-il pas meilleur et plus important de travailler pour le bien et le salut de l'âme.)¹⁵⁰

Cette idée était révolutionnaire dans le contexte de la pensée traditionnelle puisqu'elle donne à l'individu la possibilité d'agir dans le monde présent sur son wairua. Faire le bien de son âme en assistant aux offices, en suivant les principes du christianisme, a des implications pour le devenir de son âme. D'une certaine manière peut-être, il offre à l'individu une possibilité de s'échapper du joug des atua. Elle offre la possibilité de s'occuper de son âme maintenant pour l'empêcher de revenir faire du mal sous forme de atua. Mais c'est peut-être aussi un signe de l'influence des instructions chrétiennes du jugement dernier et du châtimement éternel qui impliquent que toutes les personnes qui ne seraient pas baptisées iraient rejoindre l'enfer des Pakeha. Cependant, alors que Garin conçoit la dualité corps/âme en termes de péché physique et du salut de l'âme, il est difficile pour d'autres Maoris de comprendre cette dualité : « Je suis obligé de leur faire voir que Dieu fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants ; que sa faute est une chose et que son corps en est une autre. » (116, vendredi 22 mars 1844)

Un aspect manifeste de la rencontre des Maoris avec le christianisme concerne les croyances concernant la vie après la mort. La mort, comme la naissance, était perçue comme une transition lors de laquelle la personne passait du monde des vivants à celui

¹⁵⁰ Extraits de *l'Ako Marama* : 'He Ako i te maharatanga'/Instruction sur la sagesse chrétienne, p. 8-9, Pompallier, Jean-Baptiste F. *Prose et poésie chrétienne en néo-zélandais, avec la traduction française en regard*. Paris, J-B. Pélagaud et Cie, 1859, p. 10-11.

des morts. L'existence d'un monde après la mort n'était donc pas étranger aux Maoris, mais les croyances au sujet des mondes futurs et leur location variaient d'une région à l'autre.¹⁵¹ Les Maoris avaient une idée généralement claire au sujet des mondes après la mort. Dans le système cosmique maori, il existait différents mondes ou lieux définis dans lesquels l'esprit de l'individu allait se retrouver et se dirigeait après la mort. La croyance générale était que le wairua voyageait vers le Cap Reinga situé à l'extrême nord de l'île du Nord, de là il sautait dans un monde sous la terre, pour se rendre dans la demeure des esprits appelée Te Reinga. Les cérémonies mortuaires consistaient à suspendre les corps des personnes décédées ou les placer en hauteur afin de faciliter le voyage de leurs âmes vers les mondes de l'au-delà. Le monde après la mort, dans la tradition maorie, était beaucoup plus riche et diversifié que les mondes chrétiens du paradis, de l'enfer et, pour les catholiques, du purgatoire. Leur tradition concevait une grande variété de demeures, comportait la vision d'une terre d'origine, et la possibilité pour les individus les plus mémorables de figurer dans le ciel étoilé au côté de leurs ancêtres prestigieux.

Les informateurs de Garin se représentent différentes spatialités distinctes dans leur représentation eschatologique. Les informations données par Haki Paka correspondent aux croyances généralement observées dans d'autres régions de Nouvelle-Zélande. On dit à Garin qu'après la mort le wairua du décédé se dirige vers le « lieu où le soleil se lève », qui fait référence à Hawaiki, le pays mythique depuis lequel les ancêtres, selon de nombreuses traditions maories, ont fait le voyage en pirogue jusqu'à l'île Aotearoa. Hawaiki était considéré comme un lieu originel où de nombreux esprits des morts retournaient. M. Orbell considère que parce que Hawaiki représentait la source de vie et de fertilité, la terre d'origine des Maoris : « it can be regarded as a paradisial land »,¹⁵² les événements à Hawaiki appréhendent la totalité de l'expérience humaine. Le concept de Hawaiki comme terre d'origine et la source des kumara et des bonnes choses se retrouve aussi dans les traditions de Samoa et de Tonga. Hawaiki, le monde de l'origine, était toujours représenté comme un monde chaleureux où les esprits des morts vont retrouver ceux de leurs familles précédemment décédées. Ainsi pour certains, les mondes chrétiens et leur représentation de l'enfer n'apparaissent pas très attractifs.

¹⁵¹ M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 35-6.

¹⁵² M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 52.

Les informateurs de Garin adhèrent à une perception traditionnelle du monde surnaturel. Haki dit à Garin que depuis cette demeure « où il fait chaud, le froid n'y a pas d'accès », l'esprit pouvait aller dans une autre « car il y en a plusieurs ; aotea est une des meilleures. Elle est au-delà de cette île, il faut traverser des mers ; Te Reinga, lieu inférieur sous la terre est un lieu où les âmes vont aussi. » Dans certaines traditions du nord de la Nouvelle-Zélande, Aotea est une région dans le monde souterrain Te Reinga. Selon Florence Keene, une spécialiste des traditions du nord, c'est après avoir passé un certain temps à Te Reinga, que les esprits s'en allaient vers Hawaiki, leur destination ultime.¹⁵³

En 1845, Garin note que l'esprit du mort ne se rend pas directement dans le Reinga, mais que c'est seulement après plusieurs mois et le déplacement de la dépouille mortuaire que le passage de l'esprit est facilité dans d'autres mondes. Cette coutume était pratiquée par les tribus Ngapuhi qui, selon Richard Taylor, observaient le hahunga. Les observations de Garin nous donne un aperçu nouveau sur cette coutume et indiquent un parallèle entre la représentation du monde des vivants et du monde des morts :

Rako visite les ossements de sa fille morte il y a une 6^{me} de mois. Il ne fait que les enlever et les remettre à la même place, afin que son âme étant plus légère aille dans le Reinga. Le Reinga chez eux est un lieu où les âmes sont bien. Ce lieu est dans la partie basse, le ware rangi est une espèce de plancher supporté par des colonnes que l'âme s'est bâtie pour y rester jusqu'à ce qu'elle aille dans le Reinga. Lorsqu'un[e] âme meurt, elle va d'abord dans le ware rangi, quelque temps après on la visite, *on l'enlève* pour la remettre à la même place ka tangohia, [d'où ils ont été pris] cette cérémonie fait que l'âme devient plus légère, elle va alors dans le Reinga. C'est pour l'y faire aller que les naturels enlèvent ainsi leurs morts ; kua tangohia te tupapaku kia takataka wairua [le corps a été élevé afin que l'âme puisse se préparer à partir] expression qu'ils emploient pour exprimer cette cérémonie. (101, samedi 17 mai 1845)

La cérémonie décrite par Garin est différente mais proche du hahunga, une cérémonie suivie par les tribus Ngapuhi et qui consistait à exhumer le corps du mort et à préparer ses ossements avant de les remettre dans un lieu sacré. Richard Taylor observe à propos du corps de l'enfant mort d'un chef à Taranaki que :

¹⁵³ F. Keene, 'The Legend of Te Reinga', *O Te Raki. Maori Legends of the North*, 1963, p. 183.

when the relatives thought that the body was sufficiently decomposed, they dug it up, and scraped the bones, which were afterwards placed in an ornamental basket, and suspended from the ridge-pole of the mahau, or verandah, and from time to time the priest karakied over them, to assist the soul in ascending through the different heavens. If it did not reach the eighth heaven the adobe was not very comfortable. The tenth was regarded as the chief residence of the gods. Every time a prayer was uttered over the bones, it was supposed to aid the soul in ascent.¹⁵⁴

Shortland note que, à la mort d'un chef, un coffre sculpté orné avec des plumes appelé *whare-rangi* et une petite pirogue décorée étaient préparés pour l'occasion. Les coffres servaient à contenir les habits du mort et étaient préservés par la famille comme des reliques sacrées.¹⁵⁵ Le père Servant, lui, note qu'après la mort d'un chef on plaçait : « le cercueil sur un mausolée élevé, en forme de colonne, orné de sculptures et peints en rouge ; les corps des simples insulaires sont suspendus aux branches des arbres. »¹⁵⁶ Les observations de Garin complètent de manière intéressante Taylor et Shortland, et suggèrent une fonction sacrée à ces objets employés lors de cette cérémonie et une relation directe avec le *wairua* de la personne décédée.

Cette conception de mondes situés en parallèle au-dessus et en dessous du monde des humains est commune dans toute la Polynésie. La perception du monde des morts que donne le récit de Garin se réfère à une spatialité organisée en strates superposées dans le *Reinga* : « Cette âme errant dans ce nouveau monde sous la terre a par conséquent la terre au-dessus d'elle et c'est ce qui est le ciel, *Te Rangi*, et le lieu dans lequel elle erre sous la terre s'appelle *Reinga*, enfer. » Il est intéressant de voir que Garin fait figurer « *Te Rangi* », normalement le ciel, sous la terre. Il est possible que son informateur avait fait une tentative pour lui décrire le monde après la mort comme un monde similaire au monde des vivants puisque c'est ainsi que les Maoris se le représentaient. Cependant, ceci montre comment la représentation verticale présente dans les motifs mythiques et la représentation cosmologique des 'dieux maoris' seront accentuées avec l'enseignement missionnaire.¹⁵⁷

¹⁵⁴ R. Taylor, *Te Ika a Maui*, p. 100.

¹⁵⁵ Shortland, *Maori Religion and Mythology*, p. 43.

¹⁵⁶ Le père Servant, 'Notice sur la Nouvelle-Zélande adressée au T. R. P. Colin', *AMO*, I, p. 99. Le père Servant était posté à Hokianga au début des années 1840 et eut de nombreuses opportunités d'observer les usages et coutumes maoris des régions du nord.

¹⁵⁷ Tony Swain et Garry Trompf, *The Religions of Oceania*, p. 126-7.

Garin, cependant, dans sa tentative de rationaliser et de faire correspondre les systèmes cosmogoniques, associe Te Reinga avec l'enfer comme de nombreux missionnaires avec lui. Les missionnaires qui enregistraient la pensée maorie avaient tendance à se représenter le monde après la mort maori sous la terre, le faisant ainsi coïncider à la représentation cosmologique dont ils étaient familiers. Taylor ne voit pas le Reinga comme le monde des morts mais explique que le Reinga « Which is only the entrance to it [Po], is spoken of, instead of the place itself. The word Reinga literally meaning the place where the spirits jumped to the Po. »¹⁵⁸ Pour lui, le monde des morts est le Po (la nuit), qu'il compare avec l'Hadès de la mythologie grecque. Le missionnaire William Yate, après avoir déclaré qu'il est impossible de décrire la croyance des Maoris au sujet de la mort, cite le Reinga comme « a place of torment » et ajoute que le Wiro¹⁵⁹ qu'il associe au diable : « dwells, and feasts himself upon those spirits whose bodies he has brought into the dust of death. »¹⁶⁰ Yate, comme d'autres, projette ses propres peurs de la mort et de l'enfer sur son interprétation de l'eschatologie maorie. Il remarque, cependant, que dans ce monde : « all the functions of life are supposed to be performed ». ¹⁶¹ Garin cependant opère rarement de telles transformations ou réinterprétations, et s'il rationalise une information, c'est généralement afin de lui donner un sens en fonction de sa propre pensée personnelle et parce qu'il cherche des correspondances entre les deux perceptions du monde. Le rapport de Garin est une indication que les représentations mentales au sujet de l'autre monde étaient donc riches et vivantes dans les esprits des Maoris. La spatialité verticale se retrouve dans les comptes-rendus d'autres contemporains comme Thomson. Selon celui-ci, les esprits des morts vont rejoindre l'un ou l'autre des deux mondes où restent leurs ancêtres, l'un dans le ciel, l'autre sous la mer. Dans le ciel « there were ten separate dwellings. The lowest was separated from the earth by a clear substance, and here the god of winds and storms resided ; in the next divisions the spirits of men lived ; and in the highest all the other gods. »¹⁶²

Ainsi, le baptême est-il perçu comme une sorte de passeport pour le paradis des chrétiens. Haki Paka cherche à faire baptiser son fils pour qu'il aille retrouver, après la

¹⁵⁸ R. Taylor, *Te Ika a Maui*, p. 41-2.

¹⁵⁹ Le Wiro était en réalité l'une des formes que l'esprit des morts pouvait prendre pour communiquer avec les vivants.

¹⁶⁰ W. Yate, *An Account of New Zealand*, p. 140-1.

¹⁶¹ W. Yate, *An Account of New Zealand*, p. 140.

¹⁶² A. S. Thomson, *The Story of New Zealand*, I, p. 112.

mort, ses ancêtres qui avaient été baptisés par les Pakeha. Cette idée était importante pour les Maoris qui ne voyaient pas la mort comme une fin mais comme une simple transformation où l'on laissait son corps pour aller dans un autre monde. Pour Haki, qui ne fait pas de différence entre un monde après la mort catholique ou anglican, être réuni avec ses ancêtres est très important. L'au-delà des Pakeha est conçu comme distinct de celui des Maoris.

Haki vient me voir et me dit [demande] si je veux baptiser son enfant. [...] j'ai vu mes ancêtres, ils étaient tous vieux, ils m'ont demandé un compagnon pour mon fils qui est mort et qui était missionnaire [mihinare]. (128, samedi 30 mars 1844)

La conception d'un monde de l'au-delà pakeha était peut-être l'un des premiers concepts chrétiens intégrés par les Maoris suite au contact avec les missionnaires. En 1826, Henry Williams, le missionnaire de la Church Missionary Society qui avait baptisé Christian Rangi, rapporte ces paroles dites à la veille de sa mort : « I think I shall go to heaven above the sky, because I have believed all that you told me about God and Jesus Christ ».¹⁶³ Christian Rangi est considéré dans l'historiographie néo-zélandaise sur les missions comme le premier baptisé de l'Église anglicane.

Pour de nombreux Maoris que Garin côtoie, retrouver ses ancêtres après sa mort avait une grande importance. Le baptême était refusé pour cette raison :

Je fais indirectement la leçon au père, je lui dis que plusieurs Maoris ne veulent pas le baptême parce que, disent-ils, ils veulent aller revoir leurs pères. C'est pour cela, me dit-il, que cette fille ne veut pas se faire baptiser. (27, jeudi 8 février 1844)

En étant baptisé, on courait le risque d'être séparé du monde maori, c'est-à-dire ne pas pouvoir rejoindre ses ancêtres non baptisés. Parallèlement, le baptême est adopté afin d'être réuni avec ses pairs qui, ayant été baptisés, étaient morts sous le tapu chrétien. Le baptême était donc perçu comme un acte de séparation. Mais d'une certaine manière la pensée maorie rejoint ici le cœur de la pensée chrétienne qui considère le baptême comme une cérémonie sacrée qui fait entrer dans le domaine du Christ. Le baptême agrège à l'Église de Dieu par la médiation d'une Église particulière.¹⁶⁴ On observe dans le journal que les nouveaux baptisés se qualifiaient par les termes « Hahi Katorika »

¹⁶³ Report of the Rev. Henry Williams, *The Missionary Register*, avril 1826, p. 186-8.

¹⁶⁴ J.-Y. Lacoste (sous la direction de), *Dictionnaire critique de théologie*, p. 140.

(Église catholique), un vocabulaire qui reflète une identification avec la religion catholique comme une entité et qui met à part du reste de la communauté. L'adhésion à la nouvelle religion est une cassure avec l'ordre et le monde ancien. De la même manière, les Maoris adoptant la religion des missionnaires britanniques s'identifient avec eux et deviennent « mihinare » (missionnaires). Plus qu'un emprunt terminologique, c'est le début d'une construction d'une entité nouvelle.

L'appartenance à une communauté était une dynamique majeure de la vie et de la pensée maorie et influençait les attitudes vis-à-vis des Églises chrétiennes. De plus, un discours peut être établi entre la pensée chrétienne et celle maorie dans la mesure où les deux systèmes conçoivent l'existence d'un autre monde après la mort : le paradis, le purgatoire ou l'enfer dans le cas de la pensée chrétienne, le monde des esprits dans la cosmologie maorie. Les réactions notées par Garin montrent que le désir de retrouver ses ancêtres baptisés était un facteur important dans le processus de conversion.

La conception eschatologique traditionnelle explique également l'attitude des rangatira vis-à-vis du christianisme. La plupart de ceux à qui Garin propose le baptême le refuse. Garin note cependant que « Après la mort [...] ils disent que les âmes des auteurs de cette terre, c.-à-d. de Maui, de Hine, de Kupe et autres sont dans le firmament et les étoiles que nous voyons sont leurs yeux. Là aussi vont les âmes des ariki c.-à-d. de ceux qui sont très-intelligents dans les choses des dieux. » L'idée des yeux des ancêtres déifiés dans le firmament n'est pas une influence du christianisme. En Polynésie et Micronésie, les déités principales associées avec les différentes forces bio-cosmiques sont généralement situées au-dessus de la terre. Les mythes de la création envisagent fréquemment un héros tirant la terre ou l'île pêchée en dessous les mers par les dieux résidant dans le ciel ou par les héros de la culture (comme Tangaroa, généralement une progéniture du ciel et de la terre). En Polynésie, les dieux les plus puissants sont presque toujours célestes. Selon cette conception, les chefs rangatira les plus prestigieux se retrouvent de facto égaux avec le Dieu du christianisme qui réside dans le paradis représenté dans la spatialité céleste.

La perception cosmique de Garin est beaucoup moins riche que celle des Maoris. Mais il partage avec eux ce souci de se retrouver dans un monde meilleur après la mort : « S'ils venaient à me faire périr, hélas ! suis-je prêt à paraître devant Dieu ? Si je venais

à mourir à présent où irai-je ? J'ai bien une petite confiance que je ne suis pas dans la disgrâce de Dieu, mais hélas je suis bien moins sûr au moins que j'aurai un long purgatoire à faire » (87-8, jeudi 1^{er} mai 1845). Les deux pensées religieuses sont parfois en conflit. À la mort de la fille de Rako, on demande à Garin : « Ne pries-tu pas pour la défunte ? De quoi lui servira, lui dis-je, ma prière, J. C. dit que ceux qui meurent sans baptême n'iront pas dans le ciel. » (36, 12 février 1844)

Les cérémonies traditionnelles des morts et cérémonies nouvelles étaient pratiquées conjointement par les Maoris et, de la même manière, le tapu était respecté lors d'un enterrement chrétien. Lors de l'enterrement chrétien de Maria, la fille de Wetekia, ce dernier respecte le tapu associé avec la mort. Les mains de Wetekia étaient devenues tapu à cause de son contact avec la personne décédée : « Wetekia a les mains tapu, Mange lui donne à manger. » (mercredi 20 mars 1844). La nouvelle coutume liée avec la mort co-existe avec la présence du tapu. Les cérémonies nouvelles co-existaient avec les anciennes croyances sans grande transformation de sens. En revanche, lorsque Garin propose de procéder à un enterrement chrétien celui-ci est refusé :

Je demande à Maeaea s'il veut que je prie pour la défunte. Il me dit après avoir réfléchi un bon moment : Oui, oui, mais son corps ne vous sera pas livré. La prière finie je parle de la résurrection et enfin lorsque tout est terminé Maeaea me redit encore qu'il ne me donnera pas le corps de la défunte c.-à-d. qu'ils veulent l'ensevelir selon leurs anciens usages wakairi. Je leur dis : Si vous me consultiez sur ce que vous devez faire je vous dirais de la mettre dans la terre mais si vous tenez beaucoup à l'ensevelir selon vos usages faites comme bon vous semblera, j'ai son âme, prenez son corps. » (470, 1^{er} décembre 1844)

Conclusion

Malgré le baptême, de nombreux individus fonctionnaient toujours selon leur pensée religieuse traditionnelle. Le sabbat est perçu comme un interdit, les codes et rites chrétiens correspondent à des codes traditionnels : faire un puremu, se faire tatouer, ne pas dire les prières correctement, c'est s'attirer la rétribution ou la punition du Dieu pakeha. La colère des atua est désormais associée avec la colère d'un Atua. Garin dit que la foi apporte la guérison. En apportant avec lui un panthéon pluriel, il facilite l'intégration de la cosmologie chrétienne dans la cosmologie maorie. Les Maoris assument que les figures chrétiennes existent dans le même cosmos que les entités plus

familiales de leur microcosme. Le Dieu chrétien et les saints co-existent avec les ancêtres maoris dans une perception globalisée du cosmos. Mais, tout en répondant à ces nouvelles formes religieuses, les idées apportées sont intégrées et une forme singulière de religion chrétienne se développe. Pour certains Maoris, l'intégration de la cosmologie chrétienne dans leur cosmologie existante permet une meilleure appréhension du monde changeant qui les entourait. Selon K. M. Sanderson, il est clair que le christianisme des Maoris est différent de celui des missionnaires, car il a été adapté au cadre de la spiritualité maorie. Une forme de spiritualité distincte s'est développée qui se retrouve, par exemple, dans le mouvement de Pai Marire¹⁶⁵ ou celui de Paparuhia déjà mentionné.

Les 'Notes de Garin' offrent donc un regard sur des rencontres religieuses et des « conversions », si l'on entend par là un changement d'affiliation religieuse, ou dans un sens plus large une transformation des assomptions morales et cosmologiques d'une personne alors qu'elle passe d'une religion localisée dite traditionnelle à un type de religion plus universelle.

Ces exemples de la réaction maorie dans les années 1840 face à des conceptions religieuses importées par le missionnaire illustrent la manière dont la pensée maorie s'accommode d'une conception nouvelle du monde. La réaction des individus en fonction de leurs concepts traditionnels et l'intégration d'une nouvelle cosmologie dans celle qui existe déjà correspondent à des comportements et attitudes observés ailleurs par les anthropologues occidentaux. Les réactions maories concordent avec ce qu'un anthropologue comme R. Horton a observé au sujet de l'influence du christianisme et du missionnaire dans certaines cultures d'Afrique.¹⁶⁶ Certains Maoris décrits dans le journal vivent, dans une certaine mesure, ce qu'Horton a qualifié une expérience de 'conversion interne', lors de laquelle les individus ajustent des assomptions morales, sociales et religieuses préexistantes et des éléments culturels à une situation et des stimuli nouveaux. Dans ce processus, les individus ont tendance à essayer de comprendre « new things in terms of what they already know »¹⁶⁷ et tentent de comprendre et assimiler de nouvelles idées dans un cadre de pensée préexistant. Il y a

¹⁶⁵ K. M. Sanderson, 'These Neglected Tribes'. A Study of the East Coast Maoris and their Missionary, William Williams, 1834 – 1870', 1980, p.ii préface.

¹⁶⁶ Robin Horton, 'On the Rationality of Conversion', *Africa* 41, 85-108.

¹⁶⁷ Robin Horton, 'On the Rationality of Conversion', *Africa* 41, 85-108.

ainsi déplacement d'une cosmologie locale, dans laquelle les esprits des ancêtres ou atua maori ont un rôle dans le monde des vivants, vers une cosmologie plus cohérente représentée par Dieu et Satan. Les esprits traditionnels ont toujours leur place, mais ils sont intégrés dans une cosmologie nouvelle dans laquelle ils s'intègrent. La foi permet d'invoquer un Dieu unique et plus fort que Satan.

Selon la théorie de conversion interne développé par Horton : « the crucial variables [in conversion] are not the external influences (Islam, Christianity), but the pre-existing thought-patterns and values, and the pre-existing socio-economic matrix ».¹⁶⁸ Horton base son approche sur deux assumptions. Tout d'abord, lorsque toute personne se retrouve confrontée à une situation nouvelle, elle a tendance à s'y adapter autant que possible en termes de ses idées et attitudes préexistantes, même si celles-ci doivent être étendues et développées dans le processus. Ensuite, lorsqu'une personne assimile de nouvelles idées, elle le fait parce que ces idées ont un sens pour elle en termes des notions qu'elle possède déjà. Horton insiste que ces deux théories sont incompatibles, mais elles partagent un certain nombre de caractéristiques frappantes : par exemple l'emphasis wéberienne porte sur la transformation de la perception du monde d'une personne convertie d'une cosmologie localisée et tacite à une conception du divin beaucoup plus cohérente, universelle et ordonnée consciemment.

La première tendance est apparente dans les notions maories de cosmologie. Les Maoris assument que les figures chrétiennes existent dans le même cosmos que les entités plus familières de leur microcosme. Le Dieu chrétien et les saints co-existent avec les ancêtres maoris dans une perception globalisée du cosmos. On demande à Garin de parler des ancêtres. Les événements et personnages de la Bible sont acceptés littéralement. Il administre des sanctions tout comme les atua maoris quand on ne respecte pas le tapu. La foi apporte protection contre les déités locales. Le missionnaire est perçu comme 'supérieur' dans une certaine mesure mais comme un acteur réciproque qui communique avec les villageois dans une relation qui clarifie et étend la compréhension de la tradition. Et, comme la théorie de Horton le suggère, les notions cosmologiques sont comprises en fonction de ce qu'ils savent déjà du monde invisible. Jésus et la Vierge Marie apparaissent dans les rêves tout comme les wairua de leurs ancêtres venaient communiquer avec certaines personnes. Le whio fait prendre la prière.

¹⁶⁸ R. Horton (1975 : 221), cité par R. Hefner, *Conversion to Christianity : Historical and Anthropological Perspectives*, p. 207.

L'Atua des Pakeha est rendu responsable de la mort sur le champ de bataille et des maladies. La théorie d'Horton suggère également que l'emphase au sein d'une cosmologie se déplace lorsque le contexte social d'une personne s'élargit. Les karakia traditionnelles disparaissent, la sanction des atua sur la communication religieuse n'a plus cours. Les atua vont vers le paradis chrétien et ne reviennent plus déranger les vivants. L'expérience avec les forces spirituels du microcosme diminue, mais sans le rejet de la cosmologie traditionnelle. En conciliant les pouvoirs spirituels dans le macrocosme chrétien, certains Maoris ont dû élargir leurs assomptions à leur sujet. C'est un ajustement majeur mais en même temps essentiel.

Le résultat de ce processus, selon Horton, s'accompagne du transfert d'une cosmologie largement localisée et tacite à une conception du divin plus cohérente, universelle et consciemment ordonnée, apportée par les 'world religions' ou religions universelles comme le christianisme. Le résultat est l'émergence d'un nouveau type de religion caractérisé par une organisation puissante permettant de reformer une éthique, un savoir et une identité nouveaux.

Le christianisme, tel qu'il est présenté par Garin, est facteur de rationalisation. C'est-à-dire qu'il est un catalyseur de reconsidération d'un système de pensée. Il offre la possibilité de transfert d'une cosmologie locale vers une cosmologie plus cohérente et plus ordonnée, phénomène décrit par le terme de rationalisation par les sociologues contemporains comme Geertz ou Weber.

Le journal montre cependant qu'une forme de conversion a pris place quand les Maoris intègrent de nouvelles déités dans leur cosmologie initiale comme source d'identité nouvelle. On peut conclure que le journal illustre comment les Maoris, comme d'autres peuples du Pacifique, ont, pour reprendre l'ethnologue Sharon Tiffany « made Christianity their own in a complex variety of ways. »¹⁶⁹ Garin, par sa tolérance et son regard sur les coutumes locales a un rôle à part entière dans le développement d'un christianisme maori. Il illustre le fait que, dès les instances de rencontre, les graines de développement d'une croyance distincte mêlant l'ancien et le nouveau sont germées.

Cependant, selon Hefner, une rationalisation systématique n'est pas nécessaire ou intrinsèque à la conversion religieuse. Hefner note que faire une telle assomption c'est

¹⁶⁹ J. Boutilier, D. T. Hughes et Sharon W. Tiffany (éds.), *Mission, Church and Sect in Oceania*, p. 305.

projeter un biais dans un phénomène qui existe sous de nombreuses formes psychologiques. Pour Hefner : « the most necessary feature of religious conversion [...] is not a deeply systematic reorganization of personal meanings but an adjustment in self-identification through the at least nominal acceptance of religious actions or beliefs deemed more fitting, useful, or true ».¹⁷⁰ La conversion implique l'acceptation d'un nouveau cadre de définition personnelle, un nouveau, sans être nécessairement exclusif, point de référence pour l'identité de la personne. Ainsi, dans le journal, les jeunes Kaperiere et Matiu, par le moyen de leur association avec Garin, acceptent un nouveau cadre de valeurs et d'attitudes qui les mène à de nouveaux moyens de se définir eux-mêmes.

Toutefois, il nous a semblé que les réactions individuelles que nous donne à lire le journal permettent de dire, avec Ann Chowing, qu'il n'existe pas de 'conversion' dans le sens traditionnel du terme. Il y a seulement une réalité cosmologique révélée dans une certaine mesure dans les idées religieuses locales et importées. Il n'y a pas de cohérence et uniformité dans la totalité des expériences religieuses d'un peuple.¹⁷¹ Garin, en se concentrant sur ce que les personnes font et pensent, touche en fait le cœur de l'expérience religieuse individuelle qu'il s'est donné pour but d'explorer.

¹⁷⁰ R. Hefner, *Conversion to Christianity: Historical and Anthropological Perspectives*, 1993, introduction.

¹⁷¹ John Barker, 'Introduction: Ethnographic Perspectives in Christianity in Oceanic Societies', dans *Christianity in Oceania. Ethnographic Perspectives*.

4. LE TRAVAIL D'ÉVANGÉLISATION

Cette étude va se concentrer sur l'enseignement de Garin et la réponse maorie entre l'année 1844 et 1846, ce qu'il achève sur le plan de la mission et l'écart grandissant qui se développe entre ses attentes et les réalisations sur le terrain. Nous verrons dans quelle mesure il est possible de parler de succès pour décrire son travail d'évangélisation et les raisons pour lesquelles Garin développe un sentiment de frustration pendant ces années parmi les Maoris. L'objectif de ce chapitre est d'examiner la manière dont Garin réagit au monde maori, quelles nouvelles stratégies il adopte face au monde maori et quels sont les rapports qu'il entretient avec les autochtones à convertir. L'approche de Garin est conditionnée par trois perspectives distinctes : les conditions matérielles de la mission, les conditions physiques et géographiques, et enfin la méthode générale de l'organisme missionnaire dont Garin fait partie. L'évangélisation est aussi déterminée par son approche personnelle et nous verrons comment les Maoris répondirent positivement à son attitude ouverte, qui fut un grand atout dans le phénomène de conversion.

La rencontre avec le monde maori

Plus de vingt ans après les premiers missionnaires anglicans, les Catholiques apportèrent en Nouvelle-Zélande une nouvelle option religieuse pour Maoris et Européens avec l'arrivée à Totara Point en janvier 1838 d'un frère et d'un prêtre maristes sous la direction de l'évêque Jean-Baptiste Pompallier.¹ Les Maristes faisaient partie des nombreuses congrégations et institutions qui émergèrent au début du dix-neuvième siècle lors de la période de renouveau religieux français et de réveil missionnaire qui suivit l'ébranlement du catholicisme traditionnel avec la Révolution.² Leur arrivée dans le Pacifique fait suite à la création d'une vaste préfecture apostolique dont la partie orientale avait été confiée aux pères de Picpus en juin 1833. Le 10 janvier 1836, l'Océanie occidentale lui est juridiquement confiée³ par le pape Grégoire XVI

¹ J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 112.

² G. Cholvy, *Être chrétien en France au XIX^e siècle 1790-1914*, p. 133.

³ R. Wiltgen, *The Founding of the Roman Catholic Church in Oceania*, p. 116.

qui approuve la décision de la Propagande. Les Maristes sont ensuite placés sous la juridiction de l'évêque Pompallier, le 30 juin 1836 à Rome.⁴

Profitant des arrivées successives de missionnaires, Pompallier développe rapidement la mission catholique. En 1839, la mission initiale d'Hokianga est transférée à Kororareka dans la Baie des Iles suivie par la création de la mission de Whangaroa. La mission de Mangakahia participe à cette politique d'expansion. Les missionnaires français profitent du travail préalablement amorcé par les missionnaires évangéliques britanniques et du contexte socio-politique favorable des régions du nord. Cependant, l'absence de livres et des problèmes financiers et internes sont des désavantages pour les Catholiques.

Lorsque Garin reprend la mission du père Petit en septembre 1843, c'est son premier poste de mission, il a la trentaine et il est très impatient d'entreprendre le travail d'évangélisation. Cette nomination représente pour lui le « vrai travail », puisque, malgré sa volonté, Garin avait été nommé, à son arrivée à Kororareka, provincial, puis à partir de 1842, économiste et administrateur de la mission. Ces années lui sont cependant utiles puisqu'elles lui permettent d'apprendre la langue maorie et de s'initier à la langue anglaise, toutes les deux nécessaires dans la Nouvelle-Zélande du dix-neuvième siècle.⁵ Communautés maories vivant auprès du chef principal (Tirarau) dans un pa, dans des kainga (villages ou campements) le long de la rivière, cohabitent avec des colons européens (Pakeha) : voyageurs en transit, commerçants, négociants, ou des colons permanents comme des charpentiers, scieurs ou missionnaires.

Ce n'est pas non plus totalement ignorant des conditions de l'évangélisation que Garin aborde la mission de Mangakahia. Lors des trois premières années passées à la Baie des Iles, Garin eut de nombreuses opportunités de se familiariser avec le milieu local. Malgré ses multiples occupations liées au poste de provincial et les fonctions administratives qui lui ont été attribuées au retour de l'évêque à Kororareka en 1842, il a l'opportunité de visiter les stations annexes de la Baie des Iles et les deux stations importantes du Northland : Hokianga et Whangaroa, situées à quelques journées de distance, et fait l'expérience de nombreux contacts avec les Maoris. Les lettres que Garin envoie à sa famille lors de cette période témoignent d'une grande curiosité et d'un

⁴ J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie*, p. 104.

⁵ Quoique Garin maîtrise l'anglais approximativement, le maori écrit du journal dénote une grande correction grammaticale et syntaxique.

intérêt sincère teinté parfois d'admiration pour la vie et la culture maorie. Il est particulièrement fasciné par les réactions au monde européen et, bien sûr, Garin est très intéressé par les attitudes des Maoris vis-à-vis du message chrétien,⁶ une inclination personnelle qu'il conserve toute sa vie malgré le changement de direction que prend sa carrière en Nouvelle-Zélande dans les années à venir. Basé à Nelson, une petite colonie européenne à partir de 1850, il admet, dans une réponse faite à son frère en 1867, qui l'interrogeait au sujet de la société maorie, avoir peu l'occasion de contacts avec des personnes maories.

La première réussite de Garin se mesure par l'accomplissement matériel achevé lors de la durée de son poste à Mangakahia. Lorsque le père Petit quitte la mission en 1843, il laisse une demeure temporaire (probablement une case maorie) en guise de presbytère et de chapelle. En quelques mois, Garin fait construire une maison en bois de style européen et s'installe sur un terrain permanent situé entre deux centres principaux de populations maories. Au nord le village du chef Waiata et au sud le pa (village fortifié) du grand chef Tirarau.

Lors de ces quatre années de mission, Garin supervise seul la construction, la gestion et l'entretien de sa station de mission. En 1846, la station est dotée d'une grange, d'une remise, d'abris pour les embarcations, d'une case pour les Maoris et les visiteurs, un grand jardin et des poules, volailles et chèvres.⁷ Facilité par la relative proximité de la procure de Kororareka et d'Auckland, la mission est rapidement pourvue matériellement et se dote d'une petite communauté de paroissiens. Garin ne rencontre pas l'isolation vécue par certains de ses confrères comme le frère Élie-Régis. En 1841 et 1842, il passe presque un an à la station de mission de Whangaroa, avec seul charge de la station, de la catéchèse et de visites tout en s'occupant de la maison et du jardin avec pour seul compagnon Boniface, son serviteur maori.⁸ À Mangakahia, la présence de charpentiers et scieurs permet à Garin de faire appel à une main d'œuvre qualifiée pour la construction de son presbytère et de sa chapelle.

⁶ Résumé Numa, lettres de Garin à sa famille, numéros 7 – 8, dossier Garin, APM, Rome.

⁷ Résumé de Numa Garin, lettre numéro 14 et 14bis, février 1846, APM Rome, dossier Garin.

⁸ E. Clisby, 'The Maori Mission', p. 16. Ces expériences vécues par les pères et frères français leur apportaient généralement une connaissance assez pertinente du monde maori qu'ils côtoyaient au plus proche.

Lorsque Garin quitte la mission vers la fin de l'année 1847, il laisse une mission complète capable de pourvoir aux besoins de son personnel. En quelques années Garin s'est imposé comme une figure importante pour les colons de la région. Sollicité comme médiateur par les Européens comme les Maoris, il est appelé pour servir de traducteur et faciliter certaines transactions commerciales avec les Européens de la rivière, et rend de multiples services. Ce statut, acquis grâce à ses dons de gestionnaire et sa sociabilité, confère un statut à la mission catholique et une image positive qui attire les Maoris.

Le déroulement du travail d'évangélisation de la mission catholique est, dans ses grandes lignes, similaire à celui mené sur place par les autres sociétés missionnaires. Les missionnaires étaient envoyés ouvrir des stations de mission auprès de villages maoris et étaient placés généralement sous le patronage d'un chef principal. À partir de cette base, le missionnaire définissait un territoire d'évangélisation constituant sa paroisse. Celle de Garin est vaste et il fallait la parcourir avec les moyens de transport locaux : en waka (pirogue maorie), en baleinière mais le plus souvent à pied. Au milieu du dix-neuvième siècle le nord de la Nouvelle-Zélande est encore très densément boisé et les conditions d'évangélisations difficiles pour tout missionnaire. Le type d'évangélisation devait être adapté à la situation sur place. Garin partage ce territoire avec le missionnaire James Buller et comme lui se déplace en amont et en aval de la rivière Wairoa pour visiter ses paroissiens. Leur juridiction est à peu près semblable et comprend les territoires de Kaipara, du Nord Wairoa, de Tangihua et de Whangarei. De plus, Garin était actif à Ngunguru et à Whangarei, des régions situées à l'extrême est du district et en conséquence moins fréquemment visitées par James Buller.⁹

La routine missionnaire suivie par Garin est celle qui était adoptée par la plupart des missionnaires dans la Nouvelle-Zélande et était déterminée par les conditions géographiques et physiques du pays. Les vastes territoires de mission signifiaient que les missionnaires devaient couvrir à pied ou en pirogue des centaines de kilomètres. Ils étaient obligés de s'absenter parfois pendant plusieurs semaines et, en leur absence, dans le cas des missionnaires britanniques, le travail de mission sur place était repris par un catéchiste, voir dans certains cas par la femme du missionnaire. Jane Williams, la femme de William Williams, de la mission CMS de Tauranga, se chargeait du suivi

⁹ Ces régions avaient été précédemment visitées par les missionnaires William et Henry Williams ou William Colenso de la mission CMS. Selon le témoignage de Garin, le colon presbytérien Gilbert Mair servait de catéchiste aux Maoris de Whangarei.

Le travail d'évangélisation consiste donc à consolider les pratiques existantes des néophytes sur place pour les mener vers une plus large compréhension des principes de la foi catholique. Les visites quotidiennes aux villages des alentours permettent d'instruire, dire les prières ou donner des leçons de catéchisme, mais aussi de soigner les malades. Lors de ces visites, Garin séjourne dans les villages et instruit les Maoris sur les principes de la religion chrétienne, administre les baptêmes, et enseigne des prières ou de nouveaux hymnes. Les Notes de mission et le journal de James Buller tenu pendant une période identique révèlent ces similitudes dans le travail d'évangélisation : visites aux tribus avoisinantes, instruction sur les principes chrétiens, baptêmes, offices sur le site de la mission ou dans la chapelle d'une station annexe, formation de catéchistes.

En parallèle, Garin entreprend un travail d'expansion par le biais d'un prosélytisme systématique dans les régions avoisinantes. Une ou plusieurs fois dans l'année, le prêtre entreprend des visites dans son vaste territoire de mission qui le tient éloigné de sa station pendant des semaines. Garin, en raison de sa grande mobilité et de son détachement de tous liens familiaux effectue plus facilement des visites régulières qui contribuent à entretenir la foi catholique dans les tribus éloignées, en son absence. En 1844, il voyage à diverses reprises à Whangarei et dans les régions de Kaipara. L'évangélisation demande donc une grande endurance physique, les missionnaires devant marcher dans des conditions difficiles et dormir dans les villages maoris. L'origine semi-rurale de Garin dans la campagne du Bugey facilite certainement son adaptation à de telles conditions. Il ne semble jamais avoir envisagé ces déplacements avec répugnance ou réticence. Lors de ses visites, l'évangélisation procède selon des modalités identiques. La présence du missionnaire est une occasion de baptiser les néophytes qui s'y sont préparés et qui le demandaient. Alors que le nombre de baptêmes est généralement bas dans les stations annexes visitées par Garin comme Ngunguru, Whangarei ou Kaipara, ils sont néanmoins constants et dans certains cas en augmentation. On note, par exemple, lors du passage de l'évêque Viard en 1847, l'enregistrement de dix-huit baptêmes à Whangarei (Otaika et Kouranui) entre le 24 et le 30 janvier, le résultat du travail d'évangélisation mené par Garin les années précédentes dans ces stations annexes.

À Mangakahia, la mission catholique est placée sous le contrôle du chef dominant de la région, le chef Tirarau. Mais la plupart des néophytes de Garin sont attachés au hapu de deux chefs mineurs : Waiata et Wetekia. Ce n'est pas non plus une mission « vierge » que reprend Garin dans la mesure où, lorsqu'il arrive en 1843, une station avait été ouverte depuis quelques années, implantée en 1840 par le père Petit. Même si les nouveaux « néophytes » n'avaient pas de prêtres résidents, le registre de baptême du père Petit indique un certain nombre de personnes baptisées, signe de l'existence d'une petite communauté s'identifiant et poursuivant les pratiques religieuses catholiques. Des catéchistes et néophytes étaient en charge des prières quotidiennes. Lorsque Garin arrive en 1843, il peut donc se reposer sur une base déjà constituée.

Au jour le jour, le travail d'évangélisation pour tout missionnaire repose sur une routine de visites, d'instructions et de prières. La pratique courante était d'établir dans chaque village une routine de prières matinales et du soir, conduites par le prêtre ou un catéchiste maori en son absence. Lorsque le prêtre juge qu'un néophyte est suffisamment instruit, il lui accorde le baptême.¹¹ À ce stage on lui enseignait le sacrement de la pénitence, ce qui ne semblait pas poser de problèmes dans les esprits maoris. La première communion était donnée après que la confirmation ait été administrée par Pompallier. Ce procédé pouvait prendre des mois si ce n'est des années.¹² La messe est dite le dimanche et les jours saints (dans le cas des catholiques) et les néophytes sont conviés à y assister et à se rendre dans la mission centrale du district. Cependant, la plupart du temps, Garin qui n'était plus installé dans un village spécifique à partir de juillet 1844, est contraint de faire de nombreux déplacements pour toucher les néophytes. À la différence de James Buller qui vivait à moins de 500 mètre du pa Aotahi qui comptait une population nombreuse, Garin est obligé de se déplacer fréquemment pour atteindre ses paroissiens. Si cette situation pèse sur sa santé, elle signifie aussi que Garin est relativement à l'écart des politiques locales maories et ceci lui permet de revendiquer une certaine indépendance.¹³

¹¹ M. O'Meeghan, 'The French Marist Maori Mission', dans J. Dunmore (éd.), *The French and the Maori*, p. 48.

¹² E. R. Simmons, *Pompallier: Prince of Bishops*, p. 22 –3.

¹³ En 1843, l'influence de James Buller empêche l'installation de la mission catholique à proximité du pa de Tirarau : « I told Tirarau that I did not think it desirable to allow the Priest to take up his residence so close to mine but if a Priest live in the neighborhood let him be a little further off[f]. » James Buller, 'A Continuation of a Journal 1838-1844', vendredi 15 février 1843, ATL.

Comme pour un certain nombre de ses confrères, Garin conçoit le travail de missionnaire comme un devoir. Ce n'est sans doute pas le seul devoir dans la mission apostolique, mais certainement celui pour lequel des hommes comme Garin ont franchi des milliers de kilomètres. En abordant sa nouvelle mission, Garin a l'assurance naïve du bien-fondé de sa mission et de sa réussite. Il apporte avec lui une triple conviction et certitude : la protection de l'Immaculée Conception, la ferme conviction d'être un élu de Dieu choisi pour guider les hommes (toutes races confondues) et la foi en la légitimité du travail missionnaire. C'est donc la confiance en soi de celui qui a l'avantage du soutien divin et qui lui donne une telle assurance. La conversion va en fait presque de soi et ne peut faiblir. Une série d'actions proactives de la part du missionnaire doit aboutir, par une relation de cause à effet, à la conversion du païen. Une idée sur la conception de cette démarche est succinctement évoquée dans une de ses lettres à son supérieur Jean-Claude Colin : « Instruire un peuple, l'éclairer sur ce qu'il ignore, le diriger vers le bien et lui faire quitter ses habitudes invétérées, est un devoir pour le simple missionnaire ».¹⁴ Cette conception bien sûr « religio-eurocentrique » va être amèrement et durement testée tout au long des années de mission de Garin. Et ce qu'il entend par « conversion » ne correspond qu'approximativement avec la réalité à laquelle il sera confronté.

Quels sont les moyens dont les missionnaires catholiques comme Garin disposent et quelle méthode doit être adoptée ? Les missionnaires français apportent avec eux une approche qui s'inscrit doublement dans son héritage : l'héritage des missions intérieures entreprises dans la campagne française depuis le début du siècle couplé avec l'héritage historique de l'Église missionnaire catholique amorcée depuis le dix-septième siècle dans le monde. L'historien Ian Breward remarque par exemple que la mission catholique dans le Pacifique, à la différence des missions évangéliques britanniques, amenait avec elle une expérience tirée de la conversion des peuples d'une autre culture (comme par exemple la culture chinoise),¹⁵ un héritage culturel que les Britanniques ne possédaient pas et qui permettait de faciliter la transmission culturelle des peuples locaux. Comment ceci se reflète dans l'approche personnelle de Garin et dans quelle mesure cela influence l'approche générale de la mission catholique ?

¹⁴ Lettre de Garin à J.-C. Colin, 22 septembre 1841, Girard, *Lettre reçues d'Océanie*, vol. 1, p. 738.

¹⁵ I. Breward, *A History of the Churches in Australasia*, p. 1-2.

L'approche de Garin et son expérience d'évangélisation sont influencées par une série de facteurs extérieurs indépendants de l'organisme missionnaire dont il fait partie et de ses capacités personnelles mais qui déterminent en grande partie son travail et dont il nous semble important de donner les grandes lignes. Outre l'aspect compétitif du contexte général de l'évangélisation,¹⁶ (Garin doit s'affirmer de manière différente pour s'imposer), les similitudes entre le travail d'évangélisation des missionnaires les placent sous le regard critique des Maoris, aptes à saisir l'enjeu de leur sacerdoce. Leur travail était mené en parallèle et d'une certaine manière conjointement, même s'ils considéraient les tenants de leur prosélytisme totalement différents, l'un et l'autre se reconnaissant comme la vraie religion chrétienne. James Buller mentionne à plusieurs reprises avoir été devancé dans ses visites à un village par Garin. Ces similitudes n'étaient pas sans inconvénient. Il arrive qu'ils se retrouvent dans le même village à faire leur ministère simultanément. En 1845, Garin et Buller sont tous les deux au pa de Aotahi et chacun fait ses offices l'un après l'autre dans la demeure du chef principal et avec leurs paroissiens attitrés.¹⁷ Dans ces situations, ils deviennent les objets du regard curieux et inquisiteur des Maoris. Dans ce contexte, la mission catholique a développé une approche spécifique tournée en grande partie sur la présence de l'évêque et une tactique de séduction des populations et dont le but principal consistait à se démarquer des autres dénominations.

C'est dans une double optique que se déploie le travail d'évangélisation de Garin. D'un côté, une prise en charge d'une communauté existante, d'un autre, poursuivre le travail d'évangélisation dans les régions non évangélisées. Garin, devant composer avec la réalité sur place, adapte sa démarche au contexte local. C'est alors qu'intervient la démarche 'participante' de Garin qui compte comme étapes la séduction par les présents, la dispense des remèdes, la disponibilité et l'association avec les représentants du pouvoir.

La démarche de Garin est conforme au programme et aux moyens mis en œuvre par le mouvement post-tridentin de reconquête. L'approche n'était pas foncièrement différente d'une approche d'évangélisation mise en place dans les campagnes françaises. On y

¹⁶ Comme nous l'avons noté dans les chapitres précédents, lorsque Garin arrive en septembre 1843, il n'est certes pas le premier missionnaire à travailler dans la région.

¹⁷ En 1843, Garin cherche à se rapprocher du pa de Tirarau, mais en raison de l'influence de James Buller, il s'installe finalement en amont. La mission de Hato Irene est située à moins de deux kilomètres par voie fluviale de Tangiteroria, mais à 500 mètres à vol d'oiseau.

retrouve certains ingrédients : campagne psychologique utilisant l'arsenal des armes intellectuelles (livres), des armes psychologiques de la pédagogie (diffusion des images de catéchisme, supports de la dévotion), promotions de modèles pour le culte des saints, exhibition du Viatique, un accent placé sur les sacrements, exhibition du culte religieux (autel, décoration, Église primitive), des armes de la séduction sentimentale et esthétique (liturgie, théâtre). Cet arsenal est varié, ingénieux et novateur. Le catholicisme que Garin exporte auprès des Maoris est un catholicisme né dans le mouvement religieux de l'après-Révolution, un mouvement qui privilégie les exhibitions extérieures du christianisme et cherche à réunir les fidèles autour des sacrements, du culte et des images. Ainsi Garin fait porter le St Viatique à une malade de manière théâtrale (28-9, vendredi 29 février 1844). Les éléments liturgiques sont exhibés et forment une partie importante du culte : Garin reconstruit une église dans la campagne, il décore sa chapelle pour Noël. Les moyens liturgiques et matériels jouent un grand rôle dans la reconstruction du christianisme et dans la création d'une identité catholique en ligne avec le travail de Mgr Devie, l'évêque du Bugey qui ordonna Garin. Dans le Bugey des années 1820, l'accent était particulièrement placé sur la « Reconquête » de la chrétienté avec la construction d'églises, le retour des ex-voto et des lieux des cultes et des saints locaux. C'est cette tradition « exhibitoire » du catholicisme que Garin exporte auprès des Maoris.

Pour la plupart des missionnaires en Nouvelle-Zélande, s'installer auprès d'une communauté maorie pour mener à bien l'évangélisation représentait leur premier contact avec le monde maori. Dès son arrivée, le missionnaire se retrouve immergé, incorporé dans le monde maori, le lot de tout Européen ayant choisi de vivre à proximité d'une tribu maorie. Pour Garin, les premiers mois de la vie de mission consistent à vivre dans la station Hato Rohario du père Petit, qui n'était constituée que d'un seul bâtiment temporaire servant de chambre, d'église, et de salle à manger. La mission était installée auprès de la tribu du chef Waiata, à Katiwa. Un avant-toit attenant lui servait de cuisine. Dans les premiers mois, les conditions matérielles de la mission sont très primitives pour ne pas dire précaires et très aléatoires. Elles correspondent aux débuts de nombreuses stations de mission, construites dans le style architectural maori. La proximité avec un village maori signifie également que les contacts sont fréquents et pas toujours initiés par le missionnaire lui-même. Des

curieux, des quémandeurs de toutes sortes viennent voir le Pakeha qui vit sur leurs terres. Mais au lieu d'y voir un obstacle à l'évangélisation, Garin en fait un atout.

Afin de parvenir à l'acceptation des populations, Garin choisit d'exploiter cette immersion dans le monde maori. C'est donc dans une grande proximité physique que Garin amorce l'évangélisation. Il cherche à exercer une influence de l'intérieur en devenant « un » avec les Maoris et ainsi les convertir et susciter chez eux le sentiment de charité chrétienne. À la différence des ministres britanniques comme James Buller, qui rentraient le soir dans leur mission avec leur femme et leurs enfants, Garin dort auprès des Maoris dans leurs habitations traditionnelles (whare) et se déplace avec eux,¹⁸ souvent avec son propre waka (pirogue). Garin n'hésite pas à rester plusieurs jours avec une tribu pour instruire ou parler de la parole de Dieu. Il mène les prières quotidiennes du matin et du soir, parfois dit un office dans un lieu de prière où il installe un tabernacle de fortune et les éléments liturgiques de la messe. Pour Garin et la plupart des prêtres catholiques, si les éléments du culte sont importants, le lieu saint pouvait être partout. L'évêque Pompallier possédait un autel portable qui l'accompagnait dans ses tournées et qui lui permettait de dire la messe dans les villages maoris qu'il visitait. Cette approche de proximité n'est d'ailleurs pas totalement innovante puisqu'elle est conforme à la philosophie de la Société de Marie et les directions en matière d'approche évangélique données par l'évêque Pompallier.

L'immersion dans le monde maori n'est pas confinée au seul 'travail' d'évangélisation de la journée. Garin est en relation étroite avec la pensée maorie grâce à ses deux jeunes serviteurs Kaperiere et Matiu qu'on lui a confiés à son arrivée dans la région. Lors de ces années de vie commune, les échanges sont multiples. Leur présence apporte beaucoup à Garin puisqu'elle lui permet de comprendre plus en profondeur certains aspects du fonctionnement de la pensée maorie.

Le type d'évangélisation lié avec les routines de prières quotidiennes, la formation et l'encouragement de groupes de prière, les sermons, le catéchisme s'inscrit parfaitement dans l'esprit missionnaire qui anime la France après la Révolution et la fondation des sociétés éducatives des pères et des frères maristes qui facilita l'évangélisation des zones rurales en France. Sa tâche première était le réveil religieux et la formation des

¹⁸ Garin va même jusqu'à passer une nuit en compagnie de son jeune serviteur maori sous le même manteau.

paysans des campagnes rurales françaises. Ces nouvelles congrégations étaient souvent inspirées par les idéaux du dix-septième siècle de Pierre de Bérulle ou St Vincent de Paul. Garin construit un rapport de contiguïté entre lui et les Maoris. Comme la plupart de ses confrères, Garin n'a reçu aucune formation spécifique au travail de mission. Les années de préparation à la mission étrangère étaient consacrées à la préparation théologique, à la vie en congrégation et à la théologie spécifique de la Société de Marie mise en place par l'un de ses fondateurs, J.-C. Colin. L'approche des missionnaires français repose sur une participation active avec le monde et les personnes à convertir ou les nouveaux néophytes. L'immersion n'est donc pas étrangère à l'ordre mariste. De 1825 à 1829, les prêtres aspirants maristes du diocèse de Belley prêchèrent des missions ou autres exercices spirituels dans les montagnes du Bugey. Cette activité constitue une manifestation du grand effort missionnaire qui caractérisa l'Église de France sous la Restauration (1815-1830). Ces missions ont joué un rôle décisif dans la formation de l'esprit et de la manière de faire qui caractérisent l'apostolat mariste.¹⁹

Si cette approche est déterminée par un sens du devoir et les conditions de la mission sur place, dans le cas de Garin, elle semble curieusement ne pas s'opposer à un goût personnel pour la proximité physique avec les Maoris. Tandis que certains pères comme Comte ou Forest voyaient cette proximité révoltante, si ce n'est choquante, Garin l'interprète comme un atout lui permettant de toucher personnellement les Maoris et d'établir des relations personnelles avec le peuple à convertir. Sans particulièrement vouloir modifier son apparence, comme les missionnaires jésuites l'ont fait dans la Chine au dix-septième siècle pour faciliter leur entreprise apostolique,²⁰ Garin cherche néanmoins à se comporter comme un Maori dans plusieurs domaines. Le respect des coutumes et façons de faire locales est une stratégie importante qui participe à sa démarche. Avant d'arriver dans un village, Garin prend soin de son apparence, à la manière de ses compagnons de voyage, pour être présentable et, à son arrivée, il respecte les coutumes de l'hôte et de partage de la nourriture. Il donne du tabac non pas comme paiement mais comme geste social de présent, une attitude traditionnelle importante lors des rencontres et les visites sociales. Garin prend également soin de respecter les hiérarchies existantes, se les concilier pour se faire plus facilement accepter. Alors que les Maoris avaient adopté certaines coutumes des Européens comme

¹⁹ J. Coste, *Cours d'histoire de la Société de Marie*, p. 66.

²⁰ S. Li, 'Adaptation et Innovation : les stratégies évangélisatrices des missionnaires jésuites français en Chine au XVIIe siècle', dans G. Routhier et F. Laugrand (dir.), *L'espace missionnaire*, p. 26.

se serrer la main au lieu du hongî (geste de salutation) traditionnel, peu d'Européens étaient soucieux de tenir compte du tapu des chefs. Garin, en revanche, fait bien attention à respecter le tapu des chefs, se plie aux coutumes sociales de rencontre, et demande l'autorisation du chef de famille chez qui il couche ou de la personne qui lui semble la plus importante avant de baptiser un malade ou une famille.

Aux yeux des Maoris, Garin est un étranger qui parle leur langue, qui connaît leurs mœurs. Un certain respect lui est accordé pour les efforts qu'il fait à comprendre la pensée maorie et à se conformer avec la culture locale. On lui dit « Tu n'es pas un étranger comme un autre » (313, 22 juillet 1844). Il est considéré comme un Pakeha maori et les efforts qu'il déploie pour participer à la vie des Maoris contribuent, dans une certaine mesure, à accroître son « mana ».

Ces tentatives pour comprendre le monde maori de l'intérieur ont pour conséquences principales de faire accéder Garin à un certain nombre de concepts maoris dont le sens n'est accessible que par le seul moyen de leur contextualité puisque, selon les théories de communication, toute transmission de sens est impossible hors du contexte spécifique. Ceci est réciproque. En vivant les préceptes d'amour du prochain et de charité qu'il tente de diffuser, Garin est capable de donner un contexte et un contenu à des concepts totalement étrangers à la pensée maorie.

Cette proximité physique et son approche ouverte font que Garin acquiert une bonne connaissance de la culture et du monde maori lui permettant d'évoluer avec une certaine aisance dans ce nouvel environnement mais aussi de gagner la confiance de ceux qui l'entourent. Garin est plutôt à l'aise dans ce nouveau monde et il prend plaisir à participer à la vie maorie. Ceci lui permet aussi d'adapter son approche et d'exploiter ces savoirs nouveaux. Cette immersion a aussi pour effet de faire accepter Garin dans le monde maori comme un des leurs.

La participation qu'exige cette démarche implique aussi une série de revers. Dormir avec les Maoris sous une même tente a le sens d'un engagement presque intime avec l'autre. Partager son intimité c'est aller au-delà d'une distinction classique soi/autre. En devenant un membre du groupe, il est accepté dans la cellule familiale et le monde maori selon le principe d'incorporation polynésien (en dormant avec les Maoris sous une même tente, dans un même lit, sous un même manteau, Garin ne peut éviter le lien

intime qui s'établit). L'approche souligne l'incorporation avec l'autre et son degré de participation — la perte de la distanciation — dont le journal témoigne. Cette part de volontarisme est très sensible chez Garin, laquelle échappe de facto à certaines relations jugées 'normales' par les autres missionnaires — l'immersion totale, y compris le renoncement de toute objectivation — et se reflète dans la représentation textuelle du journal.

Garin se retrouve dans un système complexe d'incorporation. Il remarque que l'on vient planter des uwahi (yams) sur son terrain, que l'on emprunte son waka sans le lui demander. Dans la culture maorie, certaines possessions sont partagées en commun, à l'exception de celles des chefs qui lui sont préservées par le tapu. Tirarau emprunte sa baleinière : « En sortant de chez M^r Dwyer, Tirarau vient chez moi, Waiata a pris mon waka. » (106, mardi 19 mars 1844)

L'immersion de Garin dans le monde maori est à la fois une force et une faiblesse pour son travail d'évangélisation. Tout en permettant une grande proximité avec le peuple à convertir, elle l'isole du monde pakeha qu'il représente et certains Maoris sont parfois réticents à devoir nourrir un prêtre isolé et qui n'expose pas les richesses matérielles dont on s'attend à ce qu'un Pakeha ait été doté. De plus, en se retrouvant associé avec le monde maori, il est difficile pour Garin de créer une Église parmi les Pakeha dont le soutien aurait pu lui être utile. Sur la rivière Wairoa vivent pourtant un petit nombre d'Irlandais catholiques : Mr Reynolds, Alexander Ross et sa femme, Mme Ruff, l'Européen Peter, la famille Dwyer. Alors que certains d'entre eux viennent assister aux offices de jours spéciaux comme Pâques ou Noël, Garin doit souvent se rendre auprès d'eux pour encourager leur suivi religieux.

Cette immersion n'est pas seulement déterminée par des conditions matérielles et financières, elle est également voulue, recherchée consciemment par le missionnaire pour qui cette proximité est une opportunité de parler du salut des âmes des païens. Pour Garin, se retrouver proche des Maoris est un moyen de diffuser le message de l'Évangile de manière individuelle. Ceci doit être interprété au regard de l'élan missionnaire qui trouve l'un de ses fondements dans la directive du « salut des âmes », un thème majeur du dix-neuvième siècle. La conception du salut est individualiste mais elle n'est pas exclusive de charité. L'urgence de l'apostolat se communique dans le salut des autres. Les missionnaires doivent être des « pêcheurs d'hommes [et doivent]

les recueillir, les sauver sur cette mer immense de l'infidélité et de la barbarie où ils sont comme engloutis et perdus. »²¹ Cette injonction se fait dans un apostolat de la proximité et de la charité individuelle. Le salut est la grande préoccupation de Garin et du clergé au dix-neuvième siècle, époque où le christianisme s'exprime dans la sotériologie ou attente du « sauveur », une réalité originelle, biblique, fondamentale. Cette sotériologie se situe dans le prolongement de la théologie pastorale de la réforme tridentine en France. Tous les artisans du renouveau catéchétique au dix-septième siècle partagent la même « hantise de ce que les âmes se perdent par l'ignorance des vérités dont la connaissance est indispensable pour être sauvé ». ²² L'élan missionnaire de Garin trouve son fondement dans deux justifications théologiques primordiales du XIX^e siècle : l'affaire du salut et un salut individualiste.

Les efforts de Garin à se poser en égal social avec les chefs ou les pères des villages ne sont pas sans entraîner des difficultés. Il respecte les retours d'hospitalité qu'un tel rôle sous-entend et ne cherche pas systématiquement à perturber la vie sociale. Se placer dans une hiérarchie sociale qui n'est pas la sienne mais dans laquelle il se positionne exige des efforts soutenus de sa part.

Garin possède une compréhension intuitive de la valeur sociale de certains actes comme les retours de présents, les dons de tabac, les retours d'hospitalité à des chefs l'ayant hébergé ou accueilli dans leurs villages, mais il est cependant confronté à la difficulté matérielle, et parfois morale, d'appliquer le concept de *utu*, pourtant nécessaire au maintien de son statut social. Alors qu'il conçoit que ses dons de tabac sont une manière de se concilier le bon vouloir des chefs, et que les retours d'hospitalité en matière de nourriture s'accordent avec l'hospitalité européenne faite à un égal, un ami de passage, Garin est cruellement conscient des limites financières et matérielles de sa situation.

Je crois apercevoir qu'il craint de ne pas recevoir un retour si je lui en donne une moitié. Et s'il fait des instances pour me retenir c'est en partie pour avoir occasion de me donner son porc qu'il sait bien que je reconnaitrai. Je lui répète ce que je lui ai déjà dit : Je connais votre *ritenga*, quand je te donnerai mon présent tu me diras qu'il n'est pas assez grand. Les étrangers, me dit-il, qui passent ici font ainsi, je leur donne un

²¹ Lavigerie, *Instructions aux missionnaires*, p. 67, cité par Xavier de Montclos, 'La vie spirituelle en France au XIX^e siècle', dans *Les Réveils missionnaires en France*, p. 329-330.

²² Elisabeth Germain, *Langages de la foi à travers l'histoire. Approche d'une étude des mentalités*, 1972, p. 64-5.

porc et quand je vais à Kororareka ils me donnent ceci, cela, un fusil à double coup...
&c. Pour moi quand j'irai te voir tu tueras un porc pour me recevoir (408, vendredi 18 octobre 1844)

Mais dans la société maorie traditionnelle, la position sociale n'était jamais fixe et demandait un constant travail de réajustement dans le cadre de compétition. L'approche missionnaire trouve ses limites puisqu'elle engage le missionnaire dans un enjeu avec le chef local pour lequel les moyens sont forts peu appropriés. Outre la compétition avec le missionnaire James Buller pour la conversion des âmes, Garin se retrouve placé en compétition directe avec le chef maori principal de la région. L'enjeu de leur relation est bien sûr un enjeu politique autant que religieux dont l'avenir et le contrôle de la communauté dépendent.

Tirarau, comme certains autres chefs, n'est pas prêt à adopter la religion des missionnaires. Comme d'autres chefs de son importance, il voit le christianisme comme une religion d'esclave. Wakefield rapporte au sujet du chef Te Heuheu de Taupo :

Heuheu, the despotic chief of the Ngatipehi, was violently opposed to the introduction of the new creed, because it avowedly levelled the distinction between chief and slave, and raised up as leaders of the community those, who, [...], had lost caste by the long captivity which had been the means of their acquiring Christian knowledge in the normal schools of the North.²³

Garin cherche à contenter le chef Tirarau dans le but de le convertir mais il est aussi conscient qu'une compétition affichée avec le missionnaire Buller pourrait nuire à son statut :

Je lui dis : Puisque M^r Buller va le voir je n'y vais pas (je crains d'avoir avec lui des discussions, et puis je crois que c'est donner un peu trop d'importance à ce chef que d'aller 2 à la fois le voir, mais ma plus grande raison est aussi qu'il semble qu'on se dispute la proie et que les naturels peuvent comprendre cela, quoique je cherche à lui faire plaisir pour avoir l'occasion de le convertir, cependant l'effet serait détruit s'il s'en apercevait.) (50-1, mercredi 25 février 1846)

L'attitude de Garin n'est pas exceptionnelle. S. Polack note : « Europeans, resident in New Zealand, have always found it their interest to obtain the friendship of the principal

²³ E. J. Wakefield, *Adventure in New Zealand from 1839 to 1844*, p. 277.

chiefs, which alone enabled them to withstand the pilfering habits and annoying impertinence of the freemen and slaves. This new interest has given additional authority to the chiefs, who have assumed in consequence increased importance, as the people conceded to them the right to act so. [...] The barter or commerce of a tribe is usually undertaken by the chiefs, who by virtue of their 'right divine', demand a larger price from the European whose interest they promise and are paid for to protect ».²⁴

De plus la compétition entre les deux missionnaires pour les « faveurs » de Tirarau peut entraîner un effet inverse à celui escompté. Quoiqu'il soit important de maintenir une relation de bon voisinage avec Buller, ne pas s'engager avec lui dans de grandes controverses est aussi requis. Garin échange des livres avec Buller, et il semble que malgré les différences est né un respect mutuel entre les deux hommes. Leurs relations en effet ont une dimension publique que ni l'un ni l'autre ne peuvent éviter. (96, mars 1844) Une animosité trop clairement affichée peut également contredire le message de paix et d'amour énoncé dans leurs textes religieux.

La position parfois incertaine de Garin le conduit à une attitude vis-à-vis des pratiques sociales et religieuses locales qui n'est pas sans ambiguïtés. Dans ses efforts à s'affirmer comme un chef local, Garin s'appuie et exploite des attitudes et des pratiques sociales préexistantes et en définitive fort éloignées d'un code chrétien. Il reconnaît que les Maoris ont leur propre système social cohérent et n'hésite pas à s'appuyer sur le système traditionnel.

En plus du travail de séduction et d'observation participante mis en place par Garin, l'approche de proximité a un second objectif. Elle vise à mieux connaître la société locale afin d'évaluer l'état 'moral' de la communauté et établir selon une grille, en fait peu claire et lourde d'ambiguïtés, les pratiques qui sont jugées moralement acceptables et celles qui sont condamnables, voire même de s'appuyer et d'exploiter les « bonnes pratiques ». Amorcée par des hommes comme Ricci en Chine, Nobili en Inde ou Acosta en Amérique latine, qui eurent tous une même préoccupation d'adaptation et d'intégration, la relative ouverture des missionnaires catholiques sur la culture locale est sensible dans l'approche de la mission catholique en Nouvelle-Zélande.²⁵ L'attitude de l'Église à ce sujet fut fixée dans le « concile » de Jérusalem dont les Actes des Apôtres

²⁴ J. S. Polack, *Manners and Customs of the New Zealanders*, vol. 1, 1976, p. 55-6.

²⁵ I. Breward, *A History of the Churches in Australasia*, p. 1-2.

narrent le déroulement. Elle sera codifiée et standardisée dans l'instruction de 1659, appelée aussi charte des missions modernes. Les directives que le pape y donne concernent essentiellement les coutumes locales : « Ne mettez aucun zèle, n'avancez aucun argument pour convaincre ces peuples [...] de changer leurs rites, leurs coutumes et leurs mœurs, à moins qu'elles soient évidemment contraires à la religion. »²⁶ À partir de cette date cependant, l'histoire de l'adaptation missionnaire fut soumise aux fluctuations des mentalités et des temps. La querelle des rites se solda par un échec pour les partisans de l'adaptation et de l'intégration missionnaires mais laissa une profonde empreinte sur l'attitude générale de l'Église catholique. À côté des adeptes de la « table rase », il y avait maintenant les partisans d'une compréhension plus respectueuse des réalités païennes. Les *Monita ad missionarios*, composées par les évêques Pallu et de la Motte-Lambert et qui ont exprimé plus ou moins la doctrine officielle de la Sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi durant un certain temps, ont gardé certaines traces des instructions de 1659 à l'égard des coutumes et des religions païennes. Au chapitre 5, on conseille de suivre un ordre dans la présentation des dogmes : « En traitant ainsi avec le païen (le missionnaire) évitera de paraître leur apporter un enseignement en tous points nouveau, mais il aura soin de les traiter comme s'ils avaient déjà une entente de vérités » et au chapitre 2 le missionnaire est conseillé « de découvrir tout ce qui regarde la religion des indigènes, leurs cérémonies et les erreurs qui ont cours chez eux. » C'est donc implicitement la condamnation de la théorie de la table rase et de la rupture absolue.²⁷ Jusqu'au dix-neuvième siècle, ces directives furent sujettes à des questions, entraînant des compromis, des réinterprétations en fonction des sensibilités personnelles. Les 'Instructions' de l'évêque Pompallier données comme guide de conduite à ses missionnaires reflètent l'ouverture amorcée avec les 'Instructiones' du dix-septième siècle mais sont aussi fortement empreinte de paradoxes et d'ambiguïtés en ce qui concerne leur interprétation.

Les principes de l'approche d'évangélisation de la mission catholique furent donnés par Pompallier dans un document manuscrit de 96 pages vraisemblablement rédigé en 1841 lorsque l'évêque se trouvait à la station d'Akaroa sous la protection et le patronage du commandant français Lavaud. Ce document, connu sous le titre « Instructions pour les travaux de la mission » laisse à ses missionnaires une certaine liberté d'attitude en ce

²⁶ A. Rétif, *La Mission*, p. 74.

²⁷ A. Rétif, *La Mission*, p. 76.

qui concerne les pratiques sociales et culturelles maories, et reflète en fait la problématique catholique vis-à-vis des coutumes locales. Ce texte montre clairement une volonté de fournir au peuple à convertir une instruction nécessaire pour faciliter la transition à l'Église. Il avait compris l'importance de ce qui est de nos jours intitulé « l'inculturation du christianisme ». Tandis que certains aspects de la culture religieuse d'origine étaient rejetés et condamnés, un grand soin était apporté pour assurer une continuité dans la communauté chrétienne dans le but que celle-ci soit perçue comme une option attirante.

L'approche de la mission reposait donc en partie sur une évaluation des pratiques et coutumes maories. Il était recommandé d'étudier avec attention les habitudes maories afin de faire une sorte de tri entre les bonnes pratiques et les « mauvaises » pratiques, soit celles qui sont incompatibles avec le dogme religieux et le code moral de la religion chrétienne. L'évêque Pompallier se montre fort explicite dans ses 'Instructions' : au lieu de rejeter en bloc toute pratique sociale et même religieuse et les qualifier toutes de païens et démoniaques, il fallait exploiter, guider ces habitudes vers le bien. Il fallait être attentif à ne pas détruire délibérément ce qui était évalué comme moralement neutre. De plus, il nous semble que les tactiques de dons, de reconnaissance réciproque des statuts des chefs et de certaines pratiques sociales sont une invitation à exploiter et construire sur des bases socio-politiques préexistantes. Nous nous proposons d'étudier, dans un premier temps, dans quelle mesure Garin suit les préceptes mis en place par Pompallier et les grandes lignes de l'approche globale de la mission catholique. Puis nous verrons comment leur application entraîne Garin dans des situations ambiguës, si ce n'est paradoxales, qui le mènent à des contradictions et sont une gêne dans le travail d'évangélisation.

Puremu

Garin s'impose à plusieurs reprises pour contrôler les attitudes des néophytes. Quand il apprend qu'une femme de Tirarau qui faisait la prière est accusée d'avoir eu une relation sexuelle interdite, Garin vient lui-même auprès d'elle pour la punir même si ce

n'est pas comme les chefs traditionnels.²⁸ La punition que Garin adopte consiste en un refus de lui donner la main :

En me retirant, je ne donne pas la main à Te Roha, et lorsque je m'en vais, j'entends Penehamini dire aux autres : Il n'a pas donné la main à la mère de Mokoare, ni à Mahiowa, ni à Te Roha, à cause de leur kino [péché]. (115, jeudi 21 mars 1844)

Comme le gardien d'un nouvel ordre moral, il cherche à contrôler les attitudes de ses paroissiens en regard du « puremu ». En étant très proche de ses paroissiens, Garin est aussi un témoin beaucoup plus immédiat de leurs difficultés à suivre des pratiques imposées par le nouvel ordre moral religieux et beaucoup moins tolérant vis-à-vis des attitudes en matières puritaines par exemple comme le puremu qu'un ministre anglican marié comme William Williams. Garin est particulièrement intolérant des attitudes en matières sexuelles. Sa proximité et son immersion dans le monde maori signifient qu'il est averti ou le témoin direct des attitudes des jeunes maoris qu'il ne pouvait tolérer. Il condamne des conduites qui se passent sous ses yeux, à la différence d'autres ministres qui vivaient relativement isolés du monde quotidien maori. Sa présence et sa grande proximité avec les Maoris lui permettent d'effectuer un contrôle au sein de la communauté de ses paroissiens.

Avant de partir j'ai dit un mot en particulier à Hoane Papita et à Moihi pour leur trop grande familiarité avec Maraea. Hoane Papita m'a dit : J'attendais que tu me prévinsses car je sais que tu vois notre conduite, un homme seul aujourd'hui m'a donné un avertissement, et je pensais que si tu ne me disais rien ce n'était pas mauvais, mais puisque tu m'as prévenu je me tiendrai sur mes gardes. Je l'avais vu ce matin dormant à côté de Maraea et d'un jeune naturel Wata, tous les trois sous la même couverture et je leur avais dit en les voyant que c'était un ritenga puremu. (35, dimanche 11 février 1844)

Garin interprète le mot « puremu » par adultère mais, avant l'arrivée des missionnaires chrétiens, le mot puremu était utilisé pour décrire une relation sexuelle interdite ou non appropriée dans un tout autre contexte. Ce qui était considéré comme approprié ou permmissible changea sous l'influence de la doctrine chrétienne. L'attitude générale vis-à-vis des relations sexuelles était, dans le cas de jeunes personnes, celle d'une grande

²⁸ En accord avec le système traditionnel, et selon le concept de utu, cette femme est battue par les principaux chefs du hapu.

liberté. À l'exception de certaines filles de chefs, considérées comme « puhī » (réservée pour un mariage arrangé) ou « taumou » (l'équivalent de fiancée), la sexualité des jeunes femmes était également libre. Cette liberté cessait cependant avec le mariage, et tout adultère impliquant une femme mariée était un crime sérieux.²⁹ Pour Mohi et Hoane Papita, avoir adopté le christianisme c'est respecter un nouveau code d'attitudes qui interdit la liberté sexuelle dont il jouissait dans le cadre de la société traditionnelle et c'est encourir les reproches d'une autorité nouvelle représentée par le missionnaire.

Mana (prestige)

La diffusion du christianisme, ou de certains de ses aspects, est étroitement liée au statut et à l'influence acquis par certaines personnalités missionnaires comme, en ce qui concerne les Britanniques, les frères Henry et William Williams. Par exemple, Henry Williams, un ancien officier de dragons de l'armée britannique, doté d'une forte personnalité, sut s'imposer comme un égal auprès des chefs Ngapuhi de la Baie des Iles.

Garin prend rapidement conscience que sa présence est une source de prestige et de statut pour le hapu (groupe tribal) qui l'accueille. En effet, dans les années 1840, le prestige d'un hapu était étroitement lié avec sa capacité à acquérir et à s'associer avec les éléments du monde européen considérés comme pouvant assurer et maintenir le statut du groupe. Le Pakeha permettait l'accès au matériel et au savoir-faire européens convoités à cette époque comme le tabac, les outils en fer, des couvertures, de nouvelles techniques agricoles auxquels l'on pouvait accéder par l'échange. La présence de Garin devient une objectivation des aspirations maories. Cependant, comme le remarque F. E. Maning, un observateur des premières relations Pakeha-Maoris, le Pakeha devait être capable de démontrer son contrôle sur les éléments du monde européen et surtout exhiber ses richesses en matière marchande. Maning note avec humour que tout Européen pauvre, c'est-à-dire qui ne possédait pas de richesses matérielles, était considéré comme un « tutuua » c'est-à-dire d'un rang égal à celui de l'esclave ou du serviteur, « a nobody, a fellow not worth a spike nail ».³⁰

Garin était, lui, capable d'afficher les ressources nécessaires lui permettant d'être considéré et assimilé à la classe sociale des personnes de rang. Relativement peu

²⁹ B. Biggs, *Maori Marriage*, 1960, p. 15.

³⁰ F. E. Maning, *Old New Zealand*, p. 20.

éloigné de la procure de Kororareka (même s'il fallait tout de même au moins deux jours entiers pour y parvenir) et du nouveau centre de commerce d'Auckland, la mission de Mangakahia pouvait être facilement approvisionnée en marchandises nécessaires à la vie de la mission : outils agricoles, matériel, objets personnels, meubles et vivres. Garin n'était en aucun cas dans un état de pauvreté ou d'indigence comparable à la situation de certains pères en 1842, lors de la pénurie financière que vécut la mission catholique en l'absence de l'évêque Pompallier à Wallis et Futuna. De retour de Kororareka, chargé de marchandises et accompagné d'une dizaine de porteurs, Garin observe qu'on fait dévier la troupe des voyageurs du parcours initial pour passer par des villages. Les Maoris qui accompagnent Garin ne se conçoivent nullement comme ses porteurs et donc ses inférieurs. Au contraire, celui-ci est plutôt sujet d'une « objectivation sociale » qui répond au système de valeurs maori traditionnelles. Garin note pendant ce voyage :

Je suis sûr qu'une des principales raisons qui les ont engagés à me faire passer par ces kainga c'est afin que les naturels voient que je suis un rangatira car j'ai beaucoup de naturels pour m'accompagner et beaucoup de pikaus. (252-3, samedi 8 juin 1844)

Garin est reconnu comme l'équivalent social d'un rangatira, un terme qui se rapporte aux personnes qui pouvaient retracer leur descendance jusqu'aux pères-fondateurs de leur hapu (tribu) par les premiers nés de leur famille. En fonction de leurs actions politiques, ceux-ci pouvaient être aussi reconnus comme chefs.³¹ Dans son récit de sa rencontre avec la société maorie des « bons vieux temps » (probablement les années 1830) comme il l'appelle, Maning insiste sur la valeur attribuée à la présence d'un Pakeha auprès d'une tribu maorie. Maning, rapporte avec humour lors de son arrivée en Nouvelle-Zélande que le chef qui allait l'accueillir :

having made several enquiries first of the captain of the schooner, such as whether I was a rangatira, if I had plenty of taonga (goods) on board and other particulars and having been answered by the captain in the most satisfactory manner, came up to me and gave me a most sincerely welcome.

Son débarquement du navire était anticipé avec impatience. Maning décrit cette scène dans un effort pour rendre toujours, la pensée des spectateurs et participants maoris à la scène :

³¹ K. F. Lian, 'Tribe, Class and Colonisation : the Political Organisation of Maori Society in the 19th Century', *JPS*, 101 (4), p. 403.

The crew are pulling like mad, being very impatient to show the tribe the prize they had made – a regular pakeha rangatira as well as a rangatira pakeha (two very different things), who has lots of tomahawks, and fish-hooks, and blankets [...] ‘He is going to stop with the tribe; he is going to trade; he is going to be a pakeha for us.’³²

Dans les sociétés tribales, les notions de prestige comprennent à la fois réputation et pouvoir. Dans la société maorie, ces deux significations sont réunies dans le concept de mana. Un troisième aspect de mana, que nous développerons ultérieurement, est lié à l’influence qui est dérivée d’une origine surnaturelle et se rapporte aussi au concept de tapu. Traditionnellement, le mana était acquis par la bravoure dans les batailles, les succès lors des compétitions entre hapu. Avec la présence coloniale, le mana est représenté par la capacité de la tribu à exhiber, accumuler et s’approprier les éléments reconnus comme porteurs de statut ou prestige, comme les richesses ou les marchandises matérielles de l’Européen.

L’évêque Pompallier avait rapidement compris la nécessité de s’imposer par une exhibition extérieure de richesses et avait exploité ces concepts dans sa politique d’évangélisation qui reposait en grande partie sur l’image prestigieuse de l’évêque catholique entretenue par le port de riches vêtements épiscopaux, couplée avec les démonstrations de ses possessions matérielles.³³ Le nom lui-même de « pikopo » ou « epikopo » montre que les adhérents de la mission catholique s’identifient par rapport à leur évêque (episcopus).³⁴ Associer la religion catholique avec l’image de l’évêque était une politique consciente d’évangélisation menée par Pompallier depuis son arrivée sur le territoire de la Nouvelle-Zélande. Elle permettait de présenter la religion catholique comme une religion de mana. Waiata voit Pompallier comme le plus grand des rangatira ou chefs :

Il a demandé à Waiata s’il avait vu l’Évêque. Oui, a-t-il répondu. Et comment est-il ? C’est celui-là qui est un rangatira, les autres rangatira ne sont rien en comparaison de celui-là. C’est le tino rangatira. (207, samedi 11 mai 1844)

³² F. E. Maning, *Old New Zealand*, p. 15-6.

³³ P. Turner, ‘The Politics of Neutrality’, p. 26.

³⁴ Il faut noter que les missionnaires catholiques laissent un héritage linguistique riche. Ils sont par exemple responsables de l’introduction de mots latin et français dans le vocabulaire maori. On peut citer : eucharistie (eukaritia), ahare (ange), apotoriko (apostolique), ou encore eketema ukehio (extrême onction).

Le mana de Pompallier, considéré comme le chef suprême des catholiques, se portait aussi sur ceux qui le suivaient et les liaient dans une identité commune. Garin partage dans une certaine mesure le statut de chef de son évêque puisqu'il est considéré par les chefs de Mangakahia comme un homme de rang égal. Lorsque Garin visite Tirarau au lieu où lui et les siens cultivent leurs plantations dans le haut de la rivière, il est bien reçu selon l'hospitalité maorie accordée aux personnes de marque. Garin rapporte que Tirarau recommande de s'associer à l'évêque :

Le fils de Toka, Kou m'a dit hier que peu auparavant l'arrivée de M^{gr}, Tirarau disait aux naturels de tourner à M^r Buller et que depuis l'arrivée de M^{gr} à cause qu'il avait vu qu'il avait beaucoup de taonga [marchandises], il a dit aux naturels de tourner à l'Évêque. (66, vendredi 1^{er} mars 1844)

Pour Tirarau, il était important de s'acquérir les éléments du monde européen permettant d'assurer leur statut dans un monde nouveau.

Cependant, cet état des choses a ses revers. L'absence de Pompallier en 1845 et les rumeurs à son sujet reflètent la trop grande importance d'un seul homme pour l'entreprise évangélisatrice. Garin est donc incorporé dans des buts maoris qui le dépassent, puisqu'ils n'ont pas de relation avec son projet missionnaire. Il est objet de manipulations maories pour leur propre avancement au sein de leur système social et politique. Si Garin est conscient de la manipulation dont il fait l'objet, tant que celle-ci ne contredit pas son propre projet, il accepte cette forme de contrat d'échange établi implicitement entre les deux partis.

Garin est associé aux représentants de sa nationalité et, à cette époque, la nation française était représentée dans le Pacifique par des forces navales sous le commandant de Lavaud. Elles avaient la tâche de protéger les ressortissants français vivant dans le Pacifique et en Nouvelle-Zélande. L'évêque Pompallier était étroitement associé avec les capitaines Lavaud et ensuite Bérard, qui étaient basés à Akaroa et auprès desquels il allait fréquemment séjourner.

Karawai raconte le voyage de Kororareka car il est un de ceux qui en viennent. Il dit avoir vu le navire de guerre français [le *Bucéphale*] qui est arrivé jeudi 8 févr[ier]. Il raconte comment ce peuple tutu [puissant] les a reçus avec amitié, comme il leur a

donné du tabac, du pain à manger, comme on a tiré le canon en signe de l'amour que le capitaine porte à l'Évêque &c, &c, &c (40, mardi 13 février 1844)

Dans ce contexte, l'influence de Garin dépend étroitement de sa capacité à conserver et acquérir un statut. Le pouvoir n'était jamais fixe mais entraînait dans un jeu de compétition constant. Garin se trouve plongé dans un tel système où il doit maintenir son mana et prouver la puissance de son atua. Le statut du missionnaire est un facteur dans le processus de conversion. Recevoir un chef avec les honneurs, c'est un moyen de conserver son propre honneur, ce qui fait que Garin est bien reçu par Tirarau.

Utu (équilibre, échanges)

Les années 1840 étaient une période de changement rapide pour les Maoris, nombreux étaient désireux d'adopter les manières de faire des Européens, leurs coutumes, leurs marchandises, vêtements ou même leur style de vie. Les missionnaires étaient perçus comme des moyens d'accéder à et de profiter de certains aspects de la culture européenne. Garin réalise avec tristesse que certains Maoris se rendent à sa mission pour des raisons pratiques immédiates : accéder aux marchandises européennes, acquérir un moyen d'obtenir un meilleur style de vie, du tabac, la possibilité de travailler pour lui, et recevoir sa médecine ou ses soins. S'associer à Garin signifie faire des marchés avec lui et profiter des avantages qu'il apporte.

Je lui fais comprendre que je comprends la manière des Maoris, que plusieurs viennent pour un seul motif c.-à-d. p[ou]r recevoir du prêtre des habits, tabac, &c dans la suite par échange. Plusieurs ont 2 intentions, celle-là et celle de trouver et suivre la vérité. (268, samedi 27 septembre 1845)

C'est en termes d'échanges que pense Kairangatira, le fils de Mate, un chef de Kaipara :

Kairangatira m'a dit que quand les naturels sont très puissants à la prière nous leur donnons des habits. (427, dimanche 27 octobre 1844)

Les Maoris réagissent en fonction du principe de utu. Le principe général impliqué dans ce système d'échange était, selon l'anthropologue Firth, que « for every gift another of at least equal value should be returned. »³⁵ Ce concept complexe de utu (équilibre,

³⁵ R. Firth, *The Economics of the Maori*, p. 413.

échange, compensation) était intégré dans tous les aspects de la vie maorie du dix-neuvième siècle.

Cette manière d'offrir des présents chez eux est un marché indirect, ils espèrent un bon retour. Je pense lui donner une bonne couverture. Ce qui m'engage à le recevoir, c'est que : 1° j'avais intention d'en acheter un petit pour nous nourrir, 2° j'ai offert aux chefs de ma station des couvertures qu'ils m'ont reconnues par des présents, 3° cette tribu est dans un moment où elle va se décider ou d'un côté ou d'un autre à embrasser la prière de l'Évêque ou des missionnaires, 4° M^{gr} est d'avis qu'on agisse ainsi, c.-à-d. qu'on reconnaisse en présent, les présents des naturels. (408, vendredi 18 octobre 1844)

Faire des dons gratuits et être prodigue dans la récompense des obligations est un signe de reconnaissance du rang social. Firth mentionne que, dans la vie économique maorie, on distinguait la générosité, les dons libéraux et l'hospitalité gratuite. Si de tels retours d'échanges étaient pratiqués, c'est qu'ils accroissaient le statut social d'un homme, sa réputation et prestige, et contribuaient matériellement à son rang et standing.³⁶ Firth voit trois conditions à ces échanges : (1) Chaque transaction devait avoir l'apparence d'être libre et spontanée ; sans stipulation de retour. Mais (2), en réalité, un système strict d'obligation était impliqué, incluant une nécessité de rendre et accepter mais aussi un impératif de remboursement, lié avec le prestige. (3) Le paiement doit excéder le don.

Les relations de Garin avec les Maoris sont en grande partie déterminées par ces concepts traditionnels et créent des obligations qu'un prêtre célibataire, avec peu de possessions ou de marchandises lui appartenant en propre, trouve parfois difficile ou impossible de satisfaire, car il n'avait pas les taonga (marchandises, possessions) de Pompallier.

La mission catholique avait la réputation d'être particulièrement généreuse, notamment en ce qui concernait les dons de tabac qui, dans les années 1840, était une forme de paiement dont les Maoris étaient très épris. Garin avait déjà remarqué cette dépendance grandissante du tabac sans toutefois la condamner. Dans une de ses lettres destinées à ses anciens élèves en France, écrite depuis Kororareka peu après son arrivée en Nouvelle-Zélande, il note :

³⁶ R. Firth, *The Economics of the Maori*, p. 422.

Ici tout le monde fume depuis l'enfant jusqu'au vieillard le plus décrépité. Ils nous vendent des poissons, du porc, pour du tabac. C'est pour eux presque aussi nécessaire que les habits et je ne sais lequel des deux ils préféreraient, tant c'est une habitude forte chez eux.³⁷

Homme de son époque, Garin ne fait aucun commentaire sur la façon dont le tabac pouvait nuire à la santé des Maoris, bien que son confrère, le père Petit, condamne cette nouvelle habitude répandue parmi les Maoris de la région d'Hokianga, une zone de contact avec de nombreux Européens. Petit témoigne en 1844 de l'état de dépendance de ses paroissiens maoris de la mission d'Hokianga et regrette les conséquences économiques mais aussi sociales d'une telle habitude :

nos pauvres néophytes [sic] qui sont dans une grande misère par suite des nécessités qu'ils se sont faites en prenant les habitudes des Européens et principalement l'usage de la pipe qui est une source de bien des maux pour le corps et l'âme. Cette "faim de tabac", comme ils l'appellent, est excessivement impérieuse chez eux. Ils fument tous, depuis l'âge de 3 ou 4 ans et en dessus, les femmes comme les hommes. La très grande partie des provisions qu'ils vendent aux blancs, c'est pour alimenter la pipe, ce qui les oblige dans certaines saisons à manger de la racine de fougère et ce qui fait que, travaillant presque toute l'année, ils sont à peine couverts.³⁸

Petit dit s'être même employé à cultiver le tabac afin de soulager l'endettement des Maoris qui dépendaient du tabac: « je cherche par tous les moyens en mon pouvoir à mettre les naturels de notre station dans une certaine aisance relativement à leur état et j'espère y réussir par la culture du tabac. »³⁹ Le missionnaire CMS, William Yate dit franchement qu'il ne regrette pas l'introduction du tabac qu'il voit plutôt comme une habitude bénéfique pour la santé des Maoris. Fumer leur pipe pendant la nuit permettait aux Maoris d'éviter de prendre froid et d'être exposés à des changements subis de température :

now, when they are in their most profuse perspirations, they rise, fill their pipe, light it, and sometimes smoke it in the house; which gives them time for the perspiration to subside gradually, and they do not come, reeking hot, from a highly-heated hut, into

³⁷ Lettre d'Antoine Garin aux élèves de Meximieux, 12 juin-17 juillet 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 91.

³⁸ Lettre de Petit à Colin, 20 janvier 1844, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 4, doc. 293, p. 22-28.

³⁹ Lettre de Petit à Colin, 20 janvier 1844, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 4, doc. 293, p. 22-8.

the cold, raw, damp air of night: by this means many colds are avoided, and much sickness prevented.⁴⁰

Selon Yate, le tabac est un moindre mal comparé à l'alcool car il note également que la consommation d'alcool était plutôt pratiquée par des Maoris non ou peu fumeurs: « drunkenness on the coast is practiced much more by persons not addicted to smoking ; and those who take to drinking usually discard the use of tobacco. »⁴¹

William Colenso était l'un des missionnaires anglicans les plus virulents dans son opposition à la mission catholique et probablement l'un des premiers ennemis de Pompallier dans la Baie des Iles. Tirarau rapporte à Garin sa rencontre avec Colenso et les arguments de ce dernier contre les catholiques présentés dans le style imagé de la langue et l'art oratoire maori. Colenso reproche à Tirarau de :

s'être laissé gagné par le tabac, (Tirarau l'interprète assez justement du tabac qu'il a reçu de l'Évêque pour le travail qu'il a donné aux naturels) de prendre garde à l'herbe runa qui infecte les terres (qui vole les terres), ki te runa [l'ivraie]. Il fait allusion à l'Évêque, il insiste surtout à lui dire de garder l'union, de ne p[as] diviser son kainga, qu'il n'y ait qu'une pri[ère]. (61, jeudi 29 février 1844)

L'ivraie, c'est-à-dire « les fils du malin » (Matthieu, 13 : 38), c'est, bien entendu, les missionnaires catholiques qui avaient l'habitude de donner du tabac aux Maoris en guise de paiement.

Les dons à un chef tribal, principalement sous la forme de tabac ou vêtements envoyés par les œuvres charitables françaises comme l'Association pour la Propagation de la Foi de Lyon, font partie d'une stratégie missionnaire prônée par l'évêque Pompallier. La mission catholique avait opté d'utiliser la distribution de présents comme tactique d'évangélisation et s'appuyait donc sur des stratégies de séduction, qui privilégiaient l'efficacité sur la cohérence. Lorsque Garin arrive dans un village, qu'il soit protestant ou neutre, il est attentif à obtenir le consentement du chef principal avant d'entreprendre son travail d'évangélisation et offre au chef, tabac, vêtements ou couverture selon les occasions. Alors que l'évêque Pompallier ne voyait donc pas d'inconvénients à adopter de manière délibérée les coutumes locales et les utiliser ou les exploiter dans

⁴⁰ W. Yate, *An Account of New Zealand*, p. 112.

⁴¹ W. Yate, *An Account of New Zealand*, p. 112.

l'évangélisation, ce type d'approche n'était pas encouragé par les autres organismes missionnaires. Henry Williams, le missionnaire de la mission CMS, refusait de se rallier à la coutume maorie des présents aux chefs tout en se soumettant à l'utu (échange) : « We have determined that no presents shall be made, as it is not attended with any benefit, but contrariwise, as a native conscience is never satisfied. I therefore told Tohi that we never gave away a thing for nothing, but that if he presented me with some potatoes, I would present him with an axe. »⁴² W. Yate rapporte l'expérience religieuse nouvelle d'un chef maori de la baie de Paetai dans les années 1830, qui raconte avoir abandonné ses coutumes anciennes et adopté le message et les prières chrétiennes : « 'When did you pray last ?' 'This morning.' – 'What did you pray for ?' I said, 'O Jesus Christ, give me a blanket, in order that I may believe.' »⁴³

Les *Instructions* de Pompallier justifient l'utilisation des présents dans l'approche missionnaire de deux manières. Tout d'abord, cette approche doit servir et avoir pour but de se concilier « l'estime, la confiance et l'affection des peuples » et d'inspirer le concept de « charité de l'Église Catholique »,⁴⁴ aux Maoris. Dans un contexte où la mission catholique se trouve en forte compétition avec les autres dénominations religieuses, il est important pour Pompallier de se présenter de manière distinctive aux Maoris. Et ces sortes de dons ont aussi pour fonction de montrer aux Maoris que les prêtres français vivent les concepts qui sont évoqués dans les Écritures.

Pour la mission catholique, ces dons sont aussi un acte politique, visant à se concilier les puissants et non une stratégie à finalité religieuse. Ceci suggère que Pompallier ait su reconnaître le concept de utu comme composant essentiel de la société maorie et l'ait utilisé et exploité dans son approche de mission. Pompallier voulait également exploiter ces dons puisqu'il recommandait de faire « nos faveurs avec une sorte de charité distributive, égale pour ceux qui sont égaux, plus distinguée pour les chefs et pour ceux qui méritent plus de la religion ».⁴⁵ Ces principes sont très proches d'une reconnaissance implicite du principe de utu, le concept maori de « retour et équilibre » au cœur de la loi traditionnelle maorie. Pompallier précise bien par ce moyen de « soutenir l'autorité légitime » du chef mais, par contre, est très vague sur la manière de

⁴² H. Williams, *The Early Journals of Henry Williams*, lundi 17 septembre 1827, p. 74-5.

⁴³ W. Yate, *An Account of New Zealand*, p. 223.

⁴⁴ J.-B. Pompallier, 'Instructions pour les travaux de la mission', ACDA, POM 14-3.

⁴⁵ Ibid, ACDA, POM 14-3.

discerner les représentants de cette autorité légitime. L'approche de Garin suit en tous points ces recommandations, mais à la différence de l'évêque qui contrôle les marchandises et les finances de la mission, il est parfois impossible à Garin d'opérer le retour nécessaire à un chef impliqué dans la relation préalablement établie

Lors de la visite de l'évêque Pompallier, Garin observe que : « Les naturels ont fait présent de 2 porcs à M^{gr}. M^{gr} les a reconnus par 2 couvertures. » (22, dimanche 4 février 1844) Les porcs étaient à cette époque considérés comme une grande valeur. Pompallier est engagé dans un système de retour de présents dans lequel il reconnaît un présent par un autre présent. En agissant de la sorte, Pompallier se plie à la coutume maorie de utu.

L'exploitation de cette pratique néanmoins place Garin dans des positions difficiles. Alors qu'il est relativement facile pour Pompallier d'assurer les retours dans les échanges, il est plus difficile de faire de même pour ses prêtres comme Garin, avec leurs moyens financiers limités et un budget annuel restreint. Lorsque Garin commence à manquer de marchandises, il ne peut plus faire de retour à Manukau et lui offre simplement l'hospitalité sous forme de nourriture et note :

Manuka vient me voir, il veut que je lui montre mes malles, mon grenier, toutes mes caisses. Il veut me donner un porc pour avoir une couverture. Je lui dis que je n'ai point de couverture, que je n'ai n'ai [sic] qu'une que j'ai réservée pour Mate pour son porc qu'il a tué pour moi. Il me demande une cloche. Je lui dis que je n'en ai plus qu'une et qu'elle est promise aux naturels de Mate. Il me dit que tout ce qu'il me demande est wakatapu réservé pour Mate... (456, samedi 16 novembre 1844)

Garin se retrouve ainsi presque malgré lui incorporé dans un système d'échanges et de retour qui dépasse la simple matérialité de l'acte mais dont l'enjeu est l'assurance et le prestige des chefs maoris. La reconnaissance du statut du chef par un don de présent entraîne un retour réciproque sous une forme quelconque qui scelle la reconnaissance des statuts. Plongé ainsi dans des situations complexes qui dépassent souvent son entendement, Garin est parfois confronté à des situations ambiguës. Voulant amadouer les Maoris, il les place dans une situation d'obligation en donnant gratuitement du tabac. Ceux-ci sont en quelque sorte obligés socialement de l'écouter. D'un autre côté, les Maoris venant offrir un porc ou du blé placent Garin dans une situation où il doit donner un retour, qu'il interprète par « payement ». Dans l'absence d'un retour ou si le retour n'est pas à la hauteur du don, Garin ou Buller sont défiés. Une différence de taille avec

le système pré-européen, c'est que Garin n'est pas pillé car les Maoris le perçoivent comme un homme de paix, un homme d'amour.

Pompallier avait saisi la nécessité pour lui et ses prêtres de se poser vis-à-vis des chefs maoris comme des égaux sociaux et cette relation était établie par l'utilisation des présents. En se posant en tant qu'égaux sociaux, ils étaient en revanche tenus de respecter les devoirs liés à un tel statut en fonction du cadre maori. : « M^{gr} avait demandé à Tirarau s'il consentait à laisser baptiser ceux de sa tribu qui voudraient recevoir le baptême, il avait consenti ; 2 de sa tribu le reçoivent. Waiata avait aussi consenti sa fille et 1 enfant de sa tribu reçoivent aussi le baptême. » (23, dimanche 4 février 1844) Les catholiques tentent aussi d'exploiter la hiérarchie existante dans l'évangélisation. Une telle attitude est caractéristique de l'Église catholique. Garin ne remet pas en cause les structures sociales existantes mais, au contraire, les exploite à son avantage.

Parce que le missionnaire catholique est centré sur l'injonction de sauver les âmes, il ne développe pas d'autres aspects recherchés par les Maoris. Cette attitude détachée des tâches séculières, comme par exemple « civiliser » les indigènes, a pour conséquence de donner au regard des missionnaires français comme Garin un certain détachement mais est aussi un handicap dans le contexte de la Nouvelle-Zélande. À la différence de Petit, qui développe un moulin à Hokianga, Garin a peu à apporter matériellement aux Maoris qui leur permettrait de s'adapter au nouveau monde colonial. Garin refuse d'entreprendre des activités commerciales avec les Maoris, qu'il voit comme une corruption du travail missionnaire. Le père Comte à Otaki quitte enfin le pays à cause de ses succès matériels plutôt spirituels dans la communauté. L'œuvre de la conversion est première et est en elle-même comme but de l'action apostolique. Elle l'est aussi par rapport à tout autre entreprise qui pourrait détourner les missionnaires de leur vocation apostolique car ils ne perçoivent ni explorateurs ni colonisateurs.

La personnalité et les valeurs de Garin

Si, selon l'anthropologue Darrell Whiteman, l'attitude positive du missionnaire vis-à-vis des peuples à convertir joue un grand rôle dans l'évangélisation,⁴⁶ la manière dont

⁴⁶ D. Whiteman, *Melanesians and Missionaries : An Ethnohistorical Study of Socio-Religious Change*, p. 730.

Garin aborde le travail de mission est particulièrement représentative de ce constat mais est également teintée d'une grande originalité. Les écrits de Garin reflètent une constante surprenante dans laquelle domine l'enthousiasme. En dépit des difficultés, des handicaps, des rejets ou des déboires, il manifeste un état d'esprit qui privilégie une étonnante joie de vivre, de la bonne humeur et une grande énergie dans le travail de mission. Ses écrits révèlent souvent le désir de retranscrire pour lui-même ou un lecteur extérieur une certaine complicité avec les Maoris, dans un ton bon enfant qui dénote la joie d'être là, la gaieté et le côté positif des épisodes contraignants de la vie missionnaire. Dans ses écrits, les contraintes et rigueurs de la vie missionnaire sont fréquemment transformées en épisodes heureux ou typiques :

Je sacrifie donc non pas mon mouchoir ; mais la couleur blanche de mon mouchoir. Nous nous asseyons sur l'herbette, et là après avoir étalé un morceau de porc à moitié corrompu, et notre pain qui est plutôt de la pâte dure que du pain, nous exprimons le jus du tutu dans mon mouchoir, déjà nous en avons une bouteille, elle est pour le p[ère] Comte et moi. Les naturels en remplissent une grande feuille de nikao [nikau] qu'ils ont transformé[e] en vase, et chacun de notre côté nous nous régalaons à qui mieux mieux. (3, vendredi 19 janvier 1844)

Si Garin se laisse aller à un fantasme utopique et idéalisé du missionnaire dans la narration, cet épisode n'en capte pas moins son attitude et sa philosophie générale, qui alliée à sa philosophie de « l'accord parfait », fait de Garin une personne sociable et ouverte sur le monde qui l'entoure.

Le travail de mission n'est pas seulement abordé comme un devoir, il est aussi perçu comme un acte de participation et de plaisir. Son attitude positive se reflète dans la manière dont il approche les Maoris. Sa personnalité gaie et alerte, souvent notée par ses biographes, rencontre avec justesse le caractère maori et donne à la religion qu'il incarne une image qui tranche avec l'austérité de certains missionnaires britanniques. Garin prend énormément de plaisir à participer à la vie maorie et se prête aux situations humoristiques dont il est l'objet :

Mes enfants cachent le waka dans lequel je suis derrière des branches, Pou, placé sur la pointe a un bâton à la main, et il imite ceux qui prennent des poissons, et nous dit en même temps de nous cacher. Nous ne pouvons nous empêcher de rire en voyant le sérieux qu'il met à cela. Les naturels qui descendent la rivière Wairoa voient en effet la

pointe du waka, et un naturel tirant le bâton très-souvent et le secouant comme pour faire tomber le poisson dans le waka, alors il dit : On est à la pêche des karawaka. Mais bientôt la vue de mon chapeau décèle la ruse et ils se mettent à crier : ko Pere Kara. [Voilà Père Garin] (91, jeudi 14 mars 1844)

Le jeu de mots sur « Perekara » et « karawaka », sous-entendu mais non relevé par Garin, laisse cependant imaginer que Garin était sensible à l'humour maori. Thomson note : « Playful wit and good humoured bantering characterise most of their conversations. »⁴⁷ L'esprit maori rencontre celui de Garin dans une expérience commune, où ils partagent le comique d'une situation, l'humour. C'est un exemple qui montre le degré d'adoption de Garin qui se prête à l'humour et à la joie générale. J. Wakefield, colon dans la Nouvelle-Zélande du dix-neuvième siècle, observe que les activités maories telles que les voyages en waka étaient l'occasion de plaisanteries et de rires : « Good-humour prevailed among the throng, merry jokes and jeers passed from canoe to canoe ; and the thoughts of all seemed to be brightened by the delightful weather [...] The Maori himself is all excitement when in action, and enjoys nothing better than to see a Pakeha in the same high spirit as himself. »⁴⁸ Cette attitude joyeuse était cependant ombragée par l'attitude morne et austère du missionnaire les accompagnant : « The only chill cast on the innocent gaiety of the throng was the cold and untimely gravity of Mr. Mason, the missionary whose large canoe kept up with the rest. [...] neither jokes, laughter, nor songs, neither the scenery nor the weather, not even the nervous passage of some of the dangerous rapids, [...] had the least effect on Mr. Mason's automaton stillness. »⁴⁹

Une scène qui contraste avec cette description vivante et détaillée d'une course de pirogue que Garin donne à son frère Numa, des années plus tard alors qu'il est stationné à Nelson :

Dans la lutte des embarcations [...] rien de plus animé rien de plus intéressant à voir ; les mouvements des rameurs si bien d'accord avec ceux de ces officiers qu'on dirait une machine à vapeur, ou un seul homme agitant ses bras d'un mouvement précis et simultané. Il y a un certain moment où les mouvements sont si précipités [*que ?*] toute la mer est écumante et que la Vapeur épaissit l'air qui entourent [sic] les lutteurs. Il

⁴⁷ A. Thomson, *The Story of New Zealand*, vol. 1, 1859, p. 192.

⁴⁸ E. J. Wakefield, *Adventure in New Zealand, from 1839 to 1844*, 1845, p. 326.

⁴⁹ E. J. Wakefield, *Adventure in New Zealand, from 1839 to 1844*, 1845, p. 326-7.

serait à désirer que dans les concerts le maître d'orchestre et les musiciens gardèrent la mesure aussi bien que ces Enfants de Neptune dans leurs évolutions aquatiques.⁵⁰

Même si lors de cette période de sa vie, Garin est plus occupé à mettre en place une infrastructure catholique au sein d'une communauté pakeha, il n'avait cependant pas abandonné son admiration pour la culture maorie. Et cette narration conserve la même émotion et éblouissement qu'une scène décrite dans les pages de ses Notes de mission de l'année 1844 :

nous descendons dans le waka, c'est celui de Wetekia, le mien monté par 8 naturels dont 6 sont baptisés l'accompagne et doit me ramener. Les nouveaux néophytes sont pleins d'ardeur, on va à qui mieux mieux, tantôt nous dévançons le petit waka, tantôt lui nous devance, c'est une lutte amusante que de voir ces naturels, la plupart avec leur costume maori, c.-à-d. nuds jusqu'à la ceinture, le reste du corps enveloppé ou d'une couverture ou d'un ko[h]eka ; les [sic] tête découverte, les cheveux noirs et longs, la rame à la main et eux assis dans un waka qui n'est autre chose qu'un petit arbre creux dont les bords dépassent d'un ou 2 pouces la surface de l'eau de telle sorte que de loin on les croirait assis sur l'eau ; nous remontons ainsi en nous amusant la rivière Wairua.
(24, lundi 5 février 1844)

L'admiration d'un homme de religion pour la nudité et l'esprit de lutte étonne chez un homme de religion. C'est l'un des nombreux paradoxes de la personnalité et du type d'approche adopté par Garin vis-à-vis du monde maori. À la fois observateur, participant, son implication dans le monde qu'il est venu transformer n'est pas sans poser de sérieux questionnements et compromis pour un homme engagé physiquement, émotionnellement et individuellement avec le monde de l'Autre. Son engagement personnel, tout en lui servant dans le travail de mission, le force à des impasses difficiles à résoudre. Les réponses de Garin ne sont pas toujours celles du compromis.

En ne limitant pas ses contacts avec le monde maori à la seule expérience évangélisatrice, Garin participe à la vie de la communauté et s'immerge dans le monde maori. Contrairement à une conception rigoriste de la musique comme une activité devant être uniquement consacrée aux louanges de Dieu, Garin met à profit ses compétences en matière musicale pour divertir, étonner et participer à l'échange culturel. Sa rigueur morale est fréquemment balancée par l'ouverture et l'adaptation à la

⁵⁰ Lettre de Garin à Numa, Nelson, 27 janvier 1867, no. 56, APM Z208, Rome.

situation. En dépit de recommandations à ses anciens élèves de Meximieux : « qu'ils se souviennent aussi quand ils rentreront dans le monde de ne jamais faire servir la musique à des usages profanes ce serait jeter une perle dans la boue », ⁵¹ Garin, dans une sorte d'auto-critique, confie à son journal qu'il vient de jouer et chanter l'air du 'Bon Roi Dagobert', une chanson tirée du répertoire révolutionnaire et qui était destinée à ridiculiser la royauté. Elle aurait été inspirée par la vie mouvementée et débauchée de Dagobert 1^{er}, roi des Francs, qui se serait rendu à un conseil avec son pantalon mal ajusté. Cette échappée de Garin dans le monde paillard est rapidement justifiée et confessée dans le journal dans lequel il s'absout puisque qu'il fait figurer cet acte dans l'ordre du « tolérable » s'inscrivant dans les limites de sa morale personnelle :

Je leur dis que mon cornet à piston est une espèce de trompette dans le genre de celles dont parle David, et ils me répètent, de faire sonner *la trompette de David*. Te tetere a Rawiri. Mon accordéon leur plaît beaucoup, surtout un air très-simple et très-vulgaire qui fait beaucoup d'effet, parce que je le joue aisément en faisant beaucoup d'accords. C'est le seul que je puisse jouer en chantant les paroles ; c'est l'air : C'est le roi Dagobert. Comme je sais qu'ils ne comprennent pas ces paroles et que d'ailleurs elles ne sont pas mauvaises, du moins celles que je sais de mémoire, je les chante et c'est alors qu'ils partent par des éclats de rire qui témoigne[nt] le plaisir qu'ils ont d'entendre cela. (88-9, mercredi 13 mars 1844)

Cette attitude joyeuse et participante lui attire la sympathie des Maoris et sans nul doute renforce l'adoption d'un statut particulier dans la communauté :

En approchant je sonne du cornet à piston ; les naturels se rassemblent pour me voir arriver, la joie est sur tous les visages. Ils me revoient tous avec le plus grand plaisir. Un enfant me dit : Ka nui te aroha o nga tangata katoa ki a koe. [Toutes les personnes ont un grand amour pour toi] (87-8, mercredi 13 mars 1844)

Le terme de « aroha » qui désigne le sentiment d'amour ou exprime le sentiment ressenti par une personne n'est pas uniquement réservé aux relations intimes, mais exprime aussi la relation de respect éprouvée pour l'autre. L'attitude positive de Garin l'aide à se faire accepter et respecter par la communauté.

⁵¹ Garin à Lapierre, 4 décembre 1840, Londres, APM OG. 031.

Cette attitude gaie et ouverte se retrouve aussi dans la philosophie générale de l'ordre mariste auquel Garin appartient. Le père Poupinel, ainsi, dans une lettre à de jeunes séminaristes intéressés à rejoindre la Société, écrit que l'on s'attend à ce que les membres de l'ordre expriment la joie au nom de l'entente cordiale :

L'on désire trouver entre nous une douce cordialité, une aimable gaieté et non pas un extérieur triste qui nuit trop à la piété, une charité fraternelle, et vraiment, messieurs, que deviendrait un corps dont les membres ne s'aimeraient pas, ne s'excuseraient pas réciproquement. L'autorité est toute paternelle. [...] au noviciat comme partout ailleurs on combat la tristesse, l'on aime une pieuse gaieté.⁵²

Garin, dans les relations qu'il entretient avec les Maoris, mais aussi généralement avec les 'Autres', qu'ils soient Maoris ou Européens, cherche à préserver cette bonne entente et l'accord cordial, attitude que Garin maintient dans ses rapports personnels et qui se communiquait à ses interlocuteurs. Garin, tout en participant personnellement à la joie de Wetekia, exploite ainsi le sentiment heureux de la naissance de son enfant pour proposer le baptême. Le sacrement est présenté comme un événement qui participe à la joie de la naissance :

Je donne le S^t baptême à un adulte Pari et à 4 enfants entr'autres, au fils de Wetekia qui lui est né aujourd'hui. Il lui a donné le nom de Hari Nui [Grande Joie]. Il vient m'annoncer cette nouvelle. Je lui dis qu'il faut que son âme naisse aussi à la vie de la grâce aujourd'hui que c'est grande fête, il réfléchit, il consent, je lui cherche un nom qui commence par ces même[s] lettres, je trouve S^t Arige. Je le rends en maori par Arika. Il est satisfait et je le baptise à l'instant. » (136, dimanche 7 avril 1844)

Garin traite les Maoris comme des personnes humaines et non pas comme des sauvages ignorants. Il reconnaît par exemple qu'ils sont capables de comprendre et d'internaliser un certain nombre de pratiques chrétiennes. Garin est constamment admiratif des façons de faire maories, tout comme Pompallier qui admire leur rapidité d'esprit et confiance en soi.⁵³

La personnalité de Garin est un atout dans une société traditionnelle ou menaces verbales et physiques font partie des relations sociales et de pouvoir et qui s'inscrivent

⁵² Aperçu de la règle mariste. Lettre de Poupinel à deux séminaristes anonymes, 24 mai 1840, dans J. Coste et G. Lessard, *Autour de la règle*, vol. 1, p. 21-2.

⁵³ J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 113.

dans un contexte de compétition. Sa capacité à rester stoïque dans les « petites guerres » et les situations difficiles lui assure respect et statut. À différentes reprises, il est capable de conserver son calme dans les situations où il doit faire face à la violence de chefs guerriers tels que Waiata ou Tirarau et leurs procédés d'intimidation exercés sur lui. Sa fermeté lui permet de s'imposer et de répondre aux pressions et difficultés. Garin, en tant qu'homme de Dieu, avait en effet peu de moyens physiques pour répondre à de telles menaces ou pressions mais sa fermeté est un exemple d'autorité :

Et plusieurs commencent à me faire la petite guerre. Cherche, me dit-il, dans le ciel sur la terre, en l'air, dans les entrailles de la terre, devant toi, derrière toi, de tous côtés tu trouveras peut-être. Je n'y vois rien, lui réponds-je. Il me fait alors entendre qu'il veut du tabac pour le terrain sur lequel j'habite, à cause de ses tupuna [ancêtres] me dit-il. Lorsque je comprends l'affaire, je lui réponds sur-le-champ et sans doute trop promptement, d'une manière ironique. Ah tena ra ko koe. [forme commune de salutation maorie] (19, mardi 11 février 1845)

Garin expérimente avec certains aspects de la société maorie et dans le processus acquiert une nouvelle personnalité qui lui permet de s'imposer. La personnalité de Garin et sa capacité à être ferme peuvent être comparées aux approches des frères missionnaires CMS, William et Henry Williams. Leur rigidité, leur stoïcisme et leur capacité à conduire les affaires de façon ferme leur permirent de gagner du respect et empêchèrent toute moquerie. Ils ne cherchèrent pas le respect comme un droit mais ils réussirent à l'acquérir grâce à leurs actes. Pour Garin, ces qualités de fermeté complètent sa grande capacité à juger la situation avec une bonne connaissance des coutumes maories.

Garin quitte la France pour remplir son devoir de chrétien. En tant que serviteur de Dieu, il avait donné sa vie à Dieu. L'ambition du mouvement missionnaire du dix-neuvième siècle était de répandre le christianisme à travers le monde. Il fallait donc voyager pour diffuser la religion dans d'autres pays. Andrew F. Walls, l'auteur de *The Missionary Movement in Christian History*, dit que le prêtre devait être la première génération de missionnaires parce que :

The man who has accepted the call to the Christian ministry must be ready to receive it to the mission field also : A Christian minister is a person who in a peculiar sense is not on his own ; he is a servant of God [...] He engaged to go where God pleases,

and to do, or endure what he sees fit to command, or call him to in the exercise of his function. He virtually bids farewell to friends, pleasures and comforts.⁵⁴

Garin, qui s'identifie avec son rôle missionnaire, prend un grand soin à se conduire en fonction de cet idéal d'ascétisme, de discipline et de guide. Être missionnaire est pour lui accepter et maintenir à tout prix ce modèle aux yeux des Autres.

Son calme, sa discipline et son adoption des rituels sociaux d'accueil permettent à Garin de gagner le respect des Maoris qui virent en lui les équivalents culturels du rangatira :

Après les 1^{ers} moments de silence, j'accoste Hamiora qui est un vieillard ; nous parlons de choses indifférentes, puis des indifférentes aux utiles, et enfin aux nécessaires, il me paraît instruit dans sa religion. Il est protestant avec tous ses gens. Il prend le kawenata [testament]. Il lit très-couramment. À la fin il dit tout haut aux naturels : Le parler de cet étranger est bien, il est calme, le père Petit n'était pas comme celui-là. Mohi lui répond : Oh ! il était trop pressé, et il a la parole trop précipitée. (248-9, vendredi 7 juin 1844)

Selon Firth, des qualités comme la décision de caractère, la prévoyance, l'initiative et les aptitudes personnelles étaient requises pour le rangatira traditionnel.⁵⁵ Le respect que Garin réussit à gagner ne repose pas sur une suprématie culturelle mais sur des bases qui trouvent leurs racines dans le système socioculturel maori.

Le grand calme de Garin provient probablement, du moins en partie, du rythme de prières et de méditation quotidiennes exigées par la règle mariste. Si cette discipline ne pouvait toujours être appliquée aux conditions des missions, elle n'en donnait pas moins au missionnaire une rigueur formelle et une aptitude au calme et à la fermeté. Garin, en homme attentif à la règle, respectait autant que possible le règlement de son ordre qu'il avait intégré à la vie missionnaire, lui donnant une force supplémentaire dans son travail quotidien.

À côté de l'isolement, de la flexibilité et de la mobilité spatiale, la souplesse et l'ouverture de Garin s'inscrivent aussi dans les relations humaines. Isolé linguistiquement et culturellement, Garin va tenter d'établir des relations de bon voisinage avec tous ceux qu'il rencontre dans sa mission. Dans son journal, les voix de

⁵⁴ A. F. Walls, *The Missionary Movement in Christian History*, p. 160.

⁵⁵ R. Firth, *Economics of the Maoris*, p. 107.

Waiata, Wetekia émergent. Elles s'inscrivent dans un rapport interpersonnel avec ceux qu'il est venu convertir. Garin a notamment vite établi une relation cordiale et proche avec le rangatira Wetekia. Elle lui est très utile et l'aide à évoluer dans l'environnement maori et à approfondir sa connaissance du monde qui l'entoure. Garin est un homme sociable, très enclin à aller vers ses contemporains et à les approcher au-delà des races et des cultures. Garin a grandi dans un petit village de l'Ain, une région coupée du reste du monde pendant les mois d'hiver et ce recul a peut-être créé cette étonnante ouverture vis-à-vis des autres hommes.

Wetekia n'est jamais décrit mais sa voix émerge régulièrement comme une source d'information et comme une présence majeure dans l'environnement de Garin. La fréquence de ces rapports indique au fil du temps l'émergence de liens entre ces deux hommes. On peut parler d'amitié et de relation réciproque lorsque Wetekia prend le parti de Garin pour le défendre en 1845, lorsqu'on l'accuse de n'avoir pas distribué suffisamment de tabac à des travailleurs. Leur relation repose sur la base d'une réciprocité, d'une confiance mutuelle et d'un échange dans lequel chacun est confronté aux différences de culture et de pensée de l'autre :

[Wetekia] m'apprend aussi que le waka dans lequel il est actuellement a été pris à Papu (Européen) pour prix de la parole qu'il a dite à Nia : tu as la bouche large comme une marmite. Je lui dis qu'il faut le rendre, il me répond : As-tu jamais vu les Maoris rendre ce qu'ils ont pris à la guerre ? (56, lundi 26 février 1844)

Les 'Notes de mission' reflètent ce constant va-et-vient entre ces deux hommes qui confrontent leurs systèmes respectifs au sein d'une égalité créée dans ces relations interpersonnelles, qu'on voit aussi avec Tiperia :

Ce même Tiperia me dit aussi qu'il sait que ce sont les fidèles qui nourrissent leurs prêtres et que c'est pour cela qu'il me donne quelques pommes de terre pour rien, s'il n'était pas retenu par la crainte que les autres ne lui en voulussent en ce qu'il introduit une coutume qui leur ôterait quelques habits ou du tabac, il me donnerait bien plus. (74, jeudi 19 mars 1846)

Le terme que Garin emploie le plus fréquemment pour qualifier les Maoris est « naturels », mais lorsque Garin a à faire avec des personnes individuelles, ils sont qualifiés par leurs nom ou prénom. Un tel usage reflète les relations que Garin entretient

avec l'Autre ou les Autres et dévoile une personnalisation évidente des rapports. Garin parle de Wetekia, de Waiata, la plupart des personnes rencontrées même brièvement ou pour la première fois sont ainsi mentionnées par leurs noms. Cette approche souligne à nouveau la personnalisation des relations, signe d'une intégration relative à la culture maorie. Quittant une attitude extérieure, Garin adopte progressivement une pensée perspectiviste, considérant les personnes pour elles-mêmes et non pour leur appartenance. Le père se métisse donc partiellement. Un indice concomitant de cette transformation est la présence récurrente et très fréquente de mots maoris dans ses écrits.

Les relations interpersonnelles mises en place par Garin sont en grande partie le résultat d'une approche générale vis-à-vis de la culture et de la pensée de l'autre. L'influence de Garin s'inscrit autant dans la démarche évangélique que dans les relations interpersonnelles qu'il établit. L'apostolat de Garin se cadre dans une approche de proximité en ligne avec l'apostolat mariste, qui privilégie la gaieté et le contact humain. Le révérend Thomas Chapman accuse les missionnaires catholiques de « seeking to ingratiate themselves by, in every respect becoming a native, — sleeping, eating and fawning with them. »⁵⁶

Un facteur capital dans la transmission des idées chrétiennes est l'établissement des relations personnelles entre le missionnaire et les personnes à convertir. Selon D. Whiteman, un important principe de communication transculturelle est que la relation entre le missionnaire et « l'innovateur » indigène soit construite en termes d'équivalences, et non pas en termes de dominance et soumission.⁵⁷ L'un des attributs significatifs de Garin en tant que missionnaire est son appréciation des différences culturelles : il considère les Maoris comme des personnes ayant leur dignité et mérite, pas seulement comme des « indigènes » qui sont des objets de conversion. Sa maîtrise de la langue nouvelle lui permet de communiquer au-delà des frontières culturelles et linguistiques et de se placer dans la tête d'un Maori avec cependant certaines limites.

Le mana de Garin est reconnu, c'est-à-dire qu'on le suit car on reconnaît qu'il est capable de démontrer des valeurs positives comme la libéralité et le stoïcisme, qui sont

⁵⁶ Lettre du rév. Thomas Chapman à la CMS, février 1842, cité par B. Ellsmore dans *Like Them That Dream*, p. 22.

⁵⁷ D. Whiteman, *Melanesians and Missionaries : An Ethnohistorical Study of Socio-Religious Change*, p. 735.

des valeurs du rangatira. Il est intéressant de remarquer que Garin réussit à s'imposer avec des valeurs qui ne sont pas manifestes comme porteurs de mana dans la société traditionnelle, comme la bonté et la douceur. C'est un signe de son grand mana.

Mohi prend la parole et me dit : Oui c'est parce que nous t'aimons que nous allons à Kororareka et le signe de notre amour c'est notre dos déchiré par les caisses ; s'il fallait aller à Korora[reka] pour les Europ[éens] au même prix nous n'y irions pas. Aimes-nous aussi et si tu nous aimes voilà ce que nous te demandons c'est que tu nous donnes une fois un bon prix, une fois, un petit prix, une fois un bon prix, une fois un petit pr[ix]. (258, samedi 8 juin 1844)

Garin se distingue aussi car, par son attitude apparemment désintéressée et humaniste, il offre une image différente du monde européen en donnant par exemple ses remèdes même à des Maoris protestants :

Je lui dis que si plus tard il était plus malade, il devrait songer au baptême. Il en rit — tous sont protestants, lui ne fait point de prière, je lui dis que je vais lui préparer un remède, et lorsque je sors j'entends les naturels dire, que cet étranger est bon et bienfaisant ! Nous n'en avons pas encore vu comme ça. (281, jeudi 27 juin 1844)

Les mots maoris utilisés devaient être « ka pai » (bon) et « atawai » (bienfaisant). Le respect et la curiosité étaient réciproques. Garin était respecté pour ses efforts à vivre auprès des Maoris et l'intérêt qu'il prenait à leur santé, à leur vie de tous les jours, et pour sa philanthropie.

Kaperiere avait raconté cela à l'un d'eux avant moi, je n'étais pas présent et un naturel dit doucement, si celui-là s'en va quel est l'étranger qui demeure si paisiblement que lui. (260, mercredi 24 septembre 1844)

Les Maoris sont aussi impressionnés par le fait que Garin n'ait pas de femme pour lui tenir compagnie. Le père Bâty par exemple note que le célibat des pères impressionnait certains Maoris :

Cet article du célibat est très-puissant aux yeux des naturels pour les attacher au sacerdoce catholique et par là à la foi; il est du reste d'usage ou plutôt il était d'usage que celui qui était instruit pour être prêtre s'abstenait de tout commerce avec l'autre sexe pendant que durait son apprentissage, ce qui par parenthèse devait être long parce qu'il lui fallait apprendre par cœur des prières, des tinanies [litanies] de noms,

etc. à n'en plus finir. Il faut que je vous rapporte à ce sujet une belle réflexion d'un naturel, peut-être l'a-t-on déjà écrite, peu importe. Un jour j'entendis un chef dire ou à M(onsei)g(neu)r Pompallier ou à un autre chef, je l'ai oublié: chez nous Maori les femmes sont une grande richesse; les miss(ionnaires) prot(estants) sont venus avec des femmes, ils n'ont donc pas quitté leurs richesses pour venir nous prêcher, mais les miss(ionnaires) cath(oliques) n'ont pas de femme, ils méprisent ce que nous regardons comme des trésors; il faut donc qu'ils aiment les Maori et que leur doctrine soit une chose importante. C'est le fond de cette réflexion que je voudrais avoir copiée lorsque je l'entendis.⁵⁸

On vient voir ses instruments de musique, on observe la manière dont il se couche, sa vie privée. Il existait un va-et-vient de découverte mutuelle. L'échange se situe à une grande variété de niveaux.

Dans cette relation d'échange, le baptême était accepté en échange des services de Garin à la communauté. En certaines occasions il lui est refusé. Le chef Tirarau décline que Garin donne le baptême à une femme malade Te Ngere parce qu'une autre personne qu'il a baptisé n'a pas pour autant échappé à la mort : « Non. C'est assez de mon fils que tu as baptisé et qui est mort » (449, samedi 9 novembre 1844). Dans un autre village, un malade avait accepté les remèdes de Garin mais refuse de se faire baptiser :

Le malade pour laquelle [sic] j'étais venu à Wangar[e]i il y a bientôt 2 mois et qu'on avait porté déjà au lieu près du cimetière est encore en bon appétit, seulement ses jambes se dessèchent. Il reste toujours couché. Je lui propose le baptême, il me répond : Si ton remède m'avait fait guérir, je me ferais baptiser mais tant que je serai dans cet état je ne me ferai pas baptiser, je recevrai tes instructions, je t'écouterai avec plaisir mais attendons comme cela. Il suit la prière avec nous. (347, 3 septembre 1844)

Le baptême était, dans un tel cas, accepté ou refusé pour des raisons immédiates médicales, comme moyen de combattre les mauvais esprits qui apportaient la maladie ou la mort. Une femme interroge Garin : « Il y a aussi dans la maison où j'ai couché une femme très-fatiguée d'un rhume de poitrine, je lui parle aussi du baptême. Est-ce que le baptême me fera vivre ! me répond-elle d'un air de refus. » (281, vendredi 28 juin 1844).

⁵⁸ J.-C. Bâty à J.-C. Colin, C. Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 3, doc 294, p. 33-4.

Un facteur qui joue en faveur de Garin et qui attire les Maoris vers sa religion réside dans la réputation de tolérance accordée à la mission catholique. Mate dit à Garin :

Waiata avec lequel je suis lié, se déclara pour sa prière, j'entendis aussi dire que ceux de cette prière tuent des oiseaux et qu'ils font le takaro [jeu] le dimanche alors je dis c'est ce dieu qu'il me faut (404, 17 octobre 1844)

Mais Garin peut paraître moins tolérant que ses confrères :

Ce soir les naturels chantent des ruri avant la nuit dans la maison, j'y vais, je leur dis que c'est mauvais, et ils cessent. Après la prière du soir ils se remettent à en chanter alors je dis : Mate, si l'on chante des ruri ici je ne dors pas dans la maison. On cesse, mais ils vont dehors en chanter. Alors Mate me dit que le p[ère] Petit les permettait, que le p[ère] Petit, permettait de travailler le dimanche aux fences, aux wakas, d'aller à la chasse aux oiseaux et que M^{gr} avait permis la même chose, que moi je ne suis pas de même, il me dit qu'il n'y a rien de mauvais dans les ruri. (415-6, 22 octobre 1844)

Garin doit justifier sa position :

Je dis dans mon instruction qu'ils m'objectent que je n'ai pas le même ritenga que le p[ère] Petit. Je leur dis : Avant de venir à Mangakahia, je suis resté 2 ans à Kororareka faisant la prière aux naturels devant les yeux de l'Évêque, que par conséquent mon ritenga est celui de l'Évêque. (421, samedi 26 octobre 1844)

Garin fait des distinctions arbitraires en fonction des limites de sa propre compréhension de la culture maorie. Le tapu, par exemple, figure pour lui dans les coutumes sociales dont, dans un premier temps, il ne donne pas de caractère religieux. Pour Garin, la difficulté réside en grande partie à définir les différences entre les pratiques jugées moralement acceptables et les pratiques à condamner.

Pauro m'envoi[e] sur un korari [flax] un écrit dans lequel il me dit si je resterai toujours sans l'aller voir, car il s'est fait tapouer [pour tatouer] peu de semaines après son baptême. Je lui réponds que j'ai été bien peiné de ce qu'il s'était fait tatouer, mais qu'il peut venir me trouver et que quand je verrai son repentir ma peine cessera &c. Il vient, je lui parle et je lui demande de s'expliquer sur tout ce qu'il m'a écrit. Il me dit que cette faute ne touchant personne autre que lui ka pai, [ça va] mais si elle touchait quelqu'autre ka kino, [c'est mal] ainsi un puremu serait grand mais cela est peu de chose. Je lui explique ma façon de penser, il me dit qu'il n'a pas fait cela pour plaire

aux femmes, mais Maeaea qui s'était fait tatouer et avait donné un fusil double pour prix du tatouage trouvait que c'était un trop grand prix. Il avait donc dit à Pauro de se faire tatouer aussi pour que le prix donné fut juste. Je lui dis que la faute n'est pas si grande mais je pense que c'est une excuse, car il me dit ensuite qu'il veut se faire tatouer aussi de l'autre côté pour que cela soit régulier, je lui dis alors qu'il ne se repent pas. Il me dit : Je donne une partie de mon corps à Dieu et l'autre à Satan, mais bientôt je donnerai tout mon corps à Dieu. Je lui dis que lorsqu'une épine est entrée dans un doigt on souffre tant que l'épine reste, de même, je souffrirai tant que je le verrai dans cette disposition, je l'engage beaucoup à s'en tenir là, il me dit qu'il réfléchira à cela. (235-7, dimanche 26 mai 1844)

Garin condamne le tatouage, les chants sexuellement explicites, les haka mais, par contre, il est prêt à écouter les rêves qu'on vient lui expliquer, ou les présages. Alors que sa position est rigoriste au sujet du sabbat, Garin reconnaît qu'il est possible ce jour-là de voyager ou de vaquer aux occupations nécessaires. Il cherche à bien connaître les usages afin de faire une distinction entre les bonnes et les mauvaises actions selon le code chrétien :

Je lui dis encore : Si je connaissais tous vos usages je pourrais vous dire ce qui est bon et ce qui est mauvais, seulem[en]t ce que je sais, c'est que les naturels entr'autres Tirarau m'a [sic pour m'ont] dit que tous les ruri sont mauvais. C'est pourquoi je dis à ceux qui font la prière de ne pas chanter des ruri et s'ils chantent dans les waka qu'ils ne chantent pas les mauvais mots, pour ceux qui ne font pas de prière je n'ai pas de règle de conduite à leur donner. (426, dimanche 27 octobre 1844)

Il y a, pour Garin, des pratiques qui peuvent être tolérées dans un premier temps et de mauvaises coutumes qui doivent être abandonnées : les jeux, les chants, les ruri, les activités le dimanche, le tatouage. Considérer les pratiques du seul point de vue moral entraîne des paradoxes pour Garin. Alors que le message et le projet des missionnaires protestants était en définitive très similaires, il fallait pour Garin se démarquer en gagnant la confiance des Maoris.

L'approche de Garin, critiquée par les missionnaires des confessions protestantes, favorise l'inculturation ou métissage du christianisme avec les pratiques et croyances locales. Garin écoute les rêves qu'on lui rapporte. Il cherche plus à comprendre qu'à les condamner ou les dédaigner comme des superstitions. Pas de tabula rasa, il y a les bonnes aussi bien que les mauvaises pratiques.

Cette ouverture fait que Garin est à l'écoute des expériences religieuses de ses paroissiens. Parfois une expérience religieuse inédite est à l'origine de la décision d'embrasser le christianisme. Ngahina choisit de prendre la prière de Garin grâce à l'intervention d'un rêve, d'autres adoptent le christianisme après l'intervention du Whio [esprit qui siffle]. La malade Ngahina vient raconter à Garin son rêve :

Ngahina la malade me dit qu'elle a eu un songe cette nuit dans lequel on lui présentait le livre de prière. Elle me dit cela en réponse aux exhortations que je lui fais de penser à Dieu et de le prier de l'éclairer. (138, lundi 30 juin 1845)

elle a vu Maria qui venait du ciel lui apporter le 1^{er} vol. du livr[e] de prière, puis elle lui a présenté le 2^d vol. Ensuite elle, Ngahina a monté [sic] sur une colline au bas de laquelle elle a vu une *grosse pierre* kamaka ce qui lui représente l'église. Depuis ces songes elle pense à faire la prière ; elle dit que ce sont ces songes qui lui ont porté la lumière dans le cœur et que c'est ce qui la détermine à prendre la prière. (146, 5 juillet 1845)

Les rêves avaient une grande valeur pour les Maoris. R. Taylor, un missionnaire anglican attentif à la société maorie de son époque, observe qu'ils étaient des véhicules de communication communs. Dans la langue maorie, il existait des noms différents en fonction du type et de la durée du rêve. Le nom ordinaire était « moe hewa » ou « moe moea », mais des rêves longs et continus comme celui de Ngahina étaient appelés « popopo hewa ». Leur interprétation faisait l'objet de conjectures. Il était conçu ou supposé que l'esprit d'une personne s'en allait pendant le sommeil, quittait le corps et allait visiter le Reinga ou monde des morts pour converser et communiquer avec les habitants de l'autre monde.⁵⁹ Chaque rêve avait une signification précise qui devait être interprétée.⁶⁰ Ngahina interprète ces rêves comme une incitation à adopter la prière catholique. Il semble que Ngahina « qui a beaucoup de dieux en elle » était une tohunga karakia et était donc habituée à interpréter les rêves. La colline peut être interprétée comme l'élévation spirituelle de Ngahina. Cette « pierre » peut aussi faire référence aux paroles de l'évangile : « tu es Pierre et sur cette pierre (kamaka) je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle » (Mathieu 16, 18), dont des extraits figuraient dans le premier livre de prière catholique.

⁵⁹ R. Taylor, *Te Ika a Maui*, p. 74.

⁶⁰ R. Taylor, *Te Ika a Maui*, p. 160-1.

L'apparition d'un mort dans ses rêves est un signe de mort pour les vivants, et voir une personne vivante est un bon signe. Les rêves étaient souvent une façon de recevoir une réponse de la part des esprits.⁶¹ Polack, qui ne prend pas les rêves au sérieux, note : « Dreams are regarded with much attention by the natives, and, sitting in circles, they communicate them to each other, giving interpretations as may best please them. »⁶² Les mondes physique et métaphysique ne sont pas séparés, le monde magique et le monde présent co-existent de la même manière. Les rêves, les visions font partie de la vie de tous les jours. Le rôle des rêves est de dire le futur, de voyager dans le monde des esprits.

Haki Paka fait baptiser son fils après avoir eu un songe dans lequel la croix, symbole du christianisme, est confronté avec le tapu et le noa maori :

[...] j'ai eu un songe, dans ce songe j'avais une croix que j'ai laissé[e] glisser de mon sac, elle est tombée dans l'eau et tu me l'as fait apercevoir, alors je t'ai dit eh bien ! Il faut la jeter au feu. Tu ne voulais pas et cependant je l'y ai jetée et tu ne t'es pas fâché contre moi. La pensée que j'ai eue de jeter cette croix au feu vient peut-être de Satan ; et c'est pourquoi je veux faire baptiser mon enfant (128, samedi 30 mars 1844)

Ici, le symbole chrétien de la croix est associé avec l'eau et le feu qui représentent peut-être la relation tapu-noa traditionnelle. L'eau était un élément important utilisé lors des cérémonies pour rendre noa et le feu est un élément tapu.

Garin se prête à l'interprétation du songe de Tira en termes positifs et supporte son interprétation, tout comme aurait fait un tohunga dans la société traditionnelle. Il voit l'homme de cette vision comme étant Petera Te Wikau, le fils de Tira et de Te Arahi, baptisé le 17 octobre 1841 à Mangakahia par le père Petit :

Tira me dit qu'elle a eu un songe, mais un bon songe. Elle veut me l'expliquer. Je l'écoute : J'ai vu, me dit-elle, un homme monté sur un cheval, et un autre au milieu d'une foule immense de peuple, qui tenait dans l'une de ses mains les clefs du ciel. Celui qui était sur le cheval faisait comme les prêtres avec la main c.-à-d. qu'il donnait la bénédic[tion]. Puis elle me dit de lui expliquer. Je lui dis que son songe n'a rien de mauvais : je pense qu'elle fait allusion à son fils Petera. (311, dimanche 21 juillet 1844)

⁶¹ R. Taylor, *Te Ika a Maui*, p. 161.

⁶² J. S. Polack, *New Zealand: Being a Narrative*, vol. 2, p. 258-9.

Les deux hommes présents dans le rêve de Tira peuvent être interprétés comme symboles d'une égalité entre le Maori et l'homme blanc. Le missionnaire, symbolisé par le geste de la bénédiction, et l'homme (vraisemblablement le fils de Tira) sur le cheval peuvent être perçus comme des symboles d'une rencontre entre l'homme blanc et les Maoris. Ce rêve reflète également une tentative d'identification vis-à-vis des Européens par la présence du cheval, du geste, de la foule immense. Les rêves des Maoris transcrits par Garin sont-ils le début d'un sentiment conscient qui les fait se comparer avec les Européens sur le plan spirituel ? Petera rappelle St Pierre dont la représentation, recevant du Christ les clefs du paradis, figure dans le livre de prières maori *Ako Marama*.

Garin, en se prêtant à des pratiques originales qui avaient lieu dans la société maorie et en les reprenant sans les condamner, facilite le passage des Maoris d'un système de pensée religieuse à un autre. Il permet que l'expérience individuelle soit facilitée et se fasse sans traumatisme. Une telle attitude, en revanche, renforce les structures initiales et va aussi faciliter la naissance d'un christianisme maori innovant et spécifique. Il est perçu comme assumant les fonctions du tohunga traditionnel.

La réponse de Garin n'est pas de condamner radicalement et ouvertement ces visions qu'il reconnaît être, dans une certaine mesure, une expérience religieuse authentique. Sa réaction consiste à tenter de diriger ce type d'expérience vers le Dieu du christianisme et la vérité chrétienne : « Pour moi je l'engage à bien prier Dieu, qu'il l'éclaire de ses lumières et qu'il lui fasse connaître le tikanga. Je dis souvent à ces sortes de personnes qu'il y a une infinité de songes faux et qu'il n'a été donné qu'à peu de personnes d'avoir été averti[es] dans des songes de ce qu'ils devaient faire. » (146, jeudi 3 juillet 1845). Il est issu lui-même d'une tradition où les apparitions et les communications avec l'autre monde sont possibles. Dans la tradition catholique de la première moitié du dix-neuvième siècle, les rêves, les songes, les visitations d'esprits et êtres spirituels étaient regardés et considérés comme des révélations spirituelles. C'est après une apparition de la Vierge que J.-C. Colin fonde et poursuit son projet de création de la Société des Maristes. Au dix-neuvième siècle les apparitions mariales étaient fréquentes. C'est déjà une interprétation du catholicisme que Garin donne, un catholicisme populaire proche des saints et des esprits des morts, et qui s'ajoute à sa mystique personnelle.

Car Garin vit aussi dans un monde où le surnaturel joue un rôle dans la vie de tous les jours. Les douleurs physiques qu'il éprouve sont liées avec les monde spirituel : « En revenant je me sens abattu de lassitude, et de retour à la maison, j'éprouve un mal de tête accompagné d'une inflammation de gosier et d'un peu de fièvre. J'avais ressenti cette inflammation dans la gorge la semaine passée et le jour de la Visitation de la S^{te} Vierge elle est revenue, c'est je pense de bon augure. » (146, jeudi 3 juillet 1845). Garin partage certains aspects de l'expérience religieuse avec les Maoris. Ces anciennes formes avec une nouvelle signification illustrent la créativité de la réponse religieuse maorie. Garin croit aux médailles miraculeuses et, d'une certaine manière, ne refuse pas de voir que les Maoris peuvent avoir une expérience religieuse mystique personnelle.

Par contre, Garin ne tolère pas la manifestation traditionnelle du Whio, qui pourtant est un facteur d'adhésion au christianisme. Dans la région de Whangarei, Te Uriheke explique à Garin que c'est l'âme de son fils mort qui lui parle par ce médium et lui a suggéré l'adoption de la prière :

Vous ne croyez pas à cela, cependant il me dit qu'il faut que nous fassions la prière ; que c'est une bonne chose, l'âme de mon fils me dit : Autrefois nous étions dans l'ignorance nous ne faisons pas la prière, mais vous, vous avez un meilleur ritenga suivez-le. [...] C'est cependant cela, me répond-il, qui a fait faire la prière aux gens de Ngunguru, c'est le Whio qui le leur a dit ; et ils la font et ils veulent se faire baptiser. Je lui réponds toujours dans le même sens, notre tikanga est d'écouter le dieu vrai et lui seul, or lui nous dit à tous de faire la prière. (354-5, jeudi 5 septembre 1844)

Le monde maori concevait que les esprits pouvaient communiquer avec les vivants et prendre pour cela différentes formes. Le Whio était l'une de ces formes où le son que pouvait prendre l'esprit d'un mort communique avec les vivants. Whio signifie « siffler » ou « sifflement » : c'est par ce moyen que les esprits des personnes décédées pouvaient communiquer avec les vivants par le biais d'une personne medium ou voyante. Shortland décrit le Whio comme des « sounds imitative of a voice, but whistled instead of being articulated in ordinary tones. »⁶³ John Webster, un contemporain de Garin, mentionne également le mouvement caractéristique du son dans l'espace alors qu'il assiste à une séance tenue par Te Atua Wera, le prophète maori, la veille de la bataille entre Hone Heke et les troupes britanniques : « suddenly a whistling

⁶³ E. Shortland, *Traditions and Superstitions of the New Zealanders*, 1856, p. 92.

sighing kind of sound was heard over our heads, and it moved about in a mysterious manner, sometimes a fluttering, and I thought that some thing actually touched me. »⁶⁴ Maning parle d'un « strange and melancholy sound, like the sound of the wind blowing into a hollow vessel. »⁶⁵ Cette pratique était fortement condamnée par les missionnaires et elle n'était généralement pas pratiquée en leur présence. Lorsque Garin demande de l'entendre à nouveau, on ne l'oblige pas.

Avec le Whio, Garin est confronté à un dilemme : tout en reconnaissant que c'est une bonne chose que les Maoris veulent prendre la prière, il ne peut reconnaître que cela soit sous l'instigation et l'influence du Whio, qui est pour lui une des formes de Satan : « La pensée de faire la prière est une bonne chose, lui dis-je, mais le vrai dieu aussi nous dit de faire la prière, écoutons le vrai dieu et ne prêtons pas l'oreille à ces faux dieux que vous écoutez si facilement, aux démons. » (354-5, jeudi 5 septembre 1844). Il est difficile pour Garin qui croit à un seul Dieu d'admettre que les Maoris puissent avoir une véritable expérience religieuse si celle-ci a été motivée par de telles manifestations. Il cherche donc à démontrer la fausseté de ces visions quand l'occasion se présente :

Te Arahi revient de Kaipara ; je lui dis : Eh bien ton fils était-il malade ? Non, me répond-il. Tu vois bien que j'avais raison de te dire qu'il n'était pas malade, (une vieille femme lui avait dit que le dieu maori lui avait dit qu'il était malade). Voilà la 2^{de} fois que j'ai des preuves bien évidentes de la fausseté de ces visions prétendues du dieu maori. (359, vendredi 13 septembre 1844)

Il y a peu de temps qu'une autre vieille de Te Ripo me dit que dans 3 jours elle mourrait, qu'on l'enterrerait. Eh ! 8 jours après je lui fis sentir la fausseté de sa prédiction qu'elle m'avait faite d'après son dieu. (360, vendredi 13 septembre 1844)

Les paroles rapportées par Te Uriheke indiquent aussi une nouvelle conception de la temporalité. Avant le contact avec les Européens, les Maoris vivaient entourés de leurs ancêtres, qui restaient vivants et actuels dans les généalogies et les récits traditionnels. Le christianisme, cependant, apporte une notion de temps nouvelle. Le temps de l'ignorance, c'est-à-dire le passé avant l'arrivée des Européens, s'oppose à un maintenant meilleur, cristallisé par la présence du christianisme.

⁶⁴ J. Webster, *Reminiscences of an Old Settler in Australia and New Zealand*, 1908, p. 261.

⁶⁵ F. E. Maning, *Old New Zealand*, p. 163.

Dès son arrivée à Mangakahia, toujours dans l'optique de séduction mais aussi mû par une démarche humaniste et philanthropique, Garin opte d'utiliser la dispense de soins et de remèdes comme une approche évangélisatrice. Cette démarche avait plusieurs fonctions, montrer la charité chrétienne, se faire mieux accepter par la communauté et parler directement aux personnes malades du baptême et du catholicisme. Depuis les premiers contacts, les Européens avaient introduit dans le monde maori de nouvelles maladies qui commençaient à se propager hors des zones de fréquents contacts, et contre lesquels les pratiques traditionnelles étaient ou semblaient être inefficaces. L'accès aux soins était un facteur important de l'attraction ou l'association avec un missionnaire comme Garin.

Les Maoris étaient moins résistants à certaines maladies apportées par les Européens comme la rougeole, la dysenterie, la tuberculose, la typhoïde ou la grippe. Alors que Garin ne fait pas directement référence à tous ces types de maladies, ses 'Notes de mission' donnent un grand éventail de symptômes comme la constipation, les problèmes digestifs, les vomissements, des chauds et froids, de la fièvre et des diarrhées auxquels il pouvait donner une réponse. Garin mentionne fréquemment soigner des tumeurs, un problème répandu, et Garin est conscient que certaines personnes sont atteintes par la maladie vénérienne, maladie qui contribue à la baisse des résistances immunitaires. Alors que ses remèdes ne sont pas sollicités pour toute maladie, on faisait appel à Garin pour les maladies d'origine étrangère :

Mate me reçoit de bonne grâce, il me demande un remède p[ou]r la maladie vénérienne. Je lui donne le blew [pour blue] stone. [pierre bleue] Je lui applique moi-même cette pierre sur les 2 bras. Ils sont presque tous atteints de cette maladie jusqu'aux plus petits enfants. (294, lundi 13 octobre 1844)

La maladie vénérienne fut probablement introduite pour la première fois en Nouvelle-Zélande par l'équipage de James Cook lors des visites qu'il fit en 1769 puis en 1777. Cook observe en juin 1769 que c'était une maladie répandue à Tahiti et qu'elle était présente parmi son équipage, avant de débarquer en Nouvelle-Zélande quatre mois plus tard. Ce n'était pas, selon l'étude du docteur Gluckman, une maladie connue par les Maoris avant la période de contact.⁶⁶ La maladie vénérienne était particulièrement développée parmi les Maoris de la Baie des Iles en raison de la fréquence des contacts

⁶⁶ L. K. Gluckman, *Medical History of New Zealand prior to 1860*, p. 192-3.

avec les navires marchands et baleiniers et la popularité de Kororareka comme point de relâche et de ravitaillement, mais sa présence dans la Baie de Kaipara indique qu'elle n'était nullement limitée à ces zones de contacts. Au contraire de certains missionnaires qui avaient tendance à voir cette maladie comme une preuve des péchés des Maoris, Garin ne refuse pas de donner les médicaments qu'on lui demande.

Garin est fréquemment appelé auprès d'un malade de la même manière qu'un tohunga ou un spécialiste traditionnel. Toute maladie était conçue comme l'intervention surnaturelle d'un esprit (atua). Pour avoir violé un tapu, proféré de manière incorrecte une incantation, tout individu se retrouvait passible d'une forme de punition par le monde surnaturel. Les Maoris voyaient la maladie plus en termes de problème moral : c'était le résultat d'une discordance temporaire avec la nature et la société. La bonne santé, « ora », était une indication que l'ordre des choses était accompli, correct, allait comme il fallait, qu'il n'y avait pas eu de comportement incorrect. « Ora » rendait le concept de « vie », « santé », « bien-être ». Il signifiait une condition de totalité morale autant que spirituelle.⁶⁷ Dans le monde maori une personne pouvait faire une offense contre le monde surnaturel en violant un tapu (tabou). Toute violation d'un tapu était appelée 'hara', une infraction punissable par l'esprit ainsi offensé. Afin de rétablir la santé, on pouvait faire appel au tohunga qui, par ses incantations ou en performant une cérémonie sacrée, pouvait agir sur le tapu. Des cérémonies ayant pour fonction de rendre noa étaient alors performées pour rendre la santé à la personne. Jusqu'à l'arrivée des Européens, ces explications étaient les réponses données à la maladie. Avec l'apparition de nouvelles « maladies pakeha », celles qui trouvaient une explication en termes traditionnels et qui ne semblaient pas répondre à un traitement pakeha furent distingués par le terme « mate Maori ». Pour les maladies jugées comme ayant une origine « maorie », on faisait appel à un tohunga ou à des réponses plus traditionnelles comme une immersion dans la rivière.

Dans la compréhension traditionnelle, la maladie était considérée comme une condition d'origine surnaturelle qui allait inmanquablement entraîner la mort. Mais il était possible, par un acte magique, de la contrer. La croyance jouait donc un rôle dans la maladie. Les malades étaient généralement laissés à leur sort sous un abri tapu, pour mourir. La seule croyance en la violation d'un tapu était parfois suffisante pour

⁶⁷ R. Lange, *May the People Live. A History of Maori Health Development, 1900-1920*, p. 8.

entraîner la mort de la personne responsable. Il y avait donc un grand esprit fataliste dans la conception de la maladie et le rapport avec le surnaturel.

Dans ce contexte, Garin est appelé de la même manière qu'un tohunga traditionnel afin d'apporter une réponse à la maladie. On fait appel à lui si l'on juge que la maladie a une origine étrangère. Garin acquiert une réputation de guérisseur grâce à sa connaissance des simples indispositions pouvant être guéries par des remèdes courants dont il avait l'habitude.

Les remèdes de Garin n'étaient pas systématiquement acceptés en cas de maladie car l'on préférait une réponse traditionnelle. Alors que Garin se rend auprès d'un malade, il observe que le malade s'était jeté plusieurs fois à l'eau, puis qu'on l'en avait retiré. Garin observe que le malade n'était pas seul mais qu'il était considéré avec attention par tout un groupe qui « le retiennent observent tous ses mouvements pour lui obéir » puis, après que le malade s'est jeté à l'eau, « les autres l'en retirent, il se replonge de nouveau. On le retire de nouveau, on lui demande si c'est assez, il fait signe que oui, et ils reviennent tous dans la maison de Waiata. » (204, samedi 11 mai 1844). Tout le groupe participait et l'aidait dans le processus. La maladie était donc une affaire de groupe, alors que la médecine européenne va apporter une individualisation du rapport à la maladie avec l'appropriation et l'utilisation individuelle des remèdes.

Garin est sollicité principalement — mais non pas toujours — pour aller voir les malades baptisés comme Maria à Te Ripo (34, dimanche 11 février 1844) ; le petit Kamira (157, jeudi 18 avril 1844) ; les enfants de Rako ou de Wetekia, ou bien Kataraina (158, 19 avril 1844). Dans certains cas, on vient chercher ses remèdes. Hoani vient chercher des remèdes après la chute de Te Ahiterenga (380, jeudi 3 octobre 1844). On lui amène des Maoris malades comme Emeretiana, la femme rangatira de Tiperia qui, elle, était tapu dans le passé. (459, lundi 18 novembre 1844)

C'est en termes de utu, ici dans le sens d'action égale, que la réponse traditionnelle à la maladie est apportée :

Ensuite je demande à Waiata qu'elle est leur croyance par rapport à ce malade. Lorsque le dieu maori est entré dans son corps le dieu lui dit de se jeter à l'eau. Alors le malade se jette à l'eau afin que le mal que lui fait éprouver l'eau soit égal au mal que le dieu veut lui faire. Et c'est, je pense pour cela que Waiata dit que ce dieu est un dieu

bon et que le malade ne mourra pas. Le malade ayant bu de l'eau et étant rempli, le dieu n'a plus besoin de manger le malade. (206, samedi 11 mai 1844))

Dans ce cas, les remèdes de Garin sont refusés car l'on concevait que la maladie était due à la présence d'un esprit maori :

Je leur dis : Trouvez-vous bon que je lui donne un remède ? Hoane Papita me répond avec vivacité : Qu'est-ce que le remède fera ? ne vois-tu pas que c'est le dieu maori qui est dans lui et que ton remède est impuissant sur lui. (205, samedi 11 mai 1844)

Son rôle de médecin apporte de grands avantages à Garin car il lui permet d'être introduit auprès d'autres familles maories comme un guérisseur. En juin 1844, Garin accompagne le rangatira Wetekia pour voir un membre de sa famille malade, le frère aîné ou beau-frère de ce chef. Ceci lui permet d'être introduit dans les familles comme un autre membre du hapu et Garin pouvait profiter de cette opportunité pour discuter de religion avec confiance et proximité. Le premier voyage qu'il entreprend à Whangarei n'a pas pour sujet direct l'évangélisation mais a pour but d'aller porter des soins au frère de Wetekia et à Tiakiriri, frère de Tirarau : « Je vais, accompagné de Wetekia, Matiu, Kaperiere, Okutino et de 3 chiens de Wetekia, à Wangar[e]i pour voir un malade ; frère aîné de Wetekia. On me dit de prendre des remèdes pour 2 » (264-5, lundi 24 juin 1844). Garin remarque qu'il est très bien accueilli chez Tiakiriri : « Nous sommes très-bien reçus, l'on me donne la première place, et quoique ce soit tout missionnaire [protestant] ou neutre, on me dit de faire la prière. » (270, mardi 25 juin 1844) La réception positive qui est faite à Garin lui permet de dispenser son message chrétien. C'est parce qu'il a un certain statut que son message est écouté. Son prestige se rapporte sur la religion qu'il prêche : « comme après la prière il vient encore beaucoup de missionnaires, je demande au chef s'il veut bien que j'adresse la parole aux assistants. Il balance un peu cependant il consent. » (276, mardi 26 juin 1844)

Parce que Garin donne ses remèdes à tous, baptisés, non baptisés ou appartenant à une confession religieuse différente, et qu'il apporte une réponse à la maladie, il est perçu positivement par les Maoris et a plus de chance de diffuser son message. Son attitude contribue également à donner une image différente des Européens, plus douce, plus altruiste.

Je lui dis que si plus tard il était plus malade, il devrait songer au baptême. Il en rit — tous sont protestants, lui ne fait point de prière, je lui dis que je vais lui préparer un remède, et lorsque je sors j'entends les naturels dire, que cet étranger est bon et bienfaisant ! Nous n'en avons pas encore vu comme ça. (281, jeudi 27 juin 1844))

Les missionnaires comme Garin étaient conscients de la grande influence qu'ils pouvaient retirer du succès de leurs remèdes et, comme les Maoris croyaient que la maladie était le résultat de la sorcellerie ou d'une intervention surnaturelle, une guérison pouvait prouver le pouvoir et la puissance du Dieu chrétien. Garin va lui-même jusqu'à attribuer une maladie à la colère de Dieu et renforce en cela la croyance initiale. Le problème qui en résulte est que les Maoris voyaient le christianisme comme une forme de religion plus puissante que celle dont ils avaient l'habitude, ce qui renforçait probablement leur croyance dans une cause surnaturelle de la maladie.

L'approche spirituelle de Garin n'est pas non plus sans contradictions. D'une part, son héritage doctrinaire et spirituel, encore très influencé par le spiritualisme austère et rigoriste du dix-septième siècle, le fait présenter sa déité comme celle d'un Dieu tout puissant et vengeur qui renforce la conception traditionnelle d'un dieu. D'un autre côté, l'amour de Dieu théorisée par J.-C. Colin l'entraîne vers les exemples de la figure christique d'un dieu d'amour.

Garin est confronté à un système socio-religieux sensiblement différent du sien et, dans ce contexte, il lui fallait trouver les moyens d'imposer le concept de son Dieu chrétien. Dans la culture destinatrice, le concept d'une cosmogonie divisée en deux entités était difficile à comprendre. Garin se rend peu à peu compte des difficultés, voire de l'impossibilité pour certaines personnes de concevoir l'idée d'un Dieu unique : « Je dis à cette vieille qu'il n'y a qu'un Dieu, et que les dieux maoris ne sont que des démons, peu après, je lui fais cette question : Combien y a-t-il de dieux ? Elle me répond : Le dieu qui me mange n'est-ce pas ? » (158, vendredi 19 avril 1844)

Pour affirmer son Dieu, Garin n'hésite pas à exploiter et construire sur la base des croyances traditionnelles. La maladie et la mort sont utilisées pour affirmer la grandeur et la puissance du Dieu chrétien :

Je leur dis : Ces 3 enfants sont tombés malades aujourd'hui, pourquoi ? Dieu vous avertit, il vous frappe pour vous appeler à lui, écoutez-le. (13, jeudi 1^{re} février 1844)

On lui attribue un pouvoir sur les esprits maoris :

Les naturels disent que c'est le dieu maori qui le possédait et que quand je suis venu, il a eu peur et a laissé cet enfant tranquille. (94-5, samedi 16 mars 1844)

Garin, qui apporte une réponse médicale mais également religieuse renforce une conception traditionnelle de la maladie. Il est prêt à reconnaître qu'il a un pouvoir sur les atua maori qu'il assimile avec Satan. Garin est considéré comme ayant un pouvoir supérieur sur les esprits traditionnels.

Garin fait appel à l'image du Dieu de l'Ancien Testament : un Dieu sacrificateur et vengeur, un Dieu qui punit : « J'ai toujours soupçonné que ce chef [Rako] était cause que sa fille avait refusé constamment le baptême et que Dieu a voulu le punir même avant que sa fille fût enlevée de son lit de mort. » (44-5, février 1844). Ainsi Garin exploite les histoires de l'écriture Sainte et particulièrement de l'Ancien Testament, visant à renforcer l'idée d'un Dieu tout-puissant, mais aussi celle d'un peuple choisi (147, dimanche 6 juillet 1845). Garin ne considère aucun paradoxe à exploiter les passages sélectionnés de violence, de guerre et de meurtre et la tendance à la violence de la société maorie traditionnelle.

C'est donc par une démonstration pragmatique de la supériorité du dieu chrétien qui s'appuie sur une conception cosmogonique existante que Garin met en place son évangélisation. Celle-ci, en définitive, n'est pas une innovation du contexte missionnaire puisqu'elle reflète la propre position théologique de Garin et s'inscrit dans le type de conversion propre de la campagne du dix-neuvième siècle français. Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, la religion spontanée et doctrinale française était fortement influencée par le rigorisme moral et le concept d'un Dieu effrayant, illustré par le prêtre de paroisse d'Ars-sur-Formans près de Lyon, J.-B. Marie Vianney, connu sous le nom de 'Curé d'Ars', qui préférait prêcher sur la mort, l'existence de l'enfer, le petit nombre d'élus et le Jugement Dernier. Au fond, c'était la même spiritualité du dix-septième siècle avec son principe éducatif de la peur et la pratique commune de « l'absolution différée » comme moyen d'apporter une « réelle conversion ».

Garin lie la guérison avec ses rituels comme le Saint Viatique. Il note : « Nous arrivons à Te Ripo à la nuit, là j'apprends que depuis vendredi jour auquel j'ai vu Maria et auquel je lui ai donné le s[ain]t Viatique, cette malade a repris sa nourriture qu'elle avait quittée depuis lundi. Je la trouve mieux. » (35, dimanche 11 février 1844) ; « Je vais voir la malade Kataraina, nous nous réunissons pour faire la prière auprès d'elle. » (324, mercredi 31 juillet 1844). Garin essaie de recréer les conditions paroissiales de la France rurale : procession, dévotions. La foi s'exprime extérieurement, se montre et s'expose. Garin est issu d'un catholicisme tridentin, pénétré du principe d'immanence, particulièrement vulnérable aux cultes populaires. Pour les protestants c'est un signe de survie des superstitions de l'Église catholique, et son caractère idolâtre. Pour Garin, les choses physiques peuvent être utilisées pour des choses sacrées. Ainsi Dieu est dans le St Viatique, il conçoit la déité comme une entité interventionniste qui sanctifie les chrétiens par l'observance du rituel, ce qui est un grand péché pour les protestants.

L'aspect complémentaire de l'approche de Garin repose donc sur une conversion par l'exemple. En souffrant pour les Maoris, il veut donner l'exemple du Christ souffrant pour les hommes. En revivant au quotidien l'amour du Christ pour les hommes par la souffrance sur la croix, il cherche à amener les Maoris vers sa religion. En montrant que lui-même souffre pour eux, il veut amener les individus vers sa religion. Lui-même souffre pour eux comme le Christ sur la croix. Son approche repose sur un vécu des principes chrétiens enseignés :

À la fin je leur dis : Il y a quelque temps on m'apporta un enfant qui avait la jambe cassée. Je me mis à étirer la jambe. L'enfant criait beaucoup, mais je n'écoutai pas ses cris et je le guéris. Si je l'avais écouté, il ne serait pas guéri. Mon cœur souffrait mais ma main allait toujours. Un kupu wakarite [parabole] cela. Ce matin j'ai beaucoup crié contre les coupables, je souffrais dans mon cœur, mais comme je voulais guérir, il m'a fallu agir de la sorte. (48, dimanche 18 février 1844)

Les missionnaires catholiques avaient traduit ce concept par le terme de « aroha tapu » ou amour sacré pour traduire le concept de charité chrétienne. Les missionnaires avaient un champ d'action limité pour, dans le contexte d'une société guerrière et compétitive, transmettre des concepts et valeurs chrétiennes comme l'amour ou la charité chrétienne.

Les guides spirituels de Garin sont l'*Imitation de Jésus-Christ*, assortie de réflexions, par Lamennais, qui fut à nouveau traduite en 1824. C'est encore vers l'humanité du

Christ que la piété mariale et la dévotion à saint Joseph tournent les esprits. C'est cette spiritualité qui donne à l'action charitable et à l'élan apostolique de sociétés comme la Société de Marie, leurs fondements et leur tonalité. L'humanité du Christ se trouve au cœur de cette spiritualité, bien qu'elle ne soit au centre ni de la théologie ni de la catéchèse. La spiritualité du dix-neuvième siècle est christocentrique. La dévotion au Christ souffrant, que l'on représente désormais sur la croix, non plus dans son triomphe glorieux, mais dans les affres de son agonie, est l'un des signes les plus caractéristiques de cette évolution de la piété. L'amour du Christ est en même temps aussi l'amour de Marie qui est présentée comme une aide supplémentaire pour les nouveaux croyants. La femme est positive et donne une version adoucie du christianisme au dix-neuvième siècle.

Le contexte spécifique de compétition dans lequel les missionnaires arrivèrent en 1838 eut une grande influence sur la manière de présenter le catholicisme aux Maoris. Un avantage certain et un argument de taille exploité par Garin consiste en une réclamation d'antériorité et de préséance sur les autres Églises qui, dans le contexte maori, ne peut que séduire. En présentant la religion catholique comme étant antérieure aux autres Églises, elle se réclame comme unique, véritable et légitime :

De même J.C. devant bientôt retourner dans sa patrie, après nous avoir conduit dans la voie droite, nous a donné St Pierre pour guide après lui, après St Pierre, St Lin[us] nous a été donné, après St Lin[us], St Cletus ... jusques à aujourd'hui, voilà le ritenga de J.C. Lorsque vous voyez des branches dans une forêt vous cherchez le tronc et vous connaissez l'arbre. Vous me voyez, je suis une branche, cherchez le take [tronc] et vous connaîtrez l'arbre. Je suis envoyé par l'Évêque, l'Évêque par le Pape, le Pape par St Pierre, St Pierre par J.C., J.C. par Dieu voilà le tronc le take. (149-150, vendredi 12 avril 1844)

La continuité apostolique offre une représentation cohérente et unifiée qui donne un sens dans le contexte traditionnel des traditions maories. Le prestige d'un individu, son rang hiérarchique dans la société est étroitement lié avec sa descendance et sa capacité à réciter une descendance longue et prestigieuse. Le terme de « whakapapa » est utilisé dans la langue maorie pour décrire la filiation ancestrale. Le terme de « take » employé par Garin se réfère à l'arbre de vie utilisé pour représenter la descendance catholique, mais aussi représente métaphoriquement l'origine de la religion chrétienne. Selon

l'anthropologue R. Firth, le rang d'un chef, son prestige et autorité sont dûs principalement à sa position par descendance, et sa capacité à retracer sa généalogie sur l'affiliation la plus haute.⁶⁸

Cette représentation cohérente de la généalogie et de l'origine de la religion chrétienne était un instrument efficace facilement représenté et un outil d'enseignement repris par les catéchistes de la mission catholique pour s'enseigner les uns les autres.

Garin, comme la plupart des missionnaires de son époque, devait faire face à un dilemme d'un point de vue théologique. En cherchant la conversion individuelle, le missionnaire fait sortir l'individu de son groupe pour le baptiser dans une Église qui n'a pour référence que le missionnaire lui-même. Garin invite les individus à sortir de la sécurité de leur groupe pour les baptiser dans la vaste insécurité d'une Église invisible. Ceci demande un grand esprit d'aventure de la part des individus, d'abandonner la sécurité de leur ancien système pour en adopter un nouveau et faire partir d'une minorité représentée par les catholiques. D'un point de vue ethnologique, le concept d'appartenance, en tant que dynamique principale de la vie en communauté, est un facteur primordial dans la christianisation.⁶⁹

Toujours dans le souci de se différencier, l'enseignement catholique reposait sur différents points de doctrine que Garin exploite dans sa présentation du christianisme :

Je vais faire la prière au Pa. Je vois Ma[h]iowa enchaîné, je lui adresse quelques paroles pour le porter au repentir ; il y a quelques missionnaires [protestants] à la prière ; j'ai donné à Matthieu la bible de M^r Raynolds et 1 vol[ume] de l'histoire de l'Ancien Test[ament]. Il est tout fier de son fardeau, il court devant. Je parle sur la véritable Église, la suite des papes, &c, sur les wakapakoko, sur la prière à Marie, sur l'unité de l'Église, sur la diversité des Églises protest[antes]. (173, lundi 29 avril 1844)

Si Garin cherche à convertir, il n'en cherche pas moins à instaurer, dans le cadre de la mission, un contrôle sur ses nouveaux paroissiens et reproduire le modèle de la paroisse idéale dans le contexte de la Nouvelle-Zélande. La conversion n'est que la première étape. En ayant accepté le baptême, les Maoris sont entrés dans le domaine de Dieu, dont le prêtre est le représentant choisi pour diriger ses confrères humains. Dans une

⁶⁸ R. Firth, *Economics of the New Zealand Maoris*, p. 131.

⁶⁹ M. Warren, *Social History and Christian Mission*, 1976, p. 158-72.

certaine mesure, le projet de Garin rencontre les aspirations des nouveaux Maoris convertis et baptisés qui considèrent Garin comme une nouvelle autorité religieuse. Considéré comme une autorité responsable, Garin est tenu d'agir en conséquence. Moihi, l'un des catéchistes de la mission catholique, vient annoncer les conduites jugées mauvaises selon le code chrétien à Garin et s'attend à ce que Garin agisse en conséquence :

Moihi vient me prévenir le soir que 2 naturels se sont mal conduits, qu'ils ont dormi sous la même couverture, ils [sic] m'en nomme un, c'est Hoane Papita qui a dormi sous une même couverture avec Maraea et Kauwaka. Je lui dis que je réfléchirai à ce qu'il est expédient de faire. (46, samedi 17 février 1844)

L'acte de Hoane Papita, Maraea et Kauwaka est interprété par Moihi comme une violation d'un tapu chrétien et, en conséquence, l'on s'attend à ce que Garin inflige une forme de sanction sociale pour rétablir l'ordre, l'équilibre. Pour affirmer son rôle de chef au sein de cette petite théocratie naissante, Garin doit être capable de remplir les attentes des Maoris en matière de loi.

Traditionnellement, le respect des lois religieuses et sociales était pris en charge par la peur de la sanction surnaturelle et la peur d'une sanction physique prise en charge par la communauté ou les personnes de rang, qui avaient un pouvoir de loi. De plus, toute violation individuelle d'un tapu ou non respect d'une loi sociale impliquait la responsabilité du groupe et pouvait entraîner une guerre ou l'acte de muru ou pillage légal. Les punitions pouvaient toucher toute une famille. Lorsque Hoane Papita fait une « faute » toute la communauté est au courant et prend part à l'affaire car elle est impliquée. « J'ai appris hier qu'on dit dans la rivière : kua he te kai karakia [celui qui prêche est dans l'erreur]. » (dimanche 18 février 1844)

Garin a peu de moyens à sa disposition, mais il est capable d'apporter une réponse qui ait un sens selon la pensée traditionnelle maorie. Garin menace de chasser dehors le fautif mais il est incapable de donner une punition et n'a aucun moyen de faire appliquer ou respecter les nouvelles lois chrétiennes malgré ses efforts. À cours de ressources, il menace de chasser ses catéchistes comme par exemple Hoane Papita : « J'ajoute que dans certains endroits on chasse de l'Église ces hommes-là, et je leur dis

que si dans la suite j'apprends de pareilles choses sur quelqu'un, je le chasse dehors. » (46, dimanche 18 février 1844) :

Moihi m'a dit, continue le coupable, tahioa [pour taihoa], ka toro te ao [Attendez, le jour viendra]. Cela veut dire que l'on va me tuer, qu'en penses-tu ? Il t'a dit cela non pas tout à fait sérieusement, c'est seulement pour te faire voir la grandeur de ta faute dont tout le monde va parler. Que dois-je faire ? me dit-il. C'est de te repentir du fond de ton cœur. On parle beaucoup de ce que j'ai dit à ce sujet, je pense qu'ils se tiendront désormais un peu mieux sur leurs gardes (47-8, dimanche 18 février 1844)

Se voyant endosser le nouveau rôle de « chef » de communauté, le missionnaire anglican Richard Taylor, contemporain de Garin mais dans une région différente, avait adopté un système strict de contrôle du processus en donnant des amendes aux personnes fautives. Certaines offenses, comme le non-respect du sabbat et les on-dit malveillants, étaient sanctionnés de cette manière.⁷⁰ Un tel système fut ensuite remplacé par des magistrats nommés lors de réunions annuelles des communautés maories anglicanes de Wanganui. Taylor considérait ces nominations comme un moyen de réconcilier une forme de loi nécessaire pour l'ordre tout en donnant en même temps la possibilité aux chefs traditionnels de garder un statut et une autorité menacés par l'introduction du christianisme.⁷¹ En étant considéré comme une nouvelle autorité en matière religieuse et en matière de loi, Garin risque de porter atteinte au mana et au pouvoir des chefs.

Les sanctions considérées par Garin consistent en le refus de serrer la main aux personnes coupables : « il me craint, il me demande si nous nous donnons la main nous deux. » (366, mercredi 18 septembre 1844) et la menace de l'excommunication, à laquelle Garin donne une forme plus compréhensible, en menaçant de chasser ses paroissiens comme un chef maori. Mais c'est en réalité plus un geste de désapprobation ou un refus temporaire de soutien qu'un acte de rejet. Il a recours également au refus de donner des marchandises à ses serviteurs : « je ne veux pas lui dire de s'en aller mais je lui retrancherai des habits ». (366-7, mercredi 18 septembre 1844)

L'une de ses sanctions les plus courantes est donc le refus de donner la main : « Je refuse ma main à la femme de Ruka car elle a tué son enfant il n'y a que quelques jours

⁷⁰ J. Murray, 'A Missionary in Action', dans P. Munz (éd.), *The Feel of Truth*, p. 215.

⁷¹ R. Taylor, *Past and Present of New Zealand*, p. 52.

uniquement parce qu'elle avait déjà un enfant à soigner et que cela lui aurait causé trop d'embarras. » (mercredi 18 septembre 1844) Il semble que le geste de se serrer la main était interprété comme un signe de paix. E. J. Wakefield remarque à ce sujet que, suite à des discussions de paix après une guerre entre les tribus au pa de Te Toka :

The besiegers were to be allowed to enter the fort in order to be reconciled with their foes, and shake hands with them according to the new custom ; which, strangely enough the Christian natives seemed to consider as a sign of the faith and as a religious ceremony, rather than as a civilised improvement on the process of nose-rubbing.⁷²

Garin cependant ne chasse pas Matiu lorsqu'il découvre que celui-ci lui a volé des clous : « Tu vas lui dire de le chasser de ta maison ? Non, lui dis-je. » (lundi 30 septembre 1844. « Aujourd'hui j'ai découvert que Matiu m'a volé et qu'il m'a menti [...] He bien il m'a volé des clous, je retiendrai aussi son tabac ; kua tahaetia aku nera, ka tahaetia hoki te tupeka. » (369, jeudi 19 juillet 1844)

Je refuse ma main au coupable qui me la tendait déjà ; il se trouve bien humilié de cet affront. Il me dit : Ta main est tapu. Quelques minutes après Wetekia me dit que j'aurais bien fait de donner ma main au coupable. Mohi me dit : Si c'était un de nous autres qui faisons la prière ce serait juste mais un noho noha [pour noa ; quelqu'un qui n'a pas été baptisé] ce n'est plus la même chose. Alors je leur réponds : Vous connaissez ma coutume : ce n'est pas par un mauvais esprit que j'agis ainsi, mais c'est pour le bien, et pour vous faire voir que c'est pour le bien, donne-moi la main, dis-je au coupable, il me la donne et tous sont contents. (366, mercredi 18 septembre 1844)

Donner la main semble avoir une pratique représentant le monde des missionnaires et est interprété comme un geste de paix. « Hariru » figure dès 1843 dans un texte écrit pour représenter le geste de se donner la main: « Tūkua iho ra, meinga ahau kia pono taua; kowai ra e hariru ai maua? »⁷³

Garin va peu à peu perdre de son mana et de sa crédibilité et de son autorité car il est incapable de donner des sanctions ayant un sens en termes maoris. Il se montre même envieux de l'autorité des chefs :

⁷² E. J. Wakefield, *Adventure in New Zealand from 1839 to 1844*, p. 278.

⁷³ Wes.10, *Ko Te Pukapuka o Hopa*, 1843, p.19.

Wetekia dit à mes 2 naturels : Allez. Ils partent comme l'éclair tout joyeux, j'admire la facilité avec laquelle les naturels obéissent à leurs chefs dans certaines circonstances, pour moi je ne me fais pas obéir si facilement quoique les naturels m'aiment, mais ils nous considèrent trop comme étrangers. (266, mardi 25 juin 1844)

Il lui arrive souvent de demander le repentir (par exemple, 377, 30 septembre 1844), mais les Maoris n'ont pas de concept de repentir dans leur système de pensée et les demandes de Garin sont difficilement comprises par les Maoris auxquels il s'adresse.

Adhérer au christianisme par le baptême, c'était se conformer à des lois nouvelles comme celle qui interdisait le puremu (adultère), c'était abandonner les pratiques et coutumes traditionnelles qui formaient la base de la société et certains n'y étaient pas prêts.

Pour Garin, le baptême est le sacrement important puisque c'est celui qui fait entrer dans la grande famille chrétienne et permet le salut. Mais pour les Maoris, être baptisé c'était être tenu de respecter de nouveaux codes moraux stricts et sévères. Wetekia refuse que ses enfants soient baptisés car :

Ils sont trop étourdis, dit-il, ils s'amusent, ils désobéissent. Il prend pour de grands péchés ce qui n'est qu'étourderie. M^{gr} lui demande : Ta fille est-elle voleuse ? Non. Fait-elle des ruri ? Non. A-t-elle fait des puremu ? Non. Mais elle joue, elle s'amuse, elle désobéit. (21, dimanche 4 février 1844)

Wetekia refuse le baptême de ses enfants à cause de la sévérité des règles de conduite puritaines du christianisme. Le jeu, les amusements publics, la fête étaient au cœur de la société maorie traditionnelle. Wetekia considère le baptême selon la perspective de sa propre relation au surnaturel qui engage que, pour toute effraction ou geste ou attitude, l'individu est tenable de recevoir une sorte de punition surnaturelle par la maladie ou la mort ou encore une punition sociale infligée par le groupe ou le rangatira.

Certains adultes n'étaient pas prêts non plus à abandonner leurs anciennes pratiques sociales et leur manière d'être. Nihi refuse le baptême car il craint de ne pas pouvoir suivre les codes chrétiens :

Je m'arrête au wa[e]ranga de Nihi. Je le trouve toujours bien fatigué, je lui parle du baptême et il me répond que s'il se fait baptiser, il se fâchera encore après contre les

naturels dont les porcs viennent manger les pommes de terre, mais je crois que ce n'est qu'un prétexte. Il me dit encore que s'il se fait baptiser, il fera peut-être comme Mohi et Hoane Papita qui se sont adressés des reproches au sujet des familiarités de Hoane Pap[ita] avec Maraea... Enfin il me dit qu'il fera comme Mikaere c.-à-d. que quand il se verra sur le point de mourir, il se fera baptiser. (65, vendredi 1^{er} mars 1844)

La possibilité du baptême reste cependant ouverte mais c'est pour préparer la mort et non pas pour imposer une manière de vivre. Être baptisé c'est devoir suivre une moralité et un puritanisme imposés par le nouveau code religieux, c'est risquer d'être condamné par les missionnaires comme Garin.

Garin doit faire face à des attitudes qu'il ne peut contrôler et qui sont indépendants du processus de conversion qu'il a amorcé. Son intention de créer une communauté chrétienne est subvertie par les Maoris qui combinent les influences de l'ancien système avec le nouveau. Il est forcé de constater que les Maoris qui suivent sa prière, c'est-à-dire qui observent la répétition de prières et des rites chrétiens, l'abandonnent pour des raisons strictement inhérentes à la pensée maorie. Mate, le chef de Kaipara, lui explique par exemple les raisons pour lesquelles lui et son groupe tribal ont abandonné la prière catholique apportée par le père Petit :

je vis le p[ère] Petit... l'on me donna un catéchiste maori (Mohi) pour nous instruire.
Ce catéchiste fit un puremu [acte sexuel non autorisé] alors nous quittâmes la prière.
(404, jeudi 17 octobre 1844)

Même si la raison donnée ici par les Maoris de Kaipara pourrait n'être qu'un prétexte, elle n'en est pas moins représentative d'un type d'attitude rencontré par Garin. Dans la société traditionnelle l'acte sexuel hors d'une relation maritale était sanctionné s'il s'agissait de personnes de haut rang considérées comme tapu ou intouchables. La sexualité était libre dans les autres occasions. Mate et les siens quittent la prière à cause du puremu (que les missionnaires traduisent par « adultère ») de Mohi. L'adultère faisait partie des péchés capitaux de l'enseignement des missionnaires et de la règle de conduite des instructions. Les missionnaires importent avec eux la moralité chrétienne avec le péché de la chair, l'un des sept péchés capitaux. La réaction maorie prouve ici le suivi de l'une des règles de utu, soit contrebalancer le mal par le mal, ce qui les mène à abandonner la prière. C'est un exemple de christianisme maori auquel Garin est confronté mais il est impuissant pour contrer une telle réaction.

Wiremu Te Arahi, un Maori baptisé le 8 mars 1846, travaille le dimanche pour compenser sa conduite précédente (d'avoir travaillé le dimanche précédent le 14 juin). C'est une fois de plus une réaction en fonction de la loi de utu. La pensée traditionnelle est incorporée dans l'attitude vis-à-vis du christianisme. Wiremu accepte le concept que Garin traduit par 'faute' mais l'interprète et le vit en termes de sa pensée traditionnelle :

En allant à Ngawakarara je rencontre Wiremu avec d'autres conduisant sur la rivière des arbres équarris. Ils s'arrêtent à Hato Irene. Là je leur demande dans la soirée le pourquoi ? Wiremu me répond que comme la semaine précédente ils se sont mal conduits c'est pour qu'il y ait compensation en se mal conduisant ce dimanche-ci. (70, dimanche 21 juin 1846)

Garin apprend par Toko que les Maoris de Oruawharo ont abandonné sa prière parce que Paratene leur avait dit qu'ils avaient mal fait de se faire tatouer. Ceci implique une question perplexe soulevée selon les paroles de Kaihaere : Quelle est l'étendue de la faute ?

Ce Toko m'a dit que les naturels d'Oruawaro ont quitté la prière, parce que Paratene chef protestant leur a dit qu'ils avaient mal fait de se faire faire tatouer. Il me conseille de parler à Paratene. Eux alors avaient dit : Quittons la prière. Moihi à cela avait ajouté : Si vous quittez la prière, travaillons aussi le dimanche. Kaihaere avait répondu : C'est trop augmenter le mal que de travailler le dimanche. (78, mardi 7 juillet 1846)

Garin désenchanté ?

L'année 1845 marque un tournant dans la prise de conscience de Garin. Elle est reflétée dans l'écriture même du journal. D'une moyenne approximative de production de 200 à 300 mots par jour, Garin, à certaines dates de l'année 1846, n'écrit plus que quelques lignes. Les thèmes évoqués sont moins tournés vers la réaction maorie, plus sur la vie de la mission et le rapport de Garin avec les Européens. La mission aurait-elle perdu de sa raison d'être ? Garin aurait-il perdu de son enthousiasme ?

Le suivi de l'écriture du journal reflète un changement opéré chez Garin, lié à la naissance d'un sentiment de déception grandissant qui s'explique par différents facteurs : son expérience directe auprès des Maoris et à sa perception personnelle. Nous les avons réunis en trois grandes catégories : tout d'abord les problèmes

d'incompréhension mutuelle et l'absence de communication qui en résulte. Garin a du mal à satisfaire les demandes liées aux valeurs phares de la société maorie traditionnelle comme le *utu* ou le *mana*. Ensuite il y a des problèmes de perception socioculturelle : Garin par exemple est aveuglé par sa perception judéo-chrétienne et ses attentes vis-à-vis des Maoris. Il découvre peu à peu la 'seconde dimension' de la société maorie, un processus de découverte que vivent la plupart des Européens lors de leur rencontre avec les peuples du Pacifique. Enfin il y a la situation conjecturale de la mission. Garin évalue le succès de la mission et donc sa réussite personnelle en fonction de la qualité religieuse manifestée chez ses paroissiens. Il lui est difficile d'accepter la façon dont le christianisme commençait à être adapté dans la vie des personnes nouvellement converties.

Garin a dû, comme d'autres missionnaires avant lui, faire face à des problèmes de communication. Quand il donne des présents de tabac aux chefs, avec pour but de s'assurer une bonne entente, son intention est que le para-message soit utilisé pour faciliter la communication de son message principal, la Bonne parole du Christ et la charité chrétienne, mais souvent les Maoris reçoivent avec enthousiasme ce para-message tout en ignorant le message principal. D. Whiteman ajoute : « Thus in some cases, the behavioral para-message confused or detracted from the missionaries' main principal verbal message. »⁷⁴ Cette incompréhension culturelle est aussi importante pour comprendre la réaction et la pensée de Garin vers l'année 1846 qui considère les Maoris bien ingrats.

La première influence de l'expérience de Garin parmi les Maoris a un impact sur sa perception des Maoris. Alors qu'au début de l'année 1844, Garin aborde le travail de mission avec un grand optimisme et une grande conviction dans son succès à convertir, à partir de 1845 cette certitude a fait place à un doute, voire même une certaine déception. Pire encore, Garin développe un point de vue de plus en plus cynique sur l'attitude des Maoris vis-à-vis de la religion. En 1845, alors qu'il voit le chef Waiata revenir assister à la messe, Garin s'exclame :

Je pense que Waiata cherche à se faire constituer gardien de ma maison en cas que je m'en aille. Ce matin dimanche, il vient et me dit : Garde-moi, je reste aujourd'hui chez

⁷⁴ D. Whiteman, *Melanesians and Missionaries : An Ethnohistorical Study of Socio-Religious Change*, p. 725.

toi. C'est bien, lui dis-je. Il vient à la messe, il n'y était pas venu depuis plus d'un an. Cependant il persiste toujours à me retenir et à me conseiller de ne pas m'en aller et de mourir avec eux s'ils meurent. Hélas ! qui peut bien connaître le fond de leurs pensées, Dieu seul le sait. (75, dimanche 20 avril 1845)

Garin a le sentiment que de nombreux individus sont attirés par la religion chrétienne mûs par un seul intérêt matériel sans avoir de véritable conviction religieuse. Il interprète l'attitude de Waiata comme un acte intéressé. Quoique Garin ait un don et une qualité exceptionnelle humaine qui lui permettent de comprendre l'autre, et malgré tous les efforts qu'il déploie dans cette direction, Garin est toujours limité par des facteurs culturels et par les limites mêmes de sa perception personnelle et son bagage religieux.

Garin ne peut s'empêcher de voir les Maoris à travers le filtre des valeurs religieuses issues de sa propre perception et préconception judéo-chrétiennes. Il reconnaît en eux les qualités positives comme l'amour et la joie. Alors que dans les années 1844, ce sont les qualités considérées positives que Garin note et souligne dans son rapport journalier, elles font peu à peu place aux connotations négatives, voire choquantes, que Garin remarque chez les Maoris. En 1844, Garin fait d'abondantes remarques sur la dévotion des nouveaux baptisés, leur sincère désir de recevoir les sacrements, la joie de recevoir le baptême : « Kaperiere fait aujourd'hui sa 1^{ère} communion. Il la fait avec beaucoup de dévotion car depuis qu'il l'avait vu faire aux autres son désir était de plus en plus grand. » (211, jeudi 16 mai 1844). Les Maoris sont perçus sous l'éclairage des valeurs positives. Lorsque Mohi, Tiperia, Emeretiana, Hoani, Hoane Papita, Matiu, Penehamini acceptent le baptême, Garin interprète naturellement leur attitude en fonction des valeurs morales chrétiennes :

Ils s'approchent de ce sacrement avec beaucoup de foi, de simplicité et de piété ; lorsqu'ils partent, ils me donnent des poignées de main qui me font connaître les sentiments qui les animent, l'affection, le dévouement et la reconnaissance. (136-7, dimanche 7 avril 1844)

La réaction positive de ces paroissiens est interprétée par Garin comme un acte flagrant de foi religieuse et de vraie foi chrétienne. Pour Garin, ces valeurs sont celles qui les rapprochent de Dieu. Garin est même prêt à voir l'effet de la grâce dans la réaction de l'un de ses néophytes :

Les naturels se disposent à recevoir la s[ain]te communion demain, je reconnais dans l'un d'eux les admirables effets de la grâce ; plus il approche de ce moment ineffable, plus il me dit qu'il se sent un grand cœur pour ce sacrement. Il se sent porté, dit-il, plus que jamais à bien déclarer tous ses péchés. (210, mercredi 15 mai 1844)

Garin est aveuglé par la nature de l'expérience religieuse maorie qui a tendance à lier la violation du tapu avec le péché. Il est aussi aveuglé par les manifestations extérieures de la foi qu'il interprète comme une preuve réelle de la grâce divine. C'est un aspect culturel polynésien de prendre part à des rites et d'y montrer des émotions fortes. En transposant ses propres valeurs personnelles sur la réaction de Matiu et Kaperiere, Garin oublie les différences culturelles qui les séparent mais qui lui seront amèrement rappelées lorsque ceux-ci ne se comportent plus comme Garin l'entend.

Garin voit la réaction maorie sous le filtre de sa perception eurocentrique qui n'est pas vierge d'un certain bagage idéologique judéo-chrétien et dans une certaine mesure coloniale qui correspond avec la pensée de son temps et de son époque. Si Garin adhère, dans une certaine mesure, à la vision du 'Bon Sauvage', celle-ci se rapproche plus de la pensée chrétienne de l'Adam et Eve. Le Maori, dans l'état de nature, possède les caractéristiques de l'enfant non éduqué avec ses défauts et ses qualités. Il est sous l'emprise de Satan, en quelque sorte malgré lui mais grâce à un enseignement et, en donnant une instruction adéquate, Garin pense qu'il est possible de le diriger dans le droit chemin, celui de la religion. La perception personnelle de Garin est fortement influencée par une éducation religieuse stricte reçue dans les divers séminaires de Belley et Bourg-en-Bresse.

Ce n'est pas le mot de « sauvage » que Garin utilise pour qualifier les Maoris, mais celui de « naturel ». Cette différenciation sémantique a un fondement théologique. Selon la Genèse, l'homme naturel est l'homme qui a perdu sa connexion avec Dieu. Les Maoris sont donc ces « enfants de Dieu » et Garin les inscrit dans une perspective universelle en gommant leurs spécificités naturelles. Les caractéristiques physiques qui distinguent les Polynésiens des Européens sont toujours estompées dans le récit tandis que les faiblesses inhérentes à la condition humaine, exacerbées par le paganisme, sont avancées, souvent comme la principale justification de l'entreprise évangélisatrice. Garin, comme ses confrères missionnaires, était persuadé de l'universalité de sa foi, il venait en apporter la vérité aux peuples d'Océanie à qui il dédiait sa vie. Les

« Nouveaux-Zélandais » sont avant tout les enfants de Dieu, vivant dans l'ignorance de leur créateur.

La grande proximité de Garin avec les Maoris va favoriser une prise de conscience progressive de la réalité du monde maori. Garin, tout comme de nombreux Européens, passe par les étapes du « malentendu » culturel ou de la « vision idéalisée » qui, confrontée à la réalité de l'expérience, peu à peu s'effrite pour faire face à une nouvelle dimension et à de nouvelles certitudes. Alors que, dans les 'Notes de mission', Garin est attentif à ne pas juger ou laisser passer sans équivoques sa propre subjectivité, la récurrence de certaines remarques indique que Garin est engagé imperceptiblement dans ce processus de réassertion de la contingence de départ. Peu à peu ce n'est plus la foi des Maoris que Garin est intéressé à noter, leur apparente dévotion, leur candeur mais bien plutôt leur « impudicité » ou leur violence, leurs indécences. Les dispositions initiales pour être convertis font place aux défauts :

Plus j'entends parler les naturels, plus je comprends qu'ils ne font que parler de choses qui portent à l'impudicité et qui annoncent une grande corruption. (112, jeudi 29 mai 1845)

Les enfants eux-mêmes portent en eux les graines de ces impudicités :

Je demande à Mate combien d'enfants il veut me donner à baptiser. Il m'en désigne 2 ou 3, il me nomme Wahu [Waho], cet enfant de 5 ou 6 ans refuse, je n'en suis guères fâché, car cet enfant quoique n'ayant pas encore l'âge de raison a déjà cependant la malice et la corruption des hommes faits ; il ne se gêne pas pour commettre les plus honteuses indécences même devant moi. Les autres enfants de son âge sont beaucoup plus retenus. (295, dimanche 19 octobre 1845)

Les enfants étaient élevés dans une grande liberté et un esprit d'indépendance manifeste. Leur présence aux réunions, entraînement du haka, ou toute activité importante de la vie était encouragée afin de susciter une liberté d'esprit et de jugement et faisait partie de leur éducation. Le révérend R. Taylor remarque que les enfants semblent plus précoces que les enfants européens d'un âge équivalent.⁷⁵ Bravoure, audace et indépendance étaient fortement encouragées chez les enfants de sexe masculin. Garin est incapable de voir que la précocité de Waho est plus un signe de son

⁷⁵ R. Taylor, *Te Ika a Maui*, p. 165-6.

éducation qu'une manifestation de « malice et de corruption ». Au lieu de voir l'attitude de Waho comme une caractéristique culturelle et sociale inhérente à la société traditionnelle, Garin interprète ce trait comme un signe très sûr que les Maoris sont coupables des 'vérités' que St Paul voit chez les Romains : « Comme ils ne se sont pas souciés de connaître Dieu, Dieu les a livrés à leur sens réprouvé, pour commettre des choses indignes, étant remplis de toute espèce d'injustice, de méchanceté, de cupidité ; rapporteurs, médisans, impies, arrogants, hautains, fanfarons, ingénieux au mal, rebelles à leurs parents, dépourvus d'intelligence, de loyauté, d'affection naturelle, de miséricorde. »⁷⁶

Garin est avant tout venu pour remplir sa mission qui consiste à guider les Maoris vers Dieu et à les tourner « vers la vérité ». Il faut sauver les âmes de ces pauvres païens. Alors qu'il s'attend à trouver des sauvages cannibales, Garin découvre des hommes avec leur propre système culturel, leurs organisations, leur société hiérarchique et une cohésion sociale presque équivalente à celle européenne. Sa première approche change sa perception et ses idées reçues dans la mesure où il considère que les Maoris ont de grandes chances d'être rapidement convertis puisque Garin reconnaît qu'ils possèdent des qualités certaines leur permettant d'accéder au christianisme : intelligence, rapidité pour apprendre, curiosité et surtout désir d'être instruits. Il partage avec des hommes comme le missionnaire R. Taylor une admiration et un respect pour les Maoris. Le révérend Taylor note : « Naturally a noble race, bodily and mentally superior to most of the Polynesians, their fine intelligent countenances present the exterior of a fair-built house, which only requires to be suitably furnished, and we may hope that they have already passed through the worst part of that transition state of degradation. »⁷⁷ Garin, comme Taylor, pense que la conversion serait rapide et qu'en adoptant la nouvelle religion, ces derniers abandonneraient les anciennes croyances. Lorsqu'il voit que le processus est beaucoup plus complexe, il attribue aux Maoris les mêmes fautes que St Paul donne aux Romains.

La vision manichéenne du monde entretenue par Garin l'emporte finalement. En 1845, lorsque Garin se croit menacé et vulnérable, ce sont toujours à travers le filtre de ces mêmes valeurs chrétiennes, mais cette fois-ci négatives, que Garin qualifie les païens. Eloignés de Dieu, ils sont perçus en termes d'absence de toutes ces qualités divines :

⁷⁶ Épître de Paul aux Romains, 1: 28-32.

⁷⁷ R. Taylor, *Te Ika a Maui*, p. 11, 1855.

Pour moi je cherche tous les jours à m'entretenir dans la pensée de la mort, car au milieu d'un peuple livré à toutes les passions, à l'injustice, à la vengeance, à la trahison, à la cruauté, à la cupidité la plus marquée, que n'a-t-on pas à craindre ? (75, dimanche 20 avril 1845)

L'oisiveté, l'immoralité et l'orgueil apparaissent alors compréhensibles, puisque ces traits reflétaient un état de nature et constituent les preuves de l'éloignement vis-à-vis de Dieu. La révélation de la dignité d'enfant de Dieu étant indissociables de la délivrance du péché auquel le païen est condamné par son ignorance du sacrifice divin. À travers le filtre de ses préconceptions et valeurs chrétiennes, Garin est passé d'un premier portrait « idéalisé » à une « réalité » plus terre-à-terre et désenchantée.

Le Capitaine français Bérard, alors qu'il communique ses observations au Ministre de la Marine en 1845, fait des commentaires sur l'attitude des Maoris par rapport aux concepts du christianisme qui se rapportent du constat de Garin. Il remarque au sujet de l'influence du christianisme la raréfaction des guerres et la disparition du cannibalisme. Mais selon lui, les Maoris ont seulement adopté : « [les] actes extérieurs du culte », c'est-à-dire, l'observation de la prière, la suivie des cérémonies religieuses, le respect du sabbat. Ils n'ont pas en revanche adopté les valeurs du christianisme : « Point de générosité, de reconnaissance, d'amour du prochain. Ils n'ont aucune pitié, et ils conservent encore tous les défauts de leur caractère sauvage. Ils sont intéressés, avides, jaloux, envieux, dissimulés, vindicatifs, cruels, voleurs et menteurs par-dessus tout. »⁷⁸

La prise de conscience progressive de l'illusion des premiers jours et son expérience personnelle de la vie en Nouvelle-Zélande vont amener Garin à réviser sa vision qui s'éloigne de plus en plus de la perception intuitive qu'il avait des rapports sociaux aux premiers jours de son implantation dans la mission en Nouvelle-Zélande.

Garin a tendance à confondre et à vouloir imposer de nouveaux comportements sociaux et culturels qui ont plus une relation avec sa société d'origine que le domaine strictement spirituel. Le projet de convertir les âmes cache un projet « colonial » dont Garin est porteur et dont il ne peut se détacher. Quoique Matiu, l'un de ses serviteurs, soit prêt à accepter la nouvelle déité, il n'est pas prêt à accepter les valeurs sociales et la relation maître-serviteur que Garin tente d'imposer.

⁷⁸ Bérard au Ministre de la Marine et des Colonies, lettre du 15 avril 1845 au Ministre de la Marine, Archives Nationales, Marine BB4 1011.

Outre les valeurs spirituelles et religieuses, Garin cherche à reconnaître chez Matiu et Kaperiere les valeurs sociales positives comme la soumission et le respect de la hiérarchie, deux valeurs auxquelles il est lui-même soumis et auxquelles on l'avait formé dans les séminaires diocésains et le noviciat. Selon Xavier Montclos, au dix-neuvième siècle, « chargés de former les prêtres destinés au ministère, les directeurs de séminaire visent à faire de leurs élèves des hommes soumis à la hiérarchie et donnés au salut des âmes. »⁷⁹ Ce sont donc ces valeurs qui guident la vie de Garin et qu'il cherche à susciter chez ses jeunes serviteurs :

Je prie M^{gr} de donner quelque bon conseil à mes 2 naturels ; il les fait appeler et leur adresse quelques paroles encourageantes (quelques jours après, Matiu dit à Kaperiere : Allons viens donc vite tu sais bien que l'Évêque a dit qu'il fallait obéir au p[ère] Garin). (24-5, lundi 5 février 1844)

À ces valeurs s'ajoute le milieu personnel dans lequel Garin a grandi. Garin apporte aussi avec lui un rapport humain et social qui provient de la classe sociale à laquelle il appartient et une relation de maître à serviteur qui s'inscrit dans un rapport de classe. Garin est issu d'une famille de notables de la bourgeoisie de St-Rambert, un petit village de campagne. Il est fort possible que la maisonnée dans laquelle il a grandi ait eu des serviteurs et des personnes du peuple travaillant pour sa famille. En Nouvelle-Zélande, c'est ce type de rapport de classe que Garin entretient et reproduit avec les personnes travaillant pour lui : Mr Reynolds, le couple Lynch mais également Kaperiere et Matiu, les deux jeunes Maoris qu'il prend à son service. Cependant pour ces derniers, vivre avec Garin n'était en aucun cas se trouver dans une position inférieure au Pakeha. Si ces derniers reconnaissent en Garin une autorité, c'est plus celle du père que celle du « maître ». Kaperiere fait référence à cet amour filial lorsqu'il dit se soumettre à la décision de Garin :

Il y a 3 ou 4 jours Kaperiere m'a écrit sur une ardoise pour me demander si je voulais qu'il restât seul à la maison pour soigner les poules lorsque je n'y serai pas, et à la fin de l'ardoise il a ajouté ; mais quel fils aime son père otira kia aroha te tamaiti ki tana matua [mais laissons le fils aimer son père], indiquant par ces paroles qu'il se soumettait à ce que je déciderais. (497, vendredi 27 décembre 1844)

⁷⁹ Xavier de Montclos, 'La vie spirituelle en France au XIX^e siècle', dans *Les Réveils missionnaires en France*, p. 326.

Garin interprète ces paroles comme un signe de reconnaissance de son autorité hiérarchique sur Kaperiere. Cependant, Kaperiere affirme seulement qu'il considère Garin comme un père, c'est-à-dire un formateur dont plus tard il se séparera. Le mot « aroha » ne renferme pas ici le sens d'amour spirituel, il décrit le sentiment éprouvé et qui lie un père à son fils. Garin est de plus impliqué émotionnellement avec ces deux jeunes Maoris :

Un de ceux que je revois avec le plus de plaisir, c'est mon compagnon Matiu. Un naturel me dit de lui : Matiu a dit plusieurs fois que le temps lui durait bien de revoir son père, qu'il voulait aller revoir son père ; aussi ne cesse-t-il de me dire qu'il a un grand amour pour moi, qu'il était mort d'amour pour moi. (88, mercredi 13 mars 1844)

Pour Garin, la religion a aussi un autre but, celle de rendre les Maoris comme des Européens, mais de « bons européens religieux et instruits dans la religion catholique. » Il reproduit la division de la société en une société de classes. Garin oppose constamment les bienfaits que la religion apporte aux Maoris à ce qui est légué par les Européens. Quel est l'idéal de civilisation chrétienne qu'il espère exporter hors des frontières du monde occidental ? Pour Garin, la religion est le meilleur moyen d'introduire les manières occidentales auprès des Maoris. La doctrine de supériorité culturelle était une attitude vis-à-vis de la vie des indigènes qui était courante dans le monde colonial, et qui se réfléchissait dans les attitudes des missionnaires et leurs relations avec les insulaires : les missionnaires se voyaient dans un rôle paternaliste. L'une des manifestations de ce paternalisme était de maintenir un contrôle strict de la structure hiérarchique de la mission. Le pouvoir résidait dans les missionnaires européens qui contrôlaient la mission ecclésiastiquement, financièrement et légalement.

Je fais cette réflexion, en comparant mes enfants avec ceux de M^r Powel, que la religion a un grand empire sur les esprits, et que si les Européens veulent se faire craindre en commandant avec toute l'autorité d'un maître, ils peuvent se faire craindre mais difficilement ils se feront aimer ; bien plus au lieu de se faire craindre ils se font parfois mépriser. Voilà le 9^e mois que je suis avec mes enfants, je n'ai pas encore eu de graves sujets de plainte. Ils m'aiment et je les aime. (224, jeudi 23 mai 1844)

Garin envisage la religion chrétienne comme un idéal transformateur. Toute Église missionnaire transmet au moins certaines des valeurs de la société dont elle provient et

qu'elle représente. Le message d'amour de la religion chrétienne est capable de changer les hommes. Les valeurs sociales positives sont pour Garin l'obéissance, le travail, le respect hiérarchique, le respect de l'autorité, l'amour chrétien, l'ardeur au travail et ce sont ces valeurs qu'il s'attend à ce que ses jeunes Maoris déploient et apprennent à son contact.

L'immersion de Garin dans le monde maori le pousse pourtant à un point où à certaines périodes il est totalement associé et presque projeté dans son monde d'accueil au point où il perd un certain recul vis-à-vis de leurs actions. Si Rako s'est fait battre, c'est qu'il l'a mérité et il est prêt à sauter à la conclusion que c'est par punition divine qu'on lui a fait la guerre.

J'ai toujours soupçonné que ce chef [Rako] était cause que sa fille avait refusé constamment le baptême et que Dieu a voulu le punir même avant que sa fille fût enlevée de son lit de mort. Un de ses enfants Moriki [Te Ahitu] est tombé malade hier pour avoir trop mangé de pêches. (43-4, mardi 13 février 1844).

Flatté sans doute des expressions émotionnelles de ses disciples, Garin s'est donné lui-même entier dans la relation affective avec eux qui dépasse celle de « serviteur » à maître. Outre la relation émotionnelle, c'est dans le cadre d'une relation de maître à serviteur que Garin inscrit ses relations avec Matiu et Kaperiere. Tout en étant un maître spirituel, Garin se présente comme un maître selon une classe sociale définie par le monde européen. Garin évoque le terme de « boy », il parle de « mes boys » qui implique une relation maître-serviteur au même titre qu'il considère les Linch comme ses domestiques. L'ambiguïté du mot est parlante et si le terme n'est pas équivoque dans sa traduction française, elle l'est dans la version anglaise. Chez Garin, le rôle du prêtre, du confesseur, du directeur, en gros du maître, auquel il s'identifie submerge tous les autres. En s'identifiant avec son rôle, Garin est incapable de voir le paradoxe qui réside au cœur de sa position. Il ne peut à la fois être un père maori, un père européen, un maître colonial et un directeur spirituel.

Lorsque Matiu et Kaperiere réclament leur individualité et l'indépendance avec laquelle ils ont grandi, Garin a du mal à l'accepter. S'il est difficile de reconnaître avec exactitude leur position sociale initiale dans le contexte de leur hapu, les 'Notes de mission' donnent un certain nombre d'indices qui montrent qu'ils appartenaient l'un et

l'autre à la classe des hommes libres. Leurs « kaumatua », c'est-à-dire les adultes responsables pour eux comme Te Arahi ou Tauwhanga, sont des rangatira. Si Garin voit le départ de Matiu comme un échec et comme une victoire du mal sur le bien, c'est parce que son aveuglement l'a empêché de voir le besoin de Matiu d'être investi de responsabilité et de statut au sein de l'institution religieuse. La déception de Garin provient du fait qu'il est incapable de voir que l'attitude de Matiu répond à un désir de statut et que ce dernier refuse de se considérer comme un esclave ou un serviteur dans le sens où cela implique une notion inférieure et une dégradation de rang.

Quand les naturels sont en guerre, s'ils voient venir un waka ou un boat, ils regardent et s'il n'y a que des naturels, ils tirent dessus. S'il y a un étranger, ils ne tirent pas dessus, car les naturels sont allés [sic] regardés comme [sic] ses boys, ses serviteurs.
(74, jeudi 7 mars 1844)

Matiu est associé à Garin pour acquérir un savoir nouveau, savoir lui permettant d'accéder au Dieu plus puissant des Pakeha.

Autre chose, lui dis-je, mes 2 Européens sont causes en partie de nos misères, ils s'en vont dans 3 semaines, j'espère que ce sera une occasion de moins de troubles. Matiu me fait répéter si c'est bien dans 3 semaines. Oui, lui dis-je ; et toujours il paraît bien décidé, je pense qu'une raison est qu'il craint de faire la cuisine ; car il l'a même dit une fois à Mr Linch. (62-3, lundi 16 mars 1846)

Matiu quitte donc Garin en partie parce qu'il est incapable de fournir un statut à Matiu qui lui permettrait d'avoir un nouveau rôle reconnu dans le monde européen et qui ait un sens dans sa société d'origine. Le travail de James Buller était concentré sur la formation de catéchistes mais aussi de prieurs qui, par leur rôle de professeur religieux mais aussi séculier, recevaient un certain statut. Garin, en conservant Matiu dans une position subalterne, ne lui fournit aucun moyen de s'assumer en tant qu'individu et en tant qu'adulte dans une société où la compétition a pris la forme de la capacité à manipuler les savoirs du Pakeha et à exhiber ses marchandises.

Cependant la connaissance de Garin a ses limites et il est incapable de juger avec clarté le départ de Matiu en 1845. L'attitude de Garin envers ses jeunes serviteurs était certes ambiguë. Il se présentait comme un père pour eux, mais également comme un maître dans le sens eurocentrique du terme. Garin n'a pu faire la différence entre ces deux

fonctions et n'a pu comprendre les raisons du départ de Matiu. Il était commun dans la société maorie traditionnelle de confier un enfant à un « kaumatua », ou adulte responsable de son éducation. Matiu et Kaperiere ne se considéraient certes pas comme les serviteurs de Garin dans le sens où ce dernier l'entendait, puisqu'il n'existait pas de telles relations dans la société traditionnelle qui n'était constituée que de deux sortes d'individus : esclaves et hommes libres. Pour Kaperiere ou Matiu, être associé à Garin était un moyen d'acquérir des savoirs et marchandises recherchées à cette époque : des vêtements, des couvertures ou du tabac dont Garin faisait la distribution quotidiennement. Le refus d'accepter des travaux manuels difficiles ou fatigants indique qu'ils ne se considéraient en aucun cas comme des serviteurs/esclaves mais étaient prêts à travailler s'ils recevaient en contrepartie un paiement jugé suffisant. Aveuglé par son paternalisme, Garin est incapable de voir que Matiu le quitte, non pas par rejet de la foi chrétienne, mais par besoin de plus de responsabilité. Cette incapacité à déléguer les responsabilités et à former adéquatement fut un handicap réel à la mission catholique française en comparaison avec les missions anglicanes ou wesleyennes qui menaient une politique de formation de catéchistes, puis de formation d'un clergé indigène. La préoccupation avec le salut des âmes ne dispose pas le missionnaire à porter sur les infidèles d'autre regard que celui du convertisseur et le prépare mal à établir l'Église auprès des novices.

Pour Garin, la mission doit assurer la proclamation de l'Évangile en terre païenne plus que permettre la fondation de l'Église catholique dans le nouveau pays. Son but premier est la conversion des païens en tant qu'individus. La philosophie des Lumières, en ce qu'elle fit passer l'Église du domaine des faits irréfutables à celui des « valeurs » au sujet desquelles les individus étaient libres de discuter et de diverger, permit de concevoir l'Église comme une sphère privée.

Lorsque Garin doit présenter un savoir nouveau, il avait certes tendance à expliquer sa manière au lieu de l'imposer : « enfin ils comprennent que ma manière de compter vaut mieux que la leur. » (26, mercredi 7 février 1844). Cependant, il était affecté d'un certain paternalisme et s'exprime avec l'assurance de celui qui est sûr de son savoir, une attitude qui reflète, selon sa confession à son supérieur, un trait de sa personnalité. On lit aussi dans les Notes ces remarques : « Wetekia ce matin mangeait des pêches, je lui dis : Tu manges des pêches le matin cela te rendra malade. Il continua et à midi il est

tombé malade, il a eu des vomissements. Je lui ai donné des infusions de tilleul et le même soir il s'est mieux trouvé. » (26, mercredi 27 février 1844). Son attitude avec ses jeunes serviteurs est empreinte de bonté et de tolérance. Il cherche la communication et la confiance :

Lorsque je les appelais dans la suite à ces sortes de séances pour leur faire des observations, c'était une joie pour eux d'y venir : ils continuent à présent à me satisfaire. J'ai beaucoup de bontés [sic] et d'égards envers eux et je suis obéi lorsque je leur commande. (57, lundi 26 février 1844)

Garin est loin de pouvoir assurer le retour implicite dans les compétitions pour le mana. Le sentiment d'aigreur qu'il développe est, en grande partie, aux limites de sa lecture de certains cadres sociaux du monde maori :

J'ai été bon pour vous jusqu'à présent, j'ai cherché toujours à vous satisfaire, aujourd'hui encore je reçois 2 porcs pour ne pas vous indisposer, mais tout cela est peu pour moi, ce qui m'affecte c'est de voir qu'on quitte la prière pour des affaires de marché, que me revient-il de votre prière, suis-je venu chercher vos porcs, votre argent, vos pommes de terre ? non. Si j'enviais ces choses je serais resté dans mon pays, où il y en a en abondance. Mais désormais si l'on me fait des embarras pour les marchés, j'agirai avec vous comme font les Européens c.-à-d. avec moins de ménagements. (291, vendredi 12 juillet 1844)

Garin est très affecté quand Tito lui rend ses livres de prière. Il ne voit pas que ce geste est un signe de la compétition dans laquelle il est engagé avec ce chef. Tito agit par utu avec Garin alors que ce dernier voit cela comme un abandon et un rejet du christianisme. Cet acte, cependant, s'inscrit dans une compétition pour le mana dans lequel tout membre de la classe des hommes libres est engagé. Garin est personnellement touché par les réactions des Maoris :

Tito vient une heure après me rapportant 10 livres et la clochette que je lui avais donnée. Je vois entr'autres celui de Mokoare et de plusieurs autres. Cela me perce le cœur. Il n'y a que les 2 qui ont été baptisés qui n'ont pas abandonnés [sic]. (293, samedi 13 juillet 1844)

C'est un échec personnel pour Garin. Il se trouve placé dans un contexte de domination maorie et doit agir en fonction des règles de cette société :

Je crois qu'en prenant trop de ménagements avec eux, ils deviennent plus exigeants et l'on est plus assujéti à leurs caprices, c'est une réflexion que l'expérience me montre et peut-être je changerai de procédé, je serai un peu plus rond dans ma manière d'agir avec eux. (311, dimanche 21 juillet 1844)

Le désenchantement de Garin se révèle plus amèrement lors du départ de son compagnon Matiu. Ce départ porte un coup terrible à Garin qui le touche à différents niveaux, à un niveau émotionnel, spirituel mais aussi personnel dans le sens où il y voit un signe de l'échec de la mission. Cela renforce sa croyance en la difficulté de convertir les Maoris, et lui fait douter de l'expérience réelle religieuse de certains Maoris. L'idéal de civilisation chrétienne qu'il espère exporter hors des frontières du monde occidental est loin d'être atteint. Le départ de Matiu est vécu comme un échec et un traumatisme émotionnel, en raison de l'implication personnelle de Garin avec son serviteur. Mais c'est surtout le prix que doit payer Garin pour son attachement émotionnel avec ses paroissiens, développé pendant ces années dans la mission.

L'exemple de sa relation avec Matiu met en exergue les expériences de Garin avec d'autres aspects du monde maori qui vont faire difficulté à Garin et compliquer sa compréhension. L'idéal de Garin de composer une société catholique a été corrompu par les autres missionnaires et le monde européen, car il pense que les Maoris prennent la prière pour servir leurs propres intérêts, pour acquérir du tabac ou des marchandises et recevoir un prix. Il pense que les expériences religieuses réelles sont rares chez les Maoris mais possibles car ils sont plus intéressés par la matérialité de la civilisation européenne que par le salut de leur âme. Mais ceci peut une fois de plus être mis en relation avec les multiples ambiguïtés déployées par Garin. Ce dernier, en effet, outre la tactique de séduction mise en place par Pompallier, exploite l'image d'un monde européen prospère et encourage l'association de la religion avec la prospérité matérielle. Il écrit :

Après la prière je leur parle de la messe, puis j'ajoute que s'ils étaient en Europe, ils verraient les églises pleines le dimanche. Je leur dis qu'il y a 2 ou 3 messes et qu'à chaque messe il y a du monde, comme il y a beaucoup de maisons dans la ville ou le village, il reste toujours quelqu'un à la maison pour veiller de peur que le feu ne prenne ou que les voleurs ne viennent. Ainsi la femme va à la première messe et le mari à la 2^{de}. Comme les Européens ont beaucoup de biens, ceux qui n'ont rien

cherchent à les voler, c'est pour cela qu'ils restent à la maison. (52-3, samedi 24 février 1844)

Dans ses tentatives de prêcher, Garin décrit les résultats d'une conversion chrétienne en termes d'une prospérité matérielle à venir. De la même manière, il prêche un Dieu omnipotent en en mettant en avant les pouvoirs pratiques, puisque Dieu peut rendre à la vie, soigner les malades et empêcher la mort. Garin s'identifie avec la matérialité du monde européen :

Je me mets ensuite en devoir de payer les naturels et avant de leur distribuer, je leur fais une petite allocution ; je leur dis : J'ai été d'un côté attristé parce que quelques-uns ont été malades et que quelques pikaus étaient pesants, d'un autre côté j'ai été content parce qu'aucun d'eux ne m'a adressé quelque parole de trouble. Je leur dis aussi que je sais que c'est par affection p[ou]r moi qu'ils viennent à Korora[reka] mais qu'ils se souviennent bien aussi que je travaille p[ou]r eux, et que ce que nous avons nous vient des fidèles d'Europe pour eux. (257, samedi 8 juin 1844)

Mais, alors que les missionnaires britanniques s'installent avec femmes et enfants, les missionnaires catholiques sont perçus comme des « pauvres ». L'image qui est donnée n'est pas celle de la prospérité qui doit s'accompagner pour les Maoris des signes de richesse extérieure des Européens.

Garin voit le retour aux anciennes coutumes comme un péché et ne peut percevoir que tout changement religieux n'implique pas nécessairement l'adoption de toutes les valeurs nouvelles d'une société dont le missionnaire est le représentant. Matiu est prêt à accepter le christianisme, mais il n'est pas prêt à devenir un serviteur ou un « esclave » de Garin. Tout en reconnaissant Garin comme un père, il ne se conçoit pas comme son inférieur social. Alors que Garin est relativement moins dogmatique vis-à-vis de ceux qui viennent d'adopter la prière chrétienne, il demande un changement complet chez ceux qui sont baptisés. De plus, il voit les efforts maoris de concilier le christianisme et la pensée traditionnelle maorie comme une preuve que la conversion n'a pas eu lieu et que les Maoris retournent à leur « ritenga maori ». Malgré une exploration attentive et détaillée de la pensée maorie, Garin est incapable de voir le cheminement de la pensée chrétienne dans les esprits de certains Maoris qu'il côtoie. À la différence par exemple du missionnaire wesleyen Stack qui en 1874 note :

Sincere and complete as the convert's acceptance of the gospel is, there are certain influences beyond his control, certain peculiarities of race and training, which affect his belief, and he can no more influence these, than he can the color of his skin.⁸⁰

Alors que Stack reconnaît que le christianisme, malgré certaines apparences prend du temps pour se substituer aux croyances originales, Garin peut difficilement admettre que les Maoris ne vivent pas une expérience changeant radicalement et absolument les anciennes croyances. D'où déception et cynisme de sa part au sujet de la foi maorie.

Le départ de Matiu est vécu comme un échec personnel et participe au sentiment de déception que Garin cultive à cette période et plus tard vis-à-vis du sens religieux des Maoris. Cette déception est d'autant plus forte que Garin a créé des liens avec la société maorie. Sa sympathie et son admiration pour ce peuple et certains aspects de leur vie sociale et culturelle, ressenties dès son arrivée en Nouvelle-Zélande, renforcent amèrement cette déception.

Un autre facteur à prendre en compte dans la déception de Garin est sa grande proximité à la culture qu'il est venu changer. Garin est plus réaliste dans son appréciation de la réaction maorie car il la perçoit de l'intérieur. À la différence de William Williams, il voit le monde du point de vue maori. William Williams de la mission CMS de Turanga croit que les Maoris ont complètement rejeté leurs traditions pour embrasser le christianisme :

The idols are already cast to the moles and the bats, the swords are beat into ploughshares and the spears into pruning hooks, that is, the whole fabric of native superstition is gone, whether relating to the living or to the dead, the old priests being as forward to take this step as any others. Their weapons of warfare are laid by, their animosities with distant tribes are given up, and their petty quarrels are settled by arbitration.⁸¹

Même si cette déclaration grandiloquente doit être replacée dans son contexte, c'est-à-dire les demandes faites aux autorités de Londres pour l'envoi de missionnaires supplémentaires, elle montre un regard d'ensemble et extérieur sur la réaction maorie qui mènera dans les années plus tard au développement d'une grande déception de la

⁸⁰ James W. Stack, 'On Maori Christianity'. Read before the Church Meeting, held in Christ College Library, Canterbury, New Zealand, October 30th, 1874.

⁸¹ William Williams au CMS, Turanga, 26 juillet 1841, *The Turanga Journal 1840-1850*, p. 173.

part de W. Williams, lui aussi. Le regard que Garin porte sur les Maoris qui l'entourent est plus réaliste et plus proche des attitudes réelles des personnes concernées. Sa déception ne provient pas d'une erreur d'évaluation ou d'interprétation mais d'une trop grande capacité interprétative. Positionné de l'intérieur, il est plus conscient qu'il existe plusieurs types de prières :

Te Wehinga me dit : Si les enfants de Paikea vont chez le missionnaire Te Pura [Buller] si Tīrarau y va aussi, c'est une priè[re] [h]angareka [trompeuse], ce n'est pas tout de bon. (361, 14 septembre 1844)

Garin n'a jamais compris le fait que les Maori ne puissent répondre de façon réaliste à ses attentes. Par exemple, il leur était difficile de comprendre le concept d'amour-charité, un concept qui n'existe pas dans leur société. Garin prend conscience progressivement que les Maoris sont attirés par le christianisme pour des raisons traditionnelles qui ne sont pas toujours « nobles » et non pas pour les raisons attendues par le missionnaire.

Conclusion

Tandis que les Maoris que Garin rencontre dans son travail de mission et son expérience quotidienne étaient engagés dans un processus d'interprétation du monde nouveau apporté par les Européens, Garin était lui aussi en train de vivre un processus mental d'identification et d'affirmation de soi. L'anthropologue Greg Denning emploie la métaphore spatiale et topographique de la plage pour décrire ce type de processus dans lesquels les Européens, les « beachcombers » arrivant dans le Pacifique, étaient engagés lors de la période des premiers contacts :

Beachcombers were those who crossed the beaches alone. They crossed the beach without the supports that made their own world real into other worlds that were well established and self-sufficient [...] They left behind them the roles that made their world orderly and its gesture meaningful. [...] On the beach they needed to assume roles recognizable to their new world.⁸²

En quittant la France, Garin a laissé derrière lui la reconnaissance spontanée de son autorité et de son statut en tant que prêtre et autorité religieuse. En Nouvelle-Zélande il

⁸² Introduction de Greg Denning dans *Islands and Beaches*, 1980.

doit faire face et entrer en compétition avec d'autres formes d'autorité : missionnaires CMS et WMS, chefs maoris et tohunga. Dans ce contexte, Garin est confronté à des confusions de plusieurs natures opérant sur des niveaux différents. Son incapacité à satisfaire la dimension importante du système de utu dans les relations sociales et surtout les relations avec les chefs a des implications importantes sur la manière dont il vit son expérience dans le monde maori. Garin doit maintenir son statut aux yeux du chef Tirarau et certains autres chefs influents comme Mate, mais c'est un processus difficile, surtout pour quelqu'un qui n'est pas à même de répondre aux exigences de l'utu et qui en même temps a plutôt tendance à voir les motifs de utu comme des désirs matériels et de la convoitise.

Par conséquent, Garin développe une certaine amertume et un certain cynisme devant les attitudes maories, une réaction en fait à ses propres efforts de détermination, d'affirmation et « self-fashioning » dans un monde aux références qu'il faut savoir décoder et comprendre. Selon Jonathan Lamb, « The South Pacific didn't provide a convenient point of otherness. »⁸³

⁸³ J. Lamb, Vanessa Smith et Nicholas Thomas (éds.), *Exploration and Exchange*, 2000, introduction.

5. COLONISATION : LES ÉVÉNEMENTS DE 1844-1846

La guerre du nord : la réaction maorie

Garin est basé à Mangakahia lors d'une période très importante de l'histoire de la Nouvelle-Zélande, la première « guerre maorie », qui marque une prise de position majeure contre la présence coloniale. La « Guerre de Heke », rébellion du nord, les titres sont divers pour qualifier cette période et reflètent l'ambiguïté de l'historiographie contemporaine à qualifier un événement complexe. Tout en impliquant une opposition aux forces européennes, cette guerre implique aussi un jeu politique équivoque et des rapports de forces locaux dont l'origine devance la présence européenne. En partie, c'est un conflit entre Maoris. Les noms des principaux acteurs que l'histoire contemporaine a retenus sont les chefs Ngapuhi : Hone Heke, Kawiti, Te Waka Nene. Mais ils sont loin d'être les seuls acteurs en jeu. En fait, Garin fournit une description des événements qui mènent au sac de Kororareka autant que les différentes perceptions des Maoris du Northland. Les années 1844-6 marquent un tournant dans la perception maorie des autorités coloniales et un changement dramatique des attitudes vis-à-vis des missionnaires.

L'historiographie moderne considère les événements de Hone Heke comme le premier soulèvement maori contre les forces britanniques. C'est aussi, depuis les interprétations données par l'historien James Belich, la première défaite des troupes britanniques face à un opposant indigène.¹ La prise du pa de Te Ohaeawai et la débâcle qui s'ensuit poussent le gouverneur FitzRoy à appeler du renfort de Sydney. Malgré la fuite des guerriers maoris et la prise du pa de Te Ruapekapeka par le commandant Despard et ses hommes, cette bataille est considérée comme une victoire tactique de la part des Maoris, puisque, note Belich, le pa était en effet construit afin d'être abandonné. Le mât du drapeau que Hone Heke avait fait abattre ne sera pas non plus ré-érigé. Cette guerre révèle également l'adaptation de l'art de la guerre maori aux techniques de combat et à l'armement d'un nouvel opposant.²

¹ J. Belich, *The New Zealand Wars*, p. 53-4.

² Ibid., p. 70.

En filigrane des événements narrés dans le journal de Garin se dresse le portrait des événements historiques majeurs. Le journal devient le réceptacle d'inquiétudes, rumeurs, nouvelles, et extrapolations qui forment le quotidien des interlocuteurs mais aussi de l'auteur du journal à cette époque. En 1844, Garin est à Kororareka peu après le premier geste de Hone Heke. Plus tard, il se rend à Kororareka peu après la destruction de la ville. À deux reprises, Garin se trouve le seul Européen parmi des Maoris venant de piller des Européens : en 1845, il voyage de Mangakahia à la Baie des Iles où il trouve la mission procure en alerte et la ville détruite. Puis la même année, à Whangarei, Garin est le seul Européen parmi les Maoris qui venaient de faire fuir les Européens par leurs tactiques d'intimidation. Il a aussi l'occasion de visiter le pa du grand chef Kawiti à Te Ruapekapeka. Sa mobilité et le caractère discret de ses déplacements (accompagné d'un ou plusieurs Maoris) signifient que Garin pouvait aisément se rendre sur place sur les sites des événements. En mars 1845, les prêtres français sont parmi les seuls Européens qui restent à Kororareka.

Deux aspects notables en relation avec ces événements nous ont paru mériter des analyses : d'une part les attitudes et réactions des chefs de Mangakahia en 1845, alors que les chefs Hone Heke et Kawiti les sollicitent pour rejoindre leur cause, et leur rôle avec les Maoris « rebelles » de Whangarei, et d'autre part, le rôle et l'influence de la mission catholique auprès des Maoris du nord. Pompallier, peu après ces événements, est accusé de trahison et d'avoir fomenté et soutenu Hone Heke dans son projet guerrier et de rébellion contre les autorités et la souveraineté britannique.

Le 6 février 1840, l'annexion de la Nouvelle-Zélande s'accomplit par la signature d'un document majeur liant le représentant des autorités britanniques avec les principaux chefs Ngapuhi du nord. Le chef Hone Heke des tribus Ngapuhi, assuré par les missionnaires que le Traité améliorerait la souveraineté maorie (*rangatiratanga*) et rendrait les Pakeha responsables de la loi britannique, joua un rôle marquant à Waitangi en convainquant les chefs de signer. Toutefois, en 1844-5 il rentre en guerre avec la nouvelle autorité. Son mécontentement surgit d'une prise de conscience accrue de l'atteinte que l'autorité britannique imposait au *mana* des chefs. Certaines actions du Gouverneur, comme le déplacement de la capitale de Kororareka à Auckland et l'imposition des droits de douane, diminuèrent la domination économique du nord. En 1845, la population européenne de Kororareka est retombée à environ 400 habitants

lorsqu'elle en comptait 1000 en 1840. En 1845, elle était toujours pourtant la cinquième ville de la colonie.³ Pour certains chefs de la Baie, cependant, les espoirs commerciaux et d'abondance liés avec la signature du Traité ne sont pas matérialisés. F. E. Maning, qui se fait le rapporteur des attentes créées par le Traité, cite un chef Ngapuhi :

One thing we understood well, however, for he [le traducteur du traité] told us plainly that if we wrote on the Governor's paper, one of the consequences would be that great numbers of Pakeha would come to this country to trade with us, that we should have abundance of valuable goods, and that before long there would be great towns, as large as Kororareka⁴

Ces mécontentements sont cristallisés dans un premier temps par l'attitude de défi du chef Hone Heke, suivi par Kawiti et sa rhétorique de la guerre. La femme principale de Heke est la fille du grand chef guerrier Hongi Hika. Chef Ngapuhi, Heke est affilié aussi aux Ngati Rahiriri, Ngai Tawake, Ngati Tautahi, Te Matarahurahu et Te Uri-o-hua. Son 'mana' est acquis grâce en partie à sa descendance de Rahiri. Son influence s'étend de Kaikohe au nord de Waimate à Pakaraka, Waitangi, Paihia et Rawhiti. Eduqué dans les écoles missionnaires de l'église C.M.S. de Kerikeri de 1824 à 1825, il fut un élève de Henry Williams.⁵ Kawiti est un chef Ngati Hine de Kawakawa, et représente l'ancienne génération des chefs guerriers Ngapuhi.

Heke montra sa position en faisant abattre à plusieurs reprises le mât du drapeau qui se dressait au-dessus de la ville de Kororareka, un symbole de l'autorité britannique – puisque la hampe supportait le drapeau britannique. Il représente le signe que le 'mana' de la Reine a supplanté celui des chefs.⁶ En 1845, il est rejoint par le chef Kawiti. Après le pillage et la destruction de Kororareka, des renforts armés arrivèrent de Sydney. À cela, entra en jeu le chef Tamati Waka Nene, qui s'allia avec les forces britanniques, pour ses propres raisons. Ce chef Ngapuhi objecta aux actions de Heke parce qu'il pensait que ses actes pouvaient faire partir complètement les activités économiques de la région. Deux autres motifs distincts animent Te Waka : venger les Pakeha (Te Waka et son frère Patuone étaient depuis 1827 les protecteurs des missionnaires wesleyens à

³ J. Belich, *The New Zealand Wars*, p. 37.

⁴ F. E. Maning, *History of the War in the North of New Zealand Against the Chief Heke* dans *Old New Zealand*, p. 243.

⁵ F. Rankin Kawharu, *Dictionary of New Zealand Biography*, vol. 1.

⁶ R. Burrows, *Extracts from a Diary Kept by the Rev. R. Burrows during Heke's War in the North in 1845*, p. 3 et Sinclair, *A History of New Zealand*, p. 79.

Mangungu), et utu pour la mort de Te Tihi, un membre de sa famille, remontant aux guerres de Hongi Hika.⁷ L'entrée en scène de Te Waka va pousser Hone Heke dans un conflit armé non prémédité. Après les événements de Kororareka, il se replie dans différents pa comme Te Puketutu et Te Ahuahu où une série d'escarmouches l'opposent aux forces de Te Waka.

Les troupes britanniques furent battues par les forces de Heke et Kawiti à Ohaeawae en juillet 1845. Les autorités britanniques lancent trois campagnes : du 3 au 12 mai 1845, du 16 juin au 15 juillet 1845, et du 7 décembre 1845 au 16 janvier 1846. L'année suivante, le nouveau Gouverneur Grey, remplaçant FitzRoy, fit la paix avec Heke après la bataille à Ruapekapeka en 1846. Le médiateur était Tamati Waka Nene qui conseilla et recommanda de ne pas confisquer les terres de Heke et Kawiti. Grey accepta l'assurance de Heke de respecter le traité de paix. Selon R. Davis, après la prise du pa, tous les partis en présence étaient fatigués de la guerre, et c'était l'époque de la plantation de pommes de terre: « of which our natives allies were as anxious as our enemies to avail themselves, there was not much difficulty in patching up a peace ».⁸

Tandis que les actes de Heke et Kawiti, et de Waka Nene sont largement connus, les attitudes des autres chefs Ngapuhi lors de ces événements ont été beaucoup moins étudiées. Le chef principal de Mangakahia, Tirarau, joue un rôle important lors de ces événements en refusant de rejoindre Heke et Kawiti et en leur déniaient le passage par son territoire dans leur projet de mener la guerre à Auckland. De plus, Tirarau et les chefs annexes du Nord Wairoa occupent une fonction similaire à celle de Te Waka Nene lors des pourparlers avec les tribus de Whangarei après leur pillage de la communauté européenne vivant dans cette région. Ces années marquent, pour Tirarau, le début d'une alliance fructueuse avec les autorités pakeha qui serviront dans une certaine mesure ses intérêts personnels tout au long des années à venir. Dans les années 1850, la reconnaissance de Tirarau comme chef souverain aide à renforcer l'autorité de la Couronne britannique dans la région.⁹

Le rôle de la mission catholique et son influence lors de cette période est peu approfondies par l'historiographie moderne. Outre le fait que Garin se trouve

⁷ F. E. Maning, *History of the War in the North of New Zealand against the chief Heke* dans *Old New Zealand*, p. 260-1.

⁸ F. Mathew, *The Founding of New Zealand*, p. 22-7.

⁹ R. Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District I. Auckland*, 1996, p. 174.

physiquement proche des combats de Kororareka et Te Ruapekapeka, il voyage à cette période dans des zones où peu d'Européens étaient présents. Garin se trouve à Kororareka après la mise à sac de la ville, alors que les prêtres catholiques de la mission du nord y sont tous réunis. Les seuls bâtiments épargnés sont les églises et les bâtiments anglicans et catholiques, ce qui entraîne une grande suspicion de la part des autorités britanniques. En 1845, la mission catholique est accusée de conspiration contre les intérêts du gouvernement.¹⁰ Dans quelle mesure ces accusations sont-elles justifiées et quel rôle la mission joua-t-elle dans ces événements ? C'est une question à laquelle nous allons tenter de répondre.

Attitudes des chefs de Mangakahia

À cette période cruciale des relations entre les autorités du gouvernement colonial et les chefs maoris, les chefs de Mangakahia jouent un rôle majeur qui empêche le déplacement de la guerre vers Auckland. Les événements de Kororareka entraînent des réactions mitigées et partagées de la part des chefs Ngapuhi du nord et de la Baie des Îles. Le pasteur Robert Burrows de la mission CMS de Waimate rapporte par exemple dans son journal privé que les chefs de Rawhiti, qui avaient une influence sur Kororareka, voulaient laisser le gouverneur s'occuper de Hone Heke :

Some dozen of the leading men of the Rawiti arrived this morning, whose object appeared to be to persuade Waka to leave Heke to be dealt with by the Governor, using as an argument that his transgression was against the Government ; and with them should rest the punishment of the transgressor.¹¹

Cependant la guerre attire les guerriers maoris. Certains vont rejoindre le camp de Te Waka, d'autres celui de Hone Heke ou Kawiti. Garin observe que plusieurs Maoris de sa région vont rejoindre les combattants. Les principaux chefs de Mangakahia sont sollicités activement par les chefs Heke et Kawiti pour se joindre à eux et s'allier contre le gouverneur. Tirarau fait partie de la confédération Ngapuhi, et est lié avec ces deux chefs par descendance familiale. En tant que chef souverain de la région qui s'étend de Mangakahia à Whangarei, il est contacté également afin qu'il les laisse passer pour

¹⁰ L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 237.

¹¹ R. Burrows, *Extracts from a Diary Kept by the Rev. R. Burrows during Heke's War in the North in 1845*, p. 16.

descendre à Auckland. Kawiti lui demande de le laisser disposer de ses wakas. Mais Tirarau choisit l'alliance avec le gouverneur au lieu de l'alliance avec les chefs :

Hone Heke demande aux chefs Tirarau, Mate et Parore de le laisser passer de leur côté pour aller tuer les Européens à Auckland, que s'ils refusent il y ira par mer [...] Hone Heke a écrit au gouverneur qu'il ira à Auckland le 22 du mois prochain (54, mercredi 19 mars 1845).

Le plan était de descendre par Manukau Harbour et d'attaquer Auckland par Waitakere Hill.¹² Mangakahia est une région stratégique pour l'exécution de ce projet. Traversée par la rivière Wairoa, elle offre l'accès à la baie de Kaipara, et facilite le trajet en waka vers Auckland.

Garin confirme une tradition maorie selon laquelle Kawiti envoie un « ngakau » à Tirarau, c'est-à-dire une invitation à le rejoindre, un geste symbolique :

j'apprends que Kawiti avait envoyé des balles à Tirarau et à Mate avec les lettres qu'il leur avait adressées et que Tirarau les avait jetées de côté. (53, samedi 3 mai 1845)

Garin décrit bien clairement la réponse négative du chef.

Quête pour mana ?

Les réactions divergentes des chefs Ngapuhi sont représentatives d'approches différentes mais de motivations communes. Tirarau, tout comme Heke, ont pour finalité de leurs actions de préserver et d'accroître leur mana. Ils diffèrent, cependant, dans les méthodes et les moyens qu'ils se sont donnés pour atteindre leurs buts. L'enjeu de Heke, outre le défi au mana du gouverneur, est d'augmenter son mana personnel. Depuis la fin des guerres intertribales, les chefs maoris et surtout les jeunes chefs n'ont plus d'occasion d'acquérir le mana par le moyen de la guerre. Avec le christianisme et la présence européenne, les moyens traditionnels d'affirmation de statut et d'influence ont été remplacés par des attitudes nouvelles. Devenir catéchiste d'une mission, entretenir des relations commerciales fructueuses avec un Européen, étaient de nouvelles méthodes de s'affirmer dans une société où le sens compétitif était toujours en

¹² N. Pickmere, *Whangarei, The Founding Years 1820 – 1880*, p. 44.

vigueur. Les écrits de Maning, célèbre « Pakeha maori » de cette période, transcrivent l'esprit et les ambitions auxquels Heke se réclame :

Heke is the greatest man in this island, and will be KING by-and-by. All the Europeans are afraid of denying him anything he asks for, or if they refuse he takes it, and no one dare say anything to him.¹³

En revanche, un chef comme Tirarau voit son intérêt dans l'association (commerciale ou politique) avec le Pakeha et les relations fructueuses avec les Européens plutôt que dans la guerre. Pour Tirarau, il est important de préserver l'harmonie sociale et politique qu'il a mise en place sur son domaine personnel et sa région. Tirarau fait pourtant partie des chefs de l'ancienne génération de guerriers.

Alors que Heke fait du mât de drapeau un symbole d'une autorité à détruire, Tirarau convoque le gouverneur à lui envoyer un étendard comme marque de leur relation et leur alliance. Paradoxalement à la situation de Kororareka, l'étendard demandé par Tirarau est ici un symbole d'alliance et non pas de désunion. Garin note : « J'apprends que le gouverneur a envoyé un grand drapeau à Tirarau » (6 mai 1845). Outre Tirarau, Waiata et Wetekia adoptent « l'Union Jack » comme marque de relation spécifique mais aussi de protection de la part des forces du gouvernement.

Pensée de Tirarau sur l'assertion de souveraineté du gouverneur ?

Tirarau ne se sent pas menacé par les assertions de souveraineté du gouverneur. Suivant l'annexion de la Nouvelle-Zélande, le Bureau Colonial exerce son autorité par procuration d'un gouverneur. Cette autorité était, en réalité, limitée à des régions isolées dans le nord. Au-delà des ces sphères l'autorité tribale prévalait sans toutefois être à l'abri des assertions du gouverneur. Cependant, Tirarau poursuit l'autorité tribale dans sa zone d'influence et n'est pas affecté par le gouverneur.

Tirarau ne considère pas le gouverneur comme une menace à son mana de chef mais, au contraire, comme un moyen d'accroître celui-ci et son influence personnelle. Il lui est important de se faire reconnaître parmi les autres chefs européens de statut et valeur identique :

¹³ F. E. Maning, *History of the War in the North of New Zealand Against the Chief Heke* dans *Old New Zealand*, p. 350.

Il me fait lire une lettre que lui a écrite M^r Colens[o] Te Korone[o]. Ce missionnaire lui dit qu'il est allé à Auckland, qu'il a beaucoup parlé de lui à tous les rangatira pakeha, qu'il leur a dit qu'il était seul grand chef, mais il lui reproche de s'être laissé gagner par le tabac (61, jeudi 29 février 1844)

Tirarau cherche les mêmes buts que Heke, mais a choisi d'autres moyens et d'autres alliances. À la différence de Heke, les grands chefs de Mangakahia ou Kaipara sont des chefs qui se sont principalement distingués par leurs actions dans la guerre où ils ont acquis le mana. Mate, Tirarau, Rewa, Moka, Te Rawiti, Mate (Uri o hau), Paikea des Ngati Whatua ont tous participé aux guerres des années 1830 lors desquels ils ont acquis le mana et influence personnelle, car la guerre dans la société maorie traditionnelle avait un rôle important dans l'acquisition du mana pour les chefs et guerriers.

Garin apprend en mai 1845, soit un mois après le sac de Kororareka, l'intention de Tirarau en faveur des Européens. Il est également averti des communications qu'il entretient avec le gouverneur :

Un instant après arrive M^r Buller il apporte des lettres à Tirarau, elles viennent du gouverneur : une lettre p[ou]r Tirarau dans laquelle le gouverneur témoigne la satisfaction qu'il a d'apprendre par sa lettre qu'il est toujours bien disposé en faveur des blancs, il lui dit que les Anglais sont venus dans cette île parce qu'ils y ont été appelés par les naturels (113, vendredi 30 mai 1845).

La position de Tirarau vis-à-vis du gouverneur est suivie par les autres chefs de la région comme Paikea. C'est une relation réciproque qui est recherchée par les Maoris de Kaipara, comme Garin le laisse entendre lors de préparatifs contre les guerriers de Waikato :

[...] je suis à-peu-près sûr que cela se terminera sans guerre car le gouverneur a convoqué ceux de Kaipara pour le protéger contre ceux de Hone Heke et maintenant ceux de Kaipara convoquent le gouverneur de les protéger contre Waikato ; le gouverneur sera intéressé à les protéger (53, mardi 18 mars 1845).

Le transfert de la capitale à Auckland en 1841 voit un accroissement du 'mana' des tribus de Kaipara et Mangakahia (ainsi que celles de Waikato) aux dépens des Ngapuhi du nord, grâce aux relations commerciales et la proximité physique avec la personne du

gouverneur. Le journal nous apprend que les Maoris de Kaipara vont vendre leurs porcs à Auckland (mardi 11 mars 1845) et que des Européens acheteurs viennent dans la région de Mangakahia pour prospecter ou acheter de la résine de kauri. C'est aussi une pensée qui s'accorde avec le contrat du texte du Traité. Les chefs Maoris se voient placés sous la protection du gouverneur. Depuis l'époque de Hongi Hika, des histoires circulaient sur la valeur des soldats britanniques. Le narrateur de Maning rapporte comment Hongi, avant de mourir, répand l'idée qu'il faut craindre ces hommes dangereux dont la seule occupation est de faire la guerre.¹⁴ De plus, les tribus Ngati Whatua étant des ennemis ancestraux des Ngapuhi, une alliance avec un chef considéré comme plus puissant n'est donc pas à dédaigner.

Tandis que Kororareka était placé sous l'influence immédiate des Ngapuhi, Auckland, par sa proximité géographique avec la Baie de Kaipara, est plutôt associée avec les Ngati Whatua. C'est le chef Ngati Whatua, Apihai Te Kawau, qui accueille le gouverneur Hobson en 1841 et lui offre 1200 hectares de terre sur laquelle la ville d'Auckland fut établie. Auckland devint rapidement un centre d'activités commerciales florissant et la prospérité dont profitait auparavant la Baie des Iles se fit sentir à Waitemata. Les tribus des alentours approvisionnaient le marché d'Auckland en produits divers permettant la survie d'une population d'environ 2000 habitants. Ils fournirent de grandes quantités de fruits, potirons, maïs, pommes de terre, kumara, porcs et poissons. En une seule année, 1792 pirogues transportèrent dans la Baie d'Auckland, 1400 paniers d'oignons, 1700 paniers de maïs, 1200 paniers de pêches, des tonnes de bois de chauffage, des poissons, des porcs et de la résine de kauri.¹⁵

Lorsque Garin est à Kaipara lors des préparations pour une guerre intertribale, des chefs Ngati Whatua comme Paikea lui demandent d'écrire une lettre au gouverneur afin de lui assurer leur soutien :

Paikea me fait écrire au gouverneur une lettre dans laquelle il lui dit que si Hone Heke veut venir par Kaipara, ils ne le laisseront pas passer (55, vendredi 21 mars 1845).

¹⁴ F. E. Maning, *History of the War in the North of New Zealand Against the Chief Heke* dans *Old New Zealand*, p. 239-40 et p. 253.

¹⁵ R. Firth, *The Economics of the New Zealand Maori*, p. 443.

Soucieux de maintenir un certain degré de neutralité, Garin laissera le soin d'écrire cette lettre aux Maoris eux-mêmes. La lettre, signée par les chefs Haimona, Waho et Paikea, montre que ces chefs se sentent plus alliés avec le Pakeha que les tribus Ngapuhi.

Les événements de la guerre sont une opportunité de créer et affirmer une alliance avec le gouverneur visant à accroître le mana personnel et statut personnel de Tirarau. Il intervient dans les événements de Whangarei et établit une relation avec le gouverneur visant à assurer son statut personnel par son rôle de médiateur :

[...] We have heard from Mr Buller that the people which sits quietly and do not join in the fight will be thought well of by you. Therefore I do request a colour as a token for this place, to be forwarded in Mr Mair's vessel, by way of Whangarei. I desire it to speed that it may arrive quickly. We are not willing that our Europeans should leave us, but that they dwell safely [...] ¹⁶

La Loi

Tirarau est prêt à coopérer avec les autorités britanniques et, en retour de cette coopération, son autorité est reconnue par le Pakeha. Il participe activement à la résolution du conflit avec les Maoris de Whangarei. Selon l'anthropologue Firth, les chefs et experts traditionnels « retained most of their economic importance as leaders and advisors until the end of the 19th century. » ¹⁷ Ils maintenaient un certain degré de contrôle sur les résidents locaux et sur les terres où ceux-ci résidaient – Tirarau exerçait la loi maorie sur les colons et abattaient des arbres pour lui-même sur les terres cédées. Le journal montre ainsi que dans cette zone maorie l'autorité du chef prévaut et les « lois maories traditionnelles » du *utu* sont appliquées aux résidents européens comme maoris.

Selon Alan Ward, « the main interest of the chiefs [...] was to preserve their own rank and station and the strength of their kin group, against the threats of settler encroachment, foreign powers and upstart young men (like Hone Heke) among their own people. [...] [They] were signing an alliance with a powerful European chief who could assist them in their aspiration. » ¹⁸ En effet, dans la sphère maorie, ce sont les lois

¹⁶ Lettre de Tirarau du 2 avril 1845 dans Pickmere, *Whangarei The Founding Years 1820 – 1880*, p. 44.

¹⁷ R. Firth, *The Economics of the New Zealand Maori*, p. 460.

¹⁸ A. Ward, 'Law and Law-enforcement on the New Zealand Frontier, 1840-1893', *NZJH*, 9(2), p. 130.

traditionnelles qui prévalent. Les chefs Maoris continuent à poursuivre les querelles traditionnelles pour les questions de « puremu » (adultère) ou de « maketu » (sorcellerie), sans l'intervention du gouvernement. Les principes de justice maoris sont appliqués dans la sphère maorie.

À travers le Pakeha, Tirarau poursuit des buts traditionnels comme la conservation de son pouvoir et autorité. En préservant l'équilibre ou *utu* régissant les attitudes sociales, il contribue à préserver le fondement de la société traditionnelle. La réaction de Tirarau montre clairement que celui-ci ne se sent pas menacé par l'autorité du gouverneur. Le gouverneur est un autre chef puissant avec lequel il aurait fait une alliance par la signature du traité. Tirarau accepte l'autorité de Hobson comme un protecteur, selon la clause 2 des termes et conditions du Traité de Waitangi. Tirarau est lié très tôt avec les formes de l'autorité britannique car déjà, en 1835, il signe la Déclaration d'indépendance. Accompagné par Pomare, Tirarau signe aussi le Traité de Waitangi, tous les deux exprimant leur satisfaction du fait que : « the Queen had sent them a Governor », lors d'une réunion avec Hobson en mai 1840.¹⁹ Tirarau est alors représentant des chefs de son district et de Kaipara et est accompagné de deux autres chefs. Selon l'historienne Claudia Orange aussi, la signature de ce Traité est une forme de reconnaissance de leur autorité en tant que chefs.²⁰

Quelques années plus tard, la pensée de Hone Heke contraste avec celles des chefs de Mangakahia qui considèrent le gouverneur comme une autorité qui puisse intervenir pour arbitrer des conflits et préserver par là le *mana* des chefs plutôt que quelqu'un qui exige leur soumission. Tirarau et les autres chefs Ngati Whatua, Parore, Te Roroa, Te Uri o Hau ne se sentent pas menacés par le gouverneur. Le gouverneur est perçu comme un autre chef indépendant et puissant ayant un pouvoir sur les Européens mais non pas sur les Maoris avec lequel sont entretenues des relations et des communications égales. Il est, par exemple, évoqué afin d'être juge ou arbitre dans les affaires concernant Maori et Européens. Il représente l'autorité des Européens sur les Européens :

On discute longtemps ; Waiata arrive et chicane, il dit : Tirarau n'a pas été payé de son injure, Tiperia n'est pas payé, Mr Powell a refusé l'entrée de sa maison à Te Ahiteringa.

¹⁹ C. Orange, *The Treaty of Waitangi*, p. 83.

²⁰ C. Orange, *The Treaty of Waitangi*, p. 83-4.

Voilà 3 choses, s'il en arrive une 4^e j'écris au gouverneur. Et après avoir dit cela il s'en va. On en finit par là. (261, mercredi 12 juin 1844)

Lors des préparatifs de guerre dans la Baie de Kaipara contre les tribus maories de Waikato, le gouverneur est évoqué comme un allié potentiel auquel l'on peut faire appel lors des disputes tribales :

Waho s'appuie beaucoup sur la parole du gouverneur qui lui a dit qu'ils avaient raison de ne pas rendre cette fille à Waikato. (lundi 17 mars 1845)

Selon Alan Ward, certains chefs émettent l'opinion que le Gouverneur peut les aider en établissant des règles qui s'appliquent à tout le monde ou en jugeant des matières particulières. L'autorité du Gouverneur peut assister à contrôler des attitudes maories et il est même évoqué afin d'assister à assurer la stabilité sociale.²¹ Claudia Orange soutient que pour certains chefs, la signature du traité de Waitangi était perçue comme une alliance avec un autre chef important représenté par le Gouverneur.²²

Les taxes

Tirarau, cependant, est conscient des lois nouvelles apportées par les Européens qui affectent directement les Maoris sur leurs terres. Lors d'une dispute, il reproche à Garin les attitudes européennes et les usages des Pakeha :

Et pourquoi est-ce que tu vas et que tu viens dans la rivière et dans les chemins sans nous payer pour cela ? — Voilà la 1^{re} fois que j'entends dire qu'il faut payer pour aller dans les chemins et dans les rivières. — C'est de vous ce ritenga, pourquoi est-ce que l'on fait payer les navires qui jettent l'ancre dans le port ? C'est pour les marchandises. (464, jeudi 21 novembre 1844)

Si Tirarau n'a pas épousé la cause de Heke et Kawiti, il n'en est pas moins conscient des changements apportés par les nouvelles autorités pakeha qui touchent l'économie des chefs maoris du nord. Les premiers mécontentements qui naissent parmi les chefs du nord sont motivés par les changements apportés par le gouverneur. Le 13 mars 1841, le gouverneur Hobson décide de transférer la capitale à Auckland dans la baie de Waitemata, et Kororareka perd sa qualité de port principal de l'île du nord. Puis

²¹ A. Ward, 'Law and Law-enforcement on the New Zealand Frontier, 1840-1893', *NZJH*, 9(2), p. 131.

²² C. Orange, *The Treaty of Waitangi*, p. 49.

l'imposition de taxe de douane levée sur les navires en mouillage dans la Baie des Iles entraîne une perte de revenus significative pour certains chefs maoris des côtes alors fortement engagés dans le commerce avec les navires.²³ Felton Mathew, un agent-géomètre du gouvernement, rapporte que le sentiment de mécontentement dans la Baie provient du : « high price paid by them for their Tobacco, which they had been taught to attribute to the Customs – and the gradual abandonment of the Ports of New Zealand (principally the Bay of Islands) by the Whalers – chiefly Americans, by which the Native Trade in Pigs, and Potatoes (not to mention women). »²⁴ Il attribue aussi ce mouvement au : « diminished influence of the Chiefs, which has been considerably on the wane, since the Colonization of the Islands, and which enables men of little note and importance in their several Tribes-men, who [...] have taken an active part in any movement, without the approval of the higher Chiefs ». ²⁵ Le gouverneur FitzRoy, nouvellement arrivé pour remplacer Hobson, abolit en décembre 1844 les droits de douanes et déclare la baie un 'free port'. Les droits de douanes sont remplacés par une taxe sur la propriété. Cette décision fait suite à une réunion avec les chefs maoris concernés et à l'arrivée de troupes armées d'Australie.²⁶

La terre

Dans les années 1840, Tirarau poursuit des buts traditionnels qui lui permettent de préserver son statut mais avec des moyens différents. Ainsi, il contrôle les allocations de terre aux Européens qui viennent s'installer dans sa zone d'influence. Cependant l'interprétation de Tirarau ne correspond guère avec les interprétations du concept européen de vente de terre :

Tirarau dit à M^r Buller : Écris à un tel de Wangar[e]i que s'il s'en va je reprends possession de son terrain car il m'appartenait autrefois. M^r Buller lui répond : Je ne prends pas cela sur moi, écris-le-lui toi-même, car lorsque la paix sera faite, il peut revenir. Oh ! dit Tirarau et beaucoup d'autres, il faudra qu'il le paye de nouveau. (70, samedi 19 avril 1845)

²³ R. Burrows, *Extracts from a Diary Kept by the Rev. R. Burrows during Heke's War in the North in 1845*, p. 3.

²⁴ F. Mathew, *The Founding of New Zealand*, p. 217.

²⁵ F. Mahtew, *The Founding of New Zealand*, p. 219.

²⁶ R. Burrows, *Extracts from a Diary Kept by the Rev. R. Burrows during Heke's War in the North in 1845*, p. 3-4.

En installant des Pakehas sur ses terres, Tirarau les placent simplement sous une forme différente d'exploitation. La terre reste la propriété ou le *mana whenua* du chef. Ainsi, pour Tirarau, la terre est cédée aux Européens en échange du bénéfice qu'ils peuvent lui apporter en termes de prestige, revenu matériel. Même si la terre est cédée, le mana reste intact puisque le chef conserve l'identité de la terre: mana whenua – autorité, pouvoir et validation. À ses yeux, la terre est toujours sous son contrôle. Tirarau conclut des transactions écrites et orales, mais pour lui la transaction orale avait plus de poids. Selon le témoignage de Garin, un chef maori tel que Tirarau n'avait pas de concept d'aliénation permanente de la terre cédée. Selon Evelyn Stokes, avant le contact européen : « There was a Maori mechanism for incorporating visitors into a community and allocating land, or giving land, or at least a right to use it, in certain well-defined circumstances, such as a marriage settlement, peace making or similar. However, there was no evidence in these accounts that land was ever regarded as a saleable commodity before European contact. »²⁷

Tirarau est prêt à se réapproprier le terrain de Garin si ce dernier quitte la région :

Écoute-moi, voilà ce que j'ai à te dire : quand tu seras resté assez longtemps ici pour que tu aies regagné par ton travail le prix que tu nous as donné pour ton terrain tu quitteras la place. Oui c'est bien ! lui dis-je. (464, jeudi 21 novembre 1844)

Tirarau ne conçoit donc pas, même en 1844, que la terre soit cédée aux Européens : elle reste toujours sous son contrôle. Selon l'historienne Ann Parsonson, les gestes du colon — réclamer une terre, construire une maison, planter, cultiver — étaient compris par les Maoris, mais un chef comme Tirarau ne considère pas que la terre lui soit perdue.²⁸ Les chefs cherchaient à avoir accès aux savoirs et marchandises que les Européens qui vivaient dans leurs territoires pouvaient apporter. Le chef Waiata se réapproprie la possession d'un Européen après son départ :

Waiata défait la maison de M^r James, Hemi pour en construire une autre avec les mêmes planches. C'est une maison abandonnée, il prétend que cet Européen n'a rien à lui réclamer. (157, mercredi 17 avril 1844).

²⁷ Evelyn Stokes, 'Maori Customary Tenure on Land', dactylographié, Département de Géographie, Université de Waikato, Hamilton, New Zealand, 1997, p. 40-1.

²⁸ A. Parsonson, 'The Pursuit of Mana' dans *The Oxford History of New Zealand*, W. H. Oliver (éd.), 1981, p. 148.

Ces chefs obéissent à leurs lois et agissent selon leurs termes dans les relations avec les Européens vivant ou ayant vécu sur leur territoire.

La terre, source majeure de revenus à cette époque grâce au commerce avec les Européens, est touchée par le nouvel ordre qui suit le Traité. Les droits de préemption de la Couronne britannique sur l'achat des terres sont un autre facteur de mécontentement de la part des Maoris. Cette mesure produit dans un premier temps un net ralentissement de la vente des terres car l'exclusivité de l'achat est détenue par le gouverneur.²⁹ Le gouvernement impose aussi de nouvelles règles sur les droits de propriété de certaines terres et des restrictions de l'abattage de certains types d'arbres. L'imposition des lois britanniques est ainsi perçue comme une érosion du mana des chefs de la Baie des Iles.

Tirarau fait des engagements de vente selon ses termes. Ainsi lors de l'achat du terrain de la mission par Pompallier, Tirarau demande aussi un prix pour les arbres sur le terrain. Un prix doit être payé pour toute la valeur marchande de la terre (p. 14, 16 janvier 1844). L'acte écrit dit, selon Garin, que ce qui est sur la terre appartient à la mission catholique et n'a pas de valeur pour le chef Tirarau.

Hone Heke et Kawiti, d'autre part, se battent pour défendre leurs terres et leurs droits ancestraux d'occupation et de conquête. Ces sujets sont au centre des préoccupations des Maoris qui se joignent à Heke et Kawiti :

L'on dit toujours que la paix est faite, faite avec les soldats, mais non avec la terre, disent les naturels, c.-à-d. qu'ils ne consentiront pas à donner leur terre aux Anglais. Quelques-uns disent que Kawiti a fait la paix avec les soldats de l'ancien gouverneur parce que ceux-ci ont dit qu'ils n'obéiraient pas au nouveau gouverneur. (309-10, lundi 17 novembre 1845)

Une question fréquemment discutée par les historiens contemporains et d'autres commentateurs des processus du Waitangi Tribunal depuis 1985 est celle-ci : « How far Maori had any concept of permanent alienation of land before [and after] the early 1840s ? » Selon Ranginui Walker, la pensée partagée par les chefs maoris était que : « the shadow of the land goes to the Queen but the substance remains with us ». Cette

²⁹ K. Sinclair, *A History of New Zealand*, p. 79 et *The Origin of the Maori War*, p. 65-6.

déclaration a été attribuée au chef Nopera Panakareao lorsqu'il signa le Traité de Waitangi à Kaitaia.³⁰

Période incertaine où les intentions des Européens sont en doute

Les voix des Maoris qui émergent dans le journal de Garin rapportent les sentiments d'incertitude ressentis par les Maoris de ces années 1845-6 où leurs relations avec les Européens ne sont plus aussi clairement définies. Le départ de FitzRoy, remplacé par Grey, à la fin 1845, est mal perçu par le chef Te Wehinga de Kaipara. Dans la société maorie, le mana est lié à l'individu. Te Wehinga fait cette remarque à Garin :

nous arrivons chez Te Wehinga qui apprenant que l'ancien gouverneur est parti témoigne de son mécontentement disant que quand le nouveau gouverneur viendra il faut que tous les blancs et tous les Maoris fassent un grand comité à Auckland pour entendre la parole du gouverneur (306, mercredi 5 novembre 1845).

Malgré cette alliance avec le gouverneur, il y a toujours un doute sur les véritables intentions des Européens :

Je vais voir Tirarau, il me fait lire une lettre qu'il écrit au gouverneur je te remercie lui dit-il, du pavillon que tu m'as envoyé, je suis toujours dans les mêmes dispositions, je n'ai pas voulu consentir à ce que Kawiti descende par la rivière de Mangakahia pour aller à Auckland, je veux que les Européens restent tranquilles dans ma rivière. Je ne permettrai pas aux fuyards de se retirer ici, mais seulement aux femmes et aux enfant[s]. Dis-moi s'il est vrai que les journaux ont dit qu'une fois que Hone Heke et Kawiti seraient pris tu ferais la guerre à tous les Nouveaux Zélandais, ne me cache pas cela &c (99, jeudi 15 mai 1845).

Même si une relation est établie avec le gouverneur, ses intentions ne sont pas toujours claires.

Motifs de se battre

Certains auteurs contemporains ont dit que les facteurs qui poussaient les Maoris à rejoindre les combattants étaient surtout des motifs traditionnels : désir de se battre, challenge, goût pour la guerre. Mais le témoignage de Garin indique aussi des causes et

³⁰ Ranginui Walker, *Struggle Without End. Ka Whawhai Tonu Matou*, p. 98.

des pensées plus profondes. À la différence d'une guerre traditionnelle, c'est une guerre qui a ses racines dans le refus du monde colonial :

Hamiora revient de Omanu il vient me voir avec tous ses naturels, ils me demandent des remèdes. Je leur dis de ne pas retourner à la Baie des Iles pour se battre, ils me répondent qu'il faut bien se battre contre ceux qui vous lient, je leur dis de ne pas aller là-bas et on ne les liera pas (189-90, jeudi 21 août 1845).

C'est une guerre contre les éléments qui représentent la perte de liberté de l'individu – voilà le motif principal de Kawiti. Hamiora, vraisemblablement un chef Ngati Hine, incarne la pensée de Kawiti et de la plupart des Maoris qui vont rejoindre les combattants. Les Européens sont perçus comme une nation qui tente d'asservir les Maoris. Cette pensée fait écho directement aux craintes des chefs tels que Kawiti, Hakiro ou Tareha qu'ils perdraient de leur 'mana' ou autorité de chefs, et ne deviendraient pas plus que des esclaves de la Reine. On attribue à Hongi d'avoir prévenu les Maoris avant sa mort : « Be brave that you may not be enslaved, and that your country may not become the possession of strangers ».³¹ C'est en termes d'esclavage que Kawiti tente de rallier Tirarau à sa cause et d'obtenir son aide au mois d'avril :

Tirarau, [...] me fait lire une lettre, c'est Kawiti qui lui écrit pour le prier de le laisser venir avec son waka, il ajoute : waiho ou pakeha kia noho marire hei pononga mou [laisse tes Pakehas ici en paix afin qu'ils soient tes esclaves] ; lorsque je me suis retiré je questionne mes naturels je leur dis que Kawiti demande cela à Tirarau p[ou]r aller faire la guerre à Auckland, ils me répondent affirmativem[en]t. (76, mardi 22 avril 1845).

Le rapport de Garin confirme donc les intentions des chefs Kawiti et Heke. Plus qu'un simple désir de défi, pour Kawiti, c'est un rejet total des Pakeha et de leur présence qui s'exprime. Descendre à Auckland, c'est porter la guerre au gouverneur et faire fuir les Européens, au nom de la liberté. Les chefs maoris étaient conscients et informés des actes coloniaux des nations françaises et britanniques dans le Pacifique – par exemple, la manière dont les aborigènes étaient traités en Australie et les démonstrations de force contre la Reine Pomare à Tahiti. Selon une note du Capitaine Bérard dans l'une de ses lettres au Ministre de la Marine, le gouverneur FitzRoy, dans un article publié dans les

³¹ F. E. Maning, *History of the War in the North of New Zealand Against the Chief Heke* dans *Old New Zealand*, p. 240.

journaux lors des premiers événements de Kororareka en 1844, explique qu'à Tahiti le pavillon anglais protégeait les autochtones de Tahiti contre les Français, et qu'en son absence : « les Français étaient arrivés, avaient pris leurs terres et les avaient tués par centaines. Qu'il en arriverait autant aux Mahoris [sic], s'ils n'étaient pas sous la protection anglaise ». ³² Selon A. Ward, les chefs Ngapuhi considèrent qu'on les a traités comme des esclaves : « no better than slaves (taurekareka) taken in war, who have not the disposal of their own lands while occupied by their conquerors. » ³³

Des chefs de Mangakahia participent aux combats de 1845 :

Tirarau me dit, j'ai beau retenir les naturels, ils m'échappent, il y en a plusieurs qui se détachent et vont à la Baie des Iles pour se battre. On me dit que Mohi y est peut-être allé (137, lundi 30 juin 1845).

Selon J. Belich, la curiosité de certains chefs guerriers fait partie des motivations qui poussent des Maoris au combat. Les batailles, auxquelles toute personne était libre de se joindre, sont une opportunité de s'opposer aux forces militaires britanniques – adversaires dont les histoires abondent depuis Hongi. J. Belich souligne que la bataille de Ruapekapeka fut motivée par une volonté d'affronter et tester la valeur des guerriers maoris contre ce nouveau combattant et eut pour conséquence une perte de valeur symbolique de cet opposant souverain. ³⁴

Kawiti s'en retourne avec tous ses naturels, il vient me voir chez moi en passant [...] — Hamiora est de sa compagnie. — Hone Heke est venu chez Parore mais non chez Tirarau. On pense que ces visites n'ont d'autre but pour Kawiti et Hone Heke que de vouloir attirer les naturels de cette rivière à leur parti. (45, vendredi 20 février 1846)

De nombreux chefs de Mangakahia sont sollicités pour se joindre aux forces de Kawiti au nom de leurs alliances tribales:

Waiata m'apporte une lettre qu'il vient de recevoir de Hemi Peru fils de Ruku.[...] Waiata me dit je regarde cette lettre comme un appel pour que j'aille à la guerre contre les Européens he pukapuka tono (une lettre qui est comme un appel). Romana, Karawai, Mohi, Tiperia &c ont aussi reçu des lettres dans le même sens, on leur

³² Bérard au Ministre de la Marine et des Colonies, lettre du 15 avril 1845 au Ministre de la Marine, Archives Nationales, Marine : BB4 1011.

³³ A. Ward, 'Law and Law-enforcement on the New Zealand Frontier, 1840-1893, *NZJH*, 9(2), p. 131.

³⁴ J. Belich, *The New Zealand Wars*, p. 63 et 68.

demande un peu de tabac pour la pipe c.-à-d. de la poudre pour le fusil, lorsqu'ils demandent une pipe, c'est un fusil (317, samedi 22 novembre 1845).

L'analyse de Belich des différentes factions Ngapuhi face aux événements de Hone Heke met en relief deux principes maoris majeurs mais opposés dans les relations Maoris/Pakehas : « a determination to uphold chiefly authority against arbitrary British interference, and a desire for interaction with Europeans ». ³⁵ La différence entre résistance et collaboration est mince ; une question de perception et d'emphase plutôt que d'attitude fondamentale.

Influence de Garin ?

Garin sert de conseiller auprès de ceux qui viennent le voir et lui demander son avis sur l'attitude à adopter vis-à-vis des événements. Lorsque Garin se trouve auprès des Maoris qui viennent de piller les Européens de Whangarei, dont des colons bien connus d'origine américaine, il les prévient des problèmes pouvant survenir avec d'autres nations comme les Français ou les Américains :

[...] je leur dis : prenez garde, car voici ce que les Européens pourraient faire : s'ils voient que les naturels pillent indistinctement avec quelque droit ou sans droit ils pourraient se réunir pour vous faire la guerre. Ainsi par exemple, pour l'affaire de Heke, les Américains peuvent dire les naturels n'ont pas voulu le drapeau anglais et c'est pour cela qu'ils ont livré un assaut à Kororareka, eh bien ! ils avaient un droit réel ou prétendu. Mais si les Américains voyaient qu'on va piller aussi les Américains sans nulle raison, ils pourraient se joindre aux Anglais avec d'autres peuples et dire : les naturels pillent indistinctement ou avec droit ou sans droit eh bien réunissons-nous pour leur faire la guerre, ils paraissent peser cette raison (84-5, mercredi 30 avril 1845).

Si Garin ne critique pas ouvertement la guerre, il condamne fortement le pillage. Le pillage est une affaire de tous les jours dans la société traditionnelle. C'est un acte de revanche, exécuté, par exemple, après la victoire d'une tribu sur une autre. Garin est particulièrement peiné et attristé de voir le pillage et la destruction des propriétés des Européens à Whangarei et Kororareka.

Les missionnaires eurent également un rôle dans leurs efforts de retenir les Maoris et les empêcher d'aller à la guerre. Wetekia dit à Garin :

³⁵ J. Belich, *The New Zealand Wars*, p. 30.

Wetekia me dit : si tu étais parti je quittais la prière et je partais pour la guerre contre les étrangers. Mais c'est toi qui nous retiens ici par les bonnes pensées que tu nous suggères (263, jeudi 25 septembre 1845).

Tirarau réunit un comité au pa et y invite Buller et Garin. Si Garin est convoqué avec le missionnaire wesleyen, c'est qu'ils étaient considérés sur le même rang d'importance.

Point de vue français

Garin effectue en 1845 trois voyages à Kororareka à des périodes cruciales des événements de la guerre. Il s'y trouve le 10 janvier, le lendemain de la mise à bas du drapeau, et le 13 février, le jour de l'arrivée des troupes d'Auckland venues pour le rétablir, le renforcer et le protéger. Garin retourne ensuite à Kororareka après la mise à sac de la ville, alors que les prêtres catholiques de la mission du nord y sont réunis. Lors de ce troisième voyage (du 8 au 18 avril), Garin observe l'état désolé de la ville après le pillage, l'incendie et la désertion de la ville. Lors de la dernière attaque au mâât, Hone Heke et ses hommes déjouèrent la surveillance des troupes armées britanniques tandis que Kawiti faisait diversion dans une autre partie de la ville. Les seuls bâtiments épargnés seront ceux de la procure catholique et les églises anglicanes et catholiques. La destruction de Kororareka s'accompagne du 'pillage' (ou « muru ») ritualisé qui suit toute intervention guerrière traditionnelle maorie. Selon le témoignage d'un chef Ngapuhi rapporté par Maning, les guerriers maoris, voyant que la ville avait été désertée et abandonnée par ses habitants, firent le 'utu'.³⁶

Lors des voyages de Garin à Kororareka, le journal devient principalement le témoin de la peur des habitants de la ville. Si une grande incertitude régnait parmi les Maoris de cette époque vis-à-vis des réactions des Européens, elle n'en est pas moins grande chez les Européens : « L'on dit : le drapeau sera bien en sûreté mais les citoyens de la ville – n'auront point de sûreté – ils seront à la merci des naturels » (17 février). C'est une ville en état d'alerte que trouve Garin en janvier 1845 : « tous les Européens veillent, quelques-uns font sentinelle et ont ordre de tirer sur les naturels s'ils attaquent les propriétés ou les personnes » (lundi 13 janvier 1845).

³⁶ F. E. Maning, 'History of the War in the North of New Zealand Against the Chief Heke' dans *Old New Zealand*, p. 259-60.

Le magistrat Beckham demande lui-même au père Bâty s'il est prêt à accueillir les femmes et les enfants dans la chapelle en cas d'attaque :

Lorsque nous finissons de souper, M^r le magistrat vient à la maison, il dit au p[è]re Bâty que Hone Heke veut venir pendant la nuit renverser la prison, il lui demande s'il veut bien permettre qu'en cas d'attaque les dames se réfugient dans la chapelle qui est en dessus du jardin (6, lundi 13 janvier 1845).

La position de la mission catholique est un sujet de débat dans l'historiographie moderne. Bien que L. Keys mette l'accent sur la neutralité de Pompallier, on peut contester qu'il soit vraiment neutre pendant les événements. Après la rébellion, la mission catholique est accusée par le gouverneur FitzRoy d'avoir fomenté la rébellion et d'avoir conspiré avec Heke et Kawiti. Si ces accusations sont exagérées, la mission catholique ne fut pas aussi neutre que Pompallier tente de le réclamer. Les accusations proviennent des contacts de Pompallier avec les chefs « rebelles » et du fait que seuls (ou presque) les bâtiments de la mission ne furent pas détruits lors du pillage de la ville. De plus, les missionnaires catholiques furent parmi les seuls Européens à rester lors des événements et à n'avoir pas fui la région comme la plupart des habitants de la ville.

Hone Heke vient, dit-on, amenant avec lui par terre 2 arbres ; l'un sera planté par lui avec 300 naturels à la place de celui des Européens qu'il jettera de nouveau à bas ; l'autre sera planté devant la maison de l'Epikopo pour que ce soit un signe pour les naturels de ne pas nuire à l'Epikopo. Hone Heke veut, dit-il, que tous les hommes de lois repartent chez eux, c.-à-d. ceux qui font payer les droits, que l'Évêque, protest[ant] s'en aille aussi, et qu'il sera bon, pour tous les autres Européens et pour les ministres de la religion soit protest[ante], soit cath[olique]. Le gouverneur vient, dit-on, de Sydney, avec un second navire de guerre ayant à bord 250 hommes ; il a dit qu'il voulait avoir Hone Heke mort ou vif. (331, vendredi 9 août 1844)

Comment Pompallier et les autres missionnaires voient-ils les événements et comment interprètent-ils leur rôle ? Pompallier, tout en condamnant publiquement les actes de Heke, n'en est pas moins sympathique pour sa cause et ses efforts d'opposition au gouvernement britannique. Pompallier reconnaît, par exemple, que ces problèmes sont créés par le rôle des ministres protestants qui encourageaient la signature du traité de Waitangi. Dans une lettre adressée à la Propagation de la Foi, Pompallier rappelle ainsi les événements :

les tribus du nord, et surtout celles de Kaikohé près de Wai-maté organisèrent un complot politique ayant pour but de replacer sous l'autorité nationale tout le pays dont les Anglais revendiquent la domination. Le moteur de ce soulèvement appelé Jean Héké, est le chef de la tribu de Kaikohé, et neveu du grand Honghi [...] un des premiers disciples des ministres protestants, avant de déchirer un traité qu'on sait être leur ouvrage : il prétend aujourd'hui qu'il a été trompé en souscrivant à la cessation du territoire ; que tous les autres chefs l'ont signée, comme lui, sans savoir ce qu'ils faisaient ; que jamais ils n'ont eu l'intention d'aliéner, en faveur d'une nation quelconque, l'indépendance de leur pays, et qu'ils veulent à toute force recouvrer leurs droits méconnus.³⁷

Pompallier, qui n'oublie pas de mentionner que ce conflit rentrait dans le domaine politique et qu'il n'était pas de son ressort de le résoudre, ajoute tout de même : « j'ai fait ce que j'ai pu, néanmoins, pour empêcher les hostilités ; j'ai engagé les naturels à employer la voie paisible des réclamations, plutôt que de procéder, comme ils faisaient, par l'injure et les coups de hache. » Les missionnaires britanniques, de leur côté, firent de même pour tente d'éviter le conflit. Mais, pour Pompallier, cette implication politique a une dimension et des retombées plus grandes en raison de sa personnification d'une nation étrangère et anti-britannique.

Mission tapu

'Neutralité contestée', titre de chapitre du mémoire de maîtrise de P. Turner, s'applique certainement à la mission catholique lors des événements de Kororareka. À la différence du reste de la ville, les bâtiments de la procure ne sont ni pillés ni brûlés en raison d'une protection spéciale accordée par Hone Heke à la mission catholique et à la protection particulière accordée par les tribus souveraines de Kororareka sous les chefs Rewa et Moka.

Si l'église et les bâtiments de l'église anglicane sont épargnés par la destruction et le pillage en raison de leur caractère tapu, comme le laisse suggérer Garin — « Les naturels en général craindraient d'attaquer une chapelle ils la regardent comme tapu » (13 janvier) — ce caractère inviolable a aussi une signification politique pour la

³⁷ Lettre de Mgr Pompallier au conseil central de l'œuvre de la Propagation de la Foi, Kororareka, mai 1845, *AMO*, I, p. 172.

personne responsable du tapu imposé sur le lieu.³⁸ Une fois encore, le religieux rejoint le séculier, ces deux concepts qui sont inséparables dans la pensée maorie. C'est aussi grâce à la présence de l'évêque catholique, qui arrive peu avant le déclenchement des événements, et sa relation particulière que les bâtiments de la mission restent intacts. Dès son arrivée de Sydney le 19 janvier 1845, Pompallier a un certain nombre de communications avec différents chefs maoris dans l'intention d'utiliser de son influence pour prévenir et empêcher la guerre entre les Européens et les Maoris. Si celle-ci n'empêche pas la destruction de la ville et les combats, elle a une grande influence sur la protection de la mission. Il arrive le jour où Heke abat une fois de plus le mât de pavillon de Kororareka. Le même jour, il est visité par les chefs de Kororareka qui lui disent d'aller voir Heke car il reviendra couper le mât de pavillon et ceux-ci craignent la guerre si ce dernier est ré-érigé.

La mission n'est en aucun cas neutre. En plus de cette relation particulière avec Heke, Pompallier reçoit la protection particulière des chefs Rewa et Moka, qui ne participèrent pas activement aux événements mais qui avaient le mana sur la ville de Kororareka et, en retour, Pompallier tente d'utiliser son influence auprès des Européens et auprès des Maoris pour empêcher la guerre.

Pompallier est le jouet de différents intérêts personnels et de jeux de politique qui ont plus à faire avec la politique maorie qu'européenne. Il est une première fois sollicité par les chefs de Kororareka (vraisemblablement Moka et Rewa) pour communiquer avec Heke afin d'empêcher la guerre. Rewa et Moka ont beaucoup à perdre en cas de destruction de la ville. Pompallier est très actif lors des événements de Kororareka. Outre ses relations avec les chefs maoris de Kororareka, il communique par écrit avec Heke et rencontre le chef Repa, du parti de Te Waka Nene, qui était posté de l'autre côté de la Baie. Il demande au magistrat que ne soit pas ré-ériger le mât de pavillon, et aux Maoris de ne pas se battre.³⁹ Pompallier était cependant totalement conscient qu'une trop grande implication avec les uns ou les autres pouvait nuire à sa crédibilité auprès des Maoris, et à sa neutralité auprès des forces britanniques. La position de Pompallier était certes, inconfortable, celle d'un homme pris entre deux feux, pris entre ses intérêts personnels et ceux de l'humanité. D'un côté, il lui était nécessaire de préserver sa neutralité vis-à-vis des autorités britanniques afin qu'en cas de guerre, il ne

³⁸ M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 186-7.

³⁹ J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 190 et 192.

soit pas associé aux éléments considérés comme « ennemis » par les Maoris. D'un autre, il lui fallait agir avec diplomatie et tact avec les autorités britanniques pour ne pas être considéré comme un traître. Pompallier avait à l'esprit le spectre du retrait des îles Futuna et de Wallis de son vicariat et l'impossibilité d'avoir un lieu de retrait en cas d'accusation ou d'extradition par les autorités britanniques. L'attitude de Pompallier, selon les informations de son journal personnel, reflète ce dilemme.⁴⁰ La transparence qu'il joue avec Beckham le magistrat de la ville reflète des efforts d'information mais aussi est propre à créer de la suspicion car elle laisse entendre une grande connaissance des mouvements de Heke. Pompallier refuse aussi la protection du commandant Robertson à bord du *Hazard* afin de ne pas être identifié avec les forces militaires britanniques.

Pompallier, avec ses informations, tente de convaincre le magistrat de ne pas rétablir le mât de pavillon et obtient l'accord de ce dernier d'envoyer un prêtre aux Maoris de Heke. Selon Keys, un prêtre mariste est envoyé dans le camp de Kawiti à Matauhi Bay.⁴¹ Pompallier, grâce à ses communications personnelles avec les chefs Rewa et Moka, est bien informé des mouvements de Heke.⁴²

Pompallier ne rencontre pas Heke avant les événements du 11 mars 1845, mais il lui écrit une lettre pour l'inciter à la paix. Celle-ci est datée du 31 janvier 1845. Pompallier est conscient qu'une entrevue avec Heke pouvait le compromettre aux yeux des autorités britanniques. Dans cette lettre, Pompallier lui recommande la paix, lui rappelle son infériorité face aux forces armées britanniques. Il incite aussi Heke à écrire à la Reine d'Angleterre et aux autorités coloniales et à leur présenter ses problèmes. Tout comme Pompallier, Garin, lui aussi, prend bien soin de se désolidariser des Britanniques et d'affirmer sa neutralité. La position de Pompallier est cependant très ambiguë car tout en répétant sa neutralité, il n'en évoque pas moins son association avec la nation française et sa lettre renforce la remise en cause des ministres protestants. : « Si j'étais un Anglais vivant à la Nouvelle-Zélande, si je vous avais sollicités autrefois de céder aux étrangers la souveraineté de votre île, ton cœur aurait raison de se défier de mes conseils. Mais, au contraire, je suis d'une nation différente. »⁴³ Pompallier reçoit de la

⁴⁰ J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 189-95.

⁴¹ L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 226.

⁴² J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 190 et 192.

⁴³ Lettre de Mgr Pompallier à Jean Héké, Kororareka le 31 janvier 1845, *AMO*, I, p. 176.

part de Heke une réponse verbale et prévient le magistrat de l'attaque imminente.⁴⁴ Il rencontre ensuite Kawiti qui était basé à Kawakawa qui lui dit : « This flag takes away the authority of our chiefs and all our lands. »⁴⁵

Lors de l'attaque de la ville, qui eut lieu tôt le matin du 12 mars et fut terminée en fin de matinée, les missionnaires français se réfugièrent sur leur petit navire loué pour l'occasion et assistèrent aux combats depuis la Baie. Cette proximité leur permit de revenir occuper la mission procure lorsqu'ils apprirent que celle-ci était en train d'être pillée. Pompallier retourne au rivage pour empêcher le pillage, puis va voir Heke après la fin des combats (le jour même de la bataille) pour, selon ses dires, récupérer des affaires prises lors du pillage. Il est raccompagné et escorté pour sa sécurité par Heke jusqu'à la procure. Un geste, dans le contexte de événements, lourd de sens. À cette occasion, la « neutralité » de Pompallier est à jamais bafouée. Selon le frère Emery, le jour suivant, Heke, accompagné d'un grand nombre de ses guerriers, passe la nuit dans l'enceinte de la mission. Heke donne une lettre de protection à Pompallier et lui offre la cape qu'il avait portée pendant la guerre, que Pompallier reconnaît comme geste de mana par un retour en présents par des couvertures. Ces détails ne sont pas mentionnés par Pompallier dans son journal mais ils indiquent une relation avec Heke plus profonde que les simples communications au sujet de la paix dont il parle. Ces retours de présents et surtout le don de la cape portée pendant la guerre sont des gestes de reconnaissance de mana réciproque entre deux personnes de rang, entre deux chefs. La veille, Pompallier avait également rencontré Kawiti sur le site de sa mission, et celui-ci avait fait un geste identique à son égard en lui donnant une cape portée lors des combats.⁴⁶ De plus, Heke avait placé autour de la mission des marques afin qu'elle ne soit pas pillée : deux drapeaux blancs et un écriteau signé par les chefs.⁴⁷ C'est vraisemblablement un « rahui » qui indique le caractère tapu d'un lieu et en interdit toute violation. C'est aussi une preuve et un moyen d'affirmer le mana d'un chef.

L'aspect le plus important que Pompallier retient de cette influence pendant ces événements est de reconnaître à Heke des gestes de chevalerie et ses « traits

⁴⁴ J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 192.

⁴⁵ Cité par L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p.225.

⁴⁶ Lettre de frère Emery à F. François, Baie des Iles, 14 septembre 1845, dans E. Clisby (FSM) (éd.), *Letters from Oceania*, vol. 3, p. 159.

⁴⁷ Lettre de frère Emery à F. François, Baie des Iles, 14 septembre 1845, dans E. Clisby (FSM) (éd.), *Letters from Oceania*, vol. 3, p. 163.

d'humanité » que l'évêque attribue à sa propre influence personnelle. C'est un moyen sans doute de gommer et de minimiser son rôle politique.⁴⁸

Selon le missionnaire Robert Burrows : « Hone Heke had drawn a line towards the south end of the town, beyond which he had ordered no building should be destroyed ». ⁴⁹ Parmi les bâtiments préservés se trouvent l'église de la Church Mission Society, l'ancienne habitation du pasteur Burrows et celle de l'évêque catholique, son imprimerie et ses bâtiments ainsi que la chapelle située sur la colline. Lors des affrontements entre le parti de Te Waka et celui de Hone et Kawiti près de sa mission de Waimate et afin de préserver sa neutralité, R. Burrows s'assure que l'état 'tapu' de sa mission soit respecté pendant toute la durée du conflit, mesure qui l'épargne du pillage par les différentes factions maories rivales en présence :

In the evening I reminded Heke that we had succeeded in inducing Waka to move out of the settlement with his men, and that I hoped he intended to move on. He replied : "You have done right in keeping the mission station *tapu*. Had you allowed Waka to occupy it you would have rendered [it] *noa* (common) ground, and it would have been destroyed. [...]"⁵⁰

Cependant, la position de la mission catholique n'en fut que plus précaire et elle échappe de peu au pillage par certains Maoris de confession anglicane qui voulaient piller pour 'prix', c'est-à-dire pour compenser ou venger le pillage des Anglais.

Un autre fait intéressant montre la place politique de la mission catholique, cette fois-ci non pas dans un rapport Européen / Maori mais dans le contexte des politiques maories locales et les alliances tribales de la Baie des Iles. Après la destruction de la ville, la mission se trouve placée sous la protection des Maoris de Te Rawhiti, des chefs Moka et Rewa, contre les rétributions et les expéditions punitives des chefs désireux de réclamer revanche ou utu pour la destruction de Kororareka. À cette période, les seuls rares Européens qui résident à Kororareka sont les prêtres français, calfeutrés et retranchés dans l'enceinte de la mission qu'ils veillent et protègent dans un état de crainte. Après avoir fui sur une petite goélette de louage, les prêtres et Pompallier étaient en effet retournés dans la mission afin d'éviter qu'elle ne soit pillée :

⁴⁸ J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 201-2.

⁴⁹ R. Burrows, *Extracts from a Diary Kept by the Rev. R. Burrows during Heke's War in the North*, p. 13.

⁵⁰ R. Burrows, *Extracts from a Diary Kept by the Rev. R. Burrows during Heke's War in the North*, p. 18.

C'est Peata, dit M^{gr} qui a sauvé la maison du pillage, c'est elle qui est venu[e] prévenir de ce qui se passait ; les naturels de Te Rawiti restent là exprès pour protéger M^{gr} et empêcher qu'il ne soit pillé. (67, jeudi 10 avril 1845)

Peata Hoki était une femme de mana (influence), veuve d'un grand chef de la Baie des Iles. Nièce du chef Rewa de Kororareka, elle était associée à la mission catholique depuis le début des années 1840. Garin connaissait bien Hoki qu'il avait rencontrée à Kororareka dès son arrivée en Nouvelle-Zélande. Il note à son sujet dans l'une de ses lettres : « Nous avons aussi une femme de chef, veuve; elle se nomme Peata. C'est une des plus zélées qu'on puisse voir; elle a beaucoup d'influence auprès des chefs. Même des deux plus grands, Rewa et Moka, dans cette partie de l'île, elle a une vertu peu commune parmi eux. »⁵¹ Elle est souvent citée dans les témoignages catholiques de l'époque comme un modèle d'instruction chrétienne : « A daughter of one of the principal chiefs had been a follower of certain Dissenting missionaries, and her name was Hoke. But, coming under the influence of the Bishop, she became a zealous Catholic. She was intelligent and well instructed ». ⁵² Les chefs de Te Rawiti, comme Rewa, avaient, selon Garin, préalablement offert leur protection au commandant de la ville mais celle-ci fut refusée.

Mais en fait, suivant la destruction de la ville, les missionnaires furent l'objet d'une taua (expédition guerrière) menée par les Maoris de la Baie des Iles en réaction à la destruction de la ville par Heke. La présence et la protection spéciale accordée par Heke à la mission s'inscrit dans un jeu plus complexe de politique tribale. Et la mission échappe de peu au pillage, non pas par les partis de Heke et Kawiti mais par d'autres groupes, identifiés peut-être avec Te Waka Nene. Le frère Emery rapporte qu'une semaine après le retour des missionnaires français dans la mission, ils virent arriver une douzaine de pirogues mais que celles-ci s'arrêtèrent lorsqu'ils virent deux femmes de rang parmi les missionnaires français. Ils vinrent alors célébrer les morts tués sur le champ de bataille, firent un haka devant les Maoris protégeant la mission, avant d'entamer avec eux des discussions et de repartir le lendemain.⁵³

⁵¹ Lettre de Garin à Colin, le 9 août 1842, APMZ 208, Rome.

⁵² W. Ullathorne (évêque), *The Autobiography of Archbishop Ullathorne*, 1891, p. 188.

⁵³ Lettre de frère Emery à F. François, Baie des Iles, 14 septembre 1845, dans E. Clisby (FSM) (éd.), *Letters from Oceania*, vol. 3, p. 164.

Ces événements reflètent simplement les intrigues et politiques locales qui sont mises à jour lors des actes de Heke et Kawiti. Dans ce contexte, les Européens sont des instruments de ces politiques. Garin note dans son journal :

J'arrive chez Ruku. Il me reçoit très-bien, il me dit que M^{gr} fait mal de rester à Kororareka car il y a des naturels qui veulent le piller. Là j'apprends que c'est un missionnaire de Te Kawakawa qui voulait piller M^{gr}. Il se nomme Te Ahua Kin[gli [H]ori. Il voulait le piller, disait-il, comme prix p[ou]r les étrangers de Kororareka qui avaient été pillés. Kawiti avait dit : Eh bien, si tu pilles l'Évêque, je pille Pa[i]hia (Wiremu) et Te Wahapu pour prix de l'Évêque. Ceci a arrêté Te Ahua en sorte que le pillage n'a pas eu lieu. (68, mardi 15 avril 1845)

Garin apprend également que :

[Te Ahua] Orikini voulait piller l'Évêque comme pour se venger du pillage des blancs de Kororareka. Kawiti dit : Si on pille l'Évêque, je pille Wiremu et les Américains. Je dis alors aux naturels : Ceci est piller sans aucune raison, he mea poka noa, kahore he take. [sans aucune raison] Auparavant les Européens pouvaient dire : Ils ont une cause de se battre, mais ici ce n'est purement que l'esprit du pillage qui les pousse. (72, samedi 19 avril 1845)

Les différentes nationalités se trouvent donc associées aux intérêts particuliers de chefs de la Baie.

La mission catholique réussit cependant à préserver une forme d'indépendance politique aux yeux maoris dans la mesure où elle réussit à se dissocier des forces armées britanniques. Les missionnaires anglicans par exemple perdent de leur mana et de leur influence aux yeux des Maoris lorsque la mission de Waimate est occupée par les troupes britanniques lors de la campagne contre le pa de Heke à Ohaeawai. Le résultat des événements de 1845 est d'associer les missionnaires protestants aux militaires et au gouvernement britannique, ce qui mène à une perte de la confiance qui leur était accordée, selon Davis,⁵⁴ qui reconnaît aussi que les Maoris attribuent la responsabilité de la signature du traité aux missionnaires CMS.

⁵⁴ R. Davis, *A Memoir of the Rev. Richard Davis*, p. 302-3.

Mission traîtresse ?

Pompallier écrit quelques années plus tard : « Tous les partis avaient compris notre esprit de neutralité en matière politique et nos conseils de pacification, »⁵⁵ mais cette simple phrase cache les problèmes très réels auxquels Pompallier doit répondre après 1845. À la suite de ces événements, Pompallier est accusé de trahison et de conspiration avec les chefs 'rebelles'. Son choix de rester à Kororareka est interprété par le gouverneur FitzRoy comme un signe de conspiration et de soutien à Hone Heke. Le gouverneur accuse la mission catholique d'avoir suscité la rébellion des chefs maoris et d'avoir des rapports suspects avec les navires de guerre français : « some of the French priests in New Zealand are intriguing or advising against British authority ». Il accuse plus précisément Pompallier de fomenter, avec le capitaine du *Rhin*, la 'rébellion' de Hone Heke contre les Anglais.⁵⁶ Le capitaine Bérard rend deux visites à la mission catholique, l'une le 26 janvier 1845 à son retour de Tahiti, l'autre en mai de la même année après les nouvelles de la mise à sac de la ville. Sa mission était de veiller et protéger les intérêts français dans le Pacifique. Sa présence sera certainement tolérée par les autorités britanniques mais sera jugée suspecte à une époque où la compétition pour la colonisation des îles du Pacifique était vive entre les deux nations.

FitzRoy sollicitera une demande d'expulsion à Lord Stanley de Londres destinée aux catholiques français.⁵⁷ Il accusera également les Américains d'être responsables de l'affaire. Après son départ, le nouveau gouverneur Grey (arrivé le 18 novembre 1845) rejettera ces accusations et la demande d'expulsion. En tant que Français, Pompallier fit donc naître la méfiance de la part des autorités britanniques à une époque où les Français avaient des intérêts dans le Pacifique (comme Tahiti). Bérard note dans une lettre au Ministre de la Marine : « Mgr jouit en effet d'une grande considération parmi les habitants [...]. Mais je crois que son titre de Français fait naître quelque fois de la méfiance chez les Autorités. S'il était Irlandais, probablement l'affaire religieuse des

⁵⁵ J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique*, p. 187.

⁵⁶ Lettres du 9 septembre et du 9 avril 1845, citées par L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 237.

⁵⁷ L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 229.

catholiques éprouverait moins d'obstacles, parce qu'alors n'inspirant plus d'ombrage sous le rapport politique ».⁵⁸

Ces accusations proviennent aussi de la jalousie et de l'amertume des missionnaires britanniques qui virent après ces événements une accroissance du mana des prêtres français et une baisse significative de leur propre influence. Richard Davis note avec une animosité non cachée au début de l'année 1846 dans son journal : « the Papists are doing all they can to make converts [...] these Popish priests can go anywhere, and at any time, and can say what they like, without any notice taken on the part of Government ; while we are termed traitors on every trivial and false report that wicked people choose to make. »⁵⁹

Influence de la guerre sur les rapports avec le christianisme ?

En revanche, Garin note que la guerre fait abandonner l'intérêt porté à la religion chrétienne. C'est l'état 'tapu' d'un guerrier qui lui fait abandonner la poursuite du rituel chrétien. Lorsque Garin se trouve dans la tribu de Te Korohunga en guerre contre les Maoris de Waikato :

D'ailleurs ils sont en guerre avec les naturels de Waikato et ils ne se feront pas baptiser avant que la paix soit faite (39, mercredi 5 mars 1845).

Tiperia vient ensuite me dire la conduite qu'ils ont à tenir en cas de guerre je lui répète en substance ce que j'ai dit aux autres, il me demande s'il faut continuer à faire la prière ; certainement réponds-je. Ruku, me dit-il, pense que si Aperahama a été tué et Aterea blessé, c'est qu'ils avaient cessé de faire la prière catholique dans le temps de la guerre et qu'ils allaient à la prière des missionnaires... Il me dit encore s'il faut porter les livres de prière, je lui réponds je crains que vous ne vous en serviez pour faire des cartouches, non, dit-il, avec vivacité, nous ne nous en servons pas pour cela ; eh bien portez-les et soyez puissants à invoquer le Seigneur afin qu'il vous éclaire et qu'il vous fasse agir en tout cela avec des intentions droites (73, samedi 19 avril 1845).

⁵⁸ Bérard au Ministre de la Marine et des Colonies, lettre du 15 avril 1845 au Ministre de la Marine, Archives Nationales.

⁵⁹ R. Davis, *A Memoir of the Rev. Richard Davis*, 1865, p. 312.

En décembre 1845, au moment où des Maoris de Mangakahia partent rejoindre Kawiti pour se battre, certains d'entre eux, catholiques, viennent demander la bénédiction de Garin ou recevoir la confession :

Hoani vient se confesser pour recevoir la s[ain]te communion demain, puis il partira pour la guerre car un exprès [sic] est venu leur annoncer que les soldats sont en présence du pa de Te Ruapekapeka, ils partent lundi (27, vendredi 19 décembre 1845).

Les paroissiens de Garin ne rejettent pas la religion chrétienne au moment de la guerre. Au contraire, c'est particulièrement à cette occasion que les rites de la religion sont importants puisqu'il faut s'assurer la protection des atua (esprits). La guerre est aussi une opportunité de tester le pouvoir du Dieu pakeha. Les deux religions traditionnelle et chrétiennes coexistaient l'une à côté de l'autre comme en rend compte ce récit de la guerre de Heke rapporté par un chef Ngapuhi. Dans le pa de Te Kahika, Heke consulte le fameux tohunga Atua Wera dont voici les paroles :

You must particularly observe all the sacred rites and customs of your ancestor [...] You who pray to the God of the missionaries, continue to do so, and in your praying see you make no mistakes. Fight and pray. Touch not the spoils of the slain, abstain from human flesh, lest the European god should be angry, and be careful not to offend the Maori gods. It is good to have more than one God to trust to. This war-party must be strictly sacred.⁶⁰

Il est recommandé aux guerriers de suivre avec exactitude les rituels de chaque religion afin de s'assurer le succès dans la bataille et ne pas provoquer la colère d'aucun de ces esprits.

Pour certains Maoris, la prière devient donc une technique supplémentaire qui s'accorde volontiers avec la pratique de la guerre. Ainsi Hemi Peru vient demander la bénédiction de Garin :

Le fils de Ruku (Himi) vient me voir il me demande un tikanga pour la prière ; il paraît qu'ils ont une grande confiance en la prière, il me dit : que quand les soldats les fusillent pendant qu'ils font leur prière ils ne cessent pas pour cela de prier jusqu'à ce que l'un d'entr'eux ait été atteint d'une balle [sic] alors ils se lèvent pour se battre. Si

⁶⁰ F. E. Maning, 'History of the War in the North of New Zealand Against the Chief Heke' dans *Old New Zealand*, p. 267.

nous avons vaincu, notre victoire n'est pas de nous, mais elle vient de Dieu, oui c'est Dieu qui nous rend forts : c'est à la prière e Ihowa [à Jéhovah], que je dois la vie (28, dimanche 21 décembre 1845).

Hone Heke, qui a suivi l'enseignement religieux des missionnaires anglicans, pensait que ses années de prières lui accordaient le pouvoir et la protection du Dieu des Européens.⁶¹ L'idée selon laquelle un croyant serait invulnérable aux balles était également répandue chez les Maoris de la région Thames-Waikato à la même époque. Des Maoris affirmèrent au missionnaire anglican Hamlin que : « two persons who believed would in war beat 100 others ». ⁶² Cette croyance en la protection de la prière trouvait d'ailleurs des illustrations dans les histoires bibliques dont les Maoris étaient friands et curieux, comme l'histoire de Samson tuant 1000 hommes, ou celle de David et Goliath que Garin relate à ses paroissiens.

Cependant, l'attitude générale, notée par exemple par Richard Davis, qui s'occupait du haut de Mangakahia et des régions de Kaikohe et Kawakawa, est une désaffection de la prière des missionnaires britanniques, en conséquence de la guerre :

The present state of my district saddens my heart very much, so at times as to affect my constitutional health [...] During the war I had a pretty good number of people with me whom I thought sincere, but several have withdrawn themselves from a regular attendance at public worship since the war, and some of the baptized young men have recently been tattooed.⁶³

À Kororareka, la guerre porte également un grand coup à la mission catholique, qui perd momentanément ses paroissiens. Le père Bâty se désole dans sa lettre à J. C. Colin que :

cette place, autrefois si fréquentée par les naturels dont un bon nombre venaient les dimanches aux offices et dont environ 60 communiaient à toutes les fêtes, ne sera pas probablement fréquentée de long temps⁶⁴

⁶¹ F. E. Maning, *History of the War in the North of New Zealand Against the Chief Heke* dans *Old New Zealand*, p. 304.

⁶² K. R. Howe, 'The Maori Response to Christianity in the Thames-Waikato Area, 1833-1840', *NZJH*, p. 36.

⁶³ R. Davis, *A Memoir of the Rev. Richard Davis*, 1865, p. 319.

⁶⁴ Lettre du père Bâty à J. C. Colin, 27 avril 1845, Kororareka, APM Z208. Rome.

Pour Garin, la guerre est déplorable et surtout les destructions et pertes humaines que celle-ci provoque. Il se désole tout particulièrement du pillage des habitants européens à Kororareka et à Whangarei dont il est le témoin. Mais Garin est conscient aussi des raisons et motifs profonds qui animent les Maoris qui combattent. Sans avoir, comme le frère Emery, une franche sympathie pour Heke et ses alliés, Garin n'en éprouve pas moins un certain respect pour cette prise de conscience du joug d'une autorité coloniale par un peuple indigène. Alors que le frère Emery voit les événements de la guerre comme une juste leçon donnée aux missionnaires protestants et à la nation britannique, Garin est plus circonspect.⁶⁵ Bien des années plus tard, en 1876, alors que Garin est le curé de paroisse de Nelson, les événements dont il fut le témoin pendant cette période sont le sujet d'une conférence publique qu'il donne en vue de collecter des fonds pour sa paroisse. Garin intitule son discours 'Some New Zealand History From Many Years Ago'. C'est d'après ses 'Notes de mission' que Garin reconstitue les événements de la guerre. Le ton général de la présentation n'est pas une condamnation franche de la position de Heke. Au contraire, tout au long de ce discours, Garin montre une certaine solidarité pour les combattants. Dans le style habituel du prêtre de paroisse, Garin tourne sa conclusion en forme de morale pour ses auditeurs, mais ce qui doit être retenu est pour le moins inattendu. Habilement, Garin lie sa propre cause avec celle des chefs Maoris des années 1840 et identifie leur réclamation de liberté avec sa propre situation qui le confronte aux autorités du pays. En 1876, Garin est engagé dans une lutte acharnée avec la Loi sur les écoles et la laïcisation du système scolaire néo-zélandais. Garin conclut ainsi : « And since the Politicians regard themselves as more civilized than the Maoris, their disregard for our rights is an even sadder matter than those I have described from so many years ago. »⁶⁶

Conclusion

La relation privilégiée que Garin avait avec de nombreuses personnes et la liberté de mouvement dont il disposait lui ont permis de laisser un témoignage original sur la situation de l'époque. Même si les événements et attitudes observés sont filtrés par le regard et l'expérience de Garin, le journal reste un document précieux sur les attitudes

⁶⁵ Lettre de frère Emery à F. François, Baie des Iles, 14 septembre 1845, dans E. Clisby (FSM) (éd.), *Letters from Oceania*, vol. 3, p. 165.

⁶⁶ 'Lecture given by Father Antoine Garin at the Provincial Hall on Wednesday 1876', Archives St Mary, Nelson.

et réactions de certains Maoris pendant les événements de Hone Heke. Mais des témoignages comme celui de Garin sont rares. La plupart des documents écrits sur ces événements concernent des événements militaires et le parti des Européens et omettent de mentionner le rôle pourtant crucial des participants maoris dans l'histoire. L'historien James Belich, par exemple, a démontré l'impact de ces événements sur l'histoire de la Nouvelle-Zélande.⁶⁷

Le journal permet ainsi d'identifier le rôle et la place de certains acteurs de l'histoire et souligne l'impact non négligeable des politiques maories de cette période. Pour Tirarau, cette période amorce une longue relation réciproque avec les autorités gouvernementales qui joueront souvent en sa faveur dans la période à venir.

⁶⁷ Dans son livre et ses documentaires consacrés aux guerres maories du dix-neuvième siècle connus sous le titre général de *New Zealand Wars*.

CONCLUSION

Peu d'attention a été portée sur les écrits des premiers prêtres français en Nouvelle-Zélande et leurs relations avec le peuple maori. L'historiographie moderne a souvent dédaigné un pan entier de l'histoire de la Nouvelle-Zélande en omettant de se pencher sur ces sources documentaires, qui, si elles ne sont pas toujours d'un accès aisé, n'en recèlent pas moins des informations cruciales nous permettant de mieux comprendre les relations entre missionnaires catholiques et Maoris à cette période. En effet, ces prêtres, en vivant dans une grande proximité avec leurs paroissiens, acquièrent une connaissance presque intime avec le peuple à convertir et un regard neuf sur l'évangélisation dans le Northland des années 1840.

Si l'immersion de Garin dans le monde maori n'était pas une situation unique pour un Européen de cette époque, ses efforts pour comprendre et approcher ses paroissiens sont tout à fait remarquables. Garin se distingue par son ouverture, ses efforts pour se faire accepter et pour s'imposer dans un monde culturellement et linguistiquement étranger. Cette immersion ne fut cependant pas sans heurts, puisque si elle lui apporte une connaissance presque intime de ses paroissiens, elle le confronte à une réalité qu'il avait omis de reconnaître. Garin prend conscience que les Maoris s'approprient le christianisme pour poursuivre leurs propres buts et projets. De plus, leur application du christianisme ne correspond guère avec la vision idéalisée de Garin d'une paroisse de néophytes dont il serait le cher pasteur. La réaction maorie touche profondément Garin, qui, après ces années vécues dans la mission maorie, développe un sentiment amer, presque cynique sur les motifs maoris d'adhésion au christianisme.

Malgré l'amertume de Garin, le journal donne des preuves que le christianisme n'était pas simplement considéré comme une foi alternative. Le christianisme, sous la forme de son dogme et de ses idées religieuses, était observé avec attention, manipulé et exploité pour répondre à des buts précis. Nombreux étaient ceux qui trouvaient les idées chrétiennes novatrices et pertinentes et les appliquaient dans leur vie de tous les jours, même si parfois ces idées étaient détournées, modifiées ou ré-interprétées dans le processus.

Les missionnaires, en apportant en Nouvelle-Zélande leurs divisions théologiques et leurs débats sectaires, facilitèrent d'une certaine manière l'appropriation des idées chrétiennes par les Maoris adhérents à chacune des confessions religieuses européennes. Dotés d'outils théologiques approfondis acquis, dans le cas des catéchistes protestants, dans les centres de formation des missions, ils s'engageaient avec ardeur et grand plaisir dans les discussions et débats provoqués par la division religieuse.

L'analyse des 'Notes de mission' a révélé le rôle important des missionnaires européens dans la diffusion, entre autres, d'un nouveau système de lois, auquel les Maoris pouvaient accéder afin de les utiliser au sein de leur propre société. La Bible, perçue comme un texte ayant une valeur de loi pour Maoris comme pour Européens, fournissait un outil recherché par ceux qui voulaient adapter et accéder à des options alternatives au cercle de violence impliqué par exemple par la loi traditionnelle de utu. Dans un article récent, l'historien K. R. Howe s'étonne qu'en Nouvelle-Zélande, le rôle des missionnaires ait souvent été sous-estimé. Il note : « the role of missionaries and Christianity... mainly petered out [in New Zealand] I suspect, because missionaries are now too readily seen as agents of wicked colonial practice, at least in historical if not theological communities. Yet Christianity has been perhaps the most powerful of all western influences used by Maori and Islanders, and has had profound consequences for all aspects of their respective cultures. »¹ L'étude des 'Notes de mission' a permis, il nous semble, de donner quelques éléments permettant, dans une certaine mesure, de réinterpréter, à travers l'exemple de Garin, le rôle du missionnaire comme diffuseur d'idées nouvelles. En donnant accès par le biais de l'alphabétisme, de techniques nouvelles comme le komiti, ou des outils théologiques pertinents, le christianisme eut un impact majeur sur le regard que les Maoris posèrent sur la société européenne.

L'analyse de la confrontation entre les idées religieuses traditionnelles et les idées chrétiennes a révélé également que certains aspects du christianisme furent simplement incorporés dans un système cosmologique préexistant et avaient un sens pour les nouveaux convertis. En intégrant les entités cosmologiques du christianisme dans leur monde cosmologique, les nouveaux convertis formulaient de nouvelles synthèses plus appropriées à leurs attentes et à leurs besoins du moment.

¹ K. R. Howe, 'Two Worlds ?', *New Zealand Journal of History*, 37, no. 1, 2003, p. 52.

Les 'Notes de mission' sont plus qu'un simple journal « journalistique », elles donnent un regard sur la mission maorie et ses acteurs. Surtout elles offrent une opportunité à la voix de l'Autre de s'exprimer. La grande abondance de dialogues, les références linguistiques, la citation entière de conversations ou de paroles individuelles sont particulièrement utiles pour nous lecteurs du vingt et unième siècle. Le journal est une source documentaire maorie précieuse à une époque où les traces d'une culture orale sont rares. L'aspect 'journalistique' du journal en fait un très bon témoin de la culture maorie à une période où celle-ci fait face à de nouveaux concepts. Ce n'est que dans les années 1850 que le gouverneur Grey incite les chefs maoris à mettre sur papier les récits de leurs traditions, légendes et coutumes.²

L'écriture du journal est un instrument dans le travail d'évangélisation, mais il remplit aussi une fonction plus intime pour un jeune missionnaire immergé dans le monde maori et colonial. Né d'un désir d'enregistrer, le journal devient aussi le reflet, l'expression du moi profond du narrateur. C'est un lieu refuge, un lieu matriciel, où Garin peut se confier, se confesser presque et se retrouver. Le passage à l'écrit impose un arrêt, une réflexion, un retour sur soi, qui donne un espace au « moi » de Garin, face aux « moi » des autres auxquels il ne peut échapper.

Enfin, notre dernier chapitre s'est donné pour projet de poser quelques jalons parallèles permettant de mieux comprendre les événements de la guerre de 1845-6 à travers les données du journal. Vivant à une distance proche des combats, Garin était particulièrement bien placé pour voir lui-même et témoigner de l'attitude et des doutes que ces événements entraînaient dans les esprits maoris. Il nous a semblé important de relever le rôle crucial que jouèrent les chefs du Northland qui choisirent de ne pas se joindre à Hone Heke et Kawiti, préférant une alliance politique avec le Gouverneur des Pakeha plutôt que la guerre. Les divergences d'interprétation du Traité, au-delà des alliances tribales traditionnelles, étaient des éléments cruciaux dans cette guerre.

Antoine Garin était aussi un « Autre » pour les Maoris de Mangakahia. Sa façon de communiquer le Christ-humain, immanent et transcendant, a fait de lui quelqu'un d'attentif et concentré sur un seul projet. Mais s'il avait une relation toute particulière avec sa foi, il n'en avait pas moins une ouverture d'esprit extraordinaire. Si la structure

² K. Sinclair, 'George Grey', dans le *Dictionary of New Zealand Biography*, vol. 1.

de sa personnalité était chrétienne, Garin était aussi capable d'aller au-delà de ses préjugés religieux pour participer, prendre part, instaurer et entretenir un dialogue avec les participants du monde qui l'entourait.

Garin a vécu les dilemmes de son temps, mais il a réussi aussi à s'imposer et obtenir une reconnaissance et un statut au sein du monde de l'Autre. « Rangatira pakeha », prêtre de paroisse, payeur ou vigneron, c'est par cette polyvalence, sa grande capacité à s'adapter à tous les rôles que Garin a su gagner sympathie et respect.

Hélène Serabian: Le journal du Père Garin, 1844-1846

Deuxième partie

Texte

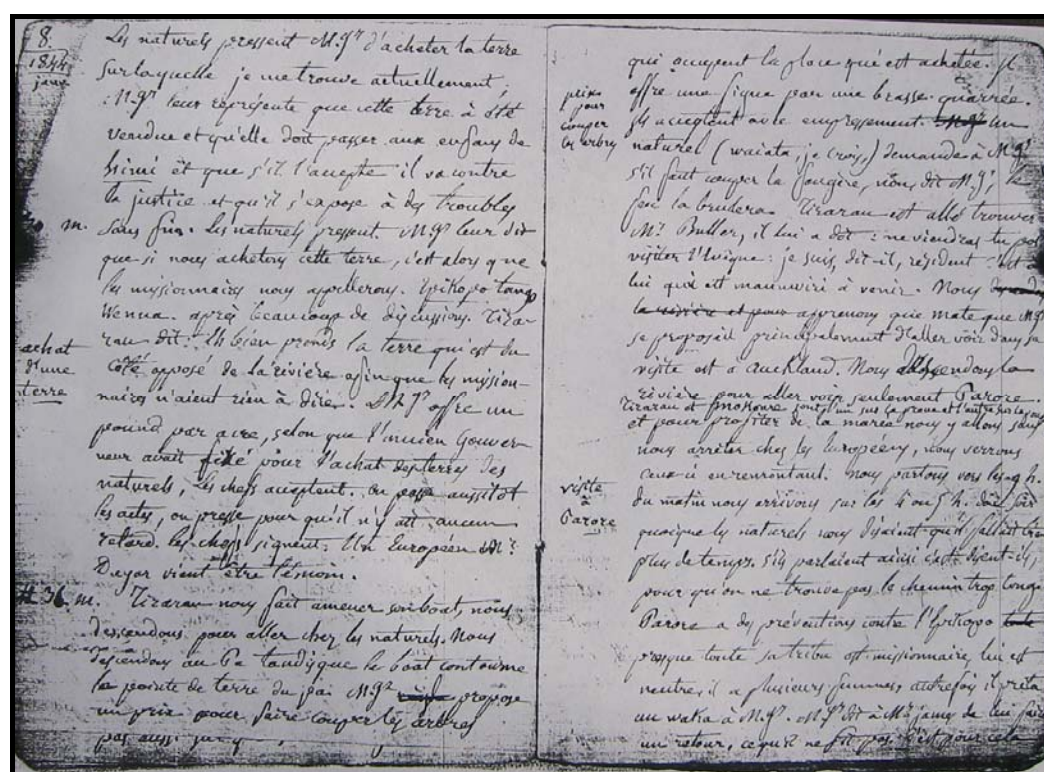
TABLE DES MATIÈRES

Notes sur l'établissement du texte		383
« Notes de mission », transcription et annotations		
janvier-mai	1844	401
notes		484
mai-octobre	1844	495
notes		603
janvier-octobre	1845	607
notes		753
janvier-septembre	1846	753
notes		841
Annexes		
Résumés / traductions des lettres en maori		845
Index des personnes		849
Index géographique		861
Sources et bibliographie		865

NOTES SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Les carnets

On lira dans cette thèse, les 'Notes de mission' de Garin (années 1844-6) rétablies d'après des photocopies du manuscrit original conservé dans les archives des Pères Maristes à Rome.¹ Les années 1844 et 1845 sont complètes, mais il manque les mois de septembre à décembre de l'année 1846, qui auraient constitué vraisemblablement le volume 6 du tome 3. Le document original a été relativement bien conservé et le déchiffrement de la plupart des pages ne comporte pas de difficulté majeure. Les pages 430-1 et 436-8 (1844, T.2, vol. 5) font cependant exception, leur état rend le déchiffrement pratiquement impossible.



Deux pages des Notes de mission, p. 8-9, janvier 1844

¹ En Nouvelle-Zélande, le microfilm qui contient les pages du journal se trouve conservé à la Bibliothèque Turnbull de Wellington et a fourni un complément indispensable au document photocopié.

Les ‘Notes de mission’ furent rédigées sur de petits cahiers identiques en taille et forme, reliés à la main. Les années 1845-6 forment en tout onze volumes indépendants et paginés (sans compter le dernier volume manquant). Ces textes ne portent pas de page de titre, à l’exception des numéros de tomes et volumes et des mois qu’ils couvrent. Sur le premier volume conservé aux archives de Rome, on peut lire l’inscription par une tierce personne : « Journal du P. Garin, année 1844 », probablement ajoutée à une date ultérieure à la rédaction des manuscrits. Aucun écrit de Garin, en effet, ne laisse supposer qu’il faisait références à ces textes par l’appellation de ‘journal’.

Composition des tomes et volumes

Tome 2, année 1844

1 ^{er} volume	janvier – février	p.1-60
2 ^e volume	février – mars	p.61-120
3 ^e volume	mars – mai	p.121-214
4 ^e volume	mai – juillet	p.215-322
5 ^e volume	juillet–novembre	p.323-438
6 ^e volume	novembre – décembre	p.439-498

Tome 3, années 1845-6

1 ^{er} volume	janvier – mai	p.1-104
2 ^d volume	mai – novembre	p.105-322
3 ^e volume	novembre – décembre	p.1-33
4 ^e volume	janvier – avril	p.1-92
5 ^e volume	avril – septembre	p.1-128

Remarques générales sur les principes d’établissement du texte

Comme Daniel Ternois le remarque en matière d’établissement de texte,² deux partis radicaux s’opposent et ont tous deux le mérite de la franchise, sinon de la simplicité : moderniser l’orthographe et la ponctuation conformément aux usages d’aujourd’hui ou adopter une transcription dite « diplomatique » ou « chartiste », scrupuleusement fidèle au manuscrit autographe, à la virgule près, quelles qu’en soient les incorrections.

² Daniel Ternois, ‘Lettres d’artistes’, *Nouvelles approches de l’épistolaire*, p. 58.

L'inconvénient, c'est que cela rend la lecture pénible, semée de menues fautes indéfiniment répétées, comme il remarque avec pertinence.

Une édition diplomatique eût rendu le texte de Garin difficilement lisible ; inversement, trop de libertés prises avec le texte auraient réduit considérablement l'intérêt de cette transcription. Étant partisane du plus grand respect possible du manuscrit, je me suis astreinte à la plus grande fidélité dans la transcription, en observant toutefois quelques conventions typographiques pour ne pas gêner inutilement une lecture courante. Ainsi des corrections minimales ont été effectuées et sont destinées à rendre le texte intelligible et de lecture aisée : accents, apostrophes, capitales, et la ponctuation seront complétés ou rectifiés seulement là où c'est indispensable. En ce qui concerne l'orthographe, j'ai imité certaines conventions énoncées par Douglas Siler dans l'établissement des lettres de James Pradier.³ Ainsi, l'orthographe de Garin n'a pas été littéralement reproduite et a été parfois alignée sur l'usage courant.

La grande régularité de la tenue du journal (peu de dates omises, succession des jours impeccable) fait du journal un document facile à suivre pour le lecteur et offre une grande homogénéité de lecture. L'écriture de Garin est généralement lisible, même si elle est ponctuée de nombreuses abréviations, de mots en maori, et d'anglicismes fréquents. On observe relativement peu de ratures : la main court avec la pensée précipitée.

Dans le cas de corrections (mots biffés, effacés ou surchargés), j'ai reproduit, sauf exception, l'état dernier du manuscrit, en signalant dans l'apparat le ou les états antérieurs. Parmi les ratures, seules sont notées celles qui ont paru révéler un détail significatif ou marquer de façon intéressante la volonté de Garin de spécifier ou exemplifier une remarque. Les rectifications (après ou pendant l'écriture) m'ont semblé significatives dans la mesure où elles démontrent un besoin de clarification du texte (ou contexte) pour l'auteur lui-même ou pour un lecteur extérieur. Elles révèlent également une relecture des 'Notes de mission' et le phénomène d'autocensure parfois signifiant dans un écrit personnel. Lors du passage d'un texte manuscrit à une forme typographique, un certain nombre de détails sont voués à disparaître : c'est ainsi avertie que j'ai établi ma transcription en essayant de garder un œil alerte à tous les détails.

³ J'ai ainsi suivi certaines directions générales données par Douglas Siler dans l'établissement du texte de la correspondance de James Pradier : *Correspondance*. I, 1790-1833, pp. XVI-XVIII, Genève: Droz, 1984.

L'idéal serait de ne proposer au lecteur, parmi la foison des variantes, que celles qui portent sens. Au demeurant, la reproduction quasi photographique d'un texte manuscrit est un leurre. Je tenterai de relever les hésitations de la plume ; même si elles ne sont pas nécessairement celles de l'esprit. On note ainsi quelques corrections de Garin effectuées après coup, toutefois peu nombreuses comparées au volume de l'écriture. Ces additions ont généralement pour fonction de spécifier un détail et éclairer une lecture ou re-lecture future.

Cette transcription vise donc à donner un compte-rendu explicatif du document tout en tenant compte du travail de celui qui écrit, ses hésitations, et réécritures, sans négliger l'ancrage géographique du journal. Mes choix en matière d'établissement du texte ont été fortement influencés par une volonté de conserver les particularités d'une écriture au jour le jour, tandis que les choix typographiques visent à régulariser le texte et améliorer sa lisibilité. Les détails des critères suivis dans l'édition du document sont mentionnés ci-dessous.

Présentation du texte : composition et datation

Une attention particulière a été apportée à la transcription des dates. Toutes les dates (jour, année et mois) et la numérotation originale des pages ont été conservées. La structure du texte et ses divisions ont été reproduites dans la plupart des cas. Les différentes notes de marge ou entrées ont été, dans la mesure du possible, réassociées avec les paragraphes qui leur correspondent. Cela signifie que parfois un paragraphe a dû être sectionné arbitrairement, mais cela a permis d'aérer le texte, car l'auteur, soucieux d'économiser le papier, allait assez rarement à la ligne, et de créer d'une façon discrète un certain nombre de paragraphes en relation avec les notes de marge. Un style uniforme pour la présentation des dates (jours, mois et années), des entrées et la numérotation des pages a été adopté.

Graphies : modifications orthographiques

L'orthographe de Garin est parfois archaïque par habitude héritée du dix-huitième siècle. Garin écrit à une époque où l'orthographe a subi des changements, et son écriture reflète cette instabilité. Ainsi des mots tels que « paroître », « connoître », « foible » ou

« affoiblir » n'ont pas encore leur orthographe fixe avec « a ». Et, comme des écrivains de son temps, Garin redouble certaines consonnes comme dans « appercevoir » et « appaiser ». Dans tous ces cas, j'ai rétabli l'orthographe moderne usuelle. Les pluriels en « -ns » des mots comme « enfans », « parens », couramment employés jusqu'en 1848, ont été également modernisés.

J'ai maintenu en les signalant d'un [sic] (et parfois de la forme requise) quelques graphies aberrantes, telles que des fautes d'orthographe, des fautes de genre, des fautes d'accord. En revanche, les orthographe anciennes mais régulières et aisément déchiffrables pour un lecteur moderne ont été laissées en l'état. C'est le cas des formes typiques telles que : *bled* (dont l'orthographe est en vigueur jusqu'au dix-neuvième siècle), *nud*, *sçu*, *sceau*, *verd*, *guères*, *jusques*, *paschal*, *payement*, *payerai*, *forest* (mais on trouve aussi *forêt*). Le *Trésor de la Langue Française* mentionne que la conjugaison traditionnelle de « asseoir » ne conserve pas le « e », toutefois certains auteurs le conservent afin d'uniformiser la conjugaison avec l'infinitif. J'ai choisi ici de conserver l'orthographe de Garin. J'ai conservé aussi son usage des accents circonflexes sur « sâler », « bâlle », « mâlles », « pâ » et sur le « û » de mots comme « sçû » ou « crû » ou certains participes passés. Cette pratique devait, me semble-t-il, représenter l'accent de sa région natale. À cette époque l'orthographe n'était pas fixe et l'écriture de Garin reflète l'état de la prononciation régionale. On lit en 1808, dans les *Statistiques générales de la France* : « Un des caractères distinctifs du patois de la Bresse est le retour très-fréquent de la terminaison « o » prononcé grave et très-allongé, qui se retrouve presque toujours pour son final [...], à l'infinitif et au particulier des verbes de la première conjugaison. Cette terminaison se change en « a » long et ouvert dans le patois du Bugey, précisément dans les mêmes modes. »⁴ Il est très vraisemblable que Garin écrive « pâh » ou « pâ » afin de rendre orthographiquement la différence de longueur de la voyelle qu'il est capable de reconnaître.

En plus des accents circonflexes, Garin accentue parfois de façon assez arbitraire : très peu d'accents graves ; des accents aigus sur les « é » de la première syllabe des mots, rarement ailleurs ; le plus souvent des points sur les « i » et les « j ». Ces habitudes particulières à Garin ou tout autre écrivain pressé par le temps, d'ailleurs assez

⁴ M. Bossi, *Statistique générale de la France, publiée par Ordre de Sa Majesté l'Empereur et le Roi*, p. 318.

variables, m'ont paru présenter peu d'intérêt. J'ai donc rétabli partout l'accentuation habituelle moderne.

Les impératif des verbes en « -er » orthographiés avec un « s » à la seconde personne du singulier ont également été conservés (même si ce n'est pas une pratique régulière), puisque c'était encore l'usage au dix-neuvième siècle.

Les accents circonflexes parfois manquants ou difficilement déchiffrables sur les verbes conjugués ont été rétablis (c'est le cas, par exemple, de « j'aurai dû leur donner l'exemple », 147, 12 avril 1844 ; et de « sans que Mgr le leur eût dit », 20, 3 février 1844). La plupart des accents sur les conjugaisons ont été rétablis en raison de la difficulté à lire ou à les déchiffrer. Garin les respecte la plupart du temps.

Les mots dont l'orthographe est douteuse (s'agit-il de fautes ou de simples négligences de plume d'un homme qui écrit vite comme il pense ?) ou que l'on rencontre généralement dans les manuscrits de cette période ont été modernisés. C'est le cas de :

ms de Garin	corrigé
au quel	auquel
audessus	au-dessus
dabord	d'abord
du quel	duquel
endessus	en dessus
le quel, la quelle	lequel, laquelle
les quels, les quelles	lesquels, lesquelles
long-temps	longtemps
par fois	parfois
parceque	parce que

J'ai corrigé également les apostrophes inexistantes ou illisibles. C'est le cas de « la/l'a » (l'a battue (72, mars 1844) ; l'a pincée (30, février 1844), l'a réparé et peint (73, mars 1844). Garin fait relativement peu de fautes d'orthographe à l'exception de quelques fautes d'accord, d'étourderie ou d'ignorance qui sont alors signalées. L'erreur mineure suivante, caractéristique de l'orthographe courante de Garin, a aussi été rectifiée partout : « cepandant » pour « cependant ». Les cédilles qui font souvent défaut ont été rétablies, celles superflues ont été éliminées (hormis quelques exceptions).

Les liaisons orthographiques de Garin telles que « rien est caché » (p. 142, 1845) ont été conservées.

Le trait d'union entre « très » et l'adjectif qui le suit a été conservé. En revanche, j'ai préféré moderniser les locutions simples dont l'orthographe n'est pas toujours uniforme. C'est le cas, par exemple de :

ms de Garin	corrigé
à-peu-près	à peu près
au dessous	au-dessous
au dessus	au-dessus
ceux là	ceux-là
en-dessous	en dessous
en-dessus	en dessus
jusque là	jusque-là
là bas	là-bas
peu-à-peu	peu à peu
tout-à-coup	tout à coup
tout-à-fait	tout à fait
tout-à-l'heure	tout à l'heure

Les traits d'union manquants ont été suppléés et ont été ajoutés aux pronoms inversés selon l'usage moderne ainsi qu'à « demi-heure », « demi-journée », « par-dessus », « Nouvelle-Zélande ».

Dans tous les autres cas, l'orthographe de Garin a été respectée et a été scrupuleusement reproduite. Les restitutions orthographiques des noms propres et autres mots qui ne sont pas reconnaissables immédiatement sont données à la suite entre crochets lorsqu'ils apparaissent dans le texte pour la première fois.

Les anglicismes, les orthographes anglaises et certains mots ou expressions simples, empruntés au vocabulaire maori, seront mentionnés en notes ou seront suivis de leur équivalent en français à leur première occurrence dans le texte. La fréquence des anglicismes et du vocabulaire maori reflète l'environnement de biculturel dans lequel

Garin vivait. Afin d'éviter des surcharges de 'sic', une liste des anglicismes les plus fréquemment utilisés par Garin est donnée ici (cette liste ne se veut en aucun cas exhaustive) :

ms de Garin	corrigé
boat	bateau, baleinière
bushel	boisseau
catholic	catholique
face	visage
fence	clôture
fig	figue de tabac
goods	marchandises
M ^{ess} (missus)	madame
pie	tourte
pound	la livre sterling des colonies
quarré	bois dégrossi

Les emprunts au vocabulaire maori sont assignés de leur traduction française au regard entre crochets, et dans certains cas font appel à une note explicative.

Noms propres

J'ai maintenu les graphies (souvent phonétiques et parfois étranges) des noms de personnes ou de lieu, en restituant éventuellement entre crochets les lettres manquantes ou en marquant d'un [sic] certaines graphies trop fantaisistes. Toutefois, dans la plupart des cas, la forme correcte (lorsque celle-ci est connue) a été ajoutée entre crochets à la première occurrence du mot. Le lecteur pourra ensuite se reporter à la fin de la transcription, aux indexes complets des noms de lieux et de personnes comportant les variantes et les écritures phonétiques des orthographe.

Abréviations

Le texte de Garin fourmille d'abréviations, qui ont été en principe développées entre crochets. Dans les mots ainsi 'étendus', toutes les lettres qui ne figuraient pas dans l'abréviation ont été mises entre crochets. Ainsi « pr » est restitué : « p[ou]r », « mécontent^t » devient « mécontent[emen]t ». Il m'a semblé que ce principe faciliterait la lecture du texte. Cependant, certaines abréviations courantes et aisément reconnaissables par un lecteur moderne ont été conservées, en voici une liste complète.

Conventions d'écritures utilisées par Garin :

& ^c ; & ^c & ^c	etc. (et cetera)
£	livre(s)
c.-à-d.	c'est-à-dire
h.	heure, heures
id.	idem
J. C.	Jésus Christ
M ^e	madame
M ^{ess}	missus (anglais) pour madame
M ^{gr}	monseigneur
M ^r	monsieur
MrMr [ou] M.M ^{rs}	messieurs
v.g.	verbi gratia
viz	videlicet, à savoir
1 ^{er} , 1 ^{ere} , 2 ^{d(e)}	premier, première, second(e)
1 ^o , 2 ^o	primo, secundo, etc.
6 ^{ne}	demi-douzaine
8 ^{ne}	huitaine
10 ^{ne}	dizaine
7 ^{bre}	septembre
8 ^{bre}	octobre
9 ^{bre}	novembre
10 ^{bre}	décembre

Majuscules

Garin les emploie de façon très arbitraire. Il met souvent une majuscule aux noms génériques comme : Père, Gouverneur, Frère, Établissement, etc. et n'en use pas pour les noms propres, lieux ou personnes. J'ai rétabli les minuscules pour les noms génériques. Pour la clarté de la transcription, les majuscules qui font défaut ont été également rétablies suivant l'usage courant (début de phrase, après un point, un point

d'exclamation, d'interrogation ou de suspension, tiret). J'ai de plus conservé une capitale à « Évêque » lorsque celui-ci désigne l'Évêque Pompallier.

Ponctuation

C'est là le problème le plus délicat, car, contrairement à l'orthographe et à l'accentuation, la ponctuation joue un rôle essentiel dans le style de celui qui écrit. Malgré mon désir de transcrire le manuscrit dans toute son originalité, il m'a fallu faire quelques concessions pour faciliter la lisibilité du texte. En effet comment discerner par exemple entre les points et les arrêts de la plume ? La ponctuation a été respectée toutes les fois que Garin a adopté à son endroit un système cohérent, mais il a été nécessaire de suppléer des marques de ponctuation pour assurer la cohérence du texte et afin de clarifier le sens de certaines phrases. Ainsi, une ponctuation minimale a été ajoutée, si le sens est clair ou évident, en fin de ligne ou de page. J'ai cependant opéré une observation attentive des changements inhabituels ou des variations pouvant être significatives : la ponctuation, même si elle est irrégulière, sera alors conservée. Si de tels changements auraient eu pour résultat une ambiguïté dans la phrase, ceux-ci ont été omis.

Il convient de noter que les points d'interrogation ou d'exclamation originaux et l'emplacement des parenthèses du manuscrit ont généralement été respectés – les exceptions sont mentionnées en note. En revanche, de nombreuses additions ont dû être effectués. J'ai ajouté un certain nombre de virgules, de points d'exclamation ou d'interrogation – que Garin omet souvent – lorsque la clarté de la phrase ou du développement l'exigeait. La ponctuation manquante (omise ou illisible) en fin de ligne ou de page (virgule, points ou points virgules) a été complétée. Ces ajouts ont été cependant réduits au strict minimum. Les parenthèses ouvertes ont été refermées.

On trouvera dans le texte beaucoup de points virgules, selon l'usage du dix-neuvième siècle et que Garin utilise à profusion. Puisqu'il donne souvent à ces points virgules la valeur de virgules, de deux points, ou point, il m'a paru possible dans ce cas de prendre la liberté de ponctuer. Cette remarque s'applique aussi aux virgules qui ont été parfois transformées en points. Les points successifs ont été réduits à trois points de suspension.

Tirets

J'ai préféré interpréter les tirets simples en points, virgules ou point virgules suivant le rythme de la phrase, en évitant surtout de la briser. Les nombreux points suivis d'un tiret ont été résolus par un point s'ils terminent une phrase ou un paragraphe. Les tirets en fin de phrase ou paragraphe ont été conservés lorsqu'ils ont pour fonction de séparer ou d'encadrer une portion de texte, mais ils ont généralement été supprimés en fin de phrase ou lorsque Garin les utilise pour indiquer un nouveau locuteur.

Ponctuation des dialogues/Marques de discours

Le problème principal est survenu lors de la transcription et présentation des dialogues. En effet, Garin rapporte fréquemment la parole des auditeurs et les histoires qui lui sont rapportées. Mais il omet de signaler les marques de ponctuation permettant de distinguer clairement le locuteur de la propre narration du diariste. Les dialogues sont écrits à la suite, séparés parfois seulement de virgules, de points virgules ou sans aucune séparation. Il m'a semblé nécessaire de transformer des virgules originales en point final afin de séparer et clarifier les dialogues et afin d'obtenir un système cohérent. En cas de doute sur le locuteur, la ponctuation a été laissée en l'état.

En cas de dialogue entre plusieurs interlocuteurs, le choix des tirets opté par Garin a été conservé. La ponctuation interne des dialogues pose question également et est difficile. Une ponctuation minimale à l'intérieur des dialogues est parfois ajoutée. Les points d'interrogations ont été substitués aux points finals, voire même aux virgules, lorsque ceux-ci n'ont pas été indiqués et lorsqu'il est clair que Garin utilise le style direct. Les points de suspension originaux ont été respectés.

Restitution

Dans plus d'un cas il a été nécessaire de restituer, pour rendre le texte intelligible, des mots ou des parties de mot qui se trouvaient manquer dans le manuscrit. Ces éléments (mots manquants ou illisibles) restitués ont toujours été placés entre crochets. Ils ont été imprimés en caractères romains si la restitution avait été rendue nécessaire par un accident ayant affecté le manuscrit lui-même (passage détérioré, feuille déchirée, pliée ou tachée), et en caractères italiques s'il s'agissait d'une suppléance requise simplement par le sens. Les mots que l'on n'a pu restituer dans un passage détérioré ou sur une feuille déchirée ont été remplacés par des points de suspension et mis entre crochets.

Les mots dont la lecture est douteuse ont été accompagnés d'un point d'interrogation entre crochets. Toute date restituée a été indiquée entre crochets.

Annotation : Notes et variantes

On trouvera à la suite de la transcription deux séries d'annotations appelées par des signes différents. Aux chiffres romains correspondent exclusivement les particularités du manuscrit, ratures, additions de Garin et commentaires sur le document original. Dans le cas de ratures ou de corrections, j'ai reproduit, sauf exceptions, l'état dernier du manuscrit, en signalant en notes le ou les états antérieurs. Comme je l'ai signalé précédemment, Garin écrivant au fil de la plume fait assez peu de ratures ; les plus significatives ont été signalées en variantes. Les notes internes au manuscrit ont été insérées aux passages auxquelles elles se réfèrent. Elles seront précédées de la mention *Addendum*. Les hésitations, réécritures, corrections de passages sont annotées lorsque j'ai pu les discerner. Ces notes donneront aussi des précisions sur le sens de passages difficiles ou incertains ainsi que des commentaires sur certaines structures inhabituelles pour un lecteur moderne.

Les notes de page signalées par des chiffres arabes ont pour but de permettre une meilleure compréhension du texte, de situer, par rapport à Garin, les personnes et les événements auxquels il fait plus ou moins brièvement allusion et de donner un éclairage sur les impressions et les expériences enregistrées par Garin et ses contemporains afin de donner « corps à la matière » et construire un portrait de sa vie à Mangakahia.

De nombreux renvois et les différents indexes permettront une consultation que j'espère aisée. Les traductions possibles des dialogues ou phrases longues en maori dont le sens n'est pas clairement indiqué dans le texte ou contexte figurent également dans les notes de texte. Lorsque le sens d'un passage en langue maorie est donné à l'intérieur du texte, j'ai choisi de l'indiquer en italiques.

Pour les notes explicatives, j'ai consulté entre autres, les dictionnaires et biographies de Nouvelle-Zélande, le *Grand Dictionnaire Universel* de Pierre Larousse (1878) et le *Trésor de la Langue Française*, le *Dictionnaire de l'Académie Française*, 6^e édition, 1832 (en version informatisée) pour la vérification et les explications sur les formes désuètes ou inusitées. Le dictionnaire de MacPherson a été précieux pour les notices médicales tandis que le dictionnaire de W. Williams a fourni la traduction de la plupart

du vocabulaire maori. *Le Dictionnaire du monde rural* de M. Lachiver a été également précieux pour certains mots ou expressions inusités ou régionaux employés par Garin.

En règle générale, l'orthographe des noms de localités a été donnée en fonction de l'usage commun. *Wise's New Zealand Guide* et le *Heinemann New Zealand Atlas* ont servis de guide chaque fois qu'il en a été possible. Toutefois de nombreux noms de lieux de l'époque n'ont plus cours ; ceci s'applique tout spécialement aux localités maories. La plupart des orthographes de Garin sont reconnaissables à partir de leur forme moderne et d'autres, comme « Wangarei » sont conformes à l'usage commun de l'époque ; mais certaines semblent dériver des tentatives de Garin à des versions phonétiques. Cependant, avec le temps, son orthographe tend à se stabiliser. De plus il ne faut pas oublier qu'il y avait peu de standardisation de la langue maorie à cette période, à laquelle s'ajoute la présence de variations régionales.

Le principal problème de Garin réside dans l'orthographe de certains phonèmes comme « au », « ou » et la séparation de certaines voyelles avec un « h ». On trouve par exemple pour « kauri » : « kahori » et « kaori », Mangakaia pour « Mangakahia ». Dans les cas d'une écriture conséquente, j'ai choisi d'harmoniser l'orthographe avec la pratique de Garin la plus courante. Il faut noter néanmoins que Garin fait preuve d'une grande précision orthographique dans ses citations en maori qui s'améliorent tout au long de l'écriture du journal. De plus, comme Garin écrit à une période où il n'y avait pas de transcription uniforme du « wh », ni de macrons sur les voyelles longues, ceux-ci n'ont pas été ajoutés. L'emploi de « s » pour les pluriels de mots maoris a été conservé lorsqu'il a lieu, ce qui n'est pas toujours le cas.

Au sujet des appels de notes, lorsqu'un seul mot est affecté, l'appel de note lui est rattaché et le mot n'est pas répété toujours dans l'apparat ; s'il s'agit de plusieurs mots, l'appel de note est rattaché au dernier, et l'apparat indique le début et la fin du passage affecté. J'ai préféré faire figurer les notes d'un seul mot dans le corps même du texte pour une meilleure lisibilité. « Supra lineam » signifie qu'un mot ou un passage a été écrit au-dessus de la ligne, « infra lineam » qu'il a été écrit au-dessous de la ligne et « inter lineas » qu'il a été écrit entre les lignes. Rév. (révision) indique qu'il a été ajouté plus tard. La liste de ces conventions employées dans les notes est indiquée ici.

Conventions utilisées pour les variantes

<i>add.</i>	passage ajouté ultérieurement
<i>ant.</i>	état antérieur à l'état considéré
<i>cf.</i>	<i>confer</i>
<i>infra lineam</i>	écrit au-dessous de la ligne
<i>inter lineas</i>	écrit entre les lignes
<i>ms</i>	manuscrit
<i>rév.</i>	révision postérieure.
<i>suppr.</i>	passage supprimé
<i>supra lineam</i>	écrit au-dessus de la ligne

Remarques diverses

Le lecteur remarquera certaines phrases bancales lorsque Garin rapporte les paroles de ses locuteurs. Ces problèmes de syntaxe n'ont pas toujours été signalées.

En ce qui concerne la traduction, si un mot ou expression est traduit dans le texte de Garin, ceux-ci sont simplement indiqués en italique dans le texte.

Malgré mes efforts, bien des questions subsistent, que je signale toujours aux chercheurs de l'avenir.

Illustrations

Les illustrations de la main de Garin ont été insérées aux paragraphes qui leur correspondent.

Autres points où la transcription typographique diverge de l'aspect du manuscrit :

Les titres de livres, à l'exception de la Bible, et les noms de navires ont été imprimés en caractères italiques, bien que Garin ne les souligne pas toujours.

- Toute portion de texte raturée, ajoutée, et rappelée dans les variantes figure entre crochets [] dans la transcription et est rappelée en note.
- Les salutations finales des lettres ont été imprimées en un seul paragraphe, bien qu'elles soient souvent rédigées avec plusieurs alinéas.

- Les lignes que Garin utilise parfois pour séparer les mois n'ont pas été reproduites.
- Les notes de marge qui ont été soulignées dans le manuscrit ne le sont pas dans la transcription.
- La présentation des pages de titre de chaque volume a été unifiée.
- Les 'voir signe à la page' ont parfois été supprimés.

Annexes

Un résumé du contenu de diverses lettres en maori et en anglais figure dans les annexes.

Le lecteur pourra pareillement se rapporter à deux index : un index géographique et un index des noms de personnes avec les variations de leurs orthographes.

Remerciements

Merci à Peter et tout spécialement Christine Tremewan pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans la traduction des nombreuses portions de texte en maori. Le contenu des lettres en maori a été déchiffré par Christine Tremewan, professeur du Département Maori de l'université de Canterbury, Christchurch.

NOTES DE MISSION : JANVIER – MAI 1844

[page de couverture]

T[ome] 2. 1^{er} vol[ume] — janvier – février 1844

Journal du p[ère] Garin
année 1844ⁱ

[p.] 1

Mission 1844

Suite des notes de mission

19 janvier v[endredi]

réveil dans la forêt

Lorsque nous nous éveillons il est jour, plusieurs fois pendant la nuit, il a été nécessaire de ranimer le feu. La pluie est tombée assez abondamment, mais grâce à notre toit nous n'en avons pas été incommodés.

soif

J'ai soif et notre eau est consumée, Karora s'est enfoncé hier soir vers les 9 ou 10 heures dans le bas de la forêt pour trouver de l'eau mais inutilement. Je me mets à imiter l'abeille et je vais de feuille en feuille sucer quelques gouttes d'eau de pluie. Mais ceci est peu pour un gosier desséché depuis la veille, cependant je bénis encore la providence de ce peu. Nous faisons une petite prière, un faible déjeuner et nous nous hâtons de continuer notre route. Comme le bois est tout mouillé, nous disons aux naturels de passer devant, mais ils comprennent la ruse et font difficulté, le p[ère] Comteⁱ alors s'élance le 1^{er} en leur reprochant leur peu de complaisance. Nous arrivons après une heure environ de marche au bout de la forêt qui [a]

[p.] 2

1844 janv[ier]

Marguerite

à peu près 2 lieues de traversée.² Nous arrivons dans une grande plaine, n'ayant pour productions que des joncs, de la petite fougère et de petit ka[h]ikatoa.ⁱⁱ Après avoir beaucoup marché, je trouve quelques petites marguerites cachée[s] dans la fougère, cette fleur me rappelle le souvenir de ma mère qui s'appelle Marguerite. La pensée me vient d'en prendre une pour la lui envoyer, je cherche donc et après un quart d'heure d'attention j'en trouve une seule tout à fait petite. Eh bien ! dis-je en moi-même, petite fleur tu es l'image de ma mère,

ⁱ « Journal du p[ère] Garin, année 1844 » figure au milieu de la page de couverture du carnet. Cependant Garin ne se réfère jamais à ses manuscrits par l'appellation de « journal », ce qui laisse supposer que cette annotation n'est pas de la main de Garin mais fut ajoutée par la suite par une tierce personne.

ⁱⁱ Garin qualifie cette zone de « plaine » ou de « désert », un terme parfois utilisé par les Européens du dix-neuvième siècle pour faire référence à des espaces inhabités. Dans ce cas, il s'agit certainement d'un marais ou d'une zone peu boisée (l'habitat naturel du kahikatoa) qui devait, pour l'œil de Garin, contraster avec les forêts denses et les fougères hautes qui couvraient en grande partie la région entre la Baie des Îles et le nord Wairoa avant la colonisation. « Kahikatoa » (*Coriaria arborea*) est le nom donné à l'arbuste manuka dans le dialecte des Maoris du Northland et de la Baie des îles. Les Européens l'avaient surnommé « tea-tree » (l'arbre-thé) à cause de la ressemblance de ses feuilles avec celles de l'arbuste dont on produit le thé.

elle aussi, elle est cachée, seule et ignorée dans le désert de cette vie, ne pourrai-je pas lui trouver une compagne ? Je cherche et j'examine toujours en continuant ma route, enfin je découvre une autre fleur toute seule et toute petite ; hélas, me dis-je, tu as donc encore une compagne pour dire que tu n'es pas tout à fait seule. Eh bien je veux vous envoyer en Europe, dans une terre meilleure, là vous y trouverez des compagnes, et une terre meilleure. Ainsi en sera-t-il de toi ma chère mère,³ Dieu ne te laissera pas toujours abandonnée dans cette terre d'exil, dans ce désert, quoique tu sois, petite, cachée et presque seule, Dieu voudra vous chercher [3] pour vous faire passer dans une terre meilleure où tu trouveras des compagnes nombreuses, où tu te dédommageras de la solitude par des cantiques d'actions de grâces dans la cité bienheureuse qui n'aura point de fin.

vin de tutu

Je me plaisais encore dans ces pensées lorsque nous arrivons au bout de cette pleine [sic] déserte. Là nous trouvons un ruisseau d'eau pure et fraîche où nous étanchons notre soif ardente ; mais qui l'aurait crû, la providence nous réservait encore quelque chose de plus doux et de plus salubre. C'est le vin de la Nouvelle Zélande ! Voilà le nectar des Dieux, faisons ribotte, dis-je au p[ère] Comte ; voilà du vin. Le raisinⁱ de la Nouvelle Zélande mangé avec sa grappe donne la mort, mais le jus exprimé est un jus très-doux, même fade pour ceux qui commencent à le boire ; pour moi j'en ai déjà un peu l'habitude.

Addendum p. 3. (+) Les branches de vigne chargées de leurs raisins tombent sous le couteau, nous en avons en un instant une bonne provision.

Je sacrifie donc non pas mon mouchoir ; mais la couleur blanche de mon mouchoir. Nous nous asseyons sur l'herbette, et là après avoir étalé un morceau de porc⁴ à moitié corrompu, et notre pain qui est

[p.] 4

1844 janvier

tutu

plutôt de la pâte dure que du pain, nous exprimons le jus du tutu dans mon mouchoir, déjà nous en avons une bouteille, elle est pour le p[ère] Comte et moi. Les naturels en remplissent une grande feuille de nikao⁵ [nikau] qu'ils ont transformé[e] en vase, et chacun de notre côté nous nous régaloons à qui mieux mieux. Nous avons besoin de réparer nos forces, car il est près de midi et la chaleur jointe à la fatigue de la marche, nous a harassés. Jamais peut-être je n'ai fait de plus agréable repas. Ne nous croyez donc pas malheureux. Nous nous remettons en route. Nous passons une forêt, puis un désert, puis une forêt puis un désert, nos naturels, mes 2 enfants,⁶ ont les pieds écorchés, ils souffrent, cependant il faut nous hâter pour arriver de jour chez Ruku.⁷

rivière

Nous passons une rivière qui a toute la ressemblance de l'Albarine⁸ et par son eau pure et par son lit de pierres.

Ruku

Nous arrivons chez Ruku à la tombée de la nuit. Il n'a pas de pommes de terre⁹ à nous donner à manger. Nous changeons d'habits car la fougère a été mouillée par une pluie qui est tombée dans ces environs [5]

tapu

ⁱ C'est avec un peu d'exagération que Garin compare le jus des graines du fruit de l'arbre tutu (*Coriaria*) avec du vin, puisque le concept de boisson alcoolisée était totalement étranger aux Maoris avant l'arrivée des Européens. Néanmoins, certains missionnaires et colons avaient réussi à produire, après fermentation, une sorte de 'vin de tutu' aux propriétés alcooliques semblables au vin européen, et c'était une boisson populaire parmi les premiers colons (Riley, *Maori Healing and Herbal*, p. 484-5).

avant notre arrivée, cela joint à la sueur, nous sommes tout trempés. Je dis au p[ère] Comte de me donner le pain ; je suis assis sous le devant de la maison de Ruku. J'y ai mangé autrefois avec M^{gr}. Je pense que je puis encore y manger ; nos naturels font d'abord difficulté de donner le pain au p[ère] J'insiste disant que j'ai mangé là autrefois.

On m'apporte le pain. J'en coupe plusieurs morceaux, j'en envoie à nos naturels qui refusent disant qu'il est tapu parce qu'il a été sous ce petit avant-toit. Le p[ère] Comte les plaisante ; ainsi nous avons le p[ère] Comte et moi de quoi souper ce soir et encore pour déjeuner demain, sans le tapu¹⁰ nous n'aurions pas eu à déjeuner. Nous nous endormons, le p[ère] Comte dehors et moi dedans, je m'étends sur la terre sans manteau et sans couverture, il fait chaud, je dors bien.

20 s[amedi]

Le lendemain on nous prête un waka [pirogue] et nous nous mettons en route vers les 7 h. du matin. Nous arrivons à 11 h. M^{gr} est à Wangaroa ;¹¹ je l'attends.

[Garin n'a rien écrit au sujet de ses six jours passés dans la procure de Kororareka]

[p.] 6

1844 janv[ier]

M^{gr} revient le mardi de Wangaroa.¹²

26 v[endredi]

départ de M^{gr} p[ou]r Mangaka[h]ia

Vendredi nous nous mettons en route pour Mangaka[h]ia,¹³ M^{gr}, moi, Matiu, Kaperiere, Hohepa, Aerengi, Kaperiere de Kororareka.¹⁴

Te Witu

Nous partons après déjeuner, nous arrivons chez Ruku vers les onze heures ; une femme me dit là que Te Witu¹⁵ a été frappé, je demande s'il est bien malade. L'on me dit que non. Après avoir mangé un petit morceau à la hâte, nous nous mettons en route. Nous arrivons à la nuit sur la fin d'une grande forest, là nous bâtissons une maison en raupoⁱ et nous passons la nuit sous cette tente.

27 s[amedi]

coucher dans la forest

Le matin, après la prière, nous mangeons quelques pommes de terre cuites à la broche et nous nous remettons en route. Nous arrivons à la nuit au commencement de la dernière forest près de la placeⁱⁱ où se trouve notre waka.ⁱⁱⁱ Nous nous enfonçons dans la forest, on ne voit ni

ⁱ Le raupo, qui ressemble au jonc, était le matériel couramment employé dans ce type de construction qui pouvait être provisoire comme ici ou plus permanente. Une description faite par l'arpenteur du gouvernement, Felton Mathew, habituellement peu compatissant pour les conditions de vie dans la colonie, permet d'avoir une idée de l'aspect de l'une de ces habitations plus permanentes : « Fairburn's house is built by the natives of what they call 'raupo', that is, long reeds matted thickly together and tied with strong vines to the posts and rafters, all of which are fastened in the same way, not a nail being used in the whole house. The roof is thatched with a long, coarse grass laid on an inner coating of palm leaves. This kind of building is very neat in appearance and very comfortable within ». (F. Mathew, *The Founding of New Zealand*, mercredi 26 février 1840, p. 63.)

ⁱⁱ Anglicisme pour « le lieu ».

ⁱⁱⁱ Pirogue maorie creusée dans un tronc d'arbre, qui pouvait être d'une seule pièce ou, plus généralement, en 3 parties assemblées à l'aide de mortaises de bois. Le bois employé le plus souvent pour leur fabrication était le totara.

ciel ni terre ; sans nos guides, nous ne pourrions pas nous en tirer. Les enfants qui nous accompagnent vont d'un pas aussi sûr que s'il était jour. Nous [7]

nuit dans la [forêt]

arrivons près de notre embarcation, nous voudrions partir le même soir jusqu'aux 1^{ères} habitations, mais les naturels s'y opposent si fortement à cause du danger qu'il y a à cause des arbres qui traversent la rivière, que nous nous établissons dans quelques demeures inhabitées. Nous faisons un bon feu pour nous sécher car nous avons eu la pluie. Nous passons une bonne nuit.

28 di[manche]

arrivée de M^{gr} à Katiwa

En nous levant nous faisons une petite prière, puis nous nous embarquons sur la rivière, nous voyons en passant Rako¹⁶ chez qui nous nous arrêtons ; sa fille est toujours vivante. Nous nous arrêtons à Te Ripo, où nous voyons Te Puku,¹⁷ on fait une décharge de 2 w[aka]ⁱ, puis à Pararaumati¹⁸ où nous voyons Wetekia.¹⁹ Nous nous hâtons pour venir dire la messe, tous les naturels se réunissent. M^{gr} leur annonce qu'on donnera le baptême solennellement dimanche prochain. Tirarau²⁰ et Waiata²¹ viennent voir M^{gr}.

29 l[undi]

visite au Pa

Nous allons visiter Waiata chez lui et Tirarau au Pa.²² M^{gr} demande à Tirarau son boatⁱⁱ pour aller visiter les naturels dans le bas de la rivière, il lui promet un pound.

[p.] 8

1844 janv[ier]

30 m[ardi]

achat d'une terre

Les naturels pressent M^{gr} d'acheter la terre sur laquelle je me trouve actuellement ; M^{gr} leur représente que cette terre à [sic] été vendue et qu'elle doit passer aux enfants de Himi [ou Hemi]²³ et que s'il l'accepte, il va contre la justice et qu'il s'expose à des troubles sans fin. Les naturels pressent. M^{gr} leur dit que si nous achetons cette terre, c'est alors que les missionnairesⁱⁱⁱ nous appellerons : Epikopo tango wenua.^{iv} Après beaucoup de discussions, Tirarau dit : Eh bien prends la terre qui est du côté opposé de la rivière afin que les missionnaires n'aient rien à dire. M^{gr} offre un pound par acre, selon que l'ancien

ⁱ « On fait une décharge de w[aka] » *supra lineam*. Garin a seulement écrit l'abréviation « w. » pour « waka. »

ⁱⁱ « Boat » se rapporte la plupart du temps à la baleinière à voile de Garin, mais pouvait désigner aussi tout bateau de style européen.

ⁱⁱⁱ « Missionnaire » est souvent employé par Garin pour désigner les méthodistes ou anglicans. C'est un terme qu'il semble avoir emprunté au vocabulaire maori. Les noms de *mihinari*, *mihinare* ou *mihingare* ont été créés sur l'anglais « missionaries » pour désigner les prêtres de confession anglicane ou méthodiste tandis que *epikopo* formé d'après « épiscopal » ou *episcopus* (évêque) se rapportait à l'évêque Pompallier et les adhérents de l'Église catholique. W. Ullathorne note : « The word bishop, or évêque, was unpronounceable, so that [Pompallier] took the Latin word episcopus, and changed it into picopo to designate himself, and it became the name of his religion as well » (*The Autobiography of Archbishop Ullathorne*, 1891, p. 179). À noter que Garin fait une distinction dans son propre emploi du vocabulaire entre « Epikopo » pour l'évêque Pompallier et « Hahi Katorika », l'Église Catholique.

^{iv} « Les catholiques qui prennent la terre ». À noter que Garin semble ne pas prononcer le phonème « wh », qu'il transcrit généralement par « h » ou « w », comme c'est le cas pour « wenua ». L'orthographe de Garin a été conservée dans tous les cas.

gouverneur²⁴ avait fixé pour l'achat des terres des naturels, les chefs acceptent. On passe aussitôt les actes, on presse pour qu'il n'y ait aucun retard. Les chefs signent : un Européen M^r Dwyar²⁵ [Dwyer] vient être témoin.

31 m[ercredi]

Tirarau nous fait amener son boat, nous descendons pour aller chez les naturels. Nous descendons au Pa tandis que le boat contourne la pointe de terre du Pa. M^{gr} propose un prix pour faire couper les arbres [9]

prix pour couper les arbres

qui occupent la place qui est achetée. Il offre une figue par une brasse quarrée.²⁶ Ils acceptent avec empressement. Un naturel (Waiata, je crois,) demande à M^{gr} s'il faut couper la fougère. Non, dit M^{gr}, le feu la brûlera. Tirarau est allé trouver M^r Buller,²⁷ il lui a dit : Ne viendras-tu pas visiter l'Évêque ? Je suis, dit-il, résident. C'est à lui qui est manuwiriⁱ à venir. Nous apprenons que Mate²⁸ que M^{gr} se proposait principalement d'aller voir dans sa visite, est à Auckland.²⁹ Nous descendons la rivière pour aller voir seulement Parore.³⁰ Tirarau et Mokoare³¹ sont l'un sur la proue et l'autre sur la poupe et pour profiter de la marée nous y allons sans nous arrêter chez les Européens, nous verrons ceux-ci en remontant.

visite à Parore

Nous partons vers les 9 h. du matin. Nous arrivons sur les 4 ou 5 h. du soir quoique les naturels nous disaient qu'il fallait bien plus de temps. S'ils parlaient ainsi c'est, disent-ils, pour qu'on ne trouve pas le chemin trop long. Parore a des préventions contre l'Epikopo, presque toute sa tribu est missionnaire, lui est neutre, il a plusieurs femmes, autrefois il prêta un waka à M^{gr}. M^{gr} dit à M^r James de lui faire un retour, ce qu'il ne fit pas. C'est pour cela

[p.] 10

1844 janv[ier]

qu'aujourd'hui M^{gr} lui fait donner une couverture et 10 fig[ues] de tabac.ⁱⁱ Parore dit à M^{gr} que les Européens lui disent de ne pas tourner à l'Évêque, que son Église est fausse, et que l'Évêque d'un autre côté lui dit que son Église est la bonne et qu'il est là entre deux ne

ⁱ Garin devait probablement connaître le concept maori de *manuhiri*, une coutume sociale et protocolaire permettant d'accueillir un visiteur et de s'assurer des intentions réciproques (guerrières, ou pacifiques) de chaque partie. *Manuwiri* est une variante orthographe des régions du nord de la Nouvelle-Zélande.

ⁱⁱ Il pourrait ici s'agir de l'anglais « fig » mais Garin écrit généralement « figue » en français, j'ai donc préféré considérer « fig » comme abréviation. Les missionnaires catholiques se servaient du tabac comme monnaie d'échange courante avec les Maoris, pratique condamnée par les missionnaires britanniques. Le tabac était à l'époque une monnaie d'échange courante dans les transactions avec les Maoris. Angas note que le tabac permettait de donner une récompense pour l'accueil, la nourriture, le logement. Une figue de tabac équivalait à un panier de pommes de terre ou kumara (Angas, *Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand*, vol. II, p. 22). Une 'fig' était une carotte de tabac ou chique, une unité de mesure du tabac utilisée à l'époque pour les échanges entre Européens et Maoris (E. Jones et M. Pawliez, *Dictionnaire néo-zélandais/français*). Les couvertures, comme le tabac, étaient des monnaies d'échanges très prisées par les Maoris à cette époque. Un autre témoin contemporain, voyageant dans l'île du nord en 1844, le jeune artiste Angas regrette le changement vestimentaire maori. Il note lors de sa visite dans l'île du nord en 1844: « Blankets, too, are constantly worn ; and have, unfortunately, almost superseded the beautiful native garments formed of the fibres of the Phormium tenax, or New Zealand flax. » Et il ajoute : « Their health, too, suffers materially from wearing the blankets ; these keep skin in a state of constant irritation ; and harbour vermin, and, in wet weather, retain the damp and moisture for a long period ; laying the foundation for many diseases, to which New Zealanders are now becoming subject. » (Angas, *Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand*, vol. 1, p. 317-8). Polack note que, dans les années 1840, les articles européens étaient en grande demande, comme les vêtements, les couvertures. Il note : « A native will rarely habit himself in more than two garments, but the introduction of the invaluable blanket, has changed the patriotic taste of the people from flax to wool » (*Manners and Customs of the New Zealanders*, vol. 1, p. 178).

sachant à qui se donner. Tirarau prend la parole, il parle de M^r Buller, tout ce qu'il dit est pour le critiquer, il dit entr'autres qu'il lui a dit hier que les épines avaient poussé dans son cœur depuis l'arrivée de M^{gr}. Je fais la prière et une instruction sur la véritable Église et nous couchons sous un simple toit.

Février

1^{er} j[eudi]ⁱ

En nous levant, je fais la prière et nous déjeunons. On nous a fait cuire de bon matin des pommes de terre. On nous a servi du poisson, des coquillages et un certain ragoût qui n'est autre chose que la racine du tiⁱⁱ qui croît dans les déserts³² et non celui des forêts, c'est une racine très-douce. On dirait que c'est un met rempli de sucre.

J'ai donné hier à Hoane Papita³³ la commission [11] d'aller chercher Moihī,³⁴ Pou, Hara, Wiri, Wata, Raki,³⁵ [Maraea] Te Hoia, Kauⁱⁱⁱ à Manganui.³⁶ Il est parti dans un waka avec 2 autres naturels. (Je donnerai pour prix une chemise,³⁷ 17 figues.)

1^{er} Européen

Nous quittons Parore et nous remontons la rivière. Nous allons visiter le 1^{er} Européen [McGregor]³⁸ que nous rencontrons, c'est un marchand de shingles,^{iv} j'en achète 4 mille pour 2 pounds. C'est un père de famille qui a sa femme et 5 enfants tout jeunes.

2^e Européen Te Watene

Nous allons plus loin et nous arrivons devant l'habitation d'un autre Européen, Te Watene-Parawata.³⁹ Nous allons le voir, il nous reçoit très-bien, il nous sert à déjeuner des œufs, du porc, du pain, du thé. Il nous fait visiter le lieu de ses travaux, il fait des briques, il travaille le korari,^v pour voir si on peut en tirer parti, il espère trouver la véritable manière de pouvoir le rendre utile et propre à la filature. Il nous donne des pierres de mine qu'il a trouvées dans le haut de la rivière. Ces pierres semblent renfermer du plomb et du cuivre. J'achète du sel pour 1 pound 15 shellings^{vi} les cent livres. Cet Européen est très-honnête à notre égard.

ⁱ Dans le texte manuscrit, une ligne sépare le mois de janvier du mois de février.

ⁱⁱ Une espèce de cabbage tree qui pousse dans les marais ? La racine et la tige de différentes espèces de cabbage tree (*Cordyline* esp.) faisaient partie de l'alimentation traditionnelle des Maoris. Le goût sucré de la racine et de la tige du ti proviennent du fructose qu'elles contiennent. Le cabbage tree ou ti, comme le nikau, était recherché pour son cœur comestible autant que pour la substance sirupeuse qui pouvait en être extraite (Drummond, *At Home in New Zealand*, 1967, p. 51-2).

ⁱⁱⁱ « Pou, Hara, Wiri, Wata, Raki, Te Hoia, Kau » *supra lineam*.

^{iv} Anglicisme. Ardoises en bois qui servaient pour la toiture des maisons européennes au dix-neuvième siècle. De nos jours, de telles toitures existent encore.

^v L'un des mots maoris utilisés au dix-neuvième siècle pour désigner les feuilles de la plante de « flax » (*phormium*) ou lin de Nouvelle-Zélande ou bien les cordes tressées à partir de sa fibre. L'observateur E. J. Wakefield, contemporain de Garin note : « The plant [flax] is called phormium tenax by naturalists. The general name for the plant, we were told, was *korari* ; but each sort, and there are ten or twelve, has its distinctive name. Any portion of the leaf, when gathered, becomes "harakeke". The operation of scraping is called *haro* ; the fibre when prepared *muka* » (E. J. Wakefield, *Adventure in New Zealand, from 1839 to 1844*, p. 46, part. 1). Pompallier utilise également *korari* pour désigner le lin local : « Ces peuples avant d'avoir fait la connaissance des blancs, s'habillaient avec des vêtements de phormium tenax (*korari*, en leur langue) » (J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique de la mission de la Nouvelle-Zélande*, 1850, p. 98). Polack se sert également du terme *korari* pour désigner cette plante : « [Flax] in its natural state [...] is called *korari* or *kolali* ; when scraped or dressed, the common or inferior is called *mooka* » (Polack, *New Zealand : Being a Narrative*, vol. 2, p. 370). De nos jours, *harakeke* est le mot usuel désignant la plante de flax tandis que *korari* désigne plutôt la tige de la fleur de lin.

^{vi} « Shelling » est l'orthographe ancienne de « shilling », mais on trouve également l'orthographe « schelling », de l'allemand « schilling » ou l'anglais « chelin » (1656). Garin emploie l'orthographe française « schelling » en usage au dix-neuvième siècle mais aussi « shilling », l'orthographe anglaise. L'usage de Garin a été conservé dans la transcription ainsi que lors de la restitution des abréviations. Un shilling valait le vingtième de la livre ou douze pence (*Trésor de la Langue Française*).

[p.] 12

1844 févr[ier]

Européens

De celui-ci nous allons chez un 3^e Te Papu⁴⁰ [Babe], puis chez M^r Ruff,⁴¹ qui nous fait dîner ; enfin chez M^r Ross.⁴² Nous les quittons, nous avons vu M^r Wilson⁴³ plus bas avec un autre. Ils coupaient du bled. Nous sommes descendus vers eux. Nous nous arrêtons chez M^r Runell's [Reynolds].⁴⁴ Là nous voyons M^r Sam.

proposition à M^r Runell's

M^{gr} propose à M^r Runell's de venir rester avec moi, il accepte à 2 pounds par mois. Il dit à M^r Sam qu'il pourrait aussi venir puis il me demande si je pense que cela ferait bien, je réponds qu'il est expédientⁱ qu'il ne vienne pas. Il paraît qu'il comprend cela car après il dit à M^r Runell's qu'il est fâché contre nous. Je réponds que M^r Sam étant engagé chez M^r Ruff, il n'est pas expédient de faire ce marché avec lui de peur d'indisposer M^r Ruff contre nous.

anati karaiti

De chez M^r Runell's nous allons par terre jusqu'au Pa. Là nous trouvons une feuille imprimée et portant pour titre l'*antéchrist anati karaiti*. La première ligne est celle-ci : Bientôt il paraîtra des loups cruels.⁴⁵ C'est le missionnaire qui est venu répandre ces feuilles dans la matinée. [13]

2 enfants malades

Kaperiere vient me dire que 2 enfants de Rako sont malades, ils sont chez Waiata, j'y vais à l'instant, laissant M^{gr} avec Tirarau. Lorsque j'arrive chez Waiata, je trouve Rotoiko,⁴⁶ il a reçu ainsi que Wiripo,⁴⁷ un remède de M^r Buller. Rako est reparti avec Wiripo disant qu'il craignait que sa fille ne fût morte. À ces paroles je me décide à aller promptement chez Rako car cette fille n'est pas baptisée ; je vais avec Kaperiere par terre. Nous sommes sur le point d'arriver, nous entendons une dizaine de coups de fusil puis le tangi,ⁱⁱ il n'y a pas à en douter, Kaperiere me dit, et je le crois, qu'elle est morte.

enfant mort, dit-on,

Nous appelons p[ou]r un waka, on vient nous chercher. Je demande si la fille est morte. Ka mate, me dit-on. Mate rawa, mate rawa,ⁱⁱⁱ me répond-on, tu n'as donc pas entendu le tangi. Je n'en doute plus, je vais croyant trouver un mort, mais pas du tout, cet enfant est entre les bras de son père, elle a encore toute son intelligence. Je leur dis : Ces 3 enfants sont tombés malades aujourd'hui, pourquoi ? Dieu vous avertit, il vous frappe pour vous appeler à lui, écoutez-le. Puis je propose le baptême à cette malheureuse fille. Elle me répond de suite avec impatience : De quoi me

[p.] 14

1844 févr[ier]

ⁱ « Il est nécessaire » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5)

ⁱⁱ Après trois années dans le pays, le tangi ou pleurs, lamentations proférées lors d'un départ, de retrouvailles ou d'un décès étaient devenus habituels pour Garin et cette coutume est rarement mentionnée et encore moins décrite dans les Notes de mission. Le missionnaire Richard Taylor note à ce sujet que ces pleurs ou lamentations n'étaient pas seulement manifestées lors d'occasions tristes. Un tangi pouvait être activé quand des amis se rencontraient, tout comme des Européens pouvaient pleurer de joie lors de retrouvailles avec des amis ou un membre de la famille (Taylor, *New Zealand and Its Inhabitants*, 1870, p. 103).

ⁱⁱⁱ « [Elle est] morte, me dit-on. Absolument morte, me répond-on ». *Mate* a un double sens en maori : il désigne la mort, mourir mais aussi le fait d'être malade, distinction qui engendrera à Garin de nombreuses confusions.

médaille

servira le baptême ? Je la raisonne mais je ne puis avoir d'elle d'autres paroles que celles que je viens de citer. Je lui donne un remède qu'elle accepte ainsi qu'à Wiripo. C'est demain la fête de la Purification, je cherche si je n'ai pas sur moi une médaille, j'en trouve heureusement une, de la s[ain]te Vierge d'un côté et s[ain]t Pierre et s[ain]t Paul de l'autre. Je dis au père de la mettre au cou de sa fille et je les engage tous à bien prier la s[ain]te Vierge car c'est demain sa fête. Le p[è]re lui dit : Tiens mets cela à ton cou, cela ne te fera point de mal. Puis je reviens, il est déjà un peu nuit, on nous passe dans un tout petit waka, nous traversons une partie de forêt. Je ne puis distinguer le chemin mais Kaperiere qui le connaît va devant, il trouve une branche dont les feuilles sont blanches d'un côté, il la casse et se la met derrière le dos. Pourquoi cela ? lui dis-je. C'est afin que tu puisses mieux me voir et me suivre. J'admire cet expédient. Nous arrivons à Te Ripo où je mange un morceau, puis je demande un waka que l'on me donne, comme Kaperiere est seul et que [15] nous avons la marée contraire, je me fais donner une rame et je rame jusqu'à l'établissement. C'est pour la 1^{ère} fois que je rame dans les wakas. Nous arrivons entre 9 et 10. M^{gr} est couché, je vais aussi me mettre au lit.

2 v[endredi]. Jour de la Purification

M^{gr} dit la messe, mais je ne puis pas dire la mienne parce que nous voulons presser les affaires. Nous déjeunons et M^{gr} cherche à finir le marché de la baleinière que Tirarau a proposée à M^{gr}. Les Européens sont tous venus voir M^{gr} et conclure en même temps des marchés pour ma maison.

marché p[ou]r la maison

M^r Ruff nous sciera des planches à 8 sh[illings] le cent. Il donne 1 sch[elling] par cent p[lanches] pour l'érection d'une chapelle. M^r Ross bâtera la maison, pour 45 pounds, il donnera 5 pounds pour bâtir la chapelle. La maison aura 42 pieds de long et 14 de large, avec un[e] vérenda [sic]. Les Européens nous disent que la baleinière à 10 pounds c'est tout ce que cela peut valoir. Elle est vieille ;ⁱ M^{gr} commande une baleinière à M^r Ross, il est sur le point de conclure à 16 pounds.

[p.] 16*1844 févr[ier]**baleinière*

Je vais le trouver et lui conseille de ne rien arrêter car comme nous avons commencé le marché avec Tirarau pour la sienne, il peut regarder la chose comme faite et nous traiter de faux, comme il a fait pour la terre que je voulais acheter de lui. M^{gr} demande donc quelques jours de réflexion puis les Européens étant partis, M^{gr} dit à Tirarau : Ta baleinière est vieille et le prix est bien grand. Alors Tirarau crie à ses gens d'un air mécontent : Remmenez la baleinière. M^{gr} lui dit : Mais tu parles bien vite, allons doucement. Tu as fait venir la baleinière ici pour la visiter, si tu ne l'avais visitée que là-bas c'est bien, mais tu l'as fait venir ici tu dois la prendre. Il n'y a qu'un moment qu'ils ont demandé un prix pour les kahoris [kauri]ⁱⁱ qui se trouvent dans le terrain que j'ai acheté, quoiqu'il soit dit dans l'acte que tout ce qui est sur cette terre nous revient. Ils ne veulent pas entendre parler de cela. M^{gr} leur dit alors : Eh bien si vous voulez un prix pour les kahoris, prenez vos kahoris, nous n'en avons pas besoin si vous les voulez vous les couperez. M^{gr} dit alors : Comme cette pauvre tête a changé depuis hier ! Ils sont dans le cas de tout déranger, de tout défaire nos marchés. Combien veux-tu de ton boat ? 15 pounds, dit-il. [17] Eh bien je t'en avais proposé dix,

ⁱ « Les Européens s'en vont. Nous visitons la baleinière, puis M^{gr} dit » *suppr.*

ⁱⁱ Garin entend « kahori » mais l'orthographe usuelle est « kauri », ce qui montre la façon dont son oreille française percevait les phonèmes maories. Il est possible que cela reflète également une variation régionale du maori dans sa prononciation au dix-neuvième siècle.

prenons le milieu, que ce soit 12 et finissons-en. Il consent. M^{gr} lui dit ensuite : C'est pour le tout il y a les rames et le gouvernail. Ils veulent demander un prix pour les rames ; mais M^{gr} insiste. Il obtient le tout pour 12 £.

taillis

Après cela, nous allons sur le lieu de la terre achetée, ils ont coupé le bois, comme il y a beaucoup de places où il y avait de la fougère seulement, M^{gr} veut diminuer le prix, mais il n'y a pas moyen de leur faire entendre raison, ils pressent, il faut passer par là. Ils ne savent pas compter promptement, ils veulent savoir combien il revient de tabac à chacun. M^{gr} veut en donner 3 livres, ils en veulent 6 à chacun. On est forcé de conclure à ce prix et la raison qu'ils donnent c'est, disent-ils, qu'il y en a plusieurs qui sont missionnaires.

Puis M^{gr} dit que s'ils veulent faire le reste, on donnera 60 livres de tabac par acre. Ils consentent et les catholics [sic] se mettent à travailler ; il y a encore des difficultés mais M^{gr} tient bon, il leur dit que s'ils ne veulent pas s'en tenir à cette 1^{re} parole, qu'on cesse

[p.] 18

1844 févr[ier]

de travailler ; mais ils préfèrent continuer. Il faut avoir soin dans ces marchés de bien spécifier pour le nombre ainsi de dire : on donnera 60 livres takitahiⁱ pour un acre. Si on est 20 au travail il y aura 3 livres takitahi pour chacun. Quelquefois ils viennent dire, mais il y en avait un de plus, il n'a rien &^c, &^c...

3 s[amedi]

visite à M^r Bullar

M^{gr} est dans l'indécision de savoir s'il doit aller visiter M^r Bullar ou non, s'il y va, c'est lui donner trop d'importance, s'il n'y va pas, c'est faire dire qu'on a pas la charité. Car M^{gr} a visité tous les Européens et celui-là serait le seul qu'il n'aurait pas visité. Il se décide à y aller, nous y allons donc et tous les naturels viennent à notre suite. M^r Bullar [Buller] s'y attendait, il nous reçoit très-bien, nous fait beaucoup de politesse, on se touche la main, les naturels entrent en partie, le chef Tirarau, sa femme etc. M^e apporte un déjeuner, du porto et un autre vin. La conversation tombe d'abord sur des choses indifférentes puis sur la controverse, mais tout se passe avec beaucoup de charité, le missionnaire fait souvent des concessions. Lorsque M^{gr} lui dit que les persécutions contre les protestants ne sont pas le fait de l'Église catholique, il répond : not at all.ⁱⁱ [19] Il ne connaît pas d'où vient le nom de protestant ; M^{gr} le lui explique.

M^{gr} lui fait encore savoir que le Souverain Pontife donne à quelques laïques Grecs mariés la prêtrise et cela à cause des besoins pressants de l'Église dans ces contrées. Cette séance dure près de 3 ou 4 heures.

[espace blanc qui prend environ un tiers de la page]

préparation au bapt[ême]

De retour de chez le missionnaire, nous cherchons à préparer ceux qui veulent recevoir le baptême, mais il n'y a pas beaucoup de presse.ⁱⁱⁱ Il ne s'en présente d'abord que 2 ou 3. La raison qui en retient quelques-uns c'est qu'ils ne sont pas nombreux. Ware⁴⁸ du Pa se présente, puis Te Raki. M^{gr} fait la prière puis l'instruction à la suite de laquelle il doit choisir ceux qui se destinent

ⁱ Garin introduit dans son récit l'expression maorie traduisant le marché qui vient d'être conclu. Le premier *takitahi* signifie « pour chaque acre » et le second « pour chacun ». Le mot est composé de *taki* : « chaque » et *tahi* : « un seul ».

ⁱⁱ « Pas du tout. »

ⁱⁱⁱ Une ancienne expression. Garin veut dire qu'il n'y a pas beaucoup de monde qui se présente (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5).

[p.] 20*1844 févr[ier]**Pouri*

au baptême, il leur dit que ceux qui veulent le recevoir restent pour se faire instruire, mais il en reste peu. Je vais dehors faire une tournée, je parle à plusieurs, M^{gr} a parlé à Pouri⁴⁹ et à sa femme et il n'a rien obtenu de décisif. Je parle à la femme, elle me renvoie à son mari, le mari me renvoie à sa femme. Je les rassemble et nous allons parler ensemble, ils sont embarrassés, l'un me dit qu'il consent si l'autre y consent. Alors, je leur dis : Vous y consentez donc tous les deux. Mais ils sont bien entrepris, alors je les exhorte à prendre un cœur plus généreux pour ce qui intéresse leur salut, et de ne pas se laisser dominer par le démon. Enfin ils se déterminent et viennent parler à M^{gr} qui les examine et les admet. Leur exemple en entraîne d'autres. Une naturel[le] Nia⁵⁰ va, quoiqu'il soit grande nuit, demander le consentement à son père Wetekia ; mais il dort, elle revient.

veille de baptême

Comme je m'étais retiré dans une maison de planches isolée pour confesser ceux qui étant baptisés se préparaient à la confirmation, tous ceux que M^{gr} recevait pour le baptême venaient successivement me parler pour recevoir quelques bons avis sans que M^{gr} le leur eût dit, sans que je leur [21] en eusse parlé moi-même, j'en reçois donc ainsi une douzaine, ce qui me tient jusqu'à minuit passé, je rentre à la maison, je prépare la chapelle et je me couche sur les 2 ou 3 heures.

*4 d[imanche]**jour de baptême*

Le dim[anche] matin jour du bapt[ême], nous cherchons encore à grossir le nombre des baptisés. Mais ce qui nous surprend c'est que celui dont nous espérions le plus est au contraire celui qui nous satisfait le moins. Wetekia a plusieurs enfants, la plupart jeunes et innocents. Il refuse de les laisser baptiser. Ils sont trop étourdis, dit-il, ils s'amusent, ils désobéissent. Il prend pour de grands péchés ce qui n'est qu'étourderie. M^{gr} lui demande : Ta fille est-elle voleuse ? Non. Fait-elle des ruri ?ⁱ Non. A-t-elle fait des puremuⁱⁱ ? Non. Mais elle joue, elle s'amuse, elle désobéit. M^{gr} lui dit que c'est sans doute un péché de désobéir, mais que cette fille ayant un grand désir du baptême, il faut espérer qu'elle se repent[e] et qu'elle sera obéissante à l'avenir. Que d'ailleurs c'est à lui Évêque de juger des dispositions, et non pas à lui simple catéchumène. Mais il ne peut rien gagner, le père soit par des intentions droites, soit par superstition, ne laisse baptiser aucun de ces enfants ; il promet cependant

[p.] 22*1844 févr[ier]*

que plus tard il les fera baptiser.

Les Européens viennent tous à la messe à l'exception de M^r Sam. Le baptême est donné à 9 naturels adultes, puis confirmés avec 4 néophytes. 3 enfants Européens reçoivent également la confirmat[ion]. Un Européen communie. Le soir nous rassemblons les petits enfants baptisés et M^{gr} les confirme.

femme de Tirarau

ⁱ Chants et danses de nature sexuelle, accompagnés de gestes, voir aussi *ruriruri*.

ⁱⁱ Ici *puremu* est utilisé dans le sens européen de relations sexuelles interdites.

Je propose le baptême à une des femmes [Wakakohu]⁵¹ de Tirarau. Celui-ci y a consenti. Elle me dit : Il faut que Mokoare y consente. C'est son fils qu'elle appelle son *rangatira*.ⁱ Je demande à Mokoare, il y consent. Je suis sur le point de la baptiser lorsque Waiata vient en toute hâte dire à M^{gr} de ne pas la baptiser. Mais, dit M^{gr}, Tirarau y a consenti. Non, répond ce chef. Mais nous le lui avons demandé, il a dit : oui. Cela ne fait rien, je ne l'ai pas entendu moi ; ne te troubles pas, ajoute-t-il en parlant à l'Évêque. Il parle avec beaucoup d'honnêteté et M^{gr} pour ne pas brouiller les affaire[s] lui dit qu'il est un enfant, et remet le baptême à une autre fois.

Les naturels ont fait présent de 2 porcs à M^{gr}.⁵² M^{gr} les a reconnus par 2 couvertures. [23] On les a tués hier, et aujourd'hui on leur en a donné 1 1/2. Nous en avons pris la moitié d'un pour nous. M^e Ross nous a fait présent d'une 15^{ne} d'œufs, d'un pain et d'un bon morceau de porc salé.

M^{gr} avait demandé à Tirarau s'il consentait à laisser baptiser ceux de sa tribu qui voudraient recevoir le baptême, il avait consenti ; 2 de sa tribu le reçoivent. Waiata avait aussi consenti sa fille et 1 enfant de sa tribu reçoivent aussi le baptême.

Le soir M^{gr} prépare ses effets pour le départ car il compte partir demain matin lundi pour arriver mardi à Kororareka, se reposer mercredi, et repartir jeudi par le navire p[ou]r le sud.

5 l[undi]

on abat les arbres

Le matin nous attendons la marée montante et nous allons dans le bois qu'on abat, M^{gr} veut finir les marchés pour les arbres à abattre afin que je n'ai[e] point de difficultés avec eux. Quelques naturels ne sont pas de bonne foi, ils voudraient demander plus que ce à quoi ils ont consenti. Mais M^{gr} tient bon et donne 60 livres

[p.] 24

1844 févr[ier]

départ

de tabac à 10 fig[ues] la livres [sic] — pour un acre — et il fixa pour 4 acres. Cependant il me dit aussi en général de faire abattre tout le haut, s'il est possible, puis nous descendons dans le waka, c'est celui de Wetekia, le mien monté par 8 naturels dont 6 sont baptisés l'accompagne et doit me ramener. Les nouveaux néophytes sont pleins d'ardeur, on va à qui mieux mieux, tantôt nous dévancions le petit waka, tantôt lui nous devance, c'est une lutte amusante que de voir ces naturels, la plupart avec leur costume maori, c.-à-d. nuds jusqu'à la ceinture, le reste du corps enveloppé ou d'une couverture ou d'un ko[h]jeka ;ⁱⁱ les [sic] tête découverte, les cheveux noirs et longs, la rame à la main et eux assis dans un waka qui n'est autre chose qu'un petit arbre creux dont les bords dépassent d'un ou 2 pouces la surface de l'eau de telle sorte que de loin on les croirait assis sur l'eau ; nous remontons ainsi en nous amusant la rivière *Wairua*.⁵³ Arrivés au point de séparation, on fait cuire des pommes de terre et l'on dîne. Je prie [25] M^{gr} de donner quelque bon conseil à mes 2 naturels ; il les fait appeler et leur adresse quelques paroles encourageantes (quelques jours après, Matiu dit à Kaperiere: Allons viens donc vite tu sais bien que l'Évêque a dit qu'il fallait obéir au p[è]re[re] Garin). Enfin l'on se sépare, je me mets à genoux pour demander la bénédiction de M^{gr} et j'entends un naturel qui dit : Ils s'aiment bien. Il est déjà tard, il est près de 4 heures et je

ⁱ *Rangatira* désigne un chef ou une personne de haut rang. Polack observe que : « The eldest son of an hereditary chieftain is termed *Te Kai Rangatira*, or heir apparent, the father bearing the appellation of *Rangatira* only » (Polack, *Manners and Customs of the New Zealanders*, vol. 1, p. 27). Mokoare est le fils de Wakakohu et Tirarau.

ⁱⁱ Sous cette rapide description pointe encore la sensibilité de Garin à la beauté de la scène qu'offre les pagayeurs maoris. *Koka* (aussi orthographié *koheka* dans les notes de mission) désigne une cape grossière tressée avec les feuilles non préparées du phormium tenax, ti ou kiekie, utilisée pour se protéger de la pluie (F. Keene, *O Te Raki. Maori Legends of the North*, p. 192).

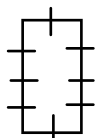
doute que M^{gr} puisse arriver au milieu de la grande forêt où il devrait coucher pour arriver à Kororareka le lendemain.

6 m[ardi]

Il fait dans la matinée des averses des plus fortes. M^{gr} doit être trempé jusqu'aux os, mais le temps se remet vers les 11 heures.

7 m[ercredi]

Je vais au bois voir les travaux, je passe une demi-journée à mesurer un terrain inégal, je ne puis pas m'accorder avec les naturels parce qu'ils ne savent pas compter. Il s'agit de mesurer la moitié d'un acre, Waiata et tous comprennent ma manière, il n'y a que Weketia qui ne comprend pas. Je donne la dimension de la moitié d'un acre ainsi :



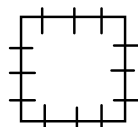
quatre kumiⁱ sur les 2 grands côtés et 2 sur chacun des bouts. Mais comme ils comptent

[p.] 26

1844 févr[ier]

acres divisés

16 kumi dans un acre, ainsi :



et 12 dans une moitié comme ci-devant, cela les blouse.ⁱⁱ Je leur fais voir qu'on ne peut pas compter pour une moitié de la même façon que pour l'acre entier, car ainsi on trouverait 24 kumi. Et plus il y aurait de divisions d'acre, plus aussi il y aurait de kumis si l'on voulait compter tous les côtés de chaque partie divisée. Je fais donc des figures et sur du bois avec du charbon, sur l'ardoise avec un crayon, je coupe des pièces carrées, d'autres carrées long pour faire des moitié[s] d'acre, enfin ils comprennent que ma manière de compter vaut mieux que la leur.

Weteka ce matin mangeait des pêches, je lui dis : Tu manges des pêches le matin cela te rendra malade. Il continua et à midi il est tombé malade, il a eu des vomissements. Je lui ai donné des infusions de tilleul et le même soir il s'est mieux trouvé.

8 j[eudi]

Rako malade

À 3 h. du matin l'on vient m'éveiller p[ou]r donner un remède p[ou]r Rako qui a vomi plusieurs fois cette nuit. Je me décide à aller le voir quoique ce ne soit presque rien. Mais je veux leur faire voir que je fais tout ce que je peux p[ou]r eux afin de les mieux disposer et dans [27] l'intention aussi d'obtenir que sa fille reçoive le baptême. Je demande s'ils ont un grand waka. Oui, me dit-on. Je vais et c'est un tout petit waka, j'ai les 2 coudes presque dans l'eau mais nous allons plus vite. Je laisse les enfants à la maison avec l'ordre de venir me chercher dès qu'ils auront déjeuné.

fille de Rako

ⁱ Selon le dictionnaire de Williams, un kumi serait « ten fathoms », soit environ 20 mètres. Un acre anglais représente 0.4 hectares. Selon Garin, les Maoris calculent la circonférence, là où les Européens calculent la superficie.

ⁱⁱ Le Centre de Recherche pour un Trésor de la Langue Française donne, pour « blouser », « induire en erreur », ce qui pourrait correspondre au sens envisagé par Garin (*Trésor de la Langue Française*).

J'arrive chez Rako, sa fille me paraît mieux disposée. Je la trouve bien bas mais lorsque je lui parle du point capital, elle me refuse avec humeur. Je fais indirectement la leçon au père, je lui dis que plusieurs Maoris ne veulent pas le baptême parce que, disent-ils, ils veulent aller revoir leurs pères. C'est pour cela, me dit-il, que cette fille ne veut pas se faire baptiser. Je raisonne cette enfant sur ce point, mais je n'avance de rien. Je vois quelques vieux que j'instruis, ils paraissent m'écouter sérieusement. Je vois quelques missionnaires avec lesquels je discute amicalement ; le plus instruit me dit que si nous étions venus les 1^{ers}, ils nous aurai[en]t écouté[s] et ils auraient tourné à nous.

Mes naturels viennent, ils ont chaviré dans un courant, je reviens et avant le courant où ils ont chaviré, je descends avec 4 ou 5 naturels et tous les effets, heureusement car quoique le waka soit très-léger, il se remplit à moitié d'eau par les vagues qui se déchargent dedans, c'est

[p.] 28

1844 févr[ier]

une chute d'eau plutôt qu'un courant. Je vois Maria à Te Ripo. Elle est de plus en plus mal, je l'instruis encore sur l'Eucharistie, et je lui dis que je la lui apporterai demain.

Tirarau va aux uhi

Nous rencontrons toute la tribu de Tirarau qui va travailler aux uhiⁱ dans le haut de la rivière pour un mois environ.⁵⁴

fin du para

Lorsque je reviens à la maison, j'apprends qu'un chien est encore entré en cassant l'écorce.⁵⁵ Un naturel Haki⁵⁶ passe par une fenêtre pour chasser le chien. Je trouve Wetekia mieux ; les naturels finissent le paraⁱⁱ dans les bois.

9 v[endredi]

S^d viatique, Hata Aporonia [Sainte Appolonie]

Moihi tue mon porc. Je fais mettre le boat à l'eau pour porter le s[ain]t viatique à Maria, j'explique aux naturels ce qu'on fait en Europe lorsqu'on porte le s[ain]t viatique. C'est la 1^{ère} course que je fais avec mon boat ; aussi je lui donne en mémoire le nom de s[saint]e Appolonieⁱⁱⁱ vierge et martyre dont nous faisons aujourd'hui l'office. (Ko Hata Aporonia). Ce nom plaît aux naturels et [ils] répètent le nom d'Appolonie : Aporonia. Aporonia se tient-elle bien sur l'eau ? dit l'un. Avez-vous mis Aporonia [29] en un lieu sûr ? dit l'autre.

10 s[amedi]

ⁱ Selon Williams, *uwi* est le nom donné aux pommes de terre d'hiver (*Dictionary of the New Zealand Language*, 1844). Servant, le missionnaire mariste basé à Hokianga entre 1838 et 1842, note que le mot *uwahi* désigne une variété de pommes de terre goûteuse (*Solanum andigeneum*) qui, selon une légende maorie, auraient été apportée en Nouvelle-Zélande par le capitaine français Marion du Fresne (*Customs and Habits of the New Zealanders 1838-42*, p. 12). Pompallier parle d'« une sorte de pomme de terre qu'ils appellent uwahi » et qui était cultivée avant le contact avec les Européens (*Notice historique et statistique de la mission de la Nouvelle-Zélande*, p. 98). Il est vraisemblable qu'il s'agisse d'ignames, puisque c'est le nom qui leur est donné en Polynésie (Tahiti, Hawaï) et que ni Pompallier ni Servant ne connaissait cette tubercule. L'historien Percy Smith note que *uwahi* « is the name given to the winter potatoes which only grows in the north, and it is also the Polynesian name for the yam » (Percy Smith, *The Peopling of the North*, p. 95).

ⁱⁱ Employé en tant que verbe, *para* désigne l'action de couper les broussailles, de dégager un espace pour la culture (Williams, *A Dictionary of the New Zealand Language*, 1844). Garin l'emploie ici comme un substantif. Il pourrait s'agir du défrichage des fougères. Dans le dialecte de Tai Tokerau *para* est le nom de la fougère pikio-pikio (qui est à l'origine du nom Kaipara).

ⁱⁱⁱ Appolonie est aussi le nom de l'église principale de Maximieux où Garin fut professeur de séminaire de 1838 à 1841, avant son départ pour la mission de la Nouvelle-Zélande.

Papu

Les naturels me rapportent que Papu l'Européen du haut de la rivière a sollicité Nia fille de Wetekia pour la séduire ; et qu'il lui a dit aussi qu'elle avait la bouche grande comme une marmite [sic] quand elle criait. Paroles très-injurieuses pour les naturels et qui ont mérité plus d'une fois la mort à ceux qui les ont dites. Wetekia me dit que c'est à présent qu'il va lui enlever tous les biens qu'il lui a donnés ainsi que la jeune fille qui est à son service. Waiata me dit que Nia lui est parente et qu'il veut demander un prix à Papu. Je lui dis de se rappeler que les Européens recherchent les malfaiteurs et qu'ils réfléchissent bien à ce qu'ils vont faire. Je demande s'ils veulent le frapper, mais ils me répondent que non. Je leur conseille de se rassembler en comité,ⁱ de convoquer cet étranger et de lui demander un prix. Waiata part le même soir pour l'aller chercher.

[p.] 30

1844 fév[rier]

11 d[imanche]

affaire de Papu

Ce matin Wetekia vient me dire : Je vais trouver Papu pour lui parler. J'ai appris qu'il est faux qu'il ait sollicité ma fille, mais je vais pour frapper la femme qui a dit que ma fille Nia avait déchiré la couverture de Papu. Je lui conseille de ne pas infliger une punition au-dessus de la faute et de bien rechercher la vérité auparavant ; je ne veux pas lui faire du mal. Il part ; il revient pour la messe. Il me dit : Ka mate a Papu.ⁱⁱ Je lui demande des explications et voici comme il m'explique la chose : Je vais trouver Papu, je lui dis pourquoi il a frappé ma fille Nia, (il lui a donné des coups de bâton ou un coup... il l'a pincée). C'est, dit-il, qu'elle a déchiré ma couverture. Cela est faux, lui dis-je, elle est déchirée de vieillesse... Viens avec moi parler au prêtre. Non, dit-il, car il ne me comprend pas et je ne le comprends pas. Eh !ⁱⁱⁱ bien allons trouver M^r Buller. Je [31] veux bien, mais demain. Aujourd'hui, lui dis-je. Non, demain, car c'est aujourd'hui dimanche. Mais, dis-je, nous y irons après le catéchisme. Papu ne consent pas ; Wetekia en conclut qu'il a tort car s'il avait raison il serait venu. Tandis qu'ils parlent ainsi Waiata paraît ; à sa vue Papu, qui autrefois a été frappé par Waiata, prend la fuite et traverse la rivière à la nage. Waiata crie alors : Le chien se sauve, tuons un de ses porcs ; ce sera un prix du voyage qu'il nous a fait faire. Il nous a appelés et maintenant que nous venons, il se sauve. On a beau l'appeler, il ne veut pas revenir, Wetekia lui crie : Viens, viens. Waiata lui dit aussi de venir pour parler paisiblement qu'on ne veut point lui faire du mal, il refuse. Les naturels lui dépêchent 1, 2, 3 naturels, l'un d'eux, Te Witu, l'atteint de près. L'Européen se trouve cerné de près, il se retourne, en vient aux mains, donne un coup de poing à Te Witu. Celui-ci met Papu par terre, l'autre se relève et donne encore un coup, mais il est

[p.] 32

1844 févr[ier]

affaire de Papu

une seconde fois mis par terre, et il refuse de venir tant qu'il sait que Waiata est là. Waiata s'en revient et raconte la chose aux grands éclats de rire des autres naturels. Wetekia me demande s'il est permis de manger de ce porc qui a été tué aujourd'hui dimanche. Je donne une réponse évasive ; voulant éviter de donner une décision sur un porc qui a été tué pour

ⁱ En maori *komiti*, pour « débat public », un mot formé d'après l'anglais « committee » et qui se rapporte à la pratique introduite par les missionnaires britanniques des réunions ou discussions publiques où chacun pouvait exprimer son point de vue sans recourir à la violence.

ⁱⁱ « Papu va mourir. »

ⁱⁱⁱ Garin a l'habitude de placer les points d'exclamations après le « Eh » de l'interjection ; leur placement a été respecté tel qu'il figure dans le texte manuscrit.

une pareille cause. Wetekia me dit en me montrant ses 10 doigts : Voilà ses 10 griefs contre moi. (1) Voir le signe à la page suiv[ante]ⁱ

Addendum p. 33 (1) 1° Papu avait dit un kanga [propos injurieux]ⁱⁱ à sa fille. 2° Il avait dit à Te Wehinga⁵⁷ que Wetekia n'était pas un rangatira mais un taukarekareka.ⁱⁱⁱ 3° Il a laissé pourrir le bled de Ware. 4° Il a frappé ma fille. 5° Il a dit que quand elle criait, elle avait la bouche large comme une marmite. 6° Il a souhaité qu'elle fût tuée.

Pour moi réunissant tout cela en une parole, je lui ai dit : Prends toutes tes affaires et va-t-en. Papu a répondu : Donne-moi au moins quelques pommes de terre. Je le veux bien. Je t'en donne un, 2, 3, 4, 5, 10, 20 paniers si tu veux jusqu'à ce que ton waka en chavire c.-à-d. tant que ton waka en pourra porter. Il ajoute : Emportes tout ce qui t'appartient, mais laisse la fille qui est à ton service. Papu avait vécu en 1^{er} lieu avec la mère de cette fille ; Wetekia la lui avait donnée pour cuisinière et pour femme. Papu plus tard [33] avait abandonné la mère pour prendre la fille. J'avais conseillé il y a quelques mois à Papu (M^r Babe Européen) de se marier avec elle, il n'avait pas d'abord consenti, puis il fit quelques démarches et me dit enfin que la mère n'y consentait pas.

[environ un quart de la page est laissé en blanc à ce point]

Quelques instants après ils apportent le porc dépaissé [sic pour dépecé] et le mangent devant mon établissem[en]t. Je vais dormir pour ne pas les exposer à me faire des questions dont les réponses pourraient peut-être les sortir d'une certaine bonne foi dans laquelle ils sont, ce qui leur ferait faire des fautes formelles.

[p.] 34

1844 févr[ier]

Il faut observer que Waiata qui a fait tuer le porc ne savait pas que Papu avait dit que lundi ils iraient parler ensemble à M^r Buller.

crise

Une enfant de 6 à 7 ans tombe évanouie, sa bouche écume et ses dents se choquent avec des mouvements irréguliers. Je me hâte de lui faire respirer de l'éther sulphurique [sic],^{iv} et 3 ou 4 minutes après, elle entre dans un sommeil paisible, demi-heure après je la vois déchirer avec bon appétit un morceau de porc entre ses dents.

Hoane Papita me dit que Mange désire que j'aille voir Maria (à Te Ripo)⁵⁸ qui est près de mourir. Je fais préparer le boat, je me hâte de souper. Plusieurs naturels me demandent à venir et je les invite aussi à venir prier pour la malade, on désigne les rameurs. Je les réunis à la chapelle et après la récitation du Pater et de l'Ave, je leur dis ces paroles : Vous avez la bonté de venir ramer dans mon boat, mais je veux que vous connaissiez mon ritenga,^v c'est pour le service de Dieu que nous allons faire cette course, c'est pour prier pour une malade. C'est une œuvre s[ain]te ainsi je ne donne point de prix à ceux qui rament ; que tout se passe avec ordre, qu'on ne crie pas trop fort et qu'on ne soit pas trop dissipé. Ils reçoivent ces paroles avec joie [35]

Hoane Papita

ⁱ « (1) Voir le signe à la page suiv. » *supra lineam, rev.*

ⁱⁱ « Jeter une malédiction » ou « maudire ».

ⁱⁱⁱ Sans doute une variante orthographique de *taurekareka*, mais qui n'est pas mentionnée dans le dictionnaire de Williams, pour « esclaves pris à la guerre ». Donné dans le journal comme une insulte.

^{iv} Il pourrait aussi s'agir d'un anglicisme pour « sulphuric ». L'éther sulfurique est le nom commun de l'éthyle oxyde ou éther, anesthésique capable de produire un froid extrême lors de son évaporation (Macpherson (éd.), *Black's Medical Dictionary*).

^v Garin emploie ici « ritenga » dans le sens commun de « prix » ou « valeur équivalente ». Toutefois, ce terme, pris dans le contexte missionnaire, avait aussi le sens de « coutume », « pratique », « enseignement » ou « doctrine ». Garin parle de « ritenga maori » pour désigner les usages ou mœurs maoris en opposition avec les pratiques chrétiennes.

et nous nous hâtons car il est bientôt nuit. (Avant de partir j'ai dit un mot en particulier à Hoane Papita et à Moihi pour leur trop grande familiarité avec Maraea.⁵⁹ Hoane Papita m'a dit : J'attendais que tu me prévinsses car je sais que tu vois notre conduite, un homme seul aujourd'hui m'a donné un avertissement, et je pensais que si tu ne me disais rien ce n'était pas mauvais, mais puisque tu m'as prévenu je me tiendrai sur mes gardes. Je l'avais vu ce matin dormant à côté de Maraea et d'un jeune naturel Wata,⁶⁰ tous les trois sous la même couverture et je leur avais dit en les voyant que c'était un ritenga puremu.

Moihi

Moihi vient me parler et me dit qu'il a trouvé à sa place une ardoise sur laquelle il a lu que bientôt on aurait à parler d'une femme ou fille. Cet écrit n'avait point de signature. Je profite de cette entrevue pour lui donner aussi un avis relativem[en]t à ses familiarités avec Maraea ; il m'avoue qu'il ne prend pas du tout de garde, quand il est en présence de plusieurs naturels, mais qu'il prend garde s'il est seul.)

visite à Te Ripo

Nous arrivons à Te Ripo à la nuit, là j'apprends que depuis vendredi jour auquel j'ai vu Maria et auquel je lui ai donné le s[ain]t viatique, cette malade a repris sa nourriture qu'elle avait quittée depuis lundi. Je la trouve mieux.

[p.] 36

1844 févr[ier]

Je fais la prière et une instruction sur les misères et les maladies de cette vie et nous prenons notre repos. On a étendu de jolies nattes ; mais cela n'empêche pas que toutes les puces semblent se donner le rendez-vous pour me tourmenter ; mon bréviaire me sert de chevet.

12 l[undi]

mort de la fille de Rako

Je fais donc la prière de bonne heure et nous allons jusqu'à Te Pawera⁶¹ où nous trouvons plusieurs naturels réunis ; l'enfant est mort. Quelques missionnaires font la prière du matin dans un coin, un naturel me dit : Ne pries-tu pas pour la défunte ? De quoi lui servira, lui dis-je, ma prière, J. C. dit que ceux qui meurent sans baptême n'iront pas dans le ciel... Je ne m'arrête que 12 à 15 minutes et je préviens Rako que je suis pressé et nous redescendons. En passant vis-à-vis Te Ripo, je vois Papu l'Européen et je lui disⁱ pourquoi il a fui. C'est, dit-il, que Waiata autrefois l'avait frappé. Il dit que s'il a frappé Nia c'est qu'elle avait déchiré sa couverture... Je ne m'arrête pas longtemps ; je [37] rencontre un Européen du bas de la rivière. On le nomme Riki [Alike],⁶² il reste au bas de M^r Stiven [Stephenson].⁶³ Je l'invite à venir prendre une tasse de thé, il refuse, j'insiste, il accepte. Il me dit que si j'ai besoin d'un boat il m'en fera un pour 15 £.

13 m[ardi]

arrivée des naturels de Kororareka

Les naturels reviennent de Kororareka apportant les pikau ;ⁱⁱ et m'annoncent que le navire de guerre qui a apporté un Évêque p[ou]r la Nouvelle-Calédonie et un coadjuteur pour Wallis

ⁱ Garin a tendance à employer le verbe « dire » dans le sens de « demander ». Cet emploi particulier n'est pas mentionné dans l'édition de 1832-5 du *Dictionnaire de l'Académie*. Il est possible toutefois que cet usage reflète une particularité linguistique de la région du Bugey.

ⁱⁱ *Pikau* désigne ce que l'on porte sur le dos (ballot, paquet), et connote à la fois la charge portée et le sac de phormium tressé qui sert à porter le contenu. Garin traduit *pikau* par « fardeaux » (juin 1844, p. 254). Angas note que ses bagages étaient portés : « in their pikau or knapsacks, strapped over their shoulders with the leaves of flax » (G. F. Angas, *Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand*, vol. 2, p. 3).

est arrivé à Kororareka et a apporté beaucoup de lettres.⁶⁴ Lorsque les naturels sont arrivés, je m'apprêtais à aller à Te Pawera parce que les naturels vont s'y battre, dit-on, mais ils paraissent me dire que c'est fini et que c'est peu de chose, je balance.

guerre de Te Pawera

À la fin Tiperia m'invite à y aller. J'y vais et nous partons tous ensemble. Nous rencontrons un waka de 10 à 15 personnes, il remonte. Nous sommes 3 waka. Nous débarquons. Je vais droit à Rako, celui qui, m'a-t-on dit, à [sic] frappé sa mère et qui est l'auteur de la guerre. J'entends un enfant derrière moi qui dit : Karawai⁶⁵ va faire la guerre. Je crois qu'il me parle pour s'amuser.

[p.] 38

1844 févr[ier]

bataille à Te Pawera

Tous s'avancent sans paraître préoccupés, je crois que tout est fini. J'arrive près de Rako, je touche la main à Waiata et à Rako. Je leur dis en riant : Vous faites donc la guerre. Ils me répondent que oui ; et Waiata ajoute : S'ils arrivent, voilà mon bâton, je me lève pour défendre. Il n'a pas fini de parler que je vois Karawai nud jusqu'à la ceinture s'avancer avec un bâton dans ses mains, il vient rapidement, se frappe la cuisse de la main, tire une langue affreuse avec des mouvements semblables à ceux d'une langue de vipère ; jamais je n'ai vu des yeux semblables à ceux qu'il ouvre, ils sont ronds et larges comme de grosses boucles de rideaux, déjà il est dans l'arène.ⁱ Waiata s'est avancé avec un bâton long mais sec et faible. Karawai le casse, Waiata fait résistance [sic]. Karawai pousse, il pénètre, tous restent assis avec un sang froid étonnant femmes, hommes, enfants. Karawai cherche à blesser le père d'une des femmes de Rako. Il lance son bâton à différentes reprises avec [39]

bataille à Te Pawera

un air furieux, on lui dit : C'est assez. Il continue, c'est une confusion parmi une 6^{ne} seulement. Pour moi qui me trouvais assis à côté de Waiata, pensant que tout le monde allait prendre part à la mêlée et voyant que je ne pouvais pas arrêter le torrent, je m'étais réfugié derrière une fence,ⁱⁱ voyant cependant qu'ils se battent avec discernement, je m'avance au milieu pour faire cesser. L'on se sépare. Celui qui avait attaqué se retire avec les siens à une 30^{ne} de pas derrière ma fence, on s'assoit, on se met à rire, et je dis à Waiata : Quel est donc ce ritenga ? Oh ! c'est un jeu, c'est pour s'amuser. Ce n'est pas s'amuser, lui dis-je, que de faire couler le sang car le père de Rako a été blessé au-dessous de l'œil et le sang a coulé, très-peu il est vrai. 4 ou 5 minutes après un de ceux qui est de mon côté appelle les assaillants : Eh bien ! venez donc nous faire part de vos paroles, votre étranger (le prêtre) a faim. Ils viennent, et les saluts commencent :

[p.] 40

1844 févr[ier]

bataille et paix

Haere mai, haere mai,ⁱⁱⁱ disent ceux de mon côté. Les autres viennent. Karawai vient prendre la main de celui qu'il a blessé à l'œil et l'embrasse très-affectueusement, il va embrasser Waiata, Rako et plusieurs autres, tous s'embrassent et se livrent à la joie. On apporte des pommes de terre et l'on mange. Karawai raconte le voyage de Kororareka car il est un de ceux qui en viennent. Il dit avoir vu le navire de guerre français [Bucéphale] qui est arrivé

ⁱ C'est un haka que Garin observe. Une danse cérémonielle accompagnée de chants performée en signe de défi.

ⁱⁱ Un anglicisme très fréquemment employé par Garin, pour « palissade ». On trouve aussi « fencer » pour construire une palissade.

ⁱⁱⁱ Salutation de bienvenue maorie équivalent au « bienvenue » français.

jeudi 8 févr[ier]. Il raconte comment ce peuple tutu [puissant] les a reçus avec amitié, comme il leur a donné du tabac, du pain à manger, comme on a tiré le canon en signe de l'amour que le capitaine porte à l'Évêque &^c, &^c, &^c... Ils sont partis vendredi soir de Kororareka. Ils ont couché chez Ruku. Samedi ils sont venus chez Himi⁶⁶ (A[na]tipa), ils y ont passé le dimanche. Le lundi ils se sont remis en route et sont arrivés aujourd'hui mardi. Ils m'apprennent que M^{gr} a baptisé 5 adultes de la tribu de Ruku ; que 2 d'entr'eux avaient plusieurs femmes, et qu'ils n'en ont gardé qu'une. Tiperia nous raconte [41]

rapport des voyageurs, Colens[o]

qu'ils ont rencontré Te Koroneo (Colens[o] l'imprimeur à Pa[i]hia).⁶⁷ Celui qui a conseillé hier à Toenga le kohuruⁱ à quitter ma prière pour aller chez eux. Lorsque Colens[o] a rencontré nos voyageurs, la 1^{ère} chose qu'il leur a dite est celle-ci : Ko te kaitari wakapakoko,ⁱⁱ les porteurs de wakapakoko : allusion insultante. La 2^{de} chose est celle-ci : He Epikopo koe ?ⁱⁱⁱ a-t-il dit en s'adressant au chien des naturels. 2 naturels commençaient à se fâcher lorsque Tiperia leur conseilla de parler paisiblement ; puis il ajouta, en parlant à Colens[o] : Lorsque je te vis à Wangar[e]i⁶⁸ tu n'as pas voulu nous parler longtemps, mais aujourd'hui puisque tu as commencé à nous attaquer, il nous faut parler jusqu'à demain, jusqu'après demain. [Quel est ce ritenga ? dit le missionnaire. C'est, répond Tiperia, c'est afin de parler à l'aise et de voir avec calme *la justice*, le tikanga.]^{iv} Allez, allez, leur dit le missionnaire, adieu. Il se fait tard, on apporte du porc et des pommes de terre. Je demande si ce porc est le fruit de la bataille car le matin on a tué des porcs pour prix des injures, on me dit : non. Je mange, puis je dis à Waiata si la guerre

[p.] 42

1844 févr[ier]

sujet de la bataille

est finie. Oui, me dit-il. Je les salue, car je vois que plusieurs s'en vont. À peine avons-nous vogué pendant 5 minutes que nous entendons des chants de guerre. C'est Tirarau, me dit Wetekia, qui est venu aussi faire la bataille. Si j'avais sçu que Tirarau dût venir, je serais resté, dis-je, puis je lui propose de retourner à Te Pawera. Non, me dit-il, c'est fini, ce n'est rien, c'est comme tu as vu, il n'y a rien à craindre. Nous continuons donc notre route, et Wetekia à ma demande, me raconte le sujet de cette bataille. La fille de Rako est morte avant-hier, et Rako est devenu tapu ; Rako demande à son fils enfant, un charbon pour sa pipe. Celui-ci refuse et dit que c'est à la mère de Rako à le lui donner, celle-ci refuse, à cause du tapu ;^v Rako l'appelle alors taurekareka, celle-ci lui répond taurekareka. Rako dit qu'on batte cette femme. Le père d'une des femmes de Rako répond qu'on batte Rako, et Rako prenant un bâton en donne un coup pas très-fort sur la tête de sa propre mère. [43]

sujet de la bataille

Je viens alors, me dit Wetekia, (car c'est une marque d'amour ce ritenga, et si nous ne faisons pas cela on dirait que nous ne sommes pas rangatira. Autrefois selon nos usages on aurait fait une grande guerre). Je viens avec mes gens et je leur dis de ne pas être trop durs, mais d'aller avec modération, qu'il n'y en ait qu'un qui aille se battre. Dans ces batailles on cherche à mettre égalité. Ainsi la mère de Rako a reçu un coup qui n'est pas trop fort, il

ⁱ « Traître ».

ⁱⁱ « Voici les porteurs d'images gravées. » Les missionnaires anglicans pensaient que les catholiques vénéraient les statues de la Vierge Marie et des saints et les considéraient par conséquent comme des adorateurs d'images gravées (*wakapakoko*). À l'origine, le mot *wakapakopo* désigne les sculptures maories qui ornaient l'entrée d'un pa, la proue d'une pirogue de guerre ou une hutte.

ⁱⁱⁱ « Es-tu un Catholique ? »

^{iv} « C'est, répond Tiperia, c'est afin de parler à l'aise et de voir avec calme la justice, le tikanga » *add.* marge.

^v « À cause du tapu » *supra lineam*.

s'agit de rendre la pareille. Un des naturels de Wetekia, Te Toko⁶⁹ va contre Rako, Rako se lève pour se défendre et Toko lui donne un coup à la tête. Peu après un 2^d, enfin un 3^e viennent frapper Rako, la sœur de Rako leur avait d'abord crié de prendre un des porcs de Rako en paiement mais Wetekia avait refusé disant que c'était un sujet de plus grandes disputes encore. Karawai avec lequel je suis venu est le 4^e et Tirarau qui est venu à la fin est le cinquième. J'ai toujours soupçonné que ce chef [Rako] était cause que sa fille avait

[p.] 44

1844 févr[ier]

refusé constamment le baptême et que Dieu a voulu le punir même avant que sa fille fût enlevée de son lit de mort. Un de ses enfants Moriki⁷⁰ est tombé malade hier pour avoir trop mangé de pêches.

Nous arrivons à Te Ripo, Te Puku me dit que son enfant est malade. Il vomit beaucoup, il a mangé des pêches. Sa mère vient dans mon waka avec cet enfant et nous arrivons vers les 10 h. du soir par la marée contraire. Plusieurs naturels éprouvent des vomissements après avoir mangé des pêches. Une infusion de tilleul les soulage rapidement.

14 m[ercredi]

Les naturels se réunissent tous dans mon établissement pour recevoir le tabac qu'on leur a promis, pour le travail qu'ils ont fait au bois. Je distribue 114 livres de tabac à 10 fig[ues] la livre aux naturels de Tirarau ; 60 livr[es] à ceux de Wetekia pour le 2^d acre ; 60 à Waiata pour le 3^e acre ; 60 à Moihi pour le 4^e acre. Cela s'est passé très-bien, ils s'en vont tous très-contents, jamais peut-être ils n'ont si bien été payés. Un[e] autrefois pour éviter ce qui [45]

lettres de France

nous a un peu embarrassés cette fois ; je prendrai un nombre désigné de naturels, je leur fixerai tant de livres à chacun pour une étendue de terre bien désignée.

Cette opération m'a tenu jusqu'au soir ; je dis mon office et je me mets à lire les lettres que j'ai reçues de France par le navire de guerre Le Buscéphale [Bucéphale] qui a amené 2 évêques aux îles de Wallis et de N[ouvelle]-Calédonie.⁷¹ J'ai 7 lettres à lire, cela me tient jusqu'à 2 h. après minuit.

15 j[eudi]

shingles

J'ai la visite des Européens qui viennent voir si je puis leur donner du tabac ; j'en donne fort peu. Je leur dis que j'enverrai plus tard quelqu'un à Kororareka. Après cela je descends avec le boat et le waka chez M^r Gregor [Mc Gregor] pour amener les shingles que j'ai achetées. Je prends avec moi 6 naturels ; je donne 8 figues aux trois plus robustes et 5 aux enfants. Nous repartons à nuit tombante et nous arrivons vers les 11 h. du soir sans accident.

16 v[endredi]

Je vais voir un enfant malade, le petit de Te Puku à Ngawaewae.⁷²

On m'amène Te Witu dans un waka, il est malade. Je lui donne un remède ; il couche à la maison.

[p.] 46

1844 févr[ier]

17 s[amedi]

Moihi vient me prévenir le soir que 2 naturels se sont mal conduits, qu'ils ont dormi sous la même couverture, ils [sic] m'en nomme un, c'est Hoane Papita qui a dormi sous une même couverture avec Maraea et Kauwaka.⁷³ Je lui dis que je réfléchirai à ce qu'il est expédient de faire.

18 d[imanche]

Maraea, Kauwaka, Hoane Papita

Le dim[anche] matin à la messe je fais une instruction dans laquelle je parle en ce sens. J'ai appris hier qu'on dit dans la rivière : kua he te kai karakia.ⁱ Ils sont baptisés. Voilà ce que s[ain]t Paul dit pour ceux qui se conduisent de la sorte : ni les fornicateurs, ni les impudiques n'entreront dans le royaume des cieux. — Dieu jugera les fornicateurs et les adultères.ⁱⁱ — Je vous ai écrit de ne pas avoir de communications avec les adultères. J'ajoute que dans certains endroits on chasse de l'Église ces hommes-là, et je leur dis que si dans la suite j'apprends de pareilles choses sur quelqu'un, je le chasse dehors. Je leur dis que dans quelques tribus on bâtit des maisons les unes pour les hommes seulement, les autres pour les femmes seulement et je leur conseille de faire de même. Je m'abstiens [47] de nommer qui que ce soit.

puremu

Après la messe 2 ou 3 me disent : Pour qui as-tu parlé ? Est-ce pour moi ? Est-ce pour moi ? Peut-être oui, peut-être non, leur dis-je, j'en connais un, je ne connais pas l'autre, pour celui que je connais je ne veux pas vous le faire connaître, je me réserve de lui parler en particulier. Dans ce moment Hoane Papita me fait appeler dans la maison de bois. J'entre, il est morne, il baisse les yeux. C'est pour moi, me dit-il, que tu as parlé. Est-tu [sic] coupable, lui dis-je ? Oui, me répond-il. Eh bien si tu es coupable, c'est pour toi que j'ai parlé. Qui est-ce qui t'a dit que j'étais coupable ? Je l'ai entendu dire. Celui qui me l'a rapporté m'a dit : On dit cette chose dans la rivière. Cela suffit ; tu es coupable, eh bien repens-toi. Irai-je à la prière ? As-tu commis le puremu ? Non dit-il, j'ai seulement dormi sous la même couverture. Eh ! bien si tu n'as pas commis le puremu, tu peux continuer à venir à la prière. Moihi m'a dit, continue le coupable, tahioa [pour taihoa], ka toro te ao.ⁱⁱⁱ Cela veut dire que l'on va me tuer, qu'en penses-tu ? Il t'a dit cela non pas tout à fait sérieusement, c'est seulement pour te faire voir la grandeur de ta faute dont tout le monde va parler. Que dois-je faire ? me dit-il. C'est de te repentir du fond de ton cœur. On parle beaucoup de ce que j'ai dit à ce sujet, je pense qu'ils se tiendront désormais un peu mieux

[p.] 48

1844 fév[ier]

sur leurs gardes.

Dans l'après midi je fais le catéchisme sur un sujet différent. À la fin je leur dis : Il y a quelque temps on m'apporta un enfant qui avait la jambe cassée. Je me mis à étirer la jambe. L'enfant criait beaucoup, mais je n'écoutai pas ses cris et je le guéris. Si je l'avais écouté, il ne serait pas guéri. Mon cœur souffrait mais ma main allait toujours. Un kupu wakarite^{iv} cela. Ce matin j'ai beaucoup crié contre les coupables, je souffrais dans mon cœur, mais comme je le voulais guérir, il m'a fallu agir de la sorte.

bible de M^r Duyar

Le soir l'on me dit : Te Pura [Buller] descend la rivière, il vient de faire la prière auprès de Tirarau qui est dans le haut. Un quart d'heure après un enfant venant de chez M^r Duyar où M^r Bullar s'est arrêté m'apporte quelques lignes écrites au crayon sur un mauvais bout de papier. Voici ce qui y est écrit : M^r Duyar will ful oblige[d] to M^r Garin if he will be so kind as to send him down the bible which he honoured by the bearer. Cette bible avait été donnée autrefois par M^r Bullar à M^r Duyar. Comme M^r Duyar cesse de travailler p[ou]r M^r Bullar et

ⁱ « Celui qui prêche est dans l'erreur ». Les missionnaires européens ont emprunté le mot *karakia* pour désigner la prière chrétienne, dont le sens est repris ici mais, avant la période de contact, le sens traditionnel est incantations ou invocation proférées afin de se concilier, ou communiquer avec, les esprits des ancêtres.

ⁱⁱ Première Epître de Paul aux Corinthiens, 6 : 9-10.

ⁱⁱⁱ « Attendez, le jour viendra [?] » Le sens de cette phrase n'est pas tout à fait clair.

^{iv} Littéralement, « mot équivalent », soit par extension « parabole ».

qu'il ma promis de ne plus aller [49] à sa chapelle, il paraît que M^r Bullar lui a réclamé sa bible ; elle porte sur la 1^{ère} feuille le nom de M^r Duyar écrit de la main de M^r Bullar ainsi que le nom de M^r Buller.

(voir la suite page 51)

[espace blanc d'environ 2 ou 3 lignes]

comité

Dans la soirée les naturels me disent qu'ils veulent appeler Hoane Papita au comité afin qu'on connaisse bien la chose et qu'on cesse dans la rivière des rapports sans fin sur cet article. J'approuve la chose et le soir on fait ce comité qui dure près de 3 ou 4 heures c.-à-d. jusqu'à 11 h. du soir. C'est Moihi qui fait le rôle d'accusateur. C'est lui qui commence, le résultat est que Hoane Papita avoue avoir dormi avec Maraea et Kauwaka sous la même couverture mais qu'il n'a pas commis le puremu, qu'il est faux qu'il ait dormi avec elle dans le korahaⁱ, que Te Witu serait l'autre coupable. À la fin je leur adresse un mot à tous, et leur dis que ce jugement est l'image du jugement dernier où tous les péchés seront révélés et où personne ne s'excusera... On va se coucher.

19 l[undi]

M^r Runells

Je vais avec le boat chercher M^r Runells et ses effets, il vient rester avec moi. Tous les naturels vont dans le haut de la rivière travailler aux uhi.

[p.] 50

1844 févr[ier]

20 m[ardi]

M^r Reynolds finit ma chambre. Je mange pour la 1^{ère} fois dedans.

21 m[ercredi]

voyage chez les Européens

Je vais chez M^r Ross lui commander 4 mille shingles — Je donne à M^{ess} Roff⁷⁴ [Ruff ou Ross] — 5 yardsⁱⁱ de calicot, 1 barre de savon car elle me blanchit. M^r Ross et M^r Ruff me donnent leurs commissions. 2 minutes après que nous sommes arrivés chez M^r Ross la marée remonte. Après avoir fait mes affaires chez les uns et chez les autres et avoir dîner [sic] chez M^r Ross, nous repartons. Nous nous arrêtons un instant chez M^r Reynolds pour prendre quelques effets avec son porc.

voyage à Wairua

Nous arrivons à Katiwa,ⁱⁱⁱ et aussitôt nous apprêtons le waka et nous allons dans la rivière de Wairua voir Maria. Nous arrivons, un peu après la marée descend.^{iv} Cette malade me montre un remède que M^r Buller a donné à son père pour qu'elle se frotte les jambes qui sont enflées. Wetekia avait écrit une lettre à M^r Buller pour lui demander un remède à cette fin. Je lui avais dit que c'était inutile, il m'avait dit : Eh bien [51]

Maria, remède de M^r Buller

ⁱ « En pleins champs », « en rase campagne », par extension et en opposition à la « forêt » pourrait représenter une « clairière » ou « espace ouvert. » (Voir aussi p. 64, 1^{er} mars 1844).

ⁱⁱ Anglicisme. Cette mesure de longueur anglo-saxonne équivaut à 3 pieds, soit 0,914 mètres (*Trésor de la Langue Française*).

ⁱⁱⁱ Site de la mission de Garin à son arrivée dans la région, vraisemblablement situé sur un terrain ayant appartenu à un certain Irlandais du nom de James Johnson.

^{iv} « Nous arrivons un peu après la marée descend » *inter lineas*.

garde cette lettre. Mais malgré cela il était allé en parler à M^r Buller qui lui avait donné cette bouteille ; ses jambes n'ont pas désenflées pour cela, au contraire elle a de plus le vendre [sic] très-enflé et dur et crie toute[s] les nuits. J'avais dit au père que si l'on cherchait à faire disparaître cette enflure des jambes, le mal pourrait se porter plus haut. Je fais la prière et je couche sous un simple toit. Les cris de la malade nous empêchent de dormir. Sa mère pleure et crie avec elle confondant ainsi ses larmes aux siennes. Elle calme sa douleur.

22 je[udi]

visite de M^r Buller à M^r Duyer

Je reviens à l'établissement ; je vais voir M^r Duyer [Dwyer], il me dit que M^r Buller s'est arrêté chez lui dimanche dernier en revenant du haut de la rivière ; il s'est mis à genoux et a fait dans sa bible une prière de 4 ou 5 minutes. M^r Duyer s'est mis à genoux avec lui pour ne pas avoir honte m'a-t-il dit, mais il n'a pas prié. M^r Buller lui a dit qu'on lui avait rapporté que j'avais pris de force, forcibly,ⁱ sa bible (celle de M^r Duyer). On s'est probablement servi du terme de tahae [voler] auprès des naturels. Alors M^r Duyer lui a dit :

[p.] 52

1844 fév[rier]

bible

Non, le p[ère] Garin m'a demandé à la lui prêter disant qu'il me la rendrait et pour vous faire voir qu'il en est ainsi vous pouvez lui écrire en mon nom et vous verrez s'il ne me la rend pas. Et en effet il m'envoie un petit billet par un enfant auquel je remets cette bible. M^r Buller est tombé, disent les naturels ; en cela. (1)

Addendum p. 52 (1) Je trouve en effet que c'est assez extraordinaire qu'en temps d'indépendance et de liberté je me voie obligé d'obéir aux ordres d'un homme avec lequel je n'ai aucun rapport pour cette affaire. Voir la suite page 96.

Mes enfants moulent du bled au moulin de M^r Duyer.

24 s[amedi]

M^r Ewoud

Le compagnon de M^r Mekepihi [Makepeace]⁷⁵ arrive ce soir à la maison, il s'appelle M^r Ewoud [Haywood ?], il vient chercher à résider chez quelqu'Européen car il est à la misère. Je l'engage à souper et à coucher, il accepte. Le soir je vais dans la rivière Wairua pour y célébrer la messe demain.

dimanche dans la forêt

Les naturels s'y réunissent. Après la prière je leur parle de la messe, puis j'ajoute que s'ils étaient en Europe, ils verraient les églises pleines le dimanche. Je leur dis qu'il y a 2 ou 3 messes et qu'à chaque messe il y a du monde, comme il y a beaucoup de maisons dans la ville ou le village, il reste toujours quelqu'un à la maison pour veiller de peur que le feu ne prenne ou que les voleurs ne viennent. [53] Ainsi la femme va à la première messe et le mari à la 2^{de}. Comme les Européens ont beaucoup de biens, ceux qui n'ont rien cherchent à les voler, c'est pour cela qu'ils restent à la maison. Je suis allé cette semaine chez les Européens, les uns m'ont dit qu'ils n'ont pas de waka, les autres qu'ils ont un mari protest[ant], les autres qu'ils sont malades, c'est pour cela qu'ils ne viennent pas tous les dimanches.

Wetekia

Avant ces détails je leur ai parlé du s[ain]t Sacrifice, et du Sacrifice de la Croix et c'est après que je leur ai parlé des Européens que Wetekia s'écrie : Mes amis, cet étranger connaît beaucoup de choses, laissez faire, bientôt nous comprendrons beaucoup de choses, quel est

ⁱ « Forcibly » (mot anglais pour 'de force') *supra lineam*.

celui d'entre vous qui a retenu quelque[s] pensées, qu'il vient de nous donner ? Un d'entr'eux essaye de répéter quelque chose ; alors Wetekia prend la parole d'un ton doctoral et dit : Pour moi, voilà quelle est ma pensée : l'on met beaucoup de bois au feu, et peu à peu la chaleur se fait sentir et chauffe nos corps. Voilà encore une autre pensée : nous travaillons bien ici à présent à couper les arbres, à dépouiller la terre des racines, nous piochons la terre et nous jetons la

[p.] 54

1844 fév[rier]

semence, mais le fruit ne pousse pas subitement. Ce n'est que peu à peu et dans quelque temps nous recueillerons. De même nous ne pouvons pas comprendre toutes choses sur-le-champ mais dans peu nous comprendrons.

Après la prière on s'arrange pour dormir. On fait 4 feux, l'un devant, 2 à chaque côté pour nous et 1 derrière pour d'autres naturels. Matiu⁷⁶ couche en dehors, il reçoit la pluie mais il a un ko[h]eka qui le préserve, il n'a pas voulu aller de l'autre côté de la rivière pour rester avec moi. Pendant la nuit il pleut continuellement et à verse.

25 d[imanche]

Lorsqu'on se réveille il pleut à verse, on fait la prière et une instruction, les naturels déjeunent, la pluie ne cesse pas. Je fais dresser l'autel : 4 piquets plantés en terre et un couvercle de caisse cloué dessus font la charpente. Une couverture tendue fait le fonds [sic]. J'étends les nappes, tout est prêt, nous sommes placés sous le toit sous lequel nous avons couché c.-à-d. [55] sous un long toit supporté par 6 paquets. Je commence la messe, je m'aperçois qu'une gout[t]ière a mouillé un bout du missel, une autre gout[t]ière tombe sur la droite du corporal,ⁱ une autre sur le devant de l'autel, là où je la baise, enfin une 4^e ou 5^e sur la gauche du corporal car la pluie a redoublé. Le reste de la journée se passe ainsi avec beaucoup de pluie, plusieurs naturels s'en retournent ; les familiarités de Mohi et de Hoane Papita avec Maraia et Kauwaka m'inquiètent.

26 l[undi]

cause de la prière des enfants de Wetekia

La pluie a cessé depuis hier soir, je fais la prière et une petite exhortationⁱⁱ et nous revenons. Wetekia vient chercher des remèdes pour Maria. Il me raconte chemin faisant que lorsque lui et Waiata tournèrent à l'Évêque, Parore arrêta un naturel de Wetekia pour prix de ce qu'ils avaient tourné à l'Évêque. Ce naturel était allé porter des lettres concernant la mission à Hokianga,⁷⁷ il en revenait apportant une cloche pour ceux qui faisaient la prière à Mangaka[h]ia et on l'arrêta. On le prit avec sa cloche qu'on a gardés [sic]. Wetekia dit alors à Waiata : Quel prix réclamerons-nous pour venger cela ? Eh bien le prix qu'il faut en tirer, c'est que tous nos enfants fassent la prière et dès lors ils l'ont faite.

[p.] 56

1844 fév[rier]

Il m'apprend aussi que le waka dans lequel il est actuellement a été pris à Papu (Européen) pour prix de la parole qu'il a dite à Nia : tu as la bouche large comme une marmite. Je lui dis qu'il faut le rendre, il me répond : As-tu jamais vu les Maoris rendre ce qu'ils ont pris à la guerre ?

pluie

ⁱ Le linge béni que le prêtre étend sur l'autel sur lequel sont placés le calice et l'hostie (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5).

ⁱⁱ Se dit particulièrement d'un discours chrétien et pieux qu'on fait en style familier, pour exciter à la dévotion (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5).

La pluie qui est tombée pendant une nuit et un jour a grossi beaucoup la rivière de Mangaka[h]ia et pas du tout celle de Wairua, cette dernière sera peut-être grosse dans 2 ou 3 jours ; elle reflue parce que le courant de l'autre ne lui permet pas de couler aisément.

coups de fusil

Wetekia entend 2 coups de fusil tirés à Tangihua.⁷⁸ Il me dit qu'il pense que c'est peut-être pour un malade. J'envoie Matiu pour voir, il revient et me dit que ces coups de fusil n'ont pas été tirés de cette place.

moyens de douceur

Dans les commencements que le petit Kaperiere me servait, je n'avais pas toujours la patience de supporter avec douceur ses maladresses, aussi était-il gêné avec moi et prenait-il un mauvais pli ; il fut baptisé avec son compagnon, je changeai à cette époque de procédé, je préférerai perdre plutôt mes poiles [sic] et mes marmites que l'âme de ces enfants. Je pris donc en patience leurs maladresses, je les supportai, j'usai de douceur, au lieu de les [57]

Matiu, Kaperiere

repandre dans le moment de leurs fautes. J'attendais une huitaine de jours observant toutes les fautes qu'ils faisaient, alors les prenant à l'écart avec bonté, je leur faisais observer leurs défauts ; cela réussit si bien qu'ils changèrent tout à fait surtout de celui dont j'étais le plus mécontent, il quitta ses manières et cet air cachés [sic] et sournois qu'il avait et prit un air ouvert. Lorsque je les appelais dans la suite à ces sortes de séances pour leur faire des observations, c'était une joie pour eux d'y venir : ils continuent à présent à me satisfaire. J'ai beaucoup de bontés [sic] et d'égards envers eux et je suis obéi lorsque je leur commande. Un jour Matiu était malade, il ne pouvait pas s'asseoir à cause d'une espèce de tumeur qui le faisait beaucoup souffrir, il savait que j'avais besoin de lui pour venir ramer dans le boat, j'appelle tout mon monde, il me regarde ayant envie de rester, je le regarde avec un œil triste qui connaît sa peine et qui y participe, il me comprend, ce regard le fortifie, il prend courage et se met à l'œuvre avec joie... — Lorsque M^{gr} vint ici, et qu'il repartit, je l'engageai à donner quelques avis à mes 2 enfants, ce qu'il eut la bonté de faire.

[p.] 58

1844 févr[ier]

Matiu, Kaperiere

Quelques jours après j'avais besoin de Kaperiere, Matiu l'appelle et comme il ne se pressait pas. As-tu oublié, lui dit-il, ce que l'Évêque nous a dit ? qu'il fallait obéir au père Garin. À cette parole, il se hâta de venir. Si je dis quelque chose à Matiu pour le reprendre : Ah ! tu as raison, c'est moi qui ai tort, dit-il, puis il se remet à son affaire avec gaieté. Lorsqu'ils cassent des assiettes, ils disent que je ne me fâche pas après eux. Cependant Matiu après en avoir cassé un jour s'enferma dans ma chambre et se mit à pleurer tout haut ; je fus obligé de le consoler en lui disant qu'il ne l'avait pas fait exprès. Un soir ils allaient de nuit chercher quelque chose à 3 ou 400 pas de la maison, ils firent le signe de la croix en partant pour que Satan ne leur fit point de mal, car chez eux, ils croient que Satan ou dieu maori fait du mal à ceux qui sortent la nuit. Lorsque Matiu a envi[e] de faire une chose et que j'ai l'air de n'être pas de son avis, il me dit aussitôt : Si tu me dis de faire comme cela je le ferai, si tu me dis de faire autrement, je le ferai autrement.

27 m[ardi]

M^r Reynolds [Reynolds] nettoie le boat et enlève les planches qui le garnissent dedans. [59]

M^r Babe, méprise thé

M^r Babe (Papu) m'apporte des choux de la part de M^r Ruff [Ross ?]. Je le fais souper avec nous. Je mets devant lui le sucrier qui est un verre en fer blanc vernis, je lui dis : Voilà le sucre. Il croit que c'est sa tasse dans laquelle j'ai mis un peu de sucre, il y verse le thé et

lorsqu'il remue avec la cuiller, il dit : Il y a peut-être trop de sucre. Sans doute, lui dit M^r Reynolds, c'est tout le sucre. Mais malgré son embarras il trouve moyen de réparer sa faute, c'est de verser le tout dans le vase qui contient tout le thé et par là tout le thé est sucré.

id.

Un jour je servis à M^r Reynolds des pêches cuites, dans un vase qui avait la forme d'un sucrier, il crut que c'était du sucre, il en prit deux cuillerées qu'il mit dans son thé, je le lui fis observer, il me dit alors : Oh ! n'importe cela n'est pas mauvais. Il sucra le tout et ne laissa rien perdre.

28 m[ercredi]

boat

Je mène le boat chez M^r Ross pour qu'il le répare et qu'il y passe la peinture. M^r Reynolds vient avec moi et lorsque nous remontons la rivière, il nous quitte et me dit qu'il veut cueillir ses pois et qu'il reviendra au plutôt.

[p.] 60

1844 févr[ier]

29 j[eudi]

visite à Tirarau

M^r Reynolds revient de chez lui. Je pars après déjeuner pour aller rendre visite à Tirarau et coucher chez lui. Sur mon passage, je vois Te Witu à Ngawaewae, il est toujours bien mal, il est seul avec une vieille femme qui est une *tohunga karakia*.ⁱ Elle prie pour sa guérison selon leurs usages ; plus haut je vois Konihi qui est,ⁱⁱ il paraît as[th]matique. À Titoki⁷⁹ je vois les naturels, mais je ne descends pas du waka ; Mohi me conseille de coucher dans la maison de Tito,⁸⁰ je lui dis que je coucherai dans la maison que Tirarau m'offrira. Je continue ma route, nous arrivons un peu avant le coucher du soleil. Je crains de n'être pas bien reçu car j'ai appris que M^r Bullar qui y était allé un dimanche peu auparavant avait été mal reçu ; mais au contraire, je suis très-bien reçu, le petit Mokoare⁸¹ vient me saluer très-gracieusement. Le père [Tirarau] me fait asseoir près de lui sur une boîte, il a des attentions pour moi. Il me

T[ome] 2. 2^d.vol[ume] —février – mars 1844
Notes de mission

[p. 61]

Mission

Suite des notes de Mission 1844

visite à Tirarau, lettre de Colens[o]

fait servir à souper, pommes de terre, porc, huê [courge], to[h]eroa.ⁱⁱⁱ Il m'a fait visiter la terre qu'il travaille.^{iv} Il me fait lire une lettre que lui a écrite M^r Colens[o] Te Korone[o]. Ce

ⁱ Le terme *tohunga* désigne toute personne spécialiste dans un domaine. Un *tohunga karakia* est un expert ou maître en invocations ou incantations, soit par extension, un guérisseur, un sage, une personne en relation avec les esprits des morts. Garin les appelle, dans son vocabulaire imagé, les « maîtres de prière » ('Notes de mission', 1846, p. 18).

ⁱⁱ « Affecté » *suppr.*

ⁱⁱⁱ Mollusque de la région de Kaipara, voir note lundi 30 décembre 1844.

^{iv} Tirarau se trouve probablement sur les rives de la rivière Mangakahia où il avait un pa et des cultures importantes dans les années 1830.

missionnaire lui dit qu'il est allé à Auckland, qu'il a beaucoup parlé de lui à tous les rangatira pakeha,ⁱ qu'il leur a dit qu'il était seul grand chef, mais il lui reproche de s'être laissé gagner par le tabac, (Tirarau l'interprète assez justement du tabac qu'il a reçu de l'Évêque pour le travail qu'il a donné aux naturels) de prendre garde à l'herbe runa qui infecte les terres (qui vole les terres), ki te runa.ⁱⁱ Il fait allusion à l'Évêque, il insiste surtout à lui dire de garder l'union, de ne p[as] diviser son kainga,ⁱⁱⁱ qu'il n'y ait qu'une pri[ère].

Un instant après Tirarau donne ses o[r]dres pour qu'on apporte du bois afin qu'on y voie clair pour la prière, il me dit de la faire à côté de lui, il me montre mon lit près du sien. Il me raconte que M^r Buller est venu il y a eu dimanche 8 jours le trouver pour

[p.] 62

1844 févr[ier]

M^r Buller

faire la prière. Il me dit qu'aussitôt que les catholiqu[ues] ont eu fini leur prière, M^r Buller est allé les attaquer, et il me loue de ce que je ne fais pas comme lui. Tirarau lui dit que si Colens[o] lui a parlé du tabac dans sa lettre cela vient de ses conseils, il lui fait donc des reproches, M^r Buller en est piqué il paraît. Il ne veut pas accepter de la nourriture et il repart ainsi. Cela a fait un bon effet parmi les naturels ; tous disent que Tirarau l'a rebuté.

prière

Tirarau appelle les naturels à la prière, Mokoare de même. Ils se réunissent au nombre de 10 à 12, mais ils prient avec beaucoup d'indifférence. Je ne connais pas bien Tito et sa femme. On me dit qu'ils font la prière chez le missionnaire et je les vois venir à la mienne, je ne sais qu'en penser.

Mars

1^{er} vendredi

Nous nous couchons, et le lendemain de bon matin, Tirarau appelle les naturels à la prière. Après la prière, il veut me faire déjeuner, mais je lui dis que j'ai promis à ceux de Titoki, je me rends donc au waka et nous quittons Tirarau. Je lui ai promis une bourse en cadeau. Après que j'ai eu fini la prière du soir, les missionnaires ont sonné leur prière sur un canon de fusil et se sont mis à faire la prière hier et ce matin. Ce qui m'a percé le cœur, [63] car c'est la 1^{re} fois que je la leur vois faire. Autrefois Tirarau m'avait dit qu'il ne voulait point de cloche au Pa, et Tito m'a demandé le matin ma clochette, je la lui ai promise.

Titoki

J'arrive à Titoki. Tous les naturels baptisés me baisent la main, mais ils ne savent pas bien s'y prendre, ils croient qu'il est nécessaire de produire du bruit avec les lèvres, en sorte que plusieurs cherchent à produire ce bruit même avant d'avoir baisé la main. Wetekia me fait copier le nouvel hymne, Wakarongo ra tatou.^{iv} J'en copie 4 à 5. Après je vais déjeuner avec Waiata ; je demande si quelques naturels peuvent aller à Kororareka la semaine suivante. Ils me disent que non, que leurs travaux ne sont pas finis. Je leur dis que si je n'ai personne j'y irai avec 2 enfants, je suis presque sûr que j'en trouverai. Wetekia me dit de réunir les

ⁱ Rangatira pakeha, c'est-à-dire « les chefs européens ».

ⁱⁱ Ici le terme *runaruna* a le sens d'« ivraie » dans l'Évangile. Colenso fait dans sa lettre à Tirarau une référence directe à St Mathieu, chap. 13, verset 38: « l'ivraie, ce sont les fils du malin ».

ⁱⁱⁱ *Kainga* est le terme utilisé pour désigner un groupe d'habitations, un village maori non fortifié, un lieu où l'on cuit la nourriture (l'emplacement d'un four maori) ou une simple hutte (Wade, *A Journey in the Northern Island of New Zealand*, p. 31). Ici cependant *kainga* est employé dans un sens métaphorique par le missionnaire Colenso : tout le monde devrait être protestant et Tirarau ne devrait pas laisser les membres de son peuple devenir catholiques.

^{iv} « Écoutons ». Le titre de cet hymne est 'He waiata i te whanautanga o Hehi Kerito' et figure à la page 538 du livre de prière *Ako Marama*, de l'édition de 1847.

naturels pour leur adresser un mot mais je les trouve trop dispersés et je veux vite partir. Je me remets en route. Waiata me dit qu'un remède, l'infusion de tilleul, l'a guéri et me demande à leur en faire encore une bouteille, je la leur enverrai bientôt.

Toka

En descendant je m'arrête chez Toka⁸² pour lui demander le porc qu'il m'a promis.

[p.] 64

1844 mars

arbre qui tombe

Là je vois un grand arbre sec qui est tombé sans vent au milieu de la nuit tout à côté de leurs maisons. Les uns dormaient à droite, les autres à gauche, quelques-uns au pied. L'arbre est tombé entre les 2 maisons, et n'a fait de mal à personne, seulement celui qui dormait aux pieds a eu un peu de mal.

Haki malade

Là j'apprends qu'un enfant est malade. Je dis que si on me l'amène je lui donnerai un remède, là encore j'apprends que Haki Paka est malade, c.-à-d. qu'un de ses pukuⁱ est rompu. L'on me dit qu'il est à la rivière Wairoa⁸³ et que de ce kainga pour y aller c'est très-court. J'y vais donc avec mes 2 naturels par terre, nous traversons une forêt pendant un bon quart d'heure, puis un petit koraha,ⁱⁱ puis une petite forêt. Nous arrivons à la rivière Wairoa, là se trouve un waka, un enfant de Toka, Kou nous suit. Nous montons ce waka et un bon quart d'heure après nous arrivons au kainga où je trouve Haki. Je le vois, il a un puku au sein, il est tout à fait mauvais et dangereux. Je lui parle du baptême, il écoute bien, paraît convaincu, mais ses femmes — je suis sûr qu'il n'y a que cet obstacle —. Après l'avoir salué, je mange quelques pommes de terre et un melon que [65]

melons volés

Tauwhanga⁸⁴ m'offre. J'ai appris hier que ses enfants Wikitera, Merania,⁸⁵ ont volé les melons de Tito, et que celui-ci est venu trouver Tauwhanga, il exigeait 3 porcs en réparation mais Tauw[hanga] a répondu qu'il n'avait pas vu ses enfants prendre les melons. Je leur fais la leçon mais ils ne croient pas avoir fait un grand mal. Nous revenons au kainga de Toka. Un de ses naturels m'amène le porc dans son waka. Nous repartons aussitôt.

Nihi malade

Je m'arrête au wa[e]rangaⁱⁱⁱ de Nihi.⁸⁶ Je le trouve toujours bien fatigué, je lui parle du baptême et il me répond que s'il se fait baptiser, il se fâchera encore après contre les naturels dont les porcs viennent manger les pommes de terre, mais je crois que ce n'est qu'un prétexte. Il me dit encore que s'il se fait baptiser, il fera peut-être comme Mohi et Hoane Papita qui se sont adressés des reproches au sujet des familiarités de Hoane Pap[ita] avec Maraea... Enfin il me dit qu'il fera comme Mikaere c.-à-d. que quand il se verra sur le point de mourir, il se fera baptiser. Je le raisonne là-dessus ; et je le quitte.

porc pris

Je m'aperçois qu'on nous a pris un morceau de porc dans le panier. Je crois que c'est chez Toka, je m'en plains devant les enfants.

[p.] 66

1844 mars

ⁱ Furoncle, abcès.

ⁱⁱ Espace sans arbres ; « open country » selon le dictionnaire de Williams.

ⁱⁱⁱ « Waerenga » désigne un espace dégagé pour la culture, voir également p. 86, 10-12 mars 1844.

En descendant j'apprends que Te Witu est retourné au wa[e]ranga de Te Puku vers Maria. Je m'aperçois aussi que j'ai la clef de la maison quoique j'ai dit à M^r Reynolds qui doit revenir en mon absence, que je la laisserai. Nous arrivons vers les 6 h. du soir. M^r Reynolds a pu entrer sans peine, la porte a cédé au 1^{er} coup de poing, la serrure n'est pas juste. Je donne une bouteille d'eau miellée au père de l'enfant du kainga de Toka.

parole de Tirarau

Le fils de Toka, Kou m'a dit hier que peu auparavant l'arrivée de M^{gr}, Tirarau disait aux naturels de tourner à M^r Buller et que depuis l'arrivée de M^{gr} à cause qu'il avait vu qu'il avait beaucoup de taonga,ⁱ il a dit aux naturels de tourner à l'Évêque.

2 [samedi] mars

porc

M^r Reynolds tue le porc que Toka m'a donné, M^r Dwyer et son compagnon viennent l'aider.

3 d[imanche]

M^r Buller

M^r Dwyer et son compagnon viennent à la messe. M^r Dwyer m'apprend que M^r Buller lui a dit qu'il n'avait point de disciples maoris, qu'il a une maison bien confortable, une jolie chapelle, mais qu'il n'a presque point de naturels qui viennent à sa prière, et que s'il [67] en doit toujours être ainsi, il ira dans une autre place où il y aura plus de naturels.

désunion

Wetekia m'apprend qu'à Titoki il y a de la désunion, qu'il avait dit aux filles de dormir dans sa maison et aux jeunes gens chez Waiata mais peu après les jeunes gens sont venus dormir aussi dans la maison des filles. Moihi m'a dit hier que Maraea et Romana⁸⁷ dorment sous la même couverture ; et que bientôt on parlera.

Wetekia

Wetekia me dit que je me suis décidé à aller à Kororareka parce que je ne trouvais personne qui voulût y aller et que c'est pour cela qu'il m'aime, alors il me conseille de rester et que lui y ira avec ses 2 filles (il veut aller avec ses filles pour qu'elles ne restent pas seules avec les jeunes-gens et qu'elles soient en sûreté). J'accepte.

M^r Bâbe

M^r Bâbe vient me dire ce soir qu'il veut se marier avec la jeune fille qui avait habité auparavant avec lui, qu'elle est enceinte de lui ; je demande à Wetekia ce qu'il en pense, il me dit que comme je ferai, ce sera bien fait. Je fais observer à M^r

[p.] 68

1844 mars

mariage

Bâbe que ni l'un ni l'autre n'étant catholiques, je ne puis pas les marier. Il me dit que d'après les lois anglaises, il suffit qu'ils comparaissent devant moi avec 2 témoins mari et femme et que j'écrive qu'ils consentent à se marier. Mais je lui observe que je ne crois pas pouvoir me prêter à cela vû que ce n'est pas un réel mariage qu'ils font, puisque l'un n'est d'aucune religion quoique baptisé et que l'autre n'est pas baptisée. Mais que si la jeune fille consent à

ⁱ Ici dans le sens de « marchandises » ; « possessions ». L'approche évangélique de la mission catholique reposait en grande partie sur une politique de dons gratuits effectués principalement par l'évêque Pompallier. En conséquence, Pompallier avait la réputation d'être un Pakeha doté de grandes richesses matérielles.

être baptisée, je la préparerai pendant une 8^{ne} de jours, puis si elle est disposée, je la baptiserai et je pourrai entendre leur consentement. Cela est accepté. Wetekia me dit d'aller demain à Titoki et qu'après demain il ne sera délivré de toute inquiétude que quand il verra sa jeune fille dans mon waka, alors lui s'en ira à Kororareka avec paix. Il est donc convenu qu'elle viendra rester une huitaine de jours près de ma maison pour se faire instruire.

bourse

Je fais cadeau d'une bourse à Tirarau. Je réponds aux lettres de Toenga, Tiperia, Hakopa.⁸⁸
[69]

4 l[undi]

visite à Titoki

Je pars avec Wetekia pour Te Titoki afin de régler toutes choses touchant ce mariage et les hommes qui doivent aller à Kororareka. Nous remontons la rivière de Wairoa, au wa[e]ranga de Te Puku, nous voyons Te Arahī⁸⁹ qui me dit que si je vais à Kororareka, il viendra avec moi et Tauwhanga, mais si je n'y vais pas ils ne viendront pas non plus. Ils ont quelque chose contre Wetekia. Ils trouvent que Wetekia n'a pas partagé avec justice le tabac aux naturels qui ont travaillé au para, sur ma terre. Nous faisons une prière pour la malade, Maria, de dessus nos waka, puis nous remontons encore la rivière. Nous laissons le waka. Nous allons par terre rejoindre la rivière de Mangaka[h]ia, là nous trouvons les naturels de Ti[rarau] qui remontent à leurs kainga. Ils nous donnent place et nous arrivons à Te Titoki, là j'apprends que Te Pukohuru⁹⁰ est malade. Je vais la voir directement, je la trouve rétablie car on lui a donné d'un remède que je leur avais laissé par précaution. Je redescends au coucher du soleil à Te Titoki.

[p.] 70

1844 mars

Je m'arrête au kainga de Wetekia. Il me dit : Je ne sais pas si les autres viendront ici à la prière ; parce qu'on fait 2 prières. Nous ferions peut-être bien d'aller chez eux. Je m'y rends. Là je leur adresse pour la première fois ce terme : e te wanauⁱ en leur en expliquant le sens. Je leur conseille de faire une maison de prière où ils puissent tous se réunir. Après la prière Moihi me dit pourquoi il ne va pas à leur prière. C'est parce que, je lui ai dit : me tupato koutou.ⁱⁱ C'est afin de ne pas se trouver avec les filles et les femmes pour ne pas être exposés à la tentation. Ils me disent que Wetekia est de ce sentiment. Moihi et Hoani me disent aussi que c'est parce que les autres chantent des ruriruriⁱⁱⁱ après la prière ; ils n'ont pas à peine dit Amene [amen], qu'ils chantent des ruriruri. Nous causons jusqu'à minuit passé puis nous nous endormons.

5 ma[rdi]

Après la prière, je me rends au kainga de Wetekia pour parler du mariage et des porteurs de pikau. Il est décidé que je reste et que 6 naturels plus ce chef Wetekia partiront [71]

mariage

ⁱ « Ô la famille » dans son concept chrétien des parents et des enfants (« c'est la famille, voilà la famille »).

ⁱⁱ « Vous devriez faire attention. »

ⁱⁱⁱ Un divertissement qui consistait en des chants et gestes de nature amoureuse. Le père Servant, ignorant du contenu sexuel d'un tel divertissement, écrit en 1841 : « Au nombre des jeux les plus usités on compte le ruriruri, qui consiste à s'asseoir d'abord en cercle ou en demi-cercle ; puis, tout le monde à la fois et en cadence se frappe les jambes et la poitrine, agite avec rapidité les bras et les doigts, et siffle en prononçant avec volubilité une espèce de refrain ; entre tous ces mouvements, ces gestes, ces sifflements, ces cris, ces paroles si précipitée, il existe un accord étonnant. » ('Notice sur la Nouvelle-Zélande, adressée au T. R. P. Colin', AMO, I, p. 92).

aujourd'hui après déjeuner. Puis pour l'affaire du mariage, Ware⁹¹ femme de Wetekia dit : Cet étranger a battu 3 fois ma fille, je ne veux pas la lui donner. Cette détermination me fit [sic] à toute inquiétude.

voyageurs

Je finis mes lettres que je donne à Wetekia ; je fais une prière pour les voyageurs, puis ils viennent me saluer. 4 d'entr'eux ont écrit sur du korari une inscription qu'ils portent en forme de couronne autour du front. L'un a mis ces paroles : ko Kaperiere te kaiarahi ki a Topia.ⁱ L'autre : ki a Matiu. No te ware huihuinga o te Hahi Katorika Romana.ⁱⁱ J'ai oublié les autres. Wetekia pour la 1^{ère} fois me baise la main.

lettres des naturels

Hier j'ai reçu de Tiperia, Hoane Papita et de Toenga des lettres en korari, c'est pour me demander quelques paroles d'édification, pour le bien de leur âme, je leur ai fait réponse hier. J'ai en même temps écrit une grande lettre à Tirarau à l'occasion de la bourse que je lui ai donnée. Ces lettres ont fait du bien dans leurs esprits, en ce qu'elles parlent du détachement des biens de ce monde.

[p.] 72

1844 mars

Irene

Je descends la rivière dans le waka de [Pou ?]ri qui va chercher des pommes de terre. Je m'arrête chez Toka où je vois un enfant malade, puis nous allons par terre reprendre notre waka dans la rivière de Wairoa. J'ai pris Irene⁹² pour remplacer Matiu pendant la huitaine. En approchant du kainga nous entendons des tangi, ce sont les parents d'un fils de chef mort, à Wangar[e]i ; ils sont venus apporter de la nourriture tapu pour en faire manger à tous les chefs et fils de chefs. Nous nous arrêtons un instant, et après avoir fait une prière pour Maria, nous reprenons le waka pour revenir à l'établissement.

M^r Babe

Je rencontre M^r Babe, je lui annonce la nouvelle qu'on refuse de lui donner la fille en question parce qu'il l'a battue. Je lui dis en même temps que c'est pour lui une leçon, il n'est pas content de cela. Nous arrivons à Katiwa par la marée montante sur les 2 heures.

3 naturels

Quelques heures après arrivent Pene, Kapo,⁹³ Rotoiko qui me disent que Hoane Papita est [73] tombé malade, ils ne savent pas me dire ce qu'il a.

6 me[rcredi]

Les 3 naturels retournent à Te Titoki. Pour moi je m'occupe de ma nouvelle maison. Je mesure avec M^r Reynolds les 2 acres sur le fond du terrain nouvelle[mén]t acheté. Je trouve qu'on a coupé des bois plus loin qu'il ne fallait.

7 j[eudi]

Addendum Nota (1) p. 84-5. Lorsque je reviens avec mon boat de chez M^r Ross, Penehamini veut mettre dans mon boat du plomb pour faire des balles, plus un fusil, le tout doit servir pour une guerre à Waimate au sujet d'un cheval volé. Je lui dis que je ne peux pas transporter cela dans mon boat, ni dans mon waka, car c'est pour la guerre, si c'était un fusil e haere noa,ⁱⁱⁱ je le permettrais, mais non pour ce qui doit servir à se battre.

ⁱ « Kaperiere est le guide [sens littéral : « celui qui mène »] chez Topia et Matiu ».

ⁱⁱ « Ils viennent de la salle d'assemblée de l'Église catholique. »

ⁱⁱⁱ « Pour toute occasion », « pour l'usage quotidien », en opposition à ce qui est sacré ou tabou.

Je vais chercher mon boat chez M^r Ross. Il l'a réparé et peint. Il me présente un compte de 3£, 7 s., et quelques pincés [sic]. Je lui dis que nous nous en tiendrons aux 3 pounds ronds, je trouve qu'il a été assez raisonnable dans ce prix. M^e Ross me fait dîner. Lorsque nous sommes de retour à la maison,

députation de Pene et Te Witu, affaire des kai pikauⁱ

Pene et Te Witu arrivent de Titoki, c'est pour me dire que les naturels sont en peine sur le com[p]te de ceux que j'ai envoyés à la Baie des Iles.⁹⁴ C'est Waiata qui les a envoyés. Witu me dit de la part de Waiata : Wetekia a été imprudent, Ware lui a appris qu'à la Baie des Iles on était en guerre, que les naturels, les Ngapuhi demandaient un prix pour la femme frappée, et qu'ils s'exposaient en allant à Kororareka à se faire tirer dessus. S'il y avait un étranger avec eux, ils n'auraient rien à craindre. Quand les

[p.] 74

1844 mars

naturels sont en guerre, s'ils voient venir un waka ou un boat, ils regardent et s'il n'y a que des naturels, ils tirent dessus. S'il y a un étranger, ils ne tirent pas dessus, car les naturels sont allés [sic] regardés comme [sic] ses boys,ⁱⁱ ses serviteurs. Voici donc ce que dit Waiata : Si tu peux y aller, eh ! bien nous serons tranquilles, ils n'auront rien à craindre avec toi, si tu ne peux pas y aller quelques-uns d'entre nous y iront dans un ou 2 jours pour savoir s'il ne leur est rien arrivé.

je me décide à aller à Kororareka

Je vois qu'il n'y a pas à balancer, c'est moi qui ai envoyé ces naturels. Si je n'y vais pas et qu'il leur arrive quelque chose, j'en suis responsable. Je leur dis donc que j'y vais et dès le même soir, je me dispose au départ. Nous attendons que la marée monte, elle ne monte qu'à 11 h. 1/2 du soir. Je vais me coucher aussitôt après souper, mes naturels font de même, et M^r Reynolds nous éveille à l'heure juste. Nous prenons une tasse de thé et nous nous embarquons. Il est minuit, la lune fait [ou fuit ?], mais nous avons à craindre de chavirer dans le haut de la rivière à cause des arbres qu'on ne peut pas bien voir. Si la providence ne nous aide pas un peu, je ne sais pas si nous pourrions bien nous en tirer.

8 v[endredi]

rameurs

J'ai pour rameurs un enfant Kaperiere, et un aveugle Pene. L'aveugle est sur le devant et s'il avait ses yeux, son affaire serait de re- **[75]** garder devant le waka s'il n'y a pas des arbres. Pour moi je m'étends tout de mon long dans le waka pour chercher un peu à dormir ; et en même temps pour que Kaperiere qui est derrière moi puisse voir à bien diriger le waka. Nous avons un autre waka à nos côtés, il est conduit par Te Witu et Irene. Nous avons plusieurs endroits difficiles à passer. Ce sont des courants rapides.

Nihi

Avant d'y arriver nous passons devant chez Nihi malade, nous l'appellons [sic], à différentes reprises, enfin il a entendu. Il vient sur le bord de la rivière, il nous parle et je connais à sa voix qu'il n'est pas encore bien malade ce qui me rassure. Les naturels qui dorment le long de la rivière, réveillés par les chant[s] de Kaperiere, viennent voir ceux qui passent et demandent le sujet de mon voyage.

1^{er} passage difficile

ⁱ Il s'agit des paquets de vivres que Garin a, soit envoyé chercher à Kororareka, soit fait envoyer pour les missionnaires qui y étaient basés. Par manque de place et de temps, il avait été décidé par Pompallier de ne pas cultiver de jardin potager de taille suffisante pouvant subvenir aux besoins de la mission.

ⁱⁱ Un anglicisme fréquemment employé par Garin au lieu du mot français « serviteur ».

Au 1^{er} endroit rapide où nous arrivons, mes 2 naturels descendent dans l'eau et tirent le waka avec la corde, si la corde venait à casser, je serais presque sûr de chavirer. Mes naturels pourraient glisser et tomber dans les endroits profonds et par conséquent abandonner le waka au courant. Enfin l'aveugle guidé par les conseils de l'autre s'en tire heureusement et nous avons passé le 1^{er} pas difficile. S'il faisait jour, j'aurais descendu à terre. Nous arrivons au 2^d courant difficile, je descends à terre. Irene, et Te Witu

[p.] 76

1844 marsⁱ

passages difficiles

quittent leur waka et viennent dans le nôtre pour aider à ramer, ils sont 4, ils s'en tirent heureusement et nous continuons notre route. Comme l'aveugle ne voit pas ce qui l'environne, tantôt sa rame frappe les arbres, tantôt elle plonge dans le waka qui nous accompagne ; tantôt notre waka va se percher sur des troncs d'arbres alors les naturels se mettent à l'eau et l'on se remet en train. Nous trouvons un 3^e courant, Kaperiere donne ses ordres à Pene, moi j'excite et encourage. On lance le waka à force de rames, déjà il est sur le point d'avoir passé le passage difficile, j'ai beau crier : tena, tena, tena, koa kaka [pour i kia kaha ?],ⁱⁱ ils perdent leurs forces, le waka n'avance plus. Le courant est trop fort, il est stationnaire, enfin il recule, si mon aveugle y voyait nous pourrions faire une retraite honorable. Kaperiere lui crie bien de le laisser aller doucement en arrière, mais comme il n'y voit pas, il ne peut pas lui donner une bonne direction, le derrière du waka va donc sur une grosse pierre, et la pointe se trouvant entraînée par le courant, va se jeter sur un des bords de la rivière et s'arrêter sur une pierre ou racine ; nous voilà donc en travers du courant, les 2 pointes du waka arrêtées [77]

danger

sur des pierres. La rivière étonnée de ce nouveau genre de navigation, gronde et s'enfle de colère, alors pour laisser passer sa fureur et ne pas m'exposer à être enveloppé sous les flots de sa vengeance, je me hâte de me lever et je prends mes effets et je descends à terre. Pene est descendu dans l'eau pour retenir la pointe de devant, Kaperiere a voulu descendre sur le rocher pour décrocher la pointe de derrière, mais il n'a pas attrapé juste, il a de l'eau jusqu'au cou, il se relève et dégage la proue tandis que Pene retient la poupe [sic] avec une corde. Alors la rivière satisfaite de cet acte de soumission et voyant que nous sommes vaincus et que nous reconnaissons sa puissance, elle donne un libre cours à ses flots courroucés et nous laisse remonter en paix sur son dos, pour nous transporter jusqu'au terme de mon voyage. Les naturels me disent que si mon waka n'eût pas été bien taillé nous aurions chaviré infailliblement. Je bénis la providence et nos s[ain]ts Anges Gardiens.

Waiata

Nous arrivons vers les 6 h. du matin à Titoki. Je vais parler à Waiata, il me parle dans le même sens que le naturel d'hier, on décide que 2 naturels viendront m'accompagner ; ko Hoani, ko Wiri,ⁱⁱⁱ plus Kaperiere mon boy.

[p.] 78

1844 mars

ⁱ Les pages 76 et 77 comportent quelques ratures et ont été révisées ultérieurement.

ⁱⁱ Chant utilisé pour donner le rythme aux rameurs des pirogues maories. « Tena » signifie « allez ». Le texte en maori a été réécrit. Dans le manuscrit original, on ne peut distinguer s'il est écrit « kaha » ou « kaka ». Sens possible : « i kia kaha » : « ils perdent leur force : reprenez vos forces ».

ⁱⁱⁱ Garin reproduit ici ce que les Maoris disent. Sens rapproché : « ce sera Hoani et Wiri ». « Ko » est un particule utilisé devant un nom propre.

Waiata leur dit : Si les choses vont mal que 2 d'entre vous reviennent pour nous le dire et que nous allions tous les trouver ; si elles vont bien que 2 viennent nous le dire afin que nous soyons en paix, nous attendons ici jusqu'à mercredi matin. Si vous n'êtes pas de retour vendredi, quelques-uns y iront encore.

départ

Nous faisons la prière des voyageurs et nous remontons encore la rivière pendant 3 quarts d'heure non loin du kainga de Tirarau, là nous descendons à terre, nous déjeunons et nous nous mettons en route. Nous mettons 3 h. 1/2 pour passer le désert, 2 h. 1/2 pour la grande forêt, 2 h. 1/2 pour le désert qui vient après, 4 h. pour les forêts qui viennent ensuite, et 1 ou 2 h. depuis la rivière jusque chez Ruku. Nous mangeons un morceau de pain et de porc au commencement de la grande forêt. Au milieu de la 1^{ère} forêt, mes naturels qui me précédaient par une descente remontent rapidement et me disent : Voilà du monde, mets-toi devant nous et asseyons-nous tous.

rencontre d'Européens

Ils craignent que ce ne soient des naturels du parti opposé, nous attendons, et les voyageurs se trouvent être 2 Européens avec une dame européenne. Ils ont des lettres pour moi ; ils me les remettent. Je leur demande des nouvelles de la guerre. Ils me répondent qu'ils pensent qu'elle est finie. [79] Ils me disent qu'ils vont rester près de chez M^r Dwyar [Dwyer]. Ils me demandent s'ils pourront arriver ce soir dans des kainga maori. Je leur réponds qu'ils le peuvent mais qu'ils n'ont pas de temps à perdre. La dame se chagrine à cette nouvelle et presse ses compagnons. Nous nous séparons, et nous arrivons près d'une autre forêt après avoir traversé un long désert.

ti

Les naturels ont une racine appelée *tī*, c'est une racine qui renferme beaucoup de suc sucré. Je trouve qu'on ne peut rien trouver dans la Nouvelle Zélande de meilleur pour les voyages, ce suc est nourrissant et apaise la soif, en en suçant 2 ou 3 racines, on peut ne pas sentir la faim et la soif, pendant assez longtemps, du moins c'est ce que j'ai éprouvé. On délibère si on ira plus loin, je presse pour qu'on aille plus loin, car je tiens à arriver de bonne heure chez Ruku pour avoir une bonne marée demain. Nous allons donc et pour trouver de l'eau et du bois, nous sommes obligés de marcher pendant une demi-heure de nuit. Nous arrivons près d'un ruisseau, nous sommes secs, nous n'avons pas encore 100 pas à faire, et nous sommes obligés de nous mettre dans l'eau jusqu'aux genoux pour passer

[p.] 80

1844 mars

un réservoir d'eau de pluie. Nous traversons et ce réservoir et le ruisseau et nous nous établissons de l'autre côté. On ramasse du bois, on s'assied sur la terre déjà humectée par la rosée, sur les bords d'un petit bois et du ruisseau. Nous ne pouvons pas faire une maisonnette, mais en revanche, nous faisons un grandissime feu. Et là nous nous délassons autour de ce feu car j'avais 2 naturels fatigués des pieds Hoani et Kaperiere.

souper, prière

Là on enfle des pommes de terre à un bâton et on les jette au feu. Nous les mangeons. Ensuite nous faisons la prière et nous nous couchons autour du feu. Le sac de nourriture me sert de traversin, je ne sais guère où placer mon traversin, je voudrais être près du feu, mais je crains que le feu ne gagne pendant la nuit quelques herbes sèches et ne viennent me brûler. Je me recule donc un peu.

coucher

Le matin j'avais pu dire mes petites heures dans le waka, je dis donc avant de me coucher vêpres et complies, à la lueur d'un feu qui s'éteint de temps en temps, et sous l'influence



d'un grand besoin de dormir, enfin je puis finir complies. J'étends mon parapluie sur ma tête pour ne pas avoir trop de serein. J'enveloppe mes pieds dans une chemise de mon naturel, [81]

lit

et me repliant dans mon manteau comme un hérisson dans son enveloppe, je me laisse aller au sommeil.⁹⁵ Rien de plus commode que l'enveloppe du hérisson. Le matin quand on se réveille, on se déroule et l'on se met à l'œuvre ; la toilette est toute faite, l'on n'a pas de paillasse à remuer, ni de draps ou de couverture à arranger, seulement, l'on se frotte un peu les yeux pour se reconnaître, l'on étend les bras et les jambes pour reprendre un peu de souplesse et dissiper cet engourdissement qu'ils ont contractés [sic] sur la dure. Puis l'on allume de nouveau un grand feu pour sécher les manteaux tout mouillés par le serein de la nuit. Mon parapluie que j'avais étendu sur ma tête s'est trouvé mouillé comme s'il y eut plu. On met encore des pommes de terre à la broche et tandis qu'elles cuisent, nous faisons la prière. La prière faite nous déjeunons aux pommes de terre.

9 s[amedi]

Quand nous avons fini de déjeuner, les naturels plantent des morceaux de bois en terre de

cette sorte  ou bien encore  le[s] points noirs sont des pommes de terre et les morceaux en croix T sont des pelures. Les pommes de terres sont tournées

[p.] 82

1844 mars

signes de passage

du côté duquel nous sommes venus pour dire aux passants que les voyageurs qui ont mangé là viennent de Mangaka[h]ia. Ces naturels sont très-observateurs, rencontrent-ils un morceau de bois brûlé par un bout, ils disent : c'est un tel qui a allumé sa pipe avec. S'ils rencontrent un panier vide par terre, c'est tel et tel qui ont mangé là. A-t-on fait un feu dans un endroit, ce sont tels et tels qui ont couché là. Un korari attaché au sommet d'un bâton leur fait dire, ce sont tels et tels qui ont passé par là. Ils sont forts pour donner des signes de leurs passages. Ainsi ils écriront par terre, en gravant leurs noms comme sur une écorce d'arbre, ils coupent la terre avec leur hache, ainsi ils mettent leurs noms : na Hoani,ⁱ &^c. D'autrefois ils enlèvent l'écorce de l'arbre et écrivent leurs noms avec du charbon sur la place blanche de l'arbre ; ils jettent encore des bouts de branches, sur un tronc d'arbre, plusieurs troupes de naturels passent ; chacune met son contingent, en sorte qu'on connaît ceux qui ont mis ces branches par le degré de sécheresse qu'elles ont. Ainsi j'ai vu une fois des feuilles mises en 2 fois [83] différentes. Les feuilles les plus sèches indiquaient le passage de Te Arahi, les autres moins sèches indiquaient son retour. Ils écrivent encore sur les feuilles de korari qu'ils laissent sur plante.

feu p[ou]r pipe

Lorsqu'ils voyagent, ils ne peuvent pas voyager sans avoir du feu pour leurs pipes, ainsi ils emportent loin avec eux un tison. S'ils peuvent trouver un tronc de korari ou de tiⁱⁱ (je ne me souviens pas bien), ils mettent le feu à un bout et le feu reste jusqu'à ce que tout le bâton soit consumé peu à peu.

on cherche le frais

ⁱ « Par Hoani » ou « Hoani a fait cela. »

ⁱⁱ Ti ou 'cabbage tree'.

Après avoir déjeuné donc, nous nous remettons en route. Les ka[h]ikatoa et la fougère sont mouillés comme s'il y avait beaucoup plu en sorte qu'en un instant j'ai les 2 jambes trempées comme si j'avais passé dans l'eau, mais ceci loin de m'incommoder me tient au frais et me donne des forces, car si j'ai trop chaud, je n'ai plus de forces. Mes naturels en passant dans les ruisseaux se trempent dedans pour se rafraîchir dans le gros du jour ; pour moi à leur exemple lorsque nous passons la rivière, je vais passer dans un endroit un peu profond pour mouiller mes pantalons et me tenir au frais. Kaperiere s'asseyait au milieu de la rivière, puis se couche à bouchon, pour bien se saucer.

[p.] 84

1844 mars

Paoho

Nous arrivons au Pa oho.ⁱ Là on nous dit que la guerre n'est pas finie et qu'il y a beaucoup de naturels à Kororareka ; Wetekia doit revenir ce soir de Kororareka chez Ruku. On nous reçoit très-bien. On nous fait asseoir et à l'instant on m'apporte un joli panier de pêches à peine mûres, mais la soif me les fait trouver excell[entes]. Je donne une figue, puis je fais passer le reste des pêches à mes compagnons. On veut nous faire cuire des pommes de terre, je les remercie leur disant que nous sommes très-pressés.

Ruku

Lorsque nous approchons de chez Ruku, mes naturels se tiennent près de moi. Nous voyons Ruku qui nous apprend que Wetekia est revenu de Kororareka hier, qu'il est parti ce matin chez Hemi (A[na]tipa) pour y passer la journée de demain dimanche avec tous les porteurs. Il nous dit que les naturels sont paisibles, qu'ils ne sont pas vengés encore, mais qu'ils le seront plus tard à Rotorua.⁹⁶ On m'avait dit à Paoho que la femme frappée était morte et qu'on l'avait emportée et enterrée à Te Rawiti.⁹⁷ [85]

femme frappée

Ruku nous apprend que la femme frappée n'est pas morte et qu'elle est baptisée par le p[ère] Séon.⁹⁸ Ruku fait aussitôt mettre le waka à l'eau pour nous transporter à Kororareka. Je le trouve très-gai et très-empressé. Il me dit : Ce waka est le waka de Mangaka[h]ia, il est pour toi, et pour tes naturels, je ne m'en sers pas afin que quand tu viens, tu aies un waka tout prêt et que ton cœur ne soit pas triste. Nous nous embarquons. Je n'ai que mes 3 naturels, Ruku me dit : Je ne puis pas te donner des naturels, tu auras soin de faire mettre mon waka à terre, et tu le ramèneras quand tu viendras. Nous arrivons à Kororareka à la tombée de la nuit à la grande surprise de mes confrères qui avaient seulement vu mes commissionnaires l'avant veille. Je trouve Kororareka très-paisible. Le père Forêt [Forest]⁹⁹ et le p[ère] Séon seulement sont à la maison.

[p.] 86

1844 mars

10, 11, 12 [mardi]

retour

Nous restons dimanche et lundi à Kororareka. Mardi matin entre 5 et 6, nous repartons dans le waka de Ruku. Nous avons d'abord la marée contraire ; nous arrivons sur les 11 h. ou midi chez Ruku. Je lui donne 10 figues, il est content, nous avons gardé son waka depuis samedi jusqu'à mardi.

chemin p[ou]r chevaux

ⁱ *Paoho*, écrit en un seul mot, est un terme général qui désigne un pa en état d'alerte. Le terme est cependant utilisé comme s'il s'agissait d'un nom de lieu. Cette location n'a pas été identifiée.

Mes naturels me font passer par le chemin qui conduit chez Himi. Mais outre que ce chemin est plus long, il est beaucoup plus pénible, ce n'est que montées et descentes très-rapides ; beaucoup de fougères. Himi (aujourd'hui A[na]tipa) a tracé un chemin pour son cheval, mais vraiment je le trouve à peu de différence près aussi montueux aussi dangereux que l'autre, ils ne savent pas faire, ou du moins ils ne veulent pas se gêner pour faire des chemins à lasses [sic] par les montées. Aussitôt arrivés chez Ruku dans son waerenga, nous mangeons des pommes de terre. Ruku me fait voir un cercle de tonneau que mes porteurs ont oublié ; je ne pensai pas sur le moment qu'il m'appartenait et je le laissai. Nous arrivons de nuit au milieu d'un [87] grand désert près d'un ruisseau. C'est là que nous allons coucher. J'essaye mes instruments. Il y a beaucoup de fougères, nous marchons par-dessus pour en faire des lits et voilà notre chambre faite. Je dors très-bien en m'enfilant sous la haute fougère qui me sert de toit et étendu sur celle qui me sert de lit.

13 mer[credi]

Nous nous éveillons, nous faisons la prière puis nous nous remettons en route sur les 5 h. 1/2. Après une heure de marche, nous rencontrons un Européen qui va à Wangar[e]i. Après que nous avons passé la grande forêt, mes naturels me demandent si nous arriverons ce soir ; ils ne pensent pas que nous le puissions. Je regarde ma montre et leur dis : Si nous nous hâtons nous arriverons à Titoki, mais il commencera un peu à faire nuit, si nous ne nous hâtons pas, nous coucherons dans la forêt. J'ai pris mon manteau que Kaperiere avait, mais il était incapable d'aller vite.

Te Titoki

Hoani nous fait bien retarder ; cependant je l'encourage et nous arrivons comme je l'avais dit, à la tombée de la nuit à Te Titoki. En approchant je sonne du cornet

[p.] 88

1844 mars

Matiu

à piston ; les naturels se rassemblent pour me voir arriver, la joie est sur tous les visages. Ils me revoient tous avec le plus grand plaisir. Un enfant me dit : Ka nui te aroha o nga tangata katoa ki a koe.ⁱ

Un de ceux que je revois avec le plus de plaisir, c'est mon compagnon Matiu. Un naturel me dit de lui : Matiu a dit plusieurs fois que le temps lui durait bien de revoir son père, qu'il voulait aller revoir son père ; aussi ne cesse-t-il de me dire qu'il a un grand amour pour moi, qu'il était mort d'amour pour moi.

souper

Je vais voir Waiata car Wetekia est allé voir Maria, il me fait asseoir près de lui et me dit : Tiens, mange ces pommes de terre et ce morceau d'anguille, j'ai entendu que tu venais et sans cela tout serait mangé. Il me fait aussi apporter des pêches. Sa femme me les pèle ; après souper, ils me font jouer de mes instruments. Je leur dis que mon cornet à piston est une espèce de trompette dans le genre de celles dont parle David,ⁱⁱ et ils me répètent, de faire [89] sonner *la trompette de David* : Te tetere a Rawiri.

musique

Mon accordéon leur plaît beaucoup, surtout un air très-simple et très-vulgaire qui fait beaucoup d'effet, parce que je le joue aisément en faisant beaucoup d'accords. C'est le seul que je puisse jouer en chantant les paroles ; c'est l'air : C'est le roi Dagobert. Comme je sais qu'ils ne comprennent pas ces paroles et que d'ailleurs elles ne sont pas mauvaises, du moins

ⁱ « L'amour de toutes les personnes pour toi est grand. »

ⁱⁱ Premier Livre des Rois 1 : 34.

celles que je sais de mémoire, je les chante et c'est alors qu'ils partent par des éclats de rire qui témoigne[nt] le plaisir qu'ils ont d'entendre cela.

prière

Après la musique, nous nous rendons à la prière ; lorsque j'annonce que j'ai fini l'instruction. Non, non, me disent-ils, parles toujours, instruis-nous. Je me retourne alors en leur disant que plusieurs dorment et que c'est inutile pour eux que je parle davantage. Je dis cela car il y en a 2 ou 3 qui dorment presque toutes les fois que je fais l'instruction. Puis nous nous endormons après que j'ai donné un remède à Toenga.

[p.] 90

1844 mars

14 j[eudi]

départ des waka au son du cornet

Le matin après la prière on se dispose à partir. Waiata, Pouri [Tiperia], tous excepté Rako et Moihī descendent aussi ; il y a donc une 8^{ne} de waka prêts à partir ; quelques-uns en haut quelques-uns en bas. Quand le mien est prêt, je dis de partir, mais l'on me répond qu'il faut un peu attendre que tous soient prêts. J'attends et lorsque tous sont prêts, je fais le signe de la croix à haute voix, tous répondent Amen, 2 grands waka précèdent le mien. Alors j'entonne un air de marche sur mon cornet à piston. On dirait une petite flotte allant à la guerre. Lorsque nous approchons du kainga de Toka où se trouve Tirarau, Waiata me dit : Allons fais sonner la trompette pour qu'ils nous entendent, c'est ce que je fais et lorsque nous passons devant cette place, les naturels accourent avec empressement pour voir aussi ce qu'ils entendent. Nous faisons ainsi devant presque tous les endroits où il y a des naturels. C'est une véritable curiosité pour eux. Les 2 grands waka [91] dont un (celui de Waiata) porte presque tous mes pikau, s'arrêtent pour déjeuner. Pour moi je continue et nous mangeons dans le waka. Je vais voir Nihi, il est guéri et sa ponongaⁱ est malade. Lorsque j'arrive à Ngawakarara,¹⁰⁰ une femme me dit qu'on entend le chant des naturels d'un waka. C'est, me dit-elle, Te Puku, il vient de la place où Maria se trouve. J'attends pour avoir de ses nouvelles. Mes enfants cachent le waka dans lequel je suis derrière des branches, Pou, placé sur la pointe a un bâton à la main, et il imite ceux qui prennent des poissons, et nous dit en même temps de nous cacher. Nous ne pouvons nous empêcher de rire en voyant le sérieux qu'il met à cela. Les naturels qui descendent la rivière Wairoa voient en effet la pointe du waka, et un naturel tirant le bâton très-souvent et le secouant comme pour faire tomber le poisson dans le waka, alors il dit : On est à la pêche des karawaka.ⁱⁱ Mais bientôt la vue de mon chapeau décèle la ruse et ils se mettent à crier : ko Pere Kara.ⁱⁱⁱ

Maria

Bientôt après arrive la malade avec Wetekia, je la trouve bien bas, je la confesse.

[p.] 92

1844 mars

Wetekia

ⁱ Le dictionnaire de W. Williams donne « esclave » ou « captif » mais avec la libération des esclaves par certains chefs des tribus Ngapuhi dans les années 1830 et l'influence des Européens qui prenaient des Maoris à leur service, « pononga » avait plutôt le sens de « serviteur ».

ⁱⁱ Un petit poisson semblable à l'éperlan.

ⁱⁱⁱ « Voilà Père Garin » ou « c'est le père Garin ». *Ko* est une particule qui se met devant un nom propre.

Wetekia me dit : Je n'ai pas encore bien compris le but de ton voyage. Il veut raffiner.ⁱ Tu l'as bien compris, lui dis-je. Pas tout, me répond-il. Quoique je sois sûr du contraire ; mais il parle ainsi en conséquence de sa 1^{ère} détermination. Je lui dis donc que les naturels pensent qu'il aurait dû revenir quand il a appris qu'à la Baie des Iles on était en guerre. Car il s'exposait à se faire tuer ou bien l'un de sa troupe. J'ai lu, me répond-il, que *celui qui a la foi ne craint pas la mort*. E kore te tangata wakapono e wehi i te matenga rawa. Je lui dis que cela est juste quand il y a nécessité d'affronter la mort, mais que nous devons aussi agir avec prudence. Mais il me répond qu'il serait allé voir les 2 partis et qu'il aurait passé aussi à Kororareka...

Haki

Je le quitte et je descends pour voir Haki Paka, et Tauwhanga. Matiu fait le tangi avec sa mère un bon quart d'heure.

Pari

Je les quitte et je m'arrête chez Pari¹⁰¹ qui est revenu de la Baie. Il me fait manger des pêches et me donne des poissons. Enfin je redescends, je vois qu'on a mis le feu au bois que les naturels ont coupé il y a 4 ou 5 semaines dans mon terrain. [93] C'est Haki qui a mis le feu. On me dit que cela a bien réussi. Toka sans rien dire est allé planter des uhi dans un coin. Il pleut dans la soirée.

15 v[endredi]

Je vais aujourd'hui voir l'emplacement de la maison pour faire nettoyer la place. Waiata amène le reste de mes pikau dans son waka. J'applique un cataplasme de sonⁱⁱ sur le bras enflé de Toenga, et le soir sur les huit heures, à la demande des naturels, je joue dehors quelques airs sur mon cornet. Mokoare est venu me voir avec Tito ; après la prière, je leur ai parlé des missionnaires. Karawai me dit d'être court afin que Tito puisse repartir par la marée montante, mais Tito me dit : Non, continue, parles.

16 s[amedi]

M.M^{rs} Ross et Roff

M^r Ross, M^r Wilson, M^r Roff¹⁰² [Ruff] viennent voir l'emplacement de ma maison et de la chapelle. Leurs plans sont conformes au mien. Je leur donne les goods [marchandises] que j'ai reçus pour eux de Kororareka. Je donne à mes enfants des objets pour orner leurs oreilles et leurs chapeaux et le soir je leur demande pourquoi. L'un, Matiu me dit que c'est p[ou]r orner le corps, l'autre Kaper[iere] que c'est pour rapporter cela à Dieu ; je les précautionne

[p.] 94

1844 mars

ritenga maori

contre la vaine gloire. Hoane Papita vient aussi me faire causer ; après lui Pouri [Tiperia]. Celui-ci pour répondre à ma question que je lui fais, me dit : Ma femme avant son baptême craignait de mourir ou d'être malade, si après s'être peignée, elle allait manger de la nourriture avec les doigts, elle devait [prendre et ?]ⁱⁱⁱ manger (comme les animaux) en prenant les mets par terre avec la bouche. Eh ! depuis qu'elle est baptisée elle n'observe plus cela, elle se peigne et prend aussitôt après la nourriture avec la main, eh bien, elle n'en est

ⁱ Pousser très loin, trop loin dans un domaine donné ; pinailler (*Trésor de la Langue Française*). Aussi « raffiner en quelque chose » pour « y exceller » (C. Duneton, *Le Bouquet des expressions imagées*, 1990).

ⁱⁱ Les cataplasmes d'herbes ou de son étaient souvent utilisés par Garin pour soulager les inflammations, soigner des plaies ou calmer des irritations.

ⁱⁱⁱ « [Prendre et ?] manger » *supra lineam*. Illisible dans le manuscrit original.

pas morte, elle n'est pas tombée malade. Il me répète cela plusieurs fois avec une naïveté sans pareille.

Les naturels pensent que les étoiles sont grosses comme des maisons.

Wikitera

Wikitera pendant son sommeil se met à crier de toutes ses forces en faisant des contorsions effrayantes. C'est, je pense, le cochemar [sic] ou une crise de nerfs. Il crie pendant 4 à 5 minutes. J'arrive, il crie, je lui fais le signe de la croix sur le front, il cesse de crier, quelques instants après, je lui fais sentir de l'éther sulfurique. Les naturels disent que c'est le dieu maori qui le possédait et que quand je suis venu, il a eu peur et a laissé [95] cet enfant tranquille.

17 d[imanche]

visite à Maria

J'annonce aux naturels et aux Européens le jubilé en faveur de la Nouvelle Zélande. Je lis les ordonnances de M^{gr} pour le Carême. J'annonce aux naturels que ce soir j'irai en boat voir Maria et prier pour elle. Avant de partir, je leur dis que je ne donne aucun ritenga à ceux qui viendraient parce que c'est pour le Bon Dieu que nous allons faire cette course, tous s'empressent à me demander de venir ramer. J'y vais après l'exercice du kura,ⁱ nous sommes 15 dans le boat. Je trouve Maria de plus en plus malade, elle n'a pas encore longtemps à vivre. Je préviens les naturels que demain j'irai chez M^r Bullar pour lui demander d'où vient qu'il a dit que j'avais pris avec violence la bible de M^r Dwyer. 2° pourquoi il a dit aux naturels que le prix que je donne pour faire bâtir ma maison est trop petit, car on trouve généralement que c'est un grand prix. Wetekia, Pouri [Tiperia] me disent qu'ils viendront, je leur dis : Je veux bien. Je leur avais annoncé le matin que je mènerai des naturels avec moi.

[p.] 96

1844 mars

18 l[undi]

visite à M^r Buller, bible, kawenata et bible donnés

Je vais avec Wetekia, Hoane Papita et Tiperia chez M^r Buller. Je porte avec moi 2 livres maoris.¹⁰³ En entrant nous [nous] saluons en nous touchant la main, et nous causons de choses indifférentes ; peu à près [sic], je dis à M^r Buller s'il veut avoir la bonté de me donner un kawenata.ⁱⁱ Volontiers, me dit-il, et il me le remet à l'instant, puis il me dit si je veux aussi avoir la bonté de lui remettre un de nos livres, je lui remets les 2 que j'avais apportés avec moi, le 1^{er} et le 2^d volume. Il m'offre ensuite une bible anglaise que j'accepte avec plaisir. Après avoir causé encore quelques instants ; je lui demande s'il veut bien que j'adresse quelques paroles en maori, parce que les naturels tiennent contre moi des propos que je serais bien aise de voir cesser. Oh ! avec plaisir, me dit-il, je le veux bien. J'adresse alors la parole aux naturels. Je viens de demander, leur dis-je, à M^r Buller si cela lui ferait plaisir que je parlasse [97] en maori ; il m'a répondu que oui, eh ! bien voilà ce que j'ai à dire.

bible enlevée de force dit-on

M^r Dwyer m'a rapporté dernièrement que M^r Buller lui avait dit que j'avais pris de force — forcibly — sa bible d'entre ses mains (la bible de M^r Dwyer dans ses propres mains). Maintenant je demande à M^r Buller si cela est vrai. Mais M^r Buller me dit c'est M^r Dwyer qui vous a dit cela, oui M^r. Eh bien faisons appeler M^r Dwyer, et sur-le-champ il lui écrit un billet qu'un naturel lui porte. En attendant le retour, M^r Buller explique ainsi les choses aux

ⁱ Le *kura* est pris ici dans le sens de catéchisme, d'instruction religieuse ou d'école du dimanche.

ⁱⁱ Testament et par extension la Bible. Il doit s'agir de l'une des traductions du Nouveau Testament, dont les missionnaires anglicans commencèrent à diffuser des extraits dès les années 1830.

naturels. Je redescendais la rivière, je m'arrête chez M^r Dwyer ; je lui dis : Donnez-moi votre bible pour faire la prière. Ma bible, répond M^r Dwyer, est chez M^r Garin — Ah ! votre bible est chez M^r Garin ? Oui, et on dit dans le bas de la rivière qu'il me la prit de force d'entre les mains ; mais vous pouvez lui écrire, vous verrez qu'il me la rendra. J'écrivis donc au prêtre qui me fit apporter cette bible. Alors je parle à mon tour et je dis les choses de cette façon comme je les ai entendues : Après avoir rendu cette bible, je vais 2 ou 3 jours après chez M^r Dwyer. Je lui demande :

[p.] 98

1844 mars

bible enlevée de force, dit-on

Pourquoi M^r Buller m'a écrit un billet pour que je rende cette bible qui m'avait été prêtée ? Oh, me répond-il, M^r Buller est venu chez moi, il m'a dit qu'il avait entendu dire que j'avais pris de force cette bible d'entre ses mains, mais que cela n'était pas vrai, et pour vous convaincre du contraire, vous pouvez lui écrire, vous verrez qu'il me la rendra. En effet il vous écrivit un bout de billet et lorsqu'il vit revenir la bible, je lui dis : eh bien je vous l'avais bien dit qu'il me la rendrait.

À la fin de cet entretien arrive M^r Dwyer. Il va s'asseoir. M^r Buller me dit de lui adresser les paroles que j'ai à lui dire. Je commence donc ainsi : Is it true that M^r Buller told you that I have taken away forcibly your bible ? Yes, me répond-il. Alors au même instant je me retourne contre Tiperia et Hoane P[apita] en leur faisant un signe de tête qu'ils comprennent bien et auquel ils répondent, le signe que je leur fais signifie cela : eh bien n'est-ce pas comme je disais. Aussitôt M^r Buller demande une explication à M^r Dwyer qui répond en balbutiant [99]

bible enlevée de force, dit-on

et disant que je ne l'avais peut-être pas bien compris. J'ai dit, continue-t-il, à M^r Garin que l'on disait dans le bas de la rivière qu'il avait pris de force ma bible, que c'était peut-être M^r Sam qui avait dit cela. Alors moi je reprends : M^r Dwyer après que nous avons eu fini de parler sur cette affaire, je vous ai redemandé pour bien m'assurer de la vérité : is it true, is it true that M^r Buller told you that ? vous me répondîtes yes. Oh M^r Garin, je vous demande pardon, vous n'avez peut-être pas bien compris. Je lui dis encore : M'avez-vous dit que M^r Buller vous avait dit qu'il avait entendu rapporter cela ? Non, dit M^r Dwyer. Alors je me vois bien embarrassé et je me vois sur le point d'être convaincu d'inventer une fausseté, M^r Buller me prie de dire aux naturels tout ce qu'il en est afin de leur faire voir que M^r Dwyer nie avoir dit cela de lui. J'invoque le Bon Dieu dans le secret de mon cœur et un instant après la pensée de la 1^{ère} réponse de M^r Dwyer me revient à l'esprit et me tire de ce pas difficile dans lequel

[p.] 100

1844 mars

bible enlevée de force, dit-on

M^r Dwyer venait de me mettre (par sa faute ou non, je n'en sais rien). J'adresse donc la parole aux naturels. Voilà tout ce qui vient de se dire, leur dis-je, vous avez vu entrer M^r Dwyer, il s'est assis là, je lui ai demandé, est-il vrai que M^r Buller vous ai[t] dit que j'avais pris de force sa bible, il m'a répondu que oui, aussitôt je me suis retourné vers Tiperia et Hoani en leur faisant signe de la tête que c'était bien comme j'avais dit c.-à-d. que M^r Dwyer avait répondu oui. Alors M^r Buller demande des explications à M^r Dwyer. *Il répond d'une manière différente : Ka poka ke... &^c....* comme ci-dessus. Maintenant, dis-je, peut-être M^r Dwyer ne m'a-t-il pas compris, peut-être ne l'ai-je pas compris, je n'en sais rien, je ne puis rien dire là-dessus, seulement je vous rapporte tout ce qui vient de se dire. Après cela j'adresse la parole à M^r Dwyer pour lui expliquer ce que je viens de dire aux naturels en

disant surtout que j'ai dit que peut-être il ne m'avait pas bien compris, que peut-être je ne l'avais pas bien compris parce que c'est une langue qui m'est étrangère, et à 2 ou 3 fois différente[s] [101] je demande à M^r Buller si ce que je dis à M^r Dwyer n'est pas exact. Il me répond que c'est juste.

bible enlevée de force, dit-on

M^r Buller fait appeler son clark [sic pour clerkⁱ] et lui dit de rapporter la chose comment elle s'est passée. Son rapport est conforme à celui de M^r Buller. M^r Buller en parlant aux naturels, donne le nom de komiti à cette explication que nous avons là. Je lui dis alors que ce n'est pas un comité que j'ai voulu avoir avec lui, alors il se tourne vers les naturels qui disent que c'est un comité. Donnez à cela le nom que l'on voudra, pour moi voilà comme je fais quand j'entends dire quelque chose d'inexact, je recherche la vérité jusqu'à ce que je l'aie trouvée et c'est ce qui m'amène aujourd'hui ici. Alors Wetekia dit : C'est assez, on a dit tout ce qu'on voulait dire, qu'on finisse là. M^r Buller dit : Parlons, parlons longtemps. Alors il fait une allocution aux naturels disant que le mensonge est un grand péché devant Dieu et qu'il ne faut jamais mentir, que pour lui, il a dit la vérité, &^c, &^c... J'attends qu'il m'interpelle à un comité, pour parler mais je vois qu'il finit et je n'ajoute rien de plus.

[p.] 102

1844 mars

Alors il prend la parole en anglais et me dit qu'il ne fait jamais de personnalités lorsqu'il parle de moi, qu'il ne me connaît que publiclyⁱⁱ et non privately [en privé], qu'il parle de moi comme d'un ticher [teacherⁱⁱⁱ]. Je lui réplique de même qu'il n'est pas permis de révéler les fautes de la personnes [sic], que nous parlons simplement l'un de l'autre en tant que ticher.

bible enlevée de force dit-on

M^r Buller a dit aux naturels : Voyez-vous le prêtre ne comprend pas bien la langue et il peut faire des fautes et ne pas vous enseigner justement. Alors je l'arrête en lui disant que le cas là est bien différent parce que si je me trompe dans le langage [sic], les naturels ont le livre de l'enseignement entre les mains et ils peuvent me dire : ce que tu nous enseignes n'est pas conforme au livre, par ce moyen je ne puis pas me tromper ; le cas est donc bien différent.

Enfin nous nous touchons la main et nous nous séparons.

En revenant, je demande aux naturels Tiperia et Hoane Papita ce qu'ils pensent de cette entrevue. Aua [ou aue?],^{iv} me disent-ils, peut- [103]

bible enlevée de force dit-on

être Buller est tombé, peut-être toi, peut-être Dwyer... Et lorsque je leur fais remarquer la première affirmation de M^r Dwyer et sa négation subséquente, ils voient bien qu'il n'y a pas eu bien de droiture en cela. Tiperia me dit lorsqu'il disait que le mensonge était un grand péché devant Dieu, je pensais à ses mensonges qu'il avait dit précédemment. Je leur dis : J'attendais qu'il m'interpella à un comité pour lui rappeler tous ses mensonges. Mais il n'a rien dit, ni moi non plus.

Wetekia étant de retour me dit le premier : Un peu plus nous glissions, mea ke kua paheke.^v Explique ta façon de penser, lui dis-je. Oui, un peu plus nous glissions, nous tombions par l'oubli de Dwyer, car dès le commencement il a dit que oui puis après il a parlé autrement, il a oublié les choses. Je suis bien aise que Wetekia aie senti la chose, son sentiment est de poids.

ⁱ Anglicisme pour « secrétaire ».

ⁱⁱ « Publiquement » *suppr.* réécrit « publicly » pour « publiquement ».

ⁱⁱⁱ Dans le sens « d'enseignant en matière de religion ».

^{iv} Le mot a été réécrit et est difficilement déchiffrable ; il pourrait tout aussi bien s'agir de *aua* pour « on ne sait pas », tout comme *aue* pour « hélas ».

^v « Nous avons glissé un peu plus ».

Taurau¹⁰⁴ se trouvait présent à cette entrevue et un autre naturel défiguré, sur la fin Taimona est venu aussi.

[p.] 104

1844 mars

bible enlevée de force dit-on

Dans le cours de la discussion M^r Buller dit que je suis allé hier dans le haut de la rivière, il pense que je suis allé exprès pour appeler Wetekia pour venir chez lui. Wetekia lui dit lui-même que c'est lui qui a demandé à venir avec moi. Je suis allé voir la malade et prier pour elle, je n'avais nullement l'intention d'aller parler de cette affaire là-haut, car j'en avais parlé le matin dans ma maison devant des naturels qui s'étaient offerts à venir avec moi.

M^r Buller a dit que mon prix n'est pas juste.

Avant de parler de la bible, j'avais commencé par lui dire : Savez-vous combien ma maison doit avoir de long et de large ? Si je lui fais cette question c'est qu'il a dit aux naturels que le prix que je donne pour bâtir ma maison n'est pas juste. Il me répond exactement, et je lui dis : Pourquoi dites-vous que mon prix n'est pas juste ? Je ne dis pas cela, répond-il, seulement je dis que j'ai bien payé plus cher pour ma chapelle. Alors je dis aux naturels : Dans ce temps-là combien se vendaient les pommes de terre ? — 1 shilling — et à présent ? 2 figues, vous voyez donc, M^r Buller qu'autrefois tout était plus cher. D'ailleurs le prix que je donne est celui qu'a demandé le menuisier. [105]

prix fait p[o]ur brûler le bois

En revenant de chez M^r Buller, je vais avec 2 Européens sur le lieu de mon établissement futur. Je leur demande leur prix pour faire disparaître tous les arbres d'une enceinte que je leur ai tracée. Ils me demandent 4 pounds. Je les ai prévenus que c'est pour les obliger que je leur donne ce travail et que si je voulais le donner à des naturels, je le ferai faire à un bien bas prix ; et que si je leur donne un haut prix je ne pourrai pas dans la suite les faire travailler ; que je ne suis pas obligé de donner, il est vrai, le même prix aux naturels car ils n'ont rien à faire ; mais que ma position demande à ce que je les ménage ; je leur dis donc que je leur donne une pièce de calicot qui vaut 2 pounds, ils acceptent à la fin. Je leur prêterai une hache.

mort de Maria,

Ce soir sur les 10 h. on vient m'annoncer la mort de Maria, Wetekia m'a demandé ce matin pour elle, des planches pour une bière, je lui ai promis de lui en donner. J'irai demain en chercher en même temps que je porterai mes commissions chez M^r Ross.

[p.] 106

1844 mars

19 ma[rdi]

Les deux Européens auxquels j'ai donné le prix fait pour brûler les bois commencent aujourd'hui. Je leur prête une hache.

travail à brûler le bois.

Je vais chez M^r Ross. Je lui porte une serrure et de la colle, j'en rapporte une cruche de goudderon [sic] que j'avais oubliée chez lui. Il me remet 33 pieds 1/2 de planches pour faire une bière [sic] à Maria. M^c Ross me remet la moitié d'un pain.

bible

De retour je vais voir M^r Dwyer auquel je rends sa bible. Je lui dis que je suis bien fâché de lui avoir causé de la peine. Il me répète qu'il est bien sûr m'avoir dit que c'était M^r Sam qui

avait répandu ces bruits, et je lui renouvelle aussi ce que je lui avais dit : c.-à-d. : Est-ce bien vrai, est-ce bien vrai que M^r Buller vous a ainsi parlé ? Il ne me répond rien, et nous ne parlons plus de cela. Il ne paraît pas garder rancune de cela, il m'offre de nouveau ses services et me dit qu'il pense à faire ses pâques.

Je trouve Tirarau qui dîne à la table de M^r Dwyer, j'allais au Pa pour le voir et voir en même temps les personnes coupables de puremu. Car voici ce que l'on m'a rapporté : [107]

puremu du Pa

4 naturels sont accusés d'avoir commis un puremu avec la mère [Wakakohu] de Mokoare. Ce sont Te Roha¹⁰⁵ catholique, Mahiowa id., Pukepuke mission[naire], Matangi id. Mahiowa s'était enfui dans les forêts dans la crainte d'être tué par Tirarau ; mais il est revenu hier lorsqu'il a appris que la femme coupable avait reçu son châtiment c.-à-d. quelques coups, on pensait que Tirarau en tuerait un.

vol de tabac

On me rapporte que Te Roha a volé du tabac à Tirarau. Tirarau me dit que Te Roha a cassé les serrures, qu'il a pris 11 livres de tabac. Te Roha a dit les avoir reçues en cadeau de moi ; puis que c'était un enfant qui les avait volées à Ti[rarau]ⁱ ; enfin que c'était à moi qu'il les avait volées.

Maria

En sortant de chez M^r Dwyer, Tirarau vient chez moi, Waiata a pris mon waka. Je vais avec le boat à Te Ripo pour la sépulture de Maria. Ti[rarau] est avec moi. Je propose à Wetekia de faire porter le corps par 4 naturels baptisés, il accepte. 4 naturels partent à 8 h. du soir pour aller chercher à ma maison la bière que M^r Reynolds a dû faire, ils reviennent le même soir apportant les planches à moitié apprêtées.

[p.] 108

1844 mars

Lorsqu'on va se coucher, je m'aperçois qu'il n'y a pas de place pour moi, et ils ne se dérangent pas pour me donner une place. Je dis que j'irai dormir dehors, dans mon boat, malgré cela ils ne se dérangent pas, Mohi et Te Arahi m'appellent et me mènent dans un grenier où il faut monter comme les poules dans un poulailler.

20 me[rcredi]

sépulture

Nous nous levons et faisons la prière, je m'aide à finir la bière, puis on sonne 2 coups de cloche ; on se réunit. Je chante les prières des morts ; 4 porteurs, Tiperia, Hoane Papita, Penehamini, Moihi, prennent la bière et nous partons lentement. Je me suis aidé à mettre le corps dans la bière, Wetekia a les mains tapu, Mange lui donne à manger. Nous déjeunons, j'apprends que mon waka que Waiata avait pris hier sans me prévenir a été entraîné par le courant de la rivière. Nous le retrouvons lorsque nous descendons la rivière ; Tirarau et Waiata sont dans mon boat.

Ce soir je fais souper Waiata avec moi à ma [109] table, il me dit en confidence : Si on vient te demander un ritenga pour la terre que tu as achetée, envoie ceux qui viendront à moi et à Tirarau et ne leur donne rien ; Paikea¹⁰⁶ veut voir dans nos mains l'argent que nous avons reçu et cela suffit.

21 j[eudi]

ⁱ À plusieurs reprises dans le récit, Garin fait référence à Tirarau sous le diminutif de « Ti ». Buller de même emploie cette abréviation pour faire référence à Tirarau dans ses écrits personnels. Par souci de clarté, j'ai choisi de compléter systématiquement cette abréviation.

M^r Reynolds malade

M^r Reynolds qui est indisposé depuis plusieurs jours se trouve plus mal aujourd'hui. Il garde le lit.

prière au Pa, dispute de Tirarau avec M^r Buller

Je vais au Pa faire la prière, j'avais promis d'y coucher, mais à cause de la maladie de M^r Reynolds je reviendrai après la prière. Je vais m'asseoir à côté de Tirarau qui me fait bonnes grâces, il me dit qu'il a mal au gosier. Je lui promets un remède. Il me dit qu'il n'a point reçu de remèdes de M^r Buller car il est en guerre avec lui. M^r Buller lui avait dit qu'il voulait faire ses provisions de pommes de terre, alors Tirarau lui en fait porter, mais ils ne sont pas d'accord pour le prix et pour cela Tirarau lui dit : Pourquoi m'as-tu donc dit que tu voulais acheter des pommes de terre ? eh bien, ajoute Tirarau, si tu laisses les pommes de terre, je laisse aussi ta prière, prends les pommes de terre et je prends ta prière.

[p.] 110

1844 mars

dispute de Tirarau avec M^r Buller

Tirarau rend ses livres de prières à M^r Buller. Celui-ci lui écrit une lettre pour lui dire d'apporter ses pommes de terre. Tirarau refuse de la lire, M^r Buller vient et se fâche contre Tirarau de ce qu'il n'a pas voulu lire sa lettre. M^r Buller dit de sonner la prière. On jette à l'écart la cloche ou plutôt le canon de fusil qui sert de cloche ; M^r Buller demande à faire la prière, on lui répond que ceux qui font la prière ne sont pas là. Plusieurs des siens disent aussi qu'il faut rendre les livres à M^r Buller, plusieurs disent que non.

Je demande à Tirarau à qui appartient la grande caisse qui est dans ma maison. À Mokoare, me dit-il. Je lui demande quel prix il exige pour le dépôt des effets du père Petit¹⁰⁷ et des miens dedans. Il me demande d'abord une couverture de coton. Je lui dis que oui. Il me dit ensuite ce serait peut-être trop d'une couverture, enfin nous concluons à une couverture ; il y a peut-être 4 ans qu'elle sert de dépôt. Je demande à faire la prière, il fait allumer le feu devant lui pour la prière. Penehamini vient dire que si l'on fait la prière là, Tito n'y viendra pas, plusieurs restent **[111]**

Tito refuse de venir à la prière

avec lui, plusieurs sont là vers Tirarau prêts à faire la prière. Je suis dans l'embarras, Tito est très-influent, il est chef. D'un autre côté, Tirarau vient de rendre ses livres au missionnaire, je serais bien aise de rester près de lui. Quelqu'un dit : C'est au p[ère] Garin à décider. Moi pour ne rien prendre sur mon compte je dis : Si j'étais chez moi je désignerais la place, mais je ne suis pas chez moi, c'est à Tirarau à décider, d'ailleurs toutes places sont bonnes pour moi, Dieu est partout. Tirarau me dit alors en me montrant la chambre qui est derrière nous et qui est sa chambre à coucher : Tu as prié là autrefois, les missionnaires prient dans l'autre qui est voisine. J'attends donc encore un peu sans rien dire, enfin l'on me dit : Faisons la prière. Ici ? reprends-je. Oui, me dit Penehamini. Et je fais la prière. Puko[h]uru est de ce côté. Mokoare est avec Tito.

mère de Mokoare

Après la prière je vais voir les puremus. 1^o la mère de Mokoare. Tirarau lui a donné un coup de bâton sur la tête à cause de son puremu. L'on me fait voir la plaie. Elle a bien 2 pouces de long, je lui dis que

[p.] 112

1844 mars

mère de Mokoare puremu

demain je viendrai lui donner un remède. Ensuite je lui donne des avis en lui reprochant son péché que je ne nomme pas mais que je fais bien comprendre. Elle me répond qu'elle abandonne la prière. Pourquoi ? lui dis-je.ⁱ Parce que tu m'as ainsi parlé devant les hommes, si j'avais été seule, à la bonne heure. Mais c'est un prétexte. En arrivant je ne lui ai pas donné la main, et elle s'est couvert la figure et a un peu pleuré, mais c'est un peu de coutume chez eux. Un naturel me dit : Vois-tu ? elle est trop mauvaise, elle priera, elle tombera, elle priera, elle tombera, elle priera, elle tombera ; elle abandonne donc la prière. Ce qui fait son grand mal c'est qu'elle a prié auparavant et qu'elle est tombée après. Dans cette discussion Penehamini me frappe le genou pour me prévenir en secret, et me régler dans ce que je dois dire, je lui obéis quelquefois et d'autrefois je ne lui obéis pas. J'insiste donc à ce qu'elle fasse la prière, mais une prière en secret ; car les hommes ont vu son crime, il faut qu'ils voient aussi sa pénitence, quand donc elle aura fait pénitence, elle viendra avec les autres à la prière. Un naturel me dit : Dis-lui de quitter la prière. Que me dis-tu là ? réponds-je. Dis-lui d'abandonner la prière. Non, non, jamais [113] vous n'entendrez sortir cette parole de ma bouche, si je parlais ainsi je serais très-coupable. (1)

Addendum p. 112 (1) Cependant pour ne pas les contredire entièrement, je leur dis : Une partie de votre pensée est droite, une autre ne l'est pas, la partie droite est que vous dites qu'aujourd'hui elle fera la prière et que demain elle tombera, ensuite elle priera, puis elle tombera et ainsi de suite, mais la partie qui n'est pas juste, c'est que le seul moyen qu'elle a de devenir bonne c'est la prière, &° &°...

Penehamini me fait signe d'acquiescer à cela, mais je frappe plus fort et dis que je suis venu d'Europe pour leur dire de faire la prière et non pour la leur faire quitter. Enfin, je la quitte et je vais chez Mahiowa. Je ne lui donne pas la main, il est sombre, je lui demande s'il veut bien que je lui adresse quelques mots.

Mahiowa puremu

Mahiowa me dit qu'il veut bien. Lorsque je lui demande ce qu'il pense par rapport à la prière, il me dit qu'il est tout triste parce qu'après avoir fait la prière, il est tombé dans le puremu, &° &°... Je le raisonne et j'apporte force kupu wakarite. Plusieurs naturels viennent, entr'autres la femme de Tito, Mokoare ... qui me saluent de bonne grâces [sic]. J'espère qu'il continuera la prière, je le quitte et lui dis aussi de faire pénitence et de venir après à la prière.

[p.] 114

1844 mars

Te Roha puremu

De là je vais trouver Te Roha. Je lui demande aussi s'il veut que je lui adresse quelques paroles, il veut bien. Je lui dis que je ne connais pas bien son péché, les uns disent qu'il a commis un puremu, lui dit que non. Dans tous les cas, si tu es coupable, lui dis-je, Dieu t'a vu, c'est lui qui te punira. On dit aussi que tu as volé, je n'ai pas d'abord cru cela. Il m'avoue qu'il m'a volé du tabac à moi-même, le jour que je distribuais le tabac aux naturels pour payem[en]t du bois coupé. Te Roha était couché sur le lit de mes 2 naturels, il était malade et il était descendu de son lit lorsque j'étais sorti pour parler aux naturels dehors. Il me dit qu'il abandonne la prière, et quoique je le presserais je n'avancerais de rien. Ensuite il me demande ce qu'il faut faire de ce qu'il m'a volé, je lui cite des exemples où les objets volés ont été rendus, il me dit qu'il a consumé une partie du tabac, et qui [sic] lui reste 16 figues. Il me les rend. Il me dit qu'il me rendra des paniers de p[ommes] d[e] terre à la place de celui qu'il ne peut pas me rendre. Je lui dis que j'ai besoin de bien comprendre ce qu'il me dit, il viendra me trouver demain. Tous en général me disent qu'ils sont trop mauvais, qu'ils sont tombés après [115] avoir fait la prière et qu'il n'est pas juste qu'ils reprennent la prière. J'entends un naturel qui dit à un autre : Le p[ère] Garin a bien parlé, il a dit beaucoup de kupu wakarite. En me retirant, je ne donne pas la main à Te Roha, et lorsque je m'en vais, j'entends Penehamini dire aux autres : Il n'a pas donné la main à la mère de Mokoare, ni à Mahiowa,

ⁱ La ponctuation initiale indiquait : « Pourquoi ? lui dis-je ? »

ni à Te Roha, à cause de leur kino.ⁱ Kaperiere et Matiu ont pour lampe de la résine de kahori placée sur un morceau de bois, il est 10 h. du soir, mais notre *résine* kapia fait une belle flamme qui nous éclaire bien et qui nous conduit jusqu'à la maison.ⁱⁱ

22 v[*endredi*]

caisse

Tirarau vient me trouver ce matin, j'achète de lui la grande caisse de Mokoare. Il y a près de 4 ans qu'elle sert de dépôt, soit aux effets du p[ère] Petit, soit aux miens. Je donne une belle couverture pour cela, il me promet en retour une natte, puis 1 pound en or pour la caisse qu'il me donne. Il envie ma filochéⁱⁱⁱ (bourse), je la lui donne et il me rend l'autre bourse en perle. Je vais au Pa penser [sic pour panser] la plaie de la mère de Mokoare, Tirarau me donne la natte qu'il m'a promise. Je reviens à la maison ; je trouve

[p.] 116

1844 mars

Waiata tout surpris de ce que j'ai donné des remèdes à cette femme puremu, presque tous ont la même idée, ils me disent que c'est une femme qui met le trouble parmi les autres et que les raruraru [problèmes] ne finiront pas. Je suis obligé de leur faire voir que Dieu fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants ; que sa faute est une chose et que son corps en est une autre.

23 s[*amedi*]

M^r Babe

Ce matin M^r Babe (Papu) revient à la charge. En entrant il m'apporte 1 panier de choux et me présente 2 pounds en me disant : J'ai donné 2 pounds à Wetekia pour obtenir son consentement et voilà les 2 pounds que je remets entre vos mains, vous les lui donnerez. Je refuse de les prendre en lui disant que j'ai besoin auparavant de savoir comme on règle les choses.

Kaperiere se plaint d'avoir mal au jarret

Wetekia vient, fait appeler ses enfants ; Ara, Hongi, Wiri, Pou et leur dit : *Aujourd'hui je fais une faute : Ka he ahau aienei*. Il est accoudé par terre, et couché comme dans un lit, c'est de ce trône royal qu'il pérore. Je vous fais donc tous appelés [sic pour appeler] afin que vous me disiez, si je fais une faute ou non, afin que vous disiez : he pai ranei, he kino ranei.^{iv} Quelques-uns répondent c'est bien, d'autres disent, qu'ils ne peuvent pas décider là-dessus que c'est à lui à en juger. [117]

M^r Babe

Alors Wetekia parle longuement puis il demande à ce que M^r Babe lui remette les 2 pounds entre ses mains, que si toutes choses vont bien il nous les remettra entre les mains et nous [ne] les lui rendrons que si toutes choses ne vont pas bien c.-à-d. que s'il y a des difficultés pour le consentement, il nous rendra l'argent. M^r Babe me dit qu'il ne veut pas remettre cet argent entre ses mains en me disant : Je préfère vous les remettre afin que vous les lui remettiez vous-même et que vous en répondiez. Je lui dis [que] je veux bien mais je réfléchis que si M^r Babe a contracté d'autres dettes, je m'expose. Je lui fais alors cette observation

ⁱ « Méchanceté », « satanique », « mauvais ».

ⁱⁱ Les torches ainsi faites étaient aussi nommées *mapara* (un autre nom de la résine) et étaient constituées de bois sec qui était rempli de la résine des kauri, rimu ou autres arbres (voir le dessin de la torche que Garin s'était confectionné lui-même, vendredi 15 mai 1846, p. 42).

ⁱⁱⁱ Bourse en filoché, une espèce de tissu, ou de filet fait de corde, de fil ou de soie.

^{iv} « Si c'est bon ou si c'est mauvais ». Il semble que Wetekia fasse référence à une sorte de jugement public.

ainsi qu'à Wetekia, celui-ci répond : Ne te disais-je pas que cet homme est double, que tantôt il parle d'une manière, tantôt de l'autre. Il refuse à présent de me donner cet argent, il n'est pas sincère. M^r Babe me dit que je lui rendrais les [sic] plus grand service si je puis le marier aujourd'hui. Je lui dis que je ne puis pas parce que la jeune fille n'est pas baptisée et qu'elle n'est pas du tout instruite et qu'elle n'a pas suivi la prière. Il me dit que je la rebaptiserai après et que je lui donnerai plus tard les instructions. Il ne connaît pas nos devoirs ni les siens.

[p.] 118

1844 mars

M^r Babe

Wetekia me dit d'aller parler à Waiata, j'y vais et celui-ci me dit : Vois-tu nous avons vu sa mauvaise conduite, nous voulons voir sa bonne conduite, nous voulons le voir monter et descendre la rivière avec une bonne conduite. Kaha¹⁰⁸ la femme de Waiata me dit : Je veux aussi qu'il me donne un ritenga. Ces naturels en tout cela cherchent à se faire donner quelques prix. Ainsi Waiata me dit : L'argent que M^r Babe offre à Wetekia doit servir de prix pour les nuits que cet étranger a dormi avec cette fille ; c'est-à-dire, pour le passé, et il faut qu'il paye pour l'avenir. Il met aussi 7 morceaux de bois par terre en me disant que ce sont là 7 griefs qu'ils ont à reprocher à M^r Babe. Je reviens et je rapporte tout cela à M^r Babe. Je lui dis aussi que j'ai bien eu raison de ne pas me presser de répondre pour son argent, je lui conseille en même temps de ne pas se marier avec cette fille parce que je prévois qu'il aura beaucoup de difficultés avec eux ; il tombe d'accord avec moi. Il s'en va et je ne le revois pas. (Voir la pag[e] suiv[ante])

Il pleut tout le jour, les naturels du haut de la rivière arrivent par une pluie battante, pour faire sécher leurs koheka, ils les étendent sur les branches enflammées puis les retirent une [119] demi-minute après.

24 d[imanche]

tapu méprisé

Les naturels avant la prière me disent qu'ils n'ont point de feu ; j'en vois un grand allumé à côté d'eux, je leur fais cette observation. Mais, me disent-ils, il est tapu, et ils me disent hautement : Nous ne craignons pas cela mais c'est pour qu'on ne se fâche pas contre nous. Je suis bien aise de savoir cela. Oui c'est une chose vaine cela ; il n'y a rien à craindre et afin que les matapo [aveugles] n'aient rien à vous dire, je vais vous en donner, et lorsque j'entre dans ma maison, deux néophytes Mohi et Emeretiana¹⁰⁹ me suivent en m'apportant un charbon du feu tapu, et me disent, en riant tant qu'ils peuvent : Tiens, tiens voilà un charbon dépêche-toi afin qu'on ne le voie pas et nous allumons le feu avec ce charbon.

M^r Babe

M^r Reynolds me dit ce soir que M^r Babe est allé hier soir trouver M^r Buller pour se faire marier et que M^r Buller a refusé, disant que c'est un homme mauvais comme on en a jamais vu. Que d'ailleurs il a cohabité avec la mère de cette fille et que c'est contre les règles. Il est certain que s'il a cohabité avec la mère de cette fille, il a contracté affinité et par conséquent un empêchement dirimantⁱ duquel on ne dispense pas, car il est au 1^{er} degré en ligne directe. Ce M^r Babe a donné avant hier 1 pound à Ware femme de Wetekia pour obtenir son consentement ; Wetekia me dit : Les 2 pounds qu'il m'offre je les donne à Waiata, s'il les reçoit ils peuvent se

[p.] 120

1844 mars

ⁱ Qui rend nul.

marier, s'il ne les reçoit pas, je lui donne la fille à Waiata afin qu'elle vive devant ses yeux. J'apprends aussi qu'il a dormi dans la nuit du vendredi au samedi avec cette fille dans le but d'obtenir le consentement des parents, raison de plus pour moi de vouloir différer ce mariage.

25 mars l[undi]. Annonciation de la s[aint]e Vierge

Tirarau

Mokoare m'annonce que M^r Buller est allé hier dimanche au Pa pour faire la prière et qu'il a demandé où était Tirarau. On lui a répondu qu'il était chez Waiata. Mokoare m'a ajouté que Tirarau fait la guerre à M^r Buller parce qu'il a refusé d'acheter ses pommes de terre, qu'il a abandonné sa prière et lui a rendu ses livres de prières. Wetekia me dit le même soir que Tirarau a quitté la prière de M^r Buller. Il lui a dit : Nau i karangatia ki te hoko nau i mahuetia te hoko, na ka mahuetia hoki tou karakia.ⁱ Il a de plus commandé à ses esclaves qui font depuis peu la prière de l'abandonner.

Lorsque j'explique que Bérenger a commencé à douter de la présence réelle de J. C. puis qu'il s'est rétracté, puis qu'il a enseigné de nouveau l'erreur, Wetekia me dit : C'est ainsi que Buller a agi avec Tirarau, il lui a demandé à acheter des pommes de terre, puis il les a refusées.

26 ma[r]di

Te Wehinga

J'apprends que Te Wehinga est venu ce matin au Pa ; qu'il a frappé la femme adultère. Il lui a cassé 2 côtes, il a exigé un porc de Te Roha, celui-ci a répondu qu'il n'était pas

T[ome] 2. 3^e v[olume] — mars – mai 1844
Notes sur la missionⁱⁱ

[p.] 121

Mission.

Suite des notes de mission 1844

Te Wehinga, Tirarau

coupable, mais sa femme a donné le porc ; puis il a cherché Mahiowa, il tenait un couteau et voulait, disait-il, lui couper les parties, mais il ne l'a pas trouvé quoiqu'il fût dans la maison. Le même jour, ils viennent me rendre visite ; je donne une figue à Tirarau, à Te Wehinga et à un autre chef qui les accompagne. J'ai demandé à Te Wehinga si sa pipe vivait, car je prévoyais bien qu'il me demanderait du tabac. Il m'a répondu qu'il n'y avait rien dedans. Tirarau s'empresse à me dire qu'il est toujours en guerre avec M^r Buller, qu'il a quitté sa prière parce que M^r Buller avait refusé d'acheter ses pommes de terre après lui avoir dit de lui en apporter. M^r Buller lui avait répondu que c'était mal agir de quitter la prière pour cela. Je dis à Tirarau : Tu ne quittes pas la prière pour les pommes de terre, mais c'est à cause de la conduite de M^r Buller. En effet M^r Buller voyant les conséquences de cette affaire, dit ensuite à Tirarau de lui apporter ses pommes de terre mais Tirarau a refusé. M^r Buller lui dit de prier, mais Tirarau lui répond qu'il y a une autre prière tout près (il veut parler de moi)

ⁱ « C'est toi qui m'as appelé afin de vendre et c'est toi qui refuses d'acheter et maintenant j'ai quitté ta prière. »

ⁱⁱ Originellement 'Notes de mission' mais le titre a été rectifié en 'Notes sur la mission' (ainsi que T. 2 vol. 4, 5, 6 ; T. 3, vol. 1 et 2).

mais je ne compte pas beaucoup sur ces démonstrations, ni sur ces dispositions, car elle[s] sont fondées sur des affaires trop matérielles.

[p.] 122

1844 mars

affaire de M^r Reynolds

Je leur dis que je pensais leur aller rendre visite ; ils reprochent à M^r Reynolds de n'avoir pas payé comme il faut le travail de 2 femmes. M^r Reynolds avait offert 2 chemises à la femme de Paenganui. Elle les avait vue[s] et avait consenti, mais la femme de Paikea a trouvé que ces chemises étaient trop vieilles ; en sorte qu'elles demandent 2 blouses au lieu de deux chemises. M^r Reynolds dit qu'il ne les donnera pas, les autres répondent que s'il ne les donne pas, elle[s] déferont leur ouvrage c.-à-d. qu'elles déferont le toit de la maison de M^r Reynolds. Celui-ci dit : Si elles le défont, je retiens les gros blédsⁱ que je leur ai permis de semer dans ma terre. Tirarau à cette parole dit qu'il ne fasse pas cela parce que cela occasionnera des troubles qui ne finiront pas. Il ajoute : Si on donne l'ordre de défaire le toit de la maison, j'aurai beau parler que je ne serai pas obéi parce que c'est la tribu de Paikea. Te Wehinga me dit : Tu as de l'indienneⁱⁱ pour faire des blouses, donne-lui de quoi en faire 2 et je les porterai moi-même à Paikea. Je propose cela à M^r Reynolds. Il refuse et dit qu'il parlera à Paikea. Mais Te Wehinga insiste, moi je lui dis : Jusqu'ici [123] vous n'avez pas eu à vous plaindre de M^r Reynolds. Vous dites qu'il est bon pour vous, je suis sûr qu'il n'occasionnera aucun trouble. Il dit qu'il attend que Paikea vienne pour parler avec lui et ranger cette affaire. Après cela ils me disent qu'ils s'en retournent. Je leur dis d'attendre un peu qu'ils mangeront avec moi, ils acceptent avec plaisir. Je leur fais servir des pommes de terre et du porc de l'autre côté de ma chambre. Il me dit, en riant : Tu me sers comme on sert les chiens. Je lui réponds que ma chambre est pleine, mais que quand j'aurai une maison nouvelle, je pourrai le servir d'une manière plus convenable.

visite au Pa

Après avoir mangés ils s'en vont et je leur dis que j'irai ce soir faire la prière au Pa. C'est bien, me dit le chef. J'y vais en effet. J'arrive près de Tirarau, il m'offre un gros bled que j'accepte, puis du porc que je refuse car je viens seulement de souper.

Tito

Après cela on parle de prière, il me dit : Si tu désires de [sic] faire la prière chez Tito, va chez lui, puis tu reviendras coucher ici, si cependant tu trouves bon de coucher là-bas couches-y. J'y vais, pour la 1^{re} fois. Je vois en passant la mère de Mokoare à qui Te Wehinga a cassé 2 côtes. Je vais chez Tito, je fais la prière. Je parle de l'Antéchrist, je réfute la brochure qui en parle.

[p.] 124

1844 mars

Je couche chez lui, il m'arrange bien mon lit.

27 me[rcredi]

Je me lève et nous faisons la prière, puis je vais dire une parole de salut à la femme puremu, elle me dit qu'elle prie dans son cœur. Je vais toucher la main à Tirarau et je reviens à la

ⁱ C'est le maïs que Garin désigne par « gros blés » (gros bleds), un légume nouveau pour lui, car le maïs n'était pas cultivé dans le canton de St Rambert au dix-neuvième siècle (communication de Mme Di Carlo, historienne du Bugey. Lachiver note que le terme « gros bled » servait à désigner toutes plantes destinées principalement à la nourriture du bétail et non celle de l'homme (orge, avoine, céréales de printemps) (*Dictionnaire du monde rural*). Le missionnaire W. Yate note que le maïs indien, introduit par les Européens, était planté partout dans les régions du nord (*An Account of New Zealand*, 1835, p. 155-6).

ⁱⁱ Étoffe de coton peinte ou imprimée.

maison avec Mokoare qui a besoin d'un remède, en passant je vais porter un remède à la femme de Wira et à un enfant de l'autre côté de la rivière.

Hoani, (pièce de calicot donnée à 2 Européens voir page 126)

Là je trouve un missionnaire maori nommé Hoani ; après quelques paroles indifférentes, je l'amène sur le tikanga.ⁱ Il me répond d'abord en missionnaire c.-à-d. en me contredisant, cependant il a l'esprit droit. Il trouve justes quelques-uns de mes raisonnements, enfin il me demande un livre. Je lui demande s'il veut sincèrement chercher la vérité ou bien si c'est pour en faire autre chose. Il me répond qu'il veut en faire un bon usage. À cette condition, lui dis-je, je t'en donnerai deux. Il me dit aussi : Si vous étiez venus les premiers nous aurions tourné à vous. Il vient avec moi chercher ses livres, je lui parle encore longuement à la maison et il s'en va avec ses 2 livres.

Wetekia

Wetekia écrit une lettre au Pa.

[Je crois qu'il écrit pour faire connaître ses intentions aux personnes qui se sont rendues coupables de puremu et leur dire que si c'était autrefois, il viendrait aussi demander justice, mais qu'à présent il a la foi, il ne veut plus se servir de ce moyen.]ⁱⁱ [125]

28 j[eudi]

Tirarau

Tirarau vient me trouver pour que je lui échange de l'or contre de l'argent mais je n'en ai pas. Il me dit que M^r Buller est venu hier le voir et lui a dit de faire la paix, et en lui disant cela, il lui demandait sa main mais l'autre n'a donné que le bras caché sous sa couverture. Le ministre a fait instance,ⁱⁱⁱ l'autre a persisté ; il lui a dit : La paix est toute faite, seulement tu m'as dit : que tu ne voulais plus acheter, eh bien je ne veux plus de ta prière. Eh bien lui a dit Tirarau : Veux-tu recevoir quelque chose de nous. Quoi ? lui a répondu le ministre. Tiens voilà 2 porcs pour toi. Quel prix, exiges-tu ? Rien, c'est un présent. M^r Buller accepte et il lui donne en retour une couverture double, 1 blouse, une boîte de capsule[s]. Tirarau me dit : C'est notre coutume, quand nous faisons la paix, nous nous faisons des présents. Tirarau lui dit : Mais je t'ai rendu mes livres, je reste neutre ; puis il ajoute : tiens viens rester sur cette place, pour nous nous allons rester

[p.] 126

1844 mars

plus haut. Non, dit M^r Buller, il vaut mieux que je m'en aille moi. Le chef le chicane^{iv} là-dessus quoiqu'il n'ait pas l'intention de quitter. Je le fais déjeuner avec Mokoare à ma table et il s'en va.

Je vais voir Pari, mais il n'y est pas. J'instruis de vieilles femmes.

pièce de calicot

Les 2 Européens que j'avais mis à l'ouvrage il y a 9 jours pour brûler le bois de l'emplacement de ma maison finissent aujourd'hui. Je leur donne la pièce de calicot convenue. Ils ont fait travailler Pari 3 jours, ils lui donnent 2 brassées, ils se sont servi [sic] de la scie de Waiata. Celui-ci a demandé 4 brassées, ils en donnent 3, alors Waiata m'envoie

ⁱ *Tikanga* est le terme qui était utilisé pour décrire les lois maories. Dérivé de *tika*, qui signifie correct, approprié, direct, juste et accepté, c'était aussi un concept flexible, adaptable et négociable selon les circonstances. Repris par les missionnaires, il représentait les lois et l'autorité religieuses européennes, ou encore l'attitude correcte à tenir en fonction de la foi ou la vérité chrétienne.

ⁱⁱ *Suppr.*

ⁱⁱⁱ Sollicitation pressante (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5).

^{iv} Dans le sens de critiquer mal à propos et sur des bagatelles (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5).

2 écorces sur lequel[le]s il demande une brassée de plus, il me fait dire de traduire cela en anglais pour l'envoyer aux Européens. Je le fais et ce n'est qu'après que je réfléchis que le prix est trop grand ; il reçoit la valeur de 8 shellings, la scie vaut à peu près une 15^{ne} de shellings, et ils l'ont même aiguisée.

29 v[*endredi*]

Je vais voir Nihi et sa pononga malades au haut de la rivière, Kaperiere a mal à la jambe. [127]

Ruka

Il [Kaperiere] reste à la maison, moi je rame dans mon waka puis Ruka¹¹⁰ vient ramer. Je vois plusieurs vieux ou vieilles auxquels j'adresse quelques paroles d'instruction, nous prions. On me donne 2 melons. Je redescends. Je m'arrête chez Tara¹¹¹ vieillard à la barbe blanche et longue, là je trouve une vieille femme appelée la mère du p[ère] Petit. Je les instruits [sic pour instruis], on me donne un petit panier de pêche[s].

visite à Nihi

Plus bas je m'arrête chez Rako à Pawera, puis je vais par terre trouver les protest[ants]. Je vois Rawiri, on me fait voir un enfant qui a eu la jambe et le bras démis depuis quelque temps. Je pense que les remèdes sont impuissants. Rawiri m'offre 4 paniers de raisins,¹¹² j'en accepte deux. Il me dit ensuite que c'est pour prix d'un couteau que je lui ai donné autrefois. Je m'arrête à Ngawakarara. Je donne quelques paroles d'instruction à 2 femmes. Je m'arrête à Te Ripo où je trouve Mange malade, je lui donne de l'élixir de longue vie.ⁱ Paroles de salut, je redescends. Je m'arrête à Ngawaewae pour voir Nihi¹¹³ malade. Elle veut me vendre un porc, elle me demande une couverture en coton, je lui dis : plus tard, j'en [?]ⁱⁱ

[p.] 128

1844 mars

Ngawaewae

De retour à la maison, l'on me dit que M^r Ross est venu, il fait dire qu'il suspend le travail à ma maison parce que le scieur n'a plus de blocs,ⁱⁱⁱ il est obligé d'en aller couper, ce qui fera que les planches de ma maison ne seront pas sèches.

30 s[*amedi*]

Tirarau vient avec sa femme voir ma petite hache qui leur plaît beaucoup.

songe, baptême de Hare

Haki vient me voir et me dit si je veux baptiser son enfant. Certainement, lui dis-je. Voilà, ajoute-t-il, pourquoi je te dis cela c'est que j'ai eu un songe, dans ce songe j'avais une croix que j'ai laissé[e] glisser de mon sac, elle est tombée dans l'eau et tu me l'as fait apercevoir, alors je t'ai dit eh bien ! Il faut la jeter au feu. Tu ne voulais pas et cependant je l'y ai jetée et tu ne t'es pas fâché contre moi. La pensée que j'ai eue de jeter cette croix au feu vient peut-être de Satan ; et c'est pourquoi je veux faire baptiser mon enfant, de plus j'ai vu mes ancêtres, ils étaient tous vieux, ils m'ont demandé un compagnon pour mon fils qui est mort et qui était missionnaire. [129]

passion de J. C.

Ce soir j'explique la passion en abrégé, lorsque je dis que n[otre] S[eigneur] fut trahi par Judas et saisi par les juifs, Hoane Papita me dit : Et comment ! les autres apôtres ne le défendirent pas et ne l'enlevèrent pas des mains des juifs ! Souvent j'entends ces paroles,

ⁱ Liqueur spiritueuse qui résulte du mélange de certains sirops avec de l'alcool.

ⁱⁱ Le reste du texte est illisible.

ⁱⁱⁱ Probablement pour l'anglais « block ».

tantôt de l'un tantôt de l'autre : He mea wakatakariri tenei ki ahau : *cela m'indigne*. Après l'instruction Emeretiana dit : Mes péchés sont petits, ceux des juifs sont grands, Hoane dit : Le péché d'Adam fut petit et celui des juifs a été grand.

31 d[imanche]

comité

Les naturels, Wetekia en tête, tiennent des comités au sujet de porcs qui ont causé du dommage.

1^{ère} communion

J'ai proposé hier à Mohi de lui faire faire sa première communion, après avoir un peu réfléchi, il me dit : Voilà la 4^e fois que tu m'appelle[s], je n'ai rien à opposer à ton appel c'est pourquoi je consens. Ainsi autrefois le p[ère] Petit m'avait appelé au baptême, j'attendis, tu m'appelas aussi, j'attendis ; l'Évêque m'appela et je me suis rendu. J'ai proposé la même chose à Hoani et à Hoane Papita ; Hoani réfléchit longtemps et ne me dit rien. Alors je leur dis : Eh bien ! réfléchissez, demain vous me donnerez votre façon de penser.

[p.] 130

1844 mars

1^{ère} communion

Aujourd'hui je propose la chose à Emeretiana, à Tiperia, nous convenons d'en reparler ce soir. Ce soir Penehamini vient me trouver, il me dit que j'ai appelé à la communion et il consent à la recevoir aussi. Je fais appeler Tiperia et Emeretiana, je leur propose de nouveau la chose. Tiperia dit à sa femme : Que penses-tu ? Je pense qu'il faut attendre, je suis encore trop mauvaise ; mais je vois à sa façon de parler qu'elle refuse parce qu'elle craint que le nombre de ceux qui communie[nt] ne soit pas assez grand ; Tiperia est à peu près de même. Il me répond : Autrefois nous avons reçu la prière et ce n'est que bien plus tard que nous avons reçu le baptême, maintenant je dis qu'il faut qu'il y ait égalité. Nous avons seulement été baptisés, plus tard nous recevrons la communion. Je ne vous presse pas, leur dis-je, seulement je verrai avec plaisir que vous acceptiez ; ne consentez pas uniquement parce que je vous le propose, mais il faut aussi que votre cœur y soit, et désire ce sacrement. J'ajoute que Penehamini est venu me demander à recevoir la communion pour Pâques, alors Emeretiana dit : Eh bien ! moi aussi j'y consens. Là Tiperia se trouve pris, il refusait parce que [131]

1^{ère} communion

sa femme refusait, et à présent qu'elle consent. Il me dit : Mais quand est-ce qu'on recevra le sacrement ? Dimanche prochain, dis-je. Eh bien, ajoute-t-il, j'y consens. Nous appelons Hoani et Hoane Papita. Je dis que plusieurs ont donné leur consentement ; alors Hoani après avoir bien réfléchi encore me dit enfin : Si je ne dis pas oui aisément c'est que je ne comprends pas bien encore ce sacrement ; avant de recevoir le baptême, je n'ai consenti à le recevoir qu'après que j'ai bien eu connu ce que c'était ; et maintenant si je réfléchis, c'est que je voudrais aussi bien comprendre ce sacrement. Tiperia ajoute : Voilà juste une partie de ma pensée. Cependant il consent. Pour Hoane Papita, il me répond : He mea noa tenei ki ahau.ⁱ Il veut dire qu'il n'a rien à m'opposer parce que tu m'as parlé de cela autrefois, et je t'ai dit que plus tard, j'y consentirais. Ainsi j'ai 8 naturels pour la 1^{ère} communion à Pâques ; Mohi, Penehamini, Emeretiana, Tiperia, Hoani, Hoane Papita, Matiu, Kaperiere. Autrefois ils me dirent bien leur façon de penser, je proposai à Mohi et à Hoane Papita, ils refusèrent disant qu'ils n'étaient pas assez nombreux, pour répondre à ceux qui les attaqueraient là-dessus.

ⁱ « Ça m'est égal, d'une façon ou d'une autre ».

[p.] 132
1844 avril

Avril

1^{er} lun[di]

voile

On m'apporte ma voile faite, je donne 3 dollars [sic], en paiement.

Wetekia me dit aujourd'hui que Tito est après Tirarau le plus grand chef, c.-à-d. quand Tirarau mourra, Tito sera le plus gr[and] chef, Mokoare.ⁱ

Pa

Je vais au Pa faire la prière le soir.

Haki

Haki [Paka] me dit qu'il m'a demandé une médaille lorsque je passai chez lui et que n'en ayant point sur moi, je lui en promis une, et que malgré cela je ne lui en ai pas donné. Ce soir il demande donc à Matiu son pendant d'oreille. Matiu me dit que Haki *insiste pour avoir son pendant d'oreille*, ka tohe ki taku [ou toku ?] wakakai.ⁱⁱ Faut-il le lui donner ? Kahore,ⁱⁱⁱ lui réponds-je, car j'ai entendu Ara, au lieu de Haki, sans quoi j'aurai[s] parlé avec un peu plus de prévenance car c'est un chef qui a besoin de ménagements. Un peu après Matiu me redit : Ka tohe ia ki toku wakakai.^{iv} Ka tohe hoki ahau kei riro,^v lui dis-je. Alors Haki dit à ceux qui l'environne[nt] : Wakarerea te mea katoa, c.-à-d. *abandonnons aussi la prière*.^{vi} En sortant je [133] touche la main à tout le monde à Haki même qui me la tend comme à l'ordinaire. Mais lorsque nous sommes en route, Ruka me dit que Haki est très-fâché contre moi et qu'il a dit les paroles que je viens de rapporter. Je lui réponds que je n'ai pas sçu que c'était lui, si je l'avais connu, je lui aurais parlé avec plus de douceur. Je dis donc qu'il faut lui donner cela car il tient lieu aussi de père à Matiu. Cependant je crains que cela ne l'autorise à me demander une autre fois d'autres choses. Je dis à Matiu si je le donne à Haki, Mokoare qui l'a aussi demandé en sera peut-être fâché. Non, non, me disent-ils.

2 m[ardi]

Je vais le matin au Pa où il y a 2 malades, je laisse à Toka une croix et une médaille pour Haki.

Kaperiere

Le soir je vais instruire à Ngawakarara ceux qui se disposent à la 1^{ère} communion. Je reviens au clair de la lune. Kaperiere souffre toujours bien de la jambe. Cette nuit il a eu un violent mal de tête que j'ai dissipé par un[e] application de linges chauds sur le creux de l'estomac et une infusion de surop.^{vii}

[p.] 134
1844 avril

ⁱ Il semble que Garin ait voulu ajouter quelque chose ici, mais n'a pas poursuivi son intention.

ⁱⁱ « [II] a insisté afin d'obtenir mon pendant d'oreilles ».

ⁱⁱⁱ « Non ». Kahore sert à exprimer la négation.

^{iv} « Il a insisté afin d'obtenir ma boucle d'oreilles ».

^v « Moi j'insiste pour qu'il ne la prenne pas ».

^{vi} La première personne du pluriel est une commande qui, ici, implique ses amis, la famille.

^{vii} « Surop » de « seur », nom vulgaire du sureau. Les fleurs du sureau, sudorifiques, diurétiques, fébrifuges, servent à faire le vinaigre surard. Ses baies sont purgatives et, jadis, on les utilisait pour donner de la couleur aux vins ; ses feuilles sont diurétiques et dépuratives (Lachiver, *Dictionnaire du monde rural*).

Ses cris m'ont arraché les larmes car je l'aime comme mon enfant.

départ des Européens

Les 3 Européens qui restaient chez M^r Dwyar partent et vont dans le bas de la rivière.

3 M[ercredi] S[ain]t

descente chez les Europ[éens]

Je vais avec le boat chez les Européens mais la marée nous est contraire vers le Pa. Nous allons jusques vis-à-vis M^r Runells et la marée est déjà plus de moitié en sorte que je préfère retourner plutôt que de rester trop longtemps.

croix

En descendant j'ai porté avec moi une croix que je voulais planter sur la tombe de Tiperia¹¹⁴ au Pa comme Tirarau me l'avait permis, comme je suis sur le point d'y aborder, Taurau son frère, me crie de ne pas y aller, que ce cimetière ne m'appartient pas, et qu'il ne sait pas si Tirarau m'a permis. Je passe donc outre. Lorsque je reviens, Wetekia vient me dire qu'il consent à ce que Nia soit baptisée mais qu'il faut que j'aille demander à Ware sa mère son consentement. Je doute un peu que Wetekia met[te] toujours les autres en avant en leur donnant le mot, ainsi il vient me dire qu'il consent mais [135] il pourrait bien avoir conseillé à Ware de ne pas consentir.

4 jeudi S[ain]t

Forte pluie. Je vais trouver Ware à Pararaumati ; elle me dit que Nia est désobéissante et qu'elle se dispute, ainsi elle ne donne pas son consentement. Je reviens et je m'arrête chez Waiata où je fais la prière du soir. Je viens coucher à la maison. Les naturels Matiu et Ruka me dictent des waiata maori,ⁱ je leur apprends un waiata pour le waka.

5 vendredi saint

Je trace le plan du jardin. Je vais le soir faire la prière au Pa et expliquer le Mystère de la Passion.

M^r Roff vient me demander quelques pounds, je lui en donne 2.

Tirarau me dit qu'il a vu dans les journaux que M^r Ross a acheté sa terre, et qu'il lui a donné 70 pounds, Tirarau dit qu'il n'en a reçu que 60, il se propose donc de lui en demander 10 de plus afin que son rapport soit vrai.

Je porte au Pa la croix pour Tiperia. Tirarau me dit qu'il la plantera.

[p.] 136

1844 avril

6 s[amedi] saint

Les commissionnaires tiennent leur 1^{ère} séance au Pa,¹¹⁵ les naturels inter quos Tirarau disent que M^r Dwyer a bien payé sa terre et qu'il la gardera ; p[ou]r M^r Ross, Tirarau lui a demandé 10 pounds de plus comme il me l'avait dit.

7 d[imanche]

Pâques, baptêmes

Je donne le s[ain]t baptême à un adulte Pari et à 4 enfants entr'autres, au fils de Wetekia qui lui est né aujourd'hui. Il lui a donné le nom de Hari Nui [Grande Joie]. Il vient m'annoncer

ⁱ Garin prend soin de préciser *waiata maori* pour différencier ces chants des hymnes religieux ou des psaumes. Traditionnellement, le mot *waiata* désigne un chant pouvant être une lamentation, un chant épique ou d'amour, ou portant sur tout autre sujet. Les missionnaires reprirent le mot pour désigner les hymnes religieux.

cette nouvelle. Je lui dis qu'il faut que son âme naisse aussi à la vie de la grâce aujourd'hui que c'est grande fête, il réfléchit, il consent, je lui cherche un nom qui commence par ces même[s] lettres, je trouve s[ain]t Arige. Je le rends en maori par Arika. Il est satisfait et je le baptise à l'instant.

1^{ère} communion

7 naturels font leur 1^{ère} communion, ce sont Mohi, Tiperia, Emeretiana, Hoani, Hoane Papita, Matiu, Penehamini. Ils s'approchent de ce sacrement avec beaucoup de foi, de simplicité et de piété ; lorsqu'ils [137] partent, ils me donnent des poignées de main qui me font connaître les sentiments qui les animent, l'affection, le dévouement et la reconnaissance.

Mahiowa

On m'apprend que Mahiowa poursuit la femme avec laquelle il a commis un adultère. On présume que c'est encore pour se satisfaire. Waiata envoie Huakaiwaka [Hua Kaiwaka ?] pour le saisir, Tirarau paraît très-vexé de cela.

blouse donnée à Mokoare

Je donne une belle blouse à Mokoare. Je lui dis que c'est une marque de l'amitié que j'ai pour lui. C'est une faible marque, lui dis-je, mais la grandeur de mon amour est dans mon cœur.

8 l[undi]

Kaperiere

Wetekia perce avec mon canif la tumeur qui est survenue à la jambe de Kaperiere, il en sort à peu près 2 ou 3 tasses de sang corrompu. Je me suis refusé à la percer, M^r Runells de même, de crainte de s'attirer des difficultés s'il ne réussissait pas.

M^r Runells

M^r Runells va avec Pauro arracher ses pommes de terre dans sa propriété. Forte pluie.

9 m[ardi]

Pluie continuelle. Intervalles beaux. Tirarau vient me voir, il me demande une percerette. Je lui dis que je l'ai prêtée. Il me demande

[p.] 138

1844 avril

Tirarau

une pipe et une figue que je lui donne. Peu après arrive Waiata à qui je fais le même cadeau. En parlant entr'eux ils disent que Mohi a dit aux enfants dimanche dernier pour les laisser manger en paix d'aller dehors. Ils m'accusent aussi d'avoir dit cela à Puko[h]uru et à Mokoare, ils ajoutent ensuite que lorsqu'un étranger dit cela, il n'y a point de mal, mais pour un naturel il ne doit pas dire cela. Je m'avance alors pour prendre part à leur conversation et leur dis qu'il est faux que j'aie dit à Puko[h]uru et à Mokoare d'aller dehors, qu'il est vrai que j'ai dit cela aux enfants, mais qu'ayant vu Mokoare et Pukohuru sur les paniers de pommes de terre, je les avais laissés et avais fermé la porte.

Haere ki wahoⁱ

En disant cela je parle avec vivacité. Tirarau me dit : Est-ce que tu te fâches pour cela ? Je lui réponds que je ne me fâche pas, mais que je vois avec peine qu'on ne dise pas la vérité. Puis Tirarau ajoute : Oh ! C'est Mohi qui a dit : Pukohuru ma :ⁱⁱ Allez dehors pour que nous

ⁱ « Allez dehors ». *Haere* : « allez » et *ki waho* : « dehors, à l'extérieur ».

ⁱⁱ « Pukohuru et vous autres ». *Ma* après un nom indique l'inclusion des autres personnes.

mangions, nous. Si Mohi a dit cela, reprends-je, je ne l'ai pas entendu. Oh ! c'est [139] après que tu as été de retour dans ta chambre.

Les naturels ont beaucoup parlé de cela, Toka a dit à Pukohuru et à Mokoare de ne plus venir à la prière pour que cette parole *haere ki waho* fût vraie, mais ces 2 enfants ont insisté à faire la prière. On a dit aussi : Quand le p[ère] Garin aura sa nouvelle maison, elle ne sera que pour Mohi et pour lui, les naturels n'iront pas dedans.

Mohi

Mohi vient me trouver, il me demande un écrit par lequel il puisse répondre aux objections des missionnaires, car il va les trouver, mais son but principal est de me demander une chemise. Je lui propose de la recevoir comme prix des arbres que je lui ai dit de couper, et au lieu de 2, je lui dis : Si tu en coupes un tu auras la chemise. Mais il me répond : Je t'ai promis de les couper. J'ai pour cela apporter [sic pour apporté] mes haches, mais donnes-m'en une, je te donnerai un wakarite,ⁱ et ne cherche pas dans ta pensée ce que je te donnerai, ce ne sera pas des pommes de terre... Je la lui donne. Karawai vient et dit à Mohi si c'est vrai qu'il a dit à Mokoare et Pukohuru d'aller dehors, il dit oui. Il leur a dit cela après que j'ai eu fermé la porte et que j'ai été de retour

[p.] 140

1844 avril

dans ma chambre.

10 m[ercredi]

Penehamini

Penehamini vient me voir et me dit qu'il a fait une grande faute, il a dit un mensonge. Il est pressé de s'en retourner, il me dira après demain ce que c'est.

Hoane vient à la maison et retourne le même soir.

ki waho

Je vais au Pa faire la prière et coucher. Je parle à Toka. Il me dit que c'est Ti[rarau] qui a conseillé à Pukohuru et à Mokoare de ne plus aller à la prière. Lorsque j'ai fini la prière, Penehamini me parle de cette affaire, et il me dit que Mokoare et Pukohuru ont d'eux-mêmes fait la prière et que Tito s'est proposé pour leur kaumatuaⁱⁱ ; la parole qui a été dite à ces 2 enfants est une parole wakawa [wakama ?]ⁱⁱⁱ qui retombe sur Tito. Je leur dis : Si c'était de moi vous auriez raison mais c'est d'un naturel et la maison ne lui appartient pas. Tito me dit : Cette maison ne t'appartient pas, mais elle appartient à nous autres, nous y avons reçu un affront dedans, nous n'y retournons pas, nous irons à la prière quand tu auras ta maison neuve, et jusqu'à ce temps-là nous prierons ici au Pa. [141] Je leur propose de faire un comité à Moih. Ils consentent mais malgré le comité, ils disent qu'ils ne viendront à la prière que dans ma maison neuve.

missionnaires

ⁱ *Wakarite* signifie « comparer ». Dans ce contexte : « quelque chose d'équivalent ». *Wakarite* a la même valeur que *rite* ou *ritenga*. Garin emploie souvent l'expression « faire un wakarite », qui devait signifier « faire un prix », ou « s'accorder sur un échange ».

ⁱⁱ Ici dans le sens hiérarchique d'adulte protecteur ou responsable. *Kaumatua* désigne les adultes, les anciens ou les aînés.

ⁱⁱⁱ L'écriture de Garin ne permet pas de déchiffrer avec exactitude ce mot. « W[h]akama » serait « honteuse » tandis que « w[h]akawa » serait « provocatrice ».

Après la prière 2 naturels missionnaires me font des questions avec un bon esprit, je les éclaire. Ils croyaient que le jour du sabbat était le dimanche. Ils me disentⁱ pourquoi nous ne sommes pas venus les premiers, &^c ...

songe de William[s]

Lorsque je leur dis que le grand nombre de ministres protest[ants] vient de ce que tout individu se fait ministre quand bon lui semble, ils me répondent : C'est ainsi que William[s] était, il était mauvais auparavant, il combattait Marion¹¹⁶ et c'est d'après un songe qu'il a eu qu'il s'est fait ministre.

11 j[eudi]

mère de Mokoare

Après la prière du matin je demande où est Mahiowa. Il s'est sauvé, me dit-on, si on le trouve on le liera. Je demande où est Wakakohu, la mère de Mokoare. On me conduit vers elle, elle est enchaînée; je lui adresse [sic pour adresse] la parole, à la fin je dis à tout le monde d'écouter, je lui dis que peut-être elle sera tuée par Paikeha [Paikea]. Un naturel m'assure que non, quoiqu'il en soit, je leur dis que si elle meurt avec son péché sans baptême, elle sera punie sévèrement de Dieu,

[p.] 142

1844 avril

Parore

mais que si elle se repent et si elle se fait baptiser, elle ira dans le ciel, d'ailleurs je ne la presse pas car je ne connais pas ses dispositions ; je la laisse libre, que si elle désire le baptême, elle me parle ou bien elle me fasse appeler. Je la quitte et je reviens à l'établissement. Nous commençons à arranger une place pour le boat. Des coups de fusils tirés en bas et auxquels on répond annoncent l'arrivée de Parore au Pa.

La rivière est très-grosse.

12 vendr[edi]

Paikea, me dit-on, a maudit une femme de son kainga, Tirarau va lui faire la guerre pour punir cette malédiction ; puis Paikea fera la guerre à Wakakohu du Pa pour son adultère.ⁱⁱ [40 naturels me dit-on, descendent du Pa dans le grand waka.]ⁱⁱⁱ

guerre chez Paikea

Pari Pauro^{iv} et M^r Reynolds reviennent d'arracher les pommes de terre appartenant à ce dernier. Pari [Pauro] me dit que les naturels sont descendus chez Paikea. Je m'apprêtais à aller trouver ces naturels pour être témoin [143] de cette affaire et tâcher de faire quelque bien mais Pauro me dit que l'affaire est faite, que les naturels du Pa sont allés chez Paikea et qu'ils ont tiré vengeance de la malédiction. Ils ont frappé un homme, puis la paix a été faite. Les chefs Ti[rarau], Waiata, Wetekia sont restés au Pa. Quelques-uns me disent que demain Paikea viendra faire la guerre à Wakakohu, j'irai ce soir coucher au Pa soit pour profiter de la réunion des naturels, soit pour voir ce qui se passera.

M^r Ross

ⁱ Comme nous l'avons déjà signalé (36, 12 février 1844), le verbe « dire » est fréquemment employé par Garin dans le sens de « demander ».

ⁱⁱ Le missionnaire R. Taylor note que « The power of bewitching was not confined to the priests, but was supposed to be possessed by every one, a simple wish often being sufficient. » (Taylor, *Te Ika a Maui*, 1855 ; 1974, p. 90).

ⁱⁱⁱ *Suppr.*

^{iv} Garin, comme c'est souvent le cas, désigne indistinctement Pari par son nom maori ou son nom de baptême « Pauro » puisque c'est sous ce nom qu'il est connu par tous. « Pauro » *infra lineam*.

M^r Ross vient me trouver. Il me fait demander 400 clous pour sa maison propre, je lui fais répondre que je suis prêt à lui rendre service mais que je ne sais pas si j'aurai assez de clous pour moi-même ; en même temps je lui donne une livre de tabac qu'il m'a demandée. Il m'accuse d'être dur envers sa femme qui est mal logée, il se fâche beaucoup de ce que je les lui ai refusés. Mais s'il m'avait parlé lui-même et dit que sa femme était mal logée, je les lui aurais donnés.

prière au Pa

Je vais au Pa, j'y trouve Parore et un bon

[p.] 144

1844 avril

M^r Buller

nombre de naturels étrangers. Nous faisons la causette, il se fait nuit, M^r Buller, un missionnaire (M^r Hob[b]s)¹¹⁷ et un autre Européen arrivent, ils viennent s'asseoir près de Parore qui est à ma gauche. M^r Buller évite de me donner la main quoique je me sois levé pour les recevoir et que quand j'arrive au Pa où je le trouve, je vais lui donner la main, mais il était avec d'autres étrangers ; il a craint probablement. Quelques minutes après de paroles insignifiant[es], un naturel lui dit : Voilà un livre p[ou]r la prière. Ah oui, nous allons faire la prière, répond M^r Buller. Tirarau qui est à ma droite lui dit : Fais la prière de ton côté, et cet autre côté sera pour nous, lorsque tu auras fini, le p[è]re] Garin viendra faire sa prière dans cette chambre. M^r Buller commence donc sa prière puis il lit un passage des Épîtres du kawenata : c'est le passage où s[ain]t Paul dit, 1^[er] au[x] Corinth[iens] 3,ⁱ qu'il les a nourris de lait parce qu'ils n'étaient pas capables de supporter une nourriture solide. Il leur reproche de ce qu'ils disent : je suis de Paul, je suis d'Apollon, l'un a planté, l'autre [145]

M^r Buller

a arrosé, Dieu a donné l'accroissement, celui qui plante et qui arrose n'est rien, mais celui-là qui donne l'accroiss[em]ent Dieu est tout — et plus bas — personne ne peut placer un autre fondement que celui qui été placé, qui est J. C. mais si quelqu'un a placé sur ce fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, de la paille, le feu sera l'épreuve qui démontrera l'œuvre de chacun ; celui dont l'édifice subsistera recevra une récompense, celui dont l'édifice souffrira du dommage sera sauvé mais comme par le feu &^c, &^c...

Après la lecture de ce chapitre M^r Buller commente ce qu'il vient de lire ou plutôt commente un texte de n[otre] S[eigneur] J. C. dans s[ain]t Matthieu. Il commence donc par dire que J. C. est le seul par lequel nous puissions être sauvés, nous serons sauvés par J. C. seul et son ritenga,ⁱⁱ que c'est lui seul qui est notre Sauveur et que nous ne pouvons pas être sauvés par un autre, 2^e que nous devons bâtir sur le *roc[k]*,ⁱⁱⁱ (kamaka) si nous voulons avoir un édifice solide ; et la pluie et le vent seront impuissants contre elle ; au

[p.] 146

1844 avril

prière de M^r Buller

contraire si nous bâtissons notre édifice sur le sable, la pluie et les vents viendront et le renverseront. Enfin il leur rappelle cette parole de J. C. : Scrutamini *Scripturas* [lisez les *Écritures*], (te Karaipiture)... Puis il se tourne et ses 2 collègues, le dos contre l'assemblée, se met à genoux,^{iv} baisse la tête et les épaules de manière à reposer les deux mains par terre ; et

ⁱ « 1^[er] et 2^d » [Épître de St Paul] au[x] Corinth[iens] 3 » *supra lineam*.

ⁱⁱ « Nous serons sauvés par J. C. seul et son ritenga » *supra lineam*.

ⁱⁱⁱ Buller a certainement fait référence au verset précédent au sujet des faux prophètes dans St Matthieu, 7 : 15-20 mais Garin mentionne seulement la parabole des versets 24-7.

^{iv} « Se met à genoux » *infra lineam*.

je comprends alors ce que Waiata me dit un jour, que ce n'est pas honnête de tourner ainsi le derrière à l'assemblée. Lorsque les missionnaires se tournèrent ainsi, tous les yeux se jetèrent sur moi pour consulter dans ma figure ce que j'en pensais, je me gardai bien de rire quoique j'y fusse naturellement porté. Je trouve que cette position n'est pas très-décente pour ceux qui ont une veste courte comme l'un d'eux et pour ceux dont les pans d'habits glissent sur les côtés, laissent apercevoir des accrocs tout à fait mal placés. Je me garderais bien de critiquer leur position en elle-même car c'est l'intention qui justifie tout ; c'est la position des enfants qui en guise de cheval, se mettent à genoux et les 2 mains par terre pour recevoir un cavalier sur leur dos. Si tous les assistants observaient la [147]

prière de M^r Buller

même cérémonie, il y aurait moins d'inconvénients, car ils seraient tous dos à dos, mais quand il se trouve des neutres ou des gens qui ne peuvent pas se mettre à genoux, ceux-ci n'ont pas une belle perspective. Pour moi qui ne pouvais partager ni leur prière, ni leur[s] cérémonies, j'ai eu cette perspective durant une 8^{ne} de minutes. Je me suis reproché d'être resté à leurs prières, quoiqu'en cela je ne crois pas avoir commis une faute devant Dieu, parce que tous ceux qui étaient présents savaient bien que je n'y participais pas, mais j'aurais dû leur donner l'exemple de ne pas assister à leurs instructions et à leurs pratiques, j'aurais donc dû me retirer sans inconvénient, mais je n'en ai pas du tout eu la pensée dans le moment, ce n'est qu'après que tout a été fini que j'en ai eu l'idée. Je rends cependant justice à leur manière de prier pour la récitation, je la trouve lente et onctueuse. J'ai admiré aussi la flexibilité de la voix d'un naturel dans un hymne qui n'est pas très-facile pour des naturels. Parore a suivi leur prière. Waiata n'a pas donné le moindre signe.ⁱ Lorsque leur prière a été finie, Tirarau m'a dit : La lampe est allumée, tu peux faire la

[p.] 148

1844 avril

prière du p[ère] Garin

prière. Je me lève et faisant un petit salut comme pour m'excuser devant les étrangers de ce que je me retire de la compagnie, j'entre dans la chambre qui nous touche. La porte reste ouverte et les missionnaires peuvent nous voir et nous entendre aisément. Kaha me dit à voix basse : Fais réciter le catéchisme que tout le monde sait. Te Witu me dit : Que le kauwau [sermon] ne soit pas trop long, Penehamini me dit la même chose, Wetekia s'approche pour me dire aussi de faire réciter ce que tout le monde sait bien. Je vois qu'ils se piquent de bien faire la prière. Mais malgré leur bonne volonté je ne trouve pas les accords bien mélodieux, Wetekia surtout met le désaccord avec sa voix haute p[ou]r se faire remarquer. Après la prière et le catéchisme, je commence ainsi mon entretien : Notre Seigneur J. C. dit de rechercher dans les Écritures (scrutamini) or voici ce que nous trouvons dans les Écritures, J. C. nous avertit de construire notre édifice sur le *roc[k]* (kamaka) afin que quand les eaux seront grossies par les pluies et que le vent soufflera, notre édifice puisse résister. Il nous dit que celui qui bâtit sur le sable verra bientôt son édifice entraîné par les eaux [149]

prière du p[ère] Garin

et renversé par le vent. Nous lisons de plus ces autres paroles que J. C. adresse à s[ain]t Pierre : tu es Pierre et sur cette pierre (kamaka) je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Or qui est-ce qui a placé ce fondement ? C'est J. C., c'est donc par J. C. seul que nous pouvons être sauvés et par l'observation de son ritenga,ⁱⁱ c'est lui qui a placé ce ritenga, c'est à nous de le suivre. Ici Wetekia me dit : Parles longuement.ⁱⁱⁱ Voici un kupu wakarite. Lorsque je suis venu de Kororareka ici, je ne savais pas le chemin. Mais l'Évêque m'a amené jusques chez Ruku, là il a dit à Ruku de me donner 2 naturels pour

ⁱ « Parore a suivi leur prière. Waiata n'a pas donné le moindre signe » *infra lineam*.

ⁱⁱ « Ritenga » a ici le sens de « pratique » ou « enseignement ».

ⁱⁱⁱ « Ici Wetekia me dit : Parles longuement » *infra lineam*.

me conduire et pour porter mes pikau, puis il s'en est retourné ; Ruku m'a donné 3 naturels et ces naturels m'ont conduit jusques chez Hemi [Anatipa]; là ces naturels sont retournés chez eux et Hemi m'en a donné 2 autres ; ces 2 autres sont venus jusques à Pukeokui.¹¹⁸ À Pukeokui, on m'en a donné un nouveau qui est Matiu que vous voyez ici ; avec lui je suis arrivé ici parmi vous à Te Ripo. De même J. C. devant bientôt retourner dans sa

[p.] 150

1844 avril

prière du p[ère] Garin

patrie, après nous avoir conduit dans la voie droite, nous a donné s[ain]t Pierre pour guide après lui, après s[ain]t Pierre, s[ain]t Lin[us] nous a été donné, après s[ain]t Lin[us], s[ain]t Cletus ... jusques à aujourd'hui, voilà le ritenga de J. C. Lorsque vous voyez des branches dans une forêt vous cherchez le tronc et vous connaissez l'arbre. Vous me voyez, je suis une branche, cherchez le takeⁱ et vous connaîtrez l'arbre. Je suis envoyé par l'Évêque, l'Évêque par le Pape, le Pape par s[ain]t Pierre, s[ain]t Pierre par J. C., J. C. par Dieu voilà le tronc le take. Après cet entretien, je cherche le waiata nouveau, on ne le trouve pas, je ne voudrais pas chanter un cantique à Marie de peur de prêter aux objections des missionnaires, mais les naturels me le demandent. Nous le chantons : Mo Maria... Les missionnaires ne sont pas restés, ils sont partis dès le commencement de ma prière. Tirarau leur a dit : Vous êtes he,ⁱⁱ le père Garin est resté à votre prière pour vous entendre, vous devez aussi rester à la sienne pour l'entendre mais ils ont insisté à s'en aller. Tirarau et Waiata me disent ensuite : Ils sont tahaeⁱⁱⁱ [151] parce qu'ils n'ont pas voulu t'écouter.....
Je vais coucher chez Tito.

13 s[amedi]

danse guerrière

Ce matin je fais la prière chez Tito et j'attends pour être témoin de la bataille. Tout à coup les cris des naturels nous avertissent qu'ils sont déjà arrivés, je vais et je les vois exécutant leurs danses guerrières. Quelques-uns sont tout nus. Leurs cris et leurs gestes sont tout à fait curieux et difficiles à décrire. Ceux de Paikea exécutent les premiers la danse, alternativement ceux de Tirarau finissent. Lorsque tout est terminé, on me dit que la paix a été faite hier et qu'aujourd'hui il n'y a pas eu de bataille. La danse guerrière a été une confirmation de la paix. Je vais déjeuner chez Tito et je viens rendre visite à Paikea, Tirarau me fait asseoir comme hier près de lui, je suis bien vu et reçu avec de bonnes démonstrations. Je fais présent de 2 figues à Paikea, je les jette sur sa couverture, mais comme il est tapu depuis la mort de sa fille, il les fait glisser par terre et Tirarau me dit la chose, je lui en fais alors passer 2 autres et les 2 premières passent à un autre. J'en ai donné 2 hier à Parore.

[p.] 152

1844 avril

Je reviens à la maison.

[espace laissé en blanc d'environ deux lignes]

14 d[imanche]

ⁱ Williams donne « racine » pour *take*, mais ici le mot évoqué par Garin semble être plutôt « tronc », dont il avait commencé à écrire les premières lettres, rectifiées pour faire place au terme maori.

ⁱⁱ « Dans le tort. »

ⁱⁱⁱ Le sens littéral de *tahae* est « voleurs », « bandits ». Mais dans ce contexte, c'est plutôt le sens de « être faux », ou « être dans l'erreur », si ce n'est qu'ils sont « voleurs » dans le sens qu'ils n'ont pas gardé l'équilibre exigé par le concept maori de « utu ».

bataille à Rako

J'entends dire qu'un naturel nouvellement venu au Pa apprend que Rako a maudit sa mère, et qu'il va lui faire la guerre comme les autres ont fait déjà précédemment ; je me fais expliquer la chose et Waiata me dit : Oh ! ce n'est rien, ils n'y vont que deux ; auparavant ç'a été une forte bataille, demain c'est bien moins que cela. Je suis rassuré et comme j'ai à faire travailler des ouvriers pour ma maison je me décide à rester.

Kaperiere

Kaperiere dit à Ruka : Lorsque j'ai vu Tiperia recevoir la communion dimanche dernier, grand était mon cœur pour recevoir ce sacrement : ka nui taku ngakau mo tenei hakeramata.ⁱ Je lui dis : Tu désirais bien le recevoir ? Oui, me dit-il. Mais tu étais malade ; ce sera pour la prochaine fête, à cette parole il se réjouit.

15 l[undi]

Pari

Pari commence aujourd'hui le travail que je lui ai donné. Je faisais un marché avec lui dernièrement, il avait convenu de travailler 4 jours pour moi pour 24 fig[ues] de poni [tabac], mais [153] il m'avait dit que peut-être ses parents ne voudraient pas. Il est donc revenu samedi me parler de cela, il m'a dit qu'il voulait une chemise. Je lui ai demandé combien de jours il veut travailler pour moi. Il me dit que c'est à moi de déterminer, je lui dis : Eh bien 3. Lui me répond : Mon ritenga est 4. Eh bien, lui dis-je, si tu veux travailler 4 jours tu travailleras 4 jours. Il accepte. Aujourd'hui il convient avec moi de travailler encore 4 jours de plus pour 20 figues de poni.

bataille à Rako

Ce matin je vais à l'emplacement de ma maison, et peu après je vois venir 2 waka montés chacun par 14 naturels la plupart nuds jusqu'à la ceinture. Ils vont me dit-on, faire la guerre à Rako. Si j'avais sçu qu'ils fussent si nombreux, j'y serais allé mais c'est trop tard, ils arriveront avant moi. Lorsqu'ils passent devant moi je leur crie : E mara ma, e mara ma, kia atawai koutou ki aku tamariki.ⁱⁱ Ils me répondent qu'ils seront atawai,ⁱⁱⁱ pourvu que mes enfants soient atawai p[ou]r eux (voir quelques semaines avant le sujet de cette bataille). Tirarau, Paikea, Te Wehinga

[p.] 154

1844 avril

affaire de M^r Raynolds

viennent me trouver, ils demandent à M^r Raynolds s'il consent à donner 2 blouses p[ou]r les 2 femmes qui ont travaillé pour lui. Il refuse, (voir la même affaire ci-devant quelques semaines) disant qu'il a fait le marché pour 2 chemises. À la fin il consent à donner une chemise et une blouse, ils ne sont pas satisfaits. M^r Raynolds dit qu'il ne consentira jamais à donner 2 blouses. Les naturels lui disent qu'on lui fera de la peine, ka nui te raruraru.^{iv} Je lui conseille de les satisfaire ; Tirarau m'invite à aller trouver Waiata de l'autre côté pour parler de cela tous ensemble. Il[s] me disent en allant qu'il perdra sa terre s'il refuse cela. Tirarau me dit que j'ai donné un grand prix aux Européens qui ont travaillé pour moi. Je leur fais voir qu'ils ont reçu 2 schellings par jour et que Paikea en demandant 2 blouses demande un prix qui équivaut à 3 journées à 2 schell[ings] la journée ; or les 2 femmes ont travaillé 1 jour

ⁱ « Je désire ardemment ce sacrement ».

ⁱⁱ *E mara ma* (vocatif pluriel) : « Amis, amis, prenez soin des mes enfants. ». *E mara* dans le dialecte des tribus Ngapuhi est une interjection utilisée pour capter l'attention du locuteur (S. P. Smith, *The Peopling of the North*, p. 25).

ⁱⁱⁱ Bienveillant ou disposé à agir avec bienveillance.

^{iv} « C'est un grand problème ».

1/2. Tirarau me dit : Paenganui le mari d'une des femmes qui ont travaillé p[ou]r M^r Raynolds m'a beaucoup parlé, et il fera de la peine à M^r Raynolds. Je lui renouvelle encore que le prix qu'il demande est grand, il me [155]

affaire de M^r Raynolds

répond que c'est parce qu'il a envoyé au travail 2 femmes qui étaient seules dans leurs kainga, et que ce n'est pas bien aux yeux des naturels d'envoyer des femmes seules dans les forêts (à cause du danger d'être séduites par des naturels de mauvaise conduite). Si c'est pour cela, lui dis-je, c'est autre chose. Tirarau m'a dit 2 ou 3 fois si je ne leur fais pas cuire un morceau de porc, je crois que les circonstances demandent à ce que je leur fasse honnêteté. Ils sont 4 chefs, je leur propose de leur faire apporter un morceau ; ils acceptent, ils le font cuire au kapo.ⁱ Je reviens rapporter à M^r Raynolds cette affaire, il me dit : Ce n'est pas moi qui ai appelé ces femmes, c'est elles qui m'ont proposé de travailler pour moi. Les chefs reviennent, Paikea me dit en particulier : Si M^r Raynolds refuse de donner 2 blouses, il peut rester avec toi, parce que nous reprenons sa terre. Je fais appeler M^r Raynolds. Il consent enfin à donner les 2 blouses, et comme en comptant il confond les yards avec les brassées, il leur dit 5 brassées pour une blouse, 5 brassées pour l'autre. Je lui dis doucement qu'il se trompe, car j'aper-

[p.] 156

1844 avril

çois Tirarau et Te Wehinga qui se réjouissent d'avance de l'erreur. M^r Raynolds reprend et Tirarau lui crie : Oh tu as dit 5 brassées. Ce qui me fait voir de plus en plus leur mauvaise foi. M^r Raynolds offre 5 yards. Je lui dis qu'ils n'accepteront pas, cependant il leur explique et en effet ils en réclament une de plus. Je lui dis qu'ils exigent toujours 6 yards ou 3 brassées. M^r Raynolds consent. Alors je leur dis : Vous voyez que M^r Raynolds est bon pour vous ; je vous ai toujours entendu dire qu'il était un étranger bon et paisible, eh bien soyez bons aussi pour lui. Je viens à la maison et je donne ces 2 blouses p[ou]r lui. Je les porte à son compte.

fin de la guerre

J'apprends ce soir que les naturels n'ont pas fait la guerre à Rako, on a seulement exécuté la danse guerrière en signe de paix.

16 m[ardi]

acte de vente

Je vais au Pa, pour montrer à Paikea l'acte de vente que M^r Raynolds a entre mains mais Paikea est reparti chez lui. Tirarau à qui je lis cet acte me dit qu'il est faux (lorsqu'il entend 50 couvertures) il me répond ce n'est que 35. Je lui dis : Mais ton nom est là dessous avec celui de Paikea et des Européens. Oh ! cela ne fait rien, il est faux. Forte pluie. [157]

17 me[rcredi]

Waiata défait la maison de M^r James, Hemi pour en construire une autre avec les mêmes planches. C'est une maison abandonnée, il prétend que cet Européen n'a rien à lui réclamer.

18 j[eudi]

ⁱ Garin mentionne à plusieurs reprises dans le journal le « kapo maori ». *Kapo* ne figure pas dans le dictionnaire de Williams, mais on trouve *kapoi* (dans l'édition de 1844) et *kapowai* (1992) pour « charbon de bois » et « braise ». Il s'agit certainement d'une variation régionale du *hangi*, un four creusé à même le sol dans lequel la nourriture était cuite par une combinaison de vapeur et de chaleur ainsi créées. Le fait que le mot « maori » ait été spécifié indique que Garin entend « four maori » au lieu du four de fonte de type européen.

M^r Powel

M^r Powel¹¹⁹ vient d'Auckland, il me remet une lettre de recommandation du p[ère] Petit-Jean,¹²⁰ il vient pour achever un marché qu'il a commencé autrefois avec les naturels et pour rester à Mangaka[h]ia. Je lui sers d'interprète, il a affaire avec Puku, Waiata et Wetekia.

Kamira

Le même jour on vient me prévenir que le petit Kamira est très-malade et qu'il va bientôt mourir. Je m'y transporte, le même soir, Kaperiere vient, il est guéri ; du moins il a recouvré [sic ?] ses forces pour ramer mais non pas pour marcher. Nous arrivons de grande nuit, je ne trouve pas l'enfant plus malade qu'à l'ordinaire.

L'on me dit que Kape [sic pour Pape] de Te Pawera, vieille femme va bientôt mourir. Je dis que j'irai la voir demain.

*19 v[endredi]**Papeⁱ*

Après la prière je vais voir cette femme, elle est as[th]matique. Je lui propose le baptême, elle consent,¹²¹ mais son mari ne consent pas, disant que si elle revient à la vie, elle le pressera lui de se faire baptiser et il ne veut pas ; il craint aussi que je veuille le baptiser avec elle, je lui dis que je ne veux baptiser pour le moment que la femme.

[p.] 158

1844 avril

Pape malade

Il refuse donc et je reviens en lui disant de réfléchir à cela et que je reviendrai les voir dimanche. Je dis à cette vieille qu'il n'y a qu'un Dieu, et que les dieux maoris ne sont que des démons, peu après, je lui fais cette question : Combien y a-t-il de dieux ? Elle me répond : Le dieu qui me mange n'est-ce pas ? Je reviens à Ngawakarara. Nihi me donne un melon que je reçois sans retour. Des naturels missionnaires nous passent dans leur waka, je leur donne une figue quoiqu'ils ne me demandent rien. Je viens déjeuner à Ngawakarara, on me donne un petit panier de raisins sans retourⁱⁱ et de là je redescends à la maison.

M^r Raynolds

M^r Runell's qui est descendu hier après déjeuner chez les Européens, en revient aujourd'hui vers les 3 heures. On vient du Pa me demander un remède p[ou]r Kataraina, j'y vais faire la prière et porter un remède. Je parle à Tirarau, il me dit que le terrain de M^r Raynolds n'a plus de difficultés, que Paenganui a reconnu que M^r Raynolds a réellement donné tout ce qui est porté dans l'acte.

M^r Buller

Pendant que je parle avec lui, arrive M^r Buller. Il ne me présente pas la main, je lui présente la mienne, et la lenteur avec laquelle il lève la sienne pour me la donner ferait croire qu'elle est malade ; il va s'asseoir par terre, il ne me dit rien, à la fin il se met à fredonner un air de leurs hymnes, enfin je lui adresse la parole pour que les naturels ne croient pas que nous soyons en [159]

gomme de kaori

ⁱ « Kape » *ant.* Garin a corrigé « Kape » pour « Pape » que l'on retrouve également en page 158. Son oreille a du percevoir le son /k/ plutôt que /p/.

ⁱⁱ « On me donne un petit panier sans retour » *supra lineam.*

rancune. Il me répond, puis je les quitte et je viens faire la prière chez Tito. Ensuite nous revenons à la clarté de kapia (*gomme de maori*).ⁱ La flamme donne beaucoup de lumière, mais aussi beaucoup d'odeur assez désagréable. Lorsque nous passons devant chez M^r Dwyerr [Dwyer], cet Européen nous appelle, nous nous y rendons. C'est pour me faire prendre une tasse de café, j'accepte.

M^r Buller

Il me raconte que M^r Buller voyant un jour M^r Piter [Peter] lui dit : Qu'êtes-vous ? Je suis catholique [sic] Romain. J'avais crû jusqu'à présent, que vous étiez protestant. Non, je suis catholique romain. Eh bien, si vous êtes catholique romain, vous n'irez pas au ciel. Mais M^r Dwyer lui fait cette observation si les catholiques romains ne vont pas dans le ciel il faut dire que tous nos ancêtres qui sont morts avant nous depuis J. C. sont damnés. Ce n'est pas à nous, dit-il, de juger des morts, mais de ceux qui vivent. Autrefois M^r Buller m'avait dit que je pouvais aller dans le ciel en pratiquant les devoirs de ma religion. Puis je me retire.

20 s[amedi]

fusil, voile

M^r Powel déjeune avec moi. — M^r Raynolds donne son fusil à Tirarau. — Je prête ma voile à Tirarau pour aller à Kaipara.¹²²

Moihi

Moihi vient avec 3 naturels de Maika¹²³ chercher des remèdes pour des malades.

[p.] 160

1844 avril

comparaisons de Tiperia

Ce soir après un long catéchisme lorsque j'ai fini, Tiperia me dit : Attends ! donne-moi ta lampe. Je lui donne ma lampe. Il cherche quelque chose d'inflammable, il trouve [sic] des herbes sèches, il les met sur la flamme en guise d'alumettes, elles s'enflamment, alors portant cette herbe enflammée à deux ou 3 pieds de la lampe il dit : Ici c'est la mer, Dieu (représenté par la flamme) y vient, tout est éclairé il voit tout ce qui s'y passe, puis portant la flamme dans un autre endroit ; voilà, dit-il, un endroit ténébreux de la terre, Dieu s'y transporte, tout est éclairé, il voit tout ce qui s'y passe ; puis dans un 3^e endroit.....

Il fait une seconde comparaison : il dit aux naturels : Je suppose que je rassemble plusieurs objets dans ma main sans que vous le voyiez, je vous dis combien y en a-t-il dans ma main ? vous ne le savez pas, vous ne pouvez pas le voir parce que c'est caché, mais moi qui les y ai mis, je le sais quoique mes yeux ne les voient pas à présent. Puis enveloppant sa main dans son mouchoir il dit : Je suppose que ma main soit bien cachée. Et l'enfilant sous ses habits il dit : Quoiqu'elle soit bien cachée je sais ce qu'il y a dedans ; ainsi quoiqu'il fasse bien sombre dans les forêts, quoiqu'il soit bien nuit et que nous ne puissions pas voir les objets, Dieu voit tout, Dieu sait tout. [161]

Tiperia

J'ai vu construire ce toit, il parle du toit de la chapelle,ⁱⁱ vous vous ne l'avez pas vu. Il est épais et quoique vous ne sachiez pas les différentes herbes qu'il y a dedans, moi je le sais et je puis vous le dire parce que je l'ai vu construire. Il continue de parler : Nous sommes dans un[e] erreur ; lorsque nous voyons une vieille femme, nous nous moquons d'elle, c'est un objet mauvais pour nous, nous disons avec dédain et mépris : oh ! la vieille ! ! mais Dieu ne

ⁱ *Maori* est surprenant ici, il doit s'agir d'une confusion de la part de Garin, « gomme de kauri » est plus vraisemblable.

ⁱⁱ « Il parle du toit de la chapelle » *supra lineam*. Cette annotation forme une sorte de parenthèse où Garin explique ce que Tiperia veut dire.

dit pas la même chose, cette vieille femme est à ses yeux ce qu'est un jeune homme, nous sommes tous égaux devant lui... Lorsqu'il avait fini ses 1^{ères} comparaisons, je les confirmais par des explications, mais lorsque j'eus entendu celle-ci, j'appuyai plus ferme et je leur dis : Voilà la 1^{ère} fois que j'entends de la bouche des naturels une bien grande vérité ; oui, j'ai vu par moi-même que parmi vous, les vieillards sont méprisés et tournés en ridicule par les jeunes gens ; cela est très-mauvais aux yeux de Dieu ; j'entends des enfants contrefaire les vieillards et se moquer d'eux, cela est mauvais. Vous devez vous rappeler que quand nous serons vieux (si le Bon Dieu nous prête vie) nous n'aimerons pas que les jeunes se moquent de nous. L'un d'eux me dit : C'est un de nos péchés très-communs.

[p.] 162

1844 avril

raisins

Waiata depuis que je suis venu ici, en me parlant de ses raisins m'a toujours dit : Voilà tes raisins, voilà nos raisins. J'ai taillé sa vigne et [je l'ai] attachée ; lorsqu'ils ont été mûrs il m'a dit : Tu peux cueillir tes raisins à présent, ils seront bientôt tout mangés par les voleurs. Je lui réponds : C'est bien ! mais quel prix me demandes-tu ? Oh ! plus tard tu t'en souviendras. Mais encore, lui dis-je, je suis bien aise de savoir ce que tu exiges pour que tu ne viennes pas dire plus tard que je ne te donnes [sic] pas assez, car c'est la coutume des naturels. C'est vrai, tu as raison, me dit-il, eh ! bien tu donneras une blouse à Kaha. Oh, lui dis-je, c'est trop, je n'ai point de tonneau pour faire le vin, si j'avais un tonneau, je les achèterais à ce prix, mais ne pouvant pas faire du vin, je ne tiens pas à les avoir, car ce n'est que de l'eau et moi je cherche non pas les choses douces, mais les choses nourrissantes. Si tu veux je te donnes [sic] 2 figues par paniers. Il refuse.

Ce soir en mon absence, il envoie 2 de mes enfants chercher ses raisins pour moi ; j'arrive, je vois les enfants, je les rappelle, leur disant que je n'ai pas fait de wakarite. Waiata me dit : J'ai envoyé tes enfants chercher tes raisins, c'est ce qui reste, car j'ai donné 2 paniers à un étranger [163] mais avant d'envoyer ces enfants, je suis bien aise de savoir ce que tu exiges, car tu sais que tu n'as pas trouvé mon prix juste, mais je te le répète, si j'avais un tonneau ce serait avec plaisir, je les prendrai[s], mais ne pouvant pas faire du vin, je n'y tiens pas, je cherche non les douceurs mais le solide, si mon ritenga est bon pour toi, je te donne 2 ou 3 fig[ues] par panier. Non me dit-il, j'aime mieux te les donner pour rien ce sera en reconnaissance du tabac que tu nous a donné de temps en temps. À cette condition, lui dis-je, c'est bien, je te remercie [sic], car c'est ton cœur qui te dit cela et non pas pour faire un marché, je les reçois à ce titre. J'envoie les enfants, ils me rapportent 3 beaux paniers. Je trouve ce naturel peu reconnaissant, moi qui ai taillé, lié sa vigne ; moi qui viens de lui donner une belle couverture neuve en échange contre une vieille couverture tapu, lui qui m'a dit que c'était le 1^{er} arohaⁱ que je lui donnais ; je le trouve bien exigeant. Cependant à la fin il a pris de meilleurs sentiments, mais c'est peut-être parce qu'il s'attend à quelque ritenga, ou bien qu'il ne peut pas les vendre ailleurs.

21 d[imanche]

Je vais après dîner à Te Pawera voir une malade, celle qui j'ai vue avant-hier ; son mari consent à ce qu'elle soit baptisée. Elle désire, dit-elle,

[p.] 164

1844 avril

malade baptisée

ⁱ Aroha est un concept qui signifie selon l'occasion : « montrer un signe d'affection, une preuve d'amour, un geste d'affection, de la compassion, de la tendresse ». Aroha est aussi amour, compassion, affection pour quelqu'un. Il n'existe pas un terme équivalent exact dans nos langues européennes.

elle-même, ardemment le baptême. Je le lui confère, elle reçoit le nom de Makarita, elle est très-âgée. J'ai avec moi plusieurs naturels qui se sont offerts à ramer dans le boat. Nous revenons ensemble, il est nuit, à Ngawakarara. Lorsque je passe devant Pauro, ils m'appellent pour faire la prière, je refuse. Devant chez Waiata, Kaha nous appelle pour la prière, je m'y arrête. Waiata me tend les mains, je lui tends la mienne, mais comme la fumée du feu qui est entre nous deux est très-épaisse, nous ne nous voyons pas bien en sorte que nos 2 mains ne se rencontrent pas du 1^{er} coup mais la faute est bien vite réparée ; cependant elle a été remarquée. Après la prière et une courte instruction sur la correspondance à la grâce de Dieu qui nous appelle tous à lui, je lui tends la main, il me tend la sienne qui se rencontrent bien cette fois.

tapu

Lorsque nous repartons, je dis à mes naturels de prendre un tison embrasé, ils en prennent 2 et m'éclairent en agitant le tison sans flamme mais cependant non pas sans lueur. Lorsque nous ramons, Ruka me dit : Comment as-tu fait hariruⁱ à Waiata ? Te Rahi (la vieille pononga) nous a dit qu'elle a vu le dieu maori, car la main de Waiata est tapu, et il ne la donne pas aux naturels. [165]

22 l[undi]

paquet p[ou]r Auckland

J'envoie à Tirarau par Matthieu, au Pa, un paquet renfermant un livre, 12 schellings, une lettre de moi, et une de M^r Powell [Powel], le tout pour Auckland.

23 ma[rdi]

M^e Roff

Je vais avec M^r Powel chez les Européens dans le bas de la rivière. M^e Roff me dit qu'on fait courir le bruit qu'elle veut tourner aux protest[ants] avec M^r Sam et qu'elle veut faire baptiser ses enfants par M^r Buller. En revenant je transporte dans le boat 1600 schingles.

24 me[rcredi]

M^r Powel

M^r Powel me prie d'aller avec lui voir la terre qu'il a achetée de Waiata pour lui servir d'interprète, cette terre se trouve plus haut que Te Pawera. Il est en difficulté avec Waiata sur les limites, Waiata refuse de lui céder une place qu'il espère vendre à un plus haut prix. M^r Powel se fâche fort, lui montre de gros yeux et Waiata plie à l'instant en lui disant : Voilà ta place. Il lui donne la portion qu'il refusait d'abord. Waiata me dit 2 ou 3 fois si M^r Powel ne lui donnera pas un prix pour l'avoir conduit aujourd'hui dans son waka. M^r Powel dit qu'il a seulement donné une blouse à sa femme, qu'il lui fait acheter des capsulesⁱⁱ et du plomb, mais Waiata insiste

[p.] 166

1844 avril.

et sur les observations que M^r Powel fait, il [Waiata] répond que c'est fini qu'il ne le conduira plus, et qu'il n'est pas son boy. M^r Powel me dit que depuis qu'il a acheté sa terre, il lui a peut-être donné la valeur de sa pleine casquette d'argent ; nous revenons le même soir à la nuit.

Ruka

ⁱ *Hariru* est un mot formé sur l'anglais « how do you do ? » et qui a pris le sens de « se serrer la main ».

ⁱⁱ Enveloppe de cuivre dont le fond est garni de poudre fulminante (*Trésor de la Langue Française*).

Ruka retourne chez ses parents, Kaperiere est guéri.

25 j[eudi]

vin, Powel

Je fais du vin blanc, 1^{ère} coulée, mais le raisin est trop verd.¹²⁴ M^r Powel vient me trouver et me fait encore parler à Waiata. Il convient de recevoir en échange une place près des naturels, 10 acres quarrré, c.-à-d. 100 acres. Demain on fera l'écrit.

Raynolds

M^r Raynolds va chez lui, il reste toute la journée.

26 v[endredi]

M^r Powel vient me trouver ; Waiata a envie de lui offrir 20 acres en échange des 25 pounds qu'il a reçus. Je lui dis : Si je lui fais connaître tes intentions, il te dira : garde mon argent je m'en retourne à Auckland. Alors il me dit : Attends ! quelle est ta pensée ? Je lui dis qu'il faut que la partie qu'il lui donne en échange soit de la même dimension que celle qu'il laisse. Il s'en tient à mon conseil et l'on passe les écrits en langue anglaise et maori, il signe. [167] M^r Dwyar et Matiu signent comme témoins. Après que tout est fini, M^r Powel dit à Waiata ce qu'il exige pour réparer sa maison ; Waiata répond que cette maison a été bâtie, qu'elle n'a pas été payée, que personne ne l'a habitée et qu'elle a été cassée par les porcs, et qu'à présent si on la répare, il en sera peut-être de même par la suite. M^r Powel ne peut s'empêcher de manifester son indignation, il ne répond que par des signes qui indiquent sa surprise et son étonnement.

Hatipa [pour Anatipa]

Je suis sur le point d'aller faire le soir la prière au Pa, lorsque j'apprends que Hatipa [Peru] qui a été baptisé depuis 2 ou 3 mois par M^{gr} et qui a abandonné une de ses femmes nommée Ana qui a aussi reçu le baptême, vient de reprendre cette femme pour s'unir à elle en sorte qu'il en a deux. Il est avec sa femme chez Tito, j'envoie un remède qu'on m'a demandé pour cette femme et je fais dire qu'étant sur le point d'aller faire la prière au Pa, j'ai appris ces nouvelles et que j'en ai été si triste que je n'y vais pas. Je fais dire aussi à ce naturel de venir me parler.

28 d[imanche]

Les enfants en faisant le déjeuner font la classe. Je leur ai appris les noms des apôtres, des 9 premiers papes et des 8 derniers et comme

[p.] 168

1844 avril

cuisine et catéchisme

au catéchisme ils ont bien répondu, les autres naturels se sont piqués d'émulation et enviaient leur sort. Lorsque la prière et le catéchisme ont été finis, ils sont sortis et mes enfants en faisant la cuisine dehors criaient : Quel a été le 1^{er} apôtre ? Et les autres naturels à des distance[s] plus ou moins grandes de répondre de tout leur gosier : C'est Pierre. Quel a été le 2^e ? C'est Grégoire 16¹²⁵ et mon enfant de réitérer : Quel a été le 2^d apôtre ? C'est Homer. Quel a été le 2^e apôt[re] ? C'est André. — C'est ainsi qu'en faisant la cuisine ils faisaient aussi le catéchisme —

discussion

Penehamini me rapporte la discussion qu'il a eue il y a 2 ou 3 jours avec un naturel missionnaire. Ce missionnaire lui disait : Vos wakapakokoⁱ sont de tuer, de faire des puremu,

ⁱ Ici, *wakapopo* est pris dans le sens métaphorique de péché.

de voler ... &^c... Il disait que leur Église venait de Dieu, que Dieu avait envoyé son fils, que son fils avait envoyé les apôtres, que les apôtres avaient envoyé tous les apôtres. Penehamini lui objecte qu'ils ont plusieurs Églises. Il répond : Na te reo te tini o nga hahi, he reo ke ki a Paikea, he reo ke ki a Tirarau, he reo ke ki a Waiata.ⁱ De même dit-il, he ritenga ke ki tetahi a he ritenga ke ki tetahi. He hahi kotahi.ⁱⁱ Penehamini [169]

discussion d'un missionnaire]

lui répond : Ce n'est pas cela. Te Pura ministre wesleyen, dit à l'évêque anglican : tu te trompes, tu es dans l'erreur, l'évêque anglican dit à Te Pura : tu es dans l'erreur, mais si Tirarau donne ses ordres à son peuple, le peuple lui obéit, si Waiata parle, son peuple obéit, si Paikea parle le peuple lui obéit, de même, J. C. a parlé, les évêques et les prêtres obéissent, ils n'ont tous qu'une même foi, et une même doctrine. Chez vous, ajoute-t-il, une Église dit qu'il y a 2 sacrements, une Église dit qu'il y en a 3, un[e] autre qu'il y en a 4, &^c. Le père Garin nous dit qu'il y a 7 sacrements, je vais à Kororareka, si l'Évêque me dit qu'il y a 6 sacrements, je dis alors, le p[è]re Garin est dans l'erreur, je vais à Tauranga si le prêtre me dit qu'il y a 5 sacrements, je dis que l'Évêque est dans l'erreur. Le missionnaire dit : Vous priez Marie. Oui, dit Peneh[amini], et s[ain]t Paul aussi a prié les fidèles, en disant priez pour nous ; nous ne prions pas Marie comme si elle était notre Dieu, mais nous lui disons d'intercéder pour nous. Ce sont les hommes qui ont ajouté des sacrements. Non dit Peneh[amini], ils ont tous été institués par Dieu.

[p.] 170

1844 avril

Te Roha

Te Roha fils ou frère de Wetekia est de retour. Il paraît qu'il s'est réconcilié avec lui.

A[na]tipa

Hatipa est venu à la messe, il ne m'a pas parlé ; je ne l'ai pas vu.

tapu

Wetekia s'en retourne pendant que nous soupçons, il oublie sa casquette, Matiu l'appelle mais il est trop loin. Comme je sais que les chapeaux des chefs sont tapus, je dis à Matiu : Apporte-moi cette casquette et je me mets à sourire. Il me l'apporte en effet, mais elle repose sur son bras et il n'ose pas la toucher des doigts, alors je lui dis : Tu n'oses pas la toucher n'est-ce pas ? Et Kaperiere lui dit : Le p[è]re Gar[in] a ri, il veut t'attraper. Allons, lui dis-je, tu crains le dieu maori ! touches cette casquette. Alors il applique doucement sa main dessus et je le félicite de ce qu'il n'a pas craint de la toucher. Puis je dis à Kaperiere de la toucher, il refuse positivement, disant qu'il tombera malade ou mourra. Je la lui mets alors sur la tête, et il dit : Oh ! il n'y a pas de mal à cela. Je la reprends, je la lui jette sur les doigts, il ferme aussitôt ses mains en les retirant. Je lui dis alors : Qu'y a-t-il donc tant [171]

casquette tapu

à craindre dans cette casquette ? C'est Satan qui est dedans. Comment ! reprends-je, à ton baptême je t'ai demandé si tu renonçais à Satan, tu as répondu, j'y renonce, et tu le crains à présent ! tu sais bien que Satan n'a pas de pouvoir sur ceux qui sont baptisés et qui ont la foi. Allons touche cette casquette. Non, me dit-il, tout confus de lui-même et craignant Satan ou le dieu maori : Eh bien, lui dis-je, je ne t'appellerai plus que le fils de Satan. Eh bien fils de Satan, donne-moi cette assiette, oh fils de Satan ! Il est honteux, je le presse, il refuse. Eh bien puisqu'il en est ainsi tu ne feras pas ta 1^{ère} communion (je sais qu'il désire bien la faire),

ⁱ « Maintenant toutes les Églises différentes ont leur façon de parler ; il y a une façon différente de parler pour Paikea et une façon différente pour Tirarau et pour Waiata ».

ⁱⁱ « Il y a une coutume différente pour chaque personne. Il y a une seule Église. » *He hahi kotahi* est ajouté au-dessus de « Penehamini » à la dernière ligne de la page.

si tu crois encore à ces superstitions, tu ne peux pas recevoir ce sacrement. Puis je finis par lui dire : Katahi ano ka pouri toku ngakau i tou ritenga.ⁱ Et je le laisse à ses réflexions. Un instant après il me dit : Eh bien, je vais la toucher. Alors je la prends entre mes mains et il la prend aussi lui-même et la remet sur mon lit ; je le

[p.] 172

1844 avril

casquette tapu

loue de sa détermination et l'encourage à ne rien craindre. Mais il reste triste, il ne parle pas, et aussitôt après la prière, il va se coucher. Peut-être se croit-il malade. Alors je cherche à l'égayer, je joue de mon accordéon. J'appelle Kaperiere, je lui dis de venir à côté de moi, il refuse, alors je dis à Matiu : Il se croit malade et il s'est couché dans cette persuasion, mais je sais que c'est une illusion. Je sais qu'il y a beaucoup de personnes qui s'imaginent être malades et qui se regardent comme telles quoiqu'il n'en soit rien. Enfin [une] demi-heure après, il vient s'asseoir près du feu. Matiu va se coucher, je dis à Kaperiere : Ton cœur est triste n'est-ce pas ? Oui, me dit-il. Pourquoi ? Il ne me répond rien. Pourquoi donc ? — rien — Je lui dis alors de ne pas craindre de me répondre, je suis son père, qu'il ne me cache pas sa pensée. C'est, dit-il, parce que je t'ai contredit et que je ne t'ai pas obéi lorsque tu me disais de toucher la casquette. C'est bon, lui dis-je, tu m'as obéi ensuite, cela suffit, je ne suis pas en colère contre toi, mais seulement souviens-toi bien [173] que c'est la vérité que je te dis et que je suis sûr que tu ne tomberas pas malade pour avoir touché cette casquette, ni Matiu ni moi. —

On dit que s'il a été malade c'est pour avoir touché le sceau tapu de Waiata. La maladie de Toenga vient de ce qu'il a mangé des pêches tapu, un naturel qui a le dieu maori a vu les pêches sur son bras. — La maladie de Te Witu vient de ce qu'il a mangé sur un lieu tapu — la maladie de Te Roha de même. Il n'y a pas une maladie qui ne soit attribuée à quelque tapu.

29 [undi]

prière au Pa, comparaison

Je vais faire la prière au Pa. Je vois Ma[h]iowa enchaîné, je lui adresse quelques paroles pour le porter au repentir ; il y a quelques missionnaires à la prière ; j'ai donné à Matthieu la bible de M^r Raynolds et 1 vol[ume] de l'histoire de l'Ancien Test[ament]. Il est tout fier de son fardeau, il court devant. Je parle sur la véritable Église, la suite des papes, &^c, sur les wakapakoko, sur la prière à Marie, sur l'unité de l'Église, sur la diversité des Églises protest[antes]. Après que j'ai fini de parler, je m'en reviens à la lueur de la kapia gomme de kahori. Je rencontre sur mon chemin

[p.] 174

1844 avril

comparaison de Penehamini

Penehamini qui est venu pour m'attendre et me dire si la comparaison dont il s'est servi est bonne, il a pris une branche représentant un arbre avec ses branches, ainsi



l'arbre représente l'Église ou J. C. Il commence son explication par le haut, la branche du milieu est J. C. La 1^{ère} branche en commençant par le haut est s[ain]t Pierre à qui J. C. donne sa parole, ou ses pouvoirs comme un chef de son Église, les autres branches en descendants [sic] sont les apôtres qui sont unis à J. C. et tous les papes après eux, ils n'ont tous qu'une seule pensée, qu'une seule foi, qu'une seule parole, qu'un seul enseignement ; vient une autre branche c'est Luther, puis une autre c'est un autre protestant, puis un[e] autre c'est un protestant, enfin un grand nombre. Ils se sont d'abord

ⁱ « Et maintenant mon cœur est triste sachant que c'est ainsi que vous agissez. »

détachés du tronc en quittant la prière catholique, se disant les uns aux autres, tu es dans l'erreur toi, tu es dans l'erreur toi, tu es dans l'erreur toi, ils n'ont pas la même pensée, le même enseignement, la même foi. Ils se sont rattachés à l'arbre en disant qu'ils sont de J. C. de Dieu, mais ils sont wakapiri noa,ⁱ c.-à-d. ce sont des [175] branches rapportées mais qui ayant été séparées, se sont desséchées et n'ont plus la vie : piri noa. Il me demande si sa pensée est juste, et s'il peut l'expliquer ainsi devant les naturels. Je lui dis que oui. Il dit aussi que les branches ajustées se réunissent et s'augmentent voulant nous anéantir. Ka wakakake ake koutou ki a matou kia wakaitia matou.ⁱⁱ

30 m[ardi]

Toenga apporte 10 pikau de nikao [nikau]ⁱⁱⁱ pour la maison du boat. Il pleut, il tonne.

Mai^{iv}

[mercredi] 1^{er} mai

mois de Marie

J'explique à mes enfants la manière dont on sanctifie le mois de mai en Europe, ils écoutent cela avec beaucoup de plaisir. Je leur cite différents traits de protection de la s[ain]te Vierge, les béquilles laissées à Fourvière, &^c, &^c.

Matiu

J'ajoute que la s[ain]te Vierge accorde cela à ceux qui ont beaucoup de foi, ainsi les malades qui demandent leur guérison avec beaucoup de foi l'obtiennent. Oh ! dit Matiu, moi je ne pourrai pas l'obtenir. Il trouve sa foi trop faible, je lui dis de demander la foi à la s[ain]te Vierge.

2 j[eudi]

Te Arahi m'amène un porc. Je lui donne une couverture à soleil.

[p.] 176

1844 mai

Matiu et Kaperiere couvrent la maison du boat. Toenga fait sa 1^{ère} journée au jardin.

remèdes

Hoane Papita qui était venu avec Moihi chercher des remèdes pour une malade protest[ante] au haut de la rivière chez Maika, est revenu aujourd'hui. Lorsque nous sommes arrivés, dit-il, chez les malades, nous lui avons demandé si elle avait mangé. No hea,^v répond la malade. Tu n'as rien du tout mangé. — Non — Eh bien prends ces 2 pillules [sic]. Elle les prend. Le lendemain, la maladie a passé au côté, dit la malade. C'est bien, disent nos docteurs ; prends une potion ce matin de cet autre remède. Elle en prend une ; elle se sent mal à la tête à la suite du remède. C'est bien, disent-ils, le remède cherche la maladie. Je suis sans force, dit la malade. C'est bien, tu vas mourir, ajoutent-ils en riant par ce remède ; car ils voient qu'il opère de bons effets. Enfin ce même jour elle se trouve bien ; elle a aussi une douleur à la

ⁱ « S'accrochent vainement. »

ⁱⁱ « Tu affirmes ta supériorité sur nous afin de nous diminuer/rabaisser » (voir la phrase précédente).

ⁱⁱⁱ Fagots de feuilles du nikau, une sorte de haut palmier typique de Nouvelle-Zélande. Angas raconte : « the palm tree [...] the leaves are also much used for thatching the temporary sheds which they erect whilst travelling in the forest ; likewise frequently for roofing their houses and cooking-huts in the plantations » (*Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand*, vol. II, p. 16).

^{iv} Orthographié à l'origine « may » mais corrigé en « mai ». Id pour « 1^{er} May ». Le « y » est barré deux fois.

^v « Certainement pas » ou « pas du tout ».

cuisse, mes docteurs la frottent avec force avec la thérébentine [sic] (piropiro).ⁱ Elle se plaint disant qu'on la frotte trop que ça la brûle. C'est bien, disent-ils, la malade dit que la douleur a changé de place, c'est bien, elle s'enfuit, ils la poursuivent [177] en la frottant partout où elle se fait sentir, ils réussissent si bien que la malade qui était restée couchée depuis plusieurs semaines, dès le lendemain se lève pour aller travailler. Non, lui disent les docteurs, reste tranquille, aujourd'hui, demain, après demain, wiki noa, a.....a....a [ou ra ?]...ⁱⁱ une semaine, deux semaines, que tu sois forte. C'est ce que vient de me rapporter aujourd'hui Hoane Papita tout fier de cet heureux succès.

3 v[*endredi*]ⁱⁱⁱ

Tirarau, vin

Tirarau qui était attendu avant hier n'est pas encore venu, s'il n'est pas venu lundi, tous les naturels vont le chercher, 2 wakas, le grand de Tirarau et celui de Rako. Je me propose d'aller avec eux. Je fais le vin de la 2^{de} tirée [du] pressoir.^{iv}

femme malade

Une femme parente de Toenga vient me trouver pour avoir un remède. Elle a la maladie de Kaperiere, mais plus forte encore, ce mal qui est au gras de la jambe la tient depuis la jambe jusqu'à la tête, du côté droit, elle est dans un mauvais état, je la frictionne avec la thérébentine [sic] et j'applique du son.

Pari

Pari est venu ce matin chercher un remède pour sa petite fille qui a une dureté dans le gosier. Elle avale avec peine, je lui donne de la réglisse noire.

[p.] 178

1844 mai

5 d[*imanche*]

Tirarau

Tous les naturels du haut de la rivière se réunissent et viennent dans le grand waka de Rako pour aller demain à la rencontre de Tirarau, tous ceux du Pa descendront aussi dans le grand waka de Tirarau. Après le catéchisme, j'apprête mes affaires pour partir avec eux demain, lorsque Penehamini vient m'appeler et me dit que Tirarau est arrivé.

M^r Powel

Lorsque Tirarau alla à Auckland, M^r Powel lui remit 2 pounds et une demi couronne, il fit une lettre qu'il me laissa. J'enfermai cette lettre dans un livre que j'ai envoyé au p[ère] Petit-Jean. M^r Powel me dit : Je remettrai l'argent à Tirarau. J'avais dit le matin à M^r Powel que je porterai moi-même sa lettre à Tirarau, mais j'en fus empêché. J'envoyai sur le soir Matiu

ⁱ Wade fait une description de la façon dont les Maoris utilisaient le *piropiro* : « Piropiro is a name given by the natives to a mixture of whale oil and turpentine, used as a coarse embrocation in cases of rheumatism. This, rubbed on the limbs when aching with fatigue, is said to have an invigorating effect; but I have never tried it. So fond are the natives of this piropiro, that they have been known to feign rheumatism in order to obtain it, anointing their bodies with it, as they are accustomed to do with oil and red ochre; the grease and the odour of the piropiro being both to them alike delightful » (Wade, *A Journey in the Northern Island of New Zealand*, 1842, p. 35). Piropiro signifie littéralement ce qui pue (*waipiro* est le nom donné à l'alcool).

ⁱⁱ Probablement « toute la semaine », « une semaine entière ». *Wiki* signifie aussi « dimanche ». *Wiki noa* serait donc les jours non tapu, soit les autres jours de la semaine.

ⁱⁱⁱ La date est placée à hauteur de ce paragraphe mais se trouve au-dessous des notes de marge, *ms*.

^{iv} Mots écrits à la fin de la ligne : « tire de pressoir » ? La première coulée du pressoir est généralement conservée comme boisson ordinaire pour l'année (*Anthologie des expressions en Bourgogne*).

porter les lettres enfermées dans le livre que j'envoyais au p[ère] Petit-Jean, j'écrivis en même temps un bout de billet à M^r Powel pour le prévenir que j'envoyais sa lettre par Matiu à Tirarau, et qu'il voulut bien lui-même lui faire tenir son argent dès le même soir car Tirarau partait demain. M^r Powel remit l'argent à Matiu qui le porta avec les lettres [179] à Tirarau.

Aujourd'hui Tirarau me fait appeler avec M^r Powel, je vais au Pa, mais M^r Powel vient de partir pour sa demeure, j'y vais seul. (M^r Powel avait dit à Tirarau : Je te donnerai l'argent pour que tu puisses acheter toi-même ce qui te convient c.-à-d. le plomb de chasse, le tabac, les capsules, &c^e). Tirarau en arrivant à Auckland porte les lettres au p[ère] Petit-Jean, il lui remet l'argent qu'il a reçu de M^r Powel, et lui dit : Je laisse cet argent ici. Quel est cet argent ? dit le p[ère] Petit-Jean. C'est l'argent que M^r Powel m'a donné, dit Tirarau, c'est peut-être pour moi c'est peut-être pour les marchands. Le p[ère] Petit-Jean (1) lui dit : Je vais faire porter cette lettre à son adresse ; si celui à qui elle est adressée ne dit pas que l'argent est pour lui, cet argent est pour toi, sans doute. Un enfant porte la lettre au marchand M^r Crummeur [Crummer],¹²⁶ Tirarau l'accompagne. Le marchand lit la lettre et ne parle pas de l'argent parce qu'il ne livre pas les objets dans le même moment, il prépare

(1) voir le vol[ume] 4 page 284ⁱ

[p.] 180

1844 mai

affaire Powel

seulement les objets et les laisse dans son magasin jusqu'à ce que Tirarau parte. Pendant ce temps-là Tirarau achète pour lui une couverture, 2 sacs de plomb... avec l'argent de M^r Powel. Ensuite il va trouver le marchand et lui dit : Donne-moi ce que tu as préparé. Le marchand relit la lettre et dit : C'est pour moi que l'argent t'a été donné ? Tirarau dit : Non c'est pour moi. Là-dessus le marchand dit : Laisse tous les effets ici. Tirarau va expliquer la chose à M^r Buller celui-ci lui dit : Eh bien je vais avancer pour M^r Powel l'argent qui est nécessaire pour acheter tout ce que M^r Powel a demandé. Et il avance cet argent à Tirarau ; il va chez le marchand et achète tout ce qui avait été préparé ; Tirarau donne l'argent et reçoit une lettre de M^r Will[i]amson Crummer dans laquelle sont marqués tous les objets avec le prix, le tout montant à 2£ 2 [shillings] 8 [pence]. Il m'explique tout cela mais comme je ne le comprends pas exact- [181]

affaire Powel

ement je fais une erreur. Je crois que la lettre de M^r Powel a été adressée à quelqu'un chargé par lui d'acheter les objets ; je comprends que ce quelqu'un après avoir lu la lettre ne parle pas d'argent à Tirarau, et que le 2^d jour cet homme relisant la lettre dit que l'argent est pour lui et non pas pour Tirarau, ni pour le marchand [sic]. Alors je dis à Tirarau : Il paraît que M^r Powel n'a pas fait mention de l'argent dans sa lettre et que cet homme sachant que tu avais reçu de l'argent pour acheter les goods lui a dit : Pour moi cet argent et non pas pour toi ni pour les marchands. Cette réponse a pu confirmer Tirarau dans ses mauvaises intentions si elles ont été mauvaises. Ensuite Tirarau me dit : Voilà un livre pour toi, j'ai aussi une lettre pour M^r Powel. Il me la remet et me dit de la décacheter. Je lui dis : Je ne le puis pas, cela nous est défendu, et si je le faisais, je serais mis aux galères. Te Wehinga me dit : Brises le sceau. Tirarau dit : Non, non. Te Wehinga dit : Donne-la-moi, que je la déchire. Non, dit Tirarau, mais que le p[ère] Garin l'emporte.

[p.] 182

1844 mai

ⁱ Note placée dans la marge du texte original.

Le chef de Kaipara Koahoⁱ me dit : Si nous suivions nos anciens usages, nous garderions tout ce qui a été acheté et nous battrions M^r Powel parce que Tirarau est un grand chef et il a reçu une injure. Je les quitte et je reviendrai avec M^r Powel demain.

6 l[undi]

affaire Powel

Je couche chez Waiata où je fais la prière à tous les naturels réunis, la prière du matin finie, Waiata me dit d'envoyer Matiu à M^r Powel. Je lui dis : Cela ne sera jamais fini, il n'est pas juste que mes enfants et moi-même abandonnions notre travail ; cependant comme je vous aime et que j'aime aussi cet étranger, j'y consens. Comme j'ai entendu un naturel dit que M^r Powel et moi étions cause de l'erreur je leur dis que je ne suis qu'interprète et qu'ils ne viennent pas dire que je suis cause de l'erreur.ⁱⁱ J'écris chez Waiata même une lettre à M^r Powel pour qu'il se rende promptement ici. Et comme il ne connaît pas les usages des naturels, je ne lui envoie pas la lettre afin de le forcer à venir car s'il ne venait pas il en pourrait mal venir. M^r Powell arrive vers midi, je lui explique chaque chose, il me montre la lettre que lui écrit le marchand, Williamson Crummer. Nous allons ensemble au Pa. Tirarau [183]

affaire Powel

trace par terre le plan d'Auckland et m'explique de nouveau les noms et toute l'affaire, alors lorsque je vois que l'homme à qui M^r Powel a écrit est le marchand lui-même, je comprends que ce marchand à la 1^{ère} lecture de la lettre n'a pas dû demander l'argent puisque les effets n'avaient pas été délivrés, et que les paquets étant faits et sur le point d'être délivrés un jour après, il a relû la lettre devant Tirarau et lui a demandé l'argent que M^r Powel lui avait remis, car M^r Powel lui disait dans cette lettre qu'il avait remis à Tirarau l'argent nécessaire pour acheter chaque chose. Je dis alors à Tirarau : À présent je comprends, hier j'ai dit une chose qui n'était pas exacte, aujourd'hui je comprends que le marchand n'ayant pas délivré les objets à la 1^{ère} lecture de la lettre, n'a pas parlé d'argent et que ce n'est qu'à la fin en délivrant les objets qu'il a dit que l'argent était pour lui. Je lui dis alors : M^r Powel ne consent peut-être pas à ce que tu gardes la couverture et les plombs que tu as achetés, car cela est en sus des objets qu'il a payés. Là il me parle longuement, il voit que j'ai de la peine à le comprendre, il me propose d'aller chez M^e Bullar.

[p.] 184

1844 mai

affaire Powel

M^e Bullar ne comprend pas d'abord bien. Je la mets un peu au courant, lorsque Tirarau dit que le p[ère] Petit-Jean lui a dit que cet argent était peut-être peaⁱⁱⁱ pour lui ; M^e Bullar répète avec satisfaction et en appuyant là-dessus à différentes reprises : Ah ! le prêtre t'a dit que cet argent était pour toi ? (plus tard M^r Powel m'a fait observer que M^e Bullard [Buller] avait l'air de favoriser Tirarau en lui disant qu'en effet, elle avait remarqué que Tirarau était triste hier. Je lui explique cela en disant que c'est dans les mœurs des naturels de prendre part à leurs peines, et que c'est leur faire comme un compliment que de leur parler ainsi. Ces paroles, il est vrai, pouvaient confirmer Tirarau dans les intentions qu'il avait de demander un prix pour payer cette injure. (Kua he ahau. Kua mate ahau,^{iv} disait-il). À la fin Waiata

ⁱ Bien que ce nom soit écrit dans le texte original « Koaho », il est orthographié par Garin « Ko Aho » à la page 206 (mai 1844). *Ko* est généralement un marqueur nominal, toutefois on trouve « Koaho » à plusieurs reprises dans le journal.

ⁱⁱ La ponctuation de cette phrase n'a pas été modifiée dans la transcription.

ⁱⁱⁱ « Pea » écrit au-dessus de « peut-être ».

^{iv} Sens littéral : « Je suis dans l'erreur. J'ai été insulté ». Tirarau risque d'encourir *utu* à cause de l'insulte de quelqu'un d'autre.

demande un prix pour laver cette injure, car, dit-il, Tirarau est honteux, moi je suis honteux aussi : Powel est venu chez moi pour acheter sa terre, puis il a donné ses [185]

affaire Powel

commissions à Tirarau, nous sommes honteux tous les deux, il faut qu'il donne un pound à Tirarau. M^r Powel après beaucoup de difficultés lui dit : Eh bien je donnerai un sac de plomb et une boîte de capsules. Mais Waiata n'est pas content, il dit qu'il faut un pound en argent. Tirarau affecte d'être triste, il part avant qu'on ait fini de discuter. Waiata me dit : Dis à Powel que s'il refuse, les troubles iront toujours croissant et que la terre que je lui ai vendue ne sera pas selon les formes. (E kore e tika tana nohoanga).ⁱ M^r Powel fait répondre qu'il est nouveau dans cette place, qu'il n'a rien, qu'il commence et qu'il ne peut pas donner. Waiata semble dire qu'il faut que j'aime mon étranger et que je l'aide à sortir de ce mauvais pas. M^c Bullard saisit avec empressement cette circonstance et se met à dire que comme je suis l'ami de M^r Powel que l'Évangile dit : *kia aroha tetahi ki tetahi*,ⁱⁱ &^c. Je l'arrête et je m'empresse aussi à dire que c'est par amour pour eux et pour lui que j'abandonne mes occupations, et que je passe les journées à parler, que d'ailleurs je suis étranger dans

[p.] 186

1844 mai

affaire Powel

cette affaire et que tout ce que je fais c'est d'être leur interprète. Je leur ai observé que je ne connaissais pas bien les deux langues, ils ont persisté à me demander, j'ai accepté pour leur faire plaisir... M^r Powel fait faire beaucoup de représentations, mais Waiata ne veut pas ou les comprendre ou y répondre, toute son attention se borne à demander le pound ; M^r Powel propose d'attendre M^r Bullar et lorsqu'il viendra s'il dit qu'il est juste de donner un pound, il le donnera et s'il dit que non, il ne le donnera pas. L'affaire se termine ainsi, je reviens avec M^r Powel.

waka de Rako

En passant au Pa, je donne 3 figues à Koaho grand chef de Kaipara. Je lui dis que c'est là mon signe d'amour pour tous les naturels de Kaipara, il est satisfait. Je les quitte et je reviens à la maison. J'ai proposé ce matin à Rako mon ritenga pour le waka. J'ai demandé à Rako ce qu'il exigeait et je lui ai dit : Je demande 6 rameurs, je donnerai 6 figues à chaque rameur pour un jour, un pantalon pour le 1^{er} jour, une chemise pour le second jour pour le chef Rako. [187]

waka de Rako

Il a fait des difficultés, je leur dis de réfléchir et de me dire ce soir ce qu'il désire. Je lui demande donc à présent, et il me dit : Je demande ton kororirori,ⁱⁱⁱ une blouse et 2 livres de tabac. J'y consens, et je lui dis : Est-ce fini là ? peut-être vous me demanderez ensuite un prix pour transporter les bois du rivage dans le waka, & du waka à terre, &^c. Mohi me dit : Puisque tu veux qu'on te fasse part de toutes nos pensées, voilà cette pensée, c'est qu'il y a 3 ouvrages : 1^o transporter les bois de terre au waka, 2^o du waka à terre, 3^o de terre à la place de la maison. Je leur dis : J'ai réfléchi aussi à tout cela, tout cela est compris dans ma pensée. Mais dit un autre : Il nous faut une figue de plus. Je leur dis alors : Et demain vous me direz encore une de plus. Non, non. Eh bien si nous en finissons par là je le veux. Ils viennent me toucher la main en signe de consentement.

ⁱ « Il n'est pas correct qu'il vive ici ».

ⁱⁱ Première Épître de St Jean, 7-8 : « aimons-nous les uns les autres ; [car l'amour est de Dieu] ».

ⁱⁱⁱ Aucune des éditions du dictionnaire de Williams ne donne *kororirori* comme un nom. Il s'agit ici peut-être d'une sorte de corde car l'un des sens de *kororirori* est l'adjectif « tordu ». Il pourrait s'agir d'un chapelet. Le mot latin « gloria » donne *kororia* en maori, mais cela ne semble pas pertinent ici.

Le même soir, une heure après, Rako vient me dire que ce qu'il a demandé pour une blouse est du calicot. Je lui dis que je ne le puis. Il me prévient qu'il a quelque chose à me dire. Je vois qu'il veut encore demander quelque chose, alors je lui dis : Vois-tu, je t'ai fait mon prix,

[p.] 188

1844 mai

waka de Rako

j'ai consenti à ce que vous m'avez demandé en plus, je suis bon pour vous, mais vous cherchez votre bien et non pas le mien ; mais c'est bon, si vous n'êtes pas content de mon prix, il n'y a rien de fait, emmènes ton waka demain, je donnerai cette affaire aux Européens ; et j'aurai moins de difficultés avec eux. Ils me tourmentent tous les jours pour que je leur donne de l'ouvrage, j'ai préféré vous le donner, mais je vois que c'est trop de trouble pour moi, j'aime mieux dire à un Européen : tiens, voilà mon ritenga, charge-toi de tout et de trouver un waka, et de trouver des hommes et il s'en chargera et moi je n'aurai point de trouble. Alors il me dit : C'est bon, ne donne pas ton ouvrage aux Européens, nous irons chercher [sic] ton bois. Il se lève, me touche la main et se retire.

M^r Powel soupe et couche chez moi parce que la marée lui est contraire.

7 ma[rdi]

transport des planchesⁱ

Je vais avec 6 naturels et mes 2 enfants chercher les planches avec le waka de Rako. [189] Nous partons aussitôt après la prière du matin et lorsqu'à notre retour nous avons fini de décharger les planches, il est nuit ; nous avons attendu environ une heure la marée montante. M^r Ross¹²⁷ me dit qu'il viendra jeudi commencer la maison.

8 me[rcredi]

discussion sur la relig[ion]

Je vais avec les 6 naturels et le waka de Rako, chercher un second voyage ; nous allons directement chez M^r Roff. Je donne 2 images aux enfants et lorsque M^e Roff apporte un livre sur la table pour me montrer les images qu'elle a ; je lui dis si elle pourrait me procurer un livre dans lequel je pus trouver les principes de la religion wesleyenne. Elle m'apporte le livre d'hymnes de M^r Roff. M^r Roff arrive, je lui dis que je regarde dans son livre, mais que je désirerais bien avoir un livre dans lequel je puisse trouver les principes de sa religion. Nos principes, me dit-il, sont dans l'Ancien et le Nouveau Test[ament]. C'est bien, lui dis-je, mais je puis vous répondre la même chose. Mes principes sont aussi dans la Bible, mais ne pourrais-je pas connaître quels sont les principes sur lesquels vous fondez votre relig[ion]

[p.] 190

1844 mai

discussion sur la relig[ion]

(qui est différente de la nôtre), quels sont vos principes ? Nous avons pour principes de n'avoir point d'hiérarchie, chacun peut enseigner la parole de Dieu..... Mais d'ailleurs vous pouvez trouver tous nos principes dans la Bible. Êtes-vous sûr, lui dis-je, que votre Bible est la véritable parole de Dieu ? Certainement, me dit-il. — Mais moi je n'en suis pas sûr. Comment ! me dit-il, nous devons croire à la parole de Dieu. Certainement, lui réponds-je, je crois fermement à sa parole. — Mais êtes-vous sûr que c'est la véritable parole de Dieu que vous avez dans la Bible ? — Oui j'en suis sûr. Mais vous ne pouvez pas en être sûr car les imprimeurs font des fautes, et l'on trouve des versions bien différentes les unes des autres. D'ailleurs si vous êtes sûr que c'est la parole de Dieu, comment le savez-vous ? C'est par la

ⁱ « Transport des planches », figure à la page 189 dans le texte manuscrit.

tradition — Oh ! Nous n'admettons pas la tradit[ion] — Vous l'admettez, j'en suis sûr. Non, non, me dit-il. — J'en suis sûr. Vous l'admettez — Non, non. — Comment savez-vous qu'il faut sanctifier le dimanche et non pas le sabbat ? [191]

discussion sur la relig[ion]

Mais, me dit-il, le dimanche n'est-il pas le sabbat ? Non, lui dis-je, c'est le samedi. C'est le samedi ? Oui, monsieur. Mais Dieu dit qu'il faut sanctifier un jour et nous sanctifions le dimanche. Mais, lui dis-je, Dieu dit qu'il faut sanctifier le samedi, et vous ne le sanctifiez pas. Là il ne peut pas me répondre, il baisse la tête et cherche des réponses ; enfin il me dit : Vous sanctifiez aussi le dimanche. C'est, dis-je, que les apôtres l'ont sanctifié et que je le sais par la tradition, que je crois à la tradition, mais vous qui n'y croyez pas montrez-moi dans la Bible que vous êtes en droit de sanctifier le jour du dimanche et d'abandonner le sabbat. Vous me dites que la primitive Église, ajoute-t-il, sanctifiait le dimanche. Oui, monsieur. Eh bien c'est pour cela que nous le sanctifions parce que nous croyons comme la primitive église. Mais, lui dis-je, c'est la tradition qui nous a dit cela, et vous n'y croyez pas, montrez-moi dans la Bible que cela vous est permis. Mais vos disciples, me dit-il, ne sanctifient pas le dim[anche]. Ils tuent des pigeons le jour du dim[anche]. Montrez-moi, lui réponds-je, dans la Bible qu'il n'est pas permis de tuer un pigeon le jour du dim[anche]. — C'est que Dieu dit qu'il faut sanctifier

[p.] 192

1844 mai

discussion sur la relig[ion]

ce jour et se reposer. Donc, lui dis-je, il ne vous est pas permis de faire le feu le dim[anche], de faire cuire votre nourriture, de vous raser, ni de balayer votre maison. J'avoue, me répond-il, qu'en cela nous faisons mal. Comment ! lui dis-je, vous faites mal et vous continuez d'agir ainsi, si je savais que ce que je fais le dim[anche] fût défendu je ne le ferais pas. Oh ! me dit-il, nous sommes tous pécheurs devant Dieu. Cela est vrai, lui dis-je, il s'ensuit que vous et vos ministres (car ils ont contre leurs principes des hommes appointés pour prêcher), violez ce point de la loi. Mais je vous dirai que M^r Bullar et tous vos maîtres de doctrine disent qu'il est permis de faire cela le dimanche donc ils sont dans l'erreur. Vos ministres disent qu'il n'est pas permis de peler les pommes de terre le dim[anche] mais qu'on peut les faire cuire. J'ai vu, me dit-il, en effet, les naturels peler leurs pommes de terre le samedi mais je crois qu'ils disent qu'il est permis de faire le feu &^c... Le dim[anche] il est aussi permis de peler les pommes de terre.

discussion sur la relig[ion]ⁱ

Nous croyons, me dit-il, ensuite qu'il faut baptiser les enfants car J. C. dit : laissez-venir [193] à moi ces enfants ;ⁱⁱ M^r Wilson, wesleyen, s'approche de lui et lui dit : Oh ! non, J. C. ne dit pas qu'il faut les baptiser. Comment ! répond M^r Roff, J. C. dit cela. Non dit l'autre. Et moi de rire en voyant que 2 hommes de la même secte se disputent sur un passage de l'Évangile et font 2 Églises devant moi ; mais M^r Wilson a le bon sens de laisser crier son adversaire qui déraisonne et il se retire. Il persiste donc à me dire qu'il est permis de baptiser les enfants, et moi je lui dis qu'on ne dit pas cela expressément dans la Bible. Je le tiens longtemps sur ce point : Montrez-moi dans la Bible qu'il faut quitter le jour du sabbat... et lui ne sait que répondre.

Qui était Wesley ? lui dis-je. Wesley a été le 1^{er} homme juste qui n'a pas voulu participer aux erreurs qui inondaient presque toute la terre (almost [presque]). De quelle religion était Wesley ? Il pratiquait la religion des premiers siècles. Wesley, lui dis-je, était de la religion protestante, or les protestants viennent de Luther, et Luther de quelle religion était-il ? — Il était catholique. Pourquoi a-t-il abandonné la relig[ion] cath[olique] ?

ⁱ « Discussion sur la relig[ion] », figure à la page 193 dans le texte manuscrit.

ⁱⁱ Matthieu, 19 : 14.

[p.] 194

1844 mai

discussion sur la relig[i]on

Parce qu'elle était dans l'erreur. Mais, lui dis-je, J. C. a dit à s[ain]t Pierre : tu es Pierre...ⁱ C'est sur sa foi, répond-il, que J. C. a dit qu'il bâtissait son Église.... Supposons, lui dis-je, que ce soit là le sens ; J. C. a ajouté : et les portes de l'enfer ne prévaudront pas... Elles n'ont pas prévalu, me répond-il. elles ont prévalu puisque presque ((almost) tout le monde était dans l'erreur). Où était donc la vraie religion ? — Elle était dans l'obscurité — Mais J. C. dit que son Église est comme une lumière sur le boisseau,ⁱⁱ et comme une maison sur une montagne afin qu'elle soit vue de tout le monde.

Mais votre Église est cruelle, elle fait brûler les hommes. Je suis allé, lui réponds-je, avec M^{gr} l'Évêque chez M^r Bullar, M^{gr} lui disait que l'Inquisition n'était pas l'acte de l'Église et M^r Bullar a confirmé cela disant not at all, not at all — M^r Bullar n'a pas dit cela, M^r Bullar n'a pas dit cela. — Il l'a dit, je l'ai entendu de mes oreilles. Marie reine de l'Angleterre, ajoute-t-il, a fait... Je l'arrête pour lui dire que Marie est une seule personne et qu'elle [195] n'est pas l'Église, je ne sais pas tout ce qu'elle a fait ou dit, mais quoiqu'elle ait pu faire ou dire, ce n'est jamais qu'une seule personne et non pas l'Église.

Lorsqu'on a fini de décharger, il est nuit, les naturels pour annoncer la fin selon leurs coutumes crient tous ensemble et avec un parfait accord : ka poro ia.ⁱⁱⁱ

2^d prix

Nous revenons à la maison, je fais un second marché avec mes naturels, pour faire encore un voyage demain. Je leur annonce qu'ils m'ont chargé la 1^{ère} fois pour le p[ère] Petit qui ne les avait pas payés, que M^r Ross m'a proposé de m'amener pour rien ce qui reste, en conséquence je crois que c'est juste de leur donner une chemise. Ils me répondent que pour le 1^{er} jour, j'ai donné 2 choses c.-à-d. une couverture et 1 livre de tabac, p[ou]r le 2^d jour 2 brassées d'indienne et 1 livre, que par conséquent je dois donner 2 choses. Je leur offre 5 fig[ues]. Mais ils ne répondent rien, ils font des difficultés, enfin après avoir beaucoup parlé j'ajoute 5 fig[ues] ce qui fait la livre, tous s'écrient cela est très-bien. Le marché est fait. Ce matin de bon matin nous descendons p[ou]r le 3^e voyage.

[p.] 196

1844 mai

Il y a tant de boue que les naturels en ont quelquefois jusqu'au ventre, l'un se met tout nud malgré mes observations, il est bientôt tout couvert de boue, de loin on dirait qu'il a un habit.

discussion p[ou]r un prix

Ce soir les naturels me disent que mon ritenga n'est pas juste, que je devrais donner un pantalon à la place de la chemise, alors je leur réponds avec vivacité, que ce que j'avais dit se vérifie, que quand j'ai donné un ouvrage aux naturels, toujours ils demandent un ritenga plus grand à la fin de l'ouvrage. Mohi me dit que quand les autres ont consenti, lui n'a pas voulu les contredire. Moi je lui réponds que j'ai entendu son oui de mes oreilles, que sa bouche l'a prononcé, mais que je n'ai pas pu lire son arrière-pensée dans son cœur, que c'était hier qu'il fallait me faire cette observation, je l'aurais reçue. J'ajoute que je ne suis pas dût [sic] à leur égard, que quand il faut faire des prix je suis bon. Te Arahî dit : Tu es ngawari.^{iv} — Mais une fois que le prix est accepté je ne suis plus le même. D'ailleurs, leur dis-je, les étrangers me sollicitent pour que je leur donne de l'ouvrage et je [197] préfère le

ⁱ Matthieu, 16 : 18.

ⁱⁱ « Et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison » (Mathieu, 5 : 15 ; Marc 4 : 21 ; Luc 11 : 33).

ⁱⁱⁱ « C'est fini ».

^{iv} Ici dans le sens d'« accommodant ».

donner aux naturels parce qu'ils ont besoin de tabac ; mais que s'ils agissent toujours ainsi je crains par la suite de donner de l'ouvrage aux naturels, car une fois que le prix est fait, il leur vient une arrière-pensée et ils demandent de nouveau. Ils s'adoucissent beaucoup et me laissent tranquille.

10 v[*endredi*]

M^r Ross

M^r Ross et M^r Wilson viennent ce matin commencer l'ouvrage pour la maison mais ils s'en retournent presque aussitôt disant qu'ils viendront s'établir ici lundi prochain. Je les fais déjeuner, ils m'ont fait eux-mêmes déjeuner et dîner lorsque je suis allé chercher les planches. M^r Wilson me dit que j'ai fait un argument nerveux à M^r Roff, mercredi dernier ; il me dit qu'il admet (lui M^r Wilson) la tradition.

Tirarau

Je vais ce soir au Pa porter un sac de plomb de chasse pour Tirarau. Je demande à Tirarau qu'il m'explique bien clairement ce que le p[ère] Petit-Jean lui a dit touchant l'argent. Le p[ère] Petit-Jean lui a demandé : Pour qui est cet argent ? *Pour moi peut-être*, a répondu Tirarau, moku pea, peut-être pour les marchands. Le p[ère] Petit-Jean lui dit : Cela doit être expliqué dans la lettre ; il faut porter la lettre au marchand et si le marchand ne te parle pas de [sic]

[p.] 200ⁱ 1844 mai

tatouage

de l'argent et s'il ne me répond pas par une petite lettre, l'argent est, sans doute, pour toi. Le p[ère] Petit-Jean envoie son boy et je l'accompagne, le marchand lit la lettre, il se trouve que c'est mal écrit, il ne peut pas lire aisément, il se fâche contre la lettre, mais il ne me parle pas de l'argent, il n'écrit rien au p[ère] Petit-Jean, j'en conclus que l'argent est pour moi. Voilà tout ce que Tirarau me dit du p[ère] Petit-Jean touchant l'argent. Je fais la prière puis la prière finie, je me rends au waka pour revenir coucher à la maison. La plupart de ceux qui font la prière ont la mâchoire enveloppée, ils ont les lèvres enflées, ils souffrent du tatouage. Ils m'ont demandé auparavant si c'était mal fait de se faire tatouer.¹²⁸ Je leur ai répondu que oui, ajoutant que la grandeur de ce péché n'égalait pas celle du puremu &^c. C'est un catholique naturel qui les a tatoués, ce catholique nommé A[na]tipa Peru a repris une 2^{de} femme qu'il avait quittée à son baptême. Cette femme est aussi baptisée, je lui ai fait dire de venir me parler, il est venu [201] seulement le dimanche à la messe, se cachant derrière les autres, en sorte que je ne savais qu'il avait été là qu'après l'office. Je n'ai pas pu lui parler en particulier, il est parti pour Tokerau¹²⁹ sans que je le susse.

Penehamini

Lorsque je me rends au waka, je trouve Penehamini qui m'a précédé, il m'attend pour me faire quelques réflexions. Il me dit : À présent il fait nuit, et s'il n'y avait pas une lumière là et que je perdisse un objet, je ne le verrais pas, parce qu'il est nuit, de même nous sommes dans les ténèbres et si tu n'étais pas ici pour nous enseigner, nous ne verrions pas le tikanga. Et plusieurs autres comparaisons dans le même sens. Je le quitte et je viens co[u]cher à la maison.

Matiu et Kaperiere

Arrivé à la maison je dis à Matiu et à Kaperiere : Quand vous aurez fini votre ouvrage, vous viendrez dans ma chambre, là nous parlerons ensemble. Ils viennent à la fin de leur ouvrage, avec plaisir, ils s'asseoient par terre et m'écoutent attentivement. Je leur dis que deux

ⁱ Garni a oublié de numéroté les pages 198-9.

étrangers M^r Ross et M^r Wilson vont venir lundi travailler à la maison, ils coucheront ici, qu'ils aient beaucoup de bienveillance pour eux, qu'ils les aiment et qu'ils leur fassent voir qu'ils sont les disciples de J. C. Quoiqu'ils soient missionnaires nous devons les aimer. Je les félicite de ce qu'ils ont observé ce que je leur avais dit

[p.] 202

1844 mai

tapus

car ils ont bien travaillé chez les Européens, Matiu a obéi à un Européen qui lui a dit d'aller chercher sa pipe. Je m'adresse ensuite à Kaperiere : Ka nui tonu tou ngakau ki te hakerameta eukaritia ? Ka nui,ⁱ me répond-il avec un accent qui indique son désir. Je leur parle du bonheur qu'on a de communier et de la grandeur de ce sacrem[ent]. Mais, leur dis-je à tous les deux, vous craignez peut-être encore vos tapus, ils ne me répondent rien. Matiu regarde Kaperiere ; celui-ci réfléchit, enfin Matiu me dit : Non, je ne crains pas les choses tapu. Puis je demande à Kaperiere : Non, me dit-il, je ne crains plus. Autrefois nous craignons mais à présent nous ne craignons plus. — Vous n'oseriez peut-être pas toucher ma natte, ma couverture tapu. Oh nous les touchons presque tous les jours. Pour ce peigne, leur dis-je, en prenant un peigne tapu, est-ce que les naturels ne le toucheraient pas ? Non, ils n'oseraient pas le toucher, il est tapu. Craindriez-vous de le toucher vous deux ? Oh, non,ⁱⁱ et je le donne à Matiu qui le reçoit en riant, je lui dis de le donner à Kaperiere, celui-ci le reçoit de même. Mais, leur dis-je, si un [203] naturel était seul dans une chambre, qu'il ne fût vu de personne, il le toucherait peut-être. — Non, non, il ne le toucherait pas, il craindrait de mourir. Êtes-vous tombés malades après avoir touché la casquette tapu de Wetekia ? Non, non, me disent-ils. Si ce ritenga avait été vrai, vous seriez tombés malades aussitôt après avoir touché cela. Oui, me disent-ils. Il en est de même, leur dis-je, pour les tapus. Ils vont se coucher.

11 s[amedi]

malade

Nous faisons la prière du soir, il est nuit. Huakaiwaka entre au milieu de l'instruction, et lorsque nous avons fini il me dit : Mon fils est malade, c'est au front qu'a commencé la maladie, il se sent très-mal à la tête. Et en me disant cela, il a l'air très-inquiet. Son fils est Toenga, il a couru aujourd'hui les forêts pour chercher les porcs. Je lui dis que je vais le voir. Je prends avec moi de l'élixir de longue vie, et des fleurs de surop. Je me rends à son waka. Nous approchons de la maison. On a allumé un feu, Matiu me dit tout bas quelques mots qui me font comprendre qu'ils sont à faire quelque acte de superstition pour le malade, on nous dit que le malade est plus haut. Nous avançons toujours, déjà nous sommes vis-à-vis un feu de gomme de kahori.

[p.] 204

1844 mai

maladie kopiroⁱⁱⁱ

On y voit très-clair, nous sommes à 2 pas du rivage lorsque j'aperçois 5 ou 6 naturels tout nus retenant un autre naturel qui s'élance de notre côté en face du waka, j'ai un moment la pensée que c'est un naturel qui veut se jeter sur moi pour me faire du mal. Je demande ce que c'est ; on me répond que c'est la violence du mal : tana kaha.^{iv} Je sors précipitamment [sic] tout effrayé, pensant que ce naturel veut se noyer, mais je vois qu'il veut seulement se jeter à l'eau pour apaiser son mal. Les naturels qui le retiennent observent tous ses

ⁱ « Est-ce que tu veux vraiment le sacrement de l'Eucharistie ? » « Je le veux vraiment ».

ⁱⁱ Ponctuation dans le manuscrit: « Oh ? non ».

ⁱⁱⁱ Désigne l'action de s'immerger ou se plonger dans l'eau.

^{iv} « Sa force ».

mouvements pour lui obéir, le malade ne s'agite que par mouvements brusques, il se jette tout entier dans l'eau. Les autres l'en retirent, il se replonge de nouveau. On le retire de nouveau, on lui demande si c'est assez, il fait signe que oui, et ils reviennent tous dans la maison de Waiata. Le malade se jette à terre tout mouillé qu'il est. On le recouvre de sa couverture et tous les naturels se mettent autour du feu à plaisanter et à rire. Ceux qui le retenaient pour le faire plonger disent : Je [205]

maladie kopiro

voudrais que cela arrivât souvent pour avoir le plaisir de sauter à l'eau. Ah ! si c'était en plein jour ce serait plus agréable. Waiata avait été écouté en cette affaire comme un oracle. Le naturel avait témoigné le désir de se jeter à l'eau et Waiata avait dit : Oui, c'est un bon signe et on l'avait secondé. C'était la 2^{de} immersion qui se faisait lorsque je suis venu, Waiata dit : Si ç'avait [sic] été jour on aurait laissé le malade se jeter à l'eau et lorsqu'il aurait été bien loin environ à 8 ou 10 minutes plus bas de la rivière alors on l'aurait retiré. Je leur dis : Trouvez-vous bon que je lui donne un remède ? Hoane Papita me répond avec vivacité : Qu'est-ce que le remède fera ? ne vois-tu pas que c'est le dieu maori qui est dans lui et que ton remède est impuissant sur lui. Tu as été baptisé ! lui dis-je. Ma te iriiri ka aha ai ! *Et qu'est-ce que le baptême fait ?* me répond-il. Comment tu retournes à tes usages anciens ! (je suis très-peiné de l'incrédulité de ce néophyte qui est cependant un des plus instruits). Waiata me dit : C'est à toi de juger de ce que tu dois faire. Alors je tâte le poul[s] du malade, il est agité, il a la tête froide, les pieds et les mains froids, le cœur légè-

[p.] 206

1844 mai

maladie kopiro

rement agité. Je lui donne pour le moment une cuillerée d'élixir de longue vie. Le malade se tourne, il sent la chaleur du remède, mais il ne dit pas le mot. — Je fais ensuite une infusion de fleur de surop que je lui fais boire, une heure après — il est tranquille, je lui fais bien couvrir les pieds et le corps de 2 couvertures, et quelques instants après la chaleur est revenue aux pieds. Au commencement nous avons prié tous ensemble pour lui. Ensuite je demande à Waiata qu'elle est leur croyance par rapport à ce malade. Lorsque le dieu maori est entré dans son corps le dieu lui dit de se jeter à l'eau. Alors le malade se jette à l'eau afin que le mal que lui fait éprouver l'eau soit égal au mal que le dieu veut lui faire. Et c'est, je pense pour cela que Waiata dit que ce dieu est un dieu bon et que le malade ne mourra pas. Le malade ayant bu de l'eau et étant rempli, le dieu n'a plus besoin de manger le malade. Après avoir beaucoup parlé, je dis que je couche auprès du malade. On me prépare une natte sous laquelle on met un koka, puis on me donne une couverture.

Ko Aho

Waiata me dit que Aho (le plus grand chef de Kaipara) va venir probablement demain [207] à la messe pour voir la prière. Il me raconte tout ce qu'il a dit à ce chef. J'ai rendu visite à ce chef et je lui ai donné 3 figures, lorsque j'ai été loin, il a dit aux autres qu'il ne voulait pas recevoir ces figures parce qu'il pensait que j'exigeais un retour, mais Waiata lui a dit que c'était notre coutume ; il en a été surpris disant que les missionnaires n'agissent pas comme cela avec eux. Il a demandé à Waiata s'il avait vu l'Évêque. Oui, a-t-il répondu. Et comment est-il ? C'est celui-là qui est un rangatira, les autres rangatira ne sont rien en comparaison de celui-là. C'est le tino rangatira. Il a dit à Waiata que le père Petit leur avait rendu visite et qu'il leur avait promis de retourner les voir sous peu, mais se voyant déçu [sic], ils ont quitté la prière disant qu'ils n'avaient personne pour les présider, ils ont eu aussi un catéchiste naturel Moihī qui a commis un puremu et c'est pour cela qu'ils ont abandonné la prière. Ils ont quitté la prière mais ils n'ont pas embrassée [sic] celle des missionnaires.

Ko Aho vient me voir aujourd'hui avec Tirarau, Paikea, Paenganui et des enfants.

[p.] 208

1844 mai

Je les reçois bien. Je fais griller quelques tranches de porc à la poêle, je leur fais faire des mattefaims [pour matefaims] et du thé et ils se régalez. J'ai pour but en recevant bien ce chef de me faire bien voir de lui, car il est, dit-on, le plus grand chef de Kaipara et je tiens à ce qu'il me fasse une bonne renommée dans cette baie que je dois bientôt aller visiter.

12 d[imanche]

L'on me dit aujourd'hui que M^r Bullar accompagné de M^r Ho[b]bs missionn[aire] prot[estant] a baptisé un grand nombre de naturels de Kaipara tout nouvellement.

13 l[undi]

M^r Ross, visite à Ngawakarara

M.M^{rs} Ross et Willson [Wilson] viennent commencer la maison. Je vais visiter les malades, je vais par terre à Te Ripo. L'on me passe. Je ne donne rien, à Ngawakarara l'on me passe, je ne donne rien. Je vois Mange qui est très-malade. Plus haut, l'on me passe, je ne donne rien ; plus loin encore l'on me passe et lorsqu'on me repasse au même endroit, j'offre une figue. Le naturel à qui je l'offre la refuse, je le félicite sur son désintéressement, il me répond que plus tard je lui en donnerai, il me dit de lui [209]

M^r Powel

donner plus tard du poni. C'est peut-être pour avoir du poni qu'il a refusé du wiri,ⁱ quoiqu'il en soit je le félicite beaucoup sur son refus afin de lui donner au moins la pensée d'agir une autre fois avec désintéressement. Je vois Makarita qui souffre toujours beaucoup. Je fais là une prière comme vers Mange. Hoani qui m'accompagne me dit d'aller jusque chez M^r Powel. J'y vais et il est très-satisfait de me voir car il se trouve dans les embarras avec les naturels ne pouvant pas se faire comprendre. Je lui sers d'interprète et je me hâte de revenir. M^r Powel est tout à fait dans le dénûment de tout, mais il peut vivre. Je reviens, il est nuit.

14 m[ardi]

Pauro

Je vais visiter Pauro, il se trouve parti au Pa. On me dit qu'il est allé se faire tatouer, je leur demande pourquoi il ne m'a pas parlé auparavant, je suis très-peiné de cette action de la part d'un néophyte tout nouvellement baptisé. Je témoigne ma peine à sa femme. Elle me répond qu'il a craint de me parler. C'est précisément, dis-je, ce qui fait voir *qu'il a tort* et qu'il est he. Sa femme lui porte de la nourriture pour celui qui le tatoue. [Mais il paraît qu'elle lui raconte ce que je lui ai dit et le soir je le vois revenir sans

[p.] 210

1844 mai

tatouage, je me félicite d'être allé lui rendre visite quoiqu'il n'ait tenu à rien que je n'y sois pas allé.]ⁱⁱ

prière au Pa

J'instruis les vieilles. Je redescends. Je vais porter des remèdes à une vieille vis-à-vis le Pa. Je reviens et le soir à l'invitation de Penhamini, je vais faire la prière au Pa. Je reviens le même soir.

ⁱ Wiri signifie « tresser », « vriller », ce qui indique peut-être la forme sous laquelle était présentée ce tabac. En date du mardi 26 juin 1844, p. 271, le mot est employé à nouveau dans le sens de « figue de tabac ».

ⁱⁱ Paragraphe supprimé.

*15 me[rcredi]**vinaigre*

Je soustrais aujourd'hui une bouteille de l'eau que j'ai jetée sur la grappe de mes raisins après la pressurée il y a 12 jours. J'en soustrairai encore une dans quelques jours.

jeune Européen

Un jeune Européen vient me demander de l'ouvrage, je ne puis pas lui en donner.
Je dis à M^r Ross et à M^r Wilson de ne pas travailler demain (Ascension) que je leur tiendrai compte de leur journée, ils acceptent.

confessions

Les naturels se disposent à recevoir la s[ain]te communion demain, je reconnais dans l'un d'eux les admirables effets de la grâce ; plus il approche de ce moment ineffable, plus il me dit qu'il se sent un grand cœur pour ce sacrement. Il se sent porté, dit-il, plus que jamais à bien déclarer tous ses péchés.

maison

Tous les montants (uprightsⁱ) de ma maison sont debout ce soir. [211]

*16 j[eudi] Ascension**mon porc*

7 naturels reçoivent la s[ain]te communion. Je leur fais savoir que je ne leur donne rien à manger comme j'ai fait le jour de leur 1^{ère} communion parce que les missionnaires disent qu'ils viennent recevoir le sacrement pour manger mon porc après la messe. Je sais positivement qu'ils ont dit que les naturels faisaient la prière à mon porc c.-à-d. qu'ils venaient à ma prière pour manger de mon porc après la messe. Je suis bien aise de cette circonstance pour commencer à les sevrer d'un usage que j'avais trouvé un peu établi et que je devais conserver pour les commencem[ents], c.-à-d. de leur donner aisément à manger un morceau de porc, quelques pommes de terre pour les mettre dans la voie de faire de même à mon égard car ils doivent apprendre que c'est aux fidèles à aider leur pasteur dans son entretien.

Kaperiere commun[ion]

Kaperiere fait aujourd'hui sa 1^{ère} communion. Il la fait avec beaucoup de dévotion car depuis qu'il l'avait vu faire aux autres son désir était de plus en plus grand. Je fais faire 5 mattefaims pour dîner, nous sommes 4 personnes, et ordinairement nous n'en faisons que 3. Lorsque nous sommes

[p.] 212*1844 mai**régal*

à dîner, je donne à Matiu et à Kaperiere un morceau de porc et des pommes de terre comme à l'ordinaire ; puis je leur dis : C'est aujourd'hui grande fête pour toi, Kaperiere, et pour vous deux, car Matiu a aussi commun[ie].ⁱⁱ En cet honneur je leur fais passer un mattefait à diviser entr'eux deux. Sur la fin de leur dîner, je leur donne une tasse de thé entr'eux deux. Vous savez par votre propre expérience qu'à cet âge quoiqu'on ait de la dévotion, on n'est pas encore si mortifié qu'on ne voie venir avec plaisir un petit régal, et s[ain]t Antoine dans son

ⁱ Montant droit vertical, servant de pilier de charpente.

ⁱⁱ « Car Matiu a aussi commun[ie] » *supra lineam*.

désert ne marquait-il pas ses fêtes par un extra qui était un simple plat d'herbes.ⁱ Dans cette pensée, et pour que la fête soit complète [sic] lorsque j'ai fini de dîner, je leur fais passer la moitié d'un mattefaim qui reste et de plus un morceau de porc gros comme 4 noix ; un cri subi de joie de la part de Matiu me fait comprendre que la ribotteⁱⁱ est complète [sic]. Pour moi, j'ai ajouté un mattefaim [213] de plus à ma nourriture ordinaire et j'ai trouvé que j'avais fait un bon dîner.

Mange malade

Après le catéchisme, je vais avec le boat visiter deux malades Mange et Koke. Te Arahi, Penehamini et Aterea¹³⁰ viennent causer et je ne leur donne aucun ritenga si ce n'est que je donne à Te Arahi et à Penehamini des pommes de terre et un petit morceau de porc à leur retour. Mange est bien malade, je lui donne une bouteille d'infusion d'écorce d'ipékakuana [sic pour ipécacuana].ⁱⁱⁱ Je lui parle du baptême. Elle me répond : Plus tard, plus tard, quand je [ne ?] serai plus malade.

Koke

Je fais la prière ordinaire pour les malades et je descends dans le boat. Je m'arrête un peu au-dessous de Wairoa pour voir Koke qui a une tumeur sur la tête ; elle éprouve des douleurs dans la tête. Je lui conseille des bains de pieds mais les tapus y mettent obstacle, je lui dis de faire des applications de linges chauds sur l'estomac, elle a encore des raisons pour ne pas accepter. Je lui dis qu'il faut couper ses cheveux sur sa tête pour appliquer un cataplasme, mais elle me dit qu'elle n'a pas

[p.] 214

1844 mai

Koke malade

de ciseaux. Je lui réponds : J'en ai une paire, je l'apporterai pour te couper les cheveux. Mais, ajoute-t-elle, tu me laisseras tes ciseaux. Pourquoi ? lui dis-je. — Parce qu'ils seront tapus. Mais je lui observe que je suis étranger et que les tapus ne me sont rien. — Oui, mes ciseaux iront entre les mains des Maoris. — Eh ! puis, que s'ensuivra-t-il ? — Que la maladie me reviendra, répond-elle. Alors je me mets à rire et à leur dire : Vous avez trop de tapus pour que l'on vous guérisse. C'est vrai, ajoutent-ils, en riant. Il s'ensuit que je ne peux lui administrer aucun remède à cause des tapus. Je lui parle du baptême, tous rient à cette question, à cause des dispositions peu favorables de la malade. Elle me répond : Quand je serai comme morte c.-à-d. que mes yeux tourneront dans leur orbite. — Ce qui est la dernière extrémité. Je les invite à prier, je leur observe que les remèdes sont peu de choses, mais que Dieu est tout..... Je re[viens]. Je m'arrête chez Waiata pour voir sa femme malade, j'y fais la prière et une petite instruction.

ⁱ Garin fait référence à St Antoine d'Égypte qui est considéré comme le fondateur du système monastique et qui croyait à l'austérité de la vie afin de rendre un service meilleur à Dieu. L'austérité fait partie des notions religieuses que Garin tente avec peu de succès de transmettre à ses catéchistes maoris.

ⁱⁱ Ancienne orthographe de « ribote » : Repas où l'on mange et l'on boit avec excès (*Trésor de la Langue Française*). Aussi fin 18^e, « Faire bombance, faire bonne chère (C. Duneton, *Le Bouquet des expressions imagées*, 1990).

ⁱⁱⁱ Une plante originaire du Brésil, introduite en France au dix-septième siècle et dont la racine, qui est un vomitif, était employée dans le traitement de la dysenterie. « Ipécacuana indigène », l'un des noms de la bryone (M. Lachiver, *Dictionnaire du monde rural*). Plante qui contient un alcaloïde, « which in small doses can act as a gentle stimulant to the mucous membrane of the stomach, bowels and the respiratory passages. Its other use is as an expectorant or, in large doses, to induce vomiting » (G. Macpherson, *Black's Medical Dictionary*, p. 307).

¹ Le père Jean-Baptiste Comte qui accompagne Garin vient de quitter la mission d'Akaroa où il avait passé plus de deux ans parmi les Maoris de la presqu'île de Banks (Peter Tremewan, *French Akaroa*, p. 247-51). Il quittera la Baie des Iles en février de la même année pour partir avec Pompallier lors de son voyage dans le sud. Il sera placé à Wellington (Port Nicholson) avec pour mission de se charger des Maoris et de visiter Akaroa (J.-B. Pompallier, *Notice historique et statistique de la mission de la Nouvelle-Zélande*, p. 183-4). Il fonde peu après la mission d'Otaki, il y restera jusqu'à son retour en France en mai 1854 (L. Keys, *Philip Viard Bishop of Wellington*, p. 99).

² Au début du 19^e siècle la Nouvelle-Zélande était encore recouverte de forêts denses, de marais rendant les voyages et les communications difficiles et tout voyage à cheval impossible. Les communications se faisaient principalement à pied par les chemins maoris et en pirogue par les nombreux cours d'eau. L'artiste G. F. Angas, un contemporain de Garin qui voyage en Nouvelle-Zélande au printemps de 1844, trouve le pays peu propice aux voyages : « Travelling in New Zealand is very different from travelling in Australia, where the open nature of the country enables you to ride for hundreds of miles in almost any direction : in New Zealand the traveller must go on foot, and so dense and extensive are many of the mountain forests, that he has to cut or force his way through them ; whilst the frequent precipices, swamps, and rivers, offer obstacles to his progress that require some ingenuity to overcome » (G. F. Angas, *Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand*, 1847, vol. I, p. 1).

³ Françoise Marguerite Garin, née Auger (19 juillet 1771-30 avril 1851).

⁴ La nourriture des colons à cette époque n'était guère variée. Le porc était le thème gastronomique du dix-neuvième siècle néo-zélandais. Frais ou salé, il était accompagné le plus souvent de pommes de terre (Drummond, *At Home*, p. 49). Pompallier note que les porcs que les Maoris engraisaient étaient surtout réservés pour les échanges : « Les porcs qu'ils engraisent, sont réservés pour être vendus aux blancs, qui leur donnent en échange des vêtements à l'Européenne, et surtout des couvertures de laine » (*Notice historique*, p. 101). Garin cependant diversifie sa nourriture en se procurant des pigeons ou des pêches auprès des Maoris puis en faisant cultiver dès juillet 1844 ses propres légumes sur le site de la mission. Voyager avec les Maoris locaux lui permet d'enrichir son alimentation de fruits de mer et de poissons frais. Garin, à la différence d'autres colons peu enclins à goûter à la nourriture locale, fait même des tentatives pour consommer du requin préparé selon la coutume du pays.

⁵ Garin était souvent admiratif de la façon dont ses compagnons maoris savaient utiliser et exploiter l'environnement naturel. Les feuilles, fruits et tronc du palmier nikau (*Rhopalostylis sapida*) étaient fréquemment utilisés par les Maoris pour servir de bols, vases ou autres récipients selon les besoins.

⁶ Kaperiere Hoeroa et Matiu Tahanu, les jeunes Maoris au service de Garin, furent baptisés le 26 novembre 1843. Kaperiere est le fils adoptif de Te Arahi. Matiu Tahanu est le fils de Tauwhanga et Korihi de Pararaumati. Alors que Kaperiere sera un compagnon de Garin jusqu'à son départ pour Wellington en avril 1850, Matiu quitte Garin en juillet 1846 (Notes de mission, 1846, p. 104). Selon Garin, on lui a donné Matiu comme serviteur à Pukeokui (149, avril 1844). Les informations à son sujet ne sont pas suffisantes pour permettre de dire s'il s'agit de Matiu Te Aranui qui est en guerre avec Tirarau en 1862 pour des terres de Tangiteroria. Hoeroa est le nom d'un monstre marin qui, selon la légende, vivait près de l'entrée de l'estuaire de Kaipara. Hoeroa était aussi considéré comme un ancêtre mythique qui aurait libéré dans la rivière Wairoa le tamure, le kane (le mullet) et le patiki (poisson plat). Hoeroa signifie également 'Longue Pagaie', (N. Pickmere, *The Changing Times of Te Tirarau*, p. 7).

⁷ Le chef Ruku de la tribu Ngati Hine, chez qui Garin se procurait habituellement une large pirogue qui lui permettait de traverser la Baie des Iles, devait vivre dans l'un des villages de Waikare ou de Kawakawa où la mission catholique possédait une station annexe. C'est le même chef 'E Ruku' que rencontre J. S. Polack, un marchand basé à Hokianga puis à la Baie des Iles dans les années 1830. Son village devait se trouver aux environs de la rivière Kawakawa (*Manners and Customs of the New Zealanders*, vol. 1, p. 80 et 84-5).

⁸ L'Albarine est la rivière qui traverse Saint-Rambert-en-Bugey, la ville natale de Garin. En 1803, Lamartine a admiré « la blanche écume de l'Albarine, de cette rivière qui semble jouer avec le passant ».

⁹ Les pommes de terre constituaient la nourriture principale des colons et des Maoris à cette époque. Pompallier note que : « A l'époque où nous arrivâmes à Hokianga [1838], on voyait des porcs en quantité ; quelques chevaux, quelques bœufs, des poules, des canards, des oies et des chèvres ; il y avait aussi le melon [sic], le chou et toutes sortes de pommes de terre. Le maïs était également cultivé en une telle quantité qu'en certains endroits, les naturels en chargeaient des navires marchands ; il y avait même un peu de blé et quelques ceps de vignes ; le taro réussissait encore sous la culture des Maoris » (*Notice historique et statistique*, p. 98).

¹⁰ L'attitude presque débonnaire de Garin vis-à-vis du *tapu* ou tabou, le terme qui désigne dans la culture maorie la notion de sacré, d'interdit ou d'inviolable, reflète l'approche générale des prêtres missionnaires français confrontés à la pensée religieuse maorie. Au lieu de condamner ouvertement toute pratique, ils cherchaient plutôt à en démontrer l'inutilité, l'obsolescence ou le ridicule.

¹¹ Whangaroa est situé sur la côte nord-est du Northland (près de Totara nord). Site de la station de l'Épiphanie), ouverte le 5 janvier 1840 (E. R. Simmons, *A Brief History*, p. 14), elle était entretenue par le père Rozet en mars 1843. Pompallier revient de sa visite pastorale à Whangaroa le mardi 23 janvier 1844. Pompallier s'était engagé dans une tournée pastorale destinée à visiter toutes les missions de Nouvelle-Zélande avant son départ pour l'Europe.

¹² Whangaroa était la troisième station catholique importante du nord, après Kororareka et Hokianga. Garin s'y était rendu pour une visite pastorale (lettre du père Forest à Épalle, 3 février 1844, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, doc. 298).

¹³ Nom générique utilisé par Garin pour désigner le lieu de sa station de mission. La vallée de Mangakahia est située entre les rivières Mangakahia et Wairoa.

¹⁴ Kororareka était la colonie marchande principale de la Baie des îles et le centre de procure de la mission catholique. Située sur la côte est de la Baie, directement en face de Paihia, et entre Waihi Bay au nord-ouest et Pomare Bay au sud-ouest. La première capitale de Nouvelle-Zélande, elle fut officiellement renommée « Russell » en 1844, son nom actuel. Il fallait à Garin entre deux et trois jours de voyage pour y parvenir depuis sa mission de Mangakahia.

¹⁵ Peut-être Te Whitu de la tribu Te Roroa de la région de Waipoua. Un Te Witu figure sur le registre de décès en date du 3 mars 1846 mais rien n'indique qu'il s'agisse de ce Te Witu.

¹⁶ Rako vit à Te Pawera sur la rivière Wairoa et est le propriétaire d'un grand waka (qui nécessite au moins six rameurs). Garin l'utilise lors de longs déplacements. Ses enfants qui reçoivent le baptême catholique sont Rotoiko Tawa, Wiripo Tauruwahitapu, Moriki Te Ahitu, puis Tewano Peia (né en juin 1847). Leur mère est Waharoa. Certains de ses enfants seront baptisés par les prêtres catholiques jusque dans les années 1850. Il est lié à Pou. Garin le donne comme le frère de Waiata.

¹⁷ Te Puku est l'époux de Kohine et Te Awa et vit à Te Ripo et à Ngawakarara. Il est lié à Te Uriheke de Whangarei. Cinq de ses enfants sont baptisés dans l'église catholique : le 30 octobre 1841, Werahiko, est baptisé par Petit le 30 octobre 1841 ; Emiria Teruaroa est baptisée par Garin le 24 septembre 1843 (décédée le 22 novembre) ; Erihapeta Ngaone est baptisée le 27 avril 1845 ; Ngarautau est baptisé le 17 juillet 1845 (mais décède peu après) ; Tiperia est baptisé le 17 janvier 1847 par Viard. Enfin Parvula est baptisée le 27 septembre 1847 par Garin (mais est décédée le 10 octobre 1847).

¹⁸ Un kainga situé sur la rivière Wairua, fréquemment visité par Garin.

¹⁹ Wetekia se fera baptiser par Viard le 25 décembre 1848, sous le nom d'Arama. Il était le fils de Taitua et Tiako. Il a au moins quatre femmes : Mange, Nikau, Huti, Ware dont les enfants sont baptisés dans l'Église catholique. Les enfants mentionnés par Garin sont Ria, Hongi, Ara, Pou, Wiri et Hari Nui (nouveau-né avril 1844, baptisé sous le nom de Arika). Wetekia est proche de Garin. Il intervient pour le défendre lorsque celui-ci a des problèmes avec Waiata (jeudi 25 septembre année 1846).

²⁰ Tirarau Kukupa (du hapu Parawhau) est le chef principal du Nord Wairoa. Chef Ngapuhi, il était aussi lié par alliances aux hapu Te Uri-o-hau des Ngati Whatua, Ngai Tahu et Te Urirotoi et dominait les hapu Te Parawhau de Whangarei (DNZB). Il était aussi affilié au hapu Kuihi de Parore. Son prestige et influence s'étendent de Whangarei à Kaipara. Il signe la Déclaration d'Indépendance de 1835 puis le Traité de Waitangi en 1840 (DNZB). Polack donne cette description de Tirarau qu'il rencontre en 1832 : « This chief was of a tall commanding figure, apparently about thirty-five years of age, with a countenance at once very expressive, features possessing European regularity, and a complexion of light bronze. He was entirely marked with the *moko*, or tatoo, and moved with the pride and dignity which a New Zealand chief delights in assuming. » (Polack, *New Zealand : Being a Narrative*, vol. 1, p. 171). À sa mort en 1882, son frère Taurau lui succéda. La mémoire de Tirarau est toujours vivante à Tangiteroria où se dresse de nos jours, sur le site du marae Te Uri o Hau, une stèle commémorative.

²¹ Waiata est le chef de Mangakahia associé principalement avec la mission catholique. En 1839 Waiata résidait dans son pa à Te Ahiturara, dans le haut de la rivière Wairoa dans la section Mahuharia. Chef Ngai Tahu, il est le fils de Whata des hapus Te Urirotoi, Te Roroa, Ngai Miru et sa femme Ngahue du hapu Ngati Ngiro et Ngai Tahu. L'une de ses femmes se nomme Kaha (G. Hooker, *Te Iwi o Te Roroa*, Whakapapa 17, p. 66). Il est le frère de Te Maunga uni à Te Mahia (Ngati Pou de Taiaimai) et de Te Toko, Te Maara, Paekoraha. Waiata a aussi pour première femme Kahukore de Ngati Ruanui de Ahipara et a pour fils Te Whata qui épouse Kaikino (f) de Te Roroa (*Te Roroa Report*, 1992, p. 360).

²² Aotahi, le pa d'habitation (village fortifié) de Tirarau, le chef principal de la région (N. Pickmere, *The Changing Times of Te Tirarau*, p. 32), était situé sur un point proéminent de la rivière Wairoa, un peu en amont de la station du missionnaire James Buller mais peu éloigné du futur site de Hato, la mission que

Garin occupera à partir de juillet 1844. Garin y rend de nombreuses visites entre 1844 et 1846 et c'était souvent là qu'il descendait à terre pendant que son waka contournait la courbe faite par la rivière à ce niveau. La description de l'artiste F. Angas faite lors des années 1840 du pa du chef Te Whero Whero de Waikato, donne une impression d'un pa maori de l'époque : « Kaitote pah consists of an open quadrangle, with houses ranged on each side in the primitive style, the whole surrounded by a lofty palisade of wooden posts, having an entrance at each end » (*Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand*, vol. II, p. 36). Le missionnaire Colenso, qui visite le pa de Tirarau en 1836 remarque : « We entered the large square within the village, on one side of which was the largest house I ever seen in New Zealand, being near 200 feet in length [...] It was ornamented with several figures, one of which, with a white face and a black hat, was evidently meant to represent a white man. » (William Colenso, 'Account of his journey to Whangarei and inland to Northern Wairoa', février 1836, dans A. Bagnall et Petersen, *William Colenso*).

²³ James Johnson, un Irlandais, probablement le premier catéchiste catholique à Mangakahia. Il serait le premier propriétaire du terrain de Katiwa où se trouve la première mission de Garin chez Waiata.

²⁴ Il s'agit de William Hobson, qui, décédé en septembre 1842, est remplacé en avril 1843 par Robert FitzRoy. FitzRoy sera lui-même démis de ses fonctions fin 1845, et succédé par George Grey.

²⁵ Scieur installé sur les rives de la rivière Wairoa, John Dwyer (écrit dans le registre des baptêmes Duyher) est un colon irlandais mentionné par N. P. Pickmere (*Whangarei. The Founding Years 1820 – 1880*, 1986, p. 65). Les enfants de Dwyer sont baptisés par Petit et Garin. John Dwyer faisait partie des hommes de main des frères Walton, débarqués de Sydney en 1840 pour fournir de main d'œuvre dans leur entreprise agricole. C'est vraisemblablement lui auquel Petit fait référence dans sa lettre du 16 juillet : « le chef d'une famille irlandaise, homme de bien et fervent catholique, m'a envoyé quelques provisions, et m'a fait des offres très avantageuses pour m'engager à établir ma résidence auprès de lui. » (Lettre du père Petit à Pompallier, 16 juillet 1840, *AMO*, p. 41).

²⁶ Yate remarque en 1835 que peu après son introduction comme monnaie d'échange, le tabac devint presque universellement adopté par les Maoris. Il était généralement fumé dans une pipe (Yate, *An Account of New Zealand*, p. 111-2). Angas note également que : « Tobacco is the only money needful for a European in passing through the country ; a present of a small quantity of this weed, on leaving, being considered as an ample remuneration for food and shelter [...] It is only on the coast, in the vicinity of the European settlements, that the natives require *utu*, or payment in coin. » (*Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand*, 1847, vol. II, p. 22). Cependant, le journal montre que l'argent commençait à être utilisé dans les échanges par certains Maoris comme par exemple Tirarau. La « brasse » est une ancienne mesure de longueur correspondant au développement maximum des deux bras étendus (environ 1,60 m). Le *Trésor de la Langue Française* mentionne également que « brasse » correspond à une mesure archaïque anglaise qui est peut-être celle envisagée ici, la « brasse » de 45 pouces.

²⁷ James Buller, le pasteur wesleyen de la mission de Tangiteroria, avait un territoire de mission similaire à celui de Garin. Installé depuis février 1839, il vivait sous la protection du chef Tirarau auquel il apprit à lire. En 1849, il ouvre un pensionnat pour enfants maoris qui reste ouvert jusqu'en 1852. Buller quitte la région en 1853 pour Mount Wesley (*Early Northern Wairoa*, p. 11).

²⁸ Mate, qui avait préalablement rendu visite à Pompallier à Kororareka (voir Notes de mission), serait un chef Uri o Hau des Ngati Whatua dont la tribu occupait le nord Wairoa dans les années 1830-5 et était unie aux Ngapuhi par alliance (*The Early Journals of Henry Williams*, p. 177). La femme de Mate est la sœur du chef Waiata de Mangakahia. Polack, lors de sa visite dans la région en 1832, dit qu'il est reçu au pa de Tirarau et en son absence par : « Matté, a relative of Tirarau » (*New Zealand : Being a Narrative*, vol. 1, p. 163).

²⁹ Avec le déplacement de la capitale en mars 1840, de la Baie des Iles aux rives sud de la région de Waitemata, les Maoris de Kaipara se trouvèrent stratégiquement proche du nouveau centre de population pakeha et d'opportunités commerciales et, surtout, une proximité plus grande avec le site du gouvernement du Gouverneur Hobson, représentant du pouvoir des Pakeha, l'agent principal de la signature du Traité de Waitangi en février 1840. La ville d'Auckland fut officiellement fondée le 18 septembre 1840 par le Capitaine William Hobson, RN, lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Zélande.

³⁰ L'ancien kainga de Parore sur la rivière Wairoa, nommé Te Houhanga, est devenu de nos jours Dargaville. Parore Te Awha est un chef Te Roroa affilié aux Ngapuhi, il est lié aux Ngai Tawake et Ngati Tautahi par sa mère. Tawera, sa *wahine matua* ou femme principale, était la demi-sœur de Tirarau et Te Ihi. Dans les années 1840, il était engagé dans le commerce du lin à Kaihu et des espars à Hokianga. En 1836, il quitte son pa de Waipoua pour s'installer à Kaihu et le Nord Wairoa afin de développer la culture agricole et le commerce du bois de kauri et il fut impliqué dans l'expansion du commerce avec les Européens, la colonisation et le christianisme dans sa région (G. Hooker, *Te Roroa Report*, p. 33).

³¹ Fils de Tirarau et de Wakakohu.

³² Ce que Garin qualifie de « désert » n'est certes pas un désert dans le sens moderne du terme mais un espace non habité recouvert probablement de fougères hautes et basses, composant la végétation typique des zones peu boisées.

³³ Hoane Papita [Jean-Baptiste] Akiro est l'un des premiers catéchistes de la mission, baptisé en août 1841 à l'âge de 15 ans par le père Petit. Il fait sa première communion le dimanche 7 avril 1844 en compagnie de Mohi, Tiperia, Emeretiana, Hoani, Matiu et Penehamini.

³⁴ Mohi Te Houtai est le fils de Henare et c'était l'un des catéchistes de la mission catholique avant l'arrivée de Garin dans le Nord Wairoa. Son prénom est orthographié Moihī (Moïse) mais aussi Mohi (Moses).

³⁵ Te Raki est baptisé par Pompallier le 4 février 1844, et à partir de cette date, Garin l'appelle par son nom de baptême, Hoani. Fils de Peke et Hunoke, il sert de serviteur à Mr Powel, puis de guide à Garin.

³⁶ Un confluent de la rivière Wairoa au sud de Tangiteroria.

³⁷ Yate commente que dès les années 1840, les chemises, les pantalons ou tout vêtement de coton étaient des objets européens très prisés par les Maoris (Yate, *An Account of New Zealand*, p. 158-9).

³⁸ Probablement Gregor McGregor, un colon Irlandais scieur installé depuis novembre 1839 sur les rives de la rivière Wairoa à Mangarata sur la rive opposée aux Wilson. Il achète à Tirarau 400 acres de terre pour la somme de dix livres en juin 1840. Dans un premier temps il vécut du commerce des espars en bois de kauri de sa propriété puis il s'établit fermier dans les années 1850 avec ses deux frères Duncan et John (*Auckland-Waikato Historical Journal*, 42, avril 1983, p. 8-9). La station de McGregor est indiquée sur la carte de 1870 (*AJHR*) à Akawaiti près de la jonction des rivières Wairoa et Mongonui au sud de Tangiteroria.

³⁹ Il est impossible de savoir s'il s'agit ici de Charles ou Henry Walton, les frères Walton installés sur la rivière Wairoa. Garin ne fait pas toujours de distinction entre Charles et Henry lorsqu'il utilise le nom Walton. En 1845, on apprend que l'aîné des Walton (donc Henry) revient d'Auckland dans la baleinière de Garin. Garin a une relation amicale avec son frère Charles chez qui il se procure fréquemment des produits de nécessité pour sa mission. Ils arrivèrent en Nouvelle-Zélande en 1840 après avoir acquis des terres à Omana le 7 septembre 1839 ('Old land Claims', p. 165, Rose, Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby. *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, 1996). Charles avait ouvert dans les années 1840 un comptoir commercial à Omana (maintenant Pukehuia). Henry serait celui qui dirigeait les affaires (il est l'entrepreneur marchand qui épouse Kohura en 1846, puis Pehi) et se déplace à Auckland fréquemment tandis que Charles tiendrait la boutique de Omana.

⁴⁰ Cet Européen n'est connu de Garin que sous les noms de « Babe » ou « Papu ».

⁴¹ Edmund Ruff, colon scieur, ferait partie, selon Stallworthy, des premiers colons pionniers de Wairoa. Il acquiert le 27 décembre 1837, 80 acres de terre à Ureroa (vraisemblablement sur la rivière Wairoa) (Claim 935) et 80 acres à Otawara le 3 janvier 1840 (Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby. *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, p. 165). Selon les documents du Old Land Claim, les premiers colons à acquérir des terres sur la rivière Wairoa (hormis la mission wesleyenne en 1836) entre 1837 et 1839 sont Ruff, Walton, Emsley et Thomas Forsaith (*Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, 1996, p. 165).

⁴² Alexander Ross, marié à Brigitte Bethel, était un charpentier irlandais. On lui doit d'avoir aidé le Père Petit dans les premiers jours de la mission. Il figure avec Thomas Dwyer, John Dwyer, Marie Sullivan et M. Reynolds, parmi les premiers catholiques de la région, et il serait probablement arrivé dans le nord Wairoa en 1839 (voir discussion de Garin avec Tirarau à son sujet, p. 19, dimanche 26 avril 1846). Installé dans un premier temps sur des terres en face de celles acquises par Ruff, celles-ci furent rachetées en partie par Wilson (journal de 1846, p. 20-1). Sur les 300 acres de terre acquis à Whakahunui dans le bas de la rivière, le 17 décembre 1839, 150 seront reconnus le 22 octobre 1844 par le gouvernement (Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 317).

⁴³ John Wilson était un charpentier installé dans la région avec sa femme dans les années 1840. Selon les mémoires d'une pionnière de la région on apprend que : « John Wilson and Mary Vercoe were married at the mission station in 1842. They were the first couple to settle on the river. They took up land a few miles below Tangiteroria and literally hewed their home out of the forest. Many settlers arrived and the demand for sawn timber increased so that saw-pits were set up. Building went on apace but at the same time John Wilson cultivated his land, and his orchard and garden became the pride and admiration of the district » (Mémoires de Margaret Harding dans Florence Keene, *Under the Northland Skies*, p. 161-4). Selon Harry Baynes, Wilson était installé sur des terres à Hururoa, cédées par Ross, qu'il renomme Awamutu (B. Haynes, *Stories of Northern Wairoa*, p. 8). À l'époque des Notes de mission, les scieurs et charpentiers habitaient à proximité du kainga de Wiremu Pou à Mareikura.

⁴⁴ Deux Reynolds figurent dans le registre de baptêmes de Garin : les Irlandais Loughlin Reynolds et Michael Reynolds. Selon les informations contenues dans le journal, l'un d'eux est un fermier catholique

qui emploie M. Hotton et M. Linch. À son départ pour la Tasmanie, il s'engage à faire à Garin une donation annuelle de blé par l'entremise de ses travailleurs (voir 16 mai 1845 et novembre 1844 p. 450). Le second Reynolds travailla pour Garin de février à août 1844 pour le salaire de deux pounds par mois ; le Français Pierre lui succéda pour trente shillings par mois (journal de 1844, p. 332-3). Dans le journal de 1844, on apprend que M. Reynolds décide de repartir dans sa famille à Hobart Town (Tasmanie) (voir note 4 août et jeudi 28 août).

⁴⁵ C'est en réaction à l'arrivée des missionnaires catholiques que Robert Maunsell traduisit et publia ce tract sur l'Antéchrist. 'Ko te Anatikaraiti. He Kororero, na te akonga raua ko tona kai wakaako. « Meake puta mai ki a koutou nga Wuruhi kino. » Nga Mahi 20, 29. Akonga E hoa, ko ahea a Anatikaraiti puta mai ai ? Kai Wakaako. Kua puta mai nei hoki. Akonga Ne ?' fut publié pour la première fois à Maungungu en novembre 1838 (P. Parkinson et P. Griffith, *Books in Maori 1815-1900. An Annotated Bibliography*, p. 46).

⁴⁶ Rotoiko Tawa, le fils de Rako et Waharoa, fut baptisé le 17 septembre 1844 par Garin et Petit.

⁴⁷ Tauruwahitapu Wiripo [Philippe], le fils de Rako et Waharoa de Ngawakarara, fut baptisé le 17 septembre 1843 par les pères Petit et Garin.

⁴⁸ Ware est baptisé le 4 février par l'évêque sous le nom de Penehamini (Benjamin) à l'âge de 17 ans. Il devient alors le catéchiste de la mission catholique au pa de Aotahi. Garin le prendra également comme serviteur du 15 juillet 1844 à mi-novembre 1845 (voir entrée du 23 novembre 1845). Pene accompagne Garin dans ses voyages en 1844 et il est employé plus tard à quelques travaux dans la mission (Journal de 1844, p. 272-99). Il était le fils de Te Hiamoe mais le nom de sa mère ne figure pas dans le registre, ce qui laisse peut-être supposer sa position initiale d'esclave. Tout en servant la mission, il reste sous l'autorité du chef Tito.

⁴⁹ Pouri sera baptisé sous le nom de Tiperia, il est le fils de Konoke et Maro de Mangakahia. Il a au moins deux femmes, dont Pouakaae (ou Pouwakaae) et Kautawa qui sera baptisée sous le nom d'Emeretiana en 1844. Il deviendra proche de Garin et prendra souvent son parti.

⁵⁰ Nia (Leah) est la fille de Wetekia et Ware ; parente de Waiata. Elle sera baptisée le 21 janvier 1847 par Viard et prendra le nom de Mariana.

⁵¹ Wakakohu est l'une des femmes de Tirarau et la mère de Mokoare. Elle faisait vraisemblablement partie du hapu de Paieka.

⁵² Selon Yate, les couvertures remplacèrent les vêtements traditionnels maoris dès les années 1830. Elles étaient portées autour de la taille remplaçant le pagne tissé avec le flax ou sur les épaules en guise de cape (Yate, *An Account of New Zealand*, p. 158). Les 'Notes' de Garin montrent que ces articles européens étaient très recherchés.

⁵³ Le point de séparation évoqué par Garin devait se trouver au niveau de Wairua Falls, des chutes d'une hauteur de 24 mètres. À partir de ce point la rivière n'était plus navigable.

⁵⁴ De nombreux Maoris possédaient deux demeures, l'une stratégique pour les activités de subsistance comportant une hutte et un abri près d'un champ cultivé et une autre dans le pa.

⁵⁵ Le toit et les murs des huttes traditionnelles étaient généralement recouverts de phormium tenax (lin). Cependant, il semble que, dans le nord, les murs de certaines huttes pouvaient être faits d'écorce. L'Américain John B. Williams, qui faisait office de consul dans les années 1840 à la Baie des Iles, note après sa visite dans la région de Wairoa : « Their houses [...] are said to be different from any others of the natives. The frames are covered with bark of Tartare [Totara] Tree, which is said to give them a more sightly appearance, making them very comfortable. » (*The New Zealand Journal 1842-1844 of John B. Williams*, p. 49-50).

⁵⁶ Haki ou Haki Paka est souvent mentionné par Garin. Il fait partie des Maoris de Pukeokui ou de Wharekohe associés avec Garin et la mission catholique. Selon les informations données dans les Notes de mission, il semblerait que Haki Paka était un rangatira et tohunga réputé puisqu'il est appelé auprès du chef Tirarau lorsque ce dernier tombe malade. Haki était également très intéressé par les remèdes et la médecine de Garin. Plusieurs de ses enfants sont baptisés par Garin : Hare (Haremona), et Katiwa Perepe (Perpes) le 7 avril 1844 ; Mariu (Marius) Toe le 17 septembre 1843, et Toma Pukeokui en 1847 par Viard. En ce qui concerne sa généalogie, plusieurs pistes sont possibles. Il pourrait être : 1. Haki fils de Hani ; 2. Paka, frère de Whare (f) unie à Te Ahu du hapu Te Uriroro de Whangarei ; 3. Paka uni à Heke (f) du hapu Ngati Rangi, Ngapuhi, de Ohaeawae ; 4. Paka, fils de Te Haara et Ngamako (f) du hapu Ngati Miru de Waimate Nord, père de Haurangiroa (Te Roroa Report, p. 365). Des membres de ces divers hapu vivaient dans la région Mangakahia/Nord Wairoa/Whangarei au dix-neuvième siècle.

⁵⁷ Te Wehinga (orthographié aussi Wheinga ou Weinga) du hapu Kuihi vivait séparé du groupe principal du peuple de Parore de Kaihu. (G. Hooker, *Te Iwi o Te Roroa*, p. 73) dans le bas de la rivière Wairoa à proximité de Omana. C'est un chef de l'ancienne génération. Il est le fils de Whitirua, qui est le frère de Te Awha, père de Parore (G. Hooker, *Te Iwi o te Roroa*, p. 83). On lui attribue le pillage ou muru de

l'Européen Forsaith à Mangawhare en 1842. (Te Wheinga de Whakapapa 18, *Te Iwi o Te Roroa*, p. 68). Il est le père d'Aperahama, et est décrit par Buller comme « a notorious cannibal » c'est-à-dire un chef qui refusa le christianisme. Il est aussi oncle de Tirarau et Paikea, 1^{er} cousin de Parore et Pirika Ngai du hapu Te Kuihi, peuple de Parore (ibid, 83).

⁵⁸ Kainga sur la rivière Wairua, au nord de Pararaumati selon les Notes de mission.

⁵⁹ Maraea Te Hoia est la fille de Waiata et Ngau (tribus Ngati Ngairo et Ngai Tahu). Elle est baptisée par Pompallier le 4 février 1844. Elle épouse Eria Marepa (voir généalogie 17, *Te Iwi o Te Roroa*, p. 66), lui-même baptisé par l'évêque Viard le 15 août 1849 à Mangakahia. Selon N. Pickmere, elle devint, dans les années 1870, la fille adoptive et la protégée de Tirarau (*The Changing Times of Te Tirarau*, p. 184).

⁶⁰ Peut-être Te Whata, le fils de Waiata.

⁶¹ Kainga du chef Rako à Mangakahia. Te Pawera est aussi connu sous le nom de Kotiritiri. Les Européens Powell et Makepeace y acquirent le 29 juin 1840, 720 acres de terre (Voir liste 7, 'Kaipara old land claims', Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, 1996, p. 165).

⁶² Cet Européen est mentionné à plusieurs reprises dans le journal, il semble qu'il officiait également comme pilote pour les navires marchands s'engageant sur la rivière Wairoa.

⁶³ George Stephenson fut le premier prêcheur wesleyen auprès des Maoris du Nord Wairoa. Charpentier de profession, William White l'employa comme catéchiste auprès des tribus de Tirarau avant l'arrivée de James Wallis en 1836 (Byrne, *The Riddle of the Kaipara*, p. 41 et 49). Stephenson était installé à Te Wharau dans le bas de la rivière Wairoa où il avait ouvert un petit comptoir de commerce.

⁶⁴ Le navire de guerre français *Le Bucéphale* était arrivée à Kororareka le 8 février 1844. Il avait à son bord des missionnaires français dont Guillaume Douarre, nommé coadjuteur de Mgr Bataillon pour Wallis (C. Girard, *Lettres reçues d'Océanie, 1836-1841*, vol. 4, doc. 290).

⁶⁵ Il pourrait s'agir de Hemara Karawai, chef Ngapuhi, reconnu dans le Registre des chefs de 1865, comme un chef de Puatahi « very troublesome » (Registre des Chefs circa 1865, cité dans Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, 1996, p. 172).

⁶⁶ Himi Peru (orthographié aussi Hemi) est, selon les Notes de mission, le fils du chef Ruku des environs de Kawakawa. Peru est connu par Garin sous différents noms pakeha : Hemi ou Himi, mais aussi, après avoir été baptisé par l'évêque Pompallier, Anatipa (ou Hapita)..

⁶⁷ C'est lors du retour de William Colenso de Tangiteroria à Paihia que cette rencontre eut lieu. Colenso, l'imprimeur de la mission anglicane CMS de Paihia dans la Baie des Iles, sera ordonné prêtre le 22 septembre (DNZB I, C23). En 1843 cependant il était basé dans la procure de l'évêque Selwyn à Te Waimate. En février 1844, Colenso entreprend un voyage important qui le fait à passer par Kaipara. Le 8 février, il arrive à Kaukopakopa sur les rives de Kaipara puis il passe chez Buller à Tangiteroria. Ensuite, il retourne à Paihia le 14 février 1844 en passant par Ngautehangahanga et Waiomio (Bagnall et Petersen, *William Colenso*, p. 176).

⁶⁸ Nom générique que Garin utilise pour nommer la région située à l'est de sa mission, à environ 40 km par terre (soit sept ou huit heures de marche) de Tangiteroria et qui faisait partie de son circuit de mission. De nos jours c'est une ville située sur la Baie de Whangarei. La région était occupée au dix-neuvième siècle par des villages maoris et ce n'est qu'en 1839 que s'y installa le premier colon européen, l'écossais William Carruth qui se procura des terres près de l'entrée de la rivière Hatea. Le marchand Gilbert Mair s'y installa en 1842 après avoir vécu près de vingt ans dans la Baie des Iles. Les tribus occupant ce district étaient liées aux Ngapuhi qui peuplaient la plus grande partie de la péninsule du Nord.

⁶⁹ Il s'agit peut-être de Te Toko, fils de Tiro et Te Mairanga des Ngati Pou ki Taiaimai (*Te Roroa Report*, p. 360). Selon N. Pickmere, Toko est un chef du hapu Uri-o-Hau de Ngati Whatua (*The Changing Times of Te Tirarau*, p. 15).

⁷⁰ Moriki Te Ahitu, fils de Rako et Waharoa de Ngawakarara, baptisé le 17 septembre 1841 à l'âge d'un an, par le père Petit, meurt le 13 août 1846 à Ngawakarara.

⁷¹ Pompallier saisit l'opportunité de la visite de la corvette *Le Bucéphale* pour tenir une messe inaugurale imposante le 11 février 1844 dans la nouvelle église de St Paul et St Pierre avec les officiers et les membres de l'équipage français (Fergus Clunie, 'A Church for Russell', *Historic Places*, novembre 1993, p. 13).

⁷² Kainga des environs de Tangiteroria où résident un grand nombre de Maoris associés avec Garin.

⁷³ Kauwaka sera baptisée le 25 décembre 1844 par Garin et figurera dès lors dans le journal sous le prénom chrétien de Merepeka. Fille de Te Taka de Tangihua et Raromakawa de Waikato. Probablement Kauwaka dont la famille vit à Gisborne, née le jour de la bataille de Moremonui (informations communiquées par Paieta Clark en 2004).

⁷⁴ La confusion de Garin provient peut-être du fait que mesdames Ross et Ruff partagent le même nom de famille avant leurs unions à Edmond et Alexander. Mme Ross est en fait Bridget Bethall qui était la sœur

de James Bethall et Mme Ruff est Julia Bethall, la veuve de James Bethel qui épouse Ruff en avril 1842 (Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 309 et 106).

⁷⁵ Makepeace acquiert avec Powell le 29 juin 1840 et le 4 juillet 1840, 720 acres de terre à Te Pawera (Claim 646-7) (liste 7, 'Kaipara Old Land Claims', p. 165, Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby. *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, 1996).

⁷⁶ Matiu Tahunu est l'un des jeunes Maoris de Pararaumati au service de Garin. Fils de Tauwhanga et Korihi, il fut baptisé le 26 novembre 1843 (*Registres de baptême, Liber baptisatorum*, Auckland Catholic Diocesan Archives : RA11). Matiu quitte Garin en juillet 1846 (Journal de 1846, p. 104).

⁷⁷ Site d'une station de mission catholique établi à Purakawau sur l'estuaire de Hokianga, entretenu et occupé par le père Petit et le frère Claude-Marie en 1844.

⁷⁸ Probablement un kainga situé près de la chaîne de montagnes de Tangihua. De nos jours, une localité dans la vallée de la rivière Waiotama, un affluent mineur de la rivière Wairoa au pied des montagnes de Tangihua qui s'élèvent entre la rivière Wairoa et Whangarei. Le point le plus haut est le pic Tangihua (629m). Un pa y était perché au dix-neuvième siècle.

⁷⁹ Un kainga fréquemment visité en waka par Garin, ce qui indique qu'il ne devait pas être très éloigné de sa station, vraisemblablement dans la vallée fertile de Mangakahia. Il semblerait que Titoki était un lieu de plantations où les Maoris de Tangiteroria résidaient pendant l'entretien de leurs cultures annuelles. De nos jours, une localité porte ce nom, située près de la rive est de la rivière Mangakahia, au nord-ouest de Poroti.

⁸⁰ Tito Kukupa est le neveu du grand chef Tirarau. Il est le fils de la sœur aînée de Tirarau, Ipuwhakatarā, et l'héritier du mana de Tirarau à la mort de ce dernier en 1882 ('History of te Parawhau', document dactylographié appartenant à Sue Moody de la tribu Parawhau).

⁸¹ Fils de Tirarau.

⁸² Selon Garin, Toka est le père de Kou et Pukohuru. Il est possible que cela soit Tai Toka Tahi (ou Tutahi), le père de Kohura qui épouse Henry Walton en 1847 (Nancy Pickmere, *The Changing Times of Te Tirarau*, p. 95).

⁸³ La rivière Wairoa est le trait géographique principal de la région. Garin mentionne fréquemment le 'haut de la rivière', le 'bas de la rivière' ou 'la rivière' (voir mercredi 8 janvier) pour désigner les lieux se trouvant en amont, en aval ou aux alentours de sa mission. La rivière forme ainsi une sorte d'axe de déplacement nord-est/sud-ouest. Ses affluents majeurs sont les rivières Mangakahia, Kaikou, et Wairua, s'écoulant depuis le nord-est et la rivière Manganui au sud-est. La région était réputée dans les années 1800 pour ses forêts de kauri et plus tard pour la résine du même arbre mais en 1900 ces ressources étaient pratiquement épuisées. La rivière Wairoa offrait la seule communication intérieure possible entre Kororareka et Auckland, par Kaipara Harbour et Kaukapakapa, puis par les terres jusqu'à Riverhead, puis par voie fluviale jusqu'à Waitemata et Auckland.

⁸⁴ Tauwhanga est le père naturel (ou adoptif) de Matiu. Les informations à son sujet sont insuffisantes et ne permettent pas de savoir s'il s'agit de Rawiri Taiwhanga, un chef Uri o Hau et Ngapuhi associé avec la mission CMS dans les années 1820 (H. Williams, *The Early Journals of Henry Williams*, vendredi 22 décembre 1826, p. 68). Cependant, Tauwhanga, fils de Rohau et Parearohi de Ngatiawa, se fait lui-même baptiser le 31 décembre 1848 par Viard sous le nom de Rawiri.

⁸⁵ Wikitera (Victor) Tangata et Merania (Melania) Purerehu, les enfants de Tauwhanga et Korihi de Pararaumati, furent baptisés par Garin le 27 octobre 1843, le premier avait alors sept ans et la seconde quelques mois.

⁸⁶ Père de Perepe Kapo.

⁸⁷ Romana Koutu fut baptisé par Pompallier à Mangakahia le 4 février 1844. Il est le fils de Kau et Kio.

⁸⁸ Hakopa Te Tara fut baptisé par Pompallier et Garin le 4 février 1844. Il fait partie des résidents du pa Te Aotahi. Il est le fils de Akitu et Korako.

⁸⁹ Chef de Ngawakarara associé avec Garin. Il sera baptisé avec sa femme Tira sous le nom de Wiremu (William) le 8 mars 1846. Il est le père de (entr'autres) Aterea (69, lundi 4 mars 1844). Il a deux femmes principales : Tira et Waikare dont l'une vit à Tokirikiri (dimanche 1^{er} mars 1846). Certains des enfants qu'il a eus avec Waikare furent baptisés dans l'église catholique, c'est le cas de Nga Kawena Hoana (Joanna) (baptisée le 25 septembre 1842) et Karora (Carolus) (baptisé le 19 novembre 1843). Garin le considère aussi comme le père adoptif de Kaperiere.

⁹⁰ Jeune fille (adolescente) de Toka. Donnée à Pomare en échange d'un paiement (p. 328, août 1844).

⁹¹ Ware est l'une des femmes du chef Wetekia. Elle est la sœur de Paka. On trouve, dans une généalogie Te Roroa, Whare mariée à Te Ahu [Wetekia ?] de Te Uriroiroi de Whangarei (*Te Roroa Report*, Whakapapa 7, p. 365). Ware est la mère de Mariana Nia, baptisée le 21 janvier 1847 par Viard.

⁹² Irene Puatai, de Te Ahiturara, le pa du chef Waiata, est l'un des jeunes enfants qui furent baptisés par Pompallier le 4 février 1844.

⁹³ Kapo de Te Pawera sera baptisé par Garin sous le nom de Perepe, le 26 mai 1844. Fils de Makarita Pare et Nihi. Âgé de 15 ans à son baptême.

⁹⁴ La baie principale du nord de l'île comprenant près de 150 îles ou îlots. C'était le pays des tribus Ngapuhi. Le plus grand centre de population était la colonie de Kororareka.

⁹⁵ Garin donne une description pittoresque de son fameux manteau : « Imaginez-vous, dit-il à sa famille, un drap passé à la peinture noire et à plusieurs couches ; c'est mon manteau de jour et ma tente de nuit. La nuit, je l'étends sur une traverse de la longueur de mon corps, que supportent deux piquets, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Les bouts sont attachés à des piquets plus petits fixés en terre. C'est juste l'apparence d'un drap de mort, et, si la traversée était assez large pour qu'on put y poser des chandelles, la ressemblance serait complète [...] mais il est déjà assez lourd dans ces mesures restreintes » (Monfat, *Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande*, 1896, p. 295).

⁹⁶ Tribus à l'ouest de la Baie d'Abondance, Bay of Plenty.

⁹⁷ Site des villages des chefs Rewa et Moka dont l'influence s'étendait jusqu'à Kororareka. Te Rawiti forme une crique dans la Baie des Iles, au point le plus au nord de Kaingahoa Bay sur le côté ouest de la péninsule qui se termine à Cape Brett.

⁹⁸ Le père Antoine Séon fait partie des compagnons de Garin qui arrivèrent à Kororareka en juin 1841. En 1844, Séon est procureur de la mission de Kororareka mais, en avril 1845, Garin le retrouve à Auckland. Il y sera employé jusqu'en 1850 (Turner, p. 294; et Simmons, *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, p. 24).

⁹⁹ Le père Jean Forest (1804-1884) arrive en Nouvelle-Zélande le 6 avril 1842 en compagnie des pères Reignier, Grange et de Jean Lampila. Envoyé par Colin en tant que Visiteur Mariste ayant pour rôle l'inspection de la mission de Nouvelle-Zélande, il s'occupera ensuite de la mission d'Auckland assisté par le père Séon (Simmons, *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, p. 18-20, 30).

¹⁰⁰ Kainga des environs de Tangiteroria dans lequel résident des Maoris associés avec la mission catholique, comme par exemple Mohi, Hone, Karawai et Romana.

¹⁰¹ Pari de Ngawaewae sera baptisé par Garin sous le nom de Pauro le 7 avril 1844 à l'âge de 30 ans. Il est le fils de Wakaea et Paemoni de Taranaki. Garin emploie indistinctement son nom de baptême ou son nom original pour le qualifier, ce qui prête à confusion. J'ai choisi de faire figurer les deux noms pour une meilleure compréhension du texte.

¹⁰² Edmund Ruff (aussi orthographié Roff) est considéré comme l'un des premiers colons de la région, il était dans les années 1835-7 associé à James Johnson (ou Johnston), le catéchiste catholique de la mission catholique qui accueille Pompallier en 1838. En août 1842, il épouse Julia Bethel, la veuve irlandaise de James Bethel. Dans les années 1860, il cède à Tirarau la terre de Ureoro, qu'il occupe dans les années 1844-6, et sur laquelle Tirarau fera construire sa célèbre maison européenne de deux étages de Mataiwaka à Mareikura (B. Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 307-8).

¹⁰³ Le premier livre de prières et catéchisme catholique destiné aux Maoris fut publié en 1839, il comportait huit pages. Le second, préparé par Pompallier à Akaroa en 1841 (*Ako marama o te Hahi Katorika, Enseignement de l'Église catholique*), fut imprimé à Kororareka en 1842. Ce catéchisme était destiné aux prêtres missionnaires et aux Maoris. Il comportait quatre-vingt-seize pages de présentation de la foi catholique, des prières, un hymne et une méthode d'enseignement de la lecture (Simmons, *A Brief History of the Catholic Church*, p. 14). Le troisième livre sera publié en 1847.

¹⁰⁴ Taurau du hapu Parawhau est le demi-frère du chef Tirarau et le fils du chef renommé, Kukupa, et de Taupaki (DNZB). Selon la légende, Tirarau sauve la vie de Taurau qu'il échange pour une rançon d'un mousquet en 1820 contre les guerriers du parti Ngati-Paoa. Taurau devient 'Native Assessor' de Whangarei dans les années 1860. Il fait partie des signataires du Traité de Waitangi qu'il signe en mai 1840. Il hérite avec son cousin Tito du mana (prestige, force spirituelle) de Tirarau à sa mort en 1882. Après sa propre mort en 1896, il fut enterré dans le wahi tapu (tombe funéraire) de sa famille à Hikurangi près de Wharekohe (Pickmere, *Whangarei the Founding Years*, p. 150).

¹⁰⁵ Selon Garin, il est le fils ou frère de Wetekia. Il quitte la prière après un vol de tabac (puis se réconcilie avec Garin). C'est peut-être le chef Te Roha Te Uri o hau qui signe le Traité de Waitangi en mai 1840 avec Tirarau et Taurau (Rose Daamen, Hamer et B. Rigby, *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, p. 59).

¹⁰⁶ Paikea Te Hekeua, un chef Uri o Hau de Ngati Whatua, était affilié aux Parawhau par sa mère qui était la sœur de Kukupa, le père de Tirarau et Taurau, et aux Huri o Hau par son père Te Hekeua (*Te Iwi o Te Roroa*, p. 65). Dans les années 1860, il est considéré comme le chef principal de Te Uri o Hau par les autorités gouvernementales ('Registre des Chefs (circa 1865)', Daamen, Hamer et Rigby, *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, 1996, p. 170).

¹⁰⁷ Le père Maxime Petit arrive en Nouvelle-Zélande avec le second groupe de missionnaires le 14 juin 1839. Il ouvre la mission de Mangakahia en 1840, qu'il visite irrégulièrement depuis Hokianga jusqu'à

l'arrivée de Garin à Wairoa en septembre 1843. À partir de fin 1843, il devint le prêtre permanent de la mission d'Hokianga. Petit quitte la Nouvelle-Zélande le 6 avril 1852.

¹⁰⁸ Il est possible que cela soit Kaha qui sera baptisée par Viard sous le nom de Wikitoria (Victoria), le 25 décembre 1848, fille de Mata et Kawa.

¹⁰⁹ Emeretiana Kautaeawa, la femme de Tiperia Pouri, est baptisée par Pompallier le 4 février 1844. Fille de Peke et Hunoke, elle met au monde une fille Kataraina le jeudi 25 décembre 1845, baptisée par Garin (dimanche 24 mars 1844).

¹¹⁰ Tango fut baptisé par Pompallier sous le nom de Ruka le 4 février 1844. Il était le fils de Taiao et Watitiri.

¹¹¹ Probablement Taramainuku, voir samedi 31 août et mardi 7 septembre 1844.

¹¹² Le raisin européen, probablement importé au début du siècle, est un fruit qui s'adapta aisément aux conditions du nord de la Nouvelle-Zélande. E. J. Wakefield observe par exemple, chez Mariner, l'agent du négociant McDonnell dans la baie d'Hokianga « a vineyard, with three hundred and fifty vines of different sorts. » (*Adventure in New Zealand, from 1839 to 1844*, p. 113). Garin va amplement profiter de cette aubaine pour faire son propre vin de messe.

¹¹³ Peut-être pour Konihi ? (voir jeudi 29 février 1844).

¹¹⁴ Tiperia Pakeha, le fils de Tirarau et Tahinga, fut enterré par Garin le 3 septembre 1843.

¹¹⁵ C'est en avril 1844 que le 'Land Commissioner' Colonel Edward Godfrey tient à Tangiteroria les séances de la 'Land Commission Court' pour le district, suite aux décisions du Traité de Waitangi. Cette commission avait pour projet d'étudier la validité de l'achat de toute terre effectuée avant le Traité.

¹¹⁶ Les guerres napoléoniennes ont un étrange écho dans le contexte de la Nouvelle-Zélande du dix-neuvième siècle. Henry Williams de la mission C.M.S de Paihia était, avant de devenir ministre missionnaire en 1822, un lieutenant dans la marine de guerre britannique et servit lors des campagnes contre Napoléon (Robin Fisher, *Dictionary of New Zealand Biography*). À cette époque, dans la région de la Baie des Iles, les Français étaient surtout identifiés avec Marion Du Fresne, un commandant français qui fut tué alors qu'ils visitaient la Baie des Iles en 1772. Le père Séon note : « C'est ainsi [Marion] qu'on appelle les Français parmi les Maoris » (Lettre d'Antoine Séon, 28 octobre 1844, APMZ 208, Rome).

¹¹⁷ Ce pourrait être une référence au révérend John Hobbs, missionnaire wesleyen de Maungungu à Hokianga et qui eut une grande influence sur des chefs comme Waka Nene lors des événements de Hone Heke en 1845 (DNZB).

¹¹⁸ Kainga situé à quatre ou cinq heures de marche de Te Ripo. Pukeokui serait vraisemblablement situé à mi-chemin entre Whangarei et Tangiteroria. De là, Garin pouvait emprunter deux chemins différents pour revenir à sa station, l'un par Te Ripo (journal de 1844, p. 282-355), l'autre par Warekohe (journal de 1846, p.117). Le premier sentier fut emprunté également par le missionnaire CMS Colenso qui allait visiter Tirarau à Aotahi depuis Whangarei : il témoigne en 1836 être passé par « a neat, clean little village Puke-o-kui, desirably suited on a fertile plain ». Cette route était un sentier maori qui longeait la rivière Otaika dans la vallée, puis faisait passer par Maunu puis Pukeokui, franchir des collines avant d'atteindre la rivière Wairua (*Whangarei, the Founding Years*, p. 15 et extrait du journal de Colenso, 19 février 1836, ATL, cité dans *The Changing Times of Te Tirarau*, p. 36).

¹¹⁹ Selon E. R. Simmons, Edmond Powell aurait ouvert la première école catholique d'Auckland (*In Cruce Salus*, p. 32).

¹²⁰ Le père Jean-Baptiste Petit-Jean était chargé en 1844-6 de la station d'Auckland. Garin le retrouve cependant à Kororareka en avril 1845 et il s'y trouve toujours en 1846. Il semble cependant qu'il ait fait un séjour à Te Rawhiti en 1845, dans une mission temporaire (Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 117, 193 et 211-2 ; Simmons, *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, p. 30).

¹²¹ Elle sera baptisée sous le nom de Makarita le 21 avril 1844. Elle est la mère de Kapo (baptisé Perepe en mai) et la femme de Nihi.

¹²² La Baie de Kaipara se trouve à la jonction de différentes rivières dont Oruawharo et Otamatea à l'est et Wairoa, Wairua et Mangakahia au nord. C'est sur les rives de ces différentes rivières qu'étaient installés un certain nombre de villages maoris et d'établissement européens visités ou mentionnés par Garin. Au dix-neuvième siècle Kaipara était réputé pour ses prodigieuses forêts de kauri, disparues de nos jours.

¹²³ Maika semble être un rangatira du nord Wairoa impliqué dans le commerce de la résine de kauri avec des Européens. On apprend qu'en 1845 il veut s'unir à la fille de Hamiora (30 juillet 1845).

¹²⁴ Les tentatives de Garin à produire du vin aboutiront finalement, car en mars 1849, Garin recevra une lettre de la femme du gouverneur Grey, le remerciant pour son vin et lui expliquant que celui-ci a gagné un prix de 10 shillings à l'exposition de l'Agricultural and Horticultural Society (Lettre de S. L. Grey, MS 0669, bobine 12).

¹²⁵ Grégoire XVI (Bartolomeo Alberto Cappellari) fut Pape de 1831-1846.

¹²⁶ Crummer Williamson est un marchand d'Auckland (Journal de E. Meurant, *Diary of E. Meurant from 17th April to 24th December 1845*, mercredi 22 avril).

¹²⁷ Alexander Ross est l'un des colons irlandais catholiques dans le district à cette époque. Il figure avec Thomas Dwyer, John Dwyer, Marie Sullivan et M. Reynolds, dans les registres de baptêmes du père Petit de 1841. Il acquiert, le 17 décembre 1839, 300 acres de terre dont 150 seront reconnues par la commission du gouvernement le 22 octobre 1844, à Whakahunui (liste 7, 'Kaipara Old Land Claims', dans Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby. *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, p. 165). Il est marié à cette époque à Bridget Bethall (ou Bethel).

¹²⁸ Le tatouage maori est appelé moko et consiste en un tatouage du visage et du corps, une activité sévèrement condamnée par les missionnaires britanniques et français.

¹²⁹ Le nom maori de la Baie des Iles. Selon W. Yate « The Bay of Islands, properly so called from the number of islands with which it is studded, and denominated by the natives, *Tokirau*, or "the Hundred Rocks," is a remarkably fine and capacious harbour » (Yate, *An Account of New Zealand*, 1835, p. 20).

¹³⁰ Aterea (Andreas) Kuti est le fils du rangatira Te Arahi et Tira, baptisé par le père Petit le 25 septembre à Mangakahia.

NOTES DE MISSION : MAI – OCTOBRE 1844

T[ome] 2^d. 4^e v[olume] — mai – juillet 1844
Notes sur la mission.

[p.] 215

Mission.

Suite des notes de Mission

17 mai v[endredi]

confessions des Europ[éens]

Je vais en boat voir les Européens catholiques pour entendre leurs confessions, comme je le leur ai promis. Je dis la messe pour eux et nous partons. Tirarau vient avec moi. J'arrive chez M^e Ross, je la trouve occupée avec des naturels, je lui dis que je vais chez M^e Ruff et qu'en revenant je l'entendrai. Oui, me dit-elle. Je vais chez M^e Ruff, elle me fait déjeuner. Je lui dis que je viens p[ou]r entendre sa confession, lorsque le déjeuner est fini, je vois qu'elle ne pense pas à se préparer ; je lui demande si elle veut se confesser. Elle me répond qu'elle a tout lu le testament et qu'elle ne voit pasⁱ qu'il faille se confesser. Je lui apporte le texte : quorum remiseritis...ⁱⁱ de plus je lui explique que tout n'est pas dans la Bible... M^r Sam arrive, il me parle dans le même sens, nous discutons sans fin, il m'apporte force textes et ne cesse de parler. À la fin je lui dis ainsi qu'à M^e Ruff :

[p.] 216

1844 mai

confessions

Êtes-vous catholiques ? Oui, me répondent-ils. Eh bien si vous êtes catholiques, vous devez croire ce que la religion catholique vous enseigne, or la relig[ion] c[atholique] vous enseigne qu'il y a 7 sacrements, et le Concile de Trente vous dit que si vous ne le croyez pas vous êtes anathèmes. M^r Same [Sam] continue. Je lui dis : J. C. a dit : obéissez à vos prélats, or vous n'obéissez pas à ses prélats donc vous n'écoutez pas la parole de Dieu, vous désobéissez à Dieu. — Non je ne désobéis pas à Dieu. — Vous lui désobéissez parce que vous ne l'écoutez pas lorsqu'il vous dit : obéissez à vos prélats. — Quels sont vos prélats, quels sont vos prélats ? Vous êtes catholique, quels sont vos prélats ? — Mais je leur obéis. — Non, car vous me désobéissez, et je suis votre prélat puisque je suis envoyé ici par mon évêque et mon évêque par le pape. — Mais je n'obéis pas s'ils me commandent des choses qui ne sont pas dans l'Évangile. — Mais J. C. vous dit que vous devez leur obéir. — Mais, me dit-il, au sujet de la nécessité de la confession, les [217] paroles sont spirituelles et c'est par la prédication que nous obtenons la rémission de nos péchés. Alors je lui dis : Si les paroles sont spirituelles, vous direz peut-être aussi qu'il n'est pas nécessaire de recevoir l'eau dans le baptême pour être baptisé. Il m'avoue qu'il n'est pas nécessaire de recevoir l'eau et que J. C. dit que nous devons être baptisé[s] non plus du baptême de Jean mais dans le s[ain]t Esprit...

confessions

ⁱ « Nulle » *supra lineam* « pas ».

ⁱⁱ St Jean 20 : 23 (Jésus aux Apôtres) : « Quorum remiseritis peccata, remittunteris, et quorum retinueritis retenta sunt » (ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus).

Dieu, lui dis-je, donne-t-il son s[ain]t Esprit à tout le monde à chaque personne ? Oui, me dit-il. — Il le donne à chaque personne ? Oui, il le donne à ceux qui adorent Dieu par la foi. Mais, reprends-je, on ne peut pas adorer Dieu par la foi sans avoir reçu le s[ain]t Esprit, il faut donc que Dieu donne son s[ain]t Esprit auparavant à tous. Oui, me dit-il. Alors je vais lui chercher le texte où n[otre] S[eigneur] dit à ses apôtres qu'il leur donnera son Esprit, l'esprit de vérité que le monde ne peut recevoir.ⁱ Vous voyez donc, ajouté-je, que Dieu ne donne pas son s[ain]t Esprit à tout le monde puisque le monde ne peut pas le recevoir, maintenant je vous demanderai si vous

[p.] 218

1844 mai

confessions

l'avez reçu cet esprit de vérité ? Je n'en sais rien, me répond-il. Si vous n'en savez rien, pourquoi voulez-vous donc m'expliquer la Bible, si vous n'avez pas reçu l'esprit de vérité, vous ne pouvez pas comprendre la Bible et vous avez besoin d'une autre règle que votre propre jugement. Mais c'est assez finissons... Il m'accable de paroles, je ne puis finir, à la fin, je lui dis : Je ne suis pas venu pour discuter, je suis venu pour entendre les confessions des personnes qui désirent se confess[er]. Et si vous désirez controverser nous le ferons par écrit ; marquez-moi par écrit les points sur lesquels vous voulez avoir des explications, je vous répondrai par écrit et vous me répondrez aussi par écrit. Cela est accepté. Il me demande à ce que je l'éclaire sur la messe, sur la prière pour les morts et sur la confession. M^e Ruff me dit : Quand j'aurai[s] reçu votre écrit sur la confession et que j'aurai[s] été éclairée je me confesserai. Je les quitte donc et je reviens chez M^e Ross. Elle me [219]

confess[i]ons

questionne sur M^e Ruff et elle voit avec pitié qu'elle n'a pas voulu [sic] se confesser. Un instant après M^e Ruff vient me trouver chez M^e Ross. Elle me dit : que je partais peiné de ce qu'elle m'a dit. Je lui réponds que d'un côté je suis bien aise de recevoir leurs observat[i]ons mais que d'un autre côté je suis peiné, en effet de voir que des enfants de l'Église cathol[i]que chancellent dans leur foi. Je lui renouvelle encore les principes de notre Église ; et à la fin elle me dit qu'elle veut se confesser, je l'entends ainsi que M^e Ross. Je les quitte et en passant chez les Européens qui demeurent dans la maison de M^r Raynolds, j'entends le mari et la femme ; M^r Raymond me dit qu'il viendra dimanche. Je les quitte et je reviens à l'établissement.

19 d[imanche]

malades

Je vais en boat visiter Makarita. Je fais une courte prière ; en redescendant je vois Mange, elle paraît moins souffrir, je fais la prière du soir. Je les quitte et je vais à Kokopu¹ voir une femme malade Koke, je fais

[p.] 220

1844 may [mai]

aussi la prière du soir car ils m'ont attendu et lorsqu'ils ont entendu le bruit des rames, ils ont sonné la prière sur une houe qui a servi de cloche. Je finis par une instruction comme vers Mange. Je reviens à l'établisse[men]t. Il est très-nuit.

22 mer[credi]

escam, pain

ⁱ Extrait de St Jean, 14 : 15-17.

Lundi dernier j'étais à réciter mon office, j'en étais à ces mots : escam dedit timentibus se,ⁱ lorsque M^r Raynold's m'apporte un pain en me disant : Tenez voilà un pain prenez-en la moitié pour vous et moi je garderai l'autre. C'est un présent qu'il m'a fait.

paillasse

Hier j'ai cousu une mauvaise pièce de drap à une tappeⁱⁱ et j'ai inséré dedans 4 paniers de feuilles de gros bled ce qui me servira de paillasse et de matelat [sic], mes enfants ne cessent d'admirer ma paillasse : Il est bon son lit ! qu'il est joli son lit ! Il[s] me répètent cela au moins une dizaineⁱⁱⁱ de fois, ils se couchent dessus disant qu'il est bien tendre. Vraiment j'éprouve de la sensualité en pensant que je vais avoir un lit bien doux.

Il fait des averses très-fortes, cependant comme j'ai promis aux naturels d'aller les voir aujourd'hui, je vais en waka les [221]

taku aroha

voir, lorsque je suis sur le point d'aborder chez M^r Powel, nous sommes assaillis par une averse des plus fortes, mes 2 enfants ne cessent pas pour cela de chanter ; dans leurs chants ils disent : taku aroha ki taku matua, e mate i te ua nei e mahi roto^{iv}. Mon amour à mon père, qui est accablé sous cette pluie...

M^r Powel

J'aborde chez Nihi. Je me mets à l'abri et je mange quelques pommes de terre. Je me dirige chez M^r Powel. Il habite cette place depuis 3 semaines, il a eu aussi 2 enfants pour serviteur[s], l'un l'a quitté au bout d'une 12^{ne} de jours, je ne sais pour quelles raisons, l'autre ne veut rien faire, il se moque et se rit de tout ce que son maître lui dit, il donne à manger à tous les naturels qui arrivent, M^r Powel en est tout à fait mécontent. Plusieurs naturels viennent parler à M^r Powel, je leur sers d'interprète. Ils sont si avides de tabac et d'habits que quand il y a un Européen nouvellement arrivé, ils viennent l'assaillir de demandes semblables à des oiseaux de proie qui ayant découvert leur proie s'assemblent et se précipitent sur elle pour la dévorer.

[p.] 222

1844 mai

M^r Powel se plaint de ce que les naturels entrent dans sa maison, s'en emparent et s'assoient sur les lits où ils s'établissent comme chez eux. Je leur fais cette observation de la part de M^r P[owel]. Ils me répondent que si sa maison était une maison de planches ils n'entreraient pas, mais comme c'est une mauvaise maison, ils y entrent tous, &^c &^c... Il me fait souper ainsi que mes enfants.

controverse

Je demande à M^r Powel s'il a rempli le devoir pascal,^v il me répond que non ; ensuite il me dit qu'il s'est bien confessé, mais que jamais il n'a communie. Son frère qui était prêtre, lui avait promis, me dit-il, de lui donner le pain et le vin ; cette parole me donne des soupçons, je le questionne et je vois qu'il est du sentiment de ceux qui veulent recevoir la s[ain]te communion sous les 2 espèces, il me cite à ce sujet les passages de s[ain]t Jean...^{vi} Je

ⁱ Garin trouve l'arrivée de Raynolds bien à-propos puisqu'il était en train de réciter le chapitre 110, verset 5 du Livre des Psaumes, un verset répété après dîner dans la tradition catholique : « Lui qui a donné de la nourriture (*escam*) à ceux qui le craignent ».

ⁱⁱ Ce mot est clairement déchiffrable par « tappe » ou peut-être « toppe » dans le *ms* original, mais le sens reste mystérieux.

ⁱⁱⁱ « Dixaine » est une variante orthographique des environs de Lyon.

^{iv} « ... Sous cette pluie et qui travaille à l'intérieur »

^v La loi de l'Église oblige les catholiques à recevoir la communion une fois par an lors de la saison de Pâques.

^{vi} St Jean 6 : 48-49.

réponds à cela par le texte : celui qui mange ce pain ou boit ce calice indign[ement] se rend coupable du corps et du sang du S[eigneur].ⁱ Ensuite je lui fais mes réflexions, je lui dis qu'il y va de son salut, que puisqu'il est catholiqu[ue], il est tenu de suivre la foi catholique &^c &^c. [223] Je n'ai pas fini qu'il m'adresse cette question : Avez-vous connu M^r James Jonhson [Johnson] ? Alors il se met à me raconter un voyage qu'il a fait avec lui, je vois bien que mes réflexions ou le touchaient peu ou mettaient le trouble dans sa conscience, car il m'interrompt pour me parler de bagatelles. Il me parle pendant plus de demi-heure et je suis si peiné de voir que cet homme que je croyais catholique est dans une erreur qui le rend protestant ; il a dû lire sur ma figure combien j'ai été affecté de cela, d'autant plus qu'il a un naturel baptisé à son service et que plus tard il peut insinuer son erreur d'autant plus facilement qu'il est catholique. M^r Powel est encore plus mal logé que moi, il n'a point de porte, il n'a aucune batterie de cuisine, il n'a que quelques couvertures pour lit. Après avoir bien parlé il me montre son lit et me dit : Celui-là est pour vous. Je refuse mais il insiste et je couche dans son lit, j'ai fait la prière.

23 j[eudi]

Ce matin M^r Powel appelle Ruka, il lui fait mettre le déjeuner sur le feu. Je déjeune ainsi que mes 2 enfants, il leur donne un bon morceau de porc et du thé bien sucré. Les naturels viennent encore et après avoir parlé pour eux je pars, je recommande à Ruka de se rappeler

[p.] 224

1844 mai

taku wakatakariri

les recommandations que je lui ai faites hier soir. Je mange un gros bled chez Nihi, je vois la malade. Je me propose de lui donner bientôt l'extrême onction. Lorsque je suis sur le point d'arriver chez Tiperia, la pluie nous arrose, mes enfants chantent : taku wakatakariri ki te ua nei i mate ai taku matua e : *ce qui m'indigne, c'est cette pluie qui rend mon père malade*. Je fais cette réflexion, en comparant mes enfants avec ceux de M^r Powel, que la religion a un grand empire sur les esprits, et que si les Européens veulent se faire craindre en commandant avec toute l'autorité d'un maître, ils peuvent se faire craindre mais difficilement ils se feront aimer ; bien plus au lieu de se faire craindre ils se font parfois mépriser. Voilà le 9^e mois que je suis avec mes enfants, je n'ai pas encore eu de graves sujets de plainte. Ils m'aiment et je les aime.

malades

Je vois Mange, elle va mieux, je m'arrête aussi chez Koke, elle va mieux. La mère de Matiu m'appelle pour voir son enfant qui s'est brûlé la main. Je le pense [sic] avec des pommes de terre rapées. [225] Je lui enverrai un autre remède, je vois Haki [Paka]. Il me reçoit bien. Je lui parle du refus que je lui ai fait au Pa du pendant d'oreille de Matiu, mais que je ne savais pas que c'était lui qui me le demandait. J'avais entendu Te Ara au lieu de Paka. J'ajoute que si j'avais su que c'était lui je lui aurais parlé différemment. Il me dit qu'il a été un peu en colère à la vérité mais que c'est passé. Il me dit qu'il fait toujours la prière. Il me demande un remède pour un puku. Je lui fais porter du sel mouillé avec de l'eau céleste.ⁱⁱ

24 v[endredi]

Je vais trouver les Européens dans le bas de la rivière p[ou]r entendre leurs confessions. Je vais chez M^c Ruff. À peine suis-je arrivé, que M^r Sam m'aborde, je suis à me chauffer les pieds, M^c Ruff prépare à déjeuner, M^r Ruff me parle de souliers, et M^r Sam trouve aussi une place pour me dire qu'il a lu la lettre que je lui ai envoyée, qu'il trouve bien ce que je lui ai

ⁱ I Corinthiens 11 : 27.

ⁱⁱ Une solution de sulfate, qui devient caustique lorsqu'elle est appliquée en usage externe. Utilisée en frottement sur les ulcères, elle permet de stimuler les tissus et d'accélérer la guérison (Macpherson, *Black's Medical Dictionary*, p. 115).

dit mais qu'il a vu un texte dans la Bible qui dit qu'il faut communier sous les 2 espèces. Je lui dis alors : M^r Sam avez-vous fait ce que je vous ai dit ? (car ce n'est pas en parlant de souliers

[p.] 226

1844 mai

controverse

et au bruit des apprêts d'un déjeuner qu'on peut parler comme il faut d'affaires de cette sorte). Avez-vous, lui dis-je, mis par écrit les observations que vous avez à me faire ? Oh ! me répond-il, je n'ai ni papier, ni plume, ni encre. Vous pouvez, lui dis-je, trouver tout cela ici ; il n'y a pas de meilleur moyen de discuter que par écrit, autrement nous parlons beaucoup sans bien nous entendre. Je vous le répète mettez-moi par écrit les observations que vous avez à me faire. Il me répond, oui, et il se retire. Je pense qu'il va le faire, mais il va chercher une lettre qu'il lit en son particulier. Je déjeune et après déjeuner M^r Ruff vient me présenter la lettre que M^r Sam lisait. C'est une lettre adressée par M^r Buller à M^r Ruff. Celui-ci avait demandé à M^r Sam s'il y avait un purgatoire, M^r Sam lui avait répondu qu'il n'en savait rien, alors M^r Ruff était allé le demander à M^r Buller qui lui a écrit cette lettre. Je lui demande la permission de l'emporter et de la lire en particulier, afin que je puisse y répondre, il me permet, il me [227]

controverse

prête en même temps une brochure wesleyenne. C'est un journal annuel. Il me permet aussi de l'emporter avec moi. Puis il me demande s'il peut lire ma lettre que j'ai écrite à M^r Sam. Je le lui permets volontiers. Cependant M^r Sam brûle du désir de m'accabler encore de textes, et tout en lui disant que je veux qu'il me réponde par écrit à ma lettre, j'entre encore en discussion sur d'autres point[s], je lui dis : Si vous ne me répondez pas par écrit à ma lettre j'en conclus que vous êtes convaincu, et si vous avez des observations à me faire, répondez-moi directement à la question. — Il n'y a qu'une chose, me dit-il, que je ne trouve pas bien dans l'Église cathol[ique]. C'est la communion sou[s] une seule espèce. Mais, lui dis-je, vous condamnez donc toute l'Église catholique qui a toujours cru qu'on pouvait le faire. Oh ! non, mais je lis dans la Bible qu'il faut pour avoir la vie éternelle recevoir le corps et le sang de J. C. Cela est vrai dans votre sens, mais encore, lui dis-je, vous voulez juger ici tous les fidèles, tous les prêtres, tous les évêques, tous les papes. — Oh non, je ne veux juger personne. — Pardonnez-moi vous vous établissez juge, ce n'est pas à vous de dire je comprends ainsi, c'est à vous d'obéir

[p.] 228

1844 mai

à l'Église et lorsque vous refusez de lui obéir vous voulez la juger. — Non je ne dois juger personne. — Vous la jugez par la même...

contro[er]se

Je lis dans l'Évangile qu'on peut être sauvé par la foi en J. C. Cela ne suffit pas, lui dis-je, il faut encore observer ses command[ements] — Je les observe — Non vous ne les observez pas ; Combien y a-t-il de sacrements ? — Un seul — Lequel ? — L'Eucharist[ie] — Qui vous l'a dit ? — Je lis dans l'Évangile qu'il faut recevoir le corps et le sang de J. C. — Qui vous a dit que cela est un sacrement et qu'il n'y a que celui-là ? je vais vous prouver que vous n'observez pas tous les command[ements] et qu'il y a peut-être plus d'un sacrem[en]t, moi je vous dis (et il m'est peut-être bien permis de l'interpréter ainsi) que vous êtes obligé de laver les pieds aux autres, J. C. après avoir lavé les pieds à ses apôtres leur dit de faire de même entr'eux,ⁱ le faites-vous, l'avez-vous fait ? Il est embarrassé, il réfléchit, il me répond :

ⁱ S^t Jean, 13 : 1-20.

L'occasion ne s'est pas présentée. — Mais vous trouvez tous les jours des personnes auxquelles vous pouvez laver les pieds. Il est embarrassé, il sourit, et me dit : Mais personne ne vient me trouver [229] pour que je lui lave les pieds. — Eh bien, lui dis-je, me voilà, voici mes pieds, vous pouvez me laver. Il ne me répond rien de solide. Il balbutie.

controverse

Pour la confession, il ne la trouve pas exprimée dans la Bible ; il me demande le passage. Les péchés, lui dis-je, que vous remettrez... C'est bien, me dit-il, mais c'est par la foi que les péchés sont remis. C'est en entendant prêcher l'Évangile. — Soit encore M^r Sam, je suis prêtre, je viens aujourd'hui vous trouver pour remettre vos péchés ou pour en retenir, par quel moyen pourrai-je savoir ceux que je dois vous remettre ou ceux que je dois vous retenir ? Si j'ai la foi, me dit-il, en la parole de Dieu que vous me prêchez, j'obtiens le pardon de mes péchés. C'est bien mais puisque je dois vous remettre vos péchés ou vous les retenir je ne puis pas le faire sans savoir si vous avez la foi, qui me fera connaître que vous avez la foi ? — Je vous le dirai. — Très-bien vous me le direz ou vous me le confesserez, de même pour savoir si vous croyez à toute la parole de Dieu que je vous annonce je vous demanderai si vous y croyez et vous me le direz. Dire ou confesser c'est la même chose. Voyez-vous M^r Sam, vous ne

[p.] 230

1844 mai

vouliez pas faire votre confession et voilà que vous venez de la commencer.ⁱ

controvers[e]

Pour la prière pour les morts, je ne trouve pas cela dans la Bible. — Je vous ai dit dans ma lettre que si vous n'admettiez pas les 2 textes du livre des Maccabéesⁱⁱ vous n'étiez pas catholique, or vous m'avez assuré que vous étiez catholique. — Je ne vous ai pas dit positivement[en]t que j'étais catholique. — Vous me l'avez dit expressément : are you Catholic, — Yes I am Catholic — Who is your pastor ? — Yourself, vous m'avez répondu — J'appuie fort sur ces textes : qui vos audit me audit... si non audierit Ecclesiam... Mementote praepositorium vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei, imitami fidem...&^c, &^c. Dans une circonstance où il m'apporte encore un texte je lui dis qu'il s'établit juge, lui seul contre toute l'Église. Non, me dit-il, je crois avec l'Église d'Angleterre, mais qui a établi [sic] l'Église d'Angleterre ? — C'est Luther et Calvin. — Eh bien Luther était un seul individu, il a jugé lui seul toute l'Église. — Il a vu que l'Église était dans l'erreur. — Donc [231] il l'a jugée et il n'a pas obéi à Dieu qui dit d'écouter l'Église, qui est la colonne et le fondement de la vérité et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

contro[er]se

Il me demande si on peut se sauver dans la religion protest[ante]. Je lui dis qu'on peut s'y sauver très-difficilement et que ceux qui s'y sauvent ce sont les personnes ignorantes qui ne connaissent pas la religion catholique et qui observent les commandements de Dieu. Mais pour vous, ajouté-je, je crois que vous ne vous sauverez pas dans la religion protest[ante] car vous connaissez l'Église catholique et vous refusez de lui obéir. Était-il permis aux personnes qui entendaient prêcher l'Évangile par la bouche des apôtres de ne pas les croire ; celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, vous entendez prêcher la vérité et vous refusez d'y croire. J. C. dit à ses apôtres qu'il leur donnera son esprit, l'esprit de vérité que le monde ne

ⁱ Hébreux 13 : 7. Garin veut démontrer à Sam que les simples fidèles doivent écouter leurs prêtres qui sont des modèles dont il faut imiter la foi.

ⁱⁱ Il y a quatre livres des Maccabées qui décrivent le combat des Juifs contre les Grecs. Les livres I & II existent seulement dans le Septuagésime grec, mais, selon le deutérocanonique, ils ont l'autorité des Écritures. La référence à la prière des morts se trouve dans II Macc 12 : 39-45 (W. R. F. Browning, *A Dictionary of the Bible*, 1996, p. 237).

peut pas recevoir, pouvez-vous me dire si vous avez reçu cet esprit de vérité ? — Non — Eh bien voyez-vous, je vous dirai que la Bible entre vos mains est-ce qu'un fusil est

[p.] 232

1844 mai

controverse

entre les miennes ? si je voulais aller faire l'exercice avec les soldats, je ne saurais pas m'en tirer. Je ne saurais pas me servir de mon fusil ; ainsi en est-il de la Bible entre vos mains. — Il ne m'est donc pas permis de la lire. — Puisque vous en faites un tel usage, non, il ne vous est pas permis, vous devez recevoir le sens de l'Écriture de la bouche de ceux que Dieu a placé pour vous instruire. Et dedit quosdam apostolos, quosdam autem prophetas, quosdam vero, Evangelistas quosdam pastores et doctores... in opus ministerii...ⁱ Posuit episcopos regere ecclesiam Dei.ⁱⁱ J. C. a placé les évêques pour régler l'Église et c'est vous qui voulez régler les prêtres, les évêques et les papes ? Cela ne peut pas s'admettre. J'appuie fort sur ces textes.

Il m'objecte la prière en langue latine pour la messe, s[ain]t Paul dit que celui qui prie doit prier de manière à être compris.ⁱⁱⁱ Donc, lui dis-je, lorsque je prie je [233]

controv[er]se

dois prier à voix assez haute pour que chacun puisse m'entendre. — Oui — Mais si l'église est d'une étendu[e] immense comme il y en a, je serai donc obligé de prier de toutes mes forces pour être entendu de tous ; et si je n'ai pas les poumons assez forts, il s'ensuivra que je ne pourrai pas être ministre de J. C. Il ne me répond rien à cela, je lui fais comprendre que s[ain]t Paul parle ici de l'instruction qu'on doit donner au peuple, mais que quand on ne fait que prier pour soi-même ou pour les autres c.-à.-d. pour que Dieu accorde des grâces aux autres il suffit de prier de manière à être entendu de Dieu.

Dans le cours de la discussion il m'a dit que c'était dans la Bible qu'on devait chercher la vérité. Je l'ai poussé, et il m'a avoué que tous les hommes, même[s] les Maoris, étaient tenus de savoir lire, bien plus je les [sic] pousse plus loin, il a fallu m'avouer qu'ils devaient apprendre l'hébreu et le grec, car lui ai-je dit, vous prétendez que dans nos versions de la Bible nous allons contre le texte hébreu ou grec, il est donc nécessaire de savoir l'hébreu et le grec pour voir la juste vérité.

[p.] 234

1844 mai

controverse

Après cette discussion, je demande à M^e Ruff si elle est disposée à se confesser. Elle doute, dit-elle, elle aime mieux attendre que je sois revenu de Kororareka, elle viendra à ma maison un dimanche pour se confesser. Je la quitte. Je viens chez M^e Ross qui me dit que M^e Ruff est allée dimanche dernier à la chapelle de M^r Buller. M^e Ross se confesse. Je la quitte et je vais trouver M^r Linch,² il se confesse ainsi que M^r Raydmond [Raymond]. Je vais chez Paikea pour y coucher, je fais la causette dans la soirée. On me sert des pommes de terre et 2 pigeons.

visite à Paikea

ⁱ Éphésiens, 4 : 11-13 (Et il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs...)

ⁱⁱ Ce texte ne provient pas des Écritures mais d'un document ayant probablement été ajouté par le Concile de Trente soucieux de renforcer un système hiérarchique au sein de l'Église.

ⁱⁱⁱ Première Épître de Paul aux Corinthiens, chapitre 14.

Dans le courant de la soirée je cherche une occasion favorable de glisser un mot de religion lorsque Paikea me dit : Ne fais-tu pas la prière ? Mais, lui réponds-je, il n'y a personne pour la faire avec moi. — Oh, il y en a quelques-uns par là qui font une prière noa [informelle]. Eh bien prions. Je fais la prière et 5 ou 6 jeunes gens répondent avec mes 2 naturels, c'est la 1^{ère} fois que je fais la prière. Je leur fais une instruction sur la véritable [235] Église...

25 s[amedi]

communion

Le lendemain matin je fais encore la prière, et je redescends chez les Européens pour dire la messe chez M^e Ross et lui donner la communion. Cela fait, elle me fait déjeuner avec mes 2 naturels, je serai rendu trop tard à ma maison pour jeuner c'est pourquoi j'accepte à déjeuner. Puis je pars aussitôt par la marée contraire et par les eaux grossies par la pluie, hier et aujourd'hui je reçois de bonnes averses. Je suis de retour vers les 2 ou 3 heures. M^e Ross m'a donné une bouteille de lait et un morceau de pain. Je donne en retour du sucre un tiers de livre à son mari. M^r Ross et M^r Wuillson [Wilson] viennent me trouver. Ils me demandent des nouvelles de M^r Sam et lorsque je leur dis qu'il n'admet qu'un sacrement, ils partent par un éclat de rire et me disent qu'il n'est ni catholic [sic] ni protestant.

26 d[imanche]

Pentecôte, Kapo

Je baptise Kapo, Perepe.³

Pari Pauroⁱ m'envoie[e] sur un korariⁱⁱ un écrit dans lequel il me dit si je resterai toujours sans l'aller voir, car il s'est fait tapouerⁱⁱⁱ peu de semaines après son baptême.

[p.] 236

1844 mai

Pauro, moko

Je lui réponds que j'ai été bien peiné de ce qu'il s'était fait tatouer, mais qu'il peut venir me trouver et que quand je verrai son repentir ma peine cessera &^c. Il vient, je lui parle et je lui demande de s'expliquer sur tout ce qu'il m'a écrit. Il me dit que cette faute ne touchant personne autre que lui ka pai,^{iv} mais si elle touchait quelqu'autre ka kino,^v ainsi un puremu serait grand mais cela est peu de chose. Je lui explique ma façon de penser, il me dit qu'il n'a pas fait cela pour plaire aux femmes, mais Maeaea qui s'était fait tatouer et avait donné un fusil double pour prix du tatouage trouvait que c'était un trop grand prix. Il avait donc dit à Pauro de se faire tatouer aussi pour que le prix donné fut juste. Je lui dis que la faute n'est pas si grande mais je pense que c'est une excuse, car il me dit ensuite qu'il veut se faire tatouer aussi de l'autre côté pour que cela soit régulier, je lui dis alors qu'il ne se repent pas. Il me dit : Je donne une partie de mon corps à Dieu et l'autre à Satan, mais bientôt je donnerai tout mon corps à Dieu. [237] Je lui dis que lorsqu'une épine est entrée dans un doigt on souffre tant que l'épine reste, de même, je souffrirai tant que je le verrai dans cette disposition, je l'engage beaucoup à s'en tenir là, il me dit qu'il réfléchira à cela.^{vi}

ⁱ « Pari » *supra lineam*, voir vendredi 12 avril 1844.

ⁱⁱ Ici la feuille de phormium tenax, aussi appelée flax ou lin de Nouvelle-Zélande.

ⁱⁱⁱ Néologisme de Garin formé sur « tapu » et « tatouer ».

^{iv} « Ça va ».

^v « C'est mal ».

^{vi} Pauro essaie de faire comprendre à Garin qu'il s'est fait tatouer par utu et non par vanité, cet acte était sévèrement condamné par l'enseignement des missionnaires. L'idée classique de la beauté maorie était pour les hommes d'être tatoués sur le visage et sur certaines parties du corps et les femmes sur le menton. Le tatouage avait lieu généralement au moment de la puberté. Cet épisode montre dans une certaine mesure la compréhension de la condamnation de la vanité par les principes chrétiens.

27 l[undi]

M^r Powel

M^r Powel vient me trouver. Il croit que c'est aujourd'hui dimanche. Je vais avec lui trouver Tirarau pour le pound en question, il promet à Tirarau de lui acheter des effets p[ou]r un pound lorsqu'il ira à Kororareka, et cela comme présent pour vivre en paix avec eux, mais non pas comme prix de sa prétendue faute. Tirarau accepte et nous n'allons pas chez M^r Buller.

28 m[ardi]

pikau

Les naturels viennent me trouver pour faire un arrangement avec moi concernant ceux qui doivent aller à Kororareka. Je leur propose 3 prix : ou 2 chemises, ou 1 chemise et 2 livres de tabac ou 4 livres de tabac. Je leur demande si cela leur convient afin qu'ils n'aient rien à réclamer après,

[p.] 238

1844 may

préparatif du départ

mais je m'aperçois bientôt que j'ai mal fait de m'y prendre ainsi, car chacun me demande quelque chose de plus. L'un une couverture, l'autre 1 livre de tabac en sus... Ils n'en finissent pas, à la fin je me fâche ; une autre fois je leur dirai : voilà mon prix ; ceux qui le trouvent bon viendront tel jour et cela sera conclu. Nous convenons de partir demain. Ils me demandent un prix pour le waka de Rako, 1 boîte de capsule[s] pour ce voyage et une autre boîte id. pour un voyage précédent qui n'a pas été payé.

lettre à M^r Ruff

Je prépare une lettre que j'enverrai demain à M^r Ruff en réponse à une lettre sur la non-existence du purgatoire.

29 m[ercredi]

départ

Je pars pour Kororareka, je vois la malade Makarita en passant, je cherche à lui donner l'extrême onction, lorsque son mari vient en criant et clabaudantⁱ : Qu'est-il besoin que je vois cette malade &^c... Il me dit que quoiqu'elle ait été baptisée, son espritⁱⁱ se présente à lui toutes [239]

provisions

les nuits pour l'inquiéter, de plus, il me dit pourquoi j'ai baptisé son fils Kapo puisque je ne lui ai point donné de chemise. Je lui réponds avec beaucoup de calme et de douceur et à la fin il se calme. Il me dit qu'il consent à ce que je donne l'extrême onction à sa femme, ce que je fais et de là je me dirige chez M^r Powel, qui m'a préparé une soupe et qui me donne 2 pigeons pour ma route. M^r Dwyer à qui j'avais fait demander un pain me l'a envoyé et de plus un canard par-dessus. 8 à 10 naturels viennent avec moi dans le waka de Rako, M^r Powel a fait boire le thé à tous mes compagnons de voyage. Matiu vient aussi avec moi, Kaperiere reste et lorsque je lui touche la main en me séparant de lui, les larmes lui viennent aux yeux.

ⁱ Familièrement : « crier, faire du bruit mal à propos et sans sujet » (*Dictionnaire de L'Académie française*, 6e édition (1832-5)).

ⁱⁱ « Âme » *supra* « esprit ».

Nous nous embarquons sur le grand waka de Rako, nous avons de la peine à remonter le courant, nous sommes à Titoki à la tombée de la nuit, nous y dormons sous le toit ou la maison de Tiperia.

[p.] 240

mai 1844

comité simulé

Pour souper nous mangeons des kumara [patates douces]. Le même soir mes naturels imitent un comité :ⁱ l'un fait le protestant, l'autre le catholique [sic], un 3^e tient en ses mains une feuille d'arbre et un morceau de bois et il imite le secrétaire. Lorsque le protestant dit quelque proposit[ion] fausse, le secrétaire lui dit : Écris cela ; signe-toi. Matiu fait le protest[ant]. On lui demande à qui J. C. a-t-il donné son pouvoir ? — aux apôtres :ⁱⁱ — Les apôtres l'ont donné à qui ? Ko wai hoki ka kite,ⁱⁱⁱ répond Matiu qui se souvient de cette réponse qui fut faite à une pareille question par un ministre au p[è]re] Comte.

30 j[eudi]

Te Ara malade

Nous nous endormons, et le matin longtemps avant le jour les naturels font cuire les pommes de terre et mes 2 pigeons. Nous faisons la prière. Je leur donne un pigeon et cela les met entrain, nous remontons encore un bout de rivière jusqu'à Waitomotomo^{iv} et nous laissons le waka à l'eau. Sur les 2 ou 3 heures Te Ara se trouve très-fatigué, on l'attend. On décide qu'il faut coucher dans la forêt ; [241] je conseille au malade de s'en retourner ; je leur dis selon notre coutume lorsque quelqu'un tombe ainsi malade, il retourne avec 2 autres personnes ; et si le malade ne peut plus aller, l'un le soigne et l'autre va chercher du secours, mais je connais son mal. Il n'y a pas le moindre danger, c'est pourquoi je ne parle pas de rester et de retourner avec lui. Mais ce à quoi je pensais intérieurem[en]t, les naturels me le disent ouvertem[en]t et j'admire leur précaution : Eh bien ! nous selon nos usages, le prêtre doit rester et retourner avec le malade. Je leur dis alors que c'est aussi notre devoir mais que comme je connais sa maladie, je lui conseille de s'en retourner afin de ne pas se fatiguer par la longue route qui nous reste à parcourir. Je lui touche le pouls, et je lui dis : Ce n'est rien demain tu seras mieux. Enfin nous arrivons auprès d'un ruisseau. C'est là que nous allons passer la nuit. Je leur dis : Si la maladie demain est plus grande je retourne avec lui, mais si elle a diminué, il retournera

[p.] 242

mai 1844

Européen égaré

avec 2 de vous autres. Ils approuvent.

forêt

Nous avons rencontré ce matin un Européen qui allait de Wangar[e]i à Kororareka mais qui s'étant égaré, avait déjà couché 3 nuits dans les forêts et se trouvait tout au plus à une demi-journée du point de son départ, il nous joint et je partage mon pain et mon porc avec lui car il

ⁱ Imitation des débats publics opposant missionnaires catholiques et anglicans ou wesleyens.

ⁱⁱ Jean 14 : 15-17. Garin n'a pas indiqué de marque de ponctuation mais le sens du texte laisse penser qu'il y a une question et une réponse à ce niveau dans le texte.

ⁱⁱⁱ « Et qui pourrait savoir cela ? » (les wesleyens ne croient pas en la succession apostolique).

^{iv} Vraisemblablement un campement ou un lieu-dit situé sur la rivière Wairua, un peu avant les chutes de Omiru (de nos jours Wairua). Il était impossible de remonter plus haut la rivière à partir de cet endroit. Garin laisse son waka et de là s'engage dans l'intérieur des terres par Purua jusqu'aux environs de Kawakawa.

n'a plus de nourriture. Le soir pendant la nuit, il me fait une multiplicité d'objections en forme de questions mais d'une manière honnête ; je converse longtemps avec lui, il n'est pas des plus savants.

J'écris une lettre à Kororareka en cas que je retourne demain avec le malade. Je donne un remède au malade, du laudanum.ⁱ

31 v[*endredi*]

Nous nous éveillons, je demande au malade s'il se trouve mieux, il répond que oui, et quoique je lui conseille de retourner, il dit qu'il se sent le courage de continuer, mais il a de la peine ; il se repose tous les 40 ou 50 pas aux montées. Dans le cours de la journée l'air est frais, je reste avec le malade par [243]

malade

derrière et je me repose lorsqu'il se repose pour ne pas l'abandonner. Je lui donne de temps en temps une goutte du vin que j'ai apporté avec moi en cas de besoin ; dans un moment où le vent est très-froid, les naturels s'arrêtent et font un bon feu pour réchauffer leur malade, cette attention est digne de remarque. Nous arrivons chez Ruku au clair de la lune vers les 8 heures.

Juin

1^{er} s[*amedi*]

Je voudrais aller le même soir à Kororareka mais les naturels m'observent que nous chavirerons, car le vent est trop fort, nous passons donc la nuit chez Ruku et le matin nous descendons la rivière et nous arrivons à Kororareka le samedi vers les 10 heures du matin. Je trouve le p[ère] Bâty⁴ au lit, il a mal à la jambe.

2^d d[*imanche*]

3^e l[*undi*]

On s'occupe de faire les achats.

4 m[*ardi*]

On finit les pikau. Lorsque tout est prêt ; j'appelle les naturels un à un et je leur distribue leurs pikaus, l'un pèse 69 livres, un autre à peu près autant. Je crains qu'ils ne fassent difficulté mais ils

[p.] 244

juin 1844

départ de Koror[areka]

ne se plaignent pas ; il y a 12 pikau compris celui de mon naturel Matiu. Ils portent leurs pikau au waka et déposent celui des indiennes et chemises dans le fond du waka où l'eau ne tarde pas de paraître en sorte que ce pikau se trouve un peu endommagé. Nous allons réciter un Pater et un Ave à la chapelle et nous voguons. Il est 3 h. après midi. Nous couchons chez Ruku.

5 me[*credi*]

Là je donne 10 fig[ues] p[ou]r le waka et 2 à Ruku. Te Arahi à qui j'ai donné le four me dit de l'échanger parce qu'il est rangatiraⁱⁱ et il ne porte pas cela sur son dos. Ils s'arrangent

ⁱ Le laudanum est le nom usuel d'une teinture d'opium, administrée pour ses propriétés stimulantes (Macpherson, *Black's Medical Dictionary*, p. 328 et 425).

ⁱⁱ Le dos des chefs était *tapu*, donc ils ne portaient rien sur leur dos mais cette ancienne coutume était en train de changer.

entr'eux, et le départ se fait mieux que je ne l'espérais, ils ne se plaignent pas beaucoup du poids. Nous passons du côté du kainga de Himi [Peru] afin que nous puissions trouver des pommes de terre. Les naturels préfèrent trouver des pommes de terre sur leur route plutôt que d'en porter sur leur dos déjà bien chargés. Te Witu [245]

route, déjeuner

m'avait prévenu qu'il était faible depuis son ancienne maladie, de préparer en conséquence un pikau léger, ce que j'ai fait. Wata à qui j'ai donné le pikau de la ferraille se trouve trop chargé car c'est un enfant de 10 à 12 ans. Je lui dis donc de sortir les serrures, je les porterai, mais un naturel, celui que je croyais un des plus chargés me les demande, je les lui donne. Je ne prends pas de la nourriture avant les naturels. Je crois à tout moment qu'ils vont déjeuner mais pas du tout, ils ne mangent que vers midi. Ce qu'ils font tous les jours, et le soir, ils mangent à la nuit.ⁱ Je suis surpris que quelques pommes de terre cuites sur un feu de flammes puissent leur donner même la force de marcher. Pour moi, les jours suivants, je me munis d'un morceau de pain que je mange lorsque je sens le besoin. Nous arrivons à quelques maisons postiches

[p.] 246

juin 1844

Anatipa

chez Anatipa Peru fils de Ruku, là il y a beaucoup de naturels. On reçoit mes 12 avec beaucoup d'amitié, on leur propose de manger les pommes de terre, les naturels ne savent pas refuser. Ils acceptent, il est à peu près 3 heures, mais avant qu'on ait fait chauffer les pierres du hangī,ⁱⁱ avant que les pommes de terre soient cuites, il s'écoule une ou 2 heures, et lorsqu'on a fini il est bientôt nuit. Ils me demandent à coucher là ; quoique j'aurais bien envie de continuer j'aime mieux tourner l'affaire autrement. Je leur annonce que comme nous sommes avec un peuple *bienveillant* atawai, il faut coucher chez lui, ils sont très-flatté[s] de mon compliment. Nous faisons la prière, je leur fais une instruction. Nous causons puis nous nous endormons.

6 j[eudi]

Te Witu, sa pipe

Au point du jour, je sonne la prière, après la prière 2 ou 3 mots et nous nous mettons en route dans la forêt. Te Witu a vomi ce matin. Il est fatigué, il va le dernier. Je le suis. Il se repose, je le dépasse d'une 40^{ne} de pas, je me retourne et je ne le vois plus, j'attends, il ne vient pas, je retourne sur mes pas, il a disparu. Je vois son pikau. J'appelle, [247] personne ne répond, je suis inquiet, j'appelle d'un côté et de l'autre, je ne puis être entendu ni de ceux qui précèdent ni de Te Witu. Alors je retourne du côté du kainga que nous avons laissé, et bientôt je le rencontre et la première parole qu'il m'adresse [sic] c'est qu'il avait oublié sa pipe !! De temps en temps je lui donne une goutte d'eau de vie, un morceau de pain... Un naturel Ko Te Muri vient avec nous à Mangakahia. Nous arrivons sur le soir dans la grande forêt Purua.⁵ Les naturels me proposent d'aller passer chez Hamiora,⁶ j'accepte.

ⁱ Yate fait le même commentaire sur le fait que les Maoris prenaient seulement deux repas par jour. Ils mangeaient tard dans la matinée (après 11 heures) et ensuite la nuit (Yate, *An Account of New Zealand*, p. 108-9).

ⁱⁱ Un four placé dans la terre. Une excavation ciculaire était creusée dans laquelle un feu était allumé. Des pierres étaient ensuite placées sur le feu, puis arrangées au fond du four ainsi créé et recouvertes avec des feuilles. La nourriture était ensuite placée au-dessus de ces pierres, arrosée avec de l'eau, puis le tout était recouvert de terre afin de conserver la vapeur permettant la cuisson. Cette manière de cuire les aliments était communément employée et n'était pas une vue inhabituelle pour Garin. Cependant, il ne peut s'empêcher (quelques pages plus loin) d'admirer et de décrire la mise en place de l'un de ces fours improvisés en pleine forêt par ses compagnons de route, voir page 267-8.

forêt

Nous couchons dans la grande forêt, nous construisons une maison pour la nuit et après la prière, une instruction et le waiata, je passe la soirée à lire et nous nous endormons. Je fais faire un feu vis-à-vis de moi. Mon lit est si court à cause des pikau qu'on a mis à l'abri de la pluie, que je ne puis pas étendre mes jambes.

7 v[*endredi*]

Au point du jour la pluie a cessé. Nous nous mettons en route. Sur les 8 heures, nous approchons du kainga de Hamiora. Mohi est celui qui a demandé qu'on passe par là, je soupçonne qu'il y a quelque jeune naturelle à laquelle il est attaché et que c'est la principale raison qui l'engage à passer par là, car il y va souvent ; mais la raison qu'ils me donnent tous c'est qu'ils n'ont plus de nourriture pour la route. Si nous nous dirigeons aujourd'hui dans la voie

[p.] 248

juin 1844

Hamiora

ordinaire nous arriverions ce soir. Enfin nous approchons du kainga et j'admire les observations de Mohi. Te Witu qui est fatigué m'a proposé de porter sa petite hache, je l'ai acceptée et Mohi me dit : Donne cette hache à un autre afin que ceux qui nous voient ne disent pas que tu es un tangata kohuru.ⁱ J'avais eu la même idée. Peu après il me dit : Me[t]s à bas ta soutane. Car je l'ai relevée à la ceinture afin de ne pas me déchirer dans les forêts. Je lui réponds : Je comprends cela et c'est ce que je fais ordinairement lorsque j'approche des kainga. Là grandes cérémonies à la rencontre des naturels, ce sont les cris répétés : Haere mai, haere mai... Après les 1^{ers} moments de silence, j'accoste Hamiora qui est un vieillard ; nous parlons de choses indifférentes, puis des indifférentes aux utiles, et enfin aux nécessaires, il me paraît instruit dans sa religion. Il est protestant avec tous ses gens. Il prend le kawenata. Il lit très-couramment. À la fin il dit tout haut aux naturels : Le parler de cet étranger est bien, il est calme, le père Petit n'était pas comme celui-là. Mohi lui répond : Oh ! [249] il était trop pressé, et il a la parole trop précipitée. Lorsque nous avons fini, il se lève et se met à pérorer à la maori. Je le comprends avec peine, le sujet de sa péroraison est que Maika veut sa fille pour épouse et lui proteste que jamais il ne la donnera dut-il y avoir une guerre, car il veut l'avoir dans son kainga pour que son peuple ne se diminue pas. Pour moi je regarde souvent le soleil qui s'avance. Enfin, il a fini. On apporte 2 paniers de pommes de terre que nous mangeons avec appétit. Puis Mohi reçoit une figue de 6 naturels, il en fait présent à Hamiora, pour moi j'en donne 2 à Hamiora lorsque je le quitte.

Mohi filles

Je vois que Mohi reste des derniers, il y a là 2 jeunes naturelles qui paraissent bien légères, je soupçonne. J'attends que tout le monde défile, puis je pars le dernier. Après avoir marché durant 3 ou 4 minutes, ces 2 filles viennent en courant après nous, Mohi s'arrête, je m'arrête aussi ; les filles sont embarrassées en ma présence, Mohi baisse les yeux, il n'a rien à dire, et moi je suis spectateur. J'attends le dén[o]ument. Enfin les naturels qui s'étaient arrêtés avec Mohi, se sont

[p.] 250

juin 1844

Mohi

ⁱ « Homme trompeur » ou « meurtrier ». Ceci montre que les missionnaires étaient perçus comme des hommes de paix, un statut incompatible avec le port d'une arme.

mis en route. Mohi a l'air d'un enfant confus ; Panapa la plus grande des filles s'approche de lui et Mohi lui glisse sa pipe ayant l'air de se cacher de moi, la fille l'ayant reçue, se sauve en toute hâte et Mohi par-devant moi ; bientôt je lui dis : Pourquoi as-tu donné ta pipe à cette fille ? Il ne répond rien (donner la pipe à une fille et *vice versa* c'est une proposition de fornication ou d'adultère). J'insiste, il me dit : Elle n'avait point de tabac dans la sienne. Mais, lui dis-je, tu sais que cela n'est pas bien. C'est vrai, me répond-il, un peu confus. Je me propose de lui parler en particulier plus tard. (J'ai oublié de noter qu'en allant à Kororareka et lorsque nous étions dans la forêt sous notre maison, je profitai de la circonstance de leur nombre 12 pour leur faire sentir et comprendre la mission des 12 apôtres ignorants pêcheurs...)

Demi-heure après la fille qui avait reçu la pipe de Mohi revient, elle nous atteint. Elle jette sur les épaules de Mohi une couverture, celui-ci la secoue. Elle tombe par [251] terre, la fille la reprend et la rejette sur ses épaules, 3 fois de même et Mohi la secoue toujours, enfin la fille se la met autour du corps et continue de marcher avec nous.

p[ère] de Mohi

Trois des porteurs paraissent bien fatigués du poids des pikau Hoane P[apita], Tauwhanga et Te Arahī. Te Muri nous quitte. Il va dans la forêt chercher un porc qu'il tue et qu'il apporte. Les naturels sans me demander mon avis se dirigent chez le p[ère] de Mohi. Cela nous détourne encore. Mais c'est, disent-ils, pour avoir des pommes de terre à manger. Il faut noter cependant qu'ils en ont tous quelques-unes sur leurs pikaus. Je suis très-contrarié, car j'espérais arriver ce jour-là et je vois que le soleil se baisse, enfin nous sommes en vue du kainga. On nous reçoit avec encore plus de démonstrations que chez Hamiora. Haere mai, haere mai, haere mai ! Nous sommes au sommet de la colline et ces cris continuent jusqu'à ce que nous soyons en bas au kainga. On se touche la main, l'on se repose, les pommes de terre se pèlent, et le porc se dépaïse [sic pour dépèce]. Ce peuple est tout missionnaire, je suis bien aise d'un côté de voir ces peuples pour

[p.] 252

juin 1844

nuit

avoir l'occasion de faire connaissance et de leur adresser des paroles de salut. Ils me demandent de coucher là, j'accepte. Les missionnaires vont faire leur prière et pendant ce temps-là on nous distribue de grosses portions de porc avec des pommes de terre. Leur prière finie, nous sonnons la nôtre, à laquelle ils viennent tous, je parle en conséquence. La prière, l'instruction, le waiata et la causette finies [sic], je m'étends sur la place que l'on m'a préparée et je dis aux naturels : Demain au point du jour nous partons. Les naturels causent toute la nuit.

8 s[amedi]

nuit

2 ou 3 heures avant le jour ils s'occupent de faire cuire les pommes de terre qu'ils avaient pelée [sic] la veille, autour du feu, les uns avec des couteaux, les autres avec des fers de rabbot [sic], ceux-ci avec des coquillages, ceux-là avec les ongles. Lorsque les pommes de terre sont cuites, on nous éveille, on déjeune, puis on attend le jour, lorsque le jour paraît, je fais la prière. J'adresse quelques mots et nous nous mettons en route. Mohi hier soir a recueilli encore 6 figes et les a donné[e]s à son père, p[ou]r moi j'en donne encore 2 en le quittant. Je suis sûr qu'une des principales raisons qui les ont engagés à me [253] faire passer par ces kainga c'est afin que les naturels voient que je suis un rangatira car j'ai beaucoup de naturels pour m'accompagner et beaucoup de pikaus.

Mohi

Mohi reste des derniers et comme il est chez ses parents, je crains de les blesser si je reste pour examiner sa conduite, je vais donc en avant et bientôt j'entends la fille qui vient après nous. Voilà, dit-elle, la nourriture du prêtre qu'on croyait avoir été mangée par les chiens, le pain n'a point de mal, mais le porc a été mangé. Je lui fait [sic] dire de garder pour eux ce pain, mais elle aime mieux venir pour voir encore Mohi. Elle s'arrête longtemps à causer avec lui, ils causent à haute voix, cela me rassure, je l'appelle et je l'attends ; enfin ils se quittent et nous continuons la route. De temps en temps je rencontre un, deux naturels qui se reposent, souvent je me retourne et je considère qu'ils méritent bien le prix qu'on leur donne car ils déchirent leurs couvertures, leurs chemises en passant dans les forêts et en s'arrangeant pour porter leurs pikau, plusieurs ont le dos écorchés [sic] par les boîtes — ils sont harassés — ceux qui ont un poids de

[p.] 254

juin 1844

fardeaux

40 à 50 livres vont bien, Mohi qui a 45 livres de sucre dans une boîte s'amuse en route comme s'il n'avait rien sur le dos, il est vrai qu'il est très-fort, je pense que pour les robustes 60 livres sont un poids juste ; pour les médiocres 50, p[ou]r les jeunes gens de 18 à 20 ans, 40 à 45. Les robustes peuvent porter 70 mais je trouve que c'est trop pénible. Ils s'arrêtent trop souvent pour se reposer. Tandis qu'ils se reposent, je reste ordinairement derrière eux de crainte que quelques-uns ne soient malades. Je donne parfois, quoique rarement, une goutte de l'eau de vie que j'ai prise par précaution, et un morceau de pain à ceux qui, trop chargés, se reposent au bas des côtes pour qu'ils puissent monter avec courage, aussi ils savent bien apprécier toutes ces attentions, ils racontent cela aux autres et disent que j'ai beaucoup de bonté pour eux. Ils se disent entr'eux si c'était un autre étranger, il se fâcherait quand nous nous reposons, quand nous tombons &^c... ils se fâchent continuellem[en]t mais lui il est bon envers nous, jamais il ne se fâche. Parfois je les devance et je vais ra- [255]

attentions

pidement, puis assis sur le sommet d'une colline, je dis mon office en les attendant. Les naturels ne vont pas toujours ensemble. Ainsi ils se trouvent quelquefois séparés de demi-lieue, d'une lieue,ⁱ mais je remarque qu'ils ont des collines sur lesquelles les premiers s'arrêtent pour attendre les derniers, et lorsque tout le monde est réuni et qu'ils sont assurés qu'il n'y a point de malades, ils continuent. Sur le point d'arriver je remarque que Te Arahi a l'air bien fatigué ; enfin nous arrivons au waka vers 1 ou 2 heures après midi et nous descendons la rivière ; un quart d'heure après Te Arahi cesse de ramer. Il est malade. Je lui donne une goutte d'eau de vie, — un[e] demi-heure après il vomit. Je dis il est malade pour avoir trop mangé de porc et de fatigue, on me répond : Non, c'est le dieu maori. Je ris en leur disant que je suis sûr de ce que je dis. J'attends une demi-heure et je lui donne une cuillerée d'élixir de longue vie, cela le remet singulièrement, il répète aux naturels que jamais il n'a vu de remède si prompt dans ses effets. Nous arrivons vers les 4

[p.] 256

juin 1844

arrivée

heures du soir chez M^r Powell qui m'attendait et avait préparé une bonne soupe aux pigeons pour me recevoir, je l'accepte mais je la mange à la hâte et je redescends promptem[en]t car il est tard. Notre waka a heurté souvent les pierres et les arbres sans accident, mais nous arrivons à un passage où je crois que nous allons chavirer, la rivière est si pentueuse qu'on croirait que le waka va enfoncer sa pointe dans l'eau, heureusement que le lit est profond.

ⁱ Une lieue = 4 km.

Nous sommes tant soit peu mouillés et nous voilà hors de tout dangers [sic]. En descendant je remarque que mes naturels se piquent d'honneur de ramer avec activité pour être admirés des spectateurs qui accourent aux chants des rameurs, et quoiqu'ils passent devant leurs familles et leurs connaissances, ils ne leur disent pas le mot. Ils n'ont même pas l'air de se retourner. C'est dans leurs mœurs, il faut que leur voyage soit entièrement terminé pour se livrer à la joie du retour. Pour moi je salue les spectateurs, je demande des nouvelles des malades. Elles sont bonnes.

Nous arrivons à l'établissem[en]t vers les 6 [257]

arrivée

heures. Je trouve M^r Ross qui se rendait chez lui, M^r Willson est à terre. Je les appelle tous les 2 car j'ai à leur dire qu'à Kororareka on n'est pas satisfait des planches qu'on emploie, qu'il est prudent de ne pas continuer s'ils n'ont pas une parole expresse de M^{gr} et qu'au cas qu'ils continuent qu'ils aient à couper 18 ligues... Ils me répondent qu'ils sont assurés de la parole de M^{gr} qu'il a dit de couper ainsi. C'est bon, je leur fais part de toutes les autres instructions que j'ai reçues et ils disent qu'ils sont dans leurs droits. Je me mets ensuite en devoir de payer les naturels et avant de leur distribuer, je leur fais une petite allocution ; je leur dis : J'ai été d'un côté attristé parce que quelques-uns ont été malades et que quelques pikaus étaient pesants, d'un autre côté j'ai été content parce qu'aucun d'eux ne m'a adressé quelque parole de trouble. Je leur dis aussi que je sais que c'est par affection p[ou]r moi qu'ils viennent à Korora[reka] mais qu'ils se souviennent bien aussi que je travaille p[ou]r eux, et que ce que nous avons nous vient des fidèles d'Europe pour eux.

[p.] 258

juin 1844

Mohi

Mohi prend la parole et me dit : Oui c'est parce que nous t'aimons que nous allons à Kororareka et le signe de notre amour c'est notre dos déchiré par les caisses ; s'il fallait aller à Korora[reka] pour les Europ[éens] au même prix nous n'y irions pas. Aimes-nous aussi et si tu nous aimes voilà ce que nous te demandons c'est que tu nous donnes une fois un bon prix, une fois, un petit prix, une fois un bon prix, une fois un petit pr[ix]. Je leur dis que cela est juste. Mais je prévois qu'il y aura des difficultés pour statuer ce qui est un bon prix et un petit prix : ce qui me laisse toujours de la latitude.

Je leur distribue donc 1 chemise et 2 livres de tabac à chacun. Ils sont contents, j'ajoute une pipe p[ou]r chacun selon qu'ils le demandent. Je leur donne des pommes de terre et ils soupent. Wiri se trouve fatigué du porc qu'il a mangé dans les kainga, il vomit. Je lui donne une cuillerée d'élixir et je leur dis : Demain ou après demain les malades seront guéris. Ils me demandent un panier de pommes de ter[re] p[ou]r déjeuner le dimanche. J'accorde.

9 d[imanche]

Aujourd'hui Wiri est guéri, Te Arahi est mieux, il veut s'en retourner avec les autres, mais je lui conseille de rester jusqu'à ce qu'il soit guéri entièrem[en]t. Il consent. [Tito m'envoie un korari p[ou]r m'offrir son porc, je lui fais dire que j'ai pro- [259] mis à un autre de prendre le sien, mais que quand il sera mangé, je le prendrai à Tauwhanga.]ⁱ

10 l[undi]

Te Arahi est guéri, je lui ai fait prendre plusieurs fois du thé, il s'en va après déjeuner.

porc de Tauwhanga

[Tauwhanga m'amène son porc car je lui avais promis avant mon départ p[ou]r Kororareka.]ⁱⁱ

ⁱ Add. bas de page 258 et haut de page 259.

ⁱⁱ Add. *inter lineas*.

M^r Powell

Hier Tiperia m'a convoqué ainsi que les naturels pour que je l'entende, il me dit : Pendant notre absence ; l'étranger M^r Powell a battu trois fois mon enfant, Ruka son serviteur ; je demande 3 prix c.-à-d. 3 pounds. Je lui observe qu'il entre dans nos mœurs de châtier les enfants désobéissants. Oui, me répond-il, mais ce n'est pas la même chose chez nous, d'ailleurs lorsque Ruka fut demandé par cet étranger, je dis à l'étranger de ne pas battre mon enfant il me le promit. Encore s'il l'avait simplement frappé avec le bâton sur le dos, mais il l'a frappé avec, comme s'il avait voulu le percer et chez nous c'est un signe qu'on veut mettre à mort. J'ai beau lui faire mes observations, il me dit qu'il viendra avec M^r Powell me trouver pour lui demander ces prix. Je prends de là occasion de leur dire que ce M^r qui se dit catholiqu[ue] ne vient pas aux offices le dim[anche] et qu'il ne croit pas à tous les sacrements, je dis cela afin qu'ils ne soient pas scandalisés de sa conduite.

Je vais trouver les ouvriers qui travaillent à la construction de ma maison, je

[p.] 260

juin 1844

maison

je [sic] leur renouvelle ce que je leur ai dit et je leur dis de couper les planches au moins d'un pouce, mais ils me répondent que c'est trop tard ; je leur dis que quelqu'un viendra examiner l'ouvrage, mais ils me disent qu'ils prendront aussi quelqu'un de leur côté. Je leur dis qu'ils le peuvent faire. M^r Willson tout en me disant de temps en temps que je suis le représentant de l'Évêque me dit aussi qu'on ne peut pas servir 2 maîtres et qu'ils ont la parole de M^{gr}. Je leur dis que je n'ai pas d'autre but que de leur faire suivre les intentions de M^{gr}. Ils continuent comme auparavant.

11 ma[rdi]

Je vais trouver M^r Ruff au bas de la rivière. Je lui déclare la même chose, celui-ci me dit que M^{gr} lui a dit de scier les planches comme le charpentier le lui dira. La nuit et la pluie me surprennent ; je couche chez M^r Ruff.

12 me[rcredi]

Je reviens de bon matin après avoir déjeuner [sic] chez M^e Ross, en arrivant je trouve M^r Powell qui est venu chercher du tabac et du sucre. Tiperia est descendu avec Tara, Tiperia de- [261]

M^r Powell

mande un prix. On discute longtemps ; Waiata arrive et chicane, il dit : Tirarau n'a pas été payé de son injure, Tiperia n'est pas payé, M^r Powell a refusé l'entrée de sa maison à Te Ahiteringa⁷ [Ahiterenga]. Voilà 3 choses, s'il en arrive une 4^e j'écris au gouverneur. Et après avoir dit cela il s'en va. On en finit par là. La nuit surprend M^r Powell. Il couche à la maison.

13 j[eudi]

visite à Makarita

Je donne à M^r Powell 2 livres de tabac et une livre à peu près de sucre. Il s'attendait, je pense, à recevoir davantage mais je ne le puis pas. Il pleut continuellement, malgré cela je vais voir la malade Makarita et M^r Powell s'embarque avec moi, je le quitte et après que j'ai vu la malade je reviens.

14 v[endredi]

Mokoare me dit que M^r Bullar a des images, un crucifix, Bonaparte. On lui a dit pourquoi il avait des wakapakoko. Il a répondu que c'était noa, he mea noa.ⁱ Tous les naturels en parlent.

chien de M^r Buller

Ces jours derniers le chien de M^r Buller a mordu Mokoare le fils de Tirarau. M^r Buller vient faire la prière au Pa, ses disciples refusent de faire la prière. M^r Buller donne une chemise rouge pour prix de la blessure.

[p.] 262

1844 juin

Mokoare a été pansé par M^r Buller et par moi et il trouve mon remède meilleur.

16 juin d[imanche]

livre déchiré et mordu

J'apprends qu'un naturel protestant de Wangar[e]i soustrait l'Ako Maramaⁱⁱ d'Okutine [Okutino] pendant que celui-ci est endormi, qu'il déchire l'hymne à la s[ain]te Vierge : Mo Maria Aianeⁱⁱⁱ — ce naturel s'appelle Hapeta. — Un autre également protest[ant] voyant dans ce même livre l'image de n[otre] S[eigneur] remettant les clefs à s[ain]t Pierre, morcilles [sic pour morsilles] avec des dents fanatiques la tête de n[otre] S[eigneur] disant que c'est un wakapakoko. — J'ai entre les mains ce livre.

17 l[undi]

Wetekia

Wetekia dépose chez moi 9 pounds, je lui dis que je n'aime pas à me charger de ces choses-là. Mais comme il me dit que ce n'est que p[ou]r quelques jours, je les reçois.

18 m[ardi]

Raynolds

M^r Raynolds tombe malade, il va chez M^r Ross. — Commission de couper des travons.^{iv}

M^r Walton

Je reçois une visite intéressée de M^r Walton.

20 j[eudi]

Je vais faire la prière à Tangihua. Je trouve un naturel missionnaire qui écoute la prière et mon instruction. [263]

wakapakoko

Lorsque je me couche j'ai ma croix de mission, mais une heure après je la quitte et je la suspends à côté de moi. Te Taka dit au missionnaire : Ah ! lorsqu'ils dorment tout de bon

ⁱ « Quelque chose sans importance ». Buller veut sans doute dire qu'il ne les adore pas.

ⁱⁱ Hymne intitulé : « Pour Marie maintenant ».

ⁱⁱⁱ Cet hymne, intitulé 'He waiata ki a aha Maria Takakau' est l'un des hymnes principaux du *Ako Marama*. « Mo Maria ai anei, o tatou waiata... » en sont les premiers vers. *Ako Marama o te Hahi Katorika Romana* a été écrit par l'Evêque Pompallier à Akaroa en 1841. C'est un catéchisme complet en maori, à l'intention des missionnaires autant que des néophytes. Le premier volume imprimé sur les presses de la mission date de 1842. La représentation de St Pierre figure sur la page finale du *Ako Marama*.

^{iv} Terme de construction. Pièce de charpente qui couronne la file des pieux d'une palée de pont et qui porte les poutrelles de la travée (*Dictionnaire du monde rural*, Lachiver).

c'est alors qu'ils quittent leur croix. Mets ta croix, me dit le miss[ionnaire], ici afin que je puisse la voir. Mais je la lui mets entre les mains en lui disant : Tu n'as pas peur des wakapakoko. Ah, répond-il, *c'est ce wakapakoko qui est prié*. Ko te wakapakoko e karakiatia ana. Ceci me fait voir que les missionnaires leur disent toujours que nous prions les images. Je lui dis alors de chercher dans nos livres de prière pour savoir s'il y trouvera une prière aux wakapakoko, qu'il demande à nos disciples si nous leur avons enseigné qu'il faut prier les wakapakoko.

21 v[*endredi*]

Je reviens à la maison. Je fais travailler les enfants à la fontaine nouvelle. Je vais faire la prière ce soir au kainga de Waiata.

M^r Reynolds revient, il est encore indisposé.

22 s[*amedi*]

Les naturels vont à Titoki recueillir leurs uhi et travailler à faire des wakas. Grande pluie.

[p.] 264

juin 1844

23 d[*imanche*]

discussion

Tito,ⁱ voy[*age*]

Dans une discussion que Penehamini a eue avec un naturel protest[ant] ce protestant lui dit : Prenons la Bible, c'est dans la Bible que nous trouvons le tikanga. Tu as raison lui dit Penehamini. L'autre ajoute : Vous priez Marie et la Bible dit : vous ne devez pas prier *les choses mauvaises de ce monde*, ki nga mea kino o tenei ao. Tu es un homme intelligent, reprend Penehamini, as-tu vu dans la Bible ces paroles : vous faites la prière au porc (les naturels protest[ants] disent aux miens qu'ils prient à mon porc parce que je leur donne de temps en temps à manger un morceau de porc) or vous nous dites que nous faisons la prière au porc ; trouve[s]-tu cela dans la Bible ? Non tu ne l'y trouve[s] pas, la Bible est juste et c'est toi qui es dans l'erreur ; à la Bible la justice, à toi ton ignorance et ton erreur.

24 l[*undi*]

voyage à Wangar[e]i

Je vais, accompagné de Wetekia, Matiu, Kaperiere, Okutino et de 3 chiens de Wetekia, à Wangar[e]i pour voir un malade ; frère aîné de Wetekia. On me dit de prendre des remèdes [265]

voyag[e] à Wangar[e]i

pour 2 — c.-à-d. p[ou]r le frère de Tirarau, Tiakiriri⁸ [Te Akiriri]. Je dis à Wetekia qu'il nous faut aller coucher à Pukeokui lundi soir, mardi matin voir le 1^{er} malade, et le même jour au soir voir le 2^d malade, chez lequel nous dormirons, puis mercredi matin nous reviendrons. Il me répond qu'on peut le faire ainsi. Nous partons, Wetekia me dit en route : Nous pouvons abrégé en évitant Pukeokui.

forêt

Je l'écoute. Nous nous avançons dans la forêt, mais nous perçons à l'aventure pour tomber dans le droit chemin ce qui fait que nous allons lentement en cherchant. La forêt est très longue, la nuit nous surprend. Nous faisons une maison, ou plutôt un toit en nikao, on

ⁱ Note de Garin qui renvoie aux événements décrits en page 273 mais qui ont eu lieu en date du dimanche 23 juin.

embroche les pommes de terre, et pendant qu'elles cuisent, on fait la causette, on soupe, je fais passer un morceau de porc et de pain à mes compagnons, on fait la prière, une instruction, waiata et l'on s'endort.

25 m[ardi]

L'on fait la prière à la pointe du jour et l'on se remet en route, vers les 8 heures, les chiens donnent de la voix, ils ont aperçu un porc, Wetekia dit à Okutino : C'est un porc. Ils quittent subitement leurs pikau, tout joyeux de cette nouvelle, Okutino perce la fougère et se dirige du côté des cris, nous entendons les cris

[p.] 266

1844 juin

porc

du porc. C'est un gros porc ; Wetekia dit à mes 2 naturels : Allez. Ils partent comme l'éclair tout joyeux, j'admire la facilité avec laquelle les naturels obéissent à leurs chefs dans certaines circonstances, pour moi je ne me fais pas obéir si facilement quoique les naturels m'aiment, mais ils nous considèrent trop comme étrangers. — Wetekia a mis de côté sa couverture, s'est ceint de sa ceinture de cuir, a relevé un peu sa chemise jusqu'aux genoux et s'est dirigé aussi vers le porc. J'allume du feu. Je dis mon bréviaire. Wetekia se fait donner la petite hache, il s'avance vers le porc, les chiens ont arrêté l'animal et Wetekia lui jette la main dessus, il l'a arrêté, et 20 minutes après, le porc est éventré, le sang recueilli dans des boyaux, et le porc en pikau sur le dos d'Okutino. Vers les onze heures, Wetekia me dit : Le porc pèse bien, nous serons retardés, veux-tu que nous le fassions cuire ? Je veux bien. (En me rejoignant il m'avait dit : Tu es triste de ce que nous avons tué ce porc. Non, lui dis-je, je le serais si c'était un porc appartenant à quelqu'autre, mais c'est un porc qui erre dans les forêts, il est permis [267])

hangi

à quiconque de le tuer. S'il avait été marqué, reprend-il, je ne l'aurais pas tué. S'il avait porté la marque des naturels de nos tribus je l'aurais tué, car il nous appartiendrait, mais s'il avait porté la marque des naturels de Wangar[e] je ne l'aurais pas tué. C'est bien, lui dis-je). Nous arrivons à un creux qui a servi aux naturels à faire cuire leur nourriture. Il y a de l'eau tout près, c'est là que nous allons faire la cuisine. Pour moi je récite mon bréviaire, pendant ce temps-là les naturels vont cueillir du bois sec, ils en apportent en grande quantité, le hangi est grand. C'est un creu[x] large de 4 ou 5 pieds de diamètre, c'est une marmite digne du gigot. On le remplit de bois que l'on recouvre de pierres, le bois s'allume, les pierres s'échauffent. On va cueillir de la fougère des forêts. On la met sur le feu du hangi. Le feu s'y met et l'on jette le porc sur ce feu pour le bucler,ⁱ lorsqu'il est buclé d'un côté on le retire, alors on se met en devoir de le peler. Le plus grand, Okutino, met le porc entre ses 2 jambes et des 2 mains se met à racler avec les ongles comme avec un râteau pour couper les poils, Kaperiere se sert de mon couteau

[p.] 268

1844 juin

hangi



et Matiu à l'aide d'une hache fait un couteau de bois dont la pointe est tranchante des 2 côtés.

— Lorsque le porc est pelé d'un côté, on le

ⁱ Une expression de la région de Garin, pour « griller les soies d'un porc avec de la paille » (M. Lachiver, *Dictionnaire du monde rural*).

remet sur le feu pour le bucler de l'autre ; cela fait on l'écorche et on lui enlève la peau comme celle d'un mouton ; avec cette exception que cette peau a un pouce d'épaisseur, la peau enlevée, on lui coupe les 4 membres que l'on jette sur les pierres ardentes, on les retire une minute après, c'est, je pense, afin de mortifier la chair ou de sécher le sang car on ne le lave pas, on fait ainsi passer sur le feu chaque morceau la peau même. Cependant Matiu enfila un morceau (la rate) et le fait frire pour lui ; Kaperiere enfila son bras dans les flancs et en retire un morceau qu'il fait frire, car ils sont morts de faim, ils sont à jeun et il est près de minuit.ⁱ

Lorsque le porc est tout en pièces, on retire du creu[x] les bouts de branches qui ne sont pas brûlées, on retire une 6^{ne} de grosses pierres et on arrange les autres qui se trouvent dans le fond de manière à former un fond arrondi, ayant la forme d'un benon.ⁱⁱ Okutino verse de l'eau sur ces pierres et une vapeur épaisse s'élève. On jette quelques [269] branches de feuillage pour recevoir les morceaux de porc ; Wetekia s'avance et à sa parole on jette les morceaux dans cette marmite à la nouvelle façon. Wetekia dit : Les 4 membres, et les 4 membres sont jetés. La tête, et la tête trouve sa place — Le dos, et le dos est jeté. Puis on met par-dessus les grosses pièces, les pierres qu'on avait mis[es] de côté afin de cuire ces grosses pièces. Le boyau contenant le sang et la gra[i]sse, sur les côtés, afin que la chaleur ne soit pas trop forte, et le boyeauⁱⁱⁱ est placé sur les côtés, ainsi du reste :— les côtes par-dessus ; les pommes de terre et les kumara sur un côté, puis l'on verse une seconde fois de l'eau ce qui produit une vapeur très-épaisse que l'on s'empresse de concentrer en recouvrant le tout de la peau du porc l'intérieur en dedans. (Je pense que cette eau que l'on jette a pour but de produire une vapeur qui tienne lieu d'eau à ces quartiers de chair, c'est aussi peut-être pour absorber la chaleur trop vive des pierres à l'extérieur ce qui brûlerait au lieu de cuire les aliments car j'ai remarqué qu'on jette d'abord de l'eau avant de mettre la nourriture et cette 1^{ere} vapeur se perd entièrement dans l'air)... Par-dessus la peau du porc on

[p.] 270

1844 juin

hangi

jette encore beaucoup de feuillage ; pendant qu'Okutino fait tout ce manège, Kaperiere et Matiu, qui sont allés couper et affiler des piquets s'occupent à creuser avec pour avoir la terre qui doit couvrir le tout ; ce qu'ils exécutent en se servant de leurs mains en guise de houe. Pendant que le porc cuit, je raccom[m]ode mes guêtres,^{iv} les naturels lisent dans leurs livres et chantent des waiata. Lorsque j'ai fini mes guêtres, j'écris ces lignes avec mon crayon dans mon cahier de notes. 3 quarts d'heures après, on découvre la marmite, les pommes de terres et les kumara sont cuits, plusieurs pièces du porc sont cuites, les grosses pièces ne le sont pas suffisamment mais ensuite chaque fois que l'on met des pommes de terres à la marmite pour les autres repas, on remet ces pièces de porc qui se cuisent et se

ⁱ Colenso est le témoin d'une expérience similaire lorsque les Maoris qui l'accompagnent en voyage attrapent un porc et le préparent à la manière maorie : « Their manner of preparing a pig for cooking is to an European (or rather, perhaps an Englishman) most disagreeable. They cut off the skin, fat and flesh from the animal in one piece, leaving the skeleton, the whole of which they bake. By so managing they say they can easily share it when cooked, which they could not satisfactorily do when cut up into joints, as our custom is » (Journal de Colenso, 7 septembre 1841, cité dans Bagnall et Petersen, *William Colenso*, p. 101).

ⁱⁱ Dans la région de l'Ain, un benon est un panier en osier pour faire lever le pain avant de l'amener au four (communication de Jacqueline Di Carlo, au sujet du patois de St Rambert).

ⁱⁱⁱ Dans la région de Lyon « boyes » est le mot pour « boyaux », il s'agit certainement d'une particularité de l'orthographe de la région (Vachet, *Glossaire des Gones de Lyon*).

^{iv} Chaussure qui sert à couvrir la jambe et le dessus du soulier, et qui se ferme sur le côté avec des boucles, des lacets ou des boutons. Jadis, elle était surtout en toile, plus rarement en cuir (M. Lachiver, *Dictionnaire du monde rural*).

mangent successivement. Tout cela nous a pris beaucoup de temps, soit la chasse du porc, soit la cuisine, en sorte que nous arrivons de nuit chez le 1^{er} malade Tiakiriri.

Nous sommes très-bien reçus, l'on me donne la première place, et quoique ce soit tout missionnaire ou neutre, on me dit de faire la prière. [271] Après la prière que je fais avec les miens, je fais une instruction relative sur les principes de l'Église.

26 m[ardi]

Wangar[e]i

Le lendemain matin de même, et comme après la prière il vient encore beaucoup de missionnaires, je demande au chef s'il veut bien que j'adresse la parole aux assistants. Il balance un peu cependant il consent ; je leur montre 1 figue de tabac et je leur dis : Voilà *une figue de tabac*, wiriⁱ mais si je vous disais que j'en ai une autre dans ma poche, vous me diriez, fais-moi voir l'autre, elle est peut-être [meilleure ?] ; et ce n'est qu'après que je vous aurais fait voir l'autre que vous pourriez juger qu'elle est la meilleure, de même, vous avez entendu l'enseignement des missionnaires, mais pour savoir s'il est bon, il faut le comparer avec cet autre dont vous avez entendu parler et que vous n'avez peut-être pas suffisamment vu : celui de l'Évêque (Epikopo) de même que vous voulez goûter des 2 figues de tabac pour voir quelle est la meilleure, de même après avoir goûté de la relig[ion] des missionnaires, il vous faut aussi goûter celle de l'Epikopo pour voir si elle est bonne...

On nous fait déjeuner et nous partons p[ou]r voir le 2^d malade. Nous arrivons vers une ou 2 heures ; on nous dit que le malade

[p.] 272

1844 juin

mauvais pas

a été transporté à 2 lieues plus loin dans un lieu tapu où il doit attendre la mort pour être réuni à ses ancêtres ; cependant comme c'est un kainga important et que d'ailleurs l'on me dit que si le malade était près de mourir tous les parents seraient réunis auprès de lui, je consens à aller coucher dans ce kainga. Pour venir jusque-là j'ai eu la moitié du temps les pieds dans l'eau, tantôt jusqu'à la cheville, tantôt jusqu'aux genoux, et cela répété très-souvent on mettrait le double et le triple du temps si l'on voulait tout éviter ou se faire porter. J'ai passé dans un ou 2 endroits où les naturels allaient devant moi me montrant la place de chaque pas si je ne voulais pas disparaître au fond de l'eau et de la boue. Un instant après avoir resté avec les naturels, je vois 2 Européens qui m'invitent à aller prendre une tasse de thé. J'accepte et ils me disent que nous prêtres nous ne sommes pas comme les missionnaires qui ne daignent pas seulement entrer chez eux. Ils sont de l'Écosse, Calvinistes.⁹ [273]

Le chef chez lequel nous sommes reçus s'appelle Te Iwitahi,¹⁰ il me reçoit très-bien.ⁱⁱ

+ *Tito*ⁱⁱⁱ

Lorsque je suis sur le point de m'embarquer, je reçois par Penehamini un[e] ardoise sur laquelle sont écrites quelques lignes que je puis à peine déchiffrer. Mais je puis suffisam[m]ent en lire pour voir que ce n'est pas une bonne nouvelle. C'est Tito qui m'écrit qu'il a quitté depuis hier la prière parce que, dit-il, j'ai refusé le porc qu'il m'a offert dernièrement. Je dis à Penehamini que je vais parler à Tito. Nous passons en waka la rivière et je vais à Tito. Je lui touche la main, et il me parle froidement et avec un air un peu dédaigneux. Lorsque je lui demande raison de cette conduite : Tu as refusé, me dit-il, le porc que je t'ai offert et tu as reçu celui du père de ton pononga. À cela je lui réponds selon la vérité : Lorsque tu m'as parlé de ton porc j'avais [déjà reçu celui du père Tauwhanga depuis

ⁱ « Wiri » *supra lineam*.

ⁱⁱ Voir la suite page 279, jeudi 27 juin.

ⁱⁱⁱ Les passages qui suivent (p. 273-8) correspondent en fait à la page 264. Ils décrivent les relations de Garin avec Tito avant son départ pour Wangarei.

2 jours]ⁱ dit à Tauwhanga (père de mon serviteur) de m'amener le sien. Je t'avais répondu que je prendrais le tien lorsque celui-là serait mangé et il n'est pas encore mangé, j'ai inscrit ton nom comme je fais pour tous les naturels qui

[p.] 274

1844 juin

Tito

me parlent de leurs porcs pour ne pas l'oublier ; tu sais bien que je ne puis pas recevoir tous les porcs que l'on m'offre car ma maison serait bientôt pleine de porcs. Tu as aussi refusé mon bled¹¹ autrefois, me dit-il. C'était aussi pour la même raison, réprends-je, d'ailleurs j'ai bien reçu aussi ton porc que tu m'as offert dans le commencement. Tu l'as reçu, me dit-il, mais c'est après m'avoir fait attendre longtemps. Il me reproche d'avoir refusé le porc de Matangi, quoique j'eusse pris son nom, si je l'ai refusé c'est qu'il m'a demandé un prix plus grand qu'à l'ordinaire, il m'a demandé une jolie couverture et une blouse. D'ailleurs si je prends les noms ce n'est simplement que pour ne pas oublier, ce n'est pas pour m'engager : Tu m'as aussi refusé, dit-il, de m'apprendre la langue française, je t'avais demandé un alphabet français et tu ne me l'as pas apporté de Kororareka. (Lorsque je fus à Kororareka, le p[ère] Bâty me conseilla de ne pas lui apprendre le français parce que les missionnaires qui ont des écoles p[ou]r l'anglais seraient peut-être blessés de voir que nous apprenons le français aux naturels). [275]

Tito

C'est pour cela que je n'apportai pas mon alphabet. Je lui réponds qu'à mon retour, je lui avais dit [sic] qu'il valait peut-être mieux apprendre l'anglais car ayant souvent occasion de voir des Anglais et de converser avec eux, il pourrait apprendre cette langue avec plus de facilité. Il me répond que notre Dieu est une chose cachée que nous craignons de le faire connaître en notre langue. Il me dit : Je crois aussi que lorsque le nez du navire anglais paraîtra, il dirigera le nez du sien vers lui. C.-à.-d. qu'il ira faire la prière chez M^r Buller. Je lui réponds : Si tu quittes la prière pour une affaire de porc cela n'est pas droit, c'est une faute ; pour moi tout ce que je puis te dire en finissant c'est de tourner du côté où tu vois la justice. Il m'a dit aussi garde ta cloche pour toi. Cette parole m'a confirmé dans ce que je soupçonne. Je soupçonne qu'il est comme beaucoup d'autres, qu'il veut aller lui chez M^r Buller et les siens chez moi afin qu'il puisse vendre ses porcs à M^r Buller et à moi ; car M^r Buller refuse d'acheter d'eux s'ils sont catholiques, comme aussi il refuse de leur donner des remèdes.

[p.] 276

1844 juin

Mais si d'un côté le démon m'a enlevé une ouaille, la providence m'en a amené 3 autres et peut-être 4 car dans mon voyage à Wangar[e]i j'ai trouvé un naturel Poukoura qui m'est venu demander un livre, me disant que jusqu'ici il avait fait la prière chez les missionnaires mais qu'il les quittait pour venir à l'Église catholique]. Okutino m'a demandé 3 livres de prières, pour la famille de Hato Pauro de Wangar[e]i, ils faisaient la prière chez les missionnaires (voir la suite ci devant p. 264).

Poukoura

Lorsque je reviens de chez les 2 Européens, je rencontre Poukoura qui me dit de lui donner un livre de prière ; qu'il veut quitter les missionnaires et tourner à l'Église catholique]. Il me dit : Que faut-il faire quand on est des vôtres ? Je réfléchis un instant ; je lui demande : Pourquoi tourne[s]-tu à l'Église catholique] ? Parce que, dit-il, j'ai appris que c'est la véritable Église. Vois-tu, lui dis-je, si tuournes à notre Église, il ne faut pas tourner pour

ⁱ « Père de mon serviteur » *suppr.*

recevoir de nous du tabac, des pipes ou des habits, il faut [277] tourner pour chercher et trouver la justice... Ce soir, me dit-il, je prierai encore avec les autres pour ne pas les quitter trop brusquement, mais après je ferai aussi ta prière. Remarques aussi une chose, me dit-il, c'est que le chef est en faveur de ta religion.

prière mission[naire]

La nuit étant venue, Poukoura sonne la prière des missionnaires, il fait la prière avec eux, le chef fait aussi la prière. Lorsque le waiata est fini je suis surpris d'entendre un naturel missionnaire faire aussi le docteur.ⁱ Il lit des passages du Nouveau Test[ament] et les explique, aux naturels. Pour moi, dit-il, qui viens de vous lire ces passages, (la parabole du grain qui tombe [en grande ?] partie dans un endroit pierreux...) je suis un ignorant, je suis un homme. C'est Dieu qui comprend toutes choses ; tout ce que je viens de vous lire a été écrit pour nous tous, *mais je ne le comprends pas*, e kore ahau e mohio; c'est pour nous, apôtres, que cela est écrit afin que nous en tirions notre profit, mais je ne le comprends pas, voilà donc ce que le Christ a voulu nous apprendre par ces paroles, (ici, quoiqu'il vient de dire et de répéter qu'il ne comprend pas, il donne l'explication de la parabole

[p.] 278

1844 juin

prière

et la commente). Lorsque leur prière est finie, le chef dont les pieds touchent mes genoux, me gratte le genou avec son pied me faisant signe de réveiller Wetekia pour faire notre prière. Ce que je fais à l'instant, et lorsque je tiens entre mes mains mon livre de prière, le chef s'abbouche [sic pour s'abouche]ⁱⁱ sur moi pour suivre dans mon livre la prière et cela presque tout le temps. J'avais bien envie de parler dans mon instruction pour parler contre ce que l'autre avait dit de faux, mais je pensais que c'était perdre du temps et que cela n'aurait peut-être servi qu'à l'obstiner, je fais donc mon instruction sur les principes de l'Église. Après la prière nous causons, le chef qui se couchait à mes pieds vient à côté de moi à mon invitation. Il me demande à voix basse si nous n'avons pas de femme. Je lui réponds là-dessus, et plus tard dans la soirée Wetekia lui dit qu'en Europe il y en a beaucoup comme moi qui ne dorment pas avec les femmes. Ils ne dorment pas du tout avec les femmes ? reprend-il d'un air tout à fait surpris ? Non — Nul- [279] lement ? nullement ? — Nullement. — Mais comment ! s'ils n'ont point d'enfant, il n'y aura bientôt plus de prêtres ! mais, répète-t-il, comment peuvent-ils se passer de femmes ? la femme, c'est la plus grande chose du monde !

27 j[eudi]

À la prière du matin, le catéchiste naturel lit le passage de l'Évangile où J. C. conduit dans le désert par l'Esprit jeûna 40 jours. Le catéchiste dit sans balancer, qu'il fut conduit par Satan dans le désert...

Après le déjeuner, je me mets en route pour aller voir le malade qui se trouve à plus de 2 lieues. À peine avons-nous fait 5 minutes de marche que nous apercevons sur les collines éloignées les naturels qui apportent le malade vers nous, je rebrousse chemin pour attendre le malade et le voir à tête reposée.

discussion

ⁱ Une expression du dix-neuvième siècle utilisée pour qualifier toute personne qui se donne l'air capable (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5). Garin n'approuve pas qu'un simple catéchiste puisse expliquer l'Évangile aux autres.

ⁱⁱ On trouve « s'aboucher, c'est tomber à bouchon, la tête en avant » dans le patois de Lyon (*Glossaire des Gones de Lyon*). Garin veut certainement dire que Wetekia se penche loin en avant au-dessus de lui pour lire le livre.

Pendant ce temps-là j'ai une longue discussion avec le missionnaire naturel. Il dit avec assurance qu'ils suivent les ritenga des apôtres. Alors je lui dis : Les apôtres jeûnaient, vos ministres jeûnent-ils ? Oh ! l'évêque jeûne — Mais tous vos ministres ? — Oh ! cela ne fait rien, l'évêque a le tikanga. Il ne sait pas me répondre pour le jour du sabbat. Je lui dis : Notre Seigneur lava les pieds à ses apôtres et leur dit :

[p.] 280

1844 juin

discussion

C'est ainsi que vous devez vous faire les uns aux autres ; à cela il me répond que cela doit s'entendre dans un sens spirituel c.-à-d. qu'ils doivent se pardonner les péchés les uns aux autres. — Et comment doivent-ils accorder ce pardon ? — Il ne me répond pas ad hoc. Je lui dis alors que nous avons ce moyen, c'est la confession. — Nous nous confessons aussi, me dit-il, quand nous nous réunissons chez le ministre nous lui disons tous les péchés que nous faisons. — Je lui apporte le texte de s[ain]t Jacques pour l'extrême onctionⁱ où le prêtre doit oindre le malade d'huile... L'huile est, dit-il, pris ici dans un sens spirituel, vous prenez la lettre vous autres, mais c'est au sens spirituel. Je lui observe qu'il s'appelle lui et tous les croyants, apôtres, et que cela n'est pas juste. Oh c'est vrai, nous sommes seulement *moitié apôtres*, [h]awe apotoro. — Pas même moitié, lui dis-je....

On me parle du malade. On me dit que personne ne connaît sa maladie et lorsque je leur explique l'effet de la maladie des nerfs, ils s'écrient tous : que j'ai trouvé sa maladie, koia [281] tenei [c'est cela]. Je vais voir le malade, il mange en ma présence un panier de pommes de terre et un bon morceau de porc, son mal est aux jambes, c'est une contraction dans les nerfs. Je lui dis que si plus tard il était plus malade, il devrait songer au baptême. Il en rit — tous sont protestants, lui ne fait point de prière, je lui dis que je vais lui préparer un remède, et lorsque je sors j'entends les naturels dire, que cet étranger est bon et bienfaisant ! Nous n'en avons pas encore vu comme ça. Le même soir je lui apporte un remède, je fais la prière chez lui ; je vais coucher chez le chef où j'ai encore une longue discussion avec le catéchiste ; et le matin suivant je revaisⁱⁱ faire la prière chez le malade.

28 v[*endredi*]

Il y a aussi dans la maison où j'ai couché une femme très-fatiguée d'un rhume de poitrine, je lui parle aussi du baptême. Est-ce que le baptême me fera vivre ! me répond-elle d'un air de refus. Je leur dis que si les malades vont plus mal qu'ils me fassent appeler ; et je pars. Je vois en passant Pauro qui voudrait me faire coucher, mais je veux arriver demain à ma

[p.] 282

1844 juin

station car c'est la fête de s[ain]t Pierre et s[ain]t Paul. Nous avons la pluie assez forte, nous couchons à Pukeokui dans une cuisine de Maoris et le matin au point du jour nous partons.

29 s[*amedi*]

J'arrive à la station vers midi, mais comme nous avons la dispense de dire la s[ain]te messe, 1 heure après midi j'use de cette faculté. Je trouve des naturels qui sont venus chercher des remèdes. Je les satisfaits [sic]. Wetekia est resté, je suis revenu seul avec mes 2 enfants.

30 d[*imanche*]

Nihi

ⁱ Epître de St Jacques, 5 : 14-5.

ⁱⁱ C'est peut-être une expression régionale. Cf : “reviens” ou revins. Garin emploie souvent le préfixe « re » de manière inhabituelle.

M^r Raynold's s'approche du sacrement d'Eucharistie. Nihi vient se faire guérir.

Juillet

1^{er} l[undi]

M^r Raynolds va chercher les pièces de bois que j'avais commandées à M^r Ruff mais il ne les trouve pas conformes à ma note. Il revient sans les apporter. M^r Ruff vient me demander 2 pounds. Il me dit que M^r Sam a fait beaucoup de rapports contre sa femme, que son ouvrier aussi l'a quitté et que M^r Sam est parti pour la Baie. [Tous ces troubles arrivent au milieu de leurs controverses, ils me préparaient une réponse.]ⁱ M^r Ruff me demande s'il est vrai que sa femme est venu[e] se confesser auprès de moi chez M^r Ross. Oui, [283]

M^r Ruff

lui dis-je, elle a dû vous dire des choses bien mauvaises. — Vous me faites, réprends-je, une question sur laquelle je ne puis vous répondre. Oh ! je sais, me dit-il, je sais cela. Est-ce qu'on vous dit tout ce qu'on fait ? On est tenu, lui dis-je, d'accuser tous les péchés que l'on a commis ; si l'on ne le fait pas on est coupable ; telle est notre doctrine. — Croyez-vous qu'on vous accuse tous les péchés qu'on a commis ? Je crois que quelques catholiques ne les accusent pas tous, et ceux-là sont grandement coupables, mais je crois aussi que la généralité de ceux qui se confessent les accusent tous ; car ordinairement ceux qui ne veulent pas tout accuser ne viennent pas se confesser, c'est pour cela qu'il y en a un grand nombre qui ne se confesse pas.

2 juill[et] mar[di]

travons

J'envoie Kaperiere et Matiu chercher les pièces de bois que M^r Raynolds n'a pas amenées hier parce qu'elles n'étaient pas conformes à la commande, mais comme M^r Ruff m'a dit hier qu'il ne me demandait rien pour ces pièces, je les envoie chercher et ils m'en amènent 16, j'en avais demandé 12.

moulin

Les Européens qui étaient allés à Au[c]kland depuis environ 15 ou 20 jours, reviennent

[p.] 284

1844 juill[et]

aujourd'hui. M^r Piter à qui j'avais donné 4 shellings en avance pour m'apporter mon moulin¹² n'est pas revenu, il a trop bu, les autres l'ont attendu 2 jours et ils l'ont laissé. Mon moulin a failli rester en gage pour leurs dettes. Le p[ère] Petit-Jean l'a confié à un naturel, et M^r Raydmont [Raymond] que je vois aujourd'hui me dit que mon moulin est dans le bas de la rivière chez les naturels à Charles Pomare¹³ place et que demain probablement je le recevrai. Le p[ère] Petit-Jean m'a renvoyé un pound, le moulin en coûte 4.

p[ère] Petit-Jean.

Le p[ère] Petit-Jean m'écrit qu'il a dit à Tirarau : cet argent n'est pas pour moi — mau tenei [c'est pour toi], voulant lui témoigner que je n'avais pas charge de l'argent ; (mais que c'était à lui qu'on l'avait remis pour en user selon l'intention du Pakeha).

Nihi, tapu

Nihi qui est venu dimanche pour se faire guérir s'en retourne toujours souffrant. Voilà son mal. Il a dit aux autres naturels devant moi : Lorsque ma femme a été morte je l'ai enterrée et comme elle avait été baptisée je pensais que je n'avais pas à craindre le tapu. Je me suis donc

ⁱ Add. placé initialement au bas de la page.

approché du feu, [285] et voilà que le lendemain mon bras s'est trouvé affligé de cette maladie. Si tu l'avais fait enterrer, lui répond Te Arahi, par ceux qui sont baptisés tu n'aurais pas eu à craindre cela, car le démon n'a pas de pouvoir sur ceux qui sont baptisés.

3 *me[rcredi]*

Ruff

L'on me dit que c'est à M^r Bullar qu'ont recours M^r Sam et M^r Ruff pour répondre à ma lettre ; auparavant ils condamnaient tous les deux M^r Buller et à présent ils s'unissent à lui pour me combattre.

7 *d[imanche]*

tapu

Romana me demande un peu de ma nourriture pour qu'on la distribue aux enfants de Rako après avoir fait une prière au dieu maori, afin que quand ils viendront dans ma maison manger de ma nourriture, ils ne meurent pas car j'ai fait cuire un remède sur mon feu pour le fils de Rako. Je refuse cette nourriture disant que je ne puis pas participer à leurs usages superstitieux.

Tito

[J'écris une lettre à Tito pour le faire réfléchir sur ce qu'il m'a dit.]ⁱ

8 *l[undi]*

chien

Aujourd'hui en notre absence, le chien de Wetekia est entré dans la maison par-dessus les murs, il a découvert une boîte dont le couvercle était chargé d'objets, il a renversé la boîte des cuillers et des couteaux, il a mangé 2 pigeons, la graisse de porc qui restait dans le plat, il a renversé le pupitre de l'autel, une burette, &c...

[p.] 286

1844 *juill[et]*

tapu

Hoane Papita me dit que Waiata s'est fâché parce qu'il a appris que mes enfants avaient fait cuire de la nourriture sur mon feu dans de l'eau tombée du toit et recueillie dans mes marmites. Cette eau est tapu ainsi que mes marmites pour être tombée du toit et le feu a été tapu en sorte que les naturels de Waiata ne peuvent plus manger de la nourriture qui est cuite à mon feu et dans mes marmites. Hier, ils ne m'ont pas demandé de la nourriture.

9 *m[ardi]*

moulin

2 naturels m'apportent mon moulin ; je leur demande s'ils n'ont pas une lettre à me donner, ils me disent non. Je leur dis que le prêtre m'a écrit qu'ils doivent m'en remettre une, alors ils me disent qu'ils l'ont laissée ou qu'elle a coulé dans l'eau. Je demande quel est le prix que le prêtre leur a fixé. Ils me disent une couverture pour porter le moulin par terre, et pour l'amener en waka. Ils me disent qu'il a été convenu qu'ils abandonneraient la couverture et que je leur donnerais un pound. Si je ne craignais pas de me les indisposer eux et les naturels de la baie [de Kaipara], je refuserai[s] de donner ce pound, mais je dois aller les visiter bientôt, je tiens à ce qu'ils soient [287] bien disposés lorsqu'ils me recevront.

ⁱ « J'écris une lettre à Tito pour le faire réfléchir sur ce qu'il m'a dit » *inter lineas*.

10 me[rcredi]

voyage à Koror[areka] manqué

Ce matin à 3 h. du matin je remon-onte [sic]ⁱ la rivière pour aller à Kororareka afin de parler pour ma maison qui est bientôt finie. Comme on m'a dit qu'on viendrait la visiter, je ne veux pas l'habiter avant que cette visite ait été faite, car les ouvriers pourront dire que j'ai accepté l'ouvrage. Lorsque nous partons il pleut un peu, il fait quelques éclairs. Nous allons tout de même mais sur les 5 h. il fait une averse si forte que notre waka en un instant est à un tiers plein d'eau. Nous descendons à terre et nous allons nous loger dans une des maisons de Wetekia, et là nous attendons le jour. Un naturel qui remonte la rivière nous dit que toute la journée sera comme cela. Nous rebroussons donc et nous revenons à Katiwa. Je réfléchis que quoiqu'il viendrait quelqu'un pour visiter l'ouvrage, M^r Ross voudrait attendre que M^{gr} fût arrivé à Kororareka. Il me dit que je puis venir rester à présent dans la maison. Je lui réponds, que si j'y viens résider, ce n'est point que j'accepte l'ouvrage qu'ils ne disent pas ensuite que j'ai accepté

[p.] 288

1844 juill[et]

l'ouvrage par le fait que j'ai habité. Ils me répondent que je puis bien y venir que cela ne signifie rien, et que je serais plutôt blâmable [pour blâmable] de coucher dans une mauvaise maison tandis que j'en ai une bonne, ils me disent que cela n'aura aucune conséquence. M^r Raynolds est présent, je viendrai donc rester et j'irai à Kororareka au retour de Monseigneur.

travail de la nuit

M^r Ross me demande une lampe pour travailler pendant la nuit, je la lui porte et lorsque mes naturels entendent les coups de marteau pendant la nuit, ils me disent : Si cette maison appartenait à des Maoris les naturels l'abandonneraient parce qu'ils disent que le travail de la nuit est mauvais et qu'ils mourront ou tomberont malades s'ils y viennent.

tapu

Porotaka vient me trouver, il me demande un morceau de ma nourriture cuite à mon feu, et comme je sais que c'est pour la faire manger aux naturels après avoir fait dessus une prière au dieu maori, je lui refuse disant que je ne puis pas participer à ce ritenga mauvais. Il me dit : Mais tu n'aimes pas tes enfants, parce qu'ils mourront s'ils mangent [289] de ta nourriture sans avoir rempli cette formalité car ton feu est tapu et c'est pour ôter ce tapu que je te demande un peu de nourriture. Je lui réponds que ce n'est point par dureté de cœur que je refuse cette nourriture car tous les jours je donne quelque nourriture aux naturels mais si je refuse aujourd'hui c'est que je ne puis pas participer à ce ritenga sans me rendre coupable moi-même.

transport

Je transporte mon moulin à la maison neuve.

11 j[eudi]

transport

M^r Willson me dit encore aujourd'hui que les chambres sont prettes [sic pour prêtes], que je puis venir rester dans la maison. Je transporte une quinzaine de boîtes pleines d'objets.

Tito

ⁱ Mot écrit en fin de ligne, « remon-onte »

Les naturels de Tirarau reviennent de leur[s] travaux, je suis dans mon waka. Nous nous contrepassonsⁱ et Tito me dit : Tu vas à ta maison. Ce peu de paroles me fait espérer que la lettre que je lui ai écrite à été bien reçue.

12 v[*endredi*]

Je continue de transporter mes effets à Hato Irene.ⁱⁱ

Tito

Tito m'envoie son porc par Penehamini. Penehamini me dit : C'est avec moi que tu as [p.] 290

1844 juill[et]

Tito

à traiter. Je lui donne une couverture, je crois qu'il n'y en a qu'une et elle se trouve double, en sorte que les naturels me disent que j'ai donné 2 couvert[ures] à Pene p[ou]r son porc. Je réfléchis alors et je vois que je me suis trompé, j'écris donc sur un korari à Pene de me renvoyer une couverture ou de me donner quelque chose en échange. Mais il me les rapporte toutes les deux disant qu'il n'en veut point, que Tito ne les accepte pas. Mais, lui dis-je, tu m'as dit que c'était avec toi que j'avais à traiter. Mere sa femme, me dit-il, a dit de t'envoyer son porc et que c'est un présent que Tito te fait. Eh bien ! c'est bon, lui dis-je, je m'en souviendrai plus tard, c.-à-d. je lui ferai aussi un présent. Mais Pene réfléchit et il me dit : As-tu de l'indienne ? Oui, lui dis-je, et nous allons voir l'indienne. Il me dit alors : Vois-tu Tito a été en colère contre toi, ensuite il a été bon pour toi, c'est pourquoi je te conseille d'être bon pour lui, et d'augmenter un peu le prix de ce porc. Eh bien, pour finir ces difficultés, tiens je te donne 6 brassées, et un pantalon de toile. [291]

Tito

Donne-moi, me dit-il, un pantalon de couleur. Je fais des difficultés, il insiste, enfin je cède en lui disant : Ne pense pas que je te donne cela pour prix du porc, je te le donne comme un présent pour en finir. Mais dis bien aux naturels, que s'ils veulent devenir dur[s] envers moi, je deviendrai dur envers eux. J'ai été bon pour vous jusqu'à présent, j'ai cherché toujours à vous satisfaire, aujourd'hui encore je reçois 2 porcs pour ne pas vous indisposer, mais tout cela est peu pour moi, ce qui m'affecte c'est de voir qu'on quitte la prière pour des affaires de marché, que me revient-il de votre prière, suis-je venu chercher vos porcs, votre argent, vos pommes de terre ? non. Si j'enviais ces choses je serais resté dans mon pays, où il y en a en abondance. Mais désormais si l'on me fait des embarras pour les marchés, j'agirai avec vous comme font les Européens c.-à-d. avec moins de ménagements. Pene me dit : Vois-tu je me suis fâché contre Tito de ce qu'il a quitté la prière, pour moi j'ai toujours prié...

[p.] 292

1844 juill[et]

et me montrant son doigt perpendiculairement il me dit : Vois-tu, je me suis toujours tenu debout, je ne suis pas tombé, j'ai toujours prié. Il me dit que Mere ainsi que son mari sont noho noa.ⁱⁱⁱ

ⁱ Dans le sens de « se croiser. »

ⁱⁱ Saint-Irénée [St Irenaeus] est le nom du séminaire de Lyon où furent formés les fondateurs de la Société de Marie. Le séminaire fut nommé d'après le second évêque de Lyon, un docteur de l'Église primitive (Hosie, *Anonymous Apostle*, p. 28).

ⁱⁱⁱ *Noho noa* est un terme qui était utilisé par les missionnaires catholiques pour décrire les personnes n'ayant pas adhéré à la religion des Pakeha et ne suivant aucune des prières chrétiennes (littéralement 'rester sans restriction liée à un tapu', soit par extension 'sous aucune restriction religieuse') puisque le père Petit note qu'il voyage en compagnie d'un chef de la Baie des Iles, « de ceux que nous appelons *noho noa*, c'est à dire qui demeure[nt] indifférents sans tourner aux catholiques ni aux(x) protestants ; ceux-ci les appellent *tewara*, c'est à d(ire) diables, corruption du mot anglais *devils*). » (Petit à Charles Dupont, août 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, vol. 1, doc. 97, p. 687). Utilisé par Garin, le terme

s[amedi] 13

Tito

Aujourd'hui Penehamini me rapporte le pantalon et les brassées d'indiennes avec un écrit de Tito sur une ardoise, il me dit que j'ai redemandé les deux couvertures que je lui avais données, que je garde ma cloche pour moi et son porc pour lui et qu'il me renvoie ses livres de prières. Ensuite Penehamini me dit que Tito ne veut pas reprendre le porc, qu'il me le laisse. Je lui dis alors : Je ne sais pas que faire pour vous contenter, vous ne voulez pas recevoir les 2 ritenga que je vous ai offert. Garde le porc, me dit Penehamini. Eh bien soit je le garde. Je pense plus tard donner un retour et je demande où sont les livres de prières. Penehamini me dit que Tito ne les a pas rendus, je lui objecte qu'il le dit dans l'ardoise ; il s'en va [293]

maison finie

et Tito vient une heure après me rapportant 10 livres et la clochette que je lui avais donnée. Je vois entr'autres celui de Mokoare et de plusieurs autres. Cela me perce le cœur. Il n'y a que les 2 qui ont été baptisés qui n'ont pas abandonnés [sic]. Cela se passe aujourd'hui samedi, jour où l'on a terminé ma maison et où j'ai eu le plaisir de venir l'habiter, mais le plaisir a d'abord été troublé. Je me suis aussitôt mis à genoux au pied de l'autel que je venais d'élever, et ai offert à Dieu cette peine en la déposant au pied de la croix et en priant pour ces pauvres naturels.

Addendum p. 293 (1)ⁱ En s'en allant il me dit : Je te donne mon porc pour prix de ce que les livres que nous te rendons sont mal propres. Je lui réponds : Cela n'est pas juste. Et il me tourne aussitôt le dos et s'en va. Il me parle d'un air orgueilleux et méprisant.

Karawai

Karawai vient me demander d'écrire 2 lettres pour lui, il va à Auckland.

J'ai observé qu'il y a environ deux mois lorsque j'allai faire la

[p.] 294

1844 juillet

Tito

prière au Pa, il me fit dire par Penehamini, que si je faisais la prière dans la maison de Tirarau, il ne pouvait pas y venir, — 2° : qu'il a cessé de venir à la prière avec ceux du Pa dans ma maison parce que Moihi avait dit à Mokoare et à Puko[h]uru d'aller dehors parce qu'ils voulaient manger tranquilles, — 3° : qu'à mon retour de Kororareka lorsque je lui apportai la cloche qu'il m'avait demandée, il ne la voulut pas de suite prendre, avant même qu'il m'eût parlé de son porc ; les uns disaient, il refuse la cloche, les autres disaient, il attend de retourner au Pa, et de fait il me dit à présent : Garde ta cloche.

La pensée me vient d'aller couper la corde qui tient le porc attaché afin de le laisser aller dans les forêts car il ne veut [sic]ⁱⁱ pas le reprendre et moi je ne puis pas recevoir un porc pour prix de ce que les livres sont rendus malpropres. Cependant je vais invoquer les lumières de l'Esprit s[ain]t aux pieds de l'autel pour savoir si je dois faire cela, car je crains aussi de [295] le blesser et de me le rendre encore plus odieux. Après ma prière je pense qu'il faut prendre patience. Demain dimanche je dirai à Penehamini de reprendre le porc, car je ne puis pas le recevoir pour prix de... et si on ne le reprend pas, lundi je le détache et il ira où il voudra.

14 d[imanche]

s'applique aux Maoris qui ne sont pas baptisés, et qui ne suivent pas les restrictions liées au culte catholique.

ⁱ Ajouté après l'entrée sur Karawai. Mais ce passage, selon le rappel de note de Garin, correspond au début du paragraphe sur Tito. Pour la clarté de la transcription, j'ai préféré le faire figurer à la suite.

ⁱⁱ *Rev. ant.* « je ne veux ».

M^r Powell

Je bénis ma maison avant la messe. Les Européens viennent tous c.-à-d. M.M^{rs} Powel, Duyarr [Dwyer], et ses 3 enfants, Raydmond et son fils, John et sa femme. M^r Powell qui n'a jamais reçu la s[ain]te communion car, dit-il, il était du sentiment de ceux qui prétendent qu'on doit la recevoir sous les 2 espèces, vient pour se confesser et faire une communion générale, car dit-il, il me dit qu'il a réfléchi depuis qu'il a lu la brochure que je lui ai prêtée et qui traite de la communion sous une seule espèce ; il a vu qu'il avait tort et qu'il faut obéir à l'Église. Je l'interroge sur tous ces points pour voir s'il est disposé à croire et s'il croit, il me dit qu'il veut sincèrement se confesser et obéir à l'Église, il viendra mardi se confesser. Je doute d'un côté de sa sincérité car il est dans une position où il a

[p.] 296

1844 juill[et]

besoin de mon secours, d'un autre côté je crois apercevoir de la sincérité. Le malheur l'a peut-être fait réfléchir. Il se confesserait aujourd'hui si les naturels n'étaient pas pressés de repartir.

M^r Raydmon[d] et les porcs

Lorsque la messe est finie Tirarau vient me toucher la main et me dire de parler à M^r Raydmond au sujet des porcs qu'il a tués et que Paikeha dit lui appartenir. M^r Raydmond dit que ses [sic pour ces] porcs n'appartiennent pas à Paikeha, il assure qu'ils sont à M^r Jackson qui a quitté la Nouvelle Zélande. Tirarau assure qu'ils appartiennent à Paikeha. Ils ont été tués, dit-il, sur le terrain de Paikeha. Les naturels ont vu les traces... Tirarau demande en paiement 2 chiens. M^r Raydmon[d] dit que pour avoir la paix, il en donne un quoiqu'il soit en droit de n'en point donner. Tirarau dit : Nous en voulons 2 et si tu ne veux pas les donner de gré nous les prendrons de force, nous les tuerons. M^r Raydmon[d] refuse et Tirarau crie à tous ses naturels qui sont venus pour cette affaire : Me wakatika koutou. *Levez-vous*, allons tuer les porcs. Et ils y vont et le soir on me dit que les 2 chiens ont été pris. J'ai cherché à concilier les uns et les autres mais sans fruit. [297]

Tito, Penehamini

Lorsque j'ai fait le signe de la croix pour commencer la s[ain]te messe, il m'est venu une bonne pensée, et quoique ce soit pour l'affaire du porc, cela a été involontaire et comme un éclair, quoiqu'il en soit cette pensée est meilleure que celle que j'avais hier. C'est de dire à Penehamini : Lorsque tu retourneras au Pa tu diras à Tito qu'hier j'avais accepté son porc parce qu'il me l'avait offert comme un aroha,ⁱ mais à cause de la parole qu'il m'a dite hier, qu'il me le donnait pour prix de ce qu'il me les rend malpropres, je ne puis le recevoir à cette condition. Pene me répond qu'il a dit ce matin à Tito que je ne recevrai pas son porc parce que nous ne faisons pas payer ces choses ; et il ajoute pour moi, je ne puis le rem[m]ener, car je suis honteux dans cette affaire, tu feras mieux de le renvoyer par un de tes enfants ; (j'avais eu aussi cette pensée hier, mais je craignais que mes enfants ne voulussent pas). Je consens volontiers à cela. Mais parlons d'autres choses. Je ne puis plus rester au Pa, car les naturels se fâchent contre moi de ce que je fais la prière. Ce matin nous étions 3, Te Witu et Hakopa.

[p.] 298

1844 juill[et]

Penehamini

Nous avons fait la prière à haute voix, et les autres ont dit qu'il fallait nous jeter à l'eau. De plus Tito nous a écrit sur une ardoise de cesser de faire la prière, nous avons eu peur et nous

ⁱ Geste d'amour, signe d'affection.

craignons l'avenir, que faire dans cette circonstance ? Voilà ce que je ferai, je ne ferai pas de prière au Pa et les dimanches je viendrai faire la prière ici. Je lui conseille de prier en son particulier pendant la nuit et les dimanches de venir prier ici. Mais, me dit-il, je suis toujours triste, je n'ose pas retourner au Pa ; te souviens-tu de ce que je te dis autrefois ? Je te dis que je voulais rester avec toi. Je lui demande 2 jours de réflexion, car M^{gr} m'avait conseillé déjà de le prendre et si je ne l'avais pas fait c'est que je le considérais comme le soutien des naturels catholiques du Pa et nécessaire pour eux. Il me presse toujours, enfin je lui dis: J'avais eu la pensée de te prendre autrefois mais je pensais qu'il était bon que tu restasses au Pa pour soutenir les autres. C'est pour cela aussi, me répond-il, que je ne te redemandai pas de rester avec toi, je pensais aussi qu'il était bon pour nous que je restasse avec eux, [299]

Penehamini

mais à présent, je ne le puis plus ; j'avais la pensée d'aller rester avec Hoane Papita (Akira)¹⁴ et de le prendre pour mon père. Si je suis resté ferme et si je n'ai pas abandonné la prière avec les autres, c'est que je me souviens de mon père, mon père a été baptisé à Tokerau et il est mort avec un nom saint, c'est pourquoi j'ai voulu me souvenir de lui et me faire baptiser afin d'être comme lui, et de me souvenir de lui. Je lui dis que cette pensée est bonne, mais qu'il ne suffit pas de faire la prière en mémoire de ses parents, mais qu'il faut la faire pour Dieu et pour soi-même. Je lui dis donc : Eh bien viens demain matin afin que tu entendes mon ritenga et que j'entende le tien. Il s'en va et il reviendra demain. Je le prendrai avec moi d'après la parole de M^{gr} et il me sera très-utile car j'ai beaucoup à faire travailler. Hakopa vient après lui me parler à peu près de la même manière pour ses dispositions, il me dit qu'il viendra tous les soirs, du Pa à la prière et que Te Witu viendra tous les dimanches s'il ne quitte pas la prière. Penehamini n'est pas du Pa, son kainga est de Tokerau. Pour Hakopa, l'on me dit que la terre sur laquelle je suis est de son kainga.

[p.] 300

1844 juillet

15 [undi]

livres rendus

Ce matin je renvoie le porc à Tito par Kaperiere avec un billet dans lequel je dis à ce naturel : Penehamini m'a amené ton porc me disant que tu me l'offrais comme un présent, je l'ai accepté, mais avant hier tu m'as dit que tu me le donnais comme prix de ce que les livres que tu m'as rendu[s] sont malpropres, je ne puis pas le recevoir à cette condition. Kaperiere revient avec Penehamini, celui-ci me rapporte encore 3 livres, ce sont ceux de Tirarau, de Paiea et de Tito, ils avaient été donnés par Monseigneur à ces 3 naturels. Mais ils ne sont pas malpropres car ils ne s'en sont pas servis. Ce sont 3 1^{ers} volumes mais Tito m'en a rendu 2 que je lui avais donnés, on voit qu'il s'en est bien servi. Celui de Mere sa femme est aussi bien usé. Celui de Mokoare est tout propre. Mawete s'est servi du sien. Maioha aussi, mais Maioha avait déjà quitté la prière pour un puremu et il est maintenant pononga dans une tribu éloigné[e], chez [301]

livres rendus

Maika. Pao ne s'est presque pas servi du sien. Kohuru s'est servi du sien. Wakakohu très-peu. Te Roha s'en est servi, mais il avait aussi quitté la prière parce qu'il m'avait volé du tabac. Onze naturels en tout ont rendus [sic] leurs livres. Je regarde ce coup comme trop solennel pour qu'ils reviennent jamais à la prière. Les livres qui avaient été donnés par M^{gr} et que les naturels gardent ordinairement avec plus de soin m'ayant été rendus me confirment dans cette triste pensée. Je connais des naturels qui gardent les livres soit des missionnaires, soit de l'Évêque, quoiqu'ils ne fassent pas de prière. Mais ce qui m'afflige le plus c'est que ce coup va se ressentir dans la baie de Kaipara. Quand les chefs de Kaipara viennent à Mangakahia, c'est toujours chez Tirarau qu'ils séjournent. Ce matin la pensée m'était venu[e] d'aller sur le champ faire ma visite à Kaipara avant que cette nouvelle y parvint mais

j'ai pensé que ce n'était pas prudent : 1° en ce que Tito se trouvant maintenant dans l'excès de l'exaspération, sachant mon dessein, peut ou écrire ou envoyer [un message] à Kaipara pour m'indisposer les naturels. 2° Je crains pour ma maison, il est dans le cas de se venger sur ma maison en

[p.] 302

1844 juill[et]

livres rendus

mon absence, il peut encore détourner les naturels de ma place de Mangakahia, de la prière. 3° J'ai avec moi Penehamini. Il peut s'indisposer fortement contre lui. Enfin je vois un naturel qui m'apporte la lettre du p[ère] Petit-Jean au sujet de mon moulin. Ce naturel s'en retourne aujourd'hui en sorte que je ne pourrai pas arriver avant qu'on sache que le Pa a quitté la prière. Tout cela m'affecte beaucoup. Je regarde Tito comme un persécuteur, il a encore écrit ce matin à Peneham[ini] qu'il ait à cesser sa prière pour huit mois.

lettre du p[ère] Petit-Jean, moulin

La lettre de p[ère] Petit-Jean dit que je dois donner une couverture au naturel porteur de mon moulin. Je dis au naturel qui me l'apporte : Vous m'avez fait donner un pound et la lettre porte une couverture. Oh, me répond-il, quand la lettre a été achevée, ils sont convenus de vive voix que je lui donnerais un pound. Mais je crois que c'est un mensonge, je dis au naturel que j'en écrirai au p[ère] Petit-Jean. **[303]**

entrée de Penehamini à mon service

Penehamini vient rester avec moi, je lui lis les conditions auxquelles je le reçois, il approuve tout, je garde cet écrit pour le lui montrer en cas de besoin. Si d'un côté je suis satisfait d'avoir un naturel de plus, je suis presque sûr d'avance que les 2 autres changeront bientôt. Mais M^{gr} m'a dit que je ferais bien de le prendre, j'espère qu'en suivant son conseil Dieu bénira mon obéissance, car sans cela je crois que je ne l'aurais pas pris avec moi.

M^r Ross et Willso[n]

M^rM^{rs} Ross et Willson viennent placer mon moulin et finir d'arranger la serrure du trapponⁱ du grenier. Le travail pour le moulin leur prend 2 heures environ. Ils ne sont pas venus exprès pour mon moulin, ils sont venus chercher leurs effets qu'ils n'avaient pas pu emmener samedi. Je les invite à prendre le thé et à manger un morceau de porc, ils acceptent.

M^r Raynolds

Après qu'ils ont fini ils s'en vont, et je vois M^r Raynolds assis, et fumant sa pipe à côté de son ouvrage, un instant après, il vient me dire de lui faire son compte, qu'il ne peut plus rester. Je lui dis que oui

[p.] 304

1844 juill[et]

M^r Raynolds

et avant souper il reçoit son compte. Il me dit qu'il est venu le 18 janvier et mon compte porte le 19 février, je visite mes cahiers journaliers, et je trouve que je n'ai pas fait erreur. Il me dit qu'il s'est trompé. Je lui demande la cause de sa conduite. Il me dit : Oh ! je ne puis pas rester ne faisant que 2 repas par jour. Je lui dis alors : Vous devez vous souvenir que plusieurs fois je vous ai proposé de faire 3 repas et que vous m'avez répondu que 2 repas

ⁱ Garin a commencé par écrire « du gren[ier] » mais a réécrit par-dessus « du trappon », mot qui dénote une petite porte qui s'ouvre dans le plancher d'un magasin, ou dans le plafond d'une chambre plus élevée pour pénétrer soit à la cave, soit au grenier (Ad. Vachet, *Glossaire des gones de Lyon*). Il s'agit ici de la trappe du grenier du presbytère de Garin.

vous suffisaient et que quand vous étiez au travail vous ne sentiez pas le besoin de manger. C'est vrai, me dit-il, vous avez raison, mais je n'ai pas osé vous dire ce que je pensais, ne faisant que 2 repas je suis faible... Je lui dis encore : Depuis que vous travaillez ici c.-à-d. depuis 2 mois 1/2, je vous ai laissé prendre de nourriture ce que vous avez voulu pour venir travailler de ce côté. C'est vrai, c'est vrai, me dit-il. Je vous prie d'être droit avec moi, les Européens vont [305] vous demander pourquoi vous êtes sorti, je vous prie de ne pas leur donner cette raison car elle n'est pas juste. Je respecte, me dit-il, votre dignité de prêtre, je sais que vous avez agi avec moi avec droiture et je n'ai rien à dire contre vous. Il me dit qu'il restera encore 4 jours pour compléter [sic] les 5 mois. J'accepte. Je crois qu'il a été blessé de ce que je ne l'ai pas invité à venir prendre une tasse de thé avec M.M^{rs} Ross et Willson. D'un autre côté il n'est pas très porté au travail, il n'aime pas se lever de bon matin, il craint le froid. Je pense que tout cela a concouru à cette démarche.

M^r Raynolds

Voilà bien des croix ! C'est bon signe ! Cependant si d'un côté je suis peiné de voir cette conduite de M^r Raynolds, d'un autre côté je crois que la providence m'a servi, car le p[ère] Bâty m'avait conseillé de ne pas garder cet Européen puisqu'il ne travaillait pas bien ; j'inclinai aussi à cela d'autant plus qu'au lieu de donner bon exemple à mes enfants, il se mettait trop en colère contre eux. Je pensais ne plus le faire manger à ma table dès que ma position le

[p.] 306

1844 juill[et]

permettrait c.-à-d. quand la cuisine serait finie et je prévoyais que cela lui serait aussi sensible. Je m'apprêtais à lui faire des reproches, car il ne fait pas les choses comme je les lui commande. Si je lui donne un habit à raccom[m]oder, il me le rend comme s'il l'avait bien réparé, mais l'ouvrage n'est fait qu'à moitié. Il perd beaucoup de temps, il ne travaille pas. Samedi il a placé dans tout le jour une huitaine de planches et aujourd'hui qu'il travaillait sous mes yeux, il en a placé une 12^{ne} en moins de 3 ou 4 heures.

16 ma[r]di

Tirarau

Hier l'on m'a rendu le livre de prière de Tirarau que M^{gr} lui avait donné ; aujourd'hui Tirarau vient avec plusieurs autres naturels, non pas exprès pour me voir, je pense. Il me dit de loin s'il faut lui donner la main, il dit cela en plaisantant et moi je lui réponds aussi en plaisantant, ki te mea e pai taku ringaringa ki a koe haere mai, kei a koe tou wakaaro.ⁱ Il vient et me donne une main bien froide. [307]

Tirarau

L'on cause et l'on plaisante, je continue à travailler à ma bibliothèque. Comme il fait froid, il me dit en plaisantant : Donne-moi ton manteau il fait froid (il sait que quelque[s] mois auparavant je lui avais refusé mon manteau qu'il me demandait pour aller rendre visite à Te Wehinga dans le bas de la rivière.) Je lui réponds aussi en plaisantant : E hangareka ana koe ki a ahau !ⁱⁱ et il se met à rire. Je m'aperçois qu'il recommence ses petites guerres qu'il me faisait dans le commencement après le refus de l'achat de son terrain.

M^r Powell

M^r Powell vient me trouver pour faire, me dit-il, une confession générale. Il a reconnu d'après la brochure que je lui ai prêtée que la communion sous les 2 espèces n'est pas de

ⁱ « Si ma main te satisfait, viens, c'est à toi de décider. »

ⁱⁱ « Tu m'as joué un tour ! » ou « Tu m'as trompé ! »

précepte pour les laïcs. Il est toujours dans un état bien misérable. Il attend que j'aille à Kororareka pour venir avec moi car il a des provisions à faire.

18 j[eudi]

J'achète de Toka du bled a [sic pour à] 3 livres de tabac le bushel [boisseau]ⁱ (30 fig[ues]).

Tirarau me propose aussi si je veux en acheter de lui. Les naturels du Pa, la femme de Tito même, viennent me voir, me touchent la main.

[p.] 308

1844 juill[et]

19 v[endredi]

Je préviens M^r Raynolds que c'est aujourd'hui le 19 par conséquent la fin du mois qu'il voulait, m'avait-il dit, compléter : il ne me répond que peu de mots.

écriteau

J'achète du bled de Tirarau, 30 figues le bushel. — Tirarau fait un écrit[e] au p[ou]r défendre aux naturels de porter de la nourriture cuite.

20 s[amedi]

M^r Raynolds

M^r Raynolds va se mettre comme de coutume à son travail. Je vais lui dire que son temps est expiré. Il paraît ne pas comprendre. Je lui répète qu'il m'avait dit que quand le mois serait expiré, il s'en irait ; il me répond qu'il a réfléchi pendant la nuit, qu'il voulait continuer, je lui dis alors que j'ai besoin de réfléchir. Je me retire et j'écris mes observations. Une heure après il vient me dire : Eh bien ! Cela vous fait-il plaisir que je reste ? Je l'invite à venir dans ma chambre et là je lui dis : Je ne sais pas si vous agréerez mes conditions, voici ce que je demande : comme je tiens à ce que les naturels n'a[i]llent pas à la cuisine, je voudrais que vous préparassiez ma nourriture. J'y avais pensé, me dit-il, volontiers — [309] Il y aura une table et vous prendrez vos repas à la cuisine, les boys mangeront aussi à la cuisine mais à part. Oh ! Je suis prêt, ajoute-t-il, à faire tout ce que vous voudrez. — Lorsqu'il me vient quelqu'un pour coucher, il couchera dans votre chambre. — Volontiers — Je lui observe de parler avec plus de douceur aux enfants, aux naturels, ... Il agréé à tout ce que je lui dis, il est trop content de rester. La cuisine est achevée, on y fait le souper p[ou]r la 1^{ère} fois.

21 d[imanche]

Tauwhanga lieu tapu

Waiata revient de Titoki avec ses naturels. Tauwhanga vient me dire qu'il est exposé à être battu lui ou les siens parce qu'il a porté de la nourriture cuite par un chemin qui avoisine un lieu tapu (sépulture) appartenant à Tirarau. Il me dit donc de prendre garde à Matiu, que je ne l'envoie pas au Pa ou dans quelque'endroit isolé où il soit exposé à être battu ; que si je vais au Pa, il ne vienne pas avec moi. Il me dit aussi : Mais si vous allez tous ensemble dans quelque lieu éloigné, qu'il aille avec vous, car alors s'il meurt, il mourra devant ta face, vous mourrez ensemble, ou vous serez affligés ensemble. Si tu me conseille[s] de le prendre

[p.] 310

1844 juill[et]

avec moi, je le prendrai, afin que nous mourrions ensemble, si tu me conseille[s] de le laisser avec toi il restera avec toi et vous mourrez (ou vous serez affligés)ⁱⁱ ensemble. Pour moi et

ⁱ Le récipient cylindrique utilisé pour mesurer les solides et la quantité contenue dans ce récipient.

ⁱⁱ Le mot maori devait être *mate* qui a le sens de mourir, être blessé, ou malade.

ma femme nous serons frappés à part. Je lui réponds, que cela le regarde plus que moi, que c'est à lui de voir ce qu'il veut faire pour que plus tard il n'ait pas à me reprocher d'avoir retenu son fils auprès de moi. Il me dit qu'il veut bien qu'il reste.

Mokoare

Mokoare et la femme de Toko ont assisté à la messe aujourd'hui. Tauwhanga me dit ensuite : Tu as refusé le bled de Toko, ce bled est de nous, de Paka.

bled de Toko

Tu as refusé notre bled, et l'on m'a dit que tu avais dit à Toko de le porter chez Te Pura. Matiu se met à rire et dit à son père : Qui est-ce qui a dit cela ? Je lui assure que je n'ai pas dit de porter le bled à Te Pura ; et que si j'ai refusé c'est que j'en avais assez. Nous avons cru, me dit-il, que tu l'avais fait exprès. Non, lui dis-je, je mets tous mes soins à ne pas vous déplaire, j'ai reçu du bled de Wetekia, de Tirarau, j'ai dit que si Waiata m'en offrait, j'en recevrais aussi de lui et que c'était fini pour le moment car je n'ai pas de quoi [311] le placer. Oh oui, me dit-il ironiquement, ils sont chefs eux ! Mais pour nous autres. Lui qui m'avait dit il y a une semaine, que s'il avait su que Tito m'avait offert son porc, il m'aurait dit de prendre celui de Tito et de laisser le sien parce que Tito est un chef. Je crois qu'en prenant trop de ménagements avec eux, ils deviennent plus exigeants et l'on est plus assujéti à leurs caprices, c'est une réflexion que l'expérience me montre et peut-être je changerai de procédé, je serai un peu plus rond dans ma manière d'agir avec eux.

Tira

Tira¹⁵ me dit qu'elle a eu un songe, mais un bon songe. Elle veut me l'expliquer. Je l'écoute : J'ai vu, me dit-elle, un homme monté sur un cheval, et un autre au milieu d'une foule immense de peuple, qui tenait dans l'une de ses mains les clefs du ciel. Celui qui était sur le cheval faisait comme les prêtres avec la main c.-à-d. qu'il donnait la bénédic[tion]. Puis elle me dit de lui expliquer. Je lui dis que son songe n'a rien de mauvais : je pense qu'elle fait allusion à son fils Petera.¹⁶

baptême

Je vais, avec le boat, baptiser l'enfant de M^r Ross, madem [sic pour madam ?] Ruff rie des cérémonies. M^r Ruff dit à Pene : L'eau suffit pour le baptême.

[p.] 312

1844 juill[et]

22 l[undi]

Waiata et l'eau tapu

Penehamini me dit que Waiata va venir me faire des reproches et il m'avertit de ne pas lui répondre avec humeur parce qu'il sera puissant contre moi, mais si je lui réponds avec douceur il ne se fâchera pas. En effet il arrive après déjeuner, nous nous touchons la main avec bonne grâce de part et d'autre, puis il me dit en riant et en allant s'asseoir au bout du vérenda [sic] : Je viens te faire la guerre. Où est, lui réponds-je sur le même ton, ta lance pour me percer ? Et nous rions. Puis après un moment de réflexion, il me dit : Je t'appelle aujourd'hui à un comité. C.-à-d. qu'il veut me reprocher la violation d'un tapu. Tu as dis à tes enfants de recevoir dans tes marmites l'eau qui tombait du toit de ma maison, et tu as fait cuire ta nourriture dedans, quand tu vins ici je pensais que tu venais comme un père pour nous donner la vie, et voilà qu'au lieu de nous donner la vie, tu nous donnes la mort. Tes enfants (les naturels cathol[iques]) ont mangé de la nourriture cuite dans les marmites et [313] la maladie les a saisi[s]. Si tu n'étais qu'un simple étranger comme les autres, nous te ferions la guerre (c.-à-d. qu'ils me battraient ou qu'ils dévaliseraient ma maison,) et si c'étaient tes 2 enfants qui eussent fait cuire la nourriture nous les aurions renvoyé[s] dans

leur kainga. (C'est Rukaⁱ qui remplaçait alors Kaperiere.) Ruka dit à Waiata que Toko a mangé de cette nourriture quoiqu'il eût fait l'observation qu'il ne fallait pas faire cuire avec cette eau.

Waiata

Je dis à Waiata : Je me souviens que quand je dis de recevoir l'eau du toit, car l'eau de la fontaine était sale, l'un des enfants me dit, ka mate tatou.ⁱⁱ Je n'entendis pas cela du tapu, je crus qu'il voulait dire que l'eau de pluie n'est pas bonne pour boire et que cela nous rendrait malade. J'ajoute : D'ailleurs je ne connais pas tous vos tapus, tous vos usages et si je me fâchais contre vous parce que vous n'observez pas les usages des étrangers quand vous venez chez moi, j'aurais à me fâcher continuellement. De plus si je l'avais fait exprès par malice et par orgueil, vous pourriez encore vous fâcher, mais je l'ai fait ignorant vos usages. Il me répond : Je ne me fâche pas parce que tu n'es pas un étranger

[p.] 314

1844 juill[et]

comme les autres, et c'est moi qui suis bienveillant pour toi. Je pense qu'il va me demander un prix pour terminer l'affaire mais il ne m'en demande point.

Korihi

Aujourd'hui Korihi¹⁷ la femme de Tauwhanga se sauve, elle est à Te Ripo. Elle me fait dire que si Matiu pouvait l'aller voir aujourd'hui elle le verrait avec bien du plaisir. Elle se lamente car elle va se retirer à Pukeokui de crainte d'être battue par Tirarau à cause que Tauwhanga a violé le tapu, et elle craint que Matiu ne soit battu aussi, mais elle se console par la pensée que s'il est battu ce sera devant mes yeux. Penehamini se plaint d'un violent mal de tête.

23 ma[rdi]

Waiata

Waiata à qui j'ai proposé hier un prix p[ou]r mon séjour dans sa maison, me dit que c'est à moi de lui offrir ce que je voudrais et comme je le presse de me dire ce qu'il désire, il me demande de quoi faire des habits. Enfin on s'arrête à 4 brass[é]es d'indienne, 1 couverture de 8 sh[illings] et un pantalon 6 à 7 sh[illings].

nikaus

Je vais avec le boat et mes 2 enfants chercher des nikaus. [315]

24 me[credi]

Tito

Roha me dit qu'il fait la prière en son particulier avec Kataraina, c.-à-d. qu'ils lisent dans le livre. Il me dit en outre que Tito et tous ceux du Pa qui ont quitté la prière la reprendront après quelques mois, car me dit-il, Tito a été mauvais pour moi. C'est Tito qui a dit cela. Roha vient m'offrir le paiement du tabac qu'il m'a volé. Je consens à recevoir du bled.

M^r Raynolds

M^r Raynolds importuné par les naturels qui se plaignent de n'avoir pas assez à manger vient me dire s'il est cuisinier des naturels. Je vous ai assigné, lui dis-je, de faire la cuisine pour

ⁱ Fils de Wetekia.

ⁱⁱ « Nous mourrons » ou « serons malades. » *Mate* : a plusieurs sens : « être insulté, blessé, malade, être mort ». L'enfant pense qu'ils pourraient être malades de causes physiques (eau mauvaise), ils pensent que le tapu peut les tuer (voir p. 310).

nous tous et une fois que la maison des naturels sera faite, ils resteront chez eux, ils ne viendront pas vous importuner. S'il en est ainsi me dit-il, c'est bon.

26 v[*endredi*]

tapu

Waiata vient me faire écrire une lettre qu'il veut envoyer aux naturels (hahi katorika)ⁱ afin de leur conseiller de donner un prix à Tirarau s'ils ne veulent pas qu'il leur fasse la guerre parce qu'ils ont porté de la nourriture cuite par le lieu tapu. Je refuse d'abord craignant de participer à leurs tapus, il me presse et me dit que si je refuse cela, demain il ira trouver Tirarau et que les naturels auront la guerre. Je réflé-

[p.] 316

1844 juill[et]

chis et il me semble que je ne participe pas directement à leurs tapus puisque cette lettre consiste à leur conseiller de donner un prix à Tirarau s'ils veulent ne pas avoir la guerre ; et à leur dire de ne plus passer dans ce lieu pour ne pas s'attirer la colère de Tirarau. Je consens à l'écrire. C'est même à ce que je crois à présent, charité. Waiata donne lui-même un joli waka parce que sa fille a passé par ce lieu avec sa pipe allumée. C'est à Tiperia que s'adresse la lettre.

27 s[*amedi*]

prix p[ou]r tapus

Les naturels portent leur prix à Taurau. Il accepte, Tirarau accepte aussi mais Tito refuse. Tito avait dit à Tirarau : Je vais faire la guerre à Tauw[h]anga, je veux lier ses deux enfants. Non, lui dit Tirarau. Tito insiste. Non lui dit encore Tirarau. Aujourd'hui Tito dit : Tirarau m'a refusé d'aller faire la guerre à Tauw[h]anga, je refuse aussi les prix. Les 2 coupables réels sont Hoane Papita et Hoani : le 1^{er} me dit : Nous avons été baptisés c'est pourquoi nous n'avons pas pris garde au tapu. Les porteurs des prix sont Tauw[h]anga, Te Arahi, Hoani, Hoane Papita et Tiperia à leur tête. Ils allaient tout droit chez [317]

prix p[ou]r tapus

Tito mais heureusement que Waiata leur a dit d'attendre sans quoi ils auraient été battus. On expédie Toko comme ambassadeur à Tito. Toko est son aîné. Toko lui dit : Reçois tes prix. Non dit Tito. Ton ritenga est mauvais dit Toko, souviens-toi de ton frère, de ton père, si tu fais la guerre à Tauw[h]anga, tu fais aussi la guerre à ton frère et à ton père. Tito persiste à refuser et dit en finissant, que les prix soient placés au-dessus de moi, c.-à-d. que je meure et que l'on mette les porcs, les bêtes &^c, sur mon corps. Cette manière de parler est le tapatapa c.-à-d. *mal[é]diction*.ⁱⁱ Il s'est maudit lui-même, c'est mauvais signe disent les naturels. Hoane Papita vient me trouver à minuit et me raconte tout cela.

M^{gr}

Il me dit en outre qu'un Européen venu la semaine dernière a dit que M^{gr} était à Kororareka et malade mais que le médecin avait dit qu'il serait bientôt guéri.

Hoane Papita me dit encore : Demain on va expédier Toko à Tito pour qu'il lui dise de venir voir Tauw[h]anga chez Waiata, s'il vient ce sera bon signe s'il ne vient pas c'est mauvais signe. Nous avons tous peur, ajoute-t-il.

ⁱ « De confession catholique » ou « appartenant à l'Église catholique ».

ⁱⁱ Le *tapatapa* est une insulte, une injure qui peut être de différentes natures : la comparaison d'un chef avec un animal, le désir de cuisiner sa tête, ses entrailles, ou toute autre partie de son corps ou encore le fait de faire allusion à une partie du corps de quelqu'un tout en mangeant rendant ainsi cet objet, partie du corps tapu pour cette personne (Servant, *Customs and Habits of the New Zealander 1838-42*, p. 16). C'est ainsi par extension une malédiction, une injure, ou une offense.

[p.] 318

1844 juill[et]

28 d[imanche]ⁱ

prix p[ou]r tapus

Je suis à délibérer si je dois aller trouver Tito ou non. Si je vais le trouver j'ai à craindre de le confirmer dans son refus et de l'exaspérer encore plus contre moi car depuis qu'il a quitté la prière, il ne me voit plus. Si j'y vais, il me donnera des réponses auxquelles je ne pourrai pas répondre directement, il me regardera peut-être aussi comme prenant part dans cette affaire en sorte que s'il doit y avoir guerre,ⁱⁱ il est dans le cas de venir dévaliser ma maison, comme cela est arrivé à plusieurs Européens dans le voisinage. Cependant je me sens porté à lui écrire une lettre dans un sens qui ne l'exaspérera pas.

j'écris à Tito

Voici les principales pensées : Ami, ô Tito, bonjour, mon amour envers toi est très-grand, écoute ce que j'ai à te dire : peut-être que tu recevras bien mon parler, peut-être que tu le recevras mal, mais j'ai l'espérance que tu le recevras bien car je l'écris pour le bien. Tu dis que mes enfants ont violé vos ritenga, c'est vrai, ils l'avouent eux-mêmes, et c'est parce qu'ils se reconnaissent coupables qu'ils ont résolu [319]

prix p[ou]r tapus, lettre

de te porter un prix. C'est un bon ritenga cela chez tous les peuples. Quelqu'un a-t-il été mauvais envers Dieu, s'il se repent, s'il paye sa faute en l'expiant par la pénitence Dieu lui pardonne. De même, mes enfants reconnaissent qu'ils ont violé vos ritenga, ils t'offrent un prix, reçois-le, sois bon envers eux, si tu es bon envers eux, on dira voilà un chef bienfaisant, voilà un chef qui rend la vie à son peuple. Quoique je sois neutre dans cette affaire, j'ai cependant voulu t'écrire. Car toi aussi tu étais autrefois un de mes enfants, et quoique tu te sois fâché contre moi autrefois, cependant une partie de ton cœur ne s'est pas fâchée contre moi, de même quoique tu sois en colère contre mes enfants, j'espère qu'une partie de ton cœur n'est pas en colère. Quand un homme entend que quelqu'un a été mauvais, il se fâche beaucoup à la 1^{re} nouvelle, mais après il s'apaise. Hier et cette nuit il y a eu beaucoup de pluie et aujourd'hui le ciel est rentré dans le calme, sois donc bon envers mes enfants, souviens-toi

[p.] 320

1844 juill[et]

tapus, lettre à Tito

de ton frère aîné de ton père.

Naku tenei pukap[uka] na tou matua

na Pere Kara.ⁱⁱⁱ

J'envoie cette lettre sans la cacheter à Waiata avec un billet pour Waiata dans lequel je lui dis de lire préalablement cette lettre. S'il juge à propos de l'envoyer qu'il l'envoie, s'il croit qu'il ne faut pas l'envoyer, qu'il ne l'envoie pas. Kaperiere la porte. Après la messe Toko vient me rendre compte des affaires, Tito a lu ma lettre, et à ces mots : on dira voilà un chef bienfaisant : il a dit ce n'est pas moi qui suis chef, c'est le père Garin (ton ironique).

Tiperia, Karawai, Tauw[h]anga, Te Arahi, Hoane Papita, viennent me trouver entre 2 et 3 heures. Waiata leur a dit : Allez maintenant trouver votre père, afin de recevoir de lui quelque bonne pensée. Karawai me dit : C'est moi qui ai été porteur de ta lettre, Tito l'a

ⁱ Cette même date a été indiquée précédemment en bas de page 317 mais a été barrée.

ⁱⁱ Le terme maori utilisé ici devait être *murū* pour pillage.

ⁱⁱⁱ « Cette lettre est de moi, ton père, Père Garin. »

d'abord lue à voix basse puis il l'a donnée à Toenga qui l'a lue à voix haute devant tout le monde ; Waiata dit que tu as parfaitement compris les affaires et que tu as parlé dans ta lettre selon les usages des naturels, ta lettre était [321]

prix p[ou]r tapus

bien faite. Mais Tito a persévéré dans ses pensées pour le mal, il a persisté, a refusé les prix et a dit que si on le contraignait en quelque sorte à recevoir les prix ce serait mauvais. Il s'est encore maudit lui-même. Kua tapatapa a Tito ki a ia :ⁱ à cette nouvelle Waiata a dit : Eh bien puisqu'ils refusent les prix, plus tard lorsqu'il arrivera pareille chose à notre égard, nous ne recevrons pas non plus de prix mais nous ferons la guerre. Hoani dit : Tuons les porcs et jetons-les à la rivière. Waiata dit : Tuons les porcs et mangeons-les. Non dit Hoani, jetons-les à l'eau. Tiperia dit à Hoani : C'est assez ne contredis pas plus longtemps Waiata. Ce serait mauvais si on jetait les porcs à l'eau, si on les mange, il n'y a rien qui offense l'ennemi, c'est dans leurs usages. Waiata dit aussi que l'on casse les waka que l'on menait pour prix, d'autres disent : Non, car si l'on casse les waka, le mal va en empirant, c'est très-mauvais, plus tard on vengera [sic pour vengera] ce mal, il y aura du massacre. Tirarau vient voir Waiata ce soir c'est bon signe.ⁱⁱ On tue donc les porcs, Hakopa se démet l'os de la cuisse en poursuivant un porc, et les naturels disent : C'est aujourd'hui dimanche,

[p.] 322

1844 juill[et]

Hakopa os déboîté

c'est pour cela que ce mal lui est arrivé. On m'apporte cet infirme, on l'étend par terre et je fais tenir le patient par 2 naturels vers sa tête tandis que les autres tirent la jambe pour remettre l'os à sa place. Pendant l'opération, les naturels qui man[o]euvrent pour remettre cette jambe se font un divertissement de cette cruelle opération. Le patient crie de toutes ses forces, et les autres de rire avec éclats, et de se mettre tous à sa jambe pour la tirer, ils seraient dans le cas de la rendre plus longue que l'autre si je ne leur criais pas d'aller avec modération. J'appelle M^r Raynolds, et nous mettons tout notre savoir à rétablir cet os déboîté. Il nous semble que nous avons réussi. Mais ce n'est pas bien sûr ; l'infirmes reste chez moi pour que je le puisse soigner. Il me dit : Je t'ai vu cette nuit en songe, et c'est pour cela que je suis mal, je dormais, tu es venu me réveiller et si tu n'étais pas venu en songe me voir je serais peut-être mort. J'ai vu, lui dis-je, dans mon pays plusieurs personnes qui ont été frappées de maladie ou de mort pour avoir travaillé le dimanche. Jusqu'ici, me répond-il, je n'avais pas travaillé le di[manche] et aujourd'hui voilà...

Tom[e] 2^d. 5^e vol[ume] — juillet – 9^{bre} 1844
Notes sur la mission.

[p. 323]

Suite des notes de mission

mission

l[undi] 29 juillet

Européen, maison des naturels

ⁱ « Tito lui a jeté un sort. » ou « Tito l'a maudit. »

ⁱⁱ « Tirarau vient voir Waiata ce soir c'est bon signe » *inter lineas*, mais cette phrase est difficile à replacer là où Garin voulait la voir figurer.

Mes naturels finissent leur maison aujourd'hui. Ils y couchent et moi j'établis mon réfectoire à la chambre qui doit servir de dépôt. Un Européen vient de Kororareka. Il me demande de l'ouvrage, il me dit qu'il n'a pas entendu dire que M^{gr} fut malade.

prix des tapus, porc, bled

Les naturels ont mangé les porcs qu'ils portaient en prix à Tirarau, ils laissent chez Waiata les autres prix c.-à-d. un baril de poudre, une pièce d'indienne, une bêche, une hache, un fusil, un pistolet &^c... Ils s'en retournent et me prient de les aller voir. Te Arahi me demande si je veux acheter son porc ; je lui dis que deux autres naturels m'ont parlé avant lui, mais que j'ai oublié le nom d'un car je n'inscris plus les noms maintenant ; il m'offre du bled et comme j'ai promis d'en recevoir des naturels de Ngawakarara, je lui promets de le recevoir dans deux semaines.

m[ercredi] 31

Je fais couper le 3^e kahori pour 2 livres de tabac et 2 pip[es] à des naturels de la Baie des Iles. Je vais à Ngawakarara, je visite les naturels de Te Pawera. La vieille me dit qu'elle prie, je lui demande quelques mots de sa prière.

[p.] 324

1844 juill[et]

vieux de Te Pawera

Ko te matua, ko te tamaiti ko te wairua tapu,ⁱ voilà me dit-elle tout ce que je sais. C'est un commencement, lui dis-je et je l'encourage. Le vieux Te Ahiterenga fait des efforts pour prononcer Hehu [pour Ihu] Kerito [Jesus Christ], voilà tout ce que je sais, me dit-il. C'est aussi un commencement, lui réponds-je. Bientôt vous en saurez plus long.

visite à Ngawakarara

Je vais voir la malade Kataraina, nous nous réunissons pour faire la prière auprès d'elle. Après que l'instruction est finie, Mohi me dit : Nous avons beaucoup de choses à te donner pour les petites choses que tu nous a données, tu m'as prêté aussi ta bêche, &^c... Je ne vous demande pas des prix pour cela, lui dis-je, c'est un ritenga d'amitié, ce n'est pas pour être payé. — Nous allons au kainga de Rako où l'on m'a préparé avec soin une place pour coucher. Emeretiana me donne une bonne couverture qui m'est bien utile pendant la nuit. Après la causerie Tiperia me dit : Nous avons fait d'instruction [sic], il y a longtemps que nous n'[avons] pas entendu l'ako [l'instruction], nous avons été éloignés de toi, c'est seulement à présent [325] que nous revenons, donne-nous quelques bonnes pensées, parles-nous, alors. Ils gardent le silence et je leur parle longuement, ils trouvent tout à fait juste et approuvent avec satisfaction l'enseignement par tradition. C'est la même chose chez eux, dit-il. Je leur dis de me faire des questions, Hoane me dit : Les missionnaires disent que Marie a cohabité avec Joseph. Je lui fais voir dans le kawenata ces paroles : quod in eâ natum est de spiritu sancto est.ⁱⁱ Il reconnaît la vérité. Pour les wakapakoko il me dit : Voilà comme je réponds aux missionnaires. Je dis à l'un d'eux : Donne-moi ton livre. Alors je place le livre par terre et la croix de mon chapelet à côté puis j'adresse la parole à l'un et à l'autre : eh ! livre, réponds-moi, eh croix réponds-moi. Ni l'un ni l'autre ne me répond, ils sont égaux.

Août

[jeudi] 1^{er}

Nous faisons de nouveau la prière près de la malade puis nous nous embarquons. Tiperia me fait un présent de 6 paniers. Te Puku me vend un porc et il me force pour ainsi dire à l'aller

ⁱ « Le Père, le Fils et le Saint Esprit. »

ⁱⁱ St Mathieu 1 : 22, « L'enfant que [Marie] a conçu vient du Saint Esprit. »

chercher avec mon waka, mais je leur réponds que c'est pour la dernière fois que je vais faire cher[cher] ainsi les porcs.

[p.] 326

1844 [août]

1^{er} août

Je m'arrête vers Haki Paka, il est de bonne grâce avec moi et il vient me voir à la maison pour me proposer un porc. Il paraît être disposé à toujours continuer la prière. Je lui demande ce que pense[nt] les naturels au sujet de Tito, ils pensent que Tito sera bon, car Waiata a dû l'aller voir aujourd'hui.

prière chez Waiata

Je vais faire la prière chez Waiata, j'ai l'intention d'y coucher, mais Kaperiere étant revenu à la maison avec un violent mal de tête, je reviens le même soir pour le soigner. Je demande à Waiata s'il est allé au Pa, il me dit que non.

2 août v[endredi]

Tirarau

Je me dispose à aller au Pa rendre visite à Tirarau et à Tito, lorsque je vois Tirarau venir lui-même, il vient me demander du fil à voile, il me parle avec beaucoup de bonne grâce, tout le temps, il me demande une petite hache dont il avait été autrefois question. Je la lui donne ;

fille de Tauwhanga

Tirarau me dit que Tito voudrait prendre la fille de Tauwhanga et je pense que le désir d'avoir cette fille est la cause de son obstination. [327]

3 s[amedi]

Tito

L'on me dit que Tito m'envoie un boisseauⁱ de bled, je le recevrai. On me dit aussi que Tito veut faire beaucoup de guerre.

Fr[ère] Florentin

Le Frère Florentin¹⁸ arrive d'Hokianga et par la première occasion il ira à Auckland rester avec le p[ère] Petit-Jean.

Je me prépare aussi à partir pour Kororareka.

4 d[imanche]

M^r Powell, M^r Raydmond

M^r Powell vient faire sa 1^{re} comm[u]nion. Dans l'après dîner je fais avec M^r Raydmond un compte par lequel il s'engage de mener le Frère Florentin avec mon boat jusqu'à Kaipara pour 1£ 10 s[hillings]

Tito

ⁱ Mesure de capacité pour les matières sèches, les graines plus particulièrement, et qui était à Paris un sous-multiple du setier. A Paris toujours, le boisseau se subdivisait en demi, quart et demi quart de boisseau, ce dernier équivalant à 2 litrons. Depuis la réforme de 1669-1670, il valait 13,01 litres environ pour les graines panifiables, ce qui représentait environ 20 litres de blé-froment (9.75 kg). Il se mesurait ras pour les graines, comble pour la farine. Toutefois il existait des variations régionales et ne servait pas à mesurer uniquement les grains (sel, mesure agraire, variation de quantité en fonction des régions) (Lachiver, *Dictionnaire du monde rural*).

Je m'informe si les naturels sont tranquilles pour savoir s'il est prudent de quitter. Hoani me dit que l'affaire du tapu est finie, et que si Tito fait la guerre ce sera plus tard et pour d'autres motifs ; je dis à Wetekia devant Toka que je vais au Pa pour visiter Tito. Non, me dit Toka d'un ton ferme, n'y va pas, si tu vas au Pa, tu peux voir Tirarau mais ne vas pas voir Tito, on dit qu'il veut te frapper. Je prends la résolution d'après cela de ne pas y aller.

[p.] 328

1844 août

visite de Tito

Demi-heure après on m'annonce que Tito vient me voir. Tauwhanga tout joyeux me dit que Tito est venu le voir et qu'ils se sont touchés le nez, puis je vois Tito et Tirarau venir. Ils s'asseoient devant ma maison. Je ne m'empresse pas de les aller joindre. Cependant comme Tirarau me salue par ses sourires, je vais le trouver, je lui touche la main, puis celle de Tito, celui-ci me la serre avec affection ; mais nous ne nous disons rien car je suis tout occupé de mon départ et de répondre à Tirarau, pour de l'argent qu'il me donne afin de le reporter à Pomare¹⁹ qui le lui a envoyé pour obtenir Pukohuru fille de Toka. Pene le lui remettra. Je fais partir le Frère Florentin vers les 4 heures, pour moi, je pars demi-heure après pour aller coucher à Ngawakarara où je verrai une malade. Nous rencontrons deux naturels qui viennent recevoir la réponse de Tirarau concernant Pukohuru. [329] Je donne l'argent à Pene, celui-ci le reporte à ces 2 courriers.

5 l[undi]

Pene

Je pars et les 2 courriers viennent dans mon waka avec Kaperiere, Peneh[amini], et Matiu ; après avoir traversé les marais Pene se sent fatigué, on m'appelle, et comme il me demande à s'en retourner et que d'ailleurs je ne le vois pas bien indisposé, je le laisse repartir avec Kaperiere ; pour moi je continue la route avec Matiu qui est tout triste. Nous couchons à Purua.

6 ma[rdis]

Nous passons par le kainga de Ruku. Nous n'y trouvons personne, nous venons à Oue, où nous couchons, et à minuit ou une heure, nous montons [dans] le waka de Ruku pour profiter de la marée, et nous arrivons à la pointe du jour à Kororareka le 7.

7 me[rcredi]

M^{gr}

Il y a une 12^{ne} de jours qu'un Européen avait dit-on, rapporté que M^{gr} était de retour, mais qu'il était malade ; cependant les médecins avaient dit qu'il serait bientôt guéri.

[p.] 330

1844 août

Un autre Européen venu il y a 8 jours me dit qu'il avait ouï dire que M^{gr} était venu mais qu'il n'avait pas entendu dire qu'il fut malade.

Haki revenant de Kororareka, me dit samedi 3 que M^{gr} est bien malade toujours ; de plus l'on me dit qu'il est si malade que les prêtres ne vont plus dans sa chambre pour lui parler et qu'on a suspendu le son des cloches.

En route les 2 naturels qui sont venus voir Tirarau me disent que M^{gr} est bientôt guéri, enfin chez Ruku l'on me dit que M^{gr} est toujours couché et malade.

J'arrive et l'on me dit à ma grande surprise que M^{gr} n'est pas encore de retour.

9 vendr[edi]

retraite

J'ai le bonheur de faire une retraite du 9 au 15 août. J'apprends que 8 adultes protestants Européens ont depuis la fin de mai, abjuré leur religion ; avec 5 de leurs [331]

abjurations

enfants — l'on y voit figurer la fille d'un ministre qui reste en Angleterre (le ministre). J'en ai vu moi-même 3 abjurer. J'en avais vu 7 abjurer en 2 ans à Kororareka.

navire de guerre, Hone Heke

Un navire de guerre anglais arrive ayant à bord 250 hommes ; un naturel Hone Heke²⁰ a coupé le mât de pavillon, drapeau des Anglais depuis un ou 2 mois disant que c'était ce qui empêchait les navires d'entrer dans la baie, à cause que cela leur annonçait qu'il y avait un droit à payer. Les naturels en ont mis un autre à la place, et les Européens d'après les ordres du gouverneur qui a dit de le relever et de le mettre dans le même trou le relèvent samedi 17 août. Hone Heke vient, dit-on, amenant avec lui par terre 2 arbres ; l'un sera planté par lui avec 300 naturels à la place de celui des Européens qu'il jettera de nouveau à bas ; l'autre sera planté devant la maison de l'Epikopo pour que ce soit un signe pour les naturels de ne pas nuire à l'Epikopo. Hone Heke veut, dit-il, que tous les hommes de lois repartent chez eux, c.-à-d. ceux qui font payer les droits, que l'Évêque, protest[ant] s'en aille aussi, et qu'il sera bon, pour tous les autres Européens et pour les ministres de la religion soit protest[ante], soit cath[olique]. Le gouverneur vient, dit-on, de Sydney, avec un second navire de guerre ayant à bord 250 hommes ; il a dit qu'il voulait avoir Hone Heke mort ou vif.

[p.] 332

1844 août

Hone Heke a dit : Si le gouverneur vient seul, je le recevrai et je serai bon pour lui, s'il vient avec 2 soldats, j'aurai aussi deux hommes, s'il en a 3 j'en ai trois.... s'il en a dix et plus, j'en ai dix ou plus, je le recevrai dans la plaine où nous nous battons.

17 s[amedi]

retour à Mangakahia

Je quitte Kororareka, le p[ère] Bâty vient dans le boat pour voir les naturels de Ruku. Tous les naturels sont dans leurs kainga au milieu des bois. Nous nous acheminons pour les y aller voir ; la nuit nous surprend. Nous couchons dans une maison qui se trouve heureusement à l'endroit et au moment où nous en avons besoin. C'est une pononga de Ruku, k[o] Kohi qui se trouve seule, elle nous appelle et nous allons coucher chez elle.

18 d[imanche]

Ruku

Le p[ère] Bâty me quitte, il va à Waihomio²¹ [Waiomio] et moi je vais au kainga de Ruku avec un Français²² que je mène avec moi ; ce Français restera 2 mois avec moi à 30 shell[ings] par mois. Nous arrivons chez Ruku et les 2 naturels qui m'attendaient pour porter mes pikau comme il était convenu, sont à la chasse des porcs. Ruku me dit qu'ils reviendront demain ou après demain [333] et qu'aussitôt ils me les apporteront. Nous faisons la prière et Kaperiere et Rawiri qui étaient venus apporter mes 2 pikau s'en retournent.

19 l[undi]

route

De bon matin après la prière, nous nous acheminons pour Mangakahia. Je presse mes compagnons car je crains pour demain la pluie, je leur dis que vers le milieu du jour nous pourrions avoir la pluie demain. Je voudrais donc que nous puissions traverser aujourd'hui la

grande forêt Purua. Nous l'aurions traversée sans notre Français, mais les racines d'arbres l'incommodent tellement car il a de mauvais souliers, il n'est pas fin marcheur, que je suis obligé à tous les 80 ou 100 pas de m'arrêter pour l'attendre ; il me dit : Ah ! Si j'avais de bons souliers vous me verriez passer par là comme un lapin.

La nuit nous surprend dans la forêt, mon naturel aurait envie de s'arrêter dès le commen[cemen]t. Moi je presse pour que nous arrivions à une maison qui est tombée mais que nous relèverons et là nous trouverons de l'eau, nous y arrivons. Il est passablement nuit, Matiu se met à relever la maison, moi je coupe quelque[s] nikau

[p.] 334

1844 août

et je fais du bois, de même que mon Européen. Nous passons bien la nuit, je rallume 3 ou 4 fois le feu ; il fait beaucoup de vent.

20 ma[r]di

arrivée

Au point du jour et après la prière, nous nous remettons en route. Nous pressons, mon Français me dit qu'il est sûr qu'il ne pleuvra pas, moi je témoigne mes craintes, je presse toujours. Nous arrivons au grand marais qui nous fatigue beaucoup, il faut passer dans l'eau et la boue près d'une heure. La pluie nous prend sur la fin. Nous entrons dans la forêt et dans 20 minutes nous serons au waka. Nous sommes heureux de n'avoir pas eu la pluie dans le marais, nous aurions été harassés. Nous sommes à 10 minutes du waka, j'entends Matiu qui pousse des cris plaintifs, je lui demande s'il est malade, il ne répond rien, mais il pleure, à la fin il me dit qu'il a mal à l'estomac. Je lui propose de le soulager car il a un paquet passablement pesant pour lui. Il ne veut pas disant que nous sommes arrivés, je lui dis de prendre courage et nous arrivons ainsi au waka. La pluie redouble, mais nous sommes hors des difficultés. Mon Français pour la 1^{re} fois entre dans un waka, il me [335] dit : Mais votre naturel ne se place pas comme il faut, il tourne sa face sur [le] derrière du waka. Mais je lui fais observer que c'est le devant, il rit de sa méprise, et je lui donne une rame, Matiu le voyant ramer oublie qu'il a été malade, il rit aux éclats, en effet mon Français tient sa rame à peu près comme on tient une plume quand on écrit.

arrivée

Nous arrivons vers des naturels qui nous font descendre, nous mangeons quelques pommes de terre chaudes ; j'apprends que ma malade n'est pas morte. Nous arrivons à nuit tombante. Des naturels me disent que mon Anglais a refusé du porc à mes 2 naturels restés avec lui, qu'il s'est mis en colère contre eux, j'ai d'ailleurs à me plaindre de son peu de travail, car ordinairement il est très lent.

21 me[r]credi

Les naturels viennent me trouver pour savoir quelles nouvelles j'apporte de Kororareka, ils ont peur du moins, ils me le disent ainsi que les Européens leur fassent la guerre. On leur a dit que quand les soldats font la guerre aux naturels, ils les poursuivent pendant la nuit dans les forêts, leur envoient des chiens et autres animaux après, et les cherchent avec des lanternes, ils craignent beaucoup cela.

[p.] 336

1844 août

M^r Raynolds

Je fais appeler M^r Raynolds, je lui propose 30 sh[illings] au lieu de 2 pounds par mois. Il me dit qu'il se retire ; qu'il n'a pas besoin de cela pour vivre ; il ajoute : J'ai cependant bien travaillé pendant votre absence. Je trouve, lui dis-je, qu'ordinairement vous pourriez

travailler davantage. Vous vous mettez souvent en colère contre mes enfants ; les prix sont très-bas à présent, j'ai trouvé des personnes qui n'avaient rien à faire et qui cherchent de l'ouvrage et qu'on emploie à un très-bas prix. Mais M^{gr} m'avait dit qu'il me donnait 24 pounds par an. Mais, lui dis-je, il ne vous a pas dit que vous resteriez un an ; n'allez pas dire que je vais contre ses conventions, je suis libre de ne vous garder qu'autant que je veux, et maintenant je suis libre de vous proposer un nouveau prix. Oh ! me répond-il, vous avez mauvaise idée de moi, si vous pensez que j'aie à parler ainsi, si je vous quitte je veux que ce soit avec amitié et que nous nous voyions [sic] toujours amicalement. C'est là, mon plus grand désir, lui réponds-je, et toutes mes craintes, lorsque je prends quelqu'un, sont pour la fin, je crains toujours qu'on ne se quitte de mauvaise humeur.

22 j[eudi]

Je règle donc son compte, et je le lui donne aujourd'hui. Il m'objecte que l'argent [337]

départ de M^r Raynolds

de la colonie ne lui servira de rien s'il s'en va à Hobart-Town,ⁱ mais je lui dis qu'il trouvera à le changer contre de l'argent à Auckland. Il me fait un reçu, puis il me rend ces billets et me prie de les tenir en dépôt, pour qu'ils soient plus en sûreté chez moi. Je lui propose de lui emmener ses effets dans le boat, il accepte avec plaisir. Il part avant moi dans son waka.

23 v[endredi]

Je vais trouver les Européens, je remets à M^r Ross 10 pounds et à M^r Roff 5. Je rends les souliers et la serrure à M^r Ross, et une autre paire de souliers à M^e Roff, car à Kororareka on a refusé de les reporter au cordon[n]ier. Je donne du linge à blanchir à M^e Roff.

24 s[amedi]

Je vais confesser la malade Kataraina.

25 d[imanche]

Tous les Européens viennent aux offices. M^r Powell vient aussi. Je lui remets ce que M^r Fitzpatrick²³ m'a chargé de lui remettre avec de la farine.

Wetekia

Wetekia demande à M^r Powell un prix pour le terrain qu'il a reçu de Waiata, il me dit qu'il lui appartient en partie. Je lui fais observer que l'acte que j'ai écrit de ma main contient que personne ne réclamera et que si quelqu'un réclame, Waiata protégera M^r Powell. Wetekia me dit que cet écrit n'est pas juste. Je lui dis de demander à Waiata une partie du prix qu'il a reçu. Il me

[p.] 338

1844 août

répond que Waiata a tout dépensé. Mais, lui dis-je, M^r Powell a tout payé ce qui est juste. Wetekia plante des piquets en terre pour me faire voir sa génération et me faire comprendre que ce terrain lui appartient en partie. Quand j'ai acheté mon terrain, lui dis-je, Tirarau a tout reçu l'argent mais il en a distribué à chacun de vous une partie. Waiata aurait dû faire de même.

malade

Je vais avec le boat porter les sacrements du s[ain]t Viatique et d'extrême onction à Kataraina.

26 l[undi]

ⁱ Hobart-Town (de nos jours Hobart) se trouve en Tasmanie.

J'apprends qu'il y a une femme très-malade à Wangar[e]i, je me dispose à y aller. Wetekia me dit qu'il veut venir avec moi, mais que j'attende à jeudi. J'attends.

27 *mar[di]*

Te Arahi va à la Baie de Kaipara voir son fils Aterea. Une vieille, la femme de Porotaka lui dit que le dieu maori lui a fait savoir qu'il était tombé malade. Maladie d'amour pour son père.

28 *mer[credi]*

Pluie tout le jour.

29 *j[eu]di*

mon Français

Mon Français fait des pains, et lorsqu'il les a mis au four, je lui dis : Pourriez-vous aller travailler aux allées du jardin ? Oui, me dit-il. Il y va ; et en y allant il me dit : [339]

mon Français

Vous ferez faire le souper aux enfants. Je lui réponds que oui, et ensuite réfléchissant qu'il m'a dit cela avec intention, je lui dis : Mais ne pouvez-vous pas faire le souper ce soir ? C'est impossible, me dit-il, avec humeur, de tant faire de choses à la fois, j'ai ma chemise toute mouillée et vous m'envoyez travailler au jardin. Mais, réponds-je, vous pourriez me faire vos observations avec un peu plus de calme, si vous m'aviez dit cela à la cuisine je ne vous aurais pas obligé de venir ici. Eh ! puis je n'ai que cette paire de pantalons, me dit-il, encore, je n'ai pas seulement de quoi m'habiller. Je vous ai dit de venir à ce prix p[ou]r travailler à ce jardin et maintenant je vous ai offert de faire la cuisine vous avez accepté. Je vous prie de ne pas venir faire naître des difficultés, je tiens à ce que nous vivions en paix. Oh ! c'est au premier moment, je ne sais pas refuser quand on me dit de faire quelque chose. Oui, mais encore, lorsque vous avez des observations à faire, il faut les faire et je les recevrai.

[p.] 340

1844 août

Je lui dis enfin : Allez à la cuisine, ne prenez pas froid. Oh ! à présent ça va bien, ce n'est qu'au premier moment que cela peut faire mal. Il me parle aussitôt avec plus d'honnêteté. Il se remet en joie, il chante des airs de cantique[ue].

Maika

Maika arrive aujourd'hui, il va au Pa. Je me dispose à partir demain pour Wangar[e]i. Matiu a mal au pied ; Kaperiere prend mal à la tête. Je propose à Wiri de venir. Te Ara s'offre aussi à venir.

30 *v[endredi]*

Il pleut trop, je renvoie mon départ à lundi : 1° parce que les ruisseaux doivent être débordés, 2° parce que Kaperiere est tombé malade, 3° parce que cette femme malade se trouvant dans un kainga missionnaire, il y a sinon probabilité, du moins un grand doute de pouvoir la baptiser.

guerre

On entend un grand nombre de coups de fusil du côté de Tangihua, l'on me dit que les naturels sont en guerre, ce sont les annonces. On envoie des courriers, si la guerre est mauvaise c.-à-d. si l'on se bat, les courriers reviendront ce soir, si la guerre est bonne c.-à-d. si l'on ne fait que tuer les porcs, les courriers ne reviendront que demain. Te Roha me dit : On ne se battra pas, à se tuer [341] à cause du commandement. De quel commandement ? lui

dis-je. À cause du command[emen]t de Dieu qui dit kaua koe e patu.ⁱ Cela me rassure. J'attends les courriers.

visite au Pa

Maika est au Pa, je me dispose à l'aller voir, quoique j'éprouve une grande répugnance d'y aller, car quand ils sont ainsi plusieurs chef[s] réunis, ils plaisantent aisément, et si l'on ne répond pas ad hoc on a du déboire.ⁱⁱ Je crains d'autant plus que je n'y suis pas retourné depuis qu'ils ont quitté la prière, cependant je remets cette affaire entre les mains de Dieu, je fais quelques prières à cette fin et j'y vais. J'y suis bien reçu, Tirarau me fait bonnes grâces, ainsi que Maika et Wetekia, ce dernier a trouvé une de mes rames que l'eau avait entraînée, il me la rapporte de fort loin. Tirarau me demande de l'huile de peinture, je la lui promets. En me retirant, je donne 1 figue à Maika, 1 à Wetekia, 1 à Tirarau et 1 à Tok[o]ⁱⁱⁱ en leur disant que c'est là un faible signe, mais que l'amour du cœur est grand.

31 s[amedi]

Mon Français commence un jardin sur le bord de la rivière. Je vais voir la

[p.] 342

1844 août

malade à Te Ripo. Les courriers reviennent, ils disent que ce n'est pas encore terminé. On ne se tue pas. J'attends à en savoir plus long à demain, jour de réunion et de korero.^{iv}

Hoani maru^v

J'apprends que Hoani a été frappé ; le chien de Taramainuku est allé jusqu'à 8 ou 10 fois dans la maison de M^r Powel, il a volé du porc cassé les caisses, &^c. Hoani a lié le chien, et la [sic pour l'a] jeté à l'eau où il est mort ; c'était une chienne ayant des petits déjà assez gros pour pouvoir se passer de leur mère. La vieille femme lui dit, je vais te battre aujourd'hui, bats-moi, tiens me voilà, celle-ci le frappe sur le dos, en lui disant je veux te casser la tête, mais Hoani qui a la casquette de son maître craint qu'elle ne soit ensanglantée, il se retire. Il va trouver Tara, celui-ci aussitôt se lève en criant je vais te frapper à présent : il prend un bâton. Hoani lui dit tiens me voici, frappe, il le frappe sur le coup [sic] avec un bâton, puis ils se colletent, Tara tombe 3 fois sous lui. Ils se séparent et Tara revient disant que son chien n'est pas encore payé, Hoani répond voilà la 1^{ère} fois que je vois payer un chien [343]

Hoani maru

par la mort d'un homme, je pensais que tu avais suffisamment tiré vengeance ; ils se colletent de nouveau et s'échangent des coups de poing (Tara avait jeté de côté ses habits). Hoani le prend par le milieu du corps, lui enlève les jambes en l'air et lui fait frapper la tête par terre jusqu'à 2 ou 3 fois, Tara crie : assez, Hoani le lâche ; ils se séparent et Tara revient encore disant que son chien n'est pas payé. Ils se colletent de nouveau. Enfin ils cessent, ils s'embrassent et la guerre est finie. Hoani veut quitter et aller rester dans une terre éloignée, à cause de l'injure qu'il a reçue d'avoir été ainsi frappé. Je lui conseille de suivre les principes de l'Évangile qui dit qu'il faut se pardonner les injures, je lui lis quelques textes et lorsque j'ai fini, il me dit : Lis toujours, lis toujours. Il est avide d'entendre ces paroles. Il n'osait pas venir me voir, il est encore tout confus et les larmes lui viennent souvent aux yeux. Je lui dis qu'il n'a pas fait une faute devant Dieu d'avoir tué ce

ⁱ « Tu ne tueras point. » (Exode 20 :1-17).

ⁱⁱ Impression pénible laissée par un événement malheureux ou décevant. Évènement qui suscite de la déception (*Trésor de la Langue Française*).

ⁱⁱⁱ « Toko ou Toka » est au bord extérieur de la page et illisible.

^{iv} « Discussion » ou « discours ». C'est aussi le verbe « discuter ».

^v *Maru* : meurtri, écrasé ou tué.

[p.] 344

1844 août

chien, car c'est reçu parmi eux comme parmi tous les peuples qu'on tue les chiens qui brisent les maisons, les caisses et mangent le porc si souvent ; les naturels m'ont eux-mêmes conseillé de tuer le chien qui brisait ainsi ma maison, j'ai vu Tirarau faire tuer un chien qui poursuivait trop les porcs, &^c. Mais que le mal qu'il a pu faire est de s'être vengé, et d'avoir préféré des paroles de vengeance &^c... Nous remettons à demain de parler. On m'apporte beaucoup de pigeons, à une figue le pigeon, 2 fig[ues] le canard et 10 capsules le pigeon. Je remets à demain de lui parler plus au long.

*Septembre**1^{er} d[imanche]*

Hoani me dit aujourd'hui que son cœur a été malade pendant cette nuit en se souvenant de ce que je lui avais dit hier. Il a pris la résolution de rester avec son Pake[h]a [Powell].

guerre

L'on me dit aujourd'hui que la guerre est finie, on a ravagé les champs, pris et mangé les pommes de terre, pris de la poudre, des porcs, brûlé des maisons, frappé les gens, mais ils n'ont pas tué. Ils s'en retournent demain ou après demain. [345] Ils iront peut-être porter la guerre à Ngunguru.²⁴ Je pense à aller demain à Wangar[e]i, là je me propose de voir les auteurs de cette guerre.

*2 l[undi]**Kataraina*

Je pars avec Matiu ; Kaperiere est indisposé. Pene est à la Baie des Iles ; en passant à Te Ripo je vois Kataraina qui va bien plus mal, elle prend de temps en temps des défaillances. Lorsque j'arrive, un naturel me crie : Viens me toucher la main et ne la touche pas aux autres, ils sont tapus car la malade a trépassé ; kua marere, kua tino marere.ⁱ Je crois qu'elle est morte, mais en approchant je vois qu'elle respire, je me mets à genoux pour prier pour elle, je demande si elle entend encore. Non, me dit-on. Cependant je lui adresse la parole. Je l'exhorte et à la fin elle se remue assez de manière à ce que je juge qu'elle ne mourra pas encore de quelques jours.

Tito

Nous nous acheminons pour Pukeokui où nous arrivons vers les 4 heures du soir. Là je vois Tito qui me donne une poignée de main avec beaucoup d'affection, il me fait bonne grâce (on peut aller en 4 heures ou 5 au plus de Te Ripo à Pukeokui). Il y a là une 15^{ne} de naturels, ils mettent 3 porcs à la fois au kapo maori, et l'on nous sert d'un porc tué et cuit déjà de la veille.

[p.] 3461844 7^{bre}

La femme de Tito fait la prière avec nous.

*3 mar[di]**guerre de Ngunguru*

On nous fait cuire des pommes de terre au point du jour et l'on nous donne du porc pour la route, je donne 1 fig[ue] au père de Matiu, 1 à Toko, 2 à Haki, et les naturels me disent :

ⁱ « Elle est morte, vraiment morte. » *Marere* n'est pas un mot courant. Il signifie généralement « tomber » ou « laisser tomber ».

N'en donne[s]-tu pas pour Tito afin de terminer votre querelle ? vois-tu, c'est un homme que nous craignons, (il est absent). J'en laisse 2 pour lui et je pars. Nous arrivons, après 7 heures de marche, je crois qu'on peut aller en un jour de mon établissem[en]t à Wangar[e]i chez Iwitahi en passant par le chemin de la longue forêt. Lorsque nous arrivons, nous entendons une décharge de fusil qui nous annoncent [sic pour annonce] le retour des naturels qui sont allés faire la guerre à Tangihua. Iwitahi n'est pas chez lui, il est allé avec ses gens à Ngunguru. Je demande si on ira faire la guerre à Ngunguru. On me dit que non, car ce qu'ils ont dit est juste, s'ils avaient eu tort on leur aurait porté la guerre.

malade

Je demande des nouvelles de la femme pour laquelle je viens principalement et qu'on m'a dit être près de mourir. Elle est guérie, me dit-on, (ils sont toujours exagérés lorsqu'ils parlent de leurs malades). Ainsi lorsque je suis arrivé à Pukeokui, les naturels [347] ont demandé des nouvelles de Kataraina à Matiu. Kua tino marere inapo, ko tana tino mareretanga,ⁱ a-t-il dit, de sorte que les naturels eux-mêmes en l'entendant ont cru qu'elle était réellement morte. Ils ne se comprennent pas eux-mêmes et lorsqu'après je leur dis que je pense qu'elle [ne] mourra pas encore de quelques jours, ils me disent : Elle n'est donc pas morte ?

Le malade pour laquelle [sic pour lequel] j'étais venu à Wangar[e]i il y a bientôt 2 mois et qu'on avait porté déjà au lieu près du cimetière est encore en bon appétit, seulement ses jambes se dessèchent. Il reste toujours couché. Je lui propose le baptême, il me répond : Si ton remède m'avait fait guérir, je me ferais baptiser mais tant que je serai dans cet état je ne me ferai pas baptiser, je recevrai tes instructions, je t'écouterai avec plaisir mais attendons comme cela. Il suit la prière avec nous. L'Européen Tame m'invite à souper, j'y vais.

4 mer[credi]

Je vais visiter tous les Européens, celui que les naturels disent être un Français est allemand, il se nomme Frédéric [Frederick ?], il me reçoit cordialement [sic]. Il m'invite à repasser chez lui quand je reviendrai. Il a une femme et 1 enfant tout petit. De chez lui je vais chez Tomati,²⁵ cet Européen me reçoit

[p.] 348

1844 7^{bre}

visite aux Européens

tout à fait bien, il me répète ce que les 2 précédents m'ont dit : Vous venez nous voir, vous, mais M^r Colenzo [Colenso], ne vient jamais nous dire même comment vous portez-vous ? il passe près de nous sans nous venir voir.²⁶ Il a une femme très-affable et 4 ou 5 enfants tout jeunes et intéressants. Il en a un 6^e plus grand, il me sert du pain, du beurre, du fromage et du lait, excellent déjeuner, il me donne des graines et des plants de fleur. De chez lui je vais chez Hone le blacksmith [forgeron] pauvre,²⁷ mais il me reçoit cordialem[en]t. Je me méprends, je crois que c'est chez M^r Maire [Mair], mais je doute s'il a connu ma méprise. Il me reçoit avec indifférence, sa femme paraît cependant me recevoir avec plus d'affabilité. Il a une bien belle maison. Je le quitte pour aller chez M^r Maire²⁸, celui-ci m'apercevant vient à ma rencontre et me reçoit on ne peut mieux. Il m'annonce que M^{gr} est de retour à Kororareka. (J'ai mille peine à écrire ce que j'écris à présent, je suis dans une maison maori, mon livre repose par terre, mon feu qui me sert de chandelle s'éteint de temps en temps, j'écorceⁱⁱ les branches. Je prends leur écorce pour mettre au feu et afin qu'elles me servent de mèches.) Revenons. [349]

visite aux Europ[éens]

ⁱ « Elle est morte la nuit dernière, de sa vraie mort. » Une autre façon de dire qu'elle est morte.

ⁱⁱ Sens ancien de « écorcher » pour « enlever l'écorce d'un arbre » (*Dictionnaire de l'Académie Française*, 1832-5).

Nous causons longuement, à la fin il me fait servir du beurre, du fromage, du pain, de deux sortes de liqueurs. En déjeunant son enfant crie, il la prend sur ses genoux, et il me dit : Pour vous autres vous n'avez pas cet embarras, vous n'avez ni femmes ni enfants. En effet, lui dis-je, nous sommes exempts de sollicitudes. Lorsque nous nous mettons en route, j'apprends que l'Évêque protest[ant] a proposé de donner un ministre à ces Européens à condition qu'ils le payeraient pour le soutenir, mais ils ont refusé parce qu'ils ne sont pas de la même Église et qu'ils n'ont pas de quoi. Ils sont presque tous calvinistes (Scotch man). Il y a un Irlandais protest[ant]. M^r Maire me propose de me donner des plants de vigne. J'accepte, il me fait visiter son moulin à eau, et toutes ses terres ensemencées, il me donne des plants de vigne rouges et blancs. Il me remet une lettre pour Tirarau. Je crois qu'il fait la prière aux naturels, il a une belle cloche. [Il m'engage une autre fois à venir coucher chez lui et non chez les naturels.]ⁱ Il est depuis 20 ans dans le pays. Je le quitte et je vais chez un autre qui me reçoit avec assez d'indifférence ; après il se déride un peu.

[p.] 350

1844 7^{bre}

visite aux Europ[éens]

Mon naturel qui me guide se plaint de la faim. Je lui dis que je n'en ai plus qu'un à voir, il me répond que je ne puis pas y aller à présent, car la marée est trop haute, il met sa main sous son manton [sic pour menton] et me dit : Vois-tu, tu auras de l'eau jusques-là. Mais un Européen m'a dit que non, j'insiste et je vais, la rivière est en effet profonde, mais l'Européen que je vais voir me fait voir l'endroit où je puis passer, un de ses fils vient lui-même me chercher et me porter sur son dos. Cette famille est la seule irlandaise dans cette place, elle est protestante, le père et la mère sont âgés, simples et bons.²⁹ On me fait manger du pain novell[emen]t cuit sur une platine,ⁱⁱ des œufs, du lait et du thé. Il m'engage d'aller le revoir. Je les quitte et le jeune homme tout content de me voir vient encore me prendre sur son dos et me porter de l'autre côté de la rivière. Comme c'est la 1^{ère} fois que j'ai vu tous ces protestants, je n'ai pas voulu parler de religion pour ne pas les effrayer. Plus tard je le ferai plus librement. Je retourne à mon kainga où je passe la nuit.

5 j[eudi]

Aujourd'hui je me mets en route, dans le dessein d'aller voir Tiakiriri frère de Tirarau. Je fais exprès de ne pas y aller coucher afin [351] de leur faire dire pourquoi ? A quoi je leur répondrai qu'il n'y a personne qui fasse ma prière. Je donne en partant 2 figues à Kahunui, 2 pour le kainga où j'ai couché, et nous nous acheminons.

Matiu refuse

Arrivés à l'embranchement du chemin qui va chez Tiakiriri et de celui qui va chez Uriheke³⁰ chez lequel j'ai dessein d'aller coucher, Matiu me dit : Où vas-tu ? Nous allons chez Tiakiriri. Oh, répond-il, je n'y vais pas. — Tu n'y vas pas, pourquoi cela ? allons, allons, viens avec moi. Il baisse la tête appuyé sur son bâton et ne me dit pas le mot, je lui dis pourquoi il ne veut pas venir, je le questionne, rien. Alors je me mets en avant, je vais jusque sur le derrière d'une colline d'où je veux voir ce qu'il fera. Je m'asseois, je pense qu'il me suivra, j'attends longtemps, à la fin je me lève et je le vois déjà à plus de 4 ou 5 minutes loin de moi, il s'en va de son côté, alors je le rappelle. Je lui dis d'attendre. Il m'attend et lorsque je l'ai atteint je lui dis : Aujourd'hui tu as été tout à fait dur envers moi,

[p.] 352

ⁱ Add. bas de la page.

ⁱⁱ Dans l'est de la France, une platine désigne la plaque horizontale de la cheminée sur laquelle on fait le feu (Lachiver, *Dictionnaire du monde rural*). Ici, la plaque de la cuisinière sur laquelle on cuit directement la nourriture. En patois de la région de Garin, « plata ou plate » désigne un plat, plan horizontal (*Le Patois du Valronney*).

1844 7^{bre}

tout à fait désobéissant, en t'en allant ainsi avec la nourriture tu veux que ton père souffre la faim en route ? Est-ce là l'amour que tu as pour moi ? Alors il penche la tête et verse des larmes. Réfléchis bien à ce que tu viens de faire, lorsque nous allons être de retour, Tirarau (le frère de Tiakiriri) va sans doute me dire est-tu [sic pour es-tu] allé voir mon frère ? Je lui répondrai : j'y allais et Matiu ma [sic pour m'a] laissé en chemin ; Tiakiriri aussi apprendra que j'allais le voir et on lui dira que si je n'y suis pas allé c'est que tu m'as laissé en route. Eh bien que veux-tu faire à présent ? Où veux-tu aller ? Allons, me dit-il, d'un ton morne, allons là où tu veux aller puisque tu dis que tu souffriras la faim en route. Il se lève, et nous y allons, il m'avait objecté la longueur du chemin, et en 2 heures nous y arrivons. Il a d'abord été revenu de sa sottise. Il cherche à me parler et me questionner, il est gai.

Tiakiriri

Nous arrivons chez Tiakiriri, il me demande où je vais aujourd'hui. Je lui réponds que je vais chez Uriheke, il me dit alors : Il faut te hâter il est bientôt nuit. Nous causons avec assez d'affabilité ; on nous fait cuire des pommes de terre qu'on nous sert avec des poissons [353] et je les quitte laissant une figue à Tiakiriri et une à Pari[h]oro.

Uriheke

2 heures après nous sommes chez Te Uriheke vers les 3 heures.ⁱ Je leur cause une agréable surprise, c'est la 1^{ère} fois que je vois cette tribu, c'est aussi la 1^{ère} fois qu'on va faire la prière chez eux, il n'y a pas longtemps qu'ils font la prière. Uriheke me dit : Tu ne seras pas étonné si je ne fais pas la prière, car à Mangakahia c'est de même. Mais pour toute ma famille, elle fait la prière. Je lui donne un remède pour son pied malade. En causant il me montre sa pipe qui, dit-il, n'a que des feuilles des champs. Je lui donne une figue qu'il partage entre sa femme et ses enfants. Il est nuit, on allume 4 ou 5 feux, sous les toits, nous faisons la prière ; la prière finie Uriheke me dit qu'il est resté longtemps à rechercher le tikanga enfin il a vu qu'il n'était pas chez les missionnaires car, dit-il, si l'on se bat si l'on se tue, s'il y a des troubles, cela vient toujours des missionnaires. Il cite plusieurs exemples.

Ensuite il me demande si M^{gr} a quitté son ritenga de faire des présents à ceux qui tournent à lui, par exemple, me dit-il, Ruku. Je lui réponds que quand M^{gr} vint de France, les fidèles lui avaient donné beaucoup d'effets

[p.] 354

1844 7^{bre}

afin qu'il en fût présent aux naturels, c'est ce qu'il a fait, et à présent quand on lui apporte de ces présents, il en fait et quand on ne lui en apporte pas il ne peut pas en faire toujours.

Whio

Sur le matin j'entends Uriheke qui parle et on lui répond en sifflant. C'est le Whio ; je ne sais si c'est lui ou une femme, je crois que c'est une femme. Je remarque que ce sifflement est absolument le même que celui que j'ai entendu à Waimate. Je l'écoute assez longtemps, à la fin je dis : Qui est-ce qui fait le Whio ? Alors il se tait et Uriheke me répond : Oh ce n'est rien. Nous n'approuvons pas cela, lui dis-je, cela n'est pas bien pour nous. Chez les Maoris, me dit-il, c'est une grande chose, c'est l'âme de mon fils qui me témoigne son affection. Nous ne croyons pas à ces choses, lui dis-je ; je serai bien aise de l'entendre encore ; alors Uriheke parle à une femme, il lui dit s'il y a de l'inconvénient et il paraît que la réponse est affirmative car je ne puis pas obtenir qu'elle siffle encore. Vous ne croyez pas à cela, cependant il me dit qu'il faut que nous fassions la prière ; que c'est une bonne chose, l'âme de mon fils me dit : Autrefois nous étions dans [355]

Whio

ⁱ « Vers les 3 heures » *supra lineam* après « Te Uriheke ».

l'ignorance nous ne faisons pas la prière, mais vous, vous avez un meilleur ritenga suivez-le. La pensée de faire la prière est une bonne chose, lui dis-je, mais le vrai dieu aussi nous dit de faire la prière, écoutons le vrai dieu et ne prêtons pas l'oreille à ces faux dieux que vous écoutez si facilement, aux démons. C'est cependant cela, me répond-il, qui a fait faire la prière aux gens de Ngunguru, c'est le Whio qui le leur a dit ; et ils la font et ils veulent se faire baptiser. Je lui réponds toujours dans le même sens, notre tikanga est d'écouter le dieu vrai et lui seul, or lui nous dit à tous de faire la prière.

6 v[*endredi*]

Nous nous rendormons, le matin après la prière, j'apprends à 3 grandes filles à lire comme hier soir, assez longtemps. Puis je pars par des chemins pleins d'eau. J'arrive à Pukeokui, vers les 2 h. Si nous voulions nous pourrions nous rendre aujourd'hui. Il faut un jour d'été pour aller de ma maison à Wangar[e]i. Nous couchons là, et le lendemain matin

7 s[*amedi*]

de bon matin nous nous dirigeons vers le lieu de ma station. Nous déjeunons en route et nous arrivons

[p.] 356

1844 7^{bre}

vers les midi à Te Ripo, là je retrouve ma malade Kataraina assez bien, elle est sur son séant et a meilleure mine. Je la quitte et je m'achemine. Tito qui descend en waka m'appelle, et me reçoit dans son waka, je lui remets la lettre de M^r Maire à Tirarau. J'apprends que Penehamini est de retour et que mes pikaus sont arrivés.

Pene me remet des lettres du p[ère] Bâty et Séon et ces messieurs m'apprennent que M^{gr} n'est pas encore de retour, le port de la Baie des Iles est libre. On n'y passe plus les droits, il n'y a plus de droits depuis le 31 août. Le gouverneur s'est rendu à Waimate pour prendre Hone Heke.

8 d[*imanche*]

M^r Powell et Tirarau dînent avec moi. Le soir Kaha me fait dire d'aller faire la prière chez eux. J'y vais et Waiata me raconte qu'il est dans les troubles. Ceux d'en haut ont dit qu'ils voulaient tuer ses porcs qui vont sur leurs terres et lui a répondu que s'ils tuaient ses porcs, lui les chasserait de dessus ses terres car dit-il, ces terres lui appartiennent. [357]

9 l[*undi*]

pigeons

L'on m'apporte 8 pigeons, Pou m'en apporte encore deux, je les refuse, il insiste. Je lui dis que s'il veut me les donner je ne puis lui donner qu'une figue p[ou]r les deux pigeons parce que j'en ai trop ; ils pourrissent. Il me dit que je baisse les prix. Je lui réponds que si je n'en avais pas je les prendrais à une figue, mais à présent quand j'en aurai 6, ceux qu'on voudra me donner en plus je ne donnerai qu'une figue p[ou]r 2 pigeons. À la fin il m'en offre un seulement pour une figue. Je refuse, je lui offre une demi-figue, il ne consent pas, il me demande des capsules, je lui en offre 10 pour ses 2 pigeons, il refuse. Il laisse ses pigeons la moitié de la journée à la maison, à la fin il me demande une figue. Je la lui donne disant que c'est pour les 2 pigeons, il la garde 3 ou 4 minutes réfléchissant, puis il me les rend et me demande 10 capsules. Je les lui donne en lui disant la même chose. Il les garde 4 ou 5 minutes et me dit qu'il va me laisser un pigeon ho atu noa.ⁱ Je refuse car je sais qu'il veut un prix plus tard. Enfin il me rend mes capsules et s'en va emportant ses pigeons et disant : Je ne t'apporterai plus de pigeons.

10 ma[*rdi*]

ⁱ « Juste donné, juste comme cadeau ».

Mokoare vient appeler Pene de l'autre côté de la rivière près de Katiwa. Il lui dit d'aller à Wangar[e]i pour amener le cheval de Tirarau. Pene lui répond : Tirarau n'a pas parlé au

[p.] 358

1844 7^{bre}

p[ère] Garin ni à moi, je n'y vais pas. Pene revient. Je lui dis : Kei a koe te wakaaro.ⁱ Il ne veut pas y aller. M^r Bullar y va avec Tirarau, il fait une pluie des plus abondantes.

11 m[ercredi]

mort de l'enfant de Taurau

Aujourd'hui la rivière est très-grosse, je vais chez M^r Ross et chez M^r Ruff. Je fais quelques prières aux deux dames catholiques, j'achète 100 pieds de timbersⁱⁱ de M^r Ruff. L'enfant de Taurau est mort ce matin sans baptême, je portais de l'eau dans une fiole pour le baptiser s'il était possible car le p[ère] m'a refusé cela plusieurs fois.

12 j[eudi]

vigne

Je taille une partie de la vigne de Waiata. Je plante la vigne que M^r Maire m'a donnée, on sème des pois dans le jardin d'en bas, c'est la 1^{ère} semence qu'on y met.

pigeons

Rako m'apporte 10 pigeons, Pou à qui j'ai refusé il y a 3 jours 2 fig[ues] pour 2 pigeons parce que j'en avais trop se trouve présent ; je dis donc à ce chef : Tu m'apportes trop de pigeons à la fois ; j'avais 6 pigeons l'autre jour alors j'ai offert une demi-figue par pigeons qu'on m'offrait en plus et maintenant je vais te donner 8 fig[ues] pour 8 pigeons et 1 demi-fig[ue] par pigeons [sic] en plus. Il insiste. Je persiste, il me dit : Eh bien prends-en 9. Non, lui dis-je. Mais c'est la 1^{ère} fois que je viens t'apporter des pigeons. Oui, mais Pou se fâchera [359] contre moi si je les prends à une figue le pigeon car je lui ai refusé cela. Pou rit. Rako est un chef, il me dit : Pou est venu souvent t'en vendre et moi c'est la 1^{ère} fois. Alors je lui dis : Eh ! bien comme c'est la 1^{ère} fois je les prends à ce prix, (je suis presque sûr que Pou ne m'en voudra pas parce que Rako est chef). Il me les donne, et lorsqu'il est parti Pou me présente un pigeon, lui qui m'avait dit qu'il ne m'en apporterait plus. Alors je lui réponds : Je ne veux pas toujours te faire la guerre. Je lui donne 12 capsules. Il s'en va content ; en s'en allant il tue encore un pigeon, il me l'apporte en courant et je lui dis : J'en ai trop, quel prix veux-tu ? — Des capsules. Combien ? — 7 ou 8 — Je lui en donne 8. Il s'en va content et je lui dis ne m'en apporte plus aujourd'hui.

13 v[endredi]

dieu maori

Te Arahi revient de Kaipara ; je lui dis : Eh bien ton fils était-il malade ? Non, me répond-il. Tu vois bien que j'avais raison de te dire qu'il n'était pas malade, (une vieille femme lui avait dit que le dieu maori lui avait dit qu'il était malade). Voilà la 2^{de} fois que j'ai des preuves bien évidentes de la fausseté de ces visions prétendues du dieu maori.

[p.] 360

1844 7^{bre}

ⁱ « C'est à toi de décider. »

ⁱⁱ Anglicisme pour « bois de construction ».

Il y a peu de temps qu'une autre vieille de Te Ripo me dit que dans 3 jours elle mourrait, qu'on l'enterrerait. Eh ! 8 jours après je lui fis sentir la fausseté de sa prédiction qu'elle m'avait faite d'après son dieu.

Te Arahi, Pauro

Te Arahi revient avec Pauro et leurs enfants. Te Arahi a chaviré dans la baie avec Pene et Petera. Ce dernier s'est sauvé à la nage avec les couvertures. Ils n'étaient pas loin de terre.

bled

Je refuse de prendre du bled de Wetekia parce qu'il n'est pas sec.

Européen

Un Européen catholique scieur de long qui est venu d'Auckland rester dans cette rivière m'apprend qu'ils sont 3 catholiques venus comme lui pour rester, il me demande un livre catholique. Je le fais dîner avec moi.

14 s[amedi]

Te Wehinga

Te Wehinga vient me rendre visite, il me dit qu'il a été sollicité par les missionnaires de tourner à eux, mais il leur a répondu qu'il préférerait la religion catholique, quoique neutre, il serait bien aise que l'Epikopo allât lui rendre visite. Il me dit qu'il veut aller voir le gouverneur pour lui demander un navire s'il veut qu'on lui vende des terres et des kahoris. Waiata l'accompagne ainsi que Haki et un des siens. Je leur fais faire à dîner, porc, poisson, [361] pigeon, pain, thé ; il me dit que quand il va chez le missionnaire, il n'a pas de quoi se rassasier, mais seulement il a de quoi se lécher les doigts pour dire qu'il donne peu à manger. Je lui donne une figue une à son compagnon, un couteau à Te Wehinga. (Voir l'annot[ation] à la page suiv[ante])

Addendum p. 362. Te Wehinga me dit : Si les enfants de Paikea vont chez le missionnaire Te Pura si Tirarau y va aussi, c'est une prière [h]angareka,ⁱ ce n'est pas tout de bon.

pêchers

Je vais à Te Ripo voir Kataraina, en revenant je m'arrête chez Pauro, j'achète 4 pêchers à une figue l'arbre. Je les plante le même jour.

instruction

Ce soir à mon catéchisme, je dis que ceux-là seuls sont de l'Église catholique qui sont baptisés, et que si on ne se fait pas baptiser c'est qu'on veut rester dans le péché. Tiperia prend la parole et me dit : Vois-tu je te conseille de ne pas parler ainsi quand on est beaucoup, c'est bon si nous étions seuls (nous baptisés) mais si je n'étais pas baptisé, je dirais : à quoi bon ma prière si je ne suis pas de l'Église catholique. Je lui réponds que si je ne parlais ainsi qu'aux baptisés cela ne serait guères utile, il faut bien qu'ils entendent la parole de vérité s[ain]t Paul dit : *insta opportune importune*.ⁱⁱ Lorsque je donne des remèdes quoiqu'il[s] fasse[nt] souffrir je les donne tout de même...

Il y a aujourd'hui un an que je suis arrivé à ma station. J'offre le s[ain]t sacrifice en mémoire pour remercier Dieu et lui demander pardon de mes infidélités.

[p.] 362

1844 7^{bre}

ⁱ « Trompeuse ». *Hangareka* est normalement un verbe, mais il est utilisé par Garin comme adjectif à plusieurs reprises dans le journal, il a aussi le sens de « faux », « trompeur ».

ⁱⁱ Garin fait référence aux versets 2 et 3 de la seconde Épître de Paul à Timothée, chapitre 4, pour justifier son attitude à Tiperia : « Prêche la parole, insiste en toute occasion, favorable ou non : reprends, censure, exhorte, avec toute douceur et en instruisant ».

15 d[imanche]

Tirarau revient de Wangar[e]i avec 2 chevaux que M^r Maire lui a donnés en paiement. C'est dimanche et il a des naturels missionnaires même qui frayent la route devant les chevaux.

désobéissance

Aujourd'hui malgré mes défenses réitérées, Pene, Matiu, et Kaperiere prennent des habits que je leur avais défendu[s] de prendre c.-à-d. Pene et Kaperiere 2 pantalons et Matiu 2 chemises, alors je vais leur demander leurs habits. Je leur laisse juste ce qui leur est nécessaire pour s'habiller et je leur donnerai les autres selon leurs besoins ; et je leur retrancherai du tabac.

16 l[undi]

Je m'aperçois que toutes les fois que je punis mes naturels, ils sont tout à fait de bon service après.

Je travaille à faire des latrines.

M^r Powell

M^r Powell est venu samedi, il a couché chez moi, il est resté dimanche, Matiu l'a mené chez M^r Duyarr et il l'a ramené. Il allait chercher à emprunter, mais il n'a pas [363] trouvé, il est très-embarrassé pour aller à Kororareka. Il n'a que des espérances, il me prie d'aller parler à un naturel qui demeure près de lui pour l'engager à lui vendre deux porcs ou plutôt pour lui expliquer que M^r Powell lui laisse en gage plusieurs objets de haut prix jusqu'à ce qu'il revienne de Kororareka où il espère pouvoir vendre ces 2 porcs et en rapporter un profit.

17 m[ardi]

M^r Powell, baptême

M^r Powell se fait encore conduire chez M^r Duyarr, il espère pouvoir faire raccom[m]oder ses souliers, mais M^r Duyarr lui prête seulement une haleine [sic pour alène], à son retour, je lui donne un peu de fil et de poix. Je lui ai donné 2 fig[ues] en 2 fois, il me les a demandées à emprunter. Nous allons chez lui. Je vois en passant un enfant de missionnaires malade, on m'a dit de lui apporter un remède ; je le lui ai apporté et de plus en feignant de lui laver la tête avec un remède je lui ai donné le s[ain]t baptême en exprimant sur sa tête un linge imbibé d'eau baptism[ale], je l'ai baptisée sous condition car elle a été baptisée par M^r Buller. Je mange du gros bled pourri, ils viennent me regarder par curiosité.

Je vais chez Tara parce que je lui ai promis

[p.] 364

1844 7^{bre}

autrefois d'aller coucher chez lui. M^r Powell rencontre de tous côtés des difficultés avec les naturels. Son naturel n'a pas planté ses pommes de terre et M^r Powell lui a dit qu'ils n'iraient à Kororareka que quand les pommes de terre seraient plantées, &^c.

18 me[rcredi]

J'ai fait la prière chez Tara. Cet homme m'a bien écouté, les autres vieux sont bien disposés, les vieux me promette[nt] de venir dim[anche] à la prière.

malade

Je reviens à la maison, je vois encore l'enfant malade. On me dit que le remède lui a fait du bien ; c'est de l'essence d'arnica, quelques gouttes dans de l'eau, mais je n'espère pas qu'il ait la vertu de guérir cette maladie. Sa mère me dit : J'ai fait voir cet enfant à plusieurs étrangers aucun ne m'a donné un remède c'est toi seul qui lui en as donné.

enfant tué

Je les quitte et je viens à Ngawakarara. Je refuse ma main à la femme de Ruka car elle a tué son enfant il n'y a que quelques jours uniquement parce qu'elle avait déjà un enfant à soigner et que cela lui aurait causé trop d'embarras. [365] J'instruis la vieille mère de ces femmes.

puremu

Je remonte dans le waka. Nous abordons vers la malade Kataraina à Te Ripo — là on me dit que l'on va venir faire la guerre à Kaka parce que celui-ci a commis un adultère, je m'y dirige et lorsque j'arrive l'affaire se trouve déjà faite. Le coupable a donné un petit porc pour prix. Je vais leur toucher la main, je donne la main à la femme coupable sans la connaître, ce n'est qu'après que je la reconnais. Je refuse ma main au coupable qui me la tendait déjà ; il se trouve bien humilié de cet affront. Il me dit : Ta main est tapu. Quelques minutes après Wetekia me dit que j'aurais bien fait de donner ma main au coupable. Mohi me dit : Si c'était un de nous autres qui faisons la prière ce serait juste mais un noho noha [pour noa] ce n'est plus la même chose. Alors je leur réponds : Vous connaissez ma coutume : ce n'est pas par un mauvais esprit que j'agis ainsi, mais c'est pour le bien, et pour vous faire voir que c'est pour le bien, donne-moi la main, dis-je au coupable, il me la donne et tous sont contents.

[p.] 366

1844 7^{bre}

Penéh[amini]

En arrivant au milieu d'eux j'ai trouvé Penéhmini, il me craint, il me demande si nous nous donnons la main nous deux. Je la lui donne. Hier lorsque je me suis embarqué, nous avons failli à chavirer, le waka a pris 2 fois l'eau par-dessus les bords, Matiu seul a fait le plongeon. Se voyant tout mouillé il me demande de rester, j'y consens et j'appelle Penéh[amini], il me dit : non. Je l'appelle encore une fois : Non je n'y vais pas, et il s'en va rapidem[en]t à son ouvrage. C'est bon ! dis-je, devant Karawai, je vais bientôt donner un pantalon à Matiu et à Kaperiere, je n'en donnerai point à Pene, il veut faire à sa tête, moi aussi je ferai à la mienne.

Lors donc que je suis de retour Pierre me dit : Votre naturel est parti hier du côté d'en bas, et ce matin du côté d'en haut, il m'a refusé d'aller chercher du bois dont j'avais besoin pour faire cuire les pains. C'est bon, lui dis-je, je serais bien aise de me débarrasser de lui, je vais profiter de cette circonstance, je ne veux pas lui dire de s'en aller, mais je lui retrancherai des [367]

Pene

habits, cela je pense, lui fera demander à s'en aller. Nous dînons, Penéh[amini] ne vient pas dîner. Je ne m'informe pas de lui, après dîner vers le soir il m'écrit sur une ardoise qu'il a été mauvais à mon égard et qu'il me craint, il me demande une figue de tabac, il convient qu'il est juste que je lui en retranche une. Il me dit de lui répondre longuement. Je lui réponds qu'autrefois quand il ne vint pas dîner je fus triste et je lui en demandais la cause, mais qu'à présent m'ayant endurci le cœur par son ritenga dur je ne m'en attriste pas, que si Matiu n'avait pas consenti à venir quoique venant de tomber dans l'eau, je ne pouvais pas partir à cause de son refus de venir ramer ; qu'en conséquence de cela je lui retranche un pantalon. Il me fait répondre par Matiu qu'il ne comprend pas ce que je lui ai écrit, que cela veut peut-être dire qu'il retourne chez lui, que si je lui dis de s'en retourner, il s'en retournera. Je dis à Matiu, il n'y a pas un seul mot qui lui dise de s'en retourner.

[p.] 368

1844 7^{bre}

Ce soir je lui parlerai. Le soir étant venu je le fais appeler, et je lui reproche tous ses griefs, il les avoue. Seulement il me dit que Pierre ne lui a pas dit d'aller chercher du bois pour le feu. Il m'avoue tous ses autres torts.

19 j[eudi]

Matiu

Aujourd'hui mes naturels m'obéissent parfaitement. Je suis content d'eux ; mais une autre aventure. Matiu plein d'agilité pour m'apporter ce que je lui demande vient en courant, mais j'entends griller dans sa poche ; Qu'est-ce que tu as dans ta poche ? — Des clous — D'où viennent ces clous ? — C'est d'autrefois — Donne-moi ces clous cela gêne les pantalons. Il me les donne et je vois que ce sont des clous que j'ai depuis peu reçu[s] de Kororareka. Je lui dis seulement : Pourquoi me prends-tu mes affaires en cachette, c'est un ritenga tahae cela ?ⁱ J'avais bien raison de vous dire que je prends des précautions pour ne pas me laisser voler. Les autres lui disent que ce soir je le ferai probablement appeler : Never mind, dit-il, je l'entends sans qu'il me voie. Le soir en effet je le fais appeler et je lui dis : Je vous ai bien prévenu et longtemps d'avance que bientôt [369]

Matiu

j'allais devenir dur à leur égard parce que vous deveniez durs à mon égard ; hier soir lorsque je vous ai demandé qui avait mangé les petits pains, vous m'avez dit n'en avoir reçu qu'un qui était rond et après que j'ai eu parlé à Pierre vous m'avez dit qu'il y en avait 3. Aujourd'hui j'ai découvert que Matiu m'a volé et qu'il m'a menti, ce qui me fait dire qu'il m'a peut-être bien volé et menti d'autre[s] fois, on lui a dit que je le ferai appeler et il a répondu never mind.... Eh bien *il m'a volé mes clous, je retiendrai aussi son tabac* ; kua tahaetia aku nera, ka tahaetia hoki te tupeka.ⁱⁱ Vois-tu Matiu, prends garde, veille sur toi, c'est un proverbe parmi nous que celui qui vole dans sa jeunesse de petites choses en volera plus tard de grandes.... Le Bon Dieu permet que les péchés soient dévoilés, les puremu, les vols qui se font dans la nuit sont tôt ou tard découverts. — Vous prenez des choses en secret pour manger c'est le ritenga des animaux cela....

Le souper fini Matiu lève les plats, il me parle même, puis il m'apporte son tabac. Pene voyant cela me dit : Ka wakakake a Matiu ki a koe...ⁱⁱⁱ

[p.] 370

1844 7^{bre}

Après que j'ai eu découvert les clous, Matiu quelques heures après m'a dit qu'il avait mal à la tête et à l'estomac. Il a mangé peu à souper.

20 v[endredi]

Matiu

Ce matin Matiu n'est pas venu à la prière. Pene me dit : Il n'est pas malade. Cependant je lui porte un remède. Il le reçoit.

Dans le courant du jour Pene me dit : Matiu n'est pas malade, il s'est amusé avec Ruka. Je ne sais pas, réponds-je, s'il vient manger je dis qu'il n'est pas malade. Lorsque je descends, je vais voir Matiu, il me dit : Qu'avez-vous dit de moi ? tu as peut-être dit que je n'étais pas malade. Est-ce vrai ? lui dis-je, es-tu sûr que j'ai dit cela ? Tu l'as peut-être dit, me répond-il, j'appelle Pene qui lui rapporte ce que j'ai dit. Il voit que ce que je lui ai dit est vrai. Nous allons faire la prière chez Waiata, Matiu y vient aussi il a perdu son air malade seulement il est sombre. Le soir il m'apporte sa pipe. Ils vont tous se coucher. Waiata m'a dit ce matin

ⁱ « Une façon d'agir comme un voleur » ou « une pratique de voleur ».

ⁱⁱ A noter que le mot « voler » est utilisé dans la phrase en maori.

ⁱⁱⁱ « Matiu se donne des airs ».

d'aller finir de couper sa vigne, je lui promets que j'y irai. [371] Karawai me fait dire d'aller voir son porc. J'y vais, je lui dis qu'il est petit ce porc. Karawai a entre les mains un kawenata. C'est Te Pura, me dit-il, qui me l'a donné aujourd'hui, il m'a offert une couverture et une blouse pour mon porc, je lui ai dit que je voulais te le présenter et si tu ne me donnais pas autant que lui je le lui mènerai.

figuiers

Waiata me donne 3 branches de figuier. Je lui demande s'il veut un ritenga, (je lui dis cela parce que je viens tailler sa vigne.) Comme tu voudras me dit-il. Je pense lui en donner un, pour que plus tard il ne vienne pas dire que je mange des figues qui n'ont pas été payées. Il dit qu'il veut demander à l'Évêque un ritenga pour celles que le p[ère] Petit a portées à Kororareka.

21 s[amedi]

Matiu

Ce matin Pierre me dit : Je n'ai point fait de soupe aux naturels parce qu'ils ont refusé de m'aller chercher de l'eau, bien plus j'en avais apporté d'hier soir et ce matin Matiu est venu prendre de cette eau et il a refusé d'en aller chercher. Matiu vient déjeuner, je lui parle un peu vertement : Dis-moi donc, lui dis-je, ce que tu veux faire ?

[p.] 372

1844 7^{bre}

Est-ce que tu veux rester ici ? Fais ce que je dis. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il s'en va, je le suis et lui dis s'il ne vient pas déjeuner, il ne répond rien, alors je lui dis : Allons viens me parler. Je le raisonne avec amitié, il me dit que s'il n'a pas obéi c'était qu'il voulait venir à la prière qui était déjà commencée... Lorsque j'ai fini de parler il se trouve soulagé, il a pleuré, et maintenant le voilà rentré dans sa bonne humeur.

tapu, os de mort

J'ai demandé avant hier à Waiata si le lieu devant ma maison dans lequel on a trouvé une tête de mort et des ossements est tapu, il me répond que non. Autrefois, me dit-il, c'était un autre peuple qui habitait là c'était tapu pour eux, mais pour nous ce n'est pas tapu. Ne te laisse pas tromper ajoute-t-il, si quelqu'un vient te demander un prix disant qu'il a droit à cela, dis-lui que Waiata ne t'a rien demandé et que ce terrain lui appartenait. Ce sont les ancêtres de Haki et de Kaha ma femme qui possédaient cette terre et elle a passé à d'autres puis ensuite à moi.

22 d[imanche]

L'on me dit que Korihi la mère de Matiu est très-malade. Je vais la voir après le catéchisme Pene vient me dire : Tito m'a dit de rester. [373]

travail donné

Reste, lui dis-je, avec un air mécontent. Nous arrivons à Tokirikiri³¹ par la rivière de Wairoa. Là je vois la malade que je trouve mieux, elle mange et elle rit. Je parle à Moihi du défrichement que j'ai à faire faire dans mon jardin. Je leur donne cet ouvrage pour 10 livres de tabac à 10 fig[ues] la livre ; ils viendront 4 demain : Moihi, Tauwhanga, Panapa, Te Arahi, ils apporteront leur nourriture et leur[s] outils.

Prière et instruction. L'on s'endort.

23 l[undi]

travail commencé

Prière et un petit mot de bon matin et nous revenons à l'établissement. Mes ouvriers se mettent au travail. Pene a couché au Pa et il revient aujourd'hui entre onze h[eu]res et midi.

24 m[ardi]

Tirarau vient et déjeune avec moi.

25 *m[ercredi] ou 26*

Tirarau, Paikeha

Tirarau avec d'autres naturels va à la rencontre de Paikeha qui est allé à Auckland, ils sont inquiets car il y a longtemps qu'il est parti.

27 *v[endredi]*

Waiata fait prévenir tous les naturels du haut de la rivière d'aller à la rencontre de Paikeha, le lundi je me décide d'aller avec eux pour faire ma tournée dans Kaipara. Mais le même soir on me dit que Tirarau est de retour et que Paikeha était déjà depuis quelque temps arrivé. Je vais à Te Ripo voir une malade.

[p.] 374

1844 7^{bre}

songe

Elle me raconte un songe qu'elle a eu, elle a vu Maria, la fille morte de Wetekia. Elle n'a que Maria pour compagne depuis qu'elle est malade car on la laisse toute seule. Elle a vu aussi une montagne, et sur cette montagne une belle maison, mais de toute beauté et un homme de belle taille dedans, un homme tout à fait beau.

waka de Rako

On m'apprend que le waka de Rako a été entraîné par le courant de la rivière. Rako l'avait prêté à des naturels d'Hokianga et ces naturels se trouvaient dans le bas de la rivière. Ils ont laissé le waka suivre le cours de la rivière par faute de vigilance, une dizaine de naturels vont le chercher demain. Ils me disent que s'il a le moindre mal, qu'ils battront ces hommes, et que d'après leurs anciennes coutumes autrefois ç'aurait été un sujet de guerre, car un waka surtout un beau waka comme celui-là est la suprême richesse d'un naturel. Aussi il dit que c'est son navire.

28 *s[amedi]*

Tirarau et Waiata viennent, ils me demandent s'il n'y a point de reste de mon déjeuner. Je leur fais manger ce qu'il y a.

Les naturels de Waiata viennent travailler sur mon terrain pour eux... [375]

29 *d[imanche]*

Grande réunion des naturels devant ma maison au sujet du waka de Rako, Waiata va avec 13 naturels dans un waka pour voir s'il est vrai que celui de Rako a été entraîné par la marée.

30 *l[undi]*

Wetekia me fait écrire une lettre p[ou]r M^r Mekepiki.

écrit de Kaperiere

Kaperiere a fait du progrès dans l'écriture par lui-même car je n'ai fait que lui donner les premiers principes l'été dernier et à présent il commence à bien écrire, voici ce qu'il m'a écrit ce matin sur une ardoise qu'il m'a envoyée par un enfant : e pa ka nui taku aroha ki a koe ki te matua kai arahi tika o te hahi matua Katorika Romana o to te Atua hahi pono — Na Kaperiere.ⁱ

Maraea

ⁱ « Père, grand est mon amour pour toi, le vrai père et guide de l'Église [mère], Romaine Catholique, la vraie Église de Dieu. De Kaperiere ».

Maraea m'envoie ce soir une ardoise sur laquelle elle m'écrit que les naturels vont partir demain au haut de la rivière, mais qu'elle ne veut pas y aller parce que les hommes admirant son corps lui tendent des pièges.

[p.] 376

1844 7^{bre}

Maraea

Ils seront tous réunis et ne cesseront de lui parler de mauvaises choses ; si elle est forcée d'y aller elleⁱ son cœur sera triste tout le temps ; elle pense rester près de l'établisse[m]ent chez Haki, je l'approuve fort et l'encourage. Elle me dit : Tous les jours les hommes me disent des choses mauvaises mais cela me rend triste. Karawai leur a dit que ce n'était pas bien de parler ainsi. Ils lui ont répondu que ce qu'il disait là était un signe de pureté avec elle ; Waiata leur a dit que ces parlers n'étaient pas bien de leur part. Je lui demande si elle pense à faire bientôt sa 1^{ère} communion. Elle me répond que Karawai lui a dit d'attendre encore afin que lorsqu'elle la fera, les soupçons qu'on peut avoir maintenant sur sa conduite soient reconnus vrais ou faux. Je la loue de cette prudence. Je lui dis que moi-même je ne presse pas trop pour cela. Je veux que si on la fait,ⁱⁱ on la fasse bien.

Matiu

Pene m'appelle à leur maison. J'y vais, il me dit : Des clous dans les habits de Matiu. Je cherche, j'y trouve une 20^{ème} de clous, Tauwhanga est présent. [377] Je lui dis : Vois l'ouvrage de Matiu. Tu vas lui dire de s'en aller de ta maison ? Non, lui dis-je, mais je veux qu'il quitte ce ritenga [oh oh ?].ⁱⁱⁱ Je fais appeler Matiu le soir et il me dit que ce sont des clous qu'il avait gardés depuis son vol. Je lui dis de se repentir afin de se préparer à recevoir la s[ain]te communion. Il me dit : Non ; pas cette fois, une autre fois, et cela à cause de son vol.

Octobre

1^{er} ma[r]di

travail du jardin

Les naturels que j'avais employés à couper les racines du jardin, reçoivent aujourd'hui leur paiement, ils reçoivent plus qu'il n'avait été convenu car réellement c'était trop peu. Cependant comme ce n'est pas entièrement achevé, Moïse me demande à le finir pour recevoir quelque chose de plus. Je le lui promets. Il avait été d'abord convenu que je leur donnerais 10 livres pour qu'ils se les distribuent entr'eux lorsque tout serait fini ; mais l'un d'eux ayant été malade, l'autre ayant absenté un jour, les 2 autres m'ont

[p.] 378

1844 8^{bre}

travail du jardin, fence

prié de faire moi-même le partage, ce que je n'aurais pas dû accepter, mais par malheur j'ai accepté et cela a fait des mécontents. Je crois que le meilleur moyen c'est de tenir bon à ce moyen qui est de bien leur faire comprendre et même de l'écrire, qu'on donnera à l'un d'eux que l'on désigne le nombre de livres convenu, et que cet individu fera le partage aux autres stipulant bien qu'il ne se mêle pas du nombre des naturels, qu'il y en ait peu, qu'il y en ait

ⁱ « Sera » rev. *suppr.*

ⁱⁱ « Fait » ou « fasse », le mot a été réécrit et est difficile à lire.

ⁱⁱⁱ Il est difficile de reconstituer le mot que Garin avait l'intention d'écrire ici. Il pourrait peut-être s'agir de *totohe* ou *tahae* que Garin emploie lors de situations similaires aux dates du jeudi 19 septembre 1844, page 368 et du mardi 1^{er} septembre 1846, page 132.

beaucoup, son ritenga sera le même ; mais bien tenir à ne pas donner avant que tout soit fini. On commence aujourd'hui une fence pour les poules.

visite à Ngawaewae

Je vais coucher à Ngawaewae, la maison dans laquelle je vais est très-tapu. On me dit d'aller faire la prière dans une autre, chez Pauro. J'instruis les vieilles femmes, l'une d'elles me parle des choses les plus indécentes avec si peu de retenue qu'on conçoit bien ce qu'ils doivent dire quand ils sont seuls. Je reviens coucher chez les vieilles. Pendant la nuit je m'éveille et je vois qu'une branche qui a tourné est venu[e] tomber contre une autre qui me servait de bord de lit, ce morceau de bois contre lequel mon corps [379] est appuyé est à moitié en feu. Et si je ne m'étais pas éveillé mes habits et peut-être plus que cela allaient en souffrir. Mon Bon Ange sans doute veillait autour de moi, car c'est dans la nuit de la fête des s[ain]ts Anges Gardiens.

8^{bre} [mercredi] 2. Fête des s[ain]ts Anges Gardiens

Pene

Nous nous levons de très-bon matin et après la prière nous revenons à Hato Irene. Pene ne travaille presque pas du tout pour moi. Aujourd'hui il a été tout le temps dehors, à part une demi-heure qu'il a travaillé. Le cheval de Tito qui lui est confié lui prend beaucoup de temps. Ce cheval va souvent sur les pommes de terre que Pene a plantée[s]. Je dis à Pene de ne plus attacher son cheval par là, mais à sa place ordinaire. À souper je dis à Pene : Travaille[s]-tu pour moi comme tu le dois ? Ne dis pas plus tard que c'est moi qui ai été mauvais envers toi. Après une longue réflexion, il me dit : Je sais que tu m'as déjà dit que je ne dise pas plus tard que c'est toi qui as été mauvais, mais je ne te demande rien. Je ne te dis pas de me donner des choses parce que je ne suis que dur envers toi.

[p.] 380

1844 8^{bre}

3 j[eudi]

Pene

Pene absente depuis la prière du matin jusqu'à midi, il travaille un quart d'heure aux pommes de terre et repart jusqu'à la nuit, en sorte qu'il n'a pas mangé à la maison à déjeuner et à dîner, il ne m'a pas prévenu ni demandé d'absenter.

Mohi

Mohi a terminé avec Panapa son travail. Je lui donne 15 figues et il part.

vigne

Je vais chercher de la vigne chez Waiata, il n'y a que Maraea, je pren[d]s une 60^{ne} de plants qui sont des restes de la vigne coupée. Il m'avait dit d'en prendre. Je vais voir M^r Duyarr, il me donne des œufs de canne.

chute

Hoani vient à la nuit me chercher un remède pour Te Ahiterenga qui est tombé de dessus un arbre, il allait chercher des tawara.ⁱ J'irai demain le voir.

ⁱ Fruits du kiekie ou lancewood apprécié également par des Européens comme G. F. Angas qui note : « we regaled ourselves on our return with the sweet and fleshy bractæ of the *tawara* (*Freycinetia Banksii*), which are now in season. The taste of the lower portion of these bractæ, when fully ripe, is somewhat like that of a rich and juicy pear, with an aromatic flavour resembling vanilla. The plant yielding this vegetable luxury is parasitical; climbing in clusters of long narrow leaves to the summits of the lofty forest trees » (*Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand*, vol. II, p. 94).

4 v[*endredi*]*Pene*

Matiu se dit malade. Je propose à Pene de venir. Et mon cheval ? me répond-il. Il reste, je dis à Pierre de ne lui donner à manger que des pommes de terre, il le fait mais ensuite il lui donne un peu de graisse p[ou]r les faire frire. Il ne vient pas dîner avec nous. Le soir il reste tout le temps dans sa maison, il vient souper sans dire mot. Pierre lui dit pourquoi il ne travaille pas, c'est que le père ne me donne point d'ouvrage ; mais à cela j'ai une réponse prête. [381] C'est que je leur ai dit de me demander de l'ouvrage quand ils ont fini.

Pawera

Je vais voir M^r Powell qui me dit que Hoani a menacé de le frapper avec sa bêche, qu'il l'appelle taurekareka &^c. Il me demande de vouloir bien lui donner une couverture pour le payer et en finir avec lui. Je demande à Hoani ce qu'il pense : je demande 2 pounds en argent p[ou]r le travail du bled, et 2 pounds p[ou]r le travail aux pommes de terre. Je lui observe que ce n'est pas juste. À la fin je lui dis : Eh bien si tu demandes un prix juste je te payerai moi-même. Non, me dit-il, c'est de lui que je veux recevoir. Nous discutons longuement, à la fin il me fait une longue énumération de tout ce qu'il exige. Alors je lui vais toucher la main en lui disant adieu, et nous le laissons ; nous n'avons pas fait 500 pas qu'il nous vient après en m'appelant, e pa,ⁱ je suis devenu bon et j'abandonne à présent ce que je demandais ; puisque tu as eu la bonté de m'offrir toi-même à me payer je n'exige plus ce que j'exigeais. Eh bien fais-moi un prix juste. Il me demande enfin 3 livres de tabac pour les pommes de terre et 1 couverture avec une blouse pour le bled. Je les lui promets et nous partons. Je suis de retour vers les 2 heures n'ayant

[p.] 382

1844 8^{bre}*M^r Raymond*

n'ayant [sic] mangé que 5 ou 6 pommes de terre et un petit morceau de pain gros comme une pomme de terre. Pene est à la maison, il ne vient pas dîner. Il reste tout le soir dans sa maison. M^r Raydmon[d] m'apporte 2 cannes, il part pour Kororareka.

5 s[*amedi*]*Pene*

Pene me fait dire qu'il a le dévouement [sic pour dévoiement]. Je lui envoie un remède. Il reste couché tout le jour, sauf qu'il vient dîner et souper, il dit qu'il est ngoikore.ⁱⁱ

M^r Powell

M^r Powell arrive le soir, il me demande 5 shellings à emprunter. Je lui dis que je préférerais lui donner du tabac, je le lui donnerai demain.

6 d[*imanche*]*Pene*

Aujourd'hui Pene est tout gai, il pense rester à la maison pendant mon absence. Mais si quand j'y suis je ne puis pas obtenir qu'il travaille, s'il s'en va de côté et d'autre sans me prévenir, que fera-t-il quand je n'y serai pas ? c'est pourquoi je me propose de lui dire d'aller au Pa et de ne pas rester chez moi.

fête

ⁱ Terme de respect (Sir), ici en l'occurrence, Père.

ⁱⁱ « Fatigué » ou « épuisé. »

Aujourd'hui c'est la fête patronale, s[ain]t Rosaire, j'invite Wetekia à dîner, et à la fin du repas j'envoie du porc cuit aux naturels pour leur servir de kinaki.ⁱ Ils ne sont pas nombreux. [383] Aujourd'hui ils sont tous au haut de la rivière. Tous les baptisés excepté un ou 2 sont venus. J'ai entendu 8 confessions tant des Européens que des naturels, 6 ont reçu la s[ain]te communion.

Hoani

J'envoie un naturel à Kororareka. C'est Hoani. Il servira de guide à M^r Powell et à Raymond et en revenant il m'apportera du tabac.

recommandations

Au catéchisme je fais mes recommandations aux naturels, je leur fais quelques comparaisons. Lorsque vous voulez quitter un kainga que vous avez travaillé pour aller travailler dans un autre [vous] faites une fence afin que les poules n'entrent pas dedans pour ravager ce que vous avez planté et malgré cela en vous en allant vous avez des craintes. De même je vous quitte parce qu'il faut que j'aie travailler parmi d'autres peuples, la fence, c'est la prière, mais malgré cela, je crains que le démon ne vienne au milieu de vous... Lorsqu'un troupeau est gardé par le berger les chiens n'osent pas en approcher, mais si le berger n'y est pas, ils ne craignent pas de même... Je me sens ému en leur parlant, eux m'écoutent avec beaucoup d'attention. Lorsque je veux finir Mohi me dit : Parle encor[e], parle encor[e]. Je les satisfaits [sic] et après le catéchisme lorsqu'ils viennent me dire adieu, quelques-uns ont les larmes aux yeux inter quos Mohi.

[p.] 384

1844 8^{bre}

7 l[undi]

Je donne une livre de tabac à Wetekia pour lui faire finir la fence pour les canards, et de plus 4 figues pour qu'il fasse enlever les troncs d'arbre qui restent dans le jardin et qui sont déracinés.

préparatifs du départ

Je n'ai pas pu trouver un naturel qui voulût venir avec moi dans la baie de Kaipara, ils sont tous occupés à leurs pommes de terre. Toenga m'avait promis qu'il viendrait, mais il ne vient pas, j'ai entendu dire qu'un Européen avait demandé hier à venir avec moi. Quoiqu'il en soit je n'ai que Matiu et Kaperiere, Pene m'a dit qu'il avait son cheval à soigner (le cheval de Tito) à la garde de Dieu, j'espère trouver du monde.

départ

Nous partons, je laisse Pierre seul. Maraea sur le bord de la rivière se couvre la tête de sa couverture et fait le tangi c.-à-d. qu'elle verse des larmes en nous voyant partir ; c'est leur coutume.

5 minutes après avoir quitté l'établiss[eme]nt j'aperçois Peter avec M^r Duyarr, il est revenu. Il est honteux parce que lorsque je lui avais donné la commission de m'acheter un moulin à Auckland au lieu de revenir il s'y était enivré. Je lui propose de venir avec moi, il est tout content de venir, je lui demande le prix qu'il veut. Ce que vous me donnerez sera bon, [385] dit-il. Je demande à M^r Duyarr les cannes qu'il m'a promises, il m'en offre 6 avec un canard, pour rien. Je lui dis que demain on viendra les chercher. Nous continuons notre route.

Pene

ⁱ Littéralement : « ce qui donne du goût », en l'occurrence, un peu de viande pour accompagner les légumes. *Kinaki* signifie également « pièce de résistance » (voir p. 46, mars 1845) ou nourriture d'accompagnement.

Avant de quitter la maison j'ai appelé Pene et lui ai dit : Je ne serai pas là pour te donner de l'ouvrage, et puis Pierre se fâchera contre toi et toi contre lui, il vaut mieux que tu ailles au Pa. Je ne me fâcherai pas contre lui, me répond-il. Oh ! lui dis-je, je sais par le passé ce qu'il en est. Il réfléchit un bon moment, et sans rien me dire il sort, il va dans leur petite maisonnette, et lorsque je pars, je ne le vois pas, il ne vient pas me dire adieu. Ce qui me fait mal présager. Cependant il doit bien voir qu'il est dans ses torts après ce qu'il m'a dit 4 jours auparavant : je ne suis que dur à ton égard, je ne te demandes [sic] rien. J'ai donné hier à Kaperiere et à Matiu un pantalon et une chemisette et rien à Pene ; je lui avais dit au jour de son refus de venir avec moi, que quand je leur donnerai un pantalon, je n'en donnerais point à lui. Et la chemisette que j'ai donnée c'est, leur ai-je dit, pour aller à Kaipara et comme Pene n'y vient pas, je ne lui donne pas la sienne.

[p.] 386

1844 8^{bre}

Pene

Avant hier ou hier, le cheval de Tito est entré dans le jardin. Il a marché sur les pois, et sur d'autres plantes ; en sorte qu'hier soir, j'ai dit à Pene : As-tu vu ce que ton cheval a fait ? — Non — Il est entré dans le jardin... Je m'en vais faire faire une fence afin qu'il ne vienne plus de ce côté. Aujourd'hui à dîner je dis à Wetekia : Si j'avais un cheval et qu'il eût fait ce que celui de Tito m'a fait, on me ferait des embarras, on me ferait payer. C'est vrai, me dit-il. En partant j'ai donné à Pierre l'ordre d'en faire une. Pene m'a demandé une pipe, je la lui ai donnée ce matin, il m'a aussi demandé du tabac, mais je ne lui en ai point donné parce qu'il en a pour jusqu'à mercredi et que comme il s'en va au Pa, je ne lui donne plus rien.

M^r Linch

Nous nous arrêtons chez M^r Raynolds. M^r Linch est malade, il va mieux. M^r Raynolds est dans le bas de la rivière. M^r Linch me dit que M^r Raynolds viendra avec moi si je ne trouve personne car ce serait une honte que vous n'eussiez que ces 2 enfants avec vous. Je le remercie de son attention. [387]

M^r Ross

Je débarque chez M^r Ross pour lui demander les rames qu'il m'a faites. Il y en a 2 en kaori [kauri]; elles peuvent se casser aisément, mais il y en a 3 en whawhak[o]uⁱ (whawhak[o]u) elles sont plus élégantes et paraissent plus solides. Il me dit qu'elles ne casseront pas. Elles coûtent chacune 2 s[hillings] et demi. On m'offre à dîner. Je refuse, je veux profiter de la marée.

M^r Ruff

De là je vais chez M^r Ruff pour donner du linge d'église et d'autre à laver, il y a en tout 49 pièces. M^r Ruff me reçoit très froidement et me dit d'un ton d'humeur, quand le payerai-je, je lui réponds quand M^{gr} sera de retour ; j'ai reçu l'ordre de ne pas donner davantage jusqu'à ce que M^{gr} revienne. Je donne à M^e Ruff de la toile à voile de quoi faire un petit pantalon et je lui dis que s'il y a de savon de reste, elle peut le prendre pour elle. Elle me remercie et elle paraît très-contente. On m'offre à dîner, je refuse.

M^r Walton

Je débarque chez M^r Walton, je visite la manufacture de korari, M^r Walton n'y est pas, je dis qu'à mon retour je prendrai un sac de sel, on me promet.

Lorsque nous sommes vers la place de M^r Gregory [MacGregor] la marée monte.

[p.] 388

ⁱ Garin a ajouté un « h » au-dessus de chaque « w ». Arbre *eugenia maire*.

1844 8^{bre}*Te Wehinga, Waioruhe*

Nous arrivons chez Te Wehinga,³² il nous reçoit très bien, c'est un chef assez dur et qui m'a contrarié dans les commencements, à présent il est tout pour moi, lorsque nous faisons la prière il la fait avec nous. Mais je ne crois pas qu'il la fasse réellement. Il me dit qu'il reste neutre pour ressembler à ses ancêtres qui n'ont point fait de prière. Il nous fait souper. Nous couchons chez lui. Le matin il fait tuer un pigeon. S'il est gras, dit-il, il est pour le p[ère] Garin, mais s'il n'est pas bon je le garde pour moi ; il ne s'est pas trouvé gras, je m'en suis passé. Les chiens ont mangé pendant la nuit une courge qui nous servait à ôter l'eau du boat, il y avait eu de l'huile auparavant.

8 ma[rđi]

Européens

Nous partons avec la marée vers les 9 heures, 20 minutes après nous arrivons à une rivière Tangowahine³³ où il y a des Européens qui scient des planches depuis peu. Je vais les voir, ils sont à la misère, les 2 agents qui devaient les entretenir de vivres ont dépensé ce qu'ils avaient et ces pauvres scieurs n'ont rien, ils vont repartir, 2 sont déjà partis pour Hokianga. L'un d'eux protestant me demande si je puis le [389] prendre dans mon boat pour le transporter de l'autre côté de la baie de Kaipara pour aller à Auckland, je le veux bien. Il est au comble de la joie, il a sa femme avec lui. Mais Peter me fait observer qu'il a beaucoup d'effets à transporter et que pour le passer directement cela nous fera perdre 5 jours et peut-être beaucoup plus si le temps est mauvais, je fais ces observations à cet Européen, il reste. 2 d'entr'eux sont catholiques, l'un d'eux me demande un livre. Je lui donne un catéchisme, ils m'offrent à scier du bois pour la chapelle à 6 sh[illings] les 100 pieds. Je leur promets d'en parler à M^{gr}. Je les quitte et nous nous remettons en route.

Stephen (Tipene), Alique (Riki), Jôh

Nous passons devant chez M^r Stephen [Stephenson] (Tipene). Il reste sur la droite de la rivière. Il est à Auckland. De là nous allons chez M^r Alique Riki Paerata.³⁴ Cet Européen était venu me voir il y a 10 mois, il avait déjeuné avec moi. Il m'invite aussi à déjeuner. Il me traite bien. Je trouve là M^r Raynolds qui est venu chercher à acheter un porc. Il n'a pas pu en trouver car il n'a pas de couverture à donner. Ce M^r nous prête une marmite p[ou]r faire cuire des pommes de terre en route et un vase en fer blanc pour l'eau du boat. Il reste sur la gauche de la rivière. Nous partons et nous arrivons chez M^r Jôh Européen sur la droite de la rivière. Il a une femme, 3 garçons, 3 filles, il me

[p.] 390

1844 8^{bre}*Waikaikatea, missionnaires*

reçoit assez bien et nous le quittons après un quart d'heure. Arrivés à la rivière Te Waikaikatea, nous quittons la grande rivière et nous allons voir des naturels qui restent sur la gauche de cette petite rivière, ils sont une vingtaine, tous missionnaires, leur catéchiste s'appelle Paratene. Ils me demandent pourquoi je viens les voir, ils me demandent cela plusieurs fois. Je leur dis que c'est seulement pour les voir et leur dire quelques bonnes paroles, ils me reçoivent froidement, ils me font quelques objections sur les wakapakoko... Ils ne sont pas très-fort avancé[s] dans la discussion, mais ils sont fermes dans leur croyance. Ils voient mon livre. Je leur dis que s'ils en désiraient un je leur en donnerais un, ils me répondent avec empressement non, non. Ils nous ont fait coucher dans une maison neuve qui n'est pas tout à fait achevée. Ils ne nous ont pas offert de leurs pommes de terre, ils nous ont dit : Vous avez faim faites-vous cuire de vos pommes de terre.

9 me[rcredi]

Waikaikatea

Le matin Paratene m'envoie une ardoise par laquelle il me demande une figue, je la lui donne et j'en donne une à un grand importun qui voulait absolument que je lui donnasse une bouteille entière de remèdes, lorsqu'il reçoit cette figue il me dit : Ah ! c'est à présent que je crois ; c'est vrai cet étranger est bon et bienfaisant. [Lorsque nous avons fait la prière ce matin, une femme est venu[e] aussi la faire avec nous, mais c'est je pense [h]angareka [une deception].]ⁱ [391]

Lorsque je lui ai donné de mon remède, il m'a demandé si je le ferais payer, je lui dit ai dit que non et il a été satisfait. Il me demande si je fais un prix différent pour les missionnaires dans mes marchés, je leur dis que non. Ils sont satisfaits.

Tangitahae, Wanohio

Je les quitte et j'en rencontre une 8^{ne} à une demi-heure un peu plus haut, nous sommes retombés dans la grande rivière. Les naturels sont de la même tribu que celle dont je viens de parler. Leur kainga s'appelle Tangitahae.³⁵ Nous les quittons et nous arrivons près du pic Te Akeake et de la montagne Maunga Raho [Maungaraho].³⁶ Là je vois une maison que le père Petit avait fait bâtir pour lui lorsque Waiata et Tirarau restaient dans cette place, un peu plus bas à quelques minutes, il y a des pierres dans la rivière, il faut tirer à droite. Nous arrivons vers les 2 heures à la rivière Wanohio.ⁱⁱ Nous remontons cette rivière sur la droite ; 3 ou 400 pas, l'eau est trop basse. Nous laissons le boat et mes 2 naturels pour le veiller, pour moi je vais avec mon Européen voir les naturels à une bonne demi-heure, mais il n'y a personne. Je laisse un écrit dans lequel je leur adresse quelques paroles d'instruction et je laisse cet écrit au-dessus de la porte d'une des plus jolies maisons.

[p.] 392

1844 8^{bre}

Nous revenons, nous faisons cuire des pommes de terre que nous mangeons dans le boat et nous attendons que la marée remonte pour que nous puissions ressortir car le boat est à sec ; et nous ne pouvons pas traverser la rivière Wairoa, il n'y a pas assez d'eau. Lorsque nous avons fini de manger la marée a monté, nous traversons la rivière et nous nous dirigeons chez Paikea, la nuit nous prend, nous entendons des chiens aboyer. Nous abordons et c'est un autre kainga que celui de Paikea, le naturel qui nous reçoit s'appelle Tipa. Nous allons loger chez lui, il nous reçoit bien, il a sa femme et un enfant. Ils sont noho noa. Je lui demande s'il veut que je fasse la prière avec mes naturels, il me dit que oui.

10 j[eudi]

Paikea

Le matin il me dit si je ne fais pas cuire des pommes de terre, je lui dis que oui. Il me dit qu'il n'a pas des pommes de terre à m'offrir. Je le vois assez naïf et bien disposé. Je propose de baptiser sa fille, il réfléchit, il me dit que ses père et mère ne prient pas, je lui explique mes raisons, il dit à sa femme : Il veut baptiser notre fille... Il me dit si j'ai beaucoup de livres. Je lui en offre un qu'il accepte, il me dit qu'il ferait la prière si l'Évêque venait ici. Son kainga s'appelle Hukatere³⁷ (grand nom) et [393]

Paikea

après déjeuner nous allons chez Paikea — Tipa nous y accompagne. Paikea me reçoit bien, son kainga s'appelle Ahau,³⁸ il me conduit chez Te Whe — là reste aussi Manukau,³⁹ il y a dans ce kainga qui se nomme Hoararo⁴⁰ quelques naturels qui ont été beaucoup sollicités par Paikea pour tourner aux missionnaires ; ils ont tenu bon, parce que le p[ère] Petit autrefois leur avait distribué des livres, et qu'il avait baptisé un enfant en danger de mort, cet enfant

ⁱ Add. bas de la page.

ⁱⁱ Le nom de cette rivière n'existe pas de nos jours.

est maintenant en santé, ils attribuent cela au baptême. Manukau a reçu plusieurs livres, [il m'en fait voir 6 du tome 1^{er} et du tome 2^d]ⁱ je leur propose de faire la prière, ils acceptent. Je fais la prière en plein air, mais la plupart rient car il y a là beaucoup de missionnaires. Je leur dis : Si vous faites la prière je resterai encore demain et je viendrai ici coucher avec vous pour vous instruire. Ils sont bien de mon avis. Je retourne donc chez Paieka où je vais faire la prière et coucher. Je crois qu'ils sont tous missionnaires, quoique quelques-uns des enfants répondent à ma prière. Les missionnaires commencent les premiers, je les écoute. Le catéchiste lit dans s[ain]t Paul un passage dans lequel il prévient ses disciples

[p.] 394

1844 8^{bre}

discussion

de se précautionner contre les docteurs de différentes doctrine[s], qu'en conséquence ils n'écoutent pas les différentes Églises, car les hommes se trompent, mais l'Écriture est toujours juste, les hommes expliquent l'Écriture, ils se trompent, mais l'Écriture est toujours vraie ainsi l'Évêque est venu à la Nouvelle-Zélande avec une doctrine différente. Il parle beaucoup contre moi assez directement. Lorsque mon tour est venu, je parle aussi contre lui en rappelant les mêmes passages qu'il a cité[s], et je leur fais voir que les missionnaires étant une Église nouvelle et que l'Église catholique étant l'ancienne ; ce sont eux qui ont écouté une doctrine nouvelle ; après avoir fini mon kauwau [sermon ?] ; les missionnaires me font des objections, il y en a un le catéchiste qui est très-instruit dans leur sens. Je converse avec lui peut-être plus de 3 heures. C'est le 1^{er} qui me fait des objections sur le purgatoire. Je lui cherche différents textes mais il ne les trouve pas clairs, me dit-il. À la fin nous nous endormons et

11 v[endredi]

le matin après avoir entendu leur prière, je fais la mienne, et je me dispose à aller trouver Manuk[a]u. Je vais le trouver. [395] Il est allé à la pêche pour me faire manger des poissons.

Manukau

Je vois une femme malade à qui je propose le baptême. Elle consent, et le soir lorsque je lui dis de se séparer de son mari parce que celui-ci refuse d'en quitter un[e] autre avec laquelle il vit, elle réfléchit, elle voudrait bien se faire baptiser mais elle me dit : Plus tard, j'aimerai mon ancien époux et je teⁱⁱ ferai une faute. Cette pensée la travaille beaucoup, à la fin elle me dit qu'à mon retour de Kaipara elle verra ce à quoi elle se décide.

Je fais la prière chez Manuk[a]u, mais je les trouve bien froids ou plutôt très ignorants. Manuk[a]u me dit à la fin : Quoique tu [ne] nous aies pas vu répondre à la prière, ne crois pas que nous soyons froids, c'est par ignorance. Nous ne savons pas la prière. C'est ce qui te fait comprendre qu'il faut que tu viennes souvent nous voir. Je lui propose de baptiser un enfant, il me promet pour demain. Les missionnaires me disent : Si tu étais venu le premier nous aurions fait ta prière. J'apprends que dimanche dernier les missionnaires se sont rassemblés pour se décider

[p.] 396

1844 8^{bre}

à tourner aux missionnaires. L'Évêque protest[ant] est venu ici avant moi et en a décidé plusieurs à tourner à lui.

Aujourd'hui nous voyons un boat qui a descendu la rivière. On me dit que c'est peut-être M^r Bullar, je pense qu'il cherche à me précéder chez les naturels p[ou]r les faire tourner à lui.

ⁱ Suppr.

ⁱⁱ « Te » réécrit par-dessus, ce qui rend le texte difficile à déchiffrer.

12 s[amedi]

Otamatea

Manukau me dit qu'il veut faire baptiser ses enfants, j'en baptise d'abord 3, puis 3 autres dans un de ses kainga rapprochés, où je le rencontre. Il vient de la pêche, il me donne 2 gros poissons.

Lorsque je l'ai quitté nous allons dans la rivière Otamatea, forte rivière, chez Wiremu Tipene,⁴¹ mais il ne se trouve pas chez lui, j'écris une lettre dans le boat et j'envoie Kaperiere qui porte ma lettre avec une figue de tabac dedans, il la place au-dessus de sa porte afin que quand il reviendra il la voie. En traversant la rivière nous avons eu de grosses vagues par un petit vent, c'était la marée descendante contre le vent. Si le vent avait été plus fort nous aurions pu chavirer. Nous revenons pour aller à Oruawaro⁴² autre rivière très-considérable aussi, mais au contour en quittant Otamatea et en entrant à Oruawaro, la marée descendante nous laisse à sec, à 4 ou 5 [397]

boat à sec

minutes du rivage ; nous descendons du boat ayant soin de le mettre à l'ancre avec une grosse pierre et nous allons à terre faire cuire des pommes de terre et un poisson. Nous faisons rôtir différents coquillages que nous trouvons et nous nous régaloons. La marmite est sur le feu. La marée commence à monter, je fais hâter, dépêchons-nous, dépêchons-nous, on met la nourriture sur un panier qui sert d'assiette, on se dépêche à manger, Matiu dit la marée monte, la marée monte, je regarde et je vois que la pierre qui sert d'ancre est déjà cachée c.-à-d. qu'il y a déjà 5 ou 6 pouces d'eau. Nous enlevons la marmite, nous ramassons nos effets et nous nous dirigeons vers le boat, déjà il flotte sur l'eau, la marée est aussi rapide qu'une forte rivière dans cet endroit, nous courons dans l'eau, nous enfonçons dans la boue déjà nous avons de l'eau plus haut que le genou, enfin Kaperiere est arrivé, il se hâte de lever l'ancre et le boat entraîné par la marée vient de notre côté, nous sommes sauvés. 3 ou 4 minutes plus tard nous ne pouvions pas aller au boat soit en nageant soit en marchant. Nous ramons et nous entrons dans la rivière Oruawaro, mais la nuit s'approche, Piter [Peter] me dit qu'il n'est jamais venu

[p.] 398

1844 octobre

Oruawaro

dans cette rivière, mes naturels ne connaissent pas non plus la rivière. Nous allons à l'aventure, nous cherchons à découvrir de la fumée qui est un signe sûr de trouver les naturels, mais nous n'en découvrons point, il est nuit, nous cherchons un rivage propice pour y aller coucher mais le rivage est bordé de rochers. Matiu monte sur la pointe du boat, ilⁱ tient mon long bâton suspendu devant le boat pour sonder. Nous dirigeons le boat à terre. Nous sommes sur les pierres s'écrit Matiu. Nous reculons dans la rivière, nous cherchons à pénétrer dans un autre endroit ; pierre, pierre, s'écrit Matiu. Nous revirons et ainsi une 6^{ne} de fois, enfin nous trouvons une place unie quoique rochers.ⁱⁱ Peter me dit : Allez à terre pour moi, je vais mettre le boat à l'ancre et dormir dedans afin qu'à la marée descend[ante] le boat ne repose pas sur les pierres. Je descends avec mes deux naturels. Nous cherchons du bois. Nous faisons un grand feu. Nous déracinons les pierres pour faire une place unie qui nous serve de lit. Je dis à mes 2 enfants : La marée haute ne vient-elle pas là ? Oh non, il n'y a rien à craindre. Bien. Nous finissons là notre souper que nous avons [399]

coucher sur le bord de la rivière

ⁱ « Il » réécrit par-dessus.

ⁱⁱ C'est ce qui est lisible dans le manuscrit original.

interrompu pour venir dans le boat lorsque la marée montait. Puis nous faisons la prière. La prière finie, mes 2 enfants s'endorment, pour moi je récite laudes et mes autres prières. Lorsque je suis disposé à me coucher sur les branches de feuillage que nous avons jonchées par terre, je m'aperçois que la marée monte près de nous, les poissons viennent à la lueur du feu et s'amuse près de moi. Mais je crains que la marée vienne nous déloger, déjà l'eau a envahi un côté de notre feu, je veille pour voir si elle viendra plus haut. Elle monte insensiblement, je cherche du bois sec pour que le feu nous éclaire à grimper sur le rocher au pied duquel nous sommes couchés, ou bien si nous ne pouvons pas monter sur le rocher nous monterons sur les arbres qui bordent le rivage, je veille assez avant dans la nuit, enfin la marée s'en retourne n'ayant fait que m'effrayer, alors je m'endors tranquillement et je dors mieux là que je n'ai dormi dans les maisons des Maoris.

13 d[imanche]

Le matin dimanche nous nous éveillons et nous remontons sur le boat pour aller chercher les naturels, la rivière est très-large. Nous cherchons à découvrir de la fumée mais en vain, nous découvrons des maisons, mais point de naturels, nous allons toujours.

[p.] 400

1844 8^{bre}

Oruawaro

Enfin nous découvrons des maisons et des naturels, ces naturels sont catholiques, ou plutôt ils ont été catholiques. Ils ont fait la prière lorsque le p[ère] Petit venait les visiter mais il est resté si longtemps sans revenir qu'ils ont cessé de faire la prière principalement surtout parce que le chef Moetara⁴³ leur a dit de tourner aux missionnaires, ils ont tenu bon. Ils n'ont pas voulu alors ils ont convenu de quitter la prière de côté et d'autre, missionnaires et catholiques mais ce Moetara étant allé à Hokianga et ayant fait baptiser ses enfants au p[ère] Petit, ceux d'ici pensent à présent que Moetara ne s'oppose pas à leur prière. Ils me disent qu'ils veulent faire baptiser leurs enfants, ils sont honteux disent-ils de rester sans prière au milieu des missionnaires qui sont baptisés pour la plupart et qui font la prière.

missionnaires

Ils me conduisent dans un kainga de missionnaires où il y a un enterrem[en]t aujourd'hui. J'y vais, ils me disent ce que je viens faire parmi eux. Je leur dis que je viens pour les voir et leur adresser quelques paroles, s'ils veulent m'entendre, ils me disent : Nous voulons bien, parle. Je leur parle de l'établissement de l'Église... Ils font peu d'objections. À la fin ils me disent ce qu'ils me disent partout. Si tu étais venu le premier nous aurions fait ta prière ... quelques-uns disent cela dans le sens qu'ils auraient fait notre prière préférablement parce qu'ils voient qu'elle est meilleure, d'autres, je crois, disent cela dans le sens qu'ils avaient le désir de faire une prière et qu'ils ont embrassée [sic] la 1^{ère} qui [401] s'est présentée, que si la nôtre était venue la 1^{ère}, ils l'auraient embrassée. Presque tous croient qu'il est indifférent de prier du côté des catholiques ou du côté des missionnaires. Je reviens pour instruire mes catholiques et le chef des missionnaires me fait dire de retourner chez lui pour y coucher. J'y retourne et il me dit qu'ils vont faire leur prière, qu'ensuite je ferai la mienne. Parles-nous, me dit-il, de votre Dieu... Ensuite il me dit que la terre que j'ai achetée à Mangakahia lui appartient en partie et qu'il est indigné de voir qu'on vend ses terres aux étrangers, sans qu'on lui fasse passer au moins une petite chose, ce ne serait qu'un couteau, qu'une pipe, je serais content. Il dit que les 2 côtés de la rivière lui appartiennent en partie, il me demande du papier pour écrire une lettre à Wetekia, ce chef s'appelle Tahupuhi⁴⁴ (Paratene nom de baptême). Je couche chez lui à la belle étoile.

14 l[undi]

Je dors bien, et le matin je reviens faire la prière chez mes naturels. Je leur distribue des livres, je cherche des noms pour les enfants que je dois baptiser demain.

15 m[ardi]

Je baptise 4 enfants, je pensais partir ce matin mais le vent est trop fort, je suis forcé de rester. Je vois un naturel qui me dit qu'il a quitté la prière catholique autrefois parce qu'il n'y avait point de prêtres pour l'instruire et qu'il avait tourné aux protestants parce qu'ils ont plus de moyens de s'instruire. Tous les jours je me trouve obligé de discuter avec les protestants Maoris, mais je vois que presque toujours il n'y a rien à en espérer. Cependant

[p.] 402

1844 8^{bre}

il y a à espérer que la parole de Dieu portera son fruit plus tard. Mais ils ont de la peine à abandonner leurs livres et la prière qu'ils ont faite depuis longtemps.

Il pleut tout le jour, je ne puis pas repartir ; au premier moment favorable nous partirons pour voir Mate. Nous mangeons des kumara et des pommes de terre.

16 me[rcredi]

Kaipara

Le vent est encore très-fort aujourd'hui. J'attends. J'apprends qu'il y a dans cette tribu au milieu de laquelle je suis un jeune naturel dont le père était autrefois ariki. On me dit qu'on ne sait pas si le fils sera de même à présent car selon l'ancien usage il succédait à son père. Cette qualité d'ariki le rendait *grand chef*.

Je prends un naturel pour venir nous conduire dans cette vaste baie. Nous partons pour aller dans une autre rivière du côté de Kaipara. Le vent est encore fort, mais nous espérons qu'il tombera avec la nuit et que nous pourrions traverser demain matin la rivière sans vent. Déjà nous sommes à l'embouchure dans la baie, mon guide dit : Je crois que nous pouvons traverser ce soir. Mais le vent au lieu de diminuer comme nous l'espérions, augmente et nous rebrousse chemin. Nous allons coucher à terre dans un endroit où nous avons à craindre que la mer ne vienne si elle est agitée par un fort vent. 3 des nôtres dorment dans le boat pour le veiller pendant la nuit et le préserver des vagues, pour moi je dors à terre avec Kaperiere.

17 j[eudi]

Le matin mon guide Kaihaere⁴⁵ me dit : Partons. Nous nous avançons [403] du côté de la mer. Nous traversons non sans danger un banc de sable, et nous arrivons chez Waho⁴⁶ qui me reçoit très-bien. Il me dit que ni lui ni les vieillards ne font la prière, ils sont neutres, pour les enfants, ils sont missionnaires. Il me dit d'aller le même jour voir Mate. J'y vais, nous traversons la rivière ; celui-ci tire plusieurs coups de fusil en notre honneur. Il croyait d'abord que c'était un Européen marchand puis ayant vu que c'était un prêtre, il tire encore plusieurs autres coups, il me conduit chez lui, et nous faisons la causette.

Mate

Un naturel missionnaire me dit secrètement à l'oreille : Je m'en vais faire ma prière et après tu feras la tienne. Oui, le [sic] dis-je, il fait sa prière, j'attends longtemps que le chef me dise de faire la mienne. Je voudrais que cela vînt de lui mais il sort. Il va faire la causette avec les missionnaires. Enfin comme je vois qu'on va s'endormir, je dis à la femme de Mate s'ils veulent bien que je fasse ma prière, j'espère que quelques-uns feront la prière avec nous, mais aucun ne se présente. Je finis et lorsque je vois qu'ils vont s'endormir, je m'apprête aussi à prendre mon sommeil car je n'ai pas dormi la nuit dernière. J'ai déjà commencé lorsque Mate entre et me dit : Est-ce que tu dors déjà, comment ! personne ne me raconte les choses. Il appelle mes enfants ; mais ils sont pris de sommeil ; enfin je lui raconte quelques choses indifférentes, il me parle de la dispute de Tito. Je lui dis qu'il a abandonné la

[p.] 404

1844 8^{bre}

Mate

prière et qu'il va la reprendre &^c. Ensuite comme je pense qu'il est assez bien disposé à m'entendre, je lui dis : J'ai aussi appris qu'autrefois vous avez fait la prière de l'Évêque et que vous l'avez abandonnée. C'est vrai, me dit-il. L'avez-vous abandonnée pour toujours ? — Pour toujours. — Tous, tous. — Oui, aucun de vous ne fait la prière ? — Aucun — Et dans la suite quelques-uns la feront-ils ? — Non. — Voici me dit-il, comment les choses se sont passées : l'Évêque était venu à Mangakahia, Waiata avec lequel je suis lié, se déclara pour sa prière, j'entendis aussi dire que ceux de cette prière tuent des oiseaux et qu'ils font le takaroⁱ le dimanche alors je dis c'est ce dieu qu'il me faut ; je vis le p[ère] Petit... l'on me donna un catéchiste maori (Mohi)⁴⁷ pour nous instruire. Ce catéchiste fit un puremu alors nous quittâmes la prière. Quelque temps après les missionnaires vinrent me dire de tourner à eux, ils me sollicitèrent beaucoup, je leur répondis que s'ils me donnaient un étranger pour nous instruire je tournerais à eux, ils m'offrirent un catéchiste maori, non leur dis-je, il ne me faut pas un homme qui me ressemble, il me faut un Européen qui ait les yeux sur moi. Je résistai à toutes leurs instances. Le p[ère] Petit vint chez Waho mais il ne vint pas ici, il avait dit qu'il reviendrait nous voir au bout de [405]

Mate

2 ou 3 mois, mais il n'est pas revenu. J'ai dit : Il nous faut un étranger qui reste près de nous et qui puisse nous voir souvent pour nous instruire. Je lui dis alors ce que j'ai dit dans plusieurs endroits : Le p[ère] Petit ne pouvait pas venir souvent ici, il avait Hokianga, Haipara [sic pour Ahipara],⁴⁸ Kaipara à visiter, il était trop éloigné, et trop pris par ses autres travaux. Pour moi j'ai été envoyé par l'Évêque pour la rivière de Mangakahia jusqu'à Kaipara, pour cette fois je visite tous les naturels de la baie, mais à mon retour je ne m'arrêterai que chez ceux qui font la prière, pour les instruire. Tu nous parles ainsi, me dit-il, mais ce sera comme le p[ère] Petit. Non, lui dis-je, car pour moi j'ai moins de naturels à visiter que lui et je peux venir plus aisément. J'ai entendu dire aujourd'hui que tu veux déjà partir après demain pour aller visiter les naturels de Kaipara qui sont missionnaires. Je n'ai pas parlé ainsi, lui réponds-je, Waho m'a demandé combien de semaines je pensais rester ici. Je lui ai répondu que je n'en savais rien. Puis j'ai demandé aux naturels s'il n'y avait pas encore d'autres naturels dans le haut de la rivière de Kaipara. Oui, m'ont-ils dit, il y en a, alors m'a dit Matiu est-ce que tu veux aussi aller là-bas. Ramez, ramez, ai-je répondu. Ainsi je n'ai pas dit que je voulais repartir après

[p.] 4061844 8^{bre}

demain ; seulement j'ai dit que si vous me reteniez ici je resterais. Ensuite j'ai l'intention de voir tous les naturels pour cette 1^{ère} fois. Eh bien ! me dit-il, c'est Kairangatira qui te dira ce que nous pensons et ce que nous voulons faire, attends qu'il vienne et passe le dimanche ici. Je le veux bien, lui réponds-je. Et puis ensuite, me dit-il, reste ici une semaine, 2 semaines, 3 semaines, 3 ou 4 mois... Mais si tu n'as l'intention de ne nous voir qu'en passant comme un curieux qui visite les lieux tu ne peux rien faire avec nous. Non, ce n'est pas là mon but, lorsque je reviendrai ce sera pour vous instruire et non pour vous voir seulement en passant.

Mate

Voici aussi, ajoute-t-il, une de vos fautes ; je suis allé il y a quelques années à Kororareka, chez l'Évêque, un prêtre me dit, donne-moi ton enfant que je le baptise, je le lui donne, il le revêt d'un habit et puis il me dit si je veux lui laisser mon fils chez lui pour l'instruire, je lui réponds que je l'aime et que je ne puis me séparer de lui. Alors il lui reprend l'habit qu'il lui avait donné, il le tire avec tant de force que les pieds de mon enfant restent embarrassés dans

ⁱ Takaro désigne les activités de divertissement, les jeux. Il est probable qu'il s'agit ici de la lutte, le combat par jeu ou sous forme de compétition. R. Taylor note que la lutte, ou *takaro ringaringa*, était un amusement courant chez les jeunes hommes (*Te Ika a Maui*, p. 173).

cet habit et que peu s'en faut qu'il ne lui fasse du mal ; s'il lui avait fait du mal, il l'allait payer cher. Je ne sais pas, lui réponds-je, toutes les circonstances de ce fait, je ne puis pas dire s'il a mal fait. [407] Car s'il lui avait donné seulement à condition que tu laisserais ton enfant, il avait raison de le reprendre quand il a vu que tu ne voulais pas lui laisser ton enfant.

Nous parlons bien avant dans la nuit, il parle avec d'autres et me dit : Couche-toi à présent, tout-à-l'heure je te rappellerai et nous continuerons ; vois-tu, je ne te laisse pas tranquille cette nuit, demain et la nuit suivante, je veux tout te dire.

18 v[*endredi*]

Le matin Mate vient me dire : Voilà un porc que je te donne. Je suis honteux, lui dis-je, je n'ai rien à t'offrir en retour. C'est bon, me dit-il, voilà ton porc, je n'ai point d'hommes qui puissent le tuer, dis à tes enfants de le tuer. Mais je n'ai rien ici à te donner en retour, et il se retire. Je réfléchis... Je vais le trouver et je lui demande devant les naturels : Quel est le prix que tu me demandes pour ce porc ? Il ne s'agit pas de cela, je te l'offre en présent, car tu es voyageur ainsi que ceux qui t'accompagnent, je ne veux pas que vous souffriez. C'est bon, lui dis-je, je m'en souviendrai, mais peut-être mon présent ne vaudra pas le tien. Cette manière d'offrir des présents chez eux est un marché indirect, ils espèrent un bon retour. Je pense lui donner une bonne couverture. Ce qui m'engage à le recevoir, c'est que : 1° j'avais intention d'en acheter un petit pour nous nourrir, 2° j'ai offert aux chefs de ma station des couvertures qu'ils m'on reconnues par des présents, 3° cette tribu est dans un

[p.] 408

1844 8^{bre}

Mate

moment où elle va se décider ou d'un côté ou d'un autre à embrasser la prière de l'Évêque ou des missionnaires, 4° M^{gr} est d'avis qu'on agisse ainsi, c.-à-d. qu'on reconnaisse en présent, les présents des naturels. Seulement le cas dans lequel je me trouve est un peu différent, le porc qu'on m'offre est trop gros, je n'ai point de sel et je ne puis le conserver. Je serai obligé d'en donner la moitié aux naturels de cette tribu. On tue le porc, je dis à mes naturels d'en donner une moitié à la tribu, mais le chef vient me dire qu'il ne veut pas la recevoir. Comment ! me dit-il, tu me rendras ce que je t'ai donné ! Non — Tu ne nous aimes pas si tu fais cela. Garde-le tout pour toi et tes compagnons seulement quand tu le mangeras fais-en passer un morceau aux chefs. Je crois apercevoir qu'il craint de ne pas recevoir un retour si je lui en donne une moitié. Et s'il fait des instances pour me retenir c'est en partie pour avoir occasion de me donner son porc qu'il sait bien que je reconnaitrai. Je lui répète ce que je lui ai déjà dit : Je connais votre ritenga, quand je te donnerai mon présent tu me diras qu'il n'est pas assez grand. Les étrangers, me dit-il, qui passent ici font ainsi, je leur donne un porc et quand je vais à Kororareka ils me donnent ceci, cela, un fusil à double coup... &c. Pour moi quand j'irai te voir tu tueras un porc pour me [409]

Mate

recevoir... Je remarque encore ce que j'ai remarqué chez d'autres, ils tournent en partie à l'Évêque parce qu'ils sont parents de Waiata dont la femme fait la prière de l'Évêque et la femme de Mate ici est la sœur de Waiata. Hier dans une conversation du chef avec un naturel j'ai compris que presque tous les naturels ont leurs idées formées longtemps d'avance pour tourner d'un côté ou d'un autre et que c'est le plus souvent par des raisons de parenté, et de plus c'est pour avoir l'occasion de recevoir de temps en temps du tabac ou des habits. Cependant je pense qu'ils ont aussi en partie le désir de se faire instruire et d'imiter les étrangers mais un des plus grands mobiles pour le plus grand nombre est le désir du tabac et des habits. Ils ne le cachent pas. Ils le disent eux-mêmes. D'après ces réflexions quoique Mate m'ait dit hier qu'aucun d'eux ne fera la prière dans la suite, je suis presque sûr d'avance qu'une partie d'eux la fera bientôt, peut-être même avant que je parte.

J'ai dit à Mate en recevant son porc : Comme c'est la 1^{ère} fois que je viens ici, j'accepte ton porc mais plus tard quand je reviendrai je n'en accepterai pas ainsi.

19 s[amedi]

J'apprends qu'il y a près d'ici une tribu de missionnaires, j'y irai demain, car aujourd'hui j'attends Te Kairangatira.

20 d[imanche]

Aujourd'hui je vais après l'exercice qui

[p.] 410

1844 8^{bre}

Kaitoke

tient lieu de vêpres, à Wainui⁴⁹ tribu de missionnaires anglicans, le chef s'appelle Kaitoke. J'y arrive en une heure par terre, on peut y aller par la baie mais il faut plus de temps. Il est à peu près 4 ou 5 heures du soir. La conversation roule sur des choses indifférentes, elle est assez froide, cependant tout se passe bien, je voudrais que la conversation tombe sur la religion pour n'avoir pas le nom de chercher querelle. Je vois un canon de fusil qui sert de cloche ; je leur dis : Voilà votre cloche. L'un sourit en se cachant, mais cela ne prend pas, on passe à d'autre[s] choses. Il est déjà nuit. On va dans la maison près du feu, je leur demande s'ils veulent bien que je fasse la prière. Ils me disent : Volontiers, tu commenceras et lorsque tu auras fini nous la ferons. Mais attends que nous ayons soupé. On nous sert des pommes de terre, lorsque nous en avons suffisamment mangé, mes enfants et moi, je veux les faire porter aux naturels, mais Matiu m'observe qu'elles sont pelées, ils n'en mangeront pas parce qu'elles ont été pelées, le jour du dimanche.

Après le souper les naturels sonnent leur[s] prières, j'entre dans la maison où l'on va faire la prière, ils s'apprêtent à la faire avant moi. Je les laisse faire. Ils commencent par faire des prières, ils ont tous des livres [411]

Kaitoke

tous des himene [hymnes], des kawenata, ils sont environ une dizaine ayant des kawenata à la main. Ils chantent des hymnes, ils lisent des passages de l'Écriture. J'aime leur manière de prier, leur prière est onctueuse (du moins extérieurement) et très-sentimentale. Enfin pour terminer ils lisent un passage de l'Apocalypse, je suis à peu près sûr qu'ils le choisissent pour moi. C'est le 15 verset du 22^e ch[apitre] de l'Apocalypse où s[ain]t Jean dit foris canes ... et homicidæ et idolis servientes... Te kai karakia ki nga wakapakoko.ⁱ Lorsqu'ils ont fini je fais ma prière et pour mon instruction je leur dis : J'ai entendu un passage dans votre lecture, ce passage est très-juste. Mais peut-être que vous ne le comprenez pas tous. Si vous voulez bien je vous en expliquerai le sens et je leur explique les wakapakoko. Ils m'écoutent très-attentivement ; à la fin je leur dis : Ce que je vous dis ici ce n'est pas par esprit de dispute ce n'est pas pour dire du mal des mission[naires]. Non, car j'aime tous les hommes, tous les naturels, pour vous vous ne comprenez pas les choses, ce sont les étrangers qui sont coupables...

On s'endort.

21 l[undi]

Ce matin ils font la prière, et ils lisent le chapitre 2 de s[ain]t Paul aux Romains

[p.] 412

1844 8^{bre}

Kaitoke

ⁱ « Le prêcheur des images ».

où l'apôtre dit aux faux docteurs, toi qui dis de ne pas voler tu voles, toi qui enseignes aux autres de ne pas commettre l'adultère tu le commets, toi qui enseignes les autres tu ne t'enseignes pas toi-même, *toi qui haisⁱ les wakapakoko tu commets le sacrilège...* Ko koe e wakarihariha ana ki nga wakapakoko e tahae ana oti koe i nga mea tapu. Lorsque mon tour est venu, je leur explique ce passage en disant que Luther qui détestait les wakapakoko *a volé les choses tapu*,ⁱⁱ car il a volé le livre sacré... Mais cela s'est passé comme hier avec beaucoup de douceur sans autre discussion. Nous nous sommes quittés amis. Je n'ai pas voulu les chicaner quoiqu'ils y eussent bien prêté, je leur ai, ai [sic] dans une autre circonstance, expliqué beaucoup d'autre[s] choses sur les missionnaires dans une autre circonst[ance] [sic ?]. L'évêque protest[ant] seul est venu les visiter. Ils sont 20 à 25 naturels missionnaires anglicans. Je crois qu'il y a quelques neutres, ils m'ont cependant dit qu'ils font tous la prière. Il y a un vieux à barbe blanche au menton qui s'appelle ko Te Kae, il est ou était prêtre maori. [413]

Mate

Mate apprend que je veux aller visiter les naturels du haut de la rivière Kaipara, il m'en détourne par toutes sortes de moyens, il me dit que mes naturels désirent de s'en retourner. Il m'objecte que c'est trop loin [+ voir ce signe à la page suivante]ⁱⁱⁱ, que je dois rester avec lui pour l'instruire, je lui observe que depuis que je suis ici, je ne fais rien pour leur instruction, car dès le 1^{er} jour il m'a dit qu'ils ne font pas et qu'ils ne feront pas la prière, et puis qu'il fallait attendre Te Kairangatira son fils, que s'il consent à faire la prière, ils la feront, mais que s'il n'y consent pas, ils ne la feront pas. En conséquence j'attends et je ne puis rien faire. Tu as raison, me dit-il, attendons mon fils. Mais que veux-tu aller faire à Kaipara ? ils sont tous missionnaires. Peu importe, je veux connaître tous les naturels de cette baie et toutes les places. Il me fait ces observations. 1° parce qu'il ne comprend pas les choses sous le même point de vue que nous, 3° [sic] par orgueil, en ce qu'il est grand chef et qu'il voudrait que je n'allasse que chez lui, 4° parce que les naturels en général voudraient être les seuls qui fussent visités par le prêtre, par cupidité, afin de participer seuls à ses faveurs, ainsi je pense que c'est le même esprit qui animait mes naturels de Mangakahia lorsqu'ils me détournèrent de venir dans cette baie me disant qu'il n'y avait point de naturels qui fissent la prière, qu'ils étaient tous missionnaires, &^c...

22 mar[di]

[p.] 414

1844 8^{bre}

+ discussion

Ils me disent tous à la fois ce que je veux aller faire à Kaipara. Je leur dis que dans cette tournée je veux voir tous les naturels et connaître tous les kainga, Mate me répète : Que veux-tu aller faire dans la rivière de Kaipara ? Je veux aller voir, lui dis-je, en plaisantant, les arbres, les canards et les poissons de la rivière. Il me répond : Oui, tu veux aller ainsi visiter ceux qui ne font pas ta prière tandis que nous autres tes disciples ne savons pas encore faire le signe de la croix. C'est alors que je lui réponds : Tu sais que le 1^{er} jour quand je vins je te demandais si vous faisiez la prière, tu me dis que vous l'aviez abandonnée et qu'il fallait attendre ton fils Te Kairangatira qui déciderait si on la reprendrait en sorte que depuis que je suis au milieu de vous je n'ai encore rien pu faire pour votre instruction. C'est vrai, me dit-il,

ⁱ « Déteste » *supra lineam*.

ⁱⁱ Ce sont ces mots « e tahae ana oti koe i nga mea tapu » que Garin traduit par : « a volé les choses tapu ».

ⁱⁱⁱ « + Voir ce signe à la page suivante » *inter lineas*. Les pages 413-5 se rapportent à des événements qui ont eu lieu le samedi 19 ou le dimanche 20 mais qui sont rapportés en date du mardi 22 octobre, date vraisemblable de l'écriture des 'Notes de mission'.

attendons mon fils. Il n'y a que mes 2 naturels et moi qui faisons la prière. [Dès les 1^{ers} jours que je suis arrivé Mate a connu ma façon de penser sur les ruri ; cependant]ⁱ
 Depuis 2 ou 3 jours Mate me dit que je n'ai pas la même manière de chanter les waiata que le père Petit, que je ne fais pas les mêmes prières, que le p[ère] Petit disait qu'il était permis de chanter des ruri, d'aller à la chasse aux pigeons [415]

indisposition de Mate

le dimanche et de faire le takaro. Je lui ai donné ma façon de penser sur tous ces points ; je remarque un esprit de contrariété dans lui depuis lundi où j'allai le trouver dans son champ, je lui disais que pour un kumara qu'il donnait à Dieu en le mettant dans la terre, Dieu lui en rendait une dixaine, alors il me contraria en me soutenant que tout venait de Mauⁱⁱ &^c... Je crois que le principe de son indisposition contre moi vient de ce que samedi je lui dis que je voulais aller voir la tribu de Kaitoke. Que veux-tu aller faire là-bas, ils sont missionnaires, me dit-il ? Ensuite il me dit : Nous y irons nous deux. Et le dimanche lorsque je voulus y aller le soir, il me dit qu'il n'y venait pas. Je lui demandai un de ses enfants pour nous montrer le chemin, il n'y en a point me dit-il, qui puissent y aller ; et cela certainement était faux car ils vont tout le jour dans les forêts manger des tawara.

Ce soir les naturels chantent des ruri avant la nuit dans la maison, j'y vais, je leur dis que c'est mauvais, et ils cessent. Après la prière du soir ils se remettent à en chanter alors je dis : Mate, si l'on chante des ruri ici je ne dors pas dans la maison. On cesse, mais ils vont dehors en chanter. Alors Mate me dit que le p[ère] Petit les permettait, que le

[p.] 416

1844 8^{bre}

p[ère] Petit, permettait de travailler le dimanche aux fences, aux wakas, d'aller à la chasse aux oiseaux et que M^{gr} avait permis la même chose, que moi je ne suis pas de même, il me dit qu'il n'y a rien de mauvais dans les ruri. Il me dit souvent que le ritenga des missionnaires est préférable au nôtre, que la prière du soir et du matin est trop longue. Tout ceci est de mauvais augure.

23 mer[credi]

ruri

Ce matin après avoir fait la prière j'apprends à lire aux enfants, et il me dit pour me contrarier que c'est bruyant cela et que ce n'est pas bon pour les naturels, que c'est le ruri des Pake[h]a. Cependant je m'applique depuis hier soir par mes prévenances à détruire l'impression fâcheuse qu'a pu lui faire cette parole d'hier ; que si l'on continuait de faire des ruri je ne couchais pas dans la maison.

Je l'ai entendu lui-même plusieurs fois les jours passés et ce soir dire à ses naturels, faites le ruri. Il dit même à ses enfants de faire des choses tout à fait indécentes.

Aujourd'hui je vais voir les naturels travailler à leurs plantations. Je leur raconte de petites histoires qui les amusent, le chef surtout se met à répéter avec plaisir tout ce que je lui ai dit. Ce qui les a bien amusé, c'est la manière dont on fait la chasse chez nous, au filet, à la pipée,ⁱⁱⁱ &^c...

24 j[eudi]

arrivée de Te Kairangatira

ⁱ Suppr.

ⁱⁱ Les histoires mythologiques attribuent à Maui d'avoir fourni le tubercule du kumara aux hommes.

ⁱⁱⁱ Pipée : sorte de chasse dans laquelle on contrefait le cri des oiseaux pour les attirer sur des branches enduites de glu (M. Lachiver, *Dictionnaire du monde rural*).

Le fils du grand chef que j'attendais arrive ce soir vers les 9 heures, après qu'ils se sont racontés [sic] toutes les nouvelles, les naturels me disent : Allons, maintenant, viens ici c'est à toi à parler, celui que tu attendais est venu. Parles. [417]

Te Kairangatira

Je me mets alors à leur parler des choses concernant ma mission en reprenant les choses par le commencement. Lorsque je crois avoir dit tout ce que j'avais de plus important à dire, je m'arrête pour voir ce qu'ils vont me répondre, le chef me dit : Parles encore. Je les satisfais [sic pour satisfais] ; lorsque je dis au fils du chef que je l'ai attendu pour savoir sa façon de penser il renvoie la chose sur son père, je leur dis : Réfléchissez à ce que je viens de vous dire, si vous prenez la prière que ce soit avec courage et tout de bon, si vous la prenez je reviendrai vous voir, pour vous instruire. Ils ne me répondent rien, je leur dis : Combien y en a-t-il qui font la prière ? J'attends la réponse, on ne répond rien. Enfin le fils me dit : Demande à chacun afin qu'il réponde. Mais quelques-uns sont endormis, je leur dis : Demain je prendrai les noms de ceux qui veulent faire la prière. Je les trouve bien froids ; je leur dis que le père Petit leur avait envoyé 6 livres, 1^{er} vol[ume]ⁱ et que je leur en apporte 6 ou 7 du 2^d vol[ume]. C'est à peu près le nombre de ceux qui font la prière me disent-ils en riant, je ne sais s'ils ont honte de se prononcer mais je n'aime pas les réflexions de contrariété que me fait le chef. Je leur dis enfin : Dimanche je baptiserai les enfants. De quoi sert le baptême à ces enfants ? me dit le chef, et lorsque je marque avec la main la taille de ceux que je ne baptiserai pas. C'est ainsi, me dit-il, que nous indiquons la grosseur d'un porc, et lorsque nous indiquons la taille d'un homme nous tenons la main droite élevée car les hommes vont droit et les porcs vont couchés.

[p.] 418

1844 8^{bre}

Après avoir encore causé quelques instants, je leur dis de réfléchir et demain je distribuerai les livres à ceux qui veulent faire la prière. Je vais me coucher.

25 v[endredi]

malade mort

Ce matin 3 ou 4 grands naturels viennent à la prière ; j'en augure bien. Au milieu de la prière on entend quelqu'un dehors qui crie kua marereⁱⁱ ; puis des décharges de fusil m'annoncent que le malade que j'avais visité ces jours derniers vient d'expirer. On ne m'avait pas parlé de ce malade, je l'ai trouvé par hasard en allant visiter [sic pour visiter] les différentes maisons pour instruire les vieux et les vieilles, ce malade est le propre fils de Mate, il est malade depuis près d'un an, tous ses membres sont desséchés comme du bois. À sa voix et à sa manière de se retourner dans son lit, je jugeais qu'il avait encore au moins 2 ou 3 mois à vivre ; mais heureusement j'avais de mon côté fait toutes les démarches que je croyais devoir faire pour le baptiser et malheureusement pour lui jamais il n'a voulu s'y décider. Avant-hier lorsque j'allai le revoir il se détourna et feignit de dormir mais comme je l'avais entendu parler je m'assis à côté de lui et j'attendis, bientôt il se tourna et me parla, il me demanda d'abord ce que je venais faire vers lui. Je viens te voir, lui dis-je, et puis après je lui demandai s'il avait réfléchi à ce que je lui avais dit touchant les intérêts de son âme, il me répondit avec humeur que non, qu'il ne s'en était pas occupé. [419] Je n'en dis pas davantage pour ne pas l'indisposer et je me retirai pensant le revoir mais la providence en a disposé autrement. Il était missionnaire et non baptisé. Les naturels qui sont missionnaires dans cette tribu le sont d'avant l'arrivée du p[ère] Petit ici, ils ont tourné à la parole d'un naturel missionnaire Wiremu Tipene.

bonnes dispositions

ⁱ « 1^{er} vol[ume] » *inter lineas*.

ⁱⁱ « Il est mort. »

Ce soir le chef m'appelle : Asseois-toi là, et parlons de nos affaires : Vois-tu ? quoique tu ne nous aie[s] pas vu faire la prière, ne crois pas pour cela que nous ne pensons pas à la prière. Tu as dû remarquer que quand tu faisais la prière personne ne sortait de la maison et dimanche lorsque tu as fait les exercices de la prière nous y sommes tous venus, ainsi tous ceux que tu vois là, toute ma famille fait la prière de l'Évêque. Donnes-nous tes livres à présent ; demain on conduira Kaihaere le naturel que tu as pris pour ramer dans ton boat de l'autre côté de la rivière et il s'en retournera, pour toi tu resteras ici. Il faut que tu nous instruises. Combien voulez-vous que je reste encore ? 4 ou 5 semaines me disent-ils. Je ne le puis pas, leur réponds-je, mais puisque vous voulez vous mettre tout de bon à la prière, je resterai encore 10 jours et je partirai lundi. Ils sont contents et ils répètent : Voilà le seul étranger qui a la patience d'attendre si longtemps dans les kainga maoris. Pour moi, dit Mate, j'irai t'accompagner dans ton boat jusques chez toi. C'est bien, lui dis-je. [Mate me dit de demander à l'Évêque un prêtre p[ou]r son kainga]ⁱ

Le soir nous faisons la prière ; ils sont à peu près une 15^{ne} y compris Te Kairangatira mais non Mate et sa femme. Je dis avant la prière à Mate : Voilà les livres de prière, dis-moi ceux à qui il faut en

[p.] 420

1844 8^{bre}

critique de Mate

donner ; en voilà 2 pour toi. Oui, me répond-il en balbutiant, je les mettrai dans une malle, puis il do[nne] les autres à Te Kairangatira, c'est lui qui fera la distribution. Après la prière, le chef me fait des contrariétés, il paraît que c'est un caractère contrariant. Il me dit que la manière de faire le catéchisme pour l'apprendre par cœur est un badinage d'enfant he mahi tamariki ;ⁱⁱ il me dit aussi que nous avons un gros livre de prière nous seuls et que nous ne le donnons pas aux Maoris, que nous avons donc un dieu particulier. Je lui montre que les prêtres sont des hommes de prière, qu'ils prient pour ceux qui n'ont pas le temps de prier. Il me dit que les missionnaires donnent un gros livre à tous leurs disciples. Ont-ils donné, lui réponds-je, le gros livre dès le commencement ? Non, me dit-il, en effet, ils sont restés 8 ans ici sans donner aucun livre. L'Évêque 2 ans après son arrivée ici vous a donné un petit livre, la quatrième année il a fait paraître le tome 2^d et la 5^e le tome 3^e. Mate ne me répond plus rien. Il reste tranquille, c'est que je crois que sa femme lui a fait signe de ne pas me contrarier.

26 s[amedi]

Mate tourne mal

Je fais la prière ce soir et comme je me propose de baptiser les enfants demain et que je crains d'un côté que le chef ne me fasse des difficultés, qu'il ne tourne en ridicule les cérémonies et qu'il ne veuille pas me donner tous les enfants, que d'ailleurs les jours précédents il n'a fait [421] que me contrarier sur nos pratiques. [Avant la prière, 2 naturels inter quos Mate me chicanent, ils me demandent mon livre et je leur réponds en riant qu'il m'en faut bien aussi, Mate en a reçu 2 hier de moi, ils me chicanent disant qu'ils vont quitter la prière faute de livres].ⁱⁱⁱ Je dis dans mon instruction qu'ils m'objectent que je n'ai pas le même ritenga que le p[ère] Petit. Je leur dis : Avant de venir à Mangakahia, je suis resté 2 ans à Kororareka faisant la prière aux naturels devant les yeux de l'Évêque, que par conséquent mon ritenga est celui de l'Évêque. Vous avez pris, leur dis-je, sa prière, suivez donc son ritenga. Ne dites pas que le ritenga des missionnaires est préférable puisque vous prenez la prière de l'Évêque que ce soit tout de bon. Après cela je leur parle du baptême. Lorsque la prière est finie, Mate dit : À présent que le prêtre a fait son ritenga, faisons aussi

ⁱ Dans la marge, sur le travers.

ⁱⁱ « Ce que font les enfants. »

ⁱⁱⁱ Dans la marge, sur le travers.

le nôtre, ceux de nos ancêtres, allons un tel, un tel, venez ici chantez-moi des ruri, des [h]aka.ⁱ Mate, lui dis-je alors, si vous agissez ainsi, je pars lundi après demain et je ne reviens pas. Alors sa femme lui dit de ne pas me chicaner, mais lui répond : Le prêtre détruit tous les usages du p[ère] Petit... Kairangatira son fils lui dit alors : Vous avez retenu le prêtre ici, vous n'avez pas été mauvais pour lui au commencement, pourquoi êtes-vous devenus mauvais à son égard ? c'est pour cela qu'il partira lundi. Mate alors se levant leur dit : *Vous n'avez point d'idées vous autres kahore he wakaaro ki a koutou...*

[p.] 422

1844 8^{bre}

Là-dessus il s'en va et ne revient pas coucher à la maison. Pour moi je n'ai plus rien répondu. Quelques instants après je sors pour dire mon chapelet pour prier la s[ain]te Vierge qu'elle m'aide dans ce pas difficile. Je me promène au clair de la lune, la femme de Mate vient me trouver et me dit que Mate me fait bien la guerre. Oui, lui dis-je, il contredit tout ce que je fais, tout ce que je dis. Ce soir il a appelé tout le monde à faire des ruri et à suivre leurs anciens usages, je pense que c'est un signe de quitter la prière c'est pourquoi j'ai dit que si on faisait ainsi je partirai lundi. Tu partiras lundi, me dit-elle. Oui peut-être. Elle se retire.

27 d[imanche]

Mate tourne mal

Ce matin j'appelle mes naturels à la prière, tous les autres sont étendus ou endormis ou non, nous sommes seuls pour la prière. Ensuite on se réveille. Personne ne me dit le mot ; je me mets en prière pour cette affaire, je récite mon chapelet, l'idée me vient d'écrire à Mate car il n'est pas revenu à la maison. Je lui écris ceci : e Mate, le principe de notre brouille vient de ce que tu me dis que je détruits [sic pour détruis] ce que le p[ère] Petit a dit, eh bien si tu veux écrivons une lettre au père Petit afin qu'il nous donne son tikanga, je m'engage à le suivre. Mais afin que vous n'oubliez pas [423]

lettre à Mate mal disposé

le mien. Je le couche là par écrit. Le voici :

Le p[ère] Garin dit qu'il n'est pas permis d'aller dans les forêts à la chasse des oiseaux au fusil le dimanche parce que cela prend trop de temps sur la journée he mahi roa.ⁱⁱ Il dit seulement que s'il paraît un oiseau sur les arbres du kainga ou du champ dans lequel on est on peut le tuer.

Le p[ère] Garin dit qu'il n'est pas permis d'aller à la pêche le dimanche à moins qu'on est [sic pour n'ait] point de nourriture.

Le p[ère] Garin [dit] qu'il n'est pas permis de faire des fences ni des waka le dimanche.

Le p[ère] Garin dit que les ruri sont mauvais. Il dit que si on ne chante pas de mauvais mots et qu'on ne fasse pas de mauvais signes avec les mains on peut chanter les ruri. Ruritua [Puritua?] nga kupu pai wakarerea nga kupu kino me nga tohu kino o te ringaringa.ⁱⁱⁱ

C'est ce que je vous ai dit dès le commencem[en]t. Écris cela de cette manière au p[ère] Petit. Je me conformerai à ce qu'il décidera.

Avant d'écrire cette lettre j'avais dit à Te Kairangatira s'il voulait que je lui parlasse, il me dit : Je vais là-bas, et il sort. Je pense qu'il va trouver Mate, c'est alors que la pensée me vint d'écrire à Mate avant la fin de leur entrevue.

[p.] 424

ⁱ Des danses avec posture ou chants.

ⁱⁱ « C'est un travail long. »

ⁱⁱⁱ « Les bons mots peuvent être chantés [mis en *ruri*], les mauvais mots et les mauvais gestes des mains doivent être abandonnés. »

1844 8^{bre}*difficulté*

Je lui fais porter ma lettre, et une demi-minute après Kairangatira rentre, il n'a pas vu ma lettre. J'examine toutes choses, je pense s'il est utile de les prévenir avant la prière et de leur parler ; mais comme je vois qu'ils prennent leurs livres de prière, je me contente d'appeler comme à l'ordinaire à la prière. Mais Kairangatira est sorti un instant avant, il l'a fait je pense à dessein. Il n'y a qu'un ou 2 naturels qui assistent à la prière. Plusieurs entr'autres la femme de Mate, restent couchés. Mate m'a dit l'autre jour que quand on restait pendant la prière à la maison c'était une approbation tacite. La prière finie, Kairangatira rentre et il témoigne de la surprise de ce qu'on a fini, il s'asseyait vers moi, prend son livre et cherche des waiata. Je lui dis quel[le] est la façon de penser de Mate. Je n'en sais rien, dit-il, et toi, que penses-tu ? Pour moi, ajoutai-je, je vous ai dit hier que je partais lundi car je pense que la manière de parler de Mate était un signe de quitter la prière. Il a dit qu'il fallait conserver les anciens usages ; s'il y en a quelques-uns d'entre vous qui fassent la prière, quoique Mate me contredise, je resterai pour ceux qui font la prière, quand à ceux qui ne la font pas *je n'ai [425] point de règle à leur donner. Kahore aku tikanga ma ratou*, qu'ils suivent leurs usages comme bons leur semblera. Dis-moi combien êtes-vous pour la prière &^c ? Tu les vois là devant toi, (en me parlant de lui). Et l'on m'avait dit que je baptiserai des enfants aujourd'hui, où sont les enfants ? Je n'ai point d'enfants, me répond-il en riant.

difficulté avec Mate

Lorsque le porteur de ma lettre est revenu je lui demande ce que Mate a répondu. Rien, dit-il, seulement il a trouvé bien ton écrit. Vers les midi Mate vient près de la maison, on me dit : Crie donc à Mate de venir ici. Je l'appelle. Il ne répond pas, son fils me dit : Va vers lui pour lui toucher la main. Je sors et je vais m'asseoir près de lui, je lui demande ce qu'il pense de ma lettre. C'est bien, me répond-il, et il adresse la parole à un naturel. Je crois qu'il lui dit d'aller chercher cette lettre. J'attends à côté de lui assez longtemps. Il ne m'adresse pas un mot ; il a l'air assez indifférent, enfin je lui dis : As-tu compris ma lettre ? — Oui — Est-tu [sic] d'avis qu'on écrive au p[ère] Petit ? A quoi bon ? me dit-il. Afin, lui réponds-je, que nous prenions son ritenga, car je suis sûr que le mien et le sien sont le même. Quand je vins à Mangakahia, Waiata me dit que l'Évêque lui avait enseigné qu'on pouvait travailler le dimanche aux fences et aux waka, je lui proposai d'écrire à l'Évêque il accepta, j'écrivis et la réponse fut que jamais l'Évêque n'avait

[p.] 4261844 8^{bre}*Mate difficulté*

enseigné de pareilles choses. Il l'avait l'oublié dit Mate. Oh nous n'oublions pas ces choses, elles sont trop importantes. Je lui dis encore : Si je connaissais tous vos usages je pourrais vous dire ce qui est bon et ce qui est mauvais, seulem[en]t ce que je sais, c'est que les naturels entr'autres Tirarau m'a [sic pour m'ont] dit que tous les ruri sont mauvais. C'est pourquoi je dis à ceux qui font la prière de ne pas chanter des ruri et s'ils chantent dans les waka qu'ils ne chantent pas les mauvais mots, pour ceux qui ne font pas de prière je n'ai pas de règle de conduite à leur donner. Il ne me répond rien. Enfin je lui dis : Tu ne veux pas venir à la maison ? Le soleil nous brûle là. Il ne me répond rien. Est-ce que tu garde[s] de la colère dans ton cœur contre moi ? Il ne me répond rien. Veux-tu me toucher la main ? Il ne me répond rien. J'attends un moment et je dis : Le soleil me brûle, je vais à la maison, je me retire.

Peu après nous faisons la prière, Kairangatira, sa sœur, 2 ou 3 autres naturels la font avec nous mais c'est en riant la plupart du temps, je souffre beaucoup. Enfin peut-être qu'avec la patience on fera quelque chose. Je crois que le démon joue ici un grand [427]

Mate mal disposé

rôle ; mes naturels viennent me dire que mon Européen s'est mis en colère contre eux, qu'il veut aller à Auckland, que lundi demain, nous irons le mener jusque de l'autre côté puis il ira à Auckland. Il refuse, me disent-ils, de manger, il a dit à Kaihaere que s'il le voyait à Auckland, il le ferait couper ou mettre en prison... Je ne sais pas la cause de cela, je vais trouver mon Européen. Je lui dis s'il a mangé. Oui, me dit-il, et il ne me répond pas autre chose.

Un naturel Waiti⁵⁰ paraît très-zélé pour la prière. Il sait déjà bien lire, il sait déjà l'air Mo Maria. Il n'y a que lui qui paraît prier sincèrement. Kairangatira m'a dit que quand les naturels sont très puissants à la prière nous leur donnons des habits.

Mate revient dans sa maison, mais il ne me parle pas, lorsque le soir nous commençons la prière il sort, la prière finie, il rentre et comme je me mets à raconter l'histoire de Joseph, Mate sort. Il reste dehors, lorsque j'ai fini plusieurs naturels sortent, alors commencent les ruri. On en fait dans 3 endroits différents, mais non dans la maison.

28 l[undi]

Nous faisons la prière, Mate sort. Ils n'ont pas encore enterré leur mort, c'est

[p.] 428

1844 8^{bre}

Mate mal disposé

aujourd'hui qu'ils se disposent à l'enterrer c.-à-d. à le mener de l'autre côté de la rivière chez Torohia. Il a été convenu que j'irai avec eux, et que je reviendrai pour rester jusqu'au lundi suivant mais depuis que Mate a mal tourné je vois qu'il me contrarie en tout, je pense qu'il vaut mieux partir aujourd'hui. Cependant je vais demander à Mate s'il viendra avec moi dans mon boat à Mangakahia comme il me l'avait dit. Il ne me répond rien, je lui dis : D'après ce que tu m'as dit je reste pour t'attendre si tu me dis que tu ne viendras pas alors je pars aujourd'hui car Kaihaere vient de m'écrire sur un corari [korari] qu'il veut s'en retourner, s'il s'en retourne et que tu ne viennes pas avec moi, je n'ai personne qui puisse m'indiquer les passages dangereux de la baie. Il ne me répond rien. Nous nous apprêtons à partir, mais le vent devient si fort que nous restons. Ce matin, je cherche à baptiser un enfant malade, mais si je propose de le baptiser je suis à peu près sûr qu'on me refusera. Je dis donc à ses parents que j'ai un remède pour cet enfant et qu'il est bon de le lui donner. Demandes à Mate s'il veut. Je le lui demande mais il ne me répond rien. Cependant il va voir l'enfant et [429]

baptême

un instant après on me l'amène. Voyons me dit le père de l'enfant, quels sont tes remèdes ? J'en ai deux, lui dis-je, l'un pour boire, l'autre pour frotter. Je lui donne de la rhubarbe avec de l'eau. L'enfant boit ; puis je me fais donner de l'eau dans un vase, j'y laisse tomber 5 gouttes de mon remède. Je dis à l'enfant : Couche-toi sur le ventre afin que je te frotte le dos, il se couche, je trempe un linge dans mon eau. Je frotte d'abord puis le trempant de nouveau je fais couler l'eau sur son dos en exprimant le linge et prononçant alors les paroles saintes du baptême la bouche cachée dans le collet de mon manteau pour qu'on ne me voie pas prononcer les paroles. Je guéris l'âme de cet enfant tout en ayant l'air de ne vouloir faire du bien qu'au corps. Ils me demandent à voir tous mes remèdes, je les leur montre, Mate alors me parle et me dit : J'ai un remède aussi, tiens regardes ce que c'est. Je le vois, il me dit que c'est une poudre pour guérir les humeurs de son enfant. Le soir Mate me donne des tawara, il me les tend avec sa main, il est en dehors je suis dedans, je ne vois pas sa figure, mais on me dit que c'est Mate. Cette attention de sa part me fait renaître des espérances. Le soir il ne sort pas pendant la prière il raccom[m]ode sa chemise à la lueur du feu.

29 ma[r]di]

Mardi matin il sort avant la prière, nous prions.

[p.] 430ⁱ
1844 8^{bre}

Mate mal disposé

Je vois avec plaisir que plusieurs naturels suivent la prière, surtout que la femme de Te Kairangatira y assiste, que plusieurs des enfants de Mate y assistent. On dirait que Te Kairangatira a honte, il se tient à [l'écart ?]. Je ne sais que penser, peut-être font-ils la prière pour [ne pas rompre ?] trop brusquement avec moi, peut-être est-ce timidité pour le commence[men]t. Je suis [...] cette [...] la rivière [...]. Ce matin je [...]

Lorsque nous faisons nos [apprêts ?] je vais dire à Mate : Eh bien que penses-tu faire ? Viendras-tu [avec nous à ?] Mangakahia. Si tu me dis oui, je vais seulement voir Torohia aujourd'hui et je reviendrai demain pour t'attendre. Si tu me dis non, alors je ne reviens pas demain je continuerai ma route pour Mangakahia pour profiter de l'occasion de Kaihaere qui me montrera les endroits périlleux. Il ne me répond rien, j'attends, je le presse : Tu ne me réponds pas ? Viendras-tu avec moi ? Aua [je ne sais pas], me dit-il. Eh bien ! Vois-tu comme tu m'as dit que tu viendrais dans mon boat je t'attends. Il ne me redit rien, je ne sais que faire, je crains qu'il ne me trompe. Enfin lorsque tout est prêt je vais le retrouver je lui dis : Allons, donne-moi une parole afin que je voie clairement ta pensée, je ne sais ce que je dois faire. Viendras-tu, est-ce sûr ? Il ne me répond [pas]. [431]

À la fin son fils me dit : Il n'y ira pas, ce n'est que dans 2 ou 3 mois. Eh bien, c'est bon, dis-je. Ce matin je suis allé [préalablement/principalement ?...] fils car il fait la prière qu'il [...] il est [...] pour moi de faire ? Si tu [...] encore jusqu'à lundi je resterai, si tu me dis [...] que je parte, je partirai et je reviendrai [...] à l'été. Je vois que Mate est mal avec moi [...] Il vaut mieux, me dit-il, que tu partes [...] tu viendras nous revoir en été.

[...] il ne me retient pas [...] jour de [...] iront trouver Waho [pour ?] faire la guerre [...] d'une femme me [qui ?] a fait le puremu, mais cette guerre est simulée, ce ne se [fera pas ?...] (je fais erreur) tous ces entretiens ont eu lieu hier. Comme j'écris ceci 2 ou 3 jours après j'ai oublié.)ⁱⁱ

Mate mal disposé

Ce matin mardi de bon matin, Mate et ses naturels vont ensevelir leur mort. Nous faisons nos préparatifs, je laisse une [8^{ne} ou 6^{ne} ?] de kura.ⁱⁱⁱ Lorsque nous nous quittons la femme de Mate et ses enfants nous témoignent de l'attachement.^{iv} J'augure bien pour cette femme et ses enfants. Sur notre route nous rencontrons Mate et Te Kairangatira qui travaillent à la fence pour le mort. Je dis à Mate : Donne-moi la main. Il ne me la donne pas. Il continue son travail et me dit : Pourquoi veux-tu que je te donne la main ? Pour te dire adieu, lui dis-je, allons donne-moi la main. Alors il me donne sa main avec beaucoup d'indifférence, sans me dire un seul mot.

[p.] 432
1844 8^{bre}

départ de chez Mate

Nous nous embarquons, lorsque nous entrons dans le large, je dis à mes guides : Nous allons chez Torohia. Non, me disent-ils, allons chez Waho à Omokoiti.⁵¹ Non, leur dis-je, il faut que j'aille voir Torohia. Le vent et la marée, me disent-ils, sont contraires. Y a-t-il, une rivière assez profonde, le boat peut-il aller là-bas chez Torohia ? Pour moi je ne connais pas

ⁱ Les pages 430 à 432 sont très difficiles à lire en raison de l'état du document original. Seuls quelques mots isolés sont déchiffrables dans certains paragraphes.

ⁱⁱ La moitié supérieure de la page est illisible. La transcription commence au milieu de la page, mais certaines portions du texte restent illisibles.

ⁱⁱⁱ Ici les *kura* sont les livres de catéchisme.

^{iv} Ils doivent faire le tangi.

ces parages, cela dépend de vous. Ils font des difficultés. Allons ! leur dis-je, ne faites pas des oppositions continuelles à mes paroles. J'ai une grande volonté d'aller voir ces naturels si on peut y aller. Alors ils me disent oui on peut y aller. Je dirige donc le boat chez ces naturels. On m'a dit qu'il n'y en avait que 4. Quelques instants après le vent s'élève si fort qu'ils sont obligés d'avouer que nous n'aurions pas pu aller chez Waho par ce vent et que même il y aurait eu peut-être du danger à cause de la marée descendante opposée au vent. Nous abordons à une place où il y a quelques maisons appartenant à Mate, nous sommes arrivés là en une bonne heure, de chez Mate. Je vais par terre avec Kaihaere (les autres restent vers le boat) chez Torohia, là nous trouvons 6 naturels et un enfant frère de Te Waiti qui est le plus zélé des naturels qui font la prière chez Mate. À peine sommes-nous assis que Torohia homme borgne, et parent de Mate s'emporte en invectives contre moi. [433]

Torohia

Et dans sa récapitulation il me dit : Je ne veux ni de ta prière ni de tes livres ni de tes habits ni rien de toi ; il me dit des paroles injurieuses... Je le laisse bien se décharger puis je lui dis : E Torohia depuis que je suis arrivé et que je t'ai eu dit bonjour, je ne t'ai pas dit une seule parole, je t'ai laissé parler, je ne t'ai pas offensé, je n'ai pas été mauvais envers toi et tu m'accable[s] de mauvaises paroles, si je t'avais injurié si je t'avais fait quelque mal tu aurais peut-être droit de me parler ainsi mais je viens te voir par amour pour toi car j'aime tous les Maoris. Je vais tous les voir, missionnaires, ou neutres, ou catholiques. Je ne force personne à prendre la prière, seulement j'adresse aux naturels quelques bonnes paroles. Alors il me dit : Eh bien parles-nous. Il s'asseyait et bientôt il s'endort pendant que je parle, mais les autres sont bien disposés, ils souffraient de voir que celui-là seul me parlât si mal. Je leur dis que je reviendrai en été : Que cela soit vrai, que cela soit vrai ! que cela soit vrai ! Car le père Petit avait aussi promis... Torohia se réveille. Les naturels lui racontent ce que j'ai dit : Tu viendras, me dit-il, en été ? Oui. L'autre été, me répond-il. — Non celui-ci. — L'autre été — Non, celui-ci — L'autre été, dans un an, dans deux ans, dans 3 ans, dans 4 ans, il ne cesse de gloserⁱ là-dessus. Il crie comme un insensé, il chante des paroles contre moi.

[p.] 434

1844 Octobre

Torohia

Enfin il est las, il vient s'asseoir vers nous, il parle un peu plus doucement. Kaihaere me demande mon couteau. Je le sors de ma poche, et il y a de la poussière de tabac dedans, je le secoue en riant, Kaihaere rit aussi, il n'y a que quelques minutes que Torohia m'avait dit si je fumais du tabac. Je lui avais dit : Non. Ah ! je le savais bien que c'était un serviteur (un cuisinier) *tutuwa* [pour *tutua*]ⁱⁱ qu'il n'a pas de tabac que c'est un pauvre. Lors donc que je sors mon couteau, Kaihaere rit contre moi, moi je ris aussi, quelques naturels ont compris, ils rient tant qu'ils peuvent. Je dis en riant : *He paru*.ⁱⁱⁱ Ils répètent en riant : *He paru*. J'ajoute : *He paru pai*. On répète : *He paru pai* ; on ne cesse de rire et à la fin je reporte ma main dans ma poche, j'en tire une figue que je jette à Torohia en disant *he paru*, alors sa mine change un peu, elle prend un air riant et plus affable. Il reçoit mon couteau et prenant alors un air de dédain, il coupe cette figue en 5 morceaux qu'il distribue n'en gardant point pour lui. J'en tire une seconde, il est plus satisfait, mais il veut encore montrer de la générosité, il en détache encore un ou 2 ou 3 morceaux. Je lui dis alors : Pense à toi, pense à toi... [435] On nous a apporté de la nourriture en 3 fois différentes, Torohia n'a pas voulu manger avec nous quoique nous l'ayions appelé. Les autres ont mangé. À la fin je leur adresse quelques paroles de salut, car je vois qu'ils me pressent de retourner vers le boat et qu'ils n'ont pas

ⁱ Dans le sens de censurer, critiquer (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5).

ⁱⁱ Une personne de rang inférieur ou qui n'a pas de rang. Cette classe s'oppose à celle du rangatira ou chefs.

ⁱⁱⁱ « De la bonne boue » ou « bonne terre. »

suffisam[m]ent de maisons pour nous loger ; ils nous disent que demain matin il faut que nous soyons au boat de bon matin. Je les quitte, [ces] naturels appartiennent à la tribu de Mate. Ils m'ont dit : Quand Mate prit la prière, nous l'aurions prise aussi, mais nous n'avons personne qui nous fit la prière, nous ne savons pas lire et nous n'avons pas de livres. Nous sommes restés neutres.

30 mer[credi]

3 waka

Nous nous éveillons. Le vent est toujours fort. Nous restons sur ce rivage. Kaihaere s'en retourne par terre à Oruawaro. C'est aujourd'hui le 15^e jour de son départ d'Oruawaro. Je lui donne une chemise, un pantalon de toile, 5 figues. Il a reçu 5 autres figues en différentes fois. — Peu après nous apercevons 3 waka de Mate. Ils vont faire la guerre à Waho, mais ils vont auparavant aborder chez Torohia, cette guerre est pour un puremu, ce sera peu de chose. Nous nous embarquons pour aller les rejoindre.

[p. 436-437 sont pratiquement illisibles en raison de l'état du document original. La partie supérieure de la page finale 438 est aussi indéchiffrable, le bas de la page est un peu plus lisible. La moitié supérieure de ces pages sont en très mauvais état.]

[p.] 436

1844 8^{bre}

Jusqu'à ce que [...]

Waho

Waho [...] d'une douzaine sont neutres et qui [...] apprendre la prière [...] en prennent une, ils ne paraissent pas vouloir la prendre de [...] nous couchons chez eux. Je fais ma prière avec mes 2 naturels. Mon Européen [n'est pas ?] très-exact [à] assister à la prière des naturels.

31 j[eudi]

vent contraire

Nous partons de bon matin pour traverser l'endroit le plus dangereux de la baie c.-à-d. l'entrée. À mesure que nous avançons le vent contraire devient si fort [...] que nous prenons le parti d'aborder sur le rivage [le soir ?] en attendant un vent favorable. Hier [il] eût été très-bon et aujourd'hui il est très-[mal ?]. [437]

[...] chez Waho

[...] Wehinga [...] c'est [...] –ration qu'il ne veut en recevoir [...] va me chercher un demi panier de [kumara ?] [...] lui offre, [3 ?] figues car il est allé les chercher à [...] loin, mais il les refuse disant que j'en ai [besoin ?] pour acheter des pommes de terre chez Torua [Toma?] [...] mais je vois qu'il a envie de quelque chose de plus, il voudrait un couteau, je lui [en apporterai un ?] plus tard. Nous passons la journée chez lui et [...] lorsque le vent paraît avoir tombé nous [...] à Okaka à notre premier [poste ?] pour [attendre ?] un vent favorable, mais à peine avons-nous embarqué que le vent recommence. Waho me dit si le vent est très-fort tu reviendras.

[p.] 438

1844 9^{bre}

retour à Okaka⁵²

Le vent est [...] beaucoup [...] que les vagues [...] sont comme [...] on rame [...] et nous avec [...] alors la joie reparait sur les [visages ?] s'écrie Kaperiere et Matiu [...]. En arrivant sur ce rivage [...] une tente [...] plutôt [...] avec une [...] nous faisons [...] pommes de terre

[...] nous nous couchons mais [...] dans nos lits, nous pratiquons [...] je me couche avec mon koka j'en [...] afin de garantir nos [sic] j'ai [...] la pluie, car notre tente n'est pas assez [large ?].

3 d[imanche]

Vent toujours très [fort ?] et contraire.

4 [lundi]

traversée de la baie

Le vent est moins fort, mais il [paraît ?] qu'il augmentera. Mon Européen dit qu'il faut partir, je lui dis que je [laisse ?] cela je cède à sa prudence ; il a passé par cet endroit plusieurs fois. Nous avançons mais le vent augmente, la marée n'est pas favorable, nous aurions dû attendre qu'elle soit plus basse afin d'avoir au milieu du passage, l'avantage de la marée descendante et le commencement de la marée montante. Les vagues sont fortes, mais le vent n'augmente pas considérablement, il n'y a rien à craindre.

Tom[e] 2^d. 6^e vol[ume] — 8^{bre} [pour 9^{bre}] 10^{bre} 1844
Notes sur la mission.

[p. 439]

Mission.

Suite des notes de Mission.

Traversée de la Baie (Suite).

lundi 4. 8^{bre} [sic for 9^{bre}]

traversée de la baie de Kaipara

Déjà nous sommes au milieu, à la rencontre, à la jonction de 4 rivières considérables, Kaipara, Oruawaro, Otamatea, et Wairoa, contre le vent par la marée descendante. Nous sommes bien ballot[t]és, mais il n'y a pas de danger. Le vent n'est pas trop fort, il est favorable et en peu d'instant nous sommes hors de tout danger. On peut traverser d'une terre à l'autre en une petite heure avec [un] vent favorable. Nous allons débarquer directement à Okaro,⁵³ chez Parata, Rauk[a]tahuri.ⁱ Là nous voyons une belle chapelle que les missionn[aires] bâtissent. Le toit intérieur est can[n]ellé et rempli de desseins [sic], ils y mettent beaucoup de soin, ils sont missionnaires wesleyens, 30 environ. Ils ne sont pas dans leur kainga, j'y écris une lettre que je mets au-dessus de la porte avec une figue dedans. J'y ramasse plus de 2 ou 300 puces ; j'en suis couvert. Après cela nous déjeunons avec des pommes de terre et des espèces d'huîtres. De là nous allons droit à Hoararo. Nous traversons en une bonne demi-heure.

[p.] 440

1844 9^{bre}

Manuka me dit de lui envoyer un naturel intelligent qui puisse les instruire et ensuite ils le renverront ; j'entre volontiers dans leur désir. Je lui propose de me donner un naturel qui vienne rester un mois avec moi, je l'instruirai puis il reviendra, mais ils n'en trouvent point. Ils sont honteux de ne pas savoir la prière.

mar[di] 5

départ de chez Manuka

ⁱ Une tache s'étale au milieu du mot. Il pourrait s'agir de *raukatahuri* pour *raukatauri* qui est aussi le nom d'une fougère (*asplenium flaccidum*).

Je quitte Manukau et je vais voir une malade dans le kainga de Tipa, j'ai distribué plusieurs remèdes ce matin avant de partir. Nous traversons la rivière, la marée descend, le boat touche terre, mes naturels se hâtent de descendre pour traîner le boat. Nous sommes heureux de pouvoir parvenir à un endroit profond, le vent nous porte rapidement au côté opposé, où nous descendons pour attendre la marée montante, je trace une grande croix sur une grosse pierre qui domine la rivière. Les enfants ramassent des pipiⁱ et nous mangeons des kuma[ra] avec. Mais le vent devient si fort et la pluie augmente avec tant de force que nous commençons à dresser une tente pour passer la nuit, mais tout à coup le temps se remet au beau d'un côté. Je dis à mon Européen : [441] Il faut profiter de ce moment pour aller coucher un peu plus haut. Sitôt dit, sitôt fait, nous allons contre le vent longeant les bords de la rivière. La marée monte, mais le vent contraire est si violent que nous courrions danger d'aller au milieu. Après avoir ramé avec peine pendant 2 ou 3 heures, nous voyons une place qui paraît bonne pour aborder. Je dis à mon Européen : Je crois que nous ne pouvons pas passer cette pointe, la rivière est bien mauvaise, il nous faut aborder là et y passer la nuit ; nous allons au rivage, mais le boat repose sur des rochers plats et les vagues lui font éprouver des secousses qui pourraient le briser en peu d'instant. M^r Peter me dit : C'est impossible de rester là il faut aller plus loin. Nous forçons de rames et nous passons cet endroit difficile. Nous allons bien loin. Nous trouvons enfin un endroit propice pour aborder et passer la nuit.

Patara

Cet endroit se nomme Patara.⁵⁴ Nous dressons la voile contre de grands koraris et notre lit est bientôt prêt, il pleut pendant la nuit, le vent est toujours très-violent.

mer[credi] 6

Le matin nous nous remettons à ramer. Nous sommes dans le contour qui se trouve un

[p.] 442

1844 9^{bre}

peu plus bas que l'ancien kainga de Tirarau. Peu s'en faut que nous chavirions ou que nous allions nous briser à terre, mais nous échappons heureusement ; nous arrivons près de chez M^r Stephen (Tipene). Il prêche aux naturels protestants mais c'est un ouvrier, je le vois et je lui parle. Nous nous embarquons et nous arrivons au kainga de Te Wehinga. Le chef me fait parler puis nous nous couchons.

jeud[i] 7

M^r Walton

Nous déjeunons en attendant que la marée monte. Lorsqu'elle remonte nous partons. Te Wehinga vient avec nous. J'oublie mon bréviaire. J'enverrai un naturel me le chercher ; je m'arrête chez M^r Walton (Te Watene) pour acheter du sel, je trouve là 3 gentlemen. M^r Walton m'offre sa chambre pour que je puisse m'approprier car j'ai fait mes excuses en entrant sur ce que j'étais tout plein de boue ; il me fait déjeuner. Il me traite bien.

M^r Ruff

Nous le quittons, nous abordons chez M^r Ruff pour y prendre mon linge. M^r Ruff a entendu dire que des scieurs m'avaient proposé du bois à 6 s[hillings] les 100 p[ieds], il m'offre la même chose disant qu'il donnait son bois à ce prix maintenant à M^r Buller et que si je ne lui donnais pas le bois à scier, il ne donnerait rien pour la chapelle [443]

M^r Ross

ⁱ Coquillages comestibles longs de 4 à 5 cm que l'on trouve sur la plage, et qui étaient particulièrement abondants dans la baie de Kaipara.

car, dit-il, il ne s'est engagé à donner 1 shelling par 100 pieds qu'autant qu'il scierait le bois pour la chapelle et la maison. Je lui dis que l'écrit qu'on a fait ne porte pas cela, qu'on s'en tiendra à l'écrit. Je m'arrête chez M^r Ross qui me dit aussi de lui donner cet ouvrage, qu'il me coupera du bois au plus bas prix. Il m'apprend qu'une naturelle Te Ngere la femme de Toka est très-malade et qu'elle m'a souvent demandé. Je refuse de dîner pour cette raison chez M^r Ross, je me hâte. Nous abordons chez M^r Raynold's, le dîner se trouve sur la table. J'accepte une réfection.ⁱ

malade

Nous repartons, et aussitôt que nous abordons à l'établissem[en]t, nous déposons nos effets et je me mets en route pour aller voir la malade. On me dit que Waiata est malade aussi, je vais d'abord le voir. De chez lui je vais voir Te Ngere. Elle est plus haut que Ngawakarara. Je vais par terre jusqu'à Okokopu [Kokopu ?], puis en waka jusqu'au terme où je trouve tous les naturels du Pa. La malade paraît en effet bien mal, mais ce mal n'est pas encore dangereux, ce sont des tumeurs l'une à l'épaule l'autre à la jambe, M^r Buller lui a donné des remèdes, c'est de l'eau pour faire des frictions. C'est pourquoi on me dit

[p.] 444

1844 9^{bre}

de ne pas donner des remèdes. Je leur indique seulement ce que je ferais pour cette maladie. Je ne parle pas du baptême, je présume qu'on me refuserait et je ne vois pas encore du danger.

troubles

Dans la soirée, l'on m'apprend qu'il y a eu beaucoup de troubles depuis mon départ, que les naturels de Wetekia ont tué un porc de Waiata et que 3 autres porcs de ce même naturel ont été tués par les chiens de Wetekia. Waiata leur avait dit de faire une fence, eux avaient refusé, alors Waiata leur avait dit de quitter ce terrain comme lui appartenant. Cette parole avait mis l'huile sur le feu et Wetekia qui pensait faire une fence avait refusé obstinément à cause de cela, car le terrain lui appartient aussi bien qu'à Waiata. Waiata en conséquence avait dit je n'ai point de terrain à présent pour laisser paître mes porcs, il les a donc donnés aux Européens ; Waiata avait dit : attendons le p[ère] Garin pour faire un comité et terminer cette affaire avec calme.

Pene m'a touché la main, il m'écrit en 2 différentes fois qu'il veut venir rester avec moi, il me dit entr'autres raisons qu'il ne connaît pas encore les intentions de Tito. Je lui réponds que bientôt un naturel allait venir rester un mois chez moi, pour se faire instruire et que je [445] propose de faire toujours de même, d'instruire un naturel de chaque kainga afin qu'il puisse faire la prière et instruire les autres. Je me couche. Nous avons fait la prière près de la malade.

v[endredi] 8

malades

Nous faisons la prière vers la malade puis nous redescendons, avec Tirarau et Te Wehinga, nous nous arrêtons à Ngawakarara, pour voir l'enfant de Rako qui est bien malade, dit-on. Je vois l'Église catholique qui est très-satisfaite de me revoir. Je repars. Quelques instants après, nous nous arrêtons à Ngawaewae où je vais voir Catharaina, elle a bien baissé, ce qui l'achèvera c'est un rhume qu'elle a pris comme tous les malades maoris ; quand ils sont près de leurs derniers jours on les met hors des bonnes maisons, ils n'ont le plus souvent qu'un pauvre toit où tous les vents soufflent sur la tête découverte du malade...

ⁱ Dans le sens de « repas ». Un terme qui reflète l'univers des communautés religieuses dans lequel Garin a passé une bonne partie de sa vie (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5).

De là je viens à l'établissement — Waiata vient me trouver et me dit que Maraea a bien mal au genou, il me dit de l'aller voir à Tangihua où se trouve Wetekia. Je lui dis que je suis bien fatigué, que je souffre d'une jambe, que j'y irai demain. Vas-y aujourd'hui, me dit-il, afin que le mal ne devienne pas pire. J'y consens. Il me dit en même temps : Tu diras à Wetekia que j'étais sur le point de partir

[p.] 446

1844 9^{bre}

pour Otamatea pour aller chercher une terre pour moi et abandonner celle-ci, mais que j'ai voulu cependant t'attendre pour faire un comité. C'est ce qu'il y a de mieux à faire, lui dis-je, dans un comité les choses s'arrangent.

Je vais à Tangihua, Maraea se trouve guérie... Je reviens le même jour.

s[amedi] 9

comité

Waiata convoque tous les naturels pour un comité demain devant ma maison. Un naturel Wiremu Kingi Pou, répond dans une lettre écrite par M^r Buller, que son kaiwakaakoⁱ lui a dit qu'il ne fallait pas parler des choses du monde le dimanche et qu'alors il ne pouvait pas s'y rendre. Je trouve cela bien de sa part ; Waiata lui fait une réponse que j'écris et lui dit que tous les courriers sont partis pour convoquer le comité et qu'on ne peut pas le changer. Waiata me dit : Demain au comité, si j'ai tort tu me diras que j'ai tort, si j'ai raison tu me diras que j'ai raison. Je lui dis : Je le veux bien, mais je ne le ferai pas sans que tu me convoques aux yeux de tous les naturels, afin que les autres ne pensent pas que je veuille les condamner. [447] Il m'approuve bien.

d[imanche] 10

M^r Ross, M^e Ruff

M^r Ross et M^e Ruff viennent aujourd'hui à la messe, il y a très-longtemps que M^e Ruff n'était pas venue, M^r Ross est protest[ant] et comme il n'est pas entré à la chapelle, il me fait ses excuses disant qu'elle était pleine de naturels. Je pense que c'est par politique qu'ils sont venus car ils sont envieux d'avoir l'ouvrage de la chapelle à faire. M^r Ross me dit qu'il ne faut pas que j'offre les timbers à couper à d'autres qu'à lui.

comité

Les naturels sont assemblés pour le comité, tous étendus par terre comme pour dormir. On ne parle presque pas ou du moins ce n'est qu'à voix basse. Enfin Waiata étendu tout de son long la tête soulevée sur sa main droite dont le coude repose sur la terre, adresse la parole à Te Rore⁵⁵ et lui dit de commencer. Celui-ci répond que Waiata ayant convoqué le comité c'est à lui de parler. Alors Karawai qui est assis à la droite de Waiata prend la parole et dit avec un ton sérieux et décidé : Eh bien, eh bien, c'est moi qui vais parler. Prenons les choses dès le commencement. Il parle de plusieurs sujets de troubles qui avaient précédé celui-ci, quelques-uns, ceux qui sont impliqués dans les accusations, lui répondent et

[p.] 448

1844 9^{bre}

comité

et [sic] accusent leurs torts ou s'expliquent sur ce qu'ils ont dit. Là tout est révélé, toutes les paroles dites dans telle ou telle circon[st]ance sont relevées jusqu'au plus petit détail. Enfin Karawai interpelle Wetekia, Tohu et un autre pour leur dire quand est-ce qu'ils feront une

ⁱ « Celui qui l'enseigne », c'est le terme employé pour un catéchiste maori.

fence ? Tohu prend la parole, mais d'un ton très animé, et dit entr'autres ces paroles qui sont vraies : Eh Waiata si nous t'avions envoyé hors de la terre comme tu nous a envoyé[s], *le ciel et la terre auraient été bouleversés par toi*. Kua pakaru te wenua kua pakaru te rangi. En effet je crois bien que Waiata aurait fait bien du mal si on lui avait fait ce qu'il reproche aux autres. Entr'autres raisons de ne pas faire la fence. Wetekia dit que si les porcs étaient venus sur cette terre avant qu'on l'eût [sic pour eût] cultivé[e], ils auraient fencé, mais comme ils ne sont venus qu'après qu'on a cultivé, ils ne veulent pas fencer. Si les porcs étaient du kainga, ont-ils dit aussi, nous fencerions, mais ils sont d'un autre kainga, nous ne fencions pas. Le comité est très-long, de temps en temps on apporte de la nourriture et les uns [449] mangent tandis que les autres parlent.

Te Ngere

Waiata est un peu sot, il voit bien qu'il a eu des torts dans les propos qu'il a tenus. Sur le soir on entend 7 coups de fusil, je demande ce que c'est. C'est, me dit-on, Te Ngere qui est morte. Je pense que c'est un évanouissement, je dis aux naturels que j'y vais pour la voir. Il est nuit, il pleut, je vais par terre avec Hoani. Mais comme nous craignons de nous égarer, nous appelons Tirarau qui vient dans son grand waka et nous allons avec lui jusques chez la malade. Je pense qu'elle avait pris une défaillance ; je lui fais respirer de l'éther. Puis lorsque je puis lui parler seul à seul, je lui suggère quelques bonnes pensées, elle n'a pas l'air de les recevoir avec beaucoup de foi. Je lui parle du baptême, elle me dit de demander à Tirarau. Je vais lui parler, il me répond aussitôt : Non. C'est assez de mon fils que tu as baptisé et qui est mort...

l[undi] 11

Je passe la nuit avec eux et le matin je reviens avec des naturels qui viennent chercher du pain, du sucre et du thé que je lui donne. Tirarau envoie en même temps un autre naturel chez M^r Buller pour lui demander aussi la même chose. Il donne du sucre et le naturel qui l'apporte me dit en passant : J'ai demandé du pain à M^r Buller ; il m'a répondu, si

[p.] 450

1844 9^{bre}

comité

nous n'avions pas des bras, pour moudre, que nous avions du bled. Je lui ai dit, ajoute le naturel, que c'est parce que cette malade est dans ses derniers moments que je t'en demande. Il a refusé. Il ne m'a pas non plus donné du thé. Je demande à mes naturels comment s'est terminé le comité hier. Il a été convenu, me disent-ils, que si Waiata se fâche plus tard, Karawai le reprendra, et que si Wetekia et Tohu se fâchent, Te Rore les reprendra. Il s'ensuit que Wetekia ne fait pas de fence. La paix paraît rétablie.

M^r Raynold's

M^r Raynold's vient me demander mon boat pour aller à Auckland. Il me dit qu'il va attendre un navire pour retourner dans sa famille à Hobart-town, il me dit que chaque année M^r Lynch me donnera du blé pour la mission, c'est le paiement que M^r Raynold's retire du louage de sa terre. Il ajoute : Je sais que M^r Ross a aussi besoin d'aller à Auckland. Il vaut mieux qu'il vienne chercher lui-même votre boat, car s'il arrive quelqu'accident il peut le réparer.

M^r Duyarr

M^r Duyarr vient avec un Européen couper des arbres.

12 ma[rdi]

Je promets à des naturels 1 fig[ue] de tabac par fagot de 30 bâtons pour faire fencer mon [451] jardin.

Pene

Pene vient me demander à rester avec moi. Je lui refuse lui disant que mon dessein n'est pas d'avoir 3 naturels mais 2. Et que si j'en prends un de plus ce n'est que p[ou]r un mois ou 2 afin qu'il puisse apprendre les airs et les prières, puis il retourne chez lui pour servir de catéchiste ou de prier. Tu m'as dit de retourner au Pa, ajoute-t-il, pour y servir de prier mais ils ne veulent pas que je fasse la prière ; cependant je ne quitte pas pour cela la prière, je viendrai ici les dimanches à la prière.

13 me[rcredi]

fence

Les naturels ont fini de rassembler des perches pour ma fence, à 2 heures. Je donne 80 fig[ues]. Je fais le marché p[ou]r faire la fence. [Mes 2 naturels vont chercher 100 pieds de planche chez M^r Ruff. Celui-ci leur donne un billet dans lequel il me fait une observation sur la mauvaise tenue des enfants [à ?].ⁱ Je propose 5 fig[ues] à chaque ouvrier, ils veulent que j'augmente. Je propose 7 fig[ues]. Ils sont 14. Ils veulent que je donne une livre à chacun ; Wetekia me dit : Est-ce que tu abandonnes ton ritenga de 5 fig[ues] par jour ? Non, car si je ne propose que 5 fig[ue]s c'est que demain à cette heure-ci vous aurez fini. Oh non, dit Wetekia, dans 2 jours. Je cède enfin à leur importunité, cela fait 14 livres, mais, leur dis-je, — qu'il n'y en ait pas plus de 14. — Non, non, me disent-ils.

[p.] 452

1844 9^{bre}

S'il vient un homme de plus ne l'appellez pas à l'ouvrage. Non, non. — Oh ! quand ce sera fini vous me direz en voilà un qui a travaillé aussi donne-lui du tabac. — Non, non, me répondent-ils tous ainsi que Waiata.

mon boat prêté

M^r Ross et M^r Raynolds viennent me demander mon boat, pour Auckland ; M^r Raynold's me dit que M^r Linch et son compagnon donneront chaque année 8 bushel[s] de bled à la station ; c'est en paiement de ce qu'ils doivent me donner.

14 j[eudi]

Waiata

La fence est finie comme je l'avais dit vers les 2 ou 3 h. du soir. Je leur compte les 14 livres convenues ; puis Waiata me dit : Eh, il n'y en a point pour moi ! Comment ? reprends-je, voilà 14 livres pour les 14 ouvriers. — J'ai aussi travaillé — Mais je vous ai prévenu, vous m'avez dit qu'il y en avait 14 que je ne donnerais pas plus de tabac que 14 livres. — Donne-moi du tabac. — Mais quel est votre ritenga ? Voilà pourquoi je dis souvent c'est un grand trouble pour moi de donner à travail[er] aux naturels. Je viens dans ma chambre et ils se retirent. Une heure après Waiata vient et me dit : Donne-moi une chemise. Tu sais ce que je t'ai dit, vous avez beaucoup de tabac [453]

Waiata

à présent et vous voulez que moi je n'en aie plus, que je souffre. — Donne-moi une chemise. — Non, je ne puis pas. Est-ce que j'ai manqué de parole ? — Ne veux-tu pas me donner du tabac ? — Si je vous avais manqué de paroles, tu aurais raison, est-ce que ma parole est tombée ? — Donne-moi du tabac. — Mais je n'en ai presque plus. — Donne-moi du tabac, tu ne veux pas m'en donner ? Je prévois qu'il va me plonger dans de grands embarras ; je lui dis : Eh bien oui ; je t'en donnerai. — Ce soir ? — Oui — Le soir il m'envoie une ardoise, il

ⁱ Add. *inter lineas* dans la marge.

me demande du tabac. Je lui en envoie comme celui que j'ai donné aux autres ; peu après il me le renvoie disant qu'il ne veut que du plat : parehe.ⁱ

Pierre, peur

Le soir je finissais de souper à la nuit lorsque tout à coup j'entends des cris tout à fait violents. Je crois que ce sont les naturels qui s'amuse, à la fin je vois que c'est sérieux, l'on m'appelle, je cours. Je vois Pierre venant à moi effrayé comme si on avait voulu l'égorger. Il est pâle comme la mort. Ô père Garin, me dit-il, je suis englouti, est-il possible ! De l'eau bénite, de l'eau bénite. — Qu'est-ce donc que c'est ? Oh ça m'a englouti, oh mon Dieu, est-il possible ? ça m'a englouti ;

[p.] 454

1844 9^{bre}

Pierre

je disais mon chapelet (il le tient encore dans ses mains) lorsque tout d'un coup ça m'a tombé dessus, oh je n'en puis plus, oh venez dans votre chambre, je ne couche pas dans la mienne. Je l'amène dans ma chambre, je lui fais boire une goutte d'eau de vie mélangée avec du vin. Avez-vous vu, lui dis-je, s'il y avait quelqu'un dans votre chambre ? Oui, lorsque je suis entré chez moi après souper j'ai arrangé mes affaires, j'avais ma lampe, et je me suis mis à réciter mon chapelet, mais voyez-vous ce n'est pas un homme, je ne sais pas ce que c'est, je suis bouleversé. Il me dit aussi avoir entendu un bruit extraordinaire au-dessus de sa tête comme une maison en planche qui se casse et s'écroule cra, cra, cra... Pour moi je crois que c'est une espèce de coup de sang. Il y a 5 ou 6 jours qu'après avoir passé le jour entier près du feu à faire du pain, le soir il cracha du sang pendant une heure ou 2. Il se plaignait d'avoir la tête bien lourde et les yeux troubles, tout le corps lui démangeait. Je lui fis prendre un bain de pied à la moutarde et une infusion de tilleul. Les jours subséquents, il s'est plaint d'avoir toujours la tête lourde et [455] les yeux troubles. Et maintenant depuis que cette frayeur lui est arrivée il se plaint d'avoir comme un bourdonnement continu dans les oreilles. Aussitôt après sa frayeur ; je vais avec ma lampe dans sa chambre. Je jette de l'eau bénite en récitant un exorcisme. Je cherche la cause de cette frayeur. J'appelle Pierre, il vient. Je lui dis : Je ne vois rien par là. Il me dit : Voilà des nattes qui sont tombées. Il y avait des nattes attachées à un clou et je pense que ces nattes sont tombées tandis qu'il faisait sa prière, et comme il avait le sang porté au cerveau après son souper je pense qu'il a été surpris et frappé de frayeur dans tout son corps ce qui lui fait croire qu'il a été saisi à brasse corps par un homme. Il me demande à coucher avec les naturels dans leur maison, il y va.

15 v[*endredi*]

Pierre est toujours abattu. Il a un bourdonnement dans les oreilles ; il me dit : Je crois que c'est un avertissement de Dieu, j'ai un des mes parents qui a été ainsi saisi à la même heure que mourut un de ses parents à une distance très grande. Je lui dis : Il est certain que le Bon Dieu donne quelquefois des avertissements, il peut se faire que cela soit arrivé pour vous avertir de vous

[p.] 456

1844 9^{bre}

tenir prêt. Ces choses quoique rares arrivent cependant quelquefois. Oui nous devons nous tenir prêts. — Les naturels disent que beaucoup de Maoris éprouvent la même chose ; c'est le dieu maori, disent-ils, qui l'a saisi.

Je vais voir Te Ahiterenga, il me reproche de ne donner mes soins qu'aux malades rangatira. Je m'explique avec lui et je lui fais sentir l'injustice de son reproche.

ⁱ Le dictionnaire de Williams traduit *parehe* par « a flat cake of meal from fern root », mais il se peut que *parehe* désigne ici un biscuit ou du tabac plat (dans son emballage) : *parehe* signifie ce qui est aplati.

16 s[amedi]

Manuka

Manuka vient me voir, il veut que je lui montre mes malles, mon grenier, toutes mes caisses. Il veut me donner un porc pour avoir une couverture. Je lui dis que je n'ai point de couverture, que je n'ai n'ai [sic] qu'une que j'ai réservée pour Mate pour son porc qu'il a tué pour moi. Il me demande une cloche. Je lui dis que je n'en ai plus qu'une et qu'elle est promise aux naturels de Mate. Il me dit que tout ce qu'il me demande est wakatapu *réservé* pour Mate... Il soupe avec moi.

17 d[imanche]

Manuka dîne et soupe avec moi, il a soin de se trouver là au moment du repas. Te Arahi convoque un comité. C'est moi qui en suis la cause, c'est à l'occasion du travail du jardin, que j'ai fait défricher [457]

comité de Te Arahi

par les naturels. Mohi et Panapa accusent Te Arahi d'avoir dit qu'il fallait retrancher du tabac à lui Mohi et Panapa pour en donner plus à eux deux Te Arahi et Tauwhanga. Je dis que cela vient de moi et que ce sont eux deux qui m'ont conseillé de faire les parts à chacun ce qui me contrariait et ce que je fis néanmoins pour ne pas leur déplaire. Cela se termine bien tout est oublié. Pendant que Mohi faisait l'énumération des propos qu'il avait tenus contre Te Arahi, Tiperia à chaque propos offensant de Mohi mettait un petit morceau de bois par terre, et lorsque Te Arahi a fait son accusation, Tiperia mettait encore de petits morceaux de bois vis-à-vis ceux de Mohi disant par là que les propos de Mohi avaient été payés ou vengés par ceux de Te Arahi. Ainsi la cause de ces propos c'est que j'avais dit : qu'il fallait diminuer du prix de Panapa et de Mohi et augmenter celui des deux autres qui avaient travaillé plus longtemps. Ce propos était représenté par un morceau de bois dans ce sens — puis venaient les propos de Mohi ||||| puis ceux de Te Arahi ||||| le tout ainsi distribué — [deux rangées de lignes verticales les unes au-dessus des autres]. À la fin Tiperia me dit qu'il y a égalité. C'est tout oublié c'est fini, dis-nous à présent quelque bonne parole pour terminer.

[p.] 458

1844 9^{bre}

comité

Je leur dis que quand il leur arrive quelques difficultés de ne pas parler ainsi à l'un et à l'autre, car ce sont ces parlers qui sont le commencem[en]t du mal. Je leur dis aussi que c'est la cupidité, l'avidité d'avoir ou des habits ou du tabac, c'est aussi la jalousie, l'un est jaloux de ce que je donnerai de l'ouvrage à l'un et que je n'en donnerai pas à un autre. Ils conviennent de tout. Mohi me dit : Voilà ce que j'ai fait, je t'avais proposé mon porc, tu n'as pas accepté, eh bien je ne m'en suis pas fâché. Tiperia me dit : Ce soir tu as refusé mon pigeon, tu as reçu celui de Tirarau, j'ai dit : tu as bien fait ; car Tirarau est un grand chef. Ils sont contents de ce que je leur dis. Mohi me dit encore : Quand tu es parti pour Kaipara, je te dis j'ai été mauvais, j'ai parlé mal de quelqu'un et j'ai envie d'être encore mauvais. Je lui dis alors, de ne plus ainsi parler, et me dit-il, à cause de ce que tu m'as dit je n'ai plus parlé en mal. Ils s'en retournent, je leur dis que Manuka est venu chercher un catéchiste pour l'instruire. Si c'était en hiver, me disent-ils, nous y irions. Mais nous sommes occupés à nos travaux à présent. [459]

18 l[undi]

Waiata

Manuka déjeune à la maison. Je pense qu'il partira aujourd'hui. Waiata vient moudre du bled à mon moulin, il m'a donné il y a un mois 2 ou 3 branches de figuier, je lui avais demandé

s'il voulait un retour, il me dit : Kei a koe te wakaaro,ⁱ alors je pensais lui donner 5 fig[ues] mais lui me demande une livre à présent ; et il vient moudre pour rien à mon moulin. Emeretiana tombe malade, on me l'amène. C'est un chaud et froid.

19 m[ardi]

malades

Je vais visiter Te Ngere, elle est bien basse. Je pense qu'elle ne tardera pas de mourir. Manuka part, je lui ai donné 2 livres de tabac et 4 pipes en reconnaissance de 2 poules et 1 cruche d'huile, je lui donne 2 robes p[ou]r des enfants que j'ai baptisés, et 3 brassées d'indiennes qu'il reconnaîtra par un ritenga.

Je vais voir Kataraina, je la trouve aussi bien basse. Je remarque que tous les malades par ici finissent par prendre un rhume qui hâte leur trépas, cela vient de ce qu'on les fait coucher dehors dans leur grande maladie.

Emeretiana va mieux, je lui ai fait prendre hier une infusion de seurop [sic pour surop], elle a sué, aujourd'hui desⁱⁱ

[p.] 460

1844 9^{bre}

tapu

Tiperia vient me prévenir de ce qu'on dit parce que j'ai fait coucher sa femme à la cuisine. Il pense que c'est Waiata qui a ainsi parlé. Il a dit : Kua ponongatia tatouⁱⁱⁱ c-à-d. qu'ils sont devenus noa [ordinaires] ceux qui ont été baptisés, n'ont plus observé les tapus. Waiata lui-même dit à Emeretiana après son baptême : Eh bien à présent va chez le p[ère] Garin, va souffler le feu, boire de l'eau dans les marmites, coupe tes cheveux et jette-les au feu. Tu es noa à présent. Il se fâche néanmoins de ce qu'Emeretiana couche à la cuisine à cause, je pense, que sa maladie est très-grande. Tiperia me dit : Si la maladie est très-grande, je descendrai ma femme en bas. Je dis à Tiperia que je voudrais bien avoir une chambre pour faire coucher les malades, mais j'ajoute, s'il venait à mourir quelqu'un dedans elle serait tapu. Oui, me répondit-il, en riant.

20 m[ercredi]

Te Ahiterenga

Je vais voir Te Ahiterenga et l'enfant de Rako. On vient me demander de l'éther sulphuriq[ue] p[ou]r Kataraina qui a évanoui. [461] Je vais la voir.

21 j[eu]di]. *Présentation de la s[ain]te Vierge*

Te Wehinga

Anniversaire de l'émission de mes vœux et de mon départ de Meximieux pour venir en mission. La s[ain]te Vierge se souvient de moi aujourd'hui. Et voici comment : c'est en m'envoyant une épreuve. Le chef Te Wehinga vient de bon matin passer à la maison. Il me dit qu'il va voir Maeaea. Il me demande mon hani.^{iv} Il me le rendra en revenant. Je le lui prête, ensuite il me dit qu'il va faire la guerre à Maeaea. Je lui dis : Est-ce tout de bon ? Oh ! me répond-il, ce n'est rien. Je vais lui parler paisiblement ; Kupu marie.^v Maeaea a dit que

ⁱ « C'est à toi de décider. »

ⁱⁱ « Aujourd'hui des » *suppr.*

ⁱⁱⁱ « Nous sommes devenus des esclaves. »

^{iv} Garin mentionne dans une lettre à ses parents qu'il s'aidait pour marcher de son *hani* (17 avril, 15 juillet 1846, AMO), une arme traditionnelle en bois sculpté, dont se servaient principalement les chefs.

^v « Des mots de paix. »

les dieux maoris étaient faux, c'est le tapatapa. Autrefois on l'aurait mis à mort pour une telle parole.

En revenant Te Wehinga me dit : Je me suis fait donner un waka pour prix du tapatapa et j'ai donné ma chemise en retour. Je l'invite à déjeuner, il accepte me disant que Maeaea l'a invité à déjeuner, mais qu'il a répondu qu'il venait déjeuner chez moi. Nous déjeunons à la hâte car il me dit qu'il nous faut aller ensemble voir Te Ngere. Je veux bien, lui dis-je. Nous allons ensemble.

[p.] 462

1844 9^{bre}

*Tirarau wawai*ⁱ

En arrivant près de la malade je touche la main aux chef[s] et m'assieds. La 1^{ère} parole que Tirarau m'adresse est celle-ci : Moku tetahi o ou ho, *donne-moi une de tes bûches*. Je ne puis pas, lui dis-je. Moku tetahi ho, répète-t-il. Et moi que ferai-je ? Tu en as 3. Oui mais j'en ai une qui est cassée, une autre a été raccom[m]odée et si celle-ci vient à se casser de nouveau mon Européen se croisera les bras. Il fait toujours des instances. Je lui dis alors : Si vous faites toujours comme cela, désormais je n'apporterai plus de bonnes choses ici car elles vous font envie et vous me les demandez. Quelles bonnes choses est-ce que tu nous as données ? Ma petite hâche, réponds-je. C'est vrai, me dit-il, quelle autre bonne chose t'avons-nous demandé ? — Des couvertures, dis-je. Ne te les avons-nous pas payées ? dit Tir[arau]. Vous me les avez payées mais non pas entièrement, car une natte ne vaut pas une belle couverture ; de plus une autre couverture pour une malle. Elle a bien été payée celle-là, ajoute-t-il. Pas entièrement, reprends-je, car je demandai une petite boîte de plus que tu m'as refusée. Tu n'es pas comme Te Pura, il me donne les choses pour rien ; voilà que Harekino est aussi allé[e] [463]

Tirarau

chez lui chercher une bûche, j'espère bien qu'elle en apportera une. Eh bien puisque tu ne veux pas me donner ta bûche ; que l'on quitte la prière et que tu sois seul à ta maison à faire la prière. Faites comme vous voudrez, lui dis-je, qu'est-ce qui me revient de votre prière ? Vous donnez du tabac pour qu'on fasse la prière. Non, lui dis-je ; on ne paye pas la prière. C'est pour qu'on fasse la prière, dit-il à différentes reprises. Waiata est là pour le seconder. Maika ne dit rien, il se contente de rire. Te Wehinga dit : Je viens de chez lui, il m'a donné à déjeuner, mais il n'y avait presque rien de quoi manger. Et pourquoi viens-tu prier vers les malades ? ajoute Tirarau, pourquoi leur donne[s]-tu ta main ? Pourquoi baptise[s]-tu les enfants morts ? Les enfants morts ? reprends-je, lorsqu'ils sont trépassés ? — Oui. — Quels enfants morts ai-je baptisé[s] ? Plusieurs, dit Waiata. Plusieurs, dit Tirarau. Quels sont-ils ? — Plusieurs, plusieurs. — Dis-moi leurs noms. — Mon enfant. — Mais je l'ai baptisé avant sa mort. — Tu l'as baptisé deux fois, avant sa mort et après dans la fosse lorsqu'on l'a enterré. Je lui explique que cette cérémonie n'est pas un baptême. Et si j'ai baptisé ton enfant c'est parce que tu l'as voulu ; ce n'est pas contre ton gré.

[p.] 464

1844 9^{bre}

Tirarau wawai

Et pourquoi est-ce que tu vas et que tu viens dans la rivière et dans les chemins sans nous payer pour cela ? — Voilà la 1^{ère} fois que j'entends dire qu'il faut payer pour aller dans les chemins et dans les rivières. — C'est de vous ce ritenga, pourquoi est-ce que l'on fait payer les navires qui jettent l'ancre dans le port ? C'est pour les marchandises. — Et quand les

ⁱ *Wawai* : une querelle, dispute, mais aussi le verbe se quereller ou se battre (H. W. Williams, *A Dictionary of the New Zealand Language*, 1844).

étrangers voyagent ils entrent dans une hôtellerie, ils mangent et ils payent, et pourquoi est-ce qu'un enfant demande un prix à son père ? C'est de vous ces ritenga ? Écoute-moi, voilà ce que j'ai à te dire : quand tu seras resté assez longtemps ici pour que tu aies regagné par ton travail le prix que tu nous as donné pour ton terrain tu quitteras la place. Oui c'est bien ! lui dis-je.

[Addendum p. 465]. Te Wehinga me dit que je lui ai prêté mon hani pour aller à la guerre ; Tirarau alors me fait un reproche, disant que j'ai mal fait de me prêter à la guerre. Je lui explique comment il m'a d'abord demandé mon hani avant de me parler de guerre et comment lorsqu'après son départ, j'ai connu par Tiperia d'une manière positive qu'il allait à la guerre, mais que d'ailleurs ce n'était rien.

Après ces différents pourparler[s] je me lève, je vais pour lui toucher la main, il me la refuse, Waiata hésite, cependant il me la donne, tous les autres me la donnent. Lorsque je suis de retour, je vois la femme de Tirarau, ko Harekino, venir avec un porc. Je prévois que je vais me trouver dans l'embarras. Elle arrive avec Pene. Elle me dit : Voilà un porc pour te payer la hache et ce qui n'a pas été payé pour la couverture. [465] Pene me dit : Si tu refuses le porc il te rend ta hâche. Il ne se fâchera pas de ce que tu refuses le porc. Je ne sais que faire ; si je refuse le porc il me renvoie [sic] la hâche, il sera très-offensé ; si je le reçois, je reçois un prix que je n'ai pas demandé et pour des objets que j'ai donnés en partie comme présent. Je leur témoigne mon embarras disant que je cherche la paix et que je veux le bien de tous, mais malgré ma bonne volonté, je me trouve en difficulté.[.]

[.] À la fin je leur dis donc : C'est bon ! Laissez le porc là, je le payerai plus tard, car je ne veux pas recevoir un prix pour des objets que j'ai donnés pour rien. C'est bien, garde le porc. Je le garde et ils s'en retournent. Tirarau demande ce que j'ai dit par rapport à sa parole : que je quitte la place. Rien, disent-ils. Ah ! Il a compris que c'est pour rire que nous avons ainsi parlé, ce n'est pas sérieusement.

Le soir Tiperia m'appelle pour que je lui parle. Il me témoigne la peine qu'il éprouve

[p.] 466

1844 9^{bre}

de voir que Tirarau me contrarie. Je lui dis comme j'ai dit aussi devant Harekino : Autrefois de pareilles histoires m'attristaient, mais à présent je méprise cela. Les naturels cherchent à me faire des embarras, mais je veux me mettre au-dessus de tout cela, que si l'on veut que je quitte la place, qu'on me lie et qu'on m'emporte autrement je ne m'en irai pas. Tirarau a aussi envoyant [sic] souvent de cette façon M^r Buller mais il a tenu bon.

22 v[endredi]

Maika

Maika vient me voir, il me dit : Que penses-tu de ce que Tirarau t'a dit hier ? C'est indifférent pour moi, je sais qu'il n'a pas parlé sérieusement. En effet, s'écrit-il, il a compris nos usages. Je donne à déjeuner à Maika et à 3 de ses enfants.

Je vais voir Kataraina, elle mourra je pense bientôt.

23 s[amedi]

Pierre m'apporte un vase de fleurs pour les offrir à la s[ain]te Vierge en reconnaissance de ce qu'il n'a pas éprouvé une maladie à l'occasion de sa frayeur. Il me dit d'acheter des cierges pour faire brûler devant son image et qu'il me payera. Il disait son chapelet lorsque cette surprise lui est arrivée.

24 d[imanche]

Pauro me donne un livre de prière (tuatahi)ⁱ que les naturels de Paikea auxquels je l'avais donné il y a près d'un an lui ont remis pour m'être [467] rendu. Cela est un mauvais signe.

ⁱ Il s'agit ici du 1^{er} volume du livre de prière (voir p. 92, mai 1845), l'un des volumes du catéchisme *Ako Marama o Te Hahi Katorika Romana, Ko Te Pou Te Unga o Te Pono*, qui fut publié sur les presses de la

Car quelques-uns d'entr'eux, les enfants faisaient la prière quand j'y allais et je pense qu'il ne la feront peut-être plus.

25 l[undi]

visite à Tirarau

Je retourne chez Tirarau voir la malade [Te Ngere]. C'est avec une grande répugnance que j'y retourne, je crains encore de me voir contrarié par ce chef. Je me fais violence car si ce n'était pas le devoir, je n'y irais pas. J'offre cette peine au Bon Dieu au pied de l'autel, je recommande cette visite à la s[ain]te Vierge et à mon Bon Ange, et je vais avec confiance. En arrivant je touche la main à différents naturels, lorsque j'approche de Tirarau je lui dis : *Tu ne veux peut-être pas me donner la main* : e kore pea koe e ho mai i tou ringaringa (car dans une pareille circonstance autrefois il me l'avait refusé[e] plusieurs fois) mais à présent je veux paraître un peu plus indifférent. Il se met à rire en disant : He [pour e ?] mahara ana koe. Tu t'en souviens. Il ne me dit pas de lui donner la main, je ne la lui offre pas non plus. Nous causons familièrement ; et lorsque je m'en retourne, je lui dis : Est-ce que tu me donnes la main ?

[p.] 468

1844 9^{bre}

visite à Tirarau

Il rit en me disant : Tu te tiens bien éloigné ! Que je m'approche, lui dis-je, en lui tendant la main et il tire la sienne qu'il me donne d'une manière bien insignifiante. Cependant je suis satisfait du résultat. Je vois de plus en plus que ce chef ne cherche qu'à mettre de l'émulation entre M^r Bullar et moi afin que nous rivalisions de faveurs à son égard. Il fait ainsi la guerre pour qu'on cherche à l'apaiser en lui faisant quelque cadeau ou plutôt pour qu'une autre fois on ne lui refuse pas ce qu'il demande.

J'ai trouvé la malade mieux, elle a de la gaieté, elle rit, elle mange, elle transporte ses bras avec aisance. Je la trouve mieux, cependant elle n'est pas hors de danger. Les petits ⁱ

26 ma[rdi]

Rako

Rako vient me trouver ; il m'avait donné pour rien un porc à la mort de sa fille. Je lui avais offert un retour, il l'avait constamment refusé. J'ai pensé depuis qu'il avait quelques motifs pour cela, le porc appartenait à sa fille. Aujourd'hui il me dit que le naturel dans la terre duquel cet enfant a été enterré demande un prix pour ce porc disant que la fille étant entrée dans son [469] terrain, tout ce qui lui appartient doit lui revenir. Je lui donne 3 livres de tabac et un yard et demi d'indienne.

27 me[rcredi]

Te Ahiterenga

Tiperia s'en retourne, sa femme est guérie. Je vais coucher chez Te Ahiterenga pour faire la prière. Je les trouve bien indifférents. J'ai commencé aujourd'hui une brouette.

28 j[eudi]

Nous revenons de chez Te Ahiterenga.

mission à partir de l'année 1842. Différents volumes portant le même titre furent publiés entre 1842-3 ainsi que des annexes. Ce catéchisme fut suivi par la publication de différents volumes annexes circulant à la même période (Parkinson et P. Griffith, *Books in Maori 1815-1900. An Annotated Bibliography*, p. 93).

ⁱ « Les petits » *suppr.*

29 v[*endredi*]

Je vais voir si les Européens à qui j'ai prêté mon boat sont revenus, on les attend encore.
Je vais avec mes enfants coucher à Ngawaewae pour voir la malade.

30 s[*amedi*]

La malade est comme à l'agonie. Je pense qu'elle mourra aujourd'hui, je lui ai adressé quelques paroles de consolation, et nous avons fait la prière auprès d'elle.
Je finis ma brouette.

Kataraina

Ce soir vers les 10 heures du soir on entend des pleurs, c'est la malade qui vient d'expirer.
Les naturels vont à Ngawaewae et reviennent le même soir.

*Décembre*d[*imanche*] 1^{er}

À la fin de la messe j'annonce que j'irai prier vers la défunte après le catéchisme et j'invite les naturels à y venir s'ils peuvent. L'un d'eux, Hoani, répond à haute voix : Oui nous

[p.] 4701844 10^{bre}*Kataraina défunte*

y irons tous. Après le catéchisme nous y allons. Je demande à Maeaea s'il veut que je prie pour la défunte. Il me dit après avoir réfléchi un bon moment : Oui, oui, mais son corps ne vous sera pas livré. La prière finie je parle de la résurrection et enfin lorsque tout est terminé Maeaea me redit encore qu'il ne me donnera pas le corps de la défunte c.-à-d. qu'ils veulent l'ensevelir selon leurs anciens usages wakairi.ⁱ Je leur dis : Si vous me consultiez sur ce que vous devez faire je vous dirais de la mettre dans la terre mais si vous tenez beaucoup à l'ensevelir selon vos usages faites comme bon vous semblera, j'ai son âme, prenez son corps. Enfin Wetekia me dit : Kati tou hokinga mai, ne ? *Ne reviens pas, n'est-ce pas ?* Je lui dis : Oui s'il me parle ainsi c'est, je pense, parce que les autres l'ont chicané, et qu'il ne veut pas avoir l'air aux yeux des autres de m'engager à faire ce que j'ai fait pour Maria sa fille c.-à-d. de lui donner la sépulture ecclésiastique]. Si j'avais prévu le coup j'aurais pu apporter mes habits de chœur et mon rituel pour faire au moins, quelques cérémonies de sépulture.

l[*undi*] 2*M^r Ross*

M^r Ross est de retour depuis 2 ou 3 jours. Il a ramené mon boat, il m'apporte 32 livres de tabac. Ce tabac me revient à peu près à 6 pences [sic] la livre. [471]

feu

Le feu prend au toit de la cuisine mais on l'éteint dès le principe. On tue le porc de Tirarau.

m[*ardi*] 3

Aujourd'hui on commence le fossé du jardin. C'est Mohi et Panapa. J'ai convenu pour 65 figues de tabac avec eux. L'Européen, M^r Duyarr me demandait 3 pounds et demi, je lui avais dit que 2 pounds feraient bien et il avait refusé.

Je vais voir M^r Linch. En allant je m'arrête chez Tirarau qui refuse de me donner sa main parce que j'ai refusé d'acheter 2 pigeons envoyés en son nom. Mais je lui avais fait dire

ⁱ « Wakairi » *supra lineam*. « Wakairi » se rapporte à la coutume d'élever le corps d'une personne décédée pour faciliter le passage de son esprit dans l'au-delà.

lorsqu'il m'en envoya un la semaine précédente de ne m'en plus apporter car je n'avais presque plus de tabac.

me[rcredi] 4

voyage à Wangarei

Je vais le soir coucher à Ngawakarara pour aller demain à Wangarei, car j'ai appris que Tiperia y allait et comme je devais aller voir Maika, je remets ce voyage pour avoir l'occasion d'aller avec Tiperia et Hoane à Wangarei. J'ai appris que Te Arahi et Perepe se décident aussi à y aller, ainsi que Te Ara. Il pleut à verse mais je crains de faire attendre. Tiperia m'a fait dire qu'il sera honteux dans son voyage car il n'a point d'habit propre, il désire que je lui donne une chemise, mais il demande en disant que je ne m'attriste pas de sa demande, car si je la lui refuse il ne m'en voudra pas pour cela !

[p.] 472

1844 10^{bre}

fossé du jardin

Je la lui porte. Ils me parlent de l'affaire de Mohi. Voici la chose. Lorsque les naturels eurent fini d'arracher les racines du jardin, Mohi me dit : Tu vas faire creuser un ruisseau à présent pour l'eau. Plus tard, lui réponds-je. Combien de livres de tabac pour cet ouvrage ? Dix peut-être ? Je lui dis : Aua. Plus tard lorsque M^r Duyarr eut fini de couper les arbres que je lui avais dit d'abattre je lui montrai le ruisseau que je voulais faire creuser, je pensais lui donner cet ouvrage pour ne pas avoir des embarras avec les naturels si je le leur donnais, il vint sur la place et il me demanda 3 pounds et demi, je lui dis : c'est trop, je ne le puis pas, je crois que 2 pounds ce serait beaucoup. Il ne me répond rien et il s'en va ; Rako vient me trouver, il me dit : Qu'est-ce que vous avez regardé là-bas avec Tua[h]ia (M^r Duyarr) ? C'est un fossé que je veux faire creuser. — Tu as donné cet ouvrage à M^r Duyarr ? — Non. — Alors je réfléchis que je n'ai pas encore donné de l'ouvrage à Tiperia, il se trouve là avec Rako, je dis donc à Rako : Si tu veux c'est pour toi, tu appelleras ceux que tu voudras, puis, réfléchissant que je n'avais pas du [sic pour de] tabac, je lui dis : plus tard, car je n'ai pas du tabac à présent pour payer. — C'est pour Mohi ce travail, *ma Mohi ma tenei mahi*. Quelques jours après, Mohi ayant entendu que je voulais faire faire le fossé vient me trouver, il me dit de lui donner cet ouvrage. Je lui dis : Mais j'ai parlé à Rako — Rako ne veut pas cet ouvrage et d'ailleurs je m'en charge. Rako ou Tiperia me diront de le leur donner, je le leur donnerai mais pas à d'autres. Je pense donc qu'il est con- **[473]**

fossé

venu entre Rako et Mohi que Mohi vienne, je conviens avec lui, pour 6 livres et demi de tabac c.-à-d. 65 figues et il me dit : Je ferai cet ouvrage plus tard, mais ne le donne pas à d'autres. Je conviens que je lui donnerai les 6 livres 1/2 à lui seul, et lui le[s] distribuera à ceux qu'il appellera. Il me dit qu'il n'appellera que Panapa pour que je ne sois pas troublé par le grand nombre. Si je n'ai que mon frère avec moi, je ne crains pas de lui dire que son travail soit bien, mais si c'est un autre je ne puis pas lui dire qu'il ne travaille pas bien. Je reçois du tabac de M^r Ross. Aussitôt Mohi qui m'avait dit qu'il ferait le fossé plus tard vient me dire : J'ai 2 pensées, je m'en vais travailler au fossé à présent. Je le veux bien, lui dis-je. Et il va y travailler mardi. Rako me dit ce soir qu'il est très-surpris que Mohi ait dit qu'il avait refusé ce travail qu'il ne leur avait pas parlé, et que déjà il était à l'ouvrage, ils sont tous indisposés contre lui de ce qu'il n'a appelé que son frère, et ils me disent : Ce n'est rien, sois tranquille ; si c'était un autre peuple, peut-être qu'il y aurait du trouble mais pour tes enfants ce n'est rien.

j[eudi] 5

Tiakiriri

Nous faisons la prière, nous déjeunons, et nous partons en waka jusqu'à Te Ripo, là nous quittons les waka, il est à peu près 7 à 8 heures du matin. Nous arrivons à midi ou onze heures à Pukeokui, et nous traversons la forêt pour aller dîner vers un ruisseau. Nous nous remettons en route et nous arrivons vers les 7 heures du soir chez Tiakiriri, nous couchons chez lui.

[p.] 474
1844 10^{bre}

v[endredi] 6

Pakaraka

Vers les midi le vendredi nous partons, en waka, pour Pakaraka⁵⁶ espérant trouver Parihoru,⁵⁷ c'est pour lui que Tiperia est allé à Wangarei, on ne me parle pas de payer le waka, je n'en parle pas non plus. Je pense que c'est au compte de Tiperia, puisqu'il en a besoin pour aller à sa destination, c'est lui qui le demande et qui fait toutes les démarches sans m'en parler. Nous arrivons vers le soir, nous ne trouvons que des femmes et un homme Te Kuha. Tous les autres, inter quos Te Uriheke pour lequel en particulier j'allais à Wangarei sont partis pour Auckland. Te Kuha fait une lettre pour Hoane Papita (Takahanga).⁵⁸ Je suis le porteur, il me dit qu'il y a là une femme seulement qui fait la prière catholique[ue].

s[amedi] 7

arrivée à Ngunguru

Nous déjeunons et nous nous dirigeons par terre à Ngunguru ; où nous arrivons de nuit, le chef Takahanga, ne s'y trouve pas. Aussitôt que nous arrivons, on nous reçoit dans la chapelle où l'on a préparé un feu. Les naturels s'assemblent et nous disent de faire la prière. Je leur dis : Ce soir vous ferez la prière vous-même[s] afin que je voie comment vous la faites, pour moi je commencerai seulement par faire le signe de la croix et [475]

Ngunguru

demain je ferai la prière. Ils font comme je leur dis. Je trouve que le catéchiste : 1° va trop vite en récitant la prière, 2° qu'à l'endroit de l'examen de conscience où l'on doit examiner ses fautes, il ne s'arrête même pas pour respirer en passant à l'acte de contrition, 3° qu'à l'angélus ils disent : ko koe nga wahine et non pas ko koe i nga wahine,ⁱ 4° qu'ils ne récitent pas l'oraison de l'angélus. Pour le reste ils m'ont dit qu'ils ne récitaient pas de catéchisme, ils se contentaient de chanter un waiata. Les naturels missionnaires viennent écouter, ils sont en dehors et regardent par les fenêtres. La prière finie, Te Tuhituhi, le père de Takahanga, me dit que s'il avait été ici lors du baptême de Takahanga, il se serait opposé à son baptême. Il se plaît à me chicaner, il me dit pourquoi je ne laisse pas entrer les chiens dans la chapelle, &^c &^c. Je me contente de rire sans beaucoup répondre à tout ce qu'il dit. On nous conduit dans une maison où nous devons dormir et lorsque je suis près de dormir un naturel vient me dire : Je vais chercher

[p.] 476
1844 10^{bre}

d[imanche] 8

Ngunguru, Takahanga

à présent Takahanga. Va, lui dis-je. Il y va en waka au milieu de la nuit. Takahanga arrive le matin. Le catéchiste boiteux qui est de sa compagnie, vient me voir en arrivant, il se met à

ⁱ « Toi bénie entre toutes les femmes ».

genoux devant moi, et s'incline, je le bénis et il se relève. Peu à près [sic pour après] Takahanga arrive, il est indisposé ; on se touche la main et on se rend à la chapelle pour l'exercice qui tient lieu de la messe. Takahanga, en arrivant dans la chapelle, se met à genoux un instant dans un coin, puis il se relève, et s'assoit pour la prière. Je fais la prière selon qu'elle est indiquée dans le livre maori pour les dimanches.

rahui

Après la prière, on sort de la chapelle et Takahanga me parle des troubles qu'il a avec des naturels protest[ants]. Ceux-ci ont renversé 3 fois le signal que Takahanga avait placé sur une de ses terres pour indiquer qu'il ne fallait pas toucher aux kauri, c.-à-d. qu'ils ont brisé son rahui.ⁱ Les auteurs de cela disent que Takahanga veut prendre pour lui toute la terre de Wangar[e]i et celui-ci dit que non, que ce n'est qu'une portion qui lui appartient. Je lui conseille de convoquer un comité, il me dit : Si [477] nos comités étaient paisibles comme ceux des Européens ce serait bon ! Je lui propose de leur écrire, il me dit : Ils ont entendu ma parole que ce n'est que pour les kauri. Enfin je lui dis : Quelle est ta façon de penser ? Kahore ra hoki,ⁱⁱ me répond-il...

parlers

Le soir après la prière Takahanga me dit : Donne-nous un tikanga, parles-nous au long. Je commence par lui dire : C'est vous qui avez pris de vous-même[s] la prière sans que quelque prêtre soit venu vous enseigner c'est un bon signe cela, c'est preuve que vous la faites du fond du cœur. L'Évêque nous a dit la même chose, me dit ce chef... Nous causons bien longuement à la belle étoile, enfin le chef me dit : J'ai froid, entrons dans la maison. Tiperia me dit : Sois puissant ce soir, parle longuement, commence par le commencement, la Création ... Je commence donc à raconter : in principio erat verbum.ⁱⁱⁱ La création des anges, la chute des mauvais, la création du monde en 8 jours, Adam, Eve, leur chute, leurs enfants, meurtre de Caïn, ses enfants, tour de Babel, tradition, Noé...

[p.] 478

1844 10^{bre}

longue instruction

ses trois enfants, Cham maudit, Abraham, Isaac, sacrifice d'Abraham ; Jacob et Esaü, 12 enfants de Jacob, histoire de Joseph, servitude d'Egypte, Moyse, plaies d'Egypte, passage de la Mer Rouge, désert, rocher, Mont Sinaï, colonne de feu, manne, mort de Moyse... entrée dans la terre promise... annonciation, incarnation, naissance de J. C., rois mages, bergers, vie de J. C. jusqu'à son ascension, pentecôte, prédication des apôtres.

Avant de parler de J. C. je me suis aperçu que plusieurs dormaient, j'avais dit à Takahanga : C'est assez, n'est-ce pas ? on dort. Parle toujours, me dit Tiperia, quoiqu'il n'y aurait que Takahanga qui écoute, cela suffit, viens jusqu'à J. C., raconte tout. Je vais donc jusqu'à la fin jusqu'à la mission des apôtres, l'Ascension, la Pentecôte, la prédication de l'Évangile. Il est peut-être 2 ou 3 heures du matin ; lorsque j'ai fini, ils se mettent à parler. [479] Je les écoute, mais Takahanga me dit : Tu as sommeil, dors. Je me couche, mais eux parlent toujours, et le grand jour est venu qu'ils n'ont pas cessé de parler. Plusieurs n'ont pas fermé l'œil. Entr'autres Tiperia, et lorsque nous nous en allons, le lundi matin, Tiperia dort le long de la route en marchant, il va comme un homme ivre, lorsque le chemin fait un contour, lui s'avance dans la fougère sans s'apercevoir que le chemin n'est pas là, et nous de nous de [sic] partir par des éclats de rire, alors il se met à courir et à poursuivre des oiseaux pour s'éveiller.

ⁱ Restriction religieuse placée sur diverses ressources naturelles pendant une certaine durée.

ⁱⁱ « Pas du tout » mais ceci ne correspond guère avec la question précédente.

ⁱⁱⁱ « In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum », au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu, St Jean, 1 : 1.

l[undi] 9

Immaculée Conception, renvoyée à aujourd'hui. Nous quittons Ngunguru et nous arrivons à Pakaraka le soir.

m[ardi] 10

Le matin nous partons en waka, les naturels pêchent à la ligne en allant, nous prenons une 10^{ne} de kahawai.ⁱ Nous arrivons à la rivière de Tiakiriri, je vois Hato Pauro, nous déjeunons chez lui. Ensuite nous nous divisons, je vais

[p.] 480

1844 10^{bre}

chèvre, Iwitahi

chez Iwitahi voir un naturel qui fait la prière, mais il ne s'y trouve pas, je suis accompagné de Hoane, et Matiu. Nous allons voir M^r Mair. Je dîne avec lui, je vais ensuite acheter une chèvre avec un chevr[e]au, le tout 8 sh[illings] et à Kaipara, c'est un pound la chèvre. Je ne trouve pas le naturel qui fait la prière, Kaunui a été baptisé par les missionnaires, et Iwitahi me reçoit froidement, lui qui m'avait engagé à passer 3 jours avec lui. Lorsque je reviendrai, cette fois il ne m'invite pas seulement à manger ou à entrer chez lui, seulement il m'a accompagné chez M^r Mair. Les autres naturels de ma compagnie sont restés chez Tiakiriri, ils doivent venir ce soir au kainga de Te Uriheke. Nous devons les y aller joindre, nous y allons en effet, mais notre chèvre va si lentement que la nuit nous prend au milieu du chemin, nous allons sans bien voir où nous mettons les pieds. Nous arrivons au sommet d'une montagne très-haute ; de là nous découvrons le feu de nos compagnons, nous les appelons, ils nous entendent quoiqu'ils soient très-éloignés. Quelques instants après [481] nous apercevons 2 feux qui s'avancent comme deux étoiles, c'est Tiperia et Perepe qui nous viennent faire lumière pour passer des rivières et des endroits difficiles ; mais nous avons à descendre sans feu cette haute montagne, lorsque j'y ai passé de jour autrefois j'ai été effrayé de la rapidité du chemin. J'avais de la peine à descendre, je glissais et à présent qu'il est nuit je suis donc presque sûr de faire des chutes et peut-être dangereuses, mais grâce à mon hani ou plutôt à mon Bon Ange, je n'ai pas fait une seule chute. Un quart d'heure ou 20 minutes après nous sommes au pied. Nous rencontrons nos éclaireurs et nous allons ensemble dormir dans les maisons vides de Te Uriheke.

*m[ercredi] 11**M^r Walton*

Nous partons de bon matin, M^r Walton venant de Wangar[e]i nous atteint près de Pukeokui, il me fait boire de la liqueur et me donne du pain avec du beurre, ce qui nous donne des forces. Ce M^r est bon marcheur, nous allons à pas tout à fait précipités. Nous arrivons au soleil couchant à ma maison, j'invite M^r Walton à se restaurer, il accepte après beaucoup d'instances. ((+) voir ce signe à la page suivante)

Pierre

[Addendum p. 482]. Aussitôt que j'arrive, la 1^{ere} chose que Pierre a à me dire est que les naturels sont venus lui demander du tabac et le menacer, qu'ils l'accusent d'avoir abusé d'une naturelle et qu'ils lui ont dit : donnez-nous du tabac, nous ne le dirons pas au p[ère]

ⁱ *Kahawai* (*Arripis trutta*), poisson de la même famille que la truite (*arripis trutta*). Un poisson de surface, abondant dans la région du Northland, il était généralement pris avec des hameçons composés en bois, os et coquillages. P. W. Barlow, un colon vivant à Kaipara dans les années 1880 décrit ainsi le kahawai : « weighing on the average 5 or 6 lbs, and modelled very much like the salmon, though finer in the tail, and with spotted sides » (P. W. Barlow, *Kaipara or Experiences of a Settler in North New Zealand*, 1888, p. 133).

Garin. Pierre leur répond : Loin de vous en donner pour que vous ne le disiez pas, je vous en donnerai plutôt pour que vous lui disiez.

jeu[di] 12

Ce matin Wetekia vient me faire un grand kupu wakarite. Il me dit :

[p.] 482

1844 10^{bre}

puremu

He mea marere, ki te koraha, otira kua wakahokia mai te mea nui, heoi ano te mea nohi nohi kahore i kitea.ⁱ J'explique son affaire ainsi : Pierre a trouvé quelque chose, il l'a rendu mais il y a encore une petite chose grosse comme le bout d'un ongle qui reste cachée. Je demande des explications mais je ne puis pas y voir clair. Il me demande ce que j'en pense. Je lui dis : Je ne te comprends pas ; seulement je dis que si Pierre a trouvé quelque chose, il doit rendre tout ce qu'il a trouvé.

indisposé

Après déjeuner je vais m'étendre sur **[483]**

puremu

mon lit, car je suis fatigué d'avoir tant pressé le pas hier. J'ai dit à Matiu si l'on vient me parler dis que je suis indisposé, mais si c'est pour un malade appelle-moi. À peine me suis-je fermé que j'entends Tirarau qui vient avec Paikéa et une troupe de naturels. Ils me disent que Pierre est allé lundi dernier trouver les naturels dans les champs, que Mere femme de Tito lui a offert sa bague à vendre pour 4 figes de tabac, que Pierre a pris la bague et a refusé de donner le tabac et s'est en allé avec, Mere l'a rappelé en disant donne-moi ma bague, mais il a refusé et il appelait Mere avec une autre naturelle, femme de Tirarau, en leur *faisant signe de la main*, tawiriwiri mai. Ces femmes ont compris qu'il agissait ainsi pour les appeler à commettre une mauvaise action. Mere dit à Tiki,⁵⁹ va chercher ma bague, celui-ci va la prendre à Pierre. Les naturels traitent cela de vol. Ensuite Pierre est venu, continue Tirarau, vers les femmes en disant : donnez-moi une femme que je dorme avec elle, et il montrait celle de Tito, on lui a dit celle-là est tapu, mais pour cette autre, Puwaho,

[p.] 484

1844 10^{bre}

puremu de Pierre

tu peux dormir avec elle, elle n'est pas tapu. Il a été convenu pour 2 figes 1/2 de tabac que Puwaho a reçues. Je fais appeler Pierre, il me nie que la bague de Mere aie [sic pour ait] passé entre ses mains, il avoue qu'on la lui a proposée pour 2 figes. Il nie également d'avoir été à l'écart avec les femmes, il me dit : Qui est-ce qui nous a vus ? puisqu'il pleuvait à verse et qu'il n'y avait personne par là. Ensuite Pierre sort et va arranger ses affaires comme se disposant à partir, les naturels me disent : S'il s'en va nous le pillons. Tito veut sa couverture pour prix de la bague qu'il a voulu prendre et pour paiement de sa proposition à Mere, car c'est une femme de chef. Je dis à Tirarau de faire venir toutes les complices et tous les témoins que je sache bien l'affaire, mais ils sont au haut de la rivière, seulement une des femmes de Tirarau vient et me rapporte la chose telle que les naturels me l'ont racontée. Ils me demandent ce que je ferai. Si cela est vrai je le renverrai d'ici, leur dis-je, car je ne veux pas **[485]** des hommes puremu dans ma maison. Pierre me dit : Je donnerais ma tête à couper sur un billot que je dirais toujours que je n'ai pas fait ça.

ⁱ « Quelque chose est tombé dans la clairière, la plus grande chose est rendue mais la chose la plus petite n'a toujours pas été vue ».

v[endredi] 13

Tito

Tito vient me voir. Il me rapporte la chose comme les autres et avec des détails qui assurent encore mieux la chose. Il me demande s'il faut exiger un prix pour cela. Je lui dis : Pour la bague, il a voulu s'amuser, il n'a pas voulu la voler, chez les Européens on ne le punirait pas mais les Européens punissent les séducteurs adultères. Il me dit qu'il va revenir à la prière que les 7 mois de sa colère contre moi sont échus.

puremu de Pierre

Je vais voir la malade Te Ngere. Tirarau appelle Puwaho, la complice. Celle-ci me dit naïvement : Il m'a appelé, kua moe maua,ⁱ il m'a donné 2 figures 1/2 de tabac pour cela. Je demande à voir ce tabac, Toka me dit : Tiens, en voici une que Puwaho m'a donnée. C'est justement du tabac que j'ai laissé à Pierre en partant. Je fais la leçon à cette malheureuse, elle me répond que c'était pour avoir du tabac. Tirarau me dit : Vois-tu, tous les Européens sont de même, dernièrement Tuahia [Dwyer] a fait un puremu p[ou]r une figue. Te Renata [Reynolds] l'a fait plusieurs fois pendant qu'il était chez toi.

[p.] 486

1844 10^{bre}

Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Afin que tu ne le chass[â]s pas, répond-il.

réclamation de Paikea

Paikea me dit de lui donner du tabac pour ses ancêtres qui sont enterrés dans mon terrain ; que le lieu est tapu, on y a trouvé une tête de mort. C'est Hemo vieille femme, qui a dit cela. Dans un comité, elle a dit que la terre que j'ai achetée n'appartenait pas à Tirarau ni à Waiata. Tirarau est là présent qui dit que cela est vrai, qu'ils pensaient que la terre leur appartenait, mais que depuis que Hemo a parlé au comité ils ont vu autrement. Paikea a été nourri dans son enfance sous le pied du karakaⁱⁱ qui fait la limite de mon terrain vers le jardin. Je lui donne une figue en lui disant : Tiens, voilà pour tes morts. Est-ce que je donne à manger à mes morts ? Cette figue est tapu, ne parle pas comme cela aux Maoris. C'est toi-même, lui dis-je, qui m'as demandé du tabac pour tes morts. Donne-m'en 2 livres, l'une pour moi, l'autre pour Hemo. Alors prenant le ton du sérieux je lui dis : Paikea, est-ce sérieusement que tu me parles, est-ce vrai que ces morts t'appartiennent ? Oui, me dit-il. Je sais qu'en pareilles circonstances ils exigent des prix immenses, alors je lui promets, en lui faisant dire ainsi qu'à Tirarau que s'il vient quelque autre après dire qu'ils lui appartiennent aussi, je ne lui [487]

réclamation

en donnerai point. Ensuite Tirarau me dit : Quand M^r Maire de Wangar[e]i acheta une terre, il la paya à des naturels, puis j'appris que cette terre m'appartenait, j'allai trouver le gouverneur et lui dis que je voulais la reprendre, il me conseilla de traiter l'affaire paisiblement et de m'arranger à l'amiable. Il me dit de demander un cheval à M^r Maire. Tu veux aussi un prix, dis-je alors à Paikea. Oui, me répond-il, (mais toujours avec douceur). Parmi les étrangers, dis-je, quand on reconnaît une pareille erreur, celui qui a reçu le prix le fait passer au véritable possesseur, j'ajoute : si je trouvais un couteau en route et que je dise : voilà un couteau qui m'appartient, je le prends, je le mets dans ma poche et lorsque je suis de retour je m'aperçois que ce couteau ne m'appartient pas, le véritable possesseur vient le réclamer, je le lui rends. J'ai tout dépensé, dit Tirarau. Donnes d'autres objets à la place, lui dis-je. Je n'ai rien d'autre. Paikea, lui dis-je, a vu l'argent de cette terre. Non, dit-il, c'est

ⁱ « Nous avons dormi ensemble. » Le verbe *moe* est utilisé dans le cas d'une relation sexuelle ou un mariage.

ⁱⁱ Voir note samedi 3 mai 1845.

l'argent du boat. Je persiste à dire qu'il a vu l'argent de la terre. Il persiste à dire que c'est l'argent du boat. Eh bien ! puisque tu demandes un prix j'écrirai à l'Évêque. Cela dépend de lui. Que veux-tu ? — Du tabac. — Combien ? — 2 livres. — Alors je lui dis que je les lui donnerai. Il vient les chercher. [(1) Chemin faisant, je dis à Paikéa, si tes enfants font la prière j'irai souvent les instruire chez toi ; j'ai vu qu'ils font la prière quelquefois. Ils sont tous missionnaires, me dit-il, d'ailleurs tu as Manukau, c'est un des miens.]ⁱ J'écris un billet dans lequel je dis ce que j'ai donné à Paikéa, soit à cause des morts, soit pour lui. Il se signe ainsi X et il s'en retourne.

[p.] 488

1844 10^{bre}

14 s[amedi]

wawai de Waiata

Peu après arrive[nt] Waiata et Puriri, qui me font raconter la chose. Waiata me dit : Tu as mal fait de l'écouter. Ne te souviens-tu pas de ce que je t'avais dit de ne pas écouter ceux qui viendront réclamer ? C'est vrai, lui dis-je, mais c'est d'après ce que cette femme a dit en plein comité, Tirarau était présent et je pense que quand des chefs parlent ainsi en présence d'une multitude, ils disent la vérité. Tu as raison, me dit-il, de ce côté là, mais tu n'aurais pas dû donner du tabac, car bientôt d'autres vont aussi venir t'en demander. Je les renverrai à l'Évêque, dis-je. Je ne crois plus les naturels, je ne donne plus rien. Lorsque cela est fini Waiata me demande une figue, comme m'ayant rendu service de me parler ainsi. Je me moque de lui en lui disant s'il fait payer ses paroles, moi je parle tous les jours ainsi aux naturels sans rien exiger. Je coupe une figue en 2, j'en donne une partie à Puriri, une à Waiata. Waiata me dit de prendre du bled qu'il veut me vendre, je lui dis : Pas à présent, j'en ai encore beaucoup. Il insiste, je persiste à lui dire : plus tard. Enfin il me dit que si je ne veux pas, il cesse de venir me vendre des affaires. C'est pour me faire peur que tu me dis cela, lui dis-je, si je suis trop opiniâtre je suis sûr qu'il va me dire qu'il fait quitter la prière aux siens. [489] Je lui fais sentir que ce n'est pas un bon ritenga de faire ainsi des instances, enfin je lui dis : J'en prendrai un demi-boisseau. Non, je veux que tu prennes tout le boisseau. Je suis surpris, lui dis-je, de te voir ainsi agir, moi je suis coulant à ton égard, et toi, tu ne l'es pas du tout ; si je reçois du bled de toi, je serai obligé d'en recevoir d'autres. Ne me compare pas [aux] autres, me dit-il, et me répète-t-il. Enfin j'accepte et lui fais sentir combien il est dur envers moi. Le soir sa femme m'apporte le bled, il y en a plus d'un boisseau, je ne prends qu'un boisseau juste, elle me presse de prendre le reste. Je refuse en disant que Waiata devient dur envers moi et que je cesse aussi d'être facile avec lui.

puremu de Pierre

Pierre m'a dit hier : Puisque les naturels sont comme cela, je m'en vais dire que je suis réellement coupable. Vous ne pouvez pas leur parler ainsi si ce n'est pas vrai ; il ne vous est pas permis de dire des mensonges. Une autre fois il me dit : Enfin je suppose que je suis coupable, ne pourriez-vous pas leur dire que je me repens sincèrement et que je suis résolu de ne plus sortir car enfin Notre Seigneur a pardonné à de grands pécheurs, et tout péché a miséri-

[p.] 490

1844 10^{bre}

corde. Je vous pardonnerai bien sincèrement si vous vous repentez, mais ici je considère mon ministère ; les naturels eux-mêmes, m'ont dit : tu ne peux pas garder un tel homme avec toi dans ta maison.

ⁱ Dans la marge et sur le travers avec un rappel de note (1).

visite aux Européens

Hamiora et Peru viennent au Pa. Je vais voir les Européens, M^r Ross et M^r Ruff, je les trouve tout à fait bien disposés à mon égard, ils me font la cour, ils ont envie d'avoir le prix fait p[ou]r la chapelle à bâtir. M^r Ruff me fait lire quelques passages de la vie de Wesley où il est parlé de la vision de plusieurs âmes qui ont apparu après leur mort au milieu de flammes ardentes. Il me dit, si je crois à cela. Je lui réponds que ce ne sont pas chez nous des articles de foi mais je crois que Dieu peut permettre que des âmes apparaissent après leur mort aux vivants. Les anges ont bien apparu aux hommes, pourquoi est-ce que des âmes qui sont des esprits comme les anges ne pourraient pas par la permission de Dieu apparaître ? Eh bien ! moi, je n'y crois pas, ou bien il faut admettre le purgatoire car il est dit dans l'Écriture que les âmes des damnés ne peuvent pas ressortir de l'enfer. Je ris de voir cet homme obstiné à rejeter le [491] purgatoire être forcé de l'admettre d'après les visions de l'auteur de la secte des wesleyens.

d[imanche] 15

Aujourd'hui Pierre dans l'après dîner fait des lectures à haute voix dans sa chambre, ce qu'il n'avait jamais fait. J'entends les passages où J. C. donne à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés, et celui où il dit qu'il faut pardonner jusqu'à 70 fois 7 fois.

l[undi] 16

puremu de Pierre

Ce matin Tito, Mere, Tiki, accompagnés d'un bon nombre, viennent me parler de l'affaire de Pierre. Tiki dit qu'il a été chercher la bague, Pierre dit qu'il n'a pas pris la bague, mais que l'autre n'a fait que le conduire à Mere. Vous m'avez alors dit un mensonge, lui dis-je, car jusqu'à présent vous m'avez soutenu que vous n'aviez pas reçu la bague dans vos mains. Tiki me raconte encore tout le puremu... Alors Haki Paka me dit : Autrefois un Européen proposa à Mere le puremu. Il lui offrit une livre de tabac et du vin en lui recommandant le secret, mais elle divulgua bientôt la chose et j'ai fait briser la maison et j'ai dit qu'on y mette le feu, cependant il était moins coupable que Pierre, car celui-ci a pris l'anneau. Pierre me dit que s'ils veulent une livre de tabac, il la leur donnera. Ils refusent.

[p.] 492

1844 10^{bre}

Enfin ils consentent à recevoir une couverture et la livre de tabac. J'ai cherché mais en vain à les amener à des conditions moins onéreuses en les apaisant mais ils m'ont répondu par l'exemple de cet Européen qu'ils ont fait piller autrefois.

puremu de Pierre

M^r Ross est venu ce matin chercher du tarr [sic pour tar [goudron]] et il a dit à Pierre que M^r Walton allait bientôt à Auckland, Pierre a répondu que si je persistais à le renvoyer il irait avec lui.

Lorsque je parle aux naturels pour la bague je leur dis : Ceci n'est pas grand chose pour nous, parce qu'il voulait s'amuser et non voler, mais le puremu, voilà ce qui est très-mauvais pour nous ; c'est pour cela que je lui ai dit aussi de s'en aller. Je leur dis enfin : Cette affaire est finie, il n'y aura plus de trouble pour cela. C'est fini, me disent-ils, car il a payé son mal. Lorsque je leur disais, il n'a rien du tout à vous donner ; c'est sur son corps que nous nous payerons. Ils veulent le mettre à nud, lui prendre tous ses habits. La couverture que Pierre leur donne appartient à M^{gr} ; je la porte au compte de Pierre.

17 ma[rdi]

Ce matin Pierre vient me dire qu'il est fatigué, qu'il ne peut plus travailler, que si je veux il va chez M^r Duyarr. C'est au- [493]

départ de Pierre

jourd'hui inclusiv[ement] que finit son mois, mais il dit que je lui rabattrai un shelling. J'accepte, demain j'envoie mes naturels chercher mon boat, il partira avec eux dans mon waka. Je lui fais son compte et nous nous quittons sans rancune ; il paraît assez humilié de sa faute. Comme je n'ai pas de quoi le payer, j'écris au Père d'Auckland de vouloir bien lui donner 5 pounds 13 s[hillings] que je lui dois et que je les rembourserai quand j'irai à Kaipara.

Les naturels sont tous partis hier et aujourd'hui, dans le haut de la rivière pour travailler à leur uhi, je me trouve seul avec mes 2 petits naturels, dont je suis assez content pour le moment. Ils continuent aujourd'hui la fence du jardin d'en bas, et moi je plante des pois dans celui d'en haut. La nécessité fait faire et apprendre beaucoup de choses ; Pierre avant de partir m'a donné quelques leçons de jardinage.

Pauro

Pauro part p[ou]r Oropawa [Arapaoa ?].⁶⁰

*18 me[rcredi]**boat*

J'envoie mes 2 naturels chercher mon boat chez M^r Ross. Il me l'a réparé, il m'a dit qu'il ne me demandait rien pour cela.

Te Ahiterenga, fence

Te Ahiterenga va à la pêche à Te Wairoa. Mes naturels finissent la fence du p[eti]t jardin. Ils conti[nu]eront demain.

[p.] 494

1844 10^{bre}

j[eudi] 19

M^r Duyarr va à Wangar[e]i. Il me donne un ordre de M^r Roff par lequel il me dit de lui payer 7 pounds.

Te Ngere

Je vais voir Te Ngere à Pararaumati. Je propose de nouveau le baptême, car je la trouve bien plus mal ; son mari me répond : Cela ne dépend pas de moi ; c'est Kaka qui a sa volonté. Ils me demandent de la farine pour la malade, j'en envoie.

*v[endredi] 20**M^r Duyarr*

M^r Duyarr n'a pas pu aller à Wangar[e]i, il n'a pas trouvé le chemin, je lui disais hier : Vous n'avez pas de guide, je doute que vous puissiez aller seul, vous risquez de vous égarer. Oh ! me dit-il, je m'entends fort bien à trouver les chemins dans les forêts. Il pleut à verse.

*s[amedi] 21**Waiata*

Les naturels qui étaient allés dans le haut de la rivière p[ou]r travailler viennent ce soir pour le dimanche. Waiata est avec eux, il couche dans la maison du boat. Il m'envoie une ardoise pour que je lui donne un morceau de porc. Je lui en ai déjà donné un lorsque j'ai salé ce porc, je lui réponds sur la même ardoise : [495] e hoa

E hiakai ana koe ki te tahi wahi o taku poaka, haere mai ki konei kai ai. Il me répond par la même ardoise : e hoa, e hoi ra.ⁱ

d[imanche] 22

visite des malades

Les naturels retournent dans le haut de la rivière.

puremu Hone

Je vais voir les malades, l'un à Te Pawera, l'autre à Pararaumati. À Te Pawera je trouve une femme malade, elle refuse de prendre un remède, à la fin elle me dit qu'elle croit être enceinte. Elle a eu commerce depuis peu avec Hone, l'un des plus instruits et des plus zélés pour la prière. Cela n'est pas encore connu.

m[ardi] 24

Maika va dans le bas de la rivière.

messe de minuit

Les naturels Te Hahi Katorika viennent pour la messe de minuit. J'entends leurs confessions dans la soirée. M^r Ross, sa femme avec leurs 3 enfants viennent à minuit. Je fais les préparatifs. J'allume 42 lampes en pommes de terre et je mets une étoile dehors en transparent, lorsque tout est prêt, je sonne le dernier coup à carillon, il y a 3 cloches ; les naturels arrivent et ne se lassent pas d'admirer ; c'est plein jour, disent-ils, he awatea [l'aube]. Je chante le Te Deum. Plusieurs communient.

[p.] 496

1844 10^{bre}

J'ai tendu 2 draps auxquels j'ai attaché des rubans et des fleurs de ka[h]ikatoa pour décoration, avec un joli devant d'autel et de l'indienne en dessus de l'autel en guise de dais. Kaperiere et Matiu servent la messe avec les habits blancs qu'ils avaient à leur baptême.

Hone, Noël

Le puremu de Hone est connu, les naturels viennent me le dire. Je leur demande pourquoi ils ne me l'ont pas dit plus tôt ? Il ne te l'a donc pas confessé, lorsqu'il a accusé ses péchés ? Pour ce qui regarde la confession je ne puis rien vous répondre à cet égard, c'est autre chose. Seulement je vous dis que vous auriez dû m'en parler plutôt ; car pour moi, je le sais déjà depuis plusieurs jours, mais c'est la complice qui me l'a fait savoir, en me disant que personne ne le savait. Je lui avais alors recommandé le secret, de n'en rien dire à personne pour qu'on n'en fut pas scandalisé, et c'est pourquoi moi-même je n'en ai rien dit, mais quand vous avez vu que la chose devenait publique vous auriez dû m'en prévenir. Au sujet de la confession lorsqu'ils m'interrogent s'il ne me l'a pas dit ; l'un d'eux dit aussitôt : Ah ! ils ne disent pas ce qu'ils ont entendu en confession ; ne l'interrogeons pas sur la confession.

[497]

v[endredi] 27

Kaperiere

Il y a 3 ou 4 jours Kaperiere m'a écrit sur une ardoise pour me demander si je voulais qu'il restât seul à la maison pour soigner les poules lorsque je n'y serai pas, et à la fin de l'ardoise il a ajouté ; mais quel fils aime son père otira kia aroha te tamaiti ki tana matuaⁱⁱ, indiquant par ces paroles qu'il se soumettait à ce que je déciderais.

ⁱ « Ami, si tu veux une portion de mon porc, viens et mange ici. » « Ami, que cela soit ainsi. »

ⁱⁱ « Mais laissons le fils aimer son père. »

Hone

Je vais à Tapawera [Te Pawera] voir Rako et les malades. Le long de la rivière on me crie que l'un de mes enfants (Hone) est tombé. Cette faute fait beaucoup de mal ; Wetekia me fait à ce sujet des comparaisons, si celui qui guide le waka se trompe, c'est une grande chose, mais que l'un des rameurs du milieu se trompe, sa faute est inaperçue, dans un navire si celui qui tient le gouvernail se trompe c'est une grande chose ...

Je couche à Pararaumati, la malade pousse des cris de douleur assez forts, les naturels disent que c'est le démon qui parle par sa bouche ; elle est comme en délire.

s[amedi] 28

Je reviens de Pararaumati. L'Église cath[olique].ⁱ

[p.] 498

1844 10^{bre}

comète

Ce soir nous apercevons non loin de l'horizon au sud-ouest sud (ou ouest)ⁱⁱ une comète à queue moins longue que celle qui apparut il y a 2 ans.

d[imanche] 29

Te Arahi

Je vais voir Te Arahi à Wairua, il me dit qu'il quitte la prière parce que son pont est casséⁱⁱⁱ c.-à-d. que Hone, qui lui servait de catéchiste, est tombé dans une grande faute. Il me dit aussi qu'il veut le retenir auprès de lui.

l[undi] 30

Tirarau, ses gens, Wetekia,... vont à Kaipara à la pêche des toheroa.^{iv}

m[ardi] 31

Pene et Perepe viennent pour la fête de la Circoncision. Jour de l'An.

fin de l'an 1844

ⁱ Le bas de cette page est illisible.

ⁱⁱ « Sud (ou ouest) » *inter lineam*.

ⁱⁱⁱ « Son échelle est cassée » *suppr.*

^{iv} Mollusque bivalve ressemblant à une palourde (*amphidesma ventricosum*). S. P. Smith rapporte: « It is said that [Mareao, ancêtre Ngati Whatua] brought the toheroa shell-fish with him from Hawaiki, and planted it on the west coast of North New Zealand. This large bi-valve is about 6 to 8 inches long, and is only found on the coast north of Manukau. It is esteemed a great delicacy by the Maori » (S. P. Smith, *The Peopling of the North*, p. 53-4). Yate note qu'on les trouvait en grand nombre dans la baie de Kaipara (Yate, *An Account of New Zealand*, p. 71).

¹ Kainga sur la rivière Wairua, au nord-est de Titoki. De nos jours, une localité dans la vallée inférieure de la rivière Mangere, à 2 kilomètres à l'est de sa jonction avec la rivière Wairua.

² Jean Linch [Lynch ?] et sa femme seront au service de Garin pendant un an. Garin les emploie du 4 avril 1845 au vendredi 10 avril 1846.

³ Kapo Perepe, fils de Nihi et Makarita Pare de Te Pawera.

⁴ Le père Claude-André Bâty était à cette époque le troisième pro-vicaire de la mission et partageait son temps entre Auckland et la Baie des Îles (L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 168, et 211-2). En 1848-50, c'est lui qui reviendra visiter régulièrement la mission de Mangakahia mais sans résider dans la région de façon permanente (dossier de la paroisse Nord Wairoa, Archives Catholiques d'Auckland).

⁵ Cette « grande forêt » n'existe plus de nos jours, mais au dix-neuvième siècle, elle devait recouvrir une partie de la région située entre le nord-est de Mangakahia et Whangarei. Une localité au pied de la colline Purua (387 m) porte ce nom à l'heure actuelle, entre les rivières Kaikou et Wairua (*Wise's New Zealand Guide*).

⁶ Décrit par Garin comme un vieillard, selon les notes de 1845, Hamiora participe à la guerre aux côtés de Heke. Il pourrait donc s'agir du rangatira Hamiora Paikoraha qui a signé le traité de Waitangi à Maungungu le 12 février 1840 (*Te Roroa Report*, p. 25). Selon N. Pickmere, l'un des frères de l'une des femmes de Tirarau, Maropiopio (ou Maropiupiu) portait le nom de baptême de Hamiora (N. Pickmere, *Whangarei The Founding Years*, p. 116 ; *The Changing Times of Te Tirarau*, p. 115).

⁷ Il est donné par Garin comme le père adoptif de Kaperiere et vivait à Te Pawera. Te Ahiterenga est lui-même le fils de Kiriwhe (f) et le frère de Koikoi, Toka, Atuahaere, Parangi. Il est aussi le père de Peti et de Anipeti Mata, baptisée par Garin le 1^{er} novembre 1847, à l'âge de 7 ans dont la mère est Waikare.

⁸ Te Akiriri est un chef Parawhau de Otaika dans la région de Whangarei. Selon N. Prickmere, Te Akiriri serait le demi-frère de Tirarau (*Whangarei, the Founding Years*, p. 14 et 17). Garin le considère comme le frère aîné de Wetekia (p. 265, lundi 24 juin 1844). Te Akiriri est probablement un cousin de Tirarau puisque dans la langue maori le même mot est employé pour « frère » et « cousin ».

⁹ Il s'agit vraisemblablement des frères écossais William et Robert Carruth, membres d'une église presbytérienne (D. Menefy, *You Shall Be my People*, p. 5). Les frères Carruth vivaient à Te Ahipupu, près de l'actuel embarcadere de Whangarei. Un troisième frère John vivait à Waitangi (D. Vallance, *The Story of Whangarei*, p. 41). Ils avaient comme serviteurs Thomas et Agnès Pollock (Florence Keene, *Northland Founders*).

¹⁰ Chef du hapu Parawhau des environs de Paritai à Whangarei. L'une de ses femmes serait une sœur de Tirarau (N. Pickmere, *Whangarei, the Founding Years*, p. 14-7). Selon la généalogie de G. Hooker, il serait le fils de Rangipo et le père de Te Manihira (*Te Iwi o Te Roroa*, p. 65, Whakapapa 16).

¹¹ La culture du blé est un des exemples de l'influence des Européens et particulièrement celle des missionnaires dans l'agriculture des Maoris depuis les années 1830. Wade décrit de nombreux champs de blé cultivés par les Maoris des alentours de Waimate en 1840 (*A Journey in the Northern Island of New Zealand*, p. 18-9).

¹² Les moulins à main en fer étaient communs chez les familles européennes vivant dans des régions isolées au dix-neuvième siècle (Drummond, *At Home in New Zealand*, 1967, p. 43).

¹³ Il s'agit peut-être de Pomareniuni à Hoi (de Ngati Whatua) (*Te Roroa Report*, 367).

¹⁴ Akiro Hoane Papita fut baptisé en août 1841 à l'âge de 15 ans par le père Petit. Il fut le premier catéchiste de la mission. Il était le fils de Te Wera et Te Manu et il fit sa première communion le dimanche 7 avril 1844 en compagnie de Mohi, Tiperia, Emeretiana, Hoani, Matiu et Penehamini.

¹⁵ Makarita Tira est l'épouse de Te Arahi, et la mère de Petera Te Wikau. Elle sera baptisée par Garin avec Te Arahi le 8 mars 1846. Elle est aussi la mère de Peata Te Aniwa (baptisée le 1^{er} août 1841 et décédée en 1845) ; Erihapeta Ngarongo (baptisée le 17 octobre 1841 et décédée le 20 octobre 1841 enterrée à Te Ripo) ; Aterea Kuti (25 septembre 1842), Aperahama Ngaripaka (25 septembre 1843) ; Peata (Beata) (27 avril 1845), Te Whakari Pahoko (6 février 1848).

¹⁶ Te Wikau Petera, baptisé le 17 octobre 1841 à Mangakahia par le père Petit. Fils de Tira et Te Arahi.

¹⁷ Korihi, femme de Tauwhanga et mère de Matiu.

¹⁸ Le frère Florentin (Jean-Baptiste Françon) était en route pour aller rejoindre le père Petit-Jean à Auckland, un poste qu'il occupera jusqu'au départ des Maristes pour le sud en 1850. Il ira ensuite travailler à Hawkes Bay (Frère J. Ronzon, *Contribution à une étude sur les débuts des Missions Maristes d'Océanie*, p. 30-5).

¹⁹ Il s'agit vraisemblablement de Pomare II (Whetoi II), un chef Ngapuhi du hapu Ngati Manu. Pomare avait une grande influence dans la Baie des Îles (DNZB) et son *mana* (ici autorité) s'étendait sur un

territoire comprenant Kerikeri, Te Waimate, Otuihi et Kororareka. Il était lié également aux chefs Tara de Kororareka et Te Whareumu de Ngati Manu. Il est dit que c'est lui qui, après avoir signé le Traité de Waitangi le 17 février 1840, aurait convaincu Tirarau et Kawiti de faire de même (DNZB).

²⁰ Hone Heke Pokai. Son affiliation tribale principale est avec les Ngapuhi, mais il était aussi lié avec le hapu Ngati Rahiri, Ngai Tawake, Ngati Tautahi, Te Matarahurahu et Te Uri-o-hua. Hone Heke est le premier chef maori de la tribu Ngapuhi à s'opposer à l'autorité britannique dans la Baie des Iles depuis la signature du Traité de Waitangi en 1840. Son *mana* comme descendant de Rahiri était incontestable et fut rehaussée par la réputation acquise par sa propre énergie et ses prouesses. Heke régnait sur le district qui s'étendait de Kaikohe à Waimate nord, Pakaraka, Waitangi, Paihia et Rawhiti (DNZB). Selon H. Williams : « He ranks high as a bold daring fellow, a ware soldier » (H. Williams, *The Early Journals of Henry Williams*, p. 396).

²¹ Waiomio était l'un des villages du grand chef Kawiti et la vallée de Waiomio était habitée par les membres du hapu Ngati Hine. De nos jours, Waiomio est une localité située près de la rive ouest de la rivière Waiomio, un affluent mineur de la rivière Kawakawa à moins de deux kilomètres au sud de Kawakawa (Wise's New Zealand Guide).

²² 'Pierre le Français' est employé par Garin d'août à décembre 1844. Garin le chasse après avoir eu connaissance de sa relation intime avec une femme maorie.

²³ Fitzpatrick, un Européen catholique de Kororareka. Le père Petit note lors de son premier séjour à Mangakahia : « J'ai vu un bon nombre de catholiques à bord du navire de Fitz-Patrick ; ils s'estiment heureux de pouvoir trouver les secours de la religion à la Nouvelle-Zélande » (Lettre de Petit à Pompallier, 16 juillet 1840, AMO, p. 41).

²⁴ Ngunguru est une petite baie formée là où la rivière Ngunguru rejoint la mer sur la côte nord-est de Whangarei. La baie était habitée par des villages maoris et dans les années 1830 Gilbert Mair y lance la première scierie, avec James Busby et un Capitaine Lewington (Wise's New Zealand Guide). La région fut visitée par Pompallier, le chef Hoane Papita servait de catéchiste aux Maoris catholiques de la région. En 1846, Garin y rencontre l'Européen, Papu.

²⁵ Il s'agirait du colon Thomas Runciman (D. Menefy, *You Shall Be My People*, p. 5).

²⁶ La région de Whangarei était peu visitée par les missionnaires du CMS. Henry Williams et son frère William y passaient lorsqu'ils se rendaient à Tauranga mais la région n'était pas incluse dans leur circuit. Cependant, William Colenso, l'imprimeur de la mission de Paihia y fit une série de visites entre décembre 1839 et 1842, lors desquelles il enregistra tous les villages maoris de Whangarei (DNZB). Les Européens de Whangarei étaient pour la plupart presbytériens (à l'exception de Mair, anglican) et c'est probablement pour cela qu'ils n'étaient pas visités par les ministres anglicans ou méthodistes (D. Menefy, *You Shall Be My People*, p. 5).

²⁷ Hone le forgeron pauvre visité par Garin lors de sa première visite dans la région de Whangarei a été identifié par Diana Menefy comme étant John Carruth, l'un des premiers colons de Whangarei (*You Shall Be My People*, p. 5), mais les informations du journal sont insuffisantes pour confirmer cette hypothèse.

²⁸ Il s'agit de Gilbert Mair, un négociant écossais, installé depuis 1842 sur la rive gauche de la rivière Hatea, attiré par l'exploitation des bois et de la résine des arbres kauri (*Dictionary of New Zealand Biography*).

²⁹ Selon Diane Menefy (d'après les recherches de Ruth Ross), il s'agirait vraisemblablement de la famille Cook (D. Menefy, *You Shall Be My People*, p. 5).

³⁰ Te Uriheke, chef du kainga Kouranui de Whangarei. Plusieurs de ses enfants seront baptisés par Viard et Garin. Le 24 janvier 1847 : Hohepa Wakatiki, Pauro Te Kake et Maraia Kurutoene (dont la mère est Hukawai). Les enfants qu'il eut avec Raroau sont également baptisés le même jour, c'est le cas de : Ameria Te Marangai ; Emeritiana Ngaoko ; Maria Mirimata.

³¹ Il existe de nos jours une route nommée Tokirikiri longeant la rivière Wairua. Tokirikiri était à l'époque le kainga où Garin laissait son embarcation avant d'aller dans l'intérieur des terres (pour aller à Kororareka par exemple). En 1846, Garin va à Tokirikiri voir la femme de Te Arahi, malade.

³² Waioruhe était le kainga du chef Te Wehinga sur la rivière Wairoa.

³³ Établissement d'Européens scieurs. De nos jours, une localité agricole située au confluent du ruisseau Tangowahine et de la rivière Wairoa, à treize kilomètres au nord-est de Dargaville, et dix-neuf kilomètres au sud-est de Tangiteroria (Wise's New Zealand Guide).

³⁴ Un Européen scieur qui était basé près de Mangaware, l'établissement pakeha principal de la rivière Wairoa. Selon Garin, il était aussi le pilote des navires de grande envergure qui remontaient la rivière Wairoa (cf. Notes de mission, 57, juin 1846).

³⁵ Kainga dont la location n'a pas été identifiée.

³⁶ Probablement le site d'une chapelle temporaire construite par Waiata pour le père Petit en 1840, sur le lieu nommé Te Aka Ake (Maxime Petit à Pompallier, 16 juillet 1840, Kaipara, OOC 418.2, APM, Rome). À cet endroit, deux pics sont clairement visibles depuis la rivière Wairoa : Toka Toka et Maungarahoe. Il est bien possible que « Te Akeake » soit un autre nom employé pour Te Tokatoka, puisque *ake* signifie « loin » ou « éloigné » en maori.

³⁷ De nos jours, Hukatere est une localité située dans les terres sur la péninsule divisant la rivière Arapaoa de la branche nord-ouest de la Baie de Kaipara, mais au dix-neuvième siècle, Hukatere avait un accès direct à l'estuaire de Kaipara.

³⁸ Habitation du chef Paieka dans les environs de Hukatere. Garin y séjourne à nouveau entre le 30 mars et le 1^{er} avril 1845.

³⁹ Manukau Rewharewha possède un village à Hoararo, près de Hukatere. Sa femme Raumoa est baptisée en 1845 avec ses enfants Toma et Maretina. En 1861, son village est Karakanui sur la rivière Otamatea (AJHR, 1861, C1). Selon Paieka, dans le journal il fait partie de la tribu de Paieka (487, décembre 1844). Il figure dans le Registre des Chefs comme étant un chef Te Uri o Hau de Arapaoa ('Registre des Chefs' circa 1865, Rose Daamen, Paul Hamer et Barry Rigby, *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*, p. 172).

⁴⁰ Kainga du chef Manukau près de Hukatere dans la baie de Kaipara.

⁴¹ Considéré comme le premier catéchiste de la mission wesleyenne à Kaipara, le chef du hapu Te Uri o Hau, Wiremu Tipene fut responsable de la diffusion du christianisme dans cette région. Garin le rencontre en 1845 (voir, à la page 54, jeudi 20 mars 1845). James Buller note à son sujet : « William Stephenson had been connected with our mission from his childhood and is a very intelligent and steady man and lives much in European style. I married him three years ago to a sister of Pomare of the Bay of Islands » (Lettre aux Secrétaires, Kaipara, 23 décembre 1846, Methodist Archives, Christchurch).

⁴² Oruawaro et Otamatea sont deux rivières majeures desservant l'estuaire de Kaipara mais peu peuplées à cette époque. Dans le ms, Garin en parle comme d'une location définie, le village de Paratene. Garin y rencontre Tahupuhi qui lui réclame la terre sur laquelle il habite.

⁴³ Vraisemblablement le chef du hapu Ngati Rangi, Moetara (N. Pickmere, *The Changing Times of Te Tairāwhiti*, p. 22). Hapakuku Moetara était un chef Te Roroa, fils de Rewha, il a endossé le mana de son frère Moetara Motu Tangaporutu de Ngati Korokoro en adoptant son nom. Il signe le Traité de Waitangi sous le nom de Rangatira Moetara (*Te Roroa Report*, p. 37).

⁴⁴ Le chef Paratene Tahupuhi (ou Tapupuhi) d'Oruawaro, lié à Wetekia, devait vivre dans le nord Wairoa dans les années 1820-30 puisqu'il réclame un utu (ou paiement) pour l'occupation de la terre de la mission. Il était lié par un ancêtre commun au hapu Ngai Tahu de Mangakahia-nord Wairoa (S. Percy Smith, *The Peopling of the North*, p. 37).

⁴⁵ Fils de Te Ama, et frère de Manukau selon les 'Notes de mission'.

⁴⁶ Chef de Omokoiti. Il a été visité par Petit lorsque ce dernier était responsable de Kaipara. Ce village était principalement associé avec le missionnaire James Buller.

⁴⁷ Probablement Mohi Te Houtai.

⁴⁸ Ahipara est situé sur la côte nord-ouest du Northland et faisait partie des stations annexes de la mission d'Hokianga, visitées par le père Petit dans ses tournées de mission. De 1840 à 1843, Mangakahia était seulement une station annexe visitée épisodiquement par Petit.

⁴⁹ Kainga du chef Kaitoke.

⁵⁰ Waiti sera baptisé sous le nom de Petera. Il part à Mangakahia avec Garin pour être instruit et servir de catéchiste au village de Mate.

⁵¹ Omokoiti est indiqué comme le « chief native settlement in Kaipara » sur la carte du commandant Drury ('Kaipara Harbour', Drury et les officiers de HMS *Pandora*, 1852, ATL). Dans son rapport en 1842, Buller note au sujet de Omokoiti : « An extensive village on the banks of the Kaipara river, some 12 miles from Tangiteroria. Within the last two years we have had a footing among these people, who long sustained a character of dishonesty and ferocity. » (Rapport de James Buller sur sa mission et les stations annexes de son circuit, année 1843, archives méthodistes, Christchurch). Omokoiti était situé aux environs de South Bay moderne dans la baie de Kaipara.

⁵² Village maori situé au sud-ouest de la baie de Kaipara, à hauteur du repère du 'South Head' au sud de Waikeri, indiqué sur la carte du Capitaine Stokes et Commandant Drury ('Kaipara Harbour', Drury et les officiers de HMS *Pandora*, 1852, ATL).

⁵³ Kainga de Paieka (Ru Point, baie de Kaipara) niché dans une petite crique à l'est de l'estuaire de Kaipara (Drury et les officiers de HMS *Pandora*, 1852, ATL) : « 3 miles above the watering place is Okaru [sic], from where a native pilot can be obtained. The two at present are Tomati and Manakau » (Byrne, *The Riddle of the Kaipara*, p. 68-9). Ce village ainsi que celui de Wakeri étaient régulièrement visités par J. Buller (*Forty Years in New Zealand*, p. 65-6). Le village était doté d'une maison pour le

missionnaire et un catéchiste maori Tamati Taia en 1842 (James Buller, 'A Continuation of a Journal 1838-1844', mercredi 3 novembre 1842, ATL). Okaro correspond de nos jours à Waikaraka Landing.

⁵⁴ Location non identifiée dans le haut de la baie de Kaipara.

⁵⁵ Il s'agit peut-être du rangatira Te Rore Taoho, chef de la confédération Te Roroa (*Te Roroa Report*, p. 33).

⁵⁶ Kainga du chef Parihoru (Whangarei) (ms). De là Garin va en waka chez Tiakiriri (479, décembre 1844).

⁵⁷ Parihoru est un chef Parawhau de Whangarei (Nancy P. Pickmere, *Whangarei, The Founding Years*, p. 14 et 38). Selon C. O. Holmes, il fut responsable du pillage de la famille écossaise Gorrie à Awaroa ('History of Whangarei from the Earliest Times up to 1876', mémoire, p. 48).

⁵⁸ Hoane Papita Takahanga fut baptisé par les missionnaires catholiques. Chef de Ngunguru, il est responsable de l'adoption de la prière catholique dans son village et la construction d'une chapelle. Son père est Te Tuhituhi.

⁵⁹ Il pourrait s'agir de Te Tiki, fils de Hopa, petit-cousin de Te Wehinga et Parore (G. Hooker, *Te Iwi o Te Roroa*, p. 84).

⁶⁰ Il s'agit probablement d'Arapaoa, une rivière qui s'écoule dans la baie de Kaipara, puisque le samedi 1^{er} mars 1845, Garin y rencontre Pauro.

NOTES DE MISSION : JANVIER – OCTOBRE 1845

Tom[e] 3^e. 1^{er} vol[ume] — janvier – mai 1845
Notes sur la mission

[p. 1]

Mission : 1^{er} janvier 1845

a[d] m[ajorem] D[ei] g[loriam] & D[ei] G[enitricis] h[onorem]ⁱ

1^{er} mer[credi]

J'ai annoncé dimanche dernier la fête du Jour de l'An comme une fête qui n'oblige pas, je leur ai cependant expliqué ce qui se pratique en ce saint jour ; quelques-uns sont venus assister aux offices.

Je vais visiter les vieilles de Ngawaewae et la malade Te Ngere.

2^d j[eudi]

Waiata et ses naturels reviennent du haut de la rivière — de leurs travaux —

4 s[amedi]

Les naturels de Ngawakarara viennent quoiqu'il fasse une pluie longue et battante, ils apportent aussi des pommes de terre pour vivre ces 2 jours car lundi c'est fête.

5 d[imanche]

Tiperia

Tiperia me demande s'il faut qu'ils communient demain pour la fête de l'Epiphanie, je lui réponds qu'ils feront bien mais que d'ailleurs je laisse cela à leur choix. Il ajoute : Depuis Noël, je ne suis pas tombé dans le péché, ai-je besoin de venir me confesser ? et quand on veut communier et que l'on a point de péchés doit-on se confesser ? Je lui dis : Si [on]

[p.] 2

1845 janv[ier]

n'a pas péché on n'est pas obligé de venir se confesser, mais il faut bien chercher dans sa conscience.

Le soir je prépare et orne la chapelle. Après la prière je leur dis que ceux qui se sentent le désir de communier demain peuvent s'y préparer, qu'ils cherchent bien dans leur conscience s'ils n'ont point fait de péchés, et j'ajoute à l'instant : Il y a beaucoup de manières par lesquelles on offense Dieu. Par exemple, le mensonge, la colère, les mauvais propos, etc. Tous ceux qui veulent communier viennent se confesser.

M^r Linch et sa dame viennent me proposer de rester à mon service, ils demandent 1 pound chaque par mois ce qui me ferait 2 pounds. Je lui [sic] dis que j'y réfléchirai.

6 l[undi]

Hoani

M^r Duyarr et d'autres Européens vont à Wangarei.

Ce soir je vais faire la prière chez Waiata à Katiwa. Lorsque je m'en reviens, Hoani me suit et me dit de l'écouter ; je l'écoute : Je ne veux plus dès à présent aller recevoir la s[ain]te communion, me dit-il. Pourquoi cela ? lui réponds-je. Pour rien me dit-il. Mais encore, il

ⁱ La devise de la Société de Marie.

refuse de me le dire, il me répète toujours pour rien ; quand je serai près de mourir alors je la recevrai.

7 *ma[rdi]*

Maraea me dit que Tiperia l'a instruite [3]

Maraea Tiperia

dimanche. Et quelle est l'instruction qu'il [t'a] donnée ? Il m'a dit de ne rien me mettre par la tête qui puisse exciter l'admiration des hommes envers moi, bien mieux de me raser la tête, et de prendre des choses mauvaises qui fassent détourner les yeux de dessus moi. Il m'a dit aussi que quand une fille vient au monde il faudrait lui tordre le nez d'un côté et lui étirer les lèvres de l'autre, afin que les hommes ne soient pas épris de sa beauté.

Merepeka

Elle me dit que Merepeka est toute triste parce que Tito veut la prendre. Si je ne m'en allais pas, dit-elle, elle ne serait pas triste, mais comme je m'en vais aussi elle sera triste, elle a peur qu'on ne l'enlève, et qu'on ne les enlève toutes deux. Je lui donne des avis et des conseils relatifs à sa position.

Pene vient me demander aussi des conseils pour savoir s'il doit aller à Manganui.

8 *me[rcredi]*

Je vais voir M^r Ruff. M^e Ruff me dit qu'on rapporte dans la rivière que j'ai fait un puremu. C'est M^r Auck [Hawke]¹ qui lui a dit et c'est Tirarau qui l'a dit à M^r Auck. C'est à ca[use]

[p.] 4

1845 *janv[ier]*

de votre Français, ajoute-t-elle, que vous avez renvoyé pour avoir commis une pareille action et Tirarau aime à plaisanter. C'est très-bien, lui dis-je, j'aime mieux être coupable aux yeux des hommes que de l'être à ceux de Dieu.

visite à M.M^{rs} Ruff, Ross et Linch

Je déjeune et je viens voir M^r Ross qui m'a dit qu'il voulait aller avec moi à Kororareka mais comme M^{gr}2 n'est pas revenu encore il n'y va pas. M^r Ross me dit en riant : Avez-vous vu M^r et M^e Ruff dimanche dernier à votre chapelle ? Non, leur [sic] dis-je.

M^r Linch

Je les quitte et je viens voir M^r Linch qui me propose de venir rester à ma maison pendant mon absence, j'accepte, car j'allais lui en faire la proposition. Je lui demande ce qu'il exige. Oh rien, me répond-il, rien du tout. Il me dit que si je veux le prendre avec sa femme pour rester comme domestiques chez moi, ils ne me demandent qu'un pound chaque, par mois. De plus ils me donneront du bled gratis et du gros bled pour ma volaille.

M^r Linch vient dans mon waka pour rester à la maison en mon absence.

M^r Linch me dit que M^r Ruff et M^e Ruff sont allés dimanche dernier à la [5] chapelle de M^r Buller, que M^e Ruff a pris mal 2 fois et qu'on l'a emportée dehors 2 fois.

préparatif de départ

Je m'appête à aller à Kororareka demain car tous les naturels sont absents.

Maraea

Maraea vient de nouveau me témoigner les craintes qu'elle éprouve par rapport à Merepeka sa compagne, elle me dit qu'elle est toute triste à ce sujet, je lui donne quelques salutaires avis.

départ p[ou]r Kororareka

Nous partons, mes 2 naturels et moi vers les 9 heures du soir par la marée montante, à Ngawakarara nous prenons Te Arahi qui vient avec moi à Kororareka. Nous allons ainsi jusqu'au haut de Wairua trouver Tauwhanga qui viendra aussi avec nous. Il est de minuit à une heure, nous nous reposons jusqu'au matin et de bon matin, j'appelle mes naturels et nous partons.

9 j[eudi]

Te Puku vient avec nous pour affaires particulières à Kororareka. Nous marchons jusques à 10 ou onze heures du soir ; harassés de fatigue, nous faisons une courte prière et mes naturels se couchent où ils se sont d'abord assis, en plein air. Pour moi j'étends mon parapluie sur un buisson pour me garantir la tête du serein et je m'étends sur mon koka. Le matin, mon parapluie est mouillé comme s'il avait plu. Jamais [je n'ai]

[p.] 6

1845 janv[ier]

10 v[endredi]

si bien dormi. Au point du jour Te Puku nous appelle, nous nous éveillons. Nous faisons la prière et nous nous remettons en route. Nous arrivons vers midi chez Ruku et là nous attendons jusqu'au coucher du soleil la marée favorable.

arrivée à Kororareka

Nous arrivons à Kororareka vers les 11 heures du soir.

mât de pavillon

Le p[ère] Séon me dit que ce matin les naturels (Hone-Heke) ont mis à bas de nouveau le mât du pavillon.³ Je lui dis : Je l'ai vu ériger le jour que je suis parti pour Kaipara [lors de] mon dernier voyage et aujourd'hui je le vois tomber.

11 s[amedi]

H. Heke

On parle beaucoup de Hone Heke. Il a dit que dans un mois il viendrait rendre visite à la prison pour la détruire et au magistrat [Thomas Beckham] pour l'envoyer.

12 d[imanche]

Je chante pour la 1^{ère} fois une grand messe dans la nouvelle chapelle de Kororareka.⁴

13 l[undi]

Hone Heke

Lorsque nous finissons de souper, M^r le magistrat vient à la maison. Il dit au p[ère] Bâty que Hone Heke veut venir pendant la nuit renverser la prison. Il lui demande s'il veut bien permettre qu'en cas d'attaque les dames se réfugient dans la chapelle qui est en dessus du jardin. Le p[ère] Bâty lui accorde volontiers cela. Ce magistrat est protestant et les dames protestantes, ils allèguent p[ou]r raison que la place est plus élevée, quoiqu'il en soit c'est un assez curieux contraste ; des protestants [7]

Hone Heke

chercher leur refuge dans une chapelle catholique plutôt que dans la leur. Les naturels en général craindraient d'attaquer une chapelle, ils la regardent comme tapu.⁵ Il nous dit que Hone a déjà au commencement de la nuit tué les porcs d'un Européen près de Waitangi.⁶ Mes naturels porteurs de pikau me disent que demain matin ils veulent s'en retourner car disent-ils, ça val [sic pour va] mal. Le p[ère] Bâty et le p[ère] Forest veillent et sont destinés à aller à la chapelle si l'on s'y rend, et le p[ère] Séon et moi nous resterons à la maison pour

la veiller et recevoir ceux qui viendraient s'y réfugier. Les Européens se sont réunis pour tenir conseil vers la prison, mes naturels viennent dire aux autres voilà un peuple tout à fait rangatira, pendant le jour on dirait qu'il n'y a personne et qu'ils ne sont rien, mais c'était vraiment rangatira. M^r Lerry jeolier [sic pour géolier] apporte une grande caisse remplie d'effets pour qu'elle soit en sûreté dans la maison de M^{gr} ! Tous les Européens veillent, quelques-uns font sentinelle et ont ordre de tirer sur les naturels s'ils attaquent les propriétés ou les personnes. Pour moi je vais me coucher à 9 h. Le père Séon veille jusqu'à minuit, il viendra me réveiller pour que je le reprenne, mais pris lui-même par le sommeil, il me laisse dormir jusqu'au jour. Parfois, j'entends les chiens aboyer, je dis alors : Les voilà

[p.] 8

1845 janv[ier]

cette fois, mais point du tout. Nous nous levons paisiblement et nous voyons les Européens se promenant encore dans les rues.

14 ma[rdi]

L'on dit dans la matinée que Hone Heke va venir aujourd'hui ou demain pour parler simplement. Les naturels de Tera Witi [Te Rawiti] qui ont été appelés par les blancs, sont arrivés, ils disent, Rewa à leur tête que si Hone fait quelque chose pour inquiéter les blancs, ils lui tirent dessus avec le fusil. Aussi Rewa et sa suite est-il bien traité par les blancs.

retour à Mangakahia

Je pars de Kororareka avec le p[ère] Forest et le frère Michel⁷ qui viennent faire leur retraite à Mangakahia.

15 mer[credi]

Nous arrivons de nuit chez Ruku chez lequel nous couchons, mercredi à 4 h. du matin, je donne l'éveil et nous partons. Nous venons coucher sur les bords d'une forêt.

16 mer[credi] [sic pour jeudi]

Au point du jour, je réveille mon monde accablé de sommeil, et nous nous remettons en route. Nous venons coucher à l'entrée du bois qui borde la rivière dans laquelle nous allons trouver notre waka.

17 v[endredi]

arrivée à Mangakahia

Nous n'avons pas un waka assez grand, mais Patara me prête le sien qui est très-grand. Nous allons tous dedans avec les paquets. Nous arrivons à l'établisse[en]t vers midi. M^r Linch qui a gardé ma maison pendant mon absence s'en retourne. Je lui donne 10 fig[ues] de tabac. Je me propose de lui donner encore quelque autre [9] chose.

Te Arahi me demande ce qu'il faut faire par rapport à Hone le puremu. Je lui dis que les 4 semaines sont écoulées, qu'il revienne à la prière. Il me répond qu'il m'aime et qu'il fera lui (Arahi), tout ce que je lui dirai.

18 s[amedi]

Quelques naturels arrivent pour le dimanche.

19 d[imanche]

Tirarau

L'on m'a apporté vendredi un panier de pommes de terre, les 2 femmes qui me l'ont apporté m'ont dit : Tirarau nous envoie t'apporter des pommes de terre. Le panier est bien petit, leur dis-je, vous savez que je ne donne qu'une figue pour un si petit panier. Mais, reprend une femme, c'est de la part de Tirarau que nous venons. Elle me parle plusieurs fois de Tirarau

dans ce sens. Je lui dis alors : Puisque Tirarau désire de mon tabac, je vais t'en donner une figue pour lui, de mon tabac que je viens d'apporter de Kororareka afin qu'il le goûte. Et je lui répète jusqu'à 3 fois que cette figue n'est pas en paiement du panier car je ne donne qu'une figue p[ou]r un tel panier. Cette femme reçoit cette figue et elle s'en va. Le lendemain Matangi vient me dire : Est-ce pour Tirarau que tu as donné une figue de tabac ? Oui, lui dis-je. Eh bien la femme qui l'a reçue dit qu'elle était pour elle et qu'elle ne t'a pas dit que les pommes de terre étaient de Tirarau.

Ce matin dimanche, cette femme vient, elle me dit : Est-ce que je t'ai dit que les pommes de terre

[p.] 10

1845 janv[ier]

Tirarau

étaient de Tirarau, na Tirarau ? Oui, lui dis-je. Non, me répond-elle, je t'ai dit que Tirarau nous avait envoyées nous deux, pour t'apporter de nos pommes de terre pour les étrangers, mais je ne t'ai pas dit : na Tirarau te parete.ⁱ Je lui dis alors : Je sais bien que Tirarau n'apporte pas lui-même ce qu'il m'offre, ainsi il m'a envoyé, un pigeon, un canard, du bled, c'est un autre naturel qui apporte ces objets en disant je t'apporte cela de la part de Tirarau, ou bien c'est Tirarau qui t'envoie cela. Tu es venue toi-même me dire : Tirarau nous a envoyé t'apporter des pommes de terre. J'ai compris naturellem[en]t que c'était lui qui les envoyait. Mais si ce n'était pas Tirarau qui les envoyait pourquoi as-tu reçu pour toi la figue que je t'ai donnée en te disant puisque Tirarau désire de mon tabac, je vais lui en donner une figue, en présent mais ce n'est pas en paiement de ce panier qui est trop petit. Je n'ai pas entendu, me dit-elle, que tu donnais cette figue pour Tirarau. J'appelle alors Matiu qui dit que je l'ai réellement donnée pour Tirarau, il l'a entendu (ainsi que Te Arahī, Tauwhanga et Te Witu). Je vais le soir voir des malades à Pararaumati. Tito me fait encore expliquer cette chose. [11] Je dis à Toka que j'ai une nourriture bonne pour son enfant malade. C'est de l'orge grouée,ⁱⁱ je voudrais trouver le moyen de le baptiser en secret c'est pourquoi je cherche à lui faire donner quelque[s] remèdes, je lui dis que le frère Michel connaît bien des remèdes. Il me dit qu'il m'apportera son enfant demain. De retour à l'établiss[emen]t, je dis au frère de baptiser cet enfant demain à l'insçu de son père qui probablement refusera de le laisser baptiser et qui se douterait de moi si je le faisais moi-même.

Ce soir le p[ère] Forest et le frère entrent en retraite. J'ai prévenu les naturels de ne pas venir faire de marchés cette semaine afin de laisser libres le p[ère] et le frère qui sont venus ici pour prier dans la retraite.

Tirarau

Tirarau est venu ce soir me parler encore de cette figue de tabac p[ou]r les pommes de terre. Te Witu lui dit devant moi : Oui, le p[ère] Garin a dit que c'était pour Tirarau. Et Tirarau me dit : Eh bien c'est pour elle, ce n'est pas pour moi. Si elle la garde, lui dis-je, c'est sa faute, ce n'est pas la mienne ; car je l'ai donné[e] pour toi. Tu sais bien, ajoute-t-il, que je ne te demande pas du tabac. Tu ne m'en demandes pas, reprends-je, combien de fois ne m'en as-tu pas demandé ? Oh je ne t'en demande pas quand tu reviens de voyage.

20 l[undi]

Tito

Tito m'amène son porc, le même qui avait été le sujet de nos désunions, il m'était venu trouver

ⁱ « Les pommes de terre appartiennent à Tirarau. »

ⁱⁱ Graine décortiquée avec laquelle on faisait des bouillies. Le « groué » est une variante du patois de la région de Garin et provient du mot « gruaux » (*Le Patois du Valromey*).

[p.] 12*1845 janv[ier]*

samedi pour savoir si je le recevrais ; j'avais dit oui. Il me demande un pantalon et 6 brassées d'indienne, mais comme je n'en ai que 5 1/2, je lui donne 5 figues de tabac avec. Il s'en va content.

Toka, enfant baptisé

Toka vient avec son enfant, le frère lui touche les tempes, et dit le principe de son mal est ici. Alors il lui verse sur les tempes de l'eau bien bouchée dans une bouteille étiquetée et prise parmi les fioles de remèdes, et il le baptise ainsi à l'insçu de son père, puis il lui donne un autre remède.

*21 ma[rdi]**Tirarau, porcs*

Tirarau vient me voir en passant, il me dit qu'il vient voir son bled que les porcs de Waiata vont manger, tous les jours, ils traversent la rivière de Katiwa et vont dans le bled.

Tito, Merepeka

J'ai dit samedi à Tito : Les mois se sont écoulés ; que pensez-vous faire ? Il me répond : Oui, ma colère aussi envers toi s'est écoulée. Et il s'en va ; sa femme, Mokoare, et 3 ou 4 autres sont venus dimanche à la messe. Le même soir j'ai dit à Tito : L'on dit que tu veux enlever une fille. Cette affaire est finie, me dit-il. Il croit que je veux parler de la fille de Tauw[h]anga. Je lui dis : C'est une autre, Merepeka. C'est vrai, me répond-il, si elle avait été neutre, mais comme elle sert de pononga à Te Taka alors je ne la prends pas. Et il s'en va. C'est par [13] une politique de leur part qu'ils ont mis cette fille chez Taka comme pononga afin qu'on ne l'enlève pas.

22 me[rcredi]

Des naturels de Waiata viennent de Manganui chercher des pommes de terre. Pene est malade, il reste à la maison.

Hone

Je vais à Ngawakarara pour rappeler Hone à la prière, il me dit que si je n'étais pas allé le rappeler, il ne serait pas revenu quoique je lui eusse fait dire de venir. Il viendra samedi. Te Arahi me dit qu'il a plusieurs pensées, qu'il reprend la prière, et que quand son cœur lui dira de la quitter, il la quittera, et que quand il lui dira de la reprendre, il la reprendra.

M^r Powell

Je dis à Te Ahiterenga que M^r Powell les payera, il n'en croit rien. Personne ne veut se charger de recueillir ses pommes de terre et son bled.
Les naturels de Waiata viennent de Manganui chercher des pommes de terre pour vivre.

*27 l[undi]**départ du p[ère] Forest*

Le p[ère] Forest et le frère Michel accompagnés de Hone et Kaperiere retournent à Kororareka. Je vais les accompagner jusqu'à Tokirikiri.

28 ma[rdi]

Tiperia, Rako, Mohi &^c vont à Manganui. Je vais trouver M^r Duyarr et je porte à Piter de quoi faire un phoque [sic pour foc] à mon boat. M^r Duyarr me dit qu'il ne peut pas obtenir de M^e Duyarr d'aller à la messe.

[p.] 14*1845 février*

Il me donne sa bible protestante, me disant que Peter ne fait que la lire et qu'il ne veut pas qu'il la lise. Il me dit que si M^{gr} voulait bâtir la chapelle sur sa place, il donnerait volontiers un emplacement sur son terrain.

*30 v[endredi]**M^e Ruff*

Je vais avec Matiu chez M^e Ruff, en causant elle me parle de ses enfants. Ils savent bien leur prière me dit-elle. Comme j'ai entendu dire qu'elle va à la chapelle protest[ante], je suis bien aise de savoir si la prière de ses enfants est conforme à la prière catholi[que]. Je fais réciter le pater à ses deux enfants, et je vois qu'ils le récitent comme des protest[ants]. Je le lui fait [sic pour fais] observer, elle va me chercher les principes de lecture sur lequel je trouve ce pater, mais je lui dis : Ce livre est protestant, j'ajoute, j'ai entendu dire que vous êtes allé[e] à la chapelle de M^r Buller. Oui, me dit-elle, je ne puis pas faire autrement, je n'ai personne pour me conduire à la vôtre. Je lui dis que tous les dimanches j'envoie mon waka chez M^r Duyarr, qu'elle pourrait s'y transporter. Mais elle m'observe assez justement que ses deux enfants ne pensent pas y aller. Ils n'ont pas la force. Il vaudrait mieux, lui dis-je, rester chez vous que d'aller à la chapelle protest[ante]. [15]

M^e Ruff

J'ai besoin de prendre l'air, me répond-elle, je suis toujours fermée. C'est bien ; mais au moins si vous allez chez M^r Buller n'entrez pas dans sa chapelle. D'ailleurs, me dit-elle, on ne prêche que de bonnes choses et rien de contraire à la Bible. Cependant, lui dis-je, il y a une différence entre nos 2 religion[s] ; ils enseignent qu'il y a 2 sacrements et nous enseignons qu'il y en a 7. C'est vrai, me répond-elle, j'ai toujours entendu dire qu'il y a 7 sacrements. D'ailleurs, voyez-vous, lui dis-je, vous n'êtes pas dans le cas de juger par vous-même où se trouve la vérité, vous avez le malheur de vivre avec des protestants et c'est pour cela que vous avez ces idées. Sans doute, me répond-elle, mais m'ajoute-t-elle, je n'ai pas abandonné pour cela ma religion, je n'ai pas tourné aux missionnaires. C'est de mon devoir, lui dis-je, de vous avertir que vous n'êtes pas dans la voie de votre salut et qu'il ne vous est pas permis d'aller dans une chapelle protestante.

[il y a ici un vide d'une semaine, Garin n'a rien écrit au sujet de la semaine passée]

*Février**7 v[endredi]*

J'ai attendu pendant une 8^{me} de jours le retour de Kaperiere pour aller avec lui à Kaipara mais comme il ne revient pas, je vais visiter les malades dont on m'a parlé, et je reviendrai pour savoir ce qui est arrivé à Kaperiere, puis je retournerai à Kaipara faire ma visite complète.

[p.] 16*1845 février**voyage à Hukatere*

Nous partons après déjeuner, Pene, Matiu, M^r Piter et moi. Le même jour nous allons coucher à la petite île vis-à-vis Te Waikaikatea. Nous essayons d'entrer dans la rivière pour aller coucher dans la tribu missionnaire de Kaikaitea⁸ [pour Kaikatea ?] mais il n'y a pas assez d'eau. Nous allons coucher sur un point de l'île pour attendre la marée descendante. Nous sommes aveuglés par les moustiques ; après souper et la prière, nous nous couchons,

j'ai beau me couvrir de mon manteau les moustiques pénètrent partout ; ceux-ci de concert avec les puces, m'empêchent de dormir une seule minute.

8 s[amedi]

Vers minuit nous nous levons, la marée descend et nous nous remettons à voguer accompagnés des moustiques qui deviennent de plus en plus rares parce qu'ils ne savent pas suivre le boat. Nous arrivons vers 10 heures du matin à Hukatere. Lorsque je leur annonce que je dois repartir demain, ils me disent que je leur ai dit un mensonge quand je leur ai promis que je reviendrais passer une semaine avec eux. Mais lorsque je leur ai expliqué que je reviendrais sous peu de jours, ils se calment et nous convenons du jour où [17]

baptême

je reviendrai parmi eux pour les instruire. Je baptise l'enfant malade de Manuka et j'en baptise un autre à l'insçu des parents. Cet enfant est malade, il a une tumeur grosse comme une pomme sur la tête. Personne n'ose y toucher, cette tête est tapu,⁹ c'est un dieu qui mange l'enfant. Je gémissais de leur ignorance, je fais chauffer de l'eau, je bassine la croûte formée par une sup[p]uration lente, je perce simplement avec une épingle, et il en sort beaucoup de pus, la tumeur est réduite de beaucoup. Ils s'estiment heureux de ce que je sois venu et que j'aie le courage de panser moi-même cette plaie.

9 d[imanche]

retour de Hukatere

C'est aujourd'hui que je baptise l'enfant de Manuka dont j'ai parlé ci-dessus. Comme je repars aujourd'hui, je donne du tabac pour des courges bouteilles, pour lesquelles j'ai fait le prix hier. Nous repartons pour Mangakahia, car je suis en peine de Kaperiere. Je leur dis que si Kaperiere est revenu de Kororareka, je redescendrai la même semaine chez eux, mais je ne puis rien assurer car il peut se faire que M^{gr} m'écrive d'aller le voir.

[p.] 18

1845 févr[ier]

Nous voguons depuis 10 h. du matin, nous avons un bon vent. Nous arrivons à 8 h. du soir chez M^r Stephen ; où nous faisons cuire notre nourriture. Nous nous remettons en route vers les 10 h. du soir et nous arrivons vers 2 heures après minuit chez M^r Ross. Nous nous arrêtons là pour y attendre le jour car je veux savoir si M^r Ross est arrivé.

10 l[undi]

retour de Kaperiere

Nous couchons sous l'[h]angard et le lendemain matin M^e Ross nous apprend que M^r Ross n'est pas de retour de Kororareka. J'apprends de M^e Lynch que Kaperiere est de retour, j'avais laissé une lettre pour lui, M^r Lynch le gardien de ma maison a dû la lui remettre. M^r Duyarr m'apprend que M^{gr} est de retour de Sydney. M^r Lynch retourne chez lui. Je lui donne 1 pantalon.

11 m[ardi]

Te Wehinga

Te Wehinga vient me voir, et dans l'après-midi je vais voir les naturels, Tirarau &^c qui sont logés près de mon jardin d'en bas. Te Wehinga commence par me dire qu'il a une chose à me dire, et que cette chose est un raruraru pour moi. Je lui dis : Je ne crois pas que j'ai quelque[s] difficultés avec toi. [19]

Te Wehinga

Et plusieurs commencent à me faire la petite guerre. Cherche, me dit-il, dans le ciel sur la terre, en l'air, dans les entrailles de la terre, devant toi, derrière toi, de tous côtés tu trouveras peut-être. Je n'y vois rien, lui réponds-je. Il me fait alors entendre qu'il veut du tabac pour le terrain sur lequel j'habite, à cause de ses tupuna [ancêtres] me dit-il. Lorsque je comprends l'affaire, je lui réponds sur-le-champ et sans doute trop promptement, d'une manière ironique. Ah tena ra ko koe.ⁱ Je te comprends, tu veux aussi avoir du tabac, eh bien vas-en demander à M^{gr} à Kororareka, ce n'est plus mon affaire c'est lui qui a acheté le terrain ; s'il lui plaît de vous donner à tous du tabac pour ce terrain cela dépend de lui, mais pour moi je n'en donne plus ; ou Paikea a parlé faux ou tu parles faux. (J'entends Toka qui dit aux autres à demi-voix, il se souvient). Lorsque Paikea me demanda du tabac pour ce terrain, je lui demandai si cela serait fini par lui et si personne autre ne viendrait me demander, je lui en donnai sur son affirmation, Tirarau qui est ici présent me dit la même chose.

[p.] 20

1845 févr[ier]

Te Wehinga

(C'est vrai, dit Tirarau,). Moi je croyais que la parole d'un chef était vraie ; mais ou Paikea a été faux ou tu es faux toi. C'est assez je ne te donne rien pour cela (je me retire). Je me reproche après cet entretien de lui avoir dit ironiquement tena ra ko koe. Je l'ai dit sans réflexion et parce que je l'avais entendu dire en pareil [sic] occasion à un Européen, cette parole m'est échappée sans que j'y aie réfléchi. Tirarau n'a pas paru me contrarier dans cette circonstance.

Tirarau

Tirarau aujourd'hui me presse de lui donner une houe pour 1 boisseau de bled, pour moi j'en demande deux et je leur montre que ce n'est pas au-dessus du prix ordinaire. M^r Buller donne 20 figues p[ou]r un boisseau or 20 fig[ues] ne reviennent pas à un s[c]helling en sorte qu'en demandant 2 boisseaux pour une houe qui coûte plus de 2 sh[illings] je ne crois pas être injuste. Il refuse, je le revois, il m'en parle encore, je refuse. Le soir il vient me demander du thé pour sa femme. Je l'appelle lui-même à venir [21] souper avec moi ; et alors il me dit : Tu ne me dis pas de te donner un 1 boisseau 1/2. Alors j'y consens et lui dis que je n'apporterai plus de houe si on ne me paye pas leur valeur.

M^r Ross

M^r Ross arrive de Kororareka et me remet une lettre renfermant le mandement de Carême et l'invitation de me rendre le plutôt possible à Kororareka. M^{gr} me dit de faire avec M^r Ross le plan d'une chapelle longue de 40 pieds, sur 20 de large et 14 de haut et de lui porter ce plan, sans prendre aucun engagement avec lui.

12 me[rcredi]

3 Européens viennent en boat pour voir les pierres minérales du haut de la rivière.

wakarite

M^r Ross vient pour faire le plan de la chapelle. Je suis allé ce matin à Ngawakarara pour faire le wakarite des pikau que je veux faire apporter de Kororareka. Je leur rappelle que je leur ai promis qu'une fois je leur donnerai[s] un haut prix et qu'une autrefois je leur donnerais un bas prix quand ils iraient en bon nombre chercher des pikau, mais je leur dis : Je crois que cela sera un sujet de trouble. Je leur demande donc :

[p.] 22

1845 févr[ier]

ⁱ Forme commune de salutation maorie.

wakarite

Quel est le prix haut et quel est le prix bas ? Le prix haut dit Mohi est une couverture. C'est vrai, lui dis-je, c'est un prix haut, et quel est le prix bas ? C'est, dit-il, 4 livres de tabac. Je lui réponds que c'est le prix moyen, cela que je donne toutes les fois quand il va peu de naturels ; je lui dis donc : Le prix élevé selon moi est 6 livres de tabac et le prix bas c'est 2 livres. Il n'y a que Hone qui m'approuve ; tous les autres disent : Tu ne trouveras personne qui veuille y aller à ce prix. Eh bien abandonnons ce ritenga. Je leur propose d'augmenter le prix des pikau durs c.-à-d. les caisses ou boîtes. Ils ne me répondent pas beaucoup à cela, ils reviennent au 1^{er} ritenga, ils me demandent des couvertures disant que c'était le ritenga de M^{gr}. Je leur dis que les taonga appartiennent à M^{gr} et qu'il peut les leur distribuer, mais que pour moi je les reçois de lui et je crains qu'il ne se fâche contre moi. C'est bon, me disent-ils, nous nous en rapportons à ce que Karawai et Romana décideront ; nous ne voulons pas te faire de la peine à ce sujet.

Ce soir Waiata arrive avec ses naturels, il me dit : Tiens voilà ceux qu'il te faut mener. Il m'en compte 7 à 8. Je lui dis : J'ai promis d'en prendre 5 en haut et 5 en bas, cela me suffit. Il faut qu'il y en ait beaucoup, me dit-il. C'est bien lui dis-je, je trouve que 10, c'est beaucoup. Prends ces 2, [23]

wakarite, dispute

me dit-il, en me nommant Iréné et Tapua¹⁰ 2 enfants. Oui, lui dis-je ironiquement, et je porterai Iréné avec son pikau, car l'autre fois je portai une partie du pikau de Wata. Prends mon fils, me dit Waiata. Mais c'est un enfant, à peine peut-il porter son corps. Prends mon enfant, reprend-il 3 ou 4 fois de suite d'un ton impérieux et sentant la menace. Pourquoi, lui dis-je, fais-tu ainsi des instances quand tu vois que cela ne me va pas ? Alors arrive Tohu le père de Tapua, tu ne veux pas prendre le mien ? — C'est un enfant — Oui ? Les grands pliaient sous son [sic] pikau autrefois, je lui réponds, le pikau qu'il peut porter n'est pas égal à celui d'un grand. Prends ces 2 là reprend Waiata. Non, leur dis-je encore. Je vais être mauvais envers toi, si tu ne veux pas. Sois [sic], lui dis-je, je veux bien ; eh bien, je dis que personne n'aille porter les pikau, qu'on reste ; soit lui dis-je, je veux bien, je ne tiens pas à ce qu'on vienne, moi j'irai tout seul. Tu es dur me dit Waiata. Oui, réponds-je, j'ai été trop bon avec vous c'est pourquoi vous êtes mauvais, eh bien à présent je veux être mauvais afin que vous soyez bons, autrefois j'ai été très-coulant et trop coulant dernièrement pour la fence j'ai été tout à fait

[p.] 24

1845 février

wakarite

coulant, mais à présent je prends une autre manière. — Prends mon enfant. Mais, lui dis-je, tu ne connais pas mes affaires, tu ne peux pas les régler c'est à moi. Vos pensées n'entrent pas dans les miennes. Eh bien laisse aller mon enfant seulement pour aller avec les autres. S'il en est ainsi je le veux bien, je ne m'y oppose pas, mais pour lui promettre un pikau je ne le promets pas. C'est bien, me dit-il, avec beaucoup de douceur, si tu m'avais ainsi parlé dès le commencem[en]t, je ne me serais pas fâché, mais ajoute-t-il, s'il y a quelque chose encore à porter donne-[le]-lui. Je le veux encore, mais il ne recevra qu'une partie du prix parce que je ne l'appelle pas. Laisse aussi aller Tapua. Je le veux encore aux mêmes conditions. Il te faut prendre le grand waka de Rako. À quelles conditions ? lui dis-je. — 3 livres de tabac. C'est trop, lui dis-je, car je n'en donne jamais qu'une à Ruku pour son waka. — Oh donne-m'en 3. Mais Ruku m'en demandera 3. Il me parle avec douceur, à la fin je lui dis : Je t'en donne 2 et s'il y a quelque chose à faire porter à Iréné, je lui donnerai une chemise. Il convient de cela en me disant qu'il est coulant avec moi. Je [25]

13 j[eudi]

départ p[ou]r Kororareka

Je [sic] pars avec 12 naturels et mes 2 boys et moi, 15 en tout, à la pointe du jour dans le waka de Rako.

15 s[amedi]

navire de guerre

Nous arrivons à Kororareka avec le waka de Ruku, le même jour arrive un navire de guerre anglais.¹¹

16 d[imanche]

L'ingénieur du navire de guerre demande au magistrat de la ville : Combien avez-vous de constable [agent de l'ordre] ?— 10 — Eh bien que demain matin à 5 heures ils soient au mât de pavillon pour travailler sinon, on suspend leur paye.

17 l[undi]

fortification

Les gens du navire de guerre aidé[s] des constables travaillent à élever une fortification, en planches ; toutes les pièces ont été préparées d'avance, les uns érigent ces pièces, les autres piochent tout autour pour faire un talus. On élèvera le mât demain ou après-demain. Pour moi je fais mes pikaus. Sur le soir Hone Heke fait annoncer qu'il viendra pendant la nuit. L'allarme [sic] se répand de part et d'autre. M^r le Baron T[h]ierry¹² nous raconte que les naturels d'Hokianga lui ont dit à lui-même que s'il y a un seul naturel de Hone Heke de tué, les naturels

[p.] 26

1845 févr[ier]

troubles de Kororareka

d'Hokianga et de Wangaroa se mettront tous du parti de Hone Heke et qu'ils iront tuer et piller les Européens de tous côtés, ils lui ont même dit comment, ils mettraient le feu à sa maison et comment ils l'égorgeraient. M^r le Baron allarmé [sic] écrit une lettre à sa femme et à ses enfants de tout abandonner à Hokianga et de se hâter de le rejoindre à Kororareka. L'on dit : le drapeau sera bien en sûreté mais les citoyens dans la ville n'auront point de sûreté : ils seront à la merci des naturels. Je dis à M^{gr} qu'il serait prudent pour moi de partir ce soir même car si Hone Heke vient dans cette nuit, demain il peut se faire qu'il soit défendu de traverser la baie en boat ou waka. M^{gr} m'approuve fort et je hâte mes affaires. Nous partons le même soir vers les 11 heures. Nous arrivons chez Ruku vers les 3 heures.

18 m[ardi]

retour

Il pleut ce matin, nous nous levons tard. Lorsque la pluie cesse vers les 10 heures nous partons mais le temps menace, bientôt nous entendons le tonnerre, déjà nous sommes à un pa de missionnaires, nous le traversons. On nous dit que nous allons être mouillés, nous espérons que non, nous avons dépassé de 40 à 50 pas. On nous fait des instances [27]

pluie

pour nous engager à rester, il tombe quelques gouttes, je consens volontiers. Nous sommes heureux de cette circonstance, car un quart d'heure après, il arrive une pluie des plus fortes et des plus longues qu'on aie [sic pour ait] vue depuis plusieurs mois. Nos pikau sont à l'abri. Je remercie la providence, car si nous nous étions trouvés en route, je pouvais éprouver une grande perte, et peut-être nos santés [sic] en auraient souffert.

19 me[rcredi]

Nous nous remettons en route à la pointe du jour, nous allons coucher à Purua.

20 j[eudi]

arrivée

Nous arrivons au haut de la rivière. Lorsque nous entrons dans le waka, mes naturels se revêtent tous à part 3 de leurs chemises neuves, et se mettent à ramer avec courage aux accords de leurs chants maoris ; cela présente un joli coup d'œil. Nous arrivons à mon établissement.

21 v[endredi]

M^r Duyher

M^r Duyher [Dwyer] vient me proposer de faire scier le bois pour la chapelle, à 5 shellings les 100 pieds, et il promet de donner 2 pounds et demi en souscription. Je ne conclus rien mais je lui dis que je veux auparavant parler avec M^r Ross et M^r Ruff.

22 s[amedi]

Je vais chez M^r Ross. Je lui dis que je trouve à meilleur marché que le sien, il me dit

[p.] 28

1845 févr[ier]

M^r Ruff

qu'il me donnera au même prix que les autres quelque bas qu'il puisse être. Je lui dis, sans bien réfléchir que comme M^{gr} lui a parlé en premier lieu, c'est lui qui aura la préférence, mais qu'il faut que je parle aussi à M^r Ruff car il avait aussi dans le temps demandé à scier les bois pour la chapelle. J'y vais, je règle les comptes et quand je lui dis que je vais retenir un shelling par 100 pieds comme il l'a promis, il me répond que ce n'est que pour la chapelle qu'il l'a promis. Je lui dis : J'ai entre mains un billet signé par vous où vous promettez simplement de donner 1 shelling par 100 pieds pour votre coopération à la chapelle ; ces lignes sont écrites à la suite de la convention faite pour bâtir la maison et j'ai toujours compris que vous aviez dit que vous donneriez un shelling par 100 pieds sur les bois que vous avez scié[s] pour la maison. Non, dit-il, ce n'est que sur les bois de la chapelle si je les scie. C'est bon, lui dis-je, je préfère plutôt vous les donner que d'avoir des difficultés avec vous. Puis il me dit qu'on lui a promis de lui faire scier les bois de la chapelle. Je lui dis qu'on les [29] fera scier à celui qui demandera le moins. Si quelqu'un, me répond-il, vous offre à 3 shellings, je les scie à ce prix. Je le quitte.

M^r Ross

Je reviens et M^r Ross m'appelle, il me presse d'aller à terre pour lui parler ; jamais il n'a été plus poli envers moi (l'intérêt fait faire beaucoup de choses et rend bien sage (en apparence)). Ce matin quand j'ai passé chez lui, on m'a servi le thé, le lait, le sucre blanc, du pain, du porc, du pie [tourte] aux pêches, du beurre ; et à mon retour de chez M^r Ruff, M^r Ross m'appelle, il me dit si j'ai des carottes [sic]. Je lui dis qu'elles sont bien petites, alors il va m'en chercher un panier de belles, il m'offre des choux, il m'introduit chez lui. M^e m'offre du vin blanc exquis, une rôtie de beurre, elle me dit : J'irai à la messe demain. C'est bien, lui réponds-je. Son mari dit : La marée sera contraire. — Mais j'y irai de nuit par la marée montante. Quel zèle ! Dieu veuille qu'il soit sincère.

23 d[imanche]

La pluie arrête plusieurs personnes, je fixe mon voyage à Kaipara pour mardi.

24 l[undi]

Il pleut encore.

25 *ma[rdi]*

La pluie est plus forte. La rivière grossit.

[p.] 30

1845 *févr[ier]*

26 *me[rcredi]*

La rivière est encore plus forte qu'hier, le soir, le temps paraît se rétablir, je me dispose à partir mais je vois qu'il est trop tard bien que je faisⁱ car la pluie redouble, la rivière a encore grossi considérablement et le temps est encore à la pluie.

27 *j[eudi]*

crue d'eau

La rivière augmente toujours ; il y a longtemps qu'on a pas vu la rivière si haute. Je vais regarder par hasard le jardin d'en bas et je vois que le fossé qu'on a fait pour servir à l'écoulement des eaux sert maintenant de canal par lequel l'eau de la rivière entre avec force dans le jardin ; j'intercepte le cours avec de la bruyère ; je fais aussitôt ramasser les pois, les choux et tout ce qui peut se manger, car il se peut que tout soit entraîné. L'eau augmente à vue d'œil. Le chemin que j'ai fait faire pour aller chercher de l'eau en été pour arroser, sert aussi d'un second canal par lequel l'eau se précipite et entre par la porte, ce soir le jardin est plein d'eau, je pense qu'il y a du ravage de causé ; je vois 2 ou 3 maisons entraînées par le courant qui s'est établi sur les bords de la rivière couverts d'eau à présent. Les naturels ont délogé et transporté leurs [31] provisions dans des lieux sûrs. L'étranger qui loge au Pa a déménagé et démoli sa maison de peur de voir les planches entraînées. Je me prépare à partir demain.

28 *v[endredi]*

départ p[ou]r Kaipara

Ce matin la rivière a diminué un peu, le vent a changé, le temps est au beau, je fais porter mes effets dans le boat pour partir, nous serons rapidement en bas de la rivière. Je vais voir la femme de Waiata. L'enflure de sa cuisse va mieux.

Waiata

Je vais en boat jusqu'à la porte de mon ancienne habitation à Katiwa ; Waiata a quitté cette maison, et en a bâtie [sic] une autre à la place de celle de Himi plus élevée.

M^r Linch

De là, je vais chez M^r Linch. J'aborde au milieu d'un champ de bled près de la maison, M^r Linch me dit que son boat a été entraîné hier, M^e Linch a crié toute la nuit de frayeur, elle pensait que l'eau viendrait jusqu'à sa maison. Je la rassure. Je donne mes ordres à M^r Linch afin qu'il aille dès que les eaux seront plus basses rester à ma maison pendant mon absence. Avant d'aborder chez lui, j'ai abordé chez M^r Duyher près de sa maison.

[p.] 32

1845 *févr[ier]*

Je lui ai porté mes cannes [sic] et mes petits dindesⁱⁱ afin qu'il en prît soin jusqu'à ce que M^r Linch aille chez moi. Mais 4 cannes s'envolent dans la rivière, le courant les entraîne, elles vont sur le champ opposé.

ⁱ Alors que l'on s'attendrait plutôt à « fasse » ici, Garin a écrit « fais » et a peut-être eu l'intention de compléter ou modifier cette phrase ultérieurement.

ⁱⁱ Au dix-neuvième siècle « dindes » pour « dindon » était masculin (*Gones de Lyon*).

M^r Ross, M^r Ruff, M^r Trueman

J'aborde à la porte de la maison de travail de M^r Ross. Je demande où est M^r Trueman, on l'envoie chercher, il vient et me dit qu'il m'offre toujours le même prix c.-à-d. 4 s[hillings] 6 pences [sic], pour le sciage des bois de la chapelle. Je lui dis : Je veux auparavant reparler à M^r Ruff, car je lui ai promis de lui reparler. M^r Trueman me dit : Eh bien, vous me trouverez plus bas chez M^r Babe. J'aborde chez M^r Ruff, vers sa scie ; je lui dis : Je trouve pour 4 s[hillings] 6 pence et il me répète avec surprise : 4 s[hillings] 6 p[ence] ! let him saw them ; faites-les lui scier, me répond-il, je souhaite qu'il les scie bien. Et il s'en retourne à son travail. Je donne 3 brassées d'indienne à M^e Ruff, en récompense de ce qu'elle m'a lavé mon linge assez longtemps. Ils ne se fâchent pas contre moi, du moins en ma présence. Je les quitte et je vais chez M^r Babe où je trouve M^r Trueman et M^r Ross. [33]

sciage

Je passe les conventions ; je lui donne la commission de scier mille pieds pour faire doubler ma maison. J'interprète en cela les intentions de M^{gr} autant que je puisse me rappeler. Sa Grandeur m'a dit, lorsque j'étais à Kororareka qu'il fallait que cette maison fût doublée ; mais il ne m'a pas dit de le faire faire à présent, mais comme le sciage est à présent à si bas prix et qu'il peut augmenter sous peu, car un Européen est allé à Auckland porter des pierres de mine de la rivière.¹³ S'il en revient pour exploiter cette mine, cela attirera des Européens dans la rivière et les bois augmenteront de prix. Je ferai savoir au plutôt à M^{gr} ce que j'ai fait. On nous fait déjeuner, et nous repartons.

Te Wehinga

J'aborde chez Te Wehinga, ce chef à qui dernièrement j'ai répondu de manière à le blesser un peu. Je suis bien aise de savoir s'il est indisposé contre moi. Il me reçoit très-bien comme auparavant, il me demande si j'ai des pêches, je lui en donne une dizaine qu'il mange avec plaisir, lorsque je suis sur le point de le quitter, il m'en

[p.] 34

1845 févr[ier]

Te Wehinga

demande encore quelques-unes, je lui en donne. Il m'a fait donner quelques kumaras ; je lui laisse une figue de tabac. Nous sommes 2, me dit-il, cette figue ne fera pas pour nous deux. Je lui dis : Nous venons de manger à présent, nous n'avons qu'un panier et nous étions 4, et cependant nous avons été rassasiés. Je lui donne une seconde figue et je lui dis : J'aime à te faire présent d'une ou deux figues de tabac, mais quand tu m'en as demandé en paiement de ma terre, je te l'ai refusé parce que je voyais que cela n'était pas juste. Tu as raison, me dit-il, c'est bien, je me réserve seulement d'en demander à l'Évêque quand j'irai à Kororareka. Mais, lui dis-je, cette terre n'appartient qu'à Paikea, il m'a dit que personne autre me demanderait. Mes ancêtres, me dit-il, l'ont possédée. Oui, lui réponds-je, mais elle a passé à d'autres et les ancêtres ont perdu le droit qu'ils y avaient ; si l'on devait payer ce qu'on achète pour tous les ancêtres qui ont possédé, on en finirait pas. C'est vrai, me dit-il. Je le quitte. Il est presque nuit, nous abordons chez M^r [35]

M^r Stephen

Stephen. Il est parti ce matin pour Auckland, je vais demander à sa dame qu'elle veuille bien nous permettre de coucher dans la maison maori qui est sur le bord de la rivière sur son terrain. Elle me [le] permet, mais elle me parle si vite et me dit tant de chose[s] que je ne trouve pas convenablement la place pour lui souhaiter le bon soir et me retirer ; j'écoute avec patience, je saisis quelques intervalles pour lui dire good by[e] [au revoir], je lui fais ce salut, peut-être 3 ou 4 fois, à moitié tourné vers la porte, sans pouvoir m'en aller car après mon salut elle continue de parler ; enfin en dernier lieu dans un petit intervalle, je lui dis encore good by[e] et en même temps je la quitte, alors elle me répond good by[e].

Parore

J'apprends que Parore est tout près de là, à 3 ou 4 minutes de distance, nous y allons avec le boat. Parore n'y est pas, seulement j'y trouve sa femme qui me reçoit très-bien. Nous y soupçons, ensuite je demande si on veut bien nous laisser faire notre prière, la femme de Parore me répond que oui. Je vais faire, me dit-elle, une petite prière et vous ferez ensuite la vôtre. Ils font la leur. Ils lisent le dernier chapitre de s[ain]t Jean : foris canes...

[p.] 36

1845 févr[er] mars

et idolorum cultores.ⁱ Lorsqu'à notre tour nous faisons notre prière, je m'adresse à tous en leur disant : J'ai entendu ce passage... mais il ne suffit pas de lire les paroles de l'Écriture, il faut encore les comprendre, or voici le sens de ce passage. Alors je le leur explique en parlant de Moïse dans la terre d'Égypte et dans le désert &^c... La prière finie, la reine m'offre son lit, c'est un bois de lit fait par les Européens, les couvertures, les draps, le matelat et la paillasse, se réduisent à une simple et jolie couverture étendue sur les planches de ce bois de lit. Sans les puces j'aurais bien dormi.

Mars

1^{er} s[amedi]

Hukatere

Nous nous éveillons avant jour, nous rencontrons Pauro qui revient d'Oropawa, il nous donne des poissons. Il confirme ce que m'a dit Te Wehinga et un naturel qui est revenu hier d'Auckland que Mate est avec tout son peuple à Auckland à faire un pa pour se battre avec Waikato. Nous descendons avec la marée descendante et nous arrivons avant midi en face de Hukatere. Nous dînons en attendant que la marée monte, puis après dîner nous traversons. Nous arrivons chez Manuka, une femme nous dit : Ils sont tous partis à la pêche des anguilles [37] bien loin. Eh bien, dis-je, allons à Oruawaro et en revenant nous viendrons ici. Il n'y a personne à Oruawaro nous dit cette femme, ils sont tous à Auckland mais Manuka reviendra peut-être aujourd'hui ou demain ou après-demain. Nous débarquons et nous attendons Manuka. Nous trouvons une 6^{ne} de femmes qui viennent toutes à la prière, avec un homme qui a mal au pied. On m'apprend qu'un naturel à qui j'ai fait boire du laudanum a été parfaitement rétabli aussitôt après le remède, que l'enfant aussi qui avait mal à la tête et que j'ai soigné est aussi guéri, que l'enfant de Manuka que j'ai baptisé est aussi guéri, j'en bénis la providence.

2 d[imanche]

Je dis la s[ain]te messe. Après la messe je vais voir un homme qu'on me dit avoir mal au dos, il est dans un kainga à une heure environ de distance, il faut aller dans la boue de la marée basse, j'y vais, et je trouve un homme bien portant. Il nous fait manger des pommes de terre. Il m'apprend que Paikea vient de quitter la prière des missionnaires, parce que Te Pura leur ministre, a donné au catéchiste maori une couverture en paiement de son travail à instruire.

[p.] 38

1845 mars

l[undi] 3

cloche, ardoises

ⁱ « Dehors les chiens, les enchanteurs, les impudiques, les meurtriers, les idolâtres, et quiconque aime et pratique le mensonge », Apocalypse de St Jean 22 : 15.

C'est aujourd'hui ou demain, c'est après-demain dit-on, que Manuka reviendra. Ce soir comme je vois que le vent s'abaisse, j'annonce que demain nous partons pour Oruawaro, que je préfère en repassant demeurer quelques jours de plus lorsque Manuka sera revenu, on approuve mon idée. Je laisse une cloche et 2 ardoises pour le kainga de Manuka, mais Kaperiere me rappelant que j'ai déjà donné 2 ardoises à Manuka lorsqu'il vint me voir, j'en reprends une, et j'en donnerai une de plus à une autre tribu qui n'en a encore point reçu. Une des femmes de Paikaea vient me demander un remède p[ou]r une grosseur qui lui est venue sur le cou, cette grosseur est dure, je fais un cataplasme de pain avec des oignons et je le lui applique.

m[ardi] 4

je vais à Oruawaro

Le vent s'est élevé durant la nuit, je consulte M^r Peter, il me dit qu'on peut aller. J'appelle mes naturels, ils font difficulté. J'insiste et nous partons, nous arrivons à Oruawaro à la nuit tombante car nous nous sommes arrêtés sur une des rives d'Otamatea, pour attendre la marée montante, nous recueillons des pétrifications. Ce sont des morceaux de bois qu'on prendrait pour du bois, mais c'est de la pierre, on s'en sert pour aiguiser les rasoirs.¹ Je trouve les naturels d'Oruawaro dans de bonnes dispositions. Ils ont fait des progrès [39] dans la prière. Je couche le soir dans un kainga où il n'y a qu'une 6^{ne} de naturels, on me dit que demain j'irai chez les autres où se trouve Mohi.¹⁴

m[ercredi] 5

Ce matin après la prière, nous allons chez les autres à une petite demi-heure de distance ; là je trouve toute la tribu de Te Korohunga. Ils me disent qu'ils sont prêts de partir pour Auckland et me disent que nous partirons tous ensemble. Mohi me dit qu'il a été baptisé trop précipitamment, qu'il était encore trop nouveau dans la prière, et les autres s'autorisent de cela pour ne pas se presser à se faire baptiser. D'ailleurs ils sont en guerre avec les naturels de Waikato, et ils ne se feront pas baptiser avant que la paix soit faite.

j[eu]di 6

On me dit que demain s'il fait beau nous partirons tous ; ils me font écrire plusieurs lettres, je suis le porteur de quelques-unes. Ils arrangent leurs embarquations [sic] pour mettre leurs porcs en sûreté, afin qu'ils ne chavirent pas en allant dans la baie. Pour toi, me disent-ils, tu ne crains rien, tu as un boat. Ce soir vers les 9 ou 10 heures arrive un naturel.

[p.] 40

1845 mars

Il pleut, ils le reçoivent avec beaucoup de civilité selon leurs usages ; il est d'Okaro. Il m'annonce que Manuka est de retour chez lui depuis mercredi. Le vent augmente.

v[endredi] 7

guerre de Waikato

Ce matin le vent est trop fort. Nous restons. Dans ce moment Mate est au haut de la rivière Kaipara, il bâtit avec ses naturels un pa pour la guerre. Le sujet de cette guerre est une femme, la mère de cette femme est ici à Oruawaro, son père est de Waikato. Les uns, c.-à-d. les tribus de Kaipara appelés Ngatiwatiwa [Ngati Whatua], retiennent cette femme et refusent de la donner à ceux de Waikato qui la redemandent. Cette femme est née chez les Ngatiwatiwa, mais sa tribu s'étant éteinte, elle passa à Waikato, son frère aîné, je crois, l'est allé[e] chercher et l'a amenée à Kaipara. Ceux de Waikato la redemandent et ceux de Kaipara disent qu'ils ont droit de la garder car elle est née dans ces tribus et sa mère est de

ⁱ Wade remarque de similaires formations sur les plages de Manganui au sud d'Hokianga (*A Journey in the Northern Island of New Zealand*, p. 55).

ces tribus ici.¹⁵ Plusieurs cour[r]iers sont venus la demander, en différentes fois. On a refusé durement. Les cour[r]iers ont insisté, ils ont dit : Vous êtes durs, nous serons durs ; ... Pakeke ?ⁱ — Pakeke — Pakeke ? — Pakeke — Pakeke ? — Pakeke. [41]

guerre de Waikato

Ceux de Waikato bâtissent aussi un pa. Il paraît que si la guerre a lieu elle n'aura guères lieu que dans un ou 2 mois. Ceux de Waikato viendront selon les usages des naturels ravager les travaux des Ngatiwatiwa, et tuer leurs porcs, si ceux-ci, tirent des coups de fusil, alors la guerre aura lieu et sera sérieuse. Un naturel me dit que la guerre de Oruru¹⁶ n'est rien en comparaison, car si l'on se bat, Mate appellera à lui toutes les tribus, de Mangakahia, d'Hokianga, deⁱⁱ la Baie des Iles... Rotorua qui est le plus nombreux des peuples sera aussi pour eux. Waikato est très-nombreux, mais il est inférieur à Rotorua. Ce matin j'ai crû entendre les naturels dire, qu'on ne se tuerait probablement pas ; car les uns excitent les autres à tirer les premiers, de même les autres de leur côté excitent leurs ennemis à tirer les premiers ; mais personne n'osera commencer.

s[amedi] 8ⁱⁱⁱ

d[imanche] 9

Nous préparons une place p[ou]r dire la s[ain]te messe. La voile sert de fonds et de dais et garantit du vent, une couverture de chaque côté me mettent encore mieux à l'abri. Ma natte me sert de tapis. J'espérais baptiser des enfants, car ils m'avaient promis qu'à mon retour, ils

[p.] 42

1845 mars

me donneraient les autres enfants à baptiser, mais ils me disent qu'ils ont reçu des noms par des missionnaires et qu'ils craignent que les missionnaires ne se fâchent c.-à-d. qu'ils ont décidé d'en donner une partie aux missionn[aires] et l'autre à l'Évêque catholiqu[ue].

l[undi] 10

baptême

Je donne le s[ain]t baptême à une femme malade. Elle reçoit le nom de Maria. On me dit de le donner aussi à une vieille femme, mais je la trouve tout à fait trop ignorante, ne sachant encore aucune prière, n'en ayant jamais fait, elle commence seulement ; d'ailleurs elle n'est pas très-vieille, elle se porte bien, je pense la baptiser à mon retour. — Si cependant j'ai le temps de l'instruire avant de partir, je la baptiserai —

ma[r]di 11

vent attribué au dieu maori

Depuis une huitaine de jours les naturels attendent un vent favorable pour aller vendre leurs porcs à Auckland, mais le vent est toujours très-fort. Ils attribuent ce vent au dieu maori ; on a tué un chien dans un kainga maori et c'est à cause de cela que le dieu est irrité et fait souffler le vent. Ne mets pas à la voile, me disent-ils, par ce vent c'est très-dangereux. Le chef va à une journée d'ici et il recommande bien à ses naturels de ne pas me laisser partir jusqu'à ce que le calme soit bien vu, parce que, dit-il, [43] si on me laisse partir et si je viens à chavirer, les naturels de ma rivière demanderont un prix pour leurs enfants qui se trouvent dans mon boat, et ils demanderont ce prix à ceux qui m'auront laissé partir.

ⁱ « Obstiné ».

ⁱⁱ « Kororarika [sic] » *suppr.*

ⁱⁱⁱ Aucune entrée pour cette date dans le ms.

me[rcredi] 12

Le vent s'apaise considérablement ce soir. J'espère que nous partirons demain. Nous allons nous coucher, et pendant la nuit, le calme est si grand, que je dis au chef, je veux partir. Non, me dit-il, dors. Je crains de le contrarier et de le faire fâcher car il m'a dit qu'il faut bien voir le calme.

*j[eudi] 13**départ d'Oruawaro*

Nous nous levons, le calme est toujours grand. Nous nous apprêtons pour le départ, et lorsque nous avons déjeuné, nous montons dans le boat. Les naturels me donnent 3 paniers de pommes de terre, ils me disent que ce n'est pas un marché qu'ils veulent faire, c'est afin que nous ayons de quoi vivre en route. Ils me demandent 2 paniers de pommes de terre de Mangakahia pour semence[s]. Je les leur donne et en quittant les naturels, je laisse 5 figes de tabac au chef. Nous venons à Waikeri,¹⁷ le vent s'est élevé. Nous attendons à demain. Pendant ce temps-là, les naturels vont

[p.] 44*1845 mars**érection d'une croix*

à la pêche des anguilles pour avoir des amorces afin de prendre de gros poissons à la ligne, ils en prennent 5. Pour moi, je cherche à faire une grande croix pour la fixer au-dessus d'une pointe très-élevée de terre, mais je réfléchis que les missionnaires anglais pourraient quelquefois en être offusqués, et nous chercher des querelles. Je me contente d'en faire une petite, cela n'entraînera aucune difficulté. Mais mon grand naturel Pene voyant ma croix me dit : Celle-la est trop petite ; il y en faut faire une grande. Je lui dis : Eh bien, fais-la toi-même. Comme c'est un naturel, il n'y a pas de difficulté, il se met au devoir et prend des bois travaillés qui ont été jeté[s] par la mer sur cette côte. Il l'a bientôt faite. Je cloue le croison [pour croisillon]. Pendant qu'il fait sa croix, je dis mon bréviaire, je récite l'office de la compassion de la s[ain]te Vierge qui se trouve demain vendredi. Lorsque la croix est faite, Pene appelle M^r Piter et mes 2 naturels, ils la montent eux-mêmes sur la colline. Kaperiere a fait la fosse et nous nous aidons tous à l'élever. Enfin elle est droite, j'avais commencé d'écrire quelques mots **[45]**

croix

mais réfléchissant encore que les protest[ants] pourraient me faire des difficultés, je fais écrire par Kaperiere ces mots qui se trouvent dans un de nos waiata : tirohia te ripeka ko te utu mo te hara.ⁱ Si les missionnaires sont conséquents, ils n'effaceront pas ces mots et ils ne mettront pas la croix à bas, car on dit ces mots dans leurs hymnes ; ka tirohia te ripeka.ⁱⁱ S'ils effacent cet écrit, on peut leur dire d'effacer aussi ces mots de leurs livres et s'ils renversent la croix, on peut leur demander aussi où il faut regarder la croix puisque dans leurs livres : ka tirohia te ripeka et qu'ils renversent la croix après avoir érigé la croix. 2 d'entr'eux vont pêcher à la ligne, ils prennent 4 gros poissons, (tamure).ⁱⁱⁱ

*v[endredi] 14**départ de Waikeri*

ⁱ « Regarde la croix, c'est le prix [de la rémission] des péchés ». Cette phrase se réfère au texte du catéchisme catholique : 'Ko te ara o te Ripeka', *Ako Marama*, 1847, p. 481.

ⁱⁱ « La croix est regardée ». Le sens de la fin de la phrase n'est pas très clair.

ⁱⁱⁱ « Tamure » ou « karati » (*Chrysophrys (Pagrosomus auratus)* : poisson rose tacheté de bleu, à chair fine apparenté à la dorade (E. Jones et M. Pawliez, *Dictionnaire néo-zélandais/français*).

Ce matin nous nous levons au point du jour et nous mettons à la rame. Le vent souffle un peu, nous sommes inquiets, nous allons toujours, nous arrivons au passage difficile, nous voyons quelques grosses vagues, mais le vent s'apaise et nous

[p.] 46

1845 mars

guerre

arrivons paisiblement à Okaka où nous déjeunons avec de nos poissons. Nous enterrons 3 paniers de pommes de terre pour notre retour. Nous arrivons à Omokoiti. Nous trouvons là 7 waka qui vont porter des provisions aux naturels qui sont au pa de Mate, dans la rivière de Kaipara. C'est Paikea et Manukau qui sont dans ces wakas, les naturels portent de la poudre, des fusils, des femmes font le tangi. C'est un véritable appareil de guerre, un naturel me dit que c'est aujourd'hui ou demain, ou après-demain qu'on saura si l'on se battra. Nous suivons les wakas dans la rivière de Kaipara. Nous arrivons peu de temps après les waka, les naturels font des décharges de fusil à l'arrivée des waka, ils poussent leurs cris de guerre en réjouissance, ils feignent la guerre.¹

présent

Ensuite ils se font des présents mutuels. Les arrivants mettent des anguilles en paquets, de 6, de 10, de 15 anguilles plus ou moins par paquets, puis le bataillon composé de 20 à 30 naturels, portant dans leur main le paquet d'anguille[s] s'avance en poussant des cris de joie, avec des paroles à la louange de ceux du pa [47] (cris de joie pour eux mais qui pour des étrangers ressemblent à des cris de guerre). Un chef précède le bataillon, il profère quelques paroles en se retournant contre ceux qui le suivent et gesticule avec la main qui porte les anguilles en l'élevant en l'air, tous à son exemple gesticulent et poussent des cris en 2 différentes fois, étant parvenus près des naturels du pa, le premier dépose sans rien dire ses anguilles par terre et se retire en silence sans même regarder ceux à qui le présent est offert. Tous les déposent ainsi successivement et s'en reviennent en silence.

retour du présent

Un quart d'heure après on entend des cris semblables à ceux qui venaient d'être entendus, c'était[en]t les naturels du pa qui apportaient chacun un panier de kumaras fumant et surmonté d'anguilles pour kinaki. Ils les déposent et se retirent. Un des naturels de Paikea, Manuka s'avance et fait la distribution des paniers. J'en reçois un et nous nous régalons ; quelque temps après on entend encore des cris. Ce sont les naturels du pa qui reviennent encore, ils apportent un présent de tabac. Le premier jette par terre 5 à 6 figes,

[p.] 48

1845 mars

le second en jette davantage, un autre en jette 3 ou 4 livres, tous successivement jettent sans rien dire leur présent et se retirent ; quelque temps après Manuka fait la distribution. J'en reçois pour ma part 7 figes. J'en donne une grosse à M^r Piter et 2 à chacun des naturels de mon boat.

Mate

J'apprends que Mate n'est pas ici, il arrivera aujourd'hui ou demain.

¹ La lisibilité des pages 46 à 52 contraste singulièrement avec le reste du manuscrit et donne l'impression que Garin était à cours d'encre. Éloigné de tout centre de réapprovisionnement, il est possible qu'il ait cherché à économiser son encre en utilisant le jus de l'arbre tutu. Dans une lettre adressée à Annie Marsden et datée du 16 juin 1864, Garin en recommande l'utilisation : « She had promised a long letter. I wait for it. Has she got no ink, nor paper. Take some tutu or cabeach [=cabbage] leaf. » Letter Book, 1852-1875, p. 102 (St Mary's Parish Archives, Nelson: DNM 2/32).

maison

Chacun se cherche une place pour faire sa maison. Manuka à notre arrivée est venu vers le boat, nous a conduit vers ses naturels et nous a choisi une place pour faire notre maison, mes naturels arrangent la voile et font une maison ; le soir arrive, les naturels ne cessent de faire des korero en forme de comité. Vers les 9 heures du soir, arrive un cour[r]ier, il est annoncé. Lorsqu'il s'est reposé on l'invite à parler. Il reste dans un coin du pa, il élève la voix et quoique nous soyons à une assez bonne distance, sa voix forte se fait bien entendre de tous côtés. Le résultat est, dit-on, que Waikato arrive, qu'on l'a rencontré en chemin, mais j'ai beau questionner, je ne puis pas connaître au clair où les choses en sont, les naturels après ce korero font des espèces de chant. C'est, me disent-ils, [49] pour s'exciter au courage. Je vais me coucher et pendant la nuit la pluie arrive. Tous les naturels délogent car ils n'ont point de toit et vont se loger dans une grande maison maori qui a plus de 100 pieds de long. Pour nous, nous restons dans notre maison, j'attache ma couverture sur le devant de notre maison, la pluie perce un peu la voile mais je ne suis presque pas mouillé.

s[amedi] 15

Ce matin Manuka vient me dire d'aller les rejoindre ; nous délogeons donc aussi et nous allons nous établir dans la grande maison.¹⁸ Là nous faisons la prière, matin et soir les missionnaires font la leur avant la nôtre. Ils sont nombreux, pour nous nous sommes inférieurs. Je vois que les naturels ne se pressent pas de finir le pa, je vais le visiter, il est assez grand. Je réfléchis sur la conduite que je dois prendre en cas de bataille ; si l'on se bat, les naturels d'ici se renfermeront dans le pa, je pense à m'y renfermer avec eux, cependant je leur demanderai si dans les intervalles de bataille, ils me laisseront sortir afin que je puisse aller soigner les naturels du parti opposé, s'ils s'y refusent, je crois que je serai obligé de m'enfermer avec eux, afin

[p.] 50*1845 mars*

de les instruire et de baptiser ceux qui se trouveront disposés et administrer les mourants. Ma vie sans doute sera bien exposée aux coups de fusil et à la faim peut-être si la guerre est longue, mais j'espère que le Bon Dieu me préservera ou que s'il veut qu'en punition de mes péchés je subisse le sort des autres, j'espère qu'il me fera miséricorde dans l'autre vie car c'est pour lui que j'expose celle-ci. Nous préparons ce qu'il faut pour la messe demain.

*d[imanche] 16**Mate arrive*

Ce matin Mate arrive avec ses naturels, je dis à Manuka de m'accompagner vers lui. Je lui fais porter une couverture et une livre de tabac en retour du porc qu'il m'a donné [à] la première visite que je fis chez lui. Il me reçoit bien, me touche la mainⁱ de bon cœur. Il me dit que si je lui avais apporté une cloche semblable à celle qui est suspendue devant la maison où nous prions ce serait bien. Je lui dis que cette cloche est pour lui ; il me répond : Ah ! très-bien, très-bien. Il me demande si cette couverture est le prix du porc qu'il m'a donné ; je lui réponds : *Tu m'as donné ton porc en présent je te donne aussi cette couverture en présent* : he mea homai noa tau poaka [51] he mea hoatu noa toku paraikete. C'est bien me dit-il.

messe

Paikea hier soir est venu au moment de la prière s'asseoir auprès de moi en me disant ki konei tatou karakia ai.ⁱⁱ Oui, lui dis-je. Ce matin il est revenu à la prière ; il va aussi à la

ⁱ « Affectueusement » *suppr.* après le mot « la main ».

ⁱⁱ « Nous ferons la prière ici ». La seconde portion de cette phrase peut être une affirmation ou une question.

prière des missionnaires, il dit à M^r Piter qu'il veut voir les deux, car dit-il, s'il n'en voit qu'une il ne peut pas juger où est la bonne. Je demande à Mate où il faut dire la messe, dans la partie de la maison où je suis ou bien dans celle où il est ? Dans la mienne, me dit-il. Un grand nombre vient à la messe, Mate, Waho, Paikea &^c mais comme j'étais à lire l'Évangile de la passion, la longueur fait qu'ils s'endorment en grand nombre.

Dans la soirée, à la nuit, on fait des décharges de fusil, tous les soirs ils en font ainsi.

Manuka me dit qu'il est inquiet pour son enfant. Il s'en retournera mercredi et me dit qu'il faut que je m'en retourne avec lui. Je lui dis que cela dépend de Mate, car je lui ai promis à ma première visite qu'à mon retour, je resterai au moins 2 semaines avec lui ; je lui dis aussi que si l'on se bat, il faut que je reste ici. On ne se battra pas, me dit-il, on ne se tirera pas des coups de fusil. Mais pourquoi fait-on ce pa ? lui dis-je. Oh c'est seulement par

[p.] 52

1845 mars

précaution mais Waikato ne fera que paraître, ils ne sont que 20, et cela sera fini.

Dans la soirée, je vais visiter les uns et les autres pour avoir occasion de les instruire, mais ils n'ont dans la tête que des idées de fusil, de poudre, de pa, &^c... Il est difficile de les instruire.

l[undi] 17

comité

Ce soir les naturels se réunissent en grand comité. Ils veulent envoyer demain un cour[r]ier à Waikato pour savoir si définitivement ils viennent ou non ; ils disent qu'ils ont de leur côté 2 causes de guerre : 1^o la fille qu'ils retiennent, 2^o le pa qu'ils ont élevé. Mate prend la parole et dit que l'érection de ce pa n'est que de lui-même pour une parole qu'on a dit de lui, quelq[u'un] a dit qu'il avait peur et sur cette parole il a bâti un pa pour faire voir qu'il n'avait pas peur et, ajoute-t-il, s'il était fini, nous irions tous nous renfermer dedans. Haimona¹⁹ avait parlé avant lui. Il était d'avis qu'on fût dur à l'égard de Waikato et coulant tout à la fois, *kia pakeke, kia ngawari*.ⁱ C'est sur cela que Mate trouve à redire, il veut qu'on soit dur. Ils sont d'avis qu'il ne faut pas donner la fille à Waikato. Waho s'appuie beaucoup sur la parole du gouverneur²⁰ qui lui a dit qu'ils avaient raison de ne pas rendre cette fille à Waikato. [Le courrier part ce matin, il va à Auckland. Il parlera au gouverneur.]ⁱⁱ

m[ardi] 18 [53]

courriers

Ce matin je dis aux naturels que je veux aller à Auckland avec les courriers ; car je veux acheter des remèdes pour soigner leurs blessés. Paikea me dit : Non, reste afin que si nos adversaires arrivent tu sois là pour servir de guide afin que tu leur parles et que tu leur annonces la parole de Dieu. S'ils refusent de t'écouter, tu reviendras dans le pa. Je consens volontiers et je suis bien aise qu'ils soient ainsi disposés mais je suis à peu près sûr que cela se terminera sans guerre car le gouverneur a convoqué ceux de Kaipara pour le protéger contre ceux de Hone Heke et maintenant ceux de Kaipara convoquent le gouverneur de les protéger contre Waikato ; le gouverneur sera intéressé à les protéger. C'est Haimona le chef de Kaipara qui va lui-même aujourd'hui à Auckland. Je reste donc ici, jusqu'à leur retour, à leur retour si les nouvelles sont bonnes, nous irons tous ensemble à Auckland.

m[ercredi] 19

courriers

Vers les 9 heures du soir tandis que les naturels font leur ruri et se livrent aux jeux bruyants, on entend un coup de fusil du côté de la mer, on s'effraye. On s'informe, quelques-uns

ⁱ « Être dur ou être ou coulant ».

ⁱⁱ *Suppr.*

courent à leurs fusils, c'est un boat qui arrive, enfin on apprend que ce sont des courriers qui viennent d'Auckland. Ils viennent annoncer que Waikato ne viendra pas et que cette guerre est finie.

[p.] 54

1845 mars

guerre de Kororareka

Mais si cette nouvelle est heureuse, ils nous en annoncent une autre moins heureuse et qui aura plus de suite que celle-ci. C'est qu'il y a eu à Kororareka une bataille entre les naturels et les Européens ;²¹ 4 ou 5 Européens ont été tués, une 8^{ne} d'autres blessés. Il en a été à peu près de même parmi les naturels, 3 chefs, dit-on, ont été tués. Hone Heke demande aux chefs Tirarau, Mate, et Parore de le laisser passer de leur côté pour aller tuer les Européens à Auckland, que s'ils refusent, il y ira par mer. Ceux-ci autrefois ont été en guerre avec ces Ngapuhi, ils lui refuseront. Hone Heke a écrit au gouverneur qu'il ira à Auckland le 22 du mois prochain. Tous les habitants de Kororareka ont, dit-on, abandonné la ville, les uns en boat, les autres à la nage, ils se sont sauvés dans les navires. Ils y sont arrivés pour la plupart tout nus, on les a transportés à Auckland ; William[s] de Pa[i]hia²² est pour Hone Heke et il a, dit-on, dit aux naturels de ne pas toucher à l'Évêque ; en sorte que dans le cas d'une bataille où l'on voudrait tuer les Européens, les Français seraient épargnés. Hone Heke, dit-on n'a pas voulu faire du mal aux Pake[h]a maoris,ⁱ c.-à-d. qu'il n'en veut qu'au gouvernement.

j[eu]di] 20

J'ai une assez longue discussion avec William Stephen, naturel missionnaire l'un des plus instruits. Plusieurs autres missionnaires me font aussi des [55] objections, cela se passe amicalement. La discussion porte sur les sujets ordinaires, sur le purgatoire, la Bible, la Tradition, &c...

v[endredi] s[ain]t 21

exercice, harangue

Les naturels font l'exercice militaire comme ils ont fait il y a quelques jours, puis ils terminent par leurs chants, et leurs sautsⁱⁱ de guerre, enfin par les harangues, mais ces harangues sont sérieuses. Haimona parle le premier et il excite les naturels à se tenir ferme[s] dans leur première manière de voir, et à ne pas se rassurer à l'égard de Waikato. Après lui, Waho parle disant qu'il veut lui-même partir demain pour aller entendre ce que Waikato pense car il paraît que cette paix faite n'est pas bien faite ; un autre jeune s'avance et commence par ces mots : aué [hélas]... puis il continue un chant en maori, après cela il parle et s'agite avec plus d'émotion qu'aucun des autres n'a fait ; puis il disparaît comme un éclair en s'encourant. Vient Paikea que Waho avait, je crois, accusé ; puis Mate. Celui-ci dit que les autres n'ont pas eu des pensées droites, qu'ils ont mal parlé, il apostrophe surtout Haimona... Haimona se relève et termine. Il paraît qu'ils sont désunis de sentiments.

Dans la soirée Paikea et Waho viennent à ma prière. Paikea me fait écrire au gouverneur une lettre dans laquelle il lui dit que si Hone Heke veut venir par Kaipara, ils ne le laisseront pas passer. Plusieurs chefs Waho, Paikea, Haimona se signent, mais je réfléchis que je m'expose en écrivant moi-même cette lettre. Je leur conseille de l'écrire eux-mêmes et de la porter eux-mêmes au gouverneur, ils comprennent la chose. Je préfère rester neutre.

[p.] 56

ⁱ Le terme *Pakeha maoris* désigne les Européens qui sont intégrés dans la société maorie ou qui vivent auprès des Maoris. Hone Heke s'oppose au gouvernement britannique et ses représentants mais non pas aux colons installés en Nouvelle-Zélande.

ⁱⁱ Ancienne orthographe de « saut ».

1845 mars

samedi saint 22

Ce matin je pars pour Auckland, Manuka vient avec moi, je pense que je trouverai peut-être Monseigneur, car les naturels m'assurent que tout le monde a quitté Kororareka. Nous arrivons de nuit dans la rivière d'Auckland. On nous annonce que 2 navires de guerre sont arrivés. Mes naturels craignent d'aborder à Auckland de nuit, ils vont dans un kainga maori, où nous couchons. Ils m'ont dit qu'il n'y avait que 2 ou 3 portées de fusil pour aller de là à la ville.

[dimanche] 23 Pâques

arrivée à Auckland

Le matin au point du jour, j'éveille mon monde. Je trouve Manuka ne se mettant pas du tout en peine de me faire passer un petit bras de rivière. Je presse, à la fin j'appelle un petit qui nous passe et nous allons, M^r Piter, Matiu et moi à Auckland. Mais c'est si loin que nous n'arrivons qu'à 8 h. 1/2, depuis 6 h. du matin que nous sommes en route. Je rencontre là plusieurs Européens de Kororareka. J'apprends que M^{gr} est à la Baie des Iles, que Hone Heke a épargné à lui seul, que toutes les maisons ont été brûlées à l'exception de la sienne et des maisons environnantes. Je pense repartir demain.

lundi 24

Nous apprenons qu'à Nikolson [Nicholson] il y a eu une affaire entre les Européens et les naturels, beaucoup d'Européens ont été tués, un plus grand nombre encore de naturels, que les Européens ont eu le dessus. Des naturels sont venus de la Baie des Iles ici à Auckland avec un petit navire chargé des objets pris aux Européens. Ils se sont mis à les [57] vendre ici, on a saisi ces naturels et on les a mis en prison ; mais ils ont trouvé le secret pour s'échapper pendant la nuit.

400 naturels d'Hokianga sont, dit-on, allés à la poursuite de Hone Heke parce qu'il a tué une parente des naturels d'Hokianga... Cette nouvelle rassure les Européens. L'on bâtit des fortifications à Auckland, on fait des fossés très-profonds, on place des canons dans la chapelle protestante pour protéger les dames et les enfants que l'on renfermera dans cette chapelle. Cela fait un assez curieux contraste avec ce qu'ils ont dit de nous ; c'est l'Église catholique qui tue.

Mes naturels ne viennent pas encore. Je pense qu'ils ne viendront que demain.

ma[r]di 25

Le vent est trop fort. Je pense que mes naturels ne reviendront pas encore aujourd'hui.

j[eu]di 27

Nous quittons Auckland. M^r Peter qui était venu avec moi reste à Auckland, il me regarde partir mais il ne vient rien me dire. Il a invité Matiu à boire du rhum. Celui-ci a refusé disant que c'était trop mauvais. M^r Wilson et un autre viennent dans le même boat. Ils payent chacun 3 shillings et moi je ne donne rien car j'ai donné passage à Manuka p[ou]r rien dans mon boat ; cependant je donne 6 pence pour que les rameurs s'achètent du tabac. Au milieu de la rivière d'Auckland,²³ notre mât se casse, la voile tombe dans l'eau. Manuka qui tenait le gouvernail

[p.] 58

1845 mars

retour d'Auckland

tombe aussi dans l'eau, le boat en se relevant penche tellement du côté opposé que l'eau passe sur les bords, alors je crois que nous allons chavirer, mais heureusement le boat se

relève et nous sommes sauvés. Nous couchons en route, la pluie nous prend au milieu de la nuit, mon parapluie me garantit, mais tous les naturels reçoivent toute la pluie.

v[endredi] 28

Le jour venu nous nous remettons en route toujours par la pluie. À moitié chemin nous entendons des coups de fusil répétés ; nous craignons que ce ne soit Waikato qui soit venu surprendre le pa en l'absence des naturels, nous arrivons chez des naturels, où nous apprenons que c'est une guerre de particuliers, un naturel à la suite de cela s'est tiré un coup de fusil. Nous couchons dans ce kainga. M^r Willson et son compagnon vont coucher chez M^r James.

s[amedi] 29

Il a plu toute la nuit. L'eau a rempli une de nos maisons et les naturels se sont assis sur leurs talons attendant avec patience le jour.

Nous nous embarquons de bon matin, nous irons coucher chez Waho ou bien à Okaka c.-à-d. à l'endroit où l'on attend un vent favorable pour passer. Le vent est très-fort. Nous faisons un rig [gréement] à notre voile. [59]

danger

Nous allons rapidement, déjà nous sommes arrivés vers les midi à Okaka. Manuka me dit que nous pouvons passer, que d'ailleurs c'est demain dimanche. Réfléchis, lui dis-je, au vent d'hier, la mer en est encore agitée, le vent est très-fort encore aujourd'hui, la marée descend et le vent lui est opposé. Tout cela nous contrarie. Cela ne fait rien nous pouvons passer. Je me confie à ce qu'il me dit : mais bientôt nous avons de fortes vagues, il nous dit d'avoir bon courage et de ne pas nous effrayer. Nous arrivons un quart d'heure après sur des bancs de sable. Quittez vos habits dit Manuka, et lorsque le boat touchera le sable, jetez-vous tous à l'eau pour que le boat ne se mette pas en travers. Moi-même je quitte ma soutane, nous sommes au milieu des brisants, tous les naturels se jettent à l'eau et nous avons échappé. Le boat continue sa course, ils remontent mais nous ne savons de quel côté tirer, brisants à droite, brisants à gauche, nous filons entre deux. Nous éprouvons 3 fortes secousses violentes par des vagues qui se brisent contre le boat et nous arrosent

[p.] 60

1845 mars

d'importance ; avant d'arriver là, j'avais quitté une seconde fois ma soutane. Je me recommandai à la s[ain]te Vierge et jetai de temps en temps mes regards sur la croix que nous avions érigée quelques semaines auparavant.²⁴ Nous sommes encore bien ballot[t]és sur les rivières d'Oruawaro, Otamatea, Wairoa, mais ce n'est plus qu'un amusement. Nous arrivons le même soir à Hukatere, où nous trouvons tous les naturels de Mangakahia qui se rendaient à Kaipara pour la guerre, mais ils s'en retourneront lundi ou mardi. Je les attend[s].

d[imanche] 30

Je célèbre la messe dans le kainga de Paikea.

l[undi] 31

Les naturels font la danse guerrière en signe de paix, Wetekia et Te Wehinga parlent à la fin.

Avril

m[ardi] 1^{er}

départ de Hukatere

Nous quittons Hukatere avant jour. Les waka nous précèdent, nous arrivons chez Parore au kainga de M^r Stephen où nous couchons. Tirarau me fait coucher à son côté. Tous les chefs me [61] font bon accueil.

mer[credi] 2

M^r Trueman

Nous repartons avant jour ; les wakas nous dévancent. Je m'arrête chez M^r Trueman. Je lui dis de faire un petit changement dans nos conventions, il y consent volontiers ; je lui dis de ne scier que 6 ou 700 pieds de planches minces pour doubler la maison et les autres 300 un peu plus épaisses afin qu'elles servent à faire les bancs &^c de la chapelle.

M^r Ruff

Je débarque chez M^r Ruff, je dis à sa femme : C'est le temps de Pâques, je désire savoir si vous voulez accomplir votre devoir. Son mari alors va me chercher un livre, un extrait de la Théologie de Dens, et me dit : Tenez prenez ce livre et lisez-le. Si ce qu'il y a dedans est vrai je ne permettrai pas à ma femme de se confesser si ce n'est pas vrai je lui permettrai. C'est bien, lui dis-je, je le connais en partie, je puis vous dire d'avance, qu'il y a dedans des choses faus[s]es. Il me dit : Je n'ai pas de pain si j'en avais, je vous offrirais à déjeuner.

[p.] 62

1845 avril

M^r Ross, retour à ma station

Je vais chez M^r Ross où je déjeune. Je suis toujours bien reçu chez lui, car il espère bâtir la chapelle. M^e Ross me promet une chèvre. Je débarque ensuite chez M^r Linch. Enfin j'arrive à ma station où je trouve M^r Linch ; il me dit que ma chèvre est crevée [morte].ⁱ J'apprends que Te Ngere se rétablit.

j[eu]di] 3

porc de Tirarau

Tirarau m'amène un porc moyen. Je lui présente une petite couverture, puis une moyenne, enfin une plus grande, mais il veut une des belles. Nous marchandons longtemps, à la fin je crains que cela ne finisse comme à l'ordinaire en cas pareil c.-à-d. par des menaces, je l'appelle en particulier et lui dis : Vois-tu, si ce porc t'appartenait je te donnerais bien encore une belle couverture quoique le porc ne la va[il]le pas, mais c'est parce que je t'aime que je te la donnerais. Ce porc est bien à moi c.-à-d. à ma femme. Eh bien puisqu'il en est ainsi je le prends et je te donne une jolie couverture. Waiata m'avait dit ce matin : Veux-tu **[63]**

porc de Waiata, porc de Tiperia

que je t'amène le porc dont tu as fait le wakarite il y a quelque temps ? — Quel porc ? — Celui de Romana. Je veux bien en sorte que je me trouve obligé d'acheter 2 porcs à la fois : de plus Hone m'avait demandé s'il fallait m'amener le porc que Tiperia m'avait promis pour 3 brassées d'indiennes [sic] que sa femme a reçues de moi, je lui avais dit aussi de me l'amener, samedi. Je réfléchis que Tito dont j'avais refusé le porc disant que je n'en prenais pas deux à la fois va se fâcher contre moi mais je préviens les naturels que le cas est différent : 1^o je n'ai plus de porc dans mon tonneau, et j'en avais beaucoup lorsque Tito m'offrit le sien, 2^o je me trouve à présent avec deux étrangers dans ma maison, nous sommes plus nombreux, 3^o mon Européen a tué un porc dont il m'a donné une grande part, il faut que je le lui rende.

v[endredi] 4

Waiata amène le porc en question. Il me demande une couverture

[p.] 64

1845 avril

ⁱ S'emploie pour une bête, un animal (*Le patois du Valromey*, 2001).

porc de Waiata

semblable à celle que j'ai donnée à Tirarau. J'en offre une médiocre, il insiste, je le prends à part et lui dis : Vois-tu si le porc t'appartenait je te la donnerais volontiers, mais comme il appartient à Romana, je n'en donnerais qu'une médiocre car le porc n'est pas très-gros. Voilà ce qui va arriver, lui dis-je, dès qu'un simple naturel voudra me vendre quelque chose, il dira au chef de venir me l'offrir et ainsi mes bonnes choses partiront vite ; tiens, lui dis-je, il vaut mieux que je te réserve ma belle couverture pour un porc que tu me donneras plus tard. Il comprend la chose et me dit : Tiens je vais appeler Romana. Il l'appelle et il fait des difficultés, à la fin il passe par là, il en reçoit une belle mais inférieure à celle qu'il demandait. Puis Waiata me dit : Reçois un boisseau de bled, j'ai faim de tabac. Mais j'en ai trop, lui dis-je. Mais que veux-tu que je fasse sans tabac ? Je crains encore qu'il me fasse comme auparavant c.-à-d. [65] des menaces de ne plus venir vendre et de faire quitter la prière, j'y consens.

M^r Linch

M^r Linch arrive avec sa femme et entrent aujourd'hui à mon service. Il tue les deux porcs.

8 ma[rdi]

Je vais à Kororareka voir M^{gr}.

*10 j[eudi]**voyage à Kororareka, Ruku*

Nous arrivons le jeudi chez Ruku. À mon arrivée chez ce naturel, je vois 2 ou 3 waka qui reviennent de Kororareka, Ruku en revient lui-même, il est revêtu des plumes du paon, il a une belle lévite noire,ⁱ un pantalon, et un chapeau de soldat. Son waka est rempli de ferraille, clous, serrures, ustensiles qui tous ont passé par le feu. Il a des portes, des tonneaux de farine, des robes, des chapeaux de dame, les enfants mangent dans des tasses avec des cuillers à thé la soupe à la farine, les femmes sont revêtues d'habits précieux, quelquefois elles mettent derrière le devant du chapeau ce qui leur donne un air tout à fait ridicule. Ils ont eu leur part du butin produit des dépouilles des habitants de Kororareka, à la vue de tout ce que je viens de décrire, je suis pénétré d'un sentiment pénible.

[p.] 66*1845 avril**voyage à Kororareka*

Je demande si je puis aller à Kororareka. Oui, me répond Ruku (ils m'ont reçu avec des signes peu ordinaires d'affection), va à Kororareka, tu trouveras l'Évêque et les siens, nous sommes tous pour vous, aujourd'hui, ajoute-t-il, je viens de Kororareka, j'ai combattu avec un navire de guerre, 4 ont été tués de son côté, et 4 du nôtre. C'est donc cela, dit une femme, que j'ai entendu le canon. Mais le navire vient de partir, continue Ruku, on en attend un autre qui viendra aux premiers jours. Ruku a 3 boats, il m'en prête un, nous allons le même jour à Kororareka. Ruku a donné un pavillon blanc qui porte une croix à l'intérieur, c'est le pavillon qu'on hisse pour protéger M^{gr} et ses prêtres. J'arrive à Wa[ha]pu où je vois un Américain qui me dit qu'on peut en toute assurance aller à Kororareka, il me donne une étoile qu'un naturel avait volée dans le pillage et qu'il lui avait rendue pour qu'elle nous fût remise. À mon arrivée, je trouve tous les pères du nord, les p[ères] Petit, Roset [Rozet],²⁵ Séon, Bâty, Petit-Jean. C'est une providence, dit M^{gr}, que nous soyons tous ré- [67] unis ici, nous allons nous rassembler en conseil pour savoir la conduite qu'il nous faut tenir dans ces circonstances. Là j'apprends que la maison de M^{gr} a été sur le point d'être pillée par les gens

ⁱ Le manteau long est un signe de *mana*, et remplace la cape tressée traditionnelle en lin et plumes. Se reporter également à la page 104, mai 1845 et à la note sur le « curric ».

de Ruku, si ce n'est pas sûr, du moins on a de forts soupçons. C'est Peata,²⁶ dit M^{gr} qui a sauvé la maison du pillage, c'est elle qui est venu[e] prévenir de ce qui se passait ; les naturels de Te Rawiti restent là exprès pour protéger M^{gr} et empêcher qu'il ne soit pillé. Les naturels disent qu'ils ne veulent avoir aucune maison à Kororareka, de peur que les soldats n'y viennent se réfugier. En conséquence M^{gr} fait transporter tous les effets de la maison à Te Rawiti chez Moka.²⁷ Nous sommes toutes les nuits dans la crainte de quelqu'attaque. Nous avons eu une alerte un soir, les naturels virent quelqu'un qu'ils prirent pour un espion, aussitôt de se rassembler et de courir aux armes. Une dizaine viennent [sic pour vient] en courant du côté de M^{gr} qui se promène à la cour, il est nuit, l'un d'eux lève sa hache contre lui et lui dit : Es-tu un étranger de la maison de l'Évêque ? M^{gr} qui ne peut distinguer qui s'est [sic] se sauve et vient dans la salle à manger où nous sommes réunis, il va précipitamment à la porte, un naturel ouvre,

[p.] 68

1845 avril

voyage à Kororareka

M^{gr} retient la porte, il est sur le point de crier : sauve qui peut ! Enfin on reconnaît les naturels. M^{gr} dit : Qui est-ce qui a levé sa hache contre moi ? Un naturel dit : Oh ! c'est donc celui-là qui s'est sauvé de devant moi ? Pourquoi t'es-tu sauvé ? C'est pour cela que j'ai couru, car dit-il, nous avons vu quelqu'un avec des souliers, et des habits pakeha ; et nous pensons que c'est un espion ; cependant tous les naturels s'assemblent, les uns ont des fusils, les autres des haches, d'autres des armes maories. Je réfléchis en moi-même ; peut-être ont-ils envie de faire un coup, de nous faire réunir tous dans la salle par cette allerte [sic pour alerte] et nous égorger tous. Je dis au p[è]re Bâty : Notre vie est bien entre les mains de ces naturels, s'ils voulaient faire un coup ce serait bien aisé. Mais il me dit qu'il n'y a rien à craindre d'eux, ce serait plutôt d'autres naturels qui viendraient faire une attaque nocturne.

15 ma[r]di

Je fais mes préparatifs pour m'en revenir mais je crains de repasser chez Ruku, cependant l'on me rassure et je pars, avec un petit boat d'un noir américain [69]

mon départ de Kororareka

qui est venu de Wa[ha]pu à Kororareka. Hier lundi, il est arrivé un navire baleinier anglais, un navire de guerre anglais, et un navire marchand, nous sommes rassurés. J'arrive chez Ruku. Il me reçoit très-bien, il me dit que M^{gr} fait mal de rester à Kororareka car il y a des naturels qui veulent le piller. Là j'apprends que c'est un missionnaire de Te Kawakawa²⁸ qui voulait piller M^{gr}. Il se nomme Te Ahua Kin[g]i [H]ori.²⁹ Il voulait le piller, disait-il, comme prix p[ou]r les étrangers de Kororareka qui avaient été pillés. Kawiti³⁰ avait dit : Eh bien, si tu pilles l'Évêque, je pille Pa[i]hia (Wiremu) et Te Wahapu³¹ pour prix de l'Évêque. Ceci a arrêté Te Ahua en sorte que le pillage n'a pas eu lieu. Je vais voir les restes d'Aperahama qui a été tué à la bataille, que l'on transporte à Ngunguru. Je reviens chez Ruku où nous couchons.

16 mer[credi]

Nous en partons le mercredi.

18 v[endredi]

retour à Mangak[ahia]

Nous arrivons à Mangakahia, dans le lieu de ma station ; on avait dit à M^r et M^e Linch que les naturels m'avaient tué et fendu la tête en 2.

19 s[amedi]

Tirarau me fait appeler au Pa, l'on me dit que tous les Européens de cette rivière quittent la place et vont à Auckland, même M^r Buller.

[p.] 70

1845 avril

entrevue avec M^r Buller

Je vais au Pa. Je trouve M^r Buller qui me reçoit avec politesse, qui cependant garde sa casquette tandis que j'ai le chapeau bas, tout le temps de la conversation qui se fait devant les naturels, une caisse nous sert de chaise.

lettre du comm[an]d[an]t à M^{gr}

Il me demande des nouvelles de Kororareka. Il me dit que tous les Européens de Wangar[e]i quittent leurs maisons et vont à Auckland, que 2 naturels ont menacé de tuer M^r Mair. M^r William[s] a écrit une lettre à M^r Buller dans laquelle il lui fait apercevoir qu'il est prudent pour les Européens de se retirer à Auckland.³² Il me demande des nouvelles de ce qui se passe à Kororareka. Je lui dis les choses comme elles sont ; de plus que le commandant d'un navire de guerre anglais a écrit à M^{gr} Pompallier pour lui offrir de le transporter lui et ses compagnons et leurs effets à Auckland, parce qu'on allait bientôt bloquer le port. M^{gr} a répondu qu'il était venu pour les naturels et qu'il restait au milieu d'eux, que la seule grâce qu'il lui demandait c'était de laisser circuler son petit navire.³³ Tirarau dit à M^r Buller : Vous autres vous avez des femmes et des enfants, vous [71]

M^r Buller

êtes dans le trouble. [Vous ferez bien de vous retirez à Auckland.]ⁱ Mais le p[è]re Garin n'a ni femmes ni enfants, il n'a rien qui le trouble. Tirarau et Waiata disent à M^r Buller ainsi qu'à moi : Restez vous deux, nous ne voulons pas vous renvoyer, restez avec nous. M^r Buller leur dit : Je veux bien rester, mais si votre vie devait être en danger en voulant me protéger, alors j'aimerais[s] mieux me retirer à Auckland pour que vous ne soyez pas exposés à cause de moi. Tirarau dit à M^r Buller : Écris à un tel de Wangar[e]i que s'il s'en va je reprends possession de son terrain car il m'appartenait autrefois. M^r Buller lui répond : Je ne prends pas cela sur moi, écris-le-lui toi-même, car lorsque la paix sera faite, il peut revenir. Oh ! dit Tirarau et beaucoup d'autres, il faudra qu'il le paye de nouveau. Eh bien ajoute-t-il, écris-lui que je lui dis de demeurer, que nous ne voulons pas le chasser. Je veux bien. M^r Buller s'en va. Alors Waiata me dit : Pour toi tu n'as ni femmeⁱⁱ ni enfants, il te faut rester avec nous. C'est aussi mon intention, lui dis-je, que les étrangers nous invitent à nous retirer, nous ne le ferons pas, nous ne sommes pas venus pour eux, mais principalement p[ou]r les Maoris.³⁴

[p.] 72

1845 avril

visite au Pa

Ce n'est autant que vous nous chasserez que nous nous en irons. C'est bien me répondent-ils tous. Oui, reste avec nous ; reste et si nous mourons que nous mourions ensemble. Oui, certainement, lui dis-je.

J'ai appris chemin faisant les intentions des naturels et je fais bien sentir aux naturels l'injustice de ce procédé ; [Te Ahua] Orikini voulait piller l'Évêque comme pour se venger du pillage des blancs de Kororareka. Kawiti dit : Si on pille l'Évêque, je pille Wiremu et les Américains.³⁵ Je dis alors aux naturels : Ceci est piller sans aucune raison, he mea poka noa, kahore he take.ⁱⁱⁱ Auparavant les Européens pouvaient dire : Ils ont une cause de se battre, mais ici ce n'est purement que l'esprit du pillage qui les pousse. Les naturels me disent :

ⁱ *Suppr.*

ⁱⁱ « Femmes » est possible ici car en maori ce serait *kahore wahine*. Une tache recouvre la fin du mot.

ⁱⁱⁱ « Le faire sans aucune raison ». *Poka noa* désigne une action inhabituelle.

Nous ne voulons point faire de mal aux Européens, nous voulons rester tranquilles. Je les quitte, à mon retour à la maison j'ai encore une longue conversation avec Wetekia. Il me dit : Nous craignons une chose, ce sont nos wakas qui feront envie au [73]

Wetekia

parti de Hone Heke ; dans un an peut-être le trouble se fera sentir ici. Nous ne sommes pas assez forts pour leur résister, car s'ils viennent, ils viendront en grand nombre et nous avons à craindre que si nous ne nous joignons pas à eux, ils ne se vengent contre nous à leur retour. Si donc Hone Heke vient par Wairoa, il nous demandera nos wakas. Et vous irez avec eux, ajouté-je. Oui, me répond-il, que penses-tu, reprend-il, que nous ayons à faire dans pareilles circonstances ? Je lui dis : C'est aux chefs qui ont à régler les choses qui regardent les terres et les personnes, à bien réfléchir et à agir selon leur conscience, c'est aux autres d'obéir, d'aller à la guerre s'ils y sont appelés et de rester tranquilles s'ils y sont invités, mais surtout que personne ne se livre au pillage ou au massacre sans une juste raison : kei poka noa tetahi ki tetahi.ⁱ Il me conseille d'aller rejoindre M^{gr} si les troubles paraissent dans cette rivière. Tiperia vient ensuite me dire la conduite qu'ils ont à tenir en cas de guerre. Je lui répète en substance ce que j'ai dit aux autres, il me demande s'il faut continuer à faire la prière. Certainement, réponds-je. Ruku, me dit-il, pense que si Aperahama a été tué et Aterea blessé, c'est qu'ils avaient

[p.] 74

1845 avril

cessé de faire la prière catholique dans le temps de la guerre et qu'ils allaient à la prière des missionnaires... Il me dit encore s'il faut porter les livres de prière, je lui réponds : Je crains que vous ne vous en serviez pour faire des cartouches. Non, dit-il, avec vivacité, nous ne nous en servirons pas pour cela. Eh bien portez-les et soyez puissants à invoquer le Seigneur afin qu'il vous éclaire et qu'il vous fasse agir en tout cela avec des intentions droites. Si je vois qu'il y ait apparence de guerre, j'inviterai les catéchumènes à se faire baptiser et les néophytes à venir se confesser.

20 dim[anche]

Tauwhanga me dit que si M^r Buller s'en va, il laisse les clefs de sa maison à Tirarau et le constitue comme gardien de sa maison. Je pense que c'est ce qu'il y a de mieux à faire, car si on n'agissait pas ainsi, les naturels très-probablement pilleraient. Je conclus cela d'après ce que Wetekia me disait encore hier : si les étrangers de cette rivière s'en vont, kia pai to ratou haere,ⁱⁱ que leur fuite soit bien faite c.-à-d. qu'ils n'emportent pas toutes leurs affaires, qu'ils laissent quelques effets [75] (je crois que voilà sa pensée), s'ils s'en vont en emportant tout, on s'emparera de leurs terres et de leurs maisons, on les brûlera peut-être mais s'ils laissent quelqu'un pour garder ce qu'ils laissent, cela leur sera rendu, s'ils reviennent. Peut-être y a-t-il une autre pensée qui est celle de s'emparer de ce qu'ils laisseront car ils peuvent espérer qu'ils ne reviendront pas.

Waiata

Je pense que Waiata cherche à se faire constituer gardien de ma maison en cas que je m'en aille. Ce matin dimanche, il vient et me dit : Garde-moi, je reste aujourd'hui chez toi. C'est bien, lui dis-je. Il vient à la messe, il n'y était pas venu depuis plus d'un an. Cependant il persiste toujours à me retenir et à me conseiller de ne pas m'en aller et de mourir avec eux s'ils meurent. Hélas ! qui peut bien connaître le fond de leurs pensées [sic], Dieu seul le sait. Pour moi je cherche tous les jours à m'entretenir dans la pensée de la mort, car au milieu d'un peuple livré à toutes les passions, à l'injustice, à la vengeance, à la trahison, à la

ⁱ « De peur qu'une personne n'agisse d'une façon non raisonnable vis-à-vis d'une autre. »

ⁱⁱ « Que leur voyage soit bon. »

cruauté, à la cupidité la plus marquée, que n'a-t-on pas à craindre ? ce qui me console c'est qu'un seul de nos cheveux ne tombera sans la permission de Dieu et

[p.] 76

1845 avril

que si nous venons à périr, Dieu l'avait ainsi statué d'avance dans ces décrets pleins de justice, que sa sainte volonté soit faite et que son s[ain]t Nom soit béni ! La seule grâce que je désire c'est de mourir dans son amitié.

21 l[undi]

Waiata

Waiata déjeune avec moi. Hier je l'avais invité avec Wetekia à venir dîner avec moi mais comme il était en compagnie, il a préféré me venir demander de lui donner un morceau de porc non cuit qu'il fera cuire chez lui, je le lui donne.

22 ma[rdi]

lettre de Kawiti à Tirarau, je vais chez M^r Ross, Walton

Je mène le boat chez M^r Ross pour le faire réparer, je porte en même temps à M^r Ruff une réponse sur la brochure Dens's Theology qu'il m'avait dit de lire et je vais chez M^r Walton acheter du sel. En passant devant le Pa je suis appelé par Tirarau, il me fait lire une lettre, c'est Kawiti qui lui écrit pour le prier de le laisser venir avec son waka, il ajoute, waiho ou pakeha kia noho marire hei pononga mou.ⁱ Lorsque je me suis retiré, je questionne mes naturels, je leur dis que Kawiti demande cela à Tirarau p[ou]r aller faire la guerre à Auckland, ils me répondent affirmativement[en]t.

Je porte cette nouvelle aux Européens. Ils en sont tous effrayés ; les naturels [77] en allant à Auckland ne feront pas de mal en descendant la rivière de Mangakahia, mais en revenant, ils sont dans le cas de tout saccager et de tuer les Européens. Nous pensons tous que si quelqu'un quitte la place, le parti le plus sûr est de constituer un chef gardien de la maison et de la propriété. Les Européens disent que si les naturels de cette rivière vont à Auckland avec Hone Heke, ils quitteront la rivière et iront à Auckland. Je couche chez M^r Ruff.

23 mer[credi]

Arrivé chez M^r Walton, j'apprends qu'il y a aussi une lettre pour Mate.

À mon retour je donne 5 pounds à M^r Ross en paiement d'une réparation faite à mon boat et p[ou]r 9 rames. Il bâtit un petit navire.

Je demande, en revenant, à Tirarau s'il permettra à Kawiti de venir, il me dit : Non, mais ajoute-t-il, ils sont très-nombreux.

Waiata

À mon retour, Waiata vient me voir au moment du dîner, il dîne avec moi. Je lui dis d'abord que Kawiti a envie d'aller à Auckland par Wairoa. Il me nie cela, puis après il l'avoue, je vois qu'il voulait me cacher cela. Je lui dis que les étrangers craignent le retour des naturels d'Auckland, il me dit : S'il y a du danger, on se réunira tous au Pa et on t'avertira afin que tu donnes tes malles à Tirarau pour qu'il les tienne cachées dans sa maison. Je lui dis : Je veux bien.

24 j[eudi]

Ngawakarara

ⁱ « Laisse tes Pakehas demeurer ici en paix afin qu'ils soient tes esclaves. »

Je vais à Ngawakarara. On a entendu dans la matinée beaucoup de coups de fusil à Wangar[e]i. Tiperia pense que c'est Parihoru qui est malade

[p.] 78

1845 avril

ou mort, il m'invite à y aller avec lui lundi, je veux bien ; ils me reçoivent avec beaucoup d'empressement et me disent de les entretenir longtemps. J'apprends qu'il y a eu 3 chefs de tués du côté de Te Waka,³⁶ cela prolongera la guerre, ils ne viendront pas encore à Auckland.

25 v[endredi]

Wangar[e]i

À mon retour à la maison, j'apprends que toutes les maisons ont été brûlées à Wangar[e]i parce que les blancs ont quitté. Celle de M^r Mair n'est pas encore brûlée parce qu'il n'a pas encore quitté. 3 Européens qui restent dans cette rivière, revenant de Wangar[e]i avec des pikau ont été dévalisés en route par les naturels de Wangar[e]i.

mâles

Hier j'ai mis des médailles au-dessus des portes et des croisées de ma maison pour consacrer mon habitation à la S^{te} Vierge et la mettre sous la protection de son Immaculée Conception. J'arrange aujourd'hui mes effets les plus précieux dans mes malles en cas que je sois obligé de déménager. J'ai dans la pensée que si les naturels ont le dessus à Auckland, ils sont dans le cas de massacrer jusqu'au dernier des Européens qu'ils trouveront afin de couper entièrement tout commerce avec eux et ne pas s'exposer à perdre leur île.

26 s[amedi]

Waiata vient me voir et me demander du papier pour faire des cartouches, sans lui refuser positivement, je lui dis que je n'ai [79]

Tirarau

point de journeaux [sic pour journaux]. Il m'a dit : Je ne te demande pas tes livres de prières, mais seulement du mauvais papier, et il ajoute que M^r Buller leur en a donné un plein panier. Il me dit que Tirarau avait envie de demander des soldats au gouverneur, mais que sur sa représentation que ce serait amener la guerre ici, il a abandonné cette idée. Les soldats seraient pour protéger les habitants de la rivière contre Hone Heke s'il veut venir par ici.

cloche

Un instant après Tirarau arrive et me demande aussi du papier pour faire des cartouches. Je dis que je n'ai point de journeaux [sic]. Il me demande aussi la cloche de la station, pour appeler les naturels et les réunir en comité. Et lorsque les troubles seront finis il me la rendra. Je lui dis après avoir réfléchi, que comme c'est pour le bien du peuple, c'est pour se réunir et chercher des moyens de maintenir la paix dans la rivière, je veux bien la lui prêter, et afin que personne ne vienne dire que je prête ma cloche pour appeler les naturels à la guerre, je donne à Tirarau un écrit ainsi rédigé : e pai ana ahau ki te hoatu i taku pere ki a Te Tirarau hei mea karanga ki nga tangata mo nga komiti. Tahioa [pour taihoa] ka wakahokia mai.

Na Pere Kara.ⁱ

Taurau est allé avec M^r Buller à Kahiu³⁷ [pour Kaihu] pour connaître la façon de penser de Parore.

[p.] 80

1845 avril

ⁱ « Je consens à donner ma cloche à Te Tirarau afin qu'il puisse appeler son peuple pour les réunions, il me la rendra bientôt, signé Père Garin. »

d[imanche] 27

Wetekia

Tiperia me redit encore qu'il va lundi à Wangarei. Je vais trouver Tirarau et il me dit qu'il n'y va pas encore, je me décide donc à y aller avec Tiperia ; Wetekia me fait faire une lettre dont voici le sens :

Mes amis, mes frères, cadets et aînés, mes enfants, et vous tous chefs de Wangarei, quoique vous soyez 50, soyez bons envers les étrangers qui *vont* (haere noa) *sans intention particulière*, à Wangarei, quoiqu'ils soient d'ici, et de quelque part qu'ils soient soyez bons envers eux, qu'ils soient d'en bas ou d'en haut (c.-à-d. de la Baie des Iles ou d'Auckland) soyez bons ; le bien et le mal sont mélangés, le mal se tourne en bien, et le bien en mal, n'allons point chercher le mal pour le faire sortir du milieu, attendons qu'il vienne ; alors qu'il se fera sentir ici, qu'il quittera la place où il est à présent chez les naturels de la Baie des Iles, qu'il se fera sentir à Auckland ou ailleurs, alors vos cœurs devront s'attrister ; la raison pour laquelle je vous écris c'est la parole que vous avez dite de conduire les étrangers dans cette place. [81]

lettre de Wetekia à Wangar[e]i

Mes amis, laissez les naturels de la Baie des Iles commencer ; pour nous soyons bons pour nous... nous vous écoutons lorsque vous dites qu'il faut les accompagner, eh bien accompagnez-les ; que nos enfants (qui vont vous voir avec le prêtre) écoutent votre façon de penser. Je laisse aller le père Garin seul vers vous, parce que les naturels de la Baie ont beaucoup favorisé l'Évêque, c'est pour cela que je l'ai laissé aller vous voir, parce qu'un mille a été bon pour l'Évêque, et la moitié d'un mille et 400 encore peut-être c'est pour cela que son enfant va vous voir sans qu'il soit nécessaire que je lui serve de guide. Mes amis, mes enfants, et mes aînés, et mes frères cadets, ô Iwitahi, que vos pensées soient droites, ne cherchons pas le mal, que votre oreille écoute l'ouvrage du grand peuple (Baie des Iles), que votre [ou notre ?] cœur comprenne l'ouvrage de ce peuple nombreux. Laissons-lui le soin d'apaiser la terre et les arbres. C'est pourquoi je vous écris, mes amis, mes enfants, que la marée soit bien haute (c.-à-d. que le mal soit grand) alors nous nous lèverons, par là nos pensées seront droites. C'est assez mes amis, mes enfants, et vous tous, voilà notre pensée, restons paisibles, c'est assez, c'est fini.ⁱ

[p.] 82

1845 avril

28 l[undi]

voyage à Wangarei

Je pars ce matin p[ou]r Wangarei avec Matiu et Kaperiere. Lorsque nous sommes chez Wetekia à attendre Tiperia, Tirarau arrive à cheval et nous dit qu'il va avec nous. Nous prenons les devant[s]. Tiperia nous atteint en route puis, Te Arahi, Tauwhanga, Emeretiana, Te Puku, Peka, Mohi et un enfant et Perepe. Nous couchons en route.

29 ma[rdi]

Tiakiriri, Iwitahi

Nous arrivons chez Tiakiriri, de là nous allons avec Tiakiriri chez Iwitahi, où je trouve Tirarau ; là je vois avec un œil de tristesse, les Maoris faisant galoper les chevaux européens au milieu des terres nouvellement travaillées et abandonnées, ils sont revêtus d'habits européens, et les maisons la plupart ouvertes mais toutes dépouillées sont vides d'habitants. Je donne à Iwitahi la lettre de Wetekia, un naturel la lit à haute voix, après avoir causé assez longtemps, nous revenons coucher chez Tiakiriri.

ⁱ Ceci est une traduction ou interprétation de la lettre de Wetekia à Kawiti.

30 me[rcredi]

Longtemps avant jour nous partons en waka pour voir Parihoru, il est à Tamatarau [Tamaterau]³⁸ chez Tipene Hari.³⁹ C'est là que se trouve un petit navire enlevé par les naturels à M^r Mair. Nous arrivons avant jour, nous ne sommes [83]

Tamatarau, fuite des Européens

pas loin du navire, nous craignons que les naturels ne nous prennent pour des Européens et ne nous tirent dessus ; Tiakiriri dit à Tiperia de tirer un coup de pistolet. Quelques-uns disent : C'est à craindre qu'on ne nous prenne p[ou]r des étrangers. Il vaudrait mieux leur dis-je, chanter un air maori, ils verront alors que c'est un waka. Ce parti est accepté et nous allons près du navire. Quitte ton chapeau, me dit Mohi, pour qu'on ne voie pas qu'il y a des étrangers. C'est ce que je fais, mais Tia[kiriri] s'est fait connaître. On va nous annoncer à terre et nous sommes bien reçus. Là j'apprends que les Européens de Wangarei ont fui sur de faux bruits. Quelques naturels revenant de Kororareka, me dit [sic] Parihoru ainsi que Tiakiriri, disent fausement à M^r Mair : Demain, demain matin peut-être pendant la nuit les naturels vont venir vous battre. Les Européens à cette nouvelle effrayés, prennent la fuite la même nuit.⁴⁰ C'était uniquement pour en venir là que ces naturels avaient fait courir ce faux bruit. Les uns s'en vont par terre, les autres par de petits navires, des naturels poursuivent un navire. Ils appellent les Européens, ceux-ci effrayés laissent le navire et se sauvent

[p.] 84

1844 [sic] avril

navire de M^r Mair

par terre laissant leur navire, ce navire est actuellement à la même place. M^r Maire est sur son navire, on saisit son navire et lui et les siens vont dans un autre navire venu d'Auckland.⁴¹ C'est ce navire que j'ai vu ce matin. Les naturels imitent les marins, 2 ou 3 restent sur le navire habituellement, ils battent le tambour et sonnent la clochette à des heures déterminées à l'imitation des navires de guerre (je m'oublie). Les naturels qui me racontent comment ce navire a été pris et comment les Européens ont été pillés, avouent eux-mêmes qu'ils sont dans leurs torts : he mea poka noa.ⁱ Tous ces naturels sont missionnaires, le chef s'appelle Tipene Hari, c'est un autre de sa tribu qui a pris le navire. Je leur dis : Prenez garde, car voici ce que les Européens pourraient faire : s'ils voient que les naturels pillent indistinctement avec quelque droit ou sans droit, ils pourraient se réunir pour vous faire la guerre. Ainsi par exemple, pour l'affaire de Heke, les Américains peuvent dire : les naturels n'ont pas voulu le drapeau [85] anglais et c'est pour cela qu'ils ont livré un assaut à Kororareka, eh bien ! ils avaient un droit ou réel ou prétendu. Mais si les Américains voyaient qu'on va piller aussi les Américains sans nulle raison, ils pourraient se joindre aux Anglais avec d'autres peuples et dire : les naturels pillent indistinctement ou avec droit ou sans droit, eh bien réunissons-nous pour leur faire la guerre. Ils paraissent peser cette raison.

comité

Après déjeuner on se réunit en grand comité. Tiperia est chargé de la part de Tirarau de leur dire de rendre le navire si M^r Mair revient, ou s'ils [sic] ne revient pas, de le laisser dans la rivière devant son habitation pour les autres. Tiperia parle, il leur dit de la part de Tirarau de rendre ce navire &^c... Un naturel frère aîné de Tirarau se lève et ne dit qu'un mot. Nous consentons à le rendre, dit-il. Un autre naturel prend la parole en se levant et dit : Non, non, nous ne le rendrons pas. Un 3^e se lève et appuie le second, non, nous ne le rendrons pas ; un 4^e de même. Tiakiriri se lève et conseille de le rendre, un autre et c'est Tipene prend la parole pour dire que jamais ils ne le rendront. Tiakiriri répond encore, ils y vont avec chaleur.

[p.] 86

ⁱ « Ils l'ont fait sans ordre, ils l'ont fait sans une cause juste. »

1845 avril

Tiperia s'est levé et a répondu aussi une 2^{de} fois. Le frère aîné de Tirarau reprend encore avec force la parole pour appuyer Tiperia et l'on termine par là. Je demande à mes compagnons ce qu'on a décidé, on a décidé, de ne pas le rendre. Puis dans d'autres pourparlers ils disent que si M^r Mair revient il faut le tuer et qu'ils ne rendront jamais le navire.

Le soir, je vais faire la prière avec les naturels de Ngunguru,

Mai

1^{er} j[eudi] Ascension

Mon espérance naît avec ce mois.

J'ai annoncé à mes naturels que c'était aujourd'hui fête et que nous ferons les exercices comme les dimanches. Je me mets aussi depuis quelques jours à beaucoup parler de la s[ain]te Vierge, j'espère en elle, elle est la reine de cette mission, et cette œuvre est confiée à ses enfants. Déjà nous avons fait la prière du matin, on a déjeuné, je vois quelques malades, je fais des remèdes, je vois celui qui a enlevé le navire, je lui parle, mais [87] comme je suis sûr d'avance que ce que je pourrais lui dire ne lui ferait rien et qu'au contraire dans un moment où sa tête est pleine de son idée, je ne pourrais que l'aigrir, je parle de choses indifférentes.

Tamatarau

Nous nous réunissons pour la 2^{de} fois à la prière. 2 coups de fusil partent. Plusieurs naturels quittent brusquement leurs places et vont où les fusils ont tiré, tous les autres regardent comme avec inquiétude, et continuent cependant de chanter le waiata commencé. Pour moi je me sens livré à différentes réflexions. Serait-ce un signal de faire quelques coups contre moi ? Je me trouve étranger au milieu de naturels qui viennent de chasser et de voler les étrangers et de prononcer des menaces de les tuer s'ils reviennent ? Je me trouve moi prêtre catholique au milieu de naturels protestants ! S'ils ont envie de m'ôter la vie cela leur est bien facile, et moi humainement parlant je n'ai pas l'espoir d'échapper. S'ils venaient à me faire périr, hélas ! suis-je prêt à paraître devant Dieu ? Si je venais à mourir à présent où irais-je ? J'ai bien une petite confiance que je ne suis pas dans la disgrâce de Dieu, mais hélas je suis bien sûr au moins que j'aurais un long purgatoire à faire. Mais je mourrais

[p.] 88

1845 mai

en travaillant pour Dieu, cela me console puisque je fais la prière et j'instruis dans ce moment les naturels. C'est aujourd'hui l'Ascension, où J. C. monta au ciel, c'est le 1^{er} mai, jour principalement consacré à Marie. Ces réflexions me rassurent et me donnent la force de chanter le waiata à la fin cependant je vois que les visages ne sont plus préoccupés, les naturels reviennent et nous finissons tranquillement l'exercice.

départ de Tamatarau

Nous nous disposons ensuite à retourner chez nous. La marée monte, nous repartons. Je touche la main aux naturels, ils me la touchent aussi avec cordialité f[e]inte ou réelle ; celui même qui retient le navire me touche la main. Nous arrivons chez Parihoru où nous couchons.

Parihoru et Tiakiriri sont dans les mêmes disposition[s] que Tirarau, ils n'ont pas participé au dépouillement seulement ils ont reçu des autres. Te Uriheke n'était pas non plus de l'affaire. Il se trouvait à Kororareka.

2 v[endredi]

Te Urihekeⁱ

Nous partons après déjeuner pour Mangakahia, je vais passer chez Te Uriheke avec Te Arahi et Perepe. Te Uriheke m'apprend qu'il vient de Koro- [89] rareka. Je lui demande des nouvelles de M^{gr}. J'ai appris, lui dis-je, à Tamatarau que l'Évêque avait été pillé, est-ce vrai ? Non, me dit-il, c'est un parlé faux, ce parler vient de ceux qui ont dit aussi à M^r Mair qu'on allait le venir piller dans la nuit. Ce que je sais, ajoute-t-il, c'est que Kawiti a envoyé des naturels chez l'Évêque comme kaititiroⁱⁱ (je présume que c'est pour savoir les nouvelles qui arrivent par les navires d'Auckland). Je lui témoigne la douleur que j'ai éprouvée à la nouvelle de la mort de son fils Pauro (Karipi). Il était baptisé, il est vrai, mais il y avait peut-être une 6^{ne} d'années ; et il ne s'était pas confessé je pense, il avait été baptisé à Hokianga. La dernière fois que je le vis, je le trouvais indisposé d'un rhume comme beaucoup de naturels et je ne pensais nullement qu'il dût mourir de cela, car j'ai vu un grand nombre de naturels atteints du même mal et en revenir. Je lui parlai une fois de penser à se confesser et j'aurais dû la dernière fois que je le vis le faire confesser, mais j'étais avec Tiperia et plusieurs autres, nous ne faisons que passer et je ne le pensais nullement malade à mourir, car il mangeait, il se levait, il parlait bien. Je continue ma route. Nous couchons dans la grande forêt (Watitiri).⁴²

s[amedi] 3

Le matin nous nous dirigeons

[p.] 90

1845 mai

karaka

vers Mangakahia laissant Pukeokui à droite. Nous partons à jeun, chemin faisant nous passons des ruisseaux dans lesquels les naturels cherchent et trouvent des karakaⁱⁱⁱ qui appartiennent à leurs parents, ils les prennent et nous en faisons un bon déjeuner. J'étais affamé, je les trouve excellents au goût quoique l'odorat s'en était trouvé bien incommodé lorsqu'on les avait sorti[s] du ruisseau et qu'on les portait en route.

M^r Buller, 300 soldats à Te Waka

Arrivé à mon habitation, je ne fais que changer de souliers et enfiler des bas et nous allons tous ensemble chez Tirarau pour lui porter les nouvelles. Là je trouve M^r Buller qui m'apprend que le gouverneur a envoyé 300 soldats à Te Waka pour combattre contre Hone Heke. Je lui apprends que Hone Heke à la nouvelle d'une lettre de Te Waka au gouverneur envoyée pour lui demander de la poudre et des balles a dit à M^r William[s] de Pa[i]hia de s'en aller, de même aux blancs de Waimate,⁴³ car dit Hone Heke c'est M^r William[s] qui est la cause de sa guerre au pavillon anglais. J'apprends que Kawiti avait envoyé des balles à Tirarau et à Mate⁴⁴ avec les lettres qu'il leur avait adressées et que Tirarau les avait jetées [91] de côté. Je quitte Tirarau et en revenant, je vois Maraea qui est atteinte d'un espèce de

ⁱ « Te Uriheke » est indiqué dans le manuscrit à la page 89.

ⁱⁱ « Observateurs » ici peut-être dans le sens de spectateurs.

ⁱⁱⁱ Le fait que les compagnons de Garin prennent ces fruits d'un ruisseau et que leur odeur soit évoquée fait penser qu'il s'agisse ici des noyaux des fruits de l'arbre karaka qui étaient consommés après un long trempage dans un ruisseau ou de l'eau salée afin de retirer leur qualité toxique (Best, *Forest Lore of the Maori*, 1977, p. 45 ; Wade, *A Journey in the Northern Island*, p. 57). Plusieurs observateurs au dix-neuvième siècle, dont James Buller, étaient sensibles à leur odeur particulièrement nauséabonde lorsqu'on les retirait de l'eau (*Forty Years in New Zealand*, p. 236). Le père Petit note qu'en se séparant de ses compagnons maoris en route pour Mangakahia, ces derniers lui donnèrent quelques karaka, « un fruit de la forme d'une olive mais un peu plus gros. Ce fruit n'est pas assez attrayant pour qu'un Européen le mange par gourmandise » (Lettre de Petit à Charles Dupont, Août 1841, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, p. 689, doc. 97).

chaud et froid, les naturels disent qu'elle a mangé des choses tapu.⁴⁵ Je lui envoie des remèdes.

d[imanche] 4

Waiata

Je vais voir Maraea. Waiata vient du Pa. Il me dit que Parore est du même sentiment que Tirarau. Waiata ajoute qu'il a écrit au gouverneur pour lui demander un pavillon.⁴⁶ Ai-je bien fait ? me dit-il. Je lui réponds, que oui, car comme il protège les Européens, je pense que le gouverneur lui en enverra un, d'ailleurs c'est au gouverneur à juger. Lorsque la maladie, me dit-il, prend quelqu'un de mes enfants, c'est comme un coup de fusil, chez les autres elle les prend doucement mais chez moi ce n'est pas de même. Mes naturels me disent ensuite : C'est demain que chez Waiata on mange, jusqu'ici depuis la maladie de Maraea, toutes les nourritures ont été tapu, demain le tapu est levé. Waiata lui-même est resté 2 jours sans manger.

Matiu et Kaperiere

Ce soir je fais des reproches à Matiu et à Kaperiere parce que je les trouve désobéissants. Matiu a l'air d'être indifférent, et lorsque j'ai fini, il reste, puis il me dit : Puisque nous ne sommes pas meilleurs, si tu dois renvoyer un de nous deux renvoie-moi, car nous sommes toujours mauvais. Alors je lui fais une

[p.] 92

1845 mai

comparaison. Lorsqu'un arbre croît dans un jardin et que quelques mauvaises branches poussent, le jardinier coupe les branches, il ne coupe pas le tronc. De même, lui dis-je, lorsque je vous vois des défauts, je cherche à les corriger, mais je ne vous dis pas de retourner chez vous, que si je le jugeais convenable je n'attendrais pas que vous me le demandassiez mais je serais le premier à vous le dire comme j'ai fait à Piere, au Français.ⁱ

Tiperia

Tiperia me dit qu'il a faim de tabac, il me demande de l'ouvrage pour recevoir du tabac. Je lui montre un endroit à défricher, et je lui dis : Viens demain nous ferons le wakarite car c'est aujourd'hui dimanche. Il me dit : Combien veux-tu que nous soyons ? Cela dépend de toi, lui dis-je. Nous viendrons 3 ou 4 ? me dit-il.ⁱⁱ — Il vaut mieux que vous soyez peu afin que vous ayez plus de tabac. Moi et Rako ?ⁱⁱⁱ me dit-il. — Oui réponds-je, venez vous deux demain puis s'il est besoin de quelques-uns de plus on les appellera.

5 l[undi]

Mere femme de Tito vient me demander un Tuatahi (1^{er} vol[ume] du livre de prière). Je lui envoie celui qu'il m'avait **[93]**

Tito

rendu lorsqu'il quitta la prière. Je dis à Mere : Faites-vous la prière ? si vous la faites, je veux bien aller vous instruire, je n'ai pas quitté ma coutume d'aller faire la prière chez les naturels.

Tiperia

ⁱ Il s'agit de Pierre, l'ex-serviteur de Garin. Voir Notes de mission, 12-7 décembre 1844. Garin a probablement adopté ici l'orthographe maorie de « Pierre ».

ⁱⁱ Dans le manuscrit : « Nous viendrons 3 ou 4, me dit-il ? »

ⁱⁱⁱ L'ordre des mots reproduit certainement le maori *maua ko Rako*.

Tiperia et Rako viennent ce soir, je conviens avec eux de leur donner 10 livres de tabac pour défricher une pièce de terre. Je dis à Rako : Lorsque l'ouvrage sera terminé, je te donnerai les 10 livres, et toi tu les distribueras aux travailleurs.

Vers les 8 heures du soir on m'amène un enfant de Ngawakarara, il a des palpitations fortes dans le creux de l'estomac. Je lui fais boire une infusion de tilleul, les palpitations cessent un instant après ils repartent.

pavillon

J'apprends que le gouverneur a envoyé un grand drapeau à Tirarau.

6 m[ardi]

visite à M^r Ross

Je vais confesser M^e Ross. Mon boat n'est pas encore réparé. Maraea est guérie.

Te Ahiterenga

Te Ahiterenga m'amène un porc, je le refuse. J'en ai trop. Il veut me vendre une natte p[ou]r une chemise. Je lui refuse, il fait beaucoup d'instance[s] ; et comme il est [le] père adoptif de Kaperiere, je lui donne une

[p.] 94

1845 mai

chemise en lui disant : Je ne prends pas ta natte, mais tu me donneras plus tard des pommes de terre, je t'en donnerai 3 paniers. Ce n'est pas un marché que je fais avec toi, lui dis-je, c'est un présent que je te fais. Tu me donneras ce que tu voudras. Il se trouve plus embarrassé et moi par là sorti d'embarras, je craignais qu'il ne vint à me menacer de retirer Kaperiere.

7 me[rcredi]

Te Uriheke

Te Uriheke vient me voir. Je le fais déjeuner avec moi ainsi que Wetekia.

raisins

J'envoie mes 2 naturels couper des raisins⁴⁷ chez Waiata qui m'a fait dire de les envoyer. Ils m'en apportent 8 paniers.

Je vais visiter les vieilles de Ngawaewae.

9 v[endredi]

Tirarau vient me trouver. Il déjeune avec moi. Il me demande un pantalon en velours. Je lui demande ce qu'il me donnera en retour. Je ne sais pas, me dit-il. Il me demande le prix. 10 shellings, lui réponds-je. Et il s'en va content.

lettre de la Baie

M^r Buller a reçu une lettre d'un étranger, il la traduit en maori. Tirarau me la fait copier et me laisse la copie pour que je la fasse connaître aux naturels. [95]

Te Waka à la Baie

Elle annonce que 3 naturels sont morts [du] côté de Te Waka et 5 du côté de Hone Heke. Repa n'a pas été blessé. On dit que 600 soldats sont à la Baie des Iles. 100 naturels de Te Waka sont allés à la Baie chercher de la poudre. On attend 14 navires, 5 sont déjà arrivés à la Baie des Iles ou à Auckland. Telles sont les nouvelles contenues dans cette lettre.

Pomare pris

— On rapporte d'ailleurs que tandis que Te Waka était à la Baie pour voir Pomare⁴⁸ qu'on a fait prisonnier dans un navire de guerre, Heke a attaqué son pa et a été vainqueur. Mohi qui s'y trouvait avec peu de naturels lui est venu toucher la main, a fait la paix et est retourné à Hokianga —

soldats qui vont à la guerre

2 ou 300 soldats sont allés joindre Te Waka pour combattre contre Heke. On dit qu'ils sont revenus sur leurs pas voyant que le chemin était trop long et que leurs provisions étaient sur leur fin.

11 d[imanche]

Pentecôte

Je reçois une lettre de Hamiora. Il me dit d'aller voir ses malades, je pars le

[p.] 96

1845 mai

même jour, je vois Taramainuku chez lequel je couche. Il est malade, il ne va pas à la selle depuis un bon nombre de jours. Je lui donne une potion de rhubarbe.

transport des ossements

Ce soir j'ai vu les naturels de Ngawakarara qui vont à Wangarei transporter leurs morts⁴⁹ de peur qu'ils ne soient profanés par les naturels de Hone Heke en cas qu'ils viennent faire la guerre de ces côtés. Je laisse Kaperiere qui me demande à aller à Wangarei. Je lui dis ainsi qu'à Te Arahi, s'il va à Wangarei, il restera bien longtemps, il vaudrait peut-être mieux qu'il reste avec vous jusqu'à votre départ, alors il reviendrait à ma maison ou bien il irait à Ngawakarara.

12 l[undi]

Hamiora, Tito

Taramainuku trouve que le remède a travaillé. Je lui donne encore une dose et nous partons pour Waihorehore⁵⁰ [Waioreore] chez Hamiora. Je vois Tito en passant à Te Toke ;ⁱ Panapa l'a trouvé faisant la prière avec sa femme, il me dit qu'il a renoncé à son projet d'aller trouver Hone Heke. Je lui demande s'ils [97] font la prière, il me dit : Non, nous restons noho noa. Tu m'as demandé un livre ? — Oh ! c'est pour rien. Je pense qu'il ne veut pas avoir le nom de faire la prière jusqu'à ce qu'il soit plus tranquille.

Nous arrivons le soir chez Hamiora. Je vois les malades, sa femme a la tête toute enflée. Je lui fais prendre des bains de pied et des fumigations. Je donne de [sic] laudanum à un autre.

13 m[ardi]

Le lendemain il raconte la guerre que le remède a livré à la maladie et sa victoire, il raconte pendant plus de 20 minutes cette guerre.⁵¹

Hamiora

Je demande à Hamiora s'il est vrai que Hori Kingi voulait piller l'Évêque.⁵² C'est vrai, me dit-il, mais c'était un moment de folie. Tu vas à la Baie des Iles ? Oui me dit-il, Hori Kingi m'a écrit que Pomare était prisonnier et que bientôt peut-être lui aurait le même sort, il veut que je l'aie voir. Je vais seulement pour le voir, s'il veut se battre, je le laisserai aller à la guerre pour moi, je m'en reviendrai. J'ai appris que Hamiora a refusé tout ce qu'on a voulu lui donner des objets enlevés à des Européens, sa fille avait reçu un parapluie, il l'a fait rendre.

ⁱ Vraisemblablement le village de Tito.

[p.] 98

1845 mai

Hamiora me retient pour que je puisse soigner les malades, il devait partir aujourd'hui mais à cause de moi il reste. Il me promet ainsi que le père de Mohi (Henare), d'aller à la chasse des kiwi,ⁱ Henare se charge de me chercher des [h]otete.ⁱⁱ

me[rcredi] 14

retour, Karawai, Wetekia

Nous partons après déjeuner, Hamiora et Hoani porteur d'une lettre et de quelques [h]otete à Oue pour M^{gr}, et moi pour mon établissement. En arrivant chez Taramainuku, nous voyons Karawai qui revient de la Baie des Iles, il était attendu avec impatience. Il annonce que le parti de Hone Heke a eu le dessous avec les soldats. Je lui demande si son waka peut nous recevoir. Oui, me dit-il. Taramainuku est délivré de son indisposition depuis hier. Nous descendons avec Karawai, Wetekia l'arrête et lui fait raconter les nouvelles. Wetekia nous dit qu'il part demain pour Wangarei afin de dire aux naturels de Ngawakarara de ne pas rester à Wangarei de peur de périr par la main des soldats. [99]

défaite de Hone H[eke]

Karawai nous apprend que 14 naturels sont morts dans la guerre entr'autres Ruku ;⁵³ que 100 soldats ont succombé aussi, mais que Hone Heke a eu le dessous, Kawiti a été blessé au front, les naturels en partie ont pris la fuite et se cachent dans les forêts.⁵⁴ Les Ngapuhi, dit-il, ont vu dans les journaux anglais, que lorsque Hone Heke sera pris avec Kawiti que les soldats iront faire la guerre à Te Waka, à Tamati, puis à Waikato,⁵⁵ &^c à tous les Nouveaux Zélandais pour les exterminer. Je lui réponds que je crois cela faux, car s'il en était ainsi, les journaux ne l'auraient pas dit de peur de révéler trop tôt la chose.

Nous ne sommes pas arrivés que déjà on annonce l'arrivée de Karawai par des coups de fusil. Les naturels vont se réunir au Pa.

j[eu]di 15

réunion, lettre de Tirarau

Paieka propose à Tirarau de descendre à Hukatere, Tirarau dit : Non, nous n'abandonnons pas nos Européens, nous allons bâtir un pa ici.

Je vais voir Tirarau, il me fait lire une lettre qu'il écrit au gouverneur. Je te remercie, lui dit-il, du pavillon que tu m'as envoyé, je suis toujours dans les mêmes dispositions, je n'ai pas voulu consentir à ce

ⁱ Suivant la grammaire maorie, Garin n'inscrit pas de « s » final au mot « kiwi » utilisé au pluriel. Comme ceci est récurrent dans le journal, j'ai préféré reproduire l'orthographe originale sans ajouter de « s ». Il est possible ici que Garin ou Pompallier les utilisaient comme monnaie d'échange. Au dix-neuvième siècle, le kiwi était recherché comme nourriture et pour ses plumes. Le naturaliste allemand Dieffenbach, dans son compte-rendu d'un voyage effectué en Nouvelle-Zélande entre 1839 et 1841, observe que le kiwi était rare dans les forêts entre Mangonui et Hokianga, mais que cet oiseau nocturne sans ailes servait de nourriture aux Maoris, qu'il était très gras, et que sa peau était utilisée pour la construction de nattes (p. 233, *Travels in New Zealand*, volume 1). W. Yate note dans les années 1830 : « They are highly prized, when taken, which is very rarely, by the natives ; and their skins are kept till a sufficient number are collected to make into a garment » (*An Account of New Zealand*, p. 59).

ⁱⁱ Ici encore, il est possible que cette larve fût utilisée comme monnaie d'échange. On la trouvait dans les mousses humides près des racines du rata. Wade et James Buller décrivent tous deux la particularité du *hotete* (ou *awhato*), une chenille qui, phagocytée et momifiée par un champignon parasitaire (*Cordyceps Robertsii*), se transforme alors en une substance végétale blanche tout en conservant sa forme de chenille, d'où son nom de « chenille végétale ». Ce champignon est comestible (*A Journey in the Northern Island of New Zealand*, p. 45-6; *Forty Years in New Zealand*, p. 499). Le missionnaire Taylor note que les *hotete* étaient considérés comme un mets délicat au goût de noix par les Maoris et servaient aussi à produire un pigment noir-bleu utilisé comme base pour l'encre du tatouage (*Te Ika a Maui*, p. 422).

[p.] 100

1845 mai

que Kawiti descende par la rivière de Mangakahia pour aller à Auckland, je veux que les Européens restent tranquilles dans ma rivière. Je ne permettrai pas aux fuyards de se retirer ici, mais seulement aux femmes et aux enfants. Dis-moi s'il est vrai que les journaux ont dit qu'une fois que Hone Heke et Kawiti seraient pris, tu ferais la guerre à tous les Nouveaux Zélandais, ne me cache pas cela &^c...

M^r Hotton

M^r Hotton vient d'Auckland. Il m'apporte une lettre de M^{gr} qui se trouvait à Auckland. Il a dû en repartir lundi dernier pour les stations du nord. Il me dit qu'il n'y a que 200 soldats à Auckland, on dit aussi, ajoute-t-il, que Pomare a écrit aux peuples Waikato &^c s'ils étaient prêts à venir à Auckland. On a dit-on, voulu laisser retourner Pomare à terre. Il a refusé disant qu'il voulait aller parler au gouverneur.

v[endredi] 16

J'apprends que les œufs de dinde que j'ai achetés et dont j'ai eu des dindes ont été volés à M^r Buller. Je lui écris s'il veut que je les lui paye ou que je lui rende les dindes, il me répond que je ne suis pas blâmable [101]

dindes

de la chose car je l'ignorais, il ne veut pas que je lui paye les œufs ni que je lui rende les dindes. C'est à Hohepa le voleur, dit-il, de [les] restituer.

bled

Matiu et M^r Lynch vont chercher les 8 boisseaux de bled qui me reviennent de M^r Raynolds. Il m'a dit en partant que les fermiers de sa maison me donneraient tous les ans 8 boisseaux de bled.

Je commence à travailler à élever une croix sur ma maison.

*s[amedi] 17**croyance*

Rako visite les ossements de sa fille morte il y a une 6^{ne} de mois. Il ne fait que les enlever et les remettre à la même place, afin que son âme étant plus légère aille dans le Reinga.⁵⁶ Le Reinga chez eux est un lieu où les âmes sont bien. Ce lieu est dans la partie basse, le ware rangi est une espèce de plancher supporté par des colonnes que l'âme s'est bâtie pour y rester jusqu'à ce qu'elle aille dans le Reinga. Lorsqu'un[e] âme meurt, elle va d'abord dans le ware rangi, quelque temps après on la visite, *on l'enlève* pour la remettre à la même place ka tangohia,ⁱ cette cérémonie fait que l'âme devient plus légère, elle va alors dans le Reinga. C'est pour l'y faire aller que les naturels enlèvent ainsi leurs morts ; kua tangohia te tupapaku kia takataka wairuaⁱⁱ expression qu'ils emploient pour exprimer cette cérémonie.

[p.] 102

1845 mai

d[imanche] 18

Crue d'eau, 3 waka [sont] entraînés par la rivière.

*l[undi] 19**bled*

ⁱ « D'où ils ont été pris. »

ⁱⁱ « Le corps a été élevé afin que l'âme puisse se préparer à partir. »

Je reçois de M^r Hotton 4 boisseaux de bled et 4 de M^r Linch en accomplissement de la promesse que m'a faite M^r Raynolds que je recevrai chaque année 8 boisseaux de bled de ses fermiers.

m[ardi] 20

croix

Je fixe le clocher et la croix sur ma maison aujourd'hui.

me[rcredi] 21

Te Rahu

Te Rahu qui combat dans le camp de Hone Heke contre les soldats, apporte des nouvelles ; elles sont à peu près les mêmes que celles que Karawai a apportées. Il confirme ce que Karawai disait qu'il y a eu 100 soldats de tués, mais ces 100 soldats doivent s'entendre selon leur style pour 200. Ainsi il s'en suivrait qu'il y a eu 200 soldats de tués et 20 naturels seulement.ⁱ

Il me dit que le p[ère] Bâty est dans le camp de Hone Heke pour soigner les blessés et que le p[ère] Petit est dans celui de Te Waka.⁵⁷

j[eu]di 22

Mohi, Wangarei, Hone Heke

+ Mohi arrive de Wangar[e]i avec Te Mani[h]era.⁵⁸ Ils m'annoncent que les naturels de Wangarei ont eu peur, ils ont consenti à rendre le navire pris à M^r Mair. Ils apportent à M^r Buller une lettre afin que celui-ci écrive à M^r Mair [103] de venir le chercher, ou bien Te Mani[h]era et Pohe le mèneront à Auckland si on leur donne un étranger avec eux. — J'apprends que les Ngapuhi ont eu le dessous une 2^{de} fois, et qu'ils se sont sauvés [dans les forêts où on les a poursuivis, c'est à Waikare,⁵⁹ Te Kapotai.]ⁱⁱ C'est Te Waka avec Rewa,⁶⁰ Moka, etc... et 30 soldats qui sont venus attaquer Kapotai à Waikare mais celui-ci les a repoussés.⁶¹ M^r William[s] les exhorte fort à faire la paix. Il est triste, dit-il, de voir les Européens et les naturels mourir. Hone Heke a quitté son pa parce qu'il sent mauvais, dit-il, à cause des morts. Il s'est retiré dans un autre endroit où il a bâti un pa et reste en paix. Il a fini de se battre parce qu'on ne l'attaque plus, mais Te Waka a, dit-on, dit qu'il ferait la guerre pendant 7 ans, il poursuit Kawiti, il viendra ensuite faire la guerre à Ngunguru puis à Wangarei. J'ajoute : Puis à Maika. Oui, me dit Mohi, je le résume ainsi ; alors s'il vient attaquer Maika tout Kaipara se lève et va le soutenir.

coups de fusilⁱⁱⁱ

Ce matin vers les 3 heures des coups de fusil se font entendre comme si des naturels se battaient. Je n'entends pas des fusils à 2 coups, réveillé à ce bruit, mon imagination travaille et interroge, un naturel du parti de Hone Heke est venu

[p.] 104

1845 mai

alerte

ⁱ Il existait dans la langue maorie des mots pour exprimer la centaine et le millier, et tout nombre supérieur était exprimé par « un grand nombre ». Pour compter des quantités, le système binaire était employé, ainsi ici, il y avait 2 fois une quantité au-delà de cent.

ⁱⁱ *Suppr.*

ⁱⁱⁱ Ce paragraphe correspond en fait au jeudi 22 et devrait être inséré avant « Mohi arrive de Wangarei avec Te Mani[h]era » puisque les événements décrits à la page 203 sont antérieurs à ceux de la page 102.

hier, aurait-il opéré un changement ici ? Hone Heke arrive-t-il pour aller à Auckland ou les naturels d'ici vont-ils attaquer leurs étrangers ? Je me lève et prends mes précautions en cas de besoin, je me revêts de ma soutane neuve, je prépare mon bréviaire, je mets ma bourse dans ma poche, je m'arme de mon novum et de mon crucifix et je vais écouter sur la porte, j'entends des naturels qui se rendent au Pa, ils s'interrogent pour savoir ce que c'est, l'un dit : C'est peut-être l'arrivée de Te Wehinga. Cela me rassure. Presque tous les naturels descendent. J'en vois quelques-uns, je suis rassuré, Matiu me demande à aller au Pa, il y va et lorsqu'il en revient au point du jour, il m'apprend que c'est un courrier qui est venu annoncer la mort du père de Parore. On l'a trouvé mort dans les champs, il était mort depuis 4 jours. Tous les naturels vont à Kai[h]u aujourd'hui.

manteau

Waiata envoi[e] Kaha pour me demander mon petit *curric*ⁱ (manteau). Je le lui prête.

Matiu

Depuis que Kaperiere est parti pour Wangarei, Matiu couche seul dans leur petite maison, tous les soirs il détache son chapelet de dessus sa porte pour le dire avec moi, il me dit qu'il le suspend ainsi sur la porte pour que le démon n'entre pas dans la maison — [en conformité ?] à la foi cath[olique] —ⁱⁱ

Tome 3^e. 2^d vol[ume] — mai – 10^{bre} 1845
Notes sur la mission

[p.] 105.

Mission 23 Mai 1845

a[d] m[ajorem] D[ei] g[loriam] & D[ei] G[enitricis] h[onorem]

v[endredi] 23

retour de Kaperiere

Kaperiere revient de Wangarei ; il est accompagné de Hone et de Perepe qui couchent ici ce soir dans la maison de mes naturels.

s[amedi] 24

Trueman

M^r Trueman et M^r Willson viennent me demander de quoi acheter des pommes de terre. Je leur donne 2 chemises en à compte [sic] sur les timber qu'ils scient. Je dis à M^r Trueman : Vous avez besoin de savoir s'il y aura à la chapelle des projections. M^r Ross m'a-t-il répondu, m'a dit qu'il y en aurait d'un pied de large. Je lui dis que je n'ai pas dit [à]ⁱⁱⁱ M^r

ⁱ L'orthographe de « *curric* » est un exemple d'écriture phonétique intentée par Garin pour rendre le mot anglais « *carrick* », tel qu'il fut probablement prononcé en maori. « *Carrick* » pour « *redingote* » était également en vogue dans la langue française au dix-neuvième siècle puisqu'on le trouve dans la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*. C'est probablement pour utiliser ce manteau comme un symbole de statut remplaçant la cape traditionnelle en phormium tenax et richement décorée de plumes dont s'ornaient les personnes de rang lors d'occasions spéciales.

ⁱⁱ Cette dernière phrase, écrite au bas de la page, est difficile à lire. Le haut de la page suivante n'existe plus.

ⁱⁱⁱ Une brûlure du papier recouvre les trois lignes suivantes et crée des problèmes pour la lecture des pages 106-8.

Ross qu'il y aurait des projections, mais qu[e] j'ai écrit à M^{gr} pour savoir s'il voulait qu'il y en eût.

Kohine

On vient me chercher pour voir une naturelle Kohine⁶² malade. J'y vais.
Je finis le clocher qui est sur ma maison.
Wetekia revient de Wangarei.

Te Uriheke

Mohi à son retour de Wangarei me dit que Te Huriheke a dit qu'il fallait que le catéchiste de Ngunguru brûle son livre

[p.] 106

1845 mai

Te Uriheke

à cause de l'instruction qu'il a fait[e] à sa fille qui est la femme de Pauro mort dernièrement. Ce catéchiste disait à cette fille, (je n'étais pas éloigné de lui, j'entendais son instruction) : Sois puissante pour la prière, car ceux qui ne font pas la prière iront en enfer, il faut que tu sois comme les porcs qu'on apprivoise, les porcs errants dans les forêts sont sauvages et lorsqu'on les apprivoise, ils sont souples et obéissent à la voix qui les appelle de même... Voilà ces 2 choses qui dans le style des naturels sont une grave offense. Si cela avait été dit par le chef, Te Uriheke ne se serait pas fâché, ou même par un é[tranger], mais cela ne convient pas à un [simple ?]ⁱ Maori, dit-il.

d[imanche] 25

Je vais à Ngawakarara voir Kohine, je lui porte des remèdes, je la trouve mieux.

l[undi] 26

Pauro vient me dire qu'il y a un malade à Te Waikaikatea. Il me propose d'y aller avec lui, j'accepte ; ce malade est âgé. Il est missionnaire, il m'a dit autrefois que si l'Évêque était venu le premier il se serait fait catholique. [107]

m[ardi] 27

voyage à Waikaikatea

Nous partons de bon matin, et nous arrivons le soir à la nuit. Le malade est dans les tapus jusqu'au cou, je lui propose un remède, il me dit : Wahio [waiho], *mettons cela de côté*. Nous faisons la prière, et nous nous endormons, mais je suis dévoré par les puces, jamais je n'en ai tant vu, je ne puis pas dormir, je vais me coucher dehors où je dors mieux.⁶³

m[ercredi] 28

tapu

Ce matin après la prière, mon malade se fait donner de la fougère, il y met le feu et fait brûler dessus une certaine herbe qu'[il] est allé[e] chercher, il me dit : Vois-tu ? voilà nos anciens usages, [c'est pour que le dieu maori ne nous fasse pas du mal.]ⁱⁱ C'est pour enlever mon tapu. Ensuite il me demande un remède. Je l'instruis sur ce qu'il faut croire par rapport aux dieux maoris c.-à-d. démons, ils ont besoin d'être éclairés en ce point ; leurs usages ont avec la foi un rapprochement assez frappant ; la foi en effet, nous apprend qu'il y a des démons dans beaucoup de lieux, que les objets, que les personnes, sont souvent sous la

ⁱ « Maori » a le sens d'un homme ordinaire.

ⁱⁱ *Suppr.*

puissance du démon, et voilà pourquoi l'Église emploie différentes cérémonies, les exorcismes, l'eau bénite, pour affaiblir ou annuler [sic] la puissance des démons.⁶⁴

[p.] 108

1845 mai

Je lui demande ensuite si étant plus malade, il pense à se faire baptiser, il me répond que non, et me dit qu'étant missionnaire autrefois, il ne peut pas changer. Il a, dit-il, abandonné les waiata des missionnaires, car il a eu beau prier selon l'usage des missionnaires, cela ne l'a pas guéri, tandis qu'un peu de waiata maori (long comme le bout de l'ongle) l'a fait vivre.

Tirarau, nouvelles de Wangarei

Après déjeuner nous repartons, nous trouvons Tirarau au kainga de Parore. Ils nous saluent par leurs danses guerrières, et nous appellent. Nous leur disons que nous ne pouvons pas aller à terre, nous sommes pressés, mais ils font tant d'instances que nous ne pouvons pas refuser convenablement. Ils demandent à Pauro les nouvelles qu'il a apportées de Wangarei. Ils consentent, dit-il, à rendre à M^r Maire son navire, à cause de la lettre que tu leur as écrite. Ce n'est pas, dit Tirarau et les autres, ce n'est pas à cause de ma lettre, c'est qu'ils ont eu peur des soldats, pourquoi n'ont-ils pas consenti à la 1^{re} sommation que je leur ai faite ?

takaroⁱ

Nous soupçons et nous nous apprêtons à partir pendant la nuit par la marée montante.ⁱⁱ Nous allons pour la plupart coucher dans les wakas, en attendant la marée ; lorsqu'on [109] a tous pris ses [sic] places, ceux de mon waka vont plus bas chercher une place sûre pour que le waka ne reste pas à terre par la marée descendante, mais ne trouvant pas de bâton solide pour attacher la corde, ils prennent une grosse pierre qui doit servir d'ancre, puis nous traversons la rivière et nous allons jeter l'ancre en face des autres wakas mais un peu plus haut. En ramant mes naturels chantent des airs maoris à voix basse, comme s'ils voulaient ne pas être entendus et prendre les devant[s] en silence, cependant nous jetons l'ancre. Mais les autres qui nous ont entendu[s] croient que nous partons réellement, ils détachent leur corde et se mettent à ramer pour venir à notre poursuite ; déjà ils nous ont atteint[s] et lorsqu'ils voient que nous sommes à l'ancre, ils feignent de continuer leur route comme s'ils ne voulaient pas revenir. Alors les nôtres lèvent l'ancre et se mettent à ramer sans bruit à leur suite, bientôt nous entendons qu'ils ont reviré de bord et qu'ils reviennent sur leurs pas, alors les nôtres qui se trouvaient en arrière se trouvant être les premiers appellent les autres à un défi : Allons donc ! ramez, ramez, atteignez-nous, voyons si vous allez vite, vous ne pouvez pas nous atteindre. Dans ce combat la rivière écume, les cris des naturels sont propres à effrayer les

[p.] 110

1845 mai

takaro

Européens qui sont dans le voisinage, car il est grande nuit, enfin les naturels qui s'étaient détachés pour nous poursuivre vont reprendre leurs places et nous la nôtre et nous nous endormons ; à mesure que la nuit s'avance, le vent augmente et le temps se charge de nuages noirs, bientôt des gouttes de pluie nous font craindre une pluie prochaine et plus abondante, déjà la marée monte. On s'est réveillé, on se décide à partir et nous voguons les premiers. Peu-à-peu [sic pour peu-après] les autres cherchent à nous devancer,ⁱⁱⁱ et nous de presser de

ⁱ Dans le sens ici de jeu, et dans ce contexte peut-être de « jeu compétitif ».

ⁱⁱ Les Maoris de la rivière sont réunis à Kaihu pour les funérailles du père de Parore, Toretumua Te Awha. (Cf. jeudi 22 mai).

ⁱⁱⁱ Il est probable que cette orthographe reflète la prononciation régionale de Garin car « devancer » ne figure pas dans les dictionnaires usuels modernes ou la sixième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, 1832-5.

plus en plus, ils sont derrière nous tout près, déjà ils vont de front, enfin les nôtres près d'être vaincus redoublent d'ardeur et l'emportent, alors les cris de victoire, les éclats de rire, les plaisanteries dont ils sont féconds se font entendre : Eh ! bien disent les nôtres, que faites-vous donc ? vous ramez bien tant tandis que nous dormons, d'où venez-vous donc ? vous êtes enrhumés, vous ne faites que tousser, ils sont en effet tout haletants...[et plusieurs sont...]ⁱ

La pluie arrive, je suis obligé de rester couché à côté de mon parapluie fermé car si je l'ouvre, les naturels qui sont derrière moi ne voient pas à diriger le waka. J'ai les [111] pieds assez souvent dans l'eau qui entre par les fentes du waka, et la tête n'est guère garantie de la pluie. Cependant soit à cause de mon manteau, soit à cause de mon koka, je ne suis pas entièrement percé. La nuit se passe ainsi en défits [sic] et en plaisanteries. Nous arrivons au point du jour vers la place de M^r Raynolds.

j[eudi] 29

marques de protection

De retour à la maison Maraea vient avec Rahi pour un remède, elle me dit que Waiata et Tirarau sont fâchés contre Maeaea et contre Tiperia de ce qu'ils m'avaient exposés [sic] à me faire tourner dans la rivière, dans leurs défits à la course. Waiata a dit que la croix que j'avais mis[e] sur ma maison était un signe que je voulais rester dedans s'il y avait des troubles dans la rivière, mais que si je veux y rester, il viendra me chercher et m'emmener de force au Pa pour que je reste avec eux. Je réponds à cela que cela dépend des nouvelles qu'on recevra.

Te Rore

Te Rore vient me demander si je veux acheter du bled, 1 boisseau p[ou]r une chemise ; je lui réponds que j'ai déjà trop de bled et qu'il se gâte, il me dit si je veux acheter des pommes de terre. Je lui dis que j'en ai trop, qu'elles poussent sur mon grenier. Enfin je lui dis : Pour te montrer

[p.] 112

1845 mai

Te Rore

que j'ai la volonté de te rendre service, je te donnerai une chemise si tu veux travailler pour moi. Il me dit de lui montrer cet ouvrage. Je lui dis : Voici un bout de fence à refaire. Il me demande une blouse, je lui dis qu'il n'y a pas beaucoup de travail, et qu'autrefois je donnais une chemise pour 2 jours de travail. Il me répond qu'il lui faut bien 3 jours. Je lui dis que non, il persiste à demander une blouse, et il me dit : C'est parce que les étrangers sont mauvais que les Maoris les chassent. C'est pour m'intimider que tu parles ainsi, lui réponds-je, mais sois juste dans tes paroles, suis-je mauvais de ne pas pouvoir t'acheter ton bled ? Après avoir encore fait quelques instances, il s'en va. Je réfléchis ensuite que j'aurais bien fait de céder à ses dernières exigences, car il a encore une certaine influence dont il pourrait se servir peut-être contre moi dans le besoin.⁶⁵

Kaperiere et Matiu se trouvent indisposés aujourd'hui.

Plus j'entends parler les naturels, plus je comprends qu'ils ne font que parler de choses qui portent à l'impudicité et qui annoncent une grande corruption. [113]

v[endredi] 30

visite au Pa, Te Kapotai

Je vais au Pa voir des malades, je vais dans le boat de M^r Linch qui va cueillir ses gros bleds. J'apprends qu'au Pa on a sonné la cloche avec laquelle on annonce des réunions. Waiata et plusieurs autres se rendent avec moi au Pa. Lorsque nous approchons, j'apprends que si la

ⁱ « Et plusieurs sont... » *suppr.*

cloche a sonné ce n'était pas pour appeler à une réunion ; et dans le même instant M^r Hotton arrive d'Auckland. Des naturels venus de la Baie des Iles chez Hamiora annoncent qu'une nouvelle bataille a eu lieu entre Te Kapotai et les soldats, que 30 de ces derniers ont été tués. Je fais appeler M^r Hotton qui vient m'apporter 2 lettres du père Forest. Le p[ère] Forest m'apprend qu'au lieu de 200 soldats qu'on disait avoir été tués à Waimate, il y en a eu seulement 14 et 35 de blessés, qu'on ne livrera pas une nouvelle guerre aux naturels avant qu'un renfort de troupes ne soit arrivé.

Un instant après arrive M^r Buller.

[p.] 114

1845 mai

lettres du gouverneur à Tirarau

Il apporte des lettres à Tirarau. Elles viennent du gouverneur. Une lettre p[ou]r Tirarau dans laquelle le gouverneur témoigne la satisfaction qu'il a d'apprendre par sa lettre qu'il est toujours bien disposé en faveur des blancs, il lui dit que les Anglais sont venus dans cette île parce qu'ils y ont été appelés par les naturels et que s'ils n'y étaient pas venus, l'île serait devenu[e] la possession d'un autre peuple qui les aurait tous massacrés. Qu'il a appris que la reine est très-fâchée de ce qui est arrivé et qu'elle a résolu de se battre sérieusement, qu'elle va envoyer un autre gouverneur et que pour lui, il s'en retournera.⁶⁶ Il dit à Tirarau d'enjoindre aux naturels de Wangarei de restituer ce qu'ils ont volé, que le prix soit grand, qu'ils le fassent au-plutôt car il n'est pas disposé à attendre et qu'il enverra des soldats s'ils ne restituent pas. Il lui dit de ne pas recevoir les naturels mâles sur ses terres, mais bien les femmes et les enfants.

Le gouverneur a envoyé un blanc pour [115] conduire à Auckland le navire de M^r Maire que les naturels de Wangarei avaient pris. Ce sont les naturels eux-mêmes qui ont fait écrire au gouverneur de venir le chercher. Les lettres que M^r Buller a reçues sont conformes à celles du père Forest pour le nombre des soldats tués. Il dit que les soldats n'ont point menés [sic] avec eux de canon, qu'il y avait en tout 180 soldats à la bataille, et que 200 de plus étaient en arrière en cas de besoin, que les premiers seulement ont combattu (les naturels disaient qu'il y avait des bombes et que les naturels voyant tomber les bombes les arrosaient d'eau et détruisaient ainsi leur effet, qu'une ayant éclaté en l'air n'a atteint personne).

lettre du gouv[erneur] à Waiata

Le gouverneur a écrit aussi à Waiata une lettre en réponse de celle qu'il a reçue de lui, il lui dit qu'il lui enverra le pavillon qu'il a demandé, et il le félicite aussi de ses bonnes dispositions envers les blancs.

Pomare a été rendu à la liberté et on lui a conservé sa dignité de rangatira,⁶⁷ c.-à-d. qu'on l'avait pris rangatira et qu'on l'a rendu rangatira. Mais il

[p.] 116

1845 mai

Pomare

[a] promis de rester tranquille et d'écrire aux autres naturels de rester tranquilles, il a promis de faire restituer tous les biens qu'on a pillés à Kororareka. On lui a saisi 3 lettres, 2 étaient mauvaises, dit-on, mais son secrétaire était un naturel d'autres tribus, dit-on. Ces lettres étaient adressées à Waikato, afin d'appeler ces autres naturels à venir détruire Auckland. Les naturels disent qu'on allait brûler Auckland si on n'avait pas mis Pomare en liberté.

chenilles

Henare le père de Mohi m'envoie environ 150 [h]otete chenilles végétales.

Juin

1^{er} dim[anche]

Iwitahi

Wetekia me dit que Iwitahi chef de Wangarei lui a dit de me parler pour que je demande à l'Évêque un étranger des nôtres pour lui, c.-à-d. un catéchiste s'il ne peut pas lui envoyer un prêtre. Je pense que le motif de sa demande est un motif d'intérêt politique, car Wetekia me l'a fait entendre, il m'a dit que c'est afin que nous puissions circuler [117] sans crainte, car il pense que là où il y aura des Français on respectera les Maoris. Il voit que l'Évêque est respecté dans sa personne et dans celle de ses prêtres.

Wetekia

Wetekia ajoute : Je crois que plus tard on se détruira mutuellement car je vois l'avenir ; j'avais vu la pensée de Kawiti.

l[undi] 2

Tirarau et M^r Buller

Tirarau va avec M^r Buller à Wangarei de la part du gouverneur pour faire restituer aux Européens ce qui leur a été pris. Il déjeune chez moi en passant.

ma[rdi] 3

Tiperia, Rako

Tiperia et Rako viennent travailler à défricher une partie du terrain près de mon jardin. Rako me dit d'aller voir Tara. Il n'est pas remis entièrement de sa maladie.

me[rcredi] 4

Tara

Je vais à Te Pawara [Pawera] voir Tara, je le trouve attablé devant un panier de kumara, il a l'air gai et bien portant, je lui dis : Eh bien tu es toujours malade. Je ne suis pas malade, me répond-il, tout ce que j'ai, me dit-il en me montrant sa main, c'est une coupure à ce doigt. Ils m'ont fait faire une course de deux heures, j'ai passé dans 5 wakas différents pour quoi ! pour entendre dire une plaisanterie ! Ce que j'ai c'est une coupure c.-à-d. dans son sens une bagatelle.

[p.] 118

1845 juin

3 [sic pour 5] j[eudi]

je vais voir les planches, M^r Ross, M^r Raynolds

Je vais voir Mawete au Pa. Après dîner je pars avec mes 2 naturels pour aller visiter les bois qu'on scie pour la chapelle. Devant la maison de M^r Raynold's je vois le waka de M^r Hotton et un tonneau dedans, il va le mener chez M^r Ross. En passant chez M^r Ross, je dis à ce dernier s'il a quelque-écrit de M^r Raynolds, il me répond que non. Mais il ajoute que M^r Raynolds en partant lui a dit de prendre chez lui tout ce qu'il y a dans sa maison pour que cela ne soit pas volé par les naturels. Je lui dis : M^r Raynolds un ou 2 jours avant de partir me dit qu'il me donnerait ses différents effets, je refusai disant de les prendre pour lui, il pourrait en avoir besoin plus tard. Il me répondit qu'il ne pouvait pas se charger de tout cela pour les emporter à Auckland, mais en s'en allant il ne m'apporta rien. M^r Lynch me dit que M^r Raynolds lui a recommandé que quand il quitterait sa maison, il me donnerait tous ces effets, surtout ses livres. [119]

M^r Raynolds

Hier M^r Lynch m'a proposé d'amener un tonneau ici, je l'ai refusé, lui disant de le laisser là où il était. À tout cela M^r Ross me répond : M^r Raynolds était uni familièrement avec nous et il m'a dit d'aller chercher ses effets pour que je les amène chez moi ; il l'a dit aussi à ma femme. Puisqu'il en est ainsi, lui dis-je, je préfère ne rien avoir pour moi. Je prévois que plus tard nous serons dans des difficultés, prenez tout pour vous, je ne permettrai pas que M^r Lynch dépose chez moi aucun effet de M^r Raynolds et s'il a pris avec lui des effets, il les reportera chez M^r Raynolds lorsqu'il me quittera. Pour moi je n'ai reçu qu'une demi-bouteille de térébentine [sic pour térébenthine] (plus tard M^r Lynch me dit que M^r Raynolds lui en a fait cadeau qu'elle lui appartient en propre). Je le quitte, nous continuons notre route, j'ai l'intention de coucher chez M^r Walton, c'est la 2^{de} fois que je cherche l'occasion de coucher chez lui pour avoir occasion de lui parler de religion. Mais il n'y a personne chez lui, il est allé à Marekura.⁶⁸

[p.] 120

1845 juin

Nous continuons, nous arrivons de grande nuit chez Te Wehinga mais il n'y a personne. Nous couchons à la cuisine,

6 v[*endredi*]

M^r Trueman, boards [*planches*]

et le matin au point du jour, nous allons chez M^r Trueman le scieur. Il y a à peu près la moitié des bois de sciés, j'observe à M^r Trueman qu'il y a des travons défectueux en ce que quelques-uns [ont]ⁱ ne sont pas entièrement quarrés.ⁱⁱ Je lui dis qu'il ne faut pas les faire ainsi car cela ne looks pas well. Nous déjeunons et nous repartons. Nous arrivons vers les 1 ou 2 heures après midi. Je passe chez M^r Ross et lui dis que mon boat n'est pas suffisam[m]ent réparé, qu'il est à ajouter 2 bouts de planches sur le devant du bout. Je m'arrête au Pa, Tirarau n'est pas encore revenu.

Tirarau de retour

Arrivé à ma maison quelques instants après on sonne la cloche au Pa pour que les naturels se réunissent, ils ont vu Tirarau de loin. En effet Tirarau paraît devant ma maison et il va directement au Pa. Karawai et Matiu vont entendre les nouvelles.

Karawai

Karawai travaille à achever sa maison. [121]

Wangarei

Matiu à son retour nous apprend que les naturels de Wangarei après plusieurs débats ont enfin consenti à rendre le navire, il partira demain pour Auckland. 2 navires de guerre étaient venus devant Wangarei, ils y avaient passé plusieurs jours, ils ont donné 2 terres en paiement de ce qu'ils ont pris aux Européens. Wetekia dit à Iwitahi : Mes mains sont pures, (c.-à-d. qu'elles n'ont pas participé au vol). Il parle ainsi parce que les 2 terres données par Iwitahi en paiement appartiennent en partie à lui et à Tirarau... Si les Européens seuls étaient allés chercher le navire, les naturels ne l'auraient pas rendu. Tirarau leur a dit de faire un pa au kainga de Tipene, à Taumatarau. Il ajoute : Si les soldats viennent vous livrer la guerre, je ne viendrai pas ici, mais si ce sont les naturels alors je viendrai pour vous défendre.

Te Epikopo

ⁱ « Ont » *rev.*

ⁱⁱ « Quarré » (anglicisme) pour « bois dégrossi ».

Les Européens rapportent (comme M^{gr} l'avait prévu), que l'Évêque catholique encourage les naturels à combattre contre le gouvernement. Je leur représente que M^{gr} a écrit dès le principe une lettre au gouverneur et une à Sydney, afin

[p.] 122

1845 juin

que l'on connaisse sa façon de penser et d'agir. Le gouverneur a été satisfait de lui.⁶⁹

s[amedi] 7

M^r Hotton

M^r Hotton vient chercher mes commissions pour Auckland, il y va lundi. Je lui donne un panier contenant 200 chenilles végétales,ⁱ avec 2 pounds pour qu'il m'achète différents effets.

Je suis allé ce matin à Pawera voir Nihi malade.

Karawai

Karawai finit aujourd'hui la maison de M^r Linch. Je lui donne son payement. Il me dit qu'il abandonne la livre de tabac qu'il réclamait pour avoir fait le côté au-dessus de la cheminée. Il s'en va content, il me dit que c'est rite.ⁱⁱ

d[imanche] 8

Wetekia me fait écrire une lettre à M^{gr}. Il lui demande un étranger pour Wangarei.

Je vais voir Mawete au Pa.

l[undi] 9

Wetekia écrit une lettre au gouverneur concernant les tapus des terres données par Iwitahi en compensation des biens pillés. [123]

10 m[ardi]

Te Waka, Mangakahia

Un étranger venu avec des naturels d'Hokianga disent [sic] que Te Waka va venir se battre avec les naturels de Mangakahia pour prix des morts qu'il a eus à Waikare.

Paikea

Ce soir on entend des coups de fusil au Pa. C'est Paikea qui est arrivé à son kainga, dit-on.

11 me[rcredi]

Mate

Je vais ce matin au Pa, et là j'apprends et je vois que c'est Mate le plus influent chef de Kaipara qui est venu, il transporte à Mangakahia, les restes de son fils mort il y a une 8^{ne} de mois. Il est toujours bien disposé en ma faveur, ses enfants en petit nombre, il est vrai, continuent à faire la prière. 8 naturels protestant[s] à Omokoiti chez Waho ont tourné à l'Église catholique. On me demande des livres de prière pour eux. Mate est du même sentiment que Tirarau pour les Européens. Je fais la prière et je couche au Pa.

12 j[eudi]

nouvelles de Kororareka

ⁱ Il semble que ces *hotete* servaient de monnaie d'échange à Auckland ou à Kororareka (voir note p. 98, 13 mai 1845).

ⁱⁱ « Arrangé »

Je vais à Te Pawera voir Nihi malade. À mon retour j'apprends l'arrivée de Kahawai, Te Arahi, Tauwhanga de la Baie des Iles. Te Arahi a des lettres pour moi de M^{gr}. Les navires de guerre français, disent ces naturels, viennent voir l'Évêque catholique⁷⁰

[p.] 124

1845 juin

afin que si on brûle sa maison, ils portent la nouvelle en France et déclarent la guerre à l'Angleterre.

Le nombre des morts du côté des Européens, dit ce naturel, est de 100.

Te Waka continue sa guerre, il [a] attaqué de nouveau Hone Heke, mais il a eu le dessous. C'est pour la 3^e fois, disent les naturels, qu'il attaque par surprise durant la nuit. Hone Heke dit que s'il le fait une 4^e fois alors il en usera de même : d'où les naturels concluent qu'on se battra de toutes parts, car chacun fera des pokanoa [actions inhabituelles].

J'attends les lettres de M^{gr}. Je pense qu'on me les remettra demain.

13 v[*endredi*]

Rako, Tiperia

Je paye Rako et Tiperia pour le défrichem[en]t d'une portion de terre achevée hier.

tapu

Maraea me raconte le principe de sa maladie et ses suites. J'avais sucé, me dit-elle, de la tige de gro[s] bled to.ⁱ Ce grosbled [sic] était tapu parce qu'une maison maori avait été entraînée dans l'inondation et cette maison s'était arrêtée dans ces gro[s] bled. C'est pourquoi ils étaient tapu. L'on me dit que j'étais malade pour avoir mangé du gro[s] bled tapu, je dis [125] que non, on insista à prétendre que c'était la cause réelle, et moi je dis toujours que non. Etant altérée j'allais chercher de l'eau pour boire et Waiata me dit que j'étais tapu, alors on m'apporta d'autre eau. Lorsque je n'avais pas ma connaissance on a prié le dieu maori, je ne m'en suis pas aperçu. On voulait que j'aille à Tangihua chez Te Taka pour qu'il pria le dieu maori p[ou]r moi mais on a dit que si je revenais à la vie, je resterai chez lui et je ne serais pas rendu[e] à mon père c.-à-d. que je rentrerai dans le ritenga maori et que j'abandonnerais la prière. Waiata dit aussi : Si ton père était là, le p[ère] Garin, je ne ferais pas la prière mais comme il n'y est pas je ferai la prière. Lorsque je me trouvai mieux, il me dit de faire cuire de la nourriture sur le feu et de la mettre sur ma tête et de la porter à Rako afin que mon tapu soit levé. Ce que j'ai fait, c'est Romana qui a allumé le feu, j'ai fait cuire des pommes de terre que j'ai mises sur ma tête et que j'ai ensuite données à Rako, alors Rako m'a dit : ton tapu est levé, tu peux aller vers le feu c.-à-d. vers les feux où l'on fait cuire la nourriture, auparavant je ne le pouvais pas.

[p.] 126

1845 juin

lettre de Kororareka

Je reçois une lettre de M^{gr}, une du p[ère] Bâty et une du p[ère] Séon. Rien de particulier si ce n'est que le *Rhin*⁷¹ est venu à Kororareka et est reparti. On assure qu'il est bien vrai qu'un navire américain a apporté de la poudre à Hone Heke. M^{gr} est allé à Wangaroa. À son retour vers le 15 juin, il ira à Auckland. M^{gr} me recommande de lui envoyer des kiwi. Te Waka fait toujours la guerre à Hone Heke ; on dit que les naturels de Hone Heke ont pris 4 canons à M^r Borrouh's [Burrows]⁷² à Waimate, et que Hone Heke s'est fâché contr'eux, mais ilsⁱⁱ ne les a pas fait rendre. J'ai demandé de quelle utilité servent ces canons à M^r Borrouhs, on a répondu aua.

ⁱ Tige du raupo, ici probablement du maïs.

ⁱⁱ « Ils ne les ont pas.. » *ant. rev.*

14 s[amedi]

Mawete

Je vais voir Mawete ; je demande à Tirarau s'il ne veut pas que je baptise le malade. Ma te iriiri ka aha ai ?ⁱ c'est sa réponse. Je couchai, il y a 2 ou 3 jours au Pa, je dis aux naturels : je vais voir le malade. Pourquoi [sic] faire ? me dit Toka avec un ton inquiet ? Pour le voir, lui dis-je. Que ce ne soit que pour cela, ajoute-t-il, voulant me dire de ne pas chercher à lui parler du baptême. [127] Cependant en 2 fois différentes j'ai parlé du baptême à ce malade, il m'a toujours répondu négativement ; c'est encore sa même réponse aujourd'hui.⁷³ J'envoie par Mohi un remède à Wetekia.

15 d[imanche]

Wetekia malade

Je vais voir Wetekia. Il me dit que le remède l'a guérit [sic]. L'enfant de Te Puku est toujours malade ; celui de Pauro l'est encore plus. Wiripo fils de Rako a eu des coliques inquiétantes, quelques gouttes d'éther sulphurique sur du sucre l'ont calmé. J'apprends que ce soir vers le coucher du soleil, Onohia s'est trouvée mal en s'en retournant de ma station et qu'elle est morte subitement, cependant quelques-uns pensent qu'elle n'est pas entièrement, elle a écumé considérablement par la bouche. À mon retour de chez Wetekia, Wiripo entre dans des convulsions effrayantes, c'est alors que je lui donne de l'éther qui le soulage par ceⁱⁱ

Mawete, Tirarau

Vers minuit des coups de fusil annoncent la mort de Mawete.

16 l[undi]

Cette nuit Wiripo a eu des convulsions intermittentes, l'on m'a appelé chaque fois ; j'ai

[p.] 128*1845 juin**Wiripo malade*

été presque toute la nuit sur pieds. J'ai été obligé d'administrer des lavements, les naturels ne s'entendant pas du tout dans ces opérations. J'ai crû d'abord que c'était une indigestion mais j'ai vu ensuite que c'était une autre maladie. Cet enfant se plie en demi-cercle à la renverse, tant sont fortes ces convulsions, il pousse des cris déchirants.

Vers les midi je vais voir la soi-disant morte, car je sais que les naturels exagèrent toujours et qu'ils disent qu'un homme est mort, lorsqu'il est tombé bien gravement malade. Chemin faisant je rencontre des naturels qui en viennent. Je demande des nouvelles. On me dit que cette malade me demande une pipe. Je vais jusqu'au bout et je vois la malade. On me dit qu'elle a beaucoup écumé ; je demande si elle a eu cette maladie auparavant. Non, me dit-on. Puis je leur dis : Plus tard la même chose peut lui arriver. Ah il a deviné, c'est vrai tu l'as bien connu[e], elle est tombée ainsi auparavant... C'est une épileptique.ⁱⁱⁱ Je reviens de Tangihua, une heure environ après mon retour, la maladie de Wiripo redouble de force. Waiata m'appelle et me dit : Tu as éprouvé tous [sic] tes remèdes, nous allons l'emmener chez moi. [129] Je lui dis : Veux-tu qu'on le porte à la chapelle pour que nous fassions des prières pour lui. Oh ! non, me dit-il, laissons-le mourir ainsi il va à sa demeure et là il priera le dieu maori, il l'a déjà prié ici, en mon absence. Il s'en va, il est irrité de voir que cette maladie enlève ses enfants...

ⁱ « Qu'est-ce qui sera accompli par le baptême ? »

ⁱⁱ Phrase incomplète.

ⁱⁱⁱ Il s'agit vraisemblablement de l'enfant que Garin a déjà soigné en lui faisant respirer de l'éther sulphurique en février 1844, voir entrée « crise », dimanche 11 février 1844, p. 34, tome 2, 1^{er} volume.

17 ma[rdi]

guérison du f[ils] [de] Rako, M^r Ross

Ce matin je vais chercher mon boat chez M^r Ross, en allant j'apprends que l'enfant d'hier est guéri, on attribue sa guérison à la prière au dieu maori. Pour moi je réponds : Hier matin j'avais dit : ce soir il sera guéri, et maintenant on dit que c'est parce qu'on a fait la prière au dieu maori. M^r Ross me dit que M^r Linch lui a dit que si lui M^r Linch quittait le 1^{er} la maison, il laisserait les objets ; puis M^r Ross m'ajoute que comme M^r Linch a enlevé les outils, M^r Hotton est parti.

prix du boat réparé

Je demande ce qu'il exige p[ou]r la réparation de mon boat. I think it will be two pounds, dit-il. Je me propose de lui demander le détail par écrit ; et de lui demander un rabais. Je dîne chez lui, j'amène 4 planches, 3 bouteilles d'huile de peinture et 1 de therèbentine [sic]. Il me dit que ce sera le même prix que l'on m'a fait payer à Kororareka.

[p.] 130

1845 juin

18 me[rcredi]

Tito

Ce matin Tito envoie sa femme moudre du bled à mon moulin,⁷⁴ j'accorde. En même temps Mere sa femme m'appelle pour me donner du bled ; elle me compte d'abord 3 litres et me dit : Voilà pour une pipe. Puis 3 autres litres : Voilà pour les 2 pipes. Puis 10 litres : Voilà pour les clous. Alors je lui dis : Qu'est-ce que Tito a contre moi, pour m'envoyer un paiement pour des pipes et des clous ? si c'était un ho mai noaⁱ ce serait bien car je lui ai donné mes pipes et mes clous en ho atu noa.ⁱⁱ Elle me répond : Ne te fâche pas pour cela. Je reçois le bled, puis il m'en compte 15 litres de plus, je lui dis : Pourquoi ces 15 litres ? Pour rien, me répond-elle, he mea noa.ⁱⁱⁱ Sur le moment je vais chercher 15 figues, mais je réfléchis, je pense qu'il vaut mieux attendre, je ne donne rien. Peu après, on me demande une chemise de la part de Tito. Je réponds : Que Tito vienne lui-même, je ne connais pas ses intentions. Il vient, je lui dis : Pourquoi m'as-tu payé ces pipes ? J'avais peur, me répond-il, que tu te fâches contre moi, car M^r Buller se fâche contre ceux qui ne payent pas ses pipes. [131]

Tito

Si tu m'avais donné ton bled en ho mai noa ç'aurait bien été. Ce n'est pas en prix, me dit-il, c'est un ho atu noa. C'est bien, lui dis-je. Tu demandes une chemise, ajouté-je. Oui, je te ferai un wakarite pour cela. C'est bon, réponds-je. Je la lui donne. Il me demande combien je veux de bled. Je lui dis : C'est la 1^{ère} fois que je fais un wakarite d'une chemise pour du bled, je ne sais pas, combien les étrangers, payent-ils ? Je ne sais pas me répond[-il]. Tu n'as pas un petit porc ? Non. Eh bien, tu me donneras ce que tu voudras. Oui, me dit-il, et c'est fini par là.

Pene emporte le four⁷⁵ pour faire cuire leur pain, je lui dis : Je ne veux pas que vous vous serviez de mon four, car bientôt il sera cassé. Je rentre, ils viennent m'appeler. Je refuse de répondre, Mere dit : Portez-le là-bas (faites cuire le pain dedans). Peu après je viens dire à Mere, de faire rapporter ce four car si je le prête ainsi à tout le monde bientôt il sera brûlé, je

ⁱ « Ho mai noa » et « ho atu noa » : « Comme cadeau ». Ces deux phrases expriment la même chose mais avec une perspective différente et varient en fonction du locuteur et des intervenants. *Mai* signifie « vers moi » ; *atu* : « loin de moi ». De nos jours *homai* et *hoatu* sont généralement écrits en un seul mot.

ⁱⁱ « Comme cadeau réciproque ».

ⁱⁱⁱ « Sans conséquences » ou « sans rien donner en échange ».

rentre. Mere dit qu'on le rapporte, puis après elle dit : Le p[ère] Garin recommande qu'on en ait bien soin, et ils font cuire leur pain dedans.

[p.] 132

1845 juin

M^r Walton

M^r Walton est de retour d'Auckland. Il annonce que 600 soldats sont venus à la Baie des Iles et ont un canon pour se battre contre le pa de Hone Heke. Celui-ci, dit-on a écrit au gouverneur : Kua hemo oku tangata.ⁱ Le gouverneur a répondu qu'il ferait la guerre avec lui sans fin.

*kapia*ⁱⁱ

Les naturels ont reçu de M^r Walton la commission d'aller chercher de la gomme de kahori et de mener des porcs, il les achètera.

Wiripo

Wiripo a toujours des crises, mais moins fortes.

19 j[eudi]

Il pleut tout le jour.

20 v[endredi]

malades

Wiripo va mieux. Je vais visiter les malades à Ngawaewae, Te Ripo. Ils sont dans les forêts avec ceux qui ramassent de kapia. Je vois Nihi, c'est un rhumatisme qui le fait souffrir.

Waiata, M^r Ross

À mon retour je trouve M^r Ross et Waiata qui arrivent. Celui-ci vient m'offrir un porc. Il n'a pas honte de me demander 2 couvertures à la fois. Il me dit d'aller faire le wakarite chez lui demain. Je dis à M^r Ross : Il nous faut bien finir le compte du boat. Oh ! me dit-il, nous avons bien le temps ; je lui [133] réponds qu'il m'a dit qu'il pensait que ce serait 2 pounds, mais je crois qu'un pound et 10 s[hillings] serait un beau prix. C'est bien, me dit-il, comme vous croirez à propos.

H. Heke

Un naturel venu de Kahiu annonce que Hone Heke vient d'avoir encore le dessous avec les naturels de Te Waka. Il a eu 50 morts dit-on, entr'autres 5 chefs.⁷⁶

21 s[amedi]

lettre d'Auckland

Je reçois une lettre du p[ère] Forest par M^r Hotton. C'est Te Roha qui me l'apporte. Waiata et Wetekia en reçoivent aussi d'Auckland.
J'achète un porc de Waiata.

23 l[undi]

kapia

ⁱ « Mon peuple a péri ».

ⁱⁱ Nom maori de la résine de l'arbre kauri utilisée traditionnellement pour faire des torches et récoltée à partir des années 1830 pour la vente aux Européens. Yate note également que cette résine « is chewed by the natives, for hours together, on account of the taste which it leaves upon the tongue » (Yate, *An Account of New Zealand*, p. 37).

Tous les naturels vont chez M^r Walton vendre de la gomme de kahori. Ils reçoivent une chemise pour 2 paniers ; 1 livre de tabac pour 1 et 6 yards [sic] d'indienne pour 4.

Mate

Mate est reparti. Il avait promis de venir me voir et il n'est pas venu, je l'ai invité 2 ou 3 fois à venir. Il m'avait promis dès le 1^{er} jour c'est lui-même qui avait commencé à m'en parler mais je crois qu'il en a été détourné en ce qu'il n'a pas vu parmi les naturels du Pa de l'entraîn à la prière.

[p.] 134

1845 juin

M^r Hotton

M^r Ross m'apporte aujourd'hui les effets que M^r Hotton m'a apporté[s] d'Auckland mais il me manque 6 bouchons et une paire de souliers. M^r Hotton dit que les souliers n'étaient pas faits, mais je ne comprends pas comment j'ai reçu par le père Forest la facture du cordonnier, prix marqué 10 s[hillings]. Le p[ère] Forest de son côté me porte en compte 1 paire de souliers, il a payé M^r Hotton.

M^r Ross

M^r Ross va à Auckland après-demain, et M^r Hotton demain. J'envoie une lettre au p[ère] Forest, je le préviens de l'erreur qu'il y a eu.

24 m[ardi]

M^r Linch

M^r Linch se laisse tomber. Il crache le sang, je le soigne. Il me donne des inquiétudes. Il est comme suffoqué, parfois il perd connaissance, parfois il se trouve mieux. Il se confesse.

25 me[rcredi]

M^r Linch va chez M^r Buller pour se faire saigner ; mais il lui conseille d'attendre, vu que le temps n'est pas propice. Il lui donne 3 pillules [sic] et lui dit de lui donner des nouvelles demain par une lettre de ma part.

Te Mani[h]era

Te Mani[h]era vient de Wangarei. Il apporte à Tirarau une lettre de Hone Heke, mais [135] elle est d'ancienne date. Celui qui l'a écrite est mort sur le champ de bataille. Je lui demande s'il est vrai que 50 naturels de Hone Heke ont été tués par Te Waka, il me dit qu'il n'y en a eu que cinq.

Européen, kahoris

Un Européen accompagné de M^r Alique the [pour le] pilote et de Tirarau va voir des kahori qu'on a travaillés déjà depuis quelques années, il veut les acheter, il viendra les chercher avec son navire. Je pense que ces navires qui viennent chercher l'un de la gomme de kahori, l'autre des arbres, sont envoyés par politique afin d'entretenir les naturels toujours bien disposés en faveur du gouvernem[en]t.

26 j[eudi]

M^r Linch

M^r Linch va à la selle une 10^{ne} de fois. Il est assez bien mais il n'a pas de forces.

Européens, kahoris

Les Européens reviennent de voir les kahori. Ils n'ont pas été d'accord pour le prix, ils n'offraient qu'une couverture pour des arbres pour lesquels on demandait une 6^{ne} ou une 8^{ne}

de couvertures ; Tirarau s'arrête et mange un morceau chez moi, il me dit : N'appelle pas ces étrangers, ils sont de mauvaise conduite ; ils dorment avec les femmes maoris.

27 v[*endredi*]

M^r Linch

M^r Linch éprouve de violentes tranchéesⁱ dans le ventre, il est allé ce matin 3 fois à la selle, j'attribue cela aux pillules,

[p.] 136

1845 juin

peut-être que cela aura un bon effet en ce qu'il rend un peu de sang par le bas. Mais ce pourrait bien être un mauvais signe. Ce soir il est très-tourmenté, il me demande d'huile [sic] de castor que je lui donne ; à l'instant il se trouve beaucoup mieux.

s[*amedi*] 28

boat prêté

M^r Linch a beaucoup souffert la nuit mais ce matin il est beaucoup mieux. M^r Ross vient me demander mon boat pour aller à Auckland, je le lui prête avec l'ancre et les rames. Je lui dis : Je vous le prête, mais il faut que vous y pass[i]ez de la peinture à votre retour ; il me répond, je crois, qu'il n'a pas de peinture. J'ajoute : Eh bien vous y ferez une bonne réparation au retour. Oui, me dit-il.

Matiu jeûne

Hier soir j'ai expliqué aux naturels l'esprit de pénitence et les moyens de faire pénitence. Ce matin Matiu vient me dire : Je veux essayer de jeûner ce matin, veux-tu ? (C'est jour de jeûne fête de s[ain]t Pierre et s[ain]t Paul)ⁱⁱ. Je le veux bien, lui dis-je, mais si tu te sens fatigué tu viendras manger. Après dîner il me dit : Je vais peut-être avoir mal au ventre tout-à-l'heure. Pourquoi, lui dis-je ? Parce que j'ai eu faim ce matin, me répond-il ; mais il n'a pas été fatigué. [137] Coup de tonnerre, fortes averses.

d[*imanche*] 29

S[ain]t Pierre et s[ain]t Paul. — Fortes averses tonnerre, vent très-fort —

l[*undi*] 30

visite à Ngawakarara

Je vais voir Ngahina malade à Ngawakarara. À mon retour M^r Linch me dit qu'il est allé 7 fois à la selle hier et autant de fois aujourd'hui, à chaque fois il éprouve des douleurs extraordinaires. Il me fait écrire un bout de lettre à M^r Buller sur sa position, car celui-ci le lui avait recommandé.

visite au Pa, M^r Linch

Je vais au Pa et Kaperiere porte la lettre à M^r Buller. Il envoie une fiole contenant du laudanum avec de l'eau. Je la donne à M^r Linch. Il se trouve mieux.

Tirarau

Tirarau me dit : J'ai beau retenir les naturels, ils m'échappent, il y a en a plusieurs qui se détachent et vont à la Baie des Iles pour se battre. On me dit que Mohi y est peut-être allé.

Ngahina

ⁱ Coliques.

ⁱⁱ « C'est jour de jeûne fête de s[ain]t Pierre et s[ain]t Paul » *infra lineam*.

Ngahina la malade me dit qu'elle a eu un songe cette nuit dans lequel on lui présentait le livre de prière.

[p.] 138

1845 juin

Elle me dit cela en réponse aux exhortations que je lui fais de penser à Dieu et de le prier de l'éclairer.

Te Witu

Te Witu tombé malade depuis hier vient me trouver et coucher dans la maison de mes deux naturels ; je lui donne un remède.

Juillet

1^{er} ma[rdi]

Te Witu

Je donne ce matin un remède à Te Witu, une soupe à déjeuner, un remède à midi, quelques pommes de terre, du porc, de la courge vers les 3 heures. Quelques moments après je l'entends entrer dans la chambre du moulin où il y a de la farine par terre, je soupçonne qu'il pourrait bien me prendre de la farine, je me lève et je vais à la chambre, je le vois entrer alors dans la maison des naturels, je vais voir à la chambre et je vois les traces de l'assiette avec laquelle il a pris la farine. Ce matin vers les 11 heures j'ai ouvert la chambre pour que le soleil l'assainit [sic pour assainisse], j'ai vu la farine et j'ai remarqué comme [139] elle était, après que Te Witu y est allé. Je vois qu'il en manque et j'aperçois les traces de l'assiette. J'ai envie d'aller à sa suite et lui dire s'il n'a pas pris de la farine, mais je crains qu'il me reproche de le traiter de voleur, je ne dis rien. Je me contente de fermer la porte à clef, un instant après je l'entends demander de l'eau ; j'attends un peu puis je vais subitement le trouver espérant le trouver à pétrir sa farine, je vais sous le prétexte de chercher mon vase de fer blanc ; en entrant je vois qu'il a l'air embarrassé, il se couvre les jambes de sa couverture et met sa main droite à côté de sa jambe. Il est assis. Où est le vase de fer blanc ? lui dis-je. Je le prends et je m'en retourne sans rien dire de mon soupçon. Vers le soir mes 2 naturels sont de retour des torotoro.ⁱ Je vais leur porter du gros bled à moudre et en même temps, je cherche à voir s'il n'y a pas un petit poignonⁱⁱ sous la cendre, j'aperçois la cendre amoncelée dans un endroit.

[p.] 140

1845 juillet

Te Witu

Je prends un bâton ayant l'air de grat[t]er par terre sans intention, Te Witu prend aussi un bâton, [il] casse des charbons de manière à ce que mon bâton soit arrêté et que je n'aille pas grat[t]er de son côté, il met un morceau de peau d'arbre sur le petit morceau de cendre, mais pour moi, je vais en grat[t]ant plus avant et je découvre enfin ce que je cherchais. D'où vient cette farine ? lui dis-je. C'est le boiteux qui me l'a donné[e]. C'est Jean ? lui dis-je, qui t'a donné cette farine ? — Oui — C'est Jean ? — Oui — Est-ce sûr ? — Oui — C'est bon je vais m'en informer, lui dis-je, à l'instant. Je vais chercher M^r Linch Jean, il repose sur son

ⁱ Les *torotoro* sont ici des lianes (*metrosideros perforata*) qui servent à lier la barrière du jardin. Garin note à la date du 5 août : « on m'apporte des torotoro pour la fence ». Le dictionnaire de Williams décrit *torotoro* comme une plante grimpante des forêts dont les tiges étaient utilisées pour lier (Williams, *Dictionary of the New Zealand Maori Language*, 1844). Polack observe que les parois des pa étaient « bound firmly with horizontal pieces by a creeper called *torotoro* which is tough and serviceable for a long period » (*Manners and Customs of the New Zealanders*, vol. 2, p. 26).

ⁱⁱ Poignon (orthographié également « pognon ») : « une poignée » (*Trésor de la Langue Française*).

lit. Il est indisposé depuis une huitaine de jours. Avez-vous donné un peu de farine, lui dis-je, à ce naturel qui est couché dans la maison de mes 2 naturels. Non me dit-il, je n'ai point donné de farine. Il me dit que vous lui en avez donné un peu. Quel est ce naturel ? me dit M^r Linch. Puis il ajoute sans que je lui réponde : [141] Mais quelqu'il puisse être je n'ai donné de farine à personne, depuis que je reste avec vous. En disant cela il se lève, pour venir parler à ce naturel (quoique je n'aurais pas des soupçons d'ailleurs, je serais disposé à croire M^r Linch, car depuis une 8^{ne} de jours il se prépare à mourir, il est en danger de mort, il a montré les plus belles disposit[ions] dans cette maladie. Il se croyait sur le point de paraître devant Dieu, priant sans cesse avec larmes même le Seigneur de lui pardonner ses péchés, il s'est confessé, il est venu communier. Hier encore il croyait devoir mourir, s'il était en santé je soupçonnerais ces signes extérieurs, mais je suis moralement certain qu'il ne me dirait pas un tel mensonge à présent. Nous allons donc ensemble trouver le naturel, M^r Linch lui dit : Tu dis que je t'ai donné de la farine ? Sans doute, répond Te Witu. — Comment je t'ai donné de la farine ? — Eh quoi ? *tu l'as oublié* ? E ware ana koe ki te aha ? M^r Linch est tout stupéfait de cette mauvaise foi. Je dis alors au naturel : C'est à la cuisine que tu dis qu'il te [l'a]

[p.] 142

1845 juillet

donnée, mais il n'y a point de farine à la cuisine. Elle est dans la salle à manger. Mais ce qu'il y a de sûr c'est que je t'ai entendu aller à la chambre du moulin. Je ne suis pas allé là-bas, me dit-il. Mais je t'ai vu quand tu en revenais. Je suis allé il est vrai là-bas, mais je n'ai fait que regarder dedans, je ne suis pas entré. Tu avoues à présent que tu as regardé dedans, et il n'y a qu'un moment que tu disais que tu n'étais pas allé là-bas. C'est bon, c'est toi qui l'as pris[e].

Te Witu

Après la prière il me fait appeler, il me donne son poignon. Tiens, me dit-il, voilà ta farine, je ne l'ai pas mangée ; demain matin je m'en irai, tu vois mon livre de prière, c'est la dernière fois que je prie. C'est à toi à réfléchir à ce que tu veux faire, lui dis-je, kei a koe tou wakaaro, kei ahau toku.ⁱ À la fin je lui dis : Le conseil que j'ai à te donner c'est que tu te repentes devant Dieu. Si tu es innocent quoique je dise que tu es coupable, tu restes innocent, mais si tu es coupable quoique tu te dises innocent tu restes coupable et Dieu à qui rien est caché te rendra ce [143] qui est juste. Pour moi je n'ai pas vu ta main mais rien est caché à Dieu, il a tout vu. Et s'il est vrai, comme tu le dis que tu as demandé à M^r Linch de la farine, tu as mal fait car j'ai défendu à mes étrangers de donner de la nourriture et s'ils en donnent c'est un vol qu'ils me font. Mais j'avais faim. Je t'avais donné, lui dis-je, de la soupe le matin et à midi du porc, de la courge et un peu de pommes de terre. Il ne répond rien. Je vais souper. Il me dit : Tiens prends ce poignon. Je lui réponds que je ne reçois pas ce qui a été volé. Je le quitte, je lui fais porter de la nourriture qu'il refuse.

Ngawaewae

Je vais à Ngawaewae. Une des vieilles me dit que c'est le 5^e jour depuis qu'elles n'ont pas mangé faute de feu quoiqu'elle soit assise près du feu, mais ce feu est tapu. L'autre vieille me dit la même chose, mais ce qui lui cause beaucoup de la peine c'est qu'elle a perdu son tabac. Je l'instruis, nous prions, je lui parle de Dieu. Tout à coup elle se retourne disant : Hélas ! mon tabac ! Elle se remet aussitôt à m'écouter, je lui parle des principes de la [religion].ⁱⁱ

[p.] 144

1845 juillet

ⁱ « C'est ta décision, pas la mienne ».

ⁱⁱ « Religion » omission.

Je lui parle des démons ; elle s'écrie alors : Hélas ! c'est le démon qui a pris mon tabac. Que dis-tu ? lui demandé-je. Les puces, me répond-elle, ont je crois mangé mon tabac.

naturels

Les naturels vont voir leurs travaux à Mangakahia.

Tito, Mohi

Tito et Pene reviennent de la Baie des Iles. Mohi est revenu hier.

Tito me dit qu'il y a 12000 soldats à combattre Kawiti. Hone Heke est dans les forêts. Kawiti est dans un pa qui a 4 rangs de pieux c.-à-d. 4 fences.⁷⁷

M^r Linch

M^r Linch se trouve rétabli aujourd'hui. Il commence à manger. Il a fort appétit. Mais dans la soirée il fait beaucoup de sang à la selle. Cela le soulagera.

mer[credi] 2 juillet. Visitation de la s[ain]te V[ierge]

Te Witu

Te Witu déjeune, il a mangé aussi ce que je lui ai envoyé hier soir. Je lui envoie de la nourriture à midi, du pain et des pommes de terre cuites le matin et froides. Je lui dis qu'il devrait avoir quelqu'un pour lui apprêter sa nourriture ; il me parle avec assez bonne grâce, il s'en va après dîner.

Mate

Les naturels de Mate reviennent, il y a 5 wakas ; ils rapportent qu'une 20^{ne} de soldats [145] ont été tués par Kawiti, et point de naturels.

Waiata

Waiata revient aujourd'hui de Manganui. Il me dit que Kawiti ne tire point de coups de fusil, il tire seulement le canon, il n'attend que les soldats mettent à bas 4 fences qui environnent le pa et qu'à la 5^e il commencera à tirer le fusil.

Matiu

Matiu se trouve indisposé d'un violent mal de tête qui lui donne de la fièvre.

j[eu]di 3

Matiu est toujours indisposé — Te Witu revient à ma maison.

visite à Ngawakarara, Ngahina

Je vais visiter les malades à Ngawakarara mais tous sont dans les forêts malades et bien portants ; à l'exception d'une seule ; ils sont à chercher de la gomme de kahori. Cette malade qui reste est Ngahina, c'est cette femme dont j'ai déjà parlé ailleurs, elle a beaucoup de dieux dans elle. Elle me raconte que dans son sommeil, elle a vu Maria jeune fille de Wetekia morte il y a près d'un an. J'ai rapporté pag[e] 137 un [1^{er}]ⁱ songe qu'elle avait eu, mais depuis mai elle en a eu encore un autre.ⁱⁱ C'est celui dans lequel elle a vu Maria qui venait du ciel lui apporter le 1^{er} vol[ume] du livr[e] de prière,

[p.] 146

1845 juillet

ⁱ « 1^{er} » *supra lineam* au-dessus de « un songe ».

ⁱⁱ Garin mentionne le rêve de Ngahina dans lequel on lui récite le livre de prières, entrée du 30 mai.

puis elle lui a présenté le 2^d vol[ume]. Ensuite elle, Ngahinaⁱ a monté [sic] sur une colline au bas de laquelle elle a vu une *grosse pierre* kamaka ce qui lui représente l'église. Depuis ces songes elle pense à faire la prière ; elle dit que ce sont ces songes qui lui ont portés la lumière dans le cœur et que c'est ce qui la détermine à prendre la prière.⁷⁸ Pour moi je l'engage à bien prier Dieu, qu'il l'éclaire de ses lumières et qu'il lui fasse connaître le tikanga.ⁱⁱ Je dis souvent à ces sortes de personnes qu'il y a une infinité de songes faux et qu'il n'a été donné qu'à peu de personnes d'avoir été averti[es] dans des songes de ce qu'ils devaient faire. En revenant je me sens abattu de lassitude, et de retour à la maison, j'éprouve un mal de tête accompagné d'une inflammation de gosier et d'un peu de fièvre. J'avais ressenti cette inflammation dans la gorge la semaine passée et le jour de la Visitation de la s[ain]te Vierge elle est revenue, c'est je pense de bon augure. Waiata va dans le haut de la rivière travailler aux uhi. [147]

d[imanche] 6

hist[oire] de Mardochée

Je raconte au catéchisme l'histoire de Mardochée et d'Aman.⁷⁹ Les naturels aiment à la folie ces sortes de traits, ils sont tout yeux et oreilles, et surtout pleins de foi sur ces traits tirés de l'Écrit[ure] S^{te}. Lorsque je dis que la reine Esther dit à Mardochée de rassembler beaucoup de juifs et qu'ils jeûnent pendant 3 jours sans prendre aucune nourriture, Tiperia fait une grimace qui indique que c'est bien dur de jeûner pendant 3 jours. Lorsqu'ils entendent qu'il y avait peine de mort contre celui qui paraissait devant le roi sans y être appelé, le même Tiperia dit : Il était bien cruel ce roi, faisait-il la prière ? À la fin du dénouement Kaperiere s'écrie : Qu'ils sont ignorants ces étrangers en agissant de la sorte, (il veut parler d'Aman) puis il ajoute : C'est parce qu'ils ont jeûné et qu'ils ont prié qu'ils ont été sauvés ces juifs. Enfin il me dit : N'ont-ils pas tourné à la prière du vrai Dieu ceux d'Assuérus qui ont vu cela ? — Cette question est bien naturelle et en effet plusieurs furent convertis et embrassèrent la lutte des juifs à cette occasion.

[p.] 148

1845 juill[et]

Je suis entièrement délivré de mon indisposition.

7 l[undi]

M^r Trueman

Les 2 compagnons de M^r Trueman viennent chercher des pommes de terre que j'ai achetées pour eux, 10 paniers en tout, 1 d'oignon[s], 3 ou 4 de kai pakehaⁱⁱⁱ et le reste [de] pomme[s] de terre. Le tout 20 figues.

porte

Je pratique une ouverture sur le derrière de la maison pour y mettre une porte.

8 ma[r]di

On finit aujourd'hui la fence devant la maison, et la porte de derrière.

Te Witu

ⁱ « Ngahina » *supra lineam*.

ⁱⁱ Dans ce contexte, *tikanga* a le sens de « ce qui est vrai ».

ⁱⁱⁱ « Nourriture importée ». Lors de la visite de Polack au pa de Tirarau dans les années 1830 dans la vallée de Mangakahia, il observe que ce chef cultivait pommes de terre, kumaras, tarot, mais aussi des légumes d'origine européenne telles que les choux, les échalottes, l'ail, les navets, et le « kaipákehá », « a species of yam, but infinitely superior to that ingustable vegetable, which it resembles in size and general apparence only » (Polack, *New Zealand: Being a Narrative*, vol. 1, p. 182).

Te Witu revient. Il va à la cuisine. Peu après il vient me trouver disant qu'il veut renvoyer mes deux étrangers chez eux parce qu'ils se sont fâchés contre lui. Je lui dis : *Qu'est-ce qui en est la cause ?* na wai te timatanga ? si ce n'est parce que tu m'as volé de la farine. He tahae ta ratou, me répond-il (*ils sont voleurs eux*). Je lui demande : Les as-tu vu voler ? Comme il ne me répond pas à cette demande réitérée, je lui dis : Tu ne peux pas les accuser de vol puisque tu ne les as pas vu voler.

9 mer[credi]

Je vais à Te Ripo voir l'enfant de Te Puku. Elle est toujours bien mal. Je lui dis : Si elle [149]

Te Ripo

vient en danger de mort, veux-tu que je la baptise ? Aua ; me répond-il. Je prends cette réponse pour un refus, car s'il avait voulu il m'aurait répondu affirmativ[ement]. Je chercherai à la baptiser par ruse. Je vois Te Witu que j'engage à venir chez moi si tous les naturels vont au bas de la rivière vendre leur gomme de kahori, ils y travaillent avec acharnement.

10 j[eudi]

guerre

Te Arahi me dit qu'un naturel venu du lieu de la guerre a annoncé qu'il y avait eu ces jours derniers, 107 soldats de tués, et 5 naturels. Ce qui n'est pas probable qu'il y en ait eu tant d'un côté et si peu de l'autre. Les soldats ont pris la fuite, dit-on, et les naturels ont pris leur drapeau. Les naturels de Kawiti sont entrés dans le pa de Te Waka. Ceux de Te Waka sont allé[s] aussi couper les pallissades [sic] du pa de Kawiti et ce serait alors que les soldats ont été repoussés et tués en si grand nombre.⁸⁰

Waiata

Waiata revient de voir ses uhi.

Tirarau

Tirarau est revenu du bas de la rivière. Je vais voir M^r Duyher.

Te Witu

Te Witu revient à la maison, Kaperiere me dit que Te Witu a pris une de ses chemisettes et en a fait une casquette.

[p.] 150

1845 juillet

malade

On m'annonce que Manuka est très-malade, qu'il sera peut-être mort avant que j'aie le temps de le voir. Je pense qu'il en est comme beaucoup d'autres, que je le trouverai peut-être au travail, ou bien avec un mal de rains [sic], cependant je vais de suite y aller demain, mais comment ? j'ai prêté mon boat.

11 v[endredi]

malade, guerre

Je m'apprête à aller à la baie de Kaipara voir le malade avec le boat de M^r Lynch ; mais lorsque Tirarau apprend que je me dispose à partir il se met à rire en disant que Manukau est bien portant, qu'il est venu depuis sa maladie à Kahiu, seulement il a mal à un œil. De plus Tirarau dit à Kaperiere : dis au p[ère] Garin de rester car on dit que les Ngapuhi portent la

guerre de tous côtés à présent sans raison, il ne faut pas qu'il parte. On commence à dire qu'il est faux qu'il y ait eu 100 Européens de tués.

Te Witu

Ce matin je vais trouver Te Witu. Je dis à Matiu : Où est ta chemisette ? Il me la montre. Je dis à Kaperiere : Où est ta chemisette ? — Aua — Cherche-là. — Je ne sais pas où elle est. — Mais encore cherche-là. Alors Kaperiere dit à [151]

vol de Te Witu

Te Witu : Où est ta casquette ? C'est avec ma chemisette que tu l'as faite, le jour que tu es allé au Pa, ma chemiset[te] a disparu. Je prends moi-même cette casquette et la compare avec la chemiset[te] de Matiu. Je trouve que c'est parfaitement la même. Te Witu ne pense pas à comparer pour voir s'il y a de la différence. Je lui dis : Où as-tu pris cette indienne ? C'est un reste de chemise maori. C'est faux, lui dis-je, à qui appartenait cette chemise ? — Aux Maoris — Où sont les restes ? — Il n'y en a point. Il ajoute : D'ailleurs voilà les boutons de nacre qui se trouvaient à cette chemise et il n'y en a point à la chemise de Kaperiere (donc il était sûr qu'il n'y avait pas de bouton à la chemiset[te] de Kaperiere, donc il l'avait bien vu de près), et il me le dit sans regarder celle de Matiu, il me le dit avec un ton bien sûr. Je lui réponds que les boutons ne signifient rien car il y en a bien au Pa. Kaperiere lui dit : Oui, il en est de ma chemiset[te] comme de la farine. J'ajoute que si l'on a besoin de quelque chose qu'on me le demande et qu'on ne vienne pas ainsi prendre les choses. Je crains qu'il ne me fasse quelqu'embarras sans cela je lui parlerais avec un peu plus de sévérité.

[p.] 152

1845 juillet

fence

Waiata revient de visiter ses uhi, en voyant ma fence il dit : Ah ! le p[ère] Garin a eu une bonne idée, car sa maison devenait un lieu de jeu et d'amusement, les enfants et tout le monde étaient toujours dans la verenda [sic pour véranda]. Ka takahia i nga tangata he purei.ⁱ Maintenant sa maison sera propre. Je craignais en faisant cette fence leur déplaire, mais je vois avec plaisir qu'ils en ont compris la nécessité.⁸¹ Taurau revient de visiter ses uhi.

naturels de Wangarei

2 naturels viennent de Wangarei. On tire beaucoup de coups de fusil au Pa pour réunir les naturels.

12 s[amedi]

Paikea

Paikea arrive aujourd'hui au Pa, je reçois la lettre de Manukau.

Le waka de Waiata chavire avec un grand nombre de paniers d'uhi, c'est Uingariri.ⁱⁱ

Des naturels viennent encore de Wangarei. Ils viennent aussi chercher de la gomme de kahori pour la vendre à M^r Walton.

13 d[imanche]

Paikea

ⁱ « C'est piétiné par les gens par jeu. »

ⁱⁱ Uingariri pourrait être une personne comme l'emploi de la capitale le suggère. Mais on trouve aussi dans le dictionnaire de W. Williams le mot *ngariri* qui sert à désigner des yams imbibés d'eau, ce qui correspond au sens du texte.

Wetekia me dit que Paikea quitte son kainga de la rivière vis-à-vis M^r Raynold's c.-à-d. qu'il va rester à la Baie à Hukatere parce que, dit-il, on ne lui a laissé [153]

Te Wehinga

aucune place pour recueillir de la gomme de kahori, on en a cueilli de toute part ; Te Wehinga a dit : Ka oti tana hara te muru, c.-à-d. *qu'il a quitté son ritenga tutu*,ⁱ sa manière de parler à tors [sic pour tort] et à travers. Tirarau dit à Wetekia : Recueilles cette parole. Wetekia dit : Oui, car s'il arrive qu'il se manque je la lui rappellerai.

M^r Duyher

Je dis à M^r Duyher de m'envoyer son fils pour que je l'instruise. Cet enfant se met à pleurer dans la pensée qu'il va se séparer de ses parents, il me l'amènera demain. Je pense le garder quelque temps avec moi et lorsque j'irai faire des courses, il retournera chez lui.

14 l[undi]

M^r Duyher veut amener son fils mais il ne peut pas se séparer de son père.

15 ma[rdi]

M^r Duyher

M^r Duyher m'apporte du sel que je lui ai prêté. Il me demande s'il faut frapper son enfant pour le forcer de venir. Je lui dis : Je vais envoyer Matiu chez vous, dites à votre fils de venir avec lui et ce soir il retournera chez vous, et ainsi pendant quelques jours il s'habituerait aisément.

[p.] 154

1845 juillet

16 me[rcredi]

Tiakiriri

Tiakiriri arrive de Wangarei avec 3 compagnons, il me dit qu'ils ont faim. Je leur fais donner des pommes de terre et un peu de porc ; Tia[kiriri] soupe avec moi, il a les mains tapu. Il me dit qu'il porte de la nourriture tapu à Wetekia prêtre maori et à tous les prêtres maori. Je le fais coucher dans la chambre du moulin. Comme son frère Tirarau est à Omanu⁸² [Omana], il veut s'y rendre et me demande son waka. J'accepte d'autant plus que j'avais déjà l'intention d'aller voir demain l'enfant malade de Puku.

17 j[eudi]

Te Puku

Ce matin après déjeuner nous partons, arrivé au contour du Pa, je rencontre Te Puku qui revient ; son enfant est à l'agonie. Je lui demande s'il veut que je le baptise, il me répond : Qu'est-ce que le baptême lui fera ? et d'ailleurs tu vas à Omanu, va continue ta route. Nous continuons mais mon esprit travaille, pour sauver un enfant, pensé-je, il vaut cependant la peine de souffrir quelque embarras. Je dis donc à Tia[kiriri], qu'on me mette à terre là au Pa, que j'aie porter un remède à cet enfant malade. Mais il est à l'agonie, me disent-ils. C'est vrai, réponds-je, mais [155] j'ai un remède pour les agonisants. Mes 2 naturels me découragent par toutes les raisons possibles, Tia[kiriri] me dit : S'il avait eu envie de tes remèdes, il t'aurait invité à voir son enfant ; puis il ajoute : c'est pour la parole qu'il a dite, du baptême. Et qu'y a-t-il d'extraordinaire là ? lui dis-je, allons, mettez-moi à terre. Je reviens donc à ma maison et du même pas je vais à Te Ripo. Je trouve cet enfant très-mal, il y a des moments où il semble trépasser. Je dis au père : Veux-tu que je le baptise ? Je le veux

ⁱ *Tutu* dans le sens de « violent. »

bien, me répond-il. Et aussitôt je le baptise ; puis je lui fais boire de l'eau dans laquelle j'ai versé 2 gouttes d'éther, il revient un peu, enfin content de lui avoir procuré la grâce du s[ain]t baptême, je reviens à la maison.

Te Puku m'a appris que M^rM^r Ross et Walton sont de retour.

18 v[*endredi*]

Kaperiere et Matiu reviennent, ils me disent qu'il y a des malades là-bas, j'y irai demain.

M^r Hotton tué

On dit que M^r Hotton a été tué à Auckland par vengeance. Il avait dit-on, prêté un faux serment contre des individus qui avaient en conséquence été mis en prison mais qui ayant été délivrés par le nouveau gouverneur ont

[p.] 156

1845 juillet

tué ce faux témoin.

19 s[*amedi*]

visite à Omanu

Je vais rejoindre ce soir les naturels à Omanu. J'arrive sur le soir, M^r Walton m'invite à aller souper et coucher chez lui ; j'accepte ; il me reçoit avec beaucoup d'affabilité.

En descendant je me suis arrêté chez M^r Ross à qui j'avais prêté mon boat pour aller à Auckland ; il y est allé et M^r Walton aîné avec, mais M^r Ross est revenu dans un autre boat et a laissé le mien qui est à Kaipara à présent. Je dis à M^r Ross : Où est mon boat ? Je l'ai laissé me répond-il à M^r Walton. J'aurais mieux aimé, reprends-je, que vous l'eussiez amené vous-même. Oh ! me dit-il, j'ai pensé que vous ne refuseriez pas votre boat à M^r Walton. Non sans doute, ajouté-je, si M^r Walton me le demandais [sic pour demandait] je le lui prêterai[s] ; mais quand je le prête à quelqu'un, je n'aime pas que celui-là le prête à un autre.

20 d[*imanche*]

M^r Walton m'envoie chercher pour que je déjeune avec lui ; et lorsqu'après déjeuner je le quitte, il me dit de retourner dîner avec lui. Mais je pars avant dîner après lui avoir rendu visite. [157]

M^r Ruff

Je m'arrête chez M^r Ruff, que je n'avais pas vu depuis quelques mois, il me reçoit très-bien. Je pensais, dit-il, que vous ne reviendriez pas ici. Oh ! lui réponds-je, je n'ai pas abandonné votre place. Il m'offre à dîner, il donne 2 gros quartiers de pain à mes 2 naturels. Après avoir causé de choses indiffér[entes] je propose à M^e Ruff de faire une prière ensemble ; elle accepte. Je me mets à genoux ; M^r Ruff est présent. Je leur dis que je vais prier pour obtenir la paix conformément à la recommandation de M^{gr}. M^e se met à genoux et un instant après M^r Ruff se met à genoux aussi et je continue le miserere puis le pater, l'ave, le credo et un chapitre de s[ain]t Paul.

M^r Ross

Après cette prière je vais chez M^r Ross où je fais la même invitation p[ou]r la paix, M^e se met à genoux, puis M^r Ross, puis l'étranger ; notez que M^rM^{rs} Ruff et Ross sont protest[ants], probablement aussi l'étranger.

En passant devant chez M^r Buller, j'envoie Kaperiere chercher un remède p[ou]r M^r Lynch car M^r Buller le lui avait recommandé. Il dit à Kaperiere : Sur quoi le p[ère] Garin

[p.] 158

1845 juillet

M^r Buller

a-t-il fait l'instruction ? Sur un passage de s[ain]t Paul où il parle des pieds, des mains, des yeux, des oreilles. &^c.ⁱ Je devais aussi y aller, ajoute M^r Buller, aujourd'hui, mais Madame s'est trouvée indisposée je n'ai pas pu ; pour le p[ère] Garin, ajoute M^r Buller, il n'a pas de femme, il n'a pas ce trouble là. Le p[ère] Garin se fâche-t-il ? Non dit Kaperiere. Pour moi, dit M^r Buller, je me fâche beaucoup. Lorsque le remède est apprêté M^r Buller vient jusqu'au waka m'expliquer comment il faut que M^r Linch prenne ce remède. Je me proposais, ajoute-t-il, d'aller faire la prière à mes naturels à Omanu, mais Madame (sa femme) s'est trouvée indisposée, en sorte que j'en ai été empêché.

21 l[undi]

Papu soldat

Je vais voir l'enfant de Te Puku. Il est à l'agonie. Je trouve [H]enare et un naturel de Waioioreore. Te Puku dit : On a proposé à Papu (M^r Babe) de se faire soldat, on lui donnerait un pound ; le gouverneur, me dit-il, *est en erreur* (kua he) car s'il fait ainsi, s'il prend les Européens de cette rivière que nous avons protégés ici, pour qu'ils aillent se battre contre des Maoris, nous aussi nous irons nous battre contre les Européens, [159] car les Pakeha nous disent de rester dans la paix et ils appellent ceux qui sont dans la paix p[ou]r aller se battre. Je dis cela en riant à [H]enare, mais cela ne laisse pas que de faire une mauvaise impression. Je lui dis : Ce n'est pas le gouverneur qui a fait une telle proposition, ce sera sans doute quelqu'autre Européen. Oh ! non ce n'est pas le gouverneur dit Te Puku.

Je pense qu'il est bon que le gouverneur soit informé de cela. J'en écris un mot à M^r Buller :
Sir,

I have heard from the natives that some European[s] in Auckland offered to M^r Babe one pound, if he would join the soldiers to fight against the natives. They say : kua he te kawanaⁱⁱ — We keep quiet the white people here in this river and the Governor calls them to go to fight against the natives, if it is so we will go too

[p.] 160

1845 juillet

Papu

to fight against the soldiers ; they say to us to stop [sic pour stay?] quiet and they call the quiet people of this river to fight.

Addendum p. 160. I answered him, it is perhaps not the Governor who made such a proposition, it is perhaps, some another people ; oh ! no, answered they, it is not the Governor.

I thought it should be to proper to make you to know the mind of these natives, because you have frequent communications with the Governor, you could inform him of that.

PS : I do not mention you the name of the chief who spoke [to] me so, but though it is not one of the most influent the others would rarely have the same mind, I think [161] we must not give too much importance to these words before the natives.ⁱⁱⁱ

22 ma[rdi]

M^r Buller

Je vais voir les planches qu'on scie pour la chapelle ; je lui fais porter ma lettre par Kaperiere, car c'est trop matin pour que j'aille chez lui. Il vient me parler sur le bord de la

ⁱ Actes des Apôtres, 28 : 26-7. Vraisemblablement, la lecture de ce passage de la Bible n'a pas fait beaucoup de sens pour Kaperiere.

ⁱⁱ « Le gouverneur est dans l'erreur. »

ⁱⁱⁱ Cette lettre écrite ici a pu servir de brouillon au texte original. Très raturées, de larges portions de texte ont été biffées et réécrites.

rivière et me dit que cette parole ainsi prononcée par ce naturel ne peut avoir aucune influence. Je le pense ainsi, lui dis-je, mais une telle proposition n'est pas propre à faire bonne impression sur les naturels et si réellement le gouverneur a fait cette proposition, naturellement les naturels de Kaipara tiendront le langage qu'a tenu celui que j'ai entendu. Il me remercie et se retire.

boat

Nous descendons le boat de M^r Linch pour amener les planches qui sont chez M^r Ross. Je le laisse en passant chez M^r Ross et nous continuons de voguer. Nous arrivons chez M^r Walton. Je trouve mon boat de retour, mais M^r Walton aîné à qui il avait été confié ne l'a pas ramené

[p.] 162

1845 juillet

lui-même. Il [l'] a confié à 2 autres Européens. Les naturels me disent qu'il est cassé dessous. Moi-même je le vois, il repose sur un piquet. Les planches plient sur ce piquet. Les voiles restent exposées à la pluie. Je ne le prends pas avec moi. Je le laisse pour que M^r Ross ne dise pas que c'est moi qui l'ai[e] cassé.

M^r Walton

M^r Walton me dit que son frère va à Auckland demain, j'écris au p[ère] Forest et à M^{gr} une lettre. Je demande à M^{gr} son avis sur l'idée que j'ai de bâtir une chapelle chez les Européens et une ici. M^r Ross et M^e Ross sont bien de cet avis, ils offrent l'emplacement pour rien. J'attends la marée descendante. M^r Trueman arrive avec son compagnon. Je dis à M^r Trueman que j'ai appris qu'il allait scier des planches pour construire un navire et qu'en pareil cas je pourrais perdre de mon bois, ou bien qu'ils pourraient donner le cœur du kahori pour le navire et le mauvais pour moi ; il m'assure qu'il ne le fera pas.

23 me[rcredi]

Je vais voir les bois, et je reviens sans m'arrêter jusque chez M^r Ross. Là nous [163] prenons des planches, j'en laisse une dizaine qui ont les bouts cassés ou fendus. J'irai prendre le reste un autre jour. Je dis à M^r Ross que mon boat est arrivé, que les naturels disent qu'il est cassé et que je l'ai vu reposer sur un piquet, que M^r Walton l'a confié à d'autres Européens. Demain, me dit-il, j'irai le chercher.

Nous rencontrons Mita qui me dit que Kawiti est au milieu des forêts où il a bâti un pa, Hone Heke est dans un autre.⁸³

25 v[endredi]

Tiperia

Tiperia vient me parler pour un porc, il me dit que M^r Ross n'est pas encore allé chercher mon boat. Je me propose d'écrire un bout de lettre à M^r Ross.

M^r Duyher

J'envoie le boat de M^r Linch chez M^r Duyher pour que son fils John puisse traverser la rivière et venir en classe, mais M^r Duyher lui répond qu'il ne l'envoie plus. Je n'en connais pas encore la cause.

Demain M^r Linch va chez M^r Walton pour réparer une vis du moulin, je fais une lettre p[ou]r M^r Ross dans laquelle
[Garin a laissé ici deux pages blanches]

[p.] 164

1845 juillet

M^r Ross

je lui dis qu'il m'avait promis d'aller chercher mon boat chez M^r Walton, le lendemain du jour où je lui annonçai[s] que mon boat était de retour, mais que des naturels arrivés ici cette nuit m'ont dit qu'il n'était pas allé le chercher, et qu'il est toujours à la même place reposant sur un piquet. S'il en est ainsi, lui dis-je, je pense que vous voulez faire un nouveau boat p[ou]r moi. Je le prie donc d'aller le plutôt [sic] possible, le chercher.

Je lui dis, à la fin, que j'ai donné à M^r Linch la commission d'apporter le reste des planches bonnes, pour le doublage de ma maison.

26 s[amedi]

M^r Linch va chez M^r Walton

M^r Linch va avec Kaperiere chez M^r Walton pour réparer la vice [sic pour vis] du moulin, les coins de M^r Duyher et différents objets. Je lui remets la lettre p[ou]r M^r Ross. Comme j'avais dit à M^r Linch que je lui donnerai une lettre p[ou]r M^r Ross dans laquelle je lui dirais que je l'ai chargé de prendre [165] le reste des planches et de refuser celles qui sont cassées, il ne remet pas la lettre en descendant. Il la remettra en prenant les planches ; M^r Ross qui les voit descendre les suit avec son waka p[ou]r aller chercher le boat.

M^r Linch

M^r Walton ayant rempli sa forge de morceaux de porcs suspendus en l'air, M^r Linch ne peut réparer que la vis, et en revenant il amène le boat chez M^r Ross ; il prend 4 planches, en refuse une qui est ce qu'on appelle slab c.-à-d. bien sciée d'un côté, mais de l'autre ayant des défauts à cause de la peau...

sucré, huile de castor

M^e Ross lui remet du sucre, du thé que je lui avais prêté. M^r Walton a remis des graines de l'arbre, [de l'] huile de castor à M^r Linch p[ou]r moi.

bottes

M^e Ross dit à M^r Linch : Voici les bottes que j'avais dit à M^r Hotton de m'apporter d'Auckland, mais elles se trouvent trop grandes, si vous les voulez, je vous les vendrai. M^r Linch les apporte et me les montre, il me dit que M^e Ross en a une autre paire toute neuve.

[p.] 166

1845 juillet

Après avoir fait beaucoup de plaintes à M^r Linch sur la lettre que je lui ai écrite, M^r Ross me fait dire par le même M^r Linch, que si j'ai besoin de thé, il en a à mon service.

Kaperiere

M^r Linch arrive à la nuit, avec Kaperiere. Je suis sur la fin de mon souper. Kaperiere entre et rapporte un morceau de pain qu'il a eu de reste. Je lui dis de souper, il me dit qu'il vit :ⁱ Tiens, lui dis-je, en lui montrant du porc passé à la poêle, et des mattefaims, si tu veux manger. Mais, me répond-il, je n'ai pas faim. Eh ! bien tu prendras une tasse de thé. Il accepte. Si c'eût été Matiu, il aurait tout accepté, car il est gourmand.

J'apprends aussi que M^r Walton est venu hier au Pa avec mon boat et qu'il l'avait remmené chez lui.

Te Pawera

Je vais voir la mère de Waiata. En même temps je vois le porc dont Tiperia m'a parlé.

M^r Willson

ⁱ Mot omis.

M^r Willson dit à M^r Linch de me demander s'il est vrai que je n'ai pas payé M^r Ross. Il paraît que M^r Ross n'a pas payé M^r Willson en lui disant que je ne l'avais [167] pas payé entièrement. Mais j'ai tout payé.

27 d[imanche]

Mohi..., mon boat

Il a plu pendant presque toute la nuit et aujourd'hui il pleut sans discontinuer. Mohi, Tiperia et Hone viennent, de Omanu, à la messe, sans doute à cause du billet que j'ai écrit hier à Mohi d'après l'invitation de Tiperia. Je disais dans ce billet : e kua tae atu ahau ki a koutou i tera wiki e kore ranei koutou e haere mai ki ahau mo tenei ?ⁱ Tiperia me dit que M^r Walton a été très-fâché contre M^r Linch, ou plutôt contre les naturels, car d'après le dire des naturels, M^r Linch aurait dit à M^r Walton : des naturels ont dit au p[ère] Garin que vous aviez cassé son boat.

danger

Hier en revenant de Te Pawera, je trouve au milieu d'un sentier par lequel je passe souvent une branche sèche, pesante grosse comme la jambe, longue de 4 à 5 pieds, enfoncée [sic] dont l'un des bouts est enfoncé plus d'un demi-pied en terre, on dirait un arbre desséché sur plante. Je remercie la providence de ne pas m'être trouvé là à sa chute, plus loin nous trouvons le sentier barré par un arbre nouvellem[en]t tombé.

[p.] 168

1845 juillet

28 l[undi]

Grand vent qui casse beaucoup d'arbres.

M^r Linch

M^r Linch me donne une petite serrure, il me dit qu'il m'en fait présent.

M^r Linch me dit qu'il a dit à M^r Walton : les naturels disent que le boat du prêtre est cassé, mais il n'a pas dit que les naturels disaient que M^r Walton l'avait cassé.

29 ma[r]di

M^r Duyher

Je vais voir M^r Duyher, je lui demande pourquoi il n'a plus envoyé son fils en classe. Il me dit qu'il a souffert de la faim. J'ignorais cela. Cet enfant venait après déjeuner et à midi je lui donnai[s] à manger, puis il s'en retournait le soir avant la nuit. Son père me dit que le matin en se levant, il ne mange presque rien car il se lève tard, j'ignorais cela. M^e Linch lui donnait parfois un gros bled ou différente[s] chose[s], mais elle ne le faisait pas tous les jours. Il me dit aussi que M^e Linch lui parle trop durement ; quand il oublie de lever sa casquette &^c... Je le presse fort de le laisser revenir, mais il me dit qu'il espère que le temps où M^r Linch doit s'en retourner ne sera pas long et qu'alors il me donnera son enfant...

Il m'assure qu'un jour M^r Buller rencontrant M^r Peter et lui M^r Duyher, M^r Buller dit à Peter : Vous êtes protestant Peter ? — Oh ! non, je suis catholique. — Vous êtes catholique ? [169]

Buller

Vous irez dans l'enfer, c'est certain... Et M^r Buller à peu près dans le même temps m'avait dit qu'on pouvait se sauver à la rigueur dans notre religion, et que moi-même si j'étais dans la bonne foi, que je serais sauvé...

ⁱ « Je suis venu vous voir la semaine dernière, pourquoi ne venez-vous pas me voir cette semaine ? »

M^r Buller a dit à M^r Duyher : Je me confesserais volontiers, je permettrais aussi à ma femme de se confesser, mais les prêtres demandent des choses trop déshonnêtes aux pénitents.

coins, M^r Duyher me prête ses coins.

Il dit aussi : Je crois qu'un prêtre peut quelquefois révéler la confession, c.-à-d. quand par cette divulgation, il sauverait la vie à un innocent — viz — si un innocent était sur le point d'être conduit au supplice et que ce prêtre connût par la voie de la confession le coupable, il pourrait [la] révéler en ce cas, ce serait une bonne chose... Et ce même M^r Buller a prêté à M^r Ruff un livre dans lequel on fait un grand crime aux prêtres s'ils révélaient dans aucun cas. M^r Duyher me dit : à Sydney, il y avait à l'hôpital un malade qui fit appelé [sic pour appeler] un ministre protestant (Parson Cooper) et lui fit sa confession, peu-à-près [sic], le lendemain je crois, on vint enchaîner ce malheureux pour le pendre. Ce qui laissa assez voir aux autres que ce ministre avait révélé la confession.

On commence le travail de la fence demain.ⁱ

arbre

Un arbre est tombé à côté de la maison de M^r Duyher le matin, par ce fort vent, si le vent avait eu une direction différente, il aurait pu être écrasé sous les ruines de sa maison, qui aurait été écrasée.

[p.] 170

1845 juillet

30 me[rcredi]

Te Puku

Te Puku me dit que Kohine est malade. Je vais la voir, je rencontre dans le sentier dans une [sic] espace d'un quart d'heure une 8^{me} d'arbres ou grosses branches qui sont tombés avant hier dans le fort vent, chacune de ces branches ou chacun de ces arbres aurait été capable de tuer dans leur chute celui qui se serait trouvé dessous. Je perds le sentier dans la forêt et après 3 quarts d'heure ou une heure je me retrouve.

nouvelles

Je vois 2 waka de gomme de kahori qui viennent de chez Maika. Ces naturels rapportent que Te Repa du parti de Te Waka a été pris et enchaîné, qu'il y a [à] Auckland un million de soldats américains qui viennent demander aux Anglais un prix pour Te Wahapu place des Américains à la Baie des Iles, qu'un Français d'un navire de guerre français a été enchaîné par les soldats anglais, je crois que tout cela à peu près est faux.

31 j[eudi]

Matiu

On abat un des arbres le 1^{er} rataⁱⁱ pour 4 figues. Je fais de vifs reproches à Matiu de ce qu'il a mal parlé à mon étranger. [171] Je les ai envoyés hier soir à la tombée de la nuit scier un morceau qu'il n'avait pas voulu scier comme l'étranger leur avait dit. Kaperiere avait consenti à le scier, ils ont été tous les deux très-mortifiés de ce que je les ai envoyés travailler de nuit. Kaperiere surtout me dit : J'ai été en colère de ce que tu nous as fait travailler ainsi.

Te Uinga

ⁱ « On commence le travail de la fence demain » *add.* dans la marge.

ⁱⁱ Un arbre indigène de la Nouvelle-Zélande, à fleurs rouges écarlates, il peut atteindre jusqu'à 30 m. de haut.

Je vais à Ngawaewae voir Te Uinga.⁸⁴ Je vois sur ma route 2 ou 3 gros arbres qui sont tombés et qui aurai[en]t écrasé infailliblement le passant qui se serait trouvé à passer dans le moment.

dangers

Ce matin par le temps le plus calme et un beau soleil, j'ai entendu un gros arbre tomber dans la forêt vis-à-vis ma maison.

Août

1^{er} v[endredi]

Te Pakira

Te Pakira naturel demeurant chez Maika vient avec 3 ou 4 autres naturels. Nous conversons longtemps ensemble.

2 s[amedi]

scieurs

Je vais voir les scieurs, je leur observe que plusieurs planches sont fendues ou cassées et que les upri[gh]ts ne sont pas quarrés.

[p.] 172

1845 août

Je reviens fort tard, nous avons une forte pluie.

souliers

En descendant j'ai parlé à M^r et M^e Ross par rapport aux souliers de M^e Linch. Elle assure qu'elle avait donné commission à M^r Hotton de lui en apporter.

3 d[imanche]

Omanu

Je fais la prière aux naturels, j'administre des remèdes, et je vais voir M^r Walton qui sâle du porc, il me dit qu'il ne peut pas attendre à demain, son porc se gâte.

M^r Ruff prie, M^r Ross

Je reviens, je vais chez M^r Ruff. Je leur propose de faire une prière, ils se mettent tous les deux à genoux avec moi et nous prions pour la paix. M^e Ruff me fait beaucoup d'instances p[ou]r accepter à dîner, j'accepte. Après cela je vais chez M^r Ross qui me reçoit bien aussi. Je fais aussi une prière. M^r Ross se met à genoux ainsi que sa dame.

souliers

M^e Ross me dit qu'elle est très-en colère contre M^e Linch qui dit que ses souliers ont été volés, c.-à-d. retenus par elle, elle me dit qu'elle ne consent plus à les vendre maintenant, mais que pour punir M^e Linch elle exige qu'elle les lui renvoie. [173] Je lui dis : M^e Linch pense que ce sont ses bottes, car elle a appris que vous avez donné la commission d'acheter des souliers et qu'on vous a apporté des bottes. C'est vrai, me dit-elle, mais M^r Hotton m'a dit que c'était une méprise du cordonnier (mais M^r Duyher m'observe qu'un menuisier à qui on commande une table ne fait pas une boîte). M^r Linch me dit : M^e Ross n'a donné qu'une 6^{ne} de shellings pour acheter des souliers et comment se fait-il qu'il [Hotton] ait payé pour 10 s[hillings]. M^e Ross me dit de demander à M^r Babe si cela n'est pas juste, car ajoute-t-elle, M^r Babe était avec M^r Hotton. À mon retour M^r Linch me dit que M^r Babe a rapporté à lui M^r Linch que les souliers de M^e Linch avaient été reçus par M^e Ross. Je n'y vois pas clair.

[espace blanc de quelques lignes]

4 lundi

En effet je n'y voyais pas clair en écrivant ces dernières lignes car le sommeil m'avait pris et j'écrivais [à] moitié endormi.

boat rendu

M^r Ross et M^r Babe me ramènent le boat que je leur ai prêté le 28 juin.
M^r Ross redemande à M^e Linch les bottines

[p.] 174

1845 août

bottines

en question, celle-ci refuse, ils se disputent. Je leur dis que je n'aime pas de tels bruits. Je dis en conséquence à M^e Linch que j'aime mieux perdre les 10 sh[illings] et qu'elle rende les bottines, que j'espère plus tard connaître la vérité. J'ai proposé à M^r Ross que je garderais les bottines, que je les porterais à Auckland pour les montrer au cordonnier. Il a refusé et il paraît que c'est pour cela qu'il est revenu les chercher. Je lui propose de me les donner, que je lui donnerai 10 s[hillings]. Il refuse. M^r Babe a dit à M^r Linch : Lorsque M^r Hotton vint d'Auckland il apporta les souliers de M^e Linch, mais M^e Ross les prit pour elle, et c'est pour cela que M^r Hotton n'osa pas m'apporter mes commissions.

coq

M^r Babe dit aussi à M^e Linch que le coq qu'il m'apportait avait été échangé par M^r Ross qui m'a donné un coq blanc à la place de celui de M^r Babe. M^e Linch reproche cela à M^r Ross, M^r Ross dit qu'il ne s'est pas mêlé de l'affaire du coq.
Après que M^r Ross a eu refusé de me vendre les bottines, il m'a promis de me les remettre [175] lorsque j'irai à Auckland pour que je les montre au cordonnier, mais je pense qu'il trouvera quelque prétexte pour ne pas me les donner.

5 m[ardi]

torotoro

On m'apporte des torotoro p[ou]r la fence. Karawai me vend un porc.

douleur

Hier j'ai eu une violente douleur à la cuisse, aujourd'hui je suis mieux.

6 me[rcredi]

arbres

Mes 2 naturels ont commencé la semaine dernière à abattre les rata (arbres). Ils ont abattu les 2 derniers aujourd'hui.

7 j[eudi]

J'ai vu la semaine dernière qu'il y a beaucoup de planches fendues ou écornées parmi les planches qu'on scie pour la chapelle. J'écris ce soir aux scieurs une lettre pour les prévenir que je refuserai toutes celles qui seront endommagées.

lettre à Trueman

à M^r Trueman
Sir,

I have seen when I went down to your place several boards and other pieces broken or split. I would like very much not to give you any trouble, but you know that it is not for myself alone, that I built a chapelle, it is not with my money that I will pay you

[p.] 176

1845 août

but with the money of all those who cooperate to that building, then I am answerable to them and of course, bound in conscience to refuse all bad stuff.

I t[h]ought it was better to tell you this before, that you may saw good ones instead of those which are bad.

Garin

Rect[eur] miss[ionnaire] ap[ostolique]

Manuka

Je me prépare à aller à Hukatere voir Manuka. Je partirai demain avec le boat.

Ce soir arrive le cuisinier de mes scieurs. Il me dit que M^r Trueman a entendu dire que j'avais rapporté aux naturels que les bois sciés étaient mauvais et que j'en voulais refuser. En conséquence il me dit : Si vous ne voulez pas recevoir ces pièces nous garderons tous les matériaux que nous avons sciés. Je lui réponds oui, il est vrai que j'ai dit aux naturels qu'il y avait de bonnes et de mauvaises pièces et je le répète je refuserai celles qui [177]

scieurs

sont cassées ou fendues par les bouts. D'ailleurs j'ai ici une lettre toute prête pour M^r Trueman, il verra ma façon de penser, vous la lui porterez, elle est toute cachetée. Je la lui remets. Il me dit : Si l'on scie les bouts cassés, recevrez-vous les planches ? — Oui à condition que l'on ne me comptera pas ce qui sera scié. Nous prendrons pour nous, me dit-il, ce qui sera scié, on ne vous le comptera pas, et, ajoute-t-il, les planches sont plus longues de 5 ou 6 pouces qu'elles ne doivent d'être, s'il en est ainsi reprends-je, c'est indifférent pour moi : mais pour celles qui sont fendues ajoutai-je, si on scie la longueur de la fente de 2 ou 3 pieds les planches n'auront pas la longueur voulue, cela ne figurera pas bien. Il me quitte, il va trouver M^r Linch et en conversant il lui dit : Que le prêtre ne pense pas que nous amenions les planches jusques chez lui, nous les amènerons jusques chez M^r Ross. Il a raison nous sommes ainsi convenus, mais puisqu'ils m'ont demandé mon boat pour les mener, je leur demanderai aussi la faveur de me les amener jusqu'à l'établissement.

[p.] 178

1845 août

Je vais voir les malades à Ngawakarara, les naturels les regardent comme très-malades et ils sont allés chercher Te Puku et Tauwhanga ;⁸⁵ en conséquence je me résous à ne pas encore aller à Hukatere de peur que les naturels ne me reprochent d'abandonner leurs malades.

8 v[*endredi*]

Maika

Maika descend avec de la gomme de kahori. Il mange un morceau avec moi et quelques-uns de ses naturels l'accompagnent à table.

Matiu et Kaperie[re]

Je dis à Matiu et à Kaperiere de se corriger de cette habitude qu'ils ont de dire presque à chaque minute, à chaque seconde kuwareⁱ de peur que mes 2 étrangers et moi-même ne pensions quelquefois que ces 2 paroles nous so[ie]nt adressées [sic].

ⁱ Les différentes significations du mot *kuware* sont toutes appropriées ici. *Kuware* pouvait avoir le sens d'« ignorant » ou être utilisé pour qualifier une personne de rang inférieur ou considérée avec peu d'estime.

9 s[amedi]

Kaperiere

Ce matin je reprends Kaperiere qui répète encore ces mots : kuware. Mais il n'en tient pas compte, il les répète plusieurs fois en ma présence, je leur dis bientôt si vous continuez je me fâcherai, j'ai à peine fini de parler que Kaperiere crie plus fort encore kuware. C'est alors que je lui dis : Je te retranche un morceau de tabac pour mercredi. Retranche, [179]

Kaperiere et Matiu

me répond-il, toute la figue. Je la retrancherai, dis-je. Retranche les deux, ajoute-t-il. Je les retrancherai, répliquai-je. La signification du mot que j'ai dit pour retrancher le tabac est de couper le tabac en morceaux ou morceler — Ka poro. Matiu après cela répond : kia poro te mahi.ⁱ C'est ce qu'ils font après déjeuner, ils travaillent peu et se reposent longtemps par intervalle. À midi je ne leur donne que des pommes de terre pour dîner. Je leur parle comme si je n'avais rien à leur reprocher, mais ils ont compris la punition, ils se mettent à rire entr'eux deux. Après dîner ils vont lentement au travail, je leur dis : Apportez à présent 2 longs arbres minces pour essayer s'ils seront bons pour la fence, ils répondent quelques mots en murmurant, Kaperiere chante en allant, qu'il ne fait pas bon aller dans la forêt après avoir mangé une nourriture kawa.ⁱⁱ Ils restent près de deux heures et reviennent n'apportant rien. Ils se reposent assez longtemps, ils repartent une seconde fois. Je les entends couper dans la forêt.

[p.] 180

1845 août

Kaperiere et Matiu

Je leur demande combien ils ont coupé de branches, ils ne se retournent pas même pour me répondre, silence. Alors je dis : ka pai ra ka pai !!!ⁱⁱⁱ À souper, je leur donne la soupe, un petit morceau de porc et des pommes de terre. Matiu voyant le petit morceau de porc fait la grimace, mais j'ai l'air de ne pas m'en apercevoir. Je retranche le thé. À la fin je leur dis : Apprenez à présent ma manière de faire, désormais je proportionnerai le tabac et la nourriture à vos bonnes manières car toutes mes paroles sont vaines, peut-être que cette manière de faire sera préférable ; je vous dirai seulement peu de mots pour vous montrer le travail mais je ne vous redirai plus rien, cette manière a l'avantage que je ne me fâcherai pas. Matiu rit et me dit : Veux-tu que nous partions sans nous fâcher ? À quoi bon, lui dis-je, aussi en riant puisque mes paroles sont inutiles. Nous finissons par là.

10 d[imanche]

Tiperia est venu avec Emeretiana et Hone, les seuls qui étaient à la messe. Les autres sont toujours à Omanu attendant les effets que M^r Walton doit leur donner en échange de leur gomme de kahori. [181] Je vais voir les malades à Ngawakarara.

Kaperiere et Matiu

Ce soir Kaperiere et Matiu m'écrivent sur leur ardoise, le 1^{er} que je me contente de retrancher le tabac en punition de leurs sottises et non pas la nourriture, le 2^d qu'il a changé de dispositions à mon égard *car il s'est mis au-dessus de moi* kua kake. Je leur réponds en peu de mots : J'ai une foule de pensées au-dedans de moi, mais comme mes paroles sont

Garin ne se rend pas compte que Kaperiere et Matiu ne se considèrent pas comme des inférieurs sociaux vis-à-vis de lui et des Européens à son service.

ⁱ « Rompre le travail ».

ⁱⁱ Une traduction littérale donnerait le sens de « aigre », mais ici Kaperiere veut faire comprendre qu'il n'a pas été suffisamment nourri.

ⁱⁱⁱ « Ok, c'est bon ». Garin est ironique.

inutiles car vous êtes devenus grands, je ne vous les manifeste pas ; que nos cœurs soient dans le calme je vous les ferai connaître.

Je vous dirai seulement, que vous êtes retournés au ritenga maoriⁱ c'est pourquoi j'ai dit : Les Maoris vivent bien avec des pommes de terre seulement. Vous devenez moins bons, je deviens moins bon, vous êtes mauvais, je suis mauvais.

11 l[undi]

Kaperiere et Matiu travaillent peu. J'ai un long entretien [sic] avec l'un et l'autre séparément. Je comprends qu'ils craignent que je ne les renvoie au kainga maori quoiqu'ils aient eu l'air de vouloir s'en aller.

[p.] 182

1845 août

Maika revient de Omanu, il soupe avec moi, un de ses fils soupe aussi avec moi.

manière de prendre les naturels

On ne saurait être assez prudent et assez réservé quand on a à faire des reproches aux naturels qu'on a à son service, rarement j'ai eu à me féliciter d'avoir fait des reproches quoiqu'avec beaucoup de ménagement.ⁱⁱ Ils tiennent beaucoup d'Adam et d'Eve sur ce point c.-à-d. qu'ils savent bien détourner de dessus eux leurs fautes. Mon Matiu excelle dans ce défaut. Kaperiere est tout différent. Il reconnaît ses torts. Ils nous accusent d'agrandir leurs fautes c.-à-d. quand ils commettent de légères fautes nous les réprimandons comme pour de grandes fautes. Il faut aussi observer que dans leurs mœurs lorsque 2 tribus se sont fait la guerre, elles sont amies aussitôt après, elles se touchent la main &^c. Cela a lieu surtout lorsqu'ils exigent un prix pour un adultère, un tapatapa, &^c. J'ai reconnu que mes 2 naturels tiennent un peu de cette coutume, lorsque je leur ai adressé un reproche, ils sont de bonne humeur avec moi plutôt que je ne le suis avec eux et sous ce point j'ai eu quelquefois à me reprocher d'être plus affecté de leurs sottises qu'eux d'un [183] reproche ou d'une punition. V. g. samedi que je les ai punis, ils sont allés couper des arbres, c'est alors qu'ils ont convenu entr'eux d'eux de s'en aller si je continuais à les nourrir de pommes de terre seulement. Le dimanche soir ils m'écrivent. Je ne réponds que peu de paroles. Ils concluent de là que je suis toujours en colère.

13 me[rcredi]

M^r Willson

M^r Willson vient me trouver et me dire que le terrain que M^r Ross m'a donné pour bâtir une chapelle ne lui appartient peut-être pas ; car ils [le] possèdent lui et M^r Ross de moitié et que d'ailleurs M^r Ross a donné sa portion environ pour le mariage de M^r Bethel [Bethall],⁸⁶ en sorte que je ne pourrai pas bâtir ma chapelle, je pensais trouver des difficultés, car c'est au milieu de protestants. Il me demande si nous avons été envoyés pour les blancs et les naturels, il pensait que nous étions envoyé[s] pour les naturels seulement. Il me demande une note de différents articles que j'ai délivrés à M^r Ross. Il paraît que M^r Ross ne l'a pas payé fidèlement, il me dit : Je commence à mieux vous croire que M^r Ross. Il me demande si j'ai donné le prix fait

[p.] 184

1845 août

M^r Willson

ⁱ Ici *ritenga maori* est pris dans le sens de « coutume maorie ».

ⁱⁱ Lire : « même quand je l'ai fait avec beaucoup de ménagements ».

de bâtir la chapelle, je lui dis : Non. Il me conseille de faire venir toutes les planches à ma station, il me prie de ne pas l'oublier si je fais bâtir. Je lui réponds que je donnerai cet ouvrage au plus bas prix. Il pensait que j'étais jésuite, il me parle en faveur des jésuites, nous avons une discussion sur la religion, il estime l'ouvrage de Cobbet.⁸⁷ Il lira avec plaisir O'Connell⁸⁸ que je lui prête, il avoue que la religion catholic [sic] est la meilleure. Pour le confirmer dans sa pensée, je lui apporte le texte Tu es Petrus.ⁱ À cela il me répond que Dieu malgré cette promesse avait menacé au[x] 7 églises d'Asie d'enlever et de transporter leurs chandeliers, il avait promis au peuple hébreu d'être toujours avec eux [sic pour lui] et cependant il l'a abandonné, car s'il a promis à son Église d'être toujours avec elle, il l'a promis à condition que cette Église observerait ses commandements.

14 j[eudi]

fils de Ruku

Himi (Peru) fils de Ruku vient ce soir voir les naturels. Il couche près de ma maison. Il nous annonce une nouvelle bataille entre les Européens et les naturels à Port-Nikolson [Port Nicholson].⁸⁹ [185] 30 naturels et 200 Européens, dit-il, ont été tués.

15 v[endredi] Assomption

16 s[amedi]

Hamiora

Hamiora est revenu de la guerre. Il est à Ngawakarara, il vient voir les naturels. Hoani est venu me voir, il avait un peu honte d'entrer à la maison car il est aussi allé à la guerre.

M^r Ross

Je vais à Omanu pour faire la prière demain. Je dis à M^r Ross que M^r Willson est venu me dire que le terrain qu'il m'avait donné pour bâtir la chapelle ne lui appartient peut-être pas. M^r Ross me répond c'est faux, mais sa femme me fait comprendre par ses réponses qu'ils ne sont pas sûrs. Je pensais dit-elle, que cela nous appartenait. Je lui dis : Mais savez-vous où sont les limites ? Non, il n'y en a pas, mais je pense que la partie qui est à côté de la maison nous appartient. M^r Ross me dit : M^r Willson est donc allé vous trouver ? Oh ! sans doute, il a envie de bâtir la chapelle. Aussitôt il me font des politesses, des honnêtetés non ordinaires. On m'appelle à prendre une tasse de thé ce qu'ils font ordinairement, on me sert des morceaux exquis en abondance, on répand le sucre à profusion, pauvres gens ! ils sont assez aveugles pour ne pas s'apercevoir qu'on s'aperçoit trop

[p.] 186

1845 août

de ces démonstrations auxquelles on ne se laisse pas prendre. Je veux les quitter promptement, je suis pressé. Oh ! finissez donc de prendre votre nourriture, &^c &^c.

M^r Walton

Après la prière du soir nous apprenons que M^r Stephen est de retour. Lorsqu'il était à Okaro par ce vent fort qu'il fit il y a une 15^{ne} de jours, la chaîne de son navire cassa, et le navire vint à terre. Il s'est cassé d'un côté, il a donc tout laissé à Okaro, est allé à Auckland chercher des clous et du tarr pour réparer. Les naturels qui apportent la nouvelle, disent que le navire est revenu avec beaucoup d'effets pour acheter la gomme et que M^r Walton ne peut pas trouver des effets pour acheter la gomme qu'il a fait ramasser. Je leur dis : Ne vous pressez pas de croire tout ce qu'on dit : faites donc attention que M^r Stephen et M^r Walton achètent tous les deux de la gomme et il pourrait bien se faire que par jalousie ils parlent

ⁱ St Mathieu, 16 : 18.

l'un contre l'autre ; cela peut être ainsi, je n'en sais rien, cela peut n'être pas, je ne les juge pas, mais réfléchissez. C'est vrai, tu as raison, me disent-ils, [187] M^r Walton s'était déjà fâché de ce que M^r Stephen dans le premier achat avait donné des couvertures belles. M^r Stephen dit qu'il est vrai qu'il y a eu une affaire à Port Nickolson et son rapport est conforme à celui que nous avons appris.

M^r Trueman

M^r Trueman est venu ce matin me demander le boat pour amener les bois sciés. Je lui demande s'il veut les amener jusque chez moi, (quoique vous n'y soyez pas obligé lui dis-je). Je le veux bien, me répond-il, pourvu que vous envoy[i]ez 2 ou 3 personnes, je [le] lui promets. Mais il pleut si fort que la rivière croît et la marée montante n'a plus de force, dès que la marée sera bonne j'enverrai mes naturels avec le boat.

Waiata, corde

Je demande à Waiata sa corde pour attacher les bois, il me dit ça la fera pourrir ; il vaut mieux prendre la chaîne du waka... Quel prix me demandes-tu ? lui dis-je. C'est à toi à le fixer, me répond-il. Une livre de tabac, lui dis-je. Il se met à rire, et moi de le saluer et de m'en aller ; et je prête à ce même Waiata tout ce qu'il me demande, mon waka, mon moulin, mon petit curric, mes percerettes, limes, ciseaux.

17 d[imanche]

Je vais voir M^r Walton, il m'offre à déjeuner. Je refuse, je reviens vers les naturels, après la prière nous remontons la rivière qui est extraordinairement rapide, elle a grossi bien promptement.

[p.] 188

1845 août

18 l[undi]

Hamiora descend avec une 20^{ne} de naturels à Omanu.

Au catéchisme lorsque je dis qu'un peuple adorait des statues auxquelles on portait à manger, Matiu s'écrie : C'est donc bien vrai que les étrangers sont bien ignorants !

19 m[ardi]

Matiu

J'appelle Matiu pour lui faire apercevoir qu'il est condamné par ce qu'il m'a dit lui-même. Je lui dis : Ai-je été mauvais pour toi depuis notre dernier pour parler [sic] ? Je ne sais pas, me dit-il. Je te dis cela car tu m'as dit : Mau te timatanga ki te pai ;ⁱ pour toi voilà ce que tu as fait, tu t'es servi contre ma défense [sic] de ton habit comme d'un coussin pour porter des branches ; tu as laissé tes habits à votre maison, tu as porté 2 chemises ; tu t'es ri de moi. Aujourd'hui tu as porté des branches sur ton habit en guise de coussin, tu as 2 chemises. Il répond de manière à se justifier, je lui fais sentir qu'il me désobéit continuellement et qu'il a pour moi un cœur dur comme du fer. Puis je lui dis : C'est bon cela suffit c'est un kupu noaⁱⁱ que j'avais à te dire ; il se retire en disant : ka poka ke tou ritenga.ⁱⁱⁱ Comment, lui dis-je, est-ce [189] que je change de ritenga ? ce que je t'ai dit n'est-il pas juste ? Non, me dit-il. Je lui dis alors : Te wakateka koe, haere^{iv} et il s'en va.

Vraiment, j'ai le cœur bien peiné de voir quel orgueil domine cet enfant, il ne peut pas souffrir qu'on lui fasse une réprimande.

ⁱ « C'était toi qui, en premier, nous a appris à être bons ».

ⁱⁱ « Un mot informel. »

ⁱⁱⁱ « Ton ritenga est différent. »

^{iv} « Tu dis seulement des mensonges, va-t-en. »

20 mer[credi]

fence

Matiu n'a pas de rancune, du moins extérieurement, il est de bonne grâce avec moi. Ils finissent de lier la fence aujourd'hui, ils ont encore à la lier en bas.

boat, scieurs, Tirarau

J'envoie Matiu et Kaperiere avec le boat chez les scieurs pour amener les bois, [une] demi-heure après arrivent M^r Trueman avec un compagnon. Il vient moudre du bled, car il n'a plus de nourriture. Il repartira demain de bon matin. Il me dit que Tirarau veut renvoyer Hamiora afin qu'ils ne viennent pas tous un à un ici.

21 j[eudi]

fence, Hamiora

M^r Trueman et son compagnon partent de bon matin. Je fais travailler des naturels à porter des matériaux pour la 2^{de} fence. Hamiora revient de Omanu. Il vient me voir avec tous ses naturels, ils me demandent des remèdes. Je leur dis de ne pas retourner à la Baie des Iles

[p.] 190

1845 août

pour se battre, ils me répondent qu'il faut bien se battre contre ceux qui vous lient.ⁱ Je leur dis de ne pas aller là-bas et on ne les liera pas.

kiwi

Hamiora donne au père de Mohi la commission de prendre des kiwi p[ou]r moi.

Tirarau

Je considère l'arrivée du fils de Ruku la semaine dernière ici, et celle de Hamiora comme une tentative d'encourager les naturels de cette rivière à aller les joindre mais on dit que Tirarau n'a pas même voulu parler à Hamiora. Si on en laisse venir un, dit-il, il faudra en laisser venir 2, puis 3, etc.

22 v[endredi]

Je vais à Ngawakarara voir Korihi malade. Nous commençons la pallissade [sic] depuis la maison de mes naturels en venant du côté de la cuisine.

24 d[imanche]

M^r Buller, sel

On me rapporte que M^r Bullar a prêché un dimanche plusieurs fois sur le même sujet sur le vol, et surtout sur le vol du sel ; le matin il a prêché sur le vol du sel, il a fait le catéchisme aux enfants sur le vol et surtout sur le vol du sel, et cela parce qu'il croyait qu'un de ses serviteurs lui avait volé du sel. [191]

pluie

Il a plu presque toute la nuit, la marée montante ne vient pas jusqu'à mon établissement. Je crains bien que mes planches ne puissent pas arriver.

25 l[undi]

Européen, fence, vigne

ⁱ Priver quelqu'un de la liberté d'agir ou de réagir (*Trésor de la Langue Française*).

Un Européen d'Hokianga vient me demander si j'ai des commissions pour le père Petit. Nous finissons aujourd'hui la fence, elle se prolonge jusqu'après la cuisine, reste à l'attacher par le bas. M^r Linch va avec Aterea couper des plans de vigne chez M^r Raynolds'.

M^r Walton

Les naturels impatients de toujours attendre M^r Walton reviennent dans l'intérieur pour travailler à leurs plantations de pommes de terre.

planches

Kaperiere et Matiu viennent ce matin, ils m'annoncent que les planches sont jusque chez M^r Babe ; l'eau est trop rapide à cause de la pluie de samedi. La marée montante n'a pas de force.

Parore

Ils me disent que la femme de Parore me demande deux couvertures parce que les bois qu'on a scié[s] pour faire mes planches sont sur son terrain. Je réponds à cela que le terrain a été acheté par M^r Trueman et moi je n'ai rien à payer à Parore,

[p.] 192

1845 août

que si M^r Trueman n'a pas tout payé, il donnera les couvertures lorsque j'aurai[s] payé M^r Trueman.

26 m[ardi]

Mes naturels reviennent, M^r Trueman dit que la marée montante n'est pas assez forte qu'il faut attendre à vendredi.

James

M^r James (Himi) 1^{er} catéchiste ici arrive d'Auckland. Il m'apporte des lettres de M^{gr}, j'apprends que M^{gr} est parti au commencement d'août pour Sydney. M^{gr} écrit à Wetekia.

27 me[rcredi]

kahoris de ma place, Waiata

Waiata et Wetekia arrivent de chez M^r Walton ; ils soupent avec moi, je leur dis : Quels sont les kahori que vous avez dit qu'il ne fallait pas couper lorsque vous vendrez cette terre à M^{gr} ? Ce sont les kahoris ci-dessus, mais le feu les a desséchés, tu peux les couper pour mettre la place à découvert kia awatea.ⁱ Ils me disent cela devant Kaperiere, Matiu et Aterea ; je leur demande si les petits kahoris qui sont vigoureux sont compris dans cette défense. Non, me dit Waiata coupe tout, kia awatea. **[193]**

28 j[eudi]

Tirarau, kahoris

Tirarau vient me voir. Je lui demande de quels kahoris ils ont voulu parler. Il me dit : J'ai entendu les kahoris qui sont sur l'autre côté de la colline. C'est bien, lui dis-je, je l'avais ainsi compris, mais mon terrain ne s'étend pas jusques là. Qui est-ce, me dit-il, qui avait parlé de ceux qui sont là sur ton terrain ? C'est Waiata...

Panapa

Panapa vient défricher aujourd'hui le petit jardin qui est devant ma maison.

planches, M^r Trueman

ⁱ « Au point du jour. »

J'envoie aujourd'hui mon boat chez M^r Ross pour qu'on amène les planches demain. M^r Trueman m'a fait dire par mes naturels de l'envoyer pour vendredi, aujourd'hui ils m'ont fait dire par M^r Mack Gregory de l'envoyer demain et voilà qu'on me ramène le boat disant qu'on amènera les planches que l'autre semaine ; l'un d'eux le cuisinier dit et répète que ces planches ne sont pas pour moi mais pour eux. Je prends en conséquence la résolution d'aller moi-même demain avec le boat pour les faire amener ; je sais que d'un côté M^r Ross désire beaucoup que les planches restent chez lui afin qu'il puisse travailler chez lui en cas qu'il fasse la chapelle — ils attendent sans doute qu'il pleuve encore et que la rivière

[p.] 194

1845 août

grossissant, ils ne mettent les planches à terre.

29 v[endredi]

timbers

Je vais avec le boat chez M^r Ross. Je tombe dans l'eau. Je prends un bon bain de pieds. J'entre chez M^r Ross, tous ces messieurs, M^r Trueman, ses 2 compagnons, M^r Babe, M^r Ross sont à déjeuner ; on me fait placer à table, on me sert à déjeuner avec empressement. Je dis à M^r Trueman : Je viens voir ce que vous pensez par rapport à ces matériaux. Ah ! je suis bien aise, me répond-il, que vous veniez ce matin pour parler de cela. Eh ! moi lui réponds-je, je ne suis pas bien aise de venir ici me jeter dans l'eau pour votre bon plaisir ; je ne comprends pas pourquoi vous agissez de la sorte, vous me faites dire par 2 occasions de vous envoyer le boat pour vendredi, je vous l'ai envoyé hier soir et vous me le renvoyez, je paye un naturel pour venir dans le boat, ce naturel est retourné chez lui, il est revenu hier, vous le renvoyez, il perd son temps et mes 2 naturels perdent aussi le leur. La marée n'a pas assez de force, disent-ils, [195]

timbers

et c'est pour cela que nous avons attendu. Oui, leur dis-je, elle est suffisante, et vous attendez que la lune [se] renouvelle afin que la pluie venant de nouveau la rivière grossisse ; l'un me dit : Lorsqu'on verra la pluie venir, on mènera les planches et la rivière ne grossit [sic] qu'après. Je leur observe qu'à présent la terre est si mouillée que la moindre pluie qu'il fait découle dans la rivière qui grossit à l'instant. Et [vous] permettez à l'un de vos hommes de dire à mes naturels que ces timbers ne sont pas pour moi mais pour vous : Oh ! non, me dit 2 fois M^r Trueman, cela n'est pas. Il est vrai, dit le cuisinier, j'ai dit que ces planches ne vous appartenaient pas, mais qu'elles nous appartenaient car elles ne sont pas payées. Vous avez raison, et moi-même j'ai repris mon naturel de vous avoir dit qu'il emmènerait lui-même ces bois si vous ne les ameniez pas. Mais pour moi je n'écoute pas les naturels, dans ces affaires je vous ai écrit plusieurs lettres, vous

[p.] 196

1845 août

timbers

deviez me répondre par lettre et non pas vous contenter de dire des paroles. Vous ne m'avez pas écrit une lettre. N'est-il pas dit dans les conventions écrites, me dit M^r Trueman, que vous nous payerez aussitôt que les matériaux vous seront délivrés ? Cela est vrai, réponds-je, vous êtes ici dans vos droits, si vous m'aviez amené plutôt ces matériaux j'aurais pu aller chercher l'argent auprès de M^{gr} car je n'ai jamais beaucoup d'argent ici parce que les Européens et les naturels viennent me tourmenter pour que je leur donne des affaires mais j'ai reçu depuis 2 jours une lettre de M^{gr} dans laquelle il m'apprend qu'il est parti pour Sydney, c'est de lui que je reçois l'argent, lorsqu'il reviendra j'irai chercher l'argent. C'est bien, dit M^r Trueman, lorsque vous aurez l'argent prêt, nous vous délivrerons les timbers.

S'il en est ainsi, lui dis-je, je vous demanderai maintenant un prix pour le boat, et le travail de mes naturels (j'ai dit cela trop précipitam[m]ent et je ne puis exiger ce prix qu'autant qu'ils [197]

timbers

ne me délivreront pas les timbers lorsque j'aurai l'argent prêt à leur donner). Vous nous avons [sic pour avez] promis, dit M^r Trueman, votre boat pour rien jusqu'ici, et maintenant nous avons amené les timbers jusqu'ici, vous ne pouvez pas nous faire payer. Mais je vous ai demandé, lui réponds-je, si vous vouliez bien me rendre le service de me les amener jusqu'à ma maison, vous me l'avez promis et c'est pour cela que je vous ai prêté 3 hommes ; mais c'est bon, je vous comprends maintenant, je sais ce qu'il en est, je connais à présent les blancs de cette rivière, ils sont mauvais parce que je suis bon, j'ai été un enfant. Ces messieurs ont fini de déjeuner, ils se lèvent, se retirent et me laissent seul avec M^e Ross occupée à me servir très-copieusement et avec empressement. Elle remplit mon assiette de porc, M^r Babe me pèle des pommes de terre qu'il me met dans mon assiette, madame Ross me fait une rôtie de beurre de chèvre, elle saupoudre avec du sucre des pudding[s], elle me sert le thé

[p.] 198

1845 août

timbers

avec du lait, puis elle me dit avec un air un peu d'humeur : Pourquoi avez-vous appelé M^r Willson pour mesurer vos timbers, est-ce que vous vous défiez de M^r Ross ? Si je l'ai fait c'est par occasion, car M^r Willson vint me voir, il me parla de différentes chose[s] puis on parla des timbers de la chapelle, je lui dis alors ; je ne sais pas mesurer les pieds, pourriez-vous venir me les mesurer lorsque je les recevrai ? Volontiers, me dit-il ... Et la lettre que vous lui avez écrite ? — Cette lettre est postérieure, et c'est pour le prévenir de venir avec le boat au retour. Mais, ajoute-t-elle, c'est plutôt à M^r Ross à mesurer. Pourquoi ? lui dis-je, je n'ai fais [sic] aucun engagement avec M^r Ross. M^r Willson vous a-t-il demandé de bâtir la chapelle ? Il m'a parlé dans ce sens, et je lui ai répondu que je donnerai la préférence à celui qui me donnera pour le plus bas prix. — Mais c'est M^r Ross qui doit bâtir la chapelle. — Je ne me suis engagé en rien à donner à M^r Ross cet ouvrage, mais comme chaque blanc de cette rivière cherche [199]

timbers

ses propres intérêts, moi je veux aussi chercher les miens. Depuis que je suis ici personne ne m'a reproché d'être mauvais, et si j'étais mauvais, j'irais maintenant couper mes cordes qui lient les planches et laisser aller les planches au gré de la marée. Mais non, je ne dois pas faire le mal pour le mal. Après cela je finis mon déjeuner, je ne mange pas du porc à cause du vendredi, je dis à M^e Ross que je m'en retourne avec la marée montante, lorsque je sors je demande où est M^r Trueman ? Je ne sais pas dit M^e Ross. Je ne vois personne, ils se sont tous éclipsés. Je dis devant mes naturels : Ils se sont sauvés je ne les puis voir. Mes naturels disent : Ils disaient qu'ils n'avaient pas peur de toi et ils se sont tous sauvés. Je dis à mes naturels : Partons. Ils quittent le bois qu'ils avaient apprêté pour faire du feu, leurs pommes de terre sont toutes pelées et prêtes à cuire, ils remettent tout dans le boat et nous repartons, M^e Ross a donné à manger à mes naturels. M^r Trueman m'a dit : Vous avez votre gros naturel [Mohi] qui a une trop grande bouche, il n'a fait que parler et crier contre nous, mais vos

[p.] 200

1845 août

timbers

deux petits naturels sont tout à fait bons et paisibles ; ils sont gentils et agréables. Nous remontons la rivière. J'avais rencontré M^r Willson chez M^r Buller, il m'avait promis de venir quand les timbers monteraient, et lorsque je repasse, je lui rapporte ce qui s'est passé, il me donne quelques arbres qu'il avait préparés pour m'apporter afin que je les plante dans mon jardin. Ce soir à souper je dis à M^r James Jonhson ce qu'il en est, je lui dis en lui parlant des planches de ma maison actuelle que M^r Ross après avoir bâti ma maison a fini la sienne avec des planches semblables aux miennes et M^r James m'observe après souper que je ferai[s] bien de tenir à ne pas laisser mes planches chez M^r Ross parce qu'il pourrait bien finir sa maison à mes dépens et qu'il a entendu dire que les planches avec lesquelles il a terminé le devant de sa maison sont des planches qui avaient été sciées pour moi. Je lui réponds que quelques Européens ont été dans l'erreur sur l'emploi de plusieurs bois de ma maison, mais qu'il [201] m'est bien permis à présent d'être prudent et de douter de certaines choses.

Avant de m'embarquer j'ai dit à M^e Ross : Vous direz à M^r Trueman que dès aujourd'hui j'exigerai un paiement pour mes cordes, chaque jour à dater d'aujourd'hui vendredi (car mes cordes sont dans l'eau et la boue et se pourrissent si elles [y] restent longtemps).

timbers

En résumé voici ce que je crois être en droit de faire : Si on m'amène les bois lorsque que je pourrai les payer, je ne demande que d'être payé pour les cordes comme j'ai dit ci-dessus à M^e Ross. Si on ne me délivre pas les planches lorsque j'aurai de quoi les payer, je ferai payer [à] M^r Trueman mon boat, mes naturels, et mes cordes. 8 shillings par jour pour le boat, 1 sh[illings] par jour pour chacun de mes naturels ; 8 s[hillings] en tout pour mes cordes. Total £ 4, 16 s[hillings] — de plus à dater de vendredi 29 août, 6 pence par jour pour mes cordes.

[p.] 202

1845 août

timbers

Ai-je eu raison de me fâcher et de parler ainsi aux Européens ? J'ai à me reprocher devant Dieu d'avoir au retour du boat hier soir dit à haute voix d'un ton d'humeur devant une 10^{ne} ou 15^{ne} de naturels que les étrangers étaient des hangareka, qu'ils voulaient me tromper, que M^r Ross voulait garder chez lui les timbers pour les travailler lui-même et pour en garder les bouts de planches qui sont de reste.

Lorsque je suis allé chez les Européens, je leur ai parlé un peu vertement, mais je crois que j'étais un peu en droit de le faire ; il est vrai que de leur côté, ils sont en droit de retenir les timbers jusqu'à ce que je les paye ou plutôt de ne me les amener que lorsque je pourrai les payer ; mais ils m'ont fait dire par 2 fois de mener le boat pour vendredi, on l'a mené hier et ils le renvoient disant que ce sera pour l'autre semaine. Mardi la marée était suffisante au rapport des naturels et ils ont renvoyé le boat. [203]

timbers

Ils ont répété que les timbers n'étaient pas pour moi, mais bien pour eux. Ils vont promener mon boat continuellement... J'ai écrit 3 lettres à M^r Trueman, il ne m'en a pas écrit une, il m'a fait répondre par mes naturels, cela ne se fait pas ainsi en affaires importantes. M^r Ross a manifesté qu'il voulait travailler les timbers chez lui, leur cuisinier m'a dit que si je n'étais pas content de ces timbers, ils les garderaient volontiers pour eux. Des Européens m'ont dit plusieurs fois que je suis trop bon avec les blancs de cette rivière, que je suis un enfant, que lorsqu'ils m'ont dupé, ils rient de moi, toutes ces circonstances réunies avec d'autres encore m'ont engagé à leur parler vertement, que si j'ai offensé Dieu ou par mon impatience et mon humeur ou par le scandale que j'ai pu donner, je le prie de me pardonner comme je leur pardonne, si j'exige un prix, j'exclue le sentiment de vengeance qui pourrait se trouver en moi, je crois que je puis exiger en justice ce prix car je ne suis pas obligé de travailler et de donner mes affaires aux autres pour rien.

[p.] 204

1845 août

timbers

Depuis midi il pleut assez considérablement mais c'est surtout depuis 10 h. du soir qu'il pleut ce qu'on appelle à verse sans discontinuer voilà bientôt une heure et maintenant que je cesse d'écrire la pluie redouble encore, j'éprouve un désir intérieur que la rivière grossisse tellement que les timbers puissent être entraînés, mais dans la partie supérieure de mon âme, je demande pardon à Dieu pour ceux qui m'ont tellement vexés, [sic] et je le prie de ne pas les punir.

Ce soir après souper je disais à M^r James : M^{gr} m'a rapporté que depuis le commencement de la mission, il a observé que tous ceux qui ont fait tort à la mission catholique ont mal réussi dans leurs affaires ou ont fait une fin malheureuse...

Septembre

1^{er} 1[undi]

M^r Trueman

L'un des ouvriers de M^r Trueman vient ce matin, il me dit que M^r Trueman est tout à fait fâché de ce qu'il a fait mais qu'il me prie d'envoyer mon boat pour chercher les timbers, il a honte, [205]

Trueman

me dit-il, il ne viendra pas. Je lui dis : C'est bien qu'il soit fâché mais vous avouerez que ce n'est pas agréable pour moi d'envoyer ainsi mon boat et de le voir revenir ; je le veux bien, mais je ne puis envoyer que mes 2 naturels, le 3^e est chez lui et je ne veux pas le faire revenir. Donnez-nous M^r Linch, me dit-il. M^r Linch a été très-malade hier je ne puis pas lui proposer cela. C'est bon, nous allons mettre le boat à l'eau. Et lorsque M^r remonte, je lui dis : Maintenant je sais que l'on va dire que je suis un enfant et un fou, mais je ne suis ni fou ni enfant, c'est parce que les principes de ma religion me disent de pardonner à qui que ce soit, et si ce n'était pas cela, je ne consentirais pas à prêter mon boat après que l'on m'a eu renvoyé avec mon boat. Je le quitte et il s'en va sur-le-champ ; il m'a dit aussi que Tirarau lui a dit ce matin qu'il allait descendre pour aller chercher mes cordes. Il s'est fâché contr'eux.

Lorsque je reviens M^r Linch me rappelle que M^r Trueman ne reviendra pas

[p.] 206

1845 7^{bre}

Trueman

et qu'ils ne seront pas assez nombreux pour mettre les planches à terre ; je réfléchis aussi que si M^r Trueman ne vient pas lui-même et que le nombre de pieds ne se trouve pas exact, il peut me dire qu'il n'était pas présent et que quelques planches se sont égarées, alors je lui écris un bout de billet, Matiu le porte au Pa croyant l'y trouver mais il n'y est pas. Sur ces entrefaites arrive M^r Walton, je l'invite à prendre une tasse de thé ; nous parlons de cette affaire, je lui demande où est M^r Trueman. Il est chez moi, me dit-il. J'ai besoin de lui, lui réponds-je, il faut qu'il se trouve ici lorsque je recevrai mes timbers. Vous avez désigné, me dit-il, M^r Willson ; si M^r Trueman consent et il y consentira, je le sais, à s'en tenir à son rapport, il vous enverra un bout de billet et cela sera suffisant. J'écris à M^r Trueman la lettre suivante que M^r Willson portera lui-même à M^r Trueman :

Mangakahia the 1st 7^{ber} 1845

Sir, [207]

Trueman

I have made agreement with you, you must yourself deliver me your timbers but if you do not come, I will not give you a receipt before you come, which receipt I will give you after the timbers will be measured. If you come they will be measured in your presence, if you do not come you will receive the receipt according to the measurement. I will send my boat if you answer to me by letter, if not, I will not send the boat.

Garin

Rec[teur] miss[ionnaire] ap[ostolique]

Ce matin M^r James m'a dit : S'ils ne vous donnent pas ces bois, je viendrai en été vous les scier moi-même. Je m'aperçois que dans la lettre ci-dessus j'ai dit en 1^{er} lieu que s'il ne vient pas, il ne recevra pas de reçu et ensuite je dis que s'il ne vient pas, il recevra un reçu relativement

[p.] 208

1845 7^{bre}

à la mesure, j'étais trop pressé en faisant cette lettre, M^r Walton m'attendait, c'est pourquoi elle n'est pas bien exacte, mais s'il ne vient pas je lui donnerai simplement connaissance du nombre de pieds connu, sans donner un reçu, car c'est par inadvertance que j'ai mis cette dernière ligne. J'avais une pensée autre que celle qui se trouve exprimée par ces paroles. Cela est évident par les phrases supérieures. Si le nombre de pieds est exact je pourrai lui donner un reçu.

2 m[ardi]

Un naturel m'apporte la lettre suivante.

Homanhu [Omanu ?] 2nd Sept /45

Sir

I beg to acknowledge receipt of your note of yesterday and am sorry that anything should have occurred to cause annoyance in regard to the timber cut for the chapel I [sic pour and] to end disputes I shall ful [sic pour feel] obliged if you will send your boat for it : and whatever M^r Wilson may say [209] in the measurement I shall ful [sic] perfectly satisfied with and the bound thereby.

I remain,

your ob[e]d[ien]t servant

Th[oma]s Trueman

his + mark

To Garin Esq[ui]re witness[ed] by Walton

Cette lettre a été écrite par M^r Walton pour M^r Trueman, et il est bon de remarquer en passant l'honnêteté de M^r Walton, par le titre qu'il donne au prêtre dans l'adresse de sa lettre ainsi qu'il suit Garrin [sic] Esq[ui]r[e] Roman Catholic Priest, tandis que presque tous les autres Européens ont si peu d'égards envers lui, par ex[emple] : M^r Bullar lorsqu'il écrit to Rev[erend] Garin — cependant il écrit ordinairement to Rev[erend] M^r Garin.

L'enfant qui m'a apporté la lettre me dit que le radeau arrive. Il est conduit

[p.] 210

1845 7^{bre}

Trueman

par un seul homme (le cuisinier). Il n'a ni waka ni boat, il est sur le radeau.ⁱ J'envoie mon boat avec un bout de billet à M^r Wilson qui se trouve chez M^r Buller. Je lui dis que j'espère

ⁱ La force de la marée qui remontait la rivière Wairoa permet ainsi de faire naviguer ces bois en amont jusqu'à leur destination. Polack note : « In this manner a raft or single tree is often conveyed some miles down a river, previously to its being placed in the dock of the purchaser ; to perform this, the spa-dealer must follow the advice of Shakespear to "take at the tide the flood that leads to" the sale of his labour. The tides flows gererally five hours at the flood, and seven hours at the ebb » (J. S. Polack, *Manners and Customs of the New Zealanders*, vol. 1, p. 170).

que ces timbers seront rendues demain matin ici et que quand ils seront prêts à être mesurer [sic pour mesurés], je le lui ferai savoir ou bien que s'il devait retourner chez [lui] il vint plutôt chez moi.

Je réfléchis que s'il n'y a qu'un seul homme de leur côté, ils manquent encore une fois aux conventions de bouche, ils m'ont promis d'amener jusqu'en haut les timbers, ils ne trouveront donc pas étrange que je n'envoie que mes 2 naturels car ils ont renvoyé Mohi en me renvoyant moi-même avec le boat. Je pense que demain ils seront dans l'embarras pour transporter les bois à terre. Je prévois qu'ils vont me dire de chercher des hommes pour transporter les bois à terre mais c'est à eux à les transporter et non pas à moi car ils devaient les transporter à terre chez M^r Ross d'après la 1^{ère} convention. Ne l'ayant pas fait chez M^r Ross, [211] ils le doivent faire ici.

3 me[rcredi]

Trueman

Waiata va chez M^r Walton à Omanu. Mes timbers arrivent enfin aujourd'hui. Je dis au blanc qui est venu, qui est-ce qui mettra les bois à terre ? Je pense, répond-il, qu'ils viendront demain. Et si les bois viennent à être entraînés par le courant, je n'en réponds pas et je ne puis pas donner un reçu avant que M^r Trueman ne vienne me voir et que le nombre des pieds soit mesuré.

Emeley [Elmsley ?]

M^r Emel[e]y⁹⁰ Européen d'Hokianga vient voir des kahori pour les acheter. M^r Alique the pilote l'accompagne.

4 j[eudi]

J'écris une lettre à M^r Raynolds. M^r Alique le pilote qui va à Hobart Town la portera. Voici en substance ce que je lui dis.

Sir

... Before you went away you came to my place... M^r Linch and M^{ess} Linch came to my place, they brought some tools with them and some times after we heard that M^r Ross and M^r Hotton went to your place, broke open every door, took

[p.] 212

1845 7^{bre}

lettre à M^r Raynolds

away many things, [le gros bled]ⁱ which belonged to you and to M^r Linch. When I heard such things I went down to speak to M^r Ross. I told him : is it true that you have taken many things in [sic pour from] M^r Raynold's place ? Yes, said he, I told him, have you any writing from M^r Raynold's. No said he, but M^r Raynolds told me and to my wife several times to take down to my own place his things to take care of them ; I told him I cannot understand why M^r Raynold's told me before to leave his place, he will give me his things ; and to M^r Linch, to deliver me all his things when he will leave the place. But, if it is so, I like better to take nothing, to have no trouble, if M^r Linch takes any thing he knows what M^r Raynolds told him, but he will have these things in his own house, for me I will receive nothing. Because I know the white people of this river will say that I am a robber. [213] Now, M^r Raynolds, I pray to you to write me a letter, and to M^r Ross, that we may know your mind about your things. If you like to give any thing to the mission you must give it by a writing with your name that I may show it to those who will say that I am not right. If you want to have any thing in my house till [sic] you or your children come in this place you must give me a note of these things. If you like to have some of your things [taken] down to M^r Ross's, you must to give him a note, this dooing [sic], we will have no trouble here. I have receive[d]

ⁱ « Le gros bled » *infra lineam*.

the wheat... I have heard that some natives went in your place and took away many things. I think you will not be angry if I go and cut some branches of your vine...

M^r Ross took the key of your new house and the lock [h]as been broken open, the door is not shut now. M^r Ross refused to give the key to M^r Linch. M^r Linch has in [a] box some of your tools and he will give them to you when you or some of your children will come.

[p.] 214

1845 7^{bre}

M^r Emeley

M^r Emeley et M^r Alique déjeunent et vont voir les kahoris. Ils ont couché à l'établissement, en revenant ils dînent. Je donne ma lettre à M^r Alique p[ou]r M^r Raynolds, et une à M^r Emeley p[ou]r le p[è]re] Petit. Ils s'en vont, Merepeka et Maraea me disent que ces 2 messieurs ont commencé à leur tenir des propos peu décents et que ces 2 filles les ayant menacés de me le dire, ils se sont tus. S'ils reviennent je me propose de leur dire un mot à ce sujet.

timbers

L'Européen qui a amené les timbers hier, voyant que personne ne vient l'aider à les mettre à terre va parler à M^r Trueman. Je vais voir ces bois et je remarque que peu s'en faut que les cordes ne cassent et qu'ils soient entraînés par la rivière mais je ne puis rien y faire de crainte que s'ils ne soient entraînés, ils ne viennent me dire que c'est moi qui ai[e] fait casser les cordes. [215]

5 v[endredi]

M^r Trueman

M^r Trueman arrive aujourd'hui avec ses 2 ouvriers pour mettre les timbers à terre. Il me demande où il faut les déposer. Je lui dis de les déposer au rivage. Il attend sans doute que je lui dise autre chose, mais je ne lui dis pas le mot. Il va arranger les bois pour qu'ils ne soient pas entraînés pendant la nuit la marée monte encore mais ils préfèrent attendre à demain. Ils soupent à la maison avec moi.

6 s[amedi]

M^r Trueman

Aussitôt la prière des naturels terminée je me rends vers les timbers, les ouvriers sont à transporter les timbers. Je me mets en devoir de marquer les pièces à mesure qu'on les dépose à terre, j'aperçois quelques rafters [poutres de support] qui ne sont pas entièrement carrés, c.-à-d. qu'un des côtés n'est pas entier. Je dis à M^r Trueman de les mettre à part, il me dit sèchement que si ceux-là ne sont pas bons, il y en a beaucoup d'autres que je ne trouverai pas bons, je ne réponds rien et à mesure que j'en aperçois de défectueux je les fais mettre à part. M^r Trueman ne fait que murmurer et ensuite il me dit qu'il n'est pas tenu de me délivrer les bois sur le rivage élevé mais seulement sur le chemin du boat, je lui observe que l'eau y vient dans les crues d'eau, il me dit qu'il n'est pas tenu de me les

[p.] 216

1845 7^{bre}

M^r Trueman

délivrer plus haut, je lui dis qu'il est tenu de me les délivrer on the bank and not in the flood et j'ajoute que s'il les place sur le chemin du boat, je ne les recevrai pas. Puis il me dit : Vous rompez les conventions. Je lui dis : Prouvez-le. Il me répond : Oui je le prouverai ; il est dit que vous me payerez aussitôt que vous aurez reçu les bois. Il est vrai, lui dis-je, mais vous avez trop attendu, et M^{gr} est parti pour Sydney et je ne puis avoir de l'argent qu'à son retour ;

et d'ailleurs gardez vos bois pour vous si vous voulez. Il continue à les transporter ; puis comme je continue de lui dire de mettre à l'écart les mauvaises pièces, il met ensemble les bonnes et les mauvaises, alors comme je vois qu'il ne m'écoute pas, je remonte à la maison. Comme nous nous sommes piqués de parole, et que je suis déterminé à tenir la même conduite, je ne déjeune pas avec eux, mais lorsque j'ai déjeuné je fais appelé [sic pour appeler] ces Européens. Les 2 ouvriers viennent mais M^r Trueman ne vient pas, (on me dit le soir qu'il était occupé à faire un pain). Après déjeuner il vient faire cuire du porc et manger de leur farine. [217] J'envoie chercher M^r Willson pour mesurer. Il arrive, il me dit que je l'ai envoyé chercher trop tôt, que les bois ne seront déchargés que lundi. Il fait observer que M^r Trueman m'avait dit dès le principe qu'il y avait 12 mille [pieds] et qu'après tout il dit qu'il pense qu'il y en a 11 mille, s'ils avaient été mesurés en bas de la rivière, on en aurait trouvé 12 mille (parce qu'il s'entend avec M^r Ross).

M^r Trueman

Matiu reconduit M^r Willson jusque chez M^r Duyher. M^r Willson dit à M^r Duyher que M^r Trueman met une partie des bois sur le terrain de Tirarau et que plus tard il dira que ces bois ne m'ont pas été délivrés. Je vais donc trouver M^r Trueman, je lui dis : Le terrain sur lequel vous déposez ces bois ne m'appartient pas. Nous le savons bien, me dit M^r Trueman, et il continue d'y déposer des bois. Je lui dis : Je ne recevrai pas les bois qui ne seront pas sur mon terrain. Il ne fait pas attention à ce que je lui dis. Je m'en reviens ; je dis à M^r Linch : Je pense que ces messieurs ne travaillent pas pour moi. M^r Linch me dit : M^r Trueman attend que M^r arrive. C'est bien, lui dis-je, je ne veux pas leur donner à manger ; mais ils ont déjà ce semble devancé ma pensée, ils ont apporté du porc qu'ils ont mis à la marmite pour leur dîner, ils ont du pain.

Ce soir je ne les appelle pas à souper, Kaperiere vient me dire : Ils n'ont pas mangé. Ils ont du porc et du pain, lui réponds-je.

[p.] 218

1845 7^{bre}

7 dimanche

lettre à M^r Trueman

M^r Trueman travaille aujourd'hui à ses timbers. Je lui envoie un bout de billet où je lui dis :
Sir,

I do not know if you have any right motive to work here to day [sic], if you continue to do so, I cannot allow you to come up in my place, because the natives will think that you work by my orders and it is a bad example for them.

Garin

Matiu le porteur du billet revient et me dit que les Européens ont répondu qu'il n'y avait presque rien à faire que c'était d'abord fini. Peu de temps après, ils viennent à la cuisine. M^r Trueman dit à M^r Linch qu'il est honteux de m'avoir mal parlé, mais que je veuille bien leur venir parler pour savoir ce qu'ils ont à faire. Je vais leur parler et il me demande ce qu'ils ont à faire. Je lui dis que je ne sais pas s'ils travaillent pour moi et je ne suis pas sûr si ces bois sont pour moi. Il se met à rire en disant : Oh ! oui ils sont pour vous. Je n'en sais rien, réponds-je, car vous avez refusé de me les donner [219]

M^r Trueman

sur mon terrain. Nous ne pouvions pas, me répond-il, les mettre ailleurs. Je lui dis qu'il y avait bien de la place ailleurs &^c... Je lui déclare de nouveau que si ces bois ne sont pas sur mon terrain je ne les recevrai pas ; il m'a, dit-on, dit que quand M^r Willson viendrait les mesurer, il les mettrait sur mon terrain ; mais je ne l'ai pas compris. Le plus petit des Européens sort et m'explique que quand M^r Willson viendra mardi, ils les transporteront sur mon terrain. Je lui réponds : S'il en est ainsi je les recevrai, je ne puis pas m'y refuser. Nous finissons par là, ils disent à M^r Linch qu'ils reviendront mardi avec M^r Willson et ils partent.

M^r Buller

M^r Duyher vient et me dit que M^r Buller lui a fait tort d'un pound. Voilà comment : M^r Buller devait de l'argent à M^r Duyher ; M^r Hotton devant aller à Auckland et M^r Duyher voulant faire faire des commissions va demander à M^r Buller de l'argent. M^r Buller donne à M^r Duyher un bon [à] payer à M^r Duyher à l'ordre de M^r Buller la somme d'un pound, M^r Hotton va à Auckland, M^r Buller lui a prêté beaucoup d'argent, M^r Hotton ne revient pas. M^r Buller perd son argent et M^r Buller venant trouver M^r Duyher lui dit :

[p.] 220

1845 7^{bre}*M^r Buller ou M^r Duyher*

Vous avez perdu un pound. Comment dit M^r Duyher, je n'ai rien perdu ? J'ai le billet que vous m'avez donné. Oh ! dit M^r Buller, il ne sert de [sic] rien à présent, et M^r Buller écrit à Auckland à la personne qui devait donner de l'argent à la présentation du billet de M^r Duyher, de ne pas payer à la présentation de ce billet.

M^r Buller me dit que les scieurs n'étaient [pas] obligés de me délivrer mes bois qu'au point juste où la marée finit. Je lui réponds que je n'en savais rien et que j'ai répondu à M^r Trueman de les placer là où il voudrait et que je ne lui donnerai de reçu que quand il y aura fait charrier tous les bois au lieu où doit être bâtie la chapelle. Je chercherai un moyen de réparer cela.

souliers de M^e Linch

M^r Willson m'a dit hier que l'Européen qui vivait chez M^r Walton et qui reste maintenant chez M^r Buller était avec M^r Hotton lorsqu'il a acheté les bottines p[ou]r M^e Linch et il dit que M^r Hotton les a apportées dans cette rivière. Cet Européen s'appelle, je crois, Jôh⁹¹ [Joe]. Je vais ce soir à Ngawakarara avec Matiu, Kaperiere et Irene. En revenant mes [221]

nous chavirons

naturels rament fortement pour dompter la marée contraire. Nous sommes au bord de la rivière à Okokopu, le waka lancé rapidement rencontre un tronc d'arbre sur lequel il se perche et penche de côté, l'eau entre dans le waka, alors comme je vois qu'il n'y a plus de temps à perdre je mets ma main droite dans l'eau sur le rivage pour m'aider à me lever puis je saute à l'eau sur le rivage, je suis mouillé seulement jusqu'à mi-jambes. Kaperiere seul est mouillé jusqu'au ventre parce qu'il se trouvait à la poupe du waka éloignée du rivage. Je quitte mes bas et mes naturels s'arrangent de leurs [sic] mieux pour ne pas avoir des habits mouillés sur le corps. Nous remontons dans le waka après qu'on a sorti l'eau de dedans car il a été entièrement enfoncé dans l'eau.

8 l[undi]

mensonge de M^r Trueman

Les naturels reviennent en partie du travail de leur kapia. Waiata me dit : Nous avons vu Tame (M^r Trueman). Il nous a dit à Tirarau, à Wetekia et à moi, qu'il voulait déposer les bois de la chapelle sur ton terrain et que tu n'as jamais voulu, que tu lui as dit de les déposer sur le terrain des naturels et qu'alors il les a déposés[s] sur le terrain de Tirarau.

[p.] 222

1845 7^{bre}

Je n'ai pas de la peine à le détromper car Maraea sa fille a été témoin avec Merepeka et mes 2 naturels avec M^r Linch et sa femme et M^r Willson. Waiata me dit : Je pensais que tu ne les avais pas voulu[es] recevoir parce que tu ne les avais pas trouvées bonnes et qu'alors il les avait déposées sur le terrain de Tirarau.

ma[rdi] 9

C'est aujourd'hui que M^r Trueman devait venir avec M^r Willson p[ou]r mesurer les timbers et les transporter sur mon terrain. Personne n'est venu. Je me propose d'aller demain chercher M^r Willson.

10 me[rcredi]

M^r Trueman +

Ce matin arrivent M^rM^{rs} Wilson, Trueman, et ses 2 ouvriers, je fais déjeuner M^r Willson et les autres vont transporter les bois sur mon terrain, on mesure et au lieu de 12 mille pieds que M^r Trueman pensait qu'il y eût nous trouvons 10 716 pieds 5 pouces + 10 868, 11 [pouces].

boisⁱ

M^r Trueman n'avait transporté qu'une partie des bois qui étaient sur le terrain de Tirarau, je vais [223] trouver M^r Trueman et lui dis : Vous m'aviez promis de transporter tous les bois sur mon terrain. Il n'y a pas de place, dit M^r Trueman. Je lui dis de les mettre sur les autres ; il me dit de lui prêter mes 2 naturels, j'y consens et ils ont fait [le travail] en une petite demi-heure. Je fais dîner ces messieurs, et après que tout est fini, M^r Wilson me demande si je n'ai pas une bouteille de ce vin que j'apportais autrefois ; je vais chercher une bouteille et leur paye la goutte.

boat

Je peins en noir mon boat.

+ erreur

Ce signe se rapporte à la page précédente. M^r Wilson avait trouvé dans son 1^{er} calcul 10 716 pieds 5 pouces, je lui avais dit, voyant qu'il ne calculait pas avec facilité de calculer de nouveau la tête en repos chez lui, il m'envoie par M^r Linch une note [sic pour note] et m'apprend que le nombre juste est 10 868 p[ieds] 11 p[ouces].ⁱⁱ

11 j[eudi]

M^r Linch va chez M^r Ross pour amener une 10^{ne} de planches qui restaient.

[p.] 224

1845 7^{bre}

Ross, M^r Linch

Il y va aussi pour lui demander un porc que Paieka a envoyé pour lui (M^r Linch) et un pour M^r Hotton. M^r Ross répond qu'il n'a point reçu de porcs de Paieka et tous les naturels disent qu'il en a reçu deux [ou d'eux ?].

M^r Ruff

M^r Ruff me fait dire par M^r Linch qu'il désirerait bien me parler.

s[amedi] 13

Je fixe une quille à mon boat.

d[imanche]14

proposition aux naturels

Aujourd'hui j'éprouve mes naturels. J'ai les bois de ma chapelle à transporter vers ma maison. Je leur fais à la messe une instruction dans laquelle je leur explique la manière dont

ⁱ « Bois », placé à l'origine à la page 223, ms.

ⁱⁱ J'ai choisi de laisser cette note à la page 223.

se bâtissent les chapelles en Europe, que c'est par la générosité des fidèles ; et que l'argent même que nous recevons ici est envoyé par les fidèles pour nous aider à vivre parmi les naturels, à bâtir des chapelles, ...⁹² que si les fidèles apprennent que les naturels ne font rien pour ceux qui font tout pour eux, ils ne seront pas encouragés à envoyer des secours, qu'en conséquence ils veuillent donc [225]

chapelle

faire ce travail pour rien, de transporter ces bois...

s'ils...

dites-vous peut-être au dedans de vous même, ajouté-je, il craint de payer les porteurs, non je ne crains pas cela, j'ai Dieu merci de quoi les payer. C'est à vous de me dire ce que vous voulez faire, si vous me demandez un prix je vous le donnerai, si vous n'en demandez pas je m'en réjouirai...

parce que je verrai que vous comprenez les œuvres de la foi...

J'aurais beaucoup désiré que Waiata eût été à la messe, j'avais envoyé Matiu dire à tous les naturels de venir m'entendre. Waiata était présent ; mais il n'est pas venu, c'est lui seul que je crains, je suis sûr que plusieurs auront la volonté mais si Waiata dit un mot contraire je ne trouverai personne ; à peine ai-je commencé à dîner que Tiperia vient me dire qu'il s'en retourne, il vient me toucher la main, il ajoute qu'il ne sera peut-être pas ici dimanche, je conclus de suite : ils ne se décident pas à porter les bois pour rien.

[p.] 226

1845 7^{bre}

chapelle

Il me dit cependant : Pour ce que tu nous a dit, je suis prêt à porter pour rien si les autres se décident de même, mais personne ne m'a parlé dans le courant de la journée, je suis à peu près sûr qu'ils ne feront pas cela pour rien et je crois qu'en voilà la cause : Si quelques-uns commencent à travailler pour rien pour le prêtre, ils pourront croire que bientôt le prêtre ne les payera plus pour leurs travaux, qu'il n'achètera plus les provisions mais qu'ils feront tout pour rien ; de plus si les uns commencent, les chefs diront : c'est un tel qui a commencé à travailler pour rien, c'est lui qui sera la cause que bientôt le prêtre nous fera tous travailler pour rien, et je pense que cette considération y est pour beaucoup.

Les naturels ne cessent de me plaisanter de ce que j'ai peint ma baleinière en noir, sans mettre seulement [227] un cordon blanc. Ils me disent : Il faut que tout soit noir, les rames aussi. Et si j'avais de la peinture noire je voudrais que ta maison fût peinte en noir me dit Tiperia. Ils sont fâchés de cela. Waiata dit : C'est de tous les boats de cette rivière le plus remarquable (par sa laideur) il veut dire.⁹³ Ils tiennent à ce que leur Pakeha ait un boat qui figure, c'est un honneur pour eux — parce que je suis leur Pake[h]a —

l[undi] 15

pommes de terre

Je vais à Wairua chercher à acheter des pommes de terre, ma provision est à sa fin, je les paye bien plus cher.

[mardi] 16

visite aux Europ[éens]

Je vais voir les Européens, j'arrive à la tombée de la nuit chez M^r Ruff. Après avoir parlé de choses indifférentes, il me dit : Est-il vrai que vous avez lu en la présence de M^r Lynch son contract [sic] de mariage, (his marriage line). Non, lui dis-je. Eh bien M^r Lynch, ajoute-t-il, nous a dit que vous l'aviez lu, il dit que M^r Ross vous a écrit une lettre dans laquelle il vous dit que M^r Lynch n'est pas marié. Non lui réponds-je, je n'ai

[p.] 228
1845 7^{bre}

reçu aucune lettre de M^r Ross.

controverse

Nous soupçons et après souper M^r Ruff m'apporte une grosse bible, je crois que c'est pour controverser. Je lui dis donc en prenant le livre : Voilà un bien gros livre, cependant on y trouve pas toute la parole de Dieu. Et lui lit en même temps le passage de s[ain]t Jean où il est dit que tout ce que Jésus a fait n'est pas écrit et que le monde ne contiendrait pas &^c... puis je lui dis : Où sont ces paroles de D[ieu] que J. C. a dit et qui ne sont pas dans la Bible ? Il ne me répond rien. Je lui dis alors : C'est dans la tradition. Mais vous n'y croyez pas. Nous y croyons, me dit-il, toutes les fois qu'elle correspond avec l'Écriture. S'il en est ainsi nous sommes d'accord, vous êtes catholique car pour nous nous n'admettons pas les traditions qui seraient contraires à l'Écriture. Les apôtres, ajoute-t-il, dans leurs écrits [229]

controverse

n'ont pas parlé de Marie ... Les Evangélistes, reprends-je, en ont parlé. Que pensez-vous de Sara[h], me dit-il, n'est-ce pas la mère des croyants ? Comparez-vous, lui réponds-je, Sara[h] à Marie ? Marie était mère de Dieu. Marie était mère de son humanité répond-il, car il avait la divinité de toute éternité. Cela n'empêche pas, lui dis-je, qu'elle ne soit réellement mère de Dieu puisqu'elle a mis au monde le fils de Dieu.

Nous reparlons de la tradition...

Comment, lui dis-je, savez-vous que le symbole des apôtres nous vient des apôtres ? ce n'est que par la tradition. Oh ! me dit-il, le symbole des apôtres est dans mon livre avec beaucoup d'autres prières, il est tiré de ce qui est dans l'Écrit[ure] s[ain]te — Oui c'est bien. — Mais encore comment savez-vous qu'il nous vient des apôtres, ce n'est que par la trad[ition]... Là il me fait des extra [?], et il me dit : Je ne vous ai pas accordé que le symbole

[p.] 230
1845 7^{bre}

controverse

nous est venu des apôtres par la tradi[tion]. Vous me l'avez accordé tout-à-l'heure, lui dis-je. Non non. Vous le lui avez accordé, dit sa femme. Qu'est-ce que vous dites ? reprend le mari, qu'avez-vous à dire ici ? s[ain]t Paul dit que les femmes doivent garder le silence. J'ajoute : À l'église. D'où vient, continue le mari, que cette femme ose parler ainsi en ma présence ? ... La femme répond toujours mais en se modérant. Je cesse de parler et ils continuent eux deux la dispute. Quand ils ont fini, je recommence, mais il me porte sur un[e] autre particularité. Je le ramène à la question, à la tradition... Quelque temps après sa femme qui se dit catholique me dit : Je pense que nous serons tous sauvés, car nous aimons tous et nous prions tous le même Dieu. Écoutez cette comparaison,⁹⁴ lui dis-je. [231]

controverse

Voici un chef maori qui le matin dit à 3 de ses naturels : Allez-vous-en travailler aujourd'hui ; toi va planter des pommes de terre là-bas, toi va planter des kumaras de l'autre côté et toi enfin plantes du gros bled dans cet autre endroit, qu'il lui indique. Ils partent tous les 3. Chemin faisant l'un dit : Le chef m'a dit d'aller planter des pommes de terre là-bas, je crois qu'elles seront mieux de l'autre côté, l'autre dit : le chef m'a dit de planter dans cet autre endroit du gros bled, je crois qu'ils pousseront [sic] mieux dans l'endroit qu'il avait désigné pour planter des pommes de terre, il va et il plante. Le 3^e enfin plante les kumaras dans la place qui lui a été assignée. Sur le soir les hommes reviennent, le chef leur demande s'ils ont travaillé ! Oui disent-ils, mais moi dit l'un, j'ai planté les gros bled dans l'endroit que vous aviez désigné pour les

[p.] 2321845 7^{bre}*controverse*

pommes de ter[r]e. L'autre dit : Je n'ai pas planté les pommes de terre où vous aviez dit. Ce chef certainement se fâchera contre ces deux serviteurs et il laissera le 3^e, cependant ils ont tous travaillé pour le chef, mais non pas de la manière prescrite de même.....On ne me répond rien à cela. Nous passons à un[e] autre chose. L'Église ne change rien et n'invente rien dans la foi... La confession ! reprend mon antagoniste, ... dans quelle temps [sic] a-t-elle été inventée ? — Dans le Concile de Trente ; Et l'on ne se confessait pas avant, lui dis-je. Non, non reprend-il. Si vous connaissiez l'histoire, lui dis-je, vous verriez que l'on se confessait même en public. Ah ! cela est juste, dit-il, et s[ain]t Jacques dit que l'on se confesse l'un à l'autre. Cela prouve-t-il lui dis-je, qu'on ne se confessait pas en particulier, ce texte est même contre vous... N'avez-vous jamais fait payer la confession ? me dit-il — Jamais ! jamais ! [233]

controverse

lui réponds-je. Jamais je n'ai vu cela dans mon pays ni ici... Mais, me dit sa femme, il est vrai, j'ai vu dans mon pays en Irlande des prêtres recevoir de l'argent pour la confession, mais c'est que ces prêtres n'avaient rien absolument de quoi vivre et lorsqu'ils étaient appelés à confesser, ils recevaient une rétrib[ution]. Je lui dis : Vous savez qu'il y a des prêtres qui n'ont absolument que ce que les fidèles leur[s] donnent et là où il n'y a pas d'autre moyen d'existence, l'Église règle que les prêtres recevront une rétribution lorsqu'ils exerceront une fonction de leur ministère pour qu'ils puissent vivre. Cela, répond M^r Ruff, est conforme à l'Écriture, les juifs payaient la dîme. Oh ! dit la femme, c'est bien dur d'être obligé de payer la dîme, les catholiques la payent bien et lorsque tu as 10 œufs tu dois bien en donner un au prêtre...

[p.] 2341845 7^{bre}*controverse*

Les ministres protest[ants] reçoivent bien plus que nous ; ils reçoivent pour les enterrem[ents], mariages [sic], baptêmes. — Ils ne reçoivent rien pour [les] baptêmes. Ils reçoivent, lui dis-je, j'ai été à Sydney je le sais. À Sydney c'est différent, me dit-il, car il n'y a pas de paroisse[s] régulières, pour que le ministre soit payé par le gouv[ernemen]t. C'est ainsi que ces prot[estants] se contredisent et accordent pour eux ce qu'ils refusent aux autres, ils condamnent un payement p[ou]r la confession, et ils accordent que la nécessité justifie le payement du baptême. Les ministres de l'Église anglicane, ajoute-t-il, reçoivent bien davantage. Là il me rapporte les sommes extraordinaires accordées à certains ministres. Pour les wesleyens, il me dit qu'ils reçoivent 50 pounds par an, 10 de plus pour la femme et 10 pour chaque enfant ! Je crois que mon voisin reçoit plus que cela, je vois les travaux et les dépenses qu'il fait.⁹⁵ [235] Lorsqu'on est sur le point de s'aller coucher, il me dit : Je vous avais apporté la Bible parce que je pensais que vous seriez bien aise de lire un chapitre avant d'aller au lit. C'est ma coutume, lui dis-je, de lire la Bible, j'ai cru que vous me l'aviez apportée pour me faire engager une controverse. C'est pour cela que je vous ai parlé... Je parcours cette bible, elle est rédigée par Benson, elle renferme un nombre immense de notes explicatives et interprétatives...

Ruff, M^r Linch

M^r Ruff me dit : Est-ce vrai que vous avez lu en présence de M^r Linch son contract [sic] de mariage ? Non, dis-je. Il dit que M^r Ross vous a écrit une lettre dans laquelle il vous dit que M^r Linch n'est pas marié. — Non, cela n'est pas.

me[rcredi] 17

M^r Ross

On me propose de déjeuner, je n'accepte pas, c'est 4 temps.⁹⁶ Je vais trouver M^r Ross. M^e Ross me dit ce que M^r Ruff m'a dit par rapport à M^r Linch, elle se plaint de ce que M^e Linch parle trop contre elle, je lui dis : Ce sont ces souliers

[p.] 236

1845 7^{bre}

M^e Ross

qui en sont la cause, et tout le monde dans la rivière est du même sentiment et M^r Joh [Joe] est prêt à jurer que ce[s] souliers appartienn[ent] à M^e Linch. S'ils appartienn[ent] à M^e Linch, M^r Hotton aurait dû me le dire, il est venu ici avec les souliers, il les a déposé[s] là devant moi. Je lui avais donné commission de m'en acheter, et il ne m'a pas dit qu'ils appart[enaient] à]... qu'il me dise qu'ils appartienn[ent] à M^e L[inch]... M^e Ross me reproche de ce que j'ai dit à M^r Wilson ce qu'elle m'avait dit c.-à-d. si j'avais quelque reproche à faire à son mari p[ou]r avoir préféré prendre M^r Wilson plutôt que M^r Ross p[ou]r mesurer les timbers. Je lui dis que je ne pensais nullement être obligé à garder cela sous le secret...

porcs

Je lui parle des porcs que Paikéa a, dit-on envoyé à M^r Ross p[ou]r M^r Hotton et p[ou]r M^r Linch. M^e Ross me dit qu'elle a acheté des porcs, mais qu'elle ne les a pas reçus p[ou]r M^r Hotton ou p[ou]r M^r Linch, qu'elle a donné 1 chemise p[ou]r le 1^{er}. Et le 2nd vous ne l'avez pas payé. Elle a l'air embarrassée. Je le payerai plus tard ; M^r Hotton m'a dit aussi que si je recevais des porcs [237] pour lui de les tuer et de les saler. Je la crois un peu dans la mauvaise foi pour cette affaire aussi.

Je ne sais plus qui croire c'est mensonge sur mensonge parmi les Européens comme on peut le voir ci-dessus et ci-dessous :

coq

Je dis à M^e Ross : Et le coq ? Ce coq m'a été donné. Ce coq, répond-elle, je l'ai reçu de M^r Babe parce que je lui avais dit de m'en donner un lorsque j'appris que vous en vouliez un et je lui dis que je vous donnerais le mien blanc... Mais je l'avais désigné, lui dis-je, et M^r Babe l'avait donné à M^r Ross p[ou]r me l'apporter et il m'en a apporté un autre...

messe

M^r Linch m'avait dit : M^e Ross dit qu'elle ne mettra jamais les pieds à la chapelle, et M^e Ross avant même que je lui parle de cela me dit : Je voulais aller dimanche à la messe, mais mon mari n'a pas voulu et il m'a dit que tant que M^r et M^e Linch seront chez vous, il ne permettra pas que j'y mette les pieds. Elle me dit : Nous sommes surpris que vous gardiez avec vous des prostitué[e]s, ils ne sont

[p.] 238

1845 7^{bre}

mariage de M^r Linch

pas mariés. M^r Ruff m'a dit que M^e Linch le lui avait dit. Est-on sûr de cela ? M^r Linch dit-elle, avait sa femme à Hobart Town, il l'a laissée et il a pris celle-ci à Sydney. S'il en est ainsi certainement ils ne sont pas mariés et je ne puis pas souffrir cela, je prendrais [sic] mes informations et je les interrogerai séparément.

Rako

J'arrive, je dîne et je vais voir des malades à Ngawakarara.

Je dis à M^r Linch : Avez-vous dit à M^r Ruff que j'avais lu votre contrat de mariage ? — Non je n'ai pas dit cela. Avez-vous dit que j'avais reçu une lettre de M^r Ross ? — J'ai dit que M^r Ross vous avait informé ou par parole ou par écrit de ce que je n'étais pas marié.

j[audi] 18

mariage de M^r Linch

Je demande à M^e Linch où est la 1^{ère} femme de M^r Linch ? — À Hobart Town. — Est-elle morte ? — Je n'en sais rien, mais c'est sûr que nous sommes mariés légitimement à Sydney. [239]

mariage de M^r Linch

Je vais trouver M^r Linch au jardin et lui dis : Où est votre 1^{ère} femme ? — Ma 1^{ère} femme, je n'en ai jamais eu qu'une, qui est celle qui est ici — Mais on dit que vous en aviez une à Hobart Town ? — Oui j'avais une femme mais jamais je n'ai été marié avec elle ; c'était une prisonnière⁹⁷ et comme c'était la coutume ; lorsque quelqu'un avait besoin d'une femme il allait demander au chef (au gouverneur) une femme pour vivre avec elle et il la donnait ; c'est ainsi que j'ai été avec cette femme, je voulais me marier avec elle, j'avais fait des démarches, je retournai dans mon pays. Je changeai d'idées, je revins à Sydney où j'épousai cette femme ici présente. Mais on dit que vous avez eu un fils de cette 1^{ère} femme. Oui j'ai eu d'elle un fils qui peut gagner sa vie, il est placé à présent. Mais vous pouvez écrire à Sydney et à Hobart Town et vous verrez...

Tirarau

Tirarau revient d'Auckland, Penehamini vient me dire : Le père Forest te dit de te hâter d'aller à Auckland

[p.] 240

1845 7^{bre}

pour y rencontrer M^{gr} à son retour.⁹⁸ J'y ai vu Mikaere qui y reste.
Tous les naturels de Mate et de Waho sont à Auckland à planter des pommes de terre. Tirarau a conseillé au gouverneur de faire la paix, le gouverneur a dit qu'il le voulait bien mais que ce n'est pas lui qui a commencé, que c'est à celui qui a commencé à demander la paix...

v[endredi] 19

Tirarau

Tirarau en qualité de manuwiri vient me demander à déjeuner. Il est accompagné de Waiata, Rako, Toka.

s[amedi] 20

Tirarau, bêche

Tirarau vient m'offrir du bled au nom de sa femme pour que je lui donne une de mes bêches. Je lui représente que je n'en ai que 2 bonnes et que j'en ai besoin de trois, n'importe ! Il ne cesse de me presser, je lui dis de ne pas me presser que c'est un mauvais ritenga cela. Il presse toujours, à la fin je cède en la lui faisant payer plus cher c.-à-d. 1 boisseau 1/2 et [241]

Tirarau, couverture, porc

un sac d'environ 2 sh[illings]. Ensuite il me demande de lui vendre une couverture en échange contre du bled. Je lui dis que je ne puis pas, il recommence à me presser. Je refuse toujours avec bonne grâce comme pour la bêche, mais il insiste toujours, à la fin je lui fais encore sentir qu'il a un mauvais procédé envers moi, il presse toujours. Allons, lui dis-je,

fais-moi la guerre et ne cessons pas de parler jusqu'à la nuit jusqu'au jour. Oui je te ferai la guerre, me répond-il, donne-moi une couverture — Je ne puis pas — Pourquoi est-tu [sic] venu ici, n'est-ce pas pour acheter ? — Je suis venu ici pour vous parler et je n'ai pas un ritenga de marchand. On se ralentit ; je viens dans ma chambre ; à la fin il me rappelle et me parle avec plus de douceur, alors il m'offre un porc pour la couverture. J'y consens ; il va chercher le porc et je lui donne la couverture.

[p.] 242

1845 7^{bre}

Après dîner des naturels de Maika viennent m'offrir du bled, ils ont 8 boisseaux. Je leur dis que c'est trop, je ne puis pas les recevoir. Waiata et Tirarau viennent, ils me pressent encore à leur manière accoutumée jusqu'à ce que je consente à en prendre 2 boisseaux. Ils ne font que me gasconner mais je me tiens sur mes gardes pour ne pas me fâcher, je réponds sur le même ton. Ils s'en vont.

Tito

Tito dans la matinée m'avait offert un porc, je lui avais dit que Waiata m'en avait offert un que j'avais promis d'accepter quand mon tonneau serait épuisé ; et qu'en conséquence je ne pourrais prendre le sien qu'après. Il apprend que j'ai reçu celui de Tirarau (ou plutôt de Hua Kaiwaka car Tirarau m'a trompé) et que Tiperia m'en a amené un aussi. Je lui réponds que Tirarau m'a forcé en me disant que c'était pour son fils — et celui de Tiperia est un porc que j'ai [243] payé il y a déjà longtemps. Il a l'air fâché, je lui dis alors : Eh bien quand Waiata me donnera le sien, tu me donneras le tien. Il est satisfait. Ils me causent bien du trouble avec leurs instances, leurs importunités, leurs violences.

21 d[imanche]

transport des bois, (1) voir page 246, Tiperia

Je dis aux naturels : Demain l'on transportera les bois de la chapelle. M^r Duyher me dit qu'il pense que 2 livres de tabac serait un prix suffisant pour transporter cela sur la colline. Je lui dis que si je puis m'en tirer avec 10 que je serais bien satisfait. Il me répond : Donnez-moi cet ouvrage je vous donne une journée pour rien, et je vous demande seulement un pantalon ; si les naturels vous demandent, plus moi je le fais pour un pantalon. Je lui dis : Je ne crois pas que vous soyez dans le cas de le faire vous seul, les Européens sont restés un jour tout entier pour les transporter de la rivière sur le rivage, et ils étaient trois.

Je vais à Warekohe⁹⁹ (Wairua) voir des malades. Je trouve plusieurs naturels (noho noa) à travailler à leurs pommes de terre.

22 l[undi]

Je vais faire le wakarite ; Waiata me dit :

[p.] 244

1845 7^{bre}

transport des bois

Ceux de Ngawakarara sont partis, ils ne sont pas là pour transporter les planches ; ils ont laissé ce travail à ceux qui voulaient être payés, mais, ajoute-t-il, les Européens de la rivière ne font jamais travailler sans payer. J'avais bien prévu que ce chef serait la cause qu'on ne les transporterait pas pour rien. Ils me demandent donc ce que je veux leur donner. 10 livres de tabac, dis-je, pour cet ouvrage. Comme j'avais dit [sic] que si on transportait ces bois pour rien jusqu'à ma maison, je tuais un porc pour les travailleurs, les uns me disent qu'il faut tuer le porc et donner du tabac. J'accorde de donner la moitié du porc et de ne donner que 5 livres de tabac. On discute longtemps, Karawai me dit s'il n'y a qu'un naturel pour transporter cela, combien a-t-il ? Il reçoit lui seul les 10 livres, et j'ajoute : Voilà mon prix :

10 livres de tabac. S'il n'y a qu'un naturel je lui donne dix livres, s'il y en a 2, il y a 5 livres pour l'un, 5 pour l'autre et ainsi de suite ; plus [245]

bois de la chap[elle]

il y aura de naturels, moins il y aura de tabac pour chaque. Peu m'importe le nombre, voici mon prix. On discute longtemps, à la fin j'ai l'intention de céder tout le porc avec 5 livres de tabac et en le leur annonçant je me trompe. Je dis : Allons, je donne le porc entier et les 10 livres de tabac pour ce travail ; Waiata, Wetekia, Karawai, tous me disent : Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? Oui, sans doute. Touche la main dit Karawai, je lui donne la main ainsi qu'à plusieurs autres. Lorsque tu parles ainsi on se lève pour le travail, dit Waiata. Mais lorsqu'ils ont commencé, d'autres naturels arrivent et se joignent à eux. Je n'y fais pas attention, je viens déjeuner. Je reste dans la maison, plusieurs arrivent et se joignent aux travailleurs ; mais peu après la pensée me vient qu'ils exigeront peut-être un paiement en sus, il est trop tard pour que je leur dise de cesser. Je ne veux pas leur laisser apercevoir que j'ai cette pensée. Te Ahiterenga me dit en parlant de son enfant : Que donneras-tu à cet

[p.] 246

1845 7^{bre}

transport des bois de la chapell[e]

enfant ? C'est à vous à lui donner ce que bon vous semblera, pour moi j'ai fait mon prix ce matin. Paki me dit : En voici un nouveau (en parlant de Haki). C'est bien, lui dis-je, cela vous regarde. Il me répond : C'est bien. Je suis résolu de ne donner que ce que j'ai promis ; cependant s'il s'agissait de ne donner qu'une livre ou deux j'y consentirais, car vraiment il y a beaucoup d'ouvrage et de peine. Ils sont 15 forts et 5 enfants, les enfants ont charrié les battons [sic]. Tirarau vient me demander si je ne donnerai[s] pas un second prix à supposer que l'ouvrage ne [soit]ⁱ finisse que demain. Je lui dis que j'ai fait un seul prix pour que tout soit transporté. Je prévois que j'aurai des difficultés ce soir.

lettre Tiperia

Hier Tiperia est venu me faire écrite [sic] la lettre suiv[ante] : à M^{gr}.

E Pa, te Epikopo, tena ra ko koe, kia nui tou matauranga ki te homai ki a Pere Kara i nga kupu pai o ta tatou matua i te rangi, ara, mo matou, me enei kupu kua rongo nei matou ki a Pere Kara [247]

lettre de Tiperia

na te Atua i hanga nga mea o te ao katoa katoa katoa katoa ka matau matou ki enei kupu. Heoi katahi matou ka mea : koia, e kore hoki tetahi tangata ma te tangata e hanga ai e ora. Na te Atua ano te tupuna i hanga, ka penei te tangata maori ka hanga te tangata ki te oneone ki te rakau ranei e kore rawa e ora. Hore rawa, he mea nui o tenei ao hore rawa, hore rawa, hore rawa. Ko te Atua anake ano te mea nui, nana te ora ki a tatou ahakoa na matou ano i hanga a matou parete mo a matou orange na, tera koa, na te Atua ano. Otira, kotahi ano te mea nui o tenei ko Maria, na te mea i wiriwiria hei matua mo te tamaiti o te Atua koirā ano te mea nui ko Maria, kahore ki muri iho tae noa mai ki enei ra, kore rawa. E pa, e te Epikopo ka nui te wakaaro pai o nga rangatira o to matou nei kainga. Kahore e hiahia ki te wainga [waenga] a te Pakeha raua

[p.] 248

1845 7^{bre}

lettre de Tiperia

ⁱ « Ne soit pas fini ce soir » rev. *suppr.*

ko Hone Heke, kia penei hoki ia e hara ia i te rangatira wakapono ki te Atua. Kua taweke katoa nga rangatira wakapono o Ngapuhi ki te wawai. Ka ata noho tonu te rangatira o to matou nei kainga na konei ra ka pai a Pere Kara te ata noho o to matou nei wenua kia tupu ai, te purapura pai a te Atua i rui nei i nga wahi katoa kei nga wenua katoa kei nga moana katoa e takoto ana ona kupu pai kahore tetahi mea huna ki te Atua ahakoa kohia te moni ki te pouaka taupokina tona taupoki e kite ano te Atua i nga mea o roto me te tangata hara ma tatou e mea kahore a tatou hara i kitea e te Atua nohea koia te kuware ki te Atua kua rongo nei matou ki nga kupu wakaako o ta matou matua a Pere Kara. Tika tonu te Atua ki te titiro i nga tangata he i nga tangata korero teka, i nga [249]

lettre de Tiperia

tangata puremu, i nga tangata tahae, i nga tangata wakaiti i tana ingoa, te ingoa o te Atua to tatou matua i te rangi ; heoi ano, ka mutu taku korero atu ta te mea hoki he tamariki ahau koia taku pukapuka e torutoru ai nga korero ki a koe. Kahore ano hoki ahau kia tau noa me he mea pea kua noho rawa a Pere Kara ki konei ka matau ranei kahore ranei Ahakoa tuhituhi atu ahau ki a koe ko muri ano pea i aku pukapuka ahau ka hiahia ki te he heoi ra ko aku puku kau kia tika atu ki a koe, he tangata he ahau.

Naku tenei pukapuka

Na [Tiperia]

Ki te Epikopo

Lorsque l'ouvrage, (charriage des planches) est terminé, les naturels viennent recevoir leur paiement, je leur ai donné ce matin le porc. Maintenant je leur donne 10 livres de tabac, je leur divise 6 figues à chacun des grands et 2 aux enfants, il y a 5 enfants et 16 grands.

[p.] 250

1845 7^{bre}

transport des bois

Ils commencent par me dire qu'il faut payer ceux qui sont venus après, dans la matinée. Je leur dis que j'ai arrêté le prix ce matin...Waiata dit : Il faut donner une livre à chacun des forts. Il le dit et me pousse à bout. Je refuse constamment, à la fin il dit que si je ne veux pas obstinément, il défendra aux naturels de travailler désormais pour moi (et il le fera). Je refuse, enfin je leur dis de donner les 10 livres à ceux qui se trouvaient présents et j'accorde de donner 2 livres de plus pour ceux qui sont venus après, il refuse, il me presse, je lui dis que j'ai cédé quelque chose, qu'il doit aussi céder de son côté quelque chose, il refuse... J'accorde 4 livres, il refuse, jusqu'à ce qu'enfin j'accorde les 6 livres et 4 figues. Je vais les chercher et je les leur jette de ma porte en leur disant : Distribuez-les vous-mêmes. Ils se les distribuent et s'en vont. C'est ainsi que Waiata fit lorsqu'on coupa les arbres, c'est ainsi qu'il fit pour la fence [251] du jardin, c'est ainsi qu'il fit pour me vendre du bled plusieurs fois, c'est ainsi qu'il a fait aujourd'hui, c'est ainsi qu'il fera encore à moins que la grâce de Dieu ne le change. Je lui ai fait ces reproches en présence des autres, il n'a répondu qu'en me disant de donner une livre à chacun des forts.

23 ma[rđi]

menace de demander à quitter

Il me vient dans la pensée de menacer de demander à quitter. Rako vient chercher un remède. Je lui dis ce que je pense par rapport à Waiata, je lui dis que sa manière d'agir à mon égard ne me plaît pas. [(Ainsi dès le commencement il me promet qu'on abattrait les arbres qui restaient sur pied, et plus tard j'ai été obligé de payer pour les faire abattre. Je suis sûr que Wetekia m'a dit cela, j'en doute p[ou]r Waiata.)]¹ 1° à Katiwa il vient me sommer de lui donner 10 figues de tabac ; 2° plus tard il me force de lui donner du tabac pour la fence de mon jardin ; 3° plus tard il vient me forcer de recevoir son bled ; 4° enfin hier encore, c'est

¹ *Infra lineas.*

toujours de même, c'est ce qui m'attriste beaucoup. Je vais à Auckland dans quelques jours, si je vois

[p.] 252

1845 7^{bre}

Waiata

l'Évêque, j'ai la pensée de lui dire qu'il envoie ici un prêtre nouveau et qu'il me mette à une autre place. (Je sais que les naturels n'aiment pas qu'on change de prêtres, parce que l'ancien prêtre les connaît). [Je lui ai dit aussi que ce qui me peinait ce n'était pas le tabac donné mais la parole violée.]ⁱ

Waiata n'est pas long à apprendre ce que j'ai dit à Rako, il vient me trouver le soir avec Karawai et Kaha. Ils me touchent la main en arrivant, puis Waiata me dit : Quelle est ta façon de penser ? Kahore ra hoki,ⁱⁱ lui réponds-je, puis je lui dis : Si un Maori allait chez les étrangers et que chaque jour les étrangers allassent l'importuner cela lui ferait-il bien plaisir ?... Tu as dit à Rako tous les torts que j'avais eus envers toi ; par exemple les 10 figes de tabac que je te demandai à Katiwa ; si je te demandai du tabac c'est que le même jour je t'avais envoyé un boisseau de bled. Je lui réponds c'est aisé à le voir, je cherche dans mes livres de compte, je trouve les 10 [253]

Waiata

figes, mais non le bled. D'ailleurs, lui dis-je, si tu m'avais donné du bled pour recevoir du tabac, Wetekia ne m'aurait pas dit que tu avais l'intention de me les payer plus tard ; mais là c'était un totoheⁱⁱⁱ bon, il n'y avait pas de mal ; comme pour la fence, comme pour hier, c'est un totohe bon, il n'y a pas de mal. C'est bon pour vous, lui dis-je, mais non pas pour moi. Ce n'est pas comme si je venais prendre, dit-il, quelque chose et l'emporter, un totohe mauvais que j'ai eu c'est celui où je t'ai reproché d'avoir laissé les enfants recevoir l'eau du toit dans tes marmites.^{iv} Je lui réponds : Ça n'a rien été pour moi... Vous dites, ajoute-t-il dans vos instructions que l'argent et les biens de ce monde ne sont rien et dans vos actions vous ne le montrez pas.^{iv} J'ai dit, lui réponds-je, à Rako que ce qui me peinait n'était pas le tabac donné mais la parole violée. Oh non, me dit Waiata, c'est le tabac. C'est toi qui le pense ainsi, lui dis-je, mais pour moi je pense différemment, si je te

[p.] 254

1845 7^{bre}

Waiata

donnais une boîte pour la déposer pendant quelque temps dans ton kainga et que quelque naturel allât couper dessus avec sa hache, tu lui dirais, prends garde, ne va pas gâter cette boîte, elle ne m'appartient pas... de même les biens que j'ai ici ne m'appartiennent pas, j'en suis le dépositaire... Rako m'a dit, ajoute-t-il, le p[ère] Garin *prend la fuite*, kua wati ka oma.

ⁱ *Inter lineas*.

ⁱⁱ « Non, pas du tout. » est le sens littéral. Dans ce cas toutefois, comme dans le cas précédent, il n'y a aucune raison pour la négation. C'est plutôt quelque chose comme : « En effet ! » qui reprend la question. Une pratique similaire à une forme d'expression que l'on trouve dans les chants est reproduite ici. La négation est utilisée dans les chants afin de signifier son opposé, par exemple : *kore te aroha ki taku tau* « Quel amour j'éprouve pour mes chers [enfants] » ou « combien grand est mon amour. »

ⁱⁱⁱ *Totohe* est un verbe qui signifie « satisfaire une personne avec quelque chose d'équivalent ».

^{iv} C'est une référence au texte du catéchisme catholique : « No reira kia iti te aroha o te tangata ki nga mea o te ao, a kia nui wakarahara tana aroha ki te Atua, te kai ho mai i nga mea pai katoa : La juste conclusion de ces premiers principes est que l'homme doit avoir peu d'affection pour les biens de ce monde, et que son amour doit être sans limite pour Dieu, le donateur de tous les biens qui nous viennent » (extraits de *l'Ako Marama*) 'He Ako i te maharatanga'. Instruction sur la sagesse chrétienne, dans J-B. Pompallier, *Prose et poésie chrétienne en néo-zélandais, avec la traduction française en regard*, 1859, p. 8-9.

A-t-il dit réellement comme cela ? reprends-je — Oh non il plaisantait. — Oui, une de mes pensées qui s'est présentée à mon esprit a été de dire à l'Évêque que peut-être je n'étais pas bon pour les naturels d'ici, qu'il serait peut-être meilleur d'envoyer un prêtre nouveau à ma place. Comme tu le jugeras à propos dit Waiata, Karawai dit : Kahore, kia manawa nui.ⁱ Je comprends qu'ils ne seraient pas bien aise que je m'en allasse. Ce qui m'a peiné hier c'est de voir que voici ceux-là même qui avaient approuvé mon ritenga du matin qui [255]

Waiata

m'avaient touché la main... viennent eux-mêmes changer d'idée et me dire de donner plus de tabac. Si c'était au moins ceux qui sont venus après, je dirais : ils n'ont pas entendu les conventions du matin, ils ont un certain droit de parler, mais vous qui m'aviez approuvé avec tant de joie... J'ai dit, reprend Waiata, à ceux qui sont venus après qu'ils allaient être la cause de quelque trouble. Je me suis fâché après eux et leur ai dit de ne pas travailler, mais ils ne m'ont pas écouté. Si tu m'avais dit cela, réponds-je, hier matin, je leur aurais dit aussi de ne pas travailler, mais je craignais que si je le leur disais vous ne vous fâchassiez contre moi. Plus tard quand tu donneras de l'ouvrage dit Waiata, prends garde à cela. Demain veux-tu écrire la lettre dont je t'ai parlé pour demander à l'Évêque qu'il envoie ici des Français. Je lui dis : Je veux bien.

Je ne suis pas, dit-il, un de ceux qui viennent vendre souvent chez toi, mais ce n'est [qu'à ?] moi que tu fais payer plus cher. Ainsi la veste de 5 shillings pour laquelle tu me demandais 3 boisseaux de bled et que tu as ensuite laissée à 2 1/2.

[p.] 256

1845 7^{bre}

Waiata

Je t'ai prévenu, lui dis-je, que quoiqu'elle ne coûtât que 5 sh[illings] je l'estimai plus qu'un pantalon de 5 s[hillings] parce que je n'en avais que 2. Tu as donné à Tirarau un pantalon de 5 s[hillings] pour 1 boisseau 1/2. Oui dis-je, mais je l'ai prévenu que c'était de la mauvaise marchandise et que quand on l'a porté un jour il est déchiré le soir, c'est ce qui arrive au mien. — Les autres viennent, tu reçois d'eux et moi tu me refuses souvent. — Tu ne vois pas tous ceux auxquels je refuse, encore aujourd'hui j'ai refusé un porc. Cependant, me dit-il, tu as été bon autrefois, Toka t'apportait du bled, tu l'as refusé disant que tu en attendais de moi. C'est ainsi, lui réponds-je, que j'en agis toujours pour le bled, les pommes de terre et le reste. Je souhaite en recevoir de tous un peu.

24 me[rcredi]

Waiata vient me faire écrire sa lettre dans laquelle il demande 1, 2, 3, 4, familles françaises pour qu'elles viennent rester dans cette rivière : voici sa lettre : [257]

lettre de Waiata

Mangakahia no te 24 o hepetema /45

E koro, e te Epikopo ;

Tenei ano taku korero ki a koe e mea ana ahau kaua te raruraru a Ngapuhi raua ko te hoia koia ahau ka mea atu nei ki a koe kia tuhituhia atu tetahi pukpuka maku i te wiwi ; engari tera, he iwi tauhou ki tenei motu ; kahore ano ratou i kitea noatia mai ki konei ; koia ahau ka tuhituhi atu nei ki a koe ; kei a koe te wakaaro ; Na ka tika mai hoki tenei tuhituhi. Mea hanga korero katoa kahore tetahi korero kia tika. Waihoki me tenei korero e kore pea hoki e tika ; koia ahau ka mea atu nei ki a koe : wakatikaia mai tenei korero. Kotahi i tika ko te taenga mai o te Ariki ki konei ; ko nga kaipuke kahore i tika, me he mea e tika tenei pukapuka, hei Wangarei tu mai ai. E koro, ki te mea e wakaae koe ki tou iwi kia haere mai tetahi ki konei, he pakeha maku ; koia ahau ka tuhituhi atu nei ki a koe ; e mea ahau i

ⁱ « He bien ! prenez courage », une fois encore le positif est employé plutôt que le négatif.

tuhituhi atu ai he raruraru noku ki a Pere Kara no te mea he tangata kotahi ia, e kore ia e kaha ki nga tangata, ki a matou kua ho atu te hoko ki a ia ia, na te mea hoki

[p.] 258

1845 7^{bre}

lettre à [sic] Waiata

he tokomaha matou, kotahi rawa ia ; koia ahau ka tuhituhi atu nei, ki te mea e wakaae koe, kia tokorua, kia tokotoru, kia tokowa, ki te mea e wakaae pu koe haere mai ano, me nga tamariki, me nga wahine ; e rongo ana matou ki te wakaaro o te kawana, e pai ana te kainga noho noa ; koia ahau ka tohe pu atu ai, wakaae koe ki tetahi Pakeha maku kia haere mai, kia noho pu ki toku kainga, no toku raruraru ki a Pere Kara na te mea he tangata kotahi ia, e pouri ana ia mo taku tohe tonu mo te hoko, mo te mahi ; koia ia i pouri ai koia ahau i tuhituhi atu ai. E koro, wakatikaia mai tenei tuhituhi, heoi hoki te mea e wakarere ko nga korero mo te kaupuke mo Kaipara ; e waihoki pea tenei korero, e pera ano hoki pea ; e mea ahau i tuhituhi atu ai kua kino hoki tenei motu i te Engarihi ; koia ahau i mea atu ai ki a koe kia tuhituhi koe [259]

lettre de Waiata

ki tetahi Pakeha wiwi kia haere mai ki konei kua nui ke hoki nga Engarihi ki tenei kainga, na, ko te iwi tauhou tena ko tou iwi, te Wiwi, kei a koe te tikanga mau e tuhituhi atu, e kore e hei ki to ratau rangatira enei mana e wakaae. Heoi ra e koro ko taku korero atu tenei ki a koe. Heoi ano ka mutu
Naku tenei pukapuka
Na te Waiata
Ki te Epikopo kei Akarana.

Lettre de

Le lendemain il me dit qu'il a oublié de demander au moins dix étrangers français, je lui observe de temps à autre que cela ne dépend pas de l'Évêque d'envoyer ici des Français. N'importe ! me dit-il, qu'il leur parle...

[p.] 260

1845 7^{bre}

Warekohe

Je vais à Warekohe (Wairua) voir Korihi. J'y couche, je raconte ma dispute avec Waiata et les naturels me disent : Oui, voilà sa manière ! et demain il viendra te dire : pour moi un peu de tabac, de sucre, des remèdes... Kaperiere avait raconté cela à l'un d'eux avant moi, je n'étais pas présent et un naturel dit doucement, si celui-là s'en va quel est l'étranger qui demeure si paisiblement que lui.

25 j[eudi]

Waiata

Nous revenons ; je quitte le waka à Ngawakarara et je viens par terre car c'est la marée montante. Le waka va trop lentement. Waiata vient me demander des remèdes, et il me dit : J'ai oublié de dire à l'Évêque qu'il envoie au moins 10 familles françaises. Je lui dis : Vous demandez des étrangers, mais soyez bons pour eux. Sur le soir il vient me prier de laisser sa farine dans une de mes chambres. Il me demande : Tu n'as pas vu Wetekia en allant, ni en venant. Non, du tout ; tu ne l'as pas vu ? — Non, je désirerais qu'il vînt entendre ma lettre. Je pense qu'il viendra aujourd'hui. Il arrive [261]

Wetekia

en effet de nuit ce soir. Après la prière et le souper, il vient avec Waiata dans ma chambre, il commence par me dire que je n'ai pas descendu à terre pour le voir en allant ou en revenant. Je lui réponds qu'en allant nous étions pressés par la nuit qui venait et en revenant nous avions la marée contraire. J'ai été obligé de venir par terre. — J'ai entendu dire que tu t'en allais pour tout de bon c'est pourquoi j'ai voulu te voir avant que tu partes. C'est vrai, lui dis-je, que j'ai eu la pensée de parler ainsi à l'Évêque. — J'ai une mauvaise parole à te dire ; voyons faut-il que je la dise ? — Dis — Je dis que si tu t'en vas, qu'il n'y ait point de prêtres pour cette rivière. Je le laisse bien parler puis il me dit ; Que penses-tu faire ? Je lui réponds que je veux bien rester avec eux pourvu qu'ils soient bons,¹⁰¹ et que j'ai dit à Rako que si Waiata continuait d'agir ainsi à mon égard je parlerais ainsi à l'Évêque.

voir ce signe (1) [p.] 266ⁱ

Wetekia me dit : Lorsque l'Évêque don-

[p.] 262

1845 7^{bre}

Waiata et Wetekia

na les acres à abattre les arbres,ⁱⁱ il donna le 1^{er} pour 100 livres, aux naturels du Pa et à nous pour 60 livres ; plusieurs des nôtres disaient qu'il fallait demander 100 livres comme les premiers, on lui répondit que l'Évêque avait fixé à 60 livres qu'il fallait s'y tenir. Waiata me dit : J'étais du sentiment de Wetekia et les naturels disaient que nous faisons baisser les prix, c'est pourquoi hier j'ai voulu qu'ils comprissent que non. Si tu avais dit à la fin ma wai te wakamutunga,ⁱⁱⁱ dit Wetekia, j'aurais pris tout le tabac qui me revenait ainsi qu'à mes enfants et je l'aurais donné à ceux qui sont venus travailler après nous. C'est ce que j'avais envie de faire, ajoute-t-il, mais j'étais embarrassé car le tabac qui me revenait ainsi qu'à mes enfants ne se montait pas à 6 livres et il fallait trouver 6 livres pour les donner. [263]

Waiata

Comprenez bien, leur dis-je, que ce qui me déplâit singulièrement c'est de me presser avec instance, de me forcer à recevoir leurs choses et surtout à rompre leurs contracts [sic], leurs paroles données. Je leur dis : Tirarau me pressant autrefois de lui donner une bêche ajouta que si je refusais il me forcerait de quitter la place. Ici écoute-moi, dit Waiata, voilà mon kupu tahae (ironie). Tu te rappelles ce que je t'ai dit autrefois que si quelqu'un te demande un prix pour cette terre ne donnes rien à personne, réponds que cette terre a appartenu à plusieurs, mais qu'elle a passé de main en main, jusqu'à moi, elle vient des ancêtres, de Te Paratene,¹⁰² un des enfants des ancêtres de Paikea se maria avec un des enfants des tupuna de Te Paratawatene, s'il insiste réponds que tu n'as rien à donner. Wetekia me dit : Si tu étais parti, je quittais la prière et je partais pour la guerre contre les étrangers. Mais c'est toi qui nous retiens ici par les bonnes pensées que tu nous suggères.

[p.] 264

1845 7^{bre}

Plus tard s'il y a quelques difficultés de ce genre appelle-moi, j'y mettrai fin. C'est bon, je suis venu pour entendre ta dernière parole car je pensais que tu t'en allais comme l'on avait dit.

Wetekia

La femme de Wetekia fait à celui-ci des reproches de ce qu'ils se sont mal conduits envers moi ; car c'est la cause, dit-elle, pour laquelle je veux demander à m'en aller. Wetekia dit à

ⁱ Ajouté dans la marge à la fin de la page, renvoie à la page 266.

ⁱⁱ Voir le mois de février de l'année 1844.

ⁱⁱⁱ « Qui est celui qui va rester à la fin ? »

Te Ara : Nous ne sommes pas exacts à assister à la messe les dimanches. Nous y allons un dimanche et nous [nous] absentons l'autre dimanche, et lorsque nous travaillons pour nos corps ce n'est pas de même nous sommes bien plus exacts.ⁱ

lettre de Wetekia

Enfin, il me fait écrire aussi quelques lignes pour lui à M^{gr} les voici :

No te 25 o hepetema

E pa e te Epikopo,

Tena koe, e nui taku aroha ki a koe : e mea ana ahau kia wakakitea atu toku kanohi ki a koe e aroha hau hoki ki a koe, na te mea ano hoki kei a koe katoa nga mea papai, ara, ko te pai o nga [265]

lettre de Wetekia

kupu o Hehu Kerito, o te Atua e aroha nui ki te ao, waiho mai tona wakakitenga ki a Petera a ka waiho hoki ki nga apotoro, e noho ana ki te pito o tenei ao a ka tukua mai i a ratou ko koe kia manu e haere mai i runga i te kare o te tai, a ka kite nei koe i tenei wenua, ka panga tou korero ki uta koia tenei e kinakia e nga iwi katoa ki te kino, na, nohinohi ki te pai, ka pa tau ko koe e tupu tonu te pai ki roto ki a koe, ara, te aroha ki te Atua matua, tamaiti, wairua tapu. Heoi ano tenei kupu aku ki a koe. Tena te kupu kei tetahi taha o te pukapuka nei mo nga Pakeha wiwi e inoi atu ana kia haere mai ki konei, otira kei a koe [e] pa [ou *peut-être* *pu-intensif*] ano te wakaaro mo te haere mai mo te kahore ranei, e mea ana koe ki a ratou kia haere mai, haere mai ; he wenua ano ia te wenua e takoto nei. Heoi ra, mau te wakaaro e wakaare ratou kei Wangarei tu ai te kaipuke. Kati ano hoki te Wahapu e tika ke ano i roto i toku ngakau, na

[p.] 266

1845 7^{bre}

te mea ko toku teina pu ano kei reira ko oku tuakana, ko oku tamariki, e ngari e tauhou nga Pakeha o runga o te kaipuke, na, ko taku ingoa te waka na, kia wawe ratou te rongo naku i mea atu ki Wangarei to ratou kaipuke, heoi ano taku korero, e Pa, ka mutu.

Naku

Na Wetekia

(1) Signe correspondant à la page 261

[Addendum] Wetekia après m'avoir dit que si je m'en vais ils ne recevront point de prêtre ici, ajoute que quand je serai mort [si] on envoie un autre prêtre c'est bien, mais autrement non. Je lui dis : Je [sic] suppose que je devienne mauvais et que je parte uniquement pour mon bon plaisir, est-ce que vous devriez devenir mauvais parce que j'ai été mauvais ? C'est différent, me dit-il, ce n'est seulement que si tu t'en allais à cause que nous avons été mauvais envers toi... [267]

s[amedi] 27

Mohi

Mohi arrive ce soir, il vient me voir, il me dit qu'il n'est pas venu jeudi parce qu'il a entendu dire que je voulais m'en aller, qu'il est resté jusqu'à aujourd'hui afin que Tiperia et les autres vinssent me voir samedi avant que je parte. Il me dit que si je m'en vais, il ne reste pas ici

ⁱ On trouve, dans le catéchisme maori *Ako Marama*, la troisième leçon de la sagesse dans les Instructions sur la sagesse chrétienne : « Que l'amour de l'homme soit donc petit pour son corps, et qu'il soit grand pour son âme. Que s'il est juste et bon de travailler pour le bien du corps, combien n'est-il pas meilleur et plus important de travailler pour le bien et le salut de l'âme ! » : « Koia kia iti te aroha o te tangata ki tona tinana ; a kia nui tana aroha ki tona wairua. No reira ki te mea e tika ana kia kaha te tangata ki te mahi mo te tinana, na, kia nui atu tana kaha ki te mahi mo te pai o tona wairua ». Cette traduction en français provient de 'He Ako i te maharatanga' : 'Instruction sur la sagesse chrétienne' (J.-B. Pompallier, *Prose et poésie chrétienne en néo-zélandais, avec la traduction française en regard*, 1859, p. 8-11).

mais il me suivra partout où j'irai. Quoique tous les prêtres aient la même foi, le même enseignement, cependant tous n'ont pas la connaissance des remèdes. Le père Petit est venu ici mais il n'a guéri aucun de nos malades, pour toi tu en as guéri plusieurs. Quoique nous sommes plusieurs qui venons à la prière ne crois pas que tous aient la foi, il n'y en a qu'un ; Tiperia !

Je lui fais comprendre que je comprends la manière des Maoris, que plusieurs viennent pour un seul motif c.-à-d. p[ou]r recevoir du prêtre des habits, tabac, &^c dans la suite par échange. Plusieurs ont 2 intentions, celle-là et celle de trouver et suivre la vérité.

[p.] 268

1845 7^{bre}

Tiperia

Après la prière du soir Tiperia me dit : Asseois-toi je veux parler. Il commence à raconter ce que Rako lui a rapporté à son retour. J'ai appris que vous m'avez accusé d'avoir fait une faute kua wakahekia ahau ia koutou.ⁱ Mais le p[ère] Garin m'a entendu ; vous avez rapporté que j'avais dit à ceux qui font la prière catholique de ne recevoir aucun paiement, cela est faux, tout ce que j'ai dit c'est que si je charrie les bois de la chapelle, je le ferais pour rien. Cessez donc de m'accuser, Paki a dit qu'il était venu parce que ceux qui font la prière n'étaient pas venus, c.-à-d. que moi je suis l'équivalent de sa livre de tabac. Ko ahau te utu o tana pauna kotahi. Cessez je vous en prie de parler ainsi, et toi Karawai laisse ton chef faire la guerre à notre père et toi cesse d'avoir une si grande bouche contre lui, kati te mangai nui kite Pakeha. Il y a quelque temps dans un grand comité on convint que si Waiata était mauvais tu ferais cesser le mal ; ko koe hei patu i te kino a te Waiata.ⁱⁱ Oui, vous me faites un reproche injuste et vous, avez-vous été bien justes ? [269] lorsqu'après avoir agréé avec joie à la proposition du p[ère] Garin, vous avez violé votre parole ?...

28 d[imanche]

malade, atuaⁱⁱⁱ

Wetekia me dit qu'il y a une malade à son kainga, elle est très-malade, me dit-il, elle ne fait que crier, elle est haurangi [folle]. Elle court et bat les poules... Ce matin elle était couchée par terre, avait les pieds et les mains froids, je l'ai cru morte, j'ai pris une bêche pour faire sa fosse [sic] et l'enterrer mais au même instant elle a été guérie. Elle s'est levée, cependant elle est toujours malade. L'on me dit en même temps qu'il y a un enfant malade à Tangihua, ni l'un ni l'autre de ces 2 malades n'est baptisé, je prends donc la résolution de les aller voir tous les 2 ce soir, car demain nous partons pour Kaipara.

Koka

Je dis à Kaperiere : Allons nous deux au kainga de Wetekia et Matiu restera ici, à notre retour tu resteras et Matiu viendra avec moi à Tangihua. Je vais donc au kainga de Wetekia, je vois la malade, elle est debout et va se mettre à côté du feu debout, sa ceinture est attachée avec un korari, elle a un mouchoir à la tête en guise de bonnet, elle paraît forte et robuste.

[p.] 270

1845 7^{bre}

Koka malade

ⁱ « J'ai péché contre vous ».

ⁱⁱ « Tu attaquerai l'esprit malfaisant de Waiata ».

ⁱⁱⁱ *Atua* : « esprit ». Pour les Maoris, la maladie était causée par la possession du corps d'une personne (ayant outrepassé un tapu par exemple) par un « atua » (Orbell, *The Natural World of the Maori*, p. 31-2). Les missionnaires ont donné au terme *Atua* le sens de Dieu, dans le sens chrétien, entraînant une grande confusion de sens.

Je lui adresse la parole et elle me répond qu'elle a une infinité de démons après elle, elle leur prête l'oreille comme s'ils lui parlaient de loin, elle leur répond : oui. — Que dites-vous ? Retournez au navire ... Je me ris d'elle, je lui dis qu'il n'y a point de dieux maoris là. Il y en a beaucoup, me dit-elle, ils me parlent. Où sont-ils ? lui réponds-je, est-ce que je n'en pourrais pas voir un, un seul ? (les enfants se tuent de rire) que disent-ils, ajouté-je ? Ils parlent beaucoup, répond-elle, que disent-ils ?... Je lui conseille de rester tranquille... elle me dit : ils me battent, ils me tirent des coups de fusil. T'ont-ils blessé[e], lui dis-je ? Oui, à quel endroit ? Au dos. Montre-moi la blessure que je te guérisses. Elle me montre son dos, je cherche. Où est la balle ? lui dis-je, je n'en vois point, ils ne t'ont pas seulement égratigné. Oh ! dit-elle, le coup de fusil a été comme un souffle ; j'ai seulement vu la fumée. Ils m'ont dit que j'avais beaucoup de poudre. Enfin après avoir encore beaucoup parlé, elle me dit : Maintenant je ne vois plus ces démons depuis que tu es venu. Je le crois bien, lui [271]

Koka malade

dis-je, si tu ne les craignais pas et que tu invoquas le Dieu vrai, ils te craindraient comme ils me craignent et ils prendraient la fuite. Les enfants qui n'en pouvaient plus de rire lorsque je cherchais la balle dans son dos, se sont un peu tus, je dis alors à cette femme : Allons tu vois que je n'ai pas de démons après moi, viens avec moi, suis-moi dans mon kainga. Est-ce vrai ? me dit-elle. Oui c'est vrai et si le démon vient, je le percerai avec mon bâton. Elle vient, elle prend un long bâton pour tuer le dieu maori, les enfants la poursuivent et [elle] va toujours en courant devant moi ; si elle rencontre un feu, elle va se mettre à côté car le démon craint le feu. Il ne s'approchera pas d'elle. En allant elle prend dans des paniers qu'elle trouve de la nourriture cuite, ce n'est pas pour en manger car elle ne mange pas depuis 4 ou 5 jours mais c'est pour en jeter à droite et à gauche d'elle car le démon craint la nourriture cuite et c'est une mauvaise odeur pour lui. Nous arrivons près de ma demeure ; le démon dit qu'il faut que ta maison soit brûlée comme prix de ce que ce que tu me dis...

[p.] 272

1845 7^{bre}

Koka

Si le démon vient brûler ma maison, je lui tire un coup de fusil, lui dis-je. Arrivé[e] à ma demeure, elle va aussitôt vers le feu, à la cuisine, et comme je prévois qu'elle va causer du trouble, je lui dis : Allons, viens avec moi à Tangihua, car tu sais que ces démons me craignent et si tu es à côté de moi, ils ne te nuiront pas. Elle me répond qu'elle est fatiguée. Les grands naturels me regardent avec surprise quand je me moque d'elle. Ils sont étonnés de ce que je n'ai pas peur de ses démons. Je vais à Tangihua, où je trouve Rimu fils de Te Taka languissant depuis 1 mois environ... Te Taka me promet de le laisser baptiser. Je reviens et je trouve ma malade dans le même état. Le soir je vais faire la prière, on lui recommande bien de ne rien dire. Elle s'est couchée et est couverte d'un vieux panier qui a servi à l'hangi c.-à-d. à couvrir la nourriture quand on la fait cuire pour se défendre du dieu maori ; elle s'était allé asseoir plusieurs fois dans le kapo maori...ⁱ Je fais la prière, elle ne dit rien, elle fait seulement un signe du doigt... [273]

Koka

Je fais l'instruction sur la puissance du Dieu vrai, sur les dieux faux, les démons... lorsque j'ai fini ; elle recommence à parler. Les naturels se moquent d'elle, ils lui disent : Dis à tes dieux qu'ils parlent de manière à ce que nous les entend[i]ons, — alors nous croirons qu'ils te parlent. Elle les somme de parler, ils refusent, nous rions tous. Vous êtes des dieux trompeurs, dit-elle, parlez ; parlez... Ils refusent. Nous prêtons tous l'oreille, je lui dis : Je voudrais bien les entendre enfin je la quitte.

l[undi] 29

ⁱ Il est possible qu'assise, elle se frotte avec les braises du feu.

La malade n'a fait que courir pendant la nuit, elle a traversé la rivière à la nage et de l'autre côté de la rivière. Elle a cassé beaucoup de branches d'arbres. J'ai oublié de dire qu'hier en venant avec moi elle jetait [sic] des morceaux de bois dans la forêt de manière à chasser les démons. Elle a dit aussi que le démon lui disait que Rukuruku et Papu [Babe ?] étaient malades, c'est faux.

départ p[ou]r Kaipara

Nous partons pour Kaipara. Mohi, Kaperiere, Matiu et un étranger que nous prenons chez M^r Ross. C'est M^r Bill. Je m'arrête chez Parore. Il est très malade. Je lui donne du sel d'epsom et de la gomme arabique, je n'ai pas d'autres remèdes...

[p.] 274

1845 7^{bre}

Nous couchons devant la maison de M^r Alique le pilote. Cet Européen est allé faire un voyage. Là nous rencontrons Pauro qui retourne à Mangakahia.

30 ma[rdi]

Hukatere, Manuka

Nous arrivons dans la baie, Manuka se trouve sur notre droite, il y est venu depuis ce matin, des naturels nous le disent. Nous allons débarquer chez lui. Il n'y a point de maison, nous établissons nos lits en plein air, je déploie ma tente. Les naturels me plaisaient parce que cette tente est trop petite, disent-ils, mais moi je l'ai fait petite exprès pour n'être pas incommodé par les naturels, je préfère rester seul, pour travailler dans mes moments de loisir ; ils me disent qu'il ne pleuvra peut-être pas, moi je leur dis qu'il pleuvra peut-être. Pendant la nuit la pluie vient, il pleut sans discontinuer ; les naturels font des tentes avec des couvertures, peu s'en faut que je ne sois couché dans l'eau qui se ramasse dans une espèce de bassin dans lequel je suis couché.[275]

Octobre

1^{er} mer[credi]

école

Je commence à apprendre à lire aux enfants, ils ont beaucoup de dispositions, ils ont de 6 à 10 ans, ce sont eux qui font la prière aux vieillards.

2^d j[eudi]

école

Nous traversons la rivière et nous arrivons à l'habitation de Manuka. Les enfants me demandent à ce que je les fasse lire. Timoti l'un des plus intelligents, que je fais lire pendant la nuit et que je veux envoyer dormir après sa leçon me répond : Encore, encore. Ils font des progrès sensibles.

Hier j'ai donné des remèdes pour les yeux, pour les puku [estomacs], &^c. Tous ceux qui ont remédié leurs yeux disent qu'ils s'en trouvent sensiblement mieux. Une femme avait une douleur au bras ; elle m'a tourmenté pour un remède, je n'en avais point d'approprié, elle m'a demandé de lui faire une application de sel. Je l'ai fait et pendant la nuit, la douleur a été plus forte. Elle s'est mise à crier et à répondre au dieu maori qu'elle croyait être dans son bras... Ce matin elle a l'air toute abattue. Elle est persuadée que le dieu la mange.

[p.] 276

1845 8^{bre}

Cette malade se fait mettre le pied dessus le bras par une autre femme. Celle-ci presse de son pied le bras de la malade de toutes ses forces et l'autre de faire la grimace.

Raumoa¹⁰³ femme de Manuka me dit qu'elle veut se faire baptiser. Je lui promets de la baptiser dimanche ; je demande aussi de baptiser des enfants, on me promet de m'en donner deux : l'un recevra le nom de Toma.

3 v[*endredi*]

Les naturels vont nous prendre des poissons.

5 d[*imanche*]

départ du *kainga* de *Tipa* et d'*Hukatere*

Je baptise 2 enfants Toma et Maretina et la femme de Manukau. Après la messe nous profitons du calme pour aller coucher vers l'endroit où l'on passe le passage difficile de la Baie, mais le vent s'élève et nous allons coucher à Hoararo. Au milieu de la nuit nous allons par la marée descendante à l'endroit difficile.

6 l[*undi*]

classe aux enfants

À notre départ hier, les enfants venaient vers le boat pour me dire adieu. Hohepa¹⁰⁴ jeune enfantⁱ me disait : Tu reviendras bien n'est-ce pas ? pour nous apprendre à lire et à faire la prière. Oh oui, réponds-je. Ces enfants sont tout à fait envieux d'apprendre. Je leur ai appris à lire. Dès les premiers jours, je leur faisais connaître les lettres sur la feuille imprimée. Manuka me disait : Fais-leur dire : [277]

kura

a. e. i. o. u. h. k. &^c autrement tu les troubles lorsque tu les fais commencer au milieu puis revenir, puis aller à la fin. Cette manière, lui dis-je, est la meilleure. Depuis plus d'un an ils savent dire par cœur a, e, i, o, u, h, &^c mais si on leur montre un papier ils ne savent rien ; vois-tu, aujourd'hui, ils connaissent déjà sur le papier la moitié des lettres ; demain ils les sauront toutes. C'est ainsi que je leur apprend en moins d'une heure ou 2 toutes les lettres. Je leur en nomme et montre 2 v.g. a. i. puis je les fais répéter à satiété a. i. – a, i – a. i. &^c ensuite j'en montre 2 autres : v.g. – e. u. – e, u – e, u – e, u – e, u – &^c puis je leur indique l'a, puis l'i du commencement, et je les ramène à e, u – à satiété. Puis ainsi du reste, revenant toujours aux premières et lorsqu'ils savent bien les majuscules, je leur montre les petites lettres correspondantes. Lorsqu'ils les possèdent, je prends le livre de prière et leur montre des lettres pour les leur faire deviner, après cela

[p.] 278

1845 8^{bre}

kura

je leur fais dire ao, ae, ai, &^c comme dans le *kura*. Ensuite je les me[t]s au livre : E te wanau arohatia nuitia.ⁱⁱ Je lis plusieurs lignes bien lentement. Ils lisent avec moi à haute voix et je les laisse quelquefois aller seuls pour un mot facile, après une ou 2 lignes je les fais recommencer, &^c. Je trouve ce moyen expédient ; ils font des progrès rapides. Ces enfants étaient si avides d'apprendre qu'ils venaient eux-mêmes me demander de les faire lire, et ils ne se lassaient pas, ils me lassaient plutôt. Un soir que plusieurs Maoris dormaient, Timoti

ⁱ « Jeune enfant » *inter lineam*.

ⁱⁱ « Ô famille tant aimée. » : probablement la première phrase du 'He Kura'. Le 'He Kura' était une feuille de leçon pour enseigner la lecture imprimée et préparée par la mission catholique sur les presses de la procure à Kororareka vers 1841. Il comportait 4 pages et un alphabet, syllabes, nombres, et cinq questions et réponses de catéchismes pour l'enseignement de la lecture. Deux mille copies furent éditées (P. Parkinson et Griffith, *Books in Maori 1815-1900. An Annotated bibliography*, p. 88).

étant éveillé, je l'appelle à lire, il vient et à peine y voyait-on, il avait la tête presque dans le feu pour y voir à lire, je lui dis 1 ou 2 fois que c'était assez. Oh non me dit-il, toujours...

Te Kairangatira

Ce matin à l'aurore nous voyons un feu, nous nous y dirigeons. C'est Te Kairangatiraⁱ le fils de Mate. Nous leur demandons : Où allez-vous ? À Kaipara. Et nous aussi disons-nous. Nous allons, reprennent-ils, à Kakaraea.¹⁰⁵ Et nous aussi précisons. Au lieu de traverser [279] Otamatea et d'aller par la rivière d'Oruawaro chez les naturels de cette rivière, pour revenir ensuite à Waikari et faire un long contour pour passer l'endroit dangereux, j'ai pensé qu'il valait mieux d'Hukatere venir directement à cet endroit, le passer et aller à Kakaraea jusqu'au sommet de la rivière où on est à 10 minutes d'Oruawaro ; nous laisserons le boat dans la rivière et nous porterons nos effets par terre à Oruawaro où on viendra nous traverser avec un waka.

passage difficile

Nous passons l'endroit difficile mais au lieu de descendre là où les Européens passent ordinairement, nous suivons le waka des naturels et nous passons sur le bord des tahuna des *bancs de sable* là où la mer se brise, les naturels du waka veulent montrer de la valeur. Ils passent tout à fait sur les brisants et nous nous contournons, mais une fois ils se trouvent à sec et bientôt ils sont relevés par une autre vague, ils traversent, mais si la vague était forte, leur waka pourrait chavirer ou se briser.

[p.] 280

1845 8^{bre}

Ce passage est le plus court, mais plus dangereux, il est bon pour les naturels qui le connaissent, et encore s'il s'élevait un vent subit, ils périraient, en sorte qu'il est plus prudent de passer plus bas c.-à-d. là où les Européens passent.

Mate

Nous arrivons vers midi chez Mate. Je débarque seul, je monte sur une colline où les naturels plantent des pomm[es] de terre. Je fais la conversation ; Où est Mate ? dis-je. Aua, me répond-on, puis j'entends Mate parler. Tourne-toi répond-on, cherche. Je cherche des yeux, mais je ne le trouve pas, puis je l'aperçois blotti dans un buisson où il s'était caché pour rire. Il me serre la main avec affection, ce qu'il ne faisait pas toujours. Je lui dis que j'ai l'intention d'aller à Oruawaro, aujourd'hui et à mon retour je m'arrêterai chez lui. Nous avons un kiwi, me dit-il. Je vais le voir. Il me dit : Me donneras-tu ce que tu m'as promis ? Certainement, lui réponds-je. Tu donneras 2 couver- [281] tures ? reprend-il. Eh oui, lui dis-je. C'est pour le coup que voilà un étranger qui tient sa parole, ajoute-t-il... Je lui dis que je le porterai à Auckland et que je donnerai 2 couvertures. Je lui donne la main, et je repars, il m'indique l'endroit où je dois aller dans la rivière pour Oruawaro. Nous nous y dirigeons, nous tirons toujours sur la gauche laissant 2 rivières à droite et nous suivons jusqu'au bout de la principale branche, nous découvrons un sentier. Nous montons sur la montagne et nous voyons Oruawaro. Comme la marée est à son plus haut point nous ne porterons pas nos caisses à Oruawaro aujourd'hui mais demain.

Oruawaro

Nous avons rencontré au milieu de la baie des naturels venant d'Oruawaro, je leur ai dit qu'aujourd'hui ou demain ils nous viennent chercher, mais pour plus de sûreté ne venez que quand vous verrez un feu. Je leur demande s'ils ont appris que M^{gr} soit de retour de Sydney. Non, disent-ils.

ⁱ Il pourrait s'agir du nom du fils de Mate, mais Polack note que c'était aussi ainsi que l'on qualifiait un fils de chef dans les régions du nord : « the name of a chief is 'Rangatira' and his heir is distinguished as Kai Rangatira » (*New Zealand : Being a Narrative*, p. 7).

Nous faisons cuire du porc et nous nous restaurons un peu.

[p.] 282

1845 8^{bre}

7 m[ardi]

cuillers

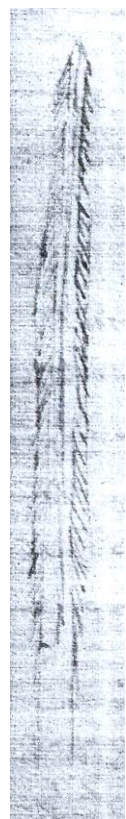
Le matin nous faisons de la soupe avec notre pain qui commence à moisir avec de la farine, des pommes de terre et du bouillon de porc. La soupe faite Moihi cherche des coquillages pour faire des cuillers, il en trouve qui sont trop grands, mais il les casse et en fait des cuillers. En mangeant je félicite le forgeron Paraikimete, qui a si bien travaillé les cuillers. Ah paye-moi me dit-il, en s'amusant, paye le forgeron pour sa cuiller. Tout-à-l'heure, lui dis-je, que j'aie fini ma soupe, car je ne sais pas si je pourrais la finir sans m'écorder les lèvres et si je m'écorde tu ne seras pas payé. Nous nous amusons ainsi de nos privations.

Oruawaro

Lorsque la marée est un peu haute nous nous dirigeons vers Oruawaro. Nous transportons avec nous les effets dont nous avons besoin et nous en laissons d'autres. Arrivés sur le sommet nous faisons des feux, mais il paraît qu'on ne les aperçoit pas. Nous pensons à la fin qu'ils ne veulent pas venir nous chercher déjà j'ai dit : Allons-nous en, cependant [283]

chapelle

nous voyons un waka qui se dirige vers nous, on nous vient chercher, nous perçons un bois épais et nous arrivons sur le bord de la rivière. Les naturels nous assurent qu'ils ne nous ont pas vus plutôt. On nous reçoit assez bien. Kaihaere le plus fervent, n'y est pas ; c'est celui qui a voulu bâtir une chapelle, et un de ses parents qui est missionnaire s'y est fortement opposé, en sorte que les raupo sont, dit-on, pourris. Cependant on me dit qu'il est toujours dans la disposition de la bâtir ; ils ont fortement lutté contre lui. Je n'ai pas osé dire que des catholiques [sic] Maoris se soient opposés à ce que les protest[ants] bâtissent des chapelles. Ce missionnaire se nomme, je crois, Hemana, il était autrefois catholique, il a tourné aux protestants, il est leur catéchiste. L'Évêque, dit-il, avait promis qu'un navire apporterait beaucoup de quoi habiller les naturels, mais que cela ayant été faux il a quitté cette prière. Je lui dis : Tu n'as pas compris ce que l'Évêque a dit. L'Évêque a dit qu'un navire allait venir, et que s'il apporte des habits pour les naturels, il vous en donnera, s'il en apporte beaucoup, il en donnera beaucoup, s'il en apporte peu, il n'en donnera peu, s'il n'en apporte point, il n'en donnera point.



8 me[rcredi]

Te Ama¹⁰⁶ est blessé par un poisson, appelé wai [raie à queue], ce poisson a des nageoires si larges

[p.] 284

1845 8^{bre}

qu'on le prendrait plutôt pour un oiseau que pour un poisson, il a une queue plus ou moins longue ; selon qu'il est plus ou moins gros. Un wai qui a 3 pieds de large a une queue longue environ de 2 ou 3 pieds mais cette queue est à son origine grosse et ronde comme le doigt et va en s'amincissant insensiblement jusqu'à son extrémité : le poisson se sentant pris agite sa queue à droite et à gauche et blesse dangereusement. Il laisse dans la blessure la lance dont il s'est servi pour blesser. Voici la forme de cette lance à la marge.ⁱ

ⁱ Le dessin figure dans la marge du texte et mesure environ 7 cm.

Les dents dont elle est hérissée sont recouverts d'une espèce de fil qui est son venin, disent les naturels, les naturels le nomment *para*.ⁱ Le naturel qui a été blessé m'a donné cette lance qu'il a lui-même arraché[e] de la blessure. Elle était enfoncé[e] d'un pouce. Je l'ai lavé[e] avec de l'eau vulnérable.ⁱⁱ S'il avait été blessé au genou, il en serait peut-être mort. Cette lance a environ 3 ou 4 pouces de long, mais il y en a d'un pied, d'un pied et demi.

9 j[eudi]

J'ai une discussion avec le catéchiste missionnaire, je lui donne la comparaison des branches coupées et desséchées, je lui dis : Quand il fait du vent les branches cassent, [285]

discussion

pourrissent et bientôt l'eau s'introduisant dans le trou des branches cassées pénètre le cœur de l'arbre et tout l'arbre pourrit, mais je lui dis : N'as-tu pas vu dans les jardins ces arbres que l'on taille tous les ans, est-ce que le tronc pourrit ? Ah ! me dit-il, il n'y a rien à répliquer à cela, c'est juste. Et la vigne, lui dis-je, c'est notre Seigneur qui fait cette comparaison, on coupe aussi chaque année des branches et la vigne ne pourrit pas pour cela... Tu as raison, tu as raison.

Te Korohunga

Je vois avec plaisir que plusieurs naturels qui ne faisaient pas la prière, la font à présent ainsi Te Korohunga, sa fille [et je crois aussi] Te Ama et sa femme [et son].ⁱⁱⁱ

chasses toroa albatros

Les naturels autrefois allaient à la chasse au *toroa* (albatros) pour avoir ses plumes qui leurs servaient d'ornements à la tête. Ils allaient en waka et lorsqu'ils apercevaient l'albatros ils jetaient l'hameçon amorcé (hameçon fait avec une arête de poisson).

kaka, perroquet

Ils faisaient aussi la chasse au kaka, *perroquet*. Ils avaient pour cela un perroquet vivant qu'ils plaçaient au pied d'un arbre préparé à cet effet. Le chasseur blotti dans une hutte attendait l'oiseau

[p.] 286

1845 8^{bre}

qui, attiré par les cris du perroquet privé, descendait de branche en branche jusqu'au pied de l'arbre où il se trouvait saisi pas la main du chasseur caché.

tuhi [pour tui] merle

ⁱ *Para* désigne probablement la décharge empoisonnée située au bout de la queue de la raie. Un colon européen de Kaipara, Barlow, note dans ses mémoires : « like the skate, with the exception that it has a long tail – [the wai] attains a weight, at times, of about a quarter of a ton, and possesses a most formidable sting, armed with a sharp-pointed barbs, and from 6 to 8 inches in length, and about 1/2 an inch in width. This sting is situated at the root of the tail, and lies flat along it. When the fish makes an attack, it elevates its sting, and runs backwards with great speed at the object of its wrath » (P. W. Barlow, *Kaipara or Experiences of a Settler in North New Zealand*, 1888, p. 133). L'ethnologue E. Best note : « The whai or stingray was speared and the spike on its tail (hoto and tara whai) was used as a point for fighting-spears » (E. Best, *Fishing Methods and Devices of the Maori*, p. 55).

ⁱⁱ Eau tirée d'une plante légumineuse à fleurs jaunes employée dans le traitement des blessures. L'eau vulnérable était recommandée pour les plaies et les blessures récentes (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5).

ⁱⁱⁱ « Sa fille » *supra lineam*. La portion entre crochets a été barrée ainsi que le texte placé à la fin de la ligne.

La chasse du tuhi, espèce de merle,ⁱ se faisait et se fait encore avec des *lassets* [sic pour lacets]ⁱⁱ (mahanga) à nœuds coulants. Le chasseur se tient blotti dans la broussaille, il a dans sa main un long bâton recourbé à l'extrémité supérieure au bout duquel est attachée une fleur d'arbre rouge qui sert d'appas [pour appât] à l'oiseau que l'on veut prendre. L'oiseau attiré à cette vue vient se placer sur le bâton recourbé long de 3 ou 4 pouces, le chasseur tire la corde et l'oiseau se trouve pris par les pattes dans le nœud coulant. Ils en prenaient 2 ou 300 par jour dans le temps qu'il y en avait beaucoup.

kuku pigeon

Ils prenaient le pigeon avec des lassets à nœuds coulants placés sur le sommet des arbres où cet oiseau a coutume de se percher, ils se prennent par le cou. [Addendum (1) p. 287] : Ils prenaient aussi le pigeon en se cachant dans la broussaille, là armés d'un long bâton terminé par la lance de la queue du wai (poisson) ils le perçaient et l'oiseau tombait mort à leurs pieds.

kiwi

Cet oiseau privé d'ailes, ne paraît que pendant la nuit et à certains mois de l'année, le chasseur va dans la forêt au milieu de la nuit et là placé dans un endroit caché, il imite le cri de cet oiseau qui vient jusque dans les mains du chasseur intelligent qui le saisit ou, s'il n'est pas assez habile pour le saisir, il lance les chiens qui [287] l'apportent au chasseur.

pareraⁱⁱⁱ canard

Ils prenaient le canard sauvage^{iv} au lasset.

korora [pingouin]

Le korora, oiseau d'eau se prend dans le trou dans lequel il va se réfugier car il ne s'envole pas, il plonge.

11 s[amedi]

baptêmes, Toka

Je propose à Toka¹⁰⁷ et à sa femme Merepeti^v le baptême, ils acceptent volontiers ; je demande s'ils sont parents, il me répond : oui. Je leur demande s'ils ont le même père. Non, disent-ils. Je leur donne la raison de ma demande, alors Toka me dit : Je ne veux pas être baptisé, baptise ma femme, vois-tu, nous voulons toujours être unis. Je ne te dis pas, ajouté-je, de vous séparer, vous n'avez pas le même père, vous pouvez légitimement être mariés. C'est bien, me disent-ils. Cherche-nous des noms dit Toka. Je prends Witari pour Toka et Emiria pour Merepeti. Ils sont satisfaits. Toka me dit de lui apprendre à répondre aux missionnaires. Je le fais... Il m'a dit aussi que son livre était déchiré, je lui dis que je lui en donnerai un. Oh ! laissons le livre m'a-t-il répondu ... enfin il veut bien être baptisé.

[p.] 288

1845 8^{bre}

12 d[imanche]

baptêmes

ⁱ « Espèce de merle » *supra lineam*.

ⁱⁱ Cordons ou nœuds coulants qui servaient à prendre les oiseaux, lièvres et autres gibiers (Lachiver, *Dictionnaire du monde rural*).

ⁱⁱⁱ Canard gris sauvage.

^{iv} « Sauvage » *supra lineam*.

^v « Merepeti » *supra lineam*.

Le matin je propose à Karorakau le baptême. Il accepte, ainsi que la mère âgée de Merepeti. Les 3 coups de la cloche étant sonnés, je prends mon surplis (je ne puis pas dire la messe le vent est trop fort, et il n'y a pas de maisons propices), les catéchumènes sont absents, ils ne se pressent pas de venir, Karora seul est là présent. J'envoie chercher Merepeti, elle finit de s'habiller, je crois ; j'envoie chercher Pare sa mère, elle vient, je demande où est Toka. Il est là dans la maison, dit-on. Je pense qu'il ne veut plus se faire baptiser, cependant il sort et va se mettre sur les rangs de ceux qui vont recevoir le baptême. Je dis à Karora de venir s'asseoir sur les mêmes rangs, il vient en disant : Je vais rire pendant les cérémonies... Merepeti en dit autant. Je fais une prière, puis je leur adresse un court entretien pour leur imprimer du respect p[ou]r ce sacrement. [Lorsque je donne des noms, Toka me répond : Je me ferai baptiser plus tard. Cela dépend de toi, lui dis-je, si tu n'as pas un grand désir à présent je ne te presse pas. Il vaut mieux attendre. Il se retire.]ⁱ Il y a là des protestants naturels et 1 protest[ant] Européen, celui qui m'accompagne. Ceux qui doivent être baptisés sourient de temps en temps et se disent : Je m'en vais rire. [289]

baptêmes

Les assistants rient de leur côté et parlent. Je fais les questions : à Karora que je nomme Nikora. Renonces-tu à Satan ? e mahue ana pea,ⁱⁱ à ce dernier mot il rit et d'autres rient. Renonces-tu à ses œuvres ? — *Je renonce, peut-être oui, peut-être non, e mahue ana pea kahore ranei.* Je suis tenté de couper court, de ne pas aller plus avant ; je fais les questions à Emiria et à Anita la vieille. Cette vieille prête aussi à rire ; je prévois que j'aurais de la peine à finir la cérémonie.

Je fais le signe de la croix sur le front de Nikora et sur sa poitrine, lorsque je le fais sur sa poitrine, il sourit légèrement et ouvre sa couverture largement. Merepeti sourit aussi.... Je suis bien tenté de couper court. Je reviens à Nikora, je lui fais le signe de la croix sur le front, les oreilles, mais lorsque je le fais sur les yeux, il éclate de rire ; je vois que cela va durer toute la cérémonie, je leur dis : C'est assez, *je cesse, heoi ano.* Je prends le livre maori et je fais la prière des dimanches, je réfléchis cependant que si je ne les baptise pas, peut-être s'en [sic pour c'en]

[p.] 290

1845 8^{bre}

baptêmes

est fait, ils ne voudront jamais se faire baptiser, peut-être quitteront-ils entièrement la prière. À la fin de la prière et des waiata, je leur dis : Je sais que si vous avez ri que c'est à cause de la nouveauté de ces cérémonies, c'est pour les premières fois que vous voyez faire les baptêmes, c'est pour cela que vous avez ri... c'est pourquoi je vous propose maintenant de recevoir seulement l'essentiel du baptême c.-à-d. l'eau. Pour les autres cérémonies, je les suppléerai lorsque vous aurez l'occasion de venir à la chapelle. Je vous laisse libre[s], si vous voulez recevoir simplement l'eau maintenant, je le préfère. Donnez l'eau seulement, dit Nikora. Ils prennent leur sérieux et je les baptise le cœur peiné de voir tant de légèreté.

Je finis par une prière et je vais réciter mon bréviaire. Un demi-quart d'heure après un enfant vient me dire : Toka se bat. Je vais voir et je trouve Toka nud comme un vers [sic] se querellant avec Nikora, le nouveau baptisé, je leur dis de cesser. Non, me répond Nikora, c'est à cause de toi que je suis battu aujourd'hui, ils se disputent en ma présence pendant [291]

baptêmes

une 20^{ne} de minutes. La dispute finie, j'apprends que Toka en est l'auteur. La cause dit Torohunga [pour Korohunga] c'est que Nikora était assis à côté de sa femme pendant la cérémonie du baptême et quand un homme et une femme sont assis à la même place si

ⁱ Add dans la marge.

ⁱⁱ « Je renoncerai peut-être à lui. »

rapprochés, c'est un signe d'adultère, mais c'est moi qui en suis la cause car j'ai fait asseoir cette femme sur la même ligne que les autres pour plus de facilité dans l'administration du baptême, j'ignorais cette délicatesse. Voilà le commencement : Toka commence par dire à Nikora : Ka he te katanga ; *tu as fait une faute de rire*. C'est vrai, dit le nouveau baptisé, mais cette faute n'est pas grande : he he pai tenei.ⁱ — S'il y avait un chef qui fit la prière, dit Toka, il se mettrait en colère contre toi aujourd'hui ; ka wati tou touⁱⁱ. — Pourquoi cela répond Nikora ? Ko te ritenga o te wati ka tukitukia.ⁱⁱⁱ Lorsque le père Garin m'a appelé, j'ai répondu que j'allais rire car je suis un ignorant. Tu es jaloux sans doute parce que j'étais assis à côté de ta femme. Toka se lève, sort de la maison et s'approche d'un air menaçant de Nikora qui se lève aussi pour se mettre sur la défense, Toka commence à se débarrasser de sa couverture, Nikora se tient sur ses gardes et Toka donne alors un coup de poing sur la

[p.] 292

1845 8^{bre}

dispute, baptêmes

figure de Nikora, celui-ci recule, l'autre le presse et lui donne un coup sur le cou. Nikora glisse et tombe, il se relève, lance un coup de poing qui n'atteint pas Toka. J'arrive sur ces entrefaites, ils finissent. Toka me dit : Cesse de venir ici à présent, à moins que tu ne veuilles venir pour Kaihaere seulement ... Je ne réponds rien. Plus tard Nikora me dit : À présent j'ai été battu à l'occasion de la prière, je quitte la prière et je travaillerai le dimanche. Je ne dis rien. Lorsque la dispute est finie, je vais m'asseoir. Je reste longtemps. Nikora m'a dit aussi c'est à cause de toi que j'ai été battu. (Mohi me dit plus tard qu'à ces mots il a eu bien peur qu'on ne vînt nous battre aussi, si c'eût été des chefs nous aurions été battus.)

Cependant Te Korohunga m'appelle, je vais m'asseoir près de lui. Il me dit : Ka pouri tou ngakau ne ?^{iv} Oui, lui dis-je. Tu es triste, me répond-il. Je suis triste d'un côté, lui dis-je, et d'un autre je ne le suis pas, ce qui m'attriste c'est ce qui vient d'arriver mais d'un autre côté je ne suis pas surpris [293]

dispute

de cela car lorsque nous travaillons pour le bien, Satan travaille pour le mal. C'est de Dieu que vient la paix et c'est de Satan que viennent les troubles. Cela n'est pas une chose nouvelle pour moi. C'est bien, me répond ce chef, et il ajoute que Mohi (Tako) te dise de ne pas revenir, ne reviens pas, mais [si] c'est un autre qui te le dit ne l'écoute pas. Tant que vous autres chefs ne me direz pas de ne pas revenir, je reviendrai toujours... Je vais dire mon office, Nikora vient se coucher près de l'endroit où je me promène, je l'aborde et il me dit qu'il souffre bien des coups qu'il a reçus. Je lui demande comme cela a commencé, il me l'explique... Le soir je fais l'exercice te kura, ils viennent tous mais ils ne prient pas tous, les athlètes ne disent rien.

13 l[undi]

départ d'Oruawaro

Lorsque nous partons, Nikora me demande une croix. Je la lui donne, Toka vient m'accompagner. Je donne à Te Korohunga 10 figues pour le waka qu'il nous prête pour traverser la baie (arrivée et départ), 3 figues à chaque rameur, d'abord aux 2 premiers qui nous ont passé[s] à l'arrivée et aux 2 autres qui nous passent au départ. Nous traversons la colline. Nous arrivons au boat où nous faisons cuire des pommes de terre et un morceau de

ⁱ « C'est une faute mineure. »

ⁱⁱ « Il te cassera les fesses. » (litt.)

ⁱⁱⁱ « Si je t'ai frappé c'est parce que j'ai été attaqué ». Les trois phrases précédentes en maori ont été ajoutées entre les lignes et semblent servir de rappel linguistique pour Garin qui les avait traduites en français.

^{iv} « Est-ce que tu es triste ? »

porc, puis un remède pour les yeux. Nous arrivons chez Mate vers midi. Te Manihera de Wangarei vient aussi d'y arriver d'Auckland, il me dit qu'il n'a pas ouï dire que M^{gr} fût revenu.

[p.] 294

1845 8^{bre}

Mate

Kairangatira est malade, Mate me dit qu'il est malade du makutu.ⁱ Je lui fais des remèdes. Mate me reçoit de bonne grâce, il me demande un remède p[ou]r la maladie vénérienne. Je lui donne le blew [pour blue] stone.ⁱⁱ Je lui applique moi-même cette pierre sur les 2 bras. Ils sont presque tous atteints de cette maladie jusqu'aux plus petits enfants.ⁱⁱⁱ Mate me dit qu'ils sont à la disette, ils ont mangé leurs provisions à l'occasion des troubles à Otakanini¹⁰⁸ pour la guerre avec Waikato qu'on attendait... Je lui dis : J'ai en effet réfléchi mais trop tard que je viens dans un mauvais moment celui des plantations mais, lui dis-je, si tu le juges à propos nous partirons après demain et nous reviendrons plus tard et nous resterons plus longtemps. Non, me dit-il, nous souffrirons ensemble. C'est bien, lui réponds-je, qu'on aille à la pêche...

15 me[rcredi]

lettre de Mate, baptêmes

Mate apprenant que Waiata a demandé à M^{gr} des Français me dit d'écrire aussi à M^{gr} pour lui. Je lui représente que cela ne dépend pas de M^{gr}, il persiste ; j'écris une lettre qu'il me dicte, il demande une 10^{ne} de Français et leurs familles. Il insiste surtout pour avoir un prêtre, pour son seul kainga. Je lui parle de me laisser baptiser [295] ses enfants, il me dit qu'ils ont de grands noms. Je lui dis : Si tu tiens à ce qu'ils conservent ces noms tu le peux ; pour nous le baptême est l'essentiel, le nom est une chose secondaire, lorsque nous baptisons, nous inscrivons le nom que nous donnons mais lorsque les naturels tiennent beaucoup à ce qu'on les appelle par leur ancien nom, nous ne nous y opposons pas. C'est bien me dit-il.

19 d[imanche]

baptêmes

Je demande à Mate combien d'enfants il veut me donner à baptiser. Il m'en désigne 2 ou 3, il me nomme Wahu [Waho ?], cet enfant de 5 ou 6 ans refuse, je n'en suis guères fâché, car cet enfant quoique n'ayant pas encore l'âge de raison a déjà cependant la malice et la corruption des hommes faits ; il ne se gêne pas pour commettre les plus honteuses indécences même devant moi. Les autres enfants de son âge sont beaucoup plus retenus. Il me propose ensuite Kamo et une toute petite fille, ses 2 enfants. Je leur cherche des noms : Vitalis (Witera) à Kamo et Teresia (Terehia) à la jeune fille. Pour Waho il me dit qu'il veut lui laisser son nom et quoique je lui dise qu'il gardera son nom, il ne me le donne pas. Un instant après Te Waiti jeune homme me demande le baptême. Je l'interroge et je le trouve suffisamment instruit pour les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Il me demande le nom de Petera.

[p.] 296

ⁱ « Le mauvais œil ».

ⁱⁱ « Blue stone » anglais pour « pierre bleue », aussi nommée pierre de vitriol. Le missionnaire mariste Chevron note à ce sujet que la pierre bleue était « employée pour guérir les inflammations d'yeux très communes ici et p(ou)r cautériser les plaies » (Chevron à Colin, 2 février – 24 juillet 1844, Tonga, dans Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, doc. 296, p. 42).

ⁱⁱⁱ Le missionnaire Henry Williams attribua la propagation des maladies vénériennes chez les Maoris de la Baie des Iles au contact croissant avec les navires baleiniers et les Européens. Il note en 1835 : « That scourge, the venereal disease, we find everywhere we move – even infants are born with it » (H. Williams, *The Early Journals of Henry Williams*, mardi 24 mars 1835, p. 428).

1845 8^{bre}*messe*

Ils reçoivent le baptême avec des dispositions qui me dédommagent, qui me dédommagent de la honte que j'aie eue pour ceux d'Oruawaro. Petera est zélé. J'ai préparé l'autel pour dire la messe, la voile nous sert de toit mais une pluie survient, perce la voile et mouille plusieurs linges de ma chapelle. Cependant le temps s'est remis. Je célèbre le s[ain]t Sacrifice.

Poto

Dans la soirée la femme de Mate me montre un vieux naturel nommé Poto. Elle me dit en riant de le baptiser et moi je réponds en sérieux que je le veux bien car je l'ai trouvé ce vieillard, la veille, je lui ai adressé quelques paroles instructives et il désire le baptême. Je dis qu'à mon retour je le baptiserai. Il est très-âgé et malade. Il n'a aucune instruction ; mais je chercherai à lui faire comprendre de mon mieux les principales vérités, et la grâce de Dieu fera le reste.

*l[undi] 20**Johnson Himi*

Je laisse mes malles et plusieurs effets chez Mate. Je les prendrai à mon retour. Nous partons pour Auckland. Nous avons un bon vent arrière. Nous arrivons chez l'Européen M^r James. Cet Européen n'y est pas. [297] Il se trouve à Te Wairoa mais nous y trouvons un de ses amis qui nous reçoit très-bien, il nous invite à coucher car le temps est à la pluie, nous acceptons. Demain nous continuerons notre route. Nous laissons chez cet Européen notre ancre, notre voile et quelques autres effets, pour que les naturels ne nous les prennent pas.

*ma[r]di 21**chemin d'Auckland*

Nous remontons la rivière, arrivés à l'endroit où l'on quitte la rivière, nous laissons le boat dans un petit bras de la rivière, nous l'attachons à des koraris et nous allons par terre jusqu'à la rivière d'Auckland, nous y arrivons espérant rencontrer une occasion, mais il n'y a qu'un waka de l'autre côté de la rivière. Nous préférons retourner demain sur nos pas pour aller faire le grand tour par terre, mais mon Européen me dit que l'Européen qui prête ordinairement un boat n'est pas loin de là, demain on y ira pour voir s'il peut nous prêter son boat.

*m[ercredi] 22**arrivée à Auckland*

Ce matin 2 naturels vont avec mon Européen le long de la rivière dans la boue par la marée basse jusque chez l'Européen, ils trouvent le boat. On le leur prête moyennant 5 sh[illings] par jour.

Nous arrivons à Auckland à 2 heures après midi. J'ai l'avantage d'embrasser les p[ères] Forest et Séon et les frères Florentin et Michel.

lettres

Les jours suivants je prépare ce que j'ai à emporter. Je reçois des lettres venues par le p[ère] Epalle.

[p.] 2981845 8^{bre}*27 l[undi]*

départ renvoyé à demain

Je dois partir aujourd'hui, mais il fait de la pluie et de forts grains. M^r Walton m'envoie dire qu'il ne peut pas partir aujourd'hui mais demain seulem[en]t. Je lui fais répondre que je paye 5 s[hillings] par jour et que mes naturels me pressent. Cependant Mohi me dit que quoiqu'on ne partirait pas aujourd'hui, il ne serait pas bien fâché car la mer est trop agitée pour notre petit boat. M^r Walton vient lui-même m'engager à attendre à demain, qu'il fait trop mauvais temps, j'y consens. Mohi me vient ensuite dire qu'il aurait bien envie de partir, je lui observe qu'il m'a dit lui-même que le temps n'était pas propice. Il y avait vent debout.ⁱ

commission à M^r Walton

J'ai remis à M^r Walton 1 tonneau vide, 1 caisse de bouteilles vides, une longue cruche de fer blanc pleine d'huile à lampe, caisse d'assiettes &^c, caisse longue de bouteilles pleines. Il doit me transporter ces objets sur son navire jusqu'à sa demeure, Omanu. Je lui ai demandé combien il prenait par tonneau, 2 pounds, m'a-t-il dit, il y a 2,000 livres dans un tonneau.

28 ma[r]di

départ d'Auckland

Ce matin M^r Walton vient me trouver et me dire qu'il part avec nous, je reçois une lettre de M^r Powell par laquelle il me dit qu'il viendra dans 2 mois [299]

M^r Powell, boat payé

rester à Mangakahia. Je lui réponds une lettre par laquelle je lui dis de me rendre lorsqu'il reviendra, ce que je lui ai prêté. Nous partons à midi et nous arrivons vers les 4 ou 5 heures du soir chez l'Européen catholique qui nous a prêté le boat, il me demande un pound en me disant cependant que si je pense que c'est trop.... Comme il m'avait fait dire que ce serait 5 sh[illings] par jour, je m'attendais qu'il me demanderait 10 sh[illings] de plus. Il nous reçoit très-bien et nous sert un bon souper. C'est un catholic [sic] marié à une naturelle, il est venu avec nous d'Angleterre sur [le] Mary Gray¹⁰⁹ comme matelot. Nous couchons chez lui.

29 mer[credi]

arrivée à Kaipara

Ce matin au point du jour nous faisons la prière. L'Européen nous presse de boire une tasse de thé et de manger quelques mattefaims, nous acceptons et cet Européen a la bonté de nous conduire assez loin pour nous indiquer le chemin. Nous arrivons vers midi à la rivière de Mangakahia. M^r Walton que nous avions déposé à terre hier a marché toute la nuit. Ce matin il est allé avec mon boat jusques chez M^r Jonhson. Il revient avec le boat au même moment que nous arrivons à la rivière. Il écrit dans le boat une lettre qu'il me remettra pour

[p.] 300

1845 8^{bre}

M^r Johnson

son frère à Mangakahia, je lui en remets aussi une pour le père Séon à Auckland. Je trouve un korari à la place de la corde de notre boat. On l'a volée. Tandis que M^r Walton finit sa lettre, nous mangeons un morceau. J'offre à M^r Jonhson qui est venu sur le boat accompagner M^r Walton, un morceau de pain et de porc, il accepte et il revient avec nous. Nous allons chez lui prendre les effets que nous y avions laissés ; il me fait prendre une tasse de thé. Je trouve sa femme occupée à nous faire cuire un pain que nous emporterons avec nous ; peut-être nous fait-il ces honnêtetés à cause de M^r Collyer (Bill)¹¹⁰ qui m'accompagne. J'ai cependant lieu de croire que c'est à cause de moi, car je lui ai apporté son outil de la part

ⁱ Vent dont la direction est contraire à celle que suit le navire (*Petit Robert*).

de Tirarau ; je lui ai aussi servi d'interprète une fois. Le vent nous paraît contraire et fort, j'ai bien envie de rester pour coucher et attendre un vent plus favorable, cependant nous nous décidons à partir heureusement car la même nuit le vent devient encore beaucoup plus fort. Lorsque nous partons M^r Johnson me donne une douzaine d'œufs et sa femme donne à mes naturels un panier de gros bleds pourris. [301] La nuit nous surprend en route, nous avons bon vent. Lorsque nous arrivons, nous voulons éviter des rochers et nous allons sur les bancs de sable, nous plions les voiles et nous revenons en arrière, nous rentrons dans le lit profond, nous voyons un navire le (*Kate Wellington*)¹¹¹ qui est venu chez Mate pour acheter sa gomme de kahori. Nous avons rencontré hier le capitaine qui va à Auckland chercher des goods. Nous arrivons chez Mate vers les 10 heures du soir ; je lui ai acheté une bêche que je lui ai remise par un de ses naturels, il ne me parle pas de me donner un retour.

30 j[eudi]

Poto

Le vent continue d'être contraire. Je cherche à instruire le vieillard Poto, pour le baptiser.
[31 *vendredi* : Vent toujours bien fort, Mohi va voir Te Kairangatira. Il me dit qu'il va beaucoup mieux. Kua ora. On vient m'appeler pour aller.
1^{er} août s[amedi] ; Je vois [ou vais]]ⁱ

Manuka

Mohi va à Omaumau¹¹² avec Mate ; Manukau est venu ce matin avec les naturels d'Oruawaro, ils vont à Auckland, ils me font appeler. Je vais les voir au pa à Kakaraea. J'y passe la journée ; sur le soir Manuka me dit : Ne vas-tu pas au navire acheter des vivres pour emporter sur ton boat et avoir de quoi manger ? Tu as raison, lui dis-je,

[p.] 302

1845 8^{bre}

navire Kate

mais je n'y vais pas moi-même ; tenez voilà 2 shellings, allez-y vous achèterez de la nourriture pour nous tous. Ils y vont, mais M^r Jackson le second du navire et qui remplace le capitaine refuse de lui donner de la nourriture et du vin qu'il demandait aussi, et lui dit : Si le prêtre vient ici, je lui donnerai s'il a besoin. Ils reviennent, et j'y vais à mon tour. Il est nuit et le vent augmente, nous n'avons qu'un waka (ce M^r me dit : Nous n'avons pas de nourriture suffisam[m]ent pour en vendre mais je vous donnerai un peu de biscuit et de porc pour vous aider à faire votre passage, j'insiste à le payer, il ne veut pas, je le remercie de sa bonté et il me donne des biscuits et du porc. Lorsque nous voulons partir la pluie arrive et le vent redouble, ce M^r m'invite à coucher, j'accepte et mes naturels retournent à terre.

31 v[endredi]

Mes naturels viennent me prendre le matin au navire, je donne à Manuka mes biscuits et un morceau de porc ; je garde un morceau pour moi ; je lui laisse cette nourriture car il nous a donné 2 paniers de pomm[es] de terre pour nous aider à passer la baie.

Mohi revient de Omaumau. Il me dit que Te Kairangatira va mieux kua ora. [303]

Novembre

1^{er} samedi Toussaint

Torohia

Le vent est toujours fort, je vais voir Torohia qui me reçoit assez bien, à part qu'il me donne la main gauche ; il me dit : E haere mai ana koe ki te aha ?ⁱ Je viens te voir afin que la parole

ⁱ Toute cette portion de texte fut supprimée.

que je t'ai donnée soit vraie car tu me disais que je te tromperais que je ne reviendrais pas. Il se déride un peu, mais il fait l'[h]angareka,ⁱⁱ il me parle de tabac. Je lui donne 2 figues. Il fait toujours le plaisant critique, il nous fait manger des pommes de terre, et à mon départ, il me donne une bonne poignée de main, de la main droite. Je reviens chez Mate, je prépare Poto.

2 d[imanche]

départ de chez Mate

Le vent est tombé, je ne dis pas la messe, je fais seulement quelques prières (je baptise Poto, il reçoit le nom d'Apera). Puis nous partons, nous ne sommes pas bien loin que le vent recommence et contraire. Nous continuons cependant, nous avons de grosses vagues vers chez Torohia. Nous continuons néanmoins et nous nous trouvons à sec vers un bout de presqu'île où nous couchons en attendant la marée montante. Mate nous a conseillé

[p.] 304

1845 9^{bre}

de tenir cette direction, moi je voulais traverser Kaipara jusqu'à Omokoiti pour aller directement à Okaka attendre le moment favorable p[ou]r passer, on s'était moqué de moi, et Mate me disait : À quoi bon aller faire ce contour ? À présent tout mon monde me dit que demain il nous faut traverser Kaipara pour aller à Okaka attendre le vent favorable.

3 l[undi]

tipa

Ce matin mes naturels vont chercher du kinaki, ils trouvent des tipa,ⁱⁱⁱ excellente espèce d'huître. Lorsque la marée est un peu haute, le boat surnage et nous allons à Okaka où nous prenons des poissons en attendant le vent favorable.

4 ma[rdi]

M^r Stephen

Ce matin arrive M^r Stephen avec un boat plein de naturels, ils vont à Auckland. Nous leur donnons des poissons, ils nous donnent des pommes de terre. Ils repartent après déjeuner. Nous craignons d'attendre encore longtemps, mes naturels vont à la pêche. Ils prennent une 15^{ne} de tamure gros poissons et 1 requin. Cependant nous n'avons plus qu'un peu de pommes de terre. Je pense en aller chercher demain chez [305] Waho. Je passe mon temps à couper une seignée [pour saignée] dans un rocher de sable, qui serve de conduit à l'eau qui dégout[t]e de tous côtés, bientôt j'ai un joli petit filet d'eau qui s'augmente à mesure que je prolonge ma seignée. Te Witu est toujours bien malade, je l'ai trouvé chez Mate et il s'en revient avec nous. Je le soigne autant que je le puis. Le vent e[s]t toujours bien fort et au lieu de diminuer pendant la nuit il augmente.

5 me[rcredi]

départ d'Okaka

Ce matin le vent continue. Je suis sur le point d'aller chercher des pommes de terre. Le temps est noir, il menace de pleuvoir, quelques gouttes précoces nous font craindre. Nous nous hâtons de construire nos tentes, et, lorsqu'elles sont en état et que nous sommes en repos, le vent tombe et se tourne favorable, nous consultons de l'œil et de la pensée, et nous décidons pour le départ, aussitôt dit, aussitôt fait. Kaperiere dit : Si nous avions au moins

ⁱ « Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? »

ⁱⁱ « Faire l'idiot. »

ⁱⁱⁱ Selon le dictionnaire de W. Williams, une sorte de coquille Saint-Jacques (*notovola novae zeelandiae*).

construit plutôt nos tentes le vent serait tombé plutôt ; nous avons un petit vent arrière et une heureuse traversée.

Nous allons directement à Hukatere où j'espère baptiser une malade, mais elle me

[p.] 306

1845 9^{bre}

fait encore des difficultés, alors je lui dis : Ton cœur ne te dit pas de recevoir le baptême, c'est bon, voilà la 3^e fois que je te le propose, maintenant je ne te le dirai plus, si tu désires le baptême tu me le demanderas toi-même. Je les préviens en même temps que si elle devenait bien plus malade de me faire appeler. Nous les quittons, nous continuons de voguer.

Te Wehinga

La marée descend à la tombée de la nuit. Nous nous arrêtons sur le bord de la rivière où nous faisons cuire le reste des poissons que nous avons pris à la baie. Après les avoir mangés, nous allons dormir dans le boat en attendant que la marée monte. Elle monte enfin vers minuit ; nous voguons, nous arrivons chez Te Wehinga qui apprenant que l'ancien gouverneur est parti témoigne son mécontentement disant que quand le nouveau gouverneur viendra il faut que tous les blancs et tous les Maoris fassent un grand comité à Auckland pour entendre la parole du gouverneur.

6 j[eudi]

Ce matin après déjeuner nous remontons avant même que la marée [ne] soit remontée et contre le gré de mes naturels, je leur ai dit : Si nous attendons pour partir que la marée remonte, ce soir vous serez obligés de ramer [307] contre la marée descendante lorsque vous serez fatigués et qu'il y aura l'Européen de moins, car il faut que je m'arrête à différents endroits pour parler aux Européens.

Mack Gregory

Je m'arrête chez le 1^{er} Européen M^r Mack Gregory, il nous invite à manger un morceau, nous acceptons, du pain, du porc, du lait, ce M^r donne aussi du pain à mes naturels.

M^r Walton

Je vais remettre à M^r Walton des lettres de la part de son frère, il m'invite à me restaurer. Je refuse.

M^r Ruff

Nous abordons mais je ne fais que donner une lettre chez M^r Ruff. M^e Ruff vient et dit à M^r Bill de ne pas dire à M^e Ross qu'elle a une lettre...

M^r Ross

Je débarque chez M^r Ross. Je leur montre le billet du cordonnier qui certifie avoir fait les bottes en question p[ou]r M^e Linch. Je leur dis donc de me les rendre. Elles sont toutes déchirées, me répond-on. Eh bien rendez-moi les 10 s[hillings]. Oh ! j'ai payé pour des souliers je ne donnerai pas 10 s[hillings], voilà la réponse. C'est bien, dis-je, voulez-vous voir nos comptes, nous avons oublié de parler du waka. Je pensais, dit M^r Ross, que vous aviez réglé ce compte. Non, lui dis-je, en sorte que

[p.] 308

1845 9^{bre}

arrivée à Hato Irene

vous me redeviez en tout 8 shillings et de plus les bottes. On m'offre à manger, j'accepte, je mange à la hâte et nous partons, mes naturels sont contents de rentrer dans leurs foyers, et quoiqu'ils soient harrassés [sic pour harassés], ils rament plus fort que jamais. Nous arrivons

précisément à la fin de la marée montante. Mes 2 étrangers me reçoivent avec beaucoup d'empressement. Je trouve tout en ordre. J'apprends que le jeune enfant de Te Taka s'est brûlé et il est mort une demi-journée après, c'est le petit Perepeti.

7 *v[endredi]*

M^r Linch travaille depuis une huitaine à faire la fence qui doit faire la continuation du jardin vers les latrines.

12 *me[rcredi]*

paix

On dit que la paix est faite, que les soldats entrent dans le pâ. — Si les soldats entrent dans le pâ, c'est à peu près sûr que la paix est faite car auparavant Kawiti refusait l'entrée du pâ à M^r William[s] de peur qu'il [n'] allât dire aux soldats comment ce pâ était fait.

13 *j[eudi]*

Te Roha

Tirarau m'écrit d'aller voir Te Roha malade. [309]

14 *v[endredi]*

Waiata

Waiata revient de Te One Kura où il a travaillé à recueillir des racines de fougère¹¹³ ainsi que tous les autres naturels car ils n'ont plus rien à manger p[ou]r un mois et demi, il vient avec sa femme et sa fille me rendre visite et me demander des remèdes. Il me dit qu'il va demain chez M^r Walton. Je lui remets une lettre p[ou]r M^r Ross. Je dis à ce M^r en lui envoyant la note de tous les comptes que j'ai eus avec lui et lui dis que je lui donne ce qu'il me redoit c.-à-d. 18 s[hillings]. J'ai l'intention aussi de lui payer ce que je pourrais lui devoir.

15 *s[amedi]*

Waiata va aujourd'hui chez M^r Walton. Il porte ma lettre à M^r Ross.

17 *l[undi]*

Te Witu

Je donne l'extrême onction à Moriki (Te Witu). Il quitte la maison de mes naturels et Kaperiere l'emmène à Ngawakarara.

L'on dit toujours que la paix est faite, faite avec les soldats, mais non avec la terre, disent les naturels, c.-à-d. qu'ils ne consentiront pas à donner leur terre aux Anglais. Quelques-uns disent que Kawiti a fait la paix avec les soldats de l'ancien gouverneur

[p.] 310

1845 9^{bre}

parce que ceux-ci ont dit qu'ils n'obéiraient pas au nouveau gouverneur. Ceci n'a pas l'air d'être vrai. Kawitiⁱ

Emiria, Tito

Tito, dit-on veut prendre Emiria Rangitiakiraro,¹¹⁴ sœur de Matiu. Karawai s'y oppose et dit qu'elle est réservée pour Ruka, parce que ses parents avant de mourir le déclarèrent ainsi, Tito dit qu'il a un motif c'est le tapatapa qu'on lui a fait et cette fille est un paiement. Matiu me demande à aller voir sa sœur.

ⁱ Omission d'un mot.

18 *ma[rdi]*

Tito

Matiu part ce matin. Il revient ce soir et me dit que Tito demande sa sœur non pour une de ses femmes mais pour être mariée à Koukou fils de Koke. Tauwhanga ne veut pas consentir à la donner à Koukou, il préférerait qu'elle fût donnée à Tito.

fence

Nous commençons la fence du côté de la maison de M^r Linch.

19 *mer[credi]*

Je vais coucher à Ngawakarara p[ou]r faire la prière et voir le malade Moriki adulte.

Tito

J'apprends que Emiria a été demandée par Tito à Tauwhanga qui l'a donnée mais par crainte. On dit qu'il n'y aura point de trouble à ce sujet, on craint cependant Karawai. Tiperia a été cause que Karawai [311] a cessé ses poursuites, car Ruka est plus au pouvoir de Tiperia que de Karawai, et Tiperia dit que Ruka était trop petit quand son père mourut et qu'il dit qu'il était pour la fille de Tauwhanga.

20 *j[eudi]*

reproches à Matiu et Kaperiere

J'ai à reprocher à mes naturels qu'ils ne travaillent pas assez constamment, qu'ils se reposent trop longtemps, en partie, il est vrai, par fatigue mais en partie aussi par paresse. Ils me l'ont avoué eux-mêmes, mais parfois, je crains d'être moi-même trop exigeant, car ils sont bien jeunes, il fait bien chaud et les jours sont longs ; ... mais ce que j'ai le plus à reprocher c'est la désobéissance, ils vont souvent contre mes défenses de porter 2 chemises, 2 pantalons, &^c. Je vais les trouver dans la forêt où ils travaillent, je vois qu'ils ont un travail pénible, c'est de transporter de longs arbres minces pour servir à faire une longue fence, je profite d'un moment de bonne humeur pour leur faire indirectement mes reproches, je leur dis donc : Hier je voulais me fâcher contre vous mais fortement, mais j'en ai été empêché, voilà ce que je vous aurais dit si je vous avais parlé.

... Je vous aurais dit que désormais je punirai vos désobéissances en retranchant du tabac, et lorsque vous prolongerez le

[p.] 312

1845 9^{bre}

Matiu Kaperiere

travail, je prolongerai aussi le jour de la distribution du tabac c.-à-d. je le donnerai un ou 2 ou 3 jours plus tard, et puis si je suis tout à fait mécontent, je vous dirai kati te mahi,ⁱ je vous enverrais [sic] dormir et quand vous aurez dormi je vous appellerai à manger et là ce sera des pommes de terre, car je vous dirai que je ne nourris pas des fainéants. Alors je réfléchissais [sic] à ce que vous m'auriez répondu. Vous m'auriez dit : que vous voulez retourner au kainga maori, alors je vous aurais dit : c'est bien, au moins je n'aurai pas le cœur triste continuellement à la vue de vos désobéiss[ances] Oh ! non répondent-ils ce n'est pas bien que nous nous en retournions. C'est bien, dis-je, car je prendrai un jeune naturel avec moi, il obéira mieux, car quand les hommes deviennent grands, ils deviennent mauvais... &^c. Mais mes reproches ne se portent pas tant sur le travail que sur les désobéissances, car pour le travail vous avez en partie pour prétexte la lassitude cela peut être vrai, mais pour les désobéissances, il n'y a qu'une dureté de cœur qui y porte. Nous sommes des enfants dit Matiu et les enfants ne travaillent pas comme cela chez les Maoris. Chez les [313]

ⁱ « Cessez le travail. »

Matiu Kaperiere

Maoris, réponds-je, on ne traite pas les enfants *comme je vous traite* ; e kore e wakaritea... Tu nous as dit, ajoute Kaperiere qu'il ne fallait pas que nous travaill[i]ons pour le prix utuⁱ et toi tu dis que tu nous donnes un utu. Ai-je dit, réponds-je, que je vous donne un utu ? Oui reprend-il, tu l'as oublié. Je n'ai pas dit ce mot : utu ; j'ai dit : wakaritea... Matiu dit que je ne les paye pas suffisam[m]ent. Que te faut-il, lui dis-je ? 2 couvertures à la fois, 2 pantalons, à la fois, 2 chemises à la fois. Il ne répond pas à cela, mais il dit : Tu as donné de l'ouvrage à Pauro, tu l'as bien payé et nous qui travaillons ici à la même chose tu ne nous as rien donné. Je lui dis : Tu as vu les 2 ouvriers qui ont bâti ma maison, ils ont mis 2 mois à la bâtir, ils ont reçu 45 pounds et il s'en faut de beaucoup que les 2 Europ[éens] qui travaillent chez moi à présent reçoivent 45 pounds, non pas pour 2 mois mais pour un an ; et pour la nourriture ? lui dis-je. Oh c'est vrai, répond-il.

Matiu indisposé

Peu après cette discussion Matiu se plaint d'avoir mal à la tête, il cesse de travailler. J'ai remarqué une fois déjà qu'après

[p.] 3141845 9^{bre}

une discussion de ce genre, il fut bien indisposé. Je lui dis alors : N'est-ce rien une punition de Dieu ?

Matiu et Kaperiere

Je leur ai dit de plus surtout à Matiu : Tu es dans l'erreur, dans une grande erreur, car, lui dis-je, lorsque vous êtes venus à mon service, j'ai dit à vos pères, que je prendrai soin de vous pour que vous n'ayez pas froid ou faim, que je me conduirais comme un père à votre égard, voilà toutes mes conventions, et si j'y ai manqué, j'ai été injuste, y ai-je manqué, ? Non, disent-ils ; mais tu nous dis que tu ne veux pas que nous ayons des pensées cachées c'est pourquoi j'ai parlé. C'est bien, lui dis-je, mais sache que cette pensée n'est pas droite et que tu te trompes, d'ailleurs vous n'êtes pas liés ici, si vous ne vous trouvez pas bien, si mon ritenga n'est pas juste, vous êtes libres, vous pouvez vous en retourner. Je ne vous force pas.

M^r Mack Gregory

M^r Mack Gregory me rapporte mon horloge, il ne me demande que 4 shillings, voilà deux mois que je la lui ai donnée. Il est venu la replacer et tout autre m'aurait demandé peut-être la valeur de l'horloge. Il a mis deux livres de plomb aux poids.

Rawiri

Rawiri revient de la pêche. [315]

Karawai

Karawai vient me demander un morceau de porc, il fait beaucoup d'instances, je refuse.

Waiata

Waiata revient de chez M^r Walton.

v[endredi] 21

ⁱ *Utu* signifie en fait un retour ou un paiement en nature – une réponse à un compliment ou à une insulte verbale, des marchandises en échange pour d'autres marchandises, un coup pour un coup, la mort pour la mort. Mais parce que sa signification la plus manifeste pour un Européen est « revanche », il est possible que Garin évite de l'employer et utilise à la place le mot plus convenable de *wakarite*, pour « équivalent ».

porc tapu

Matiu est rétabli. Waiata me vend un porc. J'apprends après que ce porc était tapu parce qu'il était allé manger dans des lieux tapus des maisons... Kaperiere me dit que Waiata a fait la prière afin que les naturels puissent manger de mon porc sans tomber malade ; dans cette prière, il fait cuire un peu de ce porc, en distribue un petit morceau à tout son peuple en disant au dieu maori de ne pas venir faire du mal à ses naturels. Au 1^{er} abord je dis : Ka he tenei ;ⁱ cependant mes naturels me disent : Dans cette prière on ne prie pas le démon seulement on lui dit de s'en aller et de ne pas venir faire du mal à celui qui mangera de ce porc. Je réfléchis qu'il y a de la ressemblance avec les exorcismes de l'Église. Je veux bien sûr l'éclairer sur ce point car des naturels baptisés ont aussi mangé du porc karakiatia.ⁱⁱ Je crois cependant que c'est mauvais.

*s[amedi] 22**lettre à Waiata*

Waiata m'apporte une lettre qu'il vient de recevoir de Hemi Peru fils de Ruku :

[p.] 3161845 9^{bre}

Noema tenei marama 20 1845

E hoa e te Waiata e rahi toku aroha atu ki a koe, ko toku aroha tena katahi ano ka hoatu ki a koe, ka rite nga taima o te ata noho ka rite mo te kino E mara, e matau ana ranei koe ki nga wakaaro o te Pakeha rapua he wakaaro mo koutou kia tika ai te rangi te ata noho, me te iwi kino hoki e rapu nei i nga wakaaro mo te ora ranei mo te mate ranei, oti koutou kia matau te wakataki i te rangi o ta koutou kua tae mai nei nga rongo kino o ta koutou nei mahi, kua rongo nei matou ; he tuara he tuara. E mara tenei ano ahau ka mea atu ki a koe ki tetahi torori mo taku paipa he mea mo [effacé] ate ano ia tenei naku ki a koe heoi ano ka mutu naku na te kaingamata Peru ki a te Waiata kei Mangakahia. **[317]**

Peru, guerre

Waiata me dit : Je regarde cette lettre comme un appel pour que j'aille à la guerre contre les Européens. He pukapuka tono.ⁱⁱⁱ Romana, Karawai, Mohi, Tiperia, &^c ont aussi reçu des lettres dans le même sens, on leur demande un peu de tabac pour la pipe c.-à-d. de la poudre pour le fusil, lorsqu'ils demandent une pipe c'est un fusil. Une chose, me dit Waiata, me montre son ignorance, c'est qu'il dit qu'il ne connaît pas la pensée des étrangers or il doit savoir qu'il n'a pas de droits pour faire la guerre aux blancs, mais bien Hone Heke, mais pour lui ce sont les chevaux volés injustem[en]t, c'est le pillage. Poka noa.^{iv} Voilà la pensée des blancs. Ils n'auraient pas fait la guerre si on n'avait pas commencé ; et ils ne la feront qu'à ceux qui se soulèveront. Te Waka est, dit-on, allé à Auckland voir le gouverneur, et il y est encore. On dit que le gouverneur ne veut pas venir voir Kawiti, il ne veut pas se battre, mais il veut qu'il viennent [sic] beaucoup, beaucoup de soldats. Wetekia me dit : C'est sans doute pour effrayer.

Matiu Kap[eriere]

Ce matin mes 2 naturels travaillent à peu près. Je les sers copieusem[en]t à dîner puis je vais visiter leurs travaux, ils sont endormis étendus par terre.

[p.] 318

ⁱ « Ceci est une erreur ».

ⁱⁱ « Le porc qui a eu une incantation chantée dessus. »

ⁱⁱⁱ « Une lettre me commandant. »

^{iv} « Faire une action [ici, le pillage] sans autorité ou justification ».

1845 9^{bre}

Matiu et Kaperiere

Je ne puis pas avoir 2 jours de bon avec eux. Je les réveille et leur dis : Si vous travaillez ainsi la semaine prochaine, vous n'aurez à manger que des pommes de terre, puis après si cela continue vous vous en irez. Ki te mea ka penei a tera wiki heoi ano ko te parete ma korua, a muri iho ka hoki. Je m'en reviens sur-le-champ, après ces paroles, ils se mettent à travailler et ce soir je ne leur donne que la soupe et des pommes de terre.

d[imanche] 23

Hone Heke

Je vais voir les malades à Ngawakarara. Waharoa crache beaucoup de sang. Je trouve Penehaniami qui revient de la Baie des Iles du pa de Hone Heke, il dit que Papahia d'Hokianga,¹¹⁵ protège les femmes de Hone Heke. Hone Heke veut déclarer la guerre à Tomati de Te Kawakawa.

Aujourd'hui je ne donne p[as] de thé à mes 2 naturels. Ils paraissent assez de bonne humeur néanmoins avec moi.

manuwiri

3 naturels viennent de Wangarei chez Wetekia.

24 l[undi]

Matiu

Mes 2 naturels dorment ce matin au lieu de coudre leurs habits, et cela contre ma défense. Je vais leur dire de me donner raison de cela, ho mai te tikanga o ta korua noho noa.ⁱ Kaperiere me répond : e hia moe.ⁱⁱ Voilà tout [319] votre tikangaⁱⁱⁱ dis-je, c'est bien ? Je leur dis que s'ils continuent d'agir ainsi je ne leur donnerai que des pommes de terre.

Matiu

Je leur donne à déjeuner comme à l'ordinaire à l'exception du pain que je leur retranche, après déjeuner ils vont travailler, ils transportent les bâtons de la fence et travaillent bien. Matiu vient me dire avant l'heure ordinaire du repas qu'il a faim. Je leur donne à manger et leur dis que j'avais déjà pensé plusieurs jours avant de leur donner une fois de plus à manger et que je veux bien s'ils continuent de travailler comme aujourd'hui, leur donner une fois de plus à manger, mais des pommes de terre seulem[en]t. Mais nous avons fait la paix, ils m'avouent que s'ils ont été mauvais c'est à cause du travail, cet ouvrage était, disent-ils, très-pénible.

chèvre

M^r Linch est allé mener ma chèvre chez M^r Mac Gregory. Il est revenu ce soir par la pluie ; il a refusé de dormir chez M^r Willson quoique pressé par celui-ci, dans la crainte d'avoir des discussions, car ils sont très-nombreux.

ma[r]di] 25

Tauwhanga commence aujourd'hui vers les 3 heures le toit p[ou]r le bois.
Mes enfants travaillent assez bien.

me[r]credi] 26

Mes enfants travaillent lâchement, interrompent souvent leur travail, le soir

ⁱ « Donnez-moi la raison pour laquelle vous êtes tous les deux assis là [à ne rien faire] ».

ⁱⁱ « J'ai sommeil. »

ⁱⁱⁱ Ici *tikanga* est pris dans le sens d'excuse : « C'est tout ce que tu trouves comme excuse ? »

[p.] 3201845 9^{bre}*Matiu et Kaperiere*

je leur demande le motif de cela. Ils me disent que le soleil était trop ardent, mais je leur fais voir que c'est une excuse, car le matin, et le soir après le soleil couché ça été la même chose... Matiu me dit : Que feras-tu si nous nous en allons ? Je lui dis : Si tu le désires, tu peux t'en aller, oh ! je ne m'y oppose pas, oui, retourne dans ton kainga. Je lui reproche de ce qu'il est toujours à me contredire. Alors je leur dis : Pour vous faire voir que je ne tiens pas à ce que vous travaillez beaucoup p[ou]r moi, maintenant au lieu de déjeuner à 7 h. nous déjeunerons à 8 et vous travaillerez à 9 jusqu'à une heure, 1 h. dîner puis vous vous reposerez jusqu'à 3 h. alors vous aurez 2 heures pour dormir ou causer &^c, à 3 heures vous irez au travail, jusqu'au coucher du soleil. Ensuite Mat[iu] me fait mille observat[ions] inutiles. Je lui adresse de vifs reproches et lui dis de s'aller coucher. Ils se retirent.

j[eu]di] 27

Aujourd'hui je vais visiter les naturels jusqu'au haut de la rivière chez la mère de Waiata, là on me dit de faire la prière. Je suis bien aise qu'ils m'en fassent la proposition car je ne savais guères si je devais compter sur eux. Je vais chez la mère de Waiata¹¹⁶ et là nous faisons une courte prière que je fais suivre d'une instruction.

Matiu et Kap[eriere]

À mon retour je fais moudre de la farine à mes naturels, je trouve qu'ils se reposent trop longtemps, je ne leur dis qu'un mot ou deux qui [321] leur fait comprendre ma pensée.

*v[en]dredi] 28**Matiu et Kaperiere*

Le matin ils vont au travail mais ils l'interrompent souvent. Ils le font à dessein, j'ai lieu de le croire. Je vais voir Matiu, il est couché par terre, mais il ne dort pas. Je conçois dès lors la pensée de renvoyer Matiu, ce soir ce qui m'y détermine c'est qu'il a dit à mon Européen que dans un mois lorsque les pommes de terre seraient mûres, ils s'en iraient. Je pense donc, il vaut mieux que je prenne les devants, maintenant que les naturels n'ont que des racines de fougères à manger il demandera peut-être à rester, je le désire car voyant que j'ai voulu le renvoyer, il sera peut-être un peu plus obéissant. Mais j'ai à craindre que Kaperiere ne prenne aussi le parti de s'en aller avec Matiu car leur cause est commune quoique j'aie le dessein de ne proposer qu'à Matiu de s'en aller comme l'auteur et le principe. J'espère aussi que s'ils s'en vont tous les deux, leurs parents me les renverront. Je vais à la chapelle devant le s[ain]t Sacrem[en]t, devant l'image de la s[ain]te V[ierge] et devant celle de s[ain]t Gabriel patron de Kaperiere, je les prie de m'éclairer et de donner de bonnes disposit[ions] à mes enfants.

Le soir après la prière je parle de la dévotion à Marie et je cite les exemples du loup changé en agneau, d'une jeune demoiselle guérie d'une grave maladie, &^c. Après la prière je fais venir mes 2 naturels dans ma chambre et je leur dis : Mon cœur et mon corps sont malades... séparons les corps et non les cœurs... nos cœurs auparavant ne faisaient qu'un ; à présent

[p.] 3221845 9^{bre}*Matiu et Kaperiere*

ils ne se rencontrent pas, autrefois ils étaient ainsi -- à présent ils sont comme ça =.ⁱ

Il faut nous séparer, mon cœur en souffrira mais peut-être bientôt il vivra. Ce que je dis est pour Matiu car c'est lui qui a commencé à être mauvais ainsi qu'il s'en aille lundi. Je ne le

ⁱ Garin a tracé deux barres horizontales parallèles après « ça ».

dis pas à Kaperiere, seulement s'il le désire je ne le retiens pas... Ils ne disent rien, il règne un morne silence, sur ces entrefaites arrive le père de Matiu que je croyais être parti, si j'avais su qu'il fût là je n'aurais pas dit ce soir à Matiu de s'en aller de peur que son père ne fût p[ou]r lui une raison de plus de me prendre au mot et que Kaperiere ne fût plus autorisé à prendre le même parti. Lorsqu'il entre, je lui dis mes griefs ; je lui dis que je leur ai proposé de demander à leur parents un tikanga, ils m'ont dit qu'eux deux étaient maintenant kaumatuaⁱ que cela dépendait d'eux deux et que quand je les fais travailler ils disent qu'ils sont des enfants ; ils me disent qu'on ne travaille pas ainsi chez les Maoris ; je pense que quand on mange du porc et du pain tous les jours on a plus de force que les autres naturels qui n'ont pas cette nourriture. Tauwhanga alors me répond : Ce qui les a ainsi indisposés ce sont les fences du jardin. Ce travail est un grand travail et chez eux on fait payer ce travail.

Notes sur la mission. Tome 3^e. 3^e vol[ume] — 9^{bre}-10^{bre} 1845

[page 1]

Mission : 29 novembre 1845

a[d] m[ajorem] D[ei] g[loriam] & D[ei] G[enitricis] h[onorem]

Samedi 29 novembre

Matiu, Kaperiere

Je lui réponds que ceux qui restent chez moi doivent faire tous les travaux qu'ils sont capables de faire sans qu'ils aient droit d'exiger un paiement spécial pour tel ou tel travail, que mon Européen ne me demande pas un prix pour la même fence à laquelle il a lui-même travaillé. Alors il me dit : Cela dépend d'eux, pour moi je leur dis de rester tous les deux avec toi... Il me demande la couverture que je lui dois pour le toit qu'il a fait pour l'entrepôt du bois pour le feu, puis il se retire. Matiu insiste sur un paiement, je lui refuse, nous parlons de bonne humeur ; ils restent longtemps sans rien dire, ils me disent seulement qu'ils ont travaillé pour rien c.-à-d. sans être payés pour cette fence.

Kaperiere prend aussi le parti de Matiu et ils se montrent décidés à s'en aller. À la fin Matiu dit : Je n'y vois pas clair, en cela. Que devons-nous faire ? Je lui dis alors : Après ce que Tauwhanga a dit : c.-à-d. que vous restiez, moi je vous demande maintenant un tikanga, c.-à-d. dites-moi comme vous entendez travailler pour que vous restiez ici, je le veux bien. Est-ce qu'on peut rester ? me dit Matiu, après qu'on a tourné le pied.

[p.] 2

1845 9^{bre}

Matiu et Kaper[iere]

C'est vrai, dit Kaperiere ; et ajoute Matiu, tu es malade à cause de nous ; notre ritenga est un ritenga kohuru. Après un tel langage, je comprends qu'ils sont décidés à ne pas vouloir rester. Ils restent encore un peu et vont se coucher. À l'instant, je dis mon meâ culpâ. Je comprends que je les ai trop poussés au travail ce qui les a dégoûtés et je leur ai fait faire des travaux trop pénibles. Je vois alors mon embarras ; me trouver sans naturels ! sans mes 2 naturels que j'aimais tant ? eux qui étaient au courant de mes habitudes ; de mes besoins, eux qui me conduisaient chez les naturels, qui me rendaient mille petits services inaperçus mais que je commence à apprécier parce que je vois que je vais me trouver dans le besoin ; je chercherai bien des enfants, mais en trouverai-je après qu'on aura entendu dire que j'ai

ⁱ C'est-à-dire qu'ils ont grandi au-delà de l'enfance.

renvoyé les miens parce que je n'étais pas content de leur travail, et qu'ils avaient le nom de travailler beaucoup ; je me propose de les payer plus tard car je connais qu'ils ont mérité plus que je ne leur ai donné, mais je veux attendre quelque temps car j'espère [3]

Matiu et Kaper[iere]

que leurs parents les feront revenir. Cet espoir il est vrai, est presque nul en moi à présent mais je ne veux pas encore les payer car si je leur dis que je vais les payer, le désir d'avoir quelques habits les confirmera dans la volonté de ne pas revenir chez moi. Après ces réflexions ainsi accablantes et plusieurs autres, je vais me jeter au pied du s[ain]t Sacrement, et là je prie n[otre] S[eigneur] J. C. de changer leurs cœurs, je vais devant l'image de la s[ain]te Vierge, puis devant celle de s[ain]t Gabriel. Le soir je prends la [?]ⁱ pour demander à Dieu pardon des fautes que j'ai commises en cela et pardon aussi pour mes enfants ; je passe une nuit agitée. Je dors peu ; un poids accablant repose sur mon cœur, ils m'étaient chers comme s'ils eussent été mes propres enfants, malgré leurs défauts ; enfin je m'humilie devant Dieu, qui a voulu m'humilier en ce que je tirais trop de vanité de mes deux enfants surtout quand ils ne m'avaient pas donné ces derniers mécontent[emen]ts (mécontentements qui ne venaient que trop de moi).

samedi 29 9^{bre}

Ce matin, je fais la prière avec un petit catéchisme comme de coutume, j'interroge mes 2 naturels, ils répondent aux questions de bonne humeur. À la fin de la prière, je me retire dans ma

[p.] 4

1845 9^{bre}

Matiu Kaperiere

chambre, si mes 2 naturels viennent, je veux dire ce qui est vrai : ka nui taku aroha ki a korua inapo.ⁱⁱ Mais Matiu vient seul, nous nous regardons en souriant, il me demande du fil et un[e] aiguille. Kaperiere vient lorsque Matiu s'est retiré, il me demande un[e] aiguille, ce qu'ils font tous les matins pour se raccom[m]oder. Ils se retirent. Peu après arrive le père Tauwhanga. Silence morne, je lui dis : Ka nui taku aroha ki oku tamariki inapo.ⁱⁱⁱ Il me dit : J'ai vu à la prière que tu les aimes car tu leur as bien parlé, avec amitié. J'ai parlé à Matiu et Kaperiere et je les ai entendus se dire entr'eux que si tu les payais pour la fence qu'ils ont faite, ils resteraient volontiers ; je leur ai dit que s'ils s'en viennent aujourd'hui avec moi on jettera la faute sur moi, les naturels diront que j'en suis la cause ; il vaut mieux qu'ils ne partent que lundi s'ils veulent partir. Mais, ajoute-t-il, il faudrait peut-être qu'ils fussent là. J'ai eu, lui dis-je, depuis cette nuit la pensée de les payer, appelle-les, qu'ils viennent ici. Il va les appeler, ils arrivent : silence morne (selon la coutume des naturels lorsqu'ils traitent d'affaires sérieuses). [5]

Matiu Kaperi[ere]

Enfin je dis : Tae mai ana a Tauwhanga i te ata nei ki konei ka meinga atu e au : ka nui taku aroha ki oku tamariki inapo. Alors Tauwhanga prend la parole, mais au mot d'amour pour mes enfants, la sensibilité s'est emparée de moi, elle va en augmentant, les larmes suivent. Je me détourne, puis je m'assois, je n'en puis plus j'en suis aux sanglots, et ce qui augmente ma sensibilité, c'est que le père de ses [sic] enfants s'apercevant de mon émotion n'a pu continuer ce qu'il voulait dire, éprouvant aussi les mêmes impressions, mes 2 enfants ne tardent pas eux-mêmes de sangloter. C'est un silence qui n'est interrompu que par des sanglots mais qui durent longtemps. Je n'avais peut-être jamais éprouvé une telle sensibilité.

ⁱ Mot illisible.

ⁱⁱ « Vous m'avez beaucoup manqué, tous les deux, la nuit dernière. » *Aroha* exprime ici l'affection que Garin éprouve pour ses jeunes compagnons.

ⁱⁱⁱ « Mes enfants m'ont beaucoup manqué la nuit dernière. » (voir paragraphe suivant.)

Une demi-heure environ s'écoule. Je fais mes efforts pour me remettre mais mes 2 enfants sanglottent [sic pour sanglotent] toujours, enfin je dis : Me noho, me noho tatou, *restons ensemble* !! Mes paroles sont entrecoupées par de longs moments de silence. J'ajoute : Auparavant

[p.] 6

1845 9^{bre}

Matiu Kaper[iere]

mon cœur avait souffert mais cette souffrance n'était pas pareille à celle-ci. Oui je vous aime et je vois que vous m'aimez aussi, eh bien restons ensemble. Je veux bien vous donner une récompense pour la fence que vous avez faite, je n'avais pas compris que ce travail était si dur et que je ne vous donnais peut-être pas ce qui était juste car personne ne me l'avait fait remarquer ; à présent je comprends que ce travail était grand et que je vous ai peut-être poussé avec trop d'activité à ce travail, c'est pourquoi je veux bien consentir à ce que vous désirez... Silence, je les presse de me dire leur façon de penser. Kaperiere dit alors avec [un] sentiment de dévouement : Ko ahau te noho. *Pour moi, je veux rester*. Matiu ne se prononce pas aussi vite, il attend, je le presse de me dire sa façon de penser et il dit : Me noho. *Eh bien restons*. Je bénis la providence de cet heureux changement. Arrive Te Ahiterenga qui tient lieu de père à Kaperiere. La s[ain]te V[ierge] probablement [a] eu l'honneur [7]

Matiu Kaper[iere]

de son jour, samedi a bien voulu que Te Ahiterenga et Tauwhanga se trouvassent réunis pour confirmer avec nous ce que nous venions de faire et pour que les parents de Kaperiere ne jetassent p[as] la faute sur Tauwhanga. Avant la prière du matin, j'avais répété mes prières d'hier devant le s[ain]t Sacrem[en]t, devant l'image de la s[ain]te V[ierge] et celle du patron de Kaperiere. Te Ahiterenga m'a apporté des [h]otete que je lui avais commandés. Nous allons déjeuner, alors je dis à mes naturels ce qu'ils veulent p[ou]r la fence, ils s'en rapportent à moi, ils me disent : Si nous étions partis nous t'aurions pressés [sic pour pressé] pour un fort prix, mais comme nous restons, nous ne le ferons pas. Je leur dis que si j'avais des couvertures, je leur en donnerais à chacun une, mais je n'en ai pas. Je leur donnerai un pantalon de couleur et une chemise fine [en] regatta. Ils acceptent. Matiu me paraît trop intéressé. Kaperiere n'est pas de même. Je leur dis : Votre cœur est-il paisible maintenant ? Aua dit Matiu. Je leur dis : Eh bien faites-moi toutes vos observations à présent afin qu'à l'avenir nous n'ayons point de trouble, réglons tout.

[p.] 8

1845 9^{bre}

Matiu Kaper[iere]

Voilà ma façon de penser. Je vous donnerai tous les 3 mois une chemise et un pantalon, et une couverture tous les ans ; voilà le 10^e mois que vous avez cette couverture et elle n'est pas du tout usée, ainsi vous aurez de quoi vous couvrir. Je leurs [sic] promets à chacun une casquette, et quand leur casaque (manteau) sera usée je leur en donnerai un[e] autre... Ils sont satisfaits, et je leur dis que dans un an ils verront si cela suffit et alors nous reparlerons.

+ (voir la page 20 ci-après)ⁱ

Le cœur est maintenant rentré dans son assiette et je me réjouis devant le Seigneur pour le bien de son peuple. Je vais rendre grâces, à n[otre] S[eigneur] J. C., à la s[ain]te V[ierge] et à s[ain]t Gabriel.

d[imanche] 30

Matiu Kap[eriere]

ⁱ Add. marge.

Matiu raconte ce soir cette histoire aux naturels, à Kaha, j'entends qu'il lui dit : Qu'ils avaient le désir de s'en aller mais qu'ils ne me l'avaient pas manifesté. Le p[ère] Garin, dit Kaha, l'a peut-être deviné et c'est pour cela qu'il vous a renvoyé pour vous dévancer. Je leur ai dit aussi hier : Maintenant je ne vous emploie pas à des travaux si pénibles [9] et si je vous donne des travaux pénibles (p[ou]r votre âge) dites-le-moi avant de commencer le travail afin que nous réglions ce que je dois vous donner.

Matiu Kaperiere

Hier matin après notre réconciliation, je suis allé avec Kaperiere voir Mere malade, et chemin faisant Kaperiere me dit : J'ai été bien triste car si je m'en allais je craignais Te Arahi et Tiperia. Ce n'est pas moi qui ai dit qu'il fallait payer la fence, c'est Matiu et sans lui je n'aurais rien dit pour cela.

Ce soir je raconte toute cette affaire à Tiperia, il me dit : J'ai entendu dire que Mohi viendra rester avec toi si tes 2 naturels s'en vont, il ne veut pas leur dire de s'en aller mais s'ils s'en vont il attendra une semaine puis il viendra rester avec toi. Lorsque la mère de Matiu était malade, Tauwhanga se plaignit de ce que tu ne l'allais pas voir assez souvent ; et comme il restait à Omanu, il dit à Mohi de retirer Matiu de chez moi et de le lui amener, disant que je craignais de salir mes pantalons en traversant la forêt pour aller la voir. Cependant je ne crois pas à avoir à me reprocher cela. J'y suis allé assez souvent, d'autant plus qu'elle

[p.] 10

1845 10^{bre}

n'était pas en danger.

M^r Walton

J'apprends que M^r Walton a été dévalisé par Wiremu Tipene parce que M^r Walton avait été dans un lieu tapu. Wiremu dit à M^r Walton : Paye-moi. Que veux-tu ? Je veux telle et telle chose. Je le veux bien dit M^r Walton si les chefs Paikea, Parore, Tirarau et autres sont de cet avis. Ces chefs, dit Wiremu, sont chefs pour leur propre place et moi pour la mienne. Je vais prendre tes effets de force. Prends dit M^r Walton, tout ce que tu voudras, mon boat avec, mais sache que je ne te donne rien. Wiremu prend des couvertures, des pièces d'indienne, jette le sucre de côté et d'autre, et 2 naturels qui accompagnaient M^r Walton, l'un d'eux appartient à Parore dit-on. M^r Walton va voir les capitaines de deux petits navires, ceux-ci engagent M^r Walton d'aller avec 20 hommes reprendre ces objets. M^r Walton s'y oppose ; et il dit aux chefs Tirarau &^c de ne pas faire du trouble pour cela.[11]

Matiu Kaperi[ere]

J'ai dit de plus à mes 2 naturels : Vous travaillerez ici à des travaux ordinaires, vous commencerez votre travail à 9 h. du ma[tin] et depuis 1 heure c.-à-d. depuis le commenc[emen]t du dîner vous aurez jusqu'à 3 h. pour vous reposer, seulement p[ou]r les grands jours.

Décembre

l[undi] 1^{er}

M^r Walton

Je vais au Pa, j'y rencontre M^r Walton, son frère, et M^r Wilson. Ils viennent voir les kahori que les naturels ont équarris autrefois ; ils se proposent de les acheter.

ma[r]di 2

coutumes, voyageurs

Je vais à Pukeokui avec mes 2 naturels voir des malades. Je les trouve mieux. Je fais beaucoup de question[s] à [Haki] Paka sur leurs usages. Là j'apprends que les naturels avaient autrefois un usage assez peu agréable pour les voyageurs ; si des naturels v. g. venant d'une baie et ayant des poissons dans leurs pikaus n'en donnaient pas à d'autres naturels qu'ils rencontraient en route, ceux-ci continuaient leur route jusques chez eux, là ils appellaient [sic] d'autres naturels en nombre suffisant pour pouvoir dévaliser complètement ceux qui avaient refusé de leur donner des poissons, et de même pour différentes choses.

visites

Je lui demande ce que les naturels s'offraient autrefois mutuellement dans leurs visites. La tribu qui allait visiter une autre tribu, offrait des

[p.] 12

1845 10^{bre}

kumaras, des poissons, des oiseaux ; cela se pratique ainsi. Lorsque la tribu est arrivée, elle s'assoit, se repose après les saluts, elle construit ses maisons s'ils sont nombreux, puis 10 ou 12 personnes de la troupe plus ou moins selon le plus ou le moins de personnes, se lèvent, vont en bataillon, gesticulant et chantant quelques mots analogues à l'offrande, déposent leur présent en présence de la tribu visitée puis s'en reviennent. Bientôt après la tribu visitée fait le retour de la même manière.

repas

Tous les ans environ se donnent des repas, c'est ordinairement un grand chef ; il a prévu un an d'avance qu'il doit avoir un repas. Il plante beaucoup de kumaras, et lorsqu'il en a recueilli une immense quantité, il appelle plusieurs tribus des environs à ce repas ; ces kumaras sont dans des paniers accumulés par ordre les uns sur les autres sur plusieurs lignes, sur une étendue de 50 à 100 pas de long plus ou moins, des poissons en quantité, des oiseaux, servent d'accompagnement, ces paniers sont distribués et partagés entre chaque tribu et chaque famille, puis chaque famille fait cuire sa nourriture, 3 ou 4 jours après, plus ou moins, chacun se retire emportant avec lui ce qu'il a eu de reste de kumaras, poissons et oiseaux et ordinairement il a [13] beaucoup à emporter.ⁱ

amusements

Il n'y a pas d'amusements publics. (Les hakas [danses avec postures], ruri, danses guerrières — lutte — jeux de la baguette à fougère).

religion

Les naturels ici n'ont des êtres supérieurs à eux-mêmes d'autre idée que celle des âmes des morts, et tout ce qu'ils nomment dieux, dieux maoris, ce sont les âmes de leurs ancêtres. Ces âmes vont d'un lieu dans un autre, viennent chercher leurs corps, parler à leurs parents.

vie future

Lorsqu'un homme meurt, son âme (wairua)¹¹⁷ s'en va jusqu'au lieu où le soleil se lève car disent les naturels, c'est une bonne demeure. Lorsqu'elle a vu cette demeure, elle revient chercher son corps, mais elle ne le retrouve pas car il est réduit en poussière, alors elle adresse la parole à ses parents, (c'est le Whio)ⁱⁱ elle leur dit : venez, venez dans ma demeure ; ceux-ci répondent : est-ce une demeure bonne ? Oh oui ! — il y fait chaud, le froid n'y a pas d'accès ; venez-y ; de cette demeure cette âme s'en va dans une autre car il y en a

ⁱ Paka décrit ici la pratique du hakari (un grand festin), une coutume sociale de réunions et d'invitations réciproques entre des tribus maories amies (C. Servant, *Customs and Habits of the New Zealanders 1838-42*, p. 23-4).

ⁱⁱ Le sens littéral de *whio* est « siffler », c'est-à-dire ce que font les esprits, ainsi ici l'âme devient un esprit.

plusieurs ; *aotea*ⁱ est une des meilleures. Elle est au-delà de cette île, il faut traverser des mers ; *te Reinga*,ⁱⁱ lieu inférieur sous la terre est un lieu où les âmes vont aussi.

récompenses, peines

Pour la rétribution des peines et des récompenses ; ils disent que les méchants sont punis par les maux qui leur arrivent en ce monde v.g. les maladies.

[p.] 14

1845 10^{bre}

croyances

Lorsque quelqu'un tombe malade c'est parce que ce *kainga* est mauvais, on s'y conduit mal, c'est pourquoi les âmes des ancêtres viennent leur infliger quelques maladies. Ces âmes entrent dans le corps du patient et le mangent ou lui mordent les entrailles ou les membres. Alors on appelle un prêtre et un *tohunga karakia*, le *tohunga karakia* adresse la parole au dieu c.-à-d. à l'âme du *tupuna* et lui dit d'aller dans le prêtre ; *haere, haere, va, va*, sors du corps de ce malade ; alors on entend un bruit sourd dans le corps du malade. C'est le dieu qui s'en va au prêtre ; alors on donne de la nourriture sacrée à ce prêtre, et le dieu est satisfait, ce prêtre de sacré qu'il était depuis que le dieu était allé le trouver, rentre dans le rang des profanes.

culte

Les naturels n'ont pas à proprement parler de culte ; leur culte consiste à pratiquer différentes cérémonies en certaines circonstances et ce n'est que le petit nombre qui participe à ces cérémonies ; v.g. aux plantations de *kumaras*, un naturel prend un panier sur le nombre des paniers que l'on doit planter, puis déliant ce panier, il disperse les *kumaras* en les jetant à droite et à gauche et en prononçant [15] à hauts cris des mots insignifiants.

Ils n'ont pas de prières proprement dites aux dieux maoris ; leurs prières consistent à conjurer les dieux maoris c.-à-d. les âmes de leurs ancêtres à ne pas leur faire du mal et à se retirer des corps qu'ils ont affligés de quelque mal.

Création

Pour la Création, ils disent que *Maui*¹¹⁸ allant à la pêche amena un gros poisson sur l'eau, ce poisson se changea en l'île qu'ils habitent. Par qui Maui a-t-il été créé ? ils n'en savent rien. Cette île était dépourvue d'habitants jusqu'à ce que des pierres s'étant changées en tête, puis en corps, l'homme parut sur cette terre ; Maui retournant à la pêche chavira et se noya, il perdit tous ses effets, tout ce qu'il avait. Les poissons reçurent ce qu'il perdit : ainsi le *tamure* prit sa hache qui était une pierre aiguisée et emmanchée. On voit dans le corps du *tamure* une arête qui représente une hache. Un autre poisson nommé ⁱⁱⁱ reçut son charbon avec lequel on fait le *moko*, on trouve dans le corps de ce poisson une matière noire avec laquelle on écrit. Un autre poisson nommé ^{iv} reçut son *tiheru*.^{iv} Ce poisson est plat et a le cri d'un petit porc.

ⁱ *Ao tea* signifie littéralement « le monde (*ao*) clair (*tea*) ».

ⁱⁱ Dans cette histoire mythique, *Te Reinga* se trouve sous la terre. Selon la tradition maorie, l'âme des personnes décédées, après être restée trois jours auprès de la famille du défunt, s'en allait rejoindre *Te Reinga*, un lieu où les âmes s'apprentent à s'envoler dans l'autre monde (Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 206-8 ; voir également note, p. 101, samedi 17 mai 1845). *Te Reinga*, ou le Monde des Esprits est là où l'on rejoint l'âme de ses ancêtres. Le monde au-delà de l'île dont parle Garin est Hawaiki, la destination ultime, la demeure originelle des ancêtres ('The Legend of Te Reinga', Florence Keene, *O Te Raki. Maori Legends of the North*, 1963, p. 182-3).

ⁱⁱⁱ Garin a laissé ici un espace en blanc (il fait de même dans la phrase suivante). Peut-être avait-il l'intention d'écrire le nom de ces poissons ultérieurement ?

^{iv} *Tiheru* désigne une sorte de filet de pêche. Selon le dictionnaire de Williams de 1844, *tiheru* est le récipient avec lequel on écope l'eau d'une embarcation (*A Dictionary of the Maori Language*, 1844).

[p.] 16
1845 10^{bre}

Son waka flotta sur les eaux et c'est ce que les naturels mâchent maintenant comme la gomme de kahori. C'est une matière noire qui croît sur les rochers aux bords de la mer. Le naturel qui m'a donné ces détails m'a dit qu'il n'était pas savant dans ces choses et m'a conseillé de consulter les anciens.

boat prêté

Ce matin Tirarau m'a envoyé demander mon boat, pour aller à Hukatere. J'apprends ensuite que c'est pour aller parler à Paieka pour les biens que Wiremu Tipene a pris à M^r Walton. Le même jour Parore arrive au Pa. Il vient dire à Tirarau qu'il va chercher ses 2 pononga que Wiremu a pris avec les goods de M^r Walton.

me[rcredi] 3

femme mordue par d[es] chiens

Nous revenons à Mangakahia, j'apprends qu'une des femmes de Tirarau a été presque tuée par des chiens. Je vais la voir au Pa. Je vois ses blessures ; elle a été mordue à tous les membres sauf le bras gauche, elle a les côtés, les reins, la tête pleins de blessures. J'en saupoudre quelques-unes de farine,ⁱ elle me dit que M^e Buller lui a apporté du savon pour se laver et des linges pour se penser [sic], elle me fait voir ses objets mais elle me dit que ce sont des remèdes sans vertus, elle préfère ma simple farine. Cette femme en arrivant près d'un [17] kainga voit les chiens venir à elle en aboyant. Elle agite simplement un korari pour les éloigner, mais elle est tout à coup saisie [sic] par les jambes, elle tombe, elle est saisie de tous côtés. Elle a 4 chiens après elle. Un naturel puis un autre arrivent et ont de la peine à faire lâcher prise, on tue 3 de ces chiens et le 4^e trouve grâce parce qu'il s'était réfugié au Pa et que Mokoare a dit qu'il fallait l'épargner.

Tito, cheval

Je reviens. Tito me presse de monter à cheval, je crains d'avoir oublié ce que je savais un peu dans mon enfance, mais il n'y a pas d'étrier, cependant je puis aller au trot jusqu'à ma demeure. La femme de Tito est à peu près rétablie.

fence, Matiu Kap[eriere]

Je propose à mes 2 naturels de finir la fence derrière le jardin, il y a à peu près 5 poteaux à charrier, et une 8^{ne} de travons, une 100^{ne} de bâtons, (pailings) [sic pour palingsⁱⁱ]. Je leur demande ce qu'ils en pensent, s'ils pensent à être payés ; Kaperiere me répond : Nous avons déjà abattu l'arbre p[ou]r les pailings. Matiu dit aussi : Tu nous as payé[s] déjà pour cette fence. C'est bien, leur dis-je, c'est comme je pensais. Ils sont maintenant de bonne humeur et je suis content de leur travail quoiqu'ils l'interrompent assez souvent.

[p.] 18
1845 10^{bre}

s[amedi] 6

Judith

ⁱ La farine devait être un remède utilisé à l'époque. Henry Williams, le missionnaire anglican basé à Paihia, note que le chef Tohi Tapu, le protecteur de la mission anglicane, était venu chercher chez les missionnaires de la farine pour sa femme malade (p. 63, lundi 30 juillet 1827, H. Williams, *The Early Journals of Henry Williams*).

ⁱⁱ Anglicisme. Montants pointus en bois utilisés pour les palissades.

Ce soir je raconte la mort d'Holoferne [Holopherne] par Judith ;ⁱ au lieu de l'approbation des naturels, je n'en reçois qu'un désavouement c.-à-d. qu'ils qualifient l'action de Judith de kohuru [traître], que c'était là une mauvaise femme parce qu'elle a agit en traître.

Presque toutes les femmes sont malades à présent et de la même maladie, espèce de rhumatisme qui court dans tous les membres. De tous côtés l'on vient chercher des remèdes, je n'en finis pas.

d[imanche] 7

Je vais voir les malades jusqu'à Te Pawera.

mer[credi] 10

malades, Tirarau

Je vais voir les malades à Ngawakarara. À mon retour je vais voir la femme malade de Taurau ; lorsque je reviens, Tirarau m'offre un porc en paiement de mon boat que je lui ai prêté. Je le refuse en lui disant que quand je le prête aux blancs je n'exige pas un paiement, de même je n'exige pas un paiement des Maoris. Sera-ce toujours comme cela ? dit-il. Oui, lui réponds-je, pourvu que cela ne revienne pas souvent car mon boat sera bientôt cassé. Il fait instance de me donner le porc, parce que dit-il, [19] lorsque je prêtais mon boat à l'Évêque, il me donna un pound. Tu as raison, lui dis-je, de m'offrir un paiement, mais en considération de ton bon cœur, je ne veux pas de paiement. Tu ne veux pas le porc ? ajoute-t-il. Je ne veux pas être payé, lui dis-je, cependant si tu fais instance pour que je reçoive ton porc je le recevrai. Après cela je continue ma route, car je m'en allais lorsqu'il m'a appelé pour me parler de cela.

j[eudi] 11

porc

Ce matin Tirarau m'envoie par Pao un joli porc de 200 livres environ, p[ou]r prix du boat prêté ; je le reçois.

Je vais voir Te Uinga à Ngawaewae. Le soir je vais à Tangihua, voir des malades. Nous revenons.

v[endredi] 12

Waioreore

On vient de Waioreore m'appeler pour aller voir une malade. Nous la trouverons peut-être morte, me dit-on. J'y vais mais elle n'est pas si malade qu'on le disait, elle rit de temps en temps... Nous sommes arrivés à 10 h. du soir.

s[amedi] 13

Un naturel de Hone Heke vient me toucher la main, il me parle beaucoup de la cause de Hone Heke. C'est pour les Français, dit-il, cette terre. Nous revenons harrassés [sic] de fatigue.

d[imanche] 14

L'on me dit que la femme de Taurau est guérie. Taurau dit à Te Pura : Il n'y a que le p[è]re] Garin qui a de bons remèdes.

[p.] 20

1845 10^{bre}

l[undi] 15

ⁱ Livre de Judith, 16 : 21.

Matiu, Kaperi[ere]

Je m'aperçois que j'ai des couvertures de même espèce et j'avais dit à Matiu et à Kaperiere que je n'en avais pas. Je les en préviens aujourd'hui et leur dis que s'ils les veulent je les leur donnerai mais ils préfèrent des couvertures de coton dont je ne leur avais parlé ne croyant pas qu'ils les voudraient. Ils me disent de garder pour eux les pantalons que je leur avais donnés p[ou]r prix de la fence lorsque les anciens seront déchirés. Je leur dis qu'au bout des 3 mois au lieu de leur donner un pantalon de toile, je leur donnerai le bon pantalon mais ils ne sont pas satisfaits de cet arrangement, je leur dis : Eh bien quand vos pantalons des dimanches seront déchirés, je vous en donnerai une paire pour les dimanches. He mea ho atu noa.ⁱ Je leur avais d'abord dit : qu'après un certain nombre de mois je donnerais [sic] un pantalon p[ou]r les dimanches, mais je leur dis : Quelquefois ils dureront longtemps, quelquefois peu, ainsi quand ils seront déchirés, je vous en donnerai de neufs. Et pour les chemises des dimanches, me disent-ils. Oh c'est [21] bon, leur dis-je, soyez bons envers moi, *je m'en souviendrai*, mahu e mahara.

Matiu, Kaperiere

La demande qu'ils m'ont faite de leur garder ces pantalons s'applique dans leur pensée à ces pantalons que je leur avais donnés avec les chemises, en 1^{er} lieu pour prix de la fence et comme je leur ai donné les couvertures de coton à la place, je leur ai promis de leur donner ces pantalons quand les autres seraient déchirés c.-à-d. non propres p[ou]r les dimanches, et lorsque je leur ai dit en parlant de la chemise des dimanches ; qu'ils soient bons envers moi je m'en souviendrai, s'ils ne sont pas bons, j'y aurai égard car je ne me suis pas engagé à leur donner une chemise quand l'autre serait déchirée. Pour le pantalon, j'avais, il est vrai, dans l'intention, en leur parlant, de leur en donner un neuf chaque fois que l'ancien serait usé, mais je ne réfléchissais pas que le vieux pantalon leur serait d'usage pour la semaine. Je pourrai modifier cela plus tard.

*ma[r]di 16**puits*

Vendredi, Matiu et Kaperiere ont commencé à creuser deux endroits pour trouver de l'eau. Lorsque je réfléchissais à l'ouvrage que je devais leur donner, ils ont eux-mêmes demandé à

[p.] 221845 10^{bre}*puits*

creuser p[ou]r chercher de l'eau. J'ai d'abord montré un endroit près de la cuisine, puis un autre à côté de la maison de mes naturels, j'ai dit : Matiu creusera vers la cuisine et Kaperiere vers votre maison pour avoir de l'eau pour vous laver. Le vendredi ils ont creusé la moitié du jour ; (Waioreore). Hier lundi ils ont repris. Voyant que Kaperiere creusait profond, je vais lui dire qu'il n'est pas nécessaire de creuser si profond car ce n'est que pour avoir de l'eau pour se laver. On y mettra de l'eau qui y séjournera ; mais Kaperiere me dit : Oh ! laisse-moi creuser, me kerī noa ;ⁱⁱ et tous les 2 me disent : Que nous creusions ensemble. Je commence à soupçonner qu'ils me demanderont peut-être un prix, car ils diront que c'est un grand travail, mais je leur ai dit dans nos conventions ; que quand je les appellerai à un grand travail ils me diraient qu'ils veulent un prix alors nous ferions un wakarite. Ils continuent ; ce matin, Matiu paraît désespérer de trouver de l'eau, car Kaperiere en a déjà trouvé hier, et Matiu pas encore, à dîner je dis donc à Matiu : Cesse de creuser ton

ⁱ « Donnée sans paiement en retour ».

ⁱⁱ « Laisse-moi creuser. »

trou, wakarerea tau ;ⁱ puis après je dis : Seulement creuse dans un endroit un creu[x], comme pour planter un piquet, c.-à-d. la profondeur de 2 pieds, afin que tu ailles [23]

puits

à la profondeur de celui de Kaperiere et alors s'il n'y a pas d'eau tu le laisseras entièrement. Ils n'attendent pas après dîner, comme de coutume, que 3 heures sonnent, ils vont au travail à 2 heures, et quelques minutes. En passant Matiu vient me faire instance de continuer à creuser. Pourquoi ne pas creuser, me dit-il, comme l'autre, pourquoi l'abandonner ? À quoi bon creuser, lui dis-je, s'il n'y a pas d'eau. Il fait encore instance, 3 ou 4 fois pour continuer. Je lui dis : Creuse seulement comme je t'ai dit ; (car il a tout l'air de vouloir un prix) puis je réfléchis qu'ils m'ont eux-mêmes demandé ce travail, (c'est moi à la vérité qui en avais parlé le 1^{er} avant que la fence fut finie), qu'ils ont voulu creuser, Kaperiere le sien et Matiu le sien, quoique je m'y opposasse, alors je vais voir le creu[x] de Matiu. Il a trouvé un peu d'eau au bout de 3 ou 4 coups de houe ; et je lui dis : Allons puisque tu as grand cœur à creuser, creuse. S'ils me demandent un prix je leur ferai observer qu'ils ont un ritenga hangareka,ⁱⁱ car pour la fence, ils refusaient de travailler disant que le travail était trop pénible, et ici ils me demandent le travail. Lorsque je le fais cesser, ils demandent à continuer, ils vont même travailler une heure plutôt que de coutume c.-à-d. à 2 h. et ils ne m'ont pas demandé un prix lorsque je les ai employés à ce travail.

[p.] 24

1845 10^{bre}

puits

Ils doivent aussi considérer que j'ai acquiescé à leur demande lorsqu'ils m'ont demandé un mouchoir, un joli pantalon après que l'autre sera usé. Matiu m'avait dit pour avoir une belle couverture que je verrais si je ne serais pas content de son travail, il n'a pas répondu comme je m'y attendais. À Kororareka les naturels qui sont au service de M^{gr} ne reçoivent pas un paiement particulier p[ou]r les différents travaux pénibles qu'ils font ; ainsi charrier les bois de la fence première et de la fence actuelle, creuser le puits, charrier la terre au rivage. Ce soir mes 2 naturels à la prière disent qu'ils sont fatigués et me demandent de bonne grâce à rester assis. À souper je leur dis que comme ils sont fatigués je les emploierai demain à un autre travail moins pénible. Je leur dis qu'ils auront à couvrir les planches de la chapelle avec de la fougère, puis de boucher les trous de la fence par où les chèvres passent.

me[rcredi] 17

puits

Ce matin mes 2 naturels vont travailler aux puits, je vais les faire cesser et les envoie au travail indiqué hier soir. Je dis à Kaperiere : Il faut laisser le tien car il ne donne pas autant d'eau que celui de Matiu, ils ne me répondent rien.

j[eu]di 18

Ce matin je les envoie tous les 2 au puits de Matiu leur disant de laisser l'autre, [25]

puits

ce qu'ils font d'assez bonne grâce. Ils y travaillent avec ardeur, après dîner, ils n'attendent pas que l'horloge sonnent [sic pour sonne], ils y retournent ; ils interrompent pour aller à Te Ripo. Nous en revenons à 5 h. 1/2. Ils se remettent à l'instant au travail sans que je le leur dise ; la terre devient bleue et dure. Il n'y a plus d'eau plus bas, je leur dis que ce soir on cessera de creuser parce qu'il n'y a plus d'eau. Matiu en a l'air fâché, il dit qu'on peut bien encore creuser pour chercher ; je dis que c'est inutile on ne trouvera pas d'eau. Maumau te

ⁱ « Arrête de faire le tien. »

ⁱⁱ « Une façon d'agir trompeuse. »

mahiⁱ dit-il. Il cherche à prolonger ce travail. Et cette terre qu'en fera-t-on à présent ? ajoute-t-il. On la cha[r]riera dehors plus tard. On cesse de creuser. Ils y ont travaillé 3 jours 1/2.

guerre

Waiata vient me demander un remède, il va chez M^r Walton. Il me dit qu'il y a eu une bataille vendredi dernier à la Baie des Iles, qu'il y a eu une 20^{ne} de Maoris de tués, plusieurs 100[aines de] soldats de tués. Les Maoris étaient, dit-on, dans le pa de Pomare à Te Karetu.¹¹⁹ Ils ont fait une sortie ; c'est là qu'a eu lieu la bataille mais ils ont pris la fuite, sont rentrés dans le pa où les soldats les ont suivis,

[p.] 26

1845 10^{bre}

ont forcé le pa, les naturels ont pris la fuite, Pomare a été tué, dit-on, ou bien fait prisonnier par les soldats.

v[endredi] 19

visite à M^r Walton, M^r Ross, M^r Buller

Ce matin je vais chez M^r Walton chercher du sel ou plutôt je fais ce voyage pour avoir l'occasion de voir M^r Ross et de savoir ce qu'il pense, s'il me recevra bien ou mal ; en descendant je m'arrête donc chez lui. M^e Ross me reçoit bien, m'invite à prendre le thé, j'accepte. M^r Ross n'y est pas ; nous ne nous parlons pas de ce qui s'est passé. Lorsque je reviens au waka, je trouve M^r Buller qui arrive avec sa dame et ses enfants dans un petit boat, nous nous touchons la main amicalement, je demande à M^r Buller si toute sa famille se porte bien ? Très-bien, dit-il. M^e Buller me dit en riant : Vous êtes exempt de ce trouble (d'avoir une famille, et des enfants). Oui M^e, lui réponds-je...

J'arrive chez M^r Walton. Il me donne 133 livres de sel pour 1 pound, il me dit qu'il ne sait que penser de son navire. Il croit qu'on le retient à Auckland. En revenant je vois M^e Ruff. [27]

Hoani, guerre

Hoani vient se confesser pour recevoir la s[ain]te communion demain, puis il partira pour la guerre car un exprès [sic pour express] est venu leur annoncer que les soldats sont en présence du pa de Te Ruapekapeka,¹²⁰ ils partent lundi.

s[amedi] 20

Hoani

Hoani communique ce matin, il m'est venu dire adieu, il s'est mis à genoux pour me demander ma bénédiction que je lui ai donnée, il m'a baisé la main puis nous nous sommes quittés. Dieu veuille que ce néophyte marche toujours dans les mêmes sentiments.

Mokoare, remèdes

Mokoare vient me demander un remède pour Taurau. Il paraît que les remèdes de M^r Buller perdent leur réputation. La femme de Taurau est bien rétablie, la femme que je suis allé[e] voir à Waioreore est guérie aussi, mon laudanum fait des merveilles, et c'est de M^r Buller que j'ai appris sa vertu.

prière des Maoris

Lorsque les naturels plantent les kumaras me dit Tiperia, ils prient l'île des kumara c.-à-d. l'île de laquelle sont venus les kumaras¹²¹ [pour] qu'elle fasse produire beaucoup de kumara, c.-à-d. qu'elle bénisse leurs travaux.

ⁱ « C'est inutile ».

[p.] 281845 10^{bre}*prédictions du dieu maori*

Tiperia me dit que le dieu maori a parlé à un homme du pa de Kawiti. Cet homme c.-à-d. ce naturel passe pour très-instruit dans l'art de comprendre les dieux maoris, le dieu lui a donc dit : que les soldats forceraient le pa de Kawiti et qu'ils entreraient dedans mais que les naturels se précipiteront alors sur les soldats et que ceux-ci, (les soldats) succomberont. 2 grands chef[s] maoris très-grands chefs seront tués.ⁱ

21 d[imanche]

Te Witu

Je vais voir Te Witu. Je le trouve sur sa fin, on le porte demain dans l'intérieur des terres à une bonne demi-journée dans le kainga de ses pères où il veut mourir.

Himi Peru

Le fils de Ruku (Himi) vient me voir. Il me demande un tikangaⁱⁱ pour la prière ; il paraît qu'ils ont une grande confiance en la prière, il me dit : que quand les soldats les fusillent pendant qu'ils font leur prière, ils ne cessent pas pour cela de prier jusqu'à ce que l'un [29] d'entr'eux ait été atteint d'une balle alors ils se lèvent pour se battre. Si nous avons vaincu, notre victoire n'est pas de nous, mais elle vient de Dieu, oui c'est Dieu qui nous rend forts ; c'est à la prière e Ihowa,ⁱⁱⁱ que je dois la vie.

22 l[undi]

Tiperia

Tiperia attend la fête de Noël. Je le fais travailler avec mes 2 naturels à la fence des chèvres, je lui donnerai 6 figues par jour.

25 j[eudi]

Noël

Emeretiana accouche d'une fille. Je baptise la fille de Tiperia, je lui donne le nom de Kataraina.

diapason

De temps en temps, je récrée mes naturels en jouant de mes instruments, ils aiment surtout l'accordéon ;¹²² ils pensent aussi que le diapason est un instrument, ils ne manquent pas de me dire d'en jouer, ils en sont très-curieux. Ils rient aux éclats lorsque laissé debout sur le plancher, le diapason agité par les vibrations avance ou recule ; lorsqu'on l'approche d'une feuille de papier, d'une vitre, de l'oreille, ce sont autant de nouveautés qu'ils sont bien curiez [pour curieux] d'entendre. Je distribue un plein plat de farine avec du sucre aux naturels pour cette fête.

[p.] 301845 10^{bre}

d[imanche] 28

ⁱ L'homme dont parle Tiperia était probablement un « matakite », un voyant ou visionnaire (E. Best, *Maori Religion and Mythology*, vol. 1, p. 278).

ⁱⁱ Dans le sens de « ils me demandent comment faire la prière. »

ⁱⁱⁱ « Ô Jehovah » c'est-à-dire Dieu. Probablement le titre d'une prière.

diapason

Tous les jours des naturels qui ont entendu parler de mon diapason viennent me demander à le faire raisonner [sic pour résonner]. Hier le roi de mon kainga, (le chef Waiata) vint avec un autre naturel comme pour une affaire sérieuse, ils entrent dans ma chambre et s'asseoient derrière moi, puis après un long moment de silence, le chef me demande si je veux faire raisonner mon acier, (diapason). Je le satisfait [sic pour satisfais].

fence

Tiperia a fini son travail à la fence des chèvres ce samedi soir.

Goliath

Ce soir les naturels m'appellent pour que je leur raconte l'histoire de David et Goliath.ⁱ Je l'ai déjà racontée les jours précédents, mais ceux qui ne l'ont pas entendue veulent l'entendre, ils avouent que ce ne pouvait être que par la foi que David avait pu être si fort. En allant dans la maison où ils m'attendent je leur dis : Pourquoi voulez-vous que j'aie vous raconter des choses, puisque vous dormez quand je parle ? (quelques-uns avaient dormi [31])

Goliath

les jours précédents). Nous ne dormirons pas, me disent-ils, viens. Je me rends avec plaisir à leurs sollicitations, j'ai voulu les laisser me solliciter pour qu'ils fussent plus attentifs. Par précaution ils portent 2 sceaux pleins d'eau, ce qui les endort c'est le feu dont ils sont près et leur position qui porte naturellem[en]t au sommeil car ils sont ordinairement assis par terre et le dos appuyé contre les arbres de la maison, ou bien à moitié étendus par terre. Je commence donc l'histoire de Saül, son sacre, son infidélité, le sacre de David &c. Un naturel se sent porté au sommeil, il se met à boire dans un sceau, et se frotte les yeux avec de l'eau ; peu-à-peu [sic] un autre sent le même besoin. Il plonge la tête dans le sceau pour dissiper l'envie de dormir, un autre l'imité. Enfin une princesse, la fille de mon chef, trempe son mouchoir dans l'eau et s'en frappe les yeux et le visage. Matiu l'imité, mais ils travaillent tant à se tenir éveillés que cela dégénère par un bruit qui commence à détourner

[p.] 32

1845 10^{bre}

7 Macchabées

l'attention de ceux qui sont bien éveillés. L'histoire finie, je m'apprête à revenir, mais ils me disent : N'as-tu plus rien de joli à raconter ? J'ai bien encore des choses à raconter mais vous êtes trop portés au sommeil. Oh ! non, me disent-ils, nous ne dormirons pas. Vous dormirez, reprends-je. Non, non, ajoutent-ils. Eh bien que ceux qui sont portés au sommeil aillent se coucher et que les autres restent ; mais tous restent. Je commence l'histoire du vieil Eléazarⁱⁱ et des 7 Macchabées [sic] ; ils se dissipent au commencement, mais entendant parler de la chair de porc qu'on veut faire manger à Eléazar, ils prêtent une plus grande attention, mais cette attention devient totale quand je raconte l'histoire des 7 frères martyrisés par Antiochius.

Lorsque j'ai fini ils me disent : C'est fini ? Oui — Fini, fini ? Oui, oui. Eh bien allons nous coucher, disent-ils, oui, allons. Mais Tiperia me dit : Pour moi je veux entendre l'histoire [de Luthere [sic]. Vous dormirez, lui dis-je, il est tard. Non, non, je veux savoir répondre aux missionnaires, allons dans ta chambre, Matiu, Kaperiere et moi. J'y vais, sa femme vient

ⁱ L'histoire de David et Goliath se trouve dans I Sam 17 : 38-5. Par ces récits de l'Ancien Testament, c'est la représentation d'un dieu puissant que Garin essaie de transmettre, une idée qui s'oppose à la douceur et à l'amour de l'image christique.

ⁱⁱ Cette histoire fait partie du livre I des Maccabées 6 : 43 de la Bible catholique.

aussi, il est tout à fait satisfait de voir sur l'arbre de vie¹²³ que Luther est tout à fait nouveau.]ⁱ [33]

me[rcredi] 31 10^{bre}

Matiu, Kaperiere

Je dis à Matiu et à Kaperiere que comme leurs chemises sont déchirées et qu'ils ont bien travaillé la semaine dernière à la fence p[ou]r les chèvres et que quoique les 3 mois dont nous sommes convenus ne soient pas écoulés, je leur donne une chemise aujourd'hui, de plus un pantalon dans un mois, quoique je devrais attendre encore 2 mois pour leur donner la chemise et le pantalon, mais j'ajoute que c'est pour la dernière fois que je fais ainsi car ils n'ont pas raccommo   leurs habits et ils les ont portés    double. Je leur dis que je les donne aussi parce que lors des conventions ils avaient déjà ces habits de 2 mois avant. Matiu a entendu que je disais que c'était pour la dernière fois que je les leur donnais ainsi et je pense que c'est ce qui l'inquiète, car lorsque je lui dis qu'   dater de ce jour lorsqu'il se sera   cou   3 mois, je donnerai une autre chemise et que dans un mois, lorsque je donnerai le pantalon,    dater du jour où le pantalon sera donné lorsqu'il se sera   cou   3 mois je donnerai un pantalon, il me répond : Tu ne nous donneras donc pas    l'avenir la chemise et le pantalon ensemble. Je lui réponds que comme j'ai d  vanc   la chemise de 2 mois et le pantalon d'un mois, je ne peux plus donner l'un et l'autre ensemble mais que c'est en leur faveur, que d'ailleurs s'il aime mieux j'attendrai pour donner la chemise d'aujourd'hui qu'il s'écoule encore 2 mois. Il me répond, que c'est bien que je donne aujourd'hui la chemise mais enfin il comprend et il se rassure. Je leur dis que quand ce sont des naturels qui leur commandent, ils obéissent bien, ainsi    Tiperia pour la fence mais que pour moi, je suis d'un[e] autre nation... que nos cœurs soient un... ils sont de bonne humeur.

ⁱ Add marge.

¹ Samuel Hawke (1797-1868) fait partie des premiers colons de la région. En 1839 il obtient des chefs Parore, Taupuhi, Matiu et Pai une large portion de terre sur la rivière Oruawharo mais le titre de cette terre de Kaipara ne sera pas reconnu par la commission de Godfrey en 1844. De 1841 à 1843, il est le gérant de l'établissement agricole du révérend James Buller. Il s'installe ensuite sur 200 acres de terre cédés par Tirarau et Parore sur la rivière Wairoa ('Old Land Claim No 25', Gillian Sutherland, *The New Zealand Genealogist*, novembre-décembre 1996, p. 370). Sa femme Sarah et l'un de ses enfants furent enterrés en 1842 sur le site de la mission de James Buller et les tombes, bien que de nos jours recouvertes de friches, sont toujours visibles.

²² J. B. Pompallier sera de retour à Kororareka le 19 janvier 1845 après un court séjour à Sydney. Il venait de faire une visite de deux semaines à l'évêque Polding (extraits du journal de Pompallier dans *Fishers of Men*, p. 115).

³ Dans la nuit du 9 au 10 janvier, Hone Heke met à bas le mât du pavillon britannique perché sur Maiki Hill à Kororareka. Par ce geste symbolique, il défie l'autorité du gouverneur FitzRoy et la présence du pouvoir colonial britannique en Nouvelle-Zélande.

⁴ L'église St Pierre et St Paul était construite sur un promontoire, légèrement en retrait du centre de Kororareka et à quelque distance de la mission procure (illustration de E. Ashworth, 'Kororarika [sic] Bay of Islands', 1844, ATL). Inaugurée en février 1844, lors de la visite des officiers de la corvette *Le Bucéphale*, l'église fut achevée seulement en 1845. L'Église servit la communauté catholique jusqu'en 1896, l'année où elle fut détruite par le feu (Fergus Clunie, 'A Church for Russell', *Historic Places*, novembre 1993, p. 13).

⁵ Lors du sac de Kororareka, les missions anglicanes et catholiques furent parmi les rares bâtiments qui échappèrent à la destruction.

⁶ Le site célèbre de la signature du Traité qui porte son nom près de Paihia, l'Établissement de la mission anglicane C.M.S.

⁷ Il s'agit probablement du frère Michel (Antoine Colombon), arrivé en Nouvelle-Zélande le 10 janvier 1838 avec Pompallier et Servant mais qui avait été chassé de la mission depuis juin 1840. Cependant, il s'était installé près de la mission de Whangaroa et il continuait à mener une vie de missionnaire. Le frère Pierre-Marie note au Frère François dans une lettre datée du 18 avril 1844 : « Il paraît que le Frère Michel est rentré dans la mission, il est actuellement avec le père Rozet qui était vicaire à Saint-Martin ; il en est très content » (Frère Joseph Ronzon, *Contribution à une étude sur les débuts des Missions Maristes d'Océanie*, p. 20 et 21). Garin note à son sujet en 1842 : « Le fr(ère) Michel est au service des Européens. Je ne sais pas trop en quoi il se fait remarquer; seulement je vois d'un côté avec peine qu'il va quelquefois rendre visite au fr(ère) Élie, d'un autre côté on pourrait peut-être, par de ferventes prières, obtenir son retour, selon qu'il a paru au p(ère) Forest qui a eu une conversation avec lui; j'ai appris qu'il n'était guères assidu aux offices le dimanche » (Lettre de Garin à Colin, 30 novembre 1842, Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, doc. 218)

⁸ Kaikaitea ou Waikaikatea (voir également jeudi 4 juin 1846, 50) ne figure pas sur les cartes modernes.

⁹ Selon la coutume maorie, les personnes malades sont sous la restriction du *tapu* et ne pouvaient donc être approchées ou touchées (M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 186).

¹⁰ Fils de Tohu.

¹¹ Le HMS *Hazard* arrive à Kororareka de New South Wales avec des troupes et des fortifications en pièces détachées afin de protéger le mât de pavillon, qui sera aussi renforcé de fer.

¹² L'attitude du baron de Thierry reflète l'état d'alerte et de malaise des colons européens de l'époque à l'annonce du mouvement de Hone Heke. Le Baron Charles Philippe Hippolyte de Thierry est né à Londres de parents français émigrés. Après sa rencontre en Angleterre avec les chefs Hongi Hika et Waikato et le missionnaire Thomas Kendall, il décide de s'embarquer pour la Nouvelle-Zélande afin d'établir une colonie à Hokianga. Il tentera vainement d'obtenir l'appui des gouvernements français, anglais et hollandais afin de mener à terme son projet. Il arrive à Hokianga en Nouvelle-Zélande en 1837 avec une poignée de colons mais, forcé d'abandonner sa terre, achetée entre-temps par Kendall, il obtient seulement 800 acres auprès des chefs Nene et Patuone Taonui. Sans l'appui des autorités françaises, il vécut pauvrement de sa terre à Hokianga. Lors des événements de Hone Heke il transférera sa famille à Auckland puis ensuite quitte la Nouvelle-Zélande en 1850 pour Honolulu (DNZB). Après son retour en 1853, il entretient des relations amicales avec Pompallier et par la suite avec le gouverneur Grey. Voir J. Raeside, *Sovereign Chief, a Biography of Baron de Thierry*, p. 290 et 335).

¹³ Voir la date du 1^{er} février 1844, Garin note que M. Walton découvre des « pierres de mines [...] qui semblent renfermer du plomb et du cuivre ».

¹⁴ Mohi Tako, uni à Parehuia.

¹⁵ Le début de cette affaire a vraisemblablement été provoqué par un muru (pillage ritualisé) (F. E. Maning, *Old New Zealand*, p. 112). En cas de représailles du parti opposé, le parti initial avait une cause légitime de guerre.

¹⁶ En 1843, la guerre de Oruru illustre les problèmes d'achat des terres (Crown pre-emption) suivant les termes du Traité de Waitangi. Cette guerre éclate entre la tribu de Panakaeroa (chef des Rarawa) et les Ngapuhi au sujet de la vente de terre, située aux environs de la rivière du même nom au sud de Doubtless Bay, au gouvernement colonial. Finalement un accord est établi notifiant que la terre doit être laissée inoccupée pendant une période de deux années. En avril, H. Williams, accompagné des tribus Ngapuhi, et à leur demande, se rend à Oruru suite à une guerre opposant Noble Panakareao, un chef Te Rarawa résidant à Kaitaia et des membres Ngapuhi vivant à Oruru, « Noble desiring to force the Ngapuhi from that part of the country, in which they had been living for about 30 years, by right of conquest. » La décision est prise que Noble y vive. (Missionary Register, New Zealand, février 1844. Paihia, Report form the Rev. Henry Williams, p. 107-8.)

¹⁷ Village maori où étaient établis quelques Européens, situé dans une petite crique (entre Pouto et Okaro) à l'ouest de la Baie de Kaipara ('Kaipara Harbour', Drury et officiers du HMS *Pandora*, 1852, ATL).

¹⁸ Une lettre de Garin aux élèves de Meximieux datée du 19 mars 1845 donne une idée de la situation : « Vous ne vous douteriez pas, mes chers enfants, de l'ameublement de la case d'où je vous écris. Hé bien, d'un côté, vingt-quatre fusils, trente à quarante de l'autre ; nos naturels comptent leurs cartouches ; ils sont couchés partout, comme des soldats au corps de garde. C'est une case vaste, de cent pieds de long sur vingt de large, située au pied du pâ, dont on répare les fortifications en ce moment. Ils vont partir pour l'exercice » (extraits cités dans Monfat, *Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande*, 1896, p. 317).

¹⁹ Il pourrait s'agir de Haimona Pirika Ngai, cousin de Parore, qui vivait avec le chef Te Wehinga (p. 73, *Te Iwi o Te Roroa*). Toutefois le texte des 'Notes de mission' ne donne pas d'éléments suffisants pour confirmer ou contredire cette hypothèse.

²⁰ Robert FitzRoy est le gouverneur de Nouvelle-Zélande en 1843. Il sera remplacé en octobre 1845 (*Dictionary of New Zealand Biography*).

²¹ Dans la nuit du 10 mars, pendant que Kawiti et ses hommes faisaient diversion, Hone Heke attaque une fois de plus le mât du pavillon. Les événements déclenchés entraînent la destruction de la ville et des échanges de coups de feux entre les troupes européennes et les hommes de Hone et Kawiti. Les habitants quittèrent la ville et furent embarqués pour Auckland dans le navire *Hazard*.

²² Paihia était le site de la station des missionnaires CMS située à proximité du rivage sud de la Baie des Iles, juste au sud de l'embouchure de la rivière Waitangi. Elle était occupée principalement par Henry Williams.

²³ Il s'agit de la baie de Waitemata qu'il fallait traverser pour rejoindre Pitoitoti, de nos jours Riverhead, d'où l'on pouvait atteindre Kaipara par les terres.

²⁴ Vraisemblablement, la pirogue de Manuka vient ici de traverser l'entrée de la baie. Selon une ancienne tradition rapportée par S. P. Smith, les Maoris avaient nommé la barre de la baie de Kaipara *Tapora whakarere wahine*, « Tapora qui donne des veuves », en référence aux nombreuses pirogues chargées d'hommes qui se perdirent lors de cette traversée dangereuse (*The Peopling of the North*, p. 55). Le capitaine Wing, l'un des premiers Européens à avoir franchi la barre de l'entrée de la Baie de Kaipara dans les années 1830, avertit des dangers des « heavy tide rips in channels about the heads ; even in moderate weather many native canoes have been upset and all perished in crossing the heads on the ebb tide ». Il recommande également de faire attention aux courants dangereux des rivières Wairoa, Otamatea et Oruawharo (Thomas Wing, 'Chart of the Entrance to Kaipara harbour' dans Byrne, *The Riddle of the Kaipara*, 1986, p. 44).

²⁵ Le père Louis Rozet faisait partie des prêtres qui arrivèrent avec Garin le 15 juin 1841 ; il prendra ses vœux dans l'ordre mariste en septembre 1854 (C. Girard, *Lettres reçues d'Océanie*, Tome 4). En 1844-5, il était basé à la mission de Whangaroa (Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 211-2 ; Simmons, *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, p. 30).

²⁶ Peata Hoki était une femme de *mana* (influence), veuve d'un grand chef de la Baie des Iles. Nièce du chef Rewa de Kororareka, elle était associée à la mission catholique depuis les années 1840. Garin connaissait bien Hoki qu'il avait rencontrée à Kororareka dès son arrivée en Nouvelle-Zélande. Il note à son sujet dans l'une de ses lettres : « Nous avons aussi une femme de chef, veuve ; elle se nomme Peata. C'est une des plus zélées qu'on puisse voir ; elle a beaucoup d'influence auprès des chefs. Même des deux plus grands, Rewa et Moka, dans cette partie de l'île, elle a une vertu peu commune parmi eux » (Lettre de Garin à Colin, le 9 août 1842, APMZ 208). Elle est souvent citée dans les témoignages catholiques de l'époque comme un modèle d'instruction chrétienne : « A daughter of one of the principal chiefs had been a follower of certain Dissenting missionaries, and her name was Hoke. But, coming under the influence of

the Bishop, she became a zealous Catholic. She was intelligent and well instructed » (W. Ullathorne (évêque), *The Autobiography of Archbishop Ullathorne*, 1891, p. 188).

²⁷ Le chef Moka Te Kaigamata, frère aîné de Rewa et Whaorerahi, appartient à la section Ngai Tawake des Ngapuhi de Te Rawhiti à l'est de Kororareka. Chef guerrier de Hongi, il aida Henry Williams à établir la paix parmi les Maoris du Nord et il fut lié avec la mission catholique lors des événements de Kororareka en 1845 (Henry Williams, *Early Journals of Henry Williams*, p. 40 ; L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 221-2).

²⁸ « Kawakawa » désigne la rivière et ses environs (*Wise's New Zealand Guide*). C'est aussi dans la région de Kawakawa que le pa du chef Pomare était situé (James Mackay, 'Map of the North Island Depicting the State of the Native Tribes in the Taranaki War', *AJHR*, 1870, D. 23, n.p.)

²⁹ Chef Ngapuhi du hapu Te Kapotai de Kawakawa, qui participe aux événements de 1845-6, avec Wikiwiki et Kawiti et combat aux côtés de Heke. Il vivait à Whangarei, près de ce qui est de nos jours qualifié de Town Basin, dans les années 1860/88. Fils du chef Whareumu, grand chef de Kawakawa des années 1820/30, il est tenu responsable du pillage des Européens à Whangarei en 1845 (*Whangarei the Founding Years*, p. 151). Hori Kingi, en réaction à la police européenne qui avait blessé Kohu sa sœur, fin 1844, avait fait avec Paratene en octobre 1844 un refus public de leur conversion au christianisme. Comme preuve de leur rejet du monde pakeha et la conservation de leur identité, ils brûlèrent publiquement leurs livres européens. Le résultat de leurs actions fut la réunion à Otuihu le 31 octobre 1844 des chefs Ngapuhi de la région (J. Ralph, 'Ko te Pu o te Pakeha : A History of Intercultural Encounter in the Northern War, 1844-46', p. 30).

³⁰ Il est intéressant de voir ici comment la présence européenne dépend de la rivalité entre les différents chefs de la baie. Kawiti était un chef guerrier Ngapuhi du hapu Ngati Hine qui s'était distingué pendant l'époque des guerres tribales des années 1830 et qui participa aux événements de Te Ika-a-ranga-nui en 1825. Ses villages étaient Otuihi, Pumanawa, Waiomio, Taumarere, Orauta et Mangakahia. Il résidait principalement à Waiomio et Ahuareka (*DNZB*).

³¹ Te Wahapu, au sud de Kororareka, était devenu un comptoir commercial américain depuis 1842, lorsque Gilbert Mair loue sa station au Capitaine Wm. Mayhew, citoyen américain et Vice-Consul des États-Unis (*The Mair Family*, p. 25).

³² James Buller décrit son entrevue avec Tirarau mais omet de mentionner la présence de Garin lors de cet épisode (*Forty Years in New Zealand*, p. 97-8).

³³ Pompallier, dans sa lettre du 1^{er} avril en réponse au capitaine E. Home, refuse toute protection de sa part et réaffirme qu'il possède celle des chefs maoris et du gouverneur FitzRoy. Il lui demande en revanche la protection de la petite goélette de louage qu'il avait affrétée et qu'il avait fait charger des affaires de la mission (L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 230-1).

³⁴ Pompallier tentera avec peine à préserver la neutralité de la mission catholique, ce qui d'un côté lui acquiert *mana* ou prestige auprès de certains Maoris mais en même temps il s'attire la suspicion des autorités britanniques à son égard.

³⁵ C'est-à-dire, comme mentionné précédemment, Henry Williams et les colons américains de Te Wahapu.

³⁶ Après que Heke et Kawiti aient abattu le pavillon de Kororareka, Te Waka Nene, l'un des chefs Ngapuhi (du hapu Ngati Hao) d'Hokiangā, s'engagea contre Heke. Te Waka sera la seule personne ayant acquis une victoire réelle contre Heke et Kawiti lors de l'attaque du pa de Te Ahuahu le 12 juin 1845 (*DNZB*).

³⁷ Kahiū est en premier lieu un affluent de la rivière Wairoa qui la rejoint au niveau de la ville moderne de Dargaville. Dans les années 1840, le terme désigne la région des environs de Mangawhare (P. Hammond, *Mangawhare*, p. 1 et notes p. 3). La localité connue de nos jours par le nom de Kahiū était au dix-neuvième siècle Opunake (Hammond, *Mangawhare*, p. 3).

³⁸ Garin note également « Tamaterarau » qui a donné l'orthographe raccourcie de « Tamaterau », une localité située sur le rivage nord de l'estuaire de Whangarei à 4 km au sud-ouest de Onerahi, et 7 km à l'ouest de Parua Bay (*Wise's New Zealand Guide*). Tamaterau était au dix-neuvième siècle le site du village de Tipene Hari et c'était un village du hapu Ngati-Kahu (Nancy P. Pickmere, *Whangarei, The Founding Years*, p. 18). Tamaterau était le site le plus peuplé de Whangarei et occupait le rivage entre les locations modernes de Waikaraka et Tamaterau. En 1845, quatre chefs principaux vivaient dans les environs de Whangarei : Iwitahi à Kauika, Tipene Hoara à Tamaterau (ou Tamaterau), Manihere (le fils de Iwitahi) à Te Ahipupu, Wehi Wehi de Taurikura, Parihoru de Whaerora, Mahanga de Pataua, Te Moeranga à Whananaki et Wi (Wiremu) Pohe de Waiomio, membre d'un hapu de Waiomio près de Kawakawa. Le chef majeur était cependant Tirarau. Les colons européens principaux étaient William, Robert et John Carruth ainsi que Gilbert Mair et sa famille installés en 1842 (Diana Vallance, *The Story of Whangarei*, p. 39).

³⁹ Tipene Hari Te Pirihi était l'un des chefs Ngapuhi principaux de Tamaterau (p. 49 et 41, Holmes, 'History of Whangarei from the Earliest times up to 1876', mémoire de MA, Université de Nouvelle-Zélande ; Diana Vallance, *The Story of Whangarei*, p. 41).

⁴⁰ Caroline Elizabeth Bedlington (fille de G. Mair) décrit dans ses 'Mémoires' la fuite précipitée des Européens apeurés par les rumeurs d'une attaque par les hommes de Ruku de la Baie des Iles (*The Mair Family*, p. 65-7). Après le départ des colons, la plupart des maisons furent pillées selon la coutume maorie du muru (N. Pickmere, *Whangarei, the Founding Years*, p. 41-2). Selon C. O. Holmes, le chef Tipene Hari de Tamaterau serait le principal instigateur du sac des Européens de Whangarei. À leur retour de la Baie des Iles, des Maori rapportèrent que le chef Ruku avait annoncé son intention de se rendre à Whangarei pour effectuer un raid sur les Européens. À l'annonce du *taua* de Ruku, les Européens s'enfuirent à bord du petit navire *Trial* ancré dans la baie. Leur départ déclancha le pillage. Il est dit que des chefs comme Te Iwitahi, le père de Manihara, essayèrent d'empêcher le pillage. Selon Holmes, toutes les maisons furent pillées à l'exception de celles de Gilbert Mair et Robert Carruth, car elles furent protégées par les Maoris au service de Mair. (C. O. Holmes, *History of Whangarei from the Earliest Times up to 1876*, p. 49-51).

⁴¹ Les résidents de Whangarei quittèrent le navire *Trial* à Kawau, où ils furent peu après embarqués par le capitaine Holman sur le *British Queen* qui mena la plupart des familles à Auckland (F. Keene, *Between Two Mountains, A History of Whangarei*, p. 31 ; N. Preece Pickmere, *Whangarei, the Founding Years*, p. 41-3).

⁴² Le sentier maori qui existait entre Mangakahia et Whangarei faisait traverser la forêt de Whatitiri à mi-chemin entre Whangarei et Tangiteroria (NZ M2261) et s'étendait de Poroti à Maungatapere. Ces régions sont dominées par la colline « Whatitiri », dont le nom provient d'une légende maorie liée avec la foudre. La région était complètement recouverte par la forêt jusqu'en 1900, date où le gouvernement commença un programme de déboisement pour installer des colons européens (K. M. Stevens, *Maungatapere*, p. 3).

⁴³ Le missionnaire du CMS William Burrows occupa la mission de Waimate après le départ de l'évêque Selwyn en 1844. Proche des combats entre Hone Heke, Te Waka et les soldats, Burrows sera l'un des rares Européens à être restés dans les environs.

⁴⁴ L'envoi de cartouches à ces chefs est probablement un signe d'incitation à la guerre. Le geste symbolique pour appeler les chefs au combat est appelé un *ngakau* (*Whangarei the Founding Years*, p. 44 ; S. Percy Smith, *The Peopling of the North*, p. 84).

⁴⁵ La consommation de nourriture sous la restriction du *tapu* était interdite (M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 186-7).

⁴⁶ Garin fait référence à la lettre du 2 avril 1845 adressée au gouverneur FitzRoy dans laquelle Tirarau, ainsi que Parore et Paieka, réaffirment leur fidélité au gouvernement britannique. Tirarau et treize chefs du nord demandèrent un drapeau comme signe symbolique de leur neutralité (*Whangarei the Founding Years*, p. 44).

⁴⁷ Polack note qu'au nord de la rivière Thames et Kaipara, des vignes étaient cultivées avant 1840 (*Manners and Customs of the New Zealanders*, vol. 2, p. 278). Garin, dès son arrivée, tente sans succès de faire son propre vin pour la Messe. En mai 1844, il presse des raisins pour faire son vin. Ses tentatives furent finalement récompensées et en 1849, alors que Garin est à Howick, il se verra décerner un prix de dix shillings par la femme du gouverneur Grey pour une bouteille de son vin fait à Mangakahia.

⁴⁸ Même s'il désapprouvait certains aspects de la souveraineté britannique, Pomare resta neutre lorsque Heke et Kawiti provoquèrent les événements de Kororareka. Toutefois, certains Maoris de son hapu participèrent au sac de Kororareka et le gouvernement déclara avoir intercepté des lettres de trahison de Pomare destinées à Potatau Te Wherowhero. Pomare fut arrêté dans son pa le 30 avril 1845 et son pa fut rasé, malgré un drapeau de paix. Pomare fit parvenir un message à Heke afin qu'aucune action de représailles ne soit entreprise et qu'il soit bien traité. Il fut transporté à Auckland sur le *North Star* et fut libéré grâce à l'intervention de Te Waka Nene. Un navire lui fut offert en compensation de son arrestation (Angela Ballara, *DNZB*).

⁴⁹ Le père Servant rapporte que les Maoris avaient pour coutume de percher sur des plateformes (ou *atamira*) dans les arbres, les corps de leurs défunts afin de pouvoir les transporter avec eux plus aisément en cas de guerre (*Customs and Habits of the New Zealander 1838-42*, p. 32-3).

⁵⁰ Village du chef Hamiora, vraisemblablement situé dans le haut de la rivière Wairoa.

⁵¹ Pour ce Maori, le médicament mène un combat contre l'esprit qui habite son corps.

⁵² Événement rapporté le mardi 15 avril 1845.

⁵³ Selon le témoignage de l'officier E. Meurant, le chef Ruku, l'un des chefs principaux du parti de Kawiti, aurait succombé lors de la bataille de Okaihau. « This morning about 10 oclock I went in company with some officers to Waka and on to Kawitis [sic] pa (Kainamu) I took scetch [sic] of this pa and on to hone Heke's pa (Te Kahika) and on the field where the first battle was fought with Kawiti and

Heke. Hone Ropiha explained to us the manner in which Kawiti attacked the troops, also pointed out where one of there [sic] principle chiefs fell (Ruku) a small hole dug and a stone set up with a letter, R, marked on it, we returned to Waimate about 4 in the afternoon. » (E. Meurant, *Diary from 17th April, 1845 to 24th December, 1845* ; 3 août 1845). Selon Gilbert Mair, le colon de Whangarei, Ruku aurait été responsable des rumeurs qui causèrent la fuite, puis le pillage des Européens de Whangarei : « in April 1845 came a warning that the settlement was to be raided by a war party from Kawakawa under the chief Ruku » (J. Andersen et J. et G. C. Petersen, *The Mair Family*, p. 65).

⁵⁴ Les troupes britanniques attaquèrent le pa de Hone à Te Puketutu. Selon le témoignage de W. Burrows, Hone Heke se retira ensuite dans le petit pa de Te Ahuahu tandis que Kawiti se mit à la construction du pa de Ohaeawai près du lac Omapere (R. Burrows, *Heke's War in The North*, 8-11 et 15-21 mai, p. 26-8 et 29-31). La bataille de Okaihau fut la première mise à l'épreuve des forces maoris et pakeha et entre Heke et Waka Nene. Kawiti y perd trois de ses guerriers, Tara et Ruku et son fils aîné Taura.

⁵⁵ Les tribus de la région de Waikato étaient les ennemis traditionnels des Ngapuhi.

⁵⁶ La pensée transmise ici est intéressante, car elle indique que les Maoris concevaient que les vivants avaient une influence sur le lieu où les esprits des morts allaient résider après leur départ pour le 'Cap Reinga'. L'interprétation donnée par Garin sous-entend une grande variété d'autres mondes dans l'au-delà. Selon la croyance maorie, c'est au 'Cap Reinga' que les esprits s'apprêtaient à entrer dans l'autre monde.

⁵⁷ Lors des événements de Hone Heke, le pasteur Burrows faisait la navette entre les différentes factions en guerre (Te Waka, Hone, Kawiti et les troupes britanniques). Il servait de messager et prenait soin des blessés. Les prêtres catholiques faisaient de même.

⁵⁸ Vraisemblablement Ruia Te Manihera, un chef du hapu Parawhau qui résidait à Whangarei. Selon N. P. Pickmere, Te Manihera Ruia était le fils de Iwitahi et Rangipo (*Whangarei the Founding Years*, p. 149-50 ; Hooker, *Te Iwi o Te Roroa*, p. 65-6). Son fils Renata Manihera sera 'Native Assessor' à Whangarei dans les années 1860. Te Manihera résidait dans la vallée Horohoro, près du site actuel de l'hôpital.

⁵⁹ La crique de Waikare à l'est de la Baie des Iles abritait le pa du chef Kapotai, qui sera rasé par les troupes britanniques (M. King, *A Most Noble Anchorage*, p. 102-112).

⁶⁰ Rewa Manu, un chef Ngapuhi important du hapu Ngati Tawake, était établi à Te Rawiti et Kororareka dans les années 1840. Il avait succédé à Hongi après la mort de ce dernier en 1828 (Jeffrey Sissons, Patrick W. Hohepa, et Wiremu Wi Hongi, *Nga Puriri O Taiamai*, p. 37-8). Selon J. Thomson, Rewa et Te Kemara sont associés avec la mission catholique dès leur arrivée à Kororareka. La terre sur laquelle la mission-procure était établie était la possession de Rewa, selon *Maori Deeds of Private Land Purchases before 1840* (Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 109-110) et le jour de la réunion pour la signature du traité de Waitangi, Rewa et Pompallier arrivèrent ensemble à Waitangi. Rewa fut l'un des premiers chefs à s'opposer à la signature du traité ayant, selon certains observateurs, saisi plus clairement que d'autres chefs les termes du traité (Claudia Orange, *The Treaty of Waitangi*, p. 47-8).

⁶¹ Les soldats détruisirent un petit pa sur la rivière Waikare, qui était habité par des Maoris ayant participé aux événements de Kororareka (R. Burrow, *Heke's War in the North*, 16 mai 1845, p. 30). Rewa a une raison personnelle d'attaquer le pa de Waikare du chef Kikiteni : la compétition pour l'influence dans la Baie des Iles.

⁶² Femme de Te Puku, mère du petit Ngarautau baptisé par Garin et qui meurt en 1845.

⁶³ Garin, à la différence de son concurrent J. Buller, ne possède pas de hutte particulière dans les villages qu'il visite. Buller note que dans la plupart de ces villages une hutte attribuée à sa mission lui est réservée et est entretenue en son absence (*Forty Years in New Zealand*, p. 64-6).

⁶⁴ Même si Garin refuse de participer à la reconnaissance d'un dieu maori, parce que cela irait contre sa foi, il fait ici un rapprochement entre la croyance aux *atua* et les démons des exorcismes catholiques. Il est prêt à reconnaître, dans la lignée de la pensée maorie traditionnelle, l'intervention d'un esprit malfaisant dans les maladies. Il ne tolère cependant pas l'idée que les Maoris puissent employer leurs propres moyens traditionnels pour lutter contre le surnaturel. Pour Garin, seule la religion catholique et ses rituels offrent le salut. Pompallier recommandait également à ses missionnaires de dire quelques paroles d'exorcisme pour leur protection quand ils visitaient des endroits nouveaux ('Instructions pour les travaux de la mission', p. 5, ACDA).

⁶⁵ Cet épisode montre que Garin ne se trouve pas dans une position de force, il est souvent obligé de céder aux exigences de chefs importants ou de personnes influentes dans la crainte de perdre ses fidèles.

⁶⁶ Le gouverneur Grey occupe les fonctions de gouverneur colonial en Nouvelle-Zélande à partir de novembre 1845 et jusqu'en 1853 (DNZB).

⁶⁷ C'est-à-dire qu'il n'a pas perdu son statut de chef aux yeux de la communauté maori. Traditionnellement, tout captif perdait son rang social et sa position au sein de son hapu d'origine.

⁶⁸ Location non située.

⁶⁹ La lettre de Pompallier datée du 1^{er} avril est destinée au capitaine Home et au gouverneur FitzRoy (L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 230-2).

⁷⁰ Pompallier, dans sa lettre du 14 avril au gouverneur des Établissements Français de l'Océanie, demande que la mission soit protégée par la flotte française (L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 235).

⁷¹ Six semaines après l'affaire de Kororareka, le capitaine Bérard alors basé à Akaroa accoste le 12 mai dans la Baie des Îles afin d'offrir son assistance à Pompallier (L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 235).

⁷² Ministre de la mission CMS de Waimate. Les troupes anglaises découvrirent dans le pa de Kawiti quatre canons inutilisables. Initialement conservés à Paihia puis Waimate, deux de ces canons proviennent de l'épave du *Brampton*. L'un des deux autres canons provient de Kororareka (M. King, *A Most Noble Anchorage*, p. 57).

⁷³ Être baptisé signifiait pour certains Maoris de ne pas rejoindre leurs ancêtres après leur mort, ce qui explique ici l'inquiétude de Te Rore. Cela montre aussi la crainte de rejeter ses propres traditions pour adopter celles des étrangers.

⁷⁴ Garin avait reçu son moulin d'Auckland, après quelques mésaventures, le 9 juillet 1844. Il sera installé par M. M. Ross et Wilson. Ce moulin marquera une amélioration considérable de la vie de la mission puisque Garin pouvait désormais faire du pain.

⁷⁵ Bradley note qu'à l'époque coloniale certains Européens se servaient de fours de campement. La nourriture était placée à l'intérieur et des braises étaient déposées sur le couvercle (*The Great Northern Wairoa* p. 92). Leur utilisation par les Maoris indique que ceux-ci étaient en train d'adopter de nouvelles techniques et habitudes culinaires.

⁷⁶ Cette nouvelle fait peut-être référence à la bataille entre Hone Heke et Te Waka, accompagné de ses chefs alliés à Te Ahuahu (J. Belich, *The New Zealand Wars*, p. 45-6).

⁷⁷ Kawiti fit du pa de Ohaeawai sa position forte. Réputé pour la solidité de sa construction, il devint un exemple d'adaptation militaire maorie face au canon et au combat européen (J. Belich, *The New Zealand Wars*, p. 49-51).

⁷⁸ Le père Servant note que les rêves étaient hautement respectés et pouvaient avoir une grande influence sur les actions à entreprendre ou les décisions importantes (*Customs and Habits of the New Zealander 1838-42*, p. 44-5). Ici Garin décrit un cas où les croyances traditionnelles influencent la décision d'adopter la religion des Européens.

⁷⁹ Aman ou Haman est un personnage biblique du Livre d'Esther (Esther, 1-10). Ministre d'Assuérus, hostile aux Juifs, il est destitué au profit de Mardochée et pendu.

⁸⁰ Début juillet, les troupes britanniques sont repoussées par les guerriers de Kawiti retranchés dans le pa de Ohaeawai. Plus d'une centaine d'hommes sont tués et, lors d'une sortie, les guerriers de Kawiti s'échappèrent du pa (J. Belich, *The New Zealand Wars*, p. 47-8).

⁸¹ À la différence de Garin, James Buller, dès son installation, se félicite d'avoir su établir des règles strictes régissant l'entrée des visiteurs, surtout maoris, dans sa demeure (*Forty Years in New Zealand*, p. 67). Cette décision lui attire le respect dû à son rang de la part de chefs tels que Tirarau. Garin en revanche n'établit pas de restriction aussi stricte et se fait 'envahir' à son regret par les enfants ou des individus maoris en quête d'échanges.

⁸² Vraisemblablement Omana, connu comme le site du comptoir commercial des frères Walton et de Mr Elmsley et d'un village maori. De nos jours s'y dresse la ville moderne de Pukehuia, sur la rive est de la rivière Wairoa au pied des montagnes de Tangihua — le nom changea dans les années 1920 (*Omana Through the Years 1690, 1840, 1916, 1922, 1990*). Pukehuia se trouve à huit kilomètres au sud de Tangiteroria. Omana figure sur la carte de Drury, au sud de Amanuka et au nord de Akawaiti, et est décrit comme un établissement de 15 à 20 colons et Maoris (Carte du Capitaine Stokes et Cdt Drury et les officiers de HMS *Acheron* et *Pandora*, 1849/1855, ATL).

⁸³ Selon Belich, Hone Heke se trouvait à Hikurangi tandis que Kawiti bâtissait un nouveau pa à Te Ruapekapeka (J. Belich, *The New Zealand Wars*, p. 59).

⁸⁴ C'est probablement Te Uinga qui sera baptisée à Ngawaewae le dimanche 18 janvier 1846 sous le nom de Makarita.

⁸⁵ Te Puku et Tauwhanga sont des tohunga, ou spécialistes maoris qui détiennent le savoir relatif aux esprits (voir note mardi 2 décembre 1845).

⁸⁶ Alexander Ross était marié à Brigitte Bethall, la sœur de l'Irlandais Jacob Bethall qui meurt en octobre 1841. Les deux enfants qu'il a eus avec Julia Baray étaient Catherine (née le 1^{er} avril 1842) et John (né le 7 novembre 1840). Ils furent baptisés par le père Petit à Mangakahia.

⁸⁷ William Cobbett (1763-1835), auteur de *History of the Protestant Reformation in England and Ireland* (1824) traduit en français sous le titre de *Lettres sur l'histoire de la Réforme en Angleterre et en Irlande*, en 2 tomes, publiés en 1827.

⁸⁸ Daniel O'Connell (1775-1847) est un homme politique irlandais qui fit ses études en France et fonda en 1823 l'Association Catholique. Celle-ci invoquait l'émancipation de l'Irlande. L'Association s'étendit rapidement et forma ainsi une sorte de gouvernement parallèle. Elle fut dissoute en 1825 (*Dictionnaire des Noms Propres*). Il est possible qu'il soit le O'Connell cité par Garin.

⁸⁹ Nom de Wellington au dix-neuvième siècle. En 1845-6 des problèmes surgissent au sujet de la possession des terres entre les immigrants de la New Zealand Company et les Maoris de Hutt Valley et Porirua (Wellington). Grey sera forcé d'envoyer des troupes à Hutt Valley et le chef Te Rauparaha sera fait prisonnier.

⁹⁰ Il pourrait s'agir de Thomas Elmsley, le partenaire de l'entreprise agricole et commerciale des frères Walton.

⁹¹ Européen de Mangawhare connu par Garin sous son seul prénom.

⁹² Pompallier avait recommandé à ses prêtres de rappeler aux Maoris que les présents qu'ils recevaient provenaient des catholiques d'Europe ('Instruction pour les travaux de la mission', p. 27, POM 14-3, ACDA).

⁹³ Les wakas étaient généralement peints en noir et rouge et ornés de décorations comme par exemple le 'kowhaiwhai'. Ils étaient des objets de fierté pour leurs propriétaires. Garin ne fait pas preuve de distinction ou de fierté selon les Maoris en peignant sa baleinière en noir sans aucune décoration.

⁹⁴ Garin aime utiliser les paraboles ou les exemples pris dans la vie courante pour faire passer son message religieux chez ses paroissiens. Comme on peut le voir ici, Garin est doué pour les histoires, un talent peut-être tiré de son passé d'enseignant en France. Il est amusant ici d'observer qu'il utilise des protagonistes maoris dans une histoire destinée à des Européens!

⁹⁵ Le salaire des missionnaires wesleyens n'était pas très élevé, il s'élevait à 150 livres par an sans l'addition de la pension pour les enfants. De plus, les missionnaires wesleyens n'étaient pas autorisés à acheter des terres pour eux-mêmes (E. Blight, 'The Work of the Reverend James Buller in the Methodist Church of New Zealand', p. 67-68).

⁹⁶ Les trois jours où l'Église ordonne de jeûner et de faire abstinence en chacune des quatre saisons de l'année (*Dictionnaire de l'Académie française*, 8e édition).

⁹⁷ Il s'agit des prisonnières de la colonie pénitentiaire de Sydney. Dans les années 1800, plus de 160 000 hommes, femmes et enfants furent envoyés enchaînés en Australie (J. Pilger, *A Secret Country*, p. 93-6).

⁹⁸ Pompallier part pour Sydney en août 1845 et sera de retour fin janvier 1846. Il s'embarquera pour la France à Akaroa trois mois après à bord du *Rhin* (Wiltgen, *The Founding of the Roman Catholic Church in Oceania, 1825 to 1850*, p. 396-7).

⁹⁹ Il existait un chemin reliant Whatitiri et Wharekohe que Garin utilise comme chemin alternatif pour revenir de Tamatarau. Wharekohe moderne se trouve au sud de Poroti, au nord-est de Tangiteroria, à 32 kilomètres au sud-ouest de Whangarei (*Wise's New Zealand Guide*).

¹⁰⁰ Une pratique courante des colons de l'époque consistait à recueillir l'eau des toits dans le dégorgeoir des gouttières pour la préserver dans de larges tonneaux en bois (Bradley, *The Great Northern Wairoa*, p. 92). Cet épisode est relaté à la page 286 de l'année 1844. Cependant pour les Maori, les toits des maisons et des huttes étaient très tapu (interdits) et cette condition est transmise à l'eau qui s'en écoule.

¹⁰¹ Garin quittera sa mission fin décembre 1847-début 1848 pour aller dans la colonie d'Howick près d'Auckland, non pas de son bon-vouloir mais par ordre de Mgr Philippe Viard.

¹⁰² Tahupuhi Paratene est un chef maori de Kaipara qui réclame un paiement pour la terre de Garin ('Notes de mission', dimanche 13 octobre 1844, p. 401).

¹⁰³ Raumoa sera baptisée le 5 octobre 1845 par Garin.

¹⁰⁴ Hohepa Kiriwai, le fils de Kahi et Kino, a été baptisé par Garin le 12 octobre 1844 à Hukatere.

¹⁰⁵ Village du chef Mate sur la péninsule de Okahukura où se dresse de nos jours Taporā.

¹⁰⁶ Père de Kaihaere et Manuka, d'un hapu de Oruawharo, mais il appartient à une tribu différente de la tribu dominante de Oruawharo ('Notes de mission', juillet 1846, p. 80). Il est associé à la religion catholique vraisemblablement en fonction des jeux politiques locales. Il vit dans le village de Te Korohunga.

¹⁰⁷ Toka de Oruawaro refusera le baptême mais deux de ses enfants qu'il eut avec Merepeti furent baptisés par Garin le 15 octobre 1844 : Atonio Kahawai, et Peata Tunutunu.

¹⁰⁸ Otakanini était un village maori situé sur les rives sud-sud ouest de la baie de Kaipara (au nord-ouest de Helensville), près de l'actuel 'South Head'. À proximité se trouvait également le site d'un ancien pa, vraisemblablement celui que Mate reconstruit en 1845 lors des préparatifs de bataille contre les tribus de Waikato (octobre 1845, p. 294). Otakanini Creek figure, avec un groupement d'habitations, sur la carte de

Drury, au sud de la baie de Omokoiti ('Kaipara Harbour', Cdt Drury et officiers du HMS *Pandora*, 1852, ATL). En 1839, lors d'une première visite aux kainga de Kaipara, Buller débarque au « village of Otakanini [where] we found Wiremu Tipene, our native teacher » qui y avait construit une habitation pour lui-même, une école et était en train de préparer une chapelle. Ce village était l'un des villages de Mate mais Buller note qu'en 1839 il résidait sur la péninsule de Okahukura à Kakarea (Journal de Buller, 1839, Archives Méthodistes, Christchurch).

¹⁰⁹ Le navire sur lequel Garin s'embarque à Gravesend le 7-8 décembre 1840, et qu'il quitte à Sydney le 7 mai 1841.

¹¹⁰ Bill Collyer devait être un scieur ou charpentier. Il était, selon Garin, le partenaire d'un monsieur « Eat ».

¹¹¹ Goélette à destination de Sydney dont le capitaine était John McFarlane (Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 296).

¹¹² Kainga du chef Mate dans Kaipara, peut-être le lieu d'un campement provisoire installé lors des cultures annuelles.

¹¹³ One Kura n'a pu être identifié, mais comme Garin s'exprime d'un point de vue maori, il s'agit probablement d'un campement temporaire en forêt utilisé pendant la récolte des racines de fougères qui, avant l'arrivée de produits européens, faisaient partie de l'alimentation normale des Maoris. Wade note, qu'une fois récoltée, cuites et écrasées, les racines étaient alors mâchées mais leurs fibres étaient recrachées (*A Journey in the Northern Island of New Zealand*, p. 15). Les Maoris de Mangakahia, tout en ayant accès à de nouvelles ressources alimentaires apportées par le contact avec les Européens, continuaient en parallèle de vivre selon une tradition ancestrale de cueillette, pêche et chasse.

¹¹⁴ Emiria Rangitiakiraro est la fille de Tauwhanga et Korihi, de Pararaumati. Elle fut baptisée par Garin le 27 octobre 1843 à l'âge de neuf ans. Le chef Tito la réclame pour être donnée en femme à Koukou, fils de Koke mais promise à Ruka. Ces événements révèlent les jeux politiques maoris et des alliances par mariage en cours au dix-neuvième siècle.

¹¹⁵ Papahia Winiatia Tomairangi fut l'un des premiers chefs influents avec lesquels la mission catholique fut associée dans les années 1840. Papahia était un chef Te Rarawha qui vivait à Hokianga dans les années 1840. En octobre 1839, il offre à Pompallier les terres de Rongotea (Hokianga) pour l'installation d'une mission (L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 114). E. R. Simmons, un historien de la mission catholique, considère Papahia de Whirinaki comme un 'protecteur' de la mission catholique et l'un des premiers chefs à être convertis par Pompallier. Il fut baptisé sous le nom de Werahiko (Francis) (*Pompallier, Prince of Bishops, Auckland*, 1984, p. 36). Au sujet de sa participation aux événements de Kororareka, le journal de E. Meurant nous apprend : « It is reported that Paparia [sic] has joined Kawiti with 400 men of Te Rarawa » (*Diary of E. Meurant*, mercredi 8 octobre).

¹¹⁶ Ngahue, mariée à Whata.

¹¹⁷ Selon les croyances maories, deux sortes d'âmes sont présentes dans chaque personne, un *hau* qui ne quitte jamais le corps et disparaît lorsque la mort intervient et le *wairua* qui peut voyager pendant le sommeil et qui après le décès reste trois jours dans le corps avant de rejoindre le monde des esprits. Il arrive que ce *wairua* revienne visiter la famille ou communiquer avec un *tohunga* (M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 240).

¹¹⁸ Selon la mythologie traditionnelle Maui a pêché l'Ile du Nord, l'Ile du Sud formant son waka. Maui est celui qui donna aux hommes les ressources et le savoir-faire. Cette version de la légende correspond à cette tradition. Ici, elle explique comment Maui a donné aux hommes certains objets : hache, *tiheru*. Selon Polack : « Mawi is accounted as father of the Gods [...] To Mawi is ascribed, and also to a relation named Toáki, the manufacture of land » (Polack, *New Zealand: Being a Narrative*, vol. 2, p. 227, 228-9).

¹¹⁹ Pa de Pomare dans la Baie des Iles. De nos jours, une localité agricole sur la rivière Karetu, un affluent de la rivière Kawakawa qui coule dans le Waikare Inlet au sud de la baie des Iles (*Wise's New Zealand Guides*).

¹²⁰ Pa de Kawiti qui était situé à environ une vingtaine de kilomètres au sud de Kawakawa, dans l'épaisse et dense forêt de la région. Garin le visite, une fois le trouvant déserté, en 1846.

¹²¹ Selon la mythologie maorie, les kumaras proviennent de l'île d'origine, Hawaiki. Elles étaient considérées comme une nourriture de luxe réservée pour les banquets, les visiteurs, la paix. Les champs de kumaras, plantés au printemps et au début de l'été étaient *tapu*, et ce légume vénéré était conservé dans des maisons décorées, souvent le bâtiment le plus honoré du village. Garin traduit par « prier » le fait de parler à l'esprit pour obtenir son *mana* (M. Orbell, *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*, p. 91-2).

¹²² Garin apporte avec lui de Kororareka son accordéon et son cornet à piston en février 1844. Il décrit alors avec amusement son arrivée remarquée à Mangakahia ('Notes de mission', mercredi 13 mars 1844, p. 88-90).

¹²³ Les prêtres catholiques utilisaient le schéma de l'Arbre de l'Église afin d'expliquer aux Maoris le concept de la succession apostolique, le passage de l'autorité du Christ aux Apôtres, papes, évêques jusqu'au clergé. Les Églises protestantes et anglicanes étaient représentées par des branches desséchées et séparées du tronc principal ('Arbre de l'Église', PHO 1-3-8, ACDA).

NOTES DE MISSION : JANVIER – SEPTEMBRE 1846

Tom[e] 3. 4^e vol[ume] — janvier – avril 1846
Notes sur la mission

[p. 1]

Mission.

1^{er} janvier 1846.

a[d] m[ajorem] D[ei] g[loriam] & D[ei] G[enitricis] h[onorem]

1^{er} janv[ier] jeudi

Hireki

Je vais voir Hireki malade à Otutahuna.¹

fête, habits à Kaperiere et Matiu

Je fais les offices aujourd'hui comme les dimanches quoique cette fête ne soit p[as] d'obligat[ion]. Il y vient quelques naturels. Les naturels viennent me demander le soir de leur raconter l'histoire des ancêtres, je commence à Adam et je vais jusqu'à Josuéⁱ... voir le 31 10^{bre} 1845.

Romana

Romana² me vient ensuite demander un tikangaⁱⁱ p[ou]r la confession car il pense se confesser p[ou]r la 1^{re} fois. Il m'avait promis de la faire au plutôt mais il me dit d'attendre encore.

guerre qui recommence

Mardi dernier 30 10^{bre} on a entendu un grand nombre de coups de canon, mercredi ils ont continué, les naturels me disent que l'on se bat à Te Ruapekapeka, les soldats avec les naturels.

2 v[endredi]

Un naturel venant de Mangakahia dit que les soldats construisent une fortificat[ion] à Te Ruapekapeka.

M^r Walton

Je vais chez M^r Walton acheter des briques p[ou]r mon puits, il les fait 2 pounds et demi le mille. Je les irai chercher plus tard.

Je vois M^c Ross, et M^r Willson à qui je souhaite la bonne année.

[p.] 2

1846 janv[ier]

Nous apprenons que M^r Walton est revenu d'Auckland.

ⁱ Josué a remplacé Moïse, à la mort de ce dernier, comme chef des « enfants d'Israël » (Josué, 1 :1-5) pour leur retour en Israël après leur servitude en Egypte.

ⁱⁱ Probablement ici dans le sens de « règlement ».

4 d[imanche]

lettre à M^r Walton p[ou]r briques

L'on me dit qu'au bout d'un an les briques de mon puits sont gâtées. J'écris à M^r Walton la lettre suiv[ante] p[ou]r me dédire.

I am glad to hear M^r Walton is come home safe ; if he has any letter for me, please to give it to the bearer of the present, tell him too if you please, if I must expect my goods by the vessel which is to sail in this river.

I told you I will go and take the bricks, we have spoken of, but if they have not been carried on the bank and if there is no harm for you, be so kind as to receive a contrary word ; because since I left you I have spoken to the natives about the transport of the things I want and I think it will be too great an expense for that object, [3] When I asked to whom I was to speak, for gravel, they answered me I was to speak to four chiefs, to Wetekia, to Waiata, to Te Taka and Te Tohu, probably it will be about the same for the shells, for the sand, I cannot have all this without great trouble, and it will be more expensive than it is worth ; but I have asked them to you, I will take them if you require it, please to write me a few lines about it.

I remain your most humble serv[an]t

Garin

Rect[eur] miss[ionnaire] ap[ostolique]

5 l[undi]

Je donne ma lettre à un naturel qui va au Pa.

M^r Trueman

M^r Trueman vient avec son compagnon me dire que les billets que je leur ai donnés ne vont [sic pour valent] plus que 15 shillings

[p.] 4

1846 janv[ier]

pièce, je lui réponds que je n'y puis rien faire, et qu'ils sont en perte pour ceux entre les mains desquels ils se trouvent. Ils ne font pas d'instance, M^r Trueman me demande un remède p[ou]r la femme de M^r Bill, je lui dis que j'irai la voir ce soir et lui porter un remède ; j'y vais et j'achète quelques slabs mauvaises planches p[ou]r mon puits.

6 ma[r]di Epiphanie

guerre

Karawai revient de Mangakahia. Nous apprenons que le pa de Kawiti a eu une brèche faite par le canon, il y a eu quelques naturels et quelques Européens de tués ; Hamiora a été blessé.

malade

Je vais à Te Pawera voir Ngahue³ malade. Je la trouve s'occupant à faire un koka. Je ne la crois plus aussi malade que je l'avais cru au rapport qu'on m'en avait fait, nous y couchons.

7 mer[credi]

Nous revenons de Te Pawera, quelques naturels me viennent voir et me demandent à voir mes choux raves ; puis Hongi [H]ika.¹ Je les satisfais [sic]. Je vais revoir la [5] femme de M^r

¹ Il s'agit d'un animal domestique, c'est peut-être le nom de la chèvre ou plutôt du bouc de Garin. Hongi Hika est le nom d'un grand chef guerrier Ngapuhi des années 1820-30. Polack remarque : « Every animal has a chance of becoming sanctified for a time, during which his life is assured. Hogs are often named after great chiefs deceased, and when thus canonized are never allowed to be killed » (J. S. Polack, *Manners and Customs of the New Zealanders*, vol. 1, p. 272).

Bill, elle est toujours malade. M^r Bill [sic], j'achète encore quelques slabs [sic] pour 2 s[hillings] 1/2.

graviers

Je conviens avec Waiata et Karawai de donner une livre de tabac pour un voyage de gravier que je me propose d'aller chercher demain. Je fixe à une livre de tabac p[ou]r chaque voyage que je ferai peut-être dans la suite.

8 j[eudi]

Mes 2 naturels vont chercher des graviers mais ils ne peuvent pas les amener le même jour.

9 v[endredi]

char

Ils vont chercher les graviers et les amènent. Je travaille avec M^r Linch à faire un char, mes [sic] nous ne pouvons pas faire des moyeux, j'imagine un autre moyen, mais qui a bien des inconvénients.

Bill

M^r Bill vient avec sa femme.

10 s[amedi]

graviers

Le char fini, mes 2 naturels se mettent à charrier des graviers, mais la montée rend le charriage bien pénible. Matu et Kaperiere ne sont pas assez forts seuls, je leur dis d'appeler Kawewai et Ruka. Je leur donnerai du tabac, ils viennent et charrient avec Matini.

[p.] 6

1846 janvier

graviers

Je dis à Kawewai et à Matini : Cet ouvrage vous plaît-il ? Oui, disent-ils — Eh bien travaillez, je vous donnerai du tabac. Kawewai me dit : Je suis pressé pour mes gros bled. Kei a koe te wakaaro,ⁱ lui dis-je, quand tu quitteras, Lucas prendra ta place. Ils continuent, et pour expédier, ils prennent une charge triple ou quadruple, en remplissant le tombereau. Lorsque je les vois arriver, je suis sur le point de descendre pour leur dire de décharger, mais je crains de les indisposer, je les laisse faire, ils viennent jusqu'au haut de la montée au contour à l'endroit des racines, ils s'arrêtent ; alors je leur dis : Aiane kapakaru te mea, e nui atu te kirikiri.ⁱⁱ Kawewai me répond : Kei te tangata te wakaaro. À cela je lui dis : Kei hea te tini o oku mea i ora ai i te tangata maori, ka matau ahau i te ritenga maori.ⁱⁱⁱ Ils continuent, ils n'ont pas avancé de 10 à 15 pas que Ruka se penche pour regarder dessous le char, et dit en se relevant : Kua pakaru !^{iv} Je vais voir, et en approchant je dis à [7]

graviers

Kawewai : Kite mea ka penei ? te kirikiri ki runga ki tou tuara ka tohi maha koe.^v Je lui parle ainsi avec humeur, et je reviens, puis je leur dis : C'est assez, wakarerea tenei mahi, heoi ano

ⁱ « C'est à toi de prendre la décision. »

ⁱⁱ « La chose se cassera bientôt, il y a trop de graviers. »

ⁱⁱⁱ « Pourquoi suis-je autant concerné par le salut du peuple maori ? » La seconde partie de la phrase (litt : « J'ai appris la manière de faire maorie ») exprime l'exaspération et la frustration de Garin confronté à des façons de faire et d'agir autres.

^{iv} « C'est cassé ! »

^v « Si tu places les graviers sur ton dos comme cela, alors tu seras satisfait ». Le ton est ici ironique.

ko Matiu ko Kaperiere hei kawe, na ki te Uripawe.ⁱ Je leur donne 1 fig[ue] à chacun ; ils se retirent. Le soir après la prière, ils me font une espèce de comité, Romana me dit : N'est-ce pas toi qui as appelé Kawewai à ce travail ? Oui lui dis-je. Pourquoi, ajoute-t-il, lui as-tu dit : ki te mea ka penei te kirikiriri ki runga ki tou tuara, ka wati tou tuara ?ⁱⁱ Est-ce un mauvais mot cela, lui dis-je ? Oui, répond-il, Te Ahitu a dit que le père Petit ne s'était pas fâché p[ou]r des affaires cassées, ni toi non plus et que voilà que tu as commencé aujourd'hui, ce mot que tu as dit est mauvais. Je réfléchis, que je n'ai pas dit ce qu'il me fait dire. Puisque vous

[p.] 8

1846 janv[ier]

graviers

vous [sic] en êtes sur les mots, je n'ai pas dit : ka wati tou tuara.ⁱⁱⁱ Qu'en dis-tu, e Kawewai, m'as-tu entendu dire ce mot : Ka wati ?^{iv} Oui, me répond-il. Eh bien appellons [sic] Matiu et Kaperiere, il les appelle. Je les interroge : Qu'ai-je dit à Kawewai ? Tu as dit : ki te mea ka penei te kirikiriri ki runga ki tou tuara. Katahi maha koe.^v Eh bien, lui dis-je, tu vois bien à présent. Ah c'est vrai, il a raison, dit-il. D'ailleurs, ajouté-je, [sic] si je t'ai parlé ainsi, c'est que tu as commencé par me dire un mauvais mot qui m'a engagé à te répondre ainsi ; lorsque je t'ai dit : que le char était trop chargé, tu m'as répondu : kei te tangata te wakaaro.^{vi} Les naturels me disent : il n'y a point de mal. Tiperia, Karawai, Romana, disent, puisqu'il en est ainsi il n'y a pas de mal. Et sais-je aussi si ce mot est mauvais, s'il m'était venu à l'esprit je l'aurai dit sans doute, [9] car j'ignorai qu'il fût si mauvais. C'est un kanga, me disent-ils.

Tirarau

Tirarau va avec ses naturels et Waiata voir les arbres équarris.

11 d[imanche]

visite à M^r Duyher

Je vais dans l'après dîner avec mon boat voir les Européens ; j'entre chez M^r Duyher où je trouve M^r Peter et 2 protestants dont l'un est serviteur de M^r Buller. Je leur propose de prier pour la paix. Je me mets à genoux, ils s'y mettent aussi et nous prions ensemble.

à M^r Roff

De là je vais chez M^r Roff, après avoir parlé de choses indiff[érentes] M^r Roff me fait signe de faire la prière car il voit que j'ai apporté mes livres pour cela, il me dit que si je parlais bien sa langue, il préférerait entendre mes prédications plutôt que celles de M^r Buller. Je les quitte pour aller chez M^r Ross.

à M^e Ross

Je dis à M^e Ross : J'ai appris que vous allez à la chapelle protest[ante]. Oui, me répond-elle, cela est vrai,

[p.] 10

1846 janv[ier]

visite aux Européens

ⁱ « Renonce à ce travail, laisse Matiu et Kaperiere le porter à Te Uripawe. »

ⁱⁱ « Si tu places les graviers sur ton dos comme cela, alors ton dos se brisera. »

ⁱⁱⁱ « Tu te briseras le dos. »

^{iv} « Briseras. »

^v « Si tu le portes sur ton dos, peut-être que cela te satisfera. »

^{vi} « C'est le travail d'un homme. »

comme je n'ai personne qui me prêche la parole de Dieu, je vais là où je puis l'entendre. Je lui représente que dans le commencement comme j'avais une mauvaise maison je pensais qu'ils ne pouvaient pas assister convenablement aux offices, mais qu'ayant une nouvelle maison et des appartements plus commodes pour assister aux offices, j'espérais qu'ils viendraient, que de plus j'ai fait mes efforts pour leur procurer une chapelle chez eux, mais voyant que je n'ai pas pu y réussir et comprenant assez qu'ils sont dans une grande difficulté de venir aux offices, j'irai volontiers tous les 2 ou 3 dimanches leur donner une instruction. Elle ajoute que tant que j'aurai les Européens que j'ai, elle ne pourra pas venir (la 1^{ère} année M^{gr} m'avait dit de ne pas aller dire la messe chez eux, mais depuis quelques mois M^{gr} m'a conseillé de l'y aller dire).

Aujourd'hui Tirarau est allé avec tous ses naturels abattre des kahoris pour les vendre à M^r Walton, ils en ont [11]

kahoris, visit[e] aux Europ[éens]

abattu 30 qui appartiennent à M^r Ross. M^r et M^e Ross disent qu'ils n'avaient aucun droit d'agir ainsi, ils me disent, que les naturels prétendent que M^r Ross n'a pas tout payé. M^r Ross me dit : Je ne m'inquiète pas beaucoup de cela pourvu que cela n'ait pas d'autre suite, car dans le temps où nous sommes il faut être prudent ; je couche chez M^r Ross.

12 l[undi]

Je vais chez M^r Roff acheter une chèvre, et un bélier, 10 sh[illings] pièce.

M^r Bill

En revenant je vais chez M^r Bill et Eat acheter des planches, le boat repose sur un morceau de bois par la marée descendante, ce morceau de bois perce le boat qui est pourri. On passerait le bras par le trou, il se remplit d'eau, on le tire à terre et M^r Eat le répare p[ou]r rien. J'achète 4 planches de ka[h]ikateaⁱ à 1 s[hilling] 6 p[ence] pièce, ce qui fait 6 sh[illings]. En revenant je m'arrête au Pa, Tirarau m'a appelé. Un instant après M^r Buller portant un de ses enfants dans ses bras [arrive].

[p.] 12

1846 janv[ier]

Nous nous saluons, il s'asseyait près de moi. Il reproche à Tirarau ce qu'il a fait d'avoir coupé des arbres sur le terrain d'autrui. Tirarau répond qu'il a été convenu de bouche que M^r Ross prendrait p[ou]r lui quelques kahoris et M^r Ross [sic] quelques-uns. M^r Bullard dit que M^r Walton ne recevra pas de lui les arbres qu'il connaît appartenir à M^r Ross, Tirarau dit : Je les brûlerai. Je chasserai M^r Ross.

13 ma[r]di

M^r Walton va voir les kahoris à Ngawakarara, il redescend le soir.

14 mer[credi]

malades

Je vais voir mes malades, à Ngawaewae. Weka se trouve mieux ; Haki Paka est rétabli. Il est à Kokopu ; Te Ara est à abattre des arbres ; mes 2 naturels ont mis les planches dans le puits jusqu'à moitié. Ils vont chercher un second voyage de graviers.

bélier

ⁱ Pin blanc (*Podocarpus dacrydiodes*). Les forêts denses de kauri et de pins blancs géants de la rivière Wairoa étaient convoitées par les colons européens. Le bois du pin blanc était également utilisé par les Maoris pour la construction des pirogues, armes, torches, et sa résine fournissait un pigment pour le tatouage.

Aujourd'hui nous avons tué un bœuf (coupé). Mes 2 naturels n'en veulent pas manger, ils ont le cœur sur les lèvres à la seule idée de cette chair de [13] nanenane [chèvre]; l'on me dit qu'ils sont de même dans toute la Nouv[elle] Zél[ande] ; ils ne mangent pas du bœuf, ni de chèvres, ni je crois de mouton.

Souvent les naturels reprochent aux Européens de ne pas manger de grosbled, de mangoⁱ [requin] mais eux sont bien plus difficiles, ils ne veulent pas manger de la chair saine tandis qu'ils mangent de la chair corrompue.

conseils à Maraea, Tauwhanga

Aujourd'hui j'ai donné un avertissem[en]t à Merepeka et à Maraea pour leur dire d'être prudentes et de ne pas donner lieu à parler, car elles viennent dans la maison de mes 2 naturels les soirs, cela ne convient pas, &^c... Hier Tauwhanga me prévint aussi de cela, il me dit qu'il craignait à cause de Matiu, il le fait appeler, lui défend de donner la pipe, de rire, de plaisanter avec Maraea.

15 j[eudi]

Waiata

Ce matin Karawai me fait écrire une lettre à M^r Walton pour lui demander des poulies, &^c.

Tirarau

Tirarau me demande mon boat pour aller au navire de M^r Emel[e]y, je lui

[p.] 14

1846 janv[ier]

observe que je l'ai seulement cassé, qu'il est tout pourri ; il convient qu'il vaut mieux prendre un waka.

graviers

Matiu et Kaperiere amènent un boat de graviers, c'est le second.

Je vais voir la fille de Tira très-malade. Les naturels traînent leurs kahoris à la rivière.

16 v[endredi]

puits

Nous finissons de remplir de graviers les côtés du puits, je fais le toit.

puits, Matiu, Kaperiere

Mes 2 naturels, je pense, me demanderont plus tard un prix, ou bien il paraît que cet ouvrage leur a plu quoiqu'assez pénible. Le charriage des graviers est très-pénible et cependant ils me témoignent tous les deux le désir d'aller aux graviers. Matiu me dit si je n'en mettrai pas aux côtés du puits à deux ou 3 pas de distance. Kaperiere me dit : Ces graviers ne suffiront pas, il en faudra encore aller chercher un boat, ils répètent souvent cela ; ils sont portés de bonne volonté pour ce travail. [15]

puits

Ils ont été actifs et de bonne humeur ce qu'ils ne sont pas ordinairement, mais s'ils me demand[ent] un prix je leur ferai compter, le pantalon de couleur que je leur donnerai demain ; celui de Matiu était un peu déchiré et il en a enlevé une pièce immense pour le raccom[m]oder ; il aurait pu servir encore pour les dimanches convenablem[en]t s'il n'avait pas enlevé cette pièce. Je pense qu'il l'a fait à dessein pour avoir un nouveau pantalon. Celui de Kaperiere n'est pas encore déchiré, c'est pourquoi je ne devrais en donner un que dans

ⁱ Le nom général donné au requin et au chien de mer.

quelques mois, mais j'ai promis à Matiu avant hier de leur en donner un samedi. Je le ferai compter pour le long et pénible travail qu'ils ont fait au puits. S'ils ne me demandent pas de prix je ne leur en parlerai pas.

Tira

J'apprends aujourd'hui que Tira a porté son enfant baptisé[e] à Haki Paka pour apprendre du dieu maori la destinée de cet enfant. Je lui veux faire des reproches...

[p.] 16

1846 janv[ier]

17 s[amedi]

Kawiti

J'apprends aujourd'hui que dimanche dernier (11 du courant) les Anglais ont fait brèche au pa de Kawiti, sont entrés. Les naturels ont pris la fuite et sont cachés maintenant dans la forêt de Purua. Cela ne s'accorde pas avec le songe du naturel qui avait dit que les soldats succomberaient (voyez 20 10^{bre} 1845 p. 28 du cahier précéd[ent]).

puits

Aujourd'hui je finis entièrement le puits.

pantalons à Matiu, Kap[eriere]

Je donne à mes 2 naturels un pantalon p[ou]r les dimanches quoique les autres ne soient pas usés (voir la page précéd[ente]). Je leur dis que quand ils se racco[m]modent, qu'ils ne coupent pas leurs habits sans me montrer la manière dont ils les coupent. À supposer qu'ils me demandent un prix p[ou]r le puits, je leur observerai que je leur ai donné loisir de bien se reposer, et ils l'ont fait en allant aux graviers, en charriant les graviers, je les ai mieux nourris qu'à l'ordinaire, tout cela serait à détruire [sic pour déduire] [17] de plus ajouter le travail qu'ils auraient fait s'ils n'avaient pas été employés à celui-là, à supposer que je fusse forcé de donner un prix. Je donnerai en tabac en évaluant ce que j'aurais donné à des naturels que j'aurais appelé[s] à ce travail, des naturels qui auraient quitté leurs travaux pour se livrer à celui-ci, qui se seraient nourris... de plus je les ai fait aider par d'autres naturels, John [Linch] et moi...

18 d[imanche]

Tira

Ce matin j'apprends que l'enfant de Tira est morte (voir p. 15). Je vais le soir faire les prières de la sépulture quoique je n'enterrerai pas l'enfant, les parents veulent la percher en l'air selon leur ancien usage. Tira découvre le visage de cet enfant, des humeurs lui découlent par le nez comme de l'eau. Tira me dit qu'elle fait le tangi à ceux qui la viennent voir c.-à-d. qu'elle pleure d'amour et pour me le prouver, elle se mouche dans ses doigts puis étale la matière sur son habit en me disant : Tiens, voilà ce qui découle de son nez, ah !

[p.] 18

1846 janv[ier]

Ce matin elle a bien fait le tangi à l'église catholique[ue] (aux naturels de Ngawakarara), les larmes lui ont aussi coulé des yeux, ajoute-t-elle, quoiqu'elle fût morte la nuit précédente.

Te Uinga

Je baptise ce soir Te Uinga⁴ à Ngawaewae.

Kawiti

L'on me dit que Kawiti est retourné sur ses pas pour se battre avec les soldats. Les naturels de Pomare lui ont dit de revenir, d'aller à Karetu c.-à-d. au pa de Pomare près de la baie de Kororareka, il s'y est rendu.

Les Européens d'Hokianga ont, dit-on, tous quittés la place, ils craignent que les naturels battus par les soldats en revenant dans leurs tribus ne massacrent les Européens selon leur coutume pour prix de leur défaite. Ceux de cette rivière comptent sur la protection des naturels avec lesquels ils vivent.

19 l[undi]

Kaperiere va à Pararaumati accompagner Ruta. Il y reste tout le jour, il aurait pu me prévenir.

Roff

M^r Roff m'envoie un billet pour que je donne [19] 6 yards d'indienne à Paratene en dédommagem[en]t du dégât que ses porcs ont fait dans ses pommes de terre. Je lui donne ces 6 yards.

20 ma[r]di

M^r Alike

Je vais voir M^r Alike le pilote pour avoir des nouvelles de M^r Raynold's, nous couchons chez Te Wehinga, nous y sommes dévorés par les moustiques ; je dors dans 3 places différentes, mais toujours ces insectes importuns me poursuivent et pénètrent dans mon manteau et ma couverture.

21 mer[c]redi

nouvelles de M^r Raynold's

Au point du jour M^r Alike arrive et nous réveille, je lui dis que j'allais le voir. Il m'invite à descendre jusques chez lui, ce n'est pas loin ; j'y consens. Il me dit que M^r Raynold's voulait bien m'écrire, mais le navire étant parti plutôt qu'il ne pensait, il ne m'a pas écrit ; il me fait dire qu'il n'a jamais dit à M^r Ross de prendre chez lui ses effets, que c'est une roberie [sic pour robbery [vol]], il m'apprend que M^r Raynold's est misérable et qu'il reviendra ici à la 1^{ère} occasion. Il est séparé d'avec sa femme, celle-ci est dans une position heureuse. Nous arrivons chez M^r Alike. Je vais voir le navire, on m'y fait déjeuner. J'achète 48£ 1/2 de tabac

[p.] 20

1846 janv[ier]

de M^r Alike à 2 s[hillings] 5 pence la livre.

Nous revenons, je m'arrête un instant chez Te Wehinga, chez M^r Mack Gregory, chez M^r Roff à qui je donne 6 yards d'indienne à 8 p[ence] qui jointes à 6 données précédem[en]t pour lui à Paratene font 8 shillings plus un pantalon 7 shill[ings], plus 1 shall [sic pour shawl [châle]] 4 shill[ings], le tout se monte à 19 sh[illings]. Je lui redoie 1 shill[ing], c'est le prix d'un bœuf et d'une chèvre reçus de lui le 12 janvier 1845. Il me presse d'accepter à souper ; j'accepte et nous continuons de voguer. Nous arrivons à la nuit à l'établissem[en]t.

22 j[eudi]

tapu de Himeo

Je vais voir les naturels à Pararaumati. Koke et Haki Paka reprochent à Himeo de ce qu'il a moulu du bled p[ou]r moi à mon moulin après s'être fait les cheveux (en se faisant les cheveux il est devenu tapu). Je crains, lui dit Koke, p[ou]r les enfants de Rako et de Waiata (parce qu'ils mangent de temps en temps de mon pain, et que je leur fais des applications avec le son ; et que Himeo a les tapu de Rako et de Waiata.) [21] Himeo répond : Les enfants

qui ont été tapus ne perdent-ils pas leur tapu après qu'on les a plongés dans l'eau ? Est-ce que tu as été plongé dans l'eau ? reprend avec vivacité et moquerie Haki.ⁱ Est-ce que tu as été plongé dans l'eau ? Mon baptême ! répond Himeo.

23 v[endredi]

remèdes de M^r Bullar

Il paraît que M^r Bullar perd sa réputation pour ses remèdes et que la mienne s'augmente aux dépens de la sienne, car depuis quelque temps ses disciples viennent chercher mes remèdes, me disant que ceux de M^r Bullar sont sans effets. Un de mes principaux remèdes est l'écorce du bois quinquina que les naturels mâchent ou font bouillir dans de l'eau ; un autre souverain remède est le laudanum. 10, 15, à 20 gouttes dans 3 ou 4 cuillerées d'eau, pour les maux d'estomac, de reins, &^c. La magnésie p[ou]r les enfants ; la rhubarbe en bonne dose, voilà mes principaux remèdes qui me donnent cette réputation, je ne parle pas de l'eau céleste pour les yeux, ni du piropiro, leur renommée est assez connue.

M^r Walton

Je reçois la visite des M.M^{ts} Walton et du capitaine du navire qui vient p[ou]r M^r Walton.

[p.] 22

1846 janv[ier]

M^r Walton, vin goûté

J'apprends que le navire est à Okaro et que lundi ou mardi il sera chez M^r Walton ; qu'il a une lettre à me remettre avec les effets que j'avais donnés à M^r Walton lorsque j'étais à Auckland. M^r Walton me demande si je veux lui donner les bois de ma chapelle pour finir de fréter son navire, il m'en fera scier d'autre[s]. Je lui témoigne la peine que j'ai de lui refuser cela, cela ne dépend p[as] de moi, je ne suis pas le maître, mais M^{gr}. Ils me demandent à goûter mon vin blanc, c'est un progrès pour cette rivière, que d'avoir fait du vin. C'est pour en parler, me dit-il, je les satisfaits [sic].

24 s[amedi]

messe chez M^r Ross

Je vais chez M^r Ross pour y dire la messe demain, je fais prévenir M^e Ruff par mes 2 naturels, M^r Ruff leur dit : Si elle veut y aller, elle peut y aller, si elle ne veut pas y aller, elle n'y ira pas, je la laisse libre. M^e Ross après souper appelle l'étranger qui travaille chez elle et lui dit de rester pour la prière, je vois avec plaisir qu'elle me met elle-même sur la voie. Je fais la prière avec une lecture d'un chapitre des actes des apôtres. [23]

25 d[imanche] Conversion de s[ain]t Paul

messe

M^r et M^e Ruff viennent à la messe. M^r et M^e Ross y assistent avec unⁱⁱ l'étranger de M^r Ross et la femme maoriⁱⁱⁱ de M^r Babe. Je fais une lecture raisonnée sur l'infailibilité de l'Église. Après la messe M^r Ruff me dit : Je pense que vous avez voulu faire allusion à moi. Comment, lui dis-je ? Oui, me répond-il, pour ce que j'ai dit hier à vos 2 naturels. Je lui dis : Je ne sais pas ce que vous avez dit à mes naturels, tout ce que j'ai appris d'eux c'est que vous leur avez dit que si M^e Ruff voulait aller à la messe, elle y irait, et que si elle ne voulait pas, elle n'y irait pas, voilà tout ce qu'ils m'ont dit puis ils sont allés chez M^r Bill où ils ont

ⁱ La ponctuation initiale était : « Est-ce que tu as été plongé dans l'eau reprend avec vivacité et moquerie Haki ? »

ⁱⁱ « Un » rev.

ⁱⁱⁱ Il n'y a pas d'indication du féminin ici.

couché. Je n'ai donc pas pu faire allusion à ce que vous leur avez dit car je l'ignore. Pourquoi mettez-vous deux lumières, me dit-il, sur l'autel en plein jour ? Pourquoi, lui réponds-je, Moïse en mettait-il ? La loi de Moïse est abolie, me dit-il. J'ajoute : Il y avait des jeûnes de commandés dans la loi de Moïse, et parce que la loi de Moïse est abolie, on ne

[p.] 24

1846 janv[ier]

controverse

doit donc plus jeûner à présent. C'est bien de jeûner, me dit-il, mais dans votre Église vous ne jeûnez pas comme on doit ; vous prenez de la nourriture à midi. Je lui réponds que n[otre] S[eigneur] n'a pas dit, ni les apôtres, la manière de jeûner, le point essentiel est de faire pénit[ence]. Et pourquoi dites-vous la messe en latin ? lorsque les apôtres furent envoyés, ils reçurent le don des langues, pour pouvoir prêcher à tous les peuples. Vous ne devez pas prêcher en latin. Vous ai-je prêché en latin aujourd'hui ? lui réponds-je, ne vous ai-je pas prêché en anglais, ne m'avez-vous pas compris et les prières que j'ai fait[es] avant et après la messe, ne les avez-vous pas comprises ? Oui, me dit-il, mais les prières de la messe ? Là-dessus sa femme impatiente de l'attendre l'appelle brusquem[en]t. Il se lève, et s'en va. Je reviens à la station vers midi, je trouve une 15^{ne} de naturels qui m'attendent. Je leur fais la prière avec une instruction, puis à mes 2 Europ[éens] et M^r Duyher. [25] Ensuite je vais à Ngawakarara où je trouve tous les naturels se disposant à faire surnager leurs arbres sur la rivière p[ou]r les conduire chez M^r Walton. Taurau me fait dire de voir son enfant malade.

26 l[undi]

M^r Walton

Je suis sur le poin[t] de partir avec mon boat jusques chez M^r Walton chercher mes effets venus d'Auckland par un navire. Mais M^r Walton venant à passer ici au moment où je me disposais à partir, il me dit que le navire n'est pas encore venu, qu'il me faut aller chercher seulement demain.

27 ma[r]di

feu

M^r Linch apprenant que je vais absenter un ou deux jours vient me demander de l'ouvrage, il me propose de brûler le bois sec dans le ta[i]llis qui borde la rivière, je suis de son avis, mais bientôt après avoir réfléchi, je lui dis : Je crains pour les bois de la chapelle, il me répond : Oh ! il n'y a rien à craindre, je guiderai le feu, soyez tranquille. Le feu pourrait bien venir là, lui dis-je. Oh ! non. Eh bien, ajoute-t-il, si vous le jugez à propos, je ne mettrai pas le feu. Puisque vous me

[p.] 26

1846 janv[ier]

dites que vous prendrez garde, mettez-le. Je pars avec le boat chez M^r Walton ; mes caisses sont arrivées, il y a 5 objets désignés dans la lettre du p[ère] Séon, et je n'en reçois que 4 ; j'observe qu'il manque un objet, la crache d'huile.ⁱ Elle est au navire, me dit l'étranger chargé de me délivrer ces objets, on a oublié de la mettre dans l'embarcation.

28 me[r]credi

caisses

ⁱ Mot apparenté peut-être à « crachet » : dans le nord, une petite lampe à huile, de fer ou de terre cuite, qu'on pendait à une poutre du plafond (M. Lachiver, *Dictionnaire du monde rural*).

J'ai soupé et couché chez M^r Walton, comme ce matin je reste vers les naturels où je mange des pommes de terre, il m'envoie chercher pour déjeuner ; je m'y rends. Sur le revers de la lettre du père Séon je lis ces mots ambigus : Le port est payé. Est-ce le port des objets au navire, ou le port des objets du navire ici à ma rivière. Je dis au commiss[ionnai]re : Vous avez reçu le payem[en]t. Non, me dit-il. Je lis sur la lettre, lui réponds-je, que le port est payé. Je ne sais, me dit-il, peut-être, est-ce après que j'ai été parti. Mais cela ne presse pas, me répond-il. Je lui dis que quand j'irai à Auckland, je m'expliquerai avec le prêtre.

feu

Nous arrivons à une heure, nous voyons une grande fumée tout près des bois destinés à la [27]

feu

chapelle et des naturels courir rapidement vers les bois, ils portent de l'eau. Nous quittons promptem[en]t le boat et nous courons au feu, je prends aussitôt un sceau d'eau et je grimpe la côte, mes 2 étrangers semblent des déterrés, tant ils ont été effrayés, M^r Linch n'a pas la force de me parler, M^c Linch me dit que tout est sauvé, cependant ce n'est pas le mot. Je me hâte de porter 3 houes. Je fais travailler mes naturels à couper toute l'herbe et les racines et toutes les matières inflammables de manière à laisser la terre nue du côté où le feu vient. Nous travaillons à la chaleur, du soleil sur la face et du feu derrière le dos, la fumée nous suffoque, j'avais dit à la hâte un pater et un ave aux pieds de l'hôtel pour implorer l'assistance du Bon Dieu et de la s[ain]te Vierge ; mes 2 Européens priaient aussi avec ferveur en travaillant. Enfin Dieu merci, nous avons sauvé les bois, les bâtons avaient été au milieu des flammes sans prendre feu.

[p.] 28

1846 janv[ier]

Rien n'a été brûlé ni même noirci. Pendant la nuit je me suis levé 4 fois pour voir s'il n'y avait point de danger. Tout est en sûreté.

29 j[eu]di

feu, Matiu

Matiu hier soir était indisposé d'un rhume de cerveau, il avait ramé toute la matinée au boat, il avait mal à la tête, il était donc couché vers les planches lorsque craignant que le feu ne se rapprochât des planches, je fais travailler à couper l'herbe et les branches environnant les bois. J'appelle Matiu. Il se lève, reste assis, je l'appelle une fois, deux fois, 3 fois, il reste assis ; je vais le trouver et lui dis : Si je ne craignais pas le feu je ne t'enverrai pas travailler, tu veux donc que ces planches brûlent ; il va enfin au travail, mais à peine a-t-il commencé qu'il s'assoit et se repose ; lors donc que j'ai fini mon travail, je vais lui demander sa houe, il ne me répond pas et continue de travailler, je le lui demande encore, rien, enfin je vais la prendre entre ses mains et je l'envoie à la maison où il se reposera. [29]

Matiu

Il n'est pas venu souper, je lui ai envoyé une tasse de thé.

Ce matin après la prière, je lui donne de la gomme arabiq[ue]. Il vient déjeuner, il n'a pas l'air bien souffrir, il a répondu comme il faut à la prière. Après déjeuner lorsque Kaperiere va au travail, je dis à Matiu, s'il pourrait passer un peu de farine au tamis pour qu'on fasse du pain ; il me dit qu'il a mal à la tête ; il reste. Un quart d'heure après j'y retourne et lui dis : Je sais bien ce que c'est qu'un rhume, quoiqu'on souffre un peu à la tête, on ne quitte pas p[ou]r cela toute espèce de travail. Je le quitte brusquem[en]t. J'appelle M^r Linch à ce travail, mais Matiu ne vient pas. Il vient dîner. Il est enveloppé dans sa couverture. Il retourne à sa maison. Je vais avec Kaperiere voir des [?], à mon retour, j'entends Matiu qui

s'amuse ; dès qu'il m'entend il cesse et se couche. Le soir après souper je lui dis : Est-ce vraiment à cause de la violence de ton mal que tu n'as pas voulu passer

[p.] 30

1846 janv[ier]

Matiu

ce matin un peu de farine ? Il ne me répond pas, je le presse ; il me dit : Je te l'ai bien dit ce matin, que c'était parce que je souffrais. Je lui réponds que je pense que ce n'est pas pour cela. Je lui demande aussi ; pourquoi il a cessé de s'amuser quand il m'a entendu venir. Pourquoi, me dit-il, as-tu dit faussement ce matin à ma sœur Emiria de ne pas m'éveiller parce que j'étais très-malade. Je lui ai dit en riant, pour me moquer de toi. C'est peut-être mauvais que je reste ici, me dit-il. Tu as un mauvais ritenga, réponds-je, quand je suis ici, tu es couché à ne pouvoir rien faire, pas même à passer au tamis un peu de farine, et quand je reviens tu es à jouer, tu m'entends et tu te couches. Là-dessus sans attendre une plus longue explication, il sort avec humeur. Je crains qu'il ne veuille s'en aller. Je les appelle à la classe, ils viennent tous les deux. Matiu n'a pas l'air avoir de la rancune. Il me parle bien.

30 v[endredi]

Aujourd'hui Matiu est tout à fait de bonne humeur. Il travaille avec courage et beaucoup ainsi que Kaperiere. [31]

feu

Le feu s'étend toujours par le vent. Je crains qu'il n'aille aux habitations des naturels mais la forêt l'arrête.

31 s[amedi]

Le feu s'approche de nouveau des planches mais la place est net[t]oyée, je pense qu'il n'y a rien à craindre. Mes 2 naturels me disent qu'il n'y a rien à craindre, que le feu ne viendra pas, qu'il n'y a pas de matières inflammables, je leur dis que j'ai vu dans de pareils endroits le feu prendre à des matières toute[s] vertes.

feu

Sur le soir le feu s'approche toujours et vient là où mes naturels disaient qu'il ne viendrait pas. Nous approprions bien la place. Nous enlevons toutes les racines &^c. Nous défaisons un tas de bois qui est trop près des planches, là Matiu me contrarie, je dis de défaire le tas. Nous le défaisons, mais lui le refait plus loin. Il est nuit, le vent s'est apaisé. Nous mettons le feu à tous les tas de bois ; j'envoie mon Européen se coucher. Je lui dis que je veillerai la moitié de la nuit et que je l'éveillerai pour le reste mais je reste jusqu'à 4 h. du matin, tantôt veillant, tantôt dormant car je vois qu'il n'y a pas de danger sachant d'ailleurs que dormant ainsi à la belle étoile on a pas un sommeil long, en effet je me lève une 6^{ne} ou 8^{ne} de fois p[ou]r voir le feu...

[p.] 32

1846 janv[ier]

Kaperiere, Matiu

J'ai donné ce soir un pantalon à Kaperiere et Matiu. Comme ils attendaient quelque parole, je leur dis : Heoi ano, heoi ano,ⁱ leur signifiant que je n'ai rien à leur dire ; cependant j'ajoute : Je n'ai qu'un mot à vous dire : Vous m'avez reproché autrefois de ne point mettre d'*espace* (takiwa) entre mes reproches, moi à mon tour je vous dis de mettre un *espace* long (takiwa) entre le mal. Lorsque le temps est échu je vous donne des habits, je suis fidèle, que votre ritenga soit aussi fidèle, et régulier, vous avez un jour bon, un jour mauvais. Hier ils

ⁱ « C'est tout, c'est tout. »

ont bien travaillé et aujourd'hui peu, ils ont dit à M^r Linch : Aujourd'hui nous travaillons peu, lundi nous travaillerons beaucoup.

Février

1^{er} d[imanche]

Le feu fait toujours des progrès, nous passons la nuit près des bois pour veiller.

2 l[undi]

feu

Aujourd'hui je continue de faire couper toutes les matières inflammables. Je reçois ce soir la visite d'une dame française [M^{me} Vaillant], de M^r Walton, et de 3 autres Anglais parlant ou comprenant le français. [33]

dame française

Cette dame va voir son frère à Ta[h]iti ; elle me dit qu'elle a vu M^{gr} Pompallier⁵ à Sydney d'où elle vient.

Ce soir nous couchons encore près des bois. Si le vent cesse nous mettrons le feu à des bois entassés.

3 m[ardi]

feu

Le vent n'a pas cessé mais il est plus faible. Je fais allumer le dernier bûcher, mais il nous donne bien de la crainte et de l'embarras, le vent s'élève et porte la flamme et les bluettes¹ du côté des bois qui sont tout près ; je prie à la chapelle le Bon Dieu et la s[ain]te Vierge de nous protéger. Nous charrions beaucoup d'eau et nous avons de la peine à arrêter les progrès du feu, ce feu passe sous terre et paraît dans beaucoup d'endroits sans qu'on s'y attende, sur le soir M^r Linch me dit : À présent tout est bien, il n'y a plus rien à craindre. Nous pouvons dormir en paix.

M^{gr}

Hoani vient de la Baie des Iles, il m'apporte une lettre du p[ère] Bâty. Il m'apprend que la paix est faite entre les naturels et les Européens, que M^{gr} Pompallier est revenu de Sydney et qu'il est reparti pour [la] France.⁶

[p.] 34

1846 février

C'est M^{gr} Viard⁷ qui le remplace en son absence.

feu

Nous nous couchons en sûreté comme m'a dit M^r Linch, mais bientôt j'ai des inquiétudes car le vent augmente considérablement. Je me lève, je vais visiter la place, il n'y a point de feu, je vais me recoucher, je me lève une 2^{de} fois, je vois un feu qui s'allume. Je vais l'éteindre, je reviens, je me couche dehors pour apercevoir plus facilement le feu ; je me réveille. Je vais visiter, je vois un 2^d feu tout près des bois, je l'éteins, je reviens me coucher. Je vais visiter, mais tout est éteint, seulement j'aperçois de loin à travers les fentes de la cuisine, un grand feu dans la cuisine, je vais réveiller mes Européens, pour avoir la clef, je couvre ce feu de cendres. Nous sommes entourés [sic] de feu, le feu gagne dans la forêt, brûle le pied des kahori, brûle une partie de la fence des chèvres.

4 mer[credi]

¹ Petites étincelles.

Je vais à Ngawakarara voir les malades, je suis tout fatigué d'avoir veillé 4 nuits consécutives en couchant dehors. J'ap-[35] prends qu'un navire est arrivé dans la rivière pour se charger de kahoris, mais cela est faux.

5 j[eudi]

voyage à Auckland

Je pars pour Kaipara et Auckland, je vois en descendant les catholiques Européens. M^e Ross me donne commission de lui apporter des souliers et que M^r Walton me payera. Je reçois la commission.

Nous arrivons au navire où se trouve la dame française, il est près de minuit, je crains de les déranger, nous couchons dans le boat du navire. Nous avons un peu de pluie pendant la nuit.

6 v[endredi]

navire

Le matin les messieurs du navire me reprochent d'avoir dormi dehors et s'appitoient [sic pour apitoient] sur moi mais je les rassure en leur disant que ce genre de vie n'est pas nouveau p[ou]r moi et que je n'en deviens pas malade p[ou]r cela. Ils m'invitent à déjeuner et me font toutes sortes d'honnêtetés. Ils me donnent des lettres à porter à Auckland ; puis ils m'offrent quelques provisions pour la route entr'autres 3 bouteilles de vin, je suis confus de tant d'attention. Nous les quittons et nous continuons de voguer, nous rencontrons à l'entrée de la rivière le navire à 3 mâts annoncé depuis longtemps, il arrivera probablement ce soir.

[p.] 36

1846 février

Hukatere

Le vent qui jusques-là nous avait été contraire devient favorable, heureusement car avec mes 2 naturels nous n'allons pas vite. Je n'ai pu trouver ni naturels, ni Européens pour venir ramer dans mon boat. Nous nous dirigeons à Hukatere où j'espère trouver quelqu'un, mais non ils sont tous à la pêche du mango. Nous couchons là,

7 s[amedi]

et le matin de bon matin, après la prière nous partons pour Oruawaro. Avant d'arriver à Hukatere nous avons enterré 2 bouteilles dans la boue afin de les reprendre en revenant.

passage de la baie

Tandis que nous ramons pour Oruawaro espérant trouver quelqu'un qui vienne avec nous, je dis à mes 2 naturels : Si vous n'aviez pas craint hier, nous serions allés attendre un vent favorable pour le passage difficile. Matiu me répond : Si nous n'avions pas craint quand ? — Hier, leur dis-je, aujourd'hui aussi. Ils paraissent entrer dans mon idée. Je leur dis alors : Pour moi, je crains aussi, mais tant qu'on voit du danger on reste à terre et lorsque le temps est propice on passe, il y a bien des boats qui passent avec un ou 2 rameurs. Eh bien, me disent-ils, dirigeons-nous là-bas. [37]

passage

C'est ce que nous faisons, arrivés sur l'autre bord nous déjeunons. La marée descend, puis nous nous embarquons pour aller dans un navire qui est à l'entrée de la baie, et là demander l'endroit propice du passage et attendre le moment favorable mais à mesure que nous avançons, le vent se change en notre faveur, plus nous allons, plus il nous favorise, nous pouvons passer et si nous ne passions pas, on nous prendrait bien pour des ignorants. Oui, disent-ils. Nous faisons le signe de la croix, et je leur dis : C'est aujourd'hui samedi jour à l'honneur de Marie, j'aime bien les samedis. Ils se réjouissent de voir un vent si favorable. Ils chantent, ils rient ; arrivés au milieu le vent va en tombant, nous avons calme [sic], nous

nous mettons à ramer, mais la marée descendante nous emmène du côté de la mer. Bientôt le vent reprend mais contraire. Nous nous trouvons déjà sur l'autre bord, mais il y a des bancs de sable, de grosses vagues se forment et se roulent en écume, mes naturels me disent : Nous pouvons passer au milieu, il y a beaucoup d'eau, nous y allons mais bientôt nous voyons le danger, les rames touchent le

[p.] 38

1846 février

le [sic] banc de sable et une vague se formant à gauche du boat soulève le boat et peu s'en faut qu'elle ne le fasse chavirer, et pour moi si je n'avais pas prévu le coup j'aurais été jeté à l'eau par le gouvernail [sic] qui vint me frapper à l'estomac, j'eus le temps de m'avancer suffisamment pour le laisser passer, enfin nous arrivons au kakaⁱ hors du danger. Après avoir pris notre repas, nous continuons de ramer, nous allons coucher sur les bords de la rivière de Kaipara à la belle étoile.

8 d[imanche]

voyage

Ce matin nous continuons de ramer, nous déposons nos effets chez M^r Jonhson, et nous arrivons bientôt à terre. Nous faisons les prières du dimanche à terre ; puis à moitié chemin, nous récitons les prières indiquées pour le kura.ⁱⁱ Je dis à mes naturels que si nous voyageons le dimanche, c'est que nous avons des raisons suffisantes. Nous demandons à un Européen son boat, il vient avec nous.

Auckland, lettres

Nous arrivons à 10 heures du soir. Là je trouve M^{gr} Viard, les p[ères] Forest et Séon. Ils m'annoncent que les objets venus de France p[ou]r moi sont ici, avec des lettres, c'est pour la plus grande partie des chemises blanches p[ou]r [39] donner aux enfants à baptiser.

9 l[undi]

Je prépare mes effets p[ou]r repartir demain.

10 ma[r]di

retour d'Auckl[and]

Nous repartons une ou 2 h. après midi avec les Européens. Nous arrivons à la nuit au haut de la rivière, l'Européen me presse d'aller chez lui pour passer la nuit, je le remercie et je lui dis que je préfère voyager pendant la nuit et nous avons besoin d'être de bonne heure demain de l'autre côté p[ou]r profiter de la marée. Nous couchons à moitié de la route, je cherche une place. Je trouve une maison qui est tombée, je me couche sur le toit qui me sert de wariki [natte]. Je pense que les puces ne passeront pas à travers.

11 mer[credi]

Mate

Le matin Matiu me réveille, après la prière nous repartons ; nous arrivons juste comme je le désirais. La marée à Kaipara retarde juste de 3 heures. Nous arrivons chez M^r Jonhson, où nous reprenons nos effets puis nous nous dirigeons chez Mate où nous arrivons à la nuit.

14 s[amedi]

ⁱ Le dictionnaire de W. Williams donne « arête d'une colline » ou « village », l'un ou l'autre convient ici.

ⁱⁱ Ici « kura » est pris dans le sens d'exercice religieux et se rapporte probablement aux recommandations de prières quotidiennes données dans le catéchisme *Ako Marama*.

Oruawaro

Nous en repartons pour Oruawaro, nous avons une heureuse traversée dans l'endroit difficile. Nous laissons des bancs de sable à droite et à gauche et nous remontons la rivière d'Oruawaro, lorsque nous sommes à l'entrée il est nuit.

[p.] 40*1846 févr[ier]*

Nous continuons de ramer jusqu'à ce que nous soyons en face des kainga, là nous allumons un feu pour que je puisse finir mon office et nous passerons la nuit dans ce même endroit. Mais les naturels ont vu notre feu, ils en allument un pour nous faire signe puis un second dans un autre kainga, alors nous nous remettons à ramer et nous arrivons chez eux.

*15 d[imanche]**Hukatere*

Je passe la journée à leur faire la prière et des instructions. Nikora me dit qu'il part demain pour aller voir sa femme qui est très-malade et peut être morte, me dit-il. Je lui dis alors que je devancerai mon départ et que nous partirons demain ensemble.

16 l[undi]

Nous partons après déjeuner et nous arrivons la nuit tombante à Hukatere, mais Paikea et Manuka ne s'y trouvent pas.

*17 m[ardi]**Wanohio*

Nous passons la nuit et le matin nous faisons voile pour Wanohio. Je crains de trouver cette femme morte, cependant je me rassure en ce que si elle était très-malade ou morte, les naturels se seraient assemblés. En effet nous la trouvons bien à son aise, allant et riant, ayant bonne mine. **[41]** Je trouve quelques naturels qui me disent qu'ils font la prière. Je leur laisse un livre, je les reverrai dans mes visites.

*18 m[ercredi]**navire*

Nous repartons ce matin et nous arrivons par un bon vent au navire *Portenia*⁸ où se trouve la dame française, je m'y arrête pour donner une lettre et un paquet. Ils me font les plus vives instances pour m'engager à passer la nuit au navire. Je cède quoiqu'à regret car nous avons un bon vent. On me fait mille honnêtetés, M^r le capitaine [Kersapp] et les passagers sont tout à fait honnêtes, l'un d'eux me fait présent d'un vocabulaire français et anglais à l'occasion d'un mot dont je lui demandais la prononciation. Dans la conversation M^r Boyd celui qui m'a donné le livre, et qui parle bien français me dit : Il me semble, Monsieur que vous devez avoir besoin d'un compagnon... si vous aviez des enfants, une femme pour vous tenir compagnie, vous ne seriez pas si isolé, vous auriez plus d'agrément. À cela je lui réponds ce qu'on répond ordinairement en pareil cas,

[p.] 42*1846 févr[ier]*

je lui parle surtout de l'attachement que j'ai envers mes naturels et principalement avec mes 2 enfants serviteurs...

La dame catholique appuie fortement et abonde dans mon sens.

Dans la soirée, ces messieurs me demandent si je veux leur permettre de faire une partie aux cartes, je leur réponds affirmativement leur disant qu'il est bon d'avoir une récréation surtout

quand la partie n'est pas trop intéressée. Ah ! voyez-vous, répond vivement la dame catholique] M^e Vaillant, vous autres vous accusez la religion catholique d'être rigide, sévère, eh bien vous voyez qu'elle ne l'est pas autant que vous criez bien.

Je demande à M^r Boyd si l'on pourrait me procurer quelques bouteilles vides, M^r Boyd aussitôt m'offre de m'en donner 3 douzaines parmi lesquelles il remplira 6 bouteilles d'eau de vie. Je le remercie de son honnêteté et lui témoigne le regret que j'ai de ne pouvoir compenser sa générosité. Je sais qu'il paye au garçon les bouteilles vides.

19 j[eudi]

Le matin je donne un flacon [sic] d'eau [43]

Kawiti

de Cologne à M^r Boyd car je sais qu'il a cherché de cette liqueur sans en pouvoir trouver. Ces messieurs me disent que Kawiti est au Pa, qu'il y est venu accompagné de 10 naturels visiter Tirarau.

On me fait déjeuner et après déjeuner je demande au capitaine une espèce de petit cuvierⁱ c.-à-d. une moitié de tonneau, car il n'a pas pu me procurer un tonneau pour me servir de cuve. Je lui offre de le payer, il refuse, me disant que cela ne leur est d'aucun usage, qu'il me le donne bien volontiers.

Tirarau

Je quitte ces messieurs après déjeuner et nous visitons les Européens en passant. Arrivé au Pa, je descends à terre pour voir Kawiti ; je vois Tirarau qui fait aussitôt appeler M^r Buller et me dit : Voilà 5 fusils que Kawiti m'a offert, mais comme je crois que la paix n'est pas entièrement faite avec les Européens, je ne les reçois pas de peur de paraître me mettre du parti de Kawiti. Aujourd'hui je vais les lui faire

[p.] 44

1846 févr[ier]

Kawiti

reporter, je veux que tu sois présent avec M^r Buller. Nous allons donc vers Kawiti qui est accompagné de 100 ou 200 naturels tous en armes. On lui rend les fusils, il ne témoigne aucun sentiment extérieur. Dans la soirée je lui parle, je lui fais présent de 10 figes, il me dit qu'on avait fait la paix avec les hommes, avec les fusils, avec la poudre et les balles, et maintenant on refuse de lui vendre de la poudre ... C'est que le gouverneur a porté une amende très-forte contre quiconque donnerait de la poudre aux naturels.

Pou adultère

Dans la même soirée j'apprends que Tito charge son fusil et qu'il s'apprête à tuer... Pou a commis un adultère avec Mere sa femme ; sans Kawiti et ses autres compagnons, Tito aurait, dit-on fait son coup. Je m'informe de tout, je vais parler à Tito. Je lui demande ce qu'il pense au sujet de cet adultère. Il me dit : Qu'on renvoie Pou dans un autre pays et je suis satisfait, [45]

Tiperia, voir page 73

pour Merepeka je n'y songe plus. Est-ce bien vrai que si l'on renvoie Pou, tu n'inquiéteras personne ? — Oui — Je vais parler à Tohu,⁹ père de Pou. Je lui dis que si l'on renvoie Pou, Tito restera en paix. Tohu répond : Nous voulons bien renvoyer Pou. Je vais redireⁱⁱ à Tito cette nouvelle, il me dit que maintenant il est en paix.

ⁱ Dans la région de St Rambert, un « rondot » était une cuve à lessive en bois qu'on posait sur un support à trois pieds pour faire la lessive (*Bulletin des Amis du Canton de Saint Rambert en Bugey, No 2*. Publié par l'Association des Amis du Canton de St Rambert, sans pagination).

ⁱⁱ *Ant. rev.*

20 v[endredi]

Kawiti

Kawiti s'en retourne avec tous ses naturels, il vient me voir chez moi en passant, il me demande un remède pour se frotter le corps et un autre pour ses yeux.ⁱ — Hamiora est de sa compagnie. — Hone Heke est venu chez Parore mais non chez Tirarau. On pense que ces visites n'ont d'autre but pour Kawiti et Hone Heke que de vouloir attirer les naturels de cette rivière à leur parti.

Pou

J'apprends que Rako retient Pou et ne veut pas le laisser aller à Waiooreore comme Tito l'a désigné.

[p.] 46

1846 févr[ier]

Alors Tito annonce par un double coup de fusil qu'il s'en va dans les forêts. Cela est très-mauvais signe, car il va dans les forêts pour chercher l'occasion de tuer Pou ou bien un autre ; s'il en tue un tous les naturels du haut de la rivière c.-à-d. tous les catholiques se soulèvent pour venir venger celui qui aura été tué. Je cherche à apaiser les esprits, mais en vain, ils vont selon leurs usages.

21 s[amedi]

Pou, Rako

Tous les naturels sont dans l'appréhension, ils apprêtent et chargent leurs fusils. Je me propose d'aller voir Rako, je lui fais dire de laisser aller Pou. Hier soir je suis allé faire la prière chez Waiata et ce chef m'a dit que son sentiment était de laisser aller Pou, et qu'il veut dire à Rako qui est son frère de le laisser aller ; j'espère que cela tournera bien.

Ce soir Tito arrive chez moi, espérant trouver les naturels qui viennent d'ordinaire le samedi soir à la prière p[ou]r le dimanche. [47]

Tito

Je lui dis : Où vas-tu ? — Je vais voir les kainga — À quelle intention ? — Avec l'intention de faire du mal. Allons, lui dis-je, va doucement, réfléchis, ne te presses pas, prends le temps de la réflexion, eux aussi réfléchiront, et quand on réfléchit ainsi on tend vers le bien. Non, non, me dit-il, c'est assez réfléchi, j'attends encore aujourd'hui et demain, puis après-demain je vais dans les forêts, et si je vais dans les forêts tous les kaingas me redouteront. Écoute-moi, ajoutai-je, demain je vais les voir, et leur parler. — C'est assez avoir pourparlé et réfléchi. En un mot il me dit que si l'on part, les troubles sont finis et qu'après avoir resté quelque temps il reviendra, comme les étrangers qui abandonnent leur pays viennent ici et s'en retournent. Je lui dis que Waiata est parti ce matin et qu'il dira à Rako de laisser aller Pou, est-ce vrai ? Oui sans doute, il fait appeler Kaperiere qui m'assure que cela est vrai.

[p.] 48

1846 février

Enfin il me dit : Tu vas voir les naturels demain, eh bien sois puissant à les engager de laisser aller Pou. Puis lorsque tu reviendras, tu viendras me trouver pour me dire ce qui s'est passé, si on a laissé aller Pou ou si on l'a retenu.

22 d[imanche]

ⁱ Cette visite du grand chef guerrier Kawiti est un signe en toute probabilité de la réputation de Garin comme guérisseur et surtout de la réputation de ses remèdes.

Pou

Les naturels ne viennent que tard à la messe. 2 ou 3 vont appeler Tohu père de Pou afin qu'il se rende à leur comité, car dit-on, maintenant, si on envoie Pou à Waioreore chez Hamiora, il peut se faire que Pou soit entraîné à la guerre si elle recommence avec les blancs... Les naturels reviennent. Tohu ne vient pas, il a dit que si son fils s'en allait loin, il l'accompagnerait, mais il leur fait dire seulement de le laisser aller, quoiqu'on puisse dire de nouveau, de grave, qu'on le laisse aller, qu'on le laisse aller, et lundi matin, sans plus tarder. Je vais avec ces naturels chez Rako dans le haut de la rivière, on me fait raconter ce que Tito m'a dit. Karawai raconte ce qu'a dit le père de Pou. Personne ne met d'obstacle. Te Ara prend la parole et dit : Qu'on le laisse aller, qu'on le laisse aller afin que nous ne soyons pas tous compris dans le mal. [49]

Pou

Te Rore rapporte que Tirarau a dit que si on retenait Pou, il abandonnerait le travail des uhi et laisserait le Pa et s'en irait travailler aux kahoris en bas de la rivière pour laisser champ libre à Tito et pour que ni lui ni les siens ne soient compris dans les troubles. Je félicite les naturels de la détermination qu'ils ont prise. Pour les confirmer dans cette résolution, je leur cite la comparaison du roseau qui plie sous la fureur des vents et se relève plein de vie après la tempête, tandis que l'arbre qui ne sait pas plier se trouve brisé et meurt dans l'ouragan.

23 *l[undi]**paix*

De bon matin on nous fait cuire des pommes de terre. Pou déjeune avec Hoani son compagnon d'exil, je déjeune aussi avec mes 2 naturels, Pou vogue dans le haut de la rivière pour Waioreore et nous, nous voguons pour ma station. Les chefs m'ont dit : Va porter ces nouvelles à Tito puis à Tohu, nous nous acquittons le même jour de la commission. Toutes choses se termine[nt] heureusement.

Pour moi je reviens dans mes foyers avec un bon rhume que j'ai accroché par les chemins, mais il est bon d'acheter à si bon marché une paix qui en fait vivre un grand nombre.

[p.] 501846 *févr[ier]**Tirarau*

Tirarau est malade d'une tumeur qui a commencé à la jointure de la cuisse et qui se prolonge dans la jambe et dans le ventre, il se considère comme en proie au dieu maori. Il vient de faire appeler Paka et Koke qui ont l'art de deviner ce qu'ils voient et de tromper dans ce qu'ils ne voient pas.

24 *ma[rdi]*

Tito va voir les naturels dans le haut de la rivière pour conclure par sa visite la paix si désirée. Les naturels disant que cette guerre aurait été tout à fait mauvaise si elle eût eu lieu car tout le monde en général y aurait pris part dans la rivière.

office des protest[ants]

M^r Duyher me raconte que la dame française du navire a été à la chapelle protest[ante] de M^r Duyher invitée sans doute par les passagers protest[ants]. Elle s'y est rendu[e] et dès le commencement de l'office, elle est partie par un grand éclat de rire.

25 *me[rcredi]**Tirarau malade*

Pene vient me demander pour Tirarau 1 remède pour le faire aller à la selle. Je lui dis que j'irai le voir aujourd'hui et que nous partirons ensemble. Il va demander aussi un remède à M^r Buller. Celui-ci vient pour voir aussi Tirarau. Pene me dit que Tirarau prendra d'abord le remède de M^r Buller et que s'il n'a pas d'effet il prendra le mien ensuite. Je lui dis : Puisque M^r Buller va le [51] voir je n'y vais pas (je crains d'avoir avec lui des discussions, et puis je crois que c'est donner un peu trop d'importance à ce chef que d'aller 2 à la fois le voir, mais ma plus grande raison est aussi qu'il semble qu'on se dispute la proie et que les naturels peuvent comprendre cela, quoique je cherche à lui faire plaisir pour avoir l'occasion de le convertir, cependant l'effet serait détruit s'il s'en apercevait.) Je dis donc à Pene que lorsque M^r Buller l'aura vu si j'apprends qu'il est toujours mal j'irai le voir un ou 2 jours après. Je sais d'ailleurs que sa maladie n'est pas grave pour le moment. *Addendum* : J'ai dit à Pene : Je ne suis pas allé voir Tirarau car je craignais d'éprouver un refus comme quand j'allais voir Te Wehinga malade, et je sais que Tirarau a fait appeler Paka et Koke. Pene me dit : Puisqu'il désire tes remèdes tu peux l'aborder.ⁱ

Haki

Ce soir l'on vient me chercher pour Haki à Tangihua, il est très-malade, dit-on ; je vais le voir. Il éprouve au côté une grande douleur occasionnée par un rhume, il se plaint et gémit, je lui fais boire de l'élixir de la gr[ande] ch[artreuse]. Il se trouve mieux aussitôt. J'y passe la nuit et je reviens le matin.

26.j[eudi]

Matiu

Ce matin je vois que Matiu travaille fort peu. Je vais lui dire : Es-tu fatigué ? Il ne me répond rien. Es-tu malade ? Point de réponse...

[p.] 52

1846 févr[ier]

Dis-moi donc ce que tu penses, tu ne me réponds rien, pourquoi ? ai-je des torts envers toi. Point de réponse. Alors je lui dis : Tu reviens toujours à ton ancienne coutume de faire la triste mine. Tu es gai, tu me parles avec amitié un jour ou deux puis tu reprends un air mécontent avec moi. Eh bien voilà ce que je te propose : ou [tu] prends d'autres manières, ou va-t-en chez toi, là tu réfléchiras à ce que tu veux faire et tu reviendras dans un mois ; si tu veux abandonner ces manières, eh bien reste, sinon va-t-en chez tes parents.

départ de Matiu

Un instant après Matiu vient me dire : Que je parte à présent ? Eh oui, lui dis-je. Je lui fais observer que je les paye bien, et que j'attends d'eux du travail, que quand je les envoie au travail ils n'y aillent pas d'un air triste. Autrefois, dit-il, à Katiwa cela allait bien, oui car il n'y avait pas d'ouvrage, c'était à dormir tout le jour. En t'en allant laisse ici ta couverture neuve, ton pantalon des dimanches et ta casquette. Je laisse toutes mes affaires, me dit-il, puis il s'en va. Il me touche la main.

27 v[endredi]

Te Taka

Je vais à Tangihua espérant de baptiser l'enfant de Te Taka mais il me dit : a mua.ⁱⁱ

28 s[amedi]

chambre

ⁱ Paragraphe ajouté par la suite à la page 51 mais qui correspond à cette portion de texte (p. 51, jeudi 26).

ⁱⁱ « Dans le futur. »

Je double ma chambre.

Mars

1^{er} dim[anche]

visite chez M^r Ruff

Je vais avec Kaperiere chez M^r Ruff, j'y dis la s[ain]te messe. M^r Ruff y assiste avec un scieur qui est catholique et qui reste chez M^r Ruff. M^e Ross y assiste aussi.

pommes

Lorsque je reviens M^r Willson m'appelle, me prie de débarquer, il me dit qu'il veut me donner quelques pommes, je le suis. Il me fait cadeau d'un joli petit panier de pommes. Il espère me vendre un bon nombre d'arbres fruitiers.

Te Arahi

Je rencontre là Te Arahi. Il revient avec moi, je vais avec lui à Tokirikiri voir sa femme malade. Elle me dit qu'elle a pensé se faire baptiser ; je lui propose de venir un jour de la semaine, il me dit qu'il viendra. Il veut aussi se faire baptiser, je lui dis : Et ton autre femme qu'en penses-tu ? Elle est éloignée de moi, me dit-il. — Eh bien venez dans le courant de la semaine.

2 l[undi]

chambres

Nous doublons la chambre du milieu.

Walton

M^r Walton vient ce soir. Il va à Tangihua. Il cherche des vivres pour ses scieurs.

3 ma[r]di

Je refais la séparation de ma chambre avec celle du moulin, je resserre les planches qui se sont déjointes.

Ruka

Ruka vient chercher un remède pour Waiata, il attache mal mon waka. La rivière l'entraîne.

[p.] 54

1846 mars

4 mer[credi]

Je refais la séparation de la salle à manger avec la chapelle.

Il a fait une pluie très-forte et par bourrasque pendant cette nuit et tout le jour. On avait pas vu depuis si longtemps une si longue sécheresse.

5 j[eudi]

Nous doublons la chapelle c.-à-d. la 3^e chambre. Nous n'avons pas un morceau de planche de reste.

6 v[endredi]

Te Arahi

Je donne de l'ouvrage à Te Arahi, je lui promets 3 livres de tabac pour défricher un côté du nouveau jardin et 3 brassées d'indienne pour le 2^d côté, c.-à-d. jusqu'au ruisseau. Il commence aujourd'hui.

8 dim[anche]

Haki Paka

Je me dispose à aller voir Tirarau car on me dit qu'il est bien malade. Quelques instants après arrive Koukou qui me dit que Koke est de retour de chez Tirarau et que celui-ci va mieux, mais ajoute-t-il, Haki est sur le point de mourir. Il est tombé en défaillance 1 ou 2 fois cette nuit. Je vais donc voir ce dernier à Warekohe. À mon arrivée je lui donne de l'élixir. Un quart d'heure après il le vomit après de vives douleurs dans les entrailles. C'est ainsi qu'il a été depuis ce matin, il a vomi souvent. Ils disent qu'il est malade à cause de 2 [55]

maladie d'Haki

figures de tabac qu'il a reçues de Tirarau. Ce tabac était par conséq[uent] tapu. Le dieu qu'il a dans le ventre repousse tes remèdes c'est pourquoi le malade vomit. Haki dit : Ce sont peut-être les dieux de Te Paratene qui me dévorent ; quelques instants après, Tito propose à Haki d'aller chercher Paratene, à 2 lieues environ, par une rivière pleine d'arbres, au milieu de la nuit, ils vont chercher l'individu. De temps en temps Haki se lève pour courir ça et là, on le suit, il voudrait se jeter à l'eau, pour se débarrasser de ce dieu. Mais inutilement, il revient, il souffre toujours de violentes coliques et dans le fort de ses coliques il s'écrie : E atua taurekareka.ⁱ Cependant Koke prie à ses côtés, avec beaucoup de dévotion, le dieu maori de s'en aller ; mais inutilement. Dans l'instruction que je leur ai fait[e] après la prière, j'ai appuyé fortement sur la nécessité de s'adresser au dieu vrai duquel seul dépendent la vie et la mort, et que si Satan a quelque pouvoir sur certains individus, ce n'est pas Satan qu'il faut prier mais bien celui dont il tient son pouvoir. Ils sont convaincus que mes remèdes ne feront rien car le dieu, disent-ils, est plus fort. Je leur dis : S'il a le démon dans le corps, ou s'il ne l'a pas c'est ce que Dieu seul sait.

[p.] 56

1846 mars

Haki

S'il n'a pas le démon (ou le dieu maori) dans le corps, les remèdes lui seront utiles, mais s'il a le démon dans le corps, ne croyez pas que les remèdes puissent le faire sauver car le démon ne craint pas les remèdes ; le seul remède c'est la prière au dieu vrai. Après de tels propos et voyant que le malade est toujours bien tourmenté, je propose le baptême, mais le malade me répond, que si mon remède ne fait rien, il ne se fera pas baptiser, mais que si mon remède, opère, eh bien c'est bon ! Mais je comprends aisément que ce n'est qu'un prétexte, car si le remède n'opère pas c.-à-d. s'il est toujours ainsi tourmenté il refuse le baptême et si le remède opère c.-à-d. s'il guérit, il ne se fera pas baptiser car lorsqu'il est bien portant il attend la maladie pour le baptême, c.-à-d. qu'il ne le veut pas, car il est un de ceux qu'on nomme sorcier, en Europe, ou plutôt, il a des communications prétendues avec le dieu maori.

9 l[undi]

Je reviens de chez le malade et je vais avec le boat au navire porter mes lettres. Nous arrivons à 11 h. du soir, le chien donne de la voix, je dis à mes gens : Ne faites pas du bruit, nous dormons dans [57]

visite au navire

le boat, mais le capitaine a entendu le chien, il vient sur le pont, il me dit : Est-ce M^r Garin ? Oui, réponds-je. Aussitôt il m'invite à monter à bord, ce que je fais ; il me fait apporter la goutte pour me réchauffer, puis me dresse lui-même un lit sur des chaises.

ⁱ « Toi, l'esprit esclave ». Haki s'adresse directement à l'esprit tenu responsable de la maladie en l'insultant. S'adresser directement à un *atua* pour tenter de le faire partir était une pratique commune.

10 ma[rdi]

retour du navire

Bref, nous sommes au matin. Je finis mes lettres sur le pont un [sic pour en] attendant (que ces messieurs) se réveillent. J'ai apporté à ces messieurs quelq[ues] légumes, ils les reçoivent avec plaisir, aussitôt ils me font donner des bouteilles de vin et des provisions de bouche, puis ils se décident à venir eux-mêmes avec moi jusques chez M^r Walton et après déjeuner nous montons tous dans le boat, M^r Boyd, M^r Swell [Swale ?], M^e Vaillant et son enfant. J'ai fait présent à M^r Boyd, du petit livre *Mes doutes*, il le reçoit avec empressement. En remontant la rivière nous arrêtons chez Parore, où nous faisons un repas moitié à l'européenne, moitié à la maori. Ces messieurs avaient apporté un fusil dans le boat. Ils ont tué un canard sauvage, ils le font rôti, et le joignant aux débris de porc et de pain

[p.] 58

1846 mars

retour du navire

que nous avons apportés, ils attendent les pommes de terre cuites au kapo maori. Les pommes de terre servies, on fait du thé, et ce sont les naturels qui nous l'offrent avec du sucre, on en fait une pleine marmite ; lorsque tout est servi en partie dans des panie[r]s en partie sur ce qui avait servi d'enveloppe au porc et au pain, en partie sur l'herbe, chacun s'assoit par terre et se met à découper soit avec un couteau, soit avec les doigts, soit avec les dents, ce qu'il a à manger. Le souper fini nous nous dirigeons vers le boat ; j'avais prévenu ces messieurs que l'abord était difficile à cause de la boue mais ils tenaient à voir le chef. Nous restons au moins [une] demi-heure pour venir de terre au boat ; il fallait venir le long d'un petit arbre jusqu'à un waka qu'on avait glissé sur la boue jusqu'au bout de l'arbre, c'était là tout ce qui servait de pont. La dame effrayée, et se voyant comme dans l'impossibilité de passer sur cet arbre et sur ce waka quoiqu'on lui offre ou la main ou un bâton, préfère quitter [59] ses bas et ses souliers et se mettre dans la boue. Alors vient la pluie comme pour nous laver, jusque chez M^r Walton. Le vent est si violent que nous ne pourrions pas aller plus loin, c'est pourquoi je consens à rester et passer la nuit chez M^r Walton.

11 me[rcredi]

Ce matin je reviens avec M^r Linch et Kaperiere, il pleut tout le temps jusqu'à ce que nous entrions au logis où nous nous restaurons.

12 j[eudi]

Je vais voir Tirarau malade, je le trouve à Ngawakarara. Il a une dureté à la jointure de la cuisse, il en souffre tant que tout son corps a maigri.

Maraea, Merepeka

Maraea et Merepeka viennent me trouver. Elles me disent qu'elles sont grandement coupables ; je leur demande ce que c'est ; la 1^{ère} me dit qu'elle est allé[e] cueillir des karaka le dimanche à peu-près toute la journée. La prière du matin finie, m'a-t-elle dit, nous nous sommes rendu[e]s au waka puis aux karaka. Je lui dis qu'elle a raison de dire qu'elle est coupable... La 2^{de} dit qu'elle a été battue par Tito à cause de la faute de Pou. Je dis à celle-ci qu'elle n'est pas coupable, car elle n'a pas mérité d'être battue mais bien le coupable Pou... elle ajoute : Lorsque

[p.] 60

1846 mars

Tito a dit qu'il fallait que l'on me conduisit à lui, j'ai répondu : l'on me conduira donc comme l'on conduit un porc ! c.-à-d. on la prend donc pour un porc ?

Maraea, Merepeka

Elles me disent ensuite qu'on leur a fait prendre du rhum, avec du lait et de l'eau, mais j'appuie fortement pour qu'elles n'en boivent pas seulement comme cela, car plus tard elles iront toujours en augmentant, et puis elles se laisseront surprendre, elles s'enivreront.

*13 v[endredi]**Tirarau, Matiu*

Tirarau et ses gens descendent du haut de la rivière, Matiu vient chercher un remède pour sa mère.

atua maori

Wiremuⁱ et Karawai m'ont dit hier que les dieux maoris sont les wairua des animaux comme ceux des hommes.

*14 s[amedi]**tapu*

Je vais voir Haki malade, lorsque je suis à ses côtés, on apporte de la nourriture p[ou]r les naturels, l'un d'eux crie : N'approchez pas la nourriture car ce lieu est plein de taniwaⁱⁱ c.-à-d. dieux de la mer. Il me rend une fiole dans laquelle je lui avais envoyée un remède, il me la rend en me disant qu'elle est tapu, car il y a bu. Maintenant je ne puis pas la donner à d'autres naturels. Il faut que j'attende quelque temps. [61]
J'accuse Wata d'avoir fait perdre la clef de la ch[ambre].ⁱⁱⁱ

*16 l[undi]**Matiu*

Matiu vient chercher un remède, il me demande ce que je pense par rapport à lui. Je lui dis que cela dépend de lui ; que si son cœur lui dit de rester qu'il reste, s'il lui dit de ne pas rester qu'il ne reste pas ; et j'ajoute : Si tu restes, quitte tes mauvaises manières. Je ne les quitterai peut-être pas, me répond-il, quand tu te fâcheras contre moi je te répondrai peut-être mal. Mais que te dit ton cœur, es-tu disposé d'être bon, ou si tu es disposé d'être mauvais. D'être bon, me dit-il. Eh bien s'il en est ainsi, reviens ici. J'aime mieux m'en aller, reprend-il, seulement quand tu iras à Kaipara j'irai avec toi n'est-ce pas ? Je ne te promets pas cela, de peur que je ne manque de parole pour le prix que tu exigeras. Je lui dis que depuis qu'il est parti, je n'ai rien eu à dire à Kaperiere, celui-ci a travaillé avec M^r Linch, il n'y a pas eu de disputes.

[p.] 62*1846 mars**Matiu*

ⁱ Il devrait s'agir ici du rangatira Te Arahi, baptisé le 8 mars 1846 par Garin, et qui apparaît désormais dans le manuscrit sous le nom de Wiremu (William). La familiarité de ses rapports avec Garin laisse suggérer qu'il s'agit bien de Te Arahi.

ⁱⁱ À ce sujet R. Taylor, note : « It is generally described as being an immense fish, sometimes as large as a whale, frequently it assumes the form of a lizard or crocodile, at other times it more closely resembles the eel. It resides in deep water, generally in the bends of rivers, but quite as frequently under cliffs, rocks, mountains ; wherever a quick sand appears at the base of a cliff, causing land skipps, there is sure to be a *Taniwha* below » (*Te Ika a Maui*, p. 49-50). Polack précise : « The Taniwoa [sic] is the general name for the whole race of aquatic divinities » (*New Zealand: Being a Narrative*, vol. 2, p. 227).

ⁱⁱⁱ Add. dans la marge.

Seulement samedi lorsque je suis allé voir un malade, Kaperiere s'était écarté et je suis revenu sans lui, mais je ne m'en suis pas attristé, car ce n'est qu'un manquement. Après cela hier, il est allé en bas sans me prévenir, je le cherchais en vain ; hier soir il s'est mis de l'huile à la tête contre ma défense alors j'ai commencé à m'attrister et à lui dire de ne pas retourner aux mauvaises manières. Quand il n'y a qu'un manquement c'est peu de chose[s], mais quand ils sont rapprochés et nombreux c'est ce qui m'attriste. Après que je lui ai parlé de la sorte, il se prononce mieux encore disant qu'il s'en va. Est-ce une chose bien dure que j'exige de toi, quand je te dis de me répondre lorsque je te parle ? Autre chose, lui dis-je, mes 2 Européens sont causes en partie de nos misères, ils s'en vont dans 3 semaines, j'espère que ce sera une occasion de moins de troubles. Matiu me fait répéter si [63]

Matiu

c'est bien dans 3 semaines. Oui, lui dis-je ; et toujours il paraît bien décidé, je pense qu'une raison est qu'il craint de faire la cuisine ; car il l'a même dit une fois à M^r Linch. As-tu bien réfléchi pour dire que tu t'en vas ? Pourquoi réfléchir ? me répond-il.ⁱ Depuis quand t'es-tu décidé à ne pas revenir ? — Depuis à présent —

Nous restons mornes par intervalles, il me demande ce que je pense pour ses habits. Tu laisseras, lui dis-je, ta couverture neuve, ton pantalon pour les dimanches, et ta casquette. Il fait des instances pour avoir la couverture, je lui dis que je lui ai donné la couverture au commencement[en]t de l'année, pour l'année qui vient, mais comme il est parti dès le commencement[en]t, je ne la lui donne pas. Il me dit qu'il est bien d'avis pour la casquette et le pantalon mais non pour la couverture. Nous gardons le silence, je l'envoie déjeuner ; après déjeuner, il revient à la charge. Je lui dis : He pono pu ka haere koe ae ?ⁱⁱ Je refuse, il me dit : Je ne prendrai pas le manteau,

[p.] 64

1846 mars

Matiu

donne-moi la couverture. Non, lui dis-je, je ne le puis pas. — Eh bien je te donnerai en échange un porc. Non, cela ne se peut pas à présent. — Pourquoi ? — Parce que... Plus tard je lui dis : Est-ce que tu quittes ton père ? Oui, dit-il. Enfin après une longue pose, je lui dis : Parce que je t'aime je consens à te donner la couverture et je garde le manteau. Il paraît satisfait, alors je rentre dans ma chambre pour donner cours à l'émotion que j'éprouve de me séparer de lui ; je suis abouché sur ma table, il entre, il me voit ainsi, il ressort. Alors j'écris une lettre que je lui remettrai pour qu'il la lise en s'en allant, en voici le sens en abrégé. Tu t'en vas, mon enfant, que les bons esprits te servent de guide. Tu t'en vas sur la mer, car ce monde est une mer, là le vent, le marangaiⁱⁱⁱ souffle et il souffle fort, et toi tu es seul sur cette mer, hélas ! mon fils est peut-être englouti. Il ne reparaitra plus. Si du moins j'étais à tes côtés je pourrais te sauver. [65] Tu vas parcourir un chemin rempli de racines et ton pied va peut-être heurter,^{iv} et tu tomberas, et personne pour te relever [sic]. Tu t'en vas dans le monde et ce monde est rempli de chemins trompeurs, peut-être en allant quitteras-tu la voie droite et alors qui est-ce qui t'indiquera les faux sentiers, qui est-ce qui te ramènera dans le bon chemin ? Si du moins tu tombais sous mes yeux... Ah, mon enfant, avant de t'embarquer consulte les nuages, les nuages sont-ils noirs c.-à-d. les hommes que tu vois tiennent-ils de mauvais propos &^c... reste tranquille chez toi. Prends bien garde de ne pas tomber, de ne pas faire de fautes, souviens-toi que Dieu a les yeux sur toi jour et nuit. Si tu

ⁱ Initialement : « Pourquoi réfléchir me répond-il ? »

ⁱⁱ « C'est réellement vrai que tu t'en vas, oui ? » « Je lui dis : C'est réellement vrai que tu t'en vas, oui ? » *infra lineam*.

ⁱⁱⁱ Marangai est le vent du nord ou le vent de l'est. Ce terme est utilisé également pour désigner l'orage, le mauvais temps.

^{iv} « Hélas ! » figure après « heurter » mais a été biffé.

tombes viens me trouver pour que je te donne quelque remède efficace. Tu t'en vas, et tu laisses ton père ici seul pleurant sur toi, et le cœur dans la tristesse.

[p.] 66

1846 mars

Eh bien va, mon enfant, engage-toi sur la mer, laisse là ton père te regarder. Va sur les flots et ton père qui reste à terre suivra des yeux ton waka, déjà le vent s'est élevé, et ton waka caché par les vagues a disparu de devant mes yeux.

Ton père vrai Garin.

Matiu

Ma lettre finie, j'appelle Matiu et la lui remets. Je suis ému, il peut le remarquer. Je lui dis les larmes aux yeux et avec peine ces peu de mots entrecoupés : Tiens voilà une lettre pour toi ; tu la liras en route en t'en allant, mets-toi à genoux que je te bénisse. Il se met à genoux. Je lui donne en pleurant ma bénédiction. Il se relève, je lui serre la main sans pouvoir proférer aucune parole,ⁱ il paraît affecté, il se retire et moi m'appuyant sur ma table je [67] donne libre cours à mes larmes. Quelques instants après je sors pour voir s'il est parti. Je le vois montant la colline en lisant le papier que je lui ai remis.

Matiu

Peu après arrive son père Tauwhanga, avec la couverture en question. Je te rapporte, dit-il, cette couverture, parce que tu as retenu quelques habits, eh bien retiens aussi celui-ci. Quels habits ? lui dis-je. — Le manteau — C'est Matiu lui-même qui m'a dit de le retenir. Je parle avec calme et lui prend un ton sérieux et presque d'autorité. Je lui dis que je n'avais pas donné définitivement le manteau. J'avais dit : e kore e riro pu. À Kororareka, j'ai vu aussi 2 naturels Tiki et Petera laisser en s'en allant un manteau ; il passe ensuite aux voyages à Kaipara, j'aurais dû les payer, et où est le paiement que j'ai donné pour leur travail ici chez moi &^c... Je lui fais voir que je les ai payés tous les jours. Chez les Maoris, me dit-il, un habit qui a été collé à la

[p.] 68

1846 mars

Matiu

peau de quelqu'un lui reste. Eh bien, dis-je, en me levant avec émotion, qu'il prenne son manteau qu'il a porté et laisse ici la couverture qui n'a pas été collée à sa peau. Quel est votre ritenga ? Vous êtes des hommes (apo) *accapareurs*. Alors il me dit : Eh bien Matiu reste chez moi, il rendra ses livres de prières. Comme vous voudrez, lui dis-je, qui [sic] est-ce qui me revient de votre prière ? il est vrai que cela m'attristera, mais après tout, c'est vous qui en souffrirez, si vous voulez rester ignorants, c'est votre affaire.... Lorsque je dis à Tauwhanga que c'est Matiu qui a voulu s'en aller il paraît étonné. Ce matin Matiu m'a dit que c'est toi qui n'as pas voulu. Je lui fais voir la fausseté de cela, il est satisfait d'apprendre que je l'ai laissé libre de revenir et que je l'ai désiré, il me dit alors : Eh bien ! qu'il revienne. Je veux bien, lui dis-je. Je l'enverrai demain, sa mère le retient en pleurant et moi je lui ai dit de laisser pleurer [69] sa mère et de revenir. Je le lui dirai encore. Je souhaite qu'il réussisse. Je suis plus porté à croire qu'il ne réussira pas. Je lui fais observer que lorsque je lui ai dit qu'il valait peut-être mieux aller chez lui, je l'avais laissé libre, c'est lui qui s'est aussi déterminé à aller chez lui.

Je recommande cette affaire à Dieu, à Marie et aux s[ain]ts Anges. Tauwhanga s'en va après dîner.

M^r Boyd, dame française

ⁱ « Il se retire » indiqué après « parole » mais biffé.

Pene vient de chez M^r Walton. Il m'apporte un billet par lequel M^r Boyd me prie de lui prêter mon boat pour 2 jours, dans ce cas il me viendra rendre visite demain avec compagnie. J'envoie mon boat par M^r Linch et Kaperiere.

Haki

Je vais voir Haki à Pararaumati, il se trouve être parti ; il va mieux.

17 mar[di]

Matiu

Ce matin mes yeux ne vont que se porter et sur le haut de la colline et sur la rivière. C'est ce matin sans doute que Matiu doit venir avec son père pour me donner une parole décisive. Ils arrivent en effet, ils m'apportent 2 paniers d'oignons dont je leur avais parlé. Panapa les accompagne.

[p.] 70

1846 mars

Matiu

Après avoir parlé de choses indifférentes, ils se disent : Allons, partons. Je suis sur le point d'interroger le père sur l'affaire d'hier, mais j'attends qu'ils commencent d'eux-mêmes. Panapa me salue et s'en va, les 2 autres sont sur le point de partir, mais j'attends qu'ils m'aient dit adieu pour commencer. Enfin le père dit : C'est en vain que je me suis fâché hier et ce matin contre Matiu pour le faire revenir chez toi, il ne veut pas m'écouter. Je les invite alors à passer dans la chambre pour parler. Le père alors parle et conclue toujours par dire que Matiu ne veut pas l'écouter, alors je pense que c'est une chose décidée qu'il ne reviendra pas, je suis sur le point de l'inviter à rester ce qui me donnerait le dessous, enfin le père dit après avoir tout expliqué seulement une parole qu'il m'a dite, *parole qui n'a pas de fondement*. Kupu noa. Il m'a dit qu'il voulait aller voir les arbres là où nous allons travailler et en revenant il restera chez toi. Est-ce vrai ? dis-je **[71]** à Matiu. Oui, me répond-il. C'est bien, lui dis-je. Avant de me quitter, il me dit : Veux-tu que je prenne ma casquette pour aller au bas de la rivière ? je la rapporterai. Je veux bien, lui dis-je. Ils s'en vont. Je vais rendre grâce à Dieu, à Marie, aux Bons Anges.

Européens

Ce soir arrivent les Européens avec la dame française. Je leur sers à dîner, je les invite à coucher, ils acceptent.

18 mer[credi]

Ce matin les Européens partent avec mon boat. Ils coucheront chez lui [?], ils me renvoient le boat en me priant de le leur renvoyer demain matin, pour descendre avec jusques chez M^r Walton.

Matiu

Je vais voir Korihi¹⁰ et Haki, Korihi me dit que Matiu a bien pleuré en lisant la lettre que je lui avais laissée.

19 j[eudi]

visite aux malades

Je vais avec le boat. Je descendrai à Te Awamutu¹¹ pour voir Waiata et Tirarau malades. Là j'attendrai que le boat revienne de chez M^r Walton et je reviendrai avec. Nous passons chez M^r Duyher, ce dernier monte sur le boat avec ses 3 enfants.

[p.] 72

1846 mars

M^r Buller

Lorsque nous arrivons chez M^r Bullar, je vais à terre saluer ces messieurs en passant, M^r Buller m'introduit dans un de ses plus beaux appartements, il est tout tapissé et bien meublé. C'est la 1^{ère} fois que j'y suis introduit, c'est probablement en l'honneur de la dame française et des autres messieurs. C'est sans doute aussi en leur honneur qu'il m'offre à déjeuner, mais je le remercie honnêtement (car c'est jour de jeûne). Il ne m'avait offert qu'une fois, c'est lors de la visite de M^{gr}.

M^r Boyd va seul chez M^r Walton. M^e Vaillant et M^r Swell restent, M^r Bullar les retient. Je débarque chez les naturels, à Te Awamutu ; je vais voir M^e Ross qui me fait dîner. M^r Linch demande pour moi de la mélasse à M^r Walton, celui-ci lui en donne environ un gallon. Il ne veut pas dire le prix, il dit qu'il me parlera. Nous revenons ensemble dans la soirée, M^r Boyd débarque chez M^r Buller et M^r Buller [73] [va] expres[sément] vers le boat pour me saluer.

Tiperia

À mon retour d'Auckland le 19 février précédent, j'ai appris que la fille de Tiperia âgée environ d'un ou deux mois était morte. Je ne m'en suis pas attristé, car elle avait été baptisée avant mon départ. Deux néophytes Hoani et Hoane ont suggéré à Tiperia de venir l'enterrer à la place que je destine pour le cimetière. Il est entré volontiers dans leurs vues, ils sont donc venus, à ma maison, ont fait faire une petite bière avec quelques bouts de mes planches, puis après avoir fait quelques prières près de la maison, ils l'ont portée sur le sommet de la colline en faisant des prières, là ils l'ont enterrée et fait une petite fence à l'entour. Ils l'avaient enterrée le matin et je suis arrivé le soir. Quelque temps après Tiperia vint m'expliquer tout ce qu'ils avaient fait pour savoir s'ils avaient accompli tout ce qu'il y avait à accomplir, et il ajoute : Est-ce qu'on peut s'arrêter vers elle à présent pour prier ? Oui sans doute, je lui dis, mais tu sais qu'on ne prie pas pour les enfants qui sont morts avant l'âge de raison, seulement on rend

[p.] 74

1846 mars

grâces à Dieu qui les a introduits dans le ciel, puis je lui dis : Quoique je sois triste de sa mort dans un sens, je m'en réjouis dans un autre en ce qu'elle est la 1^{ère} enterrée dans ce cimetière, c'est un ange qui attirera des bénédiction[s] sur nous tous. Je l'ai enterrée là, me dit-il, pour qu'elle serve de fondation à la chapelle.

Tiperia

Ce même Tiperia me dit aussi qu'il sait que ce sont les fidèles qui nourrissent leurs prêtres et que c'est pour cela qu'il me donne quelques pommes de terre pour rien, s'il n'était pas retenu par la crainte que les autres ne lui en voulussent en ce qu'il introduit une coutume qui leur ôterait quelques habits ou du tabac, il me donnerait bien plus.

21 s[amedi]

Européens

Je vais visiter des malades à Ngawakarara. À mon retour dans la soirée, arrivent de Wangarei 3 Européens, ils vont chez M^r Walton, mais comme la marée est contraire je les retiens, ils couchent à la maison. Ils me disent qu'ils viennent pour acheter des bois, qu'un navire à 3 mâts viendra les chercher dans 1 mois.

Tiperia me demande une chemise et après que nous avons fait le wakariteⁱ [75] il me dit : Ne pense pas aux pommes de terre que je t'ai données pour rien, ne crois pas que c'est pour cela que je te demande cette chemise.

ⁱ « Le prix convenu. »

Après la messe je vais jusques chez M^r Walton avec les 3 Européens, je reviens le soir coucher chez les naturels qui sont logés plus haut que chez M^r Ross.

visite aux naturels à Te Awamutu

Je leur reproche de ce qu'ils travaillent le dimanche, voilà, je crois 3 dimanches qu'ils travaillent ; ils me répondent : C'est un dimanche¹² que les étrangers ont battu Kawiti, ainsi le dimanche n'est rien pour nous à présent ; c'est vous qui nous avez donné l'exemple !!

Parmi ces 3 Européens, il s'en trouve un, M^r Davis¹³ qui était un des 7 ministres protestants avec lesquels nous avons eu une conférence pendant 2 jours à Kororareka. Lorsque nous nous quittons, il m'offre tous ses services.

l. n. m.ⁱ

L'on me dit que des naturels sont venus de Wangarei chercher un mort. Je me propose d'aller avec eux. Tiperia me dit qu'il y va aussi. Comme il y a longtemps que

[p.] 76

1846 mars

je ne suis pas aller [sic] rendre visite aux naturels qui font la prière, pour plusieurs motifs, je suis bien aise de la circonstance.

25 mer[credi]

voyage à Wangarei

Je pars donc d'ici mercredi matin 25 mars, Jour de l'Annonciation, pour aller rejoindre à Te Ripo les naturels qui vont à Wangarei. Je pars d'ici vers les 7 h. du matin après un petit déjeuner pris à la hâte. J'arrive avec Kaperiere à Te Ripo, mais les naturels sont partis d'avant jour. On nous dit de nous presser, que nous les atteindrons à Pukeokui. En effet nous les atteignons à Pukeokui. Ils préparent leur nourriture, nous faisons là une halte d'une heure et demi, puis nous nous remettons en route. Une ou deux heures après nous rencontrons des naturels, ils nous font présent d'un panier de karaka et après avoir causé quelques instants nous nous séparons. À la tombée de la nuit nous arrivons à notre destination. 5 minutes avant d'arriver, nous allumons un feu. À peine la fumée a-t-elle paru qu'un coup de fusil parti de l'endroit vers lequel nous nous rendons annonce qu'on nous a vu. À notre arrivée on fait des saluts ordinaires, puis nous prenons un petit souper ; enfin après la prière ordinaire et une instruction, [77] nous couchons dans des maisons à moitié démantibulées, il pleut pendant la nuit, heureusement que j'ai mon manteau pour me garantir ainsi que mes voisins des gou[t]tières nombreuses.

26 j[eudi]

Wangarei

Jeudi matin après la prière, je dis à Tiperia de m'attendre, que je vais voir Te Uriheke à Tamatarau et que je reviendrai demain. Cela étant ainsi convenu je pars avec Kaperiere et Te Piko¹⁴ sur un waka pour Tamatarau. Nous arrivons vers les 3 h. après midi. Je demande à voir le malade Uriheke. On me conduit vers lui. Il me reçoit bien ; il me dit qu'il va mieux. Après avoir parlé de choses indifférentes, j'aborde la question principale qui m'amène vers lui. Tu as quitté la prière catholique, lui dis-je. Oui, me répond-il. Tu as pris celle des missionnaires. Oui, me répond-il encore, puis il ajoute, lorsque j'allai à Mangakahia, je te dis de ne pas trop te presser à venir à Wangarei à cause des troubles dans lesquels nous étions à cause des soldats ; j'attendis, enfin Te Puku repartit d'ici pour Mangakahia et tu n'étais pas venu, j'attendis encore et tu ne vins pas ; je lui

ⁱ Ces trois lettres figurent dans la marge les unes au-dessus des autres.

[p.] 78*1846 mars**Wangarei*

fais observer : 1° que les troubles avec les soldats n'ont pas été finis de sitôt, 2° que les naturels se trouvant à une espèce de disette qui les réduisait à la racine de fougère, à Mangakahia, à Kaipara, je pensais qu'il en était de même à Wangarei, et que je ne pensais pas pouvoir lui faire une visite comme je le désirais de plusieurs jours, qu'en conséquence j'attendis que les pommes de terre fussent mûres ; les pommes de terre étant mûres, j'annonçai à mes naturels que je voulais aller à Wangarei ; Te Uriheke, me dirent-ils, est à la pêche aux mango tu ne le trouveras pas. Plusieurs fois on me répondit de même, et dans le même temps on me dit aussi que tu avais tourné aux protestants. De plus la 1^{re} fois que je suis allé à Hukatere, j'ai baptisé 6 enfants, à Oruawaro 4 ou 5. Enfin en dernier lieu Mate m'a donné deux de ses enfants à baptiser, mais pour toi tu ne m'en as pas encore donné, lorsque je te les demandai autrefois tu me répondis : plus tard. C'est [79]

Wangarei, Te Uriheke

ce qui m'a donné à croire que ta prière était une prière non vrai ; e hara i te karakia pono tou karakia. À ces raisons il me répond : Eh qu'est-ce qu'il en résulte de faire baptiser les enfants, est-ce que cela assure qu'on ne quitte pas la prière ? Mate a fait baptiser ses enfants et voilà que des naturels venant de chez lui me disent qu'il a tourné aux missionnaires. Je sais, lui dis-je, qu'il y a des naturels de Mate qui font la prière des miss[ionnair]es mais je sais aussi qu'il y en a qui font la prière catholique car j'en reviens seulement. Enfin il me dit : Ne crois pas que j'aie tourné aux missionnaires, ce sont eux qui me sollicitent de tourner à eux, et depuis que je suis malade, ils viennent prier ici, mais je tiens fort peu à eux, et mes enfants, font toujours ta prière. Pour ce qui me concerne, tu sais que les chefs, tels que Tirarau et Waiata ne font pas la prière tandis que leurs enfants la font, pour moi, il en est de même, je suis simplement assistant, mais je n'en fais point. Enfin après cela, je lui dis que j'ai en réserve pour lui, une cloche, il apprend avec plaisir cette nouvelle, puis je lui dis : Que dois-je faire pour l'avenir, revenir ou non ? Il me dit de revenir. Je lui dis que je reviendrai

[p.] 80*1846 mars**Wangarei, Te Uriheke*

dans un mois environ. Il m'a dit aussi que n'ayant personne pour instruire ses enfants, il avait tourné aux missionnaires. Il me fait coucher à côté de lui, il me fait toutes sortes de politesses, mais je n'y compte guères car on me l'a dépeint comme un homme hangareka, inconstant. Il avait en 1^{er} lieu tourné à l'Évêque, puis aux missionnaires, puis à l'Évêque et à présent il parlait de tourner encore aux missionnaires. Je lui donne des remèdes puis nous nous endormons après avoir fait la prière à laquelle quelques-uns de ses enfants ont assisté.

27 v[endredi]

Wangarei

Nous quittons Tamatarau de bon matin pour aller rejoindre Tiperia et revenir à Mangakahia. Nous arrivons à Otaika¹⁵ pour déjeuner puis après déjeuner nous repartons. Nous arrivons au soleil couchant à Pukeokui, et comme nous n'avons point de provisions, nous arrachons quelques pommes de terre avec la permission bien présumée du possesseur, puis nous cherchons une hache pour couper un morceau de mango sec ; ce n'est qu'après plusieurs coups que la hache fait une entaille. Nous le faisons griller et j'en réclame [81] ma part ; laquelle étant préparée, je la porte à ma bouche ; mais ce poisson corrompu a un goût si fort qu'au même instant que je le porte à ma bouche, mon gosier, mon nez et mes yeux éprouvent

une forte et subite sensation, à peu près comme les yeux sont affectés par les oignons, mais le mango a un goût plus fort et plus subit.ⁱ Nous couchons sous le timanga.ⁱⁱ

28 s[amedi]

Nous revenons ce matin et nous arrivons vers midi à Te Ripo. De retour à l'établissement je m'apprête pour aller coucher avec les naturels à Te Awamutu pour dire la messe demain chez M^e Ross.

Nous arrivons vers les 7 h. du soir.

29 d[imanche]

messe chez M^e Ross

Je vais dire la messe chez M^e Ross, les naturels viennent y assister, et pour ne pas incommoder M^e Ross, je dresse l'autel dans l'atelier [sic] de M^r Ross. Mais je m'en repens bientôt, car ces 2 dames venant avec leur peu de foi, ont l'air de rire d'un tel lieu, elles n'ont pas de place propice, pour s'asseoir ou se mettre à genoux. Elles auraient pu apporter au moins une chaise. Elles n'ont pas même leurs livres de prière. Elles se tournent contre les naturels les fixant et remarquant leurs manières, riant d'eux et se parlant l'une à l'autre pendant que je

[p.] 82

1846 mars

prière

fais l'instruction p[ou]r elles-mêmes. Après la messe je vais chez M^r Willson, tout est propre dans sa maison, une table couverte d'une serviette blanche est au milieu de l'appartement, et sur la table la bible avec 2 livres de prières. Cela contraste trop avec le pauvre atelier tout mal propre dans lequel j'ai célébré les s[ain]ts Mystères. Sans doute pour des gens de foi, mon atelier a plus de prix, mais pour les protestants témoins de la célébration de nos Mystères il faudrait plus de décence ; cela m'a fait prendre la résolution de mieux prendre mes mesures à l'avenir. M^e Ruff à [sic] l'air de rire de moi lorsque je vais voir M^r Willson. Lorsque je me rends au waka, je vois M.M^{rs} Buller et White¹⁶ qui viennent chez M^r Willson pour faire la prière. Ils sont venus ce matin chez les naturels après moi et à présent, ils arrivent après moi chez les Européens. Les Européens commencent à dire que je fais mieux mon devoir que M^r Buller, ils voient que je viens coucher parmi les naturels pour les instruire plus au long tandis que lui sait bien profiter de la marée pour venir [83] avec son gentil petit boat avec la marée descendante et repartir le même jour lorsqu'elle remonte. Je reviens le même jour à la maison, en passant chez M^r Duyher je fais la prière chez lui.

Pauro

À mon retour je vais voir la vieille Makarita. Pauro arrive de Kaipara, je fais une prière avec eux ; Pauro a oublié la rancune qu'il avait contre moi, il me baise la main lorsqu'il vient me saluer et il s'est mis dévotement à genoux pour faire la prière. Il m'a donné des poissons que Kaperiere viendra chercher demain.

30 l[undi]

Kaperiere va chercher les poissons chez Pauro, je lui dis de se dépêcher, de ne pas rester longtemps.

ⁱ R. Taylor note que le poisson de mer consommé principalement par les Maoris était le requin ou *mango*, il note : « They were cut open, and then hung up in the sun and wind on high horizontal poles to dry », *Te Ika a Maui*, p. 384. Garin fait l'expérience du requin séché. Les poissons de mer étaient préservés par séchage, nettoyés, puis à moitié cuits ils étaient ensuite mis au soleil pour les faire sécher et fumer (Yate, *An Account of New Zealand*, 1835, p. 109-110).

ⁱⁱ Plate-forme sur laquelle la nourriture était entreposée.

pressoir

Je fais élever le toit du hangar sous lequel je vais placer mon pressoir.

31 ma[rdi]

Je vais voir la vigne de Rawiri.

*Avril**1^{er} me[rcredi]**je vais au navire*

Je vais ce soir avec Kaperiere et Te Piko en boat coucher à Te Awamutu avec les naturels.

2 j[eudi]

Je pars avec la marée descend[ante] pour aller jusqu'au navire chercher un tonneau p[ou]r le vin que je veux faire, des bouteilles, d'huile [sic] à peinture, &^c. Arrivé chez M^r Walton j'apprends que le capitaine

[p.] 84*1846 avril**étranger*

et l'ownerⁱ [propriétaire] se trouvent là (chez M^r Walton). Je m'y arrête, j'y déjeune. Je parle à ces messieurs, ils n'ont point d'huile à peinture, ils n'ont pas pour le moment de tonneau mais ils m'en réservent un. Je ne vais pas plus loin. Je remonterai avec la marée montante. Là se trouve le frère du capitaine qui va à Waimate, je lui offre mon boat pour aller jusque chez les naturels où il va chercher un guide. Il accepte. Arrivé chez les naturels je lui sers d'interprète, Maika lui donne 2 guides, ils conviennent pour 1 pound 10 shill[ings]. Nous continuons notre route. Ce M^r descend pour porter une lettre à M^r Buller. M^r Buller nous fait entrer chez lui et nous offre un verre de vin que nous acceptons. Au sortir de là nous allons à mon établissement. J'invite ce monsieur à coucher, il accepte.

*3 v[endredi]**pluie*

Ce M^r déjeune et part après déjeuner par la pluie, il est très-sensible à l'accueil que je lui ai fait. Je lui prête un koka pour couvrir ses effets, le naturel me le rendra à son retour. Ce naturel a exigé de l'Européen qu'il lui donna d'avance les 30 shill[ings]. Il les a donnés. La pluie a commencé hier, elle continue aujourd'hui, je pense que c'est la [85] fin de la sécheresse. Dieu en soit béni !

serviteur

Ce soir, un Européen catholique, scieur de profession, m'amène son fils âgé de 14 ans pour que je lui donne quelque instruction. Je consens à le garder avec moi, il fera la cuisine, il aura soin des chèvres et des poules et je l'emploierai à quelques petits travaux. Le père le fournira d'habits, je préviens le père que je ne m'engage en rien, que je ne fixe aucun temps, que je le lui rendrai quand je voudrai. Je lui prête une couverture car son père n'en a point pour lui donner.

4 s[amedi]

Ce matin j'apprends que mon jeune serviteur est parti avec son père, qu'il n'a jamais voulu rester.

ⁱ M. Boyd.

Te Piko

Te Piko à notre retour est resté ici à la maison sans que je le lui dise, je l'ai occupé hier. Je lui donne du tabac. Ce matin je lui dis de retourner chez lui qu'on pourrait être inquiet sur son compte. Il s'en va mais il revient sur le soir. Il va de lui-même au bois pour le feu. Je dis à Kaperiere que je crains que Matiu ne croie que je l'abandonne pour prendre Te Piko et que c'est pourquoi je ne le fais pas venir pour manger avec Kaperiere ; car Matiu

[p.] 86*1846 avril*

est venu ce soir pour demain dimanche.

*5 d[imanche]**Matiu*

Je préviens ce soir mes naturels. Je leur dis qu'il est dans l'usage des catholiques de venir commencer sa confession quelque temps avant la fête de Pâques, 4 d'entr'eux viennent se confesser. Ce que j'avais prévu est arrivé, Matiu a craint que je ne le supplantasse d'autant plus qu'aujourd'hui je lui ai dit de me rendre sa casquette que je lui avais permis de prendre il y a une 15^{ne} de jours. Il est inquiet, il me fait dire par sa mère qu'il reviendra plutôt qu'il ne me l'avait dit il y a 3 ou 4 jours ; lui-même ensuite vient me le redire. Ce sera il pense à la fin de cette semaine.

boat cassé

Ce matin j'ai envoyé les naturels mettre mon boat à terre. J'étais sur le point de descendre pensant qu'il arriverait peut-être quelqu'accident, qu'ils mettraient peut-être des traverses de bois par terre près de la quille pour l'accouder ; mais c'est avant la messe, j'ai affaire et je pense d'ailleurs qu'ils se souviennent de ce que je leur ai dit. Pas du tout, peu de minutes après j'entends dire que mon boat est cassé, qu'une branche s'étant trouvée dessous sans qu'ils l'aient vue, a fait fléchir [87] et rendre [sic] en dedans en la cassant une planche du boat lorsqu'ils l'ont par peu de soin laissé pencher d'un côté.

waka cassé

Ce soir je vais coucher à Ngawakarara pour faire la prière et donner quelque instruction aux naturels réunis en grand nombre. Là on me dit que mon waka est cassé, la corde qui l'attachait était cassée et le waka ayant suivi la marée montante était allé dans la rivière Wairua où il s'était enfilé dans des arbres, il est fendu d'un bout à l'autre. Il était d'ailleurs vieux et pourri, l'eau pénétrait dedans par les endroits pourris, et il penchait singulièrement d'un côté, en sorte que la perte n'est pas bien grande.

*6 l[undi] saint**navire*

Ce matin je reviens et j'apprends qu'un navire est entré dans la rivière jusques chez M^r Walton.

*7 ma[rdi] saint**M^r Duyher*

Je vais chez M^r Walton pour voir si ce navire m'a apporté quelque chose d'Auckland et pour chercher à acheter un waka. En passant devant chez M^r Duyher celui-ci reproche aigrement à M^r Linch de ce qu'il n'a pas voulu lui prêter son boat hier. Après que nous l'avons quitté je dis à M^r Linch : Je pense qu'il y a une autre raison qui a poussé M^r Duyher à vous parler

[p.] 88

1846 avril

M^r Walton

ainsi, il me dit : Je pense que c'est pour les raisins que son fils a pris chez Waiata ; pour moi, je pense de même. En passant devant la demeure de Manuka je vais voir ce naturel et lui dire que ce soir en remontant j'irai coucher chez lui. Je vais jusque chez M^r Walton, il est à table avec le capitaine du schooner [goélette] qui est venu jeté [sic pour jeter] l'ancre en face de sa demeure. Il m'invite à m'asseoir pour dîner, j'accepte. Le capitaine est catholique. Il me dit avoir vu M^{gr} Pompallier et le père Bâty. De là, je vais chez M^r Mack Gregory, pour acheter un waka, mais il me dit qu'il ne peut pas le céder à moins de 3 pounds, il est vrai que c'est un joli waka. Je le refuse et nous revenons chez M^r Walton, j'y rencontre M^r Buller avec M^r Hauck [Hawke] ; nous prenons le thé. M^r le capitaine m'invite à revenir le voir, il me dit de descendre vendredi chez lui ; je commence à voir que son affection démonstrative est un peu intéressée, il espère que je lui donnerai quelques commandes, il va à Sydney et reviendra. Après souper quoiqu'il soit grande nuit nous repartons ; M^r Buller continue sa route, pour moi je m'arrête chez les naturels au milieu desquels je vais [89]

Manuka

dormir. Je dis à Manuka que je vais faire la prière, il a bien l'air indifférent sur la prière. Je lui dis : J'ai entendu dire que tu as quitté la prière. Oui, me dit-il ; puis après il me dit : non. J'ai entendu dire que c'était à l'occasion d'une querelle avec un naturel. Cependant je fais la prière, il répond à voix forte et paraît continuer à faire la prière. La prière finie, il me propose de prendre son fils Timoti pour que je l'instruise, ou plutôt pour qu'il reste avec moi toujours, je lui dis que j'avais plusieurs fois été sur le point de le prendre mais que je craignais qu'ils ne s'accordassent pas. Je consens à le prendre. Nous nous endormons.

8 mer[credi] saint

Le matin un bon nombre vient à la prière. Timoti seul des enfants de son âge s'y trouve avec un habit tout en lambeaux, il paraît qu'il a passé la nuit avec le même habit et une chemise toute déchirée. Je dis à Manuka : Où sont les habits de Timoti ? Il n'en a pas d'autres, me dit-il. Il n'a pas de couverture ? ajoutai-jeⁱ — Non. — Mais s'il n'a pas d'habits cela n'ira pas. Tu lui en donneras une, dit Manuka. Je ne le puis pas, lui réponds-je, car après que Timoti aura [sic] resté un mois, un autre viendra rester, il faudra que je lui donne

[p.] 90

1846 avril

Timoti

aussi une couverture et ainsi de suite. Je réfléchis aussi en moi-même que si je donne une couverture à cet enfant pour rester un mois avec moi, mes 2 naturels vont réclamer car je ne leur donne qu'une couverture par an avec les autres objets, il est vrai. Lorsque je traverse la rivière, il vient après moi dans un waka, je le vois avec ses habits. Je lui dois [sic pour dis] : Mais tu auras froid chez moi, il s'en retourne.

planche

J'achète une planche de M^r Eet [Eat], il me la fait 3 dollars ; je le paye.

M^r Linch

Je suis interprète entre M^r Linch et Paikea pour le paiement que M^r Linch réclame de Paikea au sujet du bled qu'il a coupé, mais il n'obtient que des ironies et des moqueries au lieu de son paiement. Je leur fais voir qu'ils ne sont pas justes et que les étrangers témoins de cela ne voudront pas s'employer pour les naturels.

ⁱ La ponctuation initiale était : « Il n'a pas de couverture, ajoutai-je ? »

Paikea

Hier Paikea me dit qu'il exigeait une chemise pour les pipiⁱ que j'ai pris sur le rivage à mon retour de Kaipara, il me dit que je les ai volés. Je lui réponds qu'il m'a dit en premier lieu qu'il ne voulait point de paiement, et je lui fais voir aussi qu'il a tort de me dire que je les ai volés, puisqu'avant de les prendre j'ai demandé à ses naturels la permission. [91] Je lui dis : Quand je te donne un morceau de tabac ou quand je porte des remèdes à tes naturels est-ce que je te les fait [sic pour fais] payer ? Les remèdes, me dit-il, sont payés par la prière. Non, lui dis-je. — Vois, reprend-il, M^r Buller. — Il n'est pas de mon Église, M^r Buller, je sais qu'il dit que ses remèdes ne sont pas payés, voulant dire qu'on ne fait pas sa prière. Et, ajoutai-je, je donne mes remèdes à tous, neutres, protestants et cath[oliques], mais oui je te payerai.

*Addendum*ⁱⁱ p. 91 : (1) Les étrangers, me dit-il, payent bien. Les étrangers ont un ritenga hoko,ⁱⁱⁱ reprends-je, et pour moi, il n'en est pas ainsi, ces coquilles ne vous servent de rien si c'était des pommes de terre, ce serait juste...

Je le quittai en lui montrant un peu d'humeur. Ce matin je vais le trouver et lui dire : Eh bien ! tiens-tu toujours à avoir ta chemise ? Non, me dit-il. Eh bien c'est bon, lui réponds-je, je te donnerai une livre de tabac. Il ajoute : Écoute-moi, lorsque tu auras besoin de pipis, tu iras en chercher tant que tu voudras sans payer, je tenais seulement à avoir un bon paiement pour le commencement.

waka

Je demande à acheter un waka. On m'en présente un, je l'essaye sur l'eau, mais il tourne trop aisément.

[p.] 92

1846 avril

[Voici la lettre que j'écris à M^r Duyher :

Sir,

I am sorry to see that it has happened some difficulty [sic] between us. I suppose that I am wrong with you. I think it gives you no right to speak as you did to your spiritual father, but I think I am not wrong as you pretend. When you reproch [sic] to me to have refused to buy for you your shoes I am surprised that I have been pleased to buy fustian et [sic] if I have bought fustian I cannot find any cause which [?] hindered me to buy shoes for you.]^{iv}

M^r Duyher

Nous chargeons le plateau que j'ai acheté et nous partons. J'arrive chez M^r Duyher, je vais le voir. Il me fait des reproches avec humeur, il me dit : J'avais besoin du boat de M^r Linch, voilà 2 jours et je n'ai pas pu seulement traverser la rivière ; je pense qu'il vous l'a donné... mais j'achèterai un waka... ou c'est parce que je suis le seul catholiq[ue] que tout le monde se tourne contre moi. J'ai perdu [93]

M^r Duyher

mon seul ami, le père Petit, je vois que tous les hommes sont intéressés, les prêtres comme les autres, lorsque je vous vendis de petites robes et des bonnets, vous ne m'avez pas payé. Ne vous ai-je pas donné de l'indienne, lui réponds-je ? C'est pour les pipes, me dit-il. (Je vois qu'ici il a raison car je lui ai donné de l'indienne pour les pipes mais pour les robes il me les avait données pour rien me disant qu'elles seraient bonnes pour les enfants que je

ⁱ Sans marque du pluriel.

ⁱⁱ Paragraphe figurant à la page 91 mais devant être inséré à ce niveau.

ⁱⁱⁱ Une façon de faire commerçante. « Hoko » est l'équivalent maori du terme « acheter ». E. J. Wakefield emploie l'expression « a fair hoko » pour une décrire une « bonne affaire » (*Adventure in New Zealand*, p. 181).

^{iv} Texte de la lettre *suppr.*

baptise). Il m'accuse d'avoir refusé de lui acheter des souliers. Je lui réponds, que je ne pouvais pas lui refuser de lui acheter des souliers puisque j'avais consenti à lui acheter de [du ?] fustianⁱ p[ou]r ses pantalons ; je lui dis qu'il est de mauvaise humeur, que je ne lui réponds pas à présent, mais que quand il sera de meilleure humeur je viendrai lui parler. Je le quitte et je viens sur le bord de la rivière où j'attends longtemps le boat. Il arrive et M^r Linch me dit : que M^r Duyher lui a rapporté que j'avais promis de prendre les raisins des naturels l'année prochaine à un bon prix mais que M^r Buller les salleraⁱⁱ [sic] c.-à-d. augmentera le prix... M^r Duyher m'a

Tom[e] 3. 5^e volume. avril – septembre 1846
Notes sur la mission

[p. 1]

Mission 1846. 8 avril, mercredi saint

a[d] m[ajorem] D[ei] g[loriam] & D[ei] G[enitricis] h[onorem]

dit aussi que je lui avais reproché que ses enfants allaient prendre les raisins de Waiata et que les années précédentes, ils y allaient en prendre sans que les naturels leur fissent des reproches... [à la fin je lui dis qu'il n'est pas dans le calme, que je ne puis pas lui parler davantage, je lui parlerai quand il sera dans le calme.]ⁱⁱⁱ

M^r Duyher

J'arrive à la maison le cœur peiné de ce qui est arrivé, je me propose d'écrire 2 mots à M^r Duyher.

Paikea

Je prépare ce soir une boîte et une livre de tabac que M^r Linch portera demain à la tribu de Paikea, la boîte est pour Te Whe et la livre de tabac est pour Paikea en paiement de ses pipis.

9 jeudi saint

M^r Linch part à 3 heures du matin pour aller régler son départ avec le navire *John Bull*.¹⁷

guerre Port Nickolson

2 naturels venant de Wangarei aujourd'hui annoncent que le gouverneur va faire la guerre aux naturels de Port Nickolson. Cette ville dit-il, vient d'être pillée par le fils de Te Rauparaha. Il attend mille soldats de plus et alors il fera la guerre. Cette nouvelle a été apportée

[p.] 2

1846 avril

par un navire à Wangarei ces jours derniers.

visite à Ngawakarara

ⁱ Anglicisme pour « futaine ».

ⁱⁱ Dans le sens d'« augmenter le prix », comme le reste de la phrase de Garin le suggère (*Trésor de la langue française*).

ⁱⁱⁱ *Suppr.*

Je vais à Ngawakarara avec Kaperiere, c'est aujourd'hui jeudi saint. Je vais prêcher la passion aux naturels, puis demain j'irai pour le même sujet à Te Awamutu vers les naturels qui coupent des arbres.

J'ai donné ce matin une lettre à un naturel de Waikare pour le p[ère] Bâty, je lui demande la permission de bâtir la chapelle.

lettre à M^r Walton

Lorsque M^r Linch est descendu ce matin je lui ai remis un bout de lettre p[ou]r M^r Walton afin d'informer ce M^r que j'ai reçu de M.M^r Eat et Bill un plateau qu'ils ont scié pour moi sur un des arbres appartenant à lui. Voici le double de cette lettre.

Sir,

Lately I told to M.M^r Eat and Bill to saw a planck for me, they were working today, when the natives told me that the tree was yours I went to tell them that the tree they were sawing were not theirs, it is, said they to me, it belongs to M^r Walton, but it is all right, I concluded from this you knew it, if not, I inform you of it.

Garin [3]

J'écris dans l'après dîner une lettre à M^r Duyher en voici le contenu dans la feuille volante ici annexée.ⁱ

10 vendredi saint

M^r Duyher

Je reviens de Ngawakarara. M^r Linch est de retour, il a parlé hier à M^r Duyher, celui-ci se repent bien d'avoir été ainsi indisposé, il ne se souvient pas de tout ce qu'il a dit, il était comme insensé, il pensait que M^r Linch voulait me donner son boat, et il ne savait pas que M^r Linch en avait besoin le jour que M^r Duyher le voulait.

M^r Linch, Te Awamutu

M^r et M^e Linch me quittent aujourd'hui. Ils vont coucher chez M^r Duyher, ils laissent ici les effets. Je pars après eux chez les naturels à Te Awamutu ; M^r Eet m'invite à souper. Comme c'est vendredi saint je n'accepte pas du porc, je mange seulement des pommes de terre et du pain avec le thé.

Je fais la prière aux naturels, je visite Maika. Il me fait toujours bon accueil [sic].

11 samedi saint

Je vais chez M^r Walton, voir le capitaine Tuhi [Twohey], à bord de son navire, comme il est un peu tard, je mange un morceau avec lui. Ce capitaine me reçoit très-bien, et me témoigne

[p.] 4

1846 avril

toujours un grand désir de me parler en particulier. Il me promet de venir demain jour de Pâques à la messe. Je lui demande un tonneau, il me le donne pour rien.

prêt

M^r Duyher que je rencontre là donne pour moi à M^r Linch 7£ 10 s[hillings]. Je les rembourserai à M^r Duyher plus 6 pounds que je donnerai à M^r Walton. Nous remontons ensuite. Je vois en passant M^r et M^e Roff.

Patrick McGuire

Le fils de McGuire, âgé de 14 ans vient rester à la maison avec moi pour que je l'instruise, je lui prête une couverture, son père s'est engagé à lui fournir ses habits. Je promets de lui donner quelque chose s'il travaille.

ⁱ Cette page ne fait plus partie du document manuscrit.

confessions

J'entends ce soir les confessions des naturels.

[dimanche] 12 Pâque[s]

11 naturels font leurs Pâque[s]. M^r et M^e Linch obligés de partir le Vendredi s[ain]t ont communiqué ce jour-là. 2 ou 3 Européens ont commencé leur confession, plusieurs autres n'ont pas la facilité de venir faute de waka. Ce sont les scieurs de long qui restent à Omanu.

M^r Linch, Cap[itaine] Tuhi

M^r Linch vient longtemps après la messe n'ayant pas pu venir plutôt. Il me demande de la part du capitaine Tuhi une courge. [5] Je lui en envoie 2 et quelques carottes [sic].

cask

Il m'a donné gratis un tonneau.

*15 mer[credi]**voyage à Omanu*

Je vais visiter les catholiqu[ues] Européens à Omanu, en passant je demande à M^r Duyher des nouvelles de ses enfants. Il me répond, je ne sais pas trop si c'est avec un bon esprit, qu'ils ne vont plus prendre mes raisins.

Avant de partir j'ai dit à Patrick s'il ne craignait pas de rester seul, que j'avais à aller avec Kaperiere à Omanu. Il me dit qu'il veut parler à son père, je le laisse donc venir recommandant au Bon Dieu de prendre soin de ma maison.

navire, catholiqu[ues]

J'arrive de nuit, le navire *John* [sic] *Bull* n'est pas encore parti, le capitaine [Twohey] m'entend. Il se montre sur le pont et m'invite à l'aller voir, il me fait souper. Après souper je vais voir les Européens dans la nouvelle maison qu'ils ont bâtie. Ils me reçoivent avec beaucoup d'empressement, ils me font asseoir et m'offrent du thé dans une assiette, de plus du pain et du porc, j'accepte pour leur faire plaisir. Il se trouve des protestants, quand on a bien veillé, je propose de faire la prière, les protestants restent, après la prière je fais une petite instruction qu'ils écoutent avec beaucoup d'avidité. Je couche chez eux, les moustiques me dévorent.

16 j[eudi]

Le matin après la prière je les engage à songer à leur[s] Pâques, et je leur dis que je viendrai dans 2 dimanches pour entendre leurs confessions. M^r Walton me fait déjeuner.

waka

Notre waka a été entraîné par la marée montante. Je donne 2 fig[ues] à la naturelle qui

[p.] 6

1846 avril

Patrick

me l'a ramené. Lorsque la marée remonte je repars et mon jeune Patrick refuse de revenir. Son père et d'autres le pressent, le menacent pour le faire revenir, il refuse. Pour moi j'en suis content d'un côté, car il est trop dissipé, il dissipe mes naturels, et comme je ne puis pas le veiller de près, il deviendrait mauvais, et il rendrait mes naturels mauvais ; je dis donc au père : Laissez-le, il ne faut pas qu'il vienne contre son gré ; s'il vient contre son gré, les choses iront mal. Il reste.

waka acheté

En passant chez les naturels, j'achète le waka de Waiata pour un pound, j'ai beaucoup marchandé pour l'avoir pour 15 sh[illings]. Il n'a jamais voulu ni même pour 17 s[hillings] 6 p[ence].

communion

Plusieurs naturels me font des reproches de ce que j'ai admis Hakopa à la communion, car aussitôt après, il a dit des mensonges. Pene qui a aussi communié, s'est enivré, dit-on, il a été ivre pendant 3 jours. Je suis bien peiné de telles circonstances.

M^r Duyher

Je reviens, en passant chez M^r Duyher, je lui reparle des habits qu'il m'avait donnés. Il me dit qu'il avait bien été dans l'intention de me les vendre et qu'il m'avait dit que je lui donnerai de l'indienne mais je suis moralement certain que non, l'envie cachée qu'il en avait lui fait probablement croire à présent qu'il me l'avait dit. Il me dit que je ne l'ai pas compris, je lui offre de le payer à présent, il refuse, il dit qu'il a à présent ce qu'il désirait [7] dans le temps, il refuse ce que je lui offre.

waka de Tiperia

En revenant à la maison je donne à manger aux poules et nous continuons de voguer jusqu'à Ngawakarara, pour rendre à Tiperia son waka, qu'il avait envoyé à ma station pour que je m'en servisse, quoiqu'à sa proposition je l'avais refusé, cependant je m'en suis servi 2 fois. Nous arrivons à nuit tombante, je fais la prière et une instruction.

17 v[endredi]

Ce matin je reviens à l'établissement où je suis seul avec Kaperiere.

19 d[imanche]

Ware

Je vais voir Ware l'une des femmes de Wetekia. Elle a mal à une cuisse, et l'on m'a dit qu'elle avait mal par tout le corps.

Je demande à Wetekia les usages maoris sur différents sujets et voici en résumé ce qu'il me dit :

repas des naturels

Les naturels donnent des repas à l'occasion de la mort d'un parent, ou bien en reconnaissance d'un service rendu, ainsi par ex[emple] m'a dit ce chef : Ce soir tu m'as invité à souper, j'avais faim, c'est toi qui m'as fait vivre, eh bien ! selon les usages je te ferai en reconnaissance, un cadeau qui surpassera en valeur ce que tu m'as donné ; toi tu me feras en retour un autre cadeau triple ou quadruple, moi je te le rendrai aussi au quadruple, au quintuple et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on ne puisse plus aller à cause de la grandeur du don. C'est ce qui amène les hakari ou banquet[s].

[p.] 8

1846 avril

présents

Les naturels se font parfois des présents, ce qu'ils offrent en présent ce sont des kumaras, des racines de fougère. Ce dernier présent était l'un des plus excellents, mais il faut entendre de bonnes racines de fougère. Ainsi une tribu en allait visiter une autre, on offrait un panier de ces racines, l'autre en retour plus tard en rendait 4 ou 10, l'autre plus tard encore 40 ... Les poissons délicats tels que le tawatawaⁱ entrai[en]t dans ces sortes de présents. Le kiwi,

ⁱ Un poisson semblable au maquereau (W. Williams, *Dictionary of the New Zealand Language*, 1844).

repas

Lorsque quelqu'un est mort, les tribus voisines se réunissent autour du défunt, les femmes le pleurent, les hommes causent et rient. Ainsi reste-t-on pendant 3 ou 4 jours, mais lorsque les parents reviendront plus tard pour enlever ces ossements pour les transporter chez eux, on fera un plus grand repas. Ainsi après qu'on a enterré le défunt et que chacun est rentré chez soi, la famille du parent se met à planter force kumaras, on va chercher beaucoup de racines de fougère, des kiwiⁱ, des pigeons, des poissons, le mango, les anguilles, les chiens.

morts

Lorsque quelqu'un meurt, son âme erre sur la terre jusqu'à ce qu'elle arrive au bout (les naturels se représentent la terre comme ayant la forme d'un poisson). Lorsqu'elle est arrivée au bout, elle plonge dans la mer et s'en va sous la terre. C'est ce qui est le Reinga. [9]

[Le dessous de la terre qui est le dessus est par rapport aux âmes qui errent s'appelle le ciel Te Rangi aussi le dessous de la terre qui est au-dessus des âmes errantes s'appelle Te Rangi le ciel, et le lieu qui est au-dessous des âmes s'appelle Te Reinga. Que l'on se représente le toit d'une maison.]ⁱⁱ

Cette âme errant dans ce nouveau monde sous la terre a par conséquent la terre au-dessus d'elle et c'est ce qui est le ciel, Te Rangi, et le lieu dans lequel elle erre sous la terre s'appelle Reinga, enfer.

Avant donc que d'arriver au bout de la terre, l'âme au sortir de son corps erre parmi les vivants jusqu'à ce qu'elle trouve le bout de la terre, et c'est ce qui fait l'objet des craintes des naturels, les âmes errantes... Ce sont elles qui punissent les délits ; ainsi si quelqu'un vient à manger un fruit tapu, ou s'il va dans un lieu tapu &^c. Il est sur-le-champ punit [sic] par l'une de ces âmes qui entrent dans le corps du délinquant et lui mordent les entrailles ou les membres ; c'est ce qui fait que les parents du patient font appeler les tohunga karakia, les maîtres de prière, pour conjurer le dieu (c'est ainsi qu'ils appellent l'âme qui est entrée dans le corps du malade, pour le manger), pour conjurer, dis-je, le dieu de sortir du corps de ce malheureux. Alors on entend un bruit sourd dans le corps du patient. C'est l'âme qui le quitte pour entrer dans le corps de l'ariki,ⁱⁱⁱ l'ariki ne fait pas la prière ; cette âme étant entrée dans

[p.] 10

1846 avril

le corps de l'ariki (prêtre), celui-ci devient tapu ; pour un temps qu'il limite dans sa volonté [c.-à-d. qu'il ne peut plus se servir de ses mains pour manger. Il se fera donner à manger par un autre, ou bien il mangera par terre à la manière des animaux jusqu'à un certain ce que]^{iv}

dieux maoris

Les naturels n'ont pas l'idée d'un être supérieur rémunérateur et vengeur. Après la mort les âmes ne seront pas punies ni récompensées dans l'autre monde ; seulement ils disent que les âmes des auteurs de cette terre, c.-à-d. de Maui, de Hine, de Kupe et autres sont dans le firmament et les étoiles que nous voyons sont leurs yeux. Là aussi vont les âmes des ariki c.-à-d. de ceux qui sont très-intelligents dans les choses des dieux.

chiens

Les dieux maoris ne sont donc autre chose que les âmes d'hommes morts autrefois, ou des chiens seulement qui appartenaient aux ariki parce qu'ils ont en quelque sorte participé à la grandeur de leurs maîtres. Tous leurs dieux sont morts c.-à-d. que tout ce qu'ils appellent dieux à présent était autrefois dans un corps vivant et ce corps est mort.

ⁱ Sans marque de pluriel.

ⁱⁱ *Suppr.*

ⁱⁱⁱ Un peu avant dans le journal, Garin donne « grand chef » pour *ariki* ; selon le dictionnaire de W. Williams, il s'agit du premier né masculin d'une famille d'importance.

^{iv} *Suppr.* mais partiellement lisible.

ariki

Les ariki selon leur croyance ont le privilège de ressembler à Enoch et Elie, c.-à-d. qu'ils volent dans les airs, car, disent-ils, ils disparaissent pendant un certain temps, puis ils reviennent.

Autrefois tous les hommes étaient des pierres jusqu'à ce qu'enfin les pierres se sont transformées en hommes. Ces pierres étaient longues et se tenaient debout.

Selon nos anciennes coutumes, dit Wetekia, nous ne parlerions pas des dieux ici, comme nous en parlons, autrement : ko ahau te utu,ⁱ c'est moi qui payerais ma faute, [11] c.-à-d. que je tomberais à l'instant malade. Autrefois on ne parlait pas sans raison des choses tapu, des dieux, et pour en parler il fallait être dans une maison tapu.

châtiments

On n'est pas toujours puni par les dieux sur-le-champ après une faute commise ; ce n'est que la rechute fréquente qui attire une punition, ainsi à la 6^e, ou à la 8^e, 9^e ou 10^e faute, on est puni. Alors la punition est subite comme un coup de bâton qu'on reçoit. Aussi, disent les naturels, le dieu m'a frappé cette nuit, il m'a cassé l'épine du dos, il m'a brisé la cuisse, il m'a terrassé par terre. Pour vous, me dit Wetekia, votre sort est préférable, car votre dieu prend patience et il ne punira que dans l'autre monde, mais pour nous, nous sommes toujours punis dès ce monde. Je lui réponds qu'il vaut mieux être puni ici-bas plutôt que dans l'autre monde car dans l'autre monde le châtiment sera sévère.

soleil, lune, étoiles

C'est Maui qui a fait le soleil et la lune pour [présider au jour et à la nuit]ⁱⁱ éclairer pendant le jour et l'autre pendant la nuit, mais les étoiles sont les yeux des dieux maoris. Les naturels [croient que les yeux des chefs brillent dans le ciel.]ⁱⁱⁱ

Lorsque les naturels vont en waka sur la mer dans les endroits dangereux ils jettent de la nourriture à la mer pour apaiser les dieux.

Wetekia me dit qu'il avait ainsi parlé il y a quelque temps à Himeo avant son baptême : Écoute-moi, je pense à me faire baptiser et en me

[p.] 12

1846 avril

faisant baptiser c'est à toi que je veux transmettre tous mes tapus, c.-à-d. le mana.^{iv} Celui-ci a refusé, voulant se faire baptiser, et Wetekia n'a pas pu se faire baptiser parce qu'il n'y a personne à qui il puisse transmettre ses tapus.

20 [undi]

Chine

J'apprends par les *Annales* que M.M^{ts} Galy et Berneux prêtres français ont été pris le 11 avril 1841 et mis en prison au Tong-King.

M^r Charrier le 5 octobre 1841,

M.M^{ts} Miche et Duclos le 16 février 1842, pris sur les domaines du roi du feu à 6 journées de chemin au-delà des frontières de la Cochinchine.

Le 25 février 1843, la corvette l'*Héroïne* sous le commandement de M. Lévêque va mouiller à Tournon. Il réclame ces nobles prisonniers, ils sont délivrés de leurs fers le 12 mars, et vont à bord de l'*Héroïne* le 17 id. pour être reconduits en France sur la demande de leur évêque de les rendre, le commandant refuse.

ⁱ « Je suis le paiement. » Wetekia devrait payer de sa vie ou de sa santé pour avoir ainsi parlé au sujet des esprits maoris.

ⁱⁱ « Présider au jour et à la nuit » *suppr.*

ⁱⁱⁱ *Suppr.*

^{iv} La force associée avec les esprits des ancêtres.

M.M^{TS} Miche et Duclos sont déposés à Syncapour [Singapour] à leurs sollicitations.

M^r Berneux obtient du gouverneur de l'île Bourbon la permission de retourner à Macao.

M.M^{TS} Galy et Charrier arrivent en France sur la corvette la *Fortune*, ils sont à Paris le 3 novembre.

M.M^{TS} Galy et Charrier repartent de France pour la Chine les 1^{ers} jours de mai 1844. [13]

21 ma[rdi]

Je vais coucher à Te Awamutu, mais j'arrive lorsque la prière est finie ; pour la remplacer, je raconte la captivité des 5 missionn[ai]res français en Cochinchine, leur délivrance, leur retour en Cochinchine. Cela les intéresse beaucoup. Waiata surtout est très-empressé de voir ce que la France a fait ou fera en pareille circonstance. Fera-t-elle la guerre, me dit-il, à ce peuple ?

22 m[ercredi]

soutane

Je vais voir M^e Ruff. Je lui propose de me coudre une soutane, elle me promet ; je reviens ensuite à ma station, le même jour je vais dans la soirée à Ngawakarara faire la prière, j'y couche, je raconte la même histoire.

23 j[eudi]

Je reviens à l'établisse[en]t. Il pleut à verse dans la soirée.

25 s[amedi]

M^r Ross

Il pleut toute la journée. Cependant comme j'ai prévenu les scieurs de long que j'irai dire la messe chez eux et les confesser, je pars après midi par la pluie. En passant devant la maison de M^r Ross je vois qu'il est arrivé d'Auckland. Je vais les saluerⁱ et leur demander s'ils n'ont pas de lettres p[ou]r moi, M^e Ross m'en remet deux, l'une du père

[p.] 14

1846 avril

réponse de M^r Raynold's

Forest, l'autre de M^r Raynold's. Cette dernière, arrivée d'Hobart-Town date de 9^{bre} 1845, 6 mois. M^r Ross en me remettant lui-même cette lettre ne se doute pas qu'elle le concerne et d'une manière désavantageuse. En effet, en 7^{bre} 1845, M^r Ross prétendait que M^r Raynold's lui avait dit ainsi qu'à sa femme de prendre chez lui tous ses effets au départ de M^r Linch, et M^r Raynold's m'avait dit lui-même qu'il me les donnerait, puis il avait dit à M^r Linch de me les délivrer. J'écrivis donc une lettre à M^r Raynold's pour savoir son intention et c'est la réponse que M^r Ross m'apporte lui-même. Je lui lis cette lettre et M^r Raynold's m'y dit expressément que je prenne chez moi tous ses effets ainsi que ceux que M^r Ross pourrait avoir chez lui.

Mais une chose l'a beaucoup choqué, c'est que M^r Raynold's dit dans cette lettre qu'il pense que M^r Ross aurait été un des derniers à briser les portes de sa maison. À ces mots M^r Ross me dit : Qui est-ce qui a dit que j'ai brisé les portes de sa maison ? C'est moi, lui réponds-je, de la part de M^r Linch. Je jurerais avec serment, dit M^r Ross, que je n'ai pas brisé les portes, [15] et vous, ajoute-t-il, avant d'écrire pareille c[hose ?], vous auriez dû vous informer si cela était vrai. Il n'est pas facile d'aller voir tous les Européens pour prendre des informations, dans un moment où l'on écrit une lettre à quelqu'un qui est sur son départ, d'ailleurs, ajouté-je, ce n'est pas en mon nom que j'ai dit cela, c'est au nom de M^r Linch, c'est lui qui est venu me trouver pour me prier d'écrire cela à M^r Raynold's. — Oh vous

ⁱ « Leur dire », *suppr.*

avez eu tort, (you have been wrong) d'écrire un pareille [sic] mensonge. Savais-je, lui dis-je, que c'était un mensonge ? Vous avez eu tort, répète-t-il, avec humeur, me disant qu'il va le publier dans toute la rivière, qu'il le dira à M^r Buller. Alors me tournant vers M^r Wait [White ?], ex-ministre protest[ant], je lui dis : M^r Wait voulez-vous bien m'entendre s'il vous plaît, M^r Ross veut aller dire aux Européens, eh bien je veux vous le dire aussi. Je suppose que vous me priez d'écrire une lettre pour vous, m'est-il permis d'écrire en votre nom, et si cela m'est permis suis-je obligé de savoir si ce que vous me dites est vrai ou faux. Il me demande si j'ai fait 2 lettres. Non, lui dis-je, mais dans ma

[p.] 16

1846 avril

réponse de M^r Raynold's

lettre j'ai dit que M^r Lynch me chargeait de lui écrire telle et telle chose. Cela est différent, me dit-il, et appelant M^r Ross, il lui dit : C'est différent le prêtre n'a pas écrit en son nom, il a écrit au nom de M^r Raynold's [sic pour Lynch]. À la fin il me dit qu'il faut avouer qu'il y a eu au moins de ma part une indiscretion.

Dans le moment de cette discussion je n'avais pas bien présentes à ma mémoire les paroles textuelles, seulement ce que je me rappelais c'est que M^r Lynch m'avait prié d'écrire telle et telle chose à M^r Raynold's et je l'avais fait. — Depuis j'ai appris que M^r Babe avait brisé une porte c'est Taurau qui l'a vu.

Dans ma discussion avec M^r Ross, celui-ci me dit qu'il n'est jamais allé prendre des affaires chez M^r Raynold's. Je lui dis qu'en passant un jour devant la maison de M^r Raynold's, j'ai vu son waka et un tonneau dessus. Oh, me dit-il, j'accompagnais M^r Hotton.

soutane

Je continue ma route ; nous abordons chez M^r Ruff ; Kaperiere porte à M^e Ruff ma soutane pour qu'elle la couse. Nous arrivons de nuit chez les Européens cathol[iques] à Omanu, ils me font souper puis dans la soirée je leur fais la prière et une instruction [17]

Européens cathol[iques]

sur la nécessité de la confession... leur disant que je les entendrai demain, je les avais déjà prévenu[s], il y a une 10^{ne} de jours, je leur avais fixé ce jour pour la confession. Je couche chez eux, il pleut par torrent[s] pendant la nuit ;

26 d[imanche]

le matin je fais la prière et comme il y a plusieurs protestants qui se mettent même à genoux, je change mon instruction que je voulais faire sur les moyens de bien faire sa confession et je la fais sur un sujet qui puisse intéresser les protest[ants]. Mais après la prière aucun ne se montre pour la confession, enfin je dis à M^r Welsh, s'il ne viendra pas se confesser. Il me dit qu'il y a 3 ans qu'il ne s'est pas confessé et qu'il lui faut encore un peu de temps pour réfléchir. Il viendra, dit-il, dans 15 jours ; mais je crois que c'est un prétexte pour différer et ne pas venir, je lui demande si les autres viendront, je ne crois pas qu'aucun d'eux ne vienne encore.

bill à M^r Walton

Je dis la s[ain]te messe à laquelle assistent plusieurs protestants, je prêche sur la présence réelle et sur la nécessité de recevoir l'Eucharistie. Après la messe je vais voir M^r Walton, je lui remets une lettre par laquelle il touchera les 6 pounds que je lui dois. Il a reçu M^r Lynch sur un navire

[p.] 18

1846 avril

frêté par lui et je devais 6 pounds à M^r Linch, je me suis engagé de les donner à M^r Walton. Dans ma lettre au p[ère] Forest je demande mon [?],ⁱ et un serviteur.

visite à M^r M^r Ruff et Ross

Je les quitte et je reviens, nous nous arrêtons chez M^r Ruff où je vais faire la prière, je trouve M^e Ruff indisposée, après une prière analogue je vais chez M^r Ross, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, à cause de la manière dont il m'a parlé hier. Mais ils me reçoivent assez bien, ne me reparlent pas de cette affaire ; je fais une prière et une lecture de l'Évangile que j'explique, M^r et M^e Ross assistent.

Te Awamutu

Je les quitte et je vais chez les naturels à Te Awamutu, quelques-uns de ceux qui font la prière mais non des baptisés, sont au travail, depuis les grands travaux des naturels à abattre et équarrir des arbres, le plus grand nombre travaille les dimanches, 4 ou 5 des miens qui font la prière travaillent, je dis aux autres : Si ce n'était pas que la rivière est trop rapide ce soir je ne m'arrêtera pas ici, car je ne trouve pas assez de naturels qui viennent au catéchisme. Puis je leur dis : Sonnez la cloche. [19]

arbres

On sonne la cloche, et les baptisés avec quelques femmes non baptisées viennent au catéchisme. Je reste pour coucher dans cet endroit et dans la soirée, après la prière et une instruction, les naturels me font parler des affaires de M.M^{rs} Ross, Webster,¹⁸ Walton... Tirarau me dit que quand M^r Ross vint, il n'avait rien. C'était un échappé de navire, il arriva de Wangarei, il demanda à Tirarau de venir rester dans la rivière, à une place rapprochée des navires. Il reste donc à Mangaware,¹⁹ là il vécut, dit Tirarau, successiv[emen]t avec plusieurs femmes maoris, il eut un enfant d'une. Ensuite M^r Ross demanda à se rapprocher des naturels, il lui permit de rester là où se trouve maintenant M^r Ruff, et lorsque M^r Ruff acheta sa place, M^r Ross demanda à aller de l'autre côté de la rivière vis-à-vis M^r Ruff. Tirarau lui dit : je veux bien, ensuite M^r Ross, ayant de l'argent, il demanda à acheter le terrain. Tirarau lui dit : je veux bien mais tu n'auras que le terrain et non les arbres. Il donne 30 pounds, enfin M^r Willson arrive et achète aussi une portion de terrain, il donne 30 pounds, c'est alors que se passe le contrat, dans lequel on stipule (comme m'a dit un Européen que le terrain est vendu à

[p.] 20

1846 avril

arbres de M^r Ross

M^r Ross avec tout ce qu'il y a dessous et dessus). Tirarau soutient à présent qu'après le contrat passé il convint avec M^r Ross d'avoir une partie des arbres et M^r Ross une autre partie, c.-à-d. par moitié. À une certaine époque on coupa des arbres pour des navires, M^r Ross en coupa sur son terrain et Tirarau aussi, il y avait égalité ; dans ces dernières affaires, M^r Ross est allé abattre des arbres et Tirarau d'aller lui dire : tu vas couper des arbres sans m'en parler, tu sais bien que nous devons le faire par moitié. Alors Tirarau traitant cela de vol, va couper des arbres sur le terrain de M^r Ross, ses arbres tombent même sur ceux de M^r Ross qui sont cassés par la chute des autres. Tirarau dit que ni M^r Walton ni autre ne lui ont dit d'aller couper des arbres sur ce terrain, il est allé de son plein choix. Tirarau dit aussi que M^r Ross a refusé de le payer entièrem[en]t. M^r Ross lui avait promis un boat et un cask de tabac, et M^r Ross prétend que ce boat était une affaire subséquente à l'achat du terrain, qu'en effet Tirarau lui demanda un boat et que celui-ci lui promit d'en faire un, mais [21] ayant l'intention intérieurement d'en recevoir un paiement, que pour le tabac il l'a donné.

arbres de M^r Ross

ⁱ Le mot est indéchiffrable. Il ressemble à « lot » ou « tot. » pour « total » ?

M^r Walton apprenant que M^r Ross se plaignait de ce qu'on abattait des arbres sur son terrain, (c'est M^r Walton qui me dit cela) va trouver M^r Ross lui proposant de le payer, tant par 100 pieds, le paiement était bon ; M^r Ross refuse, lui disant : non, je vous donne les arbres, je ne veux pas que vous me pay[i]ez, puisque vous avez fait venir des navires pour ces arbres, je vous les donne. (M^r Ross dit plus tard avoir ainsi parlé par crainte des naturels. Ensuite il écrit une lettre à M^r Walton où il lui permet de même). À présent M^r Ross est allé à Auckland avec M^r Wait ; ils en sont revenus apportant une lettre pour M^r Webster (associé avec M^r Walton) et une pour Tirarau, cette lettre est du magistrat qui demande pourquoi M^r Webster a acheté ces arbres de Tirarau car ils ne lui appartiennent pas. M^r Wait va trouver les naturels et leur dit : ces arbres sont pour moi. M^r Wait a envoyé la lettre du magistrat à Tirarau. Celui-ci a refusé d'en prendre lecture. Il l'a renvoyée

[p.] 22

1846 avril

à M^r Wait, le même soir il la lui fait reporter, mais Tirarau la renvoie une 2^{de} fois sans en prendre lecture. Tirarau dit : J'ai consenti à les donner à M^r Walton et M^r Webster. Je ne peux pas les donner à d'autres. Les affaires en sont là. M.M^{rs} Walton et Ross retournent dans 2 ou 3 jours à Auckland.

27 l[undi]

Je fais la prière et une instruction puis nous revenons.

M^r Welsh, Maraea

M^r Welsh scieur de long a envie d'épouser Maraea, dernièrement[en]t il envoya une livre de tabac à Maraea par mon entremise. Celle-ci refusa de la prendre. Aujourd'hui elle refuse aussi des grains de collier qu'il lui envoie par mon entremise. Elle les refuse, car j'ai parlé à Waiata de cela, il me répond : Cet homme n'est pas un rangatira. Karawai me dit : Porte ces grains à Maraea pour qu'elle les voit puis tu les rendras à cet homme.

Waiata me fait dire de sa part à Maraea et à Merepeka qu'elles sont paresseuses. Je leur fais la commission, me répondant qu'on s'est fâché après elle[s]. Je leur dis que si elles sont en danger là-bas, qu'elles aillent ailleurs mais qu'elles cherchent des occupations.

28 ma[rdi]

Je vais voir les raisins des naturels, ils sont pourris en grande partie. Je ne les ai pas visités, ils sont [23]

raisins

peut-être un peu trop mûrs, sans les dernières pluies, ils n'auraient pas pourris [sic].

29 me[rcredi]

raisins

Je reçois 4 paniers 1/2 de raisin[s] de Rawiri, 2 petits d'Emeretiana, 3 grands de Waiata. Le tout fait 10 paniers comme ceux de Rawiri. Je les mets dans une espèce de petit cuvier. Ils sont très-beaux à part quelque peu de pourris.

Je m'appête à aller à Wangarei faire une visite à Te Uriheke.

30 j[eudi]

voyage à Wangarei

Nous partons Kaperiere et moi à 7 h. 1/2, quoique nous ayons chacun notre petit fardeau, nous arrivons en 3 h. 1/2 à Pukeokui. Là je trouve Te Piko et l'engage à venir avec nous, mais Paka me dit qu'il en a besoin, sur mes instances il le laisse venir. Il craint, sans doute,

que son père ne le retienne à Wangarei. Nous partons à 11 h. 1/2 et nous arrivons au soleil couchant à Otaika chez Tiakirikiri, où je couche.

Mai

1^{er} vendredi

Hier je me suis mis en route me recommandant ainsi que ma station que je laisse seule, ma maison et tous mes objets

[p.] 24

1846 mai

à la s[ain]te Vierge en union aux fidèles d'Europe qui commencent les prières en l'honneur de Marie. Je les recommandai aussi à Dieu et aux Bons Anges Gardiens.

Parihoru

Ce matin aussitôt après la prière je vais chercher un waka pour aller à Tamatarau. J'arrive chez Parihoru qui me reçoit bien comme à l'ordinaire. Il me demande un peu de tabac. Je lui en donne une figue puis 2. Je déjeune chez lui puis nous partons en waka.

Te Uriheke

Nous arrivons vers midi à Tamatarau, à peine avons-nous touché le rivage qu'une fille de Te Uriheke vient en pleurs me presser de vite descendre, que Te Uriheke est à se battre : Viens vite, viens vite, me dit-elle, va trouver Te Uriheke qui se bat. Je me hâte d'aller et je trouve Te U[riheke] en costume de guerre, c.-à-d. la moitié du corps à nud ayant sa couverture autour de son corps en guise de ceinture, puis 2 rames à la main en guise d'armes. Il va et vient, menace du geste et de la voix. Il a sur le sein la trace des ongles de l'adversaire avec lequel il s'est mesuré ; je m'approche aussitôt de lui pour lui dire de se calmer, mais il fait signe afin de me mettre de [25]

dispute

côté et de m'asseoir, mais je le presse toujours, lui disant, que je suis venu pour lui ; qu'il veuille bien pour moi terminer, mettre fin à ses menaces et à ses gestes. Il crie toujours mais à force de lui répéter d'aller s'asseoir et de se taire il se rend à mes instances, va s'asseoir et ses adversaires lui disant pourquoi il a chargé son fusil se retirent à son exemple et je suis heureux de voir se terminer ainsi cette dispute. Peu après son adversaire vient selon leur bonne coutume pour faire la paix, lui serrer la main et l'embrasser. Il paraît que cette dispute a eu lieu à la suite de quelque mot offensant, probablement de la part de Te Uriheke car il a refusé de me dire la cause. Dans ces sortes de disputes les parents de l'offensé et de l'offensé se joignent chacun de leur côté à celui qu'ils sont près [sic pour prêts] à défendre, et là ils s'échangent toutes sortes d'injures qui souvent raniment les combattants et rendent la bataille plus furieuse. Telles [sic] étaient leurs cris confus lorsque je suis arrivé. Dans la soirée j'ai trouvé Humeke qui se trouvait ici depuis quelques semaines avec son petit navire ; lui et les siens ont un peu renforcé la prière, car pour les naturels d'ici, ils ne [sic]

[p.] 26

1846 mai

il n'y a ici que les femmes au nombre de 5 qui fassent la prière avec un jeune naturel qui reste habituellement dans les environs de ma station. C'est celui que j'ai pris hier pour m'accompagner. Il s'ensuit que ces femmes ne font pas la prière en mon absence car elles ne savent pas lire, elles ne savent aussi que très-peu de prière[s] par cœur.

lettre à Humeke

J'écris une lettre au p[ère] Bâty par Humeke qui s'en retourne demain avec son navire. Je demande au père Bâty la permission de faire bâtir ma chapelle. Je lui dis que j'irai bientôt le voir à Kororareka.

2 s[amedi]

enfants à baptiser

Dans la journée je visite le pa où tous les naturels sont missionnaires, je ne rencontre pas le principal chef, Te Tipene. Dans la soirée je dis à Te Uriheke que s'il me donne quelques enfants à baptiser, je les baptiserai demain dimanche. Il veut bien, il m'en désigne deux, me disant : Tu es revenu me voir 2 fois, je te donne 2 enfants à baptiser. Je me réjouis de ses dispositions, il paraît tout incliné à favoriser la prière. Il encourage ses enfants à étudier, à apprendre à lire ; lui-même me dit : Vois-tu, j'étais autrefois partagé, tantôt je me donnais aux missionnaires, tantôt à l'Évêque, espérant que dans l'une ou l'autre Église je trouverais l'instruction [27] mais je ne l'avais trouvée nulle part, maintenant que tu reviens souvent me visiter, je suis tout pour toi. Seulement, je voudrais un naturel instruit qui vînt passer un mois ici pour instruire mes enfants, si tu pouvais laisser ton serviteur ici je te le renverrai. Je lui observe que je n'en ai qu'un, que cela n'est pas possible pour le moment, que plus tard je veux bien, lorsque l'autre reviendra. Mais s'il veut je prendrai son fils pendant un mois chez moi pour l'instruire puis il reviendra ici, où il instruira les autres. Il refuse, me disant qu'il ne sera pas stable. Je crois que c'est un prétexte ; il a, je pense, une autre raison. Je donne quelques leçons de lecture mais on y est pas bien porté.

3 d[imanche]

Le dimanche matin, après la prière et une petite instruction, on déjeune, les naturels s'approprient pour la prière de 10 heures. On approprie les enfants pour le baptême. J'attends qu'on soit près de sonner le dernier coup de la cloche pour donner une petite robe à un des enfants destinés au baptême, je l'ai promise hier. Les 2 premiers coups de cloche sont sonnés, je cherche les textes sur le baptême

[p.] 28

1846 mai

lettre du chef Tipene

pour faire une instruction analogue à la circonstance. Dans ce moment, un naturel me présente une ardoise portant cet écrit :

E hoa e Perekara, kia rongo mai koe. Ka he tou haki kia homai i tau ki toku kainga.
Na Tipene.ⁱ

Après la lecture de cette lettre je pense que Te Uriheke s'est entendu avec ce chef pour que je ne puisse pas baptiser ses enfants, et pour que lui n'ait pas l'air de vouloir s'y opposer plus longtemps. S'il en est ainsi, c.-à-d. s'il est d'accord avec le chef, il joue parfaitement bien son rôle, car il m'en dit tant qu'il me persuade qu'il n'y a pas eu un entendu entr'eux deux. Je dis donc après avoir lu cet écrit à Te Uriheke : que veut dire cela ? Je l'ignore, me répond-il. Eh bien ! je vais lui parler, lui dis-je, pour connaître sa façon de penser. Ils me répondent tous, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Je vais le voir, il a une maison en planches, des boîtes et quelques meubles européens, il est assis gravement par terre, et je lui demande ce que [29]

visite à Tipene

signifie l'écrit qu'il m'a envoyé. Si Te Uriheke était ailleurs, je ne te dirais rien mais je ne puis pas permettre que tu viennes baptiser des enfants dans mon kainga. Tu aurais raison, lui

ⁱ Garin donne une traduction de cette note dans une de ses lettres à sa famille : « Mon ami, Père Garin, ton Église fait une faute quand tu viens l'apporter dans ma demeure. Signé : Étienne » (Lettre d'Antoine Garin à ses parents, 17 avril - 15 juillet 1846, AMO, I, p. 193).

dis-je, si j'avais invité tes naturels à se faire baptiser, jamais je ne leur ai dit de tourner à mon Église ni de se faire baptiser, et si j'ai dit à Te Uriheke de faire baptiser ses enfants, c'est qu'ils font la prière catholique depuis longtemps, et qu'étant venus rester dans cette tribu, j'étais venu aussi pour les instruire. Tu as raison, me dit-il, mais si je te laisse baptiser ses enfants dans mon kainga, bientôt l'on dira que les naturels de mon kainga se font baptiser par l'Église catholique.

Alors pensant qu'il y avait un entendu entre eux, et pour éviter de me rendre odieux et me ménager la facilité de revenir et d'aller voir les autres missionnaires, je lui dis : Écoutes, je ne suis pas venu semer le trouble parmi vous ; si tu ne veux pas que je baptise les enfants de ce naturel, je ne les baptiserai pas, dans notre religion nous ne forçons pas les volontés ; c'est votre affaire, plus tard si Te Uriheke veut toujours faire baptiser ses enfants, il en trouvera, je pense, les moyens.

[p.] 30

1846 mai

Tipene

Je pense bien en moi-même que ce chef s'opposant à ces baptêmes, Te Uriheke ne me permettrait pas non plus de les baptiser. C'est ce qui m'engage à ne pas faire d'instances d'autant plus que Te Uriheke m'avait dit : Oui va, parle à ce chef, mais prends garde à tes paroles, parles peu, écoutes-le, ne l'irrite pas. Si tu fais des instances, me dit Tipene, tu peux les baptiser, je n'aurai rien à te reprocher, mais dans un mois l'on verra ... je prends sur moi la faute. Je pense qu'il me donne à entendre qu'il fera retomber la faute sur Te Uriheke.

Je reviens trouver Te Uriheke. Il me dit de ne pas faire les prières trop longues, il craint de porter ombrage à Tipene.

l[undi] 4

Hori

Dans la soirée un naturel protestant, assez bien instruit, vient me trouver, il se nomme Hori,²⁰ il est accompagné d'un autre. Il m'invite à lui parler sur les principes de la religion. Je commence donc par J. C., saint Pierre, &c... Il est frappé de la justesse de ces paroles : Et ego dabo tibi claves... Tu es Petrus ... Pasce agnos ... Pasce oves... puis Luther, Calvin... Henri VIII. Il m'interrompt quelquefois pour me dire que c'est la 1^{re} fois qu'il entend [31] parler d'une manière suivie sur les principes de la religion, que pour les ministres protestants, ils ne leur disent pas les choses avec cet ordre suivi, ils passent d'un point à un autre, me dit-il, puis de celui-ci à un autre encore... rere kei rereke.ⁱ Je lui en donne la raison. C'est, lui dis-je, que leurs principes sont faux ou plutôt qu'ils n'en ont point. Il reprend : Ils ne veulent pas tout nous dire. Sans doute, lui réponds-je.

ma[r]di 5

Tipene

Ce matin je me dispose à partir, je dis à Te Uriheke que je vais dire adieu à Tipene. C'est lui, me dit-il, qui t'a envoyé un écrit, ce serait à lui à te venir voir, mais puisqu'il n'est pas venu, n'y vas pas. Je lui réponds que cela est bon dans les usages maoris, mais pour les étrangers, il n'y a rien de mauvais. Eh bien ! Va, me dit-il. Je vais le trouver et lui dis : Je viens te toucher la main avant de m'en aller, afin que tu ne croies pas que je sois en colère contre toi ; peut-être l'es-tu contre moi. Non, me dit-il. Saches aussi, ajouté-je, que l'Évêque n'est pas venu dans cette île pour mettre le trouble parmi les naturels ; si vous ne voulez pas de notre ritenga, nous ne forçons personne. Vous êtes libres. Je le salue. Il me dit adieu amicalement.

[p.] 32

ⁱ En dépit d'une grammaire un peu étrange, l'idée donnée est « qu'ils passent d'une idée à l'autre ».

1846 mai

retour à Mangakahia

Après déjeuner, Te Uriheke me dit : Te Piko s'en va avec toi, il demeurera chez toi, jusqu'à ce qu'il te demande à revenir ici. C'est bien, lui dis-je, je tâcherai de l'instruire. Nous repartons ; après avoir vogué 2 heures, nous arrivons chez Tiakiriri. Je demande à un naturel, à qui appartient le waka que j'ai emprunté. Il m'appartient, me répond-il. Veux-tu un paiement ? Cela dépend de Tiakiriri. Je vais vers Tiakiriri. Veux-tu un paiement pour le waka que j'ai emprunté ? Non, me dit-il. Tu es bon envers moi, lui réponds-je, il est juste que je sois bon aussi, tiens, j'ai là du tabac. Oh non, répond-il, puis Te Rata ajoute, comme moi quand je vais à Mangakahia, j'emprunte un waka, je ne paye pas, de même toi quand tu viens ici... Vous avez, leur dis-je, un bon ritenga. Seulement si tu as une ou 2 figues dans ta poche, me dit Tiakiriri, cela suffit. Je n'en ai qu'une que je lui donne, le porteur de mon tabac a pris le devant. Tiakiriri me fait écrire une lettre à Tirarau. [33]

Pukeokui

Nous continuons notre route. À Kohuranui, Te Piko va chercher des pommes de terre dans le magasin de son père. Nous les enfilons à la broche et nous en faisons notre dîner. La nuit nous surprend au milieu d'un désert ; nous cherchons à la faible lueur de la nouvelle lune quelques morceaux de gomme pour nous éclairer à traverser les forêts jusqu'à Pukeokui, car nous n'avons plus de nourriture avec nous et nous espérons cependant trouver notre souper. Mes 2 naturels arrangent ingénument cette gomme dans des myrtesⁱ desséchés et en font 4 ou 5 torches qui nous conduisent à merveille jusqu'à Pukeokui. Mon feu est tapu. Kaperiere me dit de faire le signe de la croix pour que Te Piko fume sans crainte sa pipe allumée avec mon feu.

mer[credi] 6

Le matin après la prière, une instruction et le déjeuner nous repartons. Haki me dit : Je ne veux pas laisser retourner Te Piko à Wangarei car Te Uriheke est un homme dur qui ne peut point garder de naturels. Il est toujours à se mettre en colère contr'eux. Pour Te Piko, je le garde ici. Je ne le laisse pas encore aller chez toi. Je les quitte et je m'en reviens avec Kaperiere.

[p.] 34

1846 mai

faim

Les pommes de terre que j'ai mangées ne me soutiennent pas longtemps, j'éprouve une espèce de défaillance au milieu des forest[s] comme cela m'arriva il y a environ un an au même endroit. Kaperiere mange quelq[ues] fruits d'arbres. Je lui dis qu'est-ce cela. Ce sont de petits fruits mais ils ne sont pas mûrs. Ils sont amers. Cherches-en, lui dis-je, car j'ai faim. Je les mangerai quoiqu'ils soient amers. Il m'en donne quelques-uns, puis nous continuons. J'arrive à Te Ripo, je dis à Te Puku : N'as-tu pas quelque nourriture ? quoique froide je la mangerai car j'ai bien faim. Attends un instant, me dit-il, les pommes de terre sont à l'hangī, elles vont être cuites dans un instant. Matiu nous passe la rivière. Il est revenu car ils ont interrompu pour quelques jours le travail aux arbres. J'arrive à la station, je trouve Maraea et Merepeka qui ont [sic] me disent qu'elles ont pris soin de la volaille. Mais qu'une chèvre s'est perdue depuis 3 ou 4 jours. Probablement elle a mis bas, lui dis-je, car elle était grosse.

j[eudi] 7

ⁱ Alors que les myrtes ne poussent pas en Nouvelle-Zélande, une plante nommée « ramarama » porte le nom scientifique de *myrtus bullat* et « rama » est le nom maori pour « torche ».

chèvresⁱ

Ce matin j'entends bêler un petit cabri, je dis aux naturels : Il m'a semblé entendre [35] bêler un petit. Oh ! non, me dit Maraea. Cependant elle va voir, elle trouve la chèvre qui était perdue suivant les autres et ayant un petit avec elle. L'autre a péri probablement quand elle a mis bas.

*v[endredi] 8**vin*

Ce matin je goûte mon vin. Je trouve qu'il a pris un goût piquant depuis hier, je fais les préparatifs pour le pressurer. Mais en goûtant de nouveau lorsqu'il découle, je ne lui trouve plus ce goût piquant. Je crains qu'il ne soit pas assez fait. C'est aujourd'hui le 9^e jour qu'il cuve. Je l'ai foulé hier.ⁱⁱ Hier il n'avait pas de goût piquant et ce n'est que depuis que je l'ai foulé que je lui ai trouvé ce goût.

Ce matin j'entends les naturels de Ngawakarara faire le hari.ⁱⁱⁱ Ils offrent des vivres à Hamiora qui est venu chez eux pour abattre des arbres et comme il a été à la guerre il n'a point de vivres. Quelques naturels d'Hoeawai²¹ [pour Ohaeawai] sont aussi avec eux, ce sont eux auxquels j'ai donné de l'instruction il y a 3 ou 4 ans.

s[amedi] 9

Waiata revient de Te Awamutu. Il me demande à déjeuner et surtout du thé, je satisfais ses désirs.

Merepeka

Maraea et Merepeka viennent me prier de dire à Romana de ne pas coucher dans leur maison. Elles craignent, disent-elles.

[p.] 36

1846 mai

*d[imanche] 10**Kou*

Après la messe je me dispose à aller voir un malade missionnaire (Wiremu) mais Kou arrive pour me demander des remèdes et me faire rappeler qu'étant à Hoeawai il tua un porc pour le p[ère] Moreau²² et moi lorsqu'à sa demande M^{gr} nous avait envoyé passer 3 semaines chez lui. Jamais je n'ai été si surpris qu'à cette demande inattendue. Je me souviens en effet qu'il me dit : Voilà un petit porc que je veux tuer pour vous deux, mais la manière dont il nous le dit et plus encore dont il nous en fit présent ne m'avait jamais mis dans l'idée qu'il me demanderait un jour un paiement. En effet, il tua le porc, je ne vis pas seulement quand on le tua. Nous vîmes seulement paraître de temps en temps du porc dans nos repas, mais ils surent bien s'en réserver pour eux une partie, car je ne vis ni de la tête, ni de beaucoup d'autres parties que je n'aurais pas dédaignées si le porc m'avait été donné. Je réponds à Kou que comme c'est aujourd'hui dimanche je ne parle pas sur cette affaire.

Wiremu

Je vais voir le malade missionnaire, il me dit qu'il est resté plusieurs jours près de M^r Buller et que celui-ci n'est pas venu s'informer de son état, qu'il est venu seulement une fois faire la prière.

ⁱ « Chèvre » situé à la page 35.

ⁱⁱ Pressé avec les pieds (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5).

ⁱⁱⁱ Probablement ici « s'amuser ». Garin était peu tolérant des divertissements publics, qu'ils soient maoris ou européens, s'ils n'étaient pas destinés à célébrer la gloire de Dieu.

En revenant je vois les naturels à Ngawakarara. [37] J'y fais le catéchisme et j'administre des remèdes à plusieurs, entr'autres à l'enfant de Wiremu Renata. Ce naturel me donne un livre, 2^d vol[ume] de *History of the Church of Christ*. Je lui dis : Tu veux peut-être un prix. Non, me dit-il, emporte-le.

Matiu

En allant à dîner, je dis à Matiu : Eh bien ! À quoi penses-tu ? Voilà bien du temps que tu es absent, les naturels sont revenus du travail des bois. Est-ce que tu attends l'arrivée du navire pour venir ? Oui, me dit-il. Si tu attends cela, lui dis-je, tu attendras peut-être longtemps. Tu m'as dit que quand les naturels reviendraient de Te Awamutu, tu reviendrais ici, et maintenant qu'ils sont de retour tu ne viens pas. C'est bien long ; vois-tu, c'est maintenant pleine lune, si tu ne reviens pas à la fin de cette lune je chercherai un boy qui reste avec moi. Il tient son sérieux, il est sombre. Il ne me répond rien et il s'en va.

l[undi] 11

Je m'apprête à partir pour Kororareka, mercredi prochain, mais il pleut par torrents.

Himeo

Je fais moudre du bled à Himeo et lui donne 4 fig[ues] et la nourriture.

m[ardi] 12

Romana m'a demandé hier à moudre. Je lui ai dit qu'il moudrait aujourd'hui. Je lui dis donc ce matin d'aller moudre, mais Himeo me dit

[p.] 38

1846 mai

Romana

qu'il va moudre avec lui. Je lui dis : Si tu mou[d]s avec lui, vous n'aurez pas autant de tabac p[ou]r chacun, car il faudra partager, ainsi 3 fig[ues] p[ou]r toi et 3 p[ou]r Romana. Il me répond, que le tabac sera tout pour Romana. Arrangez-vous comme vous voudrez, lui réponds-je, voilà mon prix. Ils vont moudre tous les deux, ils moulent presque sans relâche. Je me propose d'augmenter d'une figue p[ou]r chaque. Je donnerai 8 fig[ues] à Romana. Il partagera s'il veut.

Matiu

Tauwhanga et Matiu sont arrivés hier soir de nuit, ce matin après la prière, Matiu s'esquive comme s'il évitait de me parler. Le père vient me demander des remèdes ; puis il me demande ce que j'ai dit à Matiu dimanche. Je le lui dis. Il me répond qu'il a dit plusieurs fois à Matiu de revenir avec moi, et qu'il a toujours refusé, voulant travailler aux arbres, qu'enfin il a consenti ce matin à revenir ; et il reviendra. Quand ? lui demandé-je. Il reviendra dans peu. Je veux mettre des kangaⁱ à l'eau, mais sûr il reviendra. Eh bien c'est bon, lui dis-je.

grosbled

J'emploie Maraia et Merepeka à arranger des grosbled.

Il fait un peu beau aujourd'hui mais il y a de bons grains de temps en temps. [39] Te Piko est venu hier moudre du bled. Je lui dis s'il veut venir à Kororareka. Il me dit : Volontiers. Je lui

ⁱ Le maïs connu par Garin sous le nom de « gros blé » fut introduit par les Européens, et il était dès les années 1820 largement cultivé et consommé dans le nord de l'île. Avant leur consommation, les « kanga » étaient laissés à tremper dans de l'eau jusqu'à la putréfaction, une méthode commune de préparation de certains aliments (voir note au sujet des karaka, p. 89, mai 1845). *He kanga kopiro* désigne le maïs ainsi préparé (W. Williams, *A Dictionary of the New Zealand Language*, 1844). C'était un mets très prisé par les Maoris. D'où ici l'ironie ou le côté proverbial de cette réplique en relation avec la durée de préparation des « kanga ». Il peut attendre que les kanga soient prêts avant qu'il ne revienne.

donne 5 souliers à porter jusqu'à Pukeokui, ce sont des souliers à raccom[m]oder. Ils feront une partie de son pikau et aux 1^{ers} jours de beau, j'irai à Pukeokui voir Patukohuru malade puis nous pousserons jusqu'à Kororareka.

m[ercredi] 13

Ce soir je fais tous les apprêts pour partir demain avant jour.

j[eu]di 14

[Il a plu beaucoup pendant la nuit, je ne me presse pas le matin, pensant que nous ne pouvons pas partir, on met le déjeuner sur le feu, mais le temps s'[?]]ⁱ

voyage à Kororareka, Pukeokui

Je pars avec Kaperiere avant jour, nous arrivons à Pukeokui vers les 10 h. Paka me dit : Je veux te demander un grand prix pour Te Piko... Je veux être pakeke.ⁱⁱ Alors je lui dis : Te Piko est venu hier moudre du bled à mon moulin. J'ai prêté ma lampe pendant la nuit et je n'ai pas demandé de prix, et maintenant tu es dur envers moi ? À ces mots un vieux me répond que j'ai raison ; Paka en convient et il consent volontiers au prix que j'offre c.-à-d. 2 livres de tabac ou bien une chemise.

Je demande au malade Patukohuru²³ s'il

[p.] 40

1846 mai

pense se faire baptiser ; il me répond qu'il veut bien, alors je lui dis qu'à mon retour je m'arrêterai à Pukeokui et le baptiserai.

voyage à Kororareka, Mangere

Nous partons à midi. Chemin faisant nous recueillons de la gomme de kahori pour nous aider à traverser la forêt Purua si la nuit nous surprend dans cette forêt. Nous arrivons à la rivière Mangere.²⁴ Nous la traversons à l'endroit où l'eau fait une chute. Ce passage est très-dangereux, le courant est rapide et si le pied venait par malheur à vous glisser vous tomberiez et seriez entraîné en un clin d'œil dans le précipice car l'on passe à 3 pas loin du bord, la chute est de 40 à 60 pieds de haut.

waka tapu

Nous arrivons vers les 3 heures à Wairua, là nous ne trouvons qu'un waka et c'est le waka qui a transporté le malade. Kaperiere me dit : Ce waka est tapu, que faut-il faire ? On se fâchera peut-être contre nous ? Je crains aussi qu'on ne se fâche et qu'on ne prenne nos pikau pour prix à mon retour. Je lui réponds que je ne connais pas leur façon de penser ; je les laisse se déterminer par eux-mêmes pour ne pas prendre la faute sur moi. Te Piko dit : Voilà de la nourriture dans le waka, c'est une preuve qu'il n'est pas tapu. **[41]**

Wairua

L'autre dit : Jetons à l'eau les herbes qui ont servi de wariki [paille] au malade et nous prendrons ce waka. C'est ce qu'ils font et nous traversons la rivière après avoir fait le signe de la croix car il y a un peu du danger d'être entraîné par le courant.

Purua

Il est 3 heures, nous arrivons à Purua vers 4 h. 1/2. Nous entrons dans la forêt mais la nuit nous prend à moitié chemin. Nous n'avons pas le courage d'aller plus loin, nous nous arrêtons, nous cherchons du bois pour faire le feu, il est tout mouillé. Nous allumons l'hangi, et ce n'est que par la gomme de kahori qu'il parvient à bien prendre feu. Je vais couper du

ⁱ Suppr.

ⁱⁱ « Je veux être ferme. »

feuillage pour me servir de lit, puis nous faisons la prière, nous soupçons et nous nous endormons.

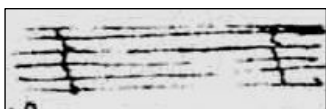
v[endredi] 15

torches

De bon matin après la prière nous continuons notre route. Dans la soirée, chemin faisant, nous recueillons beaucoup de gomme pour nous en servir en cas de besoin ; la nuit nous surprend après Wataruhe.ⁱ Nous nous arrêtons pour faire cuire des pommes de terre ; puis nous faisons des torches avec la gomme kahori, chacun fait sa torche selon son industrie. Pour moi, voici comme je dispose la mienne. Je vais casser

[p.] 42

1846 mai



des bâtons secs de ka[h]ikatoa. Je les attache les uns à côté des autres de cette manière :

Ceci présente une forme plate et des morceaux de bois joints comme les doigts étendus de la main. Je place une bonne

quantité de petits morceaux de gomme, puis je referme cette espèce de treillis de manière à ce qu'il fait un fourreau rempli de gomme. Ce moyen a le mieux réussi.

Oué

Nous arrivons vers les 9 heures à Oué [Oue] après avoir passé et repassé ou plutôt longé la rivière de cet endroit par le milieu.ⁱⁱ Je suis accablé de fatigue, j'ai la plus grande peine à monter la côte. Nous arrivons sur les bords de la rivière, mais comme la marée est haute, nous sommes condamnés à coucher sur ces bords tout mouillés par le serein. Nous avons beau crier, personne ne nous entend pour venir nous passer. Point de bois pour faire du feu et nous réchauffer, point de matière sèche pour servir de lit ; j'étends sous moi un panier vide pour les épaules, puis mon sac de voyage vide pour le reste du corps, mes jambes et mes pieds sont enveloppés dans ma couverture. [43]

pieds au frais

Là, assis sur mon séant au clair du dernier quartier de la lune, je récite 3 chapelets c.-à-d. le rosaire pour remplacer le s[ain]t office que je n'ai pas pu réciter ; puis je m'étends à la place où j'étais assis. Vers le milieu de la nuit, je suis réveillé par une fraîcheur lente qui commence par les talons, je m'assois sur mon séant et je m'aperçois que j'ai les 2 pieds dans l'eau ; cette place est une espèce de creu[x] qui s'est rempli d'eau à mesure que la marée a remonté. (J'en suis quitte pour m'éloigner d'un bon pas sur un endroit un peu plus élevé et de mettre le mouillé de ma couverture dans un autre endroit moins incommode).

Je tâche de ne pas trop dormir pour voir quand la marée descendra afin que nous puissions passer la rivière à marée basse. C'est ce que nous faisons vers les 2 ou 3 h. du matin. Nous allons établir notre couche au milieu de la patience mouillée aussi par la rosée abondante. Nous nous serrons les uns contre les autres pour que nous puissions être au chaud et tous recouverts de mon petit manteau peint à l'huile.

[p.] 44

1846 mai

C'est ce qui nous garantit du serein par-dessus le corps et non par-dessous.

ⁱ Un campement maori ou un lieu-dit.

ⁱⁱ La rivière dont parle Garin devait être la rivière Kawakawa d'où il était possible de s'embarquer pour la Baie des Iles. Oue semble être un kainga situé à proximité du kainga du chef Pomare.

s[amedi] 16

waka de Pomare

Le jour venu nous cherchons des naturels pour avoir un waka. Il n'y en a point, ils sont partis il n'y a pas une heure ; on nous indique le kainga de Pomare, nous y allons, ce chef m'offre un waka ; il refuse un paiement. Seulement tu donneras, me dit-il, quelques figues aux rameurs.

gouverneur, steam vessel [bateau à vapeur]

Nous voguons, le vent s'élève, déjà nous sommes près de la baie. Nous apercevons un navire sans voile faisant beaucoup de fumée ; un de mes rameurs dit : Les étrangers sont à dîner. Je crois, leur dis-je, que ceci n'est pas une fumée de cuisine, mais bien un bateau à vapeur car la fumée sort d'une cheminée bien haute. Puis j'aperçois la vapeur plus distinctement, nous reconnaissons que c'est le *Steam Frigate* qui amène le gouverneur, de Port Nicholson. Comme le vent est bien fort et notre waka petit, je dis à mes naturels que je vais demander un boat. J'en demande un à Wa[ha]pu, mais on ne peut pas me le prêter. Chavirerons-nous ? dis-je à mes rameurs, ou bien si nous serons mouillés seulement. Nous [45] ne chavirerons pas, me dit-il, car nous irons non directement à Kororareka mais à *Matawi Bay*.²⁵ Eh bien, c'est bon, que nous soyons mouillés, ce n'est rien pourvu que nous ne chavirions pas.

arrivée à Kororareka

Nous remontons dans le waka et nous ramons, nous sommes à la vérité mouillés, mais nous arrivons sans autre dommage. C'est moi qui étais chargé de jeter l'eau qui entraînait dans le waka.

Arrivé à Kororareka je trouve les p[ères] Bâty et Petit-Jean que j'embrasse avec d'autant plus de plaisir qu'il y avait déjà bien longtemps que je ne les avais pas vus. M^r Hyver [Yvert]²⁶ commence à imprimer. Les frères Luc et Emmery [Emery]²⁷ sont malades.

d[imanche] 17

J'entre en retraite ce soir, je la ferai seul.

l[undi] 18

Un grand nombre de naturels arrivent pour voir le gouverneur.

m[ardi] 19

Kawiti

Kawiti arrive, ils vont tous au navire du gouverneur. Ils montent sur le pont, ils pourraient s'ils en avaient l'envie jeter à l'eau tous [sic] l'équipage et s'emparer du navire, mais ils n'y gagneraient rien, je pense ; du moins j'ai cette pensée et cela m'inquiète.

[p.] 46

1846 mai

Cependant les naturels reviennent, le gouverneur leur distribue de la farine et du sucre. Hone Heke a refusé de venir voir le gouverneur, ainsi lui seul n'a pas fait la paix.

mer[credi] 20

Pomare

Le gouverneur va voir Hikitenē à Waikare, Pomare à Karetu. Pomare dit au gouverneur : il faut relever le drapeau. Non, dit le gouverneur, il nous faut être plus nombreux.ⁱ

d[imanche] 24

ⁱ Garin n'a rien écrit entre le 20 et le 24 mai.

Nikora

On enterre le petit Nicolas mort hier.

l[undi] 25

p[ère] Rozet

Lundi matin je finis ma retraite, le steam vessel part pour Mangonui. Je serais parti aujourd'hui, mais le boat est allé chercher le p[ère] Roset [sic] qui arrive le soir. L'on veut me retenir un ou 2 jours de plus, mais j'ai un malade. Je suis obligé de partir le plutôt possible pour avoir le temps de le trouver en vie et de le baptiser.

J'apprends avec peine qu'un grand nombre de naturels à Hokianga, à Wangaroa, à la Baie des Iles, ont quitté la prière, que les chefs de la Baie vendent leurs filles et leurs femmes aux Européens des vaisseaux qui viennent à Kororareka [47] pour en faire le plus honteux des trafics.

ma[rdi] 26

retour

Nous partons de bon matin pour revenir à Mangakahia. Sur le soir nous atteignons une 20^{ne} de naturels qui vont aussi à Mangakahia, inter quos Te Kapotai Horikini [Hori Kingi], ils me retiennent. Nous passons la nuit ensemble. Je leur donne de mon pain, ils me donnent du pigeon. Dans la veillée je cause avec eux, l'un d'eux, missionnaire, me dit que nous n'avons pas le 2^d commandem[en]t dans notre livre maori, je lui donne mon livre maori et il convient qu'il s'y trouve.

Ruaapekapeka

Ce matin nous avons passé par le pa célèbre de Te Ruaapekapeka. Là j'ai vu les puriri²⁸ gros comme mon corps cassés par les boulets tirés de loin, à travers la forêt, les soldats ont tracé un large chemin dans une forêt pour venir à ce pa. Les naturels ont déterré une 20^{ne} de boulets et les ont entassés dans un même endroit là où le pa a été brisé. Les naturels s'étaient creusé des retraites dans la terre, mais des boulets les y avaient visité[s].

[p.] 48

1846 mai

Plusieurs rangs de piquets se trouvaient plantés dans l'enceinte du pa derrière lesquels les naturels se mettaient à l'abri du canon. Mais cela était bien insuffisant.

Kawiti

L'on m'a dit que Kawiti, voyant les soldats braver le danger et affronter la mort pour attaquer les naturels, s'écriait en se sauvant dans sa crainte et pour justifier sa fuite : Wakaorangia nga Pakeha : donnez la vie aux étrangers.

me[rcredi] 27

Purua

De bon matin nous faisons notre prière et nous continuons notre route devant ceux que nous avons atteints la veille. De temps en temps, nous avons quelques grains de pluie. À l'entrée de la grande forêt Purua une bonne averse survient. Nous nous mettons à l'abri dans les maisons des naturels de Kawiti et Hone Heke qu'ils avaient bâtie[s] pour se retirer dans leur fuite, et se cacher en cas de besoin dans la grande forêt. Mais pour avoir été à l'abri pendant l'averse, nous n'en serons pas moins mouillés car nous avons toute la forêt à traverser et elle est toute mouillée. Quoique je me fasse précéder par mes 2 naturels, je suis tout de même mouillé, mes habits devenus pesants [49]

faim, froid

m'accablent. Le besoin de manger ajoute encore à ma fatigue, en sorte que je me vois obligé 2 ou 3 fois de m'asseoir pour reprendre mes forces. Je suis tout mouillé de sueur et d'eau de la pluie. En vain je veux m'efforcer d'aller jusqu'au bout pour manger un morceau auprès d'un ruisseau, je ne puis aller plus loin. Je fais faire halte et je reprends mes forces avec un peu de nourriture ; nous sommes tous les 3 transis de froid, Te Piko grelotte et a les doigts raides. Enfin nous nous remettons en route et nous allons d'un bon pas pour reprendre un peu de chaleur. Nous ne pourrions pas arriver de jour à Pukeokui. Nous nous arrêtons à la tombée de la nuit et nous faisons deux torches qui nous aident à traverser une petite forêt et à arriver jusqu'à Pukeokui où je dois baptiser mon malade. Dès le même soir je vais instruire ce malade qui semble aller un peu mieux,

j[eu]di] 28

et le lendemain je le baptise, je lui donne le nom de Rewi, (Lévi).

Paka me dit qu'il vient avec nous pour voir Tirarau malade. C'est ce qui me retarde. Je sème quelques choux et quelque[s] remède[s] chez lui.

[p.] 50

1846 mai

*navire Mary Catherine*²⁹

Nous partons à midi et nous arrivons à 4 heures à Te Ripo. Là je reçois une lettre de M^r Walton par la femme de Wetekia. Cette lettre m'annonce que le navire *Mary Catherine* m'apportant des effets d'Auckland a échoué à Okaro et que j'ai à me hâter d'aller chercher ces effets car ils sont au rivage seulement sous une tente.

*v[en]dredi] 29**boat à réparer*

J'envoie chercher M^r Willson pour réparer mon boat afin que je puisse aller chercher mes effets. Il arrive et se met au travail, j'ai fait demander aussi ma soutane à M^e Ruff, elle n'a pas osé la coudre craignant de se tromper. Elle m'a renvoyé l'étoffe.

(1) Te Piko, Paka

Addendum (p. 51) : Hier soir j'ai dit à Te Piko s'il voulait venir à Okaro avec nous dans le boat. Je lui ai offert un pantalon pour prix, il y a consenti volontiers. Ce matin vendredi 29, il est retourné vers Paka. Il le lui a dit : Paka a trouvé que le prix était trop petit, disant aussi qu'il s'attendait à ce que je donnerais une livre de tabac avec la chemise pour son allée à Kororareka, mais il avait lui-même dit à Te Piko en ma présence : Ka tango ki te hate ka mahue i te tupeka, ka tango ki te tupeka ka mahue i te hate.ⁱ Il ne voudrait donc pas qu'il vînt à Okaro. Il le presse d'aller à Pukeokui. Il refuse. Il vient à la maison sans tout me dire. Alors Paka lui a dit : Fais beaucoup d'instances pour qu'il te donne une chemise avec le pantalon. Lorsque j'apprends cela par Himeo je le dis à Te Piko et il me répond que Paka est kuware [ignorant] dans de tels prix.

s[am]edi] 30

M^r Willson finit de réparer mon boat, il me demande 6 shillings plus 4 pour être venu mesurer le bois de ma chapelle.

d[im]anche] 31

M^r Walton

ⁱ « Garde la chemise et laisse le tabac ; garde le tabac et laisse la chemise. »

M^r Duyer m'annonce que M^r Walton est en prison à Auckland pour avoir, dit-on, vendu de l'eau de vie.

Hamiora

J'ai à la messe Hamiora et un bon nombre de ses naturels, qui tous me demandent des remèdes. Un pharmacien n'en débite pas plus en un jour de vente surtout à ce prix. [51]

Mohi

Je m'appête à partir demain pour Okaro. Mohi vient me demander à venir dans le boat. Il veut demander une corde au navire. La pluie est tout à fait abondante ce soir, je ne sais si nous partirons demain, mais je sens que le temps se remettra dans la nuit.

communions

9 naturels s'approchent aujourd'hui de la s[ain]te table. Voilà la fin des Pâques et de tous les Européens, je n'ai eu que mes 2 serviteurs qui les aient faites.

[p.] 52

1846 juin

Juin

l[undi] 1^{er}

départ p[ou]r Okaro

Ce matin le temps paraît bien mauvais. Il fait un fort vent de pluie, cependant comme la pluie a cessé, nous partons, emportant avec nous ma tente sous laquelle nous nous mettrons à l'abri s'il pleut. Nous arrivons chez M^r Walton par une pluie battante ; ce M^r me retient disant qu'il pleut trop et qu'il viendra demain avec moi dans mon boat jusqu'au navire échoué car il veut aller à Auckland.

Dans la soirée je vais faire la prière et une instruction aux Européens scieurs. Puis je reviens coucher chez M^r Walton.

ma[rdi] 2

Omanu

Le temps est beau, nous partons vers les 8 heures, M^r Walton est accompagné d'un étranger qui s'amuse à tirer des coups de fusil aux canards, mais sur 6 coups il n'en tue pas un. En passant chez M^r Djôe [Joe], je vois le tonneau que M^r Boyd a laissé pour moi, je promets de le prendre à mon retour si je ne suis pas trop chargé. Nous allons à bord de l'ancien navire à 3 mâts. J'y suis bien reçu. Nous arrivons vers les 10 heures et demi aux tentes sous lesquelles se trouvent placées au rivage beaucoup d'effets du navire échoué. [53] Nous couchons sous une de ces tentes

me[rcredi] 3

navire Mary Catherine

et le matin vers les 7 h. 1/2 nous allons au navire. Nous voyons en arrivant le waka de M^r Buller qui est venu chercher aussi des effets. Il est parti vendredi, et on le charge aujourd'hui. Lorsque j'arrive, le capitaine que je connais car il a couché une nuit chez moi lorsqu'il vint voir la rivière, me reçoit avec beaucoup d'amitié. Nous déjeunons avec du saumon, aussitôt le capitaine donne des ordres pour qu'on s'occupe de mes objets ; après déjeuner on me délivre mes effets. J'écris une lettre au p[ère] Forest, M^r Walton la portera à Auckland. Lorsque je suis sur le point de partir, le capitaine me donne 2 pots de conserve, 2 bouteilles de vin, un bon quartier de porc, il m'offre des biscuits, je refuse en le remerciant. Je lui observe qu'il s'est perdu beaucoup de riz d'un de mes sacs. Il m'observe que le sac

était mauvais, cependant il est disposé à réparer cette perte, mais nous nous quittons sans penser à ce riz.

Ce navire se trouve enfoncé de 7 pieds 1/2 dans le sable, par la marée descen-

[p.] 54

1846 juin

navire Mary Catherine

dante, il est entièrement à sec. Il a été jeté là par un fort vent, la chaîne de l'ancre ayant cassé. Il a été condamné par 2 agents venus d'Auckland à cet effet, heureusement il était assuré en Angleterre, le capitaine le fait vendre samedi prochain. On dit qu'on peut le tirer aisément du sable par le moyen de bois ou de tonneaux vides. Il y a 3 dames inter quos M^e Webster, dans ce navire.

3 mâts

Nous partons du navire à midi environ en même temps que le waka de M^r Buller. Ils sont 4 Européens dans le waka, j'ai demandé à M^r Hoke [Hawke ?] s'il pourrait prendre une ou deux de mes caisses dans son waka. Il m'a refusé craignant de s'attirer des reproches, cependant à la fin lorsque nous avons été chargés, il m'a offert d'en prendre une pourvu qu'elle soit légère, j'ai répondu qu'elles étaient toutes entrées sur mon boat. Nous arrivons vers le navire 3 mâts où se trouve M^r Webster. Nous nous dirigeons vers le navire pour y aller passer une partie de la nuit en attendant la marée montante. Heureusement avant [55] que nous ayons quitté le bord de la rivière on nous appelle du navire. Nous nous y dirigeons à l'instant après avoir fait reposer notre boat dans la boue pour qu'il ne fasse pas tant d'eau. Arrivé au navire le capitaine me fait restorer [sic pour restaurer]. Ces messieurs font la partie aux cartes, après quoi le capitaine me dresse un lit sur un banc pour que je repose un peu.

j[eudi] 4

départ du navire

À une heure après minuit la marée monte, nous partons. Nous n'allons pas loin sans que Mohi succombe à l'envie de dormir. Il se couche et 2 seulement rament ; il se réveille, et je dis à Te Piko de se coucher pour dormir à son tour car il a aussi besoin. Au point du jour je fais lever Te Piko pour que nous ramions plus fort, j'ai ramé moi-même un bon moment pour me réchauffer.

erreur

À peine fait-il jour que nous commençons à être inquiets. Sur l'endroit où nous sommes, nous ne connaissons plus les bords de la rivière. Les brouillards sont tout à fait épais. Les bords, au lieu d'être garnis de forêts, n'ont que de petits arbrisseaux. Nous nous sommes trompés ! disons-nous... Nous retour-

[p.] 56

1846 juin

erreur

nons en arrière ; pour moi j'entends le bruit de la mer à ma droite, et plus nous allons plus le bruit augmente au lieu de diminuer. Mais comme je ne m'aperçois pas que nous allons contre la marée je dis : Cependant je suis sûr que la marée est montante à présent. Elle ne redescend que dans une heure ou 2. Ici nous entendons quelqu'un parler. C'est sans doute M^r Alike le pilote, disons-nous. Mais Mohi devine mieux. C'est, dit-il, le waka de M^r Buller que nous avons laissé bien loin derrière nous hier. Nous appelons et nous nous convainquons que c'est ce waka. Nous passons à l'autre bord de la rivière et nous reconnaissons complètement notre erreur. Nous sommes en bas de la petite île Waikaikatea, et nous nous sommes trompés

vers chez M^r Alike le pilote. En sorte que nous sommes revenus en arrière à peu près pendant 3 heures ramant contre la marée. Peu s'en est fallu que nous ne revissions le navire dont nous sommes partis à 1 heure. Le désappointement ne [57]

déjeuner à Mangaware

peut être plus complet. Nous racontons notre erreur aux Européens du waka, qui rient de bon cœur, et nous de rebrousser et de chercher à gagner le temps perdu. Nous avons à ramer à présent contre la marée qui redescend. Nous arrivons vers les 8 heures à Mangaware où je vais emprunter une marmite pour faire cuire nos pommes de terre. Je donne à l'Européen Jhō [Joe] un morceau de b[o]euf en échange contre un morceau de porc car mes naturels ne veulent pas manger de b[o]euf. Cet Européen est tout satisfait de se délivrer de son dernier morceau de porc qui est tout gâté et infect[e]. Je fais cuire du b[o]euf pour moi. Ce M^r me fait prendre le café. Sa femme est en couches. Je lui donne le reste d'une de nos bouteilles de vin.

Alique le pilote

Lorsque j'ai déjeuné, je vais m'étendre sur l'herbe pour dormir en attendant la marée montante car je n'ai dormi que 2 ou 3 heures cette nuit. Le waka de M^r Buller nous atteint de nouveau. Lorsque la marée remonte nous repartons et nous arrivons bientôt chez M^r Alike le pilote. Je vais lui parler car je lui dois

[p.] 58

1846 juin

Alique le pilote

de l'argent pour du tabac. Il cherche le billet que je lui avais donné. Il ne le trouve pas, cependant je crois pouvoir lui donner 3 pounds. Il me donne un reçu, puis j'écris en secret à Auckland pour qu'on ne reçoive pas le billet en mon nom, à supposer que quelqu'un le trouvât et le portât aux prêtres d'Auckland. Je trouve là une femme avec sa fille. Elle me dit : Cette fille a environ 9 ans, elle est catholique, mon mari a disparu d'Auckland et je suis seule maintenant. Elle m'avoue qu'elle s'est fait protestante à cause que son mari était protestant, mais elle me promet de faire instruire sa fille dans la foi catholique. Elle me dit qu'elle veut retourner à Auckland pour se mettre en service mais en attendant elle vit avec cet Alique.

Omanu

Je les quitte et nous arrivons à Omanu vers les 9 h. du soir. M^r Walton me fait souper

v[endredi] 5

et le matin nous nous apprêtons à repartir. Mohi met des haches dans le boat. Je lui dis : Veux-tu mettre aussi ces cordes, Non, me répond-il. Je m'éloigne quelque peu et en revenant je vois les cordes dans le boat. Je dis à Mohi que le boat est trop pesant maintenant ; il me répond : Que peut-on y faire ?... Je ne suis pas satisfait de cette réponse, je lui dis de mettre ces cordes sur le devant du boat, il refuse. Vient ensuite [59]

haches, cordes

une femme sur le boat, elle dit à Mohi que M^r Walton ne veut pas qu'il emporte les haches et la corde, qu'elles ne sont pas toutes pour Wetekia, que Wetekia doit venir dans la journée à Omanu... Il veut les laisser sur le boat. Je lui dis que cela ne peut pas après ce que M^r Walton a dit ; je l'envoie parler à M^r Walton. Il revient et remet ces effets à terre. Je lui fais voir alors que le poids de ces effets à [sic] fait entr'ouvrir des planches du boat puisque le boat fait beaucoup plus d'eau.

M^r Buller

Nous arrivons vers chez M^r Ross, je dis à M^r Ruff de me procurer une planche pour mon boat. Je dis à M^r Willson en même temps de venir un jour de la semaine suiv[ante] réparer

mon boat. Nous continuons notre route. En arrivant devant chez M^r Buller, celui-ci va nous attendre sur le bord de la rivière. Sa dame plus empressée me crie de devant sa maison : Avez-vous vu notre waka ? Puis M^r Buller de son côté : Avez-vous vu notre waka ? Je leur réponds que je pense qu'il est maintenant à Omanu. Savez-vous, ajoute M^r Buller, ce qui les a tant retardés ? Non, lui dis-je ; ils sont plus chargés que nous, c'est peut-être la cause de ce retard. Nous continuons et nous arrivons à la maison vers une heure après midi.

[p.] 60

1846 juin

Mohi

Nous déchargeons aussitôt le boat, et Mohi charrie lui seul sur son dos les caisses les plus pesantes et les sacs de sel. Je pensais d'abord ne lui donner qu'une livre de tabac parce qu'il avait veillé pendant les nuits pour verser l'eau du boat et qu'il s'était aidé à charrier les objets. Mais je pense lui en donner deux à cause qu'il a charrié les effets de la rivière à la maison ; après dîner comme il m'a manifesté son désir pour avoir acheter [sic] une bêche, je lui dis : Comme tu as bien travaillé, je te donne une bêche pour prix. Non, me dit-il, je l'achèterai. Dans la soirée il vient me demander du tabac pour son travail. Je lui donne 2 livres, il me dit d'un ton qui indique qu'il en veut plus : *Heoi ano* ?ⁱ Oui, lui dis-je. Il m'en demande 3 livres ; alors je lui dis que cela n'est pas juste, que j'ai eu la bonté de le laisser venir dans mon boat, que je lui ai donné la nourriture et que je ne lui ai pas demandé de paiement. Oh, me dit-il, je n'ai pas reçu ce que je suis allé chercher c.-à-d. une corde. En suis-je la cause ? lui réponds-je. De plus mon boat a fait beaucoup d'eau depuis que tu as mis la grosse corde dessus ; de plus tu ne m'écoutes pas quand je te parle. Ainsi tu n'as pas voulu mettre la corde sur le devant du boat. Il est très-affecté de ce que je lui ai [61]

Mohi

rappelé la nourriture que je lui ai donnée. Les larmes lui viennent aux yeux et il me dit qu'il est pour[r]i pour cela. Je lui dis : Je suis aussi très-pour[r]i de ce que tu me demandes un grand prix pour avoir porté mes effets, moi qui ai eu la bonté de te recevoir pour rien dans mon boat et te donner la nourriture. Alors il garde le silence à toutes les raisons que je lui donne, et me dit à la fin : Tu vois que je ne réplique rien à ce que tu me dis et tu dois te rappeler que moi et Tiperia nous t'avons promis de ne jamais surfaire à ce que tu demanderais de nous. Il prend alors un air bon avec moi, nous sommes réconciliés.

s[amedi] 6

vol

Le même soir je défais des caisses. Aujourd'hui samedi en défaisant la caisse n° 2, je lève sans peine une planche qui cependant avait dix clous, l'un se trouve cassé ; pour les autres caisses j'ai eu beaucoup de peine à les déclouer. Je cherche les objets que l'on m'a mis en note, je ne trouve que 2 paires de souliers au lieu de trois et que 16 chemises au lieu de 17. J'écris le même soir au capitaine du navire

[p.] 62

1846 juin

lettre au capitaine

la lettre suiv[ante] :

Dear Sir,

I am sorry to inform you that when I arrived and [sic pour at] home and broke out the covers of the casses I found that the cover of the casse n° 2 had been broken open ; for all the other casses I had great difficulty to take out the cover ; but the casse n° 2 covered with planks of

ⁱ « C'est tout ? »

three feet long, I took out only with my hand without hammer, one plank having beeing [sic] nailed with ten nails. In side the things were out of their envelope [sic]. In the liste [sic] which the priest of Auckland delivered to me for the casse n° 2, there was three pairs of shoes and I could find but two ; there was 17 cotton shirts and I found but 16. I will not speak again about the rice because the bag was bad ; but for these two articles though they are not a great lost, yet they are here in this river, where we have so much trouble to get any thing, very useful to me. I know that you are not wrong in this because you have been too much in trouble for the lost [sic] of your vessel, but you could perhaps by inquiry find these articles. [63]

lettre au capitaine

In fact, I am not right now claim such things after you have delivered them to me and I gave you a receipt ; but as you have been very kind with me I hope you will be the same in obliging me by making an inquiry about these articles or if you think proper to give me some other thing. I will accept with gratitude whatever you will give me.

If you find these articles or if you give me anything, please to give it to the captain of the *Bark*, he will find easily some occasion to send it to me.

J'envoie le même soir Kaperiere et Te Piko porter cette lettre chez M^r Walton et je leur donne une cravatte [sic] de laine rouge afin qu'ils y aillent de bonne humeur car ils sont encore fatigués du long voyage que nous avons fait. Je leur dis : Si vous êtes fatigués, laissez aller le waka au gré de la marée et vous reviendrez demain, ils partent et ils reviennent le même soir.

d[imanche] 7

Je vais à Ngawakarara voir des malades et faire la prière.

l[undi] 8

J'y couche et je reviens ce matin. J'ai dit hier à Te Piko d'aller voir Paka, car je crains qu'il ne se fâche contre moi de ce que je le retiens, il part ce matin.

[p.] 64

1846 juin

ma[rdi] 9

Ce matin Wiremu m'amène un porc. Mohi le tue le soir. Te Piko revient, passe à la maison, je lui demande si Paka s'est fâché. Non, dit-il.

me[credi] 10

M^r Webster

Les naturels mettent à l'eau l'arbre de Waiata. M^r Webster couche à la maison.

j[eu]di 11

Wetekia

Wetekia vient me demander à boire du thé ; je dis à Kaperiere de faire réchauffer le thé de ce matin et je lui donne une tasse pleine de sucre pour que ce chef se serve à sa disposition, mais il s'est si bien servi qu'il l'a tout consumé. Je m'étais ri dernièrement du p[ère] Bâty de ce que Rewa avait mangé une pleine assiette de confiture comme une soupe lorsqu'il fut invité à prendre une réfection. Le p[ère] Bâty pourrait bien à son tour rire de moi.

v[endredi] 12

Un arbre en glissant a pris la jambe de Penehamini contre un autre arbre, il vient ici se faire panser.

d[imanche] 14

messe, M^r Ruff

Je vais dire la s[ain]te messe chez M^e Ruff. J'apprends que M^r Walton est de retour d'Auckland. En revenant je vais faire une instruction aux naturels de Te Awamutu, il n'y a que les femmes, tous les hommes sont dans la forêt à travailler.

Mohi puremu

Lorsque je remonte la rivière une femme m'annonce que Mohi a commis un adultère, que Hone a menacé Tirarau, faisant le kanga ou le tapatapa contre lui. J'apprends bientôt que cette [65]

Mohi puremu

dernière accusation est fausse, mais pour la 1^{ère} elle n'est malheureusement que trop vraie, lorsque j'arrive à la maison les naturels me disent : Viens vite ici, (dans la maison de Kaperiere). Je m'y rends, j'y trouve plusieurs naturels, venus de Ngawakarara pour la prière, inter quos Tiperia. Celui-ci, après m'avoir dit bonjour, me dit qu'il a quelque chose à m'apprendre. Peut-être vas-tu te fâcher contre moi, je ne le dirais pas si cela était ignoré du grand nombre, j'irais du moins te le dire dans ta chambre, mais puisque tout le monde l'a entendu, je vais te le dire ici devant tout le monde. Nous avons fait une grande faute. Mohi a commis le puremu avec Waikare, cette nuit dernière. Autrefois ce sont Mohi et Hone qui ont engagé de recevoir le sacrement d'Eucharistie et voilà que ces 2 sont tombés ; aussi nous avons bien remarqué que quand tu nous convoquais à la réception de ce sacrement, il arrivait parfois qu'ils ne venaient pas le recevoir, tandis que moi (Tiperia) je m'y rendais toujours. Ils sont à attendre ce que je leur dirai, mais je ne réponds pas un seul mot pour leur faire comprendre combien grande est cette faute et je me retire.

[p.] 66

1846 juin

retour de Matiu

Matiu vient de nouveau rester avec moi. Ce soir je le fais appeler dans ma chambre et lui demande sa façon de penser. Mon ritenga te plaît-il ? lui dis-je. Il me répond si je le continuerai toujours ainsi ? Oui, lui dis-je. Eh bien ! cela ne me va pas, répond-il. Comment veux-tu qu'il soit ? ajouté-je.ⁱ Que tu nous donnes une chemise et un pantalon tous les 2 mois. Je lui réponds que cela n'est pas possible. Au moins pour les couvertures, donnez-nous-en plus souvent. Je ne le puis pas. Je lui réponds un peu ferme, car Te Piko est à la maison, si Matiu refuse de revenir je prends Te Piko. Cependant je consens à vous donner des couvertures plus souvent si je les donne moins bonnes. (Je pense en moi-même en donner une tous les 10 ou 8 mois si elle est moindre.) Il paraît consentir à cela. Vois-tu, lui dis-je, si mon ritengaⁱⁱ te plaît, reste, s'il ne te plaît pas, ne reste pas. Car si mon ritenga ne te plaît pas et que tu restes, ça n'ira pas ; bientôt il y aura du mal. Ainsi réfléchis, demain tu me reparleras, réfléchis ce soir. Il se retire.

l[undi] 15

Ce matin je dis à Matiu : Eh bien ! quel est ton dernier mot ? Je n'ai rien à dire, répond-il, [67] mais encore ; Tauwhanga t'a demandé, me dit-il, s'il fallait qu'il me dise de revenir, et tu lui as dit que oui, c'est pourquoi je suis revenu. Je lui réponds que je ne le force pas, que cela dépend de lui, que quand je fais à un étranger la proposition de venir, c'est de même. Allons, dis-moi ton dernier mot : J'agréé, me dit-il, ton ritenga. Je lui ai dit aussi que quand je verrai qu'ils travaillent bien, je leur donnerai ce qui sera juste.

ⁱ La ponctuation initiale figure ainsi : « Comment veux-tu qu'il soit, ajouté-je ? »

ⁱⁱ Garin dit à Matiu qu'il peut partir s'il ne veut pas se plier aux façons d'agir recommandées par Garin.

bléd

M^r Duyher vient au point du jour semer mon bled, il en sème 7 quarteronsⁱ dans un quart d'acre, c.-à-d. 7 mesures d'un vase en fer blanc.

Po[u]wakaae vient chercher le tabac de Mohi.

Mohi

Rako vient me voir. Il me dit que Mohi s'en va peut-être ; alors je fais une lettre pour lui. Rako la lui remettra, je l'invite dans cette lettre de faire pénitence.

*ma[rdi] 16**Te Piko*

Te Piko vient à la maison, je lui rappelle que Te Uriheke m'a dit de le prendre un mois avec moi pour l'instruire, que s'il veut rester à présent il peut rester ; mais peut-être que [c'est] Paka qui s'y oppose, lui dis-je. Oh ! je l'ai quitté car il s'est fâché contre moi aujourd'hui, répond-il, et

[p.] 68*1846 juin*

je vais rester à Ngawakarara. Mais je veux bien rester ici chez toi. J'ajoute que dans 2 semaines j'irai à Kaipara visiter les naturels et qu'il viendra avec nous et que pour le payer de son travail je lui donnerai une couverture. De plus si tu travailles ici je te donnerai un pantalon, cela te plaît-il ? Oh ! oui, cela me fait plaisir d'aller voir ces tribus là-bas. Puis il se retire tout content.

Un instant après je vais lui dire : Qui as-tu pour père à Ngawakarara ? Hone, me répond-il. Eh bien demain va lui parler et lui dire que tu restes ici, afin qu'on ne m'accuse pas de t'avoir engagé à rester sans parler à tes parents ; quoique d'ailleurs Te Uriheke m'ait dit de te prendre.

porc

Matiu et Kaperiere tuent aujourd'hui le porc de Mange.

*me[rcredi] 17**Rako*

Rako m'écrit une lettre et me prie d'aller voir son enfant malade. Je lui envoie un remède et je lui fais dire que je suis honteux de la conduite de Mohi, que j'y irai plus tard. Cet enfant d'ailleurs est baptisé, et il n'est pas en danger.

*j[eudi] 18**remèdes*

Ce soir à 9 h. du soir arrivent une 6^{ne} de naturels pour chercher des remèdes. Ils les vont porter au haut de la rivière.

*v[endredi] 19**Te Piko*ⁱⁱ

Te Piko lit sur le livre maori à la 4^e leçon. [69] Il connaissait déjà l'alphabet, mais il n'avait aucune notion de joindre les lettres.

ⁱ Le quart d'un litre (*Trésor de la langue française*) ou la quatrième partie d'une livre (*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1832-5).

ⁱⁱ « Te Piko » initialement à la page 69.

s[amedi] 20

fence

Aujourd'hui la fence autour de la maison est terminée, les naturels entreront par le devant.

d[imanche] 21

Mohi

Wetekia vient me prier de donner du sucre et du thé pour un malade, je le satisfais, il m'engage à l'aller voir. Je m'y rends et je vais en même temps voir Mohi. Je lui dis que si M^{gr} était à Kororareka je lui demanderais[s] quelle pénitence je dois lui imposer, mais que comme il n'y est pas, je lui dis : Voilà la pénitence que je voudrais que tu fisses, ce serait que quand je viens ici faire la prière chez Tiperia, il vînt aussi à la prière mais en dehors de la porte, les autres dedans, puis dans 5 ou 6 semaines il viendra à la chapelle. Sa faute a été publique, il faut aussi que sa faute [sic pour pénitence] soit publique ; il a scandalisé les autres, il faut qu'il les édifie. On a vu sa faute, il faut qu'on voie son repentir, &^c &^c... Ensuite je lui demande s'il trouve mes paroles bonnes, il me dit que oui. Aujourd'hui dans mes instructions et catéchismes je parle fortement contre les mauvaises paroles, les takaro,ⁱ &^c... La punition réservée à de telles [sic pour tels] péchés. Je leur fais ces comparaisons : un boat

[p.] 70

1846 juin

Mohi

s'est cassé sur une pointe de rocher en traversant une baie, vous l'avez entendu dire ; vous avez à traverser la même baie. Vous prendrez bien garde de ne pas aller vous briser à ce rocher. De même : voilà ce qui a causé la chute de ce chrétien. Prenez garde... C'est par une petite fente qu'entre l'eau dans un navire. On ne la voit pas, bientôt le navire plongera... C'est par une petite fente aussi qu'entre l'eau dans le waka, dans le commencem[en]t c'est peu de chose. On dit : ce n'est rien. Mais la nuit vient-elle, on pense pendant la nuit à jeter de temps en temps l'eau hors du waka. De même de temps en temps jetons hors de nous le petit mal qui se glisse au-dedans de nous.

Qui stat videat, ne cadat... membre malade, les autres le guérissent ...

Wiremu

En allant à Ngawakarara je rencontre Wiremu avec d'autres conduisant sur la rivière des arbres équarris. Ils s'arrêtent à Hato Irene. Là je leur demande dans la soirée le pourquoi ? Wiremu me répond que comme la semaine précédente ils se sont mal conduits c'est pour qu'il y ait compensation en se mal conduisant ce dimanche-ci.ⁱⁱ [71] En l'abordant j'ai refusé de lui donner la main, il a l'air de prendre mal mes remontrances, et je lui dis qu'il aurait dû me prévenir au moins et demander ce qu'il fallait faire. Il en convient et il me dit que dimanche prochain il reviendra. À la fin je lui touche la main ; il a compris la leçon. Il vient le même soir à la prière et récite avec les autres.

l[undi] 22

naturels avec timber, Webster

M^r Willson vient réparer mon boat. Le reste des naturels de Ngawakarara vient conduisant des arbres sur la rivière. Ils s'arrêtent tous à Hato Irene, ils continueront dans la nuit par la marée descend[ante]. Plusieurs me montrent le billet qu'ils ont reçu de M^r Webster et me

ⁱ Les jeux. Voir également p. 404, octobre 1844.

ⁱⁱ Voir dimanche 14 juin : il est possible que Wiremu Te Arahi ait travaillé le dimanche.

disent qu'il les a trompés. Rawiri me dit : Je lui ai dit : je te demande une pièce d'indienne, il m'a répondu oui ; et il n'a marqué qu'une robe. Et ainsi pour plusieurs naturels.

m[ardi] 23

Il pleut continuellement.

me[rcredi] 24

M^r Willson a fini de réparer mon boat, il s'en retourne.

j[eudi] 25

Omanu

Je vais à Omanu, principalement pour voir les Européens et leur annoncer le jeûne et la fête des s[ain]ts ap[ôtres] Pierre et Paul. J'achète de M^r Walton du fer 41 livres à 8 p[ence] la livre. En remontant je m'arrête chez M^r Ruff

[p.] 72

1846 juin

M^e Ross

pour lui payer 2 planches de boat. Je vais visiter M^e Ross, elle affecte une grande froideur à mon égard, sans doute parce que j'ai donné de l'ouvrage à M^r Willson.

Ruta

Je m'arrête à Te Awamutu. Je vais voir Ruta. Elle est bien malade. Elle m'assure de nouveau et devant son mari qu'elle quitte les protestants et qu'elle embrasse la foi catholi[que]. Je lui promets d'aller la revoir lundi prochain. Je pense la baptiser sous condition et la marier. Nous continuons et nous avons la pluie jusqu'à ma station où nous arrivons [la] nuit tombée.

s[amedi] 27

bled

Je sème aujourd'hui du bled dans le jardin d'en bas ; 4 mesures 1/2.

boat

Je peins mon boat.

l[undi] 29 Fête de s[ain]t Pierre et s[ain]t Paul

Ruta

Je vais à Te Awamutu, je baptise Ruta qui a quitté les protestants, je la baptise sous condition, après l'avoir confessée, puis je lui donne l'extrême onction. Son mari européen refuse de renouveler son consentem[en]t de mariage, quoiqu'il me l'avait promis. Je couche chez les naturels

m[ardi] 30

et je reviens le mardi. Je finis de peindre mon boat. [73]

Juillet

me[rcredi] 1^{er}

Je me dispose à partir demain, je fais mes préparatifs.

j[eudi] 2^d

Te Arahi, Kaperiere

Ce matin Te Arahi vient me trouver. Il me demande de lui rendre Kaperiere, car il s'en va, dit-il, à Wangarei, et il emmène ses enfants avec lui. Kaperiere est là pour l'écouter, Te Arahi lui dit : Kei a koe te wakaaro.ⁱ Après avoir écouté, Kaperiere lui répond qu'il reste, ce mal vient de vous, et non pas de nous, dit-il, je me souviens aussi de ce que vous avez dit au commencement, vous avez dit que vous me donniez à l'étranger pour que je reste toujours avec lui. C'est pourquoi je reste avec lui. Je les laisse bien parler puis je dis à Te Arahi : Autrefois que tu redemandais Kaperiere pour prix de la dispute que vous aviez eue entre vous, je te dis que c'était mal de redemander Kaperiere car tu me l'avais donné pour toujours, mais je t'avais dit dès le commencement que si tu t'en allais et que tu eusses besoin de lui, je te le rendrais, c'est pourquoi aujourd'hui je ne t'en veux pas, je consens à te le rendre. Kaperiere a dit *qu'il désobéissait*, ka turi ahau. Je dis à Te Arahi : Je ne crois pas que Kaperiere soit désobéissant en cela car tu lui as dit :

[p.] 74

juillet 1846

Te Arahi, Kaperiere

mau te wakaaro.ⁱⁱ Si tu faisais instance de le reprendre, si tu lui enjoignais de me quitter et d'aller avec toi, je serais le premier à lui dire de t'obéir, car je ne veux pas que les enfants désobéissent, mais puisque tu le laisses libre, tu lui as dit : mau te wakaaro. Je ne crois pas qu'il soit désobéissant en restant, n'est-ce pas ? Te Arahi me répond oui. J'ai dit à Te Arahi : Je trouve mal que tu aies attendu jusqu'à ce matin de me le redemander car nous sommes sur le point de partir à présent. Il me dit : qu'il ne le demande pas pour qu'il s'en aille aujourd'hui mais pour plus tard. Nous finissons de parler, je vais déjeuner.

Matiu

Lundi jour de la fête, je me suis aperçu que Matiu s'était coupé les cheveux à la maori, longs d'un côté et courts de l'autre. Je lui ai dit : Tahioa kia wakatikaia tou hanganga. Il m'a répondu : Ae [oui]. Je suis surpris de ce qu'il m'a répondu si facilement ae [oui]. Hier soir comme il n'avait pas encore coupé ses cheveux, je lui ai répété de les couper et de ne pas attendre à aujourd'hui. Il m'a alors [75]

Matiu

répondu : Pourquoi ? Je lui ai dit que je ne veux pas qu'il suive les ritenga maoris chez moi. Enfin aujourd'hui il n'a pas encore coupé ses cheveux. Hier soir, j'avais descendu un mouchoir de cou de laine rouge pour lui donner aujourd'hui. Je lui dis donc ce matin à déjeuner : Puisque tu ne m'as pas obéi lorsque je t'ai dit de couper tes cheveux, je ne te donne pas un mouchoir rouge que je voulais te donner ce matin. Tu ne me l'aurais pas donné, me répond-il, quoique je les aurais coupé[s]. Je te l'aurais donné, reprends-je, puisque je l'avais descendu hier dans ma chambre. Écoute ce que j'ai à te dire : Ne sois pas surpris si je ne te donne pas des habits au terme fixé, lorsque tu me désobéiras, je retarderai de te donner des habits.

Nous nous apprêtons au départ, Matiu reste accroupi sous sa couverture, je vais lui demander ce à quoi il pense. Il me répond qu'il ne m'avait pas dit qu'il couperait ses cheveux, je lui réponds qu'il me dit un mensonge. Il m'avait répondu oui. Je lui dis avec fermeté : Si tu ne veux pas venir, reste, je le veux bien. Pour nous, nous partons à présent, je le quitte, alors il se lève, il s'apprête et vient avec nous.

départ p[ou]r Kaipara

Nous venons coucher à Mangaware, comme il pleut beaucoup, nous dressons

[p.] 76

ⁱ « C'est ton idée. »

ⁱⁱ « C'est à toi de décider »

1846 juillet

notre tente sur le boat, et nous couchons sur les bancs, mais nous ne pouvons pas dormir à cause de la mauvaise position. Je me lève 4 ou 5 fois pour sortir l'eau du boat car il fait beaucoup d'eau. Pendant la nuit arrive M^r Walton avec son boat.

v[endredi] 3

navires

Le matin nous continuons de ramer et nous arrivons vers les navires, là j'apprends que les naturels sont tous du côté opposé de Hukatere. Je monte sur le navire *Cecilia*,³⁰ pour parler à M^r Walton, le capitaine Bears [Pearse]³¹ me reçoit assez poliment. Il me fait servir à dîner. Après dîner je le quitte. Il m'invite à aller à bord, lorsque je passerai par là. Nous dînons à 2 heures, ajoute-t-il. Je le quitte. Je vais à bord de l'autre navire, j'y trouve le capitaine Camel.³² J'y achète une couverture pour Te Piko car j'ai oublié de lui en donner une. Je la paye 14 sh[illings] quoique petite. J'accepte un verre de vin et je repars ; je vais à terre chez Manuka. À peine suis-je arrivé chez les naturels, que le capitaine Camel, vient à terre m'inviter à aller coucher les nuits à bord de son navire. Je le remercie de son offre, lui observant que je n'ai pas d'autre moment pour instruire les naturels que [77] la nuit, il me dit d'instruire les naturels dans la soirée et d'aller ensuite coucher à bord. Je le remercie une seconde fois et il se retire.

s[amedi] 4

Ce matin arrive le capitaine Beers [Pearse]. Il m'invite de nouveau à l'aller voir à bord, qu'il me recevra toujours avec plaisir.

prière

Je trouve les naturels bien froids pour la prière, Manuka a cessé de prier à cause de ses moko. Il attend d'être tout tatoué pour reprendre la prière. Les enfants ont aussi cessé car ils ne sont plus ensemble[s] en sorte qu'ils ne prient que quand je viens ici. Ils ont oublié ce que je leur avais appris à lire. Je les recommence. Je leur donne les habits que j'ai apportés pour ceux que j'ai baptisés.

d[imanche] 5

travail

Presque tous les naturels protest[ants] et cathol[iques] travaillent à bâtir une maison p[ou]r M^r Webster. Si je n'étais pas là aujourd'hui, Manuka aurait aussi travaillé.

l[undi] 6

baptême

Ce matin je baptise 6 enfants : Kamira, Maraea,³³ Atonio, Tewano,³⁴ Monika, Pio.³⁵

huile à peinture

J'écris un bout de billet au capitaine Bears pour lui demander de l'huile de peinture qu'il m'a promis[e]. Je lui en avais demandé un gallon, en lui demandant le prix, il me répond de ne pas m'inquiéter du prix, qu'il me donnera ce qu'il pourra. Mes naturels le rencontrent sur son boat, il répond qu'il me l'enverra aujourd'hui.

[p.] 78

1846 juillet

maison de M^r Webster

Je vais voir les naturels qui travaillent à la maison de M^r Webster. Ils me montrent le billet de M^r Webster, dans lequel il a marqué le prix. 20 paires de couvertures, c.-à-d. 40 couv[ertures], 20 haches, 60 livres de tabac à 10 fig[ues] la livre. Le tout pour une maison de 60 pieds de long (1 kumi) sur 18 de large, et une autre maison de 36 pieds de long p[ou]r son boat.

M^r Wait

Nous apprenons que M^r Wait a été mis en prison. C'est je crois samedi qu'un boat venu d'Auckland nous l'a appris.

ma[rdi] 7

départ p[ou]r Oruawaro

Nous partons ce matin pour Oruawaro, le temps est très-calme, mais il est plein de brouillard, le soleil nous sert à nous diriger. Nous dînons à Motu Kumara,³⁶ puis nous continuons à ramer jusqu'à Oruawaro où nous arrivons de nuit.

Toko, tatouage

Un naturel nommé Toko est venu avec nous sur mon boat. Ce naturel est renommé pour ses songes, et pour l'art de guérir par le moyen de ses songes. Ce Toko m'a dit que les naturels d'Oruawaro ont quitté la prière, parce que Paratene chef protestant leur a dit qu'ils avaient mal fait de se faire faire tatouer. Il me conseille de parler à Paratene. Eux alors avaient dit : Quittons la prière. Moihi à cela avait ajouté : Si vous quittez la prière, travaillons aussi le dimanche. Kaihaere avait répondu : C'est trop augmenter le mal que de travailler le dimanche. [79] Attendons que le p[ère] Garin nous dise de quitter la prière, alors nous la quitterons. À mon arrivée, je fais la prière, mais personne ne la fait avec moi.

me[rcredi] 8

pourparler[s]

Je donne des habits aux enfants baptisés, alors les naturels m'avouent tous leurs torts : Nous nous sommes faits tatouer... Quand repars-tu ? me dit Kaihaere. Dès que le temps sera calme. Non, me répond-il, il faut que tu passes ici une semaine, 2 semaines, car tu auras beau creuser pour relever les morts que tu ne les relèveras pas facilement. Je leur dis que malgré mon désir je ne le puis pas... Te Korohunga me tient dans la soirée un langage qui me fait comprendre qu'il penche à présent pour les protest[ants]. Moihi m'avait dit qu'il laisserait baptiser ses enfants, ses pononga et que Wanohio serait son lieu de résidence. Te Korohunga me dit que ces paroles signifient que lui Mo[i]hi fera faire la prière aux siens, mais que pour lui il ne la fera pas.

j[eu]di 9

Kaihaere

Je vais voir Anitia la vieille baptisée ; Kaihaere me dit que Te Korohunga a mal parlé hier. Il ajoute : Quand tu donnes du tabac fais mieux la distribution, n'en donnes pas tant à Te Korohunga, pour moi et ma femme, ne crois pas que nous soyons ses pononga quoique nous lui donnons la nourriture. Si j'étais

[p.] 80

1846 juillet

prière, Oruawaro

sur ma terre je serais plus grand que je ne suis ici. Je ne connais pas, lui dis-je, à qui je dois donner du tabac, seulement j'ai l'habitude d'en donner au maître de la maison dans laquelle je couche. C'est pourquoi j'en ai donné à Te Korohunga. Ne nous en donnes point à nous,

me dit-il, et pour la prière ne parle pas à Te Korohunga, mais à Te Ama, ce dernier est mon père, je suis frère aussi à Manuka. Je lui dis que j'ai envie de parler à Paratene, le chef protestant qui leur a reproché leur tatouage. Il me dit : C'est bien, j'y irai avec toi, nous y irons ensemble, alors qu'on sera réuni je te dirai : Cesse de venir, cesse de nous faire faire la prière, nous la quittons, mais pour toi, presse-nous de faire la prière, alors nous la ferons. Pourquoi, lui dis-je, cette feinte ? C'est parce que si nous continuons de faire la prière, nous dirons que c'est parce que l'étranger nous a pressés. (Je leur ai aussi dit hier, qu'ils m'avaient dit au commencement[en]t de venir souvent, que j'avais tenu ma parole, et qu'eux ne la tenaient pas. De ce côté tu as raison, m'avait répondu Moihi). Je vais voir Te Ama, je lui dis s'il ne convient pas que j'aille voir Paratene. Oui, me dit-il, nous [81] y irons ensemble demain avant déjeuner.

10 v[*endredi*]

Moihi m'a dit avant hier qu'il me donnerait ses 2 enfants à baptiser.

Paratene

Ce matin après la prière, je dis à Te Ama : Allons-nous chez Paratene ? Allons, me dit-il. Plusieurs naturels viennent avec moi Toko, Toka, Rawa, Matiu, Kaperiere, Kaihaere, Te Ama ; nous allons sur le boat. À notre arrivée, nous sommes bien reçus de ce chef protestant. On entre dans une maison ; là après plusieurs paroles insignifiantes, je lui dis que j'ai à lui parler. Parles, me dit-il. Je travaille, lui dis-je, à relever des morts, mais je suis tout seul, je n'ai qu'une main, je ne suis pas assez fort. Peut-être que si tu m'aidais nous les relèverions, cela dépend peut-être un peu de toi... J'avais commencé à lui parler par ces paroles : Lorsque je vins ici te voir p[ou]r la 1^{ère} fois, tu me reçus favorablement, tu dis du bien de ma prière, tu me dis même que si j'étais venu avant les protest[ants] tu aurais fait ma prière, à présent je viens ici, je trouve détruit l'ouvrage que j'avais commencé, je m'efforce de le relever, mais je ne le puis moi seul. Il me répond qu'il est toujours affectionné à ma prière et que s'il n'avait pas vieilli dans l'autre, il prendrait volontiers la mienne.

[p.] 82

1846 juillet

Paratene

Nous sommes, dit-il, des brebis sans pasteurs, nous errons dans les déserts. S'il y avait des richesses ici (taonga), peut-être serions-nous visités, mais nous ne sommes pas sur la route (il fait allusion à M^r Buller qui ne vient jamais les visiter. Il visite seulement ceux qui sont sur sa route lorsqu'il va chercher des taonga à Auckland). Pour toi, tu viens régulièrement, continues à venir de même. Viens souvent. Je te laisse libre, et je les laisse libres. C'est à toi de faire ce que tu jugeras à propos. Je leur ai dit : Il est vrai, qu'ils avaient fait une autre faute de se faire tatouer, mais ce n'est pas moi qui ai dit qu'il fallait quitter leur prière, c'est un autre, (il veut parler de Matiu, chef protestant à Okaro). Il me raconte ses commencements, comme il a quitté ses 3 femmes, ses mœurs maoris, qu'il s'est fait baptiser, disant que recevant des étrangers les habits, le tabac, etc., il avait aussi voulu recevoir d'eux la prière... Je lui réponds en 2 mots, concernant à la prière, je lui fais une comparaison : Lorsque vous travaillez à vos champs, à un champ de kumara par exemple, vous visitez votre champ et s'il y croît de la mauvaise herbe, vous l'arrachez. [83]

Paratene

Vous n'abandonnez pas pour cela vos kumaras mais vous continuez à arracher la mauvaise herbe. De même lorsqu'un naturel a travaillé à la prière, s'il fait une faute, il doit arracher cette mauvaise herbe, et non pas quitter son champ, c.-à-d. sa prière. Cette comparaison sensible le satisfait. Je lui dis d'ailleurs : Dans l'Écriture on ne voit nulle part qu'il faille quitter la prière quand on a fait une faute, mais au contraire partout il est recommandé de prier avec plus de ferveur ; Dieu appelle à lui le pécheur. On apporte à déjeuner, nous cessons de parler. Après déjeuner Paratene veut faire tuer un porc en l'honneur de ma visite.

Après qu'il est tué, il me dit : On va tuer un porc pour toi. Allez, disent les naturels, à mes boys, allez arranger votre porc. Je leur observe que si c'est pour moi, je ne veux pas qu'on le tue. C'est selon l'usage des Maoris, me dit-il, on tue un porc à l'honneur des voyageurs, comme les étrangers, tuent un poulet ou un canard pour un autre étranger, de même ... Je leur observe que je ne puis donner de retour. Ne pense pas à cela, me disent-ils. Je leur réponds, que je comprends leurs usages, et que 2 ans après un naturel

[p.] 84

1846 juillet

Paratene

m'a demandé une couverture pour un porc qu'il avait tué, disait-il, en mon honneur. Il a fait une faute, répondent-ils. Quoiqu'il en soit si vous attendez un prix pour ce porc, je ne puis pas en donner, car les autres tribus à votre exemple voudront faire de même, j'ai refusé à Hukatere-Oruawaro ; je payerai ce porc, ou non, si je le paye, plus tard je n'oserai pas revenir de peur qu'on m'en fasse encore payer un. Si je ne le paye pas, plus tard je craindrai de venir de peur d'être à charge. Si vous voulez que je vienne souvent, ne faites pas cela. Il est tué, me répond-on. C'est bien, leur dis-je, mais je ne suis pas dans le cas de le payer. Oh ! C'est bon ! dit Paratene, ne t'inquiètes plus à ce sujet. On va faire cuire le porc. On cause, et dans la soirée après souper nous repartons, on donne à mes boys les restes du porc, un plein panier.

11 s[amedi]

Après déjeuner je baptise 2 enfants de Moihi. Je leur donne les noms d'Hepatiana, et de Patira.³⁷ Je leur dis d'être fidèles et puissants pour la prière, j'engage Toka qui avait quitté la prière à cause de sa dispute avec Nikora, à la reprendre. Je lui donne un livre. Je donne [85]

départ d'Oruawaro

un habit à Hepatiana, j'en apporterai un plus tard à Patira. Je les quitte et nous nous embarquons pour passer la baie et aller chez Mate. Te Piko est malade depuis 2 jours, mal au cou, à la tête. Nous traversons heureusement la baie,

passage de la baie

je vois la croix renversée que Pene avait élevée. Ce sont les naturels catholiques qui l'ont fait tomber dans la crainte qu'on ne m'accusât d'avoir pris possession de cette terre ou bien c'est le vent. Nous apercevons le navire *Mary Catherine* flotter, on la tire du sable où il était enfoncé.

Nous arrivons à Okaka à la tombée de la nuit, là arrive d'Auckland, l'ex-capitaine de *Mary Gray*, il m'apprend que M^r Wait est délivré de prison. Nous couchons à Okaka. Nous mettons le boat à l'ancre. Je suis inquiet toute la nuit ; je crains que l'ancre ne prenne pas bien sur le sable dur et que le boat ne soit jeté au rivage et ne soit brisé par les vagues ou qu'il ne soit entraîné par la marée. Je ne cesse de me lever pendant la nuit pour le soigner.

12 d[imanche]

Le matin nous déjeunons et pendant le déjeuner les vagues deviennent si fortes que je crains que le boat ne se brise, nous le mettons à l'ancre

[p.] 86

1846 juillet

Okaka

mais les vagues le jettent au rivage, nous quittons le déjeuner. Kaperiere et Matiu se jettent à l'eau jusqu'à l'estomac pour le repousser mais les vagues les repoussent, enfin je leur dis : Soutenez-le fortement et Te Piko et moi nous allons charrier les effets pour les mettre sur le

boat et nous finirons de déjeuner sur le boat. C'est ce que nous faisons, Matiu me charge sur son dos et me porte au boat. Nous partons. Nous mettons à la voile et je finis mon déjeuner.

Omaumau

Nous arrivons chez Mate à Omaumau mais quelques naturels qui arrivent sur un waka en même temps que nous, nous disent que tous les naturels sont à une lieue plus loin, ils sont en route pour mener des porcs à Auckland. Ils nous invitent à rester avec eux à Omaumau et au milieu de la nuit nous irons les rejoindre par la marée favorable. J'accepte, nous arrivons au kainga, un instant après arrive à cheval Te Kairangatira. Il repart et me demande mon carric[k] pour se garantir de la pluie, il repart chez Mate et lui annonce mon arrivée. Pendant la nuit le vent souffle, il pleut, il fait des éclairs et des tonnerres. Mais lorsque la marée est favorable, le temps semble calme, cependant des nuages noirs effrayent ; on se décide à partir, je conseil[le] d'attendre que le grain soit passé, mais on se presse de partir, aussitôt la pluie et le vent [87] arrivent ; je dis enfin à un naturel : J'ai bien envie de retourner d'autant plus que Te Piko est malade. Ce naturel se décide, on appelle ceux qui étaient des premiers, et nous rentrons quittes pour nous sécher.

13 l[undi]

départ d'Omaumau, Mate

Nous quittons Omaumau, le vent augmente. Un waka plein de paniers de pommes de terre et de kumara nous accompagne, mais les vagues entrent dans leur waka, plusieurs d'entr'eux sont d'avis de s'en retourner, un seul fait instance pour continuer ; ils continuent. Je leur dis de mettre quelques paniers sur mon boat, c'est ce qu'ils font et 2 d'entr'eux montent sur le boat ; ils sont soulagés et nous arrivons ensemble à cette autre place où je rencontre Mate qui me donne sa main pour me recevoir, sa femme me la refuse en riant, mais cela a une signification parmi les naturels. Hier lorsque j'ai fait la prière dans l'après-midi à Omaumau, Kairangatira s'est mis dans une place éloignée de nous, j'ai pensé alors que ce que j'avais ouï dire était vrai c.-à-d. qu'ils avaient tourné aux missionnaires.

Sur le soir Te Kairangatira et sa sœur sont avec moi, je leur dis : Quand faut-il faire la prière, à présent ou après souper ? Te Kairangatira me dit : à présent, puis il pense qu'il vaut mieux la faire après souper. C'est bon ! Pendant le souper Mate et sa femme

[p.] 88

1846 juillet

prière

viennent me trouver, le souper fini, les protestants font leur prière ; Te Kairangatira et sa sœur sont descendu[s] pour souper. Après la prière des protestants j'attends que tous soient réunis pour la prière. Te Kairangatira et sa sœur ne reviennent pas. Je fais la prière, mais ni l'un ni l'autre ne viennent [sic]. Après la prière, je dis à Mate : Est-ce vrai ce que j'ai entendu dire que vous avez tourné aux missionnaires ? car j'ai fait la prière et 1 seul y est venu (Peters).³⁸ Mate me répond : Non. Sa femme m'avoue que oui. Oui, dit-il, c'est vrai, c'est vrai. Mate alors me dit : Tes disciples sont si peu nombreux, qu'il n'y a pas beaucoup d'encouragement à se joindre à eux tandis que les missionnaires sont très-nombreux. Mais Te Kairangatira et sa sœur font la prière ainsi que Te Waiti (Peters) et les 2 enfants que tu as baptisés sont aussi pour ta prière.

14 ma[rdi]

prière

Le matin quoiqu'il soit bien jour et que la prière des missionnaires soit finie, Te Kairangatira et sa sœur ni sa femme ne viennent à la prière. Cependant c'est Te Kairangatira qui est celui qui s'est constitué le père de ceux qui font la prière. Je dis dans la journée que je pars aujourd'hui. Peters me dit : Reste encore pour demain, qu'est-ce qui te presse tant ? Je lui

réponds : À quoi bon rester puisque personne ne vient à la prière, [89] c'est inutilement que je voyage sur cette baie et que je viens ici faire la prière. Je lui tiens ce langage en présence de la sœur de Te Kairangatira qui est soit disant [sic] faisant la prière. Elle y venait en effet autrefois. Le vent est très-fort, j'arrange ma tente pour passer la nuit suivante mieux que la précédente et peu après le vent s'apaise ; je dis que je pars car le calme se fait. On me dit : C'est vrai.

Petera

Un homme me dit : Mon fils (Petera) va rester chez toi. Dans quel kainga ? lui dis-je. Chez les Ngaahiporo, chez Te Roha peut-être. C'est bien, lui dis-je. Je dis alors à Petera : Est-ce vrai que tu viens avec moi ? Oui, me dit-il. Chez moi ? ajouté-je. Oui, répond-il. Mais je ne sais pas si cela me va. Ton père m'a dit que tu resterais chez les Ngaahiporo. Il me dit : Je n'ai pas mon père ici. Mais n'importe. Je pars. Je vais dire à Mate s'il y consent. Kei a ia te wakaaro,ⁱ me dit-il. Petera me dit qu'il veut demande[r] à Te Kairangatira. Il l'attend. Celui-ci fait des difficultés, enfin sur la promesse qu'il leur fait de revenir avec moi. Ils sont satisfaits. Mate me dit : Kamo³⁹ va avec toi. Chez qui, lui dis-je. Chez toi, répond-il.

[p.] 90

1846 juillet

Petera, Kamo (Witera)

Je ne puis le prendre chez moi, réponds-je. Eh bien, il restera chez Te Waiata. S'il en est ainsi, je le veux bien. Mate me dit : Voici un naturel et un enfant qui iront dans ton boat. Je le veux bien, lui dis-je, pourvu qu'ils apportent de la nourriture. Lorsque tout est prêt le vent augmente, la baie est écumeuse. Mate me dit à plusieurs reprises : Tiens, regardes la mer, ne crains-tu pas ? Il n'y a rien à craindre pour le boat. Plusieurs me détournent de partir mais je crois qu'il n'y a pas de danger, car le boat étant chargé, il ne chavirera pas aisément. D'ailleurs nous partons et si la mer est mauvaise nous rentrerons.

départ de chez Mate

Nous partons, les vagues sont fortes en effet. Cependant il n'y a pas de danger, le seul danger que je ne prévoyais pas c'est que la marée basse nous laisse bal[l]otter sur les bancs de sable et ne casse le boat mais personne ne m'a parlé de cela, la marée se trouve haute, nous ne touchons pas. Nous arrivons de nuit à Okaka.

Okaka

Je construit ma tente pour les enfants et moi, les autres s'arrangeront avec la voile [91] mais la nonchalance [sic] fait qu'ils aiment mieux coucher auprès du feu, en plein air, ce feu s'éteindra bientôt. On prépare la nourriture, on pèle les pommes de terre pour que l'on déjeune de bonne heure demain matin à l'aube du jour. Je leur dis : La marée ne remonte que vers les 8 h. 1/2. Il suffira de faire cuire la nourriture au point du jour. L'on s'endort.

15 me[rcredi]

déjeuner de nuit

Ils se reposent sur moi et ma montre pour l'heure du lever et du déjeuner, mais le plus grand d'entr'eux croyant avoir dormi déjà bien longtemps, les appelle vers les 3 heures du matin. Ils font cuire la nourriture, on m'appelle à déjeuner à 4 heures. Je leur dis en m'éveillant : Il est bientôt Tawera [Vénus], l'étoile du matin n'a pas encore paru. Il y avait tant de nuages ce matin, me disent-ils, que nous n'avons pas pu nous régler à l'étoile ; ils m'invitent à manger. Je refuse, et vais me recoucher ; pour eux ils déjeunent bien quoique nous ayons bien soupé hier et fort tard ; puis ils se rendorment. Nous nous levons vers les 7 heures à la pointe du jour. Je mange les pommes de terre qu'ils m'ont laissée[s] près du feu et nous partons.

ⁱ « C'est ta décision. »

passage d'Okaka

Nous traversons heureusement la baie, à la rame, il règne un grand calme ; après le passage nous descendons à terre où nous trou-

[p.] 92

1846 juillet

navires

vons en abondance des kutai [moules], (huîtres). Nous faisons cuire des pommes de terre. Te Piko va pêcher, il prend un gros tamuré. Nous repartons, j'aborde au navire *Strathislay* [Strathisla]. Je trouve le capitaine M^r Campbell⁴⁰ à dîner, ils m'invitent à dîner avec eux. J'accepte, puis j'écris une petite lettre à mes parents (n° 16, 15 juillet). Je quitte ce navire et j'aborde au navire *Cæcilia* [Cecilia] où je trouve le capitaine [Howlett ?] de *Mary Catherine* à table. J'accepte un petit morceau de pae [pie] et un verre de vin, puis je termine ma longue lettre de 16 pages, n° 15 datée d'avril, je crois. Je la remets à ce capitaine. Il m'a promis d'en avoir un grand soin et de la remettre exactement à la poste [à] Londres en arrivant. Il me dit qu'il n'a rien pu retrouver de mes effets perdus à bord de son navire ; il m'offre de m'en payer la valeur, mais comme je l'ai prié d'avoir soin de ma lettre et que nous sommes dans les termes d'honnêtetés, vû [sic] d'ailleurs qu'une paire de souliers et 1 chemise sont p[ou]r un capitaine de navire peu de chose, je lui dis en riant qu'il ne vaut pas la peine. Je les quitte. Le navire *Mary Catherine* se trouve à côté de ces 2 autres navires, il flotte. [93] Je continue pour aller à Wanohio, mais il est trop tard. Nous abordons à une baie vis-à-vis Hukatere, où nous couchons.

16 j[eudi]

Ce matin nous faisons sécher tous nos effets qui ont été mouillés par la rosée abondante plus que par la pluie, et nous attendons la marée montante pour entrer dans la petite rivière de Wanohio. Nous ne partirons guères qu'à 2 ou 3 heures de l'après-dîner.

arrivée à Wanohio

Nous arrivons à Wanohio sur le soir. Nous trouvons les naturels qui nous reçoivent avec empressement. Ils sont disposés assez bien pour la prière. Ils me demandent quand je repartirai. Demain peut-être. Je vois avec plaisir qu'ils me retiennent pour passer le dimanche avec eux. Le soir je fais la prière à laquelle ils assistent tous. Ils me font causer toute la soirée. Enfin ils me disent : Quand tu voudras dormir tu nous enverras coucher. Je n'ai pas encore sommeil, à la fin après avoir encore causé longuement je m'étends de mon long par terre. L'étranger, disent-ils, a sommeil ; allons nous-en . Allons, me disent-ils, couche-toi, arrange tes habits, ta couverture &^c. J'attends qu'ils s'en aillent pour m'arranger, mais non, ils veulent voir comme je me couche. J'enveloppe donc mes pieds dans ma couverture puis je me ferme dans mon manteau et

[p.] 94

1846 juillet

et [sic] m'étends par terre. À tous mes mouvements ils disent leur mot. Tiens, disent-ils, il plie sa couverture en deux, c'est pour ses pieds ; à présent c'est son manteau qu'il replie sur lui ; c'est ainsi que tu t'étends de tout ton long ? Oui, leur dis-je. Est-ce que tu restes ainsi étendu toute la nuit ? Eh ! oui. Tu ne replies pas quelquefois tes jambes ? Tu ne te retournes pas ? Quelquefois, leur réponds-je. Je ris en moi-même de tant de questions. Les Maoris, me disent-ils, se couchent d'abord d'un côté, puis quand ils sont fatigués, ils se retournent de l'autre...

to[h]eroa

On nous a servi à souper une espèce d'huître nommée to[h]eroa ; mangée crue, elle est tendre et délicieuse, mangée cuite, elle est meilleure pour quelques-uns.ⁱ

17 v[endredi]

Matiu

Ce matin je vais d'une maison à l'autre voir les naturels. Un d'eux dit à son compagnon : *Comme ils ont la constance et la fermeté, ces prêtres, de rester toujours sans femme* ; c.-à-d. de ne pas se marier. To ratou manawa nui ki te noho i te hoa kore. Nous allons visiter le boat. J'appelle Matiu 2 ou 3 fois. Il ne répond pas, je dis : He hangareka ana ia.ⁱⁱ Je prends le devant, Kaperiere vient avec [95] 2 ou 3 autres, mais Matiu ne vient pas. À mon retour, je dis à Matiu : Pourquoi est-tu [sic] resté ce matin ou plutôt, qui est-ce qui est cause que tu es resté ce matin ? Kahore ra hoki, rien, me répond-il. *Rien du tout*, reprends-je. Kia mahara koe, ko te rua tenei.ⁱⁱⁱ J'entends : c'est la 2^{de} désobéissance, celle-ci et celle où il a refusé de se couper les cheveux.

18 s[amedi]

to[h]eroa

Nous allons tous ensemble sur les bords de la mer chercher des to[h]eroa, nous en prenons une bonne quantité ; cette espèce d'huître s'enfonce à un pied dans le sable avec plus de facilité qu'on y enfonce un bâton.

19 d[imanche]

départ de Wanohio

Nous quittons Wanohio dans l'après-midi. Nous venons couchons [sic] à Te Warau.⁴¹ Je vais demander du bois pour le feu à M^r Stephen. Il nous en donne. Je couche sur le boat au milieu de la rivière.

En passant à Mangaware j'ai pris le tonneau que M^r Boyd y avait déposé pour moi.

20 l[undi]

retour

Le matin à 4 h. nous partons avec la marée montante et nous arrivons à ma station à midi.

Petera

Je fais avec Petera (Te Waiti) la convention de le garder 3 ou 4 mois

[p.] 96

1846 juillet

avec moi pour qu'il s'instruise, je lui dis en même temps que s'il travaille je le traiterai aux mêmes conditions que Matiu et Kaperiere, il y consent.

œufs, chèvres

À mon retour j'ai trouvé 120 œufs que Merepeka a recueillis en mon absence car elle a gardé ma maison. Mais 2 petits chev[r]aux sont périés aussitôt après leur naissance.

25 s[amedi]

ⁱ Lors de ses visites à Kaipara, Garin fait plusieurs fois référence à ces coquillages, décrits par J. Polack comme de : « large cockles, or *toi-roa*, which are steamed and dried by the natives, and taken as portable food for a journey » (*New Zealand : Being a Narrative*, vol. 1, p. 71).

ⁱⁱ « Il se moque de moi. » qui pourrait bien être ironique ici.

ⁱⁱⁱ « Souviens-toi bien, c'est la seconde fois. »

fence

Fence faite autour de la maison du boat. Id. allée dans le jardin devant la maison.

26 d[imanche]

Je demande ce soir à Iréné s'il y a beaucoup de naturels dans le kainga qu'il habite et qu'il appelle son peuple tona iwi ; il me répond d'un ton emphatique : Ka nui !!!ⁱ Alors je lui dis : Combien ? 20 peut-être ? Non, me répond-il. Je crois qu'il va augmenter mais il me dit : Kotahi te kau takitahi.ⁱⁱ

27 l[undi]

Te Ahiterenga, Te Puku

Te Ahiterenga et Te Puku travaillent à préparer mon terrain pour du bled.

Matiu

Matiu n'a pas encore coupé ses cheveux malgré que je lui ai retranché une cravatte et du tabac pour cela. [97]

écrit à Matiu

Voici ce que je lui écris à cette occasion sur une ardoise :

E tama, ko ahea ranei ko koe rongo ai ki ahau ? Tatari noa, tatari noa, turi tonu koe, e hia ranei aku meatanga kia koe kia tika tou upoko ? Kupu noa. Koia ka mea ahau ka tino turi koe ki ahau. E tika koia kia tino turi te tamaiti ki tonu matua ? Ka mea te kupu o te atua kia wakatoka nga matua i o ratou tamariki. Koia ahau i korero atu ai ki a koe, otira he mea noa aku kupu, koia ahau i rapu ai te tetahi tikanga ke. Na, tenei ano taku tikanga : e kore tou upoko e waruhia, ka neke haere ngara kia riro tetahi taraute te ki a koe, a ki te mea.

[p.] 98

1846 juillet

écrit à Matiu

Kahore ano i waruhia a tera wiki e haere ake nei, na, a te mane me ki nga ra ki muri ka wangainga koe ki te parete kau, mau e kohua i ou parete ki ta koutou ware. Heoi ano taku korero. Na wai te kino ? Nau, kua ngawari ahau, kua pakeke tonu koe, ka pai ahau ki a koe ka hangaretia ahau i a koe heoi ano ka mutu.

Na tou matua na Perekara.

Nous allons souper mais Matiu n'y vient pas.

sa réponse

Il me répond sur l'ardoise : qu'il consent bien à être nourri comme je lui ai dit mais à lui sa pensée pour ses cheveux, si je lui donne un mouchoir &^c, il coupera ses cheveux, que si je refuse à lui [?] la pensée. [99]

second écrit à Matiu

Je lui réponds : He mea hoko koia tou upoko ina hoki ka mea koe kia riro te aikia ki a koe ka waruhia tou matenga : e kore ahau e hoko i te upoko heoi ano taku kia rongo koe ki ahau.ⁱⁱⁱ

sa réponse

Il me répond :

ⁱ « Il y en a beaucoup »

ⁱⁱ « Dix en tout »

ⁱⁱⁱ « Et alors tu vends ta tête : parce que tu dis que si tu obtiens un mouchoir tu te couperas les cheveux. Je ne vais pas acheter une tête ; c'est tout ce que j'ai à dire, alors écoute-moi. »

He mea pai ki a koe kia waruhia otira he mea kino ki ahau. Ko taku ritenga kia riro mai eneimea.ⁱ

Je l'appelle, il vient et je lui dis : Tu veux que je te donne ce qui te revient. Oui, me dit-il. Je lui réponds : Eh bien ! Je te le donnerai demain. Cela suffit ; il se retire. Je suis satisfait d'un côté en ce qu'il a de trop mauvaises manières et qu'il est difficile à guider, plus il grandit, plus il devient mauvais. Je suis fâché d'un côté en ce qu'il est actif et fait plus de travail que Kaperiere, mais je préfère moins de travail et plus de soumission. Il m'a désobéi formellement à Kaipara lorsque je lui disais de mettre le phoque [sic] au mât ; refusé constam[ment],

[p.] 100

1846 juillet

Matiu

à Wanohio il a refusé de venir visiter le boat et s'il avait été dans une mauvaise position, il n'y avait que des enfants pour le remuer. Ce soir quoiqu'il y eût du bois pour le feu, il cesse de travailler comme aux jours ordinaires c.-à-d. avant même que le soleil soit couché entiè[emen]t. Je leur dis : Eh vous ne finissez pas d'attacher cette fence ? Il a l'air de rire, ils vont travailler ; ils finissent un peu tard, mais ils ont cependant bien du temps pour préparer leur bois avant la nuit. Matiu et Petera fendent du bois p[ou]r le feu, la nuit s'approche. Je dis à Matiu d'aller chercher les chèvres, il continue de fendre du bois, quelques instants après comme je prévois qu'il n'aura pas fini avant la nuit je lui réitère. Alors il y va, je comprends qu'il a affecté de s'occuper au bois pour me contrarier. Il va chercher les chèvres. Il est nuit quand il renvient. Il me dit : Faut-il les traire ? Sans doute, lui réponds-je et il va les traire, mais la prière [101] sonne et il n'a fini qu'à la fin de la prière. Comme il doit partir demain d'après son écrit sur l'ardoise, je lui prépare cette lettre que je lui remettrai à son départ :

lettre p[ou]r Matiu

Hato Irene no te 28 ongara [?] o hurae 1846

Kua riro tetahi mea mo tou tinana, e tama, kia riro hoki tetahi mea mo tou wairua, koia taku tikanga. Kahore ano i pono kia noho tahi taua, otira e inoi atu ana ahau ki te Atua kia noho koe ki a ia, kia rongo mai koe, he kupu mo te pai tenei. He tamariki koe, katahi ano ka kite koe i tenei ao, kihai i kaumatuatia tou wakaaro koia ka mea atu nei ahau ki a koe : kia rongo koe ki ou matua na te mea kua kaumatuatia ai ta ratou wakaaro, he wakaaro tamariki to te tamariki he wakaaro matua to te kaumatua koia kia rongo koe ki nga kaumatua. Ka mea te Atua

[p.] 102

1846 juillet

lettre p[ou]r Matiu

kaua te tangata e wakapeapea i tona tinana, i ona kakahu, ka mea hoki ia kia rongo nga tamariki i oratou matua. Ka tae koe ki tou kainga kia ata waka aro koe ki enei kupu, e hara i a hau, na te Atua pono ano, koia i ono ai taku meatanga ki a koe.

A mua atu ka mea koe, kua he tou wakaaro i tou tamarikitanga i reira kia ripeneta tou ngakau ki te Atua. Heoi ano kia mahara koe e titiro ana te Atua ki a koe i te ra i te po kia matakau koe ki a ia, te timatanga o te maharatanga ko te matakau ki tona ingoa.

Naku, na tou matua

na Perekara

ki tona tamaiti arohatia [103]

ⁱ « Selon votre opinion, c'est une bonne chose pour moi de couper mes cheveux, mais c'est une mauvaise chose en ce qui me concerne. Mon prix est que je devrais obtenir ces choses. »

ma[rdi] 28

Matiu

Ce matin je dis à Matiu : Eh bien ! quel est ton ritenga ? Donne-moi, me dit-il, le mouchoir et la cravate rouge. Je réfléchis que je n'ai peut-être pas compris. Je lui dis : Si je te donne cela, est-ce que tu t'en iras ? Il réfléchit, et il me répond que je lui ai promis hier ce qu'il me demandait pour qu'il se coupât les cheveux. J'ai compris, lui dis-je, que tu me demandais ce qui te revenait pour t'en aller, mais si tu demandes ces mouchoirs pour que tu te coupes les cheveux, je ne te les donne pas ; car bientôt tu te noirciras la figure et tu me demanderas un habit pour consentir à te laver. Je lui dis que je suis assez satisfait de son travail mais non pas de ses manières ; enfin après quelques instants de silence, je lui demande ce à quoi il pense. Il me dit : Eh bien, que je m'en aille ? Cette parole, lui réponds-je, est de toi, pour moi, je ne te renvoie pas. Nous allons déjeuner ; après déjeuner Petera se met au travail. Matiu n'y va pas. Je dis à Matiu : Eh bien, tu ne

[p.] 104

1846 juillet

départ de Matiu

travailleras pas ? Il reste muet, enfin il me dit qu'il s'en va. Je lui dis : C'est bien. Il me demande de nouveau un mouchoir et une cravatte rouge. Je vais lui chercher une couverture, car je crois qu'il l'a méritée, soit pour son travail actuel, soit pour son travail autrefois. Il me demande un chapelet, lorsqu'il s'en va, il me vient dire adieu. Il a l'air plus triste cette fois que l'autre précédemment, et il s'en va à Warekohe trouver son père. J'aimais cet enfant ; aussi ressens-je toute la journée un sentiment pénible. Il m'est venu demander un peu de tabac. Je lui ai donné 6 figues.

me[rcredi] 29

Rawiri

Rawiri vient travailler avec 3 naturels à mon terrain pour le bled.

Te Puku

Te Puku a fini vers midi son travail.

Août

s[amedi] 1^{er}

Rawiri, Te Ahiterenga

Te Ahiterenga et Rawiri terminent leur travail à la terre aujourd'hui. J'ai assigné à ces derniers une certaine étendue ainsi qu'à Te Puku. À Tiperia j'avais assigné les jours.

d[imanche] 2

Je vais après la messe chez M^r Ross et M^r Ruff où je fais une prière et une instruction. Je suis reçu très-froidem[en]t chez M^r Ross et très-bien chez M^e Ruff. **[105]**

l[undi] 3

semences

Je m'appête à partir pour Wangarei. Je laisse la clef des poules à Maraëa. Je sème des graines de choux, betteraves, des pois, [?] ⁱ ; je plante des noyaux de pêches.

ⁱ Le mot est illisible (*supra lineam*). Il ressemble à « poirier » ou « poironnier », un poirier sauvage dont les fruits sont les 'poirons' (*Anthologie des expressions de Bourgogne*).

ma[rdi] 4

départ p[ou]r Wangarei

Ce matin je sonne la prière à l'aube du jour. La prière du matin finie, je fais la prière pour les voyageurs. Nous nous apprêtons à partir, mais le ciel se charge de nuages, nous sommes inquiets, 2 ou 3 minutes plus tard, une forte pluie se déclare. Nous nous décidons à rester, mais vers les 10 heures la pluie a cessé, le ciel se décharge, nous nous décidons à partir. Je jette aux chiens une pleine marmite de porc qui s'est gâté, pour l'avoir gardé trop longtemps, j'en ai donné aux naturels, ils ont refusé d'en manger ; les poules, les cannes et les dindes le refusent. Nous partons. Arrivés à moitié chemin de Pukeokui la pluie se déclare de nouveau.

Pukeokui

Nous sommes près d'arriver lorsque nous apercevons, 2 chevaux montés par des naturels, Wiremu et Matiu. Te Piko vient en sautant et dansant à notre rencontre, car il m'a dit qu'il venait avec nous à Wangarei, à Ngunguru. Ils nous disent d'aller voir Paka qui est tombé de cheval hier. Il s'est bien fait mal. Nous allons le voir dans un kainga près de Pukeokui. Nous y couchons.

Wiremu

Wiremu me fait écrire une lettre par laquelle il dit à Te Uriheke de lui permettre d'aller s'établir près de lui à Wangarei car il est dans le trouble à cause que sa femme a commis un adultère.

[p.] 106

1846 août

Après lui Paka m'en fait aussi écrire une au même. Il lui recommande d'être puissant à la prière et de m'écouter avec attention, &^c...

Te Piko

Peu après il me dit de donner une casquette à Te Piko parce qu'il vient avec moi à Wangarei. Je lui dis que je n'ai pas appelé Te Piko à venir avec moi, c'est lui qui m'a dit qu'il voulait venir, qu'en conséquence je ne lui donnais rien.

Matiu

Paka me dit qu'il m'a précédé à Pukeokui pour tuer un porc en mon honneur et de fait ils sont allés à la chasse, ils ont tiré un porc sauvage et nous en servent à nos repas, lorsque nous partons ils nous en donnent large comme 3 ou 4 mains à notre départ. Ils en donnent aussi à Matiu qui est venu avec nous pour porter des habits à l'un de ses parents à Parua. C'est Tauwhanga qui m'a prié de le recevoir avec ma suite. Je lui ai dit que je ne lui donnerai pas un prix car je ne l'avais pas engagé à venir, il m'a répondu qu'il ne demandait rien.

mer[credi] 5

Nous partons, Matiu, Petera, Kaperiere et moi ; Te Piko, retenu par Te Paka, reste ; j'en suis mortifié en ce que ce chef est tout à fait trop intéressé quoique je lui donne souvent des remèdes ; je lui ai donné 2 figues hier soir. D'un autre côté, je suis bien aise que Te Piko ne vienne pas car j'ai l'intention de le deman-[107] der à son père pour serviteur en remplacement de Matiu. Te Uriheke, voyant que Te Piko est retenu par Te Paka, me le cédera plus volontiers.

Otaika

Nous arrivons à Otaika, où on nous fait cuire des pom[m]es de terre, mais il n'y a point de waka pour nous transporter à Tamatarau.

Tikorangi, Mangapae [Mangapai], waka, pluie

On nous conduit au pa Tikorangi,⁴² là, nous dit-on, nous trouverons un waka. Nous faisons donc ce grand détour. Nous arrivons, on nous fait cuire des pommes de terre, on nous dit que les waka sont à une autre place, à Mangapae.⁴³ Nous avons eu une rivière à traverser, l'on m'a porté. Nous allons vers les waka, nous traversons une rivière de 4 pieds profond. Petera me porte sur ses épaules. Arrivés vers le lieu désigné nous trouvons un waka si petit que l'eau entre par la proue et la poupe [sic] car nous sommes 4 sur ce petit waka. La proue est bouchée avec de la terre mais la poupe n'en a point ; Petera me dit : Ramez doucement, doucement car l'eau entre par devant, ensuite nous bouchons le devant avec de la terre. Nous arrivons plutôt, il est nuit ; 20 minutes plus tard nous arrivons à un kainga où nous trouvons un boat, mais si petit aussi qu'il nous contient tout juste ; la proue est presque à fleur d'eau.

pluie

La pluie survient, nous craignons du vent, je ne fais que rejeter l'eau qui entre par des fentes, mais lorsque la pluie arrive, je me fais donner les paquets pour qu'ils soient à l'abri.

[p.] 108

1846 août

J'ai les paquets sur moi. Il pleut à verse, mes naturels rament à force pour arriver le plutôt possible, mais les paquets m'empêchent de voir que le boat se remplit d'eau. Matiu me dit de regarder à la proue, je regarde et je m'aperçois qu'à chaque coup de rames la proue s'enfonce dans l'eau et l'eau entre par-dessus, le boat est rempli d'eau presque au quart, je me hâte de jeter l'eau, et je fais ramer plus doucement. S'il s'élevait du vent nous enfoncerions presque certainement. Heureusement il ne fait pas de vent.

Tamatarau

Nous arrivons à Tamatarau vers les 9 heures du soir à un faible clair de lune. Nous sommes bien reçus.

Te Uriheke tatoue

Après nous être réchauffés ; je dis à Te Uriheke que nous allons faire la prière, il me dit : Tu vas peut-être te fâcher contre moi, car j'ai tatoué des naturels, il faut peut-être que je sorte de la maison à présent que tu vas faire la prière. Si tu étais [sic] faisais la prière je me fâcherais certainement beaucoup contre toi, mais comme tu n'as pas encore fait de prière, je ne [me] fâcherai qu'un peu, en sorte que tu peux rester là tandis que nous faisons la prière. À la lecture de la lettre de Wiremu, il dit qu'il ne lui permet pas de venir s'établir près de lui, car autrefois qu'il l'a [109] invité à venir il a refusé et maintenant il demande à venir !

j[eudi] 6

racines de fougère

Ce matin je dis à Te Uriheke de nous faire cuire des pommes de terre de bonne heure car nous voulons aller à Ngunguru ; à notre retour nous resterons 2 ou 3 jours. Où sont les pommes de terre ? me répond-il, nous n'avons que des racines de fougère à te faire manger. Ils en sont réduits à manger de la fougère, car ils ont été dans le trouble à cause de la guerre, c'est pourquoi ils n'ont plus de nourriture. Cependant on nous fait cuire quelques pommes de terre et c'est une grande faveur. Je profite du moment que Matiu n'est pas présent, je vais dans la maison où se trouve Te Uriheke et je lui dis : Autrefois je te proposai de prendre ton fils Te Piko chez moi pour l'instruire et de te le rendre un mois après afin qu'il vint chez toi et faire la prière, je l'ai pris avec moi pendant un mois, et au lieu de venir chez toi, il reste chez Paka. (1) S'il en est ainsi je te le demande pour qu'il soit mon serviteur, s'il restait ici je ne te le demanderais pas, mais comme il reste à Pukeokui je te le demande pour mon serviteur. Il restera chez moi et si tu me le redemandes au bout d'un an et de [?]ⁱ.

ⁱ Rien ne fut écrit après « de », il s'agirait de « demi » ?

Addendum p. 109. (1) Oui, me dit-il, mais je ne suis pas satisfait que tu ne me donnes Kaperiere pendant un mois ici, puis il retournera. Je le veux bien à condition que tu me donnes Te Piko pour tenir sa place, et s'il doit rester toujours à Pukeokui. (ut supra) (1)ⁱ

[p.] 110

1846 août

Te Piko

Il consent à me le donner comme serviteur pour longtemps ; puis il me dit d'écrire une lettre à Te Paka en réponse à sa lettre. Je lui dis alors : Tu mettras un mot au sujet de Te Piko afin que Te Paka le laisse venir. Oui, me répond-il.

Parua

Nous déjeunons et nous partons, arrivés à Parua,⁴⁴ Matiu nous quitte et reste avec ses parents auxquels il apporte des habits, nous refusons de nous arrêter. On veut nous faire cuire des pommes de terre. Bientôt nous arrivons vers Tiakiriri. Nous refusons encore de prendre de la nourriture pour ne pas être en retard. Nous longeons les bords de la mer, faisant tous les contours qu'elle fait, ayant de la boue jusqu'à la cheville la plupart du temps et enfonçant jusqu'à mi-jambe, nous sommes harrassés [sic]. Nous voyageons ainsi pendant 3 ou 4 heures.

Pataua

Près d'arriver à Pataua⁴⁵ nous avons 2 bras de rivière à passer, nous passons le 1^{er}. J'ai de l'eau jusqu'aux cuisses, nous arrivons au 2^d. Mes 2 naturels me précèdent, ils pensent n'avoir pas beaucoup d'eau, plus ils vont, plus ils trouvent d'eau, enfin ils en ont jusqu'à l'estomac, ils ont par conséquent tous leurs habits mouillés, et chemises et pantalons. Je leur dis de se hâter de revenir pour me porter car la marée monte, ils quittent leurs pan- [111]

rivière

talons ; hâtez-vous, hâtez-vous, mais ils ne viennent à bout de quitter leurs pantalons qu'avec grande peine parce qu'ils sont mouillés, enfin ils reviennent, l'un pour me porter et l'autre pour porter mes effets. Ils ont de l'eau jusqu'à la naissance du cou, je me mets à cheval sur les épaules de Petera, et il retourne sur ses pas, mais la marée monte rapidement, il a de l'eau jusqu'au cou [sic], elle touche son manton [sic] que je soulève de mes 2 mains, déjà le bout du manton trempe dans l'eau, enfin il reparait sur l'eau. Je revois son cou et sa poitrine. Nous avons traversé heureusement.

Nous arrivons chez les naturels de Pataua, les enfants au nombre de 3 avec leur mère sont à la chasse aux porcs, le père avec la 2^{de} femme est au kainga. Nous sommes bien reçus, on nous fait cuire des pommes de terre et on nous retient, car la marée est haute. Nous ne pouvons guères aller plus loin. Le soir je fais la prière, je trouve ces 2 naturels puissants à répondre à la prière, ils me disent que leurs enfants désirent se faire baptiser. Je promets de m'arrêter chez lui en repassant pour voir et instruire ses enfants.

v[endredi] 7

Ce matin nous repartons après déjeuner, nous marchons la plupart du temps sur le sable agréable de la mer, nous traversons la rivière [H]ora[h]ora,⁴⁶ mon

[p.] 112

1846 août

Ngunguru, Papu

ⁱ Paragraphe ajouté au bas de la page 109 mais qui doit être inséré au niveau du (1).

porteur a de l'eau jusqu'au[x] hanches. Nous arrivons vers les 3 heures à Ngunguru, 1 heure plus tard nous ne trouvons personne, forcés par là de nous en revenir. Mais nous arrivons assez à temps pour voir 2 naturels qui allaient repartir au haut de la rivière où se trouvent les naturels. Ils nous passent la rivière, nous mangeons des pipi et nous remontons la rivière ; un Européen le seul qui soit à Ngunguru, m'appelle, nous abordons chez lui. Il me reçoit très-bien. Il s'appelle Papu en langue des Maoris. Il me dit que M^r William[s] passe là quelquefois et qu'il ne daigne jamais entrer chez lui ; il me dit que le p[ère] Bâty a remporté complètement [sic] victoire sur M^r William[s] dans une discussion sur les wakapakoko.ⁱ Cet Européen m'engage à l'aller voir quand je reviendrai. Il est protestant. Nous continuons de ramer. Nous arrivons à nuit tombante, je trouve Hoane Papita qui me reçoit très-bien.

Ho[a]ne Papita

J'apprends que le kaikarakia Raimona a fait le puremu, que Hoane Papita l'a excommunié pour 6 semaines puis qu'il l'a relevé. J'apprends qu'un autre principal aussi pour la prière a fait aussi un puremu ; que tous les [113]

Parakaraka

naturels en revenant de la guerre ont cessé de faire la prière pendant 1 mois et demi pour faire le wakarite du temps qu'ils se sont battus. Ce kainga où nous sommes s'appelle Parakaraka⁴⁷ [Pakaraka ?].

s[amedi] 8

Je reste là le samedi, je taille la vigne de Hoane Papita, et j'en plante 10 plants. Il n'y a à la prière que 3 ou 4 personnes, tous les autres sont à leurs travaux respectifs.

d[imanche] 9

départ de Parakaraka

Ce matin après la 2^{de} prière arrive Raimona avec d'autres naturels, je fais l'exercice kuraⁱⁱ et après avoir mangé quelques racines de fougère à l'admiration des naturels, nous repartons. Hoane Papita nous accompagne à travers les forêts ; nous arrivons au haut de la rivière [H]ora[h]ora⁴⁸ où nous trouvons des naturels faisant cuire les porcs qu'ils ont tués, nous mangeons des pom[mes] de ter[re] et du porc, je leur demande s'il ont fait la prière. Non, disent-ils. Je fais une petite prière et un mot d'instruct[ion] puis nous repartons. Nous longeons la rivière dans une boue épaisse et puante. Nous traversons 4 fois et nous arrivons sur les bords de la mer que nous longeons jusqu'à Pataua où nous trouvons tous les naturels.

Pataua

Le soir je les interroge, je leur parle du

[p.] 114

1846 août

baptême, ils s'étaient préparés à se faire baptiser par le p[ère] Bâty, mais on ne vint pas les chercher. Je dis au père qu'à mon retour plus tard je les baptiserai, car ils seront plus instruits, mais il me dit que si la guerre se déclare, que feront-ils ? Cette raison me détermine à les instruire autant que possible et je leur dis que demain je les baptiserai. Ils en sont tous contents.

l[undi] 10

baptême[s], pêche

ⁱ Généralement orthographié « wakapakopo ».

ⁱⁱ Probablement un exercice religieux servant à remplacer la messe du dimanche.

Le matin arrivé, je les instruis encore puis je les baptise, Kamira, Patira, Atonio, l'un d'eux me paraît bien intéressant c'est Patira, si j'avais besoin d'un serviteur je le prendrais. Le père a l'air d'être malade, je crois qu'il le fait à cause que Kaperiere a pris du feu tapu pour sa pipe. Après déjeuner nous repartons, les nouveaux baptisés nous conduisent en waka jusques au haut de la rivière, et nous arrivons à Tamatarau vers les trois heures. Les naturels sont à la pêche, ils reviennent le soir, ils ont pris 2 ou 300 bonites.ⁱ Te Uriheke me retient pour 2 jours, il me dit [115]

mère de Te Piko

de ne repartir que jeudi. Je vois la mère de Te Piko, elle vient me dire de prendre son fils chez moi, pour me servir. Elle en sera très-satisfaite, dit-elle, afin qu'il ait chaud car il recevra des habits.

ma[rdi] 11

Je demande à Te Uriheke s'il veut que je baptise Te Piko. Il me répond qu'il veut être présent à son baptême plus tard. Te Uriheke écrit à Haki de laisser aller Te Piko chez moi. Aujourd'hui j'entends dire que bientôt le gouverneur fera la guerre à Kawiti.

me[rcredi] 12

vent

Il pleut à verse, il fait un vent très-violent.

j[eu]di 13

Le vent nous retient, nous devons partir aujourd'hui pour arriver à ma station demain veille de l'Assomption.

v[endredi] 14

départ de Tamatarau

Nous profitons d'un petit calme et nous partons. Une femme (Koura) et une fille (Whiuwhiua) de Te Uriheke viennent avec nous, elles s'arrêteront à Pukeokui. Mais la femme Koura n'a pas la force de nous suivre. Matiu me dit de prendre le devant avec Kaperiere et Petera, que pour eux,

[p.] 116

1846 août

Koura

ils coucheront là où la nuit les surprendra. Nous prenons les devant[s] mais bientôt nous sommes atteints par Whiuwhiua puis par Matiu. Ils ont laissé Koura en arrière. Matiu lui a fait du feu. Elle lui a dit : Allez, vous autres, pour moi je partirai demain. Mais je demande à Matiu si elle reste seule. Oui, me dit-il. Et sans nourriture ? Elle n'en a point. Je lui dis alors qu'on nous reprochera une telle action, en conséquence je l'engage à retourner vers elle et je lui donne le reste de mon pain pour eux deux. Il porte du poisson. Ils auront de quoi manger.

Makarita

Nous arrivons à nuit tombante à Pukeokui. Je trouve Makarita malade. Elle dit que son enfant est mort dans son sein, elle fait du sang. Je lui fais boire d'eau de vie dans de l'eau et peu après elle accouche de son enfant mort, elle est délivrée.

Haki me fait des objections au sujet de Te Piko. Il me dit qu'il ne consent pas à me le donner pour serviteur, car, dit-il, [117] dans les commencements tout est bien puis après il te fera la guerre, tu ne seras pas content &^c &^c... Je recommande cette affaire à la s[ain]te Vierge.

ⁱ La bonite est un poisson semblable au thon.

s[amedi] 15 Assomption.

Ce matin Haki me demande des remèdes. Je le satisfais, puis je lui dis d'être bon pour moi au sujet de Te Piko, et il me répond qu'il consent à me le donner.

Haki

Il me demande une casquette, me disant que Te Piko travaillera pour moi en paiement. Je lui dis : Je verrai.

Warekohe

Ce matin après la prière nous prenons un léger déjeuner et nous partons par la voie de Te Warekohe pour voir des enfants très-malades, dit-on. Arrivé là, je vois tous ces enfants. L'on me dit que l'une va mourir, et je vois cette malade, s'amuser au purei,ⁱ elle a les yeux enflés, un est guéri, l'autre est enrhumé, et on me les disait morts.

fence

J'arrive à ma station où je trouve la fence brisée par le vent en plusieurs endroits. Tiperia l'est venu relever hier. Je trouve 100 œufs après 10 jours d'absence, mais 2 couvées ont

[p.] 118

1846 août

casquette

été abandonnées. Ce soir arrivent de nuit Matiu et Te Piko, ils viennent chercher le livre de prière que j'ai promis aux enfants de Te Uriheke. Matiu me dit si je ne donne pas la casquette qu'a demandé[e] Haki. Je lui dis que je la donnerai plus tard. Il me répond qu'il la veut pour aller à Wangarei et que si je ne la donne pas ça n'ira pas bien ; je lui réponds que je chercherai demain. Il ajoute : N'avez-vous pas parlé de cela ? Oui, lui réponds-je, il m'a dit que Te Piko viendra travailler pour moi. Matiu me dit : Haki m'a dit qu'il demandait la casquette pour le travail que Matiu, Te Piko et Kaperiere avaient fait chez moi. À cette nouvelle idée je prends la résolution de ne pas lui donner la casquette. Cependant comme je crains qu'il n'influe Te Uriheke et qu'on ne retienne Te Piko, je la donnerai mais en même temps j'enverrai les 2 lettres suivantes : 1° à Haki :ⁱⁱ

lettre à Haki

Hato Irene 15 a Akuhata 1846

E hoa e Haki, tena ra ko koe, e rahi toku aroha atu ki a koe, e kore ahau e matau [119] i tou wakaaro. I mea mai koe i nanahi ki tetahi kiepa mau, ma Te Piko e mahi ki toku kainga hei wakarite kua wakapai ahau ki tou kupu tae mai anaa Matiu raua ko te Piko ka mea mai raua, mau i mea kia riro te kiepa hei wakarite mo te mahi a Matiu ratou ko Kaperiere ko te Piko ki toku kainga. He kupu ke te nei ka poka ke tou wakaaro he mea wakaporaruru tenei ki ahau. Na, kia rongo mai koe, kua rite ke te utu, mo te mahi a Matiu ki toku kainga, i tana hokinga atu ki tona kainga ka inoi mai ki tetahi haikia me te peka na ka riro he paraikete koia ahau i mea ai kua rite ke ta Matiu. Kotahi tarautete i wakaritea mo Te Piko. Na ka riro he kiepa koia ki ahau i mea ai kua rite ke ta Te Piko. Mo Kaperiere maku te wakaaro ; kahore ano i he taku kupu i riro i mua, i taku wakarite ki a ia....heoi ano, e pupuri ana ahau i tou kupu i mea mai koe ki ahau ki puke okui, koia ka hoatu eau te kiepa.

E mara e hoki, he mahi aroha toeku maki ki a koutou ki o koutou tamariki ;

[p.] 120

1846 août

ⁱ Un jeu.

ⁱⁱ Voir traduction en appendice.

kua tonoa mai matou. Ki te wakapai ki o koutou ngakau ki te kawē i te rongo pai ki a koutou. Otira kua aroha hoki matou ki o koutou tinana koia ta matou mahi ki te titiro koutou turoro, i o koutou tamariki. Koia ahau i mea ai kia aroha mai koutou ki a matou. He pakeha ano, he pakeha ano, he aroha ano, he aroha ano kia wakangawaritia te ngakau.

Haere ra toku pukapuka ki toku hoa haere ra te ngahere, ra te koraha, kawea ki a ia tetahi purapura aroha.

Na tou hoa arohatia

na Pere Kara

lettre à Te Uriheke

Hato Irene 15 akuhata 1846

E hoa e Te Piko, tena ra ko koe, e rahi toku aroha atu ki a koe ki ou tamariki. E hoa tena ra ko koe, kua hoki mai matou ki to matou nei kainga, riri noa te moana riri noate hau, tangi haere matou ki nga tupapaku a Koura nui, Pareho iho ou parete, pareho iho toku parawa i a matou, noho aua i te ngenge, pau i te hau tahi maha i te paru, heoi ra kua tae ki [121] te kainga. Kua wakapai a Haki ki tou pukapuka kia haere mai a Te Piko ki toku kainga noho ai hei pohai moku. Kua aroha ahau ki tou tamaiti, na te mea he tamariki Wakarongo. Heoi ano taku ritenga ki a ia. He ritenga matua he ritenga aroha. Kia rite tona ngakau ki toku ka ora maua. E matau ana ano tou tamaiti i taku ritenga ki a Kaperiere e noho nei ki toku kainga. Heoi aua hoki taku ritenga ki a ia, mo te oranga mo te kakahu ka mea ahau kei mate ia i te hiakai i te makariri. Heoi ano ka mutu.

Kia kaha tonu koutou ki te karakia, ka riro te pukapuka karakia hei kaiwakaako ma koutou, kia kaha koutou ki te titiro ki roto. Kua matau a Te Koni ki te titiro ahakoa e kore e nui tonu matauranga, ma te mahi i nga ra katoa ka matau wawe. A kia hoki ahau ki a koutou i reira ahau kite ai ta koutou mahi.

Haera [sic] ra toku pukapuka, e rere ki runga ki te haunui e pupuhi nei kia hohoro atu ki ta matarau ki roto ki te ware puni korerotia atu ai a tuhituhia iho

[p.] 122

1846 août

tetahi kupu i toku hoa, kia rongo ahau i te ha o tana mangai. Heoi ano ka mutu.

Naku na tou hoa arohatia

na Perekara

16 d[imanche]

Matiu, Te Piko

Je donne à Matiu la casquette pour Haki et 1 livre, tom[e] 2^d maori p[ou]r Te Koni. Il me demande du tabac pour lui et Te Piko. Je refuse, il me demande un mouchoir. Je refuse. Je leur donne à manger des pommes de terre et ils partent tous deux p[ou]r Pukeokui, et Te Piko me crie en partant qu'à son retour il viendra rester avec moi.

17 l[undi]

L'on me dit que Rako est malade.

M^r Webster est de retour d'Auckland, Waiata et com[pag]nie vont à Omanu.

18 ma[rdi]

Rako

Je vais voir Rako et Waharoa qui m'ont fait dire de les aller voir car ils sont, disent-ils, très-malades, je vais les voir à Te Pawera. Lorsque je les [sic] arrive je les trouve faire avidement une bonne part d'un bon déjeuner[r], pomme[s]de terre, porc, anguille.

évêque tué

De retour à la maison je vais voir M^r Duyher qui me dit qu'un évêque français a été tué dans une île, 5 coups de hache sur la tête lui ont mérité la couronne du ciel. [123] Son anneau en aurait été la cause.

vigne

Je taille la vigne de Waiata.

19 mer[credi]

M^r Ross

Je vais chez M^r Roff p[ou]r voir le journal qui rapporte la mort de l'évêque catholique mais le journal se trouve chez M^r Walton. On me nomme cet évêque : M^{gr} Epalilo. Je pense que c'est M^{gr} Epalle.⁴⁹ Je donne à M^e Roff des œufs de canne ; je vais voir M^r Ross. On dit qu'il a perdu sa cause au tribunal et qu'il est condamné à payer 200 pounds. Mais cela n'est pas encore officiel.

M^r Willson me remet les 2 rondeaux [pour rondot ?]ⁱ (groscaux) qu'il a faits pour moi. Il me demande 5 shill[ings]. Je lui donnerai du calico[t].ⁱⁱ En revenant je finis de couper la vigne de Waiata.

M^r Ross m'a prié de lui envoyer des graines de choux, de pois et de betteraves. Je les lui ferai parvenir.

21 v[endredi]

M^r Ruff et M^r Eat viennent me demander de la part de M^r Webster la corde de Wetekia mais je ne l'ai pas. M^r Ruff m'apporte le journal (*New Zealander*, 18 juillet 1846)

[p.] 124

1846 août

p[ère] Epalle

où je vois que c'est M^{gr} Epalle qui a été tué dans l'île s[ain]t Georges le 14 10^{bre} 1845. Il est mort le 19 vendredi du même mois. Il a reçu 4 coups de patiti [hachette] sur la tête.

25 ma[r]di

Pouwakaae

Pouwakaae vient chercher une couverture dans le sac qu'elle a déposé chez moi. Comme la chambre du moulin était embarrassée, je lui ai dit qu'il n'y avait pas de place. Elle l'avait néanmoins laissé. Je laissai ce sac dans la grande chambre, il y est resté assez longtemps, puis je le portai à la maison de Hone.⁵⁰ Cette maison est ordinairement fermée à clef. Parfois je ne la ferme pas. Lorsqu'elle cherche une couverture, elle trouve qu'on en a pris une. Elle en avait mis 4 dans son sac, il ne s'en trouve que 3. Aussitôt elle me dit qu'on a pris une de ses couvertures, je témoigne ma surprise. Oh tu ne peux pas voir les voleurs, me dit-elle, ils viennent de nuit. Ils ont probablen[en]t passé par la fenêtre. Elle laisse une couverture, je lui dis : Emporte le sac, ne laisse que la couverture et je la mettrai dans la [125]

Moihi

boîte de Kaperiere. C'est ce qu'elle fait. Je lui donne en même temps une lettre pour Moihi, j'invite ce néophyte coupable d'adultère de revenir à la prière.

26 me[r]credi

ⁱ Un « rondot », dans la région du Bugey, est une cuve en bois qui sert pour la lessive, posée sur un support à trois pieds, nommé aussi cuvier (*Bulletin des Amis du Canton de Saint Rambert en Bugey*).

ⁱⁱ Toile de coton grossière.

Taurau

Ce matin Pene vient m'appeler. Il me dit : Dépêche-toi à finir ton déjeuner pour aller voir l'enfant de Taurau : Kua mate, me dit-il, avec un ton qui indique qu'il est presque mort. Je lui demande quelle est sa maladie. Il a les jambes enflées. N'a-t-il point de mal dans le corps ? Je ne sais pas, me répond-il. Où est-il ? Il est plus haut que Ngawakarara, à Te Patete.⁵¹ J'y vais et je trouve l'enfant allant et s'amusant. J'ai de la peine à me retenir pour leur dire qu'il[s] pourraient bien me l'amener chez moi.

Hamiora

Je donne une livre de tabac à Hamiora pour le sureau qu'il m'a donné.

Rawiri

Rawiri me fait tailler sa vigne.

Te Ahiterenga

Lorsque je reviens, Te Ahiterenga me reproche de ce que je n'ai pas mis le sac de Pouwakaae dans la chambre du moulin et que je l'aie laissé dans une chambre où on s'asseyait dessus. J'ai bien envie de lui répondre de venir chercher

[p.] 186 [sic pour 126]*1846 août*

la couverture laissée. Pouwakaae me parle sur le même ton.

Mate vient de Kaipara pour chercher son enfant Witera. Mais lorsqu'il apprend qu'ils [sic] vaⁱ mieux, il pense le laisser.

27 j[eudi]

Je rends visite à Mate.

figuiers, Te Ahiterenga

Kaperiere et Petera vont chercher les figuiers que Te Arahi m'a donnés, ce sont des figuiers *délaisés* mahue. Je pense lui donner un peu de tabac. Je dis à Kaperiere : Tu diras à Te Ahiterenga que je crains pour la couverture de Pouwakaae, qu'on ne la froisse, ou qu'on ne la prenne car la boîte n'est pas toujours fermée. Kaperiere me dit : J'ajouterai qu'elle vienne chercher sa couverture. Non, lui dis-je, dis seulement que je crains p[ou]r sa couverture. Ils m'ont mal parlé hier. Ils partent et Kaperiere dit à Te Ahiterenga de dire à Po[u]wakaae de venir chercher sa couverture.

Kaperiere apporte 5 gros figuiers. **[127]**

*28 v[endredi]**Pouwakaae*

Pouwakaae vient chercher sa couverture car, dit-elle, tu as dit que je la vienne chercher. Je n'ai pas dit, lui réponds-je, que tu la vienne[s] chercher ; c'est peut-être Kaperiere qui l'a dit ; mais pour moi, j'ai dit qu'on vous dise que je crains pour cette couverture, qu'on ne la vole, ou qu'on ne la froisse. Nous parlons de choses indifférentes, puis après je vais prendre sa couverture que je lui donne et qu'elle emporte.

Mate

Mate vient me trouver, Waiata le précède et me dit d'offrir à Mate une tasse de thé. Je fais plus, je fais faire cuire du porc. Il me dit de jouer de mes instruments, il me fait commencer par le diapason, car c'est ce qu'on lui a le plus vanté. Il ne veut pas croire, me dit Waiata,

ⁱ « Ils vont » ant. rev.

que cet instrument marche en chantant. Je le satisfait [sic] et ils rient beaucoup de le voir marcher et l'entendre raisonner [sic pour résonner].

Waiata m'engage à aller faire la prière chez lui, j'y vais, mais je remarque comme je l'ai déjà fait plusieurs fois, que de faire

[p.] 188 [sic pour 128]

1846 août

la prière devant certains naturels surtout les chefs et les chefs neutres, c'est faire plus de mal que de bien, car ils cherchent, selon leur coutume à plaisanter sur la prière, car ils plaisantent de tout, en sorte qu'ils prennent insensiblement la prière en dédain.

Après la prière Waiata me fait lire ses notes sur les biens qu'on lui a promis pour ses arbres. Il dit que M^r Webster leur a dit de ne pas montrer ces billets à M^r Buller mais bien à moi. Ce qui signifie dans la pensée des naturels que ce protestant n'a pas grande confiance en son ministre et qu'il préfère le prêtre catholique.⁵²

A 10 heures du soir on vient m'appeler pour porter un remède à Te Ara. Mate est, dit-on, malade du dieu maori. — J. [sic]

29 s[amedi]

Mate va voir Tirarau à Te Patete.

30 d[imanche]

Mohi

Je vais à Ngawakarara voir Emeretiana. Tiperia et moi envoyons un enfant appeler Moih, mais celui-ci au lieu de venir s'en va dans une autre maison. J'y vais en m'en retournant. Je donne la main [129]

Mohi

à Mohi, il me la serre avec affection, mais il montre des manières trop enjouées. Cela me donne à réfléchir. Après un assez long silence, je lui dis : As-tu lu la lettre que je t'ai écrite ? Oui, me dit-il. Et qu'en penses-tu ? Kahore ra... Silence. Je réfléchis sur le sens de ce kahore. Je pense qu'il signifie qu'il n'a aucune représentation à faire à cette lettre par laquelle je lui dis de revenir à la prière. J'ajoute : Quand est-ce que tu reviendras à la prière ? Kahore ra hoki, me répond-il. Silence. Et qu'elle [sic] est ta façon de penser ? Kahore oku wakaaro.ⁱ Toutes ses réponses sont accompagnées d'un ton qui indiquent [sic] de mauvaises dispositions. J'abandonne ce sujet et je lui demande s'il est vrai qu'on ait volé une couverture dans le sac de Pouwakaae ? Oui, me dit-il, et il me reproche de ce que j'ai porté ce sac dans la maison de Hone. Je lui fais observer que toujours j'ai des désa-

[p.] 190 [sic pour 130]

1846 août

Te Puku

gréments, je suis bon puis on est mauvais... Te Puku me dit ensuite qu'il m'amènera demain le porc qu'il m'a promis p[ou]r la hache que je lui ai donnée. Je lui dis que je ne puis pas encore le recevoir car je dois recevoir l^{er}[emen]t celui de Tito, puis celui de Rako. Il fait des instances. Je réponds : Non ; désormais, ajouté-je, je ne donnerai mes effets que lorsque je recevrai le ritenga...

31 l[undi]

Mate

ⁱ « Kahore ra hoki » : « non, plus du tout » et « kahore oku wakaaro » signifie probablement : « Je n'ai aucune idée ». Mohi veut dire qu'il ne sait pas quand il reviendra assister à la prière commune.

Mate s'en retourne à Kaipara. Il vient me voir avant de partir, il me dit qu'il emmène son fils. Je lui donne une boîte d'onguent pour continuer à panser son fils car il est guéri à moitié. Il me demande une couverture pour Petera à cause de son travail. Je lui dis que je lui ai donné plusieurs choses, il fait des instances. Je fais appeler Petera. Il me demande aussi une couverture. Je lui fais observer que je lui ai donné plusieurs effets et la nourriture. Je consens à lui donner un frock,ⁱ il le reçoit. Mate me demande aussi une casquette pour son fils, je lui [131] dis que je lui ai seulement donné un mouchoir hier. Il ne fait pas beaucoup d'instances ; il n'en paraît pas non plus fâché. Ils partent tous ce matin. Je me trouve seul avec Kaperiere. J'attends de jour en jour Te Piko. Tirarau me fait appeler pour aller voir une malade, ko Kohuru à Te Patete. J'y vais et je reviens le même jour.

Septembre

[mardi] 1^{er}

Waiata

Ce matin Waiata me fait apporter une bêche pour l'échanger contre une des miennes. Je refuse. Il vient lui-même, il fait beaucoup d'instances, je refuse obstinément. Donne-moi ta bêche, me dit-il, avec ce ton d'autorité qu'il avait autrefois avec moi. Je refuse constamment, lui disant que dès qu'ils apprennent que j'ai quelque chose de bon ils viennent p[ou]r échanger une chose inférieure contre la mienne. Ne m'égale pas aux autres, me dit-il, donne-moi ta bêche. Non, lui réponds-je. Eh bien, me dit-il, je la prendrai entre les mains de celui à qui tu la donneras. Est-elle à toi ? lui dis-je. Non, me dit-il, mais c'est parce que tu es dur. Je lui réponds qu'il a un mauvais

[p.] 192 [sic pour 132]

1846 7^{bre}

ritenga, un ritenga totohe.ⁱⁱ Il redouble ses instances et je ne cède pas, et cela par principe, car l'on m'a conseillé à Kororareka d'être plus ferme et de ne pas me laisser mettre le pied dessus. Enfin il me répète ce qu'il m'avait dit autrefois, que les choses de ce monde sont grandes pour moi. Je lui réponds peu de mots à ce sujet car je lui en ai parlé longuement autrefois.

Matiu tatoué

J'ai appris ce matin que Matiu s'est fait tatouer à Wangarei par Te Huriheke. J'en éprouve une vive peine.

me[rcredi] 2 7^{bre}

Ce matin Karawai a une discussion avec Tirarau, au sujet d'une terre que celui-ci a vendu à M^r Walton. Cette terre est marekura,ⁱⁱⁱ Karawai dit que cette terre a appartenu à ses ancêtres, et pour cela il demande à avoir une part au prix reçu par Tirarau. Il dit cela parce que Tirarau, dit-il, l'a vendue sans en parler aux autres naturels, he mea puku.^{iv} Tirarau dit : Eh bien, il faut battre les étrangers en paiement de cette faute. Karawai répond que ses ancêtres^v

ⁱ Ici, il pourrait s'agir de l'anglais « frock » pour redingote ou du français « froc » un terme désignant un pantalon au dix-neuvième siècle (*Trésor de la Langue Française*).

ⁱⁱ *Totohe* a le sens de « dur », « obstiné », « querelleur ».

ⁱⁱⁱ Dans le sens de sacré ?

^{iv} « En secret. »

^v Les 'Notes de mission' du père Garin pour l'année s'interrompent abruptement au milieu de cette phrase en l'absence du tome ou volume suivant couvrant les mois de septembre à décembre 1846. Les carnets subséquents pour les années 1847 à 1848 ne figurent pas non plus aux Archives des pères maristes de Rome.

¹ Village ou campement maori situé probablement dans les environs de la mission de Garin.

² Romana Koutu, baptisé par Pompallier le 4 février 1844, est le fils de Kau et Kio de Ngawakarara.

³ Ngahue du hapu Ngati Ngairo de Ngai Tahu est la mère de Waiata (Garry Hooker, *Te Iwi o Te Roroa*, p. 66 et 184).

⁴ Baptisée sous le nom de Makarita.

⁵ Pompallier était à Sydney entre le 27 août 1845 et la fin du mois de janvier 1846. Selon l'historien Hosie, les raisons de son absence furent doubles : participer aux discussions avec Épalle au sujet de la situation des Maristes dans la mission du Pacifique et se tenir éloigné des autorités britanniques suite à son implication fortuite aux événements de 1845 (J. Hosie, SM, *Challenge, The Marists in Colonial Australia*, p. 45-6).

⁶ Pompallier venait de s'embarquer pour Akaroa d'où il quitte la Nouvelle-Zélande pour l'Europe à bord du navire de guerre français *Le Rhin* (du capitaine Bérard) le 16 avril 1846. Il arrivera à Rome le 14 septembre 1846, pour y présenter un rapport complet comprenant sa *Notice Historique et statistique sur le Vicariat Apostolique de l'Océanie Occidentale*, ainsi qu'un compte-rendu financier (L. Keys, *The Life and Times of Bishop Pompallier*, p. 251). Il sera de retour en Nouvelle-Zélande quatre ans plus tard accompagné d'un nouveau personnel de mission.

⁷ Philippe Viard fut consacré évêque dans la cathédrale St Mary de Sydney, le 4 janvier 1846 (E. R. Simmons, *Pompallier, Prince of Bishops*, p. 100). En l'absence de Pompallier, il prend en charge l'administration de la mission de Nouvelle-Zélande.

⁸ Brigantine de 222 tonnes sous le commandant Kersapp à destination de Sydney. Le propriétaire, Benjamin Boyd, était aussi passager du navire (*Ships of Australia and New Zealand Before 1850* ; Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 296).

⁹ Père de Pou et de Tapua. Plusieurs de ses enfants figurent dans le Registre de baptêmes : Hoane Papita est baptisé le 17 septembre 1843 (fils de Atariana Nono) ; Maria, le 4 octobre 1846 ; un fils nouveau-né le 8 octobre 1848 ; Rawi Rawi le 25 décembre 1848 (fils de Rua) et Amato Pou le 15 août 1849 (fils de Rua).

¹⁰ Mère de Matiu.

¹¹ Groupement d'habitations maories sur les berges de la rivière Wairoa en aval de Tangiteroria où vivaient des membres des hapu de la tribu de Tirarau et Waiata. Certainement un campement provisoire installé à proximité des Européens servant à abriter les travailleurs maoris occupés à couper le bois destiné au commerce avec les Européens. Depuis cette location, Garin accède aisément aux habitations de Ross et Linch.

¹² F. Mathew note à ce sujet : « after resisting for some time successfully all attempts made to capture [Te Ruapekapeka], it was taken by surprise one Sunday morning, when by the ingenuity of our native allies, it was discovered that the defenders were all engaged outside the Pah in celebrating Divine Worship. Possession however was not secured without a severe struggle, and an attempt was made to retake it, which had merely proved successful » (F. Mathew, *The Founding of New Zealand*, p. 226). R. Davis rapporte aussi : « It did appear the natives did not expect fighting on the Sabbath, and were, the great part of them, out of the Pa, smoking and playing » (R. Davis, *A Memoir of the Rev. Richard Davis*, 14 janvier 1846, p. 308-9).

¹³ Probablement Richard Davis, ministre anglican du CMS installé à Waimate puis à Kaikohe jusqu'en 1863. Garin fait référence à un débat public qui eut lieu sur la plage de Kororareka les 26-27 octobre 1841. Il opposait les missionnaires anglicans de la mission CMS et les prêtres catholiques maristes (M. Goulter, *Sons of France*, p. 21).

¹⁴ Te Piko sera baptisé le 25 décembre 1846 sous le nom de Anakereta.

¹⁵ Le sentier maori qui conduisait de Pukeokui à la région de Whangarei débouche au kainga de Otaika, probablement peu éloigné de la localité moderne d'Otaika située près de l'embouchure du cours d'eau d'Otaika qui s'écoule à l'ouest de l'estuaire de Whangarei (*Wise's New Zealand Guide*). C'est de là que Garin empruntait un waka pour atteindre Tamaterau.

¹⁶ Probablement William White, un ministre de la mission wesleyenne qui fut démis de ses fonctions en mars 1838, accusé entre autres, d'activité commerciale excessive. Il était cependant toujours actif officieusement dans les régions de Hokianga et Kaipara. En tant qu'intendant principal de la mission de Maungungu (Hokianga), il fut responsable de l'ouverture de la mission de Tangiteroria. Il est dit qu'il avait beaucoup d'influence parmi les chefs de Kaipara et Mangakahia et selon son biographe, M. B. Gittos, depuis les années 1840 il s'était installé comme négociant à Hokianga et était impliqué dans le commerce des arbres kauris avec les chefs de la région (*Mana at Mangungu*, p. 124). E. J. Wakefield observe dans les années 1840, lors de sa visite à Kaipara que White avait conservé toute son influence

comme missionnaire et comme négociant avec les Maoris : « [Mr White] was a great land-owner on the banks of the Hokianga and Kaipara rivers ; and maintained a good deal of the influence which he had acquired as a missionary, by retaining the clerical habit and continuing to pray and preach to the natives, even while bargaining with them in his secular capacity. » (E. J. Wakefield, *Adventure in New Zealand*, p. 120).

¹⁷ Navire marchand (un trois-mâts de 400 tonnes) de Sydney frété par les frères Walton pour l'exportation de bois de kauri. Il était accosté au comptoir commercial d'Omana. Le capitaine de ce navire était William Twohey (Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 296 et *Ships Employed in the South Seas Trade 1775-1861*).

¹⁸ Il est possible qu'il s'agisse de John Webster ou son frère, des colons écossais établis dans le commerce et l'exploitation des arbres kauri à Hokianga depuis 1840. Selon le journal, il est un associé de Walton, et se fait construire une maison à Okaro à Kaipara (avril 1846, p. 21) Selon Garin, la femme de Mr Webster se trouvait à bord du navire *Mary Catherine* échoué à Kaipara.

¹⁹ Comptoir commercial ouvert par Thomas Spencer Forsaith en 1841 dans le bas de la rivière Wairoa. Le capitaine Drury note à ce sujet : « Ships at present take in timber at Mongawhare, where there is sufficient depth of water for any vessel in the trade. From Mongawhare the river runs north-easterly, and becomes narrow and tortuous, but timber can, and has been supplied as high as Omana in a vessel of 300 tons. This station, with the winding of the river is 21 miles above Mongawhare » ('Revised Sailing Directions', 1852, cité dans Byrne, *The Riddle of the Kaipara*, p. 67). Mangaware était situé sur le côté sud de la rivière Kaihu au niveau de sa confluence avec la rivière Wairoa (Carte du Capitaine Stokes, Drury et les officiers du HMS *Acheron* et *Pandora*, 1849/1855, ATL). Selon Patricia Hammond, ces environs étaient aussi connus sous le nom de Kaihu à cette époque (P. Hammond, *Mangawhare*, p. 1). C'est là où la mission wesleyenne sera réétablie dans les années 1860 (*Wise's New Zealand Guide*).

²⁰ Probablement un catéchiste de la mission CMS.

²¹ Lorsque Garin était basé à Kororareka, il a probablement eu l'occasion de voyager par Ohaeawai, une location située à cette période à 3km au sud de l'actuelle ville de Ohaeawai, originalement nommé Taramai mais qui prit le nom de la bataille qui eut lieu entre le 30 juin et le 1^{er} juillet 1845 entre les troupes britanniques et les forces alliées des chefs Ngapuhi, Hone Heke et Kawiti (*Wises' New Zealand Guide*).

²² Delphin-Victor Moreau (1813-1883) arrive en Nouvelle-Zélande en février 1843. Stationné pour un temps dans la mission de Hokianga, il servira ensuite Ahaurangi et Opotiki jusqu'en 1850. En 1851, il retrouve Garin à Nelson qu'il quitte en 1859 pour la région d'Otago (M. C. Goulter, *Sons of France*, p. 129-30).

²³ Patukohuru est baptisé sous le nom de Rewi au retour de Garin de Kororareka.

²⁴ Rivière située selon Garin entre Kororareka et Pukeokui. Un affluent de la rivière Wairua qui devait être de taille suffisamment considérable au dix-neuvième siècle puisque Garin mentionne la traverser au niveau d'une chute d'eau de 40 à 60 pieds de haut.

²⁵ Ancienne orthographe de la petite baie de Matauwhi (aussi orthographiée Matauhi et Matawhi) au sud de Kororareka. En 1840, le colon Michael Fitzpatrick y ouvrit le 'Hobson Hotel' (*Wise's New Zealand Guide*).

²⁶ Jean-François Yvert, un laïc, faisait partie des compagnons de voyage de Garin à bord du *Mary Gray* en 1841. Initialement un instituteur, il avait reçu avant son départ une formation de trois semaines à l'imprimerie et reliure Poisson à Caen afin de prendre en charge le travail d'imprimerie de la mission catholique à Kororareka (F. Clunie, 'Mission Printery', p. 14-6, *Historic Places*, Novembre 1993). Yvert devait commencer l'impression du *Ko te ako me te karakia o te Hahi Katorika Romana*, une collection de textes réunis et traduits par le père Bâty et qui contenait l'Évangile de St Mathieu. Pendant les événements de Kororareka, la presse avait été transférée à Whangaroa (P. Parkinson et P. Griffith, *Books in Maori 1815-1900. An Annotated Bibliography*, p. 329).

²⁷ Ces deux frères étaient employés de façon permanente dans la mission-procure de Kororareka. Le frère coadjuteur Luc (Luc Macé) était arrivé le 6 avril 1842 en Nouvelle-Zélande. Maçon de profession, il s'occupa de la construction des bâtiments de l'imprimerie de la mission de Kororareka en 1842. Il quitta le nord pour Auckland en 1849 et rentrera en France en 1854 (Keys, *Philip Viard Bishop of Wellington*, p. 99). Le frère Emery (Pierre Roudet), frère de l'Hermitage, était arrivé en Nouvelle-Zélande avec Garin en juin 1841. Tailleur de profession, il fut employé comme aide-imprimeur dans la mission de Kororareka qu'il ne quittera qu'en 1848. Il retourne en France en 1852, mais revint à Sydney où il fut employé à la procure de Villa Maria. Il visita le campement de Hone Heke l'après-midi du sac de la ville (p. 150-6, Clisby, E., 'Marist Brothers and Maori, 1838-1988 ; et Frère Joseph Ronzon. *Contribution à une étude sur les débuts des Missions Maristes d'Océanie*, p. 69).

²⁸ Un arbre au bois très dur appelé aussi le chêne de la Nouvelle-Zélande. Son tronc était utilisé dans la construction des parois extérieures des pa.

²⁹ Navire trois-mâts de 400 tonnes qui avait pour destination la rivière Wairoa en vue d'obtenir du bois de kauri et des espars pour Londres. Il s'échoua près d'Okaro le 9 mai, son capitaine était Richard Howlett. Remis à flot en 1847 sous le nouveau nom de *Charles*, et sous le nouveau capitaine Clayton, le navire poursuivit sa mission commerciale pour le marché d'Angleterre (Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 176-7 et 296).

³⁰ Navire anglais de trois-mâts de 247 tonnes sous le commandement du capitaine J. Pearse, en destination de Londres. En rade dans la baie de Kaipara en 1846 (Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 296).

³¹ J. Pearse était le capitaine du navire *Cecilia* (Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 296).

³² Capitaine ou second du navire *Portenia* ?

³³ Maraia Oraiti, fille de Teati et Mata .

³⁴ Tewano Ranganui est le fils de Hawaiki et Mate.

³⁵ Atonio Te Haongere est le fils de Hawaiki et Mata ; Pio Te Arawata est le fils de Teati et Mata ; Monika Te Hemoata est la fille de Teati et Mata.

³⁶ Location non située de Kaipara.

³⁷ Hepatiana Te Rangiwairua et Patira Poutotara sont les fils de Mohi Tako et Parehuia.

³⁸ Petera Te Waiti.

³⁹ Witera Kamo, le fils de Mate, fut baptisé par Garin le dimanche 19 octobre 1845.

⁴⁰ J. L. Campbell est le capitaine du navire *Strathisla*, un navire trois-mâts de 388 tonnes en destination de Londres venant de Sydney. En 1844, Vaiben & Emanuel Solomon en sont les propriétaires (*Shipping Arrivals and Departures, Sydney 1841-1844* ; Byrne, *The Unknown Kaipara*, p. 296).

⁴¹ Établissement de Mr Stephenson situé sur la rive ouest de la rivière Wairoa au sud de la confluence des rivières Wairoa et Kaihu (carte de James Mackay, 'Map of the North Island Depicting the State of the Native Tribes in the Taranaki War', *Appendix to the Journals of the House of the Representatives*, 1870.)

⁴² Le pa de Tikorangi près de Otaika devait se trouver dans la baie de Whangarei.

⁴³ Kainga situé à proximité de Otaika et Tikorangi (Whangarei). De nos jours une localité située sur les rives de la rivière Tauraroa, un affluent de la rivière Manganui, Northland, à 3 km au sud-ouest de Oakleigh, et à 19 km au sud de Whangarei. (*Wise's New Zealand Guide*). C'était un centre important de navigation et de commerce dans les années 1860 (K. M. Stevens, *Maungatapere. A Story and Reminiscence*, p. 24).

⁴⁴ Kainga situé dans le côté nord de l'estuaire de Whangarei où se trouve de nos jours la location de Parua Bay. Selon N. Pickmere, à Parua vivait un hapu Ngati-Tu sous le chef Kaikou baptisé Horomona (Salomon) (N. Preece Pickmere, *Whangarei. The Founding Years 1820 – 1880*, p. 18).

⁴⁵ Kainga situé au nord de Whangarei et au sud de la rivière Horahora. De nos jours une localité sur la rive sud de l'entrée de la rivière Pataua au sud de Ngunguru Bay, à 13 km est de Parua Bay (*Wise's New Zealand Guide*).

⁴⁶ Une rivière située au sud de la baie de Ngunguru.

⁴⁷ Village de Hoane Papita Takahanga, un catéchiste qui a diffusé l'enseignement de la religion catholique dans la région.

⁴⁸ La rivière Horahora coule d'est en ouest et se jette dans la mer sur la côte est près de Ngunguru Bay, à environ vingt-deux kilomètres au nord-est de Whangarei (*Wise's New Zealand Guide*).

⁴⁹ Il s'agit effectivement de l'évêque Épalle, provicaire et économiste de la mission procure de Kororareka en 1841-2. Épalle avait quitté la Nouvelle-Zélande le 22 mai 1842 pour obtenir du personnel et des fonds pour la mission de Pompallier. Il retourna dans le Pacifique avec le titre de Vicaire Apostolique de Mélanésie et Micronésie en 1845. Ses tentatives d'établissement d'un nouveau vicariat avortèrent tragiquement en décembre 1845, lors de sa première prise de contact avec la population de l'île Santa Isabel, dans l'archipel des îles Salomon (Wiltgen, *The Founding of the Roman Catholic in Oceania*, p. 330-1 et 336-7). Voir le rapport donné par Garin d'après le journal *The New Zealander*, à la page 124 des 'Notes de mission'.

⁵⁰ Probablement John Linch, qui était au service de Garin.

⁵¹ Un village où vivent, entre autres, l'enfant de Taurau et la malade Kohuru, fille de Toka.

⁵² Il est plus probable que Webster craint que le ministre James Buller puisse, par ses avis, entraver ses intérêts commerciaux dans la région.

ANNEXES

Résumés / traductions des lettres en maori

Année 1845

Lettre de Tiperia à Pompallier, le 21 septembre 1845

Nous sommes très heureux que tu aies envoyé le père Garin afin de nous dire que c'est Dieu qui créa toute chose, et non pas un homme qui a créé les hommes à partir de terre ou de bois comme le croient les Maoris. Et Marie est grande car elle a été choisie pour devenir la mère du Fils de Dieu. Le conflit entre Hone Heke et les Pakehas est malheureux. Hone Heke n'est pas un chef croyant. Les chefs croyants Ngapuhi sont partis pour se battre, mais pas les chefs de ce village. Le père Garin est très heureux que nous vivions dans la paix et la prospérité. Dieu voit les pensées intérieures des hommes.

Lettre de Waiata à Pompallier, le 24 septembre 1845

C'est au milieu de tous ces troubles entre les Ngapuhi et les militaires que je t'écris, pour te demander d'envoyer des familles françaises dans cette région. Garin ne peut faire face tout seul. Nous lui demandons constamment de faire des marchés avec nous, et il ne peut pas toujours nous satisfaire ce qui le rend malheureux. Les Anglais ont eu une mauvaise influence sur cette île, alors je te demande de nous envoyer des hommes, des femmes et des enfants de la tribu de France. C'est un bon endroit où vivre, et il y a trop d'Anglais ici.

Lettre de Wetekia à Pompallier, le 25 septembre 1845

Tu possèdes les choses bonnes : les mots de Jésus, de Dieu qui aime le monde entier, qui s'est révélé à Pierre et aux Apôtres, jusqu'à ceux qui sont venus ici à la frontière du monde. Tu dois décider si tu veux envoyer des familles ici et à Whangarei, où les membres de ma famille sont nombreux.

Lettre de Hemi Peru, fils de Ruku, à Waiata, le 20 novembre 1845

Je t'écris à toi, mon ami. Il y a un temps pour la paix et un temps pour la guerre. Tu connais la pensée des Pakehas. Pense à ce que tu devrais faire pour vivre en paix, alors que des personnes malfaisantes sont en rapport avec la vie et la mort. Tu dois comprendre le chemin vers le paradis. Nous avons entendu que tu as mal fait. Ami, je te demande du tabac pour ma pipe.

Année 1846

Lettre de Garin à Matiu, (97-8, lundi 27 juillet 1846)

Fils, quand m'écouteras-tu? J'attends et j'attends en vain et jamais tu ne m'écoutes. Et combien de fois devrais-je te dire de clarifier tes esprits ? Ce sont des mots inutiles. C'est pourquoi je vois maintenant que tu refuses absolument de m'écouter. Alors est-ce normal que l'enfant refuse d'obéir à son père ?

La parole de Dieu dit que les parents doivent être fermes avec leurs enfants. C'est pourquoi je te parle ainsi, même si mes paroles sont en vain. C'est pourquoi j'ai cherché une direction différente. Hé bien, voici ce que je propose : si tu ne te coupes pas les cheveux, le jour où tu devras recevoir un pantalon sera différé, et si tu ne t'es pas coupé les cheveux avant la semaine prochaine, hé bien alors, le lundi suivant et les jours d'après tu devras faire cuire tes pommes de terre dans ta propre maison. C'est tout ce que j'ai à dire. À qui est-ce la faute ? C'est la tienne ; J'ai été bon mais tu as continué à être entêté [à faire ton entêté]. Je suis bon avec toi et tu m'as déçu. Assez, c'est la fin.

Ton père, Pere Kara.

Lettre de Garin à Matiu, (101-2, lundi 27 juillet 1846)¹

Hato Irene [Saint Irénée], 28 juillet 1846

Tu as quelque chose pour ton corps, mon fils, et tu devrais avoir quelque chose pour ton âme aussi, c'est ma loi. Ce n'était pas du tout possible pour nous de vivre ensemble, mais je prie Dieu que tu resteras avec Lui. Tu dois m'écouter, c'est un message pour ton bien. Tu es un enfant, et tu réaliseras probablement un jour en ce monde que ta raison a manqué à mûrir. C'est pourquoi je te dis que tu dois écouter tes parents, parce que leur entendement a mûri. Les pensées enfantines appartiennent aux enfants, les pensées mûres aux adultes, et c'est pourquoi tu devrais écouter les adultes. Dieu dit que l'homme ne doit pas être vaniteux au sujet de son corps ou ses vêtements, et Il dit également que les enfants doivent écouter leurs parents. Lorsque tu arriveras à ton village, pense à ces paroles attentivement. Ce ne sont pas les miennes mais ce sont celles du Dieu vrai, et c'est pourquoi j'ai ajouté ce message pour toi.

En temps et en heure, tu réaliseras que la façon de pensée de ta jeunesse était faux, et alors ton cœur se repentira et se tournera vers Dieu.

Et donc, tu ne dois pas oublier que Dieu t'observe jour et nuit et tu dois Le craindre, au début du souvenir se trouve la peur de Son nom.

De la part de ton père,

¹ Cette lettre est bien datée du 28 juillet 1846 mais elle figure curieusement dans les Notes de mission à la date du 27 juillet.

Pere Kara,
à son fils bien-aimé.

Lettre de Garin à Haki, (118-120, samedi 15 août 1846)

Hato Irene [Saint Irénée], 15 août 1846 (p.118-20)

Ami Haki, je te salue, grand est mon amour pour toi. Je ne peux connaître tes pensées. Tu m'as demandé une casquette hier pour toi-même, et pour Te Piko, de travailler chez moi comme paiement. J'ai accepté ce que tu as demandé. Ensuite Matiu et Te Piko sont arrivés chez moi et me dirent que tu as dit qu'ils devraient recevoir une casquette comme paiement pour le travail fait par Matiu, Kaperieure et Te Piko chez moi. Ceci est un message différent, ta pensée a changé, ce qui est une chose qui m'ennuie. Maintenant, écoute-moi, le prix pour le travail de Matiu chez moi a déjà été convenu. Lorsqu'il est rentré chez lui, il m'a demandé un mouchoir et un sac. Maintenant, il a pris une couverture, c'est pourquoi j'ai dit que le travail de Matiu avait déjà été payé. Un pantalon a été payé pour Te Piko. Maintenant, après ça, il a pris une casquette, et j'ai donc dit que le travail de Te Piko avait été payé aussi. En ce qui concerne Kaperiere, c'est à moi de décider. Le message qui dit que je lui ai déjà donné, lorsque je l'ai payé, n'est pas faux.

Donc, je m'en tiens à tes paroles dites à Pukeokui, et c'est pourquoi je lui ai donné la casquette.

Ami Haki, mes procédés à ton égard et à l'égard de tes enfants sont des actes d'amour. Nous vous avons été envoyés pour rendre vos cœurs bons et pour vous apporter la parole de l'Évangile. Mais nous sommes aussi soucieux de vos corps et c'est pourquoi nous nous occupons de vos malades et de vos enfants. C'est pourquoi je dis que vous devriez nous aimer. Tout comme il existe différentes sortes de Pakeha, il y a différentes sortes d'affection et le cœur doit aller de l'un à l'autre.

Va, ma lettre, vers mon ami, traverse les forêts, la campagne, apporte-lui une graine de mon amour.

De la part de ton cher ami,
Pere Kara.

Lettre de Garin à Te Uriheke, (120-2, samedi 15 août 1846)

Hato Irene [Saint Irénée], 15 août 1846

Ami Te Piko, je te salue. Grand est mon amour pour toi et tes enfants. Ami, je te salue, nous sommes retournés chez nous ici, malgré la fureur de la mer et du vent. Nous étions tristes en voyageant pour ceux de Koura nui qui ont péri. Nous avons mangé tes pommes de terre et aussi ma farine et nous sommes tombés de fatigue là où nous nous trouvions, épuisés par le vent et opprimés par la poussière. Et alors lorsque nous sommes arrivés à la maison, Haki a été d'accord avec ta lettre, Piko devrait venir vivre chez moi en tant que serviteur.

Je ressens de l'amour pour ton fils, car c'est un enfant qui écoute. Et donc voilà ce que je projette à son sujet. Je lui servirai de parent, j'agirai avec amour. Si son cœur est en accord avec le mien, alors nous nous entendrons bien. Ton fils connaît la manière avec laquelle j'agis avec

Kaperiere qui vit ici chez moi. Et je me comporterai ainsi à son égard, en ce qui concerne la santé, les vêtements ; je peux dire qu'il ne souffrira ni de la faim ni du froid. Hé bien alors, c'est assez.

Continuez à être fort dans la prière, tous. Un livre de prière vous a été envoyé pour tous vous instruire. Étudiez-le avec attention. Te Koni a appris simplement en regardant, même si son savoir n'est pas grand. En y travaillant chaque jour, on acquiert le savoir rapidement. Et alors lorsque je reviendrai, je verrai où vous en êtes.

Va, ma lettre, envole-toi sur le grand vent qui souffle ici et dirige-toi vers Tamatarau, dans la maison de réunions pour être lue et discutée. Et alors, que mon ami écrive un message, afin que je puisse entendre le son de sa voix.² C'est tout. C'est fini,

de la part de ton cher ami,
Pere Kara

² Traduction littérale: « le son de sa bouche ».

INDEX DES PERSONNES

EUROPEENS ET MAORIS DE MANGAKAHIA/TANGITERORIA/KAIPARA

L'ordre alphabétique se base sur les noms de famille des Européens et les noms traditionnels des Maoris. Lorsque celui-ci est connu, le nom de baptême est indiqué avec sa traduction en français ou anglais (et parfois latin). Cette recherche repose en grande partie sur la consultation du registre des baptêmes de la station du Nord Wairoa.¹

Dans cet index figure des représentants de certains groupes tribaux majeurs du Northland, de Kaipara à la Baie des Iles. On y trouve par exemple le grand chef Tirarau ainsi que des chefs dont les noms ont marqué leur époque comme Te Waka Nene, Te Rauparaha ou Kawiti. Parmi eux figurent le renommé Hone Heke, mais aussi des douzaines d'individus, hommes et femmes, dont les vies ne sont familières que dans leur communauté.

Aerengi	(6, vendredi 26 janvier 1844)
Te Ahiterenga	(261, mercredi 12 juin 1844)
Te Ahitu	(7, samedi 10 janvier 1846)
Te Ahitu Moriki [Mauricius]	(44, mardi 13 février 1844)
Aho	(206, samedi 11 mai 1844)
Te Ahua, Hori Kingi [King George]	(69, mardi 15 avril 1845)
Te Akiriri	(265, lundi 24 juin 1844)
Akiro Hoane Papita [Jean-Baptiste]	(10, jeudi 1 ^{er} février 1844)
Alike le pilote [Riki Paerata]	(37, lundi 12 février 1844)
Alique	(389, mardi 8 octobre 1844), voir Alike
Te Ama	(283, mercredi 8 octobre 1845)
Ana [Anne]	(167, vendredi 26 avril 1844)
Aperahama [Abraham]	(69, mardi 15 avril 1845)
Ara	(116, samedi 23 mars 1844)

¹ Liber baptisatorum in Ecclesiâ parochiali S. Rosarii necnon et S. Irenei Loci vulgi dicti Mangakahia et Kaipara, inchoatus die 28 Mensis junii, anni 1840. (1840- 1885) RA 11, ACDA.

Te Ara (f)	(264, jeudi 25 septembre 1845)
Te Ara (h)	(132, lundi 1 ^{er} avril 1844)
Te Arahi	(69, lundi 4 mars 1844)
Te Arawata Pio [Pius]	(77, lundi 6 juillet 1846)
Babe [Barber ?] (Te Papu)	(12, mercredi 31 janvier 1844)
Bâty, Claude-André (père)	(243, samedi 1 ^{er} juin 1844)
Beckham Thomas	(6, samedi 11 janvier 1845)
Bethall, Jacob	(183, mercredi 13 août 1845)
Boyd	(41, mercredi 18 février 1846)
Buller Jane	(183, lundi 6 mai 1844)
Buller, James [Te Pura]	(9, mercredi 31 janvier 1844)
Burrows, Robert	(126, vendredi 13 juin 1845)
Camel, (capitaine)	(76, vendredi 3 juillet 1846)
Campbell, (capitaine)	(92, mercredi 15 juillet 1846)
Carruth, William et Robert	(272, mardi 26 juin 1844)
Catharina, voir Kataraina.	(445, vendredi 8 novembre 1844)
Colenso [Te Koroneo], William	(41, mardi 13 février 1844)
Collyer, Bill	(300, mercredi 29 octobre 1845)
Comte, Jean-Baptiste (père)	(1, vendredi 19 janvier 1844)
Crummer, Williamson	(179, dimanche 5 mai 1844)
Davis, Richard	(75, samedi 21 mars 1846)
Du Fresne, Marion	(141, mercredi 10 avril 1844)
Dwyer, John [Tuahia ou Tuaia]	(51, jeudi 22 février 1844)
Eat	(123, vendredi 21 août 1846)
Emeley [Elmsley ?]	(211, mercredi 3 septembre 1845)
Emery, (Frère)	(45, samedi 16 mai 1846)
Epalle [Epalilo], (évêque)	(297, mercredi 22 octobre 1845)
Ewoud [Haywood ?]	(52, samedi 24 février 1844)
Fitzpatrick	(337, dimanche 25 août 1844)
FitzRoy (Gouverneur)	(261, mercredi 12 juin 1844)
Florentin François, (frère)	(327, samedi 3 août 1844)
Forest, Jean (père)	(85, samedi 9 mars 1844)
Frédéric [Frederick ?]	(347, mercredi 4 septembre 1844)
Grey (Gouverneur)	(155, vendredi 18 juillet 1845)
Haimona [Simon]	(52, lundi 17 mars 1845)

Haki	(28, jeudi 8 février 1844), voir Haki Paka ?
Haki Paka [Jacky Park ?]	(64, vendredi 1 ^{er} mars 1844)
Hamiora [Samuel]	(247, jeudi 6 juin 1844)
Te Haongere Atonio [Antoine]	(77, lundi 6 juillet 1846)
Hapeta [Herbert ou Japheth]	(262, dimanche 16 juin 1844)
Hare (h)	(128, samedi 30 mars 1844)
Harekino (f)	(462, jeudi 21 novembre 1844)
Hari Nui Arika [Arige]	(136, dimanche 7 avril 1844)
Hato Pauro [Saint Paul]	(276, mardi 26 juin 1844)
Hawke, Samuel	(3, mercredi 8 janvier 1845)
Haywood ?	(52, samedi 24 février 1844)
Heke, Hone [John]	(331, vendredi 9 août 1844)
Hemana [Heman]	(283, mardi 7 octobre 1845)
Hemo (f)	(486, vendredi 13 décembre 1844)
Te Hemoata Monika [Monique]	(77, lundi 6 juillet 1846)
Henare [Henry]	(98, jeudi 13 mai 1845)
Hikitene	(46, mercredi 20 mai 1846)
Himeo [Siméon ?]	(20, jeudi 22 janvier 1846)
Hireki	(1, jeudi 1 ^{er} janvier 1846)
Hoani [Jean]	(70, lundi 4 mars 1844)
Hoani [Jean]	(124, mercredi 27 mars 1844)
Hobbs, John	(144, vendredi 12 avril 1844)
Te Hoia Maraea [Maria]	(35, dimanche 11 février 1844)
Hoeroa, Kaperiere	(6, vendredi 26 janvier 1844)
Hohepa [Joseph]	(101, vendredi 16 mai 1845)
Hoke [Hawkes ?]	(54, mercredi 3 juin 1846)
Hoki Peata [Beata]	(67, jeudi 10 avril 1845)
Hone [John]	(348, mercredi 4 septembre 1844) pour John Carruth ?
Hone [John]	(496, 498, décembre 1844)
Hongi	(116, samedi 23 mars 1844)
Hori [George]	(30, lundi 4 mai 1846)
Hotton	(100, jeudi 15 mai 1845)
Te Houtai, Moihi [Moïse]	(11, jeudi 1 ^{er} février 1844)
Hua Kaiwaka	(242, septembre 1845)

Hua Kaiwaka	(137, dimanche 7 avril 1844)
Humeke	(25, vendredi 1 ^{er} mai 1846)
Huriheke	(105, samedi 24 mai 1845), voir Uriheke.
Irene [Irénée]	(72, mardi 5 mars 1844)
Iwitahi (h)	(273, mardi 26 juin 1844)
Jackson	(296, dimanche 14 juillet 1844)
Jackson	(302, samedi 1 ^{er} août 1845)
Joe	(220, dimanche 7 septembre 1845)
Johnson, James (Hemi, Himi)	(8, mardi 30 janvier 1844)
Te Kae	(412, dimanche 20 octobre 1844)
Kaha (f) Wikiteria ?	(118, samedi 23 mars 1844)
Kahawai	(123, jeudi 12 juin 1845)
Kahunui	(351, jeudi 5 septembre 1844)
Kaihaere	(402, jeudi 17 octobre 1844)
Te Kairangatira	(406, jeudi 17 octobre 1844)
Kaitoke	(410, dimanche 20 octobre 1844)
Kaka	(365, mercredi 18 septembre 1844)
Kamira [Camille] (un enfant)	(157, jeudi 18 avril 1844)
Kamo Witera [Vitalis]	(295, dimanche 19 octobre 1845)
Kaperiere [Gabriel]	(332, dimanche 18 août 1844)
Kapo Perepe [Perpes]	(72, mardi 5 mars 1844)
Te Kapotai Hori Kingi [King George]	(97, mardi 13 mai 1845)
Karawai, Hemara	(37, mardi 13 février 1844)
Karipi [Pauro]	(89, vendredi 2 mai 1845)
Kapo Perepe [Perpes]	(72, mardi 5 mars 1844)
Karora [Carolus ?]	(1, vendredi 19 janvier 1844)
Karora Nikora [Nicola]	(289, dimanche 12 octobre 1845)
Kataraina [Catherine]	(29, jeudi 25 décembre 1845)
Kataraina, [Catherine]	(158, vendredi 19 avril 1844)
Kaunui (h)	(480, mardi 10 décembre 1844)
Kautaewa Emeretiana [Emerentiane]	(119, dimanche 24 mars 1844)
Kauwaka Merepeka [Maldeberta]	(46, samedi 17 février 1844)
Kawewai (h)	(5, samedi 10 janvier 1846)
Kawiti Te Ruki (h)	(69, mardi 15 avril 1845)
Kiraro Maria	(42, lundi 10 mars 1845)

Kiriwai Hohepa [Joseph]	(276, lundi 6 octobre 1845)
Koaho (h)	(182, dimanche 5 mai 1844)
Kohi	(332, samedi 17 août 1844)
Kohine (f)	(105, samedi 24 mai 1845)
Kohuru, (f.)	(301, lundi 15 juillet 1844)
Koka	(269, dimanche 28 septembre 1845)
Koke	(213, jeudi 16 mai 1844)
Konihi	(60, jeudi 29 février 1844), voir Nihi ?
Korihi (f)	(314, lundi 22 juillet 1844)
Te Koni	(122, dimanche 16 août 1846)
Te Korohunga (h)	(38, mercredi 5 mars 1845)
Kou (h)	(64, vendredi 1 ^{er} mars 1844)
Kou (h)	(36, dimanche 10 mai 1846)
Koukou	(54, dimanche 8 mars 1846)
Koura	(115, vendredi 14 août 1846)
Koutu, Romana [Romain]	(67, dimanche 3 mars 1844)
Te Kuha	(474, vendredi 6 décembre 1844)
Kuti Aterea [Andreas]	(213, jeudi 16 mai 1844)
Lerry [Lawry ?]	(7, lundi 13 janvier 1845)
Linch [Lynch ?]	(234, vendredi 24 mai 1844)
Luc (Frère) (Luc Macé)	(45, samedi 16 mai 1846)
MacGregor, Gregor	(11, jeudi 1 ^{er} février 1844)
MacGuire, Patrick	(4, samedi 11 avril 1846)
Maeaea (h)	(236, dimanche 26 mai 1844)
Mahiowa	(107, mardi 19 mars 1844)
Maika	(159, samedi 20 avril 1844)
Maioha	(300, lundi 15 juin 1844), voir Mahiowa
Mair, Gilbert	(348, mercredi 4 septembre 1844)
Makarita [Marguerite]	(116, vendredi 14 août 1846)
Makepaece [Mekepiki]	(52, samedi 24 février 1844)
Mange	(34, dimanche 11 février 1844)
Te Manihera [Maunsell]	(102, jeudi 22 mai 1845)
Manukau Rewharewha	(393, jeudi 10 octobre 1844)
Maraea [Marie]	(77, lundi 6 juillet 1846)
Marama	(65, vendredi 1 ^{er} mars 1844)

Maretina [Martina]	(276, dimanche 5 octobre 1845)
Maria	(28, jeudi 8 février 1844)
Maria	(42, lundi 10 mars 1845)
Matangi	(107, mardi 19 mars 1844)
Mate, Parata	(9, mercredi 31 janvier 1844)
Matini [Martin]	(5, samedi 10 janvier 1846)
Matiu	(82, vendredi 10 juillet 1846)
Mawete	(118, jeudi 5 juin 1845)
Mere [Marie]	(290, vendredi 12 juillet 1844)
Merepeti Emiria [Emilie]	(287, samedi 11 octobre 1845)
Michel (frère)	(8, mardi 14 janvier 1845)
Mikaere [Michael]	(240, vendredi 1 ^{er} mars 1845)
Mita	(162, mercredi 23 juillet 1845)
Moetara	(400, dimanche 13 octobre 1844)
Mohi [Moses]	(94, vendredi 9 mai 1845)
Moka	(67, jeudi 10 avril 1845)
Mokoare [MacQuarry]	(9, mercredi 31 janvier 1844)
Moreau Delphin (père)	(36, dimanche 10 mai 1846)
Te Muri	(247, jeudi 6 juin 1844)
Ngaahiporo (hapu)	(89, mardi 14 juillet 1846)
Ngahina	(137, lundi 30 juin 1845)
Ngahue	(320, jeudi 27 novembre 1845)
Ngapuhi.	(73, jeudi 7 mars 1844)
Ngati Whatua (hapu)	(40, vendredi 7 mars 1845)
Nia [Leah ?] Mariana	(20, samedi 3 février 1844)
Nihi (f)	(127, vendredi 29 mars 1844)
Nihi (h)	(65, vendredi 1 ^{er} mars 1844)
Te Ngere	(443, jeudi 17 novembre 1844)
Nikora [Nicolas]	(46, dimanche 24 mai 1846)
Okutino (h)	(262, dimanche 16 juin 1844)
Onohia (f)	(34, dimanche 11 février 1844)
Oraiti Maraea [Marie]	(77, lundi 6 juillet 1846)
Paenganui (h)	(122, mardi 26 mars 1844)
Paikea Te Hekeua (h)	(109, mercredi 20 mars 1844)
Paka	(225, jeudi 23 mai 1844), voir Haki Paka.

Te Pakira	(171, vendredi 1 ^{er} août 1845)
Panapa (f)	(250, vendredi 7 juin 1844)
Panapa (m) [Barnabé]	(96, lundi 12 mai 1845)
Pangupangu Warepapa Kamira [Camille]	(77, lundi 6 juillet 1846)
Pao (h)	(301, lundi 15 juillet 1844)
Papahia, Winiata Tomairangi	(318, dimanche 23 novembre 1845)
Pape Makarita	(157, jeudi 18 avril 1844)
Papu [Barber ?]	(112, vendredi 7 août 1846)
Paraikimete	(282, mardi 7 octobre 1845)
Parata [Pratt]	(439, lundi 4 novembre 1844)
Paratene [Broughton]	(390, mardi 8 octobre 1844)
Pare Anitia [Anice ou Anne-France ?]	(289, dimanche 12 octobre 1845)
Pari Pauro [Paul]	(126, jeudi 28 mars 1844)
Parihoru	(474, vendredi 6 décembre 1844)
Parore Te Awha	(9, mercredi 31 janvier 1844)
Patira [Basile]	(84, samedi 11 août 1846)
Patukohuru Rewi [Levi]	(39, mardi 12 mai 1846)
Pauro [Paul]	(142, vendredi 12 avril 1844)
Pearse, J. (capitaine)	(76, vendredi 3 juillet 1846)
Peka	(81, lundi 28 avril 1845)
Pene [Ben] (aveugle)	(74, vendredi 8 mars 1844)
Pene [Ben]	(360, vendredi 13 septembre 1844)
Père de Parore, mort	(103, jeudi 22 mai 1845)
Perepeti	(308, jeudi 6 novembre 1845)
Peru Hemi Anatipa [[Herod] Antipas]	(40, mardi 13 février 1844)
Peter	(159, vendredi 19 avril 1844)
Petera [Peter]	(311, dimanche 21 juillet 1844)
Petit, Maxime (père)	(110, jeudi 21 mars 1844)
Petit-Jean, Jean-Baptiste (père)	(157, jeudi 18 avril 1844)
Pierre	(332, dimanche 18 août 1844)
Pomare	(328, dimanche 4 août 1844)
Pomare, Charles	(284, mardi 2 juillet 1844)
Pompallier, Jean-Baptiste François (évêque)	(5, samedi 20 février 1844)
Porotaka, prêtre maori	(288, mercredi 10 juillet 1844)
Poto Apera [Abel]	(296, dimanche 19 octobre 1845)

Pou	(116, samedi 23 mars 1844)
Pou	(357, lundi 9 septembre 1844)
Pou Wiremu Kingi [King William]	(446, samedi 9 novembre 1844)
Poukoura (h)	(276, mardi 26 juin 1844)
Purerehu Merania (Melania) (f)	(65, vendredi 1 ^{er} mars 1844)
Pouri Tiperia [Tiberius]	(20, samedi 3 février 1844)
Poutotara Patira [Basile]	(84, samedi 11 juillet 1846)
Pouwakaae (f)	(124, mardi 25 août 1846)
Powel	(157, jeudi 18 avril 1844)
Pukepuke (h)	(107, mardi 19 mars 1844)
Te Piko Anakereta [Anactetus]	(77, jeudi 26 mars 1846)
Te Pukohuru	(69, lundi 4 mars 1844)
Te Puku	(45, vendredi 16 février 1844)
Puriri	(488, samedi 14 décembre 1844)
Puwaho (f.)	(483, 12 décembre 1844)
Te Rahi	(164, dimanche 21 avril 1844)
Te Rahu	(102, mercredi 21 mai 1845)
Raimona [Raymond]	(112, vendredi 7 août 1846)
Te Raki Hoani [Joannes]	(19, samedi 3 février 1844)
Rako	(13, jeudi 1 ^{er} février 1844)
Ranganui Tewano [Stephane]	(77, lundi 6 juillet 1846)
Rangitiakiraro Emiria [Emilie]	(310, lundi 17 novembre 1845)
Te Rangiwaitua Hepatiana [Sébastien]	(84, samedi 11 juillet 1846)
Te Rata	(32, mardi 5 mai 1846)
Raukatahuri Parata [Pratt ?]	(439, lundi 4 novembre 1844)
Raumoa	(276, jeudi 2 octobre 1845)
Te Rauparaha Tamihana [Thomson]	(1, jeudi 9 avril 1846)
Rawa (h)	(81, vendredi 10 août 1846)
Rawiri [David]	(127, vendredi 29 mars 1844)
Rawiri [David]	(314, novembre 1845)
Rawiri [David]	(332, dimanche 18 août 1844)
Raymond	(219, vendredi 17 mai 1844)
Repa	(95, vendredi 9 mai 1845)
Rewa Manu	(103, jeudi 22 mai 1845)
Reynolds [Te Renata]	(12, jeudi 1 ^{er} février 1844)

Rimu (h)	(272, dimanche 28 septembre 1845)
Roff, voir Ross ou Ruff?	(50, mercredi 21 février 1844)
Te Roha (h)	(114, jeudi 21 mars 1844)
Te Rore (h)	(447, dimanche 19 novembre 1844)
Ross, Alexander	(112, jeudi 1 ^{er} février 1844)
Rozet, Louis (père)	(66, jeudi 10 avril 1845)
Ruff, Edmund	(93, samedi 16 mars 1844)
Ruka [Luc]	(259, lundi 10 juin 1844)
Ruka [Lucas]	(5, samedi 10 janvier 1846)
Ruku (h)	(4, vendredi 19 janvier 1844)
Rukuruku	(273, lundi 29 septembre 1845), voir Ruku ?
Runciman, Thomas [Tomati]	(347, mercredi 4 septembre 1844)
Ruta [Ruth]	(18, lundi 19 janvier 1846)
Sam	(12, jeudi 1 ^{er} février 1844)
Séon, Jean (père)	(85, samedi 9 mars 1844)
Stephenson [Tipene], George	(37, lundi 12 février 1844)
Swell [Swale ?]	(57, mardi 10 mars 1846)
Tahunu Matiu [Mathieu]	(6, vendredi 26 janvier 1844)
Tahupuhi Paratene [Broughton]	(401, dimanche 13 octobre 1844)
Taimona [Timon]	(103, lundi 18 mars 1844)
Te Taka	(263, jeudi 20 juin 1844)
Te Taka	(52, vendredi 27 février 1846)
Takahanga Hoane Papita [Jean Baptiste]	(474, vendredi 6 décembre 1844)
Tako Mohi ou Moih	(39, mardi 4 février 1845)
Tamati [Thomas]	(99, mercredi 14 mai 1845)
Tame [Thomas ou Tommy?]	(347, mardi 3 septembre 1844)
Tangata Wikitera [Victor]	(65, vendredi 1 ^{er} mars 1844)
Tapua (h)	(23, mercredi 12 février 1845)
Te Tara Hakopa [Jacob]	(68, dimanche 3 mars 1844)
Tara (h)	(127, vendredi 27 mars 1844), voir Taramainuku
Taramainuku (h)	(342, samedi 31 août 1844)
Taurau Kukupa (h)	(103, lundi 18 mars 1844)
Tauruwahitapu Wiripo [Philippe]	(13, jeudi 1 ^{er} février 1844)
Tauwhanga (h)	(65, vendredi 1 ^{er} mars 1844)
Tawa Rotoiko [Ludovique]	(13, jeudi 1 ^{er} février 1844)

Terehia [Teresia]	(295, dimanche 19 octobre 1845)
Thierry, Charles Hippolyte, baron de	(25, lundi 17 février 1845)
Tiakiriri (h)	(265, lundi 24 juin 1844), voir Te Akiriri.
Tiki (h)	(483, jeudi 12 décembre 1844)
Tiki (h)	(67, lundi 16 mars 1846)
Timoti [Timothé]	(275, jeudi 2 octobre 1845)
Tipa	(392, mercredi 9 octobre 1844)
Tipene Hari [Stephen Harris]	(82, mercredi 30 avril 1845)
Tira Makarita [Margarita]	(311, dimanche 21 juillet 1844)
Tirarau Kukupa	(7, dimanche 28 janvier 1844)
Tito Kukupa	(60, jeudi 29 février 1844)
Toenga (h)	(41, mardi 13 février 1844)
Tohu.	(448, dimanche 10 novembre 1844)
Toka	(287, samedi 11 octobre 1845)
Toka	(63, vendredi 1 ^{er} mars 1844)
Te Toko	(43, mardi 13 février 1844)
Toko	(78, mardi 7 juillet 1846)
Toma	(276, jeudi 2 octobre 1845)
Tomati [Thomas]	(318, dimanche 23 novembre 1845)
Torohia	(428, lundi 28 octobre 1844)
Trueman [Tame]	(32, vendredi 28 février 1845)
Twohey, William	(3, samedi 11 avril 1846)
Te Tuhituhi	(475, vendredi 6 décembre 1844)
Te Uinga Makarita [Margarita]	(171, jeudi 31 juillet 1845)
Te Uingariri	(152, samedi 12 juillet 1845)
Te Uriheke	(351, jeudi 5 septembre 1844)
Vaillant (f)	(32, lundi 2 février 1846)
Viard, Philippe (évêque)	(34, mardi 3 février 1846)
Waharoa [Waharoa]	(318, dimanche 23 novembre 1845)
Waho	(403, jeudi 17 octobre 1844)
Waho	(295, dimanche 19 octobre 1845)
Waiata (h)	(7, dimanche 28 janvier 1844)
Waikare (fe)	(65, dimanche 14 juin 1846)
Wait [White ?]	(15, samedi 25 avril 1846)
Te Waiti Petera [Pierre]	(427, dimanche 27 octobre 1844)

Te Waka Nene	(78, jeudi 24 avril 1845)
Wakakohu	(22, dimanche 4 février 1844)
Walton Henry	(11, jeudi 1 ^{er} février 1844)
Ware Penehamini [Benjamin]	(19, samedi 3 février 1844)
Ware, (f)	(33, mardi 5 mars 1844)
Wata [Walter ?]	(11, jeudi 1 ^{er} février 1844)
Webster	(19, dimanche 26 avril 1846)
Te Wehinga [Te Wheinga]	(33, dimanche 11 février 1844)
Weka	(12, mercredi 14 janvier 1846)
Welsh	(22, lundi 27 avril 1846)
Wetekia Arama	(7, dimanche 28 janvier 1844)
Te Whe	(393, jeudi 10 octobre 1844)
White	(15, samedi 25 avril 1846)
Whiuwhiua	(115, vendredi 14 août 1846)
Te Wikau Petera [Pierre]	(311, dimanche 21 juillet 1844)
Williams [Wiremu], Henry	(141, mercredi 10 avril 1844)
Wilson, John	(12, jeudi 1 ^{er} février 1844)
Wira (h)	(124, mercredi 27 mars 1844)
Wiremu Renata [William Leonard]	(36, dimanche 10 mai 1846)
Wiremu Tipene [William Stephen]	(396, samedi 12 octobre 1844)
Wiri [Willie ?]	(116, samedi 23 mars 1844)
Te Witu	(31, dimanche 11 février 1844)
Yvert, Jean	(45, samedi 16 mai 1846)

INDEX GÉOGRAPHIQUE

Les noms de lieux cités dans le journal mais sans rapport direct avec la région Northland n'ont pas été répétés dans cet index. C'est le cas de Hobart-Town, la Chine, Port Nicholson, la Nouvelle-Calédonie et Wallis. Les dates de référence du journal se rapportent à la première occurrence de la location dans le texte.

Ahau	(393, jeudi 10 octobre 1844)
Ahipara	(405, jeudi 17 octobre 1844)
Te Akeake	(391, mercredi 9 octobre 1844)
Arapaoa	(493, mardi 17 décembre 1844)
Auckland	(9, mercredi 31 janvier 1844)
Te Awamutu	(71, jeudi 19 mars 1846)
Baie des Iles	(73, jeudi 7 mars 1844)
Hoararo	(393, jeudi 10 octobre 1844)
Hokianga	(55, lundi 26 février 1844)
Horahora	(111, vendredi 7 août 1846)
Hukatere	(392, jeudi 10 octobre 1844)
Kaihu	(79, samedi 26 avril 1845)
Kaikaitea	(16, vendredi 7 février 1845)
Kaipara	(159, samedi 20 avril 1844)
Kakaraea	(278, lundi 6 octobre 1845)
Te Karetu	(25, jeudi 18 décembre 1845)
Katiwa	(7, dimanche 28 janvier 1844)
Te Kawakawa	(69, mardi 15 avril 1845)
Te Kirikiri	(373, dimanche 22 septembre 1844)
Kohuranui	(33, mardi 5 mai 1846)
Kokopu	(219, dimanche 19 mai 1844)
Kororareka	(6, vendredi 26 janvier 1844)
Mangakahia	(6, vendredi 26 janvier 1844)
Manganui	(11, jeudi 1 ^{er} février 1844)
Mangapai	(107, mercredi 5 août 1846)
Mangaware	(19, dimanche 26 avril 1846)
Mangere (rivière)	(40, jeudi 14 mai 1846)
Marekura	(119, jeudi 5 juin 1845)
Matawi Bay	(45, samedi 16 mai 1846)
Maunga Raho	(391, mercredi 9 octobre 1844)

Motu Kumara	(78, mardi 7 juillet 1846)
Ngawaewae	(45, vendredi 16 février 1844)
Ngawakarara	(91, jeudi 14 mars 1844)
Ngunguru	(345, dimanche 1 ^{er} septembre 1844)
Ohaeawai	(35, vendredi 8 mai 1846)
Okaka	(437-8jeudi 30 octobre 1844)
Okaro	(439, lundi 4 novembre 1844)
Okokopu	(443, jeudi 17 novembre 1844)
Omana	(154, mercredi 16 juillet 1845)
Omaumau	(301, vendredi 31 septembre 1845)
Omokoiti	(432, mardi 29 octobre 1844)
Te One Kura	(309, vendredi 14 novembre 1844)
Oropawa	(493, mardi 17 décembre 1844)
Oruawaro	(396, samedi 12 octobre 1844).
Oruru	(41, vendredi 7 mars 1845)
Otaika	(80, vendredi 27 mars 1846)
Otakanini (pa)	(294, lundi 13 octobre 1845)
Otamatea	(396, samedi 12 octobre 1844)
Otutahuna	(1, jeudi 1 ^{er} janvier 1846)
Oue	(42, vendredi 15 mai 1846)
Pa [Aotahi]	(7, mercredi 31 janvier 1844)
Paihia	(54, mercredi 19 mars 1845)
Pakaraka	(474, vendredi 6 décembre 1844)
Paoho ?	(84, samedi 9 mars 1844).
Parakaraka	(113, vendredi 7 août 1846)
Pararaumati	(7, dimanche 28 janvier 1844)
Parua	(106, jeudi 6 août 1846)
Patara	(441, mardi 5 novembre 1844)
Pataua	(110, jeudi 6 août 1846)
Te Patete	(125, mercredi 26 août 1846)
Te Pawera	(36, lundi 12 février 1844)
Pukeokui	(149, vendredi 12 avril 1844)
Purua	(247, jeudi 6 juin 1844)
Te Rawiti	(84, samedi 9 mars 1844)
Te Ripo	(34, dimanche 11 février 1844)
Rotorua	(84, samedi 9 mars 1844)
Te Ruaapeka (pa)	(27, vendredi 19 décembre 1845)

Tamaterau	(82, mercredi 30 avril 1845)
Tangihua	(56, lundi 26 février 1844)
Tangitahae	(391, mercredi 9 octobre 1844)
Tangowahine	(388, mardi 8 octobre 1844)
Tikorangi (pa)	(107, mercredi 5 août 1846)
Titoki	(60, jeudi 29 février 1844)
Te Toke	(96, lundi 12 mai 1845)
Tokerau	(201, vendredi 10 mai 1844)
Tokirikiri	(13, lundi 27 février 1845)
Te Wahapu	(69, jeudi 10 avril 1845)
Waikaikatea	(16, vendredi 7 février 1845)
Waikare	(103, jeudi 22 mai 1845)
Waikato	(36, samedi 1 ^{er} mars 1845)
Waikeri	(43, jeudi 13 mars 1845)
Waimate	(90, samedi 3 mai 1845)
Wainui	(410, dimanche 20 octobre 1844)
Waiomio	(332, dimanche 18 août 1844)
Waioreore	(96, lundi 12 mai 1845).
Waioruhe	(388, lundi 7 octobre 1844)
Wairoa	(64, vendredi 1 ^{er} mars 1844)
Wairua	(24, lundi 5 février 1844)
Waitangi	(7, lundi 13 janvier 1845)
Waitomotomo ?	(240, jeudi 30 mai 1844)
Wangarei	(41, mardi 13 février 1844)
Wangaroa	(5, samedi 20 janvier 1844)
Wanohio	(391, mercredi 9 octobre 1844)
Te Warau	(95, dimanche 19 juillet 1846)
Warekohe	(243, dimanche 21 septembre 1845)
Wataruhe	(41, vendredi 15 mai 1846)
Watitiri	(89, vendredi 2 mai 1845)

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Sources Primaires

1. Sources non publiées :

Archives de la Congrégation de la Propagation de la Foi, Rome

Scritt. Riferite nei Congressi Oceanica. I-VI, 1816-1860

Archives des Pères Maristes, Rome

Lettres des missionnaires de l'Océanie Occidentale. (OOC. 418.1, 418.2, 418.22, 202)

Départ des missionnaires. Océanie Générale 031. Parmi ces documents on trouve un manuscrit remarquable dont Garin est l'auteur : une carte du monde sur laquelle Garin a tracé son itinéraire et un compte-rendu de la traversée pour la Nouvelle-Zélande, 1840-1.

Lettres des missionnaires de Nouvelle-Zélande (Z 208).

Garin, Antoine, dossier personnel :

Le dossier Antoine Garin se compose de 3 enveloppes et comporte ces principaux documents :

Garin, Antoine, 'Notes de mission', 1844-6, 1848-1863.

'Résumé de la correspondance de l'abbé Garin missionnaire de 1840 à [1885]', 7 pages.

'Notes sur l'enfance et la jeunesse de l'abbé Garin missionnaire dans la Nouvelle Zélande et sur son apostolat dans ce pays, jusqu'en 1885'. 36 pages.

Archives des Pères Maristes, Wellington

Collection du Père Thomas George : enveloppes 28, 28B, 54, 54B, 57, 65, 99 et 151.

Dossier Garin : journaux, carnets, manuscrits . DNM9 (part 1 et 2). DNM 10-12.

Lettre de Kaperiere Hoeroa au père Garin, 7 août 1869 (avec traduction). HD2/106-7A.

Lettre d'Antoine Garin à sa mère, 19 avril 1850. HD5/1-2.

Dossier complémentaire : coupures de presses, références sur la mission maorie. (Mis 2/9)

Bibliothèque Alexander Turnbull Library, Wellington

Archives des pères maristes. 'Documents en relation avec la mission catholique en Nouvelle-Zélande'. 1836-1873. (Microfilms MS0669, bobines 3-7 et 8-12).

Journal du père Garin, 19 janvier 1844-8 avril 1846 ; 8 avril 1846-19 janvier 1863. (Microfilm MS0669, bobine 1 et 2)

Buller, James. Lettres 1844-1847. MS Papers 2624-08.

Busby, James. 'Despatches from the British Resident, 1833-1839'. 1 volume, 428 pages. QMS-0344.

Buller, James. 'A Continuation of a Journal 1838-1844'. (Microfilm MS 0364).

Buller, James. 'Correspondence and Miscellaneous Papers in Maori, 1846-66'. (Microfilm MS 0201-3).

Kaipara Harbour : Surveyed by Cdr Byron Drury and Officers of *Pandora*, 1852 ou 58?, Admiralty Chart 2614. (Collection des cartes, 832.11aj.)

'The West Coast From Monganui [sic] Bluff to Manukau Harbour. Surveyed by Capt. Stokes, Commander Byron Drury and officers of HMS *Acheron* and *Pandora*', 1849, (68x55cm).

A Hand Sketch of the Upper Part of the River Wy-Roa from the Mission Station to Tokotoko mountain, the Remainder is Taken from Mr. Forsyth's Sketch with the Exception of the Otemata River. G. Garwood, Barque *Gipsy*, [ca. 1845] (49.5 x 64.6 cm) (Collection des cartes, 832.11eke).

Archives de l'Archidiocèse, Wellington

Garin, Antoine, dossier personnel Garin, 2 boîtes.

Dossier de la paroisse de Nelson.

Journal personnel de Mgr Philippe Viard 1846-1849, boîte 188.

Archives des Sœurs de Notre-Dame des Missions, Petone

Dossier Garin, ca3.

Archives Catholiques du Diocèse d'Auckland

'État de cette mission pour l'an 1844'. POM 33-10.

Dossier de la paroisse du Nord Wairoa [dossier 1]. POM 24a – 7/1.

Dossier de la paroisse de Dargaville/Northern Wairoa [dossier 2]. NUM01.doc.

Dossier de la paroisse de Dargaville/Northern Wairoa 1911-1929 [dossier 3]. CLE114-3.

Dossier documents de paroisse Nord Wairoa [dossier 4]. LIS073-2.doc.

Liber baptisatorum in Ecclesiâ parochiali S. Rosarii necnon et S. Irenei Loci vulgi dicti Mangakahia et Kaipara, inchoatus die 28 Mensis junii, anni 1840. (1840- 1885) RA 11.

Bibliothèque de l'Institut et musée d'Auckland : Auckland Museum Institute

Halfpenny, Cyril J. et George Graham, sans date. Notes, Correspondence, Genealogical Tables, and Other Papers relating to the Maori tribes in the Kaipara district 925 to 1851. (NZMS 34).

Kaipara District Tribal Register. Compiled by the Runanga o Ngati Whatua between 24th April 1877 – April 1878. (MS 734 – Kaipara District Tribal Register)

Archives de la Paroisse St Mary, Nelson

DNM 2/25-34. Father A. Garin. Letter Copy Book, 1859-1878.

Bibliothèque Macmillan Brown, Université de Canterbury

Meurant, E. Diary, from 17th April, 1845 to 24th December, 1845. (document dactylographié).

Archives de l'Église Méthodiste de Nouvelle-Zélande, Christchurch

Dossier James Buller, 1 boîte.

Archives des Œuvres Pontificales Missionnaires, Lyon (ex-Propagation de la Foi)

Lyon: H.34 [Océanie occidentale] Wellington. Évêque Viard. 'Rapport fait à son Eminence Franson Cardinal Préfet de la Propagande sur les commencements du Diocèse de Wellington (Nouvelle-Zélande) depuis le 1^{er} mai 1850 jusqu'à la fin de l'année 1852'. H01159.

Lettre de Garin aux membres du Conseil central de la Propagation de la foi, le 2 décembre 1842, Kororareka. H00881.

Archives Diocésaines de Bourg-en-Bresse

Dossier concernant l'évêché de Belley.

Mairie de St-Rambert-en-Bugey

Registre des actes de naissance, de mariage et de décès.

Archives Départementales de l'Ain, Bourg-en-Bresse.

Registre du cadastre, déclaration de Mutation par décès, tables décennales, St Rambert, Pont-de Vaux.

Registre des actes de naissances, de mariages et de décès, Nantua, Ambronay, Pont-de-Vaux.

Archives de l'Hôpital Maritime, Toulon, France

Louis Arnoux, 'Copie du rapport adressé à Mr Bérard'. Toulon le 31 août 1846. Archives de l'Hôpital Maritime, Toulon, France : Nouvelle-Zélande. Océanie, *Rhin*, 1846. No. 27.

Archives Nationales, Paris

Dépêches du Capitaine Auguste Bérard au Ministre de la Marine et des Colonies, Paris, 28 février 1844 – 1er août 1846. Série Marine BB4 1011.

2. Sources publiées :

Angas, George French. *Savage Life and Scenes in Australia and New Zealand : Being an Artist's Impressions of Countries and People at the Antipodes*. 2 vol. Londres : Smith, Elder and Co, 1847.

Annales de la Propagation de la Foi. 1823 (volume 1) à 1851 (volume 23), 23 volumes. Lyon : Rusand imprimeur-librairie.

Annuaire-Almanach du Commerce et de l'Industrie, ou Almanach des 1,500,000 adresses. Paris : Didot-Bottin, 1838, 1841.

Barlow, P. W. *Kaipara or, Experiences of a Settler in North New Zealand*. Londres : Sampson Low, Marston, Searle & Rivington, 1888.

Best, Abel Dottin William. *The Journal of Ensign Best, 1837-1843*. Taylor, Nancy M. (éd.), Wellington : Govt. Printer, 1966.

Birchall, A. F. 'The Journals of the Rev. James Calvert, Methodist Missionary to Fiji, 1838-1855'. 2 vols. Mémoire de M. A., université d'Otago, Dunedin, 1987.

Brown, Alfred Nesbit . *The Journals of A. N. Brown. C. M. S. Missionary Tauranga, Covering the Years 1840 to 1842.* Tauranga : The Elms Trust, 1990.

Buddle, Thomas. 'Christianity and Colonisation Among the Maoris : a Lecture Delivered by the Rev. T. Buddle in the Wesleyan Church, Nelson, August 20, 1873, Mr Henry Drew in the Chair'. Photocopie tirée du supplément du journal *Nelson Evening Mail*, 23 août 1873, 12 p.

Buller, James. *Forty Years in New Zealand : Including a Personal Narrative, an Account of Maoridom, and of the Christianisation and Colonization of the Country.* Londres : Hodder and Stoughton, 1878.

Buller, James. *New Zealand, Past and Present.* Londres : Hodder & Stoughton, 1880.

Burrows, Robert. *Extracts from a Diary Kept by the Rev. R. Burrows during Heke's War in the North, in 1845.* Auckland : Upton and Co, 1886 ; Christchurch [NZ] : Kiwi Publisher, 1995.

Catholic Church. *Ako Marama o te Hahi Katorika Romana ko te pou me te unga o te pono.* Kororareka : He mea ta i te Perehi o te Wikariatua Apotoriko o te Oheani Okihetari, i te marama Okotopa [publié sur les presses de la mission catholique romaine], 1842 [pour 1843 ?], 96 p.

Catholic Church. *Ko te Ako me te Karakia o te Hahi Katorika Romana.* Kororareka : He mea ta i te Perehi o te Epikopo Katorika [publié sur les presses de la mission catholique romaine], 1847.

Chouvet, J. A. M. (l'abbé). *Un Tour du monde : voyage à la Nouvelle-Zélande et retour en France par l'île Sainte-Hélène.* Tomes 1 et 2, Avignon : F. Seguin Aîné, 1855.

Church Missionary Society. *Church Missionary Record. Detailing the Proceedings of the Church Missionary Society for the Year 1843.* Vol. 14, Londres : Richard Watts, 1843.

Clisby, Edward (FSM) (éd.). *Letters from Oceania : Letters of the First Marist Brothers in Oceania, 1836-1846.* 3 volumes. Traduit et présenté avec annotations par Edward Clisby, FMS. Rome : Cours de Patrimoine mariste, 1993 [v.1] ; Ha'apai [Tonga], 1995 [v.2] ; Auckland, 1996 [v.3]. Copie dactylographiée.

Coleman, John Noble (Rév.). *A Memoir of the Rev. Richard Davis, for Thirty-nine Years a Missionary in New Zealand.* Londres : James Nisbet and Co, 1865.

Colenso, William. *Excursion in the Northern Island of New Zealand : in the Summer of 1841-2.* Launceston : printed in the office of the Launceston Examiner, 1844.

Colenso, William. *The Authentic and Genuine History of the Signing of the Treaty of Waitangi.* Wellington : Govt. Printer, 1890.

Dieffenbach, Ernest. *Travels in New Zealand, With Contributions to the Geography,*

- Geology, Botany, and Natural History of That Country*. Vol. 1 et 2. Londres : John Murray, 1843 ; Christchurch : Capper Press, 1974.
- Earle, Augustus. *A Narrative of a Nine Months' Residence in New Zealand, in 1827; Together with a Journal of a Residence in Tristan D'Acunha, an Island Situated between South America and the Cape of Good Hope*. Londres : Longman, Rees, Orme, Brown, Green and Longman, 1832 ; Londres : Oxford at the Clarendon Press, 1966.
- Girard, Charles (éd.). *Lettres reçues d'Océanie par l'administration générale des pères maristes pendant le généralat de Jean-Claude Colin*. 4 volumes, 1836-1854. Rome : Centre d'études maristes, 1999. (Nous avons travaillé à partir d'une version digitale de ces lettres et d'une version sur papier).
- Kenny, Robert W. (éd.). *The New Zealand Journal 1842-44 of John B. Williams of Salem, Massachusetts*. Salem; Massachusetts : Peabody Museum and Brown University Press, 1956.
- Maning, Frederick Edward. *Old New Zealand, a Tale of the Good Old Times and a History of the War in the North Against the Chief Heke, in the Year 1845*. Londres : Richard Bentley and Son, 1876; Auckland : Viking, 1987.
- Marsden, Samuel. *The Letters and Journals of Samuel Marsden, 1765-1838*. Publiées par John Rawson Elder. Dunedin : Coulls Somerville Wilkie et A. H. Reed pour l'université d'Otago Council, 1932.
- Mathew, Felton. *The Founding of New Zealand. The Journals of Felton Mathew, First Surveyor-General of New Zealand, and his Wife, 1840-1847*. Edité par J. Rutherford. Dunedin et Wellington : A. H. & A. W. Reed, 1940.
- McKeefry, Peter, (éd.). *Fishers of Men*. Christchurch : Whitcombe and Tombs, 1938.
- Le Messager du Dimanche*. 18 septembre 1880, no. 38, p. 653-4. « La Fête-Dieu à Nelson (Nouvelle-Zélande). [Traduction de 'St Mary's Church', *The Colonist*, Nelson, 3 June 1880].
- Le Messager du Dimanche*. Numéro 42 [?], 22 janvier 1881. « Un missionnaire français dans la Nouvelle-Zélande », p. 62-4. Imprimé à Bourg. [Article qui cite des extraits de lettres de Garin et fait l'apologie du travail missionnaire en Nouvelle-Zélande.]
- Polack, Joel Samuel. *Manners and Customs of the New Zealanders ; with Notes Corroborative of their Habits, Usages, etc... and Remarks to Intending Emigrants, with Numerous Cuts Drawn on Wood*. Vol. 1 et 2. Londres : James Madden and Co, 1840 ; Christchurch : Capper Press, 1976.
- Polack, Joel Samuel. *New Zealand : Being a Narrative of Travels and Adventures During a Residence in that Country Between the Years 1831 and 1837*. Vol. 1 et 2. Londres : Richard Bentley, 1838; Christchurch : Capper Press, 1974.

Pompallier, Jean-Baptiste F. *Etat succinct et précis de la mission catholique à la Nouvelle-Zélande, et spécialement dans le diocèse d'Auckland*. Paris : De Sove et Bouchet, 1859.

Pompallier, Jean-Baptiste F. *Notice historique et statistique de la mission de la Nouvelle-Zélande*. Anvers : Imprimerie de P. J. Van Aarsen, 1850.

Pompallier, Jean-Baptiste F. *Prose et poésie chrétienne en néo-zélandais, avec la traduction française en regard*. Paris, J-B. Pélagaud et Cie, 1859.

Savage, John. *Some Account of New Zealand : Particularly the Bay of Islands, and Surrounding Country : With a Description of the Religion and Government, Language, Arts, Manufactures, Manners, and Customs of the Natives, &c. &c.* Londres : J. Murray, 1807 ; Dunedin : Hocken Library University of Otago, 1966.

Servant, Catherin Louis. *Customs and Habits of the New Zealanders 1838-42*. Wellington : A.H. & A.W. Reed, 1973.

Servant, Louis Catherin. *Ecrits de Louis Catherin Servant*. Présentés par Claire Moyse-Faurie, avec la collaboration technique d'Andrée Dufour, Paris : Pierre Téqui éditeur, 1996.

Shortland, Edward. *Maori Religion and Mythology. Illustrated by Translations of Traditions, Karakia, etc. to Which are Added Notes on Maori Tenure of Land*. Londres : Longmans, Green and Co, 1882.

Shortland, Edward. *Traditions and Superstitions of the New Zealanders : With Illustrations of their Manners and Customs*. Londres : Longman, Brown, Green and Longmans, 1854 ; Christchurch : Capper Press, 1980.

Société de Marie (éd.). *Annales des Missions de l'Océanie*. Tome VII. Lyon : Imprimerie Vitte et Perrussel, 1888.

Société de Marie (éd.). *Annales des Missions d'Océanie : correspondance des premiers missionnaires*. Nouvelle série, tome 1. Lyon : Librairie Générale Catholique et Classique (E. Vitte), 1895, 644 pages, in-8.

Stack, James West. *On Maori Christianity*. Christchurch : printed by The Press, 1874.

Taylor, Richard. *Te Ika a Maui or, New Zealand and Its Inhabitants*. Londres : Wertheim and Macintosh, 1855 ; Wanganui : William Macintosh; H. Ireson Jones, 1870.

Taylor, Richard. *The Past and Present of New Zealand : With its Prospects for the Future*. Londres : William Macintosh ; Wanganui : H. Ireson Jones, 1868.

Thomson, Arthur Saunders. *The Story of New Zealand : Past and Present - Savage and Civilized*. Londres: John Murray, 1859 ; Christchurch: Capper Press, 1974. 2 vols.

- Ullathorne, W. B. (évêque). *The Autobiography of Archbishop Ullathorne*. Londres: Burns and Oates, 1891.
- Wade, William Richard. *A Journey in the Northern Island of New Zealand : Interspersed With Various Information Relative to the Country and People*. George Rolwegan : Hobart Town, 1842; Christchurch : Capper Press, 1977.
- Wakefield, Edward Gibbon et John Ward. *The British Colonization of New Zealand : Being an Account of the Principles, Objects and Plans of the New Zealand Association*. Londres : John W. Parker, 1837.
- Wakefield, Edward Jerningham. *Adventure in New Zealand, from 1839 to 1844 : with Some Accounts of the Beginning of the British Colonization of the Islands*. Londres : John Murray, 1845 ; Sir Robert Slout (éd.), Christchurch, Wellington and Dunedin ; Melbourne and Londres : Whitcombe and Tombs, 1908.
- Wakefield, Edward J. *The Handbook for New Zealand : Consisting of the Most Recent Information, Compiled for the Use of Intending Colonists, by a Late Magistrate of the Colony*. Londres : P. Parker, 1848.
- Webster, John. *Reminiscences of an Old Settler in Australia and New Zealand*. Christchurch : Whitcombe & Tombs, 1908.
- Williams, Henry. *The Early Journals of Henry Williams, Senior Missionary in New Zealand of the Church Missionary Society, 1826-1840*. Edité par Lawrence Rogers. Christchurch : Pegasus Press, 1961.
- Williams, William. *Christianity Among the New Zealanders*. Londres : Seeley Jackson et Halliday, 1867.
- Williams, William. *The Turanga Journals, 1840-1850. Letters and Journals of William and Jane Williams, Missionaries to Poverty Bay*. Edité par Porter, F., et al. Wellington : Price Milburn/Victoria University Press, 1974.
- Yate, William. *An Account of New Zealand and of The Church Missionary Society's Mission in the Northern Island*. Londres : Seeley & Burnside, 1835 ; Shannon, Irlande : Irish University Press, 1970.

3. Publications officielles :

- Great Britain. Parliament. House of Commons. *Irish University Press Series of British Parliamentary Papers: Colonies, New Zealand*. Vol. 5, 1844 ; vol. 6, 1846-7. Shannon : Irish University Press, 1968-9.
- Great Britain. Parliament. House of Commons. *Irish University Press Series of British Parliamentary Papers: Colonies, New Zealand*. 'Report of the Selection Committee of the House of Lords Appointed to Enquire into the Present State of the Islands of New Zealand'. Vol. 2, 1840. Shannon: Irish University Press, 1968-9.

New Zealand Parliament. House of Representatives. *Appendices to the Journal of the House of Representatives of New Zealand*. Wellington : Government printer, 1854, 1861, 1870.

‘Sketch Map of the North Island of New Zealand Shewing, Native Tribal boundaries, Topographical Features, confiscated Lands, military and Police Stations, etc., 1869’. D 24, New Zealand House of the Representatives, *AJHR*, 1870, vol. 2, by James Mackay (79x50 cm).

Turton, H. H. *Maori Deeds of Old Private Land Purchases in New Zealand from the Year 1815 to 1840, with Pre-emptive and Other Claims : (copied from the original) Together with a List of the Old Land Claims, and the Report of Mr Commissioner F. Dillon Bell*. Wellington : Govt. Printer, 1882.

Ouvrages secondaires, documents lus et consultés :

Adams, Peter. *Fatal Necessity : British Intervention in New Zealand, 1830-1847*. Auckland : Auckland University Press, 1977

Ambrière, Madeleine, Loïc Chotard (sous la direction de). *Nouvelles approches de l'épistolaire : lettres d'artistes, archives et correspondances : actes du colloque international tenu en Sorbonne les 3 et 4 décembre 1993*. Paris : H. Champion, 1996.

Andersen, Johannes C. et G. C. Petersen. *The Mair Family*. Wellington : A.H. & A.W. Reed, 1956.

Arbuckle, Gerald. *The Maori and the Church : a Survey of the Marist Maori Mission in the Archdiocese of Wellington*. Greenmeadows : Mt St Mary's Seminary, 1969.

Arrou-Vignod, J.-P. *Le Discours des absents*. Paris : Gallimard, 1993.

Association des Amis du Canton de Saint Rambert. ‘Bulletin des Amis du Canton de Saint Rambert en Bugey’. Numéro 2. Publié par l'Association des Amis du Canton de Saint Rambert : Saint Rambert en Bugey, sans date.

Bade, James N. (éd.). *The German Connection : New Zealand and German-Speaking Europe in the Nineteenth Century*. Auckland : Oxford University Press, 1993.

Bagnall, A. G. et G. C. Petersen. *William Colenso*. Wellington : A.H. & A.W. Reed, 1948.

Ballantyne, A. J. *Reforming the Heathen Body : C.M.S. Missionaries, Sexuality, and Maori, 1814-1850*. B.A. Hons en histoire, Université d'Otago, Dunedin, 1993.

Barker, John (éd.). *Christianity in Oceania. Ethnographic Perspectives*. Lanham : University Press of America, 1990.

- Barr, John. *The City of Auckland, New Zealand, 1840-1920*. Christchurch : Capper Press, 1985. (première édition 1922)
- Begg, Alison M. 'Early Maori Religious Movements : A Study of the Reactions of the Maori to the Christian Gospel up until 1860'. Mémoire de M.A. (histoire), Université d'Otago, Dunedin, 1974.
- Belich, James. 'The Governor and the Maori 1840-1872'. Sinclair, K. (éd.). *Oxford Illustrated History of New Zealand*, 1990.
- Belich, James. *Making Peoples : A History of the New Zealanders From Polynesian Settlement to the End of the Nineteenth Century*. Auckland [NZ] : Allen Lane ; Penguin Press, 1996.
- Belich, James. *The New Zealand Wars and the Victorian Interpretation of Racial Conflict*. Auckland : Penguin Books, 1988.
- Bergin, Paul. 'Hoani Papita to Paora : the Marist Missions of Hiruharama and Otaki, 1883-1914'. MA. (histoire), Université d'Auckland, 1986.
- Best, Elsdon. *Fishing Methods and Devices of the Maori*. Wellington : Government Printer, 1986. (première édition 1929).
- Best, Elsdon. *Forest Lore of the Maori*. Wellington : Government Printer, 1977. (première édition 1942).
- Best, Elsdon. *Maori Religion and Mythology : Being an Account of the Cosmogony, Anthropogeny, Religious Beliefs and Rites, Magic and Folk Lore of the Maori Folk of New Zealand*. Vol. 1. Wellington : Government Printer, 1976 (première édition en 1924). Vol. 2. Wellington : Government Printer, 1982.
- Best, Elsdon. *The Maori as He was : a Brief Account of Maori Life as it Was in Pre-European Days*. Wellington : Government Printer, 1974. (première édition 1924).
- Best, Elsdon. *The Maori Division of Time*. Dominion Museum Monograph no. 4. Wellington : Government Printer, 1922.
- Biblia Sacra Latina*. Londres : Samuel Bagster and Sons, 1977.
- Biggs, Bruce. *Maori Marriage*. Wellington : Reed for the Polynesian Society, 1960.
- Binney, Judith. 'Ancestral Voices' dans K. Sinclair (éd.) *Oxford Illustrated History of New Zealand*. Auckland : Oxford University Press, 1990.
- Binney, Judith. 'Christianity and the Maori to 1840. A Comment'. *New Zealand Journal of History*, vol. 3 (2) : octobre 1969, p.143-65.
- Binney, Judith. 'Maori Oral Narratives, Pakeha Written Texts : Two Forms of Telling History'. *New Zealand Journal of History*, 21 (2): avril 1987, p. 16-28.

- Binney, Judith. 'Papahurihia : Some Thoughts on Interpretation'. *Journal of the Polynesian Society*, vol. 75 (3) : septembre 1966, p. 321-331.
- Binney, Judith. 'Prophets in the Wilderness : The Wesleyan Mission to New Zealand 1819-1827 by J. Owens-Review Article'. *New Zealand Journal of History*, 10 (1) : avril 1974, p. 75-9.
- Binney, Judith. *The Legacy of Guilt : A Life of Thomas Kendall*. Auckland : Oxford University Press, 1968.
- Blake, Nelson. 'The Royal New Zealand Fencibles'. *Auckland-Waikato Historical Journal*. 32 : avril 1978, p. 17-21.
- Blight, Eva M. 'The Work of the Reverend James Buller in the Methodist Church of New Zealand'. Mémoire de M.A. (histoire), Canterbury University College, Université de Nouvelle-Zélande, 1950.
- Bochner, Stephen (éd.). *Culture in Contact : Studies in Cross-cultural Interaction*. Oxford; New York : Pergamon Press, 1982.
- Boland, André. 'Journal Spirituel'. *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*. Tome 8. Paris : Beauchesne, 1974.
- Bossi, M. *Statistique Générale de La France. Département de l'Ain*. Paris : M. Bossi, 1808. (Reproduction de 1978, d'après l'édition originale publiée en 1808. 350 exemplaires. Imprimé à Lyon).
- Boulay, Roger. *Kannibals et vahinés. Imagerie des mers du sud*. Paris : Editions de l'Aube, 2000.
- Boutilier, James A., Daniel T. Hughes et Sharon W. Tiffany (éds.). *Mission, Church and Sect in Oceania*. Ann Arbor : University of Michigan Press, ASAO Monograph no. 6, 1978.
- Bowler, C. P. 'An Historical Account and an Appreciation of the Labours of the Marist Missionaries in the Auckland District of New Zealand'. Mémoire de M. A. (histoire), université de Nouvelle-Zélande, 1930.
- Bradley, Edgar K. *The Great Northern Wairoa*. Auckland : E. Bradley, 1973.
- Breward, Ian. *A History of the Churches in Australasia*. Oxford ; New York : Oxford University Press, 2001.
- Broadbent, John. 'Garin, Antoine Marie', *The Dictionary of New Zealand Biography*, vol. 1, 1769-1869. Wellington : Allen and Unwin; Dept. of Internal Affairs, 1990.
- Browning, W. R. F. *A Dictionary of the Bible*. Oxford ; New York : Oxford University Press, 1997.

- Broxam, Graeme et Ian Nicholson. *Shipping Arrivals and Departures. Sydney 1841 to 1844 and Gazeeter. Vol. III.* Canberra : Roebuck Society Publication, no. 34, 1988.
- Buick, Thomas Lindsay. *New Zealand's First War : or, The Rebellion of Hone Heke.* Christchurch : Capper Press, Christchurch, 1976. Ré-impression facsimile de la première édition, Wellington : Govt. Printer, 1926.
- Bullard, Alice. *Exile to Paradise : Savagery and Civilization in Paris and the South Pacific, 1790-1900.* Cambridge : Cambridge University Press, 2001.
- Bulletin des Amis du Canton de Saint Rambert en Bugey, No. 2.* Publié par l'Association des Amis du Canton de St Rambert. Parution bi-annuelle, sans date, Maison de Pays, St Rambert.
- Byrne, T. B. *The Riddle of the Kaipara.* Auckland : T. B. Byrne, 1986.
- Byrne, T. B. *The Unknown Kaipara. Five Aspects of Its History 1250-1875.* St Heliers, Auckland : T. B. Byrne, 2002.
- Campbell, I. 'Polynesian Perceptions of Europeans in the Eighteenth and Nineteenth Centuries'. *Pacific Studies*, vol. 5(2), 1982, p. 64-80.
- Carey, Hilary. 'Introduction : Colonialist Representations of Indigenous Religions'. *The Journal of Religious History*, vol. 22 (2), Sydney, 1998, p. 125-31.
- Carleton, Hugh. *The Life of Henry Williams, Archdeacon of Waimate.* Wellington : A.H. & A.W. Reed, 1948.
- Cary-Elwes, Columba. *China and the Cross : Studies in Missionary History.* Londres : Longmans; New York : Green, 1957.
- Caselberg, John (éd.). *Maori is my Name : Historical Maori Writing in Translation.* Dunedin : John McIndoe Ltd, 1975.
- Centre de Recherche pour un Trésor de la Langue Française. *Trésor de la Langue Française.* Paris : Editions du Centre National de Recherche Scientifique, 1986.
- Chambers, W. A. 'A Psychological Analysis of Culture Contact. A Survey of Certain Aspects of Maori Relationships With the Wesleyan Methodist Missionaries, 1822-34'. Mémoire de M.A. (philosophie), Canterbury University College, 1953.
- Chambers, W. A. 'The Wesleyan Methodist Mission in New Zealand, 1819-1855'. *Christian Brethren Research Fellowship (CBRF) Journal*, no. 121, avril 1990, p. 19-27, Wellington : publié par CBRF.
- Cholvy, Gérard et Nadine-Josette Chaline (sous la direction de). *L'Enseignement catholique en France aux XIX^e et XX^e siècles.* Paris : Les Editions du Cerf, 1995.

- Cholvy, Gérard. *Être chrétien en France au XIX^e siècle 1790-1914*. Paris : Seuil, 1997.
- Christensen, T. et William R. Hutchison (éds.). *Missionary Ideologies in the Imperialist Era, 1880-1920*. Arhus : Aros, 1982.
- Clark, Steven H. (éd.). *Travel Writing and Empire : Postcolonial Theory in Transit*. Londres ; New York : Zed Books, 1999.
- Clisby, Edward (FSM) 'Marist Brothers and Maori, 1838-1988'. Mémoire, 2001. [Archives Maristes, Wellington]
- Clover, G. A. M. 'Christianity Among the South Taranaki Maoris, 1840-53 : A Study of the Wesleyan Mission of Waimate South'. Mémoire de M. A. (histoire), Université d'Auckland, 1973.
- Clover, G. A. M. 'Going Mihinare, Experimental Religion, and Maori Embracing of Missionary Christianity – A Re-Assessment'. *Christian Brethren Research Fellowship Journal*, no. 121, avril 1990, p. 41-55, Wellington : publié par CBRF.
- Clunie, Fergus. 'Mission at Kororareka'. *New Zealand Historic Places*, 44 : novembre 1993, numéro spécial, 44, p.10-21.
- Clunie, Fergus. *Historic Bay of Islands : A Driving Tour*. Auckland : Reed Books and the New Zealand Historic Places Trust, 1998.
- Collins, R. D. J., P. Ireland, et al. *New Zealand Seen by the French, 1769-1846 : La Nouvelle-Zélande Vue par les Français*. Wellington : National Library of New Zealand, en association avec UTA French Airlines, 1991.
- Coste, Jean (SM) (éd.). *A Founder Acts : Reminiscences of Jean-Claude Colin by Gabriel-Claude Mayet*. Traduit par W. J. Stuart (SM) et A. Ward (SM). Rome : Via Alessandro Poerio 63, 1983.
- Coste, Jean (SM) (éd.). *A Founder Speaks : Spiritual Talks of Jean-Claude Colin*. Traduit par Anthony Ward, SM. Rome : Via Alessandro Poerio 63, 1975.
- Coste, Jean (SM) et Gaston Lessard (SM) (éds.). *Autour de la règle. Règlements et pratiques maristes du vivant de Jean-Claude Colin* (doc. 1-26). Tome 1. Rome : Via Alessandro Poerio 63, 1991.
- Coste, Jean (SM) et Gaston, Lessard (SM) (éds.). *Origines maristes (1786-1836)*. 4 vols. Rome : Via Alessandro Poerio 63, 1960-67.
- Coste, Jean (SM). *Cours d'histoire de la Société de Marie (pères maristes), 1786-1854*. Rome : Via Alessandro Poerio 63, 1965.
- Courtney, Phyllis E. 'The Walton Brothers of Kaipara and Mungatapere'. *Auckland-Waikato Historical Journal*, 55 : septembre 1989, p. 19-22.

- Cowan, James. *The New Zealand War : a History of the Maori Campaigns and Pioneering Period*. Wellington : Government Printer, 1983. 2 vols. (1ère publication en 1922-23.)
- Cross, F. L et E. A. Livingstone (éd.). *The Oxford Dictionary of the Christian Church*. 3ème édition, Oxford : Oxford University Press, 1997.
- Da Costa, Anne et Fabian Da Costa. *Promenade dans l'Ain*. Aix en Provence : Edisud, 1998.
- Daamen, Rose, Paul Hamer et Barry Rigby. *Rangahaua Whanui District 1. Auckland*. Working Paper : First release. Waitangi Tribunal. Rangahaua Whanui Series, juillet 1996.
- Daunton, M. J. et R. Halpern (éds.). *Empire and Others : British Encounters with Indigenous Peoples, 1600-1850*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1999.
- Davidson, Allan K. *Christianity in Aotearoa : a History of Church and Society in New Zealand*. Wellington : Education for Ministry, 1991.
- Davidson, Allan K. et Peter J. Lineham. *Transplanted Christianity. Documents Illustrating Aspects of New Zealand History*. 3ème édition, Palmerston North : Department of History, Massey University, 1995.
- Dening, Greg. *Islands and Beaches : Discourse on a Silent Land, Marquesas, 1774-1880*. Honolulu, Hawaii : University Press of Hawaii, 1980.
- Didier, Béatrice. *Le Journal intime*. Paris : P. U. F., 1991.
- Dollimore, Edward Stewart et New Zealand Guide (éds.). *Wise's New Zealand Guide. A Gazetteer of New Zealand*. 8^{ème} édition. Auckland : Wises Publication Ltd, 1987.
- D'Orange, Alain et Pères Maristes (N.Z.). *John-Claude Colin Founder of the Society of Mary Marists*. Strasbourg : Editions Sadifa, 1985.
- Drummond, Alison et L. R. Drummond. *At Home In New Zealand. An Illustrated History of Everyday Things Before 1865*. Auckland : Blackwood and Janet Paul, 1967.
- Duneton, Claude et Sylvie Claval. *Le Bouquet des expressions imagées*. Paris : Seuil, 1990.
- Dunmore, J. (éd.). *The French and the Maori*. Waikanae : Heritage Press, 1992.
- Duriez-Toutain, Caroline. *Présence et perceptions maristes à Tonga : 1840-1900*. Collection "Îles et Archipels", n° 22. Bordeaux-Talence : éd. par le Centre de Recherche sur les Espaces Tropicaux de l'Université Michel-de-Montaigne (Bordeaux III), 1996.

- Durning, Francis (SM). 'Education in Nelson 1850 – 1880 : From the Standpoint of the Garin Schools'. Mémoire de M. A., Victoria University College, 1941.
- Durning, James (SM). *History of the Maori Mission*. Texte dactylographié, Marist Archives, Wellington, [circa 1970], 32 p.
- Duval, Terry P. 'A Preliminary Dictionary of Maori Gain Words Compiled on Historical Principles'. Thèse de Doctorat, Université de Canterbury, 1995.
- Dyson, Ketaki Kushari. *A Various Universe : A Study of the Journals and Memoirs of British Men and Women in the Indian Subcontinent, 1765-1856*. Delhi : Oxford University Press, 1978.
- Easdale, Nola. *Missionary and Maori : Kerikeri, 1819-1860*. Lincoln : Te Waihora Press, 1991.
- Ellis, Juniper. 'Race, Historiography and the Colonial New Zealand wars'. *Span*, avril 1994; no. 38, p. 86-103.
- Elsmore, Bronwyn. *Like Them That Dream : the Maori and the Old Testament*. 2^{de} éd. révisée, Auckland : Reed Books, 2000.
- Elsmore, Bronwyn. *Mana from Heaven : A Century of Maori Prophets in New Zealand*. Auckland : Reed, 1999.
- Ewart, Peter, SM. (éd.). *Aspects of the Apostolates of the Society of Mary in New Zealand Since 1838 : Assembled to Commemorate the Centenary of the Establishment of the New Zealand Province of the Society of Mary in New Zealand, 1838, 1889-1989*. Wellington : Fathers and Brothers of the Society of Mary, 1989.
- Faivre, J. P. *L'Expansion française dans le Pacifique de 1800 à 1842*. Paris : Les Nouvelles Editions Latines, [c.1953].
- Firth, Raymond. *Economics of the New Zealand Maori*. Wellington : Government Printer, 1959.
- Fisher, Robin. 'Henry Williams' Leadership of the CMS Mission to New Zealand'. *New Zealand Journal of History*, octobre 1975, 9(2), p. 142-53.
- Forissier, Antoine. *Missions maristes en Océanie de 1836 à 1854*. Monteverde [Rome] : A. Forissier, 1995.
- Fowlds, Geo M. 'Banning the Star-spangled Banner : an Early New Zealand Incident'. *Historical Review : Bay of Plenty Journal of History*. 16 (2) : novembre 1968, p. 81–85.
- French, Patricia (éd.). *Ngapuhi*. Auckland : New Zealand and Pacific Department, Auckland City Library, 1993.

- Gadd, D. Bernard H. *The Rev. James Buller, 1812-1884*. Auckland : Wesley Historical Society New Zealand Proceedings, 1966.
- Gadille, Jacques (éd). *Le Diocèse de Lyon : histoire des diocèses de France*. 16, Paris, 1983.
- Garrett, John. *To Live Among the Stars : Christian Origins in Oceania*. Genève : World Council of Church; Suva, Fidji : Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific, 1982.
- Geertz, Clifford. *The Interpretation of Cultures : Selected Essays*. New York : Basic Books, 1973.
- Genette, Gérard. *Figures, III*. Paris : Seuil, 1972.
- George, Thomas (père). *The Catholic Mission of Tangiteroria 1836 to 1985*. 2^{de} édition avec corrections. Document dactylographié. Whangarei : T. George, 1985, 44 p.
- Gibson, Tom. *The Maori Wars : The British Army in New Zealand, 1840-1872*. Wellington : Reed, 1974.
- Gill, Elizabeth M. 'On the Life and Work of Reverend Antoine M. Garin'. Mémoire de M. A. en histoire, Université de Nouvelle-Zélande, 1945.
- Girard, Alain. *Le Journal intime*. Paris : P.U.F., 1986.
- Gittos, M. B. *Mana at Mangungu : A Biography of William White, 1794-1875, Wesleyan Missionary at Whangaroa and Hokianga*. Auckland : M. B. Gittos, 1979.
- Gluckman, L. K. *Tangiwai, a Medical History of New Zealand Prior to 1860*. Auckland, 1976.
- Goulter, Mary Catherine. *Sons of France. A Forgotten Influence on New Zealand History*. Wellington : Whitcombe and Tombs, 1957.
- Grevisse, M. *Le Bon usage*. 13^e éd. révisée par A. Goosse, Paris : Edition Duculot, 1993.
- Gunson, Niel. 'The Theology of Imperialism and the Missionary History of the Pacific'. *Journal of Religious History*. Vol. 5 (3), juin 1969, p. 255-65.
- Gunson, Niel. *Messengers of Grace : Evangelical Missionaries in the South Seas 1797-1860*. Melbourne : Oxford University Press, 1978.
- Hamilton, Andrew. 'Nineteenth-Century French Missionaries and Fa'a Samoa'. *The Journal of Pacific History*, 33 (2) : septembre 1998, p. 163-177.
- Hamilton, Lila. 'Christianity Among the Maoris : the Maoris and the Church Missionary Society's Mission, 1814-1868'. Thèse de Doctorat, Université

- d'Otago, 1970.
- Hammond, Patricia et Takiri Pumipi. *Mangawhare*. Dargaville : The Northland Times, 2000.
- Harris, Anthony. *The Beauty of Your House. The Nelson Catholic Parish, 1844 –1994*. Nelson : St Mary's Parish, 1994.
- Hefner, Robert W. *Conversion to Christianity : Historical and Anthropological Perspectives on a Great Transformation*. Berkeley : University of California Press, 1993.
- Hervier, Jean (SM). *Les Missions maristes en Océanie*. Paris : Armand Colin, 1902.
- Holmes, C. O. 'History of Whangarei From the Earliest Times up to 1876'. Mémoire de M. A. Université de Nouvelle-Zélande, 1921.
- Hooker, Brian. *Early New Zealand Printed Maps*. Orewa [N.Z.] : DelZur Research, 2000.
- Hooker, Garry. *Te Iwi o Te Roroa. Maori, the Crown and the Northern Wairoa District – A Te Roroa Perspective (Wai 632)*. Dargaville, N.Z. : G. Hooker, 2000.
- Hosie, John (SM). *Challenge : The Marists in Colonial Australia*. Sydney : Allen & Unwin, 1987.
- Hosie, Stanley W (SM). *Anonymous Apostle : the Life of Jean Claude Colin, Marist*. New York : William Morrow, 1967.
- Howe, K. R. 'Missionaries, Maoris and 'Civilization' in the Upper-Waikato, 1833-1863 : a Study in Culture Contact with Special Reference to the Attitudes and Activities of the Reverend John Morgan of Otawhao'. Mémoire de M. A. (histoire), Université d'Auckland, 1970.
- Howe, K. R. 'The Maori Response to Christianity in the Thames-Waikato Area, 1833-1840'. *New Zealand Journal of History*, 7 (1) : avril 1973, p. 28-46.
- Howe, K. R. 'Two Worlds ?'. *New Zealand Journal of History*. 37, no. 1, 2003, p. 50-61.
- James Henare Maori Research Centre. *Nga Taonga o Te Tai Tokerau*. Auckland : James Henare Maori Research Centre, Université d'Auckland, 1998.
- Johnson, Ralph. 'Ko te Pu o te Pakeha : A History of Intercultural Encounter in the Northern War, 1844-46'. Thèse de M. A. (histoire), Université d'Auckland, 1995.
- Jones, A. G. E. *Ships Employed in the South Seas Trade, 1775-1861 (part I & II) and Register General of Shipping and Seamen Transcripts of Registers of Shipping 1789-1862 (part. III)*. Canberra : Roebuck, 1986.

- Jones, Ewen et Myreille Pawliez. *Dictionnaire néo-zélandais-français*. Paris : L'Harmattan, 1998.
- Kagle, Steven E. *Early Nineteenth-Century American Diary Literature*. Boston : G. K. Hall and Company, 1986.
- Kane, P. J. 'Early History of the Catholic Church in New Zealand 1838-1848'. Mémoire de M. A., Université de Nouvelle-Zélande, 1936.
- Kawiti, Tawai. 'Heke's War in the North'. *Te Ao Hou – The New World*, no. 16, octobre 1956, p. 38-46.
- Keene, F. et E. Lee-Johnson. *O te Raki : Maori Legends of the North*. Auckland : Paul's Book Arcade, 1963.
- Keene, Florence. *Between Two Mountains — A History of Whangarei*. Auckland : Whitcombe and Tombs, 1966.
- Kerbel, Ivan P. 'Notorious : A History of Kororareka and the New Zealand Frontier, c. 1800-1850'. Mémoire de M.A (histoire), Université d'Auckland, 1998.
- Kereama, M. *The Tail of the Fish : Maori Memories of the Far North*. Auckland : Publié par Oswald-Sealy, 1968.
- Kerr, Donald. *Jean-Claude Colin Marist. A Founder in an Era of Revolution and Restoration : the Early Years 1790-1836*. Dublin : Columba Press, 2000.
- Keys, Lillian G. *Philip Viard, Bishop of Wellington*. Christchurch : Pegasus Press, 1968.
- Keys, Lillian G. *The Life and Times of Bishop Pompallier*. Christchurch : Pegasus Press, 1957.
- King, Marie. *A Most Noble Anchorage. A Story of Russell and the Bay of Islands*. Kerikeri : Northland Historical Publications Society Incorporated, 1992.
- King, Michael. *God's Farthest Outpost : a History of Catholics in New Zealand*. Auckland : Penguin Books, 1997.
- L'Espace missionnaire : lieu d'innovations et de rencontres interculturelles*. Actes du colloque de l'Association francophone œcuménique de missiologie ; et du Centre Vincent Lebbe, Québec, Canada, 23-27 août 2001 ; sous la dir. de Gilles Routhier et Frédéric Laugrand. Paris : éd. Karthala ; Sainte Foy (Québec) : Presses de l'Université Laval, 2002.
- La population du département de l'Ain de 1790 à 1999, T. 2. Marboz à Vonnas-Luponnas*. Par Valéry Vesson sous la direction de Paul Cattin. Bourg en Bresse : Archives Départementales de l'Ain, 2002.
- Lachiver, Marcel. *Dictionnaire du monde rural : les mots du passé*. Paris : Fayard, 1997.

- Lamb, Jonathan, Vanessa Smith et Nicholas Thomas (éds.). *Exploration and Exchange : a South Seas Anthology, 1680-1900*. Chicago; Londres : University of Chicago Press, 2000.
- Lamb, Jonathan. *Preserving the Self in the South Seas, 1680-1840*. Chicago : University of Chicago Press, 2001.
- Lange, Raeburn. 'Indigenous Agents of Religious Change in New Zealand, 1830-1860'. *Journal of Religious History*, v. 24, (3) : octobre 2000, p. 279-395.
- Larkin, Craig (SM). *A Certain Way : an Exploration of Marist Spirituality*. Rome : Center for Marist Studies, 1995.
- Larousse, Pierre. *Grand dictionnaire universel du dix-neuvième siècle : français, historique, géographique, mythologique, bibliographique, littéraire, artistique, scientifique, etc.* Paris : Larousse et Boyer, 1866-[90].
- Launay, Marcel. *Le Bon prêtre. Le clergé rural au XIX^e siècle*. Aubier : Paris, 1986.
- Laux, Claire. *Les Théocraties missionnaires en Polynésie au XIX^e siècle. Des cités de Dieu dans les Mers du Sud ?* Paris : L'Harmattan, 2000.
- Lawrence, Peter et M. Meggitts (éds.). *Gods, Ghosts and Men in Melanesia : Some Religion of Australian New Guinea and the New Hebrides*. Melbourne : Oxford University Press, 1965.
- Le Goff, Jacques et René Rémond (sous la direction de). *Histoire de la France religieuse. XVIII^e-XIX^e siècle*. Tome 3. Paris : Seuil, 1991.
- Le patois du Valromey*. Rédigé et diffusé par l'Association « Sites et Monuments du Valromey ». Virieu Le Petit : Association « Sites et Monuments du Valromey », février 2001.
- Lee, Jack. *The Bay of Islands*. Auckland : Reed, 1996.
- Lejeune, P. *Le Moi des demoiselles : enquête sur le journal de jeune fille*. Paris : Editions du Seuil, 1993.
- Le Petit Robert. Dictionnaire de la langue française*. Paris : Dictionnaire Le Robert, 1990.
- Le Petit Robert des Noms Propres*. Paris : Dictionnaire Le Robert, 1997.
- Les Réveils missionnaires en France, du Moyen-âge à nos jours (XII^e-XX^e siècles)*. Actes du Colloque de Lyon, 29-31 mai 1980 organisé par la Société d'histoire ecclésiastique de la France et le concours de la Société d'histoire du protestantisme français. Paris : Beauchesne, 1984.
- Lian, Kwen Fee. 'Tribe, Class and Colonisation : the Political Organisation of Maori Society in the 19th Century'. *Journal of the Polynesian Society*, 101 (4), p. 387-

408.

Limbrick, Warren E. (éd.) *Bishop Selwyn in New Zealand, 1841-1868*. Palmerston North : Dunmore Press, 1983.

Lineham, Peter J. *Religious History of New Zealand : a Bibliography*. 4^{ème} édition. Palmerston North : Publié par le département d'Histoire et Peter Lineham, Massey University, 1993.

Loth, Bernard et Albert Michel. *Dictionnaire de théologie catholique : contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire*. 3 vol. Paris : Letouzey et Ane, 1953-1972.

Lourau, René. *Le Journal de recherche : matériaux d'une théorie de l'implication*. Paris : Meridiens Klincksieck, 1988.

Low, Peter. 'Pompallier and the Treaty. A New Discussion'. *New Zealand Journal of History*, 24 (2) : octobre 1990, p. 190-199.

Macpherson, Gordon (éd.). *Black's Medical Dictionary*. Londres : A. & C. Black, 1992.

Malcolm, Madge. *Tales of Yesteryear : Including Oral Histories of the North*. Russell : Kororareka Press, 1994.

Maling, Peter B. *Historic Charts and Maps of New Zealand 1642-1875*. Auckland : Reed, 1999.

Maungakaramaea. Past and Present. Maungakaramaea : Maungakaramaea Reserve Board, 1985.

Menefy, Diana. *You Shall be my People. Ko Koutou hei Iwi Maku. A History of St Francis Xavier Parish, Whangarei, 1897-1997*. Whangarei : The Parish, 1997.

Missions dans le Pacifique. Lyon; Paris : Librairie Emmanuel Vitte, 1932.

Mol, Hans. *The Fixed and the Fickle : Religion and Identity in New Zealand*. Dunedin : Pilgrims South Press ; Waterloo, Ont. : Wilfrid Laurier University Press, 1982.

Moloney, Pat. 'Savagery and Civilisation. Early Victorian Notions'. *New Zealand Journal of History*, 35 (2): octobre 2001.

Monfat, Antoine (père). *Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande. Les Maoris : étude historique, avec vues, portraits et cartes*. Lyon : Librairie Générale Catholique et Classique, 1896.

Monfat, Antoine (père). *Les Tonga; ou, Archipel des Amis et le R. P. Joseph Chevron de la Société de Marie; étude historique et religieuse*. Lyon : E. Vitte, 1893.

Moran, Patrick F (cardinal). *A History of the Catholic Church in Australasia : From Authentic Sources*. Sydney; Wellington : Oceanic Publishing Co, 1895.

- Morley, William. *The History of Methodism in New Zealand*. Wellington : McKee, 1900.
- Morrell, W. P. *The Anglican Church in New Zealand*. Dunedin : Church of the Province of New Zealand, 1973.
- Munro, Jessie. *The Story of Suzanne Aubert*. Auckland : Auckland University Press, 1997.
- Murray, Janet. 'A Missionary in Action' dans Peter Munz (éd.). *The Feel of Truth : Essays in New Zealand and Pacific History*. Wellington : A. H. & A. W. Reed for the Victoria University of Wellington, 1969, p. 197-218.
- Murray, Jenny. 'Missionaries and Maoris in the Mid-nineteenth Century : Some Reflections'. *Historical News*, no. 37, août 1978.
- Natusch, Sheila. *Hell and High Water. A German Occupation of the Chatham Islands, 1843-1910*. Christchurch : Pegasus, 1977.
- New Zealand Waitangi Tribunal. *Muriwhenua Land Report. Wai 45*. Wellington : G. P. Publications, 1997.
- New Zealand Waitangi Tribunal. *Te Roroa Report. Wai 38*. Wellington : Brooker and Friend Ltd, 1992.
- New Zealand. Dept. of Internal Affairs. *The Dictionary of New Zealand Biography, vol. 1, 1769-1869; vol. 2, 1870-1900*. Wellington : Allen and Unwin ; Dept. of Internal Affairs, 1990, 1993.
- Nichols, Christopher et James Veitch (éds.). *Religion in New Zealand*. Wellington : Tertiary Christian Studies Programme of the Combined Chaplaincies and the Religious Studies Department at Victoria University of Wellington, 1980.
- O'Meehan, Michael. 'Catholic Beginnings in New Zealand : An Overview'. *CBRF Journal*, no. 121, avril 1990, p. 29-34.
- O'Meehan, Michael. 'The French Connection'. *Historic Places in New Zealand*, 44, numéro spécial, novembre 1993, p. 4-9.
- O'Reilly, Patrick. *Essai de bibliographie des missions maristes en Océanie Occidentale*. Paris : Librairie Orientaliste P. Geuthner, 1932. [32 p.] [Tirage à part de la *Revue d'histoire des missions*. Juin 1932. Paris : Geuthner, 1932].
- Oliver, W. H. 'Religion in New Zealand. Christianity Among the New Zealanders'. *Landfall : a New Zealand Quarterly*. Vol. 20, mars 1966, p. 4-20.
- O'Meehan, Michael. 'Catholic Archives in New Zealand'. *Archifacts*, octobre 1995; p.11-2.
- Oppenheim, R. S. *Maori Death Customs*. Wellington : Reed, 1973.

- Orange, Claudia. *The Treaty of Waitangi*. Wellington : Bridget Williams Books & Historical Branch of Department of Internal Affairs, 1996.
- Orbell, Margaret. *The Illustrated Encyclopedia of Maori Myth and Legend*. Christchurch : Canterbury University Press, 1996.
- Owens, J. M. R. 'Christianity and the Maoris to 1840'. *New Zealand Journal of History*, 2 (1) : avril 1968, p. 18-40.
- Owens, J. M. R. *Prophets in the Wilderness : the Wesleyan Mission to New Zealand, 1819-27*. Auckland : Auckland University Press, 1974.
- Owens, J. M. R. *The Unexpected Impact : Wesleyan Missionaries and Maoris in the Early 19th Century*. Auckland : Wesley Historical Society (New Zealand), 1973.
- Owens, John Morley R. *The Mediator. A Life of Richard Taylor 1805-1873*. Wellington : Victoria University Press, 2004.
- Parkinson, Phil et Penny Griffith. *Books in Maori 1815-1900. An Annotated Bibliography*. Auckland : Reed, 2004.
- Parr, C. J. 'A Missionary Library. Printed Attempts to Instruct the Maori, 1815-1845'. *Journal of Polynesian Society*, vol. 19, no. 4: décembre 1961, p. 429-50.
- Parsons, Ronald. *Ships of Australia and New Zealand before 1850*. 2 vol. Magill, South Australia : Ronald Parsons, 1983.
- Parsonson, Ann. 'The Pursuit of Mana'. *The Oxford History of New Zealand*. W. H. Oliver (éd.). Wellington : Oxford University Press, 1981.
- Pickmere, Nancy Preece. *Whangarei. The Founding Years 1820 – 1880*. Whangarei : Allied Graphic, 1986.
- Pickmere, Nancy. *The Changing Times of Te Tirarau and the People of the River The Wairoa, Kaipara*. Auckland : The Bush Press of New Zealand, 2004.
- Pierrard, Pierre. *Histoire des curés de campagne de 1789 à nos jours*. Paris : Plon, 1986.
- Pilger, John. *A Secret Country*. Londres : Cape, 1989.
- Piolet, Jean-Baptiste (éd.). *La France au dehors. Les missions catholiques françaises au XIX^e siècle*, vol. 4 : *Océanie, Madagascar*. Paris : A. Colin, 1902.
- Pool, Ian. *Te Iwi Maori. A New Zealand Population Past, Present and Projected*. Auckland : Auckland University Press, 1991.
- Prytz-Johansen, J. *Studies in Maori Rites and Myths*. Copenhagen/Kobehavn : I Kommission hos Ejnar Munksgaard, 1958.

- Prytz-Johansen, J. *The Maori and his Religion in its Non-Ritualistic Aspects*. Copenhagen/Kobehavn : I Kommission hos Ejnar Munksgaard, 1954.
- Quanchi, Max, et Ron Adams (éds.). *Culture Contact in the Pacific : Essays on Contact, Encounter and Response*. Cambridge ; Melbourne : Cambridge University Press, 1992.
- Raeside, J. D. *Sovereign Chief, a Biography of Baron de Thierry*. Christchurch : Caxton Press, 1977.
- Rakena, Ruawai D. *The Maori Response to the Gospel : a Study of Maori-Pakeha Relations in the Methodist Maori Mission From Its Beginning to the Present Day*. Auckland : Wesley Historical Society, 1971.
- Redwood, Francis (évêque). *Reminiscences of Early Days in New Zealand*. 2 vol. Wellington : C. M. Banks printers, [1922].
- Redwood, Francis (évêque). *Sketch of the Work of the Catholic Church for the Last Half-Century in the Archdiocese of Wellington, New Zealand*. Wellington : Lyon and Blair, 1887.
- Reilly, M. et J. Thomson (éds.). *When the Waves Rolled in Upon Us : Essays in Nineteenth-century Maori History*. Dunedin : University of Otago Press in association with the History Dept. University of Otago, 1999.
- Religion et sacré en Océanie*. Actes du douzième Colloque C.O.R.A.I.L publiés sous la direction de Frédéric Angleviel. Paris : Université de la Nouvelle-Calédonie, C.O.R.A.I.L et l'Harmattan, 2000.
- Rice, Geoffrey (éd.). *The Oxford History of New Zealand*. 2^{de} édition, Auckland : Oxford University Press, 1992.
- Roach, Kevin J. 'Jean-Claude Colin and the Foundation of the New Zealand Catholic Mission'. *New Zealand Journal of History*, 3 (1) : avril 1969, p. 74-83.
- Rogers, Lawrence M. *Te Wiremu : A Biography of Henry Williams*. Christchurch : Pegasus Press, 1968.
- Ronzon, Joseph (frère). *Frères Maristes en Océanie : contribution à une étude sur les débuts des Missions Maristes d'Océanie*. Saint-Genis-Laval, France : Joseph Ronzon, 1997.
- Rutherford, James. *Hone Heke's Rebellion 1844-1846, An Episode in the Establishment of British Rule in New Zealand*. Auckland : Auckland University College, 1947.
- Ryburn, Wayne. *Tall Spars, Steamers and Gum. A History of the Kaipara from Early European Settlement, 1854-1947*. Auckland : Kaipara Publications, 1999.
- Said, Edward William. *Culture and Imperialism*. New York : Knopf, 1993.

- Said, Edward William. *Orientalism*. Londres : Routledge and Kegan Paul, 1978.
- Sainte Bible*. Présentée par L. Segond. Paris : Alliance Biblique Française, 1960.
- Samson, Jane. *Victorian Mission Ethnography in the South Pacific*. Cambridge : North Atlantic Missiology Project, 1996.
- Sanderson, K. M. 'Maori Christianity on the East Coast'. *New Zealand Journal of History*, 17 (2): octobre 1983, p. 166-84.
- Sanderson, K. M. 'These Neglected Tribes'. A Study of the East Coast Maoris and their Missionary, William Williams, 1834 – 1870'. Mémoire de M.A. (histoire), Université d'Auckland, 1980.
- Scott, Dick. *Seven Lives on Salt River*. Auckland : Hodder and Stoughton, 1987.
- Simmons, Ernest R. *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*. Auckland : Catholic Publications Centre, 1978.
- Simmons, Ernest R. *In Cruce Salus : A History of the Diocese of Auckland 1848-1980*. Auckland : Catholic Publications Centre, 1982.
- Simmons, Ernest R. *Pompallier : Prince of Bishops*. Auckland : C.P.C. Publishing, 1984.
- Sinclair, Keith. *A History of New Zealand*. Auckland : Penguin Books, 1984. [Édition révisée, 1^{ère} publication en 1959].
- Sinclair, Keith. *The Origins of the Maori Wars*. Auckland : Auckland University Press, 1974. [Édition révisée, 1^{ère} publication en 1957].
- Sissons, Jeffrey; Patrick W. Hohepa, et Wiremu Wi Hongi. *Nga Puriri o Taiamai : a Political History of Nga Puhi in the Inland Bay of Islands*. Auckland : Reed en association avec la Polynesian Society, 2001.
- Smith, Bernard. *European Vision and the South Pacific, 1768-1850 : a Study in the History of Art and Ideas*. Oxford : Clarendon Press, 1960.
- Smith, Jean. *Tapu Removal in Maori Religion*. Wellington : The Polynesian Society, 1974.
- Smith, S. Percy. *History and Traditions of the Maoris of the West Coast North Island of NZ prior to 1840*. New Plymouth : Polynesian Society, 1910.
- Smith, S. Percy. *The Peopling of the North : Notes on the Ancient Maori History of the Northern Peninsula and Sketches of the History of the Ngati-Whatua Tribe of Kaipara, New Zealand*. Christchurch : Kiwi, 1998. (édition fac similé réimpression de la Polynesian Society, 1896-1897).
- Sorrenson, M. P. K. 'The Maori People and the City of Auckland, An Historical Survey.

- Te Ao Hou. The New World*, no. 27: juin 1959, vol. 7 (3), p. 8-13.
- Stevens, K.M. *Maungatapere. A Story and Reminiscence*. Marsden Point [Whangarei] : K. Stevens, [1973].
- Street, Isabel, E. 'The History of Education in Nelson Province, 1842-1877 (embracing the period from the early beginning to the establishment of a national system for New Zealand)'. M. A (histoire), 1931.
- Sullivan, J. P. 'The History and Ethnography of the Auckland, Kaipara and Mahurangi Districts, prior to 1860 : A Select Bibliography, From the Holdings of Auckland Public and Auckland University Libraries'. [Notes de recherche dactylographiées]. Library School, Wellington : National Library of New Zealand, novembre 1972.
- Sutherland, Gillian. 'Old Land Claim No. 25'. *The New Zealand Genealogist*, novembre-décembre 1996, p. 370-2.
- Sutton, Martin. *Strangers in Paradise*. Pymble, [N.S.W.] : Angus & Robertson, 1995.
- Swain, Tony et Garry Trompf. *The Religions of Oceania*. Londres ; New York : Routledge, 1995.
- Taverdet, Gérard et Françoise Dumas (éds.). *Anthologie des expressions en Bourgogne*. Marseille : Rivages, 1984.
- Taylor, M. J. 'The Origin and Establishment of the Catholic Maori Mission in New Zealand'. Mémoire de M. A., Auckland University College, 1936.
- Te Karere Maori or Maori Messenger*. Auckland : W.C. Wilson for the New Government, vol. 3, no. 1-2, 12 février et 30 mars 1863.
- The Marist Messenger*. Wellington : Marist Messenger, 1^{er} juillet 1938, p. 13-5 ; 1^{er} février 1940, p. 21-4 ; 1^{er} février 1956, p. 20-1.
- The Marist Missions in the South Seas*. Lyon : E. Vitte, 1932.
- Thomson, Jane. 'Some Reasons for the Failure of the Roman Catholic Mission to the Maoris, 1838-1860'. *New Zealand Journal of History*, 3 (2) : octobre 1969, p. 166-174.
- Thomson, Jane. 'The Roman Catholic Mission in New Zealand, 1838-1870'. Mémoire de M. A. (histoire), Université Victoria de Wellington, 1966.
- Thornley, A. W. 'Heretics' and 'Papists' : Wesleyan-Roman Catholic Rivalry in Fiji, 1844-1903'. *Journal of Religious History*. 10 (3) : juin 1979, p. 294-312.
- Toullelan, Pierre-Yves. *Missionnaires au quotidien à Tahiti : les Picpuciens en Polynésie au XIXe siècle*. Leiden ; New York : E.J. Brill, 1995.

- Tremewan, Peter. *French Akaroa : An Attempt to Colonise New Zealand*. Christchurch : University of Canterbury Press, 1990.
- Trénard, Louis et Gabrielle. *Le Diocèse de Belley : Histoire des diocèses de France*. Vol. 7. Paris : Beauchesne, 1978.
- Trompf, G. *Melanesian Religion*. Cambridge : Cambridge University Press, 1991.
- Turner, Philip. 'The Politics of Neutrality : the Catholic Mission and the Maoris 1838-1870'. *Mémoire de M. A. (histoire)*, Université d'Auckland, 1986.
- Ulrich Cloher, Dorothy. *Hongi Hika Warrior Chief*. Auckland : Viking, 2003.
- Vachet, Ad. *Glossaire des gones de Lyon*. Lyon, 1907; réimpression anastatique, Marseille : Laffitte Reprints, 1983.
- Vallance, Diana. *The Story of Whangarei*. Auckland : Observer, 1964.
- Venner, Rosemary A. *The Wakapuaka Cemetery – a Place to Walk and Wonder*. Nelson : Rosemary A. Venner, 2002.
- Viller, M. et C. Baumgartner (éds.). *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique, doctrine et histoire*. Paris : Beauchesne, 1937-1995.
- Walls, Andrew F. *The Missionary Movement in Christian History : Studies in the Transmission of Faith*. Maryknoll : Orbis, 1996.
- Ward, Alan. 'The Origins of the Anglo-Maori War : a Reconsideration'. *New Zealand Journal of History*, 1(2), 1967.
- Ward, Alan. *A Show of Justice : Racial 'Amalgamation' in Nineteenth Century New Zealand*. Edition avec corrections, Auckland : Auckland University Press, 1995.
- Wards, Ian. *The Shadow of the Land : A Study of British Policy and Racial Conflict in New-Zealand 1832 – 1852*. Wellington : Historical Publications Branch Dept. of Internal Affairs, 1968.
- Warren, Max. *Social History and Christian Mission*. Londres : S.C.M. Press, 1967.
- Watt, Morris N. *Index to the New Zealand Section of the Register of All British Ships, 1840-1950 (inclusive)*. Wellington : New Zealand Ship and Marine Society, 1963.
- Webster, Alan C. et P. E. Perry (éds.). *The Religious Factor in New Zealand Society*. Palmerston North, N.Z : Alpha Publications, 1989.
- Whiteman, Darrell L. *Melanesians and Missionaries : An Ethnohistorical Study of Socio-Religious Change in the Southwest Pacific*. Part. 1 et 2. Thèse de Doctorat en Anthropologie, Ann Arbor, Michigan : Southern Illinois at Carbondale, 1980.

Wilkinson, D. M. 'The McGregors of Northern Wairoa'. *Auckland-Waikato Historical Journal*, 42 : avril 1983, p. 8-10.

Williams, H. William. *A Dictionary of the Maori Language*. 7^{ème} édition, Wellington : Government Printer Publications, 1992.

Williams, William. *A Dictionary of the New Zealand Language and a Concise Grammar; to Which are Added a Selection of Colloquial Sentences*. Paihia : Imprimé sur les presses de la mission C.M.S, 1844.

Wilson, Ormond. *From Hongi Hika to Hone Heke. A Quarter Century of Upheaval*. Dunedin : John McIndoe, 1985.

Wilson, Ormond. *Kororareka & Other Essays*. Dunedin : John McIndoe, 1990.

Wiltgen, Ralph M. *The Founding of the Roman Catholic Church in Oceania, 1825 to 1850*. Canberra : Australian National University Press, 1981.

Wright, Harrison M. *New-Zealand 1769-1840 : Early Years of Western Contact*. Cambridge : Harvard University Press, 1967.

Sites internet :

Édition électronique du livre d'Émile Durkheim (1912), *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*. Paris : Les Presses universitaires de France, 1968, cinquième édition, 647 pages. Collection: Bibliothèque de philosophie contemporaine.

http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/classiques/Durkheim_emile/formes_vie_religieuse/formes_vie_religieuse.html

Dictionnaire de l'Académie française, sept éditions consultées sur :

<http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/dicos/>

Dictionary of New Zealand Biography :

<http://www.dnzb.govt.nz/dnzb/>

L. Sanneh, 'Christian Missions and the Western Guilt Complex', article consultable sur : www.christiancentury.org.